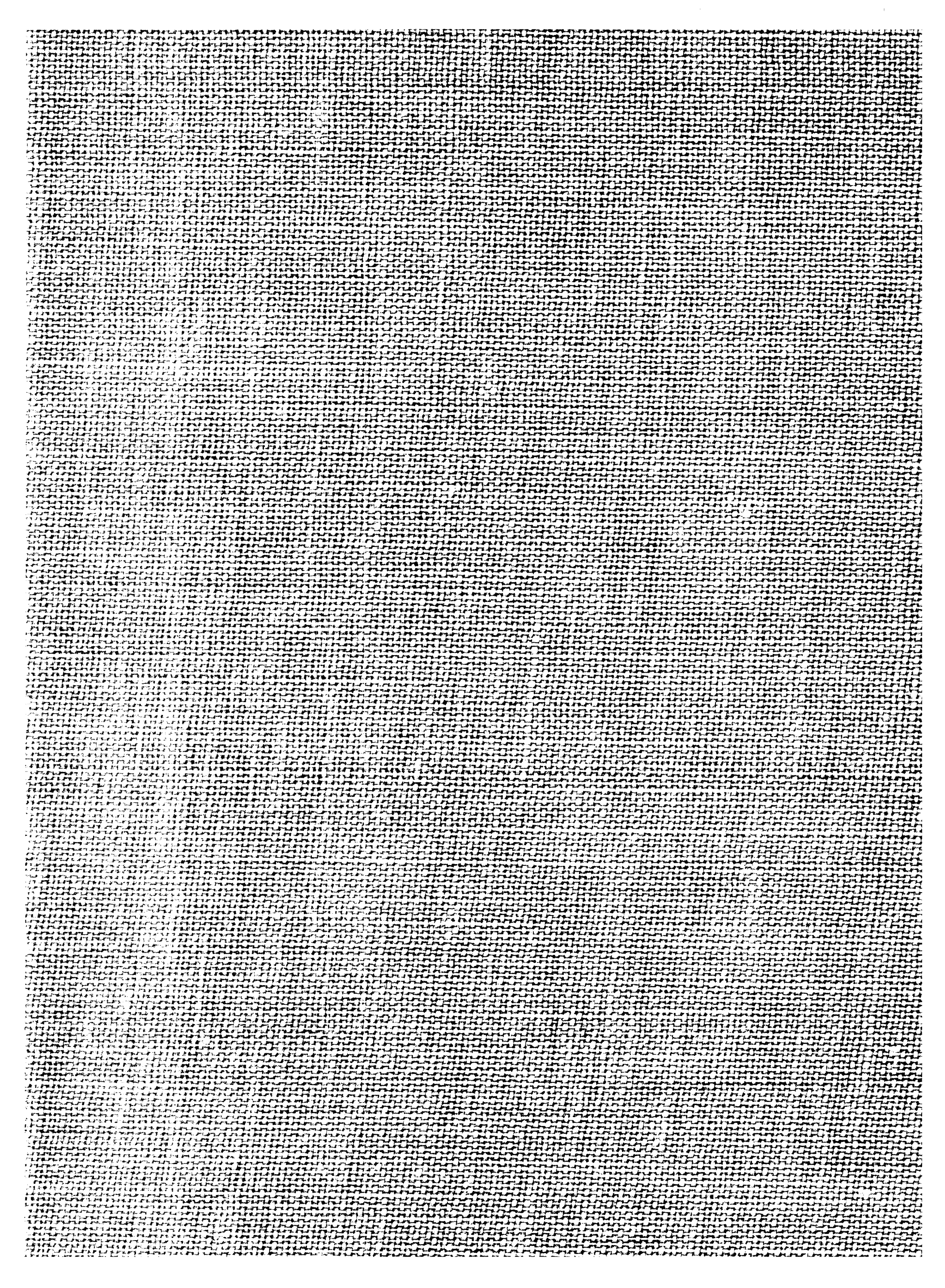


LES

# ÉPOPÉES

## FRANÇAISES

# DU MÊME AUTEUR

---

I. — Poésie française du moyen age.

Les Épopées françaises, Étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. — Les tomes I et II de la seconde édition sont consacrés à l'Histoire externe des Chansons de geste (suite et fin); le tome III au cycle de Charlemagne ; le tome IV à celui de Guillaume, etc.

La Chanson de Roland, Texte critique, traduction et Commentaire. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des inscriptions. Onzième édition. (L'édition classique a été officiellement adoptée pour l'Agrégation des classes supérieures et l'Agrégation des classes de grammaire.)

L'Entrée en Espagne, chanson de geste inédite. Notice, analyse et extraits d'après le manuscrit de Venise.

L'Idée religieuse dans la Poésie épique au moyen age.

L'Idée politique dans les Chansons de geste (extrait de la *Revue des questions historiques*).

La Chevalerie. Un vol. in-4°, avec les dessins de Luc-Olivier Merson (pour paraître en août 1882).

II. — Poésie latine du moyen age.

Histoire de la Poésie latine au moyen age : Versification rythmique. — Hymnes, Proses, Tropes, Mystères. (*Sous presse.*)

Cours d'Histoire de la Poésie latine au moyen age, professé à l'École nationale des chartes : Leçon d'ouverture.

Histoire des Proses antérieurement au XII^e siècle.

Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor : Seconde édition, entièrement refondue.

---

LE PUY. — IMPRIMERIE DE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23

LES

# ÉPOPÉES

# FRANÇAISES

ÉTUDE SUR LES ORIGINES ET L'HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE NATIONALE

PAR

LÉON GAUTIER

OUVRAGE TROIS FOIS COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
(Grand Prix Gobert en 1868)

IV

SECONDE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE



PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76
BRUXELLES, JOSEPH ALBANEL, DIRECTEUR DE LA SUCCURSALE
12, rue des Paroissiens, 12
GENÈVE, TREMBLEY, RUE CORRATERIE, 4
1882

Les mots « entièrement refondue », que nous avons inscrits en tête de cette nouvelle édition, ne paraîtront peut-être pas excessifs aux lecteurs de ce quatrième volume des *Épopées françaises.* Il est très-vrai que la révision de cette partie de notre œuvre ne nous a pas coûté le même effort que la refonte de notre tome III; mais de longs mois ont été remplis par ce nouveau labeur. La publication des *Nerbonesi* par M. Isola, l'excellent Mémoire de M. Révillout sur la *Vita sancti Willelmi* et plusieurs articles de la *Romania* ont nécessité de nombreuses corrections et retouches qui ont atteint presque toutes nos pages. Notre grande Notice sur la *Geste de Guillaume* a été en grande partie refaite et singulièrement augmentée, et il en est de même pour la plupart de nos autres Notices. On s'en apercevra aisément [1].

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION.

1. C'est un devoir pour nous de remercier ici notre ami, M. Bonnardot, qui a bien voulu se charger, pour le présent volume, de la révision de nos épreuves. La tâche était malaisée et délicate, et il s'en est acquitté avec un soin dont tous nos lecteurs lui sauront gré.

Il faut bien confesser, malgré tout, que le cycle de Guillaume ne préoccupe pas les érudits de France et d'Allemagne au même degré que la geste du Roi. Il semble que l'on se soit passionné pour la seule *Chanson de Roland,* et il ne se passe guère de semaine où l'on ne voie paraître deux ou trois brochures sur la moindre syllabe de cet admirable poëme dont il ne nous est pas permis de médire. Nous estimons cependant qu'il serait temps de songer à tant d'autres chants de notre Épopée nationale, qui sont encore ensevelis dans la poussière et dans l'oubli. Il est véritablement honteux que le *Moniage Guillaume* et dix autres poëmes de ce beau cycle soient encore inédits, et notre honneur littéraire exigerait que nous nous missions à l'œuvre. La grande figure de Guillaume mérite les mêmes hommages que la grande figure de Charlemagne, et n'offre de moindres proportions ni dans la légende ni dans l'histoire. Ce Guillaume est un géant qui a sauvé la France, et notre oubli ressemble à de l'ingratitude.

Nous ne voulons pas, quant à nous, nous faire complice d'un tel délaissement, et le volume qu'on va lire ne sera pas notre seule tentative en faveur d'une réhabilitation aussi désirable. Avant la fin de cette année, nous publierons le premier tome d'une *Nouvelle Bibliothèque bleue,* et ce petit livre populaire aura pour titre : *La Bataille d'Aliscans.* Un *tract* de quatre pages sera prochainement consacré par nous à Guillaume et prendra place à côté de celui dont Roland est l'objet. Déjà nous avons lu à plusieurs peintres et sculpteurs les plus belles pages du *Couronnement Looys,* du *Charroi de Nîmes* et d'*Aliscans,* et il en est qui préparent en ce moment des

toiles et des marbres à l'honneur du héros de Villedaigne. Luc-Olivier-Merson a été vivement ému par la « première communion de Vivien », et l'on se convaincra bientôt qu'il s'en est heureusement inspiré. Ce n'est pas tout encore, et nous avons de plus hautes visées. Nous espérons que le théâtre s'emparera de Guillaume comme il s'est emparé de Roland, et qu'un dramaturge puissant introduira sur la scène l'illustre vaincu d'Aliscans. Il y a là un rôle de femme bien autrement dramatique que celui de la belle Aude, et Guibourc eût tenté Shakespeare.

Telles sont nos espérances, tels nos désirs, tels nos efforts. Durant ces travaux quelque peu longs et parfois rebutants, nous n'avons pas été soutenu par la seule passion littéraire, ni par une admiration exagérée pour ces chers vieux poëmes dont nous connaissons, dont nous signalons tous les défauts. Non, non, encore une fois : c'est l'amour de la vieille France qui nous anime et nous inspire. Car nous ressemblons à Guillaume lui-même qui, un jour, loin de la douce France, entr'ouvrait soudain son vêtement de mailles, laissait le vent frapper sa poitrine nue, et s'écriait, en sentant l'eau du cœur lui monter aux yeux : « O doux souffle qui vient de France ! C'est là que « sont ceux que j'aime ». Et il ajoutait : « Je te remets, « France, aux mains de Dieu ». Nous ne saurions mieux dire, et le cri de Guillaume est aussi le nôtre.

Léon GAUTIER.

1er novembre 1881.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Il semble que nous devions à nos lecteurs quelques éclaircissements sur l'état actuel de notre œuvre et une réponse à ces questions qu'ils sont en droit de nous adresser : « Qu'avez-vous fait jusqu'ici, et que vous « reste-t-il à faire » ? Cette réponse sera l'objet des quelques lignes qui vont suivre.

Distance parcourue jusqu'ici ; distance qui reste à parcourir.

Les quatre premiers volumes des *Épopées françaises* sont loin d'en avoir épuisé le sujet. Nous avons terminé la première partie de notre livre qui renferme l'histoire de nos poëmes nationaux ; mais, sans parler ici de notre troisième partie où nous devons déterminer l'esprit des chansons de geste [1], nous n'avons pas achevé la seconde qui est consacrée à leur analyse. Il est vrai que cette seconde partie, composée des résumés de nos quatre-vingts épopées, est à la fois la plus difficile et la plus longue. Contrairement à nos prévisions, la geste de Guillaume dépassera les limites de ce quatrième volume, et il nous reste encore à raconter les gestes provinciales ou petites gestes, le cycle de Doon, celui de la Croisade. Quarante chansons sont aujourd'hui connues de nos lecteurs : ils en ont encore à connaître quarante autres.

Dans notre analyse du cycle de Guillaume, nous

1. Cette troisième partie paraîtra en août 1882 sous ce titre : *La Chevalerie.*

avons cru devoir suivre le même plan que pour le cycle du Roi. Ce plan a généralement été approuvé. Nous avons donc continué à séparer très-nettement, dans ce nouveau volume, l'élément littéraire, auquel nous avons réservé tout notre texte, de l'élément scientifique, auquel nous avons consacré toutes nos notes. Pour la geste de Guillaume, une innovation nous a paru nécessaire. Les poëmes de ce cycle ont entre eux une telle cohésion qu'à vrai dire ils forment une seule et même Épopée plutôt qu'une série de chansons distinctes. C'est pourquoi nous avons consacré à cette geste une *Notice générale :* ce que nous n'avions point fait pour le cycle de Charlemagne, ce qu'il ne sera plus utile de faire pour les autres gestes. Cette *Notice,* comme on le verra, pourrait à elle seule composer un volume, et nous y avons travaillé pendant de longues veilles. Il était peut-être difficile, après M. Jonckbloet, de jeter de nouvelles lumières dans ce chaos : nos lecteurs jugeront si nous y sommes parvenu.

Nous nous contentons de signaler ici les deux chansons que nous avons découvertes et que tous les bibliographes avaient jusqu'à ce jour confondues avec d'autres poëmes, le *Siége de Narbonne* et la *Prise de Cordres.* Ces deux romans sont loin d'être sans intérêt et comblent heureusement certaines lacunes de la légende.

Critiques dont ce livre a été l'objet. Rectifications et réponses auxquelles elles donneront lieu.

Des critiques ont été faites à notre œuvre : nous reconnaissons volontiers la justesse d'un certain nombre d'entre elles, et, bien que notre travail en doive être doublé, nous avons l'intention de réserver un demi-volume à des *Rectifications et additions* qui sont devenues nécessaires. C'est là que nous répondrons à quelques

reproches peut-être immérités; c'est là que nous reprendrons à nouveau certaines parties de notre premier volume où nous avions parfois montré trop de confiance en des documents de seconde main; c'est là que nous traiterons en détail les grandes questions des origines germaniques de notre épopée, de la préexistence des cantilènes et de la nature de notre versification [1]. Nos erreurs y seront, autant que possible, très-minutieusement effacées. Tous ceux qui font des livres savent, du reste, combien il est facile de tomber en de certaines méprises : ils auront pour nous cette bienveillance qui est à la fois un encouragement et une récompense.

Nous devons dire cependant que nous demeurons fidèle, sur les points les plus importants, aux opinions précédemment exprimées dans notre livre.

Nous restons très-étroitement attaché à la doctrine de la germanicité de nos vieux poëmes. Jamais, d'ailleurs, nous n'avons prétendu que nos chansons aient pris naissance et se soient développées dans un milieu purement germanique. Mais nous sommes convaincu que notre grand mouvement épique ne se serait jamais produit, si les Barbares n'avaient pas envahi l'Empire. Sans les Germains, il n'y aurait pas eu d'épopée possible parmi nous. Que ce soient des idées d'origine germaine qui dominent dans tous nos poëmes et surtout dans les plus anciens, c'est ce dont nous demeurons fermement persuadé. Mais nous ne voulons pas aller plus loin, et adoptons sans arrière-pensée le sentiment de

1. Tout ce travail a été fait dans le premier volume de notre seconde édition, et nous n'avons plus à le faire.

l'illustre érudit qui a dit : « Germaniques par leur ori-« gine, les chansons de geste sont françaises par leur « développement ». Et c'est pour nous une joie de citer ici les paroles toutes récentes de M. Gaston Paris, qui font tant d'honneur à sa sincérité bien connue : « Je crois « devoir dire que des études plus approfondies m'ont « amené à modifier sensiblement mon opinion en ce qui « touche le caractère germanique de notre poésie épi-« que au moyen âge. Je me rapprocherais actuellement « des idées qu'a émises à ce propos M. Léon Gautier « et surtout de l'opinion de M. Bartsch. Prise en « gros, et au moins sous un de ses aspects les plus im-« portants, l'Épopée française du moyen âge peut être « définie : L'esprit germanique dans une forme ro-« mane [1] ». Excellente définition, et que nous signerions volontiers.

Quant à notre versification, nous croyons encore aujourd'hui que l'accent tonique n'y a pas tenu le premier rôle, et nous sommes plus que jamais partisan du *syllabisme* [2]. Dans son *Hymnographie grecque,* le cardinal Pitra vient de formuler certaines lois syllabiques qui nous paraissent analogues à celles que nous avons découvertes nous-même durant plusieurs années de travail sur ces difficiles problèmes. Nous espérons démontrer que « nos principaux rythmes dérivent de vers de l'antiquité qui sont peu à peu devenus syllabiques ». Cette révolution ne s'est accomplie que dans la poésie latine chantée. Essentiellement destinés à être popu-

1. *Revue critique,* juin 1868.

2. V. l'exposé complet de notre système actuel sur ces questions ardues dans nos *Épopées françaises,* 2e éd., t. I, pp. 281 et ss.

laires, certains chants liturgiques ont été graduellement soumis à l'isochronie et au calcul des syllabes afin d'être plus aisément gravés dans la mémoire du peuple. Telle est du moins notre doctrine, que nous entourerons de preuves nombreuses et de textes à l'appui.

Un dernier mot. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, deux fois déjà, avait jugé notre livre digne du second prix Gobert, vient de décerner le grand prix à nos tomes I et II. Bien que notre tâche soit encore considérable et paraisse au-dessus de nos forces, un tel honneur, qui comble toutes nos espérances, est bien fait pour nous encourager à continuer ce livre des *Épopées françaises* que Dieu nous permettra peut-être d'achever.

25 juillet 1868.

L. G.



## DEUXIÈME PARTIE.

---

# LÉGENDE ET HÉROS
DES
# ÉPOPÉES FRANÇAISES.

---

## LIVRE SECOND.
### GESTE DE GUILLAUME.

# CHAPITRE PREMIER.

## INTRODUCTION A LA GESTE DE GUILLAUME[1].

[Canchon orrez] de Guillaume au cort nés,
Del preu, del sage, del vassal aduré,
Qui tant pena sor Paiens, sor Esclers ;
Puis, essaucia sainte Crestienté.
Ainz tels vassaus ne fu de mere nés
Por Sarrasins ocire et decoper.
(*Enfances Guillaume*, ms. de Boulogne, f° 1.)

Ane den Keiser Karlen nie
Sô werder Franzoys wart erborn.
(Wolfram d'Eschenbach, *Willehalm*, éd. Lachmann, p. 424.)

---

II PART. LIVR. II. CHAP. I.

Objet de la geste de Guillaume.

Nous allons raconter toute l'histoire épique de ce Guillaume que l'Eglise et la France ont couronné d'une

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA GESTE DE GUILLAUME.** — NÉCESSITÉ DE CETTE NOTICE GÉNÉRALE. « Nous n'avons point consacré de *Notice générale* à la geste du Roi, et cependant nous en donnons une à la geste de Guillaume. » Rien ne sera plus facile à expliquer que ce manque apparent de symétrie dans notre plan. Les différentes Chansons de la geste du Roi sont très-nettement indépendantes l'une de l'autre : elles forment autant de poëmes distincts ; et leur réunion, tout artificielle, est due en grande partie aux érudits modernes. Comme l'a si bien dit un auteur du quinzième siècle, ces Romans « *sont en diverses mains semez et espandus par quoi ung seul homme ne les pourroit assembler* ». (Bibl. Nat. fr. 1497, f° 1.) Tout au contraire, dans le cycle de Guillaume, les Chansons ont entre elles une cohésion beaucoup plus intime. Quoi qu'en ait dit L. Clarus *(Herzog Wilhelm von Aquitanien,* p. 150), ce sont plutôt les chants ou les branches d'un même poëme qu'une série d'épopées distinctes et ayant chacune leur vie propre. Les manuscrits attestent hautement l'unité de cette geste, que l'on paraît avoir considérée au moyen âge comme « la Geste » par excellence, à cause de cette cohésion même des différents Romans qui la composent. A la fin du manuscrit de Boulogne, qui contient ONZE CHANSONS, se trouve cette rubrique précieuse : « *Explicit li roumans de Guillaume d'Orange.* » Dans ce même manuscrit et dans le ms. fr. 1449 de la Bibliothèque Nationale, le *Charroi de Nîmes* et la

double popularité ; qui est connu dans nos *Martyrologes* sous le nom de saint Guillaume de Gellone ou de

*Prise d'Orange* ne sont même pas séparés par une lettre ornée, et se confondent absolument en un seul et même poëme. *Aliscans* commence brusquement par ces mots : *A icel jor que la dolor fu grans*, qui peuvent légitimement passer pour la continuation exacte du *Covenant Vivien*. La plupart de nos manuscrits méritent, d'ailleurs, le nom de *cycliques*, et nous offrent chacun un certain nombre de Chansons, qui sont liées les unes aux autres par des transitions plus ou moins heureuses. Le nom d'*incidences* semble réservé par les copistes à certains poëmes intercalaires qui entravent l'action de la grande geste : tel est, dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 24369, (anc. 23 La Vallière), le *Siége de Barbastre*, intercalé entre la première et la seconde partie des *Enfances Vivien (Ci après commence li Sièges de Barbastre, incidences*, A, f° 114 v°) ; telle est encore la *Bataille des Sagittaires* ou *Mort d'Aimeri de Narbonne*, intercalée au milieu du *Moniage Renoart* (B, f° 7). En résumé, l'on pourrait prétendre, avec quelque justesse, que la geste de Guillaume constitue en réalité une seule et même épopée. Et c'est pourquoi nous lui consacrons cette *Notice* préliminaire. Comme elle ne doit renfermer que des généralités sommaires, elle ne saurait nuire en rien aux *Notices* particulières qui accompagnent l'analyse de chacun de nos poëmes et dont elle reproduit exactement tout le plan.

## I. BIBLIOGRAPHIE.

### § 1. Chansons dont se compose la geste de Guillaume.

*a*. Ces Chansons sont au nombre de vingt-quatre, que nous allons énumérer dans l'ordre même où nous devons les analyser : 1° Les *Enfances Garin de Montglane;* 2° *Garin de Montglane ;* 3° *Girart de Viane ;* 4° *Hernaut de Beaulande;* 5° *Renier de Gennes;* 6° *Aimeri de Narbonne;* 7° Les *Enfances Guillaume ;* 8° Le *Departement des enfans Aimeri ;* 9° Le *Siége de Narbonne* (personne avant nous n'avait encore signalé ce poëme, qu'on avait jusqu'à présent confondu avec les *Enfances Guillaume* dont il est complètement distinct) ; 10° Le *Couronnement Looys;* 11° Le *Charroi de Nîmes ;* 12° La *Prise d'Orange ;* 13° Les *Enfances Vivien ;* 14° Le *Covenant Vivien ;* 15° *Aliscans* (on l'a quelquefois séparé en deux parties, dont la seconde a été intitulée *Renoart) ;* 16° La *Bataille Loquifer ;* 17° Le *Moniage Renoart;* 18° Le *Siége de Barbastre* (et *Beuve de Commarcis*, qui en est le remaniement) ; 19° *Guibert d'Andrenas ;* 20° La *Prise de Cordres* (sur les feuilles de garde du manuscrit fr. 1448 de la Bibl. Nationale, une main moderne a intitulé ce poëme : « la *Conquête de l'Espagne* ». Mais personne, d'ailleurs, ne lui a reconnu une existence à part, et l'*Histoire littéraire* l'a confondu avec le *Siége de Barbastre) ;* 21° La *Mort* d'*Aimeri de Narbonne* ou la *Bataille des Sagittaires;* 22° *Renier;* 23° *Foulque de Candie ;* 24° Le *Moniage Guillaume.* — *b*. D'un certain nombre de ces Chansons on peut dire plus particulièrement que ce sont les chants d'un même poëme. — *c*. Ces Chansons, qui ont entre elles un lien plus étroit, sont les suivantes : 1° Les *Enfances Guillaume ;* 2° Le *Couronnement Looys ;* 3° Le *Charroi de Nîmes ;* 4° La *Prise d'Orange ;* 5° Les *Enfances Vivien ;* 6° Le *Covenant Vivien ;* 7° *Aliscans ;* 8° La *Bataille Loquifer ;* 9° Le *Moniage Renoart*, et 10° Le *Moniage Guillaume*. On peut y joindre *Foulque de Candie*, dont l'importance cyclique a été considérable. (Voy. les manuscrits fr. de la Bibl. Nat., 360, 1449, 774, et le ms de Boulogne.) — *d*. En tête de cette série on peut encore placer *Girart de Viane* et *Aimeri de*

saint Guillem du Désert; qui est célèbre dans nos Chansons de geste sous le nom de Guillaume Fierebrace, de



*Narbonne.* (Voy. le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1448.) — *e.* Le plus ancien manuscrit cyclique est celui de l'Arsenal 6562 (anc. B. L. F. 185), qui nous offre le texte plus ou moins complet des quatre Chansons suivantes, dont le lien est encore plus ancien et plus intime : *Aliscans*, la *Bataille Loquifer*, le *Moniage Renoart* et le *Moniage Guillaume*. — *f.* Quelques Chansons ajoutées après coup et destinées trop visiblement à combler certaines lacunes de la légende portent le nom d'*incidences :* tels sont, comme nous l'avons dit, le *Siége de Barbastre* et la *Mort d'Aimeri.* (Voy. le ms. de la Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23.) — *g.* La plupart de ces Chansons ne sont que des remaniements de poëmes antérieurs. — *h.* Pour un de nos romans les plus récents et les plus médiocres, nous possédons à la fois l'original *(Siége de Barbastre)* et le *rifucimento*, dû à Adenet le Roi *(Beuve de Commarcis).* Il nous est aussi resté quelques fragments d'un remaniement de *Girart de Viane* (Bibl. de l'Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226, f[os] 53, 65 et 70). — *i.* Deux des Chansons énumérées plus haut, *Hernaut de Beaulande* et *Renier de Gennes*, ne nous sont parvenues que sous la forme d'un roman en prose. Toutefois, dans chacun de ces Romans, un couplet en vers nous a été heureusement conservé (Bibl. de l'Arsenal 3351, f° 6 et f° 51). — *j.* Plusieurs chansons de la geste de Guillaume ne sont point parvenues jusqu'à nous. — *k.* Il est absolument certain qu'Aïmer le Chétif a été le héros d'un poëme aujourd'hui perdu. Nous en trouvons la preuve dans un passage important de la *Mort d'Aimeri de Narbonne :* « Ne manda pas Aïmer le Chetif — que en Espagne ont Sarrazin assis » (v. 549). Et, d'après ce même roman, Aïmer ayant été tué par un païen : « A Porpaillart la teste li toli. » A la fin du *Siége de Narbonne*, nous trouvons une allusion à une tradition différente sur le même personnage : « Quar Aymers à l'aduré talant, — S'en est ralez en Venise la grant. — Là guerroia païens en son vivant. » (Bibl. Nat. 24369, A, f° 75 r°.) C'est cette légende qui a été adoptée par Albéric de Trois Fontaines : « Hic inserenda est etiam historia de Aymero captivo, Nemerici de Narbona penultimo filio, qualiter auxilium Romanis et Papæ præstitit contra Saracenos, et captus et vulneratus ibi fuit, et in Venetiam ductus ». (Éd. Leibnitz, p. 115.) La grande compilation italienne du quatorzième siècle qui est connue sous le nom de *Nerbonesi* nous a laissé sur Aïmer des récits fort développés, qui semblent se rapprocher de la version de la *Mort d'Aimeri de Narbonne* et peuvent être considérés comme un résumé très-libre d'un ancien poëme français (liv. II, chap. XXIII et ss. ; liv. IV, chap. XIV et ss.) — *l.* Il est également certain (d'après la compilation en prose française du ms. de la Bibl. Nat. fr. 1497), qu'Hernaut le Roux avait été l'objet d'une chanson héroï-comique. *(Épopées françaises*, 2e éd., III, pp. 291 et ss.) — *m.* Il n'est pas démontré que des chansons analogues aient été consacrées à Bernard de Brebant et à Garin d'Anseüne.

### § 2. Date de la composition.

*a.* Le texte que nous possédons aujourd'hui des Chansons de la geste de Guillaume ne remonte pour aucune d'elles au-delà du douzième siècle. C'est ce que démontrent à la fois leur langue, leur versification, leur agencement littéraire, les péripéties de leur action. — *b.* Mais ces textes qui sont parvenus jusqu'à nous ne représentent pas, en général, la plus ancienne rédaction de ces Chansons. — *c.* On peut regarder comme certain qu'à tout le moins, dès la fin du onzième siècle, on chantait en langue vulgaire un ou plusieurs poëmes

II PART. LIVR. II. CHAP. I.

Guillaume au Court-Nez, de Guillaume-d'Orange.....
C'est ce Guillaume dont les poètes du moyen âge ont

dont Guillaume était le héros. — *d.* Orderic Vital (né en 1075) dit, au commencement du douzième siècle : « VULGO CANITUR A JOCULATORIBUS DE ILLO [WILLELMO] CANTILENA, sed jure præferenda est relatio authentica. » (Orderic Vital, lib. VI, édit. de la Société de l'Histoire de France, III, pp. 5 et 6.) Ces *cantilènes* ne sont ici autre chose que les plus anciennes branches de la geste de Guillaume. C'est ce qu'indiquent clairement les mots : *Canitur a joculatoribus.* La défiance même d'Orderic Vital à l'endroit de la vérité historique de ces poëmes permet de supposer qu'ils avaient déjà reçu de grands développements légendaires et avaient tout à fait revêtu le caractère épique. — *e.* C'est à tort que pour fixer la date de ces premières chansons de notre geste, on a invoqué le témoignage de la *Vita sancti Willelmi.* L'auteur de cette biographie pieuse parle très-explicitement de certains chants qui célébraient Guillaume : « Quæ enim regna, quæ provinciæ, quæ gentes, quæ urbes Willelmi ducis potentiam *non loquuntur*, virtutem animi, corporis vires, gloriosos belli studio et frequentia triumphos? Qui chori juvenum, qui conventus populorum, præcipue militum ac nobilium virorum, quæ vigiliæ sanctorum *non resonant* et MODULATIS VOCIBUS DECANTANT qualis et quantus fuit; quam gloriose sub Carolo glorioso militavit; quam fortiter quamque victoriose Barbaros domuit et... quanta ab eis pertulit; quanta intulit, ac demum de cunctis regni Francorum finibus crebro victos et refugas perturbavit ac expulit? Hæc enim omnia et multiplex vitæ ejus historia, *cum adhuc ubique pene terrarum* NOTISSIMA *habeantur*, etc. » *(Vita ab auctore gravi sæculo undecimo scripta,* Acta sanctorum maii, VI, 811.) — *f.* Mais il faut remarquer, en premier lieu, que la *Vita sancti Willelmi,* attribuée par Mabillon au IX[e] siècle et par les Bollandistes au XI[e], est sans doute une œuvre du commencement du XII[e] siècle, comme l'a démontré M. Revillout *(Etude historique et littéraire sur l'ouvrage latin intitulé : Vie de saint Guillaume).* Par conséquent, son témoignage n'a ici aucune valeur. — *g.* En second lieu, il convient d'observer que les poésies populaires signalées par notre hagiographe ne sont point exécutées par des jongleurs, par des hommes du métier, mais qu'elles sont CHANTÉES PAR TOUT LE PEUPLE. Or ce caractère ne peut évidemment convenir qu'à des chants courts, vifs et rapides, qui peuvent aisément se graver dans la mémoire de la foule et éclater dans sa voix. Donc ces poésies populaires n'étaient pas des Chansons de geste, mais très probablement des Cantilènes. Nous nous étonnons que M. Revillout ait pu se tromper sur ce point capital (l.l., pp. 61, 62), et avancer que ces *chants modulés* dont parle la *Vita* n'étaient pas des hymnes guerriers, mais les chansons même de nos trouvères. — *h.* Il faut donc se servir du seul texte d'Orderic Vital pour affirmer, comme nous l'avons fait plus haut, que les plus anciennes chansons de notre cycle remontent au XI[e] siècle. — *i.* Il est permis d'être plus téméraire et de remonter plus haut. M. Gaston Paris *(Histoire poétique de Charlemagne,* pp. 465-468) a publié, après M. Pertz *(Scriptores,* III, 708-711), le fragment d'un manuscrit de La Haye, dont les deux érudits fixent la date au dixième siècle. Dans ces quelques pages, dont M. G. Paris a le premier reconnu la nature et la valeur, il est question d'une guerre sanglante où figurent des personnages nommés *Wibelinus*, *Ernaldus*, *Bernardus* et *Bertrandus.* Or ce sont là quatre héros du cycle de notre Guillaume, et les trois premiers sont ses propres frères. L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* voit, dans ce récit, la traduction amplifiée d'un poëme français, et il en conclut que nos Chansons avaient cours au DIXIÈME SIÈCLE.

célébré longuement tous les ancêtres, afin de créer à un héros aussi glorieux une généalogie digne de lui.

Nous nous sommes rattaché à ce système que nous avions primitivement combattu *(Epopées françaises*, 2e éd., I, pp. 74-76). — *j*. Quoiqu'il en soit et à quelque époque que remontent les PREMIÈRES Chansons de la geste de Guillaume, nous n'avons plus ce texte PRIMITIF. Les plus anciens textes qui nous soient restés ne sont pas, comme nous l'avons dit, antérieurs au douzième siècle. — *k*. Mais, entre la rédaction la plus ancienne et nos premiers *rifacimenti*, il n'y a certainement pas eu autant de différences notables qu'entre le *Roland* d'Oxford et les premiers remaniements de cette Chanson. On a surtout modifié la langue et la versification : on a respecté généralement l'action épique, et rien d'important n'a péri. — *l*. D'après l'âge des différents manuscrits que nous possédons aujourd'hui, d'après la nature intime de chacun de nos poëmes, d'après la comparaison scientifique que l'on peut faire de ces Chansons avec les Romans des autres gestes qui sont exactement datés, et, enfin, d'après plusieurs autres éléments de critique, on peut présumer que les poëmes du cycle de Guillaume ont été composés à peu près dans l'ordre suivant : PREMIER GROUPE. *Aliscans* (première rédaction); *Moniage Guillaume* (première rédaction). — DEUXIÈME GROUPE. *Aliscans* (seconde rédaction); *Bataille Loquifer; Moniage Renoart; Moniage Guillaume* (voy. le ms. de l'Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, qui est le plus ancien des manuscrits connus). — TROISIÈME GROUPE. *Enfances Guillaume* (première rédaction, comprenant la *Prise d'Orange); Charroi de Nîmes; Couronnement Looys* (première partie). — QUATRIÈME GROUPE. *Enfances Guillaume* (seconde rédaction, ne comprenant plus la *Prise d'Orange); Departement des enfans Aimeri; Prise d'Orange* (seconde rédaction, composant un poëme à part); *Couronnement Looys* (seconde partie); *Covenant Vivien*, et peut-être, mais très postérieurement aux Chansons précédentes, les *Enfances Vivien*. — CINQUIÈME GROUPE. *Girart de Viane* et *Aimeri de Narbonne*. Suivant une très-juste observation de M. G. Paris, ces deux Chansons sont celles où l'on a voulu souder la geste de Guillaume avec celle d'Aimeri; et il convient d'ajouter qu'elles forment aussi un trait d'union entre la geste de Guillaume et celle du Roi. — SIXIÈME GROUPE. *Foulque de Candie; Siége de Barbastre; Siége de Narbonne; Prise de Cordres; Guibert d'Andrenas; Renier; Mort d'Aimeri de Narbonne*. — SEPTIÈME GROUPE. *Garin de Montglane; Beuve de Commarcis* (remaniement par Adenet du *Siége de Barbastre); Hernaut de Beaulande* et *Renier de Gennes*. — HUITIÈME ET DERNIER GROUPE. Les *Enfances Garin de Montglane*. — *m*. C'est seulement à titre d'hypothèse probable que nous avons donné le tableau qui précède, — *n*. Dans le début de *Garin de Montglane*, poëme qui appartient à la première partie du treizième siècle, on remarquera les vers suivants : « Oï avés canter de Bernard de Brubant — Et d'Ernaut de Beaulande, d'Aimeri son enfant, — De Girars de Viane à l'orgoillox sanblant, — Et de Renier de Gennes que Dex parama tant, — Ki fu pere Olivier le compaignon Rolant, — De Guillaume, de Fouke et du preux Viviant... » (Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78, fº 1, col. 1.) Ces vers nous donnent quelque idée des Chansons de notre cycle qui avaient été composées avant 1230-1250 et qui avaient encore la vogue au milieu du siècle de saint Louis. — *o*. En résumé, les premiers poëmes de notre geste ont eu pour objet Guillaume lui-même qui en était le héros central, et, dans la vie de Guillaume, les grands événements qui faisaient centre, sa défaite historique à la bataille de Villedaigne, son entrée dans un monastère *(Aliscans, Moniage Guillaume)*. Puis, on s'est mis à développer ces faits

Son bisaïeul, Garin, fils d'un duc d'Aquitaine et de cette aimable Flore à laquelle une légende tardive a prêté

si profondément épiques ; on a remonté, pour Guillaume, le cours des années ; on nous a fait assister à ses conquêtes dans le Midi (première rédaction des *Enfances*, *Prise d'Orange*, *Charroi*) et à la prétendue protection dont il aurait entouré le fils de Charlemagne *(Couronnement Looys) ;* on a placé de bonne heure auprès de lui un personnage héroï-comique destiné à animer plus joyeusement ce cycle trop austère *(Aliscans*, *Bataille Loquifer*, *Moniage Renoart).* Les poëmes sur Vivien et sur Foulque ne sont venus qu'après : Vivien, en particulier, n'est qu'un type d'emprunt, servilement calqué sur celui de Roland. C'est dans *Girart de Viane* que se trahit pour la première fois la préoccupation cyclique; c'est *Girart de Viane,* qui, dans l'histoire de nos épopées, sert peut-être de transition entre la période de splendeur et la période de décadence. Dans *Aimeri de Narbonne,* il conviendrait de mettre à part le fameux début qui repose sur des traditions antérieures et où il faut voir sans doute un des plus anciens éléments de la geste. A l'époque suivante, on se contentera de délayer les lieux communs de la légende épique : de là le *Siége de Barbastre*, le *Siége de Narbonne*, la *Prise de Cordres*, etc. ; il ne serait pas facile de trouver dans tous ces poëmes une seule tradition véritablement digne de ce nom. Mais la décadence se précipite encore. On aborde les héros collatéraux, les frères de Guillaume : de là ces poëmes à demi ridicules d'*Hernaut de Beaulande* et de *Renier de Gennes*, dont nous n'avons qu'un grossier *rifacimento.* Ou bien, on remet en bon français certains poëmes en possession du succès, tels que le *Siége de Barbastre :* et de là *Beuve de Commarcis,* cette œuvre de l'élégant et fécond Adenet. *Garin de Montglane* n'est plus qu'un roman d'aventures écrit par hasard en vers épiques et consacré par hasard à des héros de notre geste. Au quinzième siècle, un dernier remanieur écrira, en remontant encore plus haut, un poëme sur l'enfance de Garin, où il racontera maint tournoi, mainte passe d'armes, et qui ne sera plus qu'un *roman* dans le sens absolument moderne de ce mot... Tel est, suivant nous, l'ordre dans lequel se sont suivis les différents poëmes de notre cycle. Nous verrons plus tard (et c'est une autre question) comment s'est formée la légende elle-même.

### § 3. Origine de nos Poëmes.

« Les Chansons qui composent la geste de Guillaume sont-elles d'origine française ou d'origine provençale? Pour poser plus nettement la question, la légende de Guillaume aurait-elle a la fois donné naissance a des poëmes épiques dans la langue d'oïl et dans la langue d'oc? Et certains poëmes du Midi n'auraient-ils pas été, dans ce cas, l'original de quelques-uns de nos romans? » Tel est le grave problème qui, depuis plus de trente ans, divise les érudits de France et d'Allemagne. En faveur du Midi se sont nettement prononcés Fauriel *(Histoire de la poésie provençale*, II, 401 et suiv. ; III, 453 et suiv. — Sixième leçon à la Sorbonne, en 1832, *Revue des Deux-Mondes,* tome VII) et Raynouard *(Journal des savants*, août et septembre 1833) ; le Nord a été défendu par MM. Paulin Paris *(Garins li Loherains*, préf., p. VI, etc.) et Victor Le Clerc *(Histoire littéraire,* XXIV, 436 et suiv., et *passim).* M. Fauriel avait, d'ailleurs, posé la question avec une rigueur que ses partisans eux-mêmes pouvaient trouver exagérée. Il affirmait « l'existence évidente de plus de cent Romans provençaux » ; il prétendait que « le cycle de la poésie carlovingienne avait été *plus étendu et plus varié en provençal qu'en français* ». C'était trop demander, et

trop ingénieusement toutes les infortunes de Berte aux grands pieds, ne fit que traverser, sans s'y arrêter,



M. Paulin Paris lui répondit ingénieusement que l'Épopée provençale était sans doute « simple, sublime, admirable ; mais qu'elle avait un grand défaut, un seul, celui d'être perdue » (l. l., p. VII). Telle fut la première phase de cette discussion. Mais la polémique a été reprise plus complètement, en 1866, par MM. Gaston Paris et Paul Meyer. Le premier, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (pp. 80 et suiv.), s'est fait très-vivement le défenseur de la langue d'oc et a supposé l'existence de toute une Épopée provençale dont il a essayé de reconstituer les éléments perdus. Le second, dans ses *Recherches sur l'Epopée française* (pp. 38-63), a soutenu, avec une érudition sûre, la thèse absolument contraire et a conclu ainsi qu'il suit : « En résumé, dit-il, l'hypothèse qui admet cette existence d'une « Épopée provençale depuis longtemps disparue a une triple preuve à « fournir. Il lui faut : 1° montrer au moins quelques traces de cette épopée; « 2° rendre compte de sa perte ; 3° établir qu'elle est, dans notre histoire « littéraire, un fait nécessaire. Or il se trouve que l'Épopée provençale n'a « point laissé de traces ; que rien ne saurait justifier sa complète disparition ; qu'enfin, l'hypothèse de son existence étant mise de côté, on n'a- « perçoit aucune lacune, aucune solution de continuité dans le développe- « ment littéraire du moyen âge. C'est donc une hypothèse qu'il faut « abandonner » (l. l., p. 63). Plus récemment (1874), dans son beau livre *De la poesia heroïco-popular castellana* (p. 455), M. Mila y Fontanals a essayé de prendre position entre les deux écoles, non sans laisser voir quelque sympathie pour les idées de M. G. Paris. Nous nous rangeons, quant à nous, à l'avis de M. Paul Meyer, que nous avons eu déjà l'occasion de soutenir dans notre tome I (pp. 129-146). Mais nous allons reprendre l'examen de toute la question, en exposant et en combattant un à un les arguments de M. G. Paris et de son école. Nous leur céderons volontiers la parole : car c'est aux partisans de l'Épopée provençale de parler les premier et de fournir leurs preuves.

Voici les réponses et les raisonnements de nos adversaires.

*a.* « La Provence n'a pas été étrangère à l'esprit épique : » La question n'est pas précisément de savoir si la Provence a été « étrangère à l'esprit épique » ; mais il s'agit en réalité de constater scientifiquement « s'il a véritablement existé tout un vaste ensemble de poëmes provençaux aujourd'hui perdus, dont quelques-uns tout au moins ont été les originaux de nos poëmes français, et qui pour la plupart furent consacrés à la gloire de Guillaume ou de sa geste. » C'est en ces termes qu'il faut poser le problème. Or, sauf *Girartz de Rossilho* qui, comme le dit M. Paul Meyer, « n'a pas été composé dans la limite des pays de langue d'oc, mais un peu plus au nord et, si l'on veut, sur la limite des deux langues d'oc et d'oïl » *(Revue de Gascogne,* X, nov. 1869, pp. 474 et ss.) ; sauf ce *Fierabas* et ce *Betonnet* qui ne sont l'un et l'autre qu'un calque servile d'anciens poëmes français (voy. notre tome I, pp. 131-134) ; sauf enfin un *Roman de Tersin,* en forme de chanson de geste, « qui fut écrit vers le milieu ou vers la fin du treizième siècle, à une époque où l'influence de la littérature française avait répandu le goût de ce genre de composition et qui ne peut, en aucune façon, avoir été une œuvre primitive et vraiment épique *(Romania,* I, 54) ; sauf ces exceptions sans valeur, nous ne possédons pas UNE SEULE CHANSON PROVENÇALE, tandis que nous avons conservé PLUS DE QUATRE-VINGTS ROMANS EN LANGUE D'OÏL. C'est à l'école de Fauriel qu'il appartient d'expliquer la disparition de tous les poëmes en langue d'oc. M. Gaston Paris l'a fait, avec érudition, avec

les amours de Florette, de Germaine et d'Yvoire; réconcilia son père désabusé avec sa mère dont l'inno-

esprit, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*. Deux causes principales ont produit, suivant lui, cette disparition fatale. « Et tout d'abord, « dit-il, nous croyons pouvoir attribuer à la désastreuse guerre des Albi- « geois la perte d'un grand nombre de poëmes provençaux. Il est certain « qu'on détruisit alors beaucoup de monuments de la langue d'oc. » Mais, comme l'a fait observer avec justesse M. Paul Meyer, on ne saurait fournir une preuve, UNE SEULE PREUVE, à l'appui de ce *Il est certain*. Comment expliquer, d'ailleurs, que la poésie épique de tout un peuple ait ainsi péri, quand sa poésie lyrique est en grande partie parvenue jusqu'à nous? Or. c'est précisément cette poésie lyrique des troubadours que les Français devaient redouter le plus ; c'est là que se trouvaient tant de *sirventes* terribles, tant de satires vigoureuses. Pourquoi nous sont-ils restés, ces chants dangereusement nationaux, tandis que les poëmes inoffensifs sur saint Guillaume auraient universellement disparu? « Si les conquérants, dit M. P. Meyer, n'ont pas détruit les vers de Pierre Cardinal et de Guillaume de Figueiras, comment auraient-ils supprimé des poëmes qui ne pouvaient leur causer aucun ombrage, où ils retrouvaient des traditions qui leur étaient communes avec les Français, et qui pour eux étaient glorieuses? » Ajoutons ici que les jongleurs « SAVAIENT PAR CŒUR » les Chansons de leur répertoire, comme nous l'avons prouvé dans notre premier volume (1[re] éd., pp. 396, 397). Si les Épopées provençales ont existé, elles ont été doublement insaisissables ; à moins, toutefois, que les Français n'aient été assez cruels pour massacrer tous les jongleurs qui les chantaient, *quod est demonstrandum*. — Mais, répond M. G. Paris : « La disparition des poëmes « du Midi peut encore s'expliquer par la négligence des Provençaux eux- « mêmes, par le développement de leur poésie lyrique et par leur dédain « ultérieur pour la poésie épique... » C'est encore une supposition *qui ne s'appuie sur* AUCUN *fait;* c'est, comme le dit l'auteur des *Recherches sur l'Épopée française*, une hypothèse qui fait bon marché du patriotisme provençal : « Elle s'accorde bien peu avec cette explosion du sentiment « national qui s'est manifestée au commencement du treizième siècle, à « l'occasion de l'invasion française. » Puis, les allusions des derniers troubadours eux-mêmes, celles de Ramon Feraud, qui écrivait en 1300, et de tant d'autres, prouvent jusqu'à l'évidence combien les traditions épiques de la France restèrent obstinément populaires au sud de la Loire. Pour connaître si bien les aventures de Charlemagne, de Guillaume, de Louis, d'Hernaut de Beaulande, de Guibelin et de nos moindres héros, il fallait que les poëtes des douzième et treizième siècles s'intéressassent vivement aux chants où ces faits épiques se trouvaient célébrés. Était-ce montrer tant de dédain pour la poésie épique que d'en citer si souvent les héros et la légende! — « Mais, direz-vous, ces Chansons citées par les troubadours étaient provençales. » Si ces Chansons étaient provençales, les Provençaux n'ont donc pas eu pour l'épopée ce beau dédain dont vous parlez. C'étaient si bien des Chansons françaises, qu'un des auteurs du fameux poëme sur la guerre des Albigeois a écrit ces deux vers, désormais célèbres : « Senhor, remembre vos de *Guillelme* AL CORT NÉS, — Co ab seti d'Aurenga sufrit tan desturbiers » (vers 4106). Il y a bien *al cort nés*, qui rime avec *desturbiers*, et non pas *al cort nas*. Ces vers, qui ont été remarqués avant nous par M. Jonckbloet, prouvent nettement que les mots *Guillelme al cort nés* ne faisaient plus qu'un seul et même vocable, importé et popularisé dans le Midi par nos jongleurs français. D'ailleurs, nous rentrons ici dans la discus-

cence fut publiquement reconnue; abandonna son duché d'Aquitaine pour aller chercher fortune à la cour du roi



sion générale, que nous allons aborder avec de nouveaux arguments. Il paraît seulement démontré jusqu'ici que la disparition des Épopées provençales ne peut s'expliquer ni « par la négligence qui les aurait laissé périr dans l'oubli », ni « par une suppression violente ».

*b.* « La scène des poëmes de notre geste est généralement « au Midi. » C'est dans le Midi que l'histoire place également le théâtre de ceux de ces faits qui ne sont point fabuleux. Qu'en peut-on conclure? Faudra-t-il poser le principe suivant : « Une épopée appartient nécessaire-« ment au pays où l'on a placé le théâtre de ses événements ? » Et la scène de l'*Iliade* n'est-elle pas en Asie ? « Mais les Grecs, répondra-t-on, avaient un puissant intérêt à la prise de Troie, et c'est cet intérêt qui domine dans le poëme attribué à Homère. » Je répondrai que les Français du Nord avaient un puissant intérêt à la délivrance de la France du Midi, et que c'est cet intérêt qui domine dans toute notre geste. Pourquoi, d'ailleurs, établir un tel contraste, une telle opposition entre le Midi et le Nord de la France? Une séparation aussi absolue n'existait ni au huitième siècle, ni au commencement du neuvième. Et deux siècles plus tard, dans la *Chanson de Roland* elle-même, la France du Nord et la France du Midi sont encore confondues cent fois en un seul et même pays qui s'appelle « la France ». Nous aurons lieu de le démontrer plus tard.

*c.* « Ces poëmes racontent la conquête des villes du Midi « sur les Sarrasins. » Rien de plus vrai, mais ces villes du Midi étaient en réalité le boulevard de toute la France, et même de toute la chrétienté contre les païens. Cette double importance suffisait pour rendre la conquête de ces villes aussi populaire dans le Nord que dans le Midi de la France. Ces conquêtes, du reste, ont été faites par des armées où les Français du Nord tinrent une très-large place. De retour dans leurs foyers, ces soldats, tous les soldats de l'armée d'Espagne, racontèrent leurs campagnes. Et c'est ainsi que ces récits purent se répandre avec autant de puissance et de vivacité dans toutes les parties de la France, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin; c'est ainsi qu'ils donnèrent partout naissance aux mêmes légendes.

*d.* « Les héros de nos poëmes sont originaires du Midi. » Dans les Épopées primitives, l'important n'est pas de connaître exactement le lieu d'où les héros sont originaires, mais la part qu'ils ont prise aux grandes péripéties historiques de la vie de telle ou telle nation. Leurs exploits importent plus que leur naissance. Napoléon, qui est un Corse, a donné réellement naissance à une épopée toute française. Mais d'ailleurs, Guillaume, héros central de toute la geste, ne peut passer pour un Français du Midi. Il appartient par plus d'un côté au Nord d'où la *Vita* nous le montre originaire. Qu'il ait fait partie de la famille de Charlemagne, c'est ce qu'on ne saurait donner pour une certitude; mais rien ne semble plus plausible. Dans un vieux Martyrologe, il est écrit que sa mère était sœur d'Hiltrude et de Landrède (?), filles de Charles Martel. C'est probablement de son père Théodoric que parle Éginhard dans ses *Annales*, à l'année 782, et il décore ce comte ripuaire du titre de *propinquus regis*. Nous ne serions donc pas éloigné de croire, avec L. Clarus, que notre Guillaume ait été cousin de Charlemagne. En tout cas, on le voit sans cesse agir en véritable Frank. Dans toute son histoire réelle, comme dans toute son histoire légendaire, il est le délégué, le chargé d'affaires, le représentant du roi Charles qui est un homme du Nord. Encore un coup, d'ailleurs, à l'époque où il vivait, le Nord et le Midi étaient unifiés, et les Français de la Neustrie et de l'Austra-

de France [a], repoussa les avances libertines de la reine Galienne, qui ne méritait plus l'amour de Charles, et

sie s'intéressaient aussi vivement que ceux de la Provence et de la Gascogne aux défaites des Sarrasins, qui menaçaient toute la chrétienté et l'Europe tout entière.

*e.* « Les possessions de ces héros sont en Provence et en « Languedoc. » L'histoire nous montre Guillaume envoyé par Charlemagne pour empêcher l'Aquitaine de tomber aux mains des Vascons, et, plus tard, des Sarrasins. C'est en cette qualité de fonctionnaire de Charles qu'il administre cette partie de l'Empire. Si donc nos poètes lui donnent, à lui ou à sa famille, certaines possessions au Midi de la France, c'est uniquement à cause des souvenirs historiques qu'avaient laissés le gouvernement et les conquêtes de Guillaume ; c'est en raison de tous les services rendus au Midi par cet homme du Nord.

*f.* « Presque tous les noms que portent les héros de cette « geste sont très-fréquents dans le Midi ; rares ou inconnus « dans les pays de langue d'oïl (Arnaud, Bertrand, Foulque, « Aimeri, etc.) » Cette argumentation, tout d'abord, n'atteint pas le nom du chef de la geste, de son héros central, de Guillaume ; car il est bien connu que ce nom appartient au nord tout aussi bien qu'au midi de la France. On en peut dire autant des noms de la plupart des frères de Guillaume : Bernard, Beuve, Garin, Guibelin ; peut-être même leur physionomie indique-t-elle le Midi moins que le Nord. Il en est de même (si l'on remonte avec les cycliques la généalogie de Guillaume) des noms de ses bisaïeul et grands-oncles paternels : Garin, Renier, Milon et Girard. Il en est de même encore de ses neveux : Gui, Girard, Vivien, Gaudin, Richer, Samson, Engelier, Anquetin, Rabel, Estourmi, Villart (et non pas Mullars, comme l'a imprimé M. G. Paris) Sohier, du Plessis, Morand. La plupart de ces noms sont surtout français. Il ne reste donc que quatre vocables en litige : « Arnaud, Foulque, Bertrand et Aimeri. » D'attentives recherches dans les *Monumenta* de Pertz et dans les *Historiens de France* nous ont permis de constater que les trois premiers de ces noms sont TOUT AUSSI USITÉS au Nord qu'au Midi. On trouve à peu près autant de *Foulque*, d'*Arnaud* et de *Bertrand* en-deçà qu'au-delà de la Loire. Nous sommes prêt à en fournir cent exemples. Quant à Aimeri, il est certain que ce vocable, *sous cette forme même,* a été plus employé au Midi qu'au Nord. Mais il est aisé de comprendre que le nom d'Aimeri a pu se rencontrer de bonne heure, soit dans les traditions orales, soit dans les cantilènes du nord et du midi de la France ; que des chants oraux et lyriques du midi il a fort bien pu passer dans ceux du nord, et que, par conséquent, il n'est aucunement nécessaire de supposer ici l'existence d'une Épopée provençale.

*g.* « Albéric de Trois-Fontaines appelle Nemericus le fils « d'Hernaut de Beaulande, et il est impossible de ne pas « voir dans ce nom la forme provençale n'Aimerics, qui se « trouve en effet citée... » M. Paul Meyer *(Recherches sur l'Épopée française*, p. 43) fait remarquer avec raison que cet argument n'est point fondé. C'est seulement dans les documents plus récents de leur poésie épique ou narrative *(Fierabras, Flamenca)* que l'emploi de la particule *en* se généralise dans la langue d'oc pour désigner les barons, les nobles ; dans *Girartz de Rossilho*, ils sont encore, ils sont toujours qualifiés de *Don.* — D'un autre côté, saint Anthelme, évêque de Belley au douzième siècle, a été appelé Nanthelmus, « et ce n'est pas à Belley qu'on peut supposer la présence de la particule N ». — D'ailleurs Albéric de Trois-Fontaines n'a

parvint à conquérir le château de Montglane avec la main de son amie Mabille [b]. Son grand-père fut ce rude



évidemment connu que des poëmes français, et même des poëmes français de la décadence, des chansons cycliques. — Telles sont les observations de M. Meyer. Somme toute, il n'y a là qu'une question de prononciation, et la nasale a été « plaquée » devant l'*a* pour préciser le son. C'est ainsi que, dans les *Narbonesi*, on trouve *Namieri* pour *Aïmer* , *Namerighetto,* pour *Amerighetto,* etc

*h.* « Dans les poëmes de Guillaume il est facile de signaler, « après M. Fauriel, la mention constante d'oliviers devant « les palais, sur les routes. Donc, ces poëmes auraient été ori- « ginairement composés dans le Midi. » Les oliviers se trouvent en aussi grand nombre dans tous les poëmes du Nord, DANS CEUX-LA MÊME QUI N'ONT ÉVIDEMMENT SUBI AUCUNE INFLUENCE MÉRIDIONALE. Dans le *Roland,* dont on ne peut contester l'origine très-française, l'olivier joue un rôle assez important : « Guenes chevalchet sur une olive halte » (v. 367), « Lur chevals laissent de desuz une olive » (v. 2705), etc. Quand ils avaient besoin d une rime en *ier*, les trouvères se servaient du mot « olivier ». Dans le roman de *Gaufrey,* on trouve ce vers : « Venus est à Aliaume qu'il vit sous l'olivier » (vers 5542). Dans *Gui de Nanteuil,* le roi tient en sa main une « verge florie d'olivier » (vers 790), et le poëte nous montre des oliviers près de Paris, autour de Saint-Germain-des-Prés : « Cha s'aresterent desous un olivier » (vers 994). Dans *Aye d'Avignon,* la scène est un moment transportée en Bourgogne : « Au perron de la sale desoz un olivier — Sunt venu li baron entor le duc Garnier » (vers 2876). Dans *Floovant,* on lit : « Mon depor en ferai desoz çel olivier » (vers 366), et nous sommes dans les Ardennes. Dans les *Quatre Fils Aimon,* l'olivier ne fleurit pas moins abondamment sur les propres rives de la Meuse : « Mon tref me faites tendre dessous un olivier » *(Renaus de Montauban,* éd. P. Tarbé, p. 69). Voy. aussi *Doon de Mayence* (v. 2962), etc., etc., etc.

*i.* « Dans les poëmes de la geste de Guillaume, on constate « une ignorance assez grande de la topographie du Nord, « une connaissance exacte de celle du Midi. » La connaissance de cette topographie du Midi fût-elle réellement exacte et complète dans les Chansons de notre cycle, on n'en pourrait rien conclure d'évident en faveur de l'épopée provençale. La seule conclusion légitime serait la suivante : « Ces poëmes sont écrits d'après certaines traditions où l'on a gardé des notions assez précises sur le théâtre des exploits de Guillaume. » Mais, comme on s'en convaincra dans tout le cours de ce volume, rien n'est moins démontré que l'exactitude topographique de nos poëmes. Leurs auteurs connaissent assez bien la route qui conduit du Nord au Midi et les différentes étapes de cette route ; ils savent à peu près la situation respective d'Orange et de Narbonne. Voilà presque toute leur science, et ils commettent d'ailleurs vingt méprises étranges. La lecture de nos analyses rendra ce fait évident.

*j.* « Les anciennes Chansons françaises de la geste du « Roi ignorent absolument les héros de la geste de Guil- « laume : on n'en trouve pas un seul dans *Roland,* ni dans « tous les autres poëmes qui portent évidemment le ca- « ractère français. Donc, ce sont deux cycles tout à fait « indépendants, et il est possible que l'un des deux ap- « partienne au midi et l'autre au nord. » Cet argument est peut-être le plus spécieux de tous ceux qu'a fait valoir M. Gaston Paris. Il

et courageux Hernaut qui, après avoir fièrement subi la pauvreté dans le palais de son père Garin, conquit la

convient toutefois de rappeler ici le mode de formation de nos épopées. Elles se sont formées par cycles. Un certain nombre de poètes se sont groupés autour d'un héros, d'une famille héroïque, de quelque grand fait national ou religieux. Et ces poètes se sont mis à chanter UNIQUEMENT ces évènements, cette famille, ce héros. C'est ce qui s'appelle un cycle. Sur la surface de la France, — dès le dixième siècle et même auparavant, — on peut apercevoir un certain nombre de ces groupes. Ce qui se chante au milieu de chacun d'eux ne ressemble point à ce qui se chante au milieu de tous les autres, et chaque cycle est plus ou moins indépendant des cycles voisins. L'un est consacré à Charlemagne, l'autre à Guillaume. Chacun d'eux s'appuie, d'ailleurs, sur des traditions orales qui n'ont point la même origine; chacun s'attache à des légendes différentes. Faut-il s'étonner, après cela, que les héros de la geste de Guillaume ne soient pas les mêmes que ceux de la geste du Roi? Il n'y a là rien de plus surprenant, après tout, que de ne point voir figurer dans la geste du Roi, ni dans celle de Garin, ni dans celle de Doon, les héros de la geste provinciale des Lorrains. Toute la question se réduit, en définitive, à savoir si la délivrance du Midi par Guillaume a été un évènement populaire au nord de la France; s'il y a pu donner naissance à des traditions, à des légendes, et par conséquent à un cycle. S'il en est ainsi, la geste de Guillaume a pu très-naturellement demeurer aussi indépendante des autres gestes que les *Lorrains* ou *Girart de Roussillon*. Tout se résume en ce fait « que des traditions orales, communes au Nord et au Midi, n'ont pas mêlé Guillaume aux autres cycles. » Et par là tout s'explique aisément.

*k*. « La délivrance des provinces méridionales peut sans « doute intéresser les Français du Nord comme un de leurs « plus glorieux exploits, mais non pas les enthousiasmer « comme une grande œuvre nationale. Dans le Midi, au con- « traire, cet événement avait une importance considérable. » C'est là, suivant nous, l'erreur capitale de M. Gaston Paris, et celle d'où dérivent toutes les autres. Pendant deux cents ans, les Sarrasins furent en réalité la plus grave préoccupation de la France tout entière. C'est qu'ils menaçaient non-seulement la nation française, mais la foi catholique qui était commune au Nord et au Midi. Toutes les luttes qu'on soutint contre eux furent avant tout des luttes religieuses, qui intéressaient aussi vivement le Nord que le Midi. Ce fut un homme du Nord, Charles Martel, qui les arrêta à Poitiers à la tête d'une armée d'hommes du Nord, et cette seule victoire suffirait à nous faire comprendre la persistance dans le Nord des légendes qui célébrèrent la délivrance du Midi. Ce fut un homme du Nord, un autre Charles, qui reprit les traditions de Charles Martel et lutta pendant presque tout son règne contre les Sarrasins d'Espagne. Ce fut le fils de ce roi du Nord, Louis, roi d'Aquitaine, qui représenta son père dans ces luttes gigantesques auxquelles prirent part des armées de Franks, d'hommes du Nord. Ce fut encore un homme du Nord, un délégué de Charlemagne, qui arrêta, comme un second Charles Martel, les invasions triomphantes des ennemis de notre foi. Tous les chrétiens du royaume de France suivaient avec angoisse les péripéties de cette lutte d'où dépendait le sort de la Chrétienté tout entière. En un mot, la lutte contre les Sarrasins n'a pas été autre chose qu'une première croisade dont le Midi a pu être le théâtre, mais à laquelle le Nord a pris une part beaucoup plus décisive. Du reste, un texte de premier ordre et d'une importance capitale atteste ici la diffusion profonde et univer-

cité de Beaulande sur le roi Sarrasin Florent, et épousa Frégonde [c]. Et les grands oncles paternels de Garin ne



selle de la légende de Guillaume au nord de la France. Orderic Vital (qui écrivait durant la première partie du douzième siècle) parle des cantilènes, ou plutôt des Chansons de geste qui ont Guillaume pour objet. Orderic, notez-le bien, vivait en Normandie, et ces Chansons, dans son esprit, ne peuvent être que françaises. La *Vita sancti Willelmi*, composée au commencement du douzième siècle, atteste, d'autre part, que l'histoire de Guillaume était l'objet de chants populaires dans *tous* les royaumes et parmi *toutes* les nations chrétiennes. Ces deux textes prouvent éloquemment combien cette légende était répandue au Nord : et c'est tout ce que nous prétendions démontrer.

*l.* « Les nombreuses allusions des troubadours aux héros de « la geste de Guillaume prouvent l'existence d'une Épopée « provençale où ces héros étaient longuement célébrés. » Ces allusions prouvent uniquement, en bonne logique, que l'histoire de Guillaume était connue dans le Midi, et le fait n'est pas douteux. Elle était connue, en premier lieu, par des traditions orales dont l'existence n'est pas contestable, et, en second lieu, par les poëmes français qui circulaient dans le Midi : comme on le voit, il n'est aucunement nécessaire d'imaginer ici l'hypothèse d'un ensemble de poëmes provençaux. C'est ainsi que l'on peut très-simplement expliquer les vers de Bertrand de Born : « Reis coronats que d'autrui pren livranda — Mal sembla Arnaut lo marques de Bellanda, — Nel' pro Guillem que conques Tor Miranda. » Et ces autres de Bertrand de Born, le fils : « Miels saup Lozoïcs deslivrar — Guillelm el' fes ric secors — Ad Aurenga quan l'almassors — A Tibaut l'ac fait asetjar. » Et ces autres de Rambaut de Vaqueiras : « Anc Tibautz ab Lozoïc — Non fets plaitz ab tans plazers. » Et les vers où Arnaud Daniel fait allusion au neveu de saint Guillaume, etc., etc. Dans la *Vie de saint Honorat*, qui fut composée en 1300 par Ramon Feraud, moine de l'abbaye de Lérins, nous trouvons des allusions plus frappantes encore. Le pieux auteur nous apprend, dans son Prologue, qu'il a lu beaucoup de romans, entre autres le récit *de la sancta conquesta que fon en Ronsasvals*. M. Gaston Paris conclut de ces vers que Ramon Feraud avait sous les yeux des poëmes provençaux : « Il y aurait « donc eu vers la fin du treizième siècle, dit-il, des Chansons de geste pro- « vençales encore existantes. Le fait est surprenant, mais il paraît difficile « de le révoquer en doute. » Il ne faudrait pas cependant oublier que nous sommes en 1300 ; que la connaissance de la langue et de la littérature françaises était alors très-répandue dans le Midi ; « qu'un homme instruit, un « religieux écrivant sous les princes de la maison d'Anjou et pour Marie de « Hongrie, femme de Charles II, n'a pu ignorer le français », et qu'au lieu de prétendus originaux en langue d'oc, Ramon Feraud a dû avoir entre les mains quelques manuscrits cycliques de la geste de Guillaume, la *Chanson de Guitalin*, etc. — Ainsi raisonne M. Paul Meyer *(Recherches sur l'Epopée française,* p. 60-63), et il démontre, en outre, comment la *Sancta conquesta que fon en Ronsasvals* est tout simplement la Chronique de Turpin dont Ramon Feraud a traduit tout un passage : « Trobat ay en un libre que Turpins fes per ver, » etc. (Bibl. Nat. fr. 13509, f° 62 v°.)

*m.* « On peut alléguer en faveur de l'Épopée provençale un « texte du dixième siècle : le fragment de La Haye ; un autre du « commencement du douzième siècle : la *Vita sancti Willelmi*. Ces deux textes prouvent la préexistence ou tout au « moins l'existence d'une épopée provençale. » Le fragment de La Haye, que M. Pertz a découvert sur les derniers feuillets d'un manuscrit

tiennent pas une moindre place dans notre tradition épique : Mille fut duc de Pouille; Renier, après avoir

du dixième siècle, que M. G. Paris a publié après le grand érudit allemand et où il a si ingénieusement retrouvé la traduction inintelligente d'un chant national; cette page de style, cette composition de rhétorique où l'on voit réunis les noms de Guibelin, de Bernard, de Bertrand, d'Hernaut et de Borel, peut-elle être réellement d'un poids décisif dans la question qui nous occupe? Est-il scientifiquement permis d'y voir l'imitation d'une épopée provençale, et d'ajouter : « Le poëme original est perdu; si toutefois, comme « nous espérons l'avoir rendu vraisemblable, il était provençal, il n'a fait « que partager le sort de tous les autres. » Pourquoi aurait-il été provençal? Nous possédons dix poëmes français où figurent *en même temps* Bertrand, Bernard et Hernaut. N'est-il pas plus naturel de penser que l'original du fragment de La Haye a été un chant français? M. Gaston Paris, d'ailleurs, a très-loyalement reconnu son erreur sur ce point; et il a récemment écrit cette proposition qui met fin au débat : « Le fragment de La Haye me paraît indiquer l'existence, au dixième siècle, d'un poëme français plutôt que provençal » *(Romania,* IX, p. 40). On nous objecte encore le texte de la *Vita sancti Willelmi :* « Quæ enim regna, et quæ provinciæ, quæ gentes, quæ urbes « Willelmi ducis potentiam non loquuntur? etc. » Mais, dans ce texte, il n'est encore question que de cantilènes répétées par tout un peuple, et non pas de chants exécutés par un jongleur. Qu'il ait existé dans le Midi des chants populaires, des cantilènes en langue d'oc : c'est ce dont nous n'avons jamais douté. Puis, le texte hagiographique parle de chants « qui sont à l'usage de *tous* les royaumes, de *tous* les peuples ». Pourquoi y verrait-on uniquement des poëmes provençaux?

*n.* « Guillaume de Bechada n'a-t-il pas écrit un poëme pro- « vençal sur la première croisade? » Sans doute; mais ce fait ne prouve rien en faveur de l'Épopée méridionale. Car l'œuvre de Bechada était un poëme purement historique, et nous n'avons jamais prétendu que la Provence n'ait point produit d'historiens.

*o.* « Beaucoup de poëmes de la geste de Guillaume ne sont pas « parvenus jusqu'à nous; beaucoup de héros épiques qui sont « seulement mentionnés dans nos Chansons étaient l'objet d'un « certain nombre d'autres Romans. Les poëmes du cycle de « Guillaume au Court-Nez ne nous ont donc conservé que des « fragments de la tradition provençale, et il est probable que « cette tradition n'a jamais passé intégralement dans le fran- « çais du Nord. » En d'autres termes, toutes ces Chansons perdues étaient provençales, et telle est réellement la pensée de M. G. Paris. Mais d'abord y a-t-il eu réellement tant de Chansons perdues? Comme l'a justement observé M. Paul Meyer, l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* est trop prompt à supposer l'existence de poëmes disparus. Dès qu'il trouve, dans la *Chanson de Roland* ou ailleurs, une allusion à quelque fait laissé dans l'ombre, « M. G. Paris en induit l'existence de Chansons relatives à ce fait » (l. l., p. 39). « Ce sont autant d'inductions basées sur un seul fait, ce qui est « bien peu » (p. 40). C'est ainsi que, trouvant çà et là dans nos vieux poëmes des allusions plus ou moins vagues à Hernaut de Beaulande, à Aïmer le Chétif, à Hernaut de Gironne, à Guibelin, à Garin d'Anseüne, M. G. Paris en conclut qu'il y a eu sans doute autant d'épopées provençales consacrées à tous ces héros. Provençales! Et pourquoi pas françaises? Nous avons admis plus haut l'existence d'un *Aïmer le Chétif* évidemment français. Dans un poëme que nous avons découvert et que nous avons intitulé le *Siége de Nar-*

bien servi Charlemagne, et surtout après l'avoir épouvanté par ses exigences plus que féodales, alla s'empa-

*bonne* (Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23), le premier rôle appartient à Guibelin, si bien que nous aurions pu donner à cette Chanson cet autre titre : « *Les Enfances Guibelin.* » Dans un autre Roman dont nous avons également reconnu l'existence indépendante, et auquel nous avons attaché le nom de *Prise de Cordres,* Aïmer le Chétif tient encore une place importante (Bibl. Nat. fr. 1448). Quant à Garin d'Anséune, le récit de sa captivité se trouve sous plusieurs formes dans nos Romans, et il suffit à nous faire connaître ce père de Vivien; à la fin du *Siége de Narbonne,* on lit notamment les vers suivants, qui expliquent surabondamment toutes les allusions de nos autres Chansons : « Vers Anseüne vait Garin chevauchant, — Granz gens emmaine, hardis et combatant, — Mès Sarrazins les furent espiant. — Vingt mil ou plus, par le mien esciant, — Sus leur coururent à un tertre passant. — Là furent pris chevalier et serjant. — Et Guerin pris et mené maintenant — De Marados un felon souduiant — Qui puis le tint set anz en un tenant. — Puis, fut delivres com orrés ci avant, etc. » (Bibl. Nat. fr. 24369, T. I, f° 75 r°.) Comme nous l'avons dit, il n'est pas nécessaire de supposer qu'Hernaut le Roux ait été le héros d'une chanson provençale. Nous possédons un poëme où il joue le premier rôle; mais ce poëme est français : c'est la plus longue des versions du *Departement des enfans Aimeri* (British Museum, Harl. 131 et Bibl. du Roi, 20 B XIX), de cette version qui a été imitée dans un remaniement du quinzième siècle (Bibl. Nat. fr. 1497). Il n'est donc nullement nécessaire de supposer l'existence de poëmes provençaux perdus pour expliquer certaines lacunes de notre Épopée : ou ces lacunes sont comblées par des poëmes français, ou ce ne sont point des lacunes.

CONCLUSION. Nous venons d'exposer avec impartialité les arguments de M. Gaston Paris et de son école. Nous croyons leur avoir suffisamment répondu, et pensons être en droit de formuler la conclusion suivante : « Le « Midi de la France a eu l'esprit épique; il a été longtemps traversé par « certaines traditions qui lui étaient propres, par certaines autres qui lui « étaient communes avec le Nord. Mais ces légendes n'ont pas abouti dans « la langue d'oc à une véritable épopée, et le cycle de Guillaume, en parti- « culier, a une origine toute française. » Nous devons à la vérité d'ajouter ici que M. Gaston Paris ne donne plus aujourd'hui la même rigueur à son ancien système : « J'ai émis, dit-il, l'hypothèse que ces guerriers (Guillaume et ses frères) appartenaient primitivement à une épopée provinciale, qui, étant propre au Midi, avait dû naturellement s'exprimer en langue d'oc et qui était venue se fondre avec l'épopée du Nord. Admise par plusieurs savants, vivement contestée par d'autres, — notamment par MM. Paul Meyer et Léon Gautier, — cette hypothèse, à mon avis, a besoin d'un examen nouveau et approfondi » *(Romania,* IX, p. 38). Nous attendons avec impatience le résultat de cet examen définitif.

### § 4. AUTEURS.

*a.* Parmi les vingt-quatre Chansons de la geste de Guillaume, vingt sont anonymes. — *b.* Ce sont les suivantes : 1° Les *Enfances Garin de Montglane;* 2° *Garin de Montglane ;* 3° *Hernaut de Beaulande;* 4° *Renier de Gennes ;* 5° *Aimeri de Narbonne;* 6° Les *Enfances Guillaume;* 7° le *Departement des enfans Aimeri;* 8° Le *Siége de Narbonne;* 9° Le *Couronnement Looys;* 10° Le *Charroi de Nîmes ;* 11° La *Prise d'Orange ;* 12° Les *Enfances Vivien;* 13° Le *Covenant Vivien;* 14° *Aliscans;* 15° Le *Siége*

rer du duché de Gênes, qu'il arracha au roi païen Sorbrin [d]. Girard, plus généreux et plus doux que ses

*de Barbastre;* 16° La *Prise de Cordres;* 17° *Guibert d'Andrenas;* 18° La *Bataille Loquifer;* 19° *Renier;* 20° Le *Moniage Guillaume.* — *c.* Trois autres Chansons et le *rifacimento* d'une quatrième ont des auteurs connus : 1° *Girart de Viane*, qui est l'œuvre de Bertrand, de Bar-sur-Aube : « A Bair sor Aube, un chastel signori, — Lai cist Bertrans, en un vergier, pensi, — Uns gentis clers ke ceste chanson fist. » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 1 v°.) Il nous semble que M. Paulin Paris se montre quelque peu sévère lorsqu'il attaque cette attribution, et dit : « L'expérience que nous avons des innocentes fraudes des jongleurs pour relever le prix de leur marchandise nous laisse encore d'assez grands doutes, et nous ne serions pas étonné que ce Champenois Bertrand n'eût été un personnage fictif. » *(Hist. litt.,* XXII, 449.) On se demande quel avantage il y avait, pour les colporteurs de ce poëme, à le mettre sur le compte d'un clerc de Bar-sur-Aube. Y avait-il vraiment là de quoi « relever leur marchandise »? L'objection nous paraît insuffisante. 2° *Beuve de Commarcis*, remaniement très connu du *Siége de Barbastre* par Adenet le Roi. (V. l'éd. d'Aug. Scheler, p. v et ss.) 3° Le *Moniage Renoart,* dont nous ne possédons qu'un remaniement, très-ancien d'ailleurs. L'original était anonyme, mais le remanieur a pris soin de nous faire connaître son nom : « Qui d'Aliscans ot les vers controvés — Ot tous ces moz perdus et oubliez ; — Ne sot pas tant qu'il les eüst rimez. — Or les vous a *Guillaume* restorez, — Cil de *Batpaumes* qui tant est bien usez — De chansons faire et de vers acesmez. » (Ms. de Berne, f° 116, Cat. de Sinner, III, 339; et ms. de la Bibl. Nat. fr. 368, f° 258.) 4° *Foulque de Candie.* Cette Chanson est due, suivant certains manuscrits, à « Herbert Leduc à Dammartin »; suivant une autre version, à « Guibert clerc à Dammartin ». L'excellent manuscrit de Boulogne-sur-Mer nous fournit cette dernière attribution, que nous croyons la meilleure : « Ainc nes troverent Berton ne Angevin. — *Guibert li clers* les fist *à Dammartin* » (f° 207). Les mss. de la Bibl. Nat. fr. 778 (f° 169 r°) et fr. 25518, anc. Notre-Dame 275 bis (f° 1) nous donnent, au contraire, l'indication que nous avons signalée plus haut : « Oiés bons vers qui ne sont pas frerin : — *Herbers li dux* les fist à *Dammartin.* » C'est cette seconde attribution qui paraît, d'ailleurs, avoir été la plus répandue au moyen âge ; c'est celle qui a été admise et défigurée par le compilateur italien des *Nerbonesi*, sous la forme Uberto ou duca Ruberto de San-Martino ou de San-Marino. — *d.* Comme attribution DOUTEUSE, il convient de signaler celle de la *Bataille Loquifer* à un trouvère du nom de Jendeus de Brie : « Ceste chanson est faite grant piece a. — *Jendeus de Brie*, qui les vers an trova, — Por la bonté si trés bien les garda, — Ans à nul home ne l'aprist n'ensaigna. — Mais grant avoir en ot et recovra — Entor Sezile lai où il conversa. — Cant il morut, à son fil la laissa. — *Li cuens Guillaume* à celui ensaigna — Que la chanson traist [à] soi et sacha, etc. » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 290 r° et v°.) Nous serions assez disposé, pour notre part, à croire à l'existence réelle de ce Jendeus ; mais il y a dans ce passage certains éléments fabuleux qui nous forcent à nous défier des autres. 5° La *Mort d'Aimeri de Narbonne* est attribuée à un trouvère nommé Hue : « Mès hom la fist de l'anciene vie ; — Hues ot non, si la mist an un livre — Et seela el mostier Saint Denise, — Là o les jestes de France sont escrites (vers 3063-3066). V. la thèse soutenue par M. Couraye du Parc à l'Ecole des Chartes en janvier 1880 et dont les positions ont été imprimées (Plon, in-8, pp. 13-14). — *e.* Comme attributions FAUSSES, il faut mentionner : 1° Celle que C. Hoffmann a faite, sans aucune preuve, du

frères, s'attira cependant la haine de l'Impératrice, et dut subir, dans son château de Viane, ce siège immor-

*Moniage Guillaume* à Guillaume de Bapaume; 2° Celle que Wolfram d'Eschenbach a faite d'*Aliscans* à Chrétien de Troyes (*Willehalm*, éd. Lachmann, 125, 12, p. 480). Chrétien de Troyes avait facilement conquis une grande vogue en France, et aussi en Allemagne. Il est aisé de comprendre qu'on fût tenté de lui attribuer toutes les œuvres qui eurent alors quelque retentissement : c'est ainsi que la province et l'étranger ont si volontiers attribué à M. Scribe toutes les œuvres dramatiques de notre temps. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, de réfuter plus sérieusement l'opinion de Wolfram, qui n'a absolument rien de fondé ni de raisonnable. (V. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, II, 204.) 3° Par une méprise des plus singulières, Jonckblet a cru devoir attribuer un remaniement du *Charroi de Nîmes* à un certain *Geraume*, dont il a trouvé le nom dans un des manuscrits de notre Bibliothèque Nationale, (fr. 24369, anc. La Vall. 23; et non pas 27, comme l'écrit Jonckbloet). « Seigneurs barons, or oiés la devise, — Com faitement quens Guillaume a emprise — D'aler à Nîmes... ». Le poëte décrit alors la cité, et il ajoute : « *Et dit Geraumes :* Or est droit c'on avise — Com faitement la cité soit conquise. » Or, ce Geraume, comme la suite du récit nous le prouve surabondamment, est un chevalier imaginaire de l'armée de Guillaume (que d'autres manuscrits appellent Garnier) et qui donne à notre héros le conseil précieux de cacher ses chevaliers dans des tonneaux : « Par lou consail que *Geraume* lor done, — Li cuens Guillaume fait restorner ses hommes. » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 96 v°.) Quand on lit ces vers dans un des plus anciens et des meilleurs manuscrits de ce cycle, que penser de ces réflexions de Jonckbloet : « Ce passage est extrêmement curieux : il nous ap- « prend probablement le nom du jongleur du quatorzième siècle, Geraume, « qui arrangea le texte de ce manuscrit » (I, p. 204). Ajoutons qu'en 1869 le savant hollandais a reconnu et avoué son erreur. — *f.* A titre de PROBABILITÉS scientifiques, on peut encore énoncer les propositions suivantes : 1° Il est très-probable qu'*Aimeri de Narbonne* est de la même main que *Girart de Viane* (c'est-à-dire de Bertrand de Bar-sur-Aube); 2° Il est possible que les Chansons réunies dans le ms. de l'Arsenal 6562 (anc. B. L. F. 185), c'est-à-dire *Aliscans*, la *Bataille Loquifer* et les deux *Moniages*, aient été originairement l'œuvre du même poète.

§ 5. NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION.

*a.* Les vingt-quatre poëmes qui forment la geste de Guillaume renferment un total d'environ cent trente mille vers. — Ce total se décompose ainsi qu'il suit (et nous aurons soin de choisir la meilleure version de chaque poëme) : 1° Les *Enfances Garin de Montglane*, 5,000 vers. — 2° *Garin de Montglane*, 14,800. — 3° *Girart de Viane*, 6,600. — 4° *Hernaut de Beaulande* (en prose; il ne nous reste qu'un couplet de 16 vers). — 5° *Renier de Gennes* (en prose; un seul couplet de 13 vers). — 6° *Aimeri de Narbonne*, 4,500 vers. — 7° Les *Enfances Guillaume*, 3,400 vers. — 8° *Departement des enfans Aimeri*. Il forme dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 24369 (anc. 23 La Vall.) une branche à part qui renferme environ 500 vers. Dans les mss. du British Museum, Harl. 1321, et Bibl. du Roi, 20 B XIX, c'est une véritable chanson d'environ 3,000 vers. — 9° Le *Siége de Narbonne*, env. 3,500 vers. — 10° Le *Couronnement Looys*, 2,680 vers (dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1443, ce poëme est réduit à 300 vers, et se fond avec le *Charroi de Nîmes*). — 11° Le *Charroi de Nîmes*, 1,500 vers. — 12° La *Prise*

talisé par le fameux combat entre Olivier et Roland, et plus encore peut-être par l'amour naissant de la

*d'Orange,* 1,880 vers. — 13° Les *Enfances Vivien,* 2,770 vers. — 14° Le *Covenant Vivien,* 1,920 vers. — 15° *Aliscans,* 9,200 vers. — 16° La *Bataille Loquifer,* 4,180 vers. — 17° Le *Moniage Renoart,* 7,600 vers. — 18° Le *Siége de Barbastre,* 7,060 vers (le remaniement, *Beuve de Commarcis,* n'a que 3,946 vers). — 19° *Guibert d'Andrenas,* 2,260 vers. — 20° La *Prise de Cordres,* 2,950 vers. — 21° La *Mort d'Aimeri de Narbonne* ou la *Bataille des Sagittaires,* 3,860 vers. — 22° *Renier,* 19,500 vers. — 23° *Foulque de Candie,* 15,000 vers. — 24° Le *Moniage Guillaume,* 5,500 vers. AU TOTAL : env. 130,000 vers. — *c.* Les Chansons de la geste de Guillaume sont écrites soit en décasyllabes, soit en alexandrins. — *d.* Les Chansons décasyllabiques sont : 1° *Girart de Viane.* 2° *Aimeri de Narbonne.* 3° Les *Enfances Guillaume* et le *Departement des enfans Aimeri.* 4° Le *Siége de Narbonne.* 5° Le *Couronnement Looys.* 6° Le *Charroi de Nîmes.* 7° La *Prise d'Orange.* 8° Les *Enfances Vivien.* 9° Le *Covenant Vivien.* 10° *Aliscans.* 11° La *Bataille Loquifer.* 12° Le *Moniage Renoart.* 13° *Guibert d'Andrenas.* 14° La *Prise de Cordres.* 15° La *Mort d'Aimeri de Narbonne.* 16° *Renier.* 17° Le *Moniage Guillaume.*— *e.* Sont écrits en dodécasyllabes : 1° Les *Enfances Garin de Montglane.* 2° *Garin de Montglane.* 3° *Hernaut de Beaulande.* 4° *Renier de Gennes* (de chacun de ces deux poëmes il ne nous est resté qu'un couplet). 5° Le *Siége de Barbastre,* et *Beuve de Commarcis* qui n'en est que le remaniement. 6 Un remaniement de *Girart de Viane* dont il ne nous reste que quelques extraits (Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226). — *f.* Une dernière Chanson, *Foulque de Candie,* est écrite moitié en décasyllabes, moitié en alexandrins. — *g.* La *Prise de Cordres* est incomplète dans le seul manuscrit qui nous en offre le texte ; mais le dernier couplet qui nous en soit resté est en alexandrins, et telle était sans doute la physionomie de toute la dernière partie de ce poëme trop peu connu. — *h.* Les Chansons de la geste de Guillaume sont soit assonancées par la dernière voyelle, soit assonancées par la dernière syllabe ou rimées (c'est dans les couplets féminins surtout que l'assonance ou la rime doit être constatée). — *i.* Sont assonancées par la dernière voyelle : 1° Les *Enfances Guillaume.* 2° Le *Couronnement Looys.* 3° Le *Charroi de Nîmes.* 4° La *Prise d'Orange.* 5° Les *Enfances Vivien.* 6° La *Prise de Cordres.* 7° Le *Moniage Guillaume.* — *j.* Sont en partie assonancées, en partie rimées : 1° Le *Covenant Vivien* et 2° La *Mort d'Aimeri de Narbonne.* — *k.* Sont rimées : 1°-5° Les cinq Chansons dodécasyllabiques : Les *Enfances Garin, Garin de Montglane, Hernaut de Beaulaude, Renier de Gennes,* le *Siége de Barbastre* et son remaniement, *Beuve de Commarcis.* 6°-15° Les neuf Chansons décasyllabiques suivantes : *Girart de Viane* (sauf la dernière laisse féminine) ; *Aimeri de Narbonne;* le *Departement des enfans Aimeri* (branche séparée dans le ms. fr. 24369, anc. 23 La Vallière) ; le *Siége de Narbonne ; Aliscans ;* la *Bataille Loquifer ;* le *Moniage Renoart ; Guibert d'Andrenas* et *Renier.* — *l. Foulque de Candie* est rimé.— *m.* Certaines Chansons de la geste de Guillaume présentent, à la fin de chacun de leurs couplets, un petit vers de six syllabes. — *n.* Ce petit vers, sauf quelques exceptions assez rares *(Amis et Amiles, Jourdain de Blaives),* est particulier à la geste de Guillaume. — *o.* Il est terminé par une syllabe muette ; en d'autres termes, il est toujours féminin, et ne rime d'ailleurs avec aucun autre vers. — *p.* Parmi les manuscrits de notre geste qui sont conservés en France, les uns ne nous offrent JAMAIS le petit vers à la fin des couplets épiques ; tels sont les manuscrits de la Bibl. Nat. fr. 774, 1449, 368,

belle Aude et du neveu de Charlemage [e]. Mais le père de Guillaume se montra plus grand encore que tous ses

2494, 25518. — D'autres nous l'offrent INVARIABLEMENT : tel est le beau manuscrit de l'Arsenal 6562 (anc. B. L. F. 185), les mss. fr. de la Bibl. Nat. 1460, et (en ce qui concerne notre geste) 24403, anc. 78 La Vallière. — D'autres enfin nous présentent certaines Chansons munies du petit vers final, et certaines autres sans cet hexasyllabe : tels sont les manuscrits de la Bibl. Nat. fr. 1448, 1374, 24369, le manuscrit 3142 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 175), et le manuscrit de Boulogne. — *q*. Parmi les Chansons de la geste de Guillaume, il en est un certain nombre qui sont toujours munies du petit vers final. Ce sont : les *Enfances Garin*, *Garin de Montglane*, *Girart de Viane*, *Aimeri de Narbonne*, le *Siége de Narbonne*, la *Mort d'Aimeri*, *Guibert d'Andrenas*, le *Siége de Barbastre*, *Beuve de Commarcis* et la *Prise de Cordres*. D'autres Chansons nous apparaissent invariablement dans tous les manuscrits (de France), sans le petit vers hexasyllabique ; ce sont les suivantes : *Hernaut de Beaulande*, *Renier de Gennes*, les *Enfances Guillaume* et le *Departement des enfans Aimeri*, le *Couronnement Looys*, le *Charroi de Nîmes*, la *Prise d'Orange* et *Renier*. Enfin, il est un troisième groupe de Romans qui, dans certains manuscrits, sont ornés et, dans certains autres, privés du petit vers final. Ce sont les suivants, et nous indiquons entre parenthèses les manuscrits français où ces Chansons nous sont offertes avec ce petit vers : les *Enfances Vivien* (Boulogne) ; le *Covenant Vivien* (Boulogne) ; *Aliscans* (Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185) ; la *Bataille Loquifer* (Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, et Boulogne) ; le *Moniage Renoart* (Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, et Boulogne) ; *Foulque de Candie* (Boulogne), et le *Moniage Guillaume* (Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, et Boulogne). — *r*. C'est d'après ces dernières Chansons que l'on devra chercher à résoudre cette question déjà si controversée : « Le petit vers final est-il le signe de « l'antiquité d'une chanson ? Et faut-il tenir en plus grande estime les ver- « sions qui en sont munies ? » — *s*. Ce qu'il y a de certain, c'est que nos plus anciens ou nos meilleurs manuscrits sont ceux qui nous offrent le plus souvent cet hexasyllabe final : témoin les manuscrits 6562 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 185), de Boulogne, 1448 de la Bibl. Nat., etc. Il arrive encore le plus souvent que les versions où se rencontre ce petit vers sont aussi les plus courtes : c'est le cas de *Foulque de Candie* dans le manuscrit de Boulogne. — *t*. Jonckbloet a comparé avec soin deux versions dont l'une présentait et l'autre n'offrait point ce petit vers à la fin de chaque laisse (*Guillaume d'Orange*, II, 195-197). De cet examen, auquel nous renvoyons nos lecteurs, et qui pourrait d'ailleurs être repris et prolongé, il a tiré cette conclusion : « Il est indubi- « table que les tirades se terminaient originairement par le petit vers qui « fut supprimé dans les textes plus modernes. » Il convient cependant d'ajouter que ce procédé, réellement ancien, a été plus d'une fois imité servilement dans certains poëmes qui sont évidemment assez modernes. Il ne faut pas oublier qu'on a pastiché, dès le treizième siècle, le style de nos Chansons des onzième et douzième siècles. Les *Enfances Garin de Montglane* sont ornées de l'hexasyllabe, et cependant c'est le plus récent de tous nos poëmes. La *Mort d'Aimeri*, *Guibert*, la *Prise de Cordres*, le *Siége de Narbonne*, *Garin de Montglane*, ne remontent guères plus haut que 1200, et sont cependant munis du petit vers final. Il en est de même pour les assonances et les rimes. La plus ancienne version que nous possédions d'*Aliscans*, et qui peut appartenir au douzième siècle, est rimée ; les *Enfances Vivien*, au contraire, poëme à l'apparence toute moderne et pastiche très-réussi, nous offrent des assonances. — *u*. Le *Moniage Guillaume* et la

ancêtres ; car, à mesure que nous approchons du héros central de notre geste, les autres héros semblent pren-

*Bataille Loquifer* du manuscrit de Boulogne nous offrent leur première partie sans le petit vers final *(Moniage,* f° 301-321 ; — *Bataille,* f° 142-145) et leur seconde partie *(Moniage,* f° 521-334 ; *Bataille,* f° 145-158) munie de cet hexasyllabe à la fin de chaque couplet. Cette dernière remarque complétera celles que nous avions à faire sur la fin de nos couplets épiques.

§ 6. Manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous.

*a.* Les manuscrits connus jusqu'à ce jour sont au nombre de vingt-six. — *b. Quinze* sont en France (*quatorze* à Paris) et *onze* à l'étranger (*quatre* en Angleterre, *cinq* en Italie, *un* en Suisse, *un* en Suède). — *c.* Parmi les quatorze manuscrits de Paris, onze sont conservés à la Bibliothèque Nationale : ce sont les mss. fr. 368, 774, 778, 1374, 1448, 1449, 1460, 2494, 24369 (anc. La Vall. 23), 24403 (anc. La Vall. 78) et 25518 (anc. N. D. 275 *bis).* Trois autres sont à l'Arsenal : mss. 3142, 6562 et 3351 (anc. B. L. F. 175, 185 et 226). — *d.* Le quinzième manuscrit de France est celui de Boulogne-sur-Mer. — *e.* Parmi les quatre manuscrits conservés en Angleterre, trois se trouvent au British Museum (Bibl. du Roi, 20 B, XIX et 20 D, XI; Harl. 1321); le quatrième est à Middlehill, dans la bibliothèque de sir Thomas Phillipps (n° 8075). — *f.* Des cinq manuscrits d'Italie, trois sont à Venise (S. Marc, fr. viii, xix et xx), le quatrième à Rome (Vat. Regina, 1517) et le dernier à Milan (Bibl. Trivulziana). — *g. h.* Le manuscrit conservé en Suisse est le n° 296 de la Bibliothèque de Berne, et le manuscrit de Suède est à la Bibliothèque royale de Stockholm (n° 120). — *i.* Nous allons indiquer l'âge et donner le contenu de ces différents manuscrits : 1° Bibl. Nat. fr. 368 (anc. 6985), quatorzième siècle : *Couronnement Looys; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange; Enfances Vivien; Covenant Vivien; Aliscans; Bataille Loquifer; Moniage Renoart; Moniage Guillaume.* — 2° Bibl. Nat. fr. 774 (anc. 7186[3]), treizième siècle : *Enfances Guillaume; Couronnement Looys; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange; Enfances Vivien; Covenant Vivien; Aliscans; Foulque de Candie; Moniage Renoart; Moniage Guillaume.* — 3° Bibl. Nat. fr. 778 (anc. 7188), quatorzième siècle : *Foulque de Candie.* — 4° Bibl. Nat. fr. 1374 (anc. 7498[3], Colbert 3031), treizième siècle : *Girart de Viane.* — 5° Bibl. Nat. fr. 1448 (anc. 7535), treizième siècle : *Girart de Viane; Aimeri de Narbonne; Enfances Guillaume; Couronnement Looys; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange; Siège de Barbastre; Prise de Cordres; Enfances Vivien; Covenant Vivien; Aliscans; Bataille Loquifer; Moniage Renoart.* — 6° Bibl. Nat. fr. 1449 (anc. 7535 [4 4]), treizième siècle : *Enfances Guillaume; Couronnement Looys; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange; Enfances Vivien; Covenant Vivien; Aliscans; Bataille Loquifer.* — 7° Bibl. Nat. fr. 1460 (anc. 7542), quinzième siècle : *Enfances Garin de Montglane; Garin de Montglane* (2e rédaction).— 8° Bibl. Nat. fr. 2494 (anc. 8202), treizième siècle : *Aliscans; Bataille Loquifer.* — 9° Bibl. Nat. fr. 24369 (anc. La Vall. 23) quatorzième siècle : Tome I : *Aimeri de Narbonne; Enfances Guillaume* et *Departement des enfans Aimeri; Siège de Narbonne; Couronnement Looys; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange; Enfances Vivien; Siège de Barbastre; Guibert d'Andrenas; Covenant Vivien; Aliscans; Bataille Loquifer.* Tome II : *Bataille Loquifer* (fin); *Moniage Renoart; Mort d'Aimeri de Narbonne* ou *Bataille des Sagittaires; Renier; Moniage Guillaume.* — 10° Bibl. Nat. fr. 24403 (anc. La Vall. 78), treizième siècle : *Garin de Montglane* (1re ré-

dre des proportions de plus en plus épiques. Aimeri, fils d'Hernaut de Beaulande, se mêle à la lutte de Gi-

daction).—11° Bibl. Nat. fr. 25518 (anc. Notre-Dame 275 *bis)*, treizième siècle : *Foulque de Candie.*—12° Bibl. de l'Arsenal 3142 (anc. B. L. F. 175), treizième siècle : *Beuve de Commarcis* (remaniement par Adenet du *Siége de Barbastre*).— 13° Bibl. de l'Arsenal 6562 (anc. B. L. F. 185), fin du douzième siècle ou commencement du treizième : *Aliscans; Bataille Loquifer; Moniage Renoart; Moniage Guillaume.* — 14° Bibl. de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226), quinzième siècle : *Hernaut de Beaulande ; Renier de Gennes;* fragments d'une seconde rédaction du *Girart de Viane.* — 15° Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, n° 192 *(Catal. des mss. des Bibl. des Départements*, tome III, p. 689), daté de 1295 : *Enfances Guillaume; Couronnement Looys; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange; Enfances Vivien; Covenant Vivien*, *Aliscans; Bataille Loquifer; Moniage Renoart; Foulque de Candie; Moniage Guillaume.* — 16° British Museum (Bibl. du Roi, 20 B, XIX), treizième siècle : *Girart de Viane ; Aimeri de Narbonne; Departement des enfans Aimeri; Siége de Narbonne ; Siége de Barbastre; Guibert d'Andrénas* et *Mort d'Aimeri de Narbonne.* — 17° British Museum (Bibl. du Roi, 20 D, XI), quatorzième siècle : *Garin de Montglane; Girart de Viane; Aimeri de Narbonne ; Departement des enfans Aimeri ; Enfances Guillaume; Siége de Narbonne; Couronnement Looys ; Charroi de Nîmes; Prise d'Orange ; Enfances Vivien ; Covenant Vivien ; Aliscans ; Bataille Loquifer ; Moniage Guillaume ; Siége de Barbastre ; Guibert d'Andrenas ; Mort d'Aimeri de Narbonne ; Foulque de Candie.* — 18° British Museum (Harl. 1321), milieu du treizième siècle : *Girart de Viane ; Aimeri de Narbonne; Departement des enfans Aimeri ; Siége de Narbonne; Siége de Barbastre ; Guibert d'Andrenas ; Mort d'Aimeri de Narbonne.* — 19° Middlehill, Bibl. de sir Thomas Phillips, n° 8075, treizième-quatorzième siècle (?) : *Foulque de Candie.* —20° Bibl. Saint-Marc, à Venise (mss. français n° VIII), quatorzième siècle : *Aliscans* (version italianisée). — 21° et 22° Bibl. Saint-Marc, à Venise (mss. français, XIX et XX) : *Foulque de Candie.* Le ms. XIX est de 1310 et le ms. XX de 1380. Celui-ci est une copie du précédent. — 23° Bibl. Vaticane, à Rome (fonds de la reine de Suède, 1517), daté de 1324 : *Garin de Montglane.* — 24° Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle) : *Enfances Guillaume ; Couronnement Looys ; Charroi de Nîmes ; Prise d'Orange ; Covenant Vivien; Aliscans; Bataille Loquifer; Moniage Guillaume ; Moniage Renoart.* — 25° Bibl. de Berne (n° 296 du Catal. de Sinner, III, 333 et ss.), treizième siècle :..... *Prise d'Orange,... Aliscans, Bataille Loquifer, Moniage Renoart, Moniage Guillaume.* — 26° Bibl. royale de Stockholm, 120, prem. partie du treizième siècle : *Foulque de Candie.* — *j.* D'après le tableau qui précède et qui n'est peut-être point sans utilité, puisqu'il nous montre comment se groupaient nos poëmes dans les manuscrits cycliques, on voit que chacun de nos romans était contenu dans les manuscrits suivants : 1° *Enfances Garin de Montglane* (un manuscrit), Bibl. Nat. fr. 1460, f° 1-94 v°, quinzième siècle. — 2 *Garin de Montglane* quatre manuscrits). Première rédaction. Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78, f° 1 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 1 (quatorzième siècle); Bibl. Vaticane, fonds de la reine de Suède, 1517, f° 1 (daté de 1324). Seconde rédaction : Bibl. Nat. fr. 1460, f° 95 (quinzième siècle). — 3° *Girart de Viane* (cinq manuscrits de la première rédaction; un de la seconde) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 1 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 40 (quatorzième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 B, XIX, f° 1 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 1374, f° 91 (treizième siècle) ; British

rard contre l'Empereur et s'y montre le plus impitoyable ennemi des Français ; puis, il se perd à nos

Museum, Bibl. Harl. 1321, f° 1 (treizième siècle); Arsenal 3351, anc B. L. F. 226, fragments d'un remaniement en vers alexandrins). — 4° *Hernaut de Beaulande* (un manuscrit), Bibl. de l'Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226, f° 5 (quinzième siècle, ms. en prose, un seul couplet en vers). — 5° *Renier de Gennes* (un manuscrit), Bibl. de l'Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226, f° 34 (quinzième siècle, ms. en prose; un seul couplet en vers). — 6° *Aimeri de Narbonne* (cinq manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 41 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 62 (quatorzième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 B, XIX (treizième siècle), Harl. 1321, f° 35 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 1 (quatorzième siècle). — 7° *Enfances Guillaume* (sept manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 68 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 79 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 1449, f° 1 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 1 (treizième siècle); Manuscrit de Boulogne-sur-Mer, f° 1 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, f° 30 (treizième siècle); Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 8° *Departement des enfans Aimeri*, (cinq manuscrits). Trois versions différentes : *a* Bibl. Nat. fr. 1448 (treizième siècle). *b* British Museum, Harl. 1321 (treizième siècle) et Bibl. du Roi, 20 B, XIX (treizième siècle). *c* Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23 (quatorzième siècle), et British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI (quatorzième siècle). — 9° Le *Siège de Narbonne* (quatre manuscrits) : British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI (quatorzième siècle), Harl. 1321 (treizième siècle) et 20 B, XIX (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, f° 54 (quatorzième siècle). — 10° Le *Couronnement Looys* (huit manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 89 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 103 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 1449, f° 22 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 18 (treizième siècle); Manuscrit de Boulogne, f° 21 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 75 (quatorzième siècle); Bibl. Nat., fr. 368, f° 161 (quatorzième siècle); Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 11° Le *Charroi de Nîmes* (huit manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 90 (treizième siècle); British Museum. Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 112 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 1449, f° 38 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 33 (treizième siècle); Manuscrit de Boulogne, f° 38 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 91 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 368, f° 163 (quatorzième siècle); Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 12° La *Prise d'Orange* (neuf manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 100 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 118 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 1449, f° 48 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 41 (treizième siècle); Manuscrit de Boulogne, f° 47 v° (treizième siècle); Ms. de Berne, n° 296 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 100 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 368, f° 167 (quatorzième siècle); Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 13° Les *Enfances Vivien* (huit manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 183 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 124 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 1449, f° 60 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 53 (treizième siècle); Manuscrit de Boulogne, f° 62 (treizième siècle); Bibl. Nat. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 110 et f° 169 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 368, f° 173 (quatorzième siècle); Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 14° Le *Covenant Vivien* (huit manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 203 (treizième siècle); British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 134 (quatorzième siècle); Bibl. Nat. fr. 1449, f° 79 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 71 (treizième

yeux dans la grande poussière que soulève la bataille de Roncevaux ; il en va sortir radieux. Char-

siècle) ; Manuscrit de Boulogne, f° 81 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 184 (quatorzième siècle) : Bibl. Nat. fr. 368, f° 183 (quatorzième siècle) ; Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 15° *Aliscans* (treize manuscrits) : Bibl. de l'Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, f° 1 (fin du douzième, commencement du treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 2494, f° 1 (premier tiers du treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 1448, f° 216 (treizième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 140 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 1449, f° 92 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 81 (treizième siècle) ; Manuscrit de Boulogne, f° 93 (treizième siècle) ; Manuscrit de Berne, n° 296 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 195 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 368, f° 189 (quatorzième siècle) ; Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, français, VIII (texte italianisé, quatorzième siècle) ; Manuscrit n° 16 de la vente Saville (commencement du treizième siècle) ; Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 16° La *Bataille Loquifer* (dix manuscrits) : Bibl. de l'Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, f° 119 (fin du douzième, commencement du treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 2494, f° 165 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 1448, f° 272 (treizième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 184 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 1449, f° 142 (treizième siècle) ; Manuscrit de Boulogne, f° 142 (treizième siècle) ; Manuscrit de Berne, n° 296 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 240, et t. II, f° 1 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 368, f° 218 (quatorzième siècle) ; Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 17° Le *Moniage Renoart* (sept manuscrits) : Bibl. de l'Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, f° 167 (fin du douzième, commencement du treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 1448, f° 297 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 774, f° 145 (treizième siècle) ; Manuscrit de Berne, n° 296 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. II, f° 5 et f° 40 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 368, f° 231 *bis* (quatorzième siècle) ; Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — 18° Le *Siége de Barbastre* (cinq manuscrits) : Bibl. Nat. fr. 1448, f° 110 (treizième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 216 (quatorzième siècle) ; British Museum, Harl. 1321, f° 117 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. I, f° 115 (quatorzième siècle) ; British Museum, 20 B, XIX (treizième siècle). Un sixième manuscrit, Arsenal, 3143, anc. B. L. F. 175), contient le remaniement d'Adenet, *Beuve de Commarci*. — 19° La *Prise de Cordres* (un manuscrit), Bibl. Nat. fr. 1448, f° 164 (treizième siècle) ; — 20° *Guibert d'Andrenas* (quatre manuscrits) : British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 240 (quatorzième siècle) ; British Museum, Harl. 1321, f° 134 (treizième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 B, XIX (treizième siècle) ; Bibl. Nat. 24369, anc. La Vall 23, t. I, f° 157 (quatorzième siècle). — 21° La *Mort d'Aimeri de Narbonne* (quatre manuscrits) : British Museum, Bibl. du Roi, 20 B, XIX, f°, (treizième siècle) et 20 D, XI, f° 247 (quatorzième siècle); British Museum, Harl. 1321 (treizième siècle); Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. II, f° 7 (quatorzième siècle). — 22° *Renier* (un manuscrit), Bibl. Nat. fr. 24309, anc. La Vall. 23, t. II, f° 52 (quatorzième siècle). — 23° *Foulque de Candie* (neuf manuscrits) : Manuscrit de Boulogne, f° 200 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 25518, anc. fonds N. D. 275 *bis*, f° 1 (treizième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 262 (quatorzième siècle) ; Bibl. roy. à Stockholm, n° 120 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 774, f° 233 (treizième siècle) ; Bibl. de sir Thomas Phillipps, à Middlehill, n° 8075 ; Bibl. Nat. fr. 778, f° 169 (quatorzième siècle) ; Bibl. Saint-Marc, à Venise, fr. XIX et XX (textes italianisés, quatorzième siècle).—24° Le *Moniage Guillaume* (huit ma-

lemagne, à son retour de l'Espagne, aperçoit Narbonne, et en propose la conquête à tous barons de

nuscrits) : Bibl. de l'Arsenal 6562, anc. B. L. F. 185, f° 258 (douzième-treizième siècle) ; Manuscrit de Boulogne, f° 301 (treizième siècle) ; British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI, f° 193 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 774, f° 184 (treizième siècle); Manuscrit de Berne, n° 296 (treizième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23, t. II, f° 167 (quatorzième siècle) ; Bibl. Nat. fr. 368, f° 259 (quatorzième siècle); Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — *k*. La statistique exacte de ces manuscrits est précieuse à plus d'un titre : elle peut nous donner, tout d'abord, une certaine idée du plus ou moins de popularité que chacun de nos Romans a conquise. — *l*. D'après les chiffres que nous venons de donner, les plus populaires ont été les suivants, dans l'ordre même où nous allons les citer : *Aliscans, Bataille Loquifer, Foulque de Candie, Moniage Guillaume, Couronnement Looys, Prise d'Orange, Charroi de Nîmes, Covenant Vivien, Enfances Vivien, Moniage Renoart* et *Enfances Guillaume*. Il va sans dire que cet ordre n'offre rien de rigoureux, de mathématique, et nous ne le donnons qu'à titre de probabilité. — *m*. Les moins populaires de nos romans semblent avoir été *Guibert d'Andrenas*, la *Mort d'Aimeri de Narbonne*, le *Siège de Narbonne*, et surtout la *Prise de Cordres, Renier, Hernaut de Beaulande, Renier de Gennes* et les *Enfances Garin*. — *n*. Le plus ancien, le meilleur des manuscrits précédemment cités, est le ms. de l'Arsenal 6562 (anc. B. L. F. 185). Viennent ensuite les mss. de la Bibl. Nat. 2494 et 1448, puis le manuscrit de Boulogne. — *o*. La plupart de nos manuscrits méritent le nom de *cycliques* et ne contiennent que des Chansons de la geste de Guillaume (il faut excepter les mss. de la Bibl. Nat. 368, 778 et 1374). Ils nous les présentent groupées de façon à former un ensemble et, en quelque manière, un seul poëme. Une telle physionomie ne se retrouve presque jamais au même degré dans les manuscrits des autres gestes, si ce n'est peut-être, pour la geste de Doon, dans le ms. 247 de la Bibliothèque de Montpellier. — *p*. On ne saurait donner, sans quelque restriction, ce nom de *cycliques* aux manuscrits de jongleurs qui contiennent seulement deux, trois ou quatres poëmes, tels que le ms. de l'Arsenal 6562 (anc. B. L. F. 185) *(Aliscans, Bataille Loquifer* et les deux *Moniages)*, et Bibl. Nat. fr. 2494 *(Aliscans* et *Bataille Loquifer)*. Dans ces manuscrits ne se révèle aucune préoccupation véritablement cyclique; le jongleur y a seulement réuni quelques Chansons de son répertoire.— *q*. Il ne serait pas impossible que ces Chansons ainsi réunies fussent du même auteur. Ce n'est qu'une hypothèse. — *r*. Un certain nombre de manuscrits ont été perdus. Des fragments inédits d'un manuscrit disparu (treizième siècle) ont été publiés par M. Bormans dans le *Bibliophile Belge*, 1878, pp. 262 et ss. — *s*. Dans le testament de Guy de Beauchamp (1359), on voit mentionner « un volume qui parle des quatre principales gestes : de Girard de Vienne, de Emery de Narbonne, etc. »; plus, « un volume del romaunce de Willame de Oranges et de Tibaud d'Arabie » ; et enfin « un volume del romaunce de Girard de Viene ».— *t*. Quant au manuscrit qui, du temps de Catel, était conservé à l'abbaye de Saint-Guilhem de Desert, il n'est pas perdu comme nous l'avons affirmé dans notre première édition. C'est le ms. fr. 774 (anc. 7186³) de la Bibliothèque Nationale. (Voir *Romania*, II, pp. 335, 336.)

### § 7. Versions en prose.

*a*. La geste de Guillaume a donné naissance à beaucoup moins de Romans en prose que la geste du Roi. — *b*. La popularité de ce cycle s'est éteinte assez tôt.— *c*. Tandis que plusieurs Romans de la geste de France, les *Conques-*

son armée. Seul, Aimeri accepte, et prend la ville [f]. C'est ce Guillaume qui, tout jeune encore, eut la joie,



*tes de Charlemagne* et *Galien le Rhetoré* sont encore populaires aujourd'hui; tandis que les *Quatre Fils Aimon* et *Huon de Bordeaux* n'ont presque rien perdu de leur gloire, les seuls Romans en prose de la geste de Guillaume qui ont reçu les honneurs de l'impression sont oubliés depuis longtemps. Le succès de *Guerin de Montglave* n'a pas dépassé les limites du dix-septième siècle. — *d*. Les plus antiques Chansons du cycle, le *Couronnement Looys*, le *Charroi de Nîmes*, le *Covenant Vivien*, *Aliscans* et les *Moniages* n'ont guère eu de retentissement après le quinzième siècle. — *e*. Parmi les versions en prose, il faut distinguer les manuscrites et les imprimées, que nous allons successivement examiner. — *f*. La plus importante des versions manuscrites en prose est celle qui nous a été conservée dans le manuscrit français de la Bibliothèque Nationale 1497. C'est un in-folio du quinzième siècle, sur papier. Il se termine par cette note précieuse : *Ce livre de Emery de Narbonne est au duc de Nemours, comte de la Marche; signé : Jaques*. Ce Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, est celui qui fut décapité le 4 août 1477. — *g*. Le manuscrit 1497 est à la geste de Guillaume ce que sont à la geste du Roi les *Conquestes de Charlemaine* de David Aubert. Cette compilation pourrait être intitulée : Les *Conquestes d'Aimeri et de Guillaume son fils*. — *h*. Le manuscrit 1497 contient les matières suivantes : Prologue du translateur, f° 1 r° ; — *Aimeri de Narbonne*, f° 1 v° ; — *Enfances Guillaume, Departement des enfans Aimeri*, et *Siége de Narbonne*, f° 32 r° ; — *Couronnement Looys*, f° 149 v° ; — *Charroi de Nîmes*, f° 165 v° ;— *Prise d'Orange*, f° 187 v° ;— *Siége de Barbastre*, f° 197 r° ; — *Enfances Vivien*, f° 270 v° ; — *Covenant Vivien*, f° 340 v° ; — *Aliscans*, f° 363 r° ; — *Renoart* (seconde partie d'*Aliscans*), f° 387 r° ; — *Bataille Loquifer*, f° 429 r° ; — *Moniage Renoart*, f° 548 r° ; — *Moniage Guillaume*, f° 495 r°. — *i*. Cette compilation en prose renferme, par rapport à nos Chansons, des variantes assez remarquables, des additions et des lacunes. Aux f°s 37 et suivants, le translateur intercale les aventures d'Hernaut de Narbonne, frère de Guillaume, et raconte comment il délogea de son hôtel l'évêque d'Avignon, etc., etc. En revanche, il supprime, dans le *Couronnement Looys*, la belle scène du début, les derniers conseils du roi Charles, etc. C'est dans la *Prise d'Orange* qu'il nous représente Guibourc envoyant chercher Renoart à Cordres pour le faire baptiser, et qu'il nous apprend comment Garin d'Anséune fut fait prisonnier par Archillart à la suite d'un siége de Narbonne. Dans les *Enfances Vivien*, le prosateur remet en scène les personnages qui ont figuré dans le *Siége de Barbastre*. En général, le procédé du traducteur consiste à suivre, à travers tout le fil de sa fiction, les mêmes personnages qui n'avaient le plus souvent figuré que dans un seul de nos vieux poëmes : tels sont, par exemple, Libanor, Clargis, etc. Il est inutile d'ajouter que tout l'élément héroïque de nos anciennes Chansons a été déplorablement altéré par le translateur du quinzième siècle. — *j*. Après le manuscrit 1497, le plus important de tous les anciens textes qui nous offrent des versions en prose de la geste de Guillaume est celui de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226). — *k*. Ce manuscrit se compose des éléments suivants : 1° *Garin de Montglane* (en abrégé). — 2° *Hernaut de Beaulande* (avec un couplet en vers). — 3° *Renier de Gennes* (avec un couplet en vers). — 4° *Girart de Viane*. — 5° *Le Voyage à Jérusalem*, et 6° *Galien*. — 7° *Aimeri de Narbonne*. — 8° *La Reine Sibille*. — *l*. La préoccupation visible de ce second compilateur a été évidemment de tout ramener à la geste de Guillaume d'Orange, même des Romans tels que la *Reine Sibille*, qui, par leur origine, leur action et leurs héros, se rapportent évidemment à la geste du Roi.

en se rendant près de Charlemagne, de rencontrer les Sarrasins et de les battre plusieurs fois avant d'avoir

L'importance de ce manuscrit a été constatée plusieurs fois déjà dans le cours de notre travail. — *m.* David Aubert, auteur de *Conquestes de Charlemaine,* a compté *Girart de Viane* parmi les Romans de la geste du Roi et l'a brièvement résumé (V. les rubriques publiées par de Reiffemberg, *Philippe Mouskes,* I, 478-480, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles). — *n.* Dans le manuscrit français de la Bibl. Nat. 5003 (quinzième siècle), on trouve un résumé très-sommaire de la *Prise de Narbonne* (f° 121 r°) et du *Couronnement Looys,* f° 101. Et ce résumé dérive des versions en prose (G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 403). — *o.* Nous ne citons ici que pour mémoire un document, le *Philomena,* où sont racontées en prose les aventures de ce siége de Narbonne, à la suite duquel Aimeri, fils d'Hernaut, fut nommé duc de Narbonne. — *p.* Le seul Roman en prose de la geste de Guillaume, qui ait reçu au seizième siècle les honneurs de l'impression, est *Garin de Montglane.* — *q.* Il fut imprimé sous ce titre ; « *La plaisante hystoire du très preux et vaillant Guerin de Montglave lequel fist en son temps plusieurs nobles et illustres faictz en armes. Et aussi parle des terribles et merveilleux faictz que firent Robastre et Perdigon pour secourir le dict Guerin et ses enfants.* Imprimé à Paris par Nicolas Chrestien, demourant en la rue Neufve Nostre Dame, à l'enseigne de l'Escu de France.» (In-4° goth. sans date.)— *r.* La plus ancienne édition est peut-être celle de Jehan Trepperel (in-4°, gothique sans date) qui est certainement antérieure à 1511 (date de la mort de Jehan Trepperel.) Sur cette édition découverte par M. Tross, voy. Brunet, *Supplément,* I, 574.— *s. Guerin de Montglave* fut réuni à *Maugis d'Aigremont,* sans doute à cause de la parenté en sorcellerie de Maugis et de Perdigon. Telle est du moins la forme sous laquelle se présente l'édition de Michel Lenoir : « *Icy est contenu les deux très plaisantes hystoires de Guerin de Montglave et de Maugis d'Aigremont qui furent en leurs temps très nobles et vaillans chevaliers en armes. Et si parle des terribles et merveilleux faictz que firent Robastre et Perdigon pour secourir le dit Guerin et ses enfans. Et aussi pareillement de ceulx du dict Maugist.* Nouvellement imprimé par Michel Lenoir, libraire-juré de l'Université de Paris. » C'est un petit in-folio de 6 et CXVI ff. à 2 col. goth. L'*Explicit* en est conçu en ces termes : « *Cy fine les plaisantes histoires de Guerin de Montglave et de Maugist d'Aigremont, achevé d'imprimer le XV*^e^ *jour de juillet M.V.C.XVIII, par Michel Lenoir, libraire, demourant en la grant rue Saint-Jacques, à la Rose blanche couronnée.*» Le privilége de François I^er^ était du 13 août 1517.— *t.* Alain Lotrian réimprima à part le seul *Guerin de Montglave.* — *u.* Jehan Bonfons réédita, encore une autre fois, l'*Histoire du preux et vaillant Guerin de Montglave* (s. d.). — *v.* Au commencement du dix-septième siècle *Guerin de Montglave* faisit partie de la Bibliothèque bleue ; une édition populaire parut chez Louis Costé en 1626 sous ce titre : « *L'Histoire de noble, preux et vaillant Guerin de Montglave, lequel fit en son temps plusieurs illustres faits d'armes,* etc. A Rouen, chez Louys Costé, aux Trois ††† couronnées.» A la fin, on lit: « Achevé d'imprimer, ce 5 de mars 1626.» Cette édition n'a pas été indiquée par Brunet, non plus que celle de Nicolas Chrestien. — *x.* On peut regarder la première partie du ms. 3351 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 226) comme le type de ces versions imprimées. Nous aurons lieu, plus d'une fois, de mettre ce fait en lumière — *y.* Le *Guerin de Montglave* incunable nous offre un titre faux. Il se rapporte en réalité aux Romans d'*Hernaut de Beaulande,* de *Renier de Gennes* et de *Girart de Viane,* accompagnés de

reçu l'épée de chevalier; qui se prit d'amour pour la belle Orable au moment où elle allait épouser le roi

*Galien* et d'un résumé de la *Chronique de Turpin*.— *z*. Nous devons une mention, en finissant, à la version défigurée de la *Bibliothèque des romans* (octobre 1778, t. II, 4-89) qui fut publiée plus tard dans les œuvres de M. de Tressan (1782, t. II, 315-453).

§ 8. Éditions Imprimées.

*a*. Huit Chansons seulement de la geste de Guillaume ont été jusqu'à ce jour livrées à l'impression : 1° *Girart de Viane*. Dès 1829, M. Imm. Bekker en avait publié 4,060 vers dans son édition du *Fierabras* provençal (*Der Roman von Ferabras provenzalisch,* herausgegeben von Immanuel Bekker, Berlin, 1829, in-4°). M. P. Tarbé l'a imparfaitement réimprimé dans sa Collection des poètes de Champagne antérieurs au seizième siècle (*Le Roman de Girard de Viane* par Bertrand de Bar-sur-Aube, Reims, 1850, in-8°). — 2°-6° Le *Couronnement Looys,* le *Charroi de Nîmes,* la *Prise d'Orange,* le *Covenant Vivien* et *Aliscans* ont été édités avec un soin remarquable par M. W. J. A. Jonckbloet (*Guillaume d'Orange,* Chansons de geste des onzième et douzième siècles, publiées pour la première fois, etc. La Haye, 1854, in-8, t. I). Une seconde édition d'*Aliscans* a paru dans la Collection des anciens poëtes de la France dont elle forme le tome X. Elle est signée par MM. Guessard et Anatole de Montaiglon (un vol. in-18 elzévirien, 1870). — 7° *Foulque de Candie* a été imprimé, par extraits considérables, dans la Collection des poètes de Champagne, de M. P. Tarbé (*Le roman de Foulque de Candie, par Herbert Leduc de Dammartin,* Reims, 1860, in-8. — 8° M. Scheler a donné, en 1874, une édition de *Beuve de Commarcis* (Bruxelles, Matth.-Closson, in-8). — *b*. Dès 1852, M. C. Hoffmann avait mis en lumière un fragment du *Moniage Guillaume* (*Ueber ein Fragment des Guillaume d'Orange,* München, 1852). — *c*. Dans le premier volume de nos *Épopées,* en 1865, nous avons imprimé (1re éd., p. 508) les deux seuls couplets en vers qui nous soient restés d'*Hernaut de Beaulande* et de *Renier de Gennes*. — *d*. M. Paul Meyer, en 1877, dans son *Recueil d'anciens textes,* 2e partie, pp. 237-253, a publié 421 vers du *Charroi de Nîmes*. Texte critique remarquablement établi. — *e*. A l'heure où nous écrivons, *Aimeri de Narbonne* est sous presse. Cette édition sera publiée par M. Demaison pour la « Société des Anciens Textes français ». — *f*. On annonce depuis plusieurs années la publication en deux volumes de *Garin de Montglane*. Ces volumes ouvriraient la deuxième série de la « Collection des Anciens Poètes de la France ». (Paris, Vieweg, in-18, elzévirien). — *g*. M. Couraye du Parc nous fait espérer, d'autre part, la publication prochaine de la *Mort d'Aimeri de Narbonne,* dont il a fait, en janvier 1880, l'objet de sa thèse à l'Ecole des Chartes. Mais quand publiera-t-on le *Moniage Guillaume,* qui est un des plus anciens poëmes de la geste? Et n'est-il pas honteux qu'un tel poëme ne soit pas encore imprimé?

§ 9. Traductions françaises.

*a*. M. W. J. A. Jonckbloet a publié, il y a treize ans, la traduction complète de sept Chansons de notre cycle (*Enfances Guillaume, Couronnement Looys, Charroi de Nîmes, Prise d'Orange, Covenant Vivien, Aliscans, Moniage Guillaume*). Cette traduction a paru sous ce titre : *Guillaume d'Orange, le Marquis au court nez, Chanson de geste du douzième siècle* mise en nouveau langage par le docteur W. J. A. Jonckbloet, Amsterdam

Thibaut d'Arabie; qui fut *adoubé* par l'Empereur lui-même, et qui délivra la ville de Narbonne où les païens

(Van Kampen) et La Haye (Nyhoff), 1867, in-8. — *b.* Dans les tomes I, III, IV et ss. des *Epopées françaises,* nous avons pris et prendrons soin de traduire les passages les plus remarquables de nos Chansons de geste, de manière à composer une véritable *Anthologie épique.* Voy., en particulier, dans notre t. I (pp. 497-501) la traduction de toute une version du *Departement des enfans Aimeri,* etc., etc.

§ 10. Diffusion a l'étranger.

I. En Italie. La diffusion en Italie des Romans de notre geste n'a guère commencé qu'au treizième siècle. Cette propagation de l'Épopée française y a traversé plusieurs périodes dont les caractères ne sont pas les mêmes et que nous allons successivement préciser. — *a.* Tout d'abord, au treizième siècle, ce sont les poëmes français eux-mêmes que des jongleurs français viennent chanter sur les places ou dans les palais des villes italiennes. Et cela est tellement vrai qu'en 1283, à Bologne, on « était obligé de réglementer l'industrie de ces chanteurs de notre race ». (Muratori, *Antiquitates italicœ,* II, 16.) Mais comment exécutaient-ils ces Chansons écrites en notre langue? Il est probable qu'afin de se mettre à la portée de leurs auditeurs italiens, ils italianisèrent de bonne heure certains mots de leurs poëmes, les plus difficiles pour une oreille étrangère. Ils créèrent de nouvelles finales éclatantes dont ils affublèrent, comme d'un vêtement, les vocables sans couleur du langage français. De là ces romans défigurés, que certains scribes de bonne volonté nous ont laissés en un dialecte moitié italien moitié français ; de là, ces manuscrits de la Bibliothèque Saint-Marc à Venise qui ont un si grand prix aux yeux de tous les érudits. Deux romans de notre cycle paraissent avoir eu plus de succès que les autres de l'autre côté des Alpes : ce sont *Aliscans* (manuscrit de Venise, viii) et *Foulque de Candie* (manuscrits de Venise, xix et xx) : on ne peut guère attribuer qu'au hasard le succès de ce dernier roman. Quoi qu'il en soit, Guillaume joue un rôle important dans l'un et l'autre de ces deux poëmes, et il devint par là populaire dans toute l'Italie. Dante lui-même a consacré cette popularité, lorsqu'en décrivant le sixième ciel ou celui de Jupiter, il a placé notre héros parmi ceux qui ont eu ici-bas le sincère amour de la Justice. Après Charlemagne, après Roland, il nous montre, dans cette sphère glorieuse, Guillaume et Renoart : « Poscia trasse Guiglielmo e Rinoardo — E il duca Gottifredi la mia vista — Per quella croce e Roberto Guiscardo. » *(Paradis,* chant XVIII, 46-48.) C'est par ces beaux vers que nous voulons terminer tout ce qui concerne la première période de cette histoire de la propagation de nos Romans : son caractère principal est la diffusion des *poëmes français eux-mêmes* que l'on se contente d'italianiser plus ou moins légèrement. — *b.* A la seconde époque nous donnerons le nom de « période des *Nerbonesi* ». On ne lit plus alors les chansons originales venues de France et dont la langue a été plus ou moins modifiée. Le temps est venu de les imiter en langue italienne, et l'on se met à ce travail avec une ardeur intempérante. On délaie nos vieux poëmes; on en déforme le style et l'esprit et, avec toutes ces imitations, on arrive un jour à composer une compilation énorme qui reçoit le nom de « *I Nerbonesi* » parce qu'elle est tout entière consacrée à la gloire des héros de Narbonne. C'est cette étrange composition que nous allons essayer de faire connaître. §. 1 Date de la composition. Première moitié du quatorzième siècle. (Voy. Isola, *Le Storie Nerbonesi,* Bologna, Romagnoli, 1877, t. I; F. Z[ambrini], l'*Innamoramento di messer*

tenaient assiégée la pauvre Hermengart, sa mère [gh], et d'où ils allaient bientôt être chassés de nouveau par

*Orlando con Alda la Bella,* extrait de l'*Aspramonte,* Imola, typ. Galeati, 1879, Avvertenza, etc.) = § 2. Manuscrits. [1] Il existe, *à notre connaissance,* cinq ou six manuscrits des *Nerbonesi*. Les quatre premiers, qui ont fait autrefois partie de la Magliabecchiana, sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Florence (class. VI, nos 7, 8 et 9; class. XXIV, no 160), et le cinquième est conservé à la Bibliothèque Laurentienne de la même ville. M. Isola cite, de plus, un ms. Riccardien (no 2481, seizième siècle) auquel il a emprunté les variantes de son *Proemio primo*. — [2] Le manuscrit le plus ancien est le no 7 de la class. VI qui appartient au quinzième siècle. C'est sans doute celui dont M. Isola a fait la base de son texte et auquel il donne la cote suivante : « Magliabecchiano, ora Nazionale, Palchetto I, no 16. (In-folio, pap. 215 ff.) — [3] Le no 8 est du quinzième siècle, et le no 9 porte la date plus précise de 1474. Le no 160 de la class. XXIV a été exécuté en 1534, et celui de la Laurentienne en 1504. — [4] Le ms. 7 a appartenu à Raphael Mariotti Matteï; les nos 8 et 9 à Giovanni Marruoli, dit le Stradino, qui vivait en 1525. — [5] On connaît le copiste du ms. 9 : il s'appelait Niccolò di Rinieri de Ruperto de' Bardi. Celui du ms. 160 nous a laissé également son nom : « Bartolomeo di Jacopo di Bartolomeo Galli, cittadino e banchiere fiorentino ». Ce dernier a ajouté ici une mention assez curieuse : E la originale era mala lettera e buona parte scritta *di mano di faneiulli* ch'era male compitate, quale acaltai da Salvi di Lorenzo Marizi ». = § 3. Titre de l'œuvre. Il varie légèrement suivant les manuscrits : *I Nerbonesi* (ms. 7); la *Storia Nerbonese* (ibid.); *Guillelmo d'Oringa* (ms. 8); l'*Istoria chiamata « Nerbonesi »* (ibid.); *il Libro chiamato de' Nerbonesi* (ms. 9); le *Storie e battaglie de' Nerbonesi* (ibid.); *i Sette Libri de' Nerbonesi* (ms. 160). = § 4. Division des Nerbonesi. Dans les manuscrits 7, 8 et 9, la compilation est divisée en six livres; dans le manuscrit 160, en sept livres. = § 5. Auteur [1]. L'ouvrage est partout annoncé comme une traduction du français : « Le storie... sono traslatate di franzoso i latino (ms. 7); in toscano (ms. 160); in italiano (ms. 8). [2] Sauf quelques variantes de peu d'importance, le traducteur, dans tous les manuscrits, se nomme « Andrea di Jacopo da Barberino di Valdessa ». Le ms. 160 porte « Jacopo di Tieri da Barberino. — [3] Rajna adopte la forme « Andrea de' Mangabotti da Barberino di Val d'Elsa ». (*Ricerche intorno i Reali,* Bologne, 1872), et Crescini l'admet après lui, (*Propugnatore,* 1880, XIII, parte I, p. 235.) — Il ne faudrait pas cependant se méprendre sur ces mots *traslatate* et *traduction, traducteur*. Andrea di Jacopo da Barberino n'est pas un traducteur : il a *imité* TRÈS-LIBREMENT les modèles français qu'il avait sous les yeux. Il les a adaptés à son public et à son siècle, et il est, en somme, fort peu de traits de l'original qui soient restés dans l'œuvre italienne. — [4] Pour se faire une idée de son travail, il suffira de comparer notre vieille rédaction du *Charroi de Nîmes* avec la sienne (Isola, l. l. t. I, p. 369 et ss.) et surtout le récit de notre *Aliscans* avec son propre récit (*ibid.*, pp. 502 et ss.). — [5] Le compilateur italien attribue à deux auteurs l'œuvre originale qu'il *traduit*. Les trois premiers livres seraient, d'après lui, l'œuvre de « Follieri, medico d'Amerigo de Nerbona » (voy. l'éd. d'Isola, pp. 4, 28, 137, 151, 365, 366) et les trois [ou quatre] derniers auraient, pour auteur « Uberto, duca di San-Martino (Isola, l. l., p. 366), ou plutôt, selon les trois manuscrits 8, 9 et 160 « di San-Marino ». Le manuscrit 160 porte « Ruberto ». — [6] On ne discute pas de telles attributions, et la première est absolument fantaisiste. — [7] Dans un poëme que nous avons découvert, dans le *Siége de Narbonne,* il est longuement question du bon Fourré

le courage de Roumans et de Guibelin [i]. C'est lui qui s'élève soudain à une hauteur que ses premiers exploits

« sage des lois, mire de l'amirant » qui nous est, en effet, présenté comme le médecin d'Aimeri. « *Follieri* » est très-évidemment une traduction libre de « Fourré ». — [8] Quant à la seconde attribution, elle offre quelque semblant de vérité. Notre *Foulque de Candie* est l'œuvre « d'Herbert Leduc de Dammartin ». Or ce poëme est un de ceux qui ont été imités dans les derniers livres des *Nerbonesi,* et le compilateur italien, par une extension facile à comprendre, a jugé bon de mettre ces trois ou quatre livres tout entiers sur le compte « d'Uberto, duca di San-Martino », nom étrangement défiguré du vieux poète français. = § 6. Du rapport des *Nerbonesi* avec les *Reali di Francia.*— [1] Les *Nerbonesi* sont attribués au même auteur que les *Reali,* à « Andrea di Jacopo da Barberino di Valdessa » (F. Z[ambrini], L'*Innamoramento di messer Orlando con Alda la bella,* Imola, typ. Galeati, 1879, Avvertenza). — [2] Si les *Nerbonesi* ne font pas INTÉGRALEMENT et NOMINALEMENT partie de la grande série des *Reali,* il y a certainement un lien très-étroit entre les deux œuvres. Même but, mêmes procédés, même esprit, même style. — [3] Les six premiers livres des *Reali* sont consacrés aux faits épiques qui ont précédé l'avénement de Charlemagne et nous en avons donné ailleurs le titre exact *(Épopées françaises,* 1re édit., I, p. 432). — [4] Après le sixième livre des *Reali* qui traite *Del nascimento di Carlomagno e de la scura morte de Pippino da sui fioli bastardi,* on peut placer (en resserrant ou en lâchant le lien qui les unit aux *Reali)* trois autres livres que M. Ranke a découverts en 1830 dans la Bibliothèque Albani à Rome. (Voy. *Mémoires de l'Académie de Berlin,* 1835, Philos. classe, p. 460 et ss.) — [5] Ces trois livres sont l'*Aspramonte,* la *Spagna* et la *Seconda Spagna.* Ils contiennent une sorte de Caroleïde et de Rolandéïde ou, pour parler plus net, un récit poétique des exploits légendaires de Charlemagne et de Roland. Nous en avons longuement parlé dans notre tome III (2e édit., pp. 406, 424, 458, 460, 558, 581, 638). — [6] La *Seconda Spagna* n'est qu'un arrangement à l'italienne, une adaptation de notre *Anseïs de Carthage.* Aussi porte-t-elle encore ce titre : *La Storia del re Ansuigi.* — [7] Or, les *Nerbonesi* nous sont présentés, dans tous les manuscrits, comme la suite naturelle de la *Storia del re Ansuigi.* Le meilleur et le plus ancien manuscrit de Florence (no 7) renferme même le texte d'*Ansuigi* (fo 1) avant celui des *Nerbonesi* (fo 26). — [8] Pour relier entre elles les affabulations de ces deux œuvres qui appartiennent à deux cycles différents, les Italiens ont imaginé le trait suivant : « Charles revient d'Espagne ; il a quitté Pampelune, où il a voulu faire une entrée solennelle à la mode des triomphateurs antiques. A son retour, il arrive à Narbonne qu'il a depuis longtemps donnée à Aimeri. L'Empereur est déjà très-vieux, il est tout tremblant, et fait la route sur ce même char qui a servi à son triomphe. Guillaume, fils d'Aimeri, se présente devant lui, plein de respect, et l'enlève doucement entre ses bras pour le descendre du char impérial. Charles, ravi de cette sollicitude, donne sa bénédiction à Guillaume, et c'est ainsi que commence la fortune de notre héros. « Partito da Pampalona, Carlo passò per la Ragona. E nota che gli era fatto à Pampalona un caro, e'n sul caro entrò in Pampalona in segnio di trionfo, e'n su quale carro si partì e caminando di giorno in giorno tanto che capitò a Nerbona, e giugniendo al palazo, Guglielmo figliuolo d'Amerigo, con una bella riverenza e con un bello modo, prese Carlo e levollo molto soave di sul carro, e Carlo el benedisse. *Non se ne tratta piu qui, perche si* CONTA NEL' COMINCIAMENTO DE' NERBONESI CHE SEGUITA DOPO QUESTO. » *(Ansuigi,* ms. 7, fo 26.) Les *Nerbonesi,* en effet, commencent par le récit de ce trait de Guillaume,

ne pouvaient même pas faire soupçonner, qui devient le héros de la France et de la chrétienté tout entière, qui



une seconde fois raconté, et, dans l'un des manuscrits de Florence (nº 8), le premier chapitre du premier livre est ainsi intitulé : *Come tornando Carlo della seconda guerra di Spagnia andò à Nerbona [e] Guglielmo lo levò de sul caro, e Carlo gli promese di farlo gonfaloniere de Santa Chiesa.* — [9] Ce lien entre les *Nerbonesi* et les *Reali* n'est pas d'ailleurs le seul que nous ayons à constater. A la fin de la grande compilation narbonnaise, on voit un pèlerin apparaître soudain devant Charles Martel et lui tenir ce langage sévère : « Guillaume d'Orange m'envoie te dire que si tu ne changes pas d'esprit et d'idées, ce sera la fin des *reali di Francia* » (ms. 106). Rien de plus significatif que ces derniers mots. = § 7. Modifications qu'a subies le texte des *Nerbonesi*. Comme on en a pu juger précédemment par la liste de nos manuscrits, la vogue des *Nerbonesi* dura plusieurs siècles. On les écrivit au quatorzième siècle : on les transcrivait encore en 1534. Seulement le texte en fut quelque peu modifié, comme on s'en convaincra par la comparaison entre les deux fragments suivants, l'un emprunté à un manuscrit du quinzième siècle et l'autre à une transcription du seizième.

*D'après le ms. 7 (XVe siècle).*

*In Parigi* si fecie grandissima festa della vettoria e furono mandate nel campo più di .VII. carette cariche di vettuvaglia per tutto il campo ; la *città pareva tutta notte che ardesse pe' fuochi che della vettoria si facieva.* La mattina, in sulla terza, essendo ancora Carlo nel padiglione, giunse un pellegrino dinanzi à Carlo e dimandò qual e Carlo Martello, e vedutolo disse queste parole : « *Un cavaliere tutto vestito di bianco e uno sgudo azurro e un ermo d'oro* mi manda à te e à voi, altri Franzosi, e dicie ch'io vi dica da sua parte : « Se « Carlo non si muta *di sua condizione*, « ch'egli sarà la fine dello onore de' Fran- « zeschi ; e per tanto tenete à mente le « mie parole. » Allora molti ch'erano intorno à Carlo lo batterono superbamente e con molte botte lo cacciarono del padiglione, e poi entrarono in Parigi...

*D'après le ms. 160 (de 1534).*

Fessi grande festa della vettoria, e furono madate più de secento carette di vittovaglia. E la mattina, in sulla terza, giunse à Carlo Martello un pellegrino, e domandò quale era Carlo Martello, e vedendolo disse queste parole : « Un cavaliere, *chiamato Guglielmo d'Oringa*, a te mi manda e à voi, altri Franciosi, e dicie che lo vi dica per sua parte che se Carlo non se muta *d'oppenione* ch' egli sarà la fine *de' Reali di Francia* e dello onore de' Franciosi. Per tanto tenete à mente le mie parole. » Allora molti che erano intorno à Carlo lonbavagliorno e cacciornolo fuora del padiglione. E di poi Carlo si partì e tornò à Parigi...

De ces deux versions, quelle est la plus ancienne ? Est-ce la plus développée ? Est-ce la plus brève ? — Il y a tout un travail critique à faire sur ces manuscrits des *Nerbonesi*, et nous l'attendons de M. Isola. = § 8. Valeur légendaire et littéraire des *Nerbonesi*. — [1] Nous avons déjà établi que les *Nerbonesi* n'étaient pas une traduction fidèle de nos vieux poëmes, et l'on ne saurait aucunement les comparer à nos romans en prose française des quatorzième et quinzième siècles où l'on trouve encore tant de traces précieuses d'originaux quelquefois disparus. — [2] Non-seulement nos vieux poëmes n'ont pas été fidèlement reproduits par l'auteur des *Nerbonesi ;* mais ils ont été complètement défigurés par lui. Et l'on peut aller jusqu'à dire qu'ils n'ont vraiment servi que de prétexte au prosateur italien. Sur ce vieux canevas, il a brodé des dessins tout nouveaux et dont toute la responsabilité lui appartient. — [3] Néanmoins les

II PART. LIVR. II. CHAP. I.

se fait le tuteur de la royauté carlovingienne expirant avec Charlemagne, et qui affermit la couronne sur la

*Nerbonesi* sont précieux en ce qu'ils nous offrent l'affabulation, plus ou moins défigurée, de certains poëmes qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et sans doute, en particulier, d'*Aïmer le chetif*. — [4] Nous avons plus de peine à croire que le compilateur ait connu des rédactions de nos vieux poëmes notablement différentes de celles que nous possédons et d'une antiquité plus reculée. Toutes les différences que l'on peut signaler entre l'œuvre italienne et nos Chansons de geste sont généralement le fait de l'imagination du romancier italien. — [5] Il faut cependant constater que quelques traits et certains épisodes des *Nerbonesi* offrent un caractère véritablement antique. Tel est le début du *Couronnement Looys;* l'épisode de Guibelin mis en croix (Isola, l. I. p. 151), etc., qui ne se trouve dans aucun poëme français aujourd'hui connu, etc. — [6] L'auteur des *Nerbonesi* était évidemment un personnage grave : il a supprimé tout l'élément comique des Chansons de geste. — [7] Nous attirons spécialement. l'attention de nos lecteurs sur les chapitres XIX-XXII du livre III (pp. 339-359), qui offrent tout un résumé des connaissances historiques au quatorzième siècle, et sur le chapitre I$^{er}$ du livre IV (pp. 366-369), qui est un abrégé de l'histoire de France, telle qu'elle avait cours dans les pays de langue italienne à la même époque. — [8] Le style des *Nerbonesi* est facile et ne manque pas de grâce. L'élément héroïque n'en est pas absent, et il y faut signaler çà et là des beautés vraiment épiques (Livre I, chap. XVIII et ss. ; chap. XXV ; — livre II, chap. VI ; chap. XXI, etc.). Mais, en général, toute cette compilation est d'une longueur désespérante. Délayage trop souvent insipide et difficilement supportable. Le meilleur, c'est la langue qui appartient, disent les Italiens, *al secolo d'oro della nostra lingua*. Et c'est avec raison qu'on peut lui appliquer les paroles de Zamberini : « Oltre la bontà della lingua, questi romanzi offrono assai vaghezza di racconti e di curiosità. = 9. Analyse des *Nerbonesi*. Livre I, chap. I. Les *Nerbonesi* commencent par le récit d'une aventure qui, comme nous l'avons dit, est une première fois racontée à la fin de la *Seconda Spagna*. Charles revient d'Espagne où il a rétabli Anseïs ; il passe par Narbonne où toute la famille d'Aimeri l'entoure et lui fait fête. Guillaume, alors âgé de seize ans, est doué d'une telle force musculaire qu'il n'a aucune peine à saisir entre ses bras le vieil empereur impotent et à le porter ainsi jusqu'au seuil de son palais. Chap. II-VII. Histoire de la *Reine Sibille*, que le compilateur italien intercale assez bizarrement dans son texte. Le traître ici s'appelle « Renier de Mayence » et la reine « Belissent ». Chap. VIII. Thibaud d'Arabe, après la mort d'Anseïs, s'empare de toute l'Espagne à l'exception de Pampelune. Chap. IX. Les Mayençais, qui aspirent toujours au trône de France, se débarrassent d'Ogier le Danois en l'envoyant reconquérir l'Espagne, et profitent de son absence pour couronner un des leurs, Macaire de Lausanne. Chap. XI-XII. Suite de *Macaire*. Chap. XIII. Croisade contre les Mayençais qui se sont traîtreusement alliés à Thibaud d'Arabe. Celui-ci s'empare de Nîmes et met le siége devant Avignon. Il épouse Orable, fille du roi *della Ragona* (Ambaldo di Rama) qui lui apporte Orange en dot. Chap. XIV. Thibaud va chercher du renfort en Palestine; mort du père d'Orable. Chap. XIV. Les chrétiens, déjà si menacés par les infidèles, commettent encore la faute grave de se diviser en deux camps, et les Français ne peuvent s'entendre avec les Allemands. Aimeri de Narbonne cherche à rétablir la paix, et se dirige vers Paris où les Mayençais ont fini par rendre la couronne à Charles. Chap. XVI. Arrivée d'Aimeri à Paris : sa lutte contre les Mayençais. Il ne veut pas reconnaître l'autorité de Macaire de Lausanne, et reçoit un soufflet d'Arnauld de Mayence. Chap. XVII. Le vieil Aimeri dé-

tête tremblante du pauvre petit Louis, de cet enfant tout entouré de traîtres ; c'est lui qui court ensuite à Rome,

vore cet affront et retourne à Narbonne en conservant le sang de sa blessure sur son visage et sur ses habits. Il rentre dans son palais, fou de rage, et fait preuve, envers sa femme et ses enfants, d'une brutalité dont ils se demandent la cause : « Quelqu'un a-t-il insulté notre père ? » Chap. XVIII. Le duc pénètre tour à tour dans toutes les chambres de ses fils. Dans les quatre premières, il ne trouve qu'éperviers et faucons, et les tue. Dans celles d'Aïmer et de Guillaume, il trouve des armes : « Voilà, » s'écrie-t-il, « voilà mes seuls enfants. » Chap. XIX et XX. Aimeri s'arme et, pour éprouver ses fils, leur ordonne de lutter contre lui. Trois d'entre eux subissent heureusement cette épreuve et Guillaume, en particulier, casse deux côtes au terrible vieillard. Seul, Aïmer se refuse à frapper son père : Aimeri le maudit solennellement, et c'est depuis ce jour qu'on l'appelle Aïmer le chétif. Chap. XXI. Départ des enfants d'Aimeri que leur père envoie chercher fortune ailleurs. Chap. XXII. Ils passent par l'abbaye de Saint-Antoine à dix lieues de Narbonne : l'abbé les accompagne à Paris. Leur arrivée dans la grande ville. Chap. XXIII. Ils y font la rencontre du « vieux Argentin » qui s'offre à les conduire dans le palais Roland. Chap. XXIV. Ce palais est occupé par les Mayençais, et les fils d'Aimeri tuent huit de leurs Pairs. Grand mouvement dans Paris ; massacre des Mayençais. Chap. XXV. Par malheur, Charlemagne est toujours aux mains des traîtres, et va, en sa faiblesse sénile, jusqu'à condamner les exploits de ses jeunes défenseurs. Il somme les Narbonnais de comparaître devant lui : « Quand nous aurons dîné, » répondent-ils. L'Empereur tourne sa colère contre Ogier qu'il a chargé de ce message auprès de Guillaume et de ses frères, et va jusqu'à l'appeler couard ! Ogier se lève en silence, revêt des habits de pèlerin, rend à Charles le gonfanon de l'Empire, et s'éloigne du palais Jamais plus on n'a revu le Danois. Chap. XXVI. Les Narbonnais au palais du Roi ; ils jettent l'insulte à Macaire de Lausanne ; mêlée, tuerie. Aïmer tue celui qui a jadis outragé son père, Arnauld de Mayence. Fuite honteuse de Charles. Chap. XXVII. L'Empereur est replacé sur son trône par les Narbonnais vainqueurs qu'il promet de faire chevaliers *à sproni d'oro*. Chap. XXVIII. Pour la seconde fois, on reprend ici le récit de *Macaire*. Le roi de Hongrie envoie un messager à Paris pour défier les Mayençais et annoncer à Charles que Belissent n'est pas morte et qu'elle lui a donné un fils, du nom de Louis. Retour de la Reine à Paris. Les fils d'Aimeri sont faits chevaliers, et Guillaume, qui remplace Roland, est nommé « capitaine, sénateur » et gonfalonier. Chap. XXIX. A chacun des quatre premiers frères de Guillaume, le vieil empereur donne dix mille chevaliers. Il envoie Bernard à Busbant, Beuve à Cormaris, Arnauld à Gironde, Guerin à Anséune. Le pauvre Aïmer ne reçoit rien et mérite de plus en plus le nom de « chétif ». Chap. XXX. Départ d'Aïmer en Espagne avec dix mille hommes armés que Charles finit par lui confier et cinq mille autres que lui donne Guillaume : mais ces soldats sont tous des assassins et des voleurs. Triste armée ! Chap. XXXI. L'auteur italien entreprend ici de nous raconter successivement les aventures des cinq frères. Bernard, tout d'abord, veut conquérir Busbant ; mais il est battu par le roi Arrigo et forcé de revenir près de Charlemagne qui le reçoit fort mal : « Va chasser « à Narbonne ; tu n'es bon qu'à cela. » Chap. XXXII. Guillaume cependant vient au secours de Bernard, et joue ici ce rôle de libérateur qui lui est attribué durant tout ce récit. Il s'empare de Busbant : Bernard en est fait duc et Charles lui donne en mariage sa fille Lisabetta. Chap. XXXIII. Beuve, lui aussi, échoue à Cormaris, et Guillaume lui vient en aide avec Bernard. Prise de Cormaris après un siége de quarante-cinq jours. Chap. XXXIV. Arnauld surprend la ville

où il sauve une première fois la Papauté et l'Église des hordes sarrasines et du géant Corsolt; puis, une seconde

de Gironde, force Alepantino à s'enfuir et épouse la femme du vaincu. Il en a deux fils « Viviano della ciera grifagna » et « Guidolino Baschier ». Chap. xxxv. Garin veut s'emparer de la ville d'Ansedonia (Anséune); mais il succombe sous l'effort du roi Bravieri et d'Anfirone, et est fait prisonnier. Chap. xxxvi. Pendant trois mois, les frères de Garin ignorent sa défaite et son emprisonnement. Dès qu'ils apprennent ces tristes nouvelles, ils se précipitent au secours de leur frère, excités et conduits par Guillaume. Commencements du siége d'Anséune. Chap. xxxvii. Bataille terrible contre le païen Anfirone et son neveu Taurone. Défaite des Chrétiens. Guillaume, par bonheur, fait son entrée sur le champ de bataille, tue Bravieri après Anfirone et rétablit les affaires des Français. On finit par découvrir la prison où est enfermé le pauvre Garin, on le délivre et il épouse la fille de Bravieri dont il a deux fils « Viviano del argento » et « Guiscardo sans peur ». Chap. xxxviii-xl. Il ne reste plus désormais qu'à se préoccuper du sort d'Aïmer le chétif, et le compilateur italien n'aborde pas ce nouveau récit sans quelque solennité : car Aïmer est, après Guillaume, le plus « sympathique » de tous ses héros et celui qu'il met le plus volontiers au premier plan. Il arrive un jour près du « *Cicro di Spagna* »; mais, pour prendre cette ville, il lui faut s'emparer d'une forteresse appelée *Altomarino,* qui est défendue par le roi Aliaste. Ce païen mande à son aide son fils Brocardo qui rassemble vingt mille hommes et se dispose à attaquer Aïmer : celui-ci prend les devants, marche courageusement à la rencontre de Brocardo, le tue, se revêt de ses armes et parvient, grâce à ce déguisement, à s'emparer d'*Altomarino.* Puis il met le siége devant *il Cicro di Spagna,* où il ne tarde pas à entrer victorieusement. Fuite d'Aliaste dont la fille Aleandra est bientôt épousée par Aïmer. Chap. xli. Alliance d'Aïmer avec la cité de Pampelune; les infidèles viennent assiéger cette ville, et le jeune fils d'Aimeri s'empresse de demander du secours à Paris, Chap. xlii. Il donne, pendant la nuit, l'assaut au camp des Sarrasins et, après un premier avantage, est obligé de battre en retraite. C'est alors qu'arrivent les secours de Paris. Cette armée auxiliaire est commandée par Libieri de Costamoris, Bueso de Vernia et « uno giovanetto » qui s'appelle « Sansone di Mongrana ». Chap. xliii. Joie d'Aïmer, quand il se voit à la tête d'un tel renfort. Préparatifs pour une action décisive. L'armée chrétienne est divisée en quatre corps dont le commandement est donné à Libieri, à Buoso da Vernia, à Sansone di Mongrana, à Aïmer. Chap. xliv. Les Sarrasins aussi disposent leur armée en quatre corps. Exploits de Buoso da Vernia qui se maintient sur le *poggio* en attendant Aïmer. Bataille terrible. Chap. xlv. Entrée d'Aïmer sur le champ de bataille : il délivre Buoso qui est aux prises avec le roi de Portugal. Chap. xlvi. Bref, Aïmer s'empare de Pampelune; puis, de la Stoille, de Saint-Fagon, de Morlingana, de Cobeles. — Au moment où finit le premier livre des *Nerbonesi,* tous les enfants d'Aimeri sont pourvus et ont des terres au soleil. = Livre II. Chap. i. Tous les rois d'Espagne, que les fils d'Aimeri ont vaincus et dépossédés, se trouvent réunis à la cour du Soudan de Babylone et regrettent leurs royaumes : « Qu'est-ce donc que ces Narbonnais? » demande le Soudan; et il forme le projet de s'emparer de Narbonne. Chap. ii. Le siége de Narbonne est décidé. On rassemble une armée immense dont on donne le commandement à Lionfero, fils du Soudan. Commencements du siége. Chap. iii. La scène se transporte dans Narbonne : la femme d'Aimeri, Ermingart, reproche à son mari d'avoir jadis chassé ses fils aussi brutalement. Mais le vieil Aimeri ne pense, en ce moment, qu'au dernier de ses fils, à Guibelin, qui est avec lui dans Narbonne : il craint par-dessus tout que cet

fois, des hordes germaines et de l'empereur Gui d'Allemagne *j*.



enfant n'ait la témérité d'aller se mesurer avec les Sarrasins : « Qu'on lui « enlève ses armes, qu'on l'enferme. » Puis il s'élance lui-même contre les Païens. C'est plus que de la témérité, c'est de la folie. Chap. IV. Sortie des Chrétiens; combat d'Aimeri avec Alepantino; défaite d'Aimeri qui est jeté à bas de son cheval. Par bonheur, Guibelin s'est échappé et est sorti de Narbonne à la tête de cent jeunes gens : il délivre son père qui ne le reconnaît pas. Aimeri, remis en selle, fait sonner la retraite et rentre dans sa ville où il fait panser ses plaies par le médecin Folieri, par celui-là même auquel est attribuée la rédaction des trois premiers livres des *Nerbonesi*. Guibelin reste au milieu de la bataille. Chap. V. Les Païens entourent Guibelin, le font prisonnier et, tout aussitôt, le mettent en croix. Chap. VI. Aimeri apprend que son fils est demeuré hors de la ville et, du haut des remparts, voit qu'on le crucifie. Il se précipite à son secours, le sauve, le ramène. Chap. VII. Le duc de Narbonne s'aperçoit qu'il est incapable d'opposer aux Païens une plus longue résistance, et il envoie un message à Charlemagne. Chap. VIII. Le messager d'Aimeri, Aliscardo, arrive heureusement à Paris et remplit sa mission auprès de l'Empereur : celui-ci fait d'abord la sourde oreille et ne veut rien promettre avant un an; mais il cède enfin aux supplications de son fils Aluigi et envoie à Narbonne un corps d'armée commandé par Guillaume. Chap. IX et X. Pendant que Guillaume fait un généreux appel à tous les barons de la Chrétienté, Aliscardo est spécialement chargé d'aller demander du secours aux autres fils d'Aimeri. Il est, tout d'abord, assez mal reçu par chacun d'eux; mais, dès qu'il prononce le nom de Guillaume, ils changent d'allure et se décident à venir en aide à ce père qui les a jadis si rudement chassés de Narbonne. Reste Aïmer : rien ne peut l'ébranler, et il se refuse absolument à secourir Aimeri, dont il ne peut oublier la malédiction qui pèse sur toute sa vie. Guillaume part pour Narbonne à la tête de quatre-vingt-dix mille chevaliers. Chap. XI. Remords d'Aïmer, qui se décide enfin à partir avec quarante mille hommes. Chap. XII et XIII. Les Sarrasins apprennent, sous Narbonne, l'arrivée de deux armées chrétiennes de France et d'Espagne, ou, pour parler plus clairement, de Guillaume et d'Aïmer. C'est Guillaume qu'ils veulent attaquer le premier. Préparatifs de la grande bataille. Chacun des deux partis *ordinò le schiere della sua gente*. Chap. XIV. Cependant Aliscardo pénètre dans Narbonne et raconte à Aimeri le résultat de son ambassade auprès de chacun de ses fils et, en particulier, auprès d'Aïmer le chétif. Dans Narbonne aussi, on se prépare au combat et Guibelin se montre tout disposé à commettre de nouvelles imprudences. Chap. XV. Première journée de la bataille : Guibelin se glisse au milieu des *schiere* de ses frères, et personne ne le reconnaît. Chap. XVI. Seconde journée : les Chrétiens plient et sont sur le point d'être vaincus. Chap. XVII et XVIII. Aïmer arrive, et tout prend une face nouvelle. Mais il est lui-même sur le point de se noyer, et serait mort sans le secours de Guillaume. Chap. XIX. Victoire définitive des Chrétiens. Mort du roi de Portugal et d'un grand nombre de Païens. Chap. XX. Combat singulier de Lionfero, le fils du Soudan, avec Aïmer qui le tue. Chap. XXI. Réconciliation d'Aïmer avec son père. Mariage d'Hue de Floriville avec la fille aînée d'Aimeri, Brunetta. Chap. XXII. Retour des Narbonnais à Paris : Charles les confirme dans leurs seigneuries et leur fait jurer fidélité à son fils Aluigi. Il rétablit le corps des Douze Pairs. Brunetta aura bientôt un fils qui sera le célèbre Foulque de Candie (dont il sera si longuement parlé dans la seconde partie des *Nerbonesi*.) Chap. XXII. Colère du Soudan d'Egypte en recevant le corps de son fils Lionfero. Il jure

II PART. LIVR. II.
CHAP. I.

C'est ce Guillaume qui, après avoir subi l'ingratitude du fils de Charlemagne dont il avait tant de fois relevé

de se venger et se ligue contre Aïmer avec Thibaud d'Arabe. Une immense armée débarque en Espagne : le Soudan n'a pas moins de trois cent mille hommes sous ses ordres. Chap. xxiii. Le pauvre Aïmer, qui ne s'attendait à rien de pareil, était tranquillement à Paris lorsqu'il apprit l'invasion de sa terre. Vite, il part, emmenant avec lui vingt mille chevaliers. Il arrive en Espagne et, après une première lutte avec Gadifer, s'enferme dans Pampelune où il est, durant plusieurs mois, assiégé par plus de trois cent mille Sarrasins. Chap. xxv. Aïmer demande du secours à Charlemagne; mais, cette fois, l'Empereur le refuse tout net, et il faut que Guillaume parte en Espagne à la tête des seules troupes de l'Église : ses frères eux-mêmes ne veulent pas l'y accompagner. Quant à Aimeri, il se sent trop vieux pour affronter les fatigues d'une telle campagne et se contente de fournir cinq mille chevaliers à l'armée chrétienne. Bataille sous les murs de Pampelune; Guibelin blessé. Aïmer fait une sortie, mais est bientôt forcé de rentrer dans sa ville avec son frère Guillaume. Défaite des Chrétiens. Chap. xxvi. Combat singulier de Guibelin avec Alepantino; mort de celui-ci. Chap. xxvii. Cependant Guillaume est parti en France, et le voilà à Paris, qui supplie l'Empereur de ne pas laisser succomber les chrétiens d'Espagne. Charles est fort occupé à rétablir la paix entre les Flamands et les Allemands; mais il accorde cette fois cent mille hommes à Guillaume qui entraîne également ses frères. Chap. xxviii. Songes de l'Empereur : les morts de Roncevaux lui apparaissent et lui demandent de faire célébrer des messes pour le repos de leurs âmes. Puis, un ange lui annonce qu'il mourra lui-même le 25 juin suivant, le jour de la Saint-Pierre, 827 : « Avant de mourir, rétablis la paix dans toute la chrétienté et mets ta conscience en règle. » Charles obéit et se confesse à saint Gilles. Chap. xxix. Arrivée de Guillaume sous les murs assiégés de Pampelune. Grande bataille. Arnaud y est fait prisonnier, et Aïmer tente avec Guibelin une nouvelle sortie. Chap. xxx. Exploits de Guillaume, qui tue Alistres et Galerante. Délivrance d'Arnaud. Chap. xxxi. Fin de la bataille de Pampelune. Le Soudan profite de la nuit pour s'enfuir, et les Chrétiens le poursuivent. Pourquoi cependant, pourquoi Thibaud d'Arabe n'est-il pas venu au secours des Païens? Chap. xxxi. C'est que les Pinapolesi, les Esclavons (*Schiavi*), les *Albani* et les *Piroth* ont fait une ligue contre son oncle, le roi Armenuzio de Candie. Celui-ci est tué dans la bataille et deux prétendants se disputent son royaume: c'est Thibaud, d'une part, et, de l'autre, le propre frère d'Armenuzio qui s'appelle Almansore. Ils se mettent d'accord en donnant cette seigneurie de Candie à une petite fille du nom d'Anfelise, fille du roi défunt, et qui sera l'Anfelise de *Foulque de Candie*. C'est ainsi que le prosateur italien prépare la fin de sa compilation. Chap. xxxiii. Charlemagne cependant, sentant que sa fin est prochaine, convoque une dernière assemblée, à laquelle ne peut assister Guillaume parce que, s'il quittait l'Espagne, les Sarrasins y seraient bientôt vainqueurs. L'auteur des *Nerbonesi* raconte ici les noces d'Aïmer dont le récit terminait sans doute la vieille chanson d'*Aïmer le chétif*, et c'est ici qu'est la soudure entre ce poëme et le *Couronnement Looys*. Le 29 juin 837 (*sic*) n'est pas loin, et c'est le jour où l'Empereur doit mourir, suivant la prophétie de l'Ange. Nous voici transportés à Arles. Chap. xxxiv. Notre-Dame apparaît à Guillaume et lui dit de retourner en France « pour maintenir le royaume ». Il y va. Chap. xxxv. Scène très-solennelle à Arles, et qui est copiée sur le début du *Couronnement Looys*. Charles annonce aux barons sa mort prochaine « le jour de la Saint-Pierre ». Et il ajoute : « C'est mon fils Louis qui doit être mon successeur;

l'autorité chancelante, conquit Nîmes par la ruse [k] et s'empara d'Orange où il épousa enfin cette Orable qu'il



mais il est encore si petit! Il faut nommer un Baile qui gouverne l'Empire durant sept ans et couronne ensuite mon fils. » Chap. XXXVI-XXXVIII. Macaire de Lausanne, le traître, se propose pour la *bailie* de France : le vieil Empereur le repousse et propose successivement la régence à Bernard de Busbant, à Beuve, à Arnaud, à Garin, à Aïmer et même à Guibelin, au roi de Hongrie et à Boson d'Auvergne. Tous refusent. Pleurs de Charles. Arrivée de Guillaume. Chap. XXXIX. Guillaume accepte la régence : joie universelle. Chap. XL. Testament de l'Empereur : il laisse à Louis la France et à Guillaume deux cent mille écus d'or, etc. Une dernière fois il recommande son héritier au fils d'Aimeri. Chap. XLI. Charles mande le duc d'Orléans, Elie, et lui donne en mariage sa fille Elizia. Le père de ce chevalier, Guido di Campagnia di Roma, qui était de la famille antique des Scipions, avait rendu de nombreux services à l'Empereur, et Elie lui-même l'avait une fois empêché d'être fait prisonnier en Espagne. Chap. XLII. Guibelin reçoit de Charles la ville d'Andernas, « qui est située entre les Pyrénées et Toulouse », qu'on appelle aujourd'hui « Lancerita ou Lancierta » et qui était alors au pouvoir des Sarrasins. L'empereur fait Guibelin chevalier; puis il meurt, et Guillaume fait porter son corps à Paris. Eloge de Charlemagne. Chap. XLIII. Guillaume va lui-même à Paris avec le jeune Louis : il assemble ses frères et leur fait une belle exhortation en faveur de « l'héritier de France ». Chap. XLIV. Les frères de Guillaume lui promettent solennellement de ne jamais abandonner Louis, qui est spécialement confié à la garde de Bernard et de Beuve. Chap. XLV. Tous les barons, même les Mayençais, jurent alors fidélité au fils de Charles et retournent ensuite dans leurs fiefs. = Livre III, chap. I. Guibelin obtient de Guillaume dix mille chevaliers et entreprend avec eux la conquête d'Andrenas. Un combat singulier est décidé entre Guibelin et le prince païen de cette ville, Apolinas. Si Guibelin est vainqueur, il aura la ville; s'il est vaincu, il se retirera avec son armée. Chap. II. Victoire de Guibelin. La fille d'Apolinas, Clairette, s'est prise d'amour pour Guibelin, même avant de l'avoir vu. Apolinas, vaincu, propose au jeune vainqueur de lui donner à la fois sa fille et sa cité. Chap. III. Prise d'Andrenas; baptême d'Apolinas et de Clairette; mariage de Clairette et de Guibelin. Chap. IV. La scène change. Le « roi de Barbarie », ayant appris la mort de Charles, vient mettre le siége devant Toulouse. La ville est défendue par Gautier, qui se hâte d'envoyer un message à Guillaume. Celui-ci réunit le Conseil qui prend des résolutions suprêmes : il est convenu que l'on fera un appel solennel à tous les barons de l'Empire et que l'on demandera à Rome des indulgences pour la guerre sainte. Chap. V. Cent quatre-vingt mille Chrétiens répondent à l'appel de Guillaume : énumération des principaux chevaliers; Guibelin est là avec Apolinas; Bernard reste à Paris pour y garder le jeune Louis. Chap. VI. Guillaume, d'une part, et le roi de Barbarie, de l'autre, font leurs dispositions stratégiques. Chap. VII. Grande bataille sous les murs de Toulouse. Exploits de Guibelin et d'Aïmer : Guibelin fait prisonnier; mort du roi païen Arganoro qui tombe sous les coups de Guillaume. Chap. VIII. Le roi Borel, fils aîné du roi de Barbarie, est fait prisonnier par les Chrétiens. Chap. IX. Le roi de Barbarie propose d'échanger Guibelin contre Borel; mais on ne peut tomber d'accord, parce que Guillaume demande, en outre, les deux villes d'Orange et de Nîmes. Chap. X. L'action se transporte à Paris. Complot contre le fils de Charlemagne; les Mayençais trempent dans cette conjuration que dirigent « Gurone di Mantoia, Ganetto da Pontieri et Giulimer. » Bernard, prévenu à temps, s'arme, prend Louis et s'enfuit de Paris avec cent cinquante chevaliers. Ils ne s'arrêtent qu'à Avignon.

avait tant aimée [1]. C'est lui qui eut pour neveu cet illustre Vivien, nouveau Roland, qui, élevé dans une famille

Chap. XI. Confusion des traîtres quand ils entrent à Paris dans le palais impérial et n'y trouvent plus Louis. Ils jurent de garder le secret sur toute cette affaire. Chap. XII. Bernard, cependant, arrive à Avignon, se fait donner mille chevaliers, et va jusqu'à Toulouse où il apprend secrètement à Guillaume les tristes affaires de Paris. Échange de Guibelin avec Borel; trêve entre les deux armées. Chap. XIII. Festin immense, auquel prennent part les Chrétiens et les Païens. Chap. XIV. Les conjurés de Paris, Gurone, Ganetto et Giulimer ont l'audace de venir au camp de Guillaume; leurs craintes à la vue de Bernard. Les Païens se retirent qui en Aragon, qui en Afrique; et Guillaume, pour déjouer les calculs des Mayençais, fait revenir à Paris toute l'armée chrétienne avec l'héritier de Charles. La trêve va durer cinq ans. Chap. XV. De retour à Paris, Guillaume fait pendre quinze des Mayençais. Après cette exécution, tous les barons chrétiens retournent dans leurs pays. Bernard et Beuve restent toujours à Paris, comme les gardiens du jeune roi. Paix universelle. Chap. XVI. Changement de décor. Nous voici près du roi Thibaud qui fait la guerre en Macédoine, en Epire, en Esclavonie et en Albanie. Secours envoyé à Thibaud par le roi de Rames : ce renfort est commandé par Malduche de Rames et Iserano qui faisaient partie de la grande expédition de Toulouse et font à Thibaud le plus grand éloge de Guillaume. Thibaud ne peut croire à tant de vertu et, pour en mieux juger, envoie à Paris son espion Verzieri. L'espion se décide à attendre le couronnement de Louis, pour en raconter tout le détail à son maître. Chap. XVII. Fin de la trêve. Des bandes de brigands ravagent le pays près d'Orange et de Nîmes. Les habitants se plaignent à Guillaume qui se plaint lui-même au roi de Barbarie : « Ces deux villes ne m'appartiennent pas, » répond celui-ci, « elles sont à Thibaud d'Arabe *per dota di dama Orabile* ». Guillaume se tait, mais jure de se venger. Chap. XVIII. Cependant les sept années qui séparaient Louis de sa majorité vont finir. Guillaume prépare la grande fête du couronnement et y convoque toute la chrétienté. Ses frères, avec leurs femmes et leurs enfants, y sont particulièrement invités. Chap. XIX-XXIII. Description très-détaillée des tapisseries qui ornent la *piazza di Parigi*. On les divise en quatre séries qui forment une véritable encyclopédie. (Histoire sainte : *giudei;* profane : *pagani;* de l'islamisme : *saraïni;* de l'Église : *cristiani.*) Des trônes sont disposés pour le Pape et l'Empereur, et un peu plus bas, pour le roi de France. Chap. XXIII. Couronnement de Louis par Guillaume lui-même. Le Pape n'est guère là que comme spectateur. Fêtes et tournois. Chap. XXIV. Joûtes. Bertrand, fils de Bernard, y est d'abord vainqueur; mais un inconnu partage cette gloire; c'est Vivien, fils de Garin, celui qu'à cause de ses armes on appellera « Vivien de l'Argent ». L'espion de Thibaud, Verzieri, quitte Paris pour aller rendre à son maître un compte exact de tout ce qu'il a vu. Mort de Folieri, auteur des trois premiers livres des *Nerbonesi.* = Livre IV. Chap. I. Le nouvel auteur (?), celui qui continuera l'œuvre de Folieri, ce sera Uberto duca di San-Marino (c'est Herbert de Dammartin qu'il faut reconnaître sous ces noms étranges). Et, dans le présent livre, il va principalement raconter la prise d'Orange et de Nîmes. Chap. II. Le « *Charroi de Nimes* » commence. Guillaume, qu'on appelle ironiquement « Guillaume sans terre », est réellement le seul des enfants d'Aimeri qui n'ait pas encore été dépourvu. Il jette son dévolu sur Orange et sur Nîmes; mais le jeune Empereur se montre déjà ingrat et ne lui veut donner que deux mille chevaliers. En revanche, Bertrand, fils unique de Bernard de Busbant, demande à suivre Guillaume et finit par arracher le consentement de son père. Chap. III. Guil-

de marchands, révéla de bonne heure son courage héroïque et donna Luiserne aux Chrétiens [m]; ce téméraire 

laume et Bertrand entrent sur le territoire de Nîmes et font prisonnier un sarrasin nîmois qui leur dit le plus grand mal du roi païen de la ville, Arpirot. « Quel moyen prendre pour pénétrer dans Nîmes? » Le Nîmois leur suggère la fameuse, la lumineuse idée des tonneaux. Aussitôt dit, aussitôt fait. Bertrand se déguise en charretier et Guillaume en marchand. Chap. IV. Guillaume et Bertrand pénètrent dans la ville, sous le prétexte de vendre une belle armure à Arpirot. Au premier cri de Guillaume, les chevaliers sortent des tonneaux où ils se sont cachés. Mort d'Arpirot; prise de Nîmes; baptême des Nîmois. Chap. V. La scène, soudain, est transportée dans Orange. Guillaume coupe les vivres aux Sarrasins qui occupent cette antique cité, et bientôt on y meurt de faim. Dans les prisons d'Orange se trouve précisément Guyon, fils d'Anseïs d'Espagne : il s'échappe et vient trouver Guillaume à Nîmes. Il lui raconte en détail toute son histoire et surtout lui dit merveilles de dame Orable. Chap. VI. Guillaume décide Guyon à revenir avec lui dans Orange et à lui servir de guide. Ils se font passer pour voyageurs et prétendent qu'ils ont une lettre de Thibaud à remettre à Orable. Chap. VII. Entrevue secrète de Guillaume avec Orable dans Orange : coquetteries, baisers. « Si « Guillaume est vainqueur de Dragonetto, qui est le prince musulman d'O- « range, il sera le mari d'Orable. Sinon, non. » — « Va, » lui dit Orable, « retourne à Nîmes et reviens en sur-le-champ pour faire le siége d'Orange ». Chap. VIII et IX. Retour de Guillaume à Nîmes. Expédition contre Orange : défaite des Chrétiens; mort de Guyon, dernier fils d'Anseïs, roi d'Espagne. Mais ce n'est encore rien et la défaite des Chrétiens n'est pas assez complète. « Ruberto d'Avignon » succombe aussi sous les coups du terrible Dragonetto. Guillaume reste seul, et est bientôt forcé lui-même de se renfermer dans Nîmes. La défaite semble irréparable. Chap. X. Joie des Païens d'Orange à la nouvelle de la victoire de Dragonetto. Orable feint la joie, mais, au fond, elle est fort triste : car elle aime Guillaume. Chap. XI. Guillaume parvient à rentrer dans Nîmes; mais, hélas! dans quel état! Bertrand le console et le décide à demander du secours au roi Louis. Guillaume y veut aller lui-même, et part dans la direction de Paris. Chap. XII et XIII. Guillaume arrive près du roi Louis et ne reçoit de lui que rebuffades. La Reine, sœur de Guillaume, obtient de son mari ce que Guillaume demande; (même scène que dans *Aliscans,* sauf que la Reine joue ici un plus beau rôle). Bref, le comte part avec quatre mille hommes et rejoint Bertrand à Nîmes. Nouvelle expédition contre Orange. Mort de Dragonetto; triomphe des Chrétiens. Baptême d'Orable qui désormais s'appellera « Tiborga »; son mariage avec Guillaume. Chap. XIV. Thibaud d'Arabe apprend ces tristes nouvelles. Il réunit une armée de trois cent mille hommes, il vient mettre le siége devant Orange. Chap. XV-XVI. Guibourc « Tiborga » excite le courage de Guillaume, et Bertrand, *per amore de donna Tiborga,* s'engage à combattre contre le roi Arpin. Chap. XVII. Bertrand engage, en effet, une lutte terrible contre ce redoutable adversaire et le tue; mais le vainqueur est lui-même à moitié mort. Chap. XVIII. Sortie de Guillaume; attaque nocturne contre les Païens; mort des rois sarrasins « Argos di Bosina » et « Corsebrun di Damaxo ». Chap. XIX. Le siége se poursuit. Guérison de Bertrand. Guillaume tue le roi « Chiaramonte di Turchia ». Chap. XX. Premier duel entre Guillaume et Thibaud : victoire du païen. Chap. XXI. Famine à Orange. Chap. XXII. Guillaume et Guibourc envoient Bertrand demander encore du renfort au roi Louis. Chap. XXIII. Il s'agit pour Bertrand de traverser toutes les lignes des ennemis. Trois fois il échoue. Chap. XXIV. Néanmoins il y parvient et se rend tour à tour auprès de

Vivien, qui fit le vœu de ne jamais reculer d'un pas devant les Sarrasins, et qui provoqua, par de cruelles

Guibert d'Andrenas, de Bernard de Busbant, d'Arnaud de Gironde et de Garin d'Anséune, et enfin auprès de Louis. Chap. xxv. Nouvelle ingratitude du Roi de France : il refuse toute aide à Guillaume, Bertrand s'indigne; la Reine intercède et le secours est enfin accordé. Chap. xxvi. Malgré les protestations d'un Mayençais, « Guilimieri di Baiona », que Bertrand tue sur place. le fils de Charlemagne se décide à prendre le commandement d'une grande expédition contre les Païens qui assiégent Orange. Chap. xxvii. Cependant Bertrand s'apprête à l'aller trouver pour y rencontrer Aïmer le Chétif qui fait, de concert avec Vivien, la guerre aux Sarrasins. Chap. xxviii. Expédition de Vivien en Portugal, il prend la ville de Galizia où, bientôt après, il est assiégé par les Païens. Chap. xxix. Sortie de Vivien qui construit le château de Monte-Argiento. Chap. xxx. Reprise du siége de Galizia. Chap. xxxi. Vivien est, au bout d'un an, sur le point de mourir de faim avec tous les siens. Chap. xxxii. Il parvient à s'enfuir et à s'enfermer dans son château de Monte-Argiento. Chap. xxxiii-xxxv. Aïmer essaie en vain de porter secours à Vivien; batailles sous Monte-Argiento; exploits de « Guiscardo », frère de Vivien; arrivée de Bertrand au camp chrétien. Chap. xxxvi. Grande bataille : Bertrand tue « Maderante »; les Chrétiens sont vainqueurs. Chap. xxxvii. Vivien et Guiscardo font une sortie; « Gutifer » tombe sous les coups de Vivien qui combat ensuite contre « Miltribal »; le camp des Sarrasins est au pouvoir des Chrétiens. Chap. xxxviii. C'est alors que Bertrand raconte la grande détresse de Guillaume et sollicite vivement des secours pour son oncle, qui ne lui sont pas accordés sans quelque peine. Quoiqu'il en soit, voici que deux armées se précipitent à l'aide des Chrétiens d'Orange : l'une est celle des chevaliers d'Espagne, dont Bertrand et Vivien sont les chefs; l'autre, qui ne compte pas moins de cent cinquante mille hommes, vient de Paris sous les ordres du roi Louis. Chap. xxxix. C'est Aïmer qui sera le général en chef. Chap. xl et xli. La grande bataille commence sous les murs d'Orange qui est ravitaillée par Bertrand et Vivien. Chap. xlii. Deux des fils d'Aimeri, Guibert d'Andrenas et Guérin d'Anséune, sont tués par Thibaud qui en blesse un troisième, Aïmer; mais Thibaud, à son tour, est grièvement frappé au bras par Vivien. Chap. xliii. Trêve. Thibaud lève le siége et Louis retourne à Paris où l'on emmène le pauvre Aïmer, dont les plaies sont, dit-on, empoisonnées et qui ne tarde pas à mourir. Guillaume demeure dans sa ville d'Orange, et Vivien rappelle aux Narbonnais la promesse qu'ils lui ont faite en Portugal, au moment même de leur départ pour Orange, de l'aider à conquérir le royaume de « Ragona ». = Livre V, chap. i-viii. Conquête de l'Aragon par les Narbonnais qui s'emparent successivement de Tolosa, de Valenza et de Perpignan. Chap. ix-xiv. Prise de Barcelone par l'armée de Vivien à laquelle se sont joints les chevaliers de Bernard, de Beuve, d'Arnaud, de Boson d'Auvergne et de Hue de Floriville. Chap. xiv-xvii. Siége et prise de Saragosse. Chap. xviii-xx. Siége et prise de la « città de Galatevitto » Mort de « Gatamor », qui était le seigneur de la ville. Vivien est couronné roi d'Alisiante et de Ragona. Chap. xxi-xxii. Fêtes et joutes. = Livre VI, chap. i-vi. Ces premiers chapitres sont un résumé confus et inintelligent de notre chanson d'*Aliscans*. Thibaud et l'Aumaçour attaquent Vivien en Aragon. Bataille épouvantable : les sept fils de Guibert sont tués; Guillaume perd vingt mille hommes et s'enfuit d' « Alisiante ». Chap. vii-xiv. Il parvient, après une fuite qui ne dure pas moins de huit jours, à rentrer dans Orange, suivi de près par Thibaud, qui met de nouveau le siége devant cette malheureuse ville. Douleur de Guibourc qui trouve cependant la force de consoler Guillaume et

agressions, l'épouvantable défaite d'Aliscans, où il devait si glorieusement succomber [n].



le décide à demander du secours à ses frères et au roi Louis. Gérard est chargé de ce message et s'en acquitte avec succès près de Hue de Floriville et de son fils Foulque qui est alors fait chevalier; près « d'Aimerighetto », à Andrenas; près de Bertrand, à « Busbante »; près de Beuve, à « Cormaris »; près d'Arnaud, à Gironde et près du roi Louis, à Paris. Départ pour Orange d'une immense armée chrétienne. Chap. xv-xvi. Batailles sous les murs d'Orange. Ici paraît une héroïne nouvelle, Anfelise, qui est représentée comme la sœur de Thibaud dans notre chanson de *Foulque de Candie,* et c'est cette chanson même que le compilateur italien entreprend ici de résumer. Anfelise se prend d'amour pour Foulque, fils de Hue de Floriville. Chap. xvii-xix. Exploits de Foulque qui triomphe de « Manduit de Rames » et fait Anfelise prisonnière. Chap. xx-xxix. En ce moment, la grande armée commandée par le roi Louis fait son entrée sur le théâtre de la guerre. Bataille sur le pont du Rhône, qui ne dure pas moins de quatre jours. Chap. xxx-xxxv. Entrevue entre Foulque et Anfelise; promesses de mariage. L'île de Candie servira de dot à la jeune païenne, que l'Aumaçour veut en vain marier à Mauduit et qui part pour son île dont elle veut réserver la possession à Foulque. Chap. xxxvi-xl. Les Chrétiens à Candie; baptême d'Anfelise, son mariage avec Foulque. Chap. xli-xliii et livre VII, chap. i-xvii. Colère de Thibaud en apprenant cette nouvelle. Après de nouvelles batailles près d'Orange et sur le bord de la mer, après une nouvelle victoire de Guillaume, Thibaud se rembarque et nous le retrouvons bientôt à Candie avec l'Aumaçour. Les Païens engagent tout aussitôt la lutte avec les Narbonnais. Malgré les exploits de Bertrand et de Foulque, ceux-ci se voient bientôt forcés de demander du secours à Guillaume qui ne se fait pas attendre, et au roi Louis qui se met à la tête d'une expédition nouvelle. = Livre VII, chap. xviii. Arrivée du roi Louis à Candie : nouvelle bataille; victoire éclatante des Chrétiens. Chap. xix-xxiv. Thibaud s'enfuit et se réfugie jusque dans son pays, *in Iscalona*. Le roi de France l'y poursuit. Siége d'Ascalon. Thibaud, en sa détresse, fait un appel désespéré à tous les peuples païens. Chap. xxiv-xxvii. Seize rois ont répondu à l'appel de Thibaud; d'un autre côté, le Pape a envoyé à l'armée chrétienne un de ses cardinaux. Bataille suprême; mêlée horrible. Chap. xxviii-xxxvi. Episode du « Povre Veü » (povero-veduto) : c'est un bâtard de « Gin de Cormaris », qui a été pris tout enfant par les Sarrazins et qu'ils ont élevé. Il est un de leurs champions les plus redoutables; mais il passe un jour dans le camp des Chrétiens et devient l'ennemi acharné de ses anciens amis. Fin de la guerre. Ici se terminent également les emprunts que l'auteur italien a faits à *Foulque de Candie*. Chap. xxxvii-xxxix. Le « roi de Ramesse » (c'est notre *Desramé*) a quatorze fils : l'un d'eux, qui s'appelle Renouard, a été un jour vendu par des marchands à des chrétiens qui l'ont eux-mêmes vendu au roi Louis. Sur ces entrefaites, le roi Desramé, qui veut conquérir toute la chrétienté occidentale, s'embarque à « Orcanor ». Commencements d'un nouveau drame. Chap. xl-xliii. Nouveau siége d'Orange. Exploits de Guillaume et de Renouard. Victoire des Chrétiens. Renouard, que l'on reconnaît pour le fils de Desramé, épouse à Paris la fille de Charlemagne, la sœur du roi Louis. Chap. xliv. La femme de Rainoart, « Olizia » (l'Aalis de notre *Aliscans*) met au monde un fils que Desramé fait changer contre un autre enfant. Mort de la jeune mère; Renoard se fait ermite. Chap. xlv-xlviii. Alliance étrange et inattendue de Thibaud avec Guillaume qui va jusqu'au fond de la Syrie, au secours de son ennemi le plus acharné. Chap. xlix-l. Après un épisode singulier où l'on voit (?) *Come Viviano ina-*

II PART. LIVR. II. CHAP. I.

C'est ce Guillaume qui fut vaincu lui-même dans cette célèbre bataille d'Aliscans, comme Roland l'avait été à

*mori d'una gentile dama nipote di Tibaldo, e avendo ongni suo piacere, Tibalto lo sepe e con uno dardo lo uccise il detto Veviano,* nous lisons, sans transition, un résumé bien écourté du *Moniage Guillaume,* et assistons à la pénitence sincère de Guillaume et de sa femme, qui se font ermites. Chap. LI-LIV. Nouveau siége d'Orange, qui ressemble à tous les précédents. Les assiégés envoient demander du secours à tous les Narbonnais et surtout à Guillaume, Chap. LX-LXII. Le messager, nommé « Casello », essaie d'arracher Guillaume à son désert et y parvient. Mais le vieux comte ne fait pas une longue apparition dans ce monde qu'il veut décidément abandonner, et il ne tarde pas à regagner son ermitage, après avoir laissé toute sa seigneurie « Namerighetto d'Oranga ». Chap. LXIII-LXVI. Bertrand devient ici le principal représentant de toute l'antique geste narbonnaise et le centre réel du récit. Pris lui-même de scrupules pieux, il va se confesser à Rome avec Casello. Chap. LXVII-LXX. Nouvelle guerre contre le Soudan de Babylone « Cowes d'Alis ». C'est la plus terrible de toutes celles qui ont été racontées jusqu'ici, et jamais la Chrétienté n'a été exposée à un si grand péril. Siége du château d'Almont. Les dernières pages des *Nerbonesi* ont pour objet le dénouement de cette lutte de géants. Mort de Bertrand; angoisse des Chrétiens. Le ciel a pitié de leur douleur et le Soudan meurt, « frappé, » dit-on, « par un chevalier mystérieux, vêtu de blanc ». Cette mort est le salut de la Chrétienté. Or, le roi de France n'est plus Louis : c'est son fils Charles-Martel. Il mande à Guillaume Capet, qui est à Paris, de venir prendre part à la lutte contre les Sarrasins. Celui-ci sort de Paris avec toute sa gent et décide du succès de la journée; grande victoire; massacre des Sarrasins, joie universelle. Les *Nerbonesi,* toutefois, s'achèvent sur une note lugubre. Charles-Martel n'est pas digne de ses prédécesseurs : c'est un orgueilleux, et Dieu le veut punir. Le Diable l'enlève un jour, et les Français perdent pour toujours le sceptre impérial qui passe en d'autres mains. — Telle est l'analyse succincte des *Nerbonesi,* chapitre pour chapitre. Nos lecteurs en trouveront une autre, beaucoup plus développée, à la fin de notre cinquième volume. = § 9° Concordance entre les *Nerbonesi* et les chansons françaises. [1] L'auteur des *Nerbonesi* a eu certainement sous les yeux un ou plusieurs manuscrits cycliques, contenant la plupart des chansons de la geste de Guillaume. — [2] D'après une étude attentive de la compilation italienne, on peut dresser le tableau suivant où l'on établit une concordance entre nos vieux poëmes, d'une part, et, de l'autre, les différents livres et chapitres des *Nerbonesi* :

| | | |
|---|---|---|
| Livre I.... | Chap. I.............. | *Enfances Guillaume.* |
| » .... | » II-VII.. .... . | *Macaire.* |
| » . . | » VIII.......... | *Enfances Guillaume.* |
| » .... | » IX-XII........ | *Macaire.* |
| » .... | » XIII-XXVIII... | *Enfances Guillaume.* |
| » .... | » XXIX-XLVI.... | *Departement des enfans Aimeri.* |
| Livre II... | Chap. I-XXXIII....... | *Siege de Narbonne* (avec une seconde partie où Aimer le Chetif joue un rôle considérable). |
| » .... | » XXXIII-XLV.... | *Couronnement Looys.* |
| Livre III... | Chap. I-IX........... | *Guibert d'Andrenas.* |

Ronceveaux; qui, poursuivi, traqué par les païens, eut tant de peine à sauver une vie si précieuse à la chrétienté



| | | |
|---|---|---|
| Livre III... | Chap. x-xii......... | *Couronnement Looys.* |
| » .... | » xii-xiii....... | *Guibert d'Andrenas.* |
| » ... | » xiv-xxiv ..... | *Couronnement Looys.* |
| Livre IV... | Chap. i-iv........... | *Charroi de Nîmes.* |
| » ... | » v-xiii ........ | *Prise d'Orange.* |
| » .... | » xiv-xliii...... | *Aïmer le Chetif (??).* Influence du *Siège de Barbastre* COMPLÈTEMENT *défiguré (?).* |
| Livre V.... | Chap. i-xxii......... | *Chevalerie Vivien.* |
| Livre VI... | Chap. i-viii......... | *Aliscans* (1re partie). |
| » .... | » viii-liii ...... | *Foulque de Candie* (1re, 2e et 3e chansons). |
| Livre VII.. | Chap. i-xxxvi ...... | *Foulque de Candie* (4e et 5e chansons). |
| » .... | » xxxvii-xxxix. | *Aliscans* (2e partie : *Renoart*). |
| » .... | » xl-xliv ...... | *Bataille Loquifer* et *Moniage Renoart,* excessivement abrégés. |
| » .... | » xlv-xlviii... | *Foulque de Candie.* |
| » .... | » l-lii......... | *Moniage Guillaume.* |
| » .... | » liii et suiv... | ....... ......? |

3 Le traducteur italien prend avec les textes français qu'il a sous les yeux des libertés illimitées. Il change non seulement la physionomie, mais l'affabulation de la plupart de nos poëmes. 4 Plus il avance dans sa tâche, plus il se permet de ces libertés, plus il abrége ses modèles. Il en arrive, vers la fin de sa longue compilation, à ne plus consacrer que quelques pages, voire quelques lignes, au résumé de tout un poëme (*Bataille Loquifer, Moniage Renoart*). 5 Les poëmes qu'il a peut-être le plus scandaleusement défigurés sont ceux-là même qui sont le centre de tout le cycle, la *Chevalerie Vivien* et *Aliscans*. Il n'en a aucunement compris l'importance et a donné bien plus de place aux lieux communs de *Foulque de Candie*. C'est assez dire qu'il n'a pas eu l'intelligence de son modèle. 6 Le manuscrit cyclique que le compilateur italien avait sous les yeux devait être fort semblable aux mss. de la Bibl. Nat. fr. 776 et 1448, au ms. de Boulogne, etc. 7 Nous ne sommes pas certain de l'identification que nous avons proposée pour les chapitres xiv et suiv. du livre IV.

*c.* Déjà, comme on a dû le voir d'après l'analyse et les extraits précédents, les *Nerbonesi* étaient bien loin de nos Chansons de geste, dont ils ne craignirent pas de modifier l'esprit, et même les péripéties principales. Mais ce n'était pas le dernier outrage que dussent recevoir nos vieux poëmes en Italie. A la période des compilations en prose succéda celle des romans en vers. A la fin du quinzième siècle, un improvisateur, Cristoforo Fiorentino, surnommé l'*Altissimo,* se proposa (rude besogne) de mettre en octaves tous les *Reali*. Ce *poeta laureato* composa quatre-vingt-dix-huit chants en octaves, et les composa *al improviso*. Ces vers furent sans doute recueillis par ses auditeurs; mais, quant à terminer cette œuvre, il n'y put songer. Seulement, il annonça qu'il voulait plus tard ajouter à ces premiers chants « *l'histoire du fils de Charlemagne et des Narbonnais, du brave Tibald, des batailles et de la ruine de l'Empire.* » Mais il ne réalisa point son projet. Dans le courant de ce même siècle avait paru (sans doute à Florence) l'*Incoronazione del re Aloysi figliuolo di Carlo Magno imperadore di Francia,* dont l'au-

et à la France; qui fut forcé d'aller demander des secours à l'Empereur, une seconde fois ingrat. C'est à lui

teur était Michelangelo de Volaterra. Le livre n'a point de date plus précise. En 1557 parut à Florence la *Schiatta de' Reali di Francia,* avec ce sous-titre précieux : *La genealogia e discendentia de' Reali e paladini di Francia* E DE' NERBONESI *discusi del sangue di Chiaramonte* E DI MONGRANA. L'auteur de ce petit poëme, dont Melzi nous fait connaître le texte (*Bibliografia dei romanzi e poemi cavallareschi,* 2e édit., pp. 7 et suiv.), engage vivement ses lecteurs à lire les *Reali,* et notamment le *Pippino* et l'*Aspramonte ;* et il ajoute : « E leggi IL NERBONESE e sue schermaglie — Che troverai crudeli e gran battaglie — Che fè *Guglielmo* conte Lancioneri — Con quel *Tibaldo Re d'Arabia e Sire* — Che vi morì con tanti cavalieri — Che fia cosa impossibil pur a dire. » Puis (comme l'a remarqué L. Clarus avant nous) l'auteur de la *Schiatta de' Reali* se souvient tout à coup qu'il a omis quatre livres de batailles, et veut nous donner à ce sujet des explications devenues nécessaires : « Il primo libro si chiama NARBONNE, — Il quale s'ebbe un core de lione,— E discese *del sangue Narbonese* — E fu figliuolo del franco *Viviano.* — Colla grifagna c'era alla palese, — E stette già con Tibaldo pagano; — Ma pur de' *Nerbonesi* quel discese, » ... = Après le seizième siècle, nous ne trouvons plus rien de notable sur la diffusion en Italie des Chansons de notre geste. Après la période des versions françaises italianisées, après celle des compilations en prose, après celle des improvisations et des romans en vers, la légende de Guillaume fut abandonnée en Italie. Les six premiers livres des *Reali* furent réimprimés et le sont encore aujourd'hui, mais les *Nerbonesi* sont oubliés depuis trois siècles.

II. EN ALLEMAGNE. La propagation en Allemagne des Romans de notre geste a passé par trois périodes, par trois phases auxquelles on peut attacher les noms suivants : 1° AVANT WOLFRAM ; 2° WOLFRAM D'ESCHENBACH ; 3° APRÈS WOLFRAM. Nous allons les passer successivement en revue :

1° AVANT WOLFRAM, on ne saurait signaler rien de certain. Les fragments d'un *Gwillalm mit der kurzen Nase* que M. Roth a publiés dans les *Denkmæler der deutschen Sprache* (Munich, 1840) sont-ils véritablement antérieurs au *Willehalm* de Wolfram? Nous n'oserions pas l'assurer aussi nettement que L. Clarus (l. l., p. 309). Il en est de même de ce *Markgraf Wilhelm von Orantz* qui est cité dans un poëme inédit de Frédéric de Souabe, et de ces livres mentionnés au quinzième siècle par Puterich, qui composa, vers 1450, un poëme sur la noblesse bavaroise admissible aux tournois, et qui, parmi les vieux livres chevalesques, signale textuellement : « *Sand Wilhellens puech des annder* » et *Das erst und das letste sannd Wilhellens puecher zwei.* » (Clarus, l. l.) Toutes ces attributions sont trop vagues pour être scientifiquement adoptées. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'antérieurement à Wolfram, on connaissait au-delà du Rhin plusieurs poëmes français de notre geste. Wolfram en effet (éd. Lachmann, p. 426, 1re colonne) écrit ce qui suit : « VOUS AVEZ DÉJA ENTENDU, et on n'a pas besoin de « vous raconter UNE SECONDE FOIS comment Guillaume consentit à servir, « comment il conquit Arabelle, et comment beaucoup d'hommes y trouvèrent « la mort, etc. ». Ce qui prouve (comme l'ont observé Jonckbloet et Clarus) que la *Prise d'Orange* avait déjà pénétré en Allemagne. Le *Charroi de Nimes* avait peut-être été connu par Wolfram, qui fait dire à son Guillaume : « Je fus marchand, et pris alors Nimes, la bonne ville, avec des « charrettes, etc. ». Quant à la popularité d'*Aliscans*, elle ne paraît pas douteuse, et nous démontrerons aisément que l'auteur du *Willehalm* a eu notre

que le ciel envoya alors, comme un puissant allié, le géant Renouart, personnage héroï-comique, dont



poëme français sous les yeux, et s'est contenté de l'imiter plus ou moins librement.

2o Wolfram vivait à la fin du douzième, au commencement du treizième siècle : c'était l'heure où les Chansons de notre geste étaient dans tout l'épanouissement de leur gloire, et où un copiste inconnu transcrivait pour nous ce beau manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal où se trouvent *Aliscans*, la *Bataille Loquifer* et les deux *Moniages*. Un certain nombre de nos autres manuscrits sont contemporains de l'auteur du *Willehalm*. — Wolfram était Bavarois. A quelques lieues de Nuremberg, dans le pays appelé « Nordgau », est le château d'Eschenbach où sans doute il naquit. Sa vie fut agitée, et plus militaire encore que poétique. Dans les miniatures, il est toujours représenté avec l'armure et la rude physionomie d'un chevalier. Il se mêla activement à toutes les guerres privées qui déchiraient son pays : âme ardente et éprise des beaux coups d'épée. Le point culminant de sa vie fut le fameux tournoi poétique de la Wartburg, en 1207, où combattirent les plus illustres *minnesingers*. Wolfram, qui s'était d'abord résigné au rôle passif de juge, ne put s'empêcher de descendre à son tour dans la lice, et disputa le prix. (V. L. Ettmüller, *Der Singerkrieg auf der Wartburg*, Ilmenau, 1830.) Tel est le poëte qui était appelé à répandre en Allemagne la gloire de notre héros épique. Vers 1213 ou 1214, le landgrave Hermann de Thuringe lui commanda sans doute un poëme sur Guillaume; en même temps (suivant l'hypothèse fort raisonnable de M. Pey, qui a consacré une bonne étude à Wolfram d'Eschenbach), ce prince aurait remis au poëte un manuscrit français : « d'*Aliscans*. « C'est le duc Hermann, » dit Wolfram lui-même dans son *Introduction*, « qui me fit faire connaissance avec Guillaume, comte d'Orange. » Et il ajoute qu'il se propose de suivre un original français : « Ce qui se dit en fran« çais, écoutez-le en allemand. » Cependant Hermann mourut en 1216, et son fils lui succéda. Le nouveau landgrave était Louis IV, dit le Saint, mari de sainte Élisabeth de Hongrie. C'est sous son règne que Wolfram acheva l'œuvre commencée sous Hermann : dès la strophe 417 de *Willehalm*, le glorieux minnesinger fait une allusion à la mort de ce généreux protecteur. Rien ne prouve d'ailleurs, comme le suppose M. Pey, que Louis n'ait pas continué à Wolfram la protection et les faveurs de son père. (Voir, sur la vie et les ouvrages de Wolfram, l'ouvrage de San-Marte : *Leben und Dichten Wolframs von Eschenbach*. Magdeburg, 1836 et 1841; et aussi l'Introduction du *Wolfram* de Lachmann, Berlin, 1833.) — Parmi les œuvres de Wolfram, nous n'avons à examiner ici que le *Willehalm*, dont il est temps de donner le résumé. Ce poëme s'ouvre par une introduction où l'auteur expose rapidement ses relations poétiques avec le landgrave Hermann; où il le remercie de lui avoir fait connaître le comte Guillaume d'Orange; où il déclare enfin qu'il a travaillé d'après des sources françaises, et qu'il laissera de côté toute la première partie de l'histoire de Guillaume. Mais ce n'est là qu'une *préface* indépendante du poëme. Le véritable début de *Willehalm*, que les Allemands considèrent avec raison comme un des plus beaux morceaux de leur langue, est une invocation très-religieuse au Créateur de tous les êtres. » Dès ces premiers vers, on sent combien cette œuvre offrira un caractère différent de celui de nos Chansons : ce n'est plus là, à proprement parler, de la poésie sincèrement primitive. Après une seconde invocation à son héros, Wolfram entre enfin *in medias res* et nous raconte brièvement comment le comte Heimrich de Narbonne renvoya un jour de son palais ses sept fils Willehalm, Bertrand, Buovun, Heinrich, Arnalt, Bernart et Gybert : « Allez à la cour de

la vue seule excite le rire, mais dont le *tinel* est si terrible; qui passe sa vie à massacrer d'autres géants

Charles, » leur dit-il, « et comptez avant tout sur votre courage et sur l'a-« mour que vous pouvez inspirer à de nobles femmes; car vous ne recevrez « rien de moi. » Heimrich parlait ainsi parce qu'il voulait favoriser, au détriment de ses fils, un enfant étranger, un sien filleul qui lui avait été confié. C'est ainsi que Wolfram nous présente ses personnages; puis il abandonne à leurs destinées les enfants du comte de Narbonne et ne s'occupe plus que de Willehalm. Celui-ci (antérieurement à l'action de notre poëme) a enlevé la fille du roi païen Terramer, Arabelle; il l'a fait baptiser sous le nom de Gyburg, il l'a épousée. De là tant de guerres formidables, tant de sang répandu. Terramer, en effet, ne peut supporter le rapt de sa fille et rassemble une immense armée. Il débarque en France, tout frémissant de colère et voulant se venger à tout prix de l'outrage de Willehalm ; il est accompagné de son gendre Tibald, de son frère Arofel, du terrible Halzebier, roi de Falfunde, et du roi de Perse qui, dans nos Romans, est toujours qualifié d'*Amirant* et semble exercer dans sa ville de « Babiloine » une certaine suprématie sur tous les rois des Sarrasins. De son côté, Willehalm *Ehkurneis* (sic) rassemble ses vassaux Witschard, Gérard « von Blevi, » le paladin Bertrand et ses deux neveux Mile et Vivien. Autour du comte d'Orange se réunissent vingt mille chevaliers auxquels le fils d'Heimrich adresse une dernière allocution avant la bataille : « Ne laissez pas insulter votre foi par ces païens qui vous raviraient « volontiers votre baptême. » Les Sarrasins crient *Terrigent,* et les Chrétiens *Monschoy*. Le grand combat s'engage dans la plaine d'Alischans, et Willehalm fait merveilles avec sa grande épée « *Schoyuse* ». Halzebier s'empare de huit princes chrétiens qu'on se propose d'échanger un jour contre Arabelle. Vivien est blessé mortellement : on le foule aux pieds, il se relève, se plante énergiquement sur son cheval et se lance dans la mêlée. Mais il tombe, et s'asseoit à l'ombre d'un arbre. Le Démon veut alors se saisir de son âme : il est chassé par l'Archange, et Vivien meurt. Cependant la bataille continue : « O Gyburg, » s'écrie Willeham, « combien je paye cher votre « amour! » Ainsi finit le premier livre du poëme de Wolfralm. — Le comte d'Orange, malgré des prodiges de valeur, est enfin vaincu; il est forcé de s'enfuir. C'est alors qu'il rentre dans sa ville, où d'abord il ne peut, ô douleur! se faire reconnaître des siens. Par bonheur il a l'idée de leur montrer la cicatrice à laquelle il doit son surnom d'*Ehkurneis*, et ils consentent à lui ouvrir la porte de son propre château. Mais là, quelle détresse, quel abandon! Et comment résister plus longtemps à des ennemis si puissants et si nombreux? Willehalm se décide à aller demander du secours à l'empereur Loys. Il part, traverse la France, arrive près de Loys et en obtient, non sans peine, le secours qu'il attendait. D'ailleurs, il ne revient pas seul. Il emmène avec lui Rennewart, une sorte de géant brutal qu'il a trouvé dans les cuisines de l'Empereur, et qui est, comme on le saura plus tard, le propre frère d'Arabelle ou Gyburg. Une seconde bataille s'engage à Aleschans : Rennewart, armé d'une barre de fer, renverse, écrase des bataillons entiers. Halzebier reçoit un coup mortel; Terramer est grièvement blessé; les Païens se troublent, s'enfuient, se rembarquent. Les Chrétiens, maîtres du champ de bataille, enterrent leurs morts et embaument les corps de leurs rois. Alors, mais alors seulement, on s'aperçoit de l'absence de Rennewart, et Willehalm en pleure à chaudes larmes. Le poëme s'achève par le récit de cette vive et sincère douleur. Le comte d'Orange, avec Bertrand, se met en route pour retrouver son ami Rennewart; avant de partir, il veut se montrer généreux envers les vaincus, et met en liberté les vingt-cinq rois païens qu'il a faits prisonniers :

et à écraser joyeusement les païens ; qui, avec Guillaume, venge et fait oublier la défaite d'Aliscans [o] ;



« Je vous recommande, » dit-il, « à Celui qui connaît le nombre des étoiles « et qui donne la lumière de la lune. » Le marquis leur laisse une bonne escorte, et c'est ainsi qu'il quitta lui-même le pays de Provence..... — La plupart des critiques ont prétendu que le poëme de Wolfram est inachevé; et M. Pey, notamment, a attribué ce fait à la froideur du landgrave Louis, qui n'aurait plus protégé le minnesinger aussi chaudement que l'avait fait son père Hermann. Avant Ludwig Clarus, il n'y avait d'ailleurs qu'une voix à cet égard, et Gervinus avait été jusqu'à dire qu'il « est impossible, dans l'état « où nous est resté le *Willehalm*, de se rendre un compte exact de l'ordon- « nance de ce poëme. » (*Geschichte der poetischen National-Literatur,* I, p. 433). Lachmann espérait (c'était en 1833) qu'on retrouverait peut-être un jour l'original français dont s'était servi Wolfram, et que par là on pourrait reconstituer l'unité d'un poëme si déplorablement incomplet. Mais L. Clarus a pris en main la thèse contraire : il a prétendu, le premier, que le *Willehalm* n'était point une œuvre inachevée. Suivant lui, Wolfram a abandonné à dessein la fin du texte français d'*Aliscans,* parce qu'elle ne lui semblait ni assez épique ni assez chevaleresque. L'auteur allemand s'irrite contre Renouart, contre ce personnage comique que Wolfram a eu raison « d'envoyer aux calendes grecques ». « Le minnesinger, dit-il, a bien fait de se débarrasser de ce trouble-fête. Il était trop poëte pour tomber dans la faute des remanieurs français et diviser ainsi l'attention de ses lecteurs entre Guillaume, qui la mérite si bien, et Renouart, qui en est si indigne. C'est donc avec une admirable habileté qu'il a terminé son beau poëme par la disparition de Renouart. » (*Herzog Wilhelm von Aquitanien,* p. 344 et ss.) Il nous semble que l'opinion de L. Clarus mérite tout au moins d'être réfutée, et nous nous y rangeons volontiers. Malheureusement l'érudit allemand l'a appuyée par de mauvais arguments : « Il existe, dit-il, un manuscrit français qui contient le texte de la bataille d'Aleschans, *sans la seconde partie, consacrée aux aventures de Renouart.* » M. L. Clarus aurait bien fait de nous indiquer ce manuscrit, que nous ne connaissons pas et qui n'existe sans doute que dans son imagination. Les Allemands, d'ailleurs, ont hésité, pendant longtemps, à reconnaître l'origine absolument française du *Willehalm.* Leur admiration pour Wolfram était si vive qu'ils ne consentaient pas à voir un imitateur dans le plus grand de leurs poëtes. Lachmann penchait à croire que Wolfram avait été très-profondément orignal. Gervinus (*Geschichte der poetischen National-Litteratur der Deutschen,* 2e édition, I, p. 432) et Koberstein (*Grundriss der Geschichte der deutschen National-Literatur,* 4e édition, p. 217) s'accordaient à prétendre que l'original de Willehalm était perdu. Dans son *Anzeiger* (V, 182), Mone affirmait plus nettement que nos Chansons ne peuvent être la source du poëme allemand. (V. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange,* II, 215 et suiv.) Mais aujourd'hui personne ne nie plus la préexistence des Chansons françaises dont Wolfram, en son Introduction, *avoue lui-même s'être servi.* M. Hermann Suchier, dans une excellente Dissertation publiée en 1873 (*Ueber die Quelle Ulrich von dem Türlin und die æelteste Gestalt der Prise d'Orenge,* Paderborn, in-8o) affirme que Wolfram « n'a connu aucun autre poëme français qu'*Aliscans* », et M. Gaston Paris (*Romania,* II, 112) déclare « qu'il est porté à l'admettre. » Cependant, l'érudit français fait en faveur de *Guibert d'Andrenas* une réserve que nous ferons comme lui. « Il nous paraît difficile de croire que Wolfram, racontant qu'Aimeri de Narbonne avait déshérité tous ses fils au profit d'un sien filleul, se soit rencontré tout-à-fait fortuitement avec l'auteur de *Guibert d'Andrenas,* qui dit absolument la même

qui lutte avec le géant Loquifer et est transporté par les fées dans l'île d'Avallon, où Morgue le retint long-

chose. » Nous allons plus loin, et (sans parler de la *Prise d'Orange* et du *Charroi de Nimes* dont Wolfram avait à tout le moins entendu parler) nous persistons à croire que le poëte allemand a connu une des trois versions de notre *Departement des enfans Aimeri.* Quoi qu'il en soit, l'analyse que nous venons de donner prouve JUSQU'A L'ÉVIDENCE que le minnesinger a eu sous les yeux et qu'il a suivi servilement notre Chanson d'*Aliscans.* Il a défiguré certains noms, il a donné à ses personnages et à son action un caractère plus religieux, ou, pour mieux parler, plus théologique; mais il n'a rien changé d'important. C'est un calque. Il est même certain que plus d'une fois Wolfram n'a rien compris à son original : Jonckbloet et Clarus en ont donné quelques preuves curieuses. Le poëme français nous offre-t-il ce vers : « Et Salatrez li rois d'*antiquité* » (v. 1345)? Wolfram écrit : « Der gabz dem künege *Antikoté* »! Trouvons-nous dans notre *Aliscans* ces trois vers : « L'ame s'en vait, n'i pot plus demorer ; — En Paradis la fist Dex osteler — Avec ses angles et metre et *aloer* (v. 926-928) »? L'auteur du *Willehalm* traduit ce dernier mot par *lign aloé,* qui signifie *aloès*, etc., etc. A tout instant, d'ailleurs, Wolfram s'écrie que son héros est fort en honneur *en France;* que *les Français* témoignent de tel ou tel fait; qu'on en fait foi *en France,* etc. (V. Jonckbloet, l. l., p. 215.) En résumé, il est aujourd'hui démontré que le landgrave Hermann avait communiqué à son poëte favori un manuscrit français d'*Aliscans,* et que Wolfram s'en est perpétuellement servi sans toujours le comprendre, en se contentant d'ailleurs d'en modifier le début et d'en précipiter le dénoûment. — La valeur littéraire du *Willehalm* nous semble avoir été étrangement exagérée par les Allemands. Nous regrettons de voir F. de Schlegel (*Europa*, II, 138) appeler Wolfram « le plus grand poëte que l'Allemagne ait jamais produit». Mais, d'un autre côté, M. Gaston Paris est peut-être tombé dans l'excès opposé lorsqu'il a dit, de cette imitation allemande de notre *Aliscans,* que « c'est la copie terne et molle d'un de nos plus éclatants tableaux » (*Histoire poétique de Charlemagne,* p. 129). Il semble qu'il y a, entre ces deux opinions extrêmes, un juste milieu dans lequel nous voulons nous tenir. Le *Willehalm* est une œuvre réfléchie, travaillée et froide ; elle a cette correction qui est le caractère des œuvres classiques et durables; elle n'a point l'inspiration qui est le propre de la poésie primtive. Entre *Aliscans* et le poëme de Wolfram, il y a la même distance qu'entre notre *Chanson de Roland* et le *Ruolandes Liet.* Nos vieilles Chansons sont chrétiennes; les poëmes allemands sont théologiques, et même ecclésiastiques ou cléricaux. Le seul début du *Willehalm* donnera une juste idée du talent de Wolfram et de la nature de son style, qu'on voudra sans doute comparer à celui de nos Chansons. Nous ne pensons pas qu'il ait été encore traduit en français : « O toi, très-pur et sans tache, *trois* et pourtant *un,* créateur de tous les êtres, dont la puissance est sans commencement, sans interruption et sans fin; toi qui éloignes de moi les pensées coupables, — et tu es alors mon père et je suis ton enfant; — tu es noble au-dessus de toute noblesse. Laisse-toi guider, Seigneur, par ce qui est l'essence de ta vertu, et accorde-moi ta miséricorde quand je commets un crime contre toi. Ne me laisse point mettre en oubli, Seigneur, de quel immense bonheur j'ai été comblé. Je suis ton enfant, je suis ton rejeton; mais tu es très-riche, et, moi, je suis pauvre. Ton incarnation m'a rendu parent de ta divinité : qui dit *Pater noster*, tu le reconnais pour ton fils. J'ai puisé dans le baptême une force qui m'a délivré du doute; je suis très fermement attaché à cette foi « que je porte le même nom que toi ». Oui, Sagesse au-dessus de toute autre prudence, tu es le Christ, et moi je suis un Chré-

temps [p]; qui se convertit soudain, se fait moine à l'abbaye Saint-Julien de Brioude, et, après vingt au-



tien. Jamais on n'est arrivé, à travers toutes les recherches, à atteindre ta hauteur, ta largeur, ta profondeur infinie. C'est dans ta main que reposent les sept étoiles et leur cours autour du ciel. L'air, l'eau, la terre et le feu sont absolument dans ta puissance. Tout est entre tes mains. A ta parole accourent, autour de toi, les êtres sauvages et ceux qui sont apprivoisés. Ta divine puissance a placé au milieu de nous le jour clair et la sombre nuit, et les a distingués par le cours du soleil. Jamais on ne fut, jamais on ne sera ton égal... Envoie donc à mon esprit le secours de ta bonté et assez de lumière pour célébrer dignement en ton nom un chevalier qui ne t'a jamais oublié..... » Et maintenant comparez à ce début de Wolfram les premiers vers de notre *Aliscans :* « A icel jor que la dolor fu grans. — Et la bataille orrible en Aliscans, — Li cuens Guillaume i soffri granz ahans...» Les deux poésies, française et allemande, semblent se résumer exactement dans ces deux commencements si dissemblables. On peut choisir entre elles. — Nous terminerons tout ce qui se rapporte à Wolfram d'Eschenbach en signalant, après Lachmann, une traduction en vers latins du *Willehalm.* (V. l'éd. de Lachmann, p. XLII et suiv.) L'extrait suivant en donnera une idée : « Alme Deus mundi, sine nævo trinus et une, — Cuncta creata tua sunt, tu Deus omnicreator. — Ens sine principio, tua vis constat sine fine. — Quæ mala cogito si tua gratia rejicit a me, — Tunc mihi tu pater es, jam nunc puer ipse tuus sum. — Vana putem quæ prætereunt parentque beata, — Da mihi pœniteam quod delectatio suadet. — Nobilis, excelse, super omnem nobilitatem, — Hoc in me dele quod perficit in me actio prava. — O consanguinee mihi, tu prædives egeno, — Cum sis ipse Deus similis nobis homo factus, — Hinc homini conjuncta Deo cognatio surgit. — Quando *Pater noster* recitatur, id insinuatur : — Tu pater es verus, nos dat tibi gratia natos. — Jam mihi restat adhuc spes, æquivocatio tecum : — Christo christicola jungar cognomine sancto, etc., etc... »

3° Après Wolfram. Comme on vient de le voir, Wolfram n'avait guères emprunté à l'Épopée française que la légende d'*Aliscans.* Tout le commencement et toute la fin de la geste de Guillaume restaient ainsi inconnus à l'Allemagne, où quelques manuscrits et quelques jongleurs français avaient seulement circulé. Le succès prodigieux du *Willehalm* (succès attesté par les nombreux manuscrits qui nous en sont restés) était de nature à encourager les *minnesingers* à compléter l'œuvre de Wolfram. Quand un livre réussit, il ne manque jamais d'écrivains affriandés pour en exploiter le succès. Sous le règne du roi Ottocar de Bohême, c'est-à-dire entre les annés 1252 et 1278 (V. L. Clarus, l. l., p. 357 et ss.), Ulrich von dem Türlin entreprit d'écrire une Introduction, un commencement pour le *Willehalm.* Cet Ulrich von dem Türlin était un Bavarois dont les terres se trouvaient aux environs de Ratisbonne. Il ne connaissait nos Chansons françaises que par l'intermédiaire de Wolfram ; mais il crut qu'il avait assez d'imagination pour compléter l'œuvre de l'illustre *minnesinger.* Le poëme d'Ulrich von dem Türlin renferme 9630 vers, et a été publié par Casperson en 1781 (*Arabellens Entführung.* Cassel, in-4°). Lachmann prétend qu'il est incomplet, et Clarus essaye de démontrer au contraire qu'entre l'*Arabellens Entführung* et le *Willehalm,* il n'y a aucune solution de continuité, aucune lacune. L'œuvre d'Ulrich est, d'ailleurs, d'une médiocrité que les Allemands eux-mêmes ont pris soin de constater, et Gervinus a été jusqu'à l'appeler « un poëme misérable et froid que l'auteur a dû péniblement écrire à la sueur de son front. » Mais ce qui donne quelque intérêt à cette pauvre production, c'est l'action, ce sont les péripéties elles-mêmes, qui dans

tres exploits, se décide enfin à y mourir en odeur de sainteté [q].

l'œuvre allemande, diffèrent notablement de l'action et des péripéties de notre Chanson française. Dans nos *Enfances Guillaume,* Orable est représentée comme la sœur du roi païen d'Orange; elle est demandée en mariage, elle est épousée par le roi sarrasin Tibaut, mais elle tombe vierge encore aux bras de Guillaume. Dans le poëme allemand, au contraire, Arabelle vit d'abord en Orient, et son mariage est depuis longtemps consommé avec Tibaut : même elle en a eu un fils qu'Ulrich appelle « Ehmereitz ». Le Roman du continuateur de Wolfram, comme le *Willehalm*, s'ouvre par une prière, *Imitatores, servum pecus !* On y raconte ensuite comment Aimeri de Narbonne a conquis sa femme Ermengart de Pavie. A son lit de mort, le vieux comte exclut ses fils de sa succession, et donne son héritage au fils d'un vassal qui est mort à son service. Cette étrange décision est amenée, dans le poëme allemand, par un dialogue plus étrange encore entre Douceur et Honneur. Les fils d'Aimeri courent à leurs aventures, et Guillaume s'engage au service de Charles. Cependant Terramer envahit la France à la tête d'une innombrable armée, et Louis, qui vient de succéder à son père, rassemble tous ses vassaux contre les envahisseurs. Une grande bataille s'engage, Guillaume est fait prisonnier, et les Sarrasins l'emmènent en Orient, à Todiern. C'est là qu'Arabelle, femme de Tibaut, devient amoureuse du futur comte d'Orange. Elle le visite dans sa prison, elle fait entourer de laine les chaînes qui le blessaient. Cette captivité, hélas ! dure huit longues années. Mais un jour, ô bonheur ! Tibaut part pour une expédition contre un prince voisin, et laisse à sa femme la garde des prisonniers chrétiens. Arabelle tout aussitôt, ouvre à Guillaume les portes de la prison, joue avec lui aux échecs, lui demande le récit de toutes ses aventures, se fait instruire par lui de la foi chrétienne, soupire vers le baptême, et enfin s'échappe avec son captif sur un navire qu'elle a fait préparer. La traversée est pleine de péripéties émouvantes ; l'émir, qui commandait le vaisseau arabe, essaye en vain de s'opposer à la fuite de Guillaume et d'Arabelle. Le chevalier chrétien se jette sur les païens et en tue cent trente : le reste de l'équipage se rend. Mais les fuyards sont poursuivis, et ne parviennent qu'à grand'peine à débarquer dans l'île chrétienne de Montamar, où ils font une énergique et heureuse résistance. Les voilà sauvés, les voilà à Marseille. Le pape Léon vient à Avignon tout exprès pour baptiser Arabelle et la marier avec Guillaume ; la nouvelle chrétienne reçoit le nom de Guibourc, et le poëme d'Ulrich se termine, comme il a commencé, par une prière. — Tel est le poëme d'Ulrich von dem Türlin. Nous avions crû d'abord (*Epopées françaises,* 1re édition, III, 41) qu'il l'avait emprunté à un ancien poëme français, aujourd'hui perdu, lequel différait complètement des *Enfances Guillaume* et de la *Prise d'Orange,* et pouvait même, jusqu'à un certain point, s'intercaler entre ces deux chansons. Après la dissertation de M. Hermann Suchier (*Ueber die Quelle Ulrich von dem Türlin und die ælteste Gestalt der Prise d'Orenge,* Paderborn, 1873, in-8°), nous renonçons à notre premier système et admettons, avec MM. Suchier et G. Paris, « qu'Ulrich n'a eu sous les yeux aucun poëme français et qu'il s'est borné à développer, avec les ressources propres de son imagination, les indications sur le passé de Guillaume qu'il trouvait dans son modèle Wolfram. » En effet, « tous les passages à l'aide desquels Ulrich fait marcher son action peuvent se diviser en deux classes : 1° ceux qu'il a empruntés à Wolfram et qui se trouvent déjà en partie dans les poëmes français ; 2° ceux qu'Ulrich a introduits et qui sont inconnus tant à Wolfram qu'aux branches françaises.

C'est ce Guillaume dont tous les frères jouent un si grand rôle dans notre Épopée nationale. Beuve con-

Mais on ne rencontre pas un seul nom qu'Ulrich ait en commun avec les poëmes français tandis qu'il serait inconnu à Wolfram *(Romania,* II, 111). La démonstration est irrécusable, et nous en adoptons toutes les conclusions. — Vers 1250, un autre poète, Ulrich von Thürheim, s'était proposé de compléter par la fin le *Willehalm* qu'Ulrich von dem Türlin devait plus tard compléter par le commencement. De là ce poëme que M. Carl Roth a publié en partie *(Uolrich von Thurheims, Reinwart, Gedicht des XIII Jahrhunderts,* Regensburg, 1856), et dont le véritable titre est : *Der stark Rennewart* (le fort Renouart). Ulrich de Thürheim a travaillé d'après un modèle français que lui avait communiqué, dit L. Clarus, un minnesinger du nom d'Otto der Bogener. Puis, ce continuateur de Wolfram avait connu sans doute le poète même dont il achevait l'œuvre : Ulrich vivait à Oberthürheim, qui n'est pas loin d'Obereschenbach, où demeurait Wolfram. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nouveau poëte reprend le récit de Wolfram au point où celui-ci l'a laissé ; même il va jusqu'à citer le dernier vers du *Willehalm :* « Sus rûmt er Provenzâlen lant. » Puis, il entreprend (après une introduction théologique) de raconter les exploits de Renouart, de Maillefer et surtout de Guillaume. Il nous montre le comte d'Orange devenant ermite, et Guibourc se faisant nonne : nous assistons à leur mort sainte. En d'autres termes, il traduit à sa manière la *Bataille Loquifer* et les *Moniages.* Rien n'est plus ennnyeux que cette imitation des derniers poëmes de notre geste : c'est Lachmann lui-même qui en convient *(Introduction,* p. XIII), et un érudit contemporain ajoute que cette composition « trahit la vieillesse du poète. » Wolfram demeure infiniment supérieur à tous ses continuateurs. — Après les deux Ulrich, il nous reste encore à citer en Allemagne certains fragments en vers, trouvés en 1838 dans le dos d'une reliure de 1613, et publiés par Roth en 1840 *(Denkmæler der deutschen Sprache)* et l'*Oberrheinische Cronik* publiée en 1850 par Grieshaber (à Rastadt). Cette *Chronique,* qui fut composée entre les années 1334 et 1349, nous offre une liste des Papes et des Empereurs. Nous y voyons comment « Louis, fils de Charlemagne, épousa la sœur d'un Marquis qui fut longtemps prisonnier chez les païens, et auquel Dieu vint en aide sous les traits de la reine Arabelle. Cette reine se fit baptiser ; mais son père Terramer et son mari Tibalt s'en irritèrent grandement, et vinrent combattre le Marquis à Alischans. C'est là que moururent Mile et Fifianz. Cependant Dieu protégea l'époux d'Arabelle, ainsi que Rennewart, son ami, et il put conserver sa ville d'Orange et sa femme Guibourc. Même il finit par vaincre les païens. » Ainsi parle l'historien anonyme du quatorzième siècle, qui évidemment avait lu et résumait à grands traits l'œuvre de Wolfram et celle des deux Ulrich et qui, du reste, en parle comme d'une histoire véritablement authentique et universellement connue. D'où l'on peut conclure qu'au milieu du quatorzième siècle, la légende de Guillaume était encore très-populaire de l'autre côté du Rhin. Et même sa vogue n'était pas encore tombée au XVI[e] siècle; sous le titre : *Von einem Marquis ausz Frankreich,* Kirchhof a résumé, d'après le poëme d'Ulrich von dem Türlin, les aventures de Guillaume dont il a fait le chapitre 47 du livre II d'un recueil intitulé *Wendunmuth,* édité par Œsterlei en 1869.

III. Dans les pays néerlandais. *a.* A la fin du douzième siècle, au commencement du treizième (entre 1191 et 1217, suivant Jonckbloet) vivait Nicolas Persijn, de Harlem, qui est également connu sous le nom de Clai ou Klaes, et qui, pour se distinguer d'un autre Nicolas Persijn, de Harlem, s'est lui-même

quiert la fameuse cité de Barbastre, dans laquelle il est à son tour formidablement assiégé, tandis que son fils

appelé, du nom de sa mère, Nicolas von Brechten. Pour faire honneur au comte Guillaume I, qui avait été en Palestine avec son père et avait guerroyé contre les Sarrasins en Espagne, Nicolas de Harlem entreprit de célébrer un autre Guillaume qui avait également été en lutte avec les païens, et dont la renommée était très-populaire en France. C'est notre héros. Du poëme de Klaes, il ne nous reste malheureusement que deux fragments que Willems a publiés dans le *Belgisch Museum* (t. IV, p. 186), et qui se rapportent au *Moniage Guillaume*. Dans le premier, l'abbé Henri envoie frère Guillaume acheter du poisson pour la table des moines. Le nouveau religieux arrive sans armes dans la vallée de Sizeron, où des voleurs l'attaquent, etc., etc. Le second fragment nous montre Guillaume prisonnier de l'amiral Sinagos. Cette captivité dure sept ans; le comte d'Orange souffre de la faim; ses blessures se sont rouvertes; l'eau pénètre dans sa prison, et il est forcé de se réfugier sur une colonne. Mais voici qu'une aide lui vient du ciel : un ange guérit ses plaies. Et voilà qu'un autre secours lui vient de la terre : un de ses parents, Landry le timonier, s'occupe activement de sa délivrance. — *b*. Notre Roman de *Girart de Viane* (et non pas celui de *Garin de Montglane* comme l'a cru Bilderdijk, *Verscheidenheden*, IV, p. 126 et suiv.) a été également traduit ou plutôt imité en vers flamands. Quelques fragments de cette copie nous sont restés; Bilderdijk en a publié cent quatre-vingt-douze vers (l. l., 121-146). — *c*. Vers 1270, Jacques van Maerlant écrivit son *Spiegael historiael*. Dans le premier livre de sa quatrième partie, au chapitre XXIX, il s'élève contre les fables des Romans et les exagérations des Chansons de geste. C'est là qu'il parle assez longuement de notre Guillaume; c'est là qu'il reconnaît l'importance de la *Vita sancti Willelmi* et rappelle les travaux de Nicolas de Harlem. — *d*. Jean de Klerk (né en 1280, mort en 1351) écrivit vers 1318 ses *Gestes des ducs de Brabant* ou sa *Chronique rimée de Brabant*, dont M. J.-F. Willems a donné une édition complète en 1839. Dans ses trois premiers livres, Jean de Klerk se contente de copier Jacques van Maerlant, et reproduit fort exactement le chapitre destiné à combattre les récits chevaleresques. Voici le passage consacré à notre Guillaume : « Oec sijn somme walsche boeke, — Die waert sijn groter vloeke, — Die van Willeme van Oringhen — Grote loghene voert bringhen, — En willene beter dan Karle maken. — Willem, dat sijn ware saken, — Was eens daeghs een ridder goet, — Mer niet soe goet datmenne moet — Karlen yet gheliken allene, etc. » (vers 4162 et suivants). Et plus loin : « Wat dat si van Lancelote singhen, — Oft van Willeme van Oringhen, — Si wanen die tArleblanke comen, — Alsi daer hebben vernomen — Die grave ligghen, harentare, — Dat van Willems orloghe ware, etc. » (vers 4178 et suivants. On voit par là que la gloire de Guillaume jetait encore quelque éclat, durant la première partie du quatorzième siècle, dans ces pays néerlandais qui devaient un jour être gouvernés par des princes d'Orange dont on a voulu rattacher l'origine à notre héros. Cette gloire toutefois commençait à s'obscurcir; car Jean de Klerk s'est borné à ces quelques vers sur Guillaume d'Orange, tandis qu'il a longuement résumé *Amis et Amiles*, la Chronique de Turpin et plusieurs Romans de la geste du Roi. La popularité de Charlemagne a survécu partout à celle de Guillaume.

IV. Dans les pays scandinaves. Deux Chansons de notre geste ont passé dans la *Karlamagnus Saga*, dans cette compilation islandaise qui, rédigée sous le règne d'Haquin V (1217-1263), fut révisée cinquante ans plus tard et, au quinzième siècle, résumée en danois dans le *Keiser Karl Magnus Kro-*

Gérard et la belle Malatrie rappellent par leurs amours ceux de Baudouin et de Sébille dans la *Chanson des*

*nike.* Ces deux Chansons sont *Girart de Viane* et le *Moniage Guillaume.* La première a été servilement imitée dans la première branche de la *Karlamagnus Saga,* où cinq chapitres lui sont consacrés. Girard du Fratte y est appelé Girard de Vienne, du nom de sa capitale où Charlemagne le tient sept ans assiégé. La cause de la guerre n'est pas si compliquée que dans le poëme français : Girart « s'est seulement montré insolent vis-à-vis de l'Empereur » et a refusé de comparaître à sa cour. Roland et Olivier tiennent les premiers rôles dans cette action épique, qui se termine par les fiançailles du neveu de Charlemagne et de la belle Aude (V. *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 235). — Quant au *Moniage Guillaume,* il est évident que le compilateur islandais a eu sous les yeux un manuscrit français notablement différent de tous ceux que nous connaissons. On en jugera par le résumé de la neuvième branche de la *Karlamagnus Saga,* et nous abrégeons ici l'analyse que M. Gaston Paris en a donnée dans un remarquable article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* année 1865, p. 37-41 : « Charlemagne vient de conquérir une ville dont il a tué le roi. Cette ville, il la donne à Vilhjalm Kurneis, qui épouse la veuve du prince mort. Un jour, cette femme découvre un cheveu blanc sur la tête de son mari : « Fi! le vieillard! » dit-elle. Vilhjalm, triste et irrité, s'éloigne de son royaume et veut entrer soudain au service de Dieu. Il part, cherche un couvent et en trouve un où il se fait moine. Par malheur, c'est un monastère relâché, et dont le nouveau religieux ne parvient pas à réformer les mœurs. Certain hiver, il arrive que les vivres manquent, et Vilhjalm s'offre pour aller en acheter à la ville voisine. Mais il y a des voleurs sur le chemin, et il a reçu l'ordre de ne pas se défendre contre eux. Il doit leur laisser prendre tous ses vêtements, excepté sa ceinture. Les voleurs, en effet, attaquent l'ancien soldat, celui-là même qui, jadis, ne le cédait en bravoure qu'au seul Roland. Il se laisse dépouiller, il se laisse frapper, lui qu'autrefois on n'aurait pas insulté en vain. Mais il avait eu soin de se munir d'une riche ceinture brodée d'or, qui devait exciter rapidement et qui excite en réalité la convoitise des brigands. A peine y ont-ils porté la main que Vilhjalm arrache la cuisse d'un de ses ânes et s'en sert pour tuer les misérables. Il est vainqueur, et. ô bonheur! il n'a pas violé son vœu d'obéissance. Il se dirige alors, joyeux, vers son couvent dont il enfonce les portes. Les moines se cachent : il les poursuit, il les bat. Puis, il s'en va, et on n'entend plus parler de lui. » — Là se termine la première partie de cette branche de la *Karlamagnus Saga,* qui est, sauf le début, empruntée à notre *Moniage.* Mais la seconde partie ne ressemble à aucun poëme français. Elle offre un caractère étrange, et, suivant nous, primitif. Nous ne serions pas éloigné d'y voir un emprunt à la plus ancienne rédaction du *Moniage,* à une version malheureusement disparue..... « Au Midi vivait un homme riche appelé Grimaldus. Un jour, en menant ses troupeaux au bois, il aperçut un étranger en robe de moine et d'une taille gigantesque : « Apprenez-moi les nouvelles, » demande cet inconnu.— « Elles sont mau-« vaises, » répond Grimaldus. « Charlemagne s'apprête en ce moment à li-« vrer une bataille décisive aux Sarrasins, mais il craint étrangement d'être « vaincu. Il regrette Vilhjalm Kurneis. S'il était là, nous serions vainqueurs.» — « Voulez-vous que je vous remplace dans la bataille? » demande alors le moine à Grimaldus, qui de son naturel était poltron. — « Volontiers. » L'étranger monte à cheval, s'arme, brandit sa lance, part, arrive à l'armée de Charles et y prend la place de Grimaldus. Le grand combat commence. Le faux Grimaldus étonne l'armée par ses exploits et coupe la tête du roi Ma-

Saisnes [rs]. Guibert épouse la belle Augalete et se rend maître de la cité d'Andrenas [t]; Aïmer lutte contre le roi

dul. Charles est le plus étonné de tous : il croyait le seul Vilhjalm capable de tels coups d'épée. Mais quand vient l'heure de recevoir la récompense promise par Charles à celui qui le délivrerait du roi païen, le véritable vainqueur a disparu, et c'est Grimaldus qui reçoit le prix mérité par un autre. Quelques années après, l'étranger lui apparaît en songe : « Va vers Charle-« magne, » lui dit-il, « et dis-lui de bâtir une église près de la grotte où j'ai « passé vingt-cinq ans de ma vie. » Grimaldus se décide à se rendre près de l'Empereur et à lui raconter cette étrange vision. Le Roi se met à la recherche de l'inconnu; il ne tarde pas à trouver le corps d'un homme qui vient de mourir. Il est tourné vers l'Orient, il exhale une suave odeur. Mais Charles n'a eu besoin que d'un regard pour le reconnaître : c'est celui de Vilhjalm, c'est celui de Guillaume au Court Nez. » — Ainsi se termine cette branche de la compilation islandaise : elle renferme véritablement des beautés de premier ordre et de physionomie antique. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'elle est une de celles dont la traduction en danois est parvenue jusqu'à nous. (Rietz, *Scriptores Suecici medii ævi,* t. IV, Lund, 1842.) Beaucoup plus de *sagas* auraient sans doute été conservées si, comme le remarque Clarus, on n'en avait pas supprimé un grand nombre au moment de la Réforme et depuis son triomphe, « parce qu'elles étaient catholiques. » En 1814, ajoute l'auteur allemand, les Suédois en étaient encore à ignorer qu'ils avaient possédé, au moyen âge, une poésie chevaleresque, et que cette poésie leur était venue de la France. Mais, depuis lors, la science a marché.

V. En Espagne. Tandis que la légende de Guillaume n'a laissé aucune trace dans la littérature portugaise (V. la *Bibliotheca Luzitana* de Barbosa Machado), elle a eu quelque influence sur la littérature espagnole, et en particulier sur les romances. C'est ce qu'a constaté M. de Puymaigre : « Les poètes du midi de la France (?) ont inventé un Aymeric de Narbonne, père prétendu de Guillaume le Pieux. On trouve dans deux romances le nom, un peu altéré à la vérité (Almenique, Benalmenique), de ce personnage du cycle carlovingien. » (*Les Vieux Auteurs castillans*, II, 322.) M. de Puymaigre a pris le soin de nous traduire ces deux romances, dont le premier, tout au moins, mérite d'être cité *in extenso.* Nous lui empruntons volontiers cette traduction : « Du Soudan de Babylone, de celui-là je veux parler; que Dieu lui donne mauvaise vie et plus mauvaise fin encore. Il arma galères et navires. Ils partirent soixante mille pour aller combattre Narbonne la gentille. Ils vont jeter les ancres au port de Saint-Gile; ils font le comte prisonnier, le comte Benalmenique. Le descendant d'une tour, ils le mettent à cheval sur un roussin et lui donnent la queue pour bride afin de lui faire affront. Cent coups ils donnent au comte et autant au roussin; au roussin, pour qu'il marche ; au comte, pour le soumettre. La comtesse, dès qu'elle le vit, sortit pour aller au-devant de lui. « Cela me navre, seigneur comte, de « vous voir ainsi. Je donnerais pour vous, comte, soixante mille doublons ; et, « si cela ne suffit pas, comte, Narbonne la gentille; et si cela ne suffit pas, « comte, les trois filles que j'ai mises au monde. Je les ai mises au monde, « bon comte; vous les avez eues de moi. Et, si cela ne suffit pas, seigneur « comte, me voici moi-même.» — « Mille grâces, comtesse, pour votre bon « parler. Ne donnez pour moi, madame, pas même un maravédis. J'ai des « blessures mortelles, d'elles je ne peux pas guérir. Adieu, adieu, comtesse, « on m'ordonne de partir d'ici.» — « Allez avec Dieu, comte, et, avec la « grâce de saint Gile, Dieu vous fasse rencontrer le paladin Roland. » (*Les Vieux Auteurs castillans,* II, 350). Indépendamment des deux romances

Butor, qui doit être plus tard vaincu et tué par Guibert. Tous ces frères ensemble s'emparent de Cordres, de



consacrés à Benalmenique, il faut encore citer le fameux chant *Mala la visteis, Franceses*, où M. Gaston Paris voit en quelque manière les débris de toute une épopée perdue, dont Garin d'Anséune était le héros : « Vous « l'avez mal passée, Français, la chasse de Roncevaux ! Don Charles perdit « l'honneur, les douze pairs moururent ; on fit prisonnier Guarinos, l'amiral « des mers. » Guarinos échut à Marlotez, qui l'engagea en vain à se faire musulman. « Sur son refus de renier sa foi, le courageux chrétien fut jeté en prison. Il en sortit cependant, un jour que nul More n'avait pu abattre un immense *tablado* qu'avait élevé Marlotez. Ce païen, ayant appris que son captif se vantait d'être le plus adroit, voulut mettre son habileté à l'épreuve. Mais Guarinos, qui avait demandé d'être remis en possession de son cheval, tomba sur les Mores qui essayaient de s'opposer à sa fuite et parvint à regagner la France. » Tel est le résumé que donne M. de Puymaigre de ce fameux romance (l.l. II, 323). Il est certain qu'on y retrouve une partie des aventures de Garin, telles qu'elles sont exposées au commencement des *Enfances Vivien,* et surtout à la fin du *Siége de Narbonne.* Mais le poète espagnol n'a pas connu sans doute le trait principal de cet épisode héroïque. Les Sarrasins qui ont fait Garin prisonnier (soit après Roncevaux, comme l'assure l'auteur des *Enfances Vivien;* soit à son retour de Narbonne, comme il est dit dans le *Siége de Narbonne*), consentent à le délivrer, à la condition que son fils Vivien viendra se substituer à lui. De là une péripétie profondément dramatique dont le romancier espagnol n'a pu tirer parti. Il est d'ailleurs complètement inutile de supposer ici l'existence de toute une Chanson intitulée *Garin d'Anseüne* et aujourd'hui perdue. Avec les *Enfances Vivien,* le *Siége de Narbonne* et le romance espagnol, nous connaissons de ce héros tout ce que nos pères en connaissaient. Quant à la fuite de Garin (telle qu'elle est racontée dans les vers que M. de Puymaigre a traduits), cette ruse est, dans une autre de nos Chansons, mise sur le compte d'un autre héros moins connu et plus moderne, Simon de Pouilles (V. notre analyse de *Simon de Pouille*, III (2e édit.), 346-352).

Telle a été la diffusion à l'étranger de cette légende de notre Guillaume. Comme on le voit, cette diffusion n'a été ni aussi étendue ni aussi durable que celle de la geste du Roi. Mais, si elle n'a guère dépassé les limites du moyen âge, elle atteste encore une popularité vaste et profonde, à laquelle on ne pourrait comparer en Europe celle d'aucune autre poésie religieuse ou nationale.

### § 11. Travaux dont la geste de Guillaume a été l'objet.

Durant tout le seizième siècle et la première partie du dix-septième, la légende et l'histoire de saint Guillaume furent complétement laissées dans l'ombre. — [1] C'est à Catel que revient l'honneur d'avoir le premier éveillé l'attention des érudits sur la valeur poétique d'un héros trop longtemps oublié, et sur les Romans où il avait été célébré. Dans son *Histoire des comtes de Tolose* (1623), et dans ses *Mémoires de l'histoire du Languedoc* (1633), Catel fait les efforts les plus méritoires pour remettre en lumière les Chansons de notre geste dont personne ne supposait alors l'existence. Dans son *Histoire des comtes de Tolose,* il raconte avec une certaine joie la découverte qu'il a faite d'un de nos manuscrits cycliques. « J'ai rencontré, depuis n'a guères, dans les archifs du monastère Saint-Guillaume du Désert un grand livre en vers françois. Ce livre est fort ancien et a esté mal gardé. Il manque de plusieurs cayers, et la plupart des feuillets sont deschirés. » Et

Séville et de presque toute l'Espagne [u]; puis, ils perdent leur vieux père Aimeri, âgé de plus de cent soixante

il ajoute que ce manuscrit contient les *Enfances Guillaume,* le *Couronnement Looys,* le *Charroi de Nîmes,* et enfin le *Moniage Guillaume* (l. l., p. 50). Ce manuscrit, que nous avions d'abord cru perdu (*Epopées françaises,* 1re édit., III, p. 47), est celui-là même qui est conservé à la Bibliothèque Nationale fr. 774 (Voy. *Romania,* II, p. 335-336). Catel ne s'est pas rendu un compte exact des éléments de ce précieux manuscrit; mais son erreur est facile à comprendre, et il l'a réparée, en consacrant dans ses *Mémoires* plus de place encore à notre légende et à nos vieux poëmes. Rien n'était plus téméraire qu'une telle entreprise, si l'on veut bien se reporter à l'état des esprits d'alors qui étaient engoués de la seule antiquité. Catel a connu les chartes de fondation de Gellone, il a utilisé le témoignage d'Orderic Vital, il a élucidé les variantes des deux généalogies légendaire et historique de Guillaume, il a rendu justice aux éléments authentiques de la *Vita sancti Willelmi,* il a reconnu le caractère fabuleux de nos Chansons, il a fait de longues citations du *Charroi* et du *Moniage,* il est allé jusqu'à affirmer l'identité poétique de saint Guillaume et de Guillaume Ier, comte de Toulouse, etc. (pp. 567-573). Comme on le voit, il a eu une initiative vraiment courageuse; il a bien mérité de la science. — [2] En 1639, six ans après la publication des *Mémoires de l'histoire du Languedoc.* Joseph de la Pise édita son *Tableau de l'histoire des princes et principauté d'Orange* (La Haye). Dans sa généalogie de la maison d'Orange, il ne craint pas de placer « Guibourc, princesse sarrazine », et combat ailleurs (p. 51) le surnom de Guillaume au court nez: « c'est « au cornet » qu'il faut dire », etc. — [3] [4] En 1677, Mabillon, dans ses *Acta ordinis sancti Benedicti* (sæcul. IV, prima pars, 72-90), publia la *Vita sancti Willelmi* avec des *Observationes prœviœ,* les deux Chartes de fondation, le Diplôme de Louis le Pieux, etc. Avant lui la *Vie* de saint Guillaume avait été déjà publiée (en 1611) dans les *Acta Guillelmi abbatis Hirsaugiensis.* — [5] Dans la *Marca hispanica* de P. de Marca (1680), il est spécifié que Guillaume, fils d'Aimeri, est le sujet des anciens Romans de Guillaume « le connétable au court nez d'où l'on tire l'origine de la maison d'Orange. » — [6] En 1684, la figure de notre Guillaume arrêtait L. Bulteau, au livre V de son *Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît.* — [7] C'est en 1688 que parut le tome VI des *Acta sanctorum* pour le mois de mai. On y trouve le texte de la *Vita sancti Willelmi,* les *Miracula,* le texte d'Ardon en sa *Vie de saint Benoît d'Aniane,* les deux Chartes de fondation de Gellone, le Diplôme de Louis le Pieux, l'*Historia elevati translatique corporis,* etc. Ces textes précieux sont accompagnés d'une excellente Dissertation et de notes sommaires. C'est dans une de ces notes que les hagiographes citent nos vieux poëmes d'après Catel et ajoutent: « De francica veteri lingua fortassis non male mereretur qui ejusmodi poemata proferret in lucem, usitatioris nunc linguæ paraphrasi e latere adjecta » (p. 811). On ne saurait trop vivement féliciter les Bollandistes qui, au moment où nos vieilles épopées étaient le plus profondément oubliées, eurent l'audace d'en proposer la publication en termes si nets. — [8] Le tome II des *Annales ordinis sancti Benedicti* (1704) contient un exposé critique de la vie de saint Guillaume, où il est fait allusion aux textes poétiques publiés par Catel (p. 368 et suiv.). — [9] Dom Vaissète a éclairé tout à la fois l'histoire du saint de Gellone et celle de tous les Guillaume qui ont pu être confondus avec le nôtre *(Histoire générale du Languedoc,* 1730, 1733 : I, 444, 445, 452, 461, 462, 732, 735 et suiv., 757; II, 120, 121, etc.). — [10] Le P. Bonaventure de Sisteron, dans son *Histoire nouvelle de la ville*

ans; Aimeri, vieillard épique, dont les derniers jours ont été rudement éprouvés, et qui, après avoir été (ô dés-

*et principauté d'Orange* (Avignon, 1741), traduit la *Vie* latine de saint Guillaume avec le texte en regard; mais dans ses Dissertations il entasse erreur sur erreur. Il va jusqu'à dire : « Guillaume, fils de Théodoric, prince de Bourgogne, fut surnommé « au cornet » parce qu'il en portait un sur son écu. » Il est inutile d'ajouter que ce très-médiocre historien regarde la prise d'Orange par Guillaume comme un fait indubitable, etc., etc. — [11] Une œuvre plus digne d'occuper notre attention est l'*Histoire littéraire de la France;* en 1746, dom Rivet en fit paraître le septième volume. Nous avons déjà parlé des heureuses témérités de cet érudit qui fut vraiment jeune sans cesser d'être grave. Il cite, avec un certain enthousiasme, le Roman de *Girart de Viane* et surtout le « Roman de Guillaume au court nez, le plus « ancien de tous nos Romans après *Philomena,* BIEN QU'il soit écrit en vers « de dix syllabes » (p. 496). — [12] Mais les généreuses hardiesses de D. Rivet n'allaient pas encore précipiter les esprits vers l'étude sérieuse de notre littérature du moyen âge. Bien des travaux préparatoires étaient encore nécessaires; le premier de tous devait être l'analyse exacte des manuscrits de notre geste. Dans son *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecæ Bernensis* (1760-1762), M. de Sinner décrivit longuement le manuscrit cyclique de Berne (III, 333) et ouvrit ainsi une voie nouvelle. — [13] Cette voie, pour être la plus sûre, n'était pas la plus courte. Les bibliographes comme M. de Sinner approfondissent une science, mais ne la vulgarisent pas. Or il y avait alors dans la Suisse allemande un homme qu'on peut appeler un des prédécesseurs du Romantisme : c'était Bœdmer de Zurich, dont L. Clarus a récemment entrepris de réhabiliter la mémoire. Ce Bœdmer avait une idée fixe : celle de protester contre les envahissements de la prétendue littérature classique. L'Allemagne était alors livrée à l'Ecole française, aux imitateurs de Racine, de Boileau et de Voltaire : il voulut l'arracher à cette littérature qu'il trouvait artificielle, et la pousser plutôt vers les beautés plus hardies de la poésie anglaise, ou mieux encore de l'ancienne poésie germanique. Ses yeux se portèrent sur Wolfram d'Eschenbach; il lut le *Willehalm* et fut saisi d'admiration. Même il résolut de prendre ce poëme comme son point de départ et d'en faire le type de la poésie nouvelle. En 1774, il fit paraître à Francfort et à Leipsick son *Wilhelm von Oranse* en deux chants. Par malheur, il ne se contenta pas d'y publier un extrait du vieux poëme, il voulut encore *moderniser* l'œuvre de Wolfram et se mit, à soixante-cinq ans, à composer toute une longue suite de vers héroïques où il avait la prétention de ressusciter l'ancienne, la vraie poésie. La tentative échoua, elle devait échouer. — [14] Toutefois, malgré la médiocrité de Bœdmer, son essai avait quelque chose d'honorable et de sérieux. On n'oserait pas en dire autant de l'entreprise toute française de MM. de Paulmy et de Tressan. Dans la *Bibliothèque des Romans* on ne défigura, par bonheur, que quelques Chansons de notre cycle, *Garin de Montglane, Girart de Viane, Hernaut de Beaulande* et *Renier de Gennes* (octobre 1778) : c'était trop. Sous la poudre et les mouches dont on couvrait ainsi le visage de nos héros et de nos héroïnes épiques, il devint tout-à-fait impossible de les reconnaître. — [15] Lassé de la *Bibliothèque des Romans*, M. de Paulmy se consacra (avec Contant d'Orville) à ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, où il daigna toucher encore à notre légende, mais d'une main si légère! « Le « roman et la légende de Guillaume, » dit-il, « sont également fabuleux, « etc. » (t. VI, 190-194, en 1780). Puis, il plaisante assez agréablement sur le *cornet* et le *court nez* de Guillaume. Tant d'esprit ne faisait guère avan-

honneur!) prisonnier des Sarrasins, a trouvé la mort dans une guerre contre les Sagitaires [v]. Et c'est à Guil-

cer la science. Depuis Catel et les Bollandistes, elle n'avait point fait un pas. Et ce qui manquait le plus, c'étaient les textes. — 16 Un Allemand, Casperson, comprit ce *desideratum* et résolut de combler cette lacune. En 1781, il publia à Cassel le premier volume de son *Wilhelm der heilige von Oranse,* où il mettait en lumière la continuation du *Willehalm* (*Arabellens Entführung von Türlin oder Heinrich Türheim, einen Dichter des schwæbischen Zeitpunktes*). Trois ans après, il s'attaquait à l'œuvre de Wolfram lui-même (*Der Markgraf von Narbonne, von Wolfram von Eschilbach*). Quelle que soit l'imperfection de l'œuvre de Casperson, on doit avouer qu'elle eut une incontestable influence sur le développement des études qui ont pour objet la poésie épique du moyen âge. — 17 En France, nous étions fort attardés. L'excellent bibliographe Van Praet ne s'occupait de notre geste qu'à l'occasion d'un manuscrit de cette belle bibliothèque La Vallière dont il dressait le Catalogue (1783). Nos Romans n'étaient pas encore sortis du domaine de la curiosité. C'étaient toujours des raretés : rien de plus. — Là dessus, éclata la Révolution française qui interrompit brusquement ces pacifiques études. Il fallut un long temps avant que l'on pût s'y remettre efficacement. — 18 Mais en Allemagne la tradition ne semblait pas brisée ; en 1807, au milieu des guerres qui enflammaient toute l'Europe, un érudit publiait paisiblement ses petites Dissertations sur l'histoire et la littérature de l'antiquité et du moyen âge. J.-Ch. Freyhernn von Aretin (*Beytræge zur Geschichte und Literatur,* IX, 1188) rendait compte fort placidement d'un travail sur Ulrich de Thürheim (*Ulrich's von Türheim dritter Theil des Willelm von Oranse, zwei Handschriften davon in der Münchener Bibliothek angezeigt und beurtheilt von B. J. D.*). — 19 La renaissance des études était plus difficile en France, et le moyen âge y était encore lettre close. On ne peut donc qu'applaudir à l'essai courageux, autant que médiocre, de Roquefort-Flaméricourt (*De l'état de la poésie française dans les douzième et treizième siècles*, 1815). « Guillaume de Bapaume, » dit-il, « a écrit en vers de dix syllabes le roman de Guillaume d'Orange surnommé « au court nez, qui contient l'histoire travestie de saint Guillaume de Gellone « ou d'Aquitaine, » etc. (pp. 163, 164). — 20 Cependant l'Académie des Inscriptions avait repris les traditions des Bénédictins et continuait presque toutes leurs œuvres. En 1824. Daunou écrivit son *Discours sur l'état des lettres au treizième siècle.* Rien n'accuse mieux que ce Discours l'ignorance qui sévissait encore sur les meilleurs esprits à l'endroit de notre Épopée nationale. Daunou ne va-t-il pas jusqu'à dire : « Le plus célèbre de nos « poëtes est Adenès, auteur d'un *Aimeri de Narbonne* en 77,000 vers.!!! » — 21 Vers le même temps, l'Italie prenait soin de recueillir les titres et les dates de tous ses Romans imprimés aux quinzième et seizième siècles, dont elle nous avait le plus souvent emprunté le sujet et les héros. Melzi fit paraître, en 1827, la première édition de sa *Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi italiani;* il y étudiait en particulier la *Schiatta de' Reali* et l'*Incoronazione del re Aloysi* dont nous avons parlé plus haut. — 22 Un bibliographe français, Barrois, était tout naturellement amené, de son côté, à s'occuper de notre cycle dans sa *Bibliothèque protypographique* (nos 5, 437, 1306 et 1907). — 23 Toutefois on ne connaissait encore de nos anciens poëmes que les extraits donnés par le vieux Catel : quelques vers du *Charroi* et du *Moniage.* C'est à un Allemand que revient l'honneur d'avoir publié le premier texte vraiment considérable de nos Chansons. En 1829, Im. Bekker imprima, dans son *Fierabras* provençal, une partie de *Girart de Viane*

laume que se rattachent encore les exploits de Foulque, son neveu, qui conquit Candie et convertit Anfelise;



(4,060 vers). C'était rendre à la poésie française du moyen âge le service dont elle avait le plus besoin, et désormais le progrès allait se hâter. — [24] C'est en 1830 que parut la seconde édition du livre si souvent cité de Koberstein, où il étudie notamment les sources du *Willehalm : Grundrisz der Geschichte der Deutschen National Literatur* (V. la 4e édit. publiée en 1856, p. 217). — [25] Nous ne citons que pour mémoire le travail de F. W. Val. Schmidt dans les *Wiener Jahrbücher der Litteratur* (XXXI, p. 140). Dans son compte-rendu de l'*History of fiction* de Dunlop, le savant allemand résume rapidement l'état de la science sur la vie et la légende de saint Guillaume. Il n'ajoute rien, d'ailleurs, aux données de Catel et des Bollandistes. — [26] Mais l'attention de la France s'était enfin éveillée sur son Épopée nationale. Un esprit vif, subtil, profond, un savant qui savait à la fois découvrir et vulgariser, Fauriel, publia en 1832, dans la *Revue des Deux-Mondes,* le résumé de ses leçons sur l'*Origine de l'Épopée chevaleresque du moyen âge* (t. VII, 1er et 15 sept., 15 oct. et 15 nov.). Les sixième, septième, huitième et neuvième leçons sont consacrées uniquement à l'Épopée provençale, dont Fauriel exagère étrangement l'étendue et l'importance. Nous avons longuement réfuté ce système, plus que téméraire, qui donne, sans aucune preuve, la dernière place à la France du Nord et la première à la France du Midi. Mais il faut avouer qu'à part cette erreur capitale, Fauriel a vraiment ressuscité notre vieille poésie morte depuis si longtemps. Il en a retrouvé la véritable physionomie, il en a reconstitué la légende. Son enthousiasme, parfois aveugle, fut cependant de ceux qui font école et laissent des traces vivantes. Par ses élèves et par ses adversaires, il a été utile à la cause de notre Épopée, et, en particulier, à celle des poëmes qui ont notre Guillaume pour héros. — [27] Dans un article du *Journal des savants* de juin 1832 (p. 340), Raynouard, qui défendait la même thèse que Fauriel, ne l'a pas appuyée de meilleurs arguments. Il ne parle qu'en passant des Chansons de notre geste et discute, dans le texte d'Orderic Vital, le sens exact des mots *cantilena* et *relatio authentica*. — [28] Tourné vers l'histoire et non vers la poésie, Funck publia, en 1832, sa belle biographie de Louis le Pieux, où il élucide, d'après les écrivains arabes, un certain nombre de points restés obscurs dans la vie du fils de Charlemagne. Les invasions des Sarrasins au Midi de la France, la bataille sur l'Orbieu et le siége de Barcelone ont été, de sa part, l'objet de commentaires intelligents et profonds sans lesquels on ne connaîtrait exactement ni l'histoire de cette époque ni les origines de nos Chansons. — [29] La publication des textes poétiques du moyen âge n'en demeurait pas moins la plus utile de toutes les œuvres relatives à notre Épopée. L'Allemagne prit encore une fois l'initiative, et Lachmann, en 1833, nous donna son *Wolfram von Eschenbach.* Un texte correct, une savante introduction sur l'origine du *Willehalm*, rendent ce travail mille fois supérieur à celui de Casperson, et en font un livre véritablement classique. — [30] Quant à la France, elle en était encore aux discussions; et, dans sa *Préface* de *Garins li Loherains*, M. Paulin Paris répondait vertement aux prétentions trop méridionales de Fauriel (1833). — [31] L'année suivante, il y eut une sorte de temps d'arrêt : c'est à peine si nous pouvons signaler un passage du livre de l'abbé De La Rue (*Essai sur les Bardes et Jongleurs*, II, 98). — [32] En tête de son édition du *Roman de la Violette* (1834) Fr. Michel s'occupait de *Girart de Viane* et décrivait l'un des manuscrits où cette belle Chanson nous a été conservée (Bibl. Nat. fr. 1374). — [33] Mais l'Allemagne ne perdait pas de vue notre légende, et dans son *Histoire de la littérature poétique nationale*

c'est lui qui entreprend avec sa famille et qui dirige réellement la conquête difficile de Babylone, c'est lui qui

*des Allemands*, dont la première édition parut en 1835, Gervinus consacrait à juste titre une étude aux sources du *Willehalm* et à la valeur littéraire de ce poëme surfait. Son admiration, fort tempérée, s'y révoltait contre la crudité de la scène qui se passe à Laon, lorsqu'après la défaite d'Aliscans, Guillaume vient réclamer le secours de l'empereur Louis et outrage grossièrement l'Impératrice sa sœur; il y condamne également la cruauté de Guillaume et de Renouart; il y flétrit, comme dit M. Jonckbloet (l. l., 211), « la singulière morale d'Orable qui renie ses Dieux, son mari et ses enfants pour se jeter dans les bras d'un mari chrétien » (*Geschichte der poetischen National Literatur der Deutschen*, I, 132, etc.). Mais enfin Gervinus s'est occupé de notre Épopée, il la discute, il lui rend la vie. — [34] En France, il semblait que l'action de Fauriel fût déjà annihilée. Dans ses *Monuments de quelques anciens diocèses du Bas-Languedoc* (1835), M. Renouvier rencontrait seulement la belle figure du fondateur de Gellone et l'étudiait en passant. — [35] L'infatigable Mone, dans son *Anzeiger* de 1836 (t. V, 188), décrivait le précieux manuscrit de Boulogne-sur-Mer et entrait par là plus avant *in medias res*. Malheureusement, il était aveuglé par son patriotisme littéraire et soutenait cette thèse malencontreuse : « Les Chansons françaises ne sont point la source du *Willehalm* » (l. l., p. 182). — [36] M. A. Jubinal, dans ses *Mystères inédits du quinzième siècle* (1836), analysa le manuscrit 23 du fonds La Vallière, aujourd'hui Bibl. Nat. fr. 24369 et 24370 (pp. 178-389). — [37] C'est en 1836 que parut également le livre de M. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, où les sources arabes sont mises à profit et opposées aux sources françaises. L'invasion de 793, la bataille de Villedaigne, la courageuse résistance de Guillaume et la prise de Barcelone quelques années plus tard, sont élucidées par le savant orientaliste et placées dans leur véritable jour. — [38] Les textes faisaient toujours défaut. M. de Reiffemberg essaya d'entrer dans la voie de cette publication qui devenait de plus en plus nécessaire. En tête de sa *Chronique rimée de Philippe Mouskes* (1836-1838), il donna des fragments du *Couronnement Looys*, d'*Aimeri de Narbonne* et de *Garin de Montglane;* il alla jusqu'à consacrer toute une notice à ce Guillaume dont Philippe Mousket avait trop rapidement résumé l'histoire poétique (II, p. 237 et suiv.). Enfin, il nous fit connaître le précieux manuscrit des *Conquestes de Charlemaine* par David Aubert, où nous trouvons une rédaction en prose de *Girart de Viane*. Ce sont autant de sources que nous devons à cet érudit dont la science était sans doute trop touffue et trop désordonnée, mais qui eut l'intelligence des bons documents et la patience de les publier. — [39] Le *Journal général de l'instruction publique,* dans ses numéros des 15 mai et 5 août 1838, contient deux articles de M. Raymond Thomassy sous ce titre : *Recherches historiques et littéraires sur la fondation de Saint-Guillem-du-Désert et le cycle épique de Guillaume au court nez*. L'auteur y prétendait démontrer cette proposition : « Plusieurs saints Guillaume ont formé une seule et même légende pieuse; plusieurs Guillaume au court nez ont contribué à former notre geste. » — [40] En 1838-1839, M. Francisque Michel imprima ses *Rapports à M. le Ministre de l'instruction publique sur les documents de l'histoire et de la littérature de la France qui sont conservés dans les Bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse*. On y trouve la description des trois précieux manuscrits du British Museum. — [41] Et en même temps, dans un Rapport analogue, M. Ach. Jubinal nous faisait connaître le manuscrit de Berne. — [42] Dans leurs *Lateinische Gedichten des X und XI Jahrhunderts* (1838), MM. Grimm et

rend ainsi populaire dans l'Orient la gloire du nom français et chrétien [x]; c'est à lui qu'il faut rapporter

Schmeller comparaient la Chronique de Novalèse au *Moniage Guillaume* et essayaient de prouver l'identité des deux légendes. — 43 Deux ans après, M. Thomassy critiquait dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (II, 177) les deux Chartes de fondation de l'abbaye de Saint-Guillem, et émettait sur chacune d'elles un avis contraire à celui de Mabillon et des Bollandistes. Suivant lui, la charte authentique était celle où l'on ne trouve aucune mention de l'abbaye d'Aniane. Il avait déjà publié la *Découverte de l'autel de Saint-Guillaume* et l'*Ancienne abbaye de Gellone* dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* (XIV, p. 222; XV, p. 307). — 44 M. Imm. Bekker, qui avait, onze ans auparavant, imprimé à ces études un si heureux mouvement par la publication du *Fierabras* et du *Girart de Viane*, étudia, en 1840, les manuscrits franco-italiens de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, parmi lesquels se trouvent un *Aliscans* et deux *Foulque de Candie* (*Mémoires de l'Académie de Berlin*). — 45 Mais qu'étaient ces richesses de la Bibliothèque de Venise si on les comparait aux trésors de la Bibliothèque du Roi, à Paris? M. Paulin Paris, qui avait montré tant d'esprit d'initiative dans la publication de *Berte aux grans piés* et de *Garins li Loherains*, résolut de faire enfin connaître tant de preuves encore vivantes de notre vieille gloire littéraire. De là son livre : *Les Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, où il donna un libre cours à son enthousiasme pour la poésie du moyen âge. Il eut lieu d'y parler longuement du cycle de Guillaume (III, pp. 113-172). Sans doute, il est facile d'y relever aujourd'hui quelques erreurs; mais il conviendrait de ne pas oublier que ces cent cinquante pages forment le premier travail complet consacré DIRECTEMENT à notre geste. Nous estimons qu'on n'a pas rendu à M. Paulin Paris toute la justice qu'il mérite. « C'est un travail à la française, » dit dédaigneusement L. Clarus, en parlant des *Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. C'est la première fois, cependant, que l'on jetait en réalité quelque lumière sur les différentes branches de notre geste; qu'on les distinguait nettement l'une de l'autre; qu'on spécifiait leur objet. La question entrait vraiment dans une phase nouvelle. — 46 En 1841, San-Marte consacra à l'auteur du *Willehalm* un long travail où il critiqua sérieusement la *Vita sancti Willelmi*, où il analysa le *Willehalm* et en donna des extraits, où il jugea rapidement les poëmes d'Ulrich von dem Türlin et d'Ulrich von Thürheim (*Wolfram von Eschenbach*, 2 vol. in-8°). On regrette, d'ailleurs, que San-Marte ait été attiré par le *Titurel* plus vivement que par le *Willehalm*. — 47-49 L'année 1842 fut meilleure pour nos vieux poëmes. Trois répertoires bibliographiques, deux en Allemagne, un en France, mirent le public au courant des *principaux* travaux auxquels notre geste avait jusque-là donné lieu. Les deux Manuels allemands sont ceux de J.-G.-Th. Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*) et de MM. Ideler et Nolte (*Geschichte der Altfranzœsischen national Literatur*). L'un et l'autre ont consacré à notre cycle une notice précieuse, quoique incomplète (Græsse, pp. 357-361; Ideler et Nolte, pp. 97 et 106). Brunet, dans la première édition de son *Manuel du Libraire*, indiquait avec soin les éditions incunables du *Guerin de Montglaive*, le seul de nos Romans qui ait reçu les honneurs de l'impression. — 50 Adalbert Keller édita, en 1844, son *Romwart, Beitrœge zur Kunde mittelalterlicher Dichtung aus italienischen Bibliotheken*. Il y donnait de précieux extraits des manuscrits franco-italiens de Venise (de l'*Aliscans* en particulier, pp. 29-38); et de la bibliothèque Vaticane de Rome : (*Garin de Montglane*, pp. 338-365). — 51 Cependant M. Paulin Paris poursuivait en France son travail sur les *Manuscrits de la Bibliothè-*

aussi les conquêtes de ce petit-fils de Renoart, de ce Renier qui passa une partie de sa vie à rechercher son

*que du Roi*. Dans le tome III il n'avait étudié, en 1840, que le seul manuscrit 6985 (auj. 368); dans le tome VI (1845), il analysait les manuscrits 7186[3], 7188, 7192[5] (auj. 774, 778, 796). L'éditeur de *Berte* et de *Garin* avait seulement le tort d'attribuer une importance exagérée aux origines normandes de nos Chansons. « Sous Philippe I[er], » dit-il, « les trouvères s'attachèrent aux aventures des « Normands conquérants de la Sicile. » M. Dozy devait pousser à l'excès cette doctrine que nous aurons lieu de réfuter plus loin. — [52-53] La même année, M. Émile de Laveleye faisait paraître à Bruxelles son *Histoire de la langue et de la littérature provençales*, et M. Aug. Leprévost écrivait, au bas de son texte d'Orderic Vital, de courtes et excellentes notes sur l'histoire et la légende de Guillaume. (Éd. de la Société de l'histoire de France, III, p. 5 et suiv.) Il disait notamment, au sujet de nos Chansons : « On espère qu'elles seront bientôt publiées par M. Raymond Thomassy. » Cette espérance n'a jamais été réalisée : M. Thomassy, savant ingénieux et critique habile, a éparpillé son intelligence au lieu de la concentrer sur une seule œuvre. — [54] Fauriel était mort en 1844. Grâce au soin pieux d'un de ses amis, l'*Histoire de la poésie provençale* parut en 1846-1847. On y trouve le développement de ses idées qui avaient été, en 1832, résumées dans la *Revue des Deux-Mondes*. Dans le tome III, trois chapitres entiers sont consacrés à notre geste. L'idée-mère de Fauriel y éclate en toute liberté : c'est que « tous « ces poëmes sont d'origine provençale. » Dans le chapitre xv, le critique étudie *les Branches du cycle de Guillaume par rapport l'une à l'autre;* dans le chapitre xxix, il en expose les éléments historiques; dans le chapitre xxxiii, il analyse quelques-uns de nos Romans et en donne des extraits. Partout son esprit vif et pénétrant donne à ses idées une animation qui les popularise aisément; ses expositions sont d'une clarté toute française; sa sagacité est digne d'un Allemand. Il se trompe d'une façon à la fois sincère et intelligente, et ses erreurs mêmes appellent et provoquent la vérité. Ravi de tant de qualités, un érudit allemand, notre contemporain, a dit de Fauriel « qu'il est le plus savant historien littéraire de la France. » Il y a là quelque exagération. L'historien de la poésie provençale ne connaissait pas toutes nos Chansons; il n'en avait lu qu'un petit nombre. Il s'arrête surtout « à discuter l'introduction du personnage d'Aimeri de Narbonne dans le cycle », et ne résout pas tous les graves problèmes relatifs aux origines historiques des poëmes qui ont Guillaume pour héros. Mais il a donné de la vie à toutes ces questions ; il les a si vigoureusement posées, elles ont grâce à lui conquis tant d'importance qu'il est devenu tout à fait impossible de ne pas s'en préoccuper après lui. — D'ailleurs, on ne possédait encore en France que des extraits de nos vieux poëmes. Les Allemands avaient publié, republié et commenté leur *Willehalm*, et nous n'avions pas le texte intégral d'une seule de ces Chansons qui avaient servi d'original à Wolfram. — [55] En 1850, M. P. Tarbé publia dans sa *Collection des poëtes de la Champagne* le *Roman de Girard de Viane par Bertrand de Bar-sur-Aube*. Quels que soient les défauts de cette édition, quelque faible et hypothétique que soit l'*Introduction* de M. P. Tarbé, on ne saurait trop le féliciter d'avoir donné un tel exemple. — [56] C'est en 1852 que parut réellement le travail le plus complet sur la matière : nous voulons parler de cette longue suite de Notices et d'Analyses que M. Paulin Paris a consacrées au cycle de Guillaume, dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (pp. 435-551). Il parcourt l'une après l'autre les « dix-huit branches » de notre geste depuis *Garin de Montglane* jusqu'à *Foulque de Candie;* il les résume avec une claire et ingénieuse ra-

père Maillefer, qui conquit les Algarves et les Baléares, et épousa la belle Ydoine [y].



pidité; il en explique certaines difficultés, en cite certains passages et en dresse enfin la bibliographie complète. Il est aisé de critiquer aujourd'hui telle ou telle partie de cet énorme ensemble; mais il faut ne pas oublier qu'avant M. Paulin Paris, on ne connaissait même pas les titres des différents poëmes de ce cycle. C'est à lui que revient l'honneur de les avoir groupés méthodiquement; de leur avoir donné leurs véritables noms, qu'ils ne perdront plus; d'en avoir relevé l'importance, d'en avoir indiqué toutes les péripéties, d'en avoir fait valoir toutes les beautés littéraires. Quand L. Clarus prétend que P. Paris « n'a pas, comme critique, fait beaucoup plus avancer la science « que Fauriel », nous le trouvons injuste, et sommes en mesure d'affirmer nettement le contraire. — 57 Cette année 1852 est, d'ailleurs, d'une importance tout exceptionnelle dans l'histoire de notre poésie. C'est alors que M. W. J. A. Jonckbloet publia son *Histoire de la Poésie flamande au moyen âge*, où il nous fait connaître, avec une heureuse précision, les imitations flamandes de nos Romans, celle de Nicolas de Harlem, etc. Et il ne craint pas d'ajouter que la connaissance des poëmes français est absolument nécessaire pour combler les lacunes des livres flamands (*Geschiedenis der midden nederlandschen Dichtkunst*, I, pp. 203, 311-332, etc.). — 58 C'est encore en cette année 1852 que fut achevé le travail, peut-être trop surfait, de C. Hoffmann : *Ueber ein Fragment des Guillaume d'Orange*. (Extrait des Mémoires de l'Académie royale des sciences de Bavière, Munich, 1851. Supplément et rectifications, Munich, 1852.) En réalité, le savant allemand ne s'est occupé que d'une seule de nos Chansons, et, comme le dit Jonckbloet, « son point « de vue est surtout esthétique, et il ne tient aucun compte des documents « historiques ni des dates. » — 59 C'est encore à la même époque que la *Revue archéologique* ouvrit ses colonnes à une *Notice historique et archéologique sur Orange*. L'auteur, M. Jules Courtet, essayait en particulier d'établir l'identité poétique entre notre Guillaume d'Aquitaine et Guillaume Ier, comte de Provence. — 60 Deux ans après (1854), paraissait à la Haye l'œuvre capitale sur Guillaume d'Orange et son cycle. C'est le livre de M. Jonckbloet qui a pour titre : *Guillaume d'Orange, Chansons de geste des onzième et douzième siècles, publiées pour la première fois*, etc. Dans son premier volume, le professeur de l'Université de Groningue publie le texte inédit de cinq Chansons (le *Couronnement Looys*, le *Charroi de Nîmes*, la *Prise d'Orange*, le *Covenant Vivien* et *Aliscans)*. Dans son second volume, il traite à fond toutes les questions qui se rapportent à toute notre geste. (Étude sur les travaux de ses prédécesseurs, pp. 1-10. — Résumé des *Enfances Guillaume*, pp. 11-20. — Éléments historiques de la geste; textes sur saint Guillaume, pp. 21-26. — Ermoldus Niger, Ardon, *Vita sancti Willelmi*, Orderic Vital, pp. 27-40. — Éléments historiques de chacune des Chansons publiées dans le premier volume, et en particulier d'*Aliscans*, pp. 41-59. — Fusion légendaire de Guillaume de Provence avec Guillaume d'Aquitaine, pp. 60-63. — Éléments historiques du *Charroi* et de la *Prise d'Orange*, pp. 63-79; du *Couronnement Looys*, pp. 80-116; du *Moniage Guillaume*, pp. 117-166. — Date de la composition de ces poëmes et leur caractère traditionnel, pp. 167-187. — Langue et versification de nos Chansons; leurs auteurs, pp. 188-205. — Leur valeur littéraire, pp. 206-213. — Leurs imitations en Allemagne, pp. 214-223. — Manuscrits et variantes, pp. 224-318.) Cette table, qui fait défaut dans le livre de M. Jonckbloet, donnera peut-être quelque idée de son étendue et de l'intérêt qu'il présente. C'est une œuvre qui restera; sur un certain nombre de points, elle est véritablement défi-

C'est ce Guillaume enfin, qui, fatigué de la gloire, dégoûté de la popularité et ayant horreur de la vie,

nitive. Quant aux textes, ils n'offrent pas toute la correction désirable, et l'éditeur, que l'on ne saurait sans injustice accuser de n'avoir pas publié de « texte critique » (ces méthodes nouvelles n'étaient pas encore formulées), a eu cependant le tort de ne pas donner la préférence à notre manuscrit de l'Arsenal, qu'il se plaît d'ailleurs à proclamer le meilleur et le plus ancien. — Quoi qu'il en soit, nos plus antiques Chansons, les cinq poëmes qui forment le véritable centre de notre geste, étaient enfin publiés. Le livre de Jonckbloet et le tome XXII de l'*Histoire littéraire* sont, d'ailleurs, les deux faits que nous voudrions faire ressortir le plus vivement dans cette Bibliographie de la geste de Guillaume au Court Nez. Ils ont été les plus *influents :* il est devenu moins méritoire, après P. Paris et Jonckbloet, d'entreprendre un travail sur ce cycle. — 61 En 1857, M. Le Ricque de Monchy publia dans les *Annales de la Société archéologique de Montpellier* (IV, 381) une *Notice sur l'autel de Saint-Guillem-du-Désert.* — 66 M. Sachs ne fit pas progresser la science dans ses *Beitrœgen zur Kunde der franzœsischen, englischen und provenzalischen Literatur aus franzœsischen und englischen Bibliotheken* (Berlin, 1857); et il est regrettable que cet excellent vulgarisateur, M. Simrock, n'ait pas, deux ans auparavant, donné place à la légende de Guillaume dans son *Kerlingische Heldenbuch.* — 63 La première des *Biographies bénédictines* de dom Menault (1860) est consacrée à « saint Guilhem, fondateur et moine de Gellone, » et le bénédictin de Solesmes y étudie notamment saint Guillaume « comme héros de notre poésie. » — 64 Dans ses *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge* (2e édition, 1860), M. Dozy essaya d'entourer de preuves cette idée fondamentale « qu'un certain nombre de nos Chansons sont d'origine normande ». Nous aurons l'occasion de combattre par le détail l'application de ce système au *Couronnement Looys* (Dozy, l. l., II, 371, et Appendices, XCIII et suiv.); au *Charroi de Nîmes* (p. XCVI) et à *Aimeri de Narbonne* (p. XCVIII). — 65 La même année, parut à Christiania un texte critique de la *Karlamagnus Saga* dont la neuvième branche est consacrée à Guillaume (p. 532). L'éditeur était M. C.-R. Unger. — 66 M. P. Tarbé, vers le même temps, publiait dans sa Collection *le Roman de Foulques de Candie par Herbert Leduc de Dammartin.* Mais ce n'étaient que des fragments d'un poëme mutilé et non pas la Chanson dans sa précieuse intégrité. — 67 M. de Puymaigre traduisit pour nous deux romances espagnols sur le comte Benalmenique (Aimeri de Narbonne) et résuma le *Mala la visteis, Franceses.* (*Les Vieux Auteurs castillans,* 1862, t. II, pp. 350, 351 et 323.) Or ce sont là les uniques traces que notre geste ait laissées dans la littérature espagnole.— 68 Dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* (1864, pp. 89-123 et 1865, pp. 1-42,), M. Gaston Paris analysa, en critique expert, toutes les branches de la *Karlamagnus Saga* et notamment la neuvième, que nous avons pris soin de résumer plus haut. — 69 Mais ce travail de M. Gaston Paris n'était en quelque sorte qu'une préparation à son grand livre, à cette *Histoire poétique de Charlemagne* que nous avons déjà louée plus d'une fois. Il est vrai que, sur l'Épopée provençale, nous différons complétement de sentiment avec lui; mais, sur cette question même, nous rendons pleinement justice à la pénétration de son sens critique, à la vigueur originale de son argumentation. D'ailleurs il n'a que rarement abordé l'étude de notre geste, qui ne se rapportait pas exactement à son sujet. — 70 La même année, Guillaume Volk publiait à Munster, sous le pseudonyme de Ludwig Clarus, son beau livre : *Herzog Wilhelm von*

entra à l'abbaye d'Aniane où il scandalisa les moines par sa voracité et ses goûts trop brutalement militaires;



*Aquitanien, ein Grosser der Welt, ein Heiliger der Kirche und ein Held der Sage und Dichtung*. C'est, sinon le plus original et le plus profond, du moins le plus complet sur la question. Comme son titre l'indique, il est divisé en trois parties : « I. Un Grand du monde. II. Un Saint de « l'Église. III. Un Héros de la légende et de la poésie. » Dans la première partie, Clarus résume, avec un rare talent de vulgarisateur, toute l'histoire de Guillaume. Il s'assimile les textes d'Ermoldus Niger, de l'Astronome limousin ; etc. Il les fait revivre, il les rend siens. Non content de ces sources, il remonte avec Funck aux sources arabes. On ne peut guère lui reprocher que d'accorder une confiance trop absolue à la *Vita* et à Orderic Vital. La *Vita*, notamment, que l'érudit allemand vieillirait volontiers, n'est à nos yeux que le remaniement d'un document antérieur, et contient des éléments presque fabuleux. Dans sa seconde partie, l'auteur de *Herzog Wilhelm von Aquitanien* met en lumière Ardon et la *Vita*. Dans la troisième, il étudie longuement les Chansons de notre cycle, en démêle les éléments historiques, en précise la valeur et la date. Puis, il les analyse longuement, mais d'après des ouvrages de seconde main, et non d'après les manuscrits qu'il n'a pas vus. Il est très-explicite au sujet du *Willehalm* et de ses continuations. Comme on le voit, son plan est des plus heureux et des plus clairs : tout y rentre, tout y est à sa place. On demanderait à l'auteur une critique plus originale et plus serrée ; mais son livre mérite d'être consulté après ceux de Jonckbloet et de Paulin Paris. Faut-il ajouter qu'il est écrit au point de vue le plus religieux : il est le résultat d'un vœu de son auteur, et la *Préface* se termine par ces mots : « Sancte Guillelme, ora pro nobis. » — [71] Dans sa *Chrestomathie française* (1866), Bartsch a fait entrer un fragment d'*Aliscans* : « Or fut Guillaume sus el tertre montez, etc. » (col. 61-70). — [72] Enfin, M. Jonckbloet, celui qui a le mieux mérité de tous ceux qui étudient ce cycle national et religieux, a mis le comble à sa légitime réputation, en publiant tout récemment une traduction en français moderne de sept de nos Chansons : les *Enfances*, le *Couronnement*, le *Charroi*, la *Prise d'Orange*, le *Covenant Vivien*, *Aliscans* et le *Moniage Guillaume*. (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nez*, Chanson de geste du douzième siècle mise en nouveau langage par le Dr W. J. A. Jonckbloet. Amsterdam et la Haye, décembre 1867). C'est de la bonne vulgarisation. — [73] En 1868 parut le tome III de la première édition de nos *Épopées françaises*. — [74] Les hypothèses de M. Dozy sur l'origine normande du *Couronnement Looys* furent complétement renversées par le livre de Hirsch : *Amatus de Monte Cassino ; Forschungen zur deutschen Geschichte* (Gœttingen, 1868, pp. 232-234). L'érudit allemand y établit que ce n'est pas « Guillaume de Montreuil », mais Robert Crespin qui s'est emparé de Barbastro en 1064. Or, tout le système de M. Dozy reposait sur ce Guillaume de Montreuil, « conquérant de Barbastro et vainqueur des Sarrazins ». — [75] En 1869, nous eûmes l'occasion d'étudier au British Museum les excellents manuscrits de la Bibl. du Roi 20 D XI, 20 B XIX, et Harl. 1321, et d'analyser en détail le *Departement des enfans Aimeri* dont ces deux derniers manuscrits nous offrent la plus longue rédaction. On trouvera plus loin cette analyse. — [76] Même travail en 1870 sur l'*Aliscans* et les deux *Foulque de Candie* de Venise (Bibl. S. Marc, mss. fr. VIII, XIX et XX), sur le *Garin de Montglane* du Vatican (Fonds de la reine de Suède, 1517). — [77] C'est en 1870 que parut chez Vieweg l'*Aliscans* de MM. Guessard et A. de Montaiglon (*Les anciens poètes de la France*, t. X). — [78] Au lendemain de nos désastres, les

c'est lui qui reçut d'un ange l'ordre d'aller chercher à Gellone un asile plus religieux; qui lutta de nouveau

deux premiers romanistes de France, Paul Meyer et Gaston Paris, fondèrent la *Romania,* « recueil consacré à l'étude des langues et des littératures romanes », et dont l'épigraphe, fort ingénieusement choisie, indiquait bien les tendances et l'esprit : « Pour remenbrer des ancessurs — Les diz et les faiz et les murs (Wace) ». Dès le premier fascicule (janvier 1872), la question de nos chansons préoccupa vivement les rédacteurs de la *Romania*, et M. Gaston Paris ne se refusa le plaisir de gouailler un Allemand qui avait écrit (*Zeitschrift für deutsche Philologie,* III, 422-458, 1871) une longue Dissertation « sur la Mythologie allemande dans *Girart de Viane* ». M. Hugo Meyer (c'est le nom de cet original) « avait interprété jadis le combat d'Olivier et de Roland, dans la *Chanson de Roland*, par la lutte du dieu de l'hiver et du dieu de l'été (!) »; mais, dans *Girart de Viane,* il s'agit, suivant lui, « de la lutte des deux dieux au printemps ». Sur quoi M. G. Paris (qui, lui-même, était bien un peu tombé dans le système mythique à la fin de son *Histoire poétique de Charlemagne*) le plaisante fort agréablement, et non sans quelque indignation généreuse : « Je ne puis cacher que je souffre d'avance à la pensée de tout ce que nos pauvres vieux poëmes vont être obligés de subir entre les mains de M. Hugo Meyer et des rôles imprévus qu'il fera jouer à ces héros épiques dont on ne peut s'occuper longtemps sans avoir pour eux une sorte de respect filial... Ils joueront, sans cesse et partout, le même drame à deux personnages, la lutte de l'Hiver et du Printemps, chacun battu et battant à son tour et recommençant toujours à battre, comme ces jouets d'enfants où deux bonshommes de bois martèlent à tour de rôle et indéfiniment la même enclume. Certes Roland, Ogier et Guillaume Fièrebrace ne s'attendaient pas à cette destinée » (l. l., p. 102). — [79] Un article bien plus important de M. G. Paris est celui qu'il publia dans le deuxième fascicule du même Recueil sous ce titre : « Un vers du *Couronnement Loois* » (pp. 177-189). Nous avons naguère (*Épopées françaises*, 1[re] éd., III, p. 307) établi qu'il y avait dans ce poëme quatre parties distinctes : M. Gaston Paris va plus loin et observe que les quarante derniers vers (mss. 774 et 1449 de la Bibl. Nat.) forment une cinquième branche où il faut voir « le résumé sommaire de tout un poëme disparu ». Il montre ensuite qu'il a véritablement existé, au dixième siècle, un Guillaume, comte de Montreuil-sur-Mer, lequel a exercé une véritable influence sur la formation de notre cycle. Et c'est ainsi qu'il tire un excellent parti de ce vers dont il a fait le sujet de son Mémoire : « Vet s'en li rois à Paris la cité, — Li cuens Guillaume à Mosterel sor Mer ». — [80] Rien de notable en 1873. Un Allemand, M. Hermann Suchier, consacre un opuscule de quarante-quatre pages (*Ueber die Quelle Ulrich von dem Türlin und die aelteste gestalt der Prise d'Orenge,* Paderborn, 1873, in-8) à réfuter une erreur que nous avions commise au sujet d'Ulrich von dem Türlin (*Épopées françaises*, 1[re] éd., III, p. 41). Nous avions cru que ce continuateur de Wolfram d'Eschenbach s'était servi de poëmes français pour écrire son *Arabellens Entführung :* il n'en est rien, et Ulrich n'a réellement mis à profit que le *Willehalm* de Wolfram... et sa propre imagination. De cette brochure bien composée et qui promettait un bon érudit, M. G. Paris a donné un résumé lucide dans la *Romania*, II, (pp. 111 et 112). — [81] Autre rectification dont nous sommes encore l'objet et dont M. Suchier est encore l'auteur (*Romania*, 1873, pp. 335, 336). Parmi les manuscrits de nos chansons que nous croyions perdus, nous avions compté le manuscrit cyclique jadis conservé à Saint-Guillem du Désert. Or, ce précieux volume n'est pas perdu, et c'est aujourd'hui le ms.

contre les païens et resta sept ans prisonnier parmi eux; qui sortit une autre fois de son désert pour délivrer Paris



fr. 774 de la Bibl. Nationale (anc. 7186[3]). Dont acte. — [82] L'année 1874 fut des plus heureuses et des plus fécondes pour l'étude de notre geste. C'est en cette année que Scheler publie *Beuve de Commarcis* (Bruxelles, Matth. Closson, in-8). — [83] C'est en cette année également que Mila y Fontanals édite son beau livre : *De la poesia heroïco-popular Castellana* (Barcelone, in-8). Il a l'occasion (p. 358) d'y parler des romances qui sont consacrées à Aimeri de Narbonne (le comte Alménique); il y étudie (p. 348) l'étymologie du nom « Tibaut » donné à un roi sarrazin ; il essaie enfin de prendre position entre MM. G. Paris et P. Meyer dans le débat qui a pour objet l'épopée provençale (p. 455). — [84] Cette dernière discussion était reprise en Allemagne par M. Mahn (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, LI, pp. 281-292). — [85] La réimpression de l'*Histoire générale du Languedoc* de D. Vaissète a permis à M. Auguste Molinier d'ajouter quelques notes brèves au récit de la bataille de Villedaigne (t. I, 2e partie, 1874, p. 896 et ss.). — [86] Le *Siège de Barbastre* de Keller (?) était, vers le même temps, critiqué par Suchier dans *Jenaer Literaturzeitung* (avril-sept. 1875). — [87] En sa *Notice sur les Sagas de Magus et de Geirard et leurs rapports avec les Épopées françaises* (Lund, 1874, in-4o), M. F.-A. Wulf démontre que, contrairement à l'opinion reçue, la Saga de Geirard ne renferme aucun élément emprunté à notre *Girart de Viane* (*Romania,* 1875, p. 475). — [88] Nous avons à signaler, en 1876, une Dissertation de M. Paul Meyer sur la *Vida de Sant Honorat* (éd. Sardou). En son chap. XXXIX (qui correspond avec le début du second livre de la Vie latine), R. Feraut raconte l'apparition de *Vezian* (Vivien)... *Qu'en Aliscamps mortz es* (*Romania,* 1876, p. 247). — [89] Voici maintenant un modeste Mémoire et sans apparence, que nous considérons néanmoins comme l'une des plus sérieuses publications dont notre geste ait été l'objet depuis dix ans : c'est la Dissertation de M. Ch. Révillout qui a pour titre : *Étude historique et littéraire sur l'ouvrage latin intitulé : Vie de saint Guillaume* (Publications de la Société archéologique de Montpellier, nos 35 et 36, juillet 1876). Le jeune professeur de la Faculté de Montpellier critique avec une excellente méthode les deux chartes de fondation de Gellone, et établit fort solidement que la *Vita sancti Willemi* a été seulement rédigée au commencement du douzième siècle. C'est, à ses yeux, un document sans critique et sans valeur. M. Révillout va même un peu trop loin dans cette voie, où nous ne saurions le suivre jusqu'au bout. Mais c'est là de la bonne et fructueuse érudition. Chose assez rare, *res miranda populo,* M. Ch. Révillout va jusqu'à rendre justice à ses adversaires. — [90] Les études continuent à se relever en 1877, et c'est là une année qui est vraiment *albo notanda lapillo.* Dans son édition des *Nerbonesi* depuis si longtemps attendue, M. S.-G. Isola met enfin les travailleurs en état de connaître l'histoire et les modifications de notre légende en Italie. Le premier volume, qui contient les livres I-IV, est le seul qui ait encore paru, et nous espérons que l'érudit italien ne nous fera pas longtemps attendre le second (*Le storie Nerbonesi, romanzo cavalleresco del secolo XIV,* pubblicato per cura di I. G. Isola. Bologna, presso Gaetano Romagnoli, 1877. Cette publication fait partie de la *Collezione di opere inedite o rare dei primi tre secoli della lingua, pubblicate per cura della R. Commissione pe' testi di lingua nelle provincie dell' Emilia*). — [91] Vers le même temps, M. Paul Meyer appliquait pour la première fois à un texte de notre cycle, aux 421 premiers vers du *Charroi de Nîmes,* les principes rigoureux de la publication d'un texte critique. Travail excellent et fait pour servir de modèle aux éditeurs de

assiégé par le païen Isoré, roi de Coïmbre, dont il fut l'heureux vainqueur; qui retourna enfin dans sa bien-

nos autres chansons (*Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français,* 2e partie, 1877, p. 237 et ss.). — [92] Un jeune élève de l'École des Chartes soutenait, au mois de janvier de la même année, une thèse consacrée à *Aimeri de Narbonne.* Il divisait les manuscrits de ce beau poëme en familles nettement déterminées et en dressait le texte critique; il mettait en lumière la triple rédaction du *Departement des enfans Aimeri,* et ne laissait, sans l'approfondir, aucune partie de son sujet. — [93] Le *Charlemagne* de M. Alphonse Vétault venait de paraître (décembre 1876; daté de 1877), et on y trouve une très-juste appréciation de la bataille de Villedaigne : « Telle fut cette mémorable bataille, si célèbre dans l'épopée sous le nom d'Aliscans, et qui n'a pas pris, dans les récits de nos historiens, l'importance capitale qu'elle mérite. Au temps de Charlemagne, la renommée du monarque éclipsa toutes les autres, et les entreprises auxquelles il prit part sont les seules qui aient fixé l'attention des chroniqueurs... Quand on examine cet événement à la lumière des textes arabes, pleins de détails effrayants sur la force et l'enthousiasme fanatique des envahisseurs, on se demande s'il ne faut pas considérer la bataille de Villedaigne *comme le principal fait d'armes du règne de Charlemagne* (p. 318) ». — [94] Stanislas Bormans complète le contingent de cette belle année 1877 en publiant dans le *Bibliophile Belge* (pp. 262 et ss.) un fragment de *Foulque de Candie.* Ce n'est pas à lui d'ailleurs qu'il convient de rapporter l'honneur d'avoir déterminé le titre du roman dont il a publié quelques vers, et il lui est même arrivé de publier ses deux feuillets à l'envers (*Romania,* 1879, pp. 301, 302). — [95] En 1878, M. le comte de Puymaigre publie, dans le *Petit Romancero,* les trois romances que nous avons résumés plus haut (p. 56 et 57), et celui de Bertrand, neveu de notre Guillaume (*Romancero,* p. 115). — [96] Peu de chose en 1879. Nos lecteurs ignorent peut-être qu'il existe à Paris (sous ce titre : *Le Parnasse,* un journal écrit en vers. Dans le *Parnasse* du 15 mai 1879, M. Gisaide a publié la *Colère du baron :* c'est le début de notre *Charroi de Nîmes.* On ne peut qu'encourager vivement de tels essais, et Victor Hugo en a donné l'exemple dans son admirable *Aymerillot.* Néanmoins, il faudrait se mettre en garde contre les manquements à la couleur locale et ne pas, dans un poëme féodal, parler de « douairière » et de « buveurs de bière ». Il y a de fort beaux vers, malgré tout, dans la *Colère du baron.* — [97] M. G. de Rez reprend alors une thèse déjà traitée plus d'une fois, et étudie à nouveau les *Invasions des Sarrazins en Provence pendant le huitième, le neuvième et le dixième siècles* (Marseille, 1879).— [98] Un des Guillaume historiques qui ont contribué à former le Guillaume de la légende est Guillaume I, comte de Provence, qui gagna contre les Sarrazins, en 972, la fameuse bataille de Fraxinet et chassa pour toujours les Infidèles de son comté. A ce Guillaume, à cette bataille, M. Lenthéric consacre plusieurs pages dans sa *Provence maritime* (Plon, 1880, in-8, pp. 184 et 288, 289).— [99-100] Au moment d'achever cette énumération, nous avons le plaisir de mentionner l'article étendu de M. Gaston Paris (*Romania,* 1880, pp. 1-50) sur la *Chanson du Pèlerinage de Charlemagne.* L'auteur y traite, en passant, la grosse question de l'historicité d'Aimeri de Narbonne et conclut, comme l'avait fait M. Demaison en sa thèse de 1877 que « ce n'est pas l'Aimeri historique de 1105-1134 qui a influé sur la légende, mais la légende sur cet Aimeri » (l. l., p. 42). Et dans un autre fascicule du même recueil (pp. 515-546), M. Paris expose le détail d'un épisode d'*Aimeri de Narbonne,* que nous n'avions pu faire figurer dans notre analyse de ce beau poëme. — [101] Poursuivant ses remarquables études sur

aimée solitude, y eut avec le Démon un épouvantable conflit, et mourut en saint après avoir vécu en héros [2]. II PART. LIVR. II. CHAP. I.

la poésie populaire de l'Espagne et du Portugal, M. le comte de Puymaigre vient de publier, dans le *Romancero portugais*, (Paris, Leroux, 1881), le romance de don Beltran, qui célèbre les exploits du neveu de Guillaume, et dont une autre version avait déjà paru dans son *Romancero espagnol*. — [102-104] Nous attendons la publication prochaine du *Garin de Montglane* en deux volumes, annoncé depuis bientôt dix ans, et qui doit ouvrir la seconde série du Recueil des « Anciens poètes de la France »; de l'*Aimeri de Narbonne* publié par M. Demaison pour la « Société des anciens Textes » et de la *Mort d'Aimeri* dont M. Couraye achève de préparer le texte.— Plusieurs autres travaux sont sur le chantier. Le cycle de Guillaume, trop longtemps négligé, va bientôt retrouver son antique popularité, et *Aliscans* comptera autant d'admirateurs que le *Roland*.

### § 12. Valeur littéraire des chansons qui composent la geste de Guillaume.

Rien n'est moins absolu, rien n'est plus variable que cette valeur littéraire de nos poëmes. Parmi ces vingt-quatre Chansons, il en est qui représentent l'ère de la poésie primitive, simple, naïve, parfois même brutale, sans art, sans élégance, sans apprêt, reflet exact de la société féodale aux onzième et douzième siècles. Tels sont le *Couronnement Looys*, le *Charroi de Nîmes*, le *Covenant Vivien*, *Aliscans* (bien que nous n'en possédions pas le texte primitif) et le *Moniage Guillaume*. A ces poëmes il faut joindre certaines parties de quelques autres Chansons dont l'ensemble est loin d'être aussi primitif, certains épisodes de *Girart de Viane*, le magnifique début d'*Aimeri de Narbonne* et même le commencement de la *Mort d'Aimeri*, quoique bien plus moderne. Ces textes forment en quelque sorte un premier groupe qui mérite de fixer longtemps notre attention. Rien n'est factice dans ces poëmes ou dans ces fragments de poëmes. Et, — chose remarquable, — ce sont précisément ces Chansons qui reposent sur les traditions les plus historiques, en sorte que la Vérité, ici comme partout, a donné naissance à la Beauté. La convention, la formule, n'ont pas encore pénétré trop profondément dans ces véritables épopées, qui sont sanglantes et où l'idée de la guerre tient la première place. Mais, séduits par le succès de ces beaux poëmes, d'autres trouvères sont bientôt venus qui ont tiré de leur propre fonds, imaginé, inventé de nouveaux épisodes et de nouveaux héros. Ils ont d'ailleurs imité, avec une servilité souvent heureuse, les Chansons de leurs prédécesseurs, ou les ont simplement remaniées. De là un second groupe composé des *Enfances Guillaume* et de la *Prise d'Orange* (telles que nous les possédons aujourd'hui), de la *Bataille Loquifer*, du *Moniage Renoart*, des *Enfances Vivien* dont le commencement est encore traditionnel, de certaines parties de *Girart de Viane*, etc. Dans la plupart de ces poëmes, l'ancienne brutalité s'est adoucie ; la magie et les mythes antiques ont pénétré dans cette poésie, si bien fermée jadis à leur déplorable influence ; la femme y joue un rôle plus actif et moins noble; les éléments historiques s'atténuent au point de disparaître à peu près complètement ; tout est moins héroïque, moins simple, moins grand. Mais, dans un troisième groupe de Romans, l'élégance, ou, mieux encore, la formule semble définitivement triompher. Il n'y a plus guère, dans ces œuvres de la décadence, que des lieux communs épiques développés avec plus ou moins de clarté et de talent. Telles sont ces pauvretés poétiques, sans élan, sans verve, sans foi, qui

II PART. LIVR. II. CHAP. I.

Telle est l'histoire dont nous nous proposons d'écrire un résumé aussi exact, aussi vivant et lumineux qu'il

s'appellent la *Prise de Cordres*, le *Siége de Narbonne*, *Foulque de Candie*, le *Siége de Barbastre ;* telles sont ces œuvres plus médiocres encore, *Renier*, *Guibert d'Andrenas*. On peut regarder quelques-unes de ces Chansons sans originalité comme une sorte d'exercice de rhétorique à l'usage des trouvères qui débutaient. Un pas, encore un pas, et nous tomberons dans une décadence irrémédiable : *Garin de Montglane* n'est qu'un roman de la Table Ronde, qui a toutes les qualités et tous les défauts des poëmes d'aventures. Les fragments que nous avons retrouvés de *Renier de Gennes* et d'*Hernaut de Beaulande* ne nous font pas regretter la perte de ces Romans, œuvre du quatorzième siècle, écrites avec le style de Girard d'Amiens et dignes de ce versificateur de dernier ordre. La formule s'épanouit partout ; elle triomphe et règne. Les mœurs se sont, d'ailleurs, étrangement tempérées ; le sang coule encore, mais d'une façon toute conventionnelle, et on ne le répand guère que par acquit de conscience ; le lieu commun fait désormais tout le tissu de ces romans, qui ne méritent plus le nom de chansons. On ne descendra plus bas qu'au quinzième siècle, alors qu'un poëte inconnu écrira les *Enfances Garin*, poëme digne d'être signé par un hérault d'armes, où les tournois et les amourettes abondent, dernière imitation d'une littérature qui avait fait son temps ; œuvre morte. Comme on le voit, il faut se défier également de ceux qui admirent trop absolument les Chansons de notre geste, et de ceux qui leur refusent toute admiration. Ce serait rendre un véritable service que de publier, dans une *Chrestomathie épique*, les plus beaux de ces poëmes et les plus remarquables extraits de tous les autres. Une publication aussi populaire, dans laquelle on devrait placer une bonne traduction en regard d'un texte encore trop peu compris, donnerait aux esprits les plus prévenus une solide estime pour notre Épopée nationale. Après les chants d'Homère qui ont pour eux la perfection d'une langue et d'un style incomparables, on n'a peut-être rien écrit de plus saisissant, de plus naturel, de plus beau que les deux débuts du *Couronnement* et du *Charroi*, que le *Covenant Vivien* presque tout entier et la première partie d'*Aliscans*. Mais il faut ajouter, pour être juste, qu'on n'a rien écrit de plus long ni de plus ennuyeux que le *Siége de Barbastre* et *Garin de Montglane*. Nos analyses de ces poëmes mettront le lecteur à même de contrôler ce jugement.

## II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA GESTE DE GUILLAUME.

§ I. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Guillaume naquit vers le milieu du huitième siècle, dans la France du Nord, de parents illustres (Théodoric et Alde), qui appartenaient très-probablement à la famille royale. Présenté à Charlemagne, dès le commencement de son règne, il tint une grande place près du roi des Franks et fut au nombre de ses principaux conseillers et de ses meilleurs soldats. Mais, antérieurement à l'année 790, on ne sait rien de certain sur sa vie.* — 2° *En 790, Guillaume fut nommé par Charles duc de Septimanie, de Toulouse ou d'Aquitaine, en remplacement de Corso, qui s'était laissé battre par Adalric, fils du duc Lupus. Le nouveau représentant du roi des Franks fit rentrer les Vascons dans l'ordre et rétablit la paix dans cette partie du royaume. Il était chargé d'en faire un boulevard inexpugnable contre les invasions des Sarrasins.* — 3° *Le fait le plus glorieux de la vie de Guillaume se rapporte à l'année 793. Hescham, successeur*

nous sera possible. Nous en trouverons les éléments dans vingt-quatre Chansons de geste que nous avons

*d'Abd-al-Rahman* II, *avait proclamé l'*Algihad, *ou guerre sainte, et réuni cent mille hommes qu'il divisa en deux corps d'armée. L'un marcha contre les Chrétiens des Asturies; l'autre envahit la France, arriva jusqu'à Narbonne et en brûla les faubourgs. Guillaume alla au-devant des envahisseurs, les rencontra près de la rivière d'Orbieux, à Villedaigne, leur livra bataille, fut vaincu malgré des prodiges de valeur, mais força par cette résistance les Sarrasins à repasser en Espagne. On peut dire qu'à Villedaigne il sauva la France, tout aussi bien que Charles Martel l'avait sauvée à Poitiers. —* 4° *Guillaume prit la plus large part à la prise de Barcelone par les armées de Louis, roi d'Aquitaine (en 801 suivant certains historiens, en 803 suivant les autres). —* 5° *Parvenu au comble des honneurs et de la gloire, Guillaume, après avoir fondé en 804 le monastère de Gellone, voulut s'y retirer lui-même en 806 (le 29 juin). Il était surtout attiré à la vie monastique par l'exemple de son ami, saint Benoît d'Aniane. Il donna à Gellone l'exemple de toutes les vertus, et y mourut en odeur de sainteté le 28 mai 812.* Voy. dans l'*Etude historique et littéraire sur la Vita sancti Willelmi* de Ch. Révillout (pp. 500-502), un excellent résumé de tout ce que les historiens nous ont laissé sur notre héros.

§ 2. Tels sont, si l'on peut ainsi parler, les cinq principaux actes de la vie si dramatique de saint Guillaume, et nous traiterons ailleurs de ceux qui concernent Aimeri de Narbonne, etc. Tous ces faits sont aujourd'hui entourés des preuves les plus solides et empruntés aux sources suivantes, que nous allons énumérer dans l'ordre de leur importance : 1° Éginhard, qui raconte très-sommairement l'invasion de 793 (*Annales*, ann. 793) et le siége de Barcelone (*Ibid.*, ann. 797 et 801). — 2° L'Astronome limousin, qui est le seul à nous fournir les plus précieux détails sur l'affaire du comte Corso (Pertz, II, 609) et qui s'étend plus longuement encore sur le siége de Barcelone (*ibid.*, 612, 613). — 3° Ermoldus Niger, qui a consacré tout le premier livre de son poëme au récit détaillé de ce siége si long et si décisif, et qui donne sans hésiter le premier rang à notre héros (Pertz, II, 469, 470, 474, 476). — 4° La *Vita sancti Benedicti Anianensis* par Ardon, contemporain de saint Guillaume qu'il avait vu de ses yeux, à Gellone, dans l'exercice de toutes les vertus monastiques. Le sixième chapitre de cette précieuse biographie, qui fut écrite vers 822, a pour unique objet la *conversion*, la vie sainte et la mort de Guillaume (*Acta sanctorum maii*, VI, 800). — 5° La *Vita sancti Willelmi* est un document dont l'importance a été exagérée et sur l'âge duquel les critiques ne sont pas d'accord. = Un certain nombre d'entre eux (les Bollandistes, Jonckbloet) le placent au onzième siècle; M. Reinaud (*Invasions des Sarrazins*, p. 107), Fauriel (*Histoire de la poésie provençale*, II, p. 408), M. Paulin Paris (*Manuscrits françois*, III, p. 122 et *Histoire littéraire*, XXII, p. 436, 470) et surtout L. Clarus, paraissent disposés à le regarder comme plus ancien. Tout au contraire, dans un article de la *Revue archéologique* (1852, p. 336), M. J. Courtet considère le texte comme postérieur au onzième siècle. = Tel est aussi le sentiment de M. Ch. Révillout, et il l'a défendu dans un excellent Mémoire que nous allons résumer sous une forme nouvelle (*Publications de la Société archéologique de Montpellier*, n^os^ 35 et 36; juillet 1876 : « Etude historique et littéraire sur l'ouvrage latin intitulé Vie de saint Guillaume »: pp. 496-576). — *a*. Gellone n'était à l'origine qu'une colonie, une *cella* de l'abbaye d'Aniane, et le même abbé gouverna d'abord les deux monastères. — *b* Mais, depuis le

énumérées ailleurs, que nous analyserons plus loin.

Un des érudits contemporains qui ont consacré à

dixième siècle au moins, il y eut certainement deux abbés, et les deux abbayes furent absolument indépendantes l'une de l'autre. — *c*. Une rivalité devait nécessairement se produire un jour entre la maison-mère et la colonie, et celle-ci devait, tout naturellement, souhaiter d'affaiblir la portée des textes qui racontaient les modestes origines de Gellone. Cette rivalité se produisit en effet, et fut de longue durée. — *d*. Les deux maisons s'adressèrent au Saint-Siége pour lui faire reconnaître leurs droits respectifs. Par une coïncidence qui n'eut rien de fortuit, il se trouva qu'en une seule et même année, Alexandre II répondit aux deux requêtes. Le 7 novembre 1066 il reconnut la suprématie d'Aniane sur Gellone; mais, le 7 mars précédent, il avait (sans nommer Aniane) accordé à Gellone des priviléges considérables et avait placé ce monastère sous la protection du Saint-Siége. — *e*. La lutte continua; mais on put la considérer comme terminée, lorsqu'en 1092, Urbain II se prononça décidément en faveur de Gellone et brisa tout lien entre les deux abbayes. — *f*. Donc, Gellone triomphait dans la réalité du droit; mais ce triomphe ne lui suffit pas, et l'ancienne colonie d'Aniane voulut aussi triompher dans la réalité de l'histoire. — *g*. Or, Aniane pouvait produire, en sa faveur, un acte du 15 décembre 804 contenant une donation du comte Guillaume qui établit très-réellement la suprématie d'Aniane sur Gellone (*Ipsa cella subgecta est ad Aniana monasterio*). — *h*. Aniane, en second lieu, pouvait produire, à son avantage, un passage célèbre (§ 42) de la *Vie de saint Benoît d'Aniane* par saint Ardon, où il était dit fort nettement que Gellone n'était qu'une colonie d'Aniane : *In cellam prœfatam* (*Gellonis*), *venerabilis pater Benedictus suos jam posuerat monachos*. — *i*. C'est à ces deux documents, vraiment inattaquables, qu'il s'agissait de répondre. — *j*. Un abbé de Gellone, Guillaume (qui vivait durant le premier quart du douzième siècle), aurait, suivant M. Ch. Révillout, entrepris de ruiner l'importance de ces témoignages. — *k*. Il fit, tout d'abord, fabriquer une charte attribuée au comte Guillaume et datée du 14 décembre 804 (un jour avant celle d'Aniane), et qui fut presque calquée sur la charte authentique du 15 décembre. Seulement, au lieu de qualifier Gellone de simple *cella*, on lui donnait, dans l'acte nouveau, le nom de « monastère » et même d' « abbaye ». Et l'on effaçait avec soin tout le passage de l'antique diplôme où il était dit que la *cella* de Guillaume était *subgecta ad Aniana monasterio*. Grâce à ce premier artifice, la charte d'Aniane, la véritable, l'authentique, était déconsidérée, et, pour ainsi parler, annulée. On pouvait même l'arguer de faux. — *l*. Mais il restait encore à effacer le célèbre passage d'Ardon. C'est alors et pour achever ce qu'on avait si bien commencé avec la fabrication du faux diplôme, c'est alors, suivant M. Ch. Révillout, que le même abbé Guillaume aurait fait écrire la *Vita sancti Willelmi* où l'on délaie l'œuvre d'Ardon et où l'on la complète avec des traditions plus ou moins vagues ou mensongères, avec des textes poétiques, etc., etc. — *m*. Ces faits se seraient passés vers l'an 1122. Cette date, que l'on tire du Cartulaire, est à peu près certaine en ce qui concerne la rédaction du faux diplôme; mais elle n'est qu'hypothétique pour la rédaction de la *Vita sancti Willelmi*. — *n*. C'est de cette *Vita* que parle Orderic Vital (*Historia ecclesiastica*, livre VI (édition de la Société de l'Histoire de France, III, 5-12) en affirmant qu'aux Chansons de geste dont Guillaume est le héros, il faut préférer la *relatio authentica quœ a religiosis solerter est edita et a studiosis lectoribus lecta est in communi fratrum audientia*. C'est cette même *Vita*, cette même *relatio authentica* qui est analysée plus loin par

Guillaume les recherches les plus étendues et les plus profondes, a divisé son livre en trois parties où il a tour



l'historien normand. — *o*. La partie de son livre où Orderic Vital parle ainsi de la *Vita* a été écrite vers 1131; il la retouchait encore après 1136-1137 puisqu'il y fait allusion à la mort du roi d'Angleterre Henri I († 1er décembre 1135) et à celle de l'abbé Guérin des Essarts († 21 juin 1137). Et il n'y met la dernière main qu'en 1141. — *p*. Or, le même Orderic Vital dit très-clairement que la *Vita sancti Willelmi* lui a été rapportée RÉCEMMENT par Antoine, moine de Vinchester. « Récemment », c'est-à-dire entre 1130 et 1140. — *q*. En rapprochant cette date présumée des faits et gestes de l'abbé Guillaume et des circonstances qui ont dû le déterminer à faire écrire la *Vita*, M. Révillout conclut que la *Vita* n'a dû être écrite que vers 1122 ou, pour parler plus scientifiquement, à la fin du premier quart du douzième siècle. — *r*. Toute cette argumentation est spécieuse; mais on ne peut admettre la dernière conclusion de M. Révillout qu'à titre de probabilité. Rien de mathématique, rien de certain. — *s*. Quant à la valeur de la *Vita*, il semble, au contraire, que l'on puisse souscrire à tous les jugements de M. Ch. Révillout : « Le récit court et concis d'Ardon, distribué d'une « manière arbitraire, altéré et mutilé dans plusieurs parties essentielles, mal « compris dans quelques autres, en forme le fond; mais ce fond est dissimulé « et presque entièrement caché sous les surcharges et les enjolivements dont « on l'a couvert. — A ces emprunts habilement déguisés et qui constituent « la partie principale de leur œuvre, les nouveaux biographes ont ajouté « certains détails accessoires, puisés à deux sources très-diverses. Les uns « ont été tirés des traditions du monastère, sur lesquelles a peut-être tra« vaillé l'imagination de nos écrivains anonymes; les autres, concernant « surtout la vie mondaine du duc de Toulouse, ont été demandés non pas « aux chroniques carlovingiennes, que nos auteurs paraissent avoir igno« rées, mais seulement aux chansons de geste. » Et plus loin : « La *Vie* « *de saint Guillaume,* dénuée de toute autorité, ne peut être considérée que « comme une composition artificielle et presque de fantaisie, faite avec plus « d'adresse que de science » (l. l., pp. 350, 551). Tel est le dernier mot de M. Révillout, tel sera aussi le nôtre. — 6° Après la *Vita sancti Willelmi,* il faut mentionner l'*Historia ecclesiastica* d'Orderic Vital, au livre VI (éd. de la Société de l'Histoire de France, III, 5-12) : nous avons eu lieu d'en parler plus haut. Orderic Vital, moine de l'abbaye de Saint-Evroul, né en 1075, mort peu après 1141, avait entendu raconter la vie de saint Guillaume par Gerold, clerc de la chapelle de Guillaume le Conquérant, qui aimait ces récits. Il a eu la *Vita* à sa disposition, et l'a qualifiée, dans son Histoire ecclésiastique, de RELATIO AUTHENTICA. C'est ce document qu'il oppose avec dédain aux poëmes qui « *vulgo canuntur de Guillelmo a joculatoribus* ». Il ne se doutait guère que la *Vita* était, en partie, sortie de ces Chansons de geste pour lesquelles il professait tant de mépris. — 7°-13° A la suite de ces documents de premier ordre, on ne doit pas omettre de citer, sur les principaux faits de la vie de Guillaume, la Chronique de Moissac (D. Bouquet, V, 74), les Annales saxonnes (*Ibid.*, VI, 218), les *Annales Einsidlenses* (Pertz, V, 139), le *Chronicon breve Sancti Galli* (D. Bouquet, V, 360), les *Annales Sangallenses majores,* Hepidannus monachus (Pertz, I, 75), les *Annales Fuldenses,* ann. 793; Rodrigue de Tolède, c. 19, etc. Cf. les documents arabes cités par Reinaud dans ses *Invasions des Sarrazins en France,* p. 98 et ss. — 14° *a*. Voici une autre source qu'on ne négligera point : nous possédons deux « chartes de fondation » de Gellone ou, pour parler plus exactement, « deux actes, deux diplômes où le

à tour étudié le duc d'Aquitaine « comme un grand du « monde, comme un saint de l'Église, comme un héros

comte Guillaume fait à Gellone d'importantes donations ». Les originaux (?) de ces deux pièces sont aujourd'hui la propriété de M. le marquis de la Prunarède. L'une d'elles (celle du 15 décembre 804) est, de plus, copiée en partie dans « l'Inventaire d'Aniane », et l'autre (celle du 14 décembre 804) est intégralement transcrite dans le « Cartulaire de Gellone » qui fut rédigé au commencement du douzième siècle. = *b.* Ces deux actes offrent entre eux de grandes ressemblances, avec des variantes notables; et il est évident, à première vue, que l'un des deux, à tout le moins, est faux. = *c.* Le premier de ces actes, comme nous venons de le dire, est daté du 15 décembre 804 (*facta donatione XVIII Kalendas januarias,* etc.). D'après le témoignage de MM. Boucherie et Révillout, son écriture serait bien celle des diplômes du neuvième siècle. Il commence ainsi qu'il suit : *Ego enim in Dei nomen Wilhelmus,* etc. Gellone y est simplement qualifiée de *cella,* et cette *cella* y est représentée comme étroitement soumise au gouvernement de l'abbé d'Aniane qui était saint Benoît (*quem ipse domnus Benedictus regere videtur*). Il est même ajouté très-clairement, et à deux reprises, que Gellone est sous la dépendance d'Aniane : *Dummodo sic ipsa villa subgecta est ad Aniana monasterio, sicut odie* esse videtur. = *d.* Le second de ces documents est en date du 14 décembre 804 (*facta est hec donatio XVIIII Kal. januar.*, etc.). Suivant M. Révillout, l'écriture est d'une époque très-visiblement postérieure au neuvième siècle. Il commence ainsi qu'il suit : *In nomine Domini, ego Wilhelmus, Dei gratia comes.* Gellone nous y est présentée, non comme une *cella,* mais comme une abbaye (*quod ego prefatus comes Wilhelmus construere in causa domni et senioris mei Caroli jussi et, ex doctrina venerabilis patris Benedicti, monachos et abbatem posui*). D'Aniane, pas un mot. = *e.* De ces deux documents qui ont été examinés tour à tour par M. Thomassy (*Bibliothèque de l'École des Chartes,* II, pp. 177-187) et par M. Ch. Révillout (*Publications de la Société archéologique de Montpellier,* n^os^ 35 et 36, juillet 1876, pp. 560 et ss.), lequel est le vrai, lequel est le faux? Nous croyons, avec M. Ch. Révillout, que le faux diplôme est celui du 14 décembre. = *f.* Dans la suscription de cette pièce, Guillaume se qualifie « comte par la grâce de Dieu ». C'est une qualification que n'aurait jamais prise un comte-fonctionnaire, un comte de Charlemagne. En second lieu, Guillaume y cite, parmi ses parents, un sien neveu du nom de *Bertrand* qui n'est connu que dans les Chansons de geste et n'a rien d'historique. En troisième lieu, « à côté de ce Bertrand, on y voit aussi paraître Bernard et Gotcelme, deux fils encore vivants du donateur, qui signent comme témoins et sont pourtant comptés parmi les enfants que Guillaume avait déjà perdus ». (Ch. Révillout, l. l., p. 515.) Ces trois raisons peuvent suffire, et l'on peut décidément regarder comme fausse la charte du 14 décembre. Mais encore faut-il s'entendre sur ce mot « fausse » ; et nous prétendons seulement dire par là que la charte du 14 décembre a été calquée, avec d'importantes variantes, sur la charte du 15, sur l'acte authentique où le comte Guillaume faisait des donations à la *cella* de Gellone. = *g.* C'est ce qui résulte d'un examen attentif des deux actes que M. Révillout a eu l'heureuse idée de publier à côté l'un de l'autre (l. l., pp. 563-567). = *h.* Dans quel intérêt l'acte du 14 a-t-il donc été fabriqué? Et à quelle époque a-t-il été calqué sur l'acte du 15? C'est ce que nous allons mettre en lumière, au sujet de la *Vita sancti Willelmi.* Dès maintenant, nous pouvons l'exposer en quelques mots : « Les religieux de Gellone, désirant consacrer l'indépendance absolue de leur abbaye, et

« de la légende et de la poésie. » Rien de plus rationel, rien de plus complet qu'une telle division. Guillaume, 

voulant faire oublier que leur monastère n'avait été à l'origine qu'une petite *cella* soumise à l'abbaye d'Aniane, ces religieux, au commencement du douzième siècle, forgèrent l'acte du 14 décembre 804 d'après les prétendues traditions de leur couvent, et le firent entrer dans le Cartulaire de leur abbaye ». Nous le verrons tout à l'heure avec plus de détail. = *i*. Un diplôme de Louis, roi d'Aquitaine, conservé aux Archives de l'Hérault, reproduit dans le Cartulaire de Gellone (Archives de l'Hérault, p. 9) et publié par M. Ch. Révillout (l. l., pp. 568-570), présente les mêmes caractères d'altération et de fausseté que l'acte du 14 décembre 804. C'est une transcription interpolée de la charte originale et authentique qui fut réellement accordée par le roi d'Aquitaine à la *cella* de Gellone et qui n'est point parvenue jusqu'à nous (voy. Ch. Révillout, l. l., pp. 516, 517, 569, 570). — 15° Enfin, nous pouvons invoquer, au sujet de notre Guillaume, le témoignage de quelques vieux *Martyrologes*. Ce mot « vieux » est bien vague, et nous avons le regret de l'emprunter aux Bollandistes et aux Bénédictins, qui ne datent pas souvent ces documents précieux d'une façon plus précise. L'un de ces *Martyrologes* est de Brioude, l'autre de Gellone. — Nous n'avons pas à citer ici l'*Historia miraculorum* publiée par les Bollandistes (l. l., p. 812), ni l'*Historia elevati translatique corporis* (l. l., p. 816), ni deux Hymnes sur notre saint : l'une publiée par les auteurs des *Acta sanctorum* (l. l., p. 816); l'autre du dixième siècle, dont un fragment se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de Montpellier (n° 6 du nouveau Catalogue). — Et telles sont les sources authentiques de la vie de saint Guillaume de Gellone. Tout bien considéré, les textes historiques et, en particulier, ceux des contemporains ne sont pas aussi nombreux ni aussi considérables qu'on aurait pu le désirer. Éginhard ne nomme pas notre Guillaume; l'Astronome limousin ne parle de lui que deux fois, etc. Quand on pense au rôle important qu'a joué Guillaume dans l'empire Carlovingien, on est en droit de s'étonner d'un tel silence. Mais la raison de ce silence est assez facile à trouver : c'est que (suivant la très-judicieuse observation de L. Clarus), « toutes les personnalités se sont en ce temps-là effacées devant celle de Charlemagne. »

§ 3. Il nous reste à reprendre en détail chacune des propositions scientifiques que nous avons énoncées plus haut et à les entourer de leurs preuves. — La première (naissance de Guillaume au nord de la France, illustration de sa famille, sa présentation à Charlemagne, ses services antérieurs à l'année 790) est prouvée par les sept textes suivants : 1° « Ego enim in Dei nomen Wilhelmus. C. recogitans fragilitatis mea casus humanum, idcirco facinora mea minuanda vel de parentes meos qui defuncti sunt, id est *genitore meo Teuderico et genitrice mea Aldana*, et fratres meos Teodoino, et Adalelmo, et sorores meas Abbane et Bertane, et filios meos et filias Witcario et Hildehelmo et Helinbruch, uxores meas Witburgh et Cunegunde, pro nos omnibus superius nominatos dono ad sacrosancte Basilice qui est constructa in honore Sancto Salvatore... in illa cella Gellonis, etc. » (Charte de donation, 15 décembre 804). — 2° « Petente domno Guillelmo monacho qui *in aula genitoris nostri Karoli Augusti comes extitit clarissimus...* » (Diplôme de Louis le Pieux, en date du 28 décembre 809, *Acta sanctorum Maii*, VI, 811. Ce diplôme est manifestement faux ; mais il a été forgé sur un acte authentique.) — 3° « [Theodoricus] propinquus regis... » (Eginhard, *Annales*, ann. 782). — 4° « [Bernardus, filius Willelmi] erat de stirpe regali et domini Imperatoris ex sacro fonte baptismatis filius. » (Thegan, Pertz, II, 597). — 5° « Et quoniam *nobilibus natalibus ortus*, nobiliorem se fieri, Christi am-

II PART. LIVR. II. CHAP. I.

en effet, a été tout cela. L'Église a inscrit dans ses *Martyrologes* ce nom glorieux entouré des respects uni-

plectendo pauperiem [Willelmus] studuit... *Willelmus comes* qui *in aula Imperatoris præ cunctis clarior erat,* tanto dilectionis affectu B. Benedicto deinceps adhæsit ut, *sæculi dignitatibus despectis,* hunc ducem vitæ salutaris eligeret... ». (*Vita sancti Benedicti Anianensis,* auctore Ardone, cap. VI, *Acta sanctorum Maii,* VI, 806). — 6° « *Quæ regna, et quæ provinciæ, quæ gentes, quæ urbes Willelmi ducis potentiam non loquuntur, virtutem animi, corporis vires, gloriosos belli studio et frequentia triumphos...* qualis et quantus fuit? *quam gloriose sub Carolo glorioso militavit;* quam fortiter quamque victoriose barbaros domuit et expugnavit; quanta ab eis pertulit, quanta intulit, ac demum, de cunctis regni Francorum finibus crebro victos et refugas, perturbavit et expulit. Hæc enim omnia... cum adhuc ubique pene terrarum notissima habeantur, etc.». (*Vita sancti Willelmi,* Prologus, *Acta sanctorum maii,* VI, p. 801). « *Inclitæ laudis ac perennis memoriæ Pippini regis tempore, natus est B. Willelmus de præclara Francorum progenie, ex patre videlicet nobili magnoque consule Theodorico nomine; cujus mater æque generosa et nobilissima comitissa dicta est Aldana; ambo quidem* DE SUMMIS FRANCIÆ PRINCIPIBUS, *consules ex consulibus,* vita quoque et moribus placentes Deo et hominibus..... Deinde, *cum jam Pippinus Rex ex hac luce migrasset, et filius ejus Carolus, qui dictus est Magnus, in throno regni resedisset, inclitus adolescens commendatus est ei a parentibus ut Regi semper adstaret.....* Igitur Willelmus, commendatus a patre, stat ante Regis conspectum, suscipit nomen consulis et consulatum, in rebus bellicis primæ cohortis sortitur principatum, regiis principaliter adhibetur consiliis, tractat strenue cum rege de regni negotiis, de militia et armis; fit pater patriæ, reipublicæ defensor, pro pace vigilat, in bellis laborat, fovet cives, hostes expugnat.... » (*Ibid.*, p. 801). « Interea causa exstitit ut ipse [Willelmus] Carolo valde necessarius Franciam accitus expeteret, et, post multum temporis, NATALE SOLUM *patriique consulatus, immo sui, hereditatem reviseret.* » (Ibid., p. 801). — « Tempore Pippini regis Francorum, *Willelmus* ex patre Theoderico consule et matre Aldana natus est. In infantia litteris imbutus est, et sub Carolo Magno militiæ mancipatus est. Nomen consulis et consulatum, et in rebus bellicis primæ cohortis sortitur principatum. Deinde a Carolo dux Aquitaniæ constituitur... » (Orderici Vitalis *Historia ecclesiastica,* lib. VI, éd. de la Société de l'Histoire de France, III, 6.)

La seconde proposition, relative à l'élection de Guillaume comme duc de Toulouse et à sa victoire sur les Vascons, n'est prouvée que par un seul texte historique, mais il est d'une grande valeur : c'est celui de l'Astronome limousin : « Ea tempestate Chorso, dux Tholosanus, dolo cujusdam Wasconis, Adhelerici nomine, circumventus est et sacramentorum vinculis obstrictus, sicque demum ab eo absolutus. Sed hujus nævi ulciscendi gratia, rex Hludovicus et proceres, quorum consilio res publica Aquitanici amministrabatur regni, conventum generalem constituerunt in loco Septimaniæ cujus vocabulum est Mons Gothorum. Accitus autem isdem Wasco, conscius facti sui, venire distulit, donec obsidum interpositione fretus tandem occurrit. Sed eorumdem obsidum periculo nichil passus, insuper muneribus donatus, nostros reddidit, suos recepit, et ita recessit. Æstate vero subsequente, jussu patris, Hludowicus rex Wormatiam simpliciter, non expeditionaliter venit, et cum eo in hibernis perstitit. Ubi jam dictus Adhelericus ante reges dicere causam jussus atque auditus, purgare objecta volens, sed non valens, proscriptus atque irrevocabili est exilio deportatus. Chorsone porro a ducatu

versels; l'histoire, non moins enthousiaste, nous le montre comme une des plus nobles figures du moyen âge,



submoto Tolosano, ob cujus incuriam tantum dedecus regi et Francis acciderat, *Willelmus pro eo subrogatus est qui Wasconum nationem,* ut sunt natura leves, propter eventum supradictum valde elatos, et propter mulctationem Adhelerici nimis repperit efferatos. Quos tamen, tam astu quam *viribus brevi subegit illique pacem imposuit nationi.* Rex vero Hludovicus eodem anno Tholosæ placitum generale habuit, ibique consistente, Abutaurus Sarracenorum dux cum reliquis regno Aquitanico conlimitantibus ad eum nuntios misit, pacem petens et dona regia mittens. Quæ secundum voluntatem regis accepta, nuntii ad propria sunt reversi. » (Pertz, II, 609).

La troisième proposition se rapporte à l'invasion des Sarrasins en France et à la fameuse bataille de Villedaigne sur l'Orbieux (793). Elle est prouvée par les textes que nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs : 1º « Sarraceni Septimaniam ingressi prœlioque cum illius limitis custodibus atque comitibus conserto, multis Francorum interfectis, ad sua regressi sunt. » (Eginhard, *Annales,* ann. 793). — 2º « Sarraceni venientes Narbonam, suburbium ejus igne succenderunt multosque christianos, ac, præda magna capta, ad urbem Carcassonam pergere volentes, *obviam exiit Willelmus quondam comes aliique comites Francorum cum eo, commiseruntque prœlium super fluvium Oliveio.* Ingravatumque est prælium nimis, ceciditque maxima pars in illa die ex populo christiano. *Willelmus autem pugnavit fortiter in die illa.* Videns autem quod sufferre eos non posset, quia socii ejus dimiserunt eum fugientes, divertit ab eis. Sarraceni vero, collectis spoliis, reversi sunt in Hispaniam. » (*Annales Moissacenses,* ann. 793; *Historiens de France,* V, 74). — 3º « *Willelmus pugnavit cum Sarracenis ad Narbonum,* et perdidit ibi multos homines, et occidit unum regem cum multitudine Sarracenorum. » (*Chronicon breve Sancti Galli,* Hist. de France, V, 360. — *Annales Einsidlenses,* ann. 793, Pertz, V, 139. — Hepidannus monachus, *Annales,* ann. 793.) — 4º « Prœlium factum est inter Sarracenos et Francos in Gothia, in qua Sarraceni superiores exstiterunt. » (*Annales Fuldenses,* ann. 793). — 5º « In diebus illis, Saraceni pariter conglobati magnum valde et inopinabilem producunt exercitum; montes Pyrenæos transeunt, et una omnes conspiratione, ad has partes Aquitaniæ, Provinciæ ac Septimaniæ properant, confinia scilicet christianorum. Regnum irrumpunt Caroli, dant infinitas de christianis strages, victores existunt, spolia diripiunt, captosque ducunt strictis funibus captivos, præoccupant totam longe lateque terram, quasi jure perpetuo possidendam. Nuntiatur hoc christianissimo regi... Omnes... in unam concordant sententiam ut comes Willelmus, armis inclitus, bello victoriosus, militiæ gallicanæ studiis gloriosus, ad hoc opus eligatur... Adjudicatur etiam, conclamante exercitu, ut totius Aquitaniæ, quoniam dignus est, investiatur ducatu et de Consule sublimetur in Ducem. » (*Vita sancti Willelmi,* cap. II, Acta sanctorum maii, VI, p. 802).— 6º « Cum barbaris transmarinis et vicinis Agarenis multos [Willelmus] conflictus egit, *in gladio suo populum Dei ope divina salvavit, imperiumque christianum dilatavit, et Sarracenos perdomuit* ». (Orderici Vitalis *Historia ecclesiastica,* lib. VI, l. 1, pp. 6 et 7). Nous renvoyons volontiers au livre de M. Reinaud ceux qui seraient curieux de connaître les sources arabes. Ils y verront quelle importance les Sarrazins attachèrent à cette guerre; comment une sorte de manifeste fut publié à cette occasion dans toutes les mosquées; comment enfin les Musulmans vainqueurs emportèrent un immense butin et forcèrent leurs nom-

comme un autre Charles Martel, et la poésie d'un grand peuple le célèbre comme un des libérateurs de l'Occi-

breux prisonniers à porter sur leurs épaules ou à traîner sur des charriots les pierres des murs de Narbonne. Une magnifique mosquée fut construite à Cordoue avec ces pierres conquises. (*Invasions des Sarrazins en France,* pp. 98-103; *Etude historique et littéraire sur la Vie de saint Guillaume,* par Ch. Révillout, pp. 501 et 502; *Charlemagne*, par Alphonse Vetault, 1re édit., p. 316.)

Touchant la quatrième proposition, qui s'applique au siége et à la prise de Barcelone en 801 ou 803, nous possédons trois textes précieux : ceux d'Eginhard, de l'Astronome limousin et d'Ermoldus Niger. Mais nous appelons notamment l'attention de nos lecteurs sur le dernier, où l'on voit Guillaume tenir légitimement la première place : 1o « Ipsa æstate *capta est Barcinona, civitas in Hispania,* jam biennio obsessa. Zatun, præfectus ejus, et alii complures Sarraceni comprehensi... » (Eginhard, *Annales,* ann. 301). — 2o « His peractis, succedente tempore, visum est regi (Hludovico) et consiliariis ejus, ut ad Barcinonam oppugnandam ire deberent, divisoque in tres partes exercitu, unam quidem Ruscellioni ipse permanens secum retinuit; alteri obsidionem urbis injunxit, cui Rostagnus comes Gerundæ præfuit; tertiam autem, ne forte obsidentes urbem improvise ab hostibus occuparentur, ultra urbem sedere præmisit. Obsessi interea intra urbem Cordubam miserunt auxiliumque poposcerunt. Rex vero Sarracenorum protinus auxiliatum eis exercitum direxit. Venientibus porro his qui missi fuerant Cæsaraugustam, latum est eis de exercitu in via sibi obviam constituto. *Erat enim Willelmus primus signifer*, Adhemarus, et cum eis validum auxilium. Quod illi audientes in Hasturas sese verterunt, clademque illis improvise importaverunt, sed multo graviorem reportaverunt. Quibus recedentibus, nostri ad socios urbem obsidentes reversi sunt et, illis juncti, tam diu urbem obambientes et nullum ingredi aut egredi permittentes vexarunt, donec famis acerbitate coacti sunt etiam vetustissima hostiis coria detrahere, et in cibum infelicissimum vertere. Alii autem mortem infelicissimæ præponentes vitæ, ex muris semet præcipites mittebant; aliqui vero spe animabantur inani, cogitantes quod Franci hiemis asperitate a civitatis cohiberentur obsidione. Sed hanc illorum spem abscidit prudentium virorum consilium. Advecta enim undecunque materie cœperunt exstruere casas veluti ibidem in hibernis mansuri : quod cernentes, civitatis habitatores ab spe decederunt et ad desperationem ultimam versi... se ac civitatem, concessa facultate late secedendi, dediderunt hoc modo. Cum enim longa fessam obsidione nostri cernerent urbem... Regem vocant ut urbs tanti nominis gloriosum nomen Regi propagaret... Venit [Rex] ad exercitum suum urbem vallantem, atque indesinenti oppugnatione sex hebdomadibus pertinacissime perduravit, et tandem superata victori manus dedit. » (Astronome limousin, *Vita Hludovici imp.,* ann. 801, Pertz, II, 612, 613.) — 3o Ermoldus Niger commence, en poète, par une rapide description de Barcelone : « Urbs erat interea Francorum inhospita turmis, — Maurorum votis adsociata magis, — Quam Barchinonam prisci dixere Latini... » Le roi consulte ses barons pour savoir s'il convient d'entreprendre le siége de cette ville, et c'est alors que notre Guillaume se lève : « Duxque Tolosana fatur *Willelmus* ab urbe; — Poplite flexato, lambitat ore pedes : — « O lux Francorum, rex et pater, arma decusque,— Qui « meritis patres vincis et arte tuos ; — Virtus celsa tibi, et rector, sapientia, « magne, — Concordi voto patris ab amne meant. — Rex, age, consiliis, si « dignor, consule nostris, — Atque meis votis, Rex, pietate fave, — Gens et « tetra nimis, Sara de nomine dicta, — Quæ fines nostros depopulare solet,

dent chrétien, comme un des fondateurs de l'indépendance nationale.



« — Fortis, equo fidens, armorum munere necnon, — Quæ mihi nota nimis, « et sibi notus ego. — *Mœnia, castra, locos, seu cætera sæpe notavi;—* « *Ducere vos possum tramite pacifico.* — Est quoque præterea sæva urbs « in finibus illis, — Causa mali tanti quæ sociata manet. — Si pietate Dei, « vestro faciente labore,—Hæc capiatur, erit pax requiesque tuis.—*Illuc tende* « *gradum, Rex, infer munera Martis, — Et Willelmus erit prævius,* « *alme, tuus* ».— Tunc rex adridens verbis ita fatur amicis, — *Amplectens famulum, oscula datque capit :* — « Gratia nostra tibi, Caroli sit gra- « tia patris, — Dux bone, pro meritis semper habebis honos... — Testor « utrumque caput. » (*Humeris fortasse recumbens — Willelmi comitis,* « *hæc quoque dicta dabat*), etc., etc, » La guerre commence, le siége est mis devant Barcelone, une bataille se livre sous les murs de cette ville païenne : « Tum varii varios demittunt funeris Orco, — *Willhelm* Habirudar, at Liuthardus Uriz.,. » Un Maure se montre alors au haut des murs, et crie aux Franks : « France, quid insanis, cur mœnia nostra lacessis? — Hæc « urbs non poterit ingeniose capi. — Nobis esca satis, carnes, seu mellea « dona — Urbe manent. Vobis est quoque dira fames. » — Reddidit contra verbis contraria verba — *Willhelm;* dedignans talia voce tulit : — « Con- « cipe, Maure, precor, haud mollia dicta superbe, — Nec placitura tibi ve- « raque credo satis. — Cernis equum maculis variisque coloribus aptum, — « Quo vehor, intendens mœnia vestra procul. — Ante equidem nostris indig- « nis morsibus escis — Occidet, et nostro dente terendus erit, — Vestra ve- « tata nimis quam mœnia nostra caterva — Deserat : haut unquam prœlia « cæpta cadent... » Et quand Zadon est fait prisonnier, quand le roi Louis désire que ce vaincu parle lui-même aux assiégés et leur ordonne de se rendre, c'est encore Guillaume qui est chargé de cette mission difficile : « Fac, « *Willelme,* suos possit quo cernere muros — Et jubeat nobis pandere « claustra celer. » Zadon est forcé d'obéir : « Ouvrez, ouvrez la ville aux « Franks, » crie-t-il aux siens. Mais, avec ses doigts, il leur fait en même temps certains signes qui veulent dire : « Ne vous rendez pas. » Par bonheur pour les chrétiens, Guillaume s'aperçoit du stratagème : « Hoc vero agnoscens *Willelmus* concitus illum — Percussit pugno, non simulanter agens. — Dentibus infrendens, versat sub pectore curas, — Miratur Maurum sed magis ingenium : — « Credito, ni quoque regis amorque timorque vetaret, « — Hæc tibi, Zado, dies ultima sorte foret... » Puis, Barcelone tombe au pouvoir des Franks et le poëte passe sous silence les faits et gestes de Guillaume durant la fin de cette guerre. (*Ermoldi Nigelli liber I,* Pertz, II, 469, 470, 474, 476). Nous n'avons pas hésité à citer, dans leur détail. tous les passages d'Ermoldus Niger qui concernent notre héros. Deux motifs nous y ont puissamment engagé : tout d'abord, aucun historien n'a fait la part plus belle au duc d'Aquitaine, qui, véritablement, tient partout dans ce poëme le premier rôle après le Roi. Puis, les développements poétiques d'Ermoldus sont une sorte de transition, classique et peu populaire, mais réelle et digne d'attention, entre l'histoire proprement dite et la poésie épique. Ce double intérêt ne nous paraît point contestable.

Il ne nous reste plus qu'à entourer de preuves la cinquième et dernière de nos propositions scientifiques : celle où sont brièvement exposées la conversion de Guillaume, son entrée au monastère de Gellone, sa vie et sa mort saintes. Pour plus de détails, on devra se reporter à la Notice du *Moniage Guillaume ;* mais, quant à nos affirmations précédentes, elles sont prouvées par les quatre textes suivants, dont il est inutile de faire ici ressortir toute

Nous espérons que ces récits ne saisiront pas moins vivement l'esprit de nos lecteurs que ceux dont Char-

la valeur : 1° « Petente domno Guillelmo monacho, *qui... pro Dei amore meliorem exercens vitam, studuit esse pauper* recusando sublimia..... *ad monasterium quod dicitur Gelloni,* situm in pago Lutovense, juxta fluvium Araur,... constructum a jam dicto comite Guillelmo... aliquid ex rebus tradere nostris... [placuit nobis]. » (Diplôme du roi Louis, du 28 décembre 809). — 2° « Willelmus comes, qui in aula imperatoris præ cunctis clarior erat, tanto dilectionis affectu beato Benedicto [Anianensi] deinceps adhæsit ut, sæculi dignitatibus despectis, hunc ducem viæ salutaris eligeret, qua pertingere posset ad Christum, acceptaque tandem convertendi licentia, magnis cum muneribus auri argentique ac pretiosarum vestium speciebus, subsequitur venerabilem virum. Nec moram inde ponendi comam fieri passus est, quin potius die natalis apostolorum Petri et Pauli, auro tectis depositis vestibus, Christicolarum induit habitum, sese cœlicolarum adsscisci numero quantocius congaudens. Vallis vero a beati viri Benedicti monasterio ferme quatuor distat millibus, cui nomen est Gellonis : in qua construere præfatus comes, in dignitate adhuc sæculi positus, cellam jusserat. Illic se vitæ suæ tempore Christo tradidit serviturum... In cellam præfatam venerabilis pater Benedictis suos jam posuerat monachos : quorum exemplo imbutus, infra paucos dies, eos a quibus edoctus est virtutibus antecellit. Adjuvantibus quoque eum filiis, quos suis comitatibus præfecerat, comitibusque vicinis, ad perfectam fabricam monasterii quam cœperat cito deduxit... Possessiones acquisivit plurimas; petenti siquidem eo serenissimus rex Ludovicus spatioso hoc dilatavit termino... Tantæ autem deinceps humilitatis fuit, ut rarus aut nullus ex monachis ita flecti posset, dum obviare contingeret, ut ab eo humilitate non vinceretur. Vidimus sæpe eum, cædentem asinum suum, flasconem vini in stratorio deferre eumque super insedentem, calicem in terga humeris vehentem, nostri monasterii fratribus tempore messis ad refocillandum sitim eorum occurrere, etc., etc... ». *(Vita sancti Benedicti Anianensis*, auctore Ardone, Acta sanctorum maii, VI, 800). « His aliisque virtutum fructibus intra exiguos stipatus annos, imminere sibi diem mortis cognoscens, cunctis monasteriis in regno domini Caroli pene sitis per scripturam notum fieri jussit, se ab hoc jam sæculo migrasse. Sicque, deinceps copias virtutum reportans, Christo vocante, migravit mundo ». *(Ibidem)*. — 3° « Visum est [Willelmo], inspirante gratia Dei, ut novum novo opere Regi omnipotenti debeat ædificare monasterium... Procedit igitur explorare et quærere in quo locorum debeat ædificare monasterium, jacere fundamenta, opus acelerare. Incidit ergo ei voluntas ad excelsa montana Lutevensis territorii procedere... Denique ingreditur, Deo, ut credimus, comitante angeloque sancto duce viam præparante, loca deserti invia, etc... Requiritur nomen loci et invenitur quoniam Vallis Gellonis antiquitus diceretur. Videns igitur Dei amicus loci qualitatem et ad monasterium construendum quamdam opportunitatem, cognoscit se manifeste a Domino exauditum... Dat manum operi... Perfecto opere templi,.... festinat servus Domini conducere servos Dei de cœnobiis vicinis, de locis regularibus atque religiosis, viros pudicos, sanctæ conversationis... » *(Vita sancti Willelmi,* l. l., p. 813). Le pieux auteur ajoute que Guillaume alors consacra à Dieu ses deux sœurs Aube et Berte. Puis, il raconte en détail la vie de son héros dans le cloître, ses miracles et ses vertus. Tout ce récit a été remarquablement abrégé par Orderic Vital que nous aurons lieu de citer tout-à-l'heure. Enfin la *Vita* rapporte que Guillaume prophétisa sa mort, et qu'on envoya prévenir sur-le-champ l'empereur Charlemagne, ainsi que tous

lemagne lui-même était l'objet. Le fils d'Aimeri peut, après tout, n'être considéré que comme une nouvelle



les abbés des monastères de l'Empire : « Migravit igitur B. Willelmus ab hac luce feliciter quinto kalendas junii; procedit gloriosus ad curiam Regis æterni ut semper adsistat ante thronum Domini in conspectu Agni ante faciem Dei ». Et le biographe ajoute qu'à l'heure de sa mort, toutes les cloches de la chrétienté se mirent en branle d'elles-mêmes et sonnèrent étrangement : « Magnus valde et insolitus clangor signorum et campanarum sonitus, longa pulsatio, mirabilis tinnitus, nullis hominibus funes trahentibus vel signa commoventibus, nisi sola virtute divina quæ supervenit cœlitus ». (*Vita sancti Willelmi*, l. l., 809). — 4° « In territorio Lutevensi, in valle Gellonis, inter innumeros scopulos, in honorem Salvatoris et XII apostolorum monasterium construxit, monachosque religiosos cum abbate ibidem constituit, et omnia eis necessaria largiter præparavit, et ipsorum chartas süis et regalibus testamentis confirmavit. Duæ vero sorores ejus, Albana et Bertana, factæ sunt ibi sanctimoniales, et in Dei cultu bene perseverarunt. » (Orderici Vitalis *Historia ecclesiastica*, lib. VI, l. l., p. 7, 8.) — « Post longum tempus, a Carolo accitus, Franciam [Willelmus] expetiit, et honorifice susceptus, se monachum fieri velle denudavit. Rex illi cum multis fletibus concessit, et de thesauris suis quidquid vellet ad ecclesiam suam deferre jussit. Willelmus autem omnes terrenas opes respuit, sed phylacterium quoddam, sanctæ crucis lignum continens, requisivit et obtinuit... Audita mutatione Willelmi, tota domus regia consurgit omnisque civitas subito ruit. Adest magna procerum frequentia, et plorans intrat cum violentia, et Willelmo ne deserat eos supplicat cum lugubri querimonia. Ille vero, Dei igne fervens, omnia reliquit et, cum ingenti honore deductus, omnibus valefecit, demumque ab exercitu Francorum cum lacrymis suspirante discessit. Ad Brivatensem vicum perveniens, arma sua ad altare sancti Juliani martyris offert, galeam et spectabilem clypeum in templo ad tumulum martyris, foris vero ad ostium pharetram et arcum, ingens telum et versatilem gladium Deo præsentat. Deinde peregrinus Christi per Aquitaniam ad monasterium properat quod ipse paulo ante in eremo construxerat. Nudis pedibus appropinquat monasterio, ad carnem indutus cilicio. Audito ejus adventu, venitur ei obviam procul in bivio, et valde contradicenti festiva fit a patribus processio. Ibi tunc offert phylacterium omni auro pretiosius, cum calicibus aureis et argenteis et aliis multis ornamentis multimodis, factaque petitione, mundum cum suis omnibus reliquit pompis et lenociniis. Igitur anno ab incarnatione Domini DCCC° et VI°, imperii Caroli quinto, in natale apostolorum Petri et Pauli, Willelmus comes monachus factus est, subitoque immutatus in Christo Jesu et alteratus est. Factus enim monachus, docebatur, non confundebatur; corripiebatur, sed non irascebatur. Gaudebat in subjectione, et delectabatur in omni abjectione, etc., etc.». (Orderici Vitalis *Historia ecclesiastica*, lib. VI, l. l., 8, 9). Orderic raconte ensuite, d'après la *Vita*, comment Guillaume acheva la construction de son monastère, qui fut doté par Louis le Pieux; comment il y fit de riches plantations; comment il s'abaissa aux occupations les plus humbles de la vie monastique; comment Dieu fit pour lui un grand miracle dans le four du couvent, où le feu ne le toucha point; comment il fut prophète et mourut dans le Seigneur; comment enfin les cloches retentirent surnaturellement à l'instant de sa mort (l. l., 9, 10). Nous consacrerons ailleurs plus de développement à ces derniers traits. Nous devions nous contenter ici de grouper autour de chacune de nos affirmations les preuves les plus irrécusables, les textes les plus authentiques : notre tâche est achevée.

personnification du fils de Pépin, et son prolongement dans l'histoire. C'est Charlemagne continué sous un

Tels sont, en réalité, les SEULS éléments historiques de toute cette Geste; tels sont les seuls faits sur lesquels l'histoire et la légende soient absolument d'accord. Dans les vingt-quatre Romans de notre cycle, il est sans doute un certain nombre d'événements qui ont quelque fondement historique, mais *ils ne se rapportent point au même Guillaume*, ou sont mêlés de trop d'erreurs. Quelle qu'ait été d'ailleurs l'influence de ces faits moitié fabuleux, moitié réels; quelle qu'ait été l'importance poétique des autres Guillaume, il convient, contrairement à l'opinion de quelques critiques, de proclamer que saint Guillaume de Gellone est le héros capital de toute cette geste qui, sans lui, n'aurait pas eu de raison d'être et n'aurait pas existé. On a beaucoup subtilisé en ces derniers temps sur les grands hommes, homonymes de notre héros, qui ont exercé une action plus ou moins réelle sur notre épopée. On a été jusqu'à prétendre que Guillaume I[er], comte de Provence, vainqueur des Sarrasins à Fraxinet, était le véritable centre de ce cycle, et l'on a effacé ainsi, d'un trait de plume inique, l'incomparable gloire du vaincu de Villedaigne. Il est trop vrai que l'histoire aurait pu se montrer plus généreuse à son égard, et que la grande figure de Charlemagne a fait tort à la sienne. Mais ce que nous savons de lui est suffisant pour le placer historiquement tout à côté de Charles Martel, qui vainquit les Sarrasins à Poitiers, et de Charlemagne lui-même, que les Vascons vainquirent à Roncevaux. Il ne leur est guère inférieur. Dans l'empire de Charles, le point le plus menaçant, le plus noir, c'etait peut-être le Midi, les Pyrénées, la Gascogne, l'Espagne. Deux races formidables se pressaient sur ces difficiles frontières : c'étaient les Vascons, le plus remuant et le plus indiscipliné de tous les peuples; c'étaient les Musulmans, que Poitiers n'avait pas suffisamment corrigés. Or, il se trouva en ce temps-là un grand homme, un conseiller, un général, un ami de Charles, qui arrêta ces deux races d'une main forte; qui châtia les vainqueurs de Roncevaux; qui, par sa défaite sur l'Orbieux et sa victoire de Barcelone, força les Sarrasins à s'éloigner des marches d'Espagne et des frontières de la chrétienté définitivement sauvée. Ce grand homme, cet autre Charlemagne, c'est Guillaume. Parmi tous ceux qui ont porté son nom, pas un n'est de sa taille, pas un n'a vécu, pas un n'est mort comme lui. Il a la double auréole du Malheur et de la Sainteté. C'est peut-être, avec le fils de Pepin, la plus épique et la plus grande personnalité des huitième et neuvième siècles. S'étonnera-t-on maintenant qu'il ait donné naissance à tout un ensemble de poëmes populaires? Il eût fallu s'étonner du contraire.

## III. FORMATION DE LA LÉGENDE.

Sept éléments ont contribué à former la légende de notre geste. Ces éléments sont : 1° LES FAITS RÉELLEMENT HISTORIQUES DE LA VIE DE SAINT GUILLAUME, qui ont été véritablement le centre ou le noyau de tout le Cycle. — 2° QUELQUES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS. — 3° UN PLUS GRAND NOMBRE D'ÉVÉNEMENTS POSTÉRIEURS. — 4° LA FUSION EN UN SEUL ET MÊME GUILLAUME DE PLUSIEURS PERSONNAGES DU MÊME NOM. — 5° QUELQUES RÉCITS EMPRUNTÉS A DES TRADITIONS UNIVERSELLES, QUI SONT LE FONDS COMMUN DE TOUS LES PEUPLES. — 6° Une foule de LIEUX COMMUNS ÉPIQUES. — 7° QUELQUES IMITATIONS DE POËMES APPARTENANT AUX AUTRES GESTES. Nous allons reprendre et étudier avec soin chacun de ces sept éléments.

### § 1. FAITS HISTORIQUES.

*a*. Le fait central de l'histoire de Guillaume, c'est la bataille de Villedai-

autre nom, et chassant fièrement les Sarrasins du midi de la France. Le véritable héritier du grand Empereur,



gne ou de l'Orbieux; le fait central de sa légende, c'est Aliscans. Or, Aliscans procède évidemment de Villedaigne; ces deux batailles sont deux victoires des païens, deux abaissements de la chrétienté, et Guillaume est le héros de ces deux défaites véritablement triomphantes. — *b.* La seconde partie du *Covenant Vivien,* où commence le récit de la grande bataille, repose, comme *Aliscans,* sur des bases solidement historiques. — *c.* Il en est de même du *Moniage Guillaume* qui nous fait assister à la conversion, à la sainteté et à la mort du grand duc d'Aquitaine. — *d.* Tels sont les trois poëmes de notre geste qui ont le plus d'historicité. La vérité y est d'ailleurs altérée par de nombreux mélanges. — *e.* La *Vita sancti Willelmi* et Orderic Vital (d'après elle) nous parlent, en outre, de la prise d'Orange par Guillaume. Si le fait était réel, la *Prise d'Orange* en serait sortie. Mais il est fort probable que les deux auteurs latins l'ont puisé, l'un et l'autre, dans une tradition légendaire. — *f.* La prise de Barcelone en 801 (ou 803), qui fut due en grande partie à la prudence et au courage de Guillaume, n'a pas laissé de trace *directe* dans notre épopée. Mais il faut indirectement rapporter à ce mémorable événement tous les siéges et toutes les prises des villes espagnoles par Guillaume ou par les siens, qui abondent dans sa geste. De là, ce petit poëme, la *Prise de Cordres,* qu'on a pu aussi intituler la *Conquête de l'Espagne.* De là, certaines parties du *Siége de Barbastre,* de ce poëme qui a d'ailleurs, en son ensemble, une origine plus moderne et normande. De là, le début et surtout la fin des *Enfances Vivien* où l'on raconte la prise de Luiserne. — *g.* Guillaume n'a point réellement conquis Nîmes, non plus que Narbonne ni Orange; mais, par sa défaite victorieuse à Villedaigne, il a réellement arrêté les Sarrasins et opéré la délivrance de tout le Midi. On a pu, en souvenir de ce grand acte et sans outrager absolument la vérité historique, supposer poétiquement la conquête ou la délivrance de chacune de ces villes. De là, la dernière partie des *Enfances Guillaume,* le *Siége de Narbonne,* le *Charroi de Nîmes,* la *Prise d'Orange.* — *h.* Guillaume a effectivement, et durant une longue partie de sa vie, combattu contre les Sarrasins d'Espagne. De là vient qu'on a placé en Espagne le théâtre d'un certain nombre de nos poëmes qui n'ont pas d'ailleurs d'autre élément historique. — *i.* D'une façon plus générale, Guillaume n'a cessé de se mesurer avec les Musulmans. De là, ces luttes qu'on lui prête dans plusieurs Chansons de geste, d'ailleurs fabuleuses, et qui n'ont plus ni la France ni l'Espagne pour théâtre. De là, l'inspiration générale de la seconde partie du *Couronnement Looys* (Rome et l'Italie délivrées des Sarrasins); de là, certaines péripéties militaires de la *Bataille Loquifer* et du *Moniage Renoart* (guerre entre les chrétiens d'Afrique ou d'Orient); du *Moniage Guillaume* (délivrance de Paris) et de *Foulque de Candie* (conquête de Candie et prise de Babylone), etc., etc. De là, surtout, ce grand fait que dans TOUS les poëmes de notre geste, SANS UNE SEULE EXCEPTION, nous assistons à une lutte sans fin entre les Chrétiens et les Sarrasins. — *j.* Mais ce qu'il y a de plus profondément historique dans nos poëmes, c'est la physionomie générale de leur héros central, de Guillaume, qui nous est partout présenté comme le libérateur de la France et de la chrétienté. Dans son excellente *Étude historique et littéraire sur l'ouvrage latin intitulé Vie de saint Guillaume,* M. Ch. Révillout, qui a si bien rétabli la valeur exacte de la *Vita sancti Willelmi* et fait preuve d'une si délicate acuité de sens critique, n'a pas été aussi heureux quand il a émis quelques doutes sur l'identité de saint Guillaume de Gellone et du Guillaume de nos épopées. Les objections de M. Révillout ne sont, à vrai dire, que des

ce n'est pas son fils Louis : c'est notre héros, le comte Guillaume.

objections de détail : « Le Guillaume de l'histoire n'a pas le même père et la « même mère que le Guillaume de la légende. — Le premier a été défait à « Villedaigne-sur-l'Orbieu; le second, près d'Arles. — L'un a vécu sous Char- « lemagne, et l'autre sous Louis le Pieux. — Le caractère du Guillaume his- « torique ne présente pas cette brutalité sans nom que nous offre le Guil- « laume légendaire. — Ce dernier, enfin, a été le plus détestable et le plus « burlesque de tous les moines, tandis que le vrai Guillaume a été le modèle « de la vie religieuse ». Telles sont les objections que se propose M. Ch. Révillout (pp. 503 et ss.), et je ne les trouve aucunement fondées. La légende, en vérité, ne se soucie pas de ces détails : *De minimis non curat!* Elle ne s'attache qu'aux grandes lignes de la vie d'un héros, et modifie tout le reste à sa guise. De la vie du Guillaume de l'histoire, elle n'a, pour ainsi dire, retenu que ces deux traits : « Il a sauvé la Chrétienté dans une grande « bataille contre les Sarrasins, et s'est fait moine vers la fin de sa vie ». Comment! il a existé, aux huitième et neuvième siècles, un héros qui a délivré la France et l'Occident d'une épouvantable catastrophe et d'une ruine définitive, et ce même héros, parvenu au sommet de toutes les grandeurs humaines, a soudain abandonné le monde pour se jeter dans l'ombre d'un cloître! Et ces événements, qui se sont passés en pleine époque héroïque et primitive, n'auraient pas frappé très-vivement l'attention de tous les contemporains et, en particulier, celle des poëtes populaires! Mais qu'auraient-ils pu chanter de plus étonnant et pouvait-il y avoir une plus belle matière de poëme épique? Les comtes des neuvième et dixième siècles, de petits comtes souvent, ont très-certainement (la science l'a démontré) fourni le sujet de plus d'une chanson de geste, et cet autre Charlemagne n'aurait inspiré aucun chant parvenu jusqu'à nous! Il se trouve cependant que nous possédons vingt poëmes dont un certain Guillaume est le héros : ce Guillaume de notre épopée nous est surtout représenté comme l'ennemi acharné des Sarrasins, comme leur glorieux vaincu à Aliscans, et, plus tard, comme l'heureux libérateur de la chrétienté; et nos épiques, après nous l'avoir montré dans toute sa gloire, nous le font voir, vers la fin de sa vie, sous la bure monastique qu'il a voulu revêtir par mortification et par humilité. Et il n'y aurait rien de commun entre les deux Guillaume de l'histoire et de la légende! M. Révillout, d'ailleurs, n'a pas l'air de croire très-profondément aux objections qu'il soulève, et il est obligé d'avouer que, « malgré bien des diffcultés, trois liens, dont on ne saurait dissimuler la force, rattachent le Guillaume de la poésie à celui de l'histoire! Le premier de ces liens est formé par les combats autour de Narbonne qui semblent un souvenir altéré de la grande bataille sur les bords de l'Orbieux. Le second, c'est le fait, commun aux deux Guillaume, d'une retraite dans un monastère. Mais le troisième et sans contredit le plus fort (?), c'est le nom de Guibourc que prend au baptême la princesse sarrasine Orable et qui se trouve précisément avoir été porté par l'une des femmes de Guillaume de Gellone » (l. l., p. 503). Tels sont les aveux de M. Révillout : ils sont absolument décisifs, et nous ne voulons rien y ajouter.

### § 2. Influence des évènements antérieurs.

*a.* De tous les évènements historiques antérieurs à saint Guillaume de Gellone, celui qui a eu le plus d'influence sur la formation de notre légende est certainement la bataille de Poitiers. — *b.* Il convient de remarquer (après Jonckbloet et L. Clarus) qu'en 732 (date de la bataille de Poitiers) et 793

# CHAPITRE II.

## ORIGINES FABULEUSES DE LA GESTE DE GUILLAUME.

---

Les chefs des trois grandes gestes, Charles, Doon et Garin, naissent tous trois dans le même instant.

D'après une tradition qui ne paraît pas remonter beaucoup plus haut que le treizième siècle, Charle-

date de la bataille de l'Orbieux), la situation de la France et particulièrement du Midi était à peu près la même. A l'une comme à l'autre de ces deux époques, c'est un Charles qui règne sur la France ; c'est une invasion de Sarrasins qui menace la chrétienté ; c'est une armée immense de païens qui fond sur l'Aquitaine et s'avance du Midi vers le Nord ; c'est un duc d'Aquitaine (Eudes en 731 et Guillaume en 793) qui, par sa défaite même, arrête les envahisseurs ; enfin, ce sont les Sarrasins qui se retirent de la France, et c'est l'Église qui est sauvée. Les deux époques ont non-seulement la même physionomie, mais la même importance très-solennelle et très-profonde. Dans les deux cas, il ne s'agissait rien moins que du salut de la patrie et des destinées de la foi chrétienne. On peut dire, en résumé, de ces deux batailles prodigieuses ce qu'un savant contemporain (M. Reinaud) a dit de l'une d'elles : « Jamais de plus grands intérêts ne furent en présence. Les Chrétiens avaient à sauver leur religion, leurs institutions, leurs propriétés, leur vie même. Pour les Musulmans, outre l'intime persuasion où ils étaient qu'ils défendaient la cause même de Dieu, ils avaient à conserver le riche butin dont ils s'étaient emparés. Ils voyaient de plus que la victoire seule pouvait leur assurer une retraite honorable. » (*Invasions des Sarrasins en France,* p. 43.) — *c.* Or, il n'est pas douteux que la bataille de Poitiers ait donné naissance à des traditions poétiques, à des chants nationaux. Quand on voit, vers 620, une petite guerre de Clotaire II contre les Saxons devenir l'occasion d'une cantilène qui s'est conservée jusqu'à nous, il est mathématiquement démontré qu'un événement de l'importance de la bataille de Poitiers dut, à plus forte raison, inspirer des chants militaires et religieux dont rien n'égala sans doute la vaste et profonde popularité. — *d.* L'existence de ces chants est attestée par le début de la chanson de *Garin le Loherain* qui célèbre les exploits de Charles Martel. Ils étaient encore populaires au moment de la bataille de l'Orbieux qui en a dû produire beaucoup d'autres analogues, ou plutôt, tout à fait semblables. — *e.* Ces deux familles, ces deux groupes de cantilènes et de légendes qui célébraient des héros et des événements presque identiques, se sont très-naturellement fondues en une seule famille, en un seul groupe épique. De cette fusion de Villedaigne avec Poitiers est résulté Aliscans. — *f.* Si le nom de Guillaume est le seul qui soit resté définitivement attaché aux souvenirs de ces deux combats épiques, c'est

magne, Garin de Montglane et Doon de Mayence, ces chefs des trois grandes gestes, naquirent le même jour,

que notre héros est le dernier venu et que sa sainteté l'a plus tard entouré d'une auréole que n'eut jamais Charles Martel. — *g*. En revanche, c'est l'adversaire de Charles Martel, Abd-al-Rahman ou Abdérame, qui est resté célèbre dans nos poëmes sous le nom de Desramé. Mais il faut se rappeler que cet Abdérame avait épouvanté la chrétienté et la France par ses triomphes avant Poitiers, par ses progrès en Aquitaine, et notamment par sa sanglante victoire aux bords de la Dordogne, vers l'année 724. — *h*. Les luttes de Charles Martel avec Eudes d'Aquitaine ont-elles, en outre, donné quelque idée à nos épiques de cette mésintelligence qu'ils ont trop souvent imaginée entre Guillaume au Court Nez et Louis, roi de France? Nous en doutons beaucoup, et de tels faits, qui ont une gravité historique vraiment considérable, ne nous semblent point avoir la même importance poétique. Ce que l'on peut seulement affirmer, c'est que Charles Martel et Charlemagne ont été fondus par nos poëtes en un seul et même personnage. — *i*. Nous avons tout d'abord parlé de Poitiers, comme de l'événement antérieur à notre héros qui avait évidemment le plus influé sur notre épopée. Mais il ne faudrait pas oublier que, de 721 à 732, les Sarrasins n'ont cessé d'inquiéter la France par des invasions qui sont restées dans les souvenirs du peuple et ont eu quelque action sur notre geste. — *j*. C'est ainsi qu'en 721, Alsamah prit Narbonne et la saccagea : de là, peut-être, le début et la fin d'*Aimeri de Narbonne;* de là, la dernière partie des *Enfances Guillaume* et le *Siége de Narbonne;* de là, le début de la *Mort d'Aimeri,* et enfin ces nombreux siéges de Narbonne qui foisonnent dans tout le cycle. — *k*. En cette même année 721, Eudes, duc d'Aquitaine, marcha contre les Sarrasins, les rencontra à Toulouse, les battit, les força de repasser en Espagne sous les ordres d'Abd-al-Rahman. Cette victoire a pu contribuer aussi à former la légende d'*Aliscans* (v. Reinaud, l. l., pp. 20-32; Jonckbloet, l. 1, pp. 44-45). — *l*. En 724, les Sarrasins prennent Nîmes et Carcassonne. De là, ces légendes sur la prise de Carcassonne qui ont peut-être donné naissance à une Chanson de geste aujourd'hui perdue. De là, la donnée générale du *Charroi de Nîmes*. — *m*. Vers le même temps, les Musulmans attaquent Arles et livrent aux Chrétiens un combat décisif sur les rives du Rhône; les Chrétiens sont vaincus et un grand nombre d'entre eux sont noyés dans le fleuve. Leurs corps furent pieusement recueillis et enterrés dans l'ancien cimetière d'Arles qui s'appelait « Aliscans, » et l'on venait encore au treizième siècle révérer les tombeaux de ces victimes qui étaient considérées comme des martyrs. Les historiens arabes ont été les seuls à raconter ces faits mémorables (V. Reinaud, l. l., 38-39). Et cependant, après la défaite de Poitiers, nul événement n'a eu plus d'importance dans la formation de la Geste. C'est dans le cimetière d'Aliscans que le faux Turpin fait porter quelques-uns des héros morts à Roncevaux. C'est à cette défaite enfin que nous devons en partie le sujet et le titre même de la Chanson d'*Aliscans* (V. Jonckbloet, l. l., p. 46). — *n*. Nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'il faille remonter plus haut le cours de l'histoire pour y découvrir les origines de notre cycle. La défaite aux Pyrénées de l'armée de Dagobert et de ses douze généraux a pu être de quelque influence sur la *Chanson de Roland* et le cycle des Douze Pairs : elle n'en a exercé aucune sur la chanson d'*Aliscans* et la geste de Guillaume. — *o*. Il ne faudrait pas non plus chercher dans nos poëmes (comme dans les *Loherains*) le souvenir des invasions germaniques.

à la même heure, et presque au même instant. Cette tradition, ou plutôt cette imagination épique, ne man-



§ 3. INFLUENCE DES ÉVÈNEMENTS POSTÉRIEURS.

*a.* Dans la formation d'une légende épique, il faut presque toujours admettre un grand fait central ; puis, des évènements antérieurs et postérieurs qui viennent, comme nous l'avons dit, s'attacher à ce centre et faire corps avec lui. C'est ce qui est notamment arrivé pour le cycle de Guillaume. — *b.* Toutefois ce qui, dans cette formation d'un cycle ou d'une épopée, a le plus d'influence réelle, ce n'est pas encore tel ou tel fait particulier, si important d'ailleurs qu'on le puisse supposer, comme par exemple la bataille de Poitiers. Non, non : c'est tout un groupe d'événements historiques, qui se sont plus d'une fois reproduits d'une façon plus ou moins constante et qui sont passés à l'état de lois historiques. Telles sont, avant et après Guillaume de Gellone, les invasions des Sarrasins au midi de la France. Tels sont, après notre héros, les nouveaux progrès des Musulmans ; leurs descentes sur les côtes de la Provence et leurs attaques contre l'Italie ; les attentats des Empereurs allemands à la souveraineté temporelle des Papes ; les progrès de la féodalité et les violences des hauts barons ; la faiblesse des derniers Carlovingiens, qui furent protégés par les ducs de France et comtes de Paris. Telles sont enfin les croisades. Ce sont ces FAITS GÉNÉRAUX ET CONSTANTS qui, suivant nous, ont donné naissance aux péripéties principales de nos Chansons, bien plus encore que tels ou tels faits particuliers, dont les érudits se sont trop subtilement préoccupés. Ainsi, « les invasions des Musulmans et la résistance des Chrétiens, » voilà surtout d'où est sortie l'action des vingt-quatre Chansons de notre geste. Ainsi la dernière partie du *Couronnement Looys,* où l'on voit Guillaume triompher de Gui d'Allemagne, est l'expression des efforts des Empereurs germaniques contre la Papauté temporelle, efforts qui ont duré tant de siècles. Ainsi la faiblesse des derniers Carlovingiens et l'insolence des grands vassaux a produit, dans tous nos poëmes, cette scène si fréquemment renouvelée (notamment dans le *Couronnement Looys*, le *Charroi de Nîmes,* les *Enfances Vivien* et *Aliscans)* où l'on voit le pauvre roi de France humilié, insulté et tout-à-fait annihilé par la race de Guillaume. Nous pourrions multiplier ces exemples. En résumé, LES PÉRIPÉTIES LES PLUS CONSTANTES DE NOS CHANSONS CORRESPONDENT AUX PÉRIPÉTIES LES PLUS CONSTANTES DE L'HISTOIRE. C'est ce que MM. Dozy et Jonckbloet ne nous paraissent pas toujours avoir suffisamment compris. — *c.* Toutefois à côté de l'influence de ces faits constants, il ne faut point méconnaître celle des événements particuliers, et nous allons énumérer tous ceux qui ont laissé quelque trace dans nos vingt-quatre Chansons. — *d.* La 1re et la 3e partie du *Couronnement Looys* nous montrent le jeune Empereur s'asseyant sur le trône paternel au milieu de ses barons mécontents et bientôt rebelles. Le poëte met en lumière l'étendue et la gravité de cette conjuration qui fut à peu près universelle et presque triomphante. Faut-il voir, dans cette partie du Roman, une tradition sérieusement historique ? Si nous en croyons Eginhard, Thegan et Ermoldus Niger, le fils de Charlemagne fut acclamé par l'enthousiasme de ses sujets. « Aquisgrani venit summoque ONNIUM Francorum consensu ac favore patri successit », dit Eginhard en ses *Annales*, ann. 814. « Hludovicus suscepit omnia regna, quæ Deus tradidit patri suo SINE ULLA CONTRADICTIONE », ajoute Thegan. « UNUS AMOR CUNCTIS ERAT, omnibus una voluntas. — Cernere quo faciem regis ad usque queant », dit encore Ermoldus Niger (II, vers 121, 122). Mais deux autres écrivains, l'Astronome limousin et Théodulfe, ne partagent point cet optimisme. Ils

que pas d'une certaine majesté qui nous étonne et ne nous laisse point insensible.

attestent très-clairement que l'avénement de Louis ne fut pas aussi pacifique. Il est certain que l'évêque d'Orléans, Théodulfe, s'empressa, à la mort de Charles, d'aller annoncer cette triste nouvelle à Louis, en Aquitaine. On craignait tout de Wala, et ce petit-fils de Charles Martel était un danger pour les héritiers directs du grand empereur. Cependant il n'osa rien faire et prêta serment comme les autres. « Hludowicus pedem movit et cum quanto passa est angustia temporis populo, iter arripuit. Timebatur enim quam maxime Wala, summi apud Carolum imperatorem habitus loci, ne forte aliquid sinistri contra Imperatorem moliretur » (Astronome limousin, Pertz, II. p. 618). Et Théodulfe dit de son côté : « Muniant urbem hanc proceres fideles. — Hic duces sancti reducesque sunto, — Ut tui, Cæsar, faveantque temet — Horum et obtentu superes duelles, — Poscimus omnes ». (Carmen de adventu Hludowici Augusti Aurelianos). Ce qui, d'ailleurs, confirme les témoignages précédents, c'est que toute la famille de Wala tomba peu de temps après dans une complète disgrâce. Adalhard, son frère, fut exilé à Noirmoutier, Bernard à Lérins, Wala lui-même à Corbie. Gondrade, sa sœur, fut chassée de la cour, etc. Il nous paraît donc démontré que LA PREMIÈRE ET LA TROISIÈME PARTIE du *Couronnement Looys* ONT UN FONDEMENT HISTORIQUE et que l'auteur de ce poëme n'a commis d'offense contre la réalité qu'en faisant vivre en 814 notre saint Guillaume, mort réellement deux ans auparavant. C'est à M. Jonckbloet que revient l'honneur d'avoir le premier mis ce fait en lumière. — *e.* Il est certain que les Sarrasins firent en Italie, durant le neuvième siècle, plusieurs invasions dont nous avons déjà parlé. Le roi d'Italie Louis II, dit le Jeune, leur opposa une courageuse résistance. Battu par eux à Gaëte en 841, il les battit en 848 à Bénévent. De là peut-être ces expéditions contre les Sarrasins d'Italie qui, dans ce même *Couronnement*, sont dirigées par Guillaume, représentant d'un autre Louis. — *f.* Le siége de Paris par les Normands en 886 dut produire dans toute la France une impression considérable. Il est problable que le siége de Paris par Isoré dans le *Moniage Guillaume* est la constatation poétique de la popularité de ce grand fait. Le rôle de Guillaume dans la Chanson coïncide assez bien avec celui d'Eudes dans l'histoire. — *g.* Les descentes des Sarrasins sur les côtes méridionales de la France ont également continué au neuvième siècle. En 889, ils s'établirent non loin du golfe de Saint-Tropez, dans un château appelé Fraxinetum, et n'y restèrent guère moins d'un siècle. Ils n'en furent délogés que par Guillaume Ier, comte de Provence, qui leur livra une grande bataille aux environs de Draguignan, s'empara de Fraxinet et chassa pour toujours les païens de la Provence. C'était en 975. Un acte aussi important laissa pour longtemps son empreinte sur notre Épopée nationale. On lui doit EN PARTIE toutes les guerres légendaires contre les Sarrasins dont le théâtre est la Provence ou le midi de la France, et il est démontré, comme nous le verrons bientôt, que l'histoire de Guillaume de Provence s'est fondue avec celle de Guillaume d'Aquitaine. — *h.* La faiblesse des derniers Carlovingiens a certainement suggéré à nos poëtes l'idée de cette faiblesse qu'ils ont trop volontiers prêtée à Louis le Pieux dès le premier jour de son règne. — *i.* La protection accordée à Louis IV par Guillaume Tête d'Étoupe, duc d'Aquitaine, en 950, a pu, comme nous l'établirons ailleurs, donner à l'auteur du *Couronnement Looys* et à plusieurs autres poëtes la pensée de représenter Guillaume de Gellone comme l'infatigable défenseur de Louis le Pieux. — *j.* L'*usurpation* d'Hugues Capet a exercé une action tout aussi incontestable sur notre épopée et sur notre geste. Cette usurpation et la résistance que lui

Au moment où naquirent ces trois héros à moitié surnaturels qui devaient inonder de sang païen le sol

opposèrent Guillaume Taillefer, duc d'Aquitaine, et Guillaume, comte de Toulouse, N'ONT PAS MODIFIÉ LES TRAITS DE NOTRE GUILLAUME, mais expliquent cette place laissée dans nos Romans à la rébellion des grands vassaux et à la protection dont le roi de France fut entouré par l'un d'eux. Dans le beau début de la *Mort d'Aimeri,* il est question d'un HUE CHAPET qui inquiète et persécute le pauvre empereur Louis (Bibl. nat. fr. 24370 (anc. La Vall. 23), f° 7 v° — *k.* Les longues contestations des rois de France au sujet de la ville de Vienne, et l'ancienne indépendance d'un royaume de Bourgogne dont Vienne a fait longtemps partie, ont pu influer sur la légende de *Girart de Viane*. Girard, qui porte plusieurs noms dans notre épopée, est partout représenté comme un rebelle, comme un adversaire du roi de France. — *l.* Il est très-probable que Narbonne fut plusieurs fois assiégée et prise par les Sarrasins, après l'invasion de 793 et la bataille de l'Orbieux. Cependant on ne trouve point trace de ces faits dans un seul auteur français ; mais ils sont affirmés par des annalistes arabes qu'ont mis en lumière Assemani et Conde. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un dernier assaut fut donné à cette ville en 1018 et 1019 par les Musulmans, qui, d'ailleurs, furent repoussés et taillés en pièces. (Voy. D. Vaissette, II, p. 152; Reinaud, p. 220). Ce seul fait suffirait encore à expliquer le grand rôle joué par Narbonne dans toute notre geste et les nombreux siéges qu'on lui voit soutenir : *(Aimeri de Narbonne, Enfances Guillaume, Siége de Narbonne)*. — *m.* Le siége et la prise par les Normands en 1064 de la ville de Barbastre, que les Sarrasins reprirent en 1065, a produit le long poëme intitulé le *Siége de Barbastre*, Toutefois c'est la seule donnée de ce poëme qui ait un fondement historique, et tous les détails en sont fabuleux. — *n.* Aimeri II, vicomte de Narbonne, de 1105 à 1134, dirigea deux expéditions contre les Maures : l'une en 1114-1116 avec son frère utérin Raymond Beranger, marquis de Barcelone, contre les îles d'Yviça et Majorque ; l'autre en 1134, de concert avec le comte de Toulouse, pour aller au secours d'Alfonse I[er], qui faisait le siége de Fraga. (D. Vaissette, II, 368, 370, 373, 379, 394, 414; Jonckbloet, II, 160 et suiv.). Il avait eu une Hermessent pour femme et l'avait perdue en 1112. Il laissa une fille du nom d'Hermengart, qui fut vicomtesse de Narbonne en 1143 et protégea les troubadours. On avait supposé longtemps, avec Fauriel (II, 410), que, pour flatter Hermenjart et célébrer la gloire de son père et de son aïeul, morts tous deux en combattant les Infidèles, quelque troubadour inconnu avait donné leur nom à un premier conquérant de Narbonne, chef imaginaire de toute cette race. Mais force nous est aujourd'hui de renoncer à cette hypothèse, et il est maintenant bien prouvé que la légende d'Aimeri est antérieure à la vie et aux exploits d'Aimeri II. C'est ce que nous montrerons dans notre Notice d'*Aimeri de Narbonne*. (Voy. la thèse de Demaison à l'Ecole des Chartes en 1877, et l'article de G. Paris dans la *Romania,* IX, pp. 40-43). — *o.* La guerre des Albigeois n'a pas été sans laisser de trace dans notre Épopée. Dans un de nos poëmes les plus récents, dans *Garin de Montglane*, les *Aubigois* sont assimilés aux Sarrasins. = Et tels sont, croyons-nous, tous les faits postérieurs à saint Guillaume qui ont eu quelque influence sur son cycle.

### § 4. FUSION DE PLUSIEURS GUILLAUME EN UN SEUL.

*a.* Un Roman du treizième siècle, *Doon de Mayence*, nous offre les vers suivants : « Segnurs, vous savés bien et je en sui tous fis — Que plusors Kal-

de la Chrétienté heureusement délivrée, qui allaient être visiblement assistés par les anges de Dieu et don-

les ot [chà arrier] à Paris. — A Nerbonne la grant ot plusors Aymeris, — ET A ORENGE ROT MAINT GUILLAUME MARCHIS... » (6650-6653). Ces vers pourraient servir d'épigraphe à une Dissertation sur les éléments historiques de notre geste. L'un des principes qui dominent ici toute la matière est le suivant : « Pour composer la légende de notre Guillaume, on a fondu entre elles les légendes ou les histoires de plusieurs Guillaume. » A vrai dire, on les a amalgamées plutôt que fondues. A chacune d'elles on a emprunté un ou plusieurs traits que l'on a juxtaposés plus ou moins habilement, et on les a mis les uns et les autres sur le compte d'un Guillaume central qui est précisément saint Guillaume de Gellone. Comme il fut évidemment le plus illustre de tous ceux qui ont porté ce nom ; comme la bataille de l'Orbieux et la prise de Barcelone furent, en réalité, des événements d'une importance tout exceptionnelle ; comme la conversion de cet homme éminent et son entrée dans la vie monastique avaient très-vivement frappé les esprits de ses contemporains, on fut naturellement porté à lui attribuer les faits et gestes de tous ses homonymes pendant deux ou trois siècles. Mais on lui rapporta surtout ces traits particuliers de la vie des autres Guillaume qui offraient le plus d'analogie avec ceux de sa propre vie. Parmi les personnages du même nom, c'est le plus illustre qui accapare, dans la légende, les aventures de tous les autres, et l'accessoire suit le principal. On a déjà cité avant nous ces remarquables paroles de Sismondi : « La ressemblance des noms propres jette sur toute l'histoire de l'époque carolingienne des ténèbres auxquelles il est fort difficile d'échapper » (II, 333). Rien de plus vrai. Nous avons déjà vu Charlemagne confondu avec son prédécesseur Charles Martel, avec son successeur Charles le Chauve. Nous allons voir comment et dans quelle mesure notre Guillaume fut, lui aussi, victime d'une confusion analogue. — *b.* M. Jonckbloet est, de tous les érudits, celui qui a donné à cette doctrine les meilleurs développements. Nous pensons, toutefois, qu'il a été trop loin dans cette voie. Il a, d'un œil perçant, cherché quels étaient aux neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, tous les princes qui avaient porté le nom de Guillaume ; et, trop ingénieusement peut-être, il a voulu trouver dans leur vie des similitudes avec la vie poétique de notre héros. Nous essayerons de montrer ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de hasardé dans le système de M. Jonckbloet et de son école. Il est juste d'ajouter que le savant hollandais a loyalement reconnu le bien fondé de toutes les critiques que nous lui avions adressées (*Épopées françaises,* 1re éd., t. III, pp. 76 et ss.) : « J'avoue, » nous a-t-il écrit, « que j'ai été trop « loin (et c'est là la faute capitale de mon livre) en cherchant trop souvent les « traits de la légende de Guillaume dans la vie d'autres Guillaume historiques.» — *c.* Les « GUILLAUME » que la légende a confondus avec saint Guillaume de Gellone ne seraient pas, d'après cette école, au nombre de moins de treize. Nous avons recueilli leurs noms avec soin dans l'excellent travail de M. Jonckbloet, dans les *Recherches* de M. Dozy, etc., etc., etc. Ce sont : 1° Guillaume Ier, dit le Pieux, premier comte héréditaire d'Auvergne et duc d'Aquitaine, arrière-petit-fils de saint Guillaume, mort en 918 ou 919. — 2° Guillaume II, dit le Jeune, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, mort en 926 ou 927. — 3° Guillaume Ier, dit Longue-Épée, duc de Normandie, de 927 à 942. — 4° Guillaume Ier, dit Tête-d'Étoupe (*Caput-stupæ*), comte de Poitiers (sous le nom de Guillaume III) et d'Aquitaine, de 950 à 963. — 5° Guillaume III, dit Taillefer, comte de Toulouse en 950. — 6° Guillaume Ier, comte de Provence de 961 à 992. — 7° Guillaume Ier, dit Bras-de-Fer, comte de Pouille en 1043. — 8° Guillaume II, comte de Besalu en 1052. — 9° Guillaume

ner naissance à une triple lignée de conquérants et de martyrs, en ce moment solennel, toute la nature se



de Montreuil-sur-Mer, général en chef des troupes pontificales sous Nicolas II (1058-1061), et Alexandre II (1061-1074). — 10° Guillaume IV, comte de Toulouse en 1060. — 11° Guillaume VI, seigneur de Montpellier dans la première partie du douzième siècle. — 12° Guillaume Ier, comte d'Orange, vers 1126. — 13° Saint Guillaume de Malaval, ermite, mort en 1157. — *d.* De ces treize Guillaume, deux ou trois seulement nous paraissent avoir été confondus avec notre héros, et avoir réellement contribué à former la légende épique de Guillaume au Court Nez. C'est ce que nous allons essayer de faire voir en reprenant un à un tous les personnages historiques que nous venons d'énumérer.

1° GUILLAUME Ier, LE PIEUX, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, que les *Annales Moissacenses* qualifient de FAMOSUS dux (Pertz, III, 169), n'offre guère que deux traits qui puissent lui prêter quelque ressemblance avec saint Guillaume ; c'est, d'une part, son surnom de « Pieux », et de l'autre sa lutte avec le roi Eudes, en 888 : lutte suivie d'une réconciliation, et qui rappelle les altercations de Guillaume avec l'empereur Louis dans le début du *Charroi de Nîmes.* Mais rien de plus vague et de plus lointain que de tels rapprochements. Tout au plus peut-on dire que la communauté de nom, de titre et de sang entre Guillaume Ier et son bisaïeul saint Guillaume, a pu n'être pas *tout à fait* sans influence sur la constitution de notre légende.

2° Même observation pour GUILLAUME II, DIT LE JEUNE, neveu du précédent, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine de 918 à 927. Nous avouons qu'en 923 il battit les Normands, grâce au secours de Raymond II, comte de Toulouse, et qu'il se rendit célèbre par ses querelles et ses réconciliations avec Raoul, roi de Bourgogne et de France. Mais pourrait-on seulement songer à soutenir scientifiquement que ces faits sont entrés dans notre Épopée ? L'histoire des neuvième et dixième siècles a certainement exercé une influence considérable sur la formation de notre légende épique ; mais encore ne faut-il rien exagérer et ne rien affirmer d'incertain.

3° Nous avons encore beaucoup plus de peine à comprendre qu'on ait fait entrer dans la galerie des hommes illustres qui, sous le nom de Guillaume, ont enrichi notre légende épique, le fils et successeur de Rollon, GUILLAUME Ier, DIT LONGUE-ÉPÉE, DUC DE NORMANDIE en 927. Il est vrai qu'en 936 il fit bon accueil à Louis IV d'Outre-mer, qu'il voulut le conduire à Laon et assister à son couronnement, et l'on a pu, d'après ce seul épisode de sa vie, supposer qu'il fut le type de cet admirable Guillaume du *Couronnement Looys* (1re et 3e parties). Mais, tout d'abord, le rôle historique du duc de Normandie a été beaucoup moins considérable et beaucoup moins actif que le rôle légendaire de notre héros dans le fait même de ce couronnement d'un jeune roi faible et menacé. Puis, Guillaume Longue-Épée n'a pas tardé à se brouiller avec Louis IV ; en 939, on le voit, malgré les excommunications de l'Église, entrer contre le roi dans une ligue à la tête de laquelle sont, avec lui, Hugues le Grand et le comte Héribert. En 940, même rébellion. Voyons-nous rien de pareil dans la légende de Guillaume ? Et croit-on que le peuple, qui méprise tous les changements d'opinion, ait pu faire une popularité profonde et durable à ce Normand qui a tour à tour défendu et attaqué la même royauté et le même roi ? En vain alléguerait-on qu'en 942 Guillaume Longue-Épée, réconcilié avec Louis IV, le reçut magnifiquement dans sa ville de Rouen. La poésie populaire ne tient pas compte de ces sortes de cérémonies diplomatiques. Un trait de la vie de Guillaume Longue-Epée aurait pu l'inspirer davantage : Guillaume de Jumièges raconte (lib. III, cap. VII et VIII)

troubla. Le soleil devint rouge comme du sang dans le ciel pâle, la terre trembla, une tempête de vent passa

que ce prince conservait dans une boîte précieuse un habit de moine bénédictin, et qu'il aimait à le revêtir en secret. Joignez à cela qu'il se montrait généralement juste et bon, et que sa mort fut presque celle d'un martyr : on sait comment il fut assassiné à Picquigny par Arnoult, comte de Flandre. Mais, en résumé, cette mort violente n'a laissé aucune trace visible dans notre épopée ; et le trait de la robe bénédictine que cachait si bien le duc de Normandie n'a pu influer sur la formation du *Moniage Guillaume,* si l'on veut bien surtout se rappeler comment le véritable Guillaume était entré à Gellone et combien cette résolution héroïque suffisait pour donner naissance à une légende épique véritablement complète.

4° En 950, GUILLAUME III, TAILLEFER, succéda dans le comté de Toulouse à son père Raymond-Pons. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* font remarquer que, « depuis Raymond-Pons, aucun des comtes de Toulouse ne s'est qualifié duc d'Aquitaine. » C'est déjà une circonstance qui diminue l'importance épique de ce nouveau Guillaume. On a observé que ce comte de Toulouse épousa en secondes noces Emma, fille de Rotbold, comte de Provence, et qu'elle lui apporta « ce qu'on appela dans la suite le marquisat de Provence ». Rien de plus juste, et il convient d'ajouter que Guillaume Taillefer séjourna en Provence (dans les environs d'Arles) depuis son mariage avec Emma. Un séjour aussi pacifique suffit-il pour expliquer cette prétendue confusion du vieux mari d'Emma avec saint Guillaume qui n'a jamais paru dans le Midi que l'épée au poing et couvert de sang? Que ce même comte de Toulouse ait opposé une certaine résistance à l'usurpation d'Hugues Capet ; qu'il ait favorisé les légitimes prétentions de Charles, fils de Louis d'Outre-Mer, c'est ce que dom Vaissette a pu très-solidement établir (II, 120, 121). Quoi qu'il en soit, cette protection donnée par Taillefer à l'héritier du sang carlovingien n'a été ni assez déclarée ni assez efficace pour qu'on la puisse assimiler à celle dont Guillaume au Court Nez a entouré le fils de Charlemagne dans notre légende chevaleresque.

5° Tancrède, seigneur de Hauteville en Normandie et de la race de Rollon, eut douze fils. Le plus célèbre dans l'histoire est Robert Guiscard ; mais, au point de vue spécial de notre légende, c'est GUILLAUME, surnommé *Brachium ferri,* que les Normands créèrent en 1043 leur capitaine général et comte de Pouille. M. Paulin Paris a vu dans ce Normand un des types de Guillaume au Court Nez (*Manuscrits françois*, III, 126) ; M. Jonckbloet a soutenu la thèse contraire (*Guillaume d'Orange*, II, 9), et démontré clairement « que Guillaume Bras-de-Fer n'avait jamais défendu la Papauté, et qu'en « second lieu il n'avait jamais combattu les Sarrasins ». Le fils de Tancrède a perdu par là les deux traits qui le rapprochaient quelque peu de notre héros. Mais nous allons plus loin que M. Jonckbloet : alors même que *Brachium ferri* eût soutenu l'*Apostole* et se fût mesuré avec les Sarrasins, il n'est pas probable que sa physionomie eût inspiré les Trouvères au point de leur faire accentuer davantage la physionomie de leur Guillaume, et nous pensons qu'au milieu du onzième siècle, les principaux traits de la légende de notre héros étaient déjà fixés.

6° C'est pourquoi nous protestons fort énergiquement contre la prétendue influence qu'aurait exercée sur nos vieux poëmes GUILLAUME II, COMTE DE BESALU, qui succéda en 1052 à son père Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Besalu, de Valespir et de Fenouillèdes. Et pourquoi cet inconnu aurait-il joué un rôle dans la formation de notre légende? C'est, dit-on, parce qu'il épousa une fille de Guillaume I<sup>er</sup> ou II de Provence, ou de Guillaume Taillefer de Toulouse ; c'est

sur le monde et en particulier sur l'Espagne épouvantée. Plus de cent châteaux s'écroulèrent sous l'ef-



parce qu'il fit un pèlerinage à Jérusalem; c'est surtout parce qu'il portait un nez postiche qui lui valut le surnom de *Trunnus*. Est-il admissible qu'on ait été chercher dans une petite famille, et seulement AU MILIEU DU ONZIÈME SIÈCLE, ce surnom si profondément, si universellement populaire de « Guillaume au Court Nez »? Cette thèse ne nous semble pas soutenable et M. Jonckbloet lui-même l'avait proclamée fort douteuse.

7° Si, avec M. Jonckbloet, nous ne pouvons admettre l'importance épique de Guillaume *Trunnus*, nous sommes peut-être encore plus éloigné d'accepter entièrement l'origine normande que M. Dozy (*Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne,* II, 370 et suiv.) a voulu donner à certaines branches de la geste de Guillaume. M. Dozy va jusqu'à dire : « M. Jonckbloet « n'a pas réussi à retrouver dans l'histoire le vrai Guillaume au Court Nez. « Or il nous PARAIT *certain* que ce Guillaume-là était un Normand, et qu'il « vivait au onzième siècle. » Dans ces quelques lignes de M. Dozy, deux questions sont soulevées, que nous allons traiter l'une après l'autre : I. La question de *Guillaume de Montreuil;* II. La question, plus vaste, de la prétendue origine normande de notre geste. = I. Il y a, vers la fin du *Couronnement Looys* (Bibl. Nat. fr. 774 et 1449), deux vers qui ont vivement exercé la patience des érudits : « Vet s'en li rois à Paris la cité,— Li cuens Guillaumes à Mosterel sor Mer. » Ces quelques mots ont donné lieu à deux systèmes que nous allons exposer chacun en son lieu, l'un (celui de M. Dozy) pour le réfuter; l'autre (celui de M. G. Paris) pour l'admettre. Mis en éveil par ces vers de nos plus anciens poëmes, M. Dozy s'était dit qu'il devait y avoir, dans l'histoire, un Guillaume de Montreuil qui était le véritable type de notre Guillaume au Court Nez. Or, un jour il eut l'occasion de lire, dans un historien cordouan du onzième siècle, Ibn-Haiyân, un récit curieux et détaillé sur le siége et la prise de Barbastro par des Normands en 1014. Suivant cet historien, le général en chef de l'armée chrétienne fut, en cette occasion, « le commandant de la cavalerie de Rome ». En bon érudit et qui a l'esprit critique, M. Dozy se demanda quel pouvait bien être le personnage historique désigné par ces mots : « commandant de la cavalerie de Rome », et il arriva assez aisément à le déterminer. Ce ne pouvait être, selon lui, qu'un célèbre guerrier normand, du nom de Guillaume de Montreuil, lequel était venu en Italie à peu près vers la même époque que les fils de Tancrède de Hauteville. Il se mit au service des Papes (Nicolas II, 1058-1061 et Alexandre II, 1061-1073), devint le général en chef des troupes romaines et, en cette qualité, soumit aux Souverains-Pontifes la Campanie qui s'était révoltée. Orderic Vital, qui raconte ces événements, fait de ce Guillaume le plus grand éloge : « Villermus de Mosterolio Papæ signifer erat armisque Campanium obtinuerat et Campanos qui, diversis scismatibus ab unitate catholica dissidedebant, sancto Petro apostolo subjugaverat » (éd. de la Société de l'Histoire de France, II, 87). Vous voyez d'ici quel a dû être, en présence de ces faits et de ces textes, le raisonnement de M. Dozy : « Barbastre a été délivré en 1064 « par un Guillaume de Montreuil. Or, Barbastre joue un rôle impor- « tant dans la geste de Guillaume. Donc le vrai Guillaume au Court Nez, le « Guillaume historique qui a donné naissance au Guillaume légendaire, c'est « le Guillaume de Montreuil auquel Orderic Vital décerne tant de louanges et « auquel on peut attribuer la prise de Barbastre; c'est le Guillaume de Mon- « treuil-sur-Mer dont il est parlé dans le *Couronnement Looys* ». Il est vrai qu'Orderic Vital n'accole jamais au nom de ce Guillaume l'épithète célèbre : « au Court Nez »; mais, dit M. Dozy, « c'est uniquement par politesse ». Plein

fort de cet orage, en ce pays où régnaient les Sarrasins et d'où Jésus-Christ était banni.

de respect pour Guillaume de Montreuil, qui avait comblé son cloître de bienfaits, Orderic aurait péché contre la bienséance s'il avait donné au comte le surnom sous lequel il est connu dans les romans. » (l. l., p. 373). Bref, c'eût été *schocking* et indécent. Malgré tout, et bien que la légende de Guillaume fut certainement formée avant la fin du onzième siècle, le raisonnement de M. Dozy était spécieux, et plus d'un érudit s'y rendit. Par malheur, deux petites observations suffisent pour ruiner tout cet ingénieux système : 1° Le Guillaume de Montreuil, dont parle Orderic Vital, n'était pas de Montreuil-*sur-Mer*; mais de Montreuil-l'Argillé (Eure, canton de Broglie, arr. de Bernay).— (Voy. Orderic Vital, éd. Leprévost, II, pp. 26, 27 ; *Épopées françaises,* Ire éd., III, p. 441) ; 2° Le capitaine qui prit Barbastre en 1064 n'était pas Guillaume de Montreuil, et il résulte de recherches nouvelles que c'était Robert Crespin (Hirsch : *Amatus de Monte Cassino,* Forschungen zur deutschen Geschichte. Gœttinge, 1868, p. 22-23). « Devant ce dernier fait, « ajoute avec raison M. Gaston Paris, « l'hypothèse de M. Dozy s'évanouit tout entière, et Guillaume de Montreuil-*l'Argillé* n'a plus rien à faire dans notre Épopée » (*Romania,* II, 182). II. Les autres arguments de M. Dozy en faveur de l'origine normande de notre geste et même de toute l'Épopée française, nous paraissent encore moins fondés. Que, vers l'année 1001, quarante Normands vêtus en pèlerins soient débarqués à Salerne ; qu'ils aient trouvé cette ville assiégée par les Sarrasins ; qu'ils les aient attaqués à l'improviste et les aient battus, c'est un fait qui est affirmé par Léon d'Ostie (Muratori, IV, 362, 363) et par Orderic Vital ; mais que la critique moderne a légitimement mis en doute, et dont M. Aug. Leprévost a pu dire : « C'est un récit *de pure in-* « *vention* comme toutes les circonstances qui s'y rapportent » (Orderic Vital, II, 65). Et, d'ailleurs, qu'aurait de commun la prise de Salerne par quelques aventuriers avec cette délivrance de Rome par Guillaume qui est racontée dans le *Couronnement Looys*? « La couleur normande, » dit M. Dozy, « a été « conservée dans le récit de ce poëme ». Et il cite ce vers à l'appui : « Dex », dist li cuens, « qui formastes saint Loth. » Saint Lô, dit-il, est un saint normand. En admettant qu'il s'agisse ici du saint évêque de Coutances, cette citation n'a rien de concluant ; car les trouvères choisissaient au hasard leurs noms de saints suivant le besoin de leurs rimes. Ils avaient saint Léonard pour les couplets en *art,* saint Richer pour les couplets en *er*, saint Loth pour les couplets assonancés en *o*, etc. Il ne serait point, en ce cas, moins légitime de prétendre que tous les poëmes où se trouve l'invocation de saint Léonard sont d'origine limousine. Ce n'est pas sérieusement, sans doute, que M. Dozy a ajouté : « A « chaque pas [dans le *Couronnement Looys*], on rencontre ce mot *gaaignier* « qui était justement l'idée dominante des cupides et rusés Normands ». Cet argument n'est qu'une plaisanterie assez médiocre et très-usée qu'il serait trop facile de réfuter en montrant, dans quarante autres Chansons, le mot *gaaignier* employé tout aussi fréquemment. L'auteur des *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne* ne craint pas d'ailleurs de donner au *Charroi de Nîmes* la même origine normande, et voici en quels termes : « Le stratagème par lequel Guillaume s'empare de Nîmes est *peut-être* un « fait historique. *Il se peut* que les Normands se soient rendus maîtres « *d'une* ville italienne grâce à cette ruse... Ce qui donne *quelque vraisem-* « *blance* à cette opinion, c'est qu'un des principaux compagnons de Guil- « laume, Gilbert de Falaise, est Normand et que, d'un autre côté, Léon d'Os- « tie cite Gilbert, surnommé Buttericus, parmi les chevaliers normands qui « arrivèrent en Italie. Or, ce surnom signifie précisément « tonneau » dans

Tout à coup, trois grands coups de tonnerre retentirent, et la foudre tomba à la même minute devant le



« le latin du moyen âge, et en vieux français le mot *bouteris* a la même signi-
« fication. Ne serait-il donc pas permis de *supposer* que ce Gilbert devait son
« sobriquet au stratagème dont il est question dans le *Charroi de Nîmes*? » Non, certes, une telle hypothèse n'est pas permise. Ce Gilbert était sans doute surnommé *Buttericus* « ou tonneau » parce qu'il était très-gros, et c'est la supposition la plus raisonnable. Tout le reste est pure imagination, et on n'a jamais accumulé tant de *peut-être*. — Pour *Aimeri de Narbonne*, M. Dozy ne nous semble pas avoir été plus heureux. Il rappelle cette histoire étrange (qui est racontée tout au long dans cette Chanson) des messagers d'Aimeri auxquels le roi de Pavie défend de vendre du bois, et qui achètent, pour cuire leurs repas, toutes les noix et tous les *hanaps* de la ville lombarde. Or, dans la *Chronique de Normandie* qu'ont publiée les continuateurs de D. Bouquet au tome XI des *Historiens de France*, on lit un fait tout analogue dont les acteurs sont l'Empereur de Constantinople et le duc de Normandie, Robert le Diable. L'empereur défend également aux habitants de Constantinople de vendre du bois aux Normands : « Quand le duc Robert le sceut, il commanda à sez genz qu'ilz achetassent toutes les noix qu'ils pourroient trover, et des escailles cuisissent leurs viandes » (l. l., p. 327). Mais de quelle autorité peut être une *Chronique* qui fut rédigée tout au moins après l'année 1250 et dont l'auteur s'est borné le plus souvent à traduire en prose le Roman de *Rou*? Ce n'est pas là une source historique. — Les conclusions générales de M. Dozy sont encore plus exorbitantes que ses arguments spéciaux. « Les Chansons de geste du cycle carlovingien, qui ont été compo-
« sées dans la langue du Nord, roulent presque toutes sur des guerres contre
« les Sarrasins d'Espagne, c'est-à-dire sur un sujet qui, *à ce qu'il semble*,
« n'avait pour les Français du Nord qu'un médiocre intérêt. A notre avis, CE
« SONT LES NORMANDS QUI L'ONT CRÉÉ, comme en effet ils ont créé et l'esprit
« chevaleresque et la poésie romantique » (p. 389). Comment! les Français du Nord n'avaient qu'un intérêt médiocre aux invasions des Sarrasins d'Espagne, quand ces Sarrasins étaient un jour venus jusqu'à Poitiers, quand ils avaient menacé durant plusieurs siècles et la France et la chrétienté tout entières! Comment! ce seraient les Normands qui auraient créé le cycle de Charlemagne!! et celui de Guillaume au Court Nez!!! Mais on ne pourrait pas scientifiquement fournir UNE SEULE PREUVE à l'appui de ces étranges opinions. « L'esprit chevaleresque aurait été *créé* par les Normands »? Mais les textes accumulés par Du Cange (*Gloss.* aux mots *Militia*, *Miles*) et les documents de tous les pays prouvent, tout au contraire, que la chevalerie s'est organisée en même temps sur tous les points du sol chrétien. Une *Chronique* dit seulement que les Normands eurent horreur des cérémonies religieuses inventées par les Anglais pour la consécration des chevaliers, et qu'ils appelèrent du nom de *socordes equites* les chevaliers consacrés de la sorte. Par malheur, cette chronique (celle d'Ingulfe) est complétement apocryphe. « La poésie
« romantique a été créée par les Normands », dit encore M. Dozy. Mais, si nous avons quelques textes poétiques dans le dialecte anglo-normand, nous en avons un bien plus grand nombre dans tous les autres dialectes et surtout dans celui de France. C'est l'esprit français, d'ailleurs, qui domine en réalité dans la plupart de nos Chansons. Le centre géographique de notre Épopée, c'est Aix d'abord; puis, c'est Laon, c'est Paris, c'est l'Ile-de-France; mais toutes les autres provinces nous ont apporté leur contingent épique, et nous avons des poëmes originaires de la Champagne, de la Bourgogne, de la Picardie, de la Lorraine. « Pas plus que les Gaulois romanisés, » ajoute M. Dozy,

palais de Pépin, roi de France, devant celui du duc d'Aquitaine, devant celui où allait naître Doon de Mayence.

« les *Franks n'étaient une nation poétique*; mais les Normands l'étaient ». Si les Franks n'étaient pas une nation poétique, d'où viennent ces *carmina antiqua* que Tacite nous montre chez toutes les tribus germaines? d'où viennent ces *barbara et antiquissima carmina quibus veterum actus et bella canebantur*, que Charlemagne a pris soin de recueillir? Ce ne fut donc pas chez les Franks que se chantèrent la cantilène de saint Faron, au septième siècle; celle de Saucourt, au neuvième; celle de sainte Eulalie, au dixième, et tant d'autres! Non, « c'est en Normandie, » dit en terminant M. Dozy, « que les Chansons de geste les plus remarquables, telles que « la *Chanson de Roland* et les meilleures branches de Guillaume au Court « Nez ont été composées ». Autant de mots, autant d'hypothèses qui n'ont absolument rien de scientifique.— Pour en revenir à Guillaume de Montreuil, il reste à savoir s'il n'y a pas eu un personnage de ce nom qui ait eu une influence réelle sur la constitution de notre légende et de notre épopée. C'est ce que nous ferons un peu plus loin.

8° GUILLAUME IV, COMTE DE TOULOUSE en 1060, n'a qu'un trait qui pourrait convenir à la piété de notre saint Guillaume. En 1092, il partit en pèlerinage et mourut en Terre Sainte. Mais il n'y a là rien de précis, rien qui ait pu sérieusement modifier notre légende.

9° GUILLAUME VI DE MONTPELLIER fut un seigneur plein d'énergie et d'initiative. En 1147, le 1er août, il vint mettre par mer le siège devant la ville d'Almeria, qu'Alfonse VII attaquait par terre. Après une vigoureuse résistance, Almeria se rendit le 1er octobre (D. Vaissete, II, 442). Le seigneur de Montpellier, à peu de temps de là, perdit sa femme et, ne pouvant se consoler de cette perte, embrassa l'état monastique dans l'abbaye de Grandselve, au diocèse de Toulouse. Il y était déjà en 1149. De ces faits, M. Jonckbloet tire la conclusion suivante : « Il me semble, » dit-il, « que c'est dans « cette tradition que l'auteur de la seconde rédaction du *Moniage* a puisé » (l. l., 162). Nous ne saurions encore nous ranger à cet avis. Dans la plus ancienne rédaction du *Moniage* comme dans la seconde, Guillaume au Court Nez entre au monastère de Gellone après la mort de sa femme Guibourc. Or, ce poëme est certainement, avec *Aliscans*, le plus ancien de la geste. Il était au nombre de ces chants que signale Orderic Vital dès la fin du onzième siècle. Faut-il croire qu'on a attendu le milieu du douzième siècle pour chercher dans les aventures d'un seigneur du Midi les nouveaux éléments d'une de nos Chansons les plus antiques, les plus historiques, les plus populaires?

10° Un frère puîné de ce Guillaume VI de Montpellier, GUILLAUME, SEIGNEUR D'OMMELAS, épousa vers l'an 1126 Tiburge, comtesse d'Orange, et « en « eut un fils nommé Guillaume comme son père, et qui prit le titre de comte « d'Orange ». Jonckbloet ajoute que c'est ce fait « qui peut avoir donné « lieu au changement de nom de notre héros » (l. l., 162). Mais dans la *Vita sancti Willelmi*, mais dans le récit d'Orderic Vital qui remonte à la première moitié du douzième siècle, la prise d'Orange est déjà racontée comme un évènement considérable, et les deux textes vont jusqu'à nommer l'adversaire fabuleux de Guillaume, Thibaut: « *Ad urbem Arausicam* agmina disponit Guillelmus et castra, quam illi Hispani cum suo *Theobaldo* jampridem occupaverant; ipsam, facile ac brevi, cæsis atque fugatis eripit invasoribus ». Il est fort probable que la légende latine avait emprunté ce fait à la tradition poétique. Mais, en tout cas, il n'est nullement nécessaire, pour expliquer la formation de notre légende, d'invoquer le mariage du seigneur d'Ommelas avec Tiburge d'Orange.

Et de la terre, ainsi creusée par la foudre, sortirent trois beaux arbres fleuris et verdoyants qui étaient



11° Enfin, on a voulu justifier certains traits de notre légende épique en prétendant qu'ils furent empruntés à la vie d'un autre SAINT GUILLAUME, ERMITE, mort en 1157. C'est tout le contraire qui est vrai. On a emprunté à l'histoire de Guillaume de Gellone certains éléments de la légende de l'ermite Guillaume, instituteur des Guillelmites. On a fondu ces deux existences en une seule, au détriment de notre héros. Dans un « *Bréviaire* de l'ordre des Hermites de saint Augustin » de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle, cette confusion reçut une consécration nouvelle. Dans un Bréviaire postérieur, à l'usage de l'ordre de saint François, les Leçons de saint Guillaume ermite commencent ainsi qu'il suit : « Beatus Guillelmus, olim Aquitaniæ dux et Pictavinus comes, comitili ut fertur genere oriundus.., patre Theodorico et matre Aldacia inclytam prosapiam ducens, *sub rege Carolo Magno* strenue militavit ». Et IMMÉDIATEMENT APRÈS, sans transition, sans prendre la peine de souder entre elles les deux légendes, le biographe latin ajoute : « Quo tempore, quo *Eugenius papa tertius* in inferiorem secessit Galliam... A principio suæ juventutis a beato *Bernardo* edoctus, etc., etc. ». Et en 1570, les *Officia Patrum Eremitarum sancti Augustini* offraient encore la même confusion avec cette seule variante : « Sub Ludovico Juniore Gallorum rege strenue militavit »; on s'était contenté d'effacer le nom de Charlemagne, trop compromettant pour la vérité de la légende. D'ailleurs, ce saint ermite, ce Guillaume de Malaval a été également confondu avec la plupart des ducs d'Aquitaine, et particulièrement avec Guillaume IX, mort en Compostelle en 1137. C'est ce que les Bollandistes ont mis en lumière avec leur pénétration et leur sincérité ordinaires (*Acta SS. februarii,* II, 432, 434 et suiv.). Il ne résulte point de là que l'ermite Guillaume, qui vécut en Toscane, ait prêté quelques-uns de ses traits à la physionomie poétique de Guillaume au Court Nez. En 1150, la légende du *Moniage* était, suivant nous, entièrement achevée. — Mais, nous objectera-t-on, le saint ermite Guillaume nous est représenté comme luttant avec les Démons, et nous ne découvrons pas dans la légende ecclésiastique de Guillaume de Gellone cet épisode du *Moniage.* Tout d'abord, cette lutte contre les Démons se retrouve dans la vie de tous les Saints, et est devenue un lieu commun soit historique, soit légendaire. Puis, dans les *Miracula* qui accompagnent la *Vie* de notre saint et remontent à peu près à la même époque, il est longuement raconté comment après sa mort il lutta contre les Diables en délivrant des énergumènes. L'un d'eux s'écriait sans cesse : « Nonne monachum Willelmum contra me iratum videtis »? Il y a là suffisamment de quoi expliquer le combat fameux de Guillaume contre le Démon qui se trouve dans le *Moniage.* — Mais M. Jonckbloet nous fait encore remarquer que Guillaume l'ermite se choisit une retraite qui est désignée dans sa légende sous le nom de *Stabulum Rodis,* et, d'un autre côté, il nous montre ce vers du *Moniage :* « Voirement sui Guillaume de Rohès ». A ses yeux, « Rohès » est une sorte de traduction de *Stabulum Rodis*, et par là serait démontré l'emprunt que la légende de Guillaume de Gellone aurait fait à celle de Guillaume de Malaval. Sur quoi il convient d'observer que jamais *Stabulum Rodis* (que tous les hagiographes français ont traduit par l'*Étable de Rhodes*) n'aurait pu philologiquement donner la forme française *Rohès.* Et si M. Jonckbloet désire une autre explication, nous oserons lui proposer la suivante à titre d'hypothèse plus plausible. « Roais » est un bourg aux environs d'Orange dont notre Guillaume a pu prendre le nom très-naturellement. Il est, au contraire, fort difficile de croire qu'un héros



appelés à vivre tant que vivraient les trois chefs des trois grandes familles épiques. Mais à leur

aussi populaire ait, dans la seconde moitié du douzième siècle, emprunté si loin le nom d'un saint beaucoup moins populaire que lui.

Ainsi, sur les treize personnages du nom de Guillaume qui ont été considérés comme ayant fourni quelques traits à notre légende, dix ont été éliminés. Il en reste trois dont nous reconnaissons volontiers l'influence. Le premier est ce comte de Montreuil-sur-Mer qui figure dans les derniers vers du *Couronnement Looys*, dans ces quarante vers qui peuvent légitimement passer pour un résumé sommaire de toute une ancienne chanson. Le comte Guillaume de Montreuil, comme l'observe M. Gaston Paris (*Romania*, I, p. 183), est un personnage historique, et qui joua certainement dans l'histoire du dixième siècle (vers 960) un rôle d'une importance réelle. L'histoire contemporaine s'en occupe peu; mais Lambert d'Ardres en parlera, plus tard, avec une emphase qui atteste que nous avons affaire à un personnage très-populaire en sa province et véritablement épique : *Fuit quidam de nobilissimo Francorum oriundus genere in Pontivo prœpotens comes, nomine Willelmus, qui, cum virtute corporis non minus quam nobilitatis genere famosissimus existeret et longe lateque polleret et fama personaret...* Comme notre Guillaume du *Couronnement Looys*, ce Guillaume défendit le roi légitime et s'attacha à la cause de Lothaire quand il fit la guerre à l'empereur Othon. Autre coïncidence que M. G. Paris a mise en lumière : ce Guillaume de Montreuil-sur-Mer était le contemporain et le vassal du duc de Normandie, Richard le Vieux ; ce qui expliquerait ces deux vers de la troisième partie du *Couronnement Looys :* « Ge te deffi, Richart, « toi et ta terre; — En ton servise ne vueil ore plus estre ». Il semble que, pour ces trois raisons, on puisse placer Guillaume de Montreuil parmi ceux qui ont fourni quelques éléments à la « composition chronique » du Guillaume de nos épopées. Du Ponthieu et de la petite geste provinciale de ce pays, il sera passé dans le courant de la grande épopée, dans le cycle de Guillaume où nos trouvères l'auront fondu avec d'autres personnages du même nom pour en former un seul et même Guillaume. Mais, somme toute, cette identification n'est vraiment possible que pour le *Couronnement Looys*, et j'estime que M. Gaston Paris, épris de son héros, a quelque peu exagéré l'importance de Guillaume de Montreuil. — Deux autres Guillaume ont eu une influence beaucoup plus profonde sur la formation de notre légende, à savoir : Guillaume I, comte de Provence en 961, et Guillaume I, comte de Poitiers en 935 et duc d'Aquitaine en 950. = A) Le premier de ces deux barons (Guillaume de Provence, fils de Boson II) passa une grande partie de sa vie à combattre les Sarrasins. En 972, il gagna contre eux une bataille mémorable à Fraxinet et parvint, après vingt autres triomphes, à chasser les païens de toute la Provence. Chargé de gloire, il mourut en 992 entre les bras de saint Mayeul, abbé de Cluny, revêtu de l'habit monastique qu'il avait ardemment désiré. On comprend aisément qu'une telle existence et une telle gloire aient pu se mêler intimement avec celles de notre Guillaume. L'un et l'autre de ces héros avaient réellement arrêté les progrès des Musulmans; l'un et l'autre pouvaient passer pour les libérateurs de la chrétienté ; l'un et l'autre moururent enveloppés dans les plis de la même robe bénédictine. Fraxinet étant le pendant de Villedaigne, les deux batailles furent aisément confondues en une seule ; et la légende de saint Guillaume de Gellone, qui était alors en voie de formation, s'enrichit de la légende presque identique de Guillaume de Provence. Nous admettrons même que le retentissement de



mort on devait les voir soudain se flétrir et mourir.



la bataille de Fraxinet a fait transporter par nos poëtes la scène de leur principale action sur les bords du Rhône, dans l'Archant. Ici, M. Jonckbloet a vu juste. Mais il ne faudrait pas cependant aller dans cette voie aussi loin que M. Courtet, s'écriant : « Ainsi donc, le Guillaume d'Orange des chroni« queurs et des trouvères *n'est autre que* le grand comte de Provence, Guil« laume I, fils de Boson » (*Revue archéologique*, 1852, p. 336). Non, la popularité du comte provençal n'a pas effacé celle de notre héros : elle l'a seulement confirmée. = B) Il en est de même pour Guillaume I, duc d'Aquitaine, surnommé *Caput stupæ*. Le roi Louis d'Outre-Mer n'eut pas de défenseur plus zélé, de partisan plus fidèle : c'est bien ainsi que, dans notre geste, Guillaume est le plus solide appui de Louis, fils de Charlemagne. — Guillaume Tête-d'Étoupe défendit le roi de France contre la ligue formée par Héribert, Hugues et Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie : c'est bien de la sorte que, dans le *Couronnement Looys*, Guillaume défend Louis contre la ligue de tous les barons, et en particulier contre les Normands. — Louis IV fit prisonnier le fils du duc Guillaume Longue-Épée, Richard : c'est également contre un Richard que se mesure Guillaume dans notre Chanson. — En 950, Louis IV donna à Guillaume Tête-d'Étoupe le duché d'Aquitaine et le comté d'Auvergne au préjudice du fils de Raimond-Pons : c'est ainsi qu'au début du *Charroi de Nimes*, l'empereur Louis veut donner à Guillaume d'Orange certains fiefs de ses barons au détriment de leurs fils : « Pren donc la terre au marchis Beren« ger ». Et notre héros répond fièrement : « Il n'a en France si hardi che« valer —, S'il prend la terre au petit Beranger, — A ceste espée tost ne « perde le chef ». — Guillaume d'Aquitaine se retira dans l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, puis dans celle de Saint-Maixent, où il mourut en 983; nouveau trait de ressemblance avec le Guillaume du *Moniage*. Faut-il ajouter qu'Adélaïde, fille de Guillaume *Caput stupæ*, épousa en 970 Hugues Capet, qui devint roi de France, et que nos Chansons nous montrent également Blanchefleur, sœur de Guillaume, épousant le roi de France Louis? Comme on le voit, les traits de ressemblance abondent entre le héros de l'histoire et celui de la poésie. Mais c'est en raison du trait principal et caractéristique de Guillaume Tête-d'Étoupe, c'est à cause de sa fidélité constante au roi de France, que nous le regardons comme un des types les plus irrécusables du Guillaume de nos épopées. Dans la vie du véritable Guillaume, rien n'accentuait ce caractère que nos poëtes ont obstinément donné à leur héros : celui de protecteur de la royauté franke. Et c'est pourquoi nous pensons, en résumé, qu'avec Guillaume I comte de Provence, Guillaume I duc d'Aquitaine est le seul qui ait exercé sur la légende de saint Guillaume de Gellone une influence véritable et continue. C'est notre conclusion.

§ 5. Légendes universelles.

*a.* On l'a dit avec quelque raison : « Il n'y a guère au monde qu'une seule « histoire ou un seul conte, que les différentes époques et les différents peu« ples ont raconté et s'obstinent encore à raconter de mille façons diverses ». Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'un certain nombre de légendes se retrouvent partout, avec quelques variantes plus ou moins considérables. La science des mythes a déjà étudié de nos jours plusieurs de ces contes universels. Il était impossible que quelques-uns d'entre eux ne pénétrassent point dans notre Épopée nationale : c'est en effet ce qui est arrivé. — *b.* Au nombre de ces légendes universelles, nous devons compter tout d'abord le

Cependant les prodiges continuaient, horribles ; et il y eut pour les hommes de l'Occident un immense et

stratagème dont le récit termine le *Charroi de Nîmes*. Introduire dans une ville assiégée des hommes armés qu'on a pris soin de cacher sous un déguisement ou dans une retraite quelconque, c'est une ruse que l'on retrouverait aisément dans la poésie primitive de tous les peuples. C'est l'équivalent fort exact du cheval de bois que l'on fit pénétrer dans Troie. M. Jonckbloet, avec sa subtilité ordinaire, a rapproché de ce dénoûment du *Charroi* le trait que raconte Justin d'après Trogue Pompée qui suivait lui-même Dioclès de Péparèthe : « Rex Comanus insidias Massiliensibus exstruit. Itaque solemni Floraliorum die, multos fortes ac strenuos viros hospitii jure in urbem misit, sirpeis latentes frondibusque supertectos induci vehiculis jubet. Et ipse cum exercitu in proximis montibus delitescit, ut, quum nocte a prædictis apertæ portæ forent, tempestive ad insidias adesset urbemque somno ac vino sepultam armatis invaderet... Sed has insidias mulier quædam prodidit quæ, adulterare cum Græco adolescente solita, in amplexu juvenis miserata formæ ejus, insidias aperuit periculumque declinare jubet. Ille rem statim ad magistratus defert, atque ita, patefactis insidiis, cuncti Ligures comprehenduntur latentesque de sirpeis protrahuntur. Quibus omnibus interfectis, insidianti regi insidiæ tenduntur. Cæsa sunt cum ipso rege hostium septem millia ». (*Historiæ*, lib. XLIII, cap. IV.) — Voilà ce que raconte Justin; mais, de bonne foi, croit-on que cet obscur épisode d'une guerre obscure, que ce passage d'un écrivain classique ait pu avoir quelque influence sur notre poésie populaire, et notamment sur un poëme aussi primitif que le *Charroi de Nîmes ?* Et n'est-il pas cent fois préférable d'invoquer ici cette universalité de certaines histoires dont nous parlions tout à l'heure ? — Un autre fait de ce genre qui s'est passé en 1017 dans le diocèse de Trèves, et qui est raconté par un auteur anonyme du douzième siècle dans la *Vie* de saint Meinwerc, évêque de Paderborn, aurait encore, suivant M. Jonckbloet, pu servir de type au dénoûment du même poëme... Après la mort de Meingoz, évêque de Trèves, deux puissants compétiteurs se disputèrent le siége vacant. C'étaient Adalbéron, abbé de Saint-Paul, et Poppon que l'Empereur avait fait élire. Les deux Évêques se firent bonne guerre. Plusieurs châteaux tenaient pour l'usurpateur Adalbéron, et notamment une sorte de maison fortifiée dans Trèves, appelée Sisitra, d'où l'on voyait souvent sortir en armes un certain Athelbert pour jeter le désordre dans toute la ville et jusque dans la cour de l'Évêque. A tout prix il fallait vider ce repaire. Un chevalier du nom de Sicko se fait fort d'en venir à bout. Il se présente à la porte d'Athelbert : « J'ai soif, » dit-il. On lui offre un hanap, qu'il boit avec avidité : « Je vous prouverai ma reconnaissance », et il envoie au *tyran* trente barils (*hamæ*) dans lesquels sont cachés trente chevaliers armés de hauberts et de heaumes, *loricati atque galeati*. Soixante autres *plebeia veste amicti* portent deux par deux ces engins qu'on introduit sans défiance dans la maison d'Athelbert. Mais, tout aussitôt, les chevaliers sortent de leurs barils, se jettent sur le tyran, le tuent, massacrent tous les siens..., et le Chroniqueur du douzième siècle termine en ces termes sa piquante narration : « Sic Dei misericordia episcopus a tyrannide Adalberonis est liberatus ». (*Vie de saint Meinwerc*, cap. XII. Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvic.*, I, p. 517 et suiv.). M. Jonckbloet, à qui revient le mérite de la découverte de ce texte précieux, ne prétend pas d'ailleurs affirmer que le récit du *Charroi* soit sorti de celui de la *Vie de saint Meinwerc*. « Nous n'oserions pas décider, » dit-il, « laquelle des deux traditions a servi de modèle à l'autre ». Et il va jusqu'à avancer que celle du poëme français présente un caractère plus fortement

universel épouvantement. On se demanda si ce n'était pas la fin du siècle....



accusé : « qu'elle est plus plausible, plus naturelle dans ses détails : qu'elle « a une physionomie plus primitive ». Ne vaut-il pas mieux conclure que nous avons affaire à un seul et même conte qui a traversé tous les siècles, en revêtant divers aspects et en se modifiant plus ou moins profondément dans son ensemble et dans chacune de ses parties? Telle est du moins notre ferme conviction. — *c*. Parmi ces contes universels il faut encore signaler les péripéties suivantes de nos Chansons de geste : L'enfant noble qui est ravi à ses parents et qui, élevé *incognito* dans quelque famille pauvre ou roturière, finit par révéler son courage dans quelque occasion extraordinaire (*Enfances Vivien*); — Le guerrier qui est merveilleusement préservé, comme Achille, dans toutes les parties de son corps, excepté toutefois en une seule qui sera certainement atteinte (c'est ce qui arrive à Guillaume, dans le *Couronnement Looys*, alors que l'on promène le bras de saint Pierre sur tous ses membres, et que son nez seul n'est point touché); — La prise d'une ville grâce à des souterrains où les assiégeants peuvent pénétrer (*Prise d'Orange*); — L'existence des géants, et leur puissance mise au service d'une bonne cause (seconde partie d'*Aliscans*, *Bataille Loquifer*, *Moniage Renoart*, etc.); — La lutte visible et matérielle des Saints contre les Démons (*Moniage Guillaume*); — Le pouvoir de la magie et des enchantements (*Enfances Guillaume*, épisode des noces d'Orable et de Thibaut), etc., etc , etc.

### § 6. Lieux communs épiques.

Nos Chansons se composent *pour les dix-neuf vingtièmes* d'une série de lieux communs qui sont partout reproduits avec quelques variantes. Nous allons en énumérer quelques-uns qui donneront aisément l'idée de tous les autres : 1° Invasion des païens et siége d'une ville chrétienne (*Aliscans*, *Enfances Guillaume*, *Siége de Narbonne*, *Renier de Gennes*, etc., etc.). 2° Prise d'une ville païenne ou au pouvoir des païens (*Charroi de Nîmes*, *Prise d'Orange*, *Enfances Vivien*, *Siége de Barbastre*, *Prise de Cordres*, *Foulque de Candie*, etc., etc.). 3° Combat singulier entre deux héros chrétiens (*Couronnement Looys*, *Girart de Viane*, etc.). 4° Combat singulier entre un chrétien et un Sarrasin (*Renier de Gennes*, *Couronnement Looys*, etc., etc., etc.). 5° Amours d'une princesse sarrasine et d'un héros chrétien (*Enfances Guillaume*, *Prise d'Orange*, *Hernaut de Beaulande*, *Renier de Gennes*, *Siége de Barbastre*, etc., etc.). 6° Un géant, d'une force prodigieuse et d'une intelligence médiocre, se mettant au service d'une bonne cause et la faisant triompher (*Garin de Monglane*, *Hernaut de Beaulande*, *Aliscans*, *Bataille Loquifer*, *Moniage Renoart*, etc.). — 7° Un géant païen défiant les chevaliers français et vaincu par l'un d'eux (*Renier de Gennes*, *Couronnement Looys*, *Moniage Guillaume*, etc., etc.). 8° Baptême et mariage d'une princesse sarrasine (*Prise d'Orange*, *Siége de Barbastre*, *Foulque de Candie*, etc., etc.). 9° Violents débuts et premiers exploits de chevaliers qui sont encore *enfants* (*Girart de Viane*, *Enfances Guillaume*, *Siége de Narbonne*, etc.). 10° Rome menacée par les Sarrasins (*Couronnement Looys*, qui reproduit la même légende qu'*Ogier de Danemarche*, etc.). 11° Révolte d'un vassal contre son seigneur (*Garin de Montglane*, *Girart de Viane*, *Couronnement Looys*, *Charroi de Nîmes*, etc.). 12° Puissance des enchanteurs et des magiciennes (*Garin de Montglane*, *Hernaut de Beaulande*, *Enfances Guillaume*, etc.). 13° Un chevalier à la recherche

Mais en réalité tous ces prodiges annonçaient une grande joie à la Chrétienté. « Malheur aux Sarrasins, « gloire à la France, victoire à l'Église! » Voilà ce que prédisaient cette éclipse, ces foudres, ce tremblement de terre, tandis que dans les bras de leurs mères dor-

d'une dame mystérieuse (*Garin de Montglane* et tous nos Romans d'aventure). 14° Chevaliers se convertissant et entrant dans un monastère (*Moniage Guillaume, Moniage Renoart*, etc., etc., etc.

§ 7. Imitations des autres gestes.

Ces imitations sont nombreuses et importantes. Suivant nous, le personnage de Vivien tout entier est calqué, servilement calqué, sur celui de Roland. Le neveu de Guillaume, qui d'abord s'est montré tout aussi téméraire que le neveu de Charles va jusqu'à s'en repentir, va jusqu'à sonner du cor comme lui. Il vit, il meurt comme le grand vaincu de Roncevaux. On peut dire enfin que, si *Aliscans* repose sur des fondements historiques et légendaires dont rien n'égale la solidité, ce beau poëme et le *Covenant* qui le précède ont cependant emprunté à la *Chanson de Roland* un certain nombre de détails et, surtout, leur physionomie générale. Dans le même *Covenant* l'épisode du petit Guichardet qui s'échappe du palais pour suivre Guillaume à la guerre rappelle trop exactement celui du petit Rolandin s'échappant de Montloon pour accompagner l'Empereur dans la guerre d'Aspremont. Mais certains Romans de notre geste ont servi de modèle à d'autres Romans ou à d'autres épisodes du même cycle. C'est ainsi que, suivant nous, le personnage de Robastre, qui figure dans *Garin de Montglane* et *Hernaut de Beaulande*, a été calqué sur Renoart, tout aussi servilement que Vivien sur Roland. Il serait facile de multiplier ces exemples.

Il nous resterait maintenant, après avoir étudié la formation de notre geste, à en suivre toutes les déformations à travers les siècles; mais, pour plus de clarté, nous renvoyons le lecteur aux *Notices* particulières qui accompagnent chacune de nos Chansons.

Notre *Notice générale* est achevée.

Nous devons donner ici la liste des vingt-quatre Chansons que nous avons désignées, dans le premier chapitre, par les lettres suivantes : a. *Enfances Garin de Montglane*. — b. *Garin de Montglane*. — c. *Hernaut de Beaulande*. — d. *Renier de Gennes*. — e. *Girart de Viane*. — f. *Aimeri de Narbonne*. — g. *Enfances Guillaume*. — h. *Departement des enfans Aimeri*. — i. *Siége de Narbonne*. — j. *Couronnement Looys*. — k. *Charroi de Nîmes*. — l. *Prise d'Orange*. — m. *Enfances Vivien*. — n. *Covenant Vivien*. — o. *Aliscans*. — p. *Bataille Loquifer*. — q. *Moniage Renoart*. — r.s. *Siége de Barbastre; Beuve de Commarcis*. — t. *Guibert d'Andrenas*. — u. *Prise de Cordres*. — v. *Mort d'Aimeri de Narbonne*. — x. *Foulque de Candie*. — y. *Renier*. — z. *Moniage Guillaume*.

maient ces trois petits enfants qui s'appelaient Doon, Garin et Charles [1]... II PART. LIVR. II. CHAP. II.

1. *Doon de Mayence*, éd. Pey, vers 6879-6894; 5382 et suiv.; 8115 et suiv.

Entr'eus ·II· et Garin où grant proeiche apent
Qui Monglane a conquis sur la mescréant gent,
Nasquirent en ·I· jour par grant demonstrement
O rei du saint soleil, quant au matin resplent.
L'eure que il nasquirent, vous di chertainement
Que le soleil rougi en empalissement,
Et mua sa fachon et son trescourement.
Et la terre croulla et coururent li vent.
Les nues de lassus menérent tel torment
Que du vent qu'en sailli, que u grant croullement
En Espengne en quéirent des castiaus plus de ·C·...
(*Doon de Mayence*, vers 6879 et suivants).

Trois grans foudrez quéirent des nues maintenant :
La première quéi à Paris la manant,
Par devant le palès Pépin le combatant.
Là où ele quéi, fist une fosse grant,
De la fosse vit on saillir de maintenant
·I· arbre lonc et droit, flouri et verdoiant,
Tant com Kalles vivra, i sera son vivant....
(Ibid., vers 5392 et suivants).

L'auteur de *Gérard d'Euphrate* (Paris, Vincent Sertenas, 1549, et Moutard, 1783) a reproduit ce conte en tête de son étrange composition (v. sur ce Roman notre tome I, 1re édit., p. 536, 537). Cette légende, qui n'a aucun fondement dans la tradition, est visiblement l'excuse des cycliques qui ont trouvé ce lien bizarre pour réunir leurs trois gestes. = Sur les trois gestes, voy. encore *Enfances Garin*, Bibl. Nat. fr. 1460, fº 26; *Mort d'Aimeri de Narbonne*, ibid. fr. 24370, fºs 23 vº et 24 rº. Une généalogie cyclique très-complète se trouve dans *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, fºs 66-68. Cf. celle qu'on lit au début des *Nerbonesi* (édit. Isola, t. I, pp. 1-4). Dans son *Histoire poétique de Charlemagne* M. G. Paris a placé en regard la généalogie de la maison de Montglane : 1º d'après Albéric des Trois-Fontaines; 2º d'après *Aimeri de Narbonne* (p. 469).

# CHAPITRE III.

## LES ANCÊTRES DE GUILLAUME.

(Enfances Garin de Montglane [1].)

### I.

Analyse des *Enfances Garin*. Naissance de Garin bisaïeul de Guillaume. Son père est Savari, duc d'Aquitaine. Sa mère, Flore, innocente comme Berte aux grands pieds, est persécutée comme elle.

On se rappelle peut-être le touchant récit des aventures de Berte aux grands pieds qui se trouve placé

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DES** *Enfances Garin de Montglane.* I. BIBLIOGRAPHIE. Nous donnons, pour éviter toute confusion, le nom d'*Enfances Garin* à la première partie de cette nouvelle rédaction de *Garin de Montglane,* qui est contenue dans le manuscrit français 1460 de la Bibliothèque Nationale (f^os 1 r^o-94 v^o). Il est bon d'ajouter que la seconde partie de ce manuscrit n'est pas, COMME ON L'A CRU JUSQU'ICI, un *rifacimento* pur et simple de notre Roman de *Garin de Montglane* (Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78). C'est une version très-différente, à beaucoup d'égards, et qui mérite d'avoir une place particulière dans la série de nos Chansons. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Les *Enfances Garin* ne sont pas, selon nous, antérieures au quinzième siècle. Tout contribue à le prouver : l'action, la langue, les mœurs et les usages qui y sont peints, etc. Au folio 66 il y est dit : « Mais la Mort qui tant prent evesques et abbés, — Les grans et les petis, nulz n'en est deportés, etc. ». N'y a-t-il pas là une allusion à la Danse macabre, et cette allusion ne peut-elle pas servir à dater plus exactement notre Chanson ? Ce qu'il y a de certain, c'est que : 1° dans la version en prose de notre geste, rédigée au quinzième siècle (Bibl. Nat. fr. 1497, f° 1 r°), 2° dans la compilation en prose du manuscrit de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226), et 3° dans tous les *Guerin de Montglave* incunables, il n'est question que des aventures de Garin avec Mabillette, et non pas de celles de Savari et de Flore. Ce qui prouverait encore la postériorité des *Enfances.* — 2° AUTEUR. Les *Enfances Garin* sont anonymes. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Les cinq mille vers de ce Roman sont des alexandrins rimés. Chaque couplet est terminé par le petit vers de six syllabes : l'auteur avait sans doute en vue d'imiter le *Garin de Montglane* du treizième siècle. C'est ainsi que le petit vers final se retrouve dans le remaniement de *Jourdain de Blaives,* etc. — 4° MANUSCRIT CONNU. Nous ne possédons qu'un seul manuscrit des *Enfances Ga-*

au commencement de la geste du Roi. Au quinzième siècle, on éprouva le besoin de donner à la geste de

II PART. LIVR. II. CHAP. III.

*rin :* c'est le fr. 1460 de la Bibl. Nat. (anc. 7542). Il est de la fin du quinzième siècle, comme l'attestent son écriture, et surtout le style et les costumes de ses nombreuses et grossières miniatures. Outre les *Enfances,* ce manuscrit contient, en outre, un *rifacimento* de *Garin de Montglane* qui ne correspond pas exactement au *Garin* du manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 24403, anc. 78 La Vallière (f^os 94 v°-259 v°). Les deux Romans, d'ailleurs, sont très-intimement soudés, et ne font qu'un seul et même poëme. — 5° et 6°. VERSION EN PROSE ET DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Les *Enfances Garin* n'ont eu aucune popularité, ni en France, ni à l'étranger. C'est une œuvre tout-à-fait fantaisiste, tout-à-fait isolée. Tandis que *Garin de Montglane* a joui d'une vogue assez étendue et assez durable, le très-pauvre Roman qui lui sert d'Introduction semble n'avoir été connu de personne, et l'on n'en trouve nulle part aucune trace. — 7° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. M. Paulin Paris est le seul qui se soit occupé des *Enfances Garin* dans une des Notices du tome XXII de l'*Histoire littéraire* (p. 438-440). Son analyse est exacte, mais trop brève ; elle ne donne pas une idée suffisante des péripéties compliquées de cette œuvre de la décadence. L. Clarus l'a imitée dans son *Herzog Wilhelm von Aquitanien* (p. 198). = 8° VALEUR LITTÉRAIRE. On peut dire que les *Enfances* sont un de nos poëmes les plus médiocres. Nulle originalité, nul style ; Girard d'Amiens semble un aigle auprès de ce remanieur de vingtième ordre. Ce n'est qu'une collection de lieux communs épiques (tournois, amours, guerres contre les Sarrasins, etc., etc.) que l'auteur a jugé bon d'enchâsser dans la plus servile et la plus plate imitation de *Berte aus grans piés*. Il a voulu donner à la geste de Garin le même début qu'à celle du Roi : entreprise inutile, bizarre, et qui méritait de ne conquérir aucun succès. Joignez à cela que le copiste de ce triste poëme l'a effroyablement défiguré, et qu'un grand nombre de vers n'y sont point sur leurs pieds. Un exemple est peut-être nécessaire pour justifier tant de sévérité, et nous voulons donner ici le seul passage des *Enfances* qui nous ait paru digne d'être cité. On jugera par là du mérite des autres..... Garin vient d'entrer dans le palais de son père Savari où s'est installé le traître Driamadan, et il s'apprête à faire justice de ce misérable : « Aussy tost que Garin commencha sa raison, — Mout bien l'ont escoutté entor et environ, — Car le damoisel avoit bonne raison — « Oz tu, Driamadan », che dist lui dansillon, — « Et vous communaulment, « chevaliers et baron, — Bourgoiz, bourgoises et gens de religion : — Je « suiz filz vo seigneur qui Savariz ot nom, — Filz la duchoise Floure qui par « grant mesprison — Fu de chy encachie en estraigne royon. — Or suiz ycy « venus voir ma region — Que Driamadan tient qui n'y a ung bouton, — « Et pour ce en ara tantost son gueredon ». — Son mantel deffubla, ne tint qu'à ung bouton. — Il a hauchié le brant que trence de randon. — Veuille (*sic*) Driamadan, se tourne sa fachon, — Bien s'en cuide aller et mettre à garison. — Mais Garins lui donna ung si grant horion, — Au hatrel derriere fery si le glouton, — Que tout lui destrencha jusques au gargechon. — Tout froit mort l'abbat par delez ung peron. — Puis, sailly sur le siege et se cry à hault ton : — « Bonnes gens, gardez-moi que n'aye se bien non. — Car fieulz « suiz vo seigneur et Garin m'appell'on », etc., etc.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DES *ENFANCES GARIN*. Les *Enfances Garin* sont absolument fabuleuses, et n'ont rien de traditionnel ni de légendaire. De cette copie effacée de *Berte aus grans piés,* on peut répéter ce que nous avons dit ailleurs de *Berte* elle-même : « *Comme un certain nombre*

Guillaume un début aussi émouvant, et l'on imagina de copier servilement le vieux poëme d'Adenet. De là ces *Enfances* de Garin de Montglane ; de là ces contes qui n'ont rien de traditionnel, et qu'on ne peut même pas appeler des légendes. Nous les rapporterons brièvement.

Donc, voici ce qu'on racontait au quinzième siècle sur le bisaïeul de notre Guillaume....

Le père de Garin était duc d'Aquitaine et s'appelait Savari; sa mère était fille de Thierry, roi des Lombards, et se nommait Flore [1]. Ils s'étaient mariés à peu

*de nos légendes épiques, l'histoire de Savari et de Flore est un de ces contes communs à tous les siècles et à tous le pays, qui circulent partout et reçoivent de temps en temps une forme nouvelle dans une nouvelle littérature* ». Flore est le type de l'épouse calomniée, innocente et enfin réhabilitée. Or, rien de plus vieux, rien de plus universel qu'une telle histoire. Dans notre seule littérature épique, elle est plusieurs fois répétée. La reine Sibille dans le Roman de ce nom, Béatrix dans *Helias,* Berte, enfin, sont des personnages coulés dans le même moule. L'auteur de l'*Histoire légendaire des Franks* (p. 110 et suiv.), M. Beauvois, a mis en lumière les aventures de la reine Sisibe, épouse de Sigmund, qui durant l'absence de son mari, est poursuivie par le comte Hartvin et accusée ensuite par celui qui l'avait voulu déshonorer. La malheureuse Sisibe est proscrite ; on la conduit dans une forêt où l'on doit lui couper la langue : « Cette femme est innocente, » dit alors le comte Hermann ; « contentons-nous de couper la langue du chien qui nous « accompagne. » — « Non, non, » répliqua Hartvin, « il faut qu'elle paye les re« fus que j'ai essuyés ». Sur ces entrefaites, la reine accouche d'un beau garçon, qu'elle place dans une grande amphore de verre. Le courant de la rivière emporte l'amphore qui se brise contre un rocher. Une biche nourrit le petit enfant, etc., etc. Notre Flore ressemble, plus que Berte elle-même, à Sisibe, à Sibille, à Geneviève de Brabant. Elle est mère, alors que ses malheurs commencent. La mère de Charlemagne, au contraire, est la seule qui souffre de l'aveuglement de son mari, et, par conséquent, elle excite une sympathie moins vive....

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. N'ayant jamais été populaires, les *Enfancès Garin* n'ont jamais été modifiées ni dans leur style ni dans les péripéties de leur action. Nous n'avons même pas trouvé UNE SEULE ALLUSION à ce poëme dans tous les Romans en prose, manuscrits ou imprimés, qui jusqu'ici ont passé sous nos yeux. C'est assez montrer combien cette pauvre œuvre est demeurée inconnue. En résumé, elle a subi tout l'insuccès qu'elle méritait.

1. Le poëte du quinzième siècle, auteur de cet audacieux remaniement, ne craint pas d'exprimer au début de son œuvre les plus étranges reproches contre ses devanciers : « Aucuns en ont chanté et s'en sont aaty, — Mais

près dans le même temps que Pépin épousait Berte. Mais Flore, hélas! était appelée à traverser plus d'épreuves encore que la femme du roi de France [1]. Les noces avaient été joyeuses cependant; on les avait célébrées en plein mois de mai, en plein printemps, dans la *cité* d'Aquitaine. Deux beaux fils, deux jumeaux, Gérin et Anthiaume, naquirent quelques mois après, comme pour resserrer doublement l'affection de leurs parents [2]. Dès les premières pages de ce roman, vous voyez que notre héroïne offre plus de ressemblance avec Geneviève de Brabant qu'avec Berte aux grands pieds. Elle a, de plus que celle-ci, « le charme austère de la maternité »; mais elle n'en a point la candeur charmante. Elle intéressera davantage, mais elle plaira moins.

Savari, plus coupable cent fois que Pépin, vit depuis longtemps avec la fille de son sénéchal, avec une concubine qui jouera désormais un rôle trop important dans tout ce récit. La belle Yderne, d'ailleurs, a pour mauvais génie sa propre mère Ostrisse, et c'est ainsi qu'Aliste, dans *Berte aus grands piés,* se laisse aveuglément conduire par Margiste, sa mère. Cette Yderne n'a pas été sans s'irriter contre le mariage de Savari; elle respire la vengeance, et sa mère l'excite. Ostrisse fait plus : elle est quelque peu magicienne et, partant, quelque peu empoisonneuse. Cette Locuste de bas étage a le secret de certaines herbes qui exaltent les sens et soulèvent la colère dans le cœur des hommes : elle en fabrique je ne sais quel philtre impur qui excite les passions de Savari [3]. A peine a-t-il bu ce mauvais breuvage, qu'il se prend à détester sa femme avec une véritable folie furieuse, en même temps qu'il se sent

au commenchement il y ont moult failly : — Nul ne sevent nommer celle dont il issy » (Bibl. Nat., ms. fr. 1460, fº 1). — 1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, fº 1. — 2. *Ibid.,* fº 1 vº. — 3. *Ibid.,* fº 2.

dévoré pour Yderne d'un détestable amour que rien ne pourra plus éteindre. Le drame commence à devenir lugubre.

Flore est désormais une victime, telle que les dramaturges de notre temps en ont si souvent jeté sur la scène. Elle est méprisée, elle est battue, elle est traînée par les cheveux. Entre elle et lui, le duc d'Aquitaine place toutes les nuits une grande épée; et cependant Yderne, tout à côté de l'épouse légitime, fait le bon plaisir de celui que les philtres de sa mère ont rendu effrontément adultère. Des joyaux sont volés dans le palais de Savari : c'est Flore qu'on accuse. Un sergent, suborné par Ostrisse, élève la voix contre l'innocente duchesse; puis, il disparaît, mis à mort par la mère d'Yderne, qui veut se débarrasser d'un témoin dangereux [1]. Cependant on conduit déjà la malheureuse Flore au supplice; elle n'obtient sa grâce qu'à grand'peine et en alléguant qu'elle est sur le point d'enfanter : « Qu'on « la renvoie à son père, » dit brutalement Savari, « et « qu'on me délivre de sa vue. » — « Ne me laisserez-vous « pas emmener mes deux petits enfants? » — « Non. » Elle court alors les embrasser et les couvre de ses larmes. Puis, elle sort tristement de ce palais où elle devrait rester honorée et puissante. Elle est seulement accompagnée de quelques dames et d'un bon chevalier, Alexandre d'Obrie. Ils prennent ensemble le chemin de la Lombardie [2].

Le voyage devait être terrible. Car l'exil de la Duchesse ne satisfaisait ni la jalousie ni l'ambition d'Ostrisse, et elle avait aposté dans un bois quelques miséra-

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f° 2 v°. — 2. *Ibid.*, f° 5. Quand la pauvre Duchesse s'éloigne ainsi de son mari et de ses enfants : « N'y eült sy dur cuer *jusqu'à l'arbre qui sent* — Qui n'en eübst pitė selon mon escient ».

bles pour mettre l'innocente à mort. Ils se précipitent sur la petite troupe, coupent la tête du fidèle Alexandre, tuent les chambrières. Au milieu de ce massacre, la pauvre Flore tombe à genoux, suppliante; et d'ici je crois voir la miniature, plus que naïve, que l'humble artiste du quinzième siècle consacre à cette scène pathétique. C'est ainsi, n'est-il pas vrai? que Geneviève s'est jetée aux pieds de ses bourreaux, et Berte aux genoux de Tibert et de Morand? Faut-il ajouter que l'un des brigands s'émeut des douleurs de Flore et de ses prières? Faut-il la montrer restant seule au fond d'un bois qui ressemble étrangement à celui où la femme de Pépin eut la joie de rencontrer le bon Simon le Voyer [1]?

La duchesse d'Aquitaine trouve l'hospitalité chez un autre Simon, et voici que, peu de temps après, elle met au monde un bel enfant, qui sera le très-illustre Garin de Montglane, le héros de notre Chanson, le bisaïeul de Guillaume [2]. Tout aussitôt, près de cet enfant épique, s'abattent trois fées; Morgue est du nombre : « Cher petit, » lui dit-elle, « tu nais pauvre; mais Jé-« sus-Christ, lui aussi, est né dans la misère, et la « Vierge, sa mère, est accouchée de lui au fond d'une « étable. Mais je te vais faire un grand don : tu ne sauras « jamais ce que c'est qu'une vilenie, et il sortira de toi « une race glorieuse qui triomphera des Sarrasins! » Ainsi se termine ce que nous pouvons appeler le premier tableau de notre drame [3]....

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 6. Le poëte juge à propos d'annoncer de nouveau sa Chanson : « Or commenche chanchon bien faite et devisée — Et matere royal bien faitte *et bien rimée* ». — 2. *Ibid.*, 9. — 3. *Ibid.*, f° 9 v°.

## II.

Education de Garin. Comment le roi de Pavie, Thierry vengea Flore, sa fille, des outrages de Savari.

Chez un pauvre paysan grandit le chef de cette illustre geste « qui tant ferit sur la païenne gent ». Bien que sa naissance soit ignorée, on l'élève « en guise de baron », et sa mère attend en silence les hautes destinées que les fées lui ont promises [1].

Pendant ce temps, plusieurs nations vont, furieuses, se précipiter l'une sur l'autre, à cause de cette femme et de ce petit enfant injustement exilés. Le père de Flore apprend un jour, à Pavie, que sa fille a été chassée honteusement du palais d'Aquitaine; il apprend que le duc Savari vient d'épouser la concubine Yderne. Tout aussitôt il jette son cri de guerre, et se voit rapidement entouré de plus de cent mille hommes [2]. Rien n'égale la prestesse avec laquelle nos derniers trouvères réunissent les plus nombreuses, les plus formidables armées. « Cent mille hommes! » cela ne leur coûte qu'un demi-vers, quelques traits de plume. Par malheur, il n'est plus uniquement question de chevaliers dans notre poëme, mais surtout de *soudoyers*, et ce mot, employé très-fréquemment, exprime bien les mœurs militaires d'une époque qui ne dédaignait pas assez les troupes mercenaires. Quoi qu'il en soit, voici les Lombards qui partent, pleins d'une belle ardeur : car ils n'ont plus, dans ce Roman, cette réputation de lâcheté que leur ont faite les auteurs de nos plus antiques Chansons. Ils passent la frontière de France, ils arrivent en Aquitaine, ils menacent le duc Savari qui se croit perdu. Une de ses places les

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl Nat. fr. 1460, f° 11. — 2. *Ibid.*, f° 11.

plus fortes, Richemont, est investie par l'armée italienne: pourra-t-elle résister longtemps [1]?

Le roi Thierry, qui, sans doute, possède la Chronique de Turpin et y a lu le chapitre *de Larvarum bello,* y puise alors l'idée d'un vieux stratagème que l'on aurait pu croire usé depuis longtemps. Il se fait apporter je ne sais quels habits de Diables, en revêt deux mille de ses soldats, et, pour toute stratégie, leur recommande de crier très-fort... Pendant une nuit froide et triste, cent échelles de corde sont appliquées en silence contre les murs de la forteresse, et les assiégés voient soudain apparaître à leurs fenêtres et sur leurs murs deux mille ombres noires et cornues qui poussent d'épouvantables beuglements. Ils perdent la tête, ils s'enfuient, ils se laissent massacrer, après avoir en vain épuisé contre les prétendus Démons toute l'eau bénite qu'ils ont pu trouver. Leur chef s'enfuit plus vite que tous les autres, et parvient à s'échapper [2]. Mais il avait, en vérité, de bonnes raisons pour être effrayé de l'Enfer : car c'était le sénéchal Gaudin, le mari de la sorcière Ostrisse, le père de cette Yderne dont il avait jadis approuvé le concubinage et dont il partageait aujourd'hui la fortune. Éperdu, il accourt près de Savari et lui apprend le désastre de Richemont. Cependant le roi de Pavie poursuit sa marche victorieuse, et déjà l'on entend le bruit de la grande armée lombarde qui approche de la « jolie cité » d'Aquitaine. Tout semble désespéré [3].

Une bataille décisive s'engage sous les murs de la ville où triomphe Yderne, où gémissent depuis si long-

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 12. Le duc d'Aquitaine fait demander des secours à Garin le Loherain, son cousin germain; mais Garin, par malheur, se trouve alors fort occupé dans une grande guerre « por l'evesque Bellin qu'on avoit fait morir ». — 2. *Ibid.,* f° 12 v°. — 3. *Ibid.,* f° 15.

temps les deux pauvres enfants de Flore, Gérin et Anthiaume. C'est en vain que le roi Thierry a réclamé ses deux petits-fils : Savari les lui a brutalement refusés et a renoncé de la sorte à ses dernières chances de salut. La guerre, la guerre seule va prononcer entre les partisans de la concubine et ceux de l'épouse légitime, et cette fois le succès donnera raison à la bonne cause. Le duc d'Aquitaine est vaincu : même il tombe aux mains de son ennemi. Les Lombards restent maîtres du champ de bataille, que leur ont inutilement disputé les Gascons commandés par Savari, les Bourguignons conduits par le duc de Dijon, et les Anglais qui ont un Richard à leur tête [1]. Des Bourguignons et des Anglais! On voit bien que l'auteur des *Enfances Garin* écrivait au quinzième siècle, en pleine guerre de Cent ans.

Il reste à prendre la ville, où déjà la fausse épouse commence à trembler. Les assiégés n'ont plus de ressources; mais, tranquille au milieu de la douleur universelle, le père d'Yderne ne désespère pas, car il lui reste la ruse. Il feint de capituler; et le légat du Pape, qui se fait son complice, va trouver le roi des Lombards et lui offrir cette reddition hypocrite. Le lendemain, au moment où les Italiens, joyeux, se reposent dans leur triomphe et ne se défient d'aucun piége, le sénéchal d'Aquitaine fond sur cette armée trop confiante et la met en fuite [2]. Thierry, obligé de battre en retraite, va cacher à Pavie sa rage contre le légat et contre l'Aquitaine; mais il emmène avec lui le duc Savari, son prisonnier. « Tu vas mourir », lui dit-il [3].

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 16 v°. Le duc de Dijon est également fait prisonnier par les Lombards, et Richard d'Angleterre a la main coupée. — 2. *Ibid.,* f° 18. Il faut remarquer que, dans toute cette affaire, le rôle le plus odieux est donné au légat du Pape. — 3. *Ibid.,* f° 23.

Près du Sénéchal vainqueur, près d'Yderne et d'Ostrisse, les deux petits enfants de Savari et de Flore sont demeurés, comme de pauvres martyrs qui n'ont plus, hélas! personne pour les défendre. On les persécute en les humiliant. Ils sont relégués à la cuisine; l'un tourne la broche, l'autre attise le feu. Le Sénéchal se fait ôter ses *heuses* par ces fils de roi, qui errent en haillons dans le propre palais de leur père. Par bonheur, Gérin et Anthiaume ont près d'eux un précepteur qui les aime. « Souvenez-vous de quel sang vous êtes », leur répète à tout instant ce bon chevalier, qui s'appelle Alleaume. La colère des enfants s'enflamme; ils regimbent enfin sous tant de honte et de mauvais traitements. Un jour, ils se jettent sur le Sénéchal et lui percent la poitrine à coups de couteau. Puis ils s'enfuient.

Où vont-ils ainsi? A Pavie [1].

## III.

Premier amour de Garin; ses premiers exploits, son départ pour la Sicile.

Cependant que devient le jeune frère d'Anthiaume et de Gérin? Que devient ce troisième fils de Flore, dont le berceau a été entouré par les fées? Garin vit caché près de sa mère, dans un village inconnu. Voilà qu'il a dix ans; voilà qu'il a quinze ans. Il est d'une beauté éclatante et qui attire sur lui tous les yeux. Or, le seigneur du lieu avait deux filles; la plus jeune, Florette, s'é-

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, fº 23 vº. L'auteur des *Enfances Garin* fait encore une fois l'annonce de son poëme et expose de nouveau la théorie des trois cycles épiques : « C'est une des trois gestes qui vient du royal ling; — La premiere des trois, c'est du bon roi Pepin, — Et la seconde geste, si vient de Doelin; — De Garin de Monglenne, le noble pallesin, — Vient la tierche des gestes. »

prend de Garin avec cette mauvaise ardeur qui est le caractère de nos héroïnes : « Je vous fais présent de tout « mon amour », lui dit-elle un jour avec une naïveté cynique. Garin ne lui avait rien demandé, mais il l'aimait depuis longtemps *sans nul vilain penser*. Et il passait toutes ses journées à lui chanter de beaux airs, et il perdait toute sa vie dans les frivolités charmantes de ce premier amour. Il n'avait jusque-là révélé que beaucoup de jeunesse [1].

Mais voici qu'un tournoi est donné par le père de Florette, à l'occasion du mariage de sa fille aînée. Ce sera pour Garin l'occasion de faire ses preuves de courage : Florette est là, d'ailleurs, qui le regarde en rougissant et attend de lui quelque exploit incomparable. Ses deux frères, qui ne le connaissent pas, arrivent par hasard dans le même pays et se proposent d'assister à la joute, au *behourd* [2]. Ici commence une très-longue description de ce tournoi, que nous serons forcé d'abréger, mais qui peint au naturel les mœurs du quinzième siècle. Au son des instruments, la jeune mariée est conduite sur l'estrade, parmi les dames. On voit alors passer les chevaliers qui vont prendre part à la lutte ; on est surtout frappé de la beauté de Garin et de la ressemblance profonde qu'offrent ses traits avec ceux de Gérin et d'Anthiaume : « On les dirait frères », c'est le cri général. Florette s'abrite derrière sa sœur et sait mal cacher son émotion à la vue de Garin qui fait dans la lice son entrée solennelle [3]. Et notre poëte de s'abandonner ici à une petite digression sur Amour (le dieu malin) ; et Florette de tout avouer à sa sœur, qui lui recommande le silence, de peur d'irriter leur père. Le tournoi cependant vient d'être brillamment ouvert. Un chevalier

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 26 v°. — 2. *Ibid.,* f° 28. — 3. *Ibid.,* f° 32.

l'emporte sur tous les autres : c'est le hardi Galerant, sire de Monmort, oncle du marié. Déjà les *iraulx* proclament sa victoire sur tous les autres combattants, sur Anthiaume lui-même. Mais Garin se présente, et, avec une facilité que rien n'égale, renverse le vainqueur. « Je « n'ai jamais été désarmé de la sorte », répète Galerant, qui a encore assez de modestie pour admirer un beau coup d'épée, même chez un adversaire. « Mais », dit-on au vaincu que l'on croit consoler, « votre jeune « vainqueur n'est pas noble ». Et Galerant de répondre par un beau vers : « *Plus gentil est que moi, car cuer a de lion* [1] » !

Une seconde joute, une troisième, relèvent encore la gloire si nouvelle de Garin. « Victoire! victoire »! s'écrient les héraults. Les menestrels s'empressent autour de celui qui triomphe et qui les payera bien. La mère de Garin pense mourir de joie; mais il est encore quelqu'un de plus heureux : c'est Florette que son bonheur rend folle. Les dames, alors, descendent de leur estrade. L'une d'elles offre un faucon à Garin. Et les chants de redoubler, et les trompes de sonner, et la foule de reconduire Garin à son *hôtel* [2]....

Mais, quelques heures après, les choses changent de face. Le seigneur, qui a découvert l'amour de Florette pour Garin, accable sa fille de coups de bâton et la laisse sur le carreau à moitié morte. Malheur à Garin, s'il tombe entre les mains de ce terrible père! Florette retrouve assez de forces pour faire avertir son ami du danger qui le menace : « Partez au plus vite »! lui dit-elle. — « Venez avec nous », reprennent alors Gérin et Anthiaume qui déjà chérissent notre héros comme un frère. — « Emmènerai-je Florette »? — « Non », répond

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 34. — 2. *Ibid.,* f° 40.

très-sagement Anthiaume ; « car vous pourriez la désho-« norer, et ce serait une grande honte ». — « C'est que « je l'aime ». — « Quittez-la sur le champ et suivez-nous ». Garin se décide, et part. Ils prennent le chemin de la Sicile [1].

## IV.

Garin délivre Reggio des Sarrasins qui l'assiégeaient et tue le géant Narquillus.

Quelques mois après, les trois compagnons de route entraient à Reggio. Ils ne pouvaient y arriver plus à propos, car une grande armée païenne menaçait cette malheureuse ville. A la tête de ces innombrables Sarrasins, marchait le géant Narquillus d'Alexandre, oncle de Fierabras. On avait refusé de lui donner en mariage la belle Germaine, sœur du roi de Sicile : de là, cette horrible guerre. Ce Narquillus, tout seul, était d'ailleurs capable d'inspirer l'effroi à tout un peuple. Il avait quinze pieds de haut, et soulevait aisément un cheval sur ses deux mains. Tout tremblait devant lui... tout, excepté Garin [2]. Mais Garin regrettait sa mère, regrettait Florette, et se livrait à une méchante mélancolie qui le laissait dans l'inertie. Un autre amour allait le réveiller : Germaine, à la première vue de ce nouveau venu, ne s'était pas enflammée moins rapidement que Florette. Les jeunes filles de nos Chansons vont très-vite en amour : Garin reçoit bientôt un anneau qui ressemble fort à un anneau de fiançailles [3]. Mais les Sarrasins sont là, et ce n'est pas l'heure de se livrer à la frivolité de ces amourettes. Garin s'arme et se jette sur les païens. Une horrible bataille s'engage sous les murs de Reggio :

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f° 13 v°.— 2. *Ibid.*, f° 46. — 3. *Ibid.*, f° 47.

dans la mêlée, le roi de Sicile tombe aux mains des infidèles [1]. La fureur de Garin s'en accroît. Il se lance à travers les *batailles* des ennemis, et parvient enfin à leur arracher le roi captif [2]. Puis, victorieux et souriant, il rentre dans la ville assiégée où il est reçu comme un triomphateur. Germaine ne sait plus contenir sa passion : « Je suis à vous », dit-elle au jeune vainqueur. « Vous « me pouvez prendre sans déshonneur ». Et comme Garin reste froid devant ces avances, elle dépasse toutes les bornes de la pudeur et lui tient le langage le plus brûlant. Mais le fils de Flore ne se sent pas ému par toutes ces ardeurs, et lui dit très-simplement de se taire : « *Belle* », *ce dist Garin,* « *tot ce laissiez ester* »[3]. Nous avons vingt scènes de ce genre dans la longue série de nos Chansons : il est permis de les trouver monotones.

Par bonheur, le poëte nous dédommage de tant de banalités par une péripétie qui pourra sembler à peu près originale. Germaine, que dédaigne Garin, est aimée par Anthiaume qu'elle dédaigne. Celui-ci est tout irrité de se voir ainsi supplanté par un vilain, par un *garçon;* car personne ne connaît encore la haute naissance de Garin. Il prend néanmoins le parti de s'adresser à cet heureux rival : « Dites de ma part à Germaine « que je l'aime ». Voilà notre héros dans une étrange situation : il en sort à son honneur et remplit près de la jeune fille le message dont on l'a chargé. Celle-ci se contente de lui répondre avec une vivacité qui n'a rien de virginal : « Parlez pour votre compte, et non pour « celui des autres [4] ». Pauvre Anthiaume!

Une nouvelle gloire, d'ailleurs, va bientôt couronner le front de Garin et le rendre plus charmant encore

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 47 v°.— 2. *Ibid.,* f° 49 — 3. *Ibid.,* f° 51. — 4. *Ibid.,* f° 52.

II PART. LIVR. II. CHAP. III.

aux yeux de Germaine. Le libérateur du roi de Sicile n'estime pas que son devoir soit rempli, tant que vivra le géant Narquillus : l'enfant court bravement à la rencontre du colosse. C'est un beau spectacle que celui de cette lutte : du haut des créneaux, les dames de Reggio en suivent toutes les péripéties. Le combat n'est pas long : le frère inconnu de Gérin et d'Anthiaume coupe tour à tour les jambes et les bras de Narquillus. De sa main qui ne tremble plus, il tranche ensuite la tête énorme; il est vainqueur [1]. « Que me demandez-vous », dit le roi, « pour prix d'une telle victoire »? Alors se passe une scène touchante. Garin arrête un moment ses yeux sur Germaine, puis sur Anthiaume que ce nouveau triomphe a jeté dans la consternation. Il reste quelques instants silencieux, les contemplant tous deux: « Mariez Anthiaume avec Germaine », s'écrie-t-il. « C'est toute la récompense que je veux réclamer de « vous ». Il ne faut pas chercher à peindre la joie d'Anthiaume. Quant à la jeune fille, elle fit d'abord la moue et voulut pleurer un peu; mais elle se consola bien vite et tendit la main à son nouveau fiancé : *Dolante fut la belle quant la parole oï; Nonpourquant s'accorda* [2]. C'est une vieille histoire.

De ce mariage naquirent le roi Yvon de Gascogne et Clarisse, femme de Renaud de Montauban [3].

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f° 55 v°. — 2. *Ibid.*, f° 61 v°. — 3. *Ibid.*, f° 63 v°.

## V.

Le traitre Driamadant usurpe la couronne d'Aquitaine. Garin et ses frères s'apprêtent à la reconquérir.

La scène se transporte chez le roi des Lombards, à Pavie. Le duc Savari vit encore, dans une affreuse captivité. Et voici que Gérin, Anthiaume et Garin arrivent à la cour de Thierry. Les deux premiers n'ignorent point que leur père est prisonnier du roi italien; ils ont hâte de le voir, de le serrer dans leurs bras, et, s'il se peut enfin, de le rendre à la liberté. Quant à Garin, il passe toujours pour un *garçon*, ne voit pas son père dans Savari et ne connaît rien de son origine. Une amitié fort tendre rapproche instinctivement ces trois jeunes gens qui ne se savent pas unis par des liens plus étroits [1].

Après Florette, après Germaine, le poëte ne craint pas de nous offrir ici une troisième héroïne. C'est Yvoire, fille du roi Thierry, sœur de Flore, tante de Gérin, d'Anthiaume et de Garin. Ne connaissant pas le jeune vainqueur de Narquillus, elle s'éprend de lui avec une ardeur et une facilité que nous n'avons plus besoin de décrire. « Quel est ce jeune homme »? demande-t-elle à ses neveux. « C'est notre compagnon de « route; il est tout aimable ». La sœur de Flore est encore très-jeune; son amour ne fait que de trop rapides progrès [2] : elle ne veut point avoir, elle n'aura point d'autre mari que Garin...

Cependant les fils de Savari demandent à voir leur père : « Il est mort », répond Thierry, « et je vais vous conduire à sa tombe ». Le roi des Lombards mentait effrontément; car le duc d'Aquitaine respirait en-

1. *Enfances Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, fº 63 vº.— 2. *Ibid.*, fº 66.

core au fond de sa prison, et cette mort simulée n'avait pour objet que de détourner l'attention de ses fils en les empêchant de songer à la délivrance de leur père [1]. Mais le perfide avait compté sans l'amour de sa fille pour Garin : « Votre père n'est pas mort », dit-elle un jour à Gérin et à Anthiaume, « et je vous mènerai près « de lui. Puis, nous prendrons la fuite avec le prison- « nier... et avec mon ami Garin ». Ce beau plan est exécuté. Les deux fils aînés de Savari tombent bientôt aux bras de leur père ; Yvoire rassemble ses joyaux qu'elle emporte ; ils s'enfuient à la dérobée. Ils sortent de Pavie ; les voilà hors de danger, les voilà loin du roi Thierry [2] !

Or, tandis que se succédaient ces péripéties de notre histoire, de graves événements se passaient dans la *cité* d'Aquitaine. Désespérant de revoir Savari, Yderne avait pris le parti de se remarier, et avait épousé un puissant seigneur, Driamadant de Tarente. Ce traître avait installé son usurpation dans le palais des ducs d'Aquitaine et jouissait en paix des fruits de son brigandage. Mais il fallait à tout prix qu'une telle iniquité ne fût point plus longtemps couronnée de succès ; il fallait qu'Yderne et Driamadant fussent châtiés. Il est temps enfin, pour le poëte, de nous faire assister au triomphe de l'innocence [3].

Et déjà les vengeurs s'approchent..... [4].

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. nat. fr. 1460, f$^{os}$ 65 r° et 66 v°. Lorsque le roi Thierry apprend aux trois enfants la prétendue mort de leur père, il se sert de ces paroles qui, comme nous l'avons dit, doivent se rapporter à l'époque où la Danse macabre devint à la mode : « Mais *la Mort, qui tant prent evesques et abbés, — Les grans et les petis, nulz n'en est deportés,* — Prist le Duc vostre pere... ». — 2. *Ibid.*, f° 67. A peine sortis de Pavie, les enfants se dirigent vers Reggio. Le poëte décrit ici la colère du roi Thierry lorsqu'il s'aperçut de cette fuite, etc., etc. — 3. *Ibid.*, f° 72. Notre auteur, qui ne paraît pas favorable à la Papauté, ne craint pas de raconter comment le Pape consentit au mariage illicite de Driamadant avec Yderne. — 4. *Ibid.*, f° 72 v°.

## VI.

Dénouement du Drame. Mort de Driamadant, retour de Savari, réhabilitation de la duchesse Flore. Garin, à qui l'on doit ce triomphe de la Justice, quitte l'Aquitaine et va chercher aventures à la cour de Charlemagne.

« Savari est délivré et ses enfants s'apprêtent à re- « conquérir l'Aquitaine »: voilà ce qu'un messager vient un jour apprendre à Driamadant. Le misérable prend les devants, et, sachant que le Duc et ses fils sont encore en Sicile, il marche à leur rencontre, les épie, leur tend une embuscade et se rend maître de leurs personnes : Yvoire et Germaine partagent le malheur et la captivité de leur famille. Il semble que tout soit fini pour la cause du bon droit ; il semble que l'usurpation triomphe pour toujours [1].

Non, Garin, le seul Garin n'a pas été fait prisonnier et se charge de toute la vengeance. La tâche est rude, et cependant Driamadant ne saurait s'empêcher de trembler. C'est en vain, d'ailleurs, qu'il multiplie ses ruses et ses iniquités ; c'est en vain qu'il enferme Savari, Anthiaume et Gérin dans la forteresse de Rochefort, dans la plus cruelle de toutes les prisons [2] ; c'est en vain qu'il promet la main de la belle Yvoire à un chevalier qui se propose de lui livrer Garin [3]. Malgré tout, Garin saura venger la justice outragée. Le chevalier qui aspire à l'amour d'Yvoire (il s'appelle Archillus), ne craint pas de descendre jusqu'à l'assassinat pour en finir avec notre héros; il forme le dessein de l'égorger durant la nuit. Mais ce projet échoue, grâce à l'honnêteté et au dévouement de l'hôtelier de Garin [4]. Archillus tombe aux genoux de celui dont il pensait déjà tenir la vie entre ses mains : « Grâce, grâce ! » dit-il. — « Retournez « vers Driamadant et annoncez-lui que je vais de ce pas

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. nat. fr. 1460, fo 73. — 2. *Ibid.*, fo 76. — 3. *Ibid.*, fo 75. — 4. *Ibid.*, fo 77, fo 80.

« lui reprendre ma terre et brûler Yderne ». On n'est pas plus fier [1].

Le dénouement se prépare.

Quelques jours après, Garin faisait son entrée dans la belle cité d'Aquitaine et, tout aussitôt, allait droit au palais de Driamadant. Le traître y était occupé à rendre la justice, à expédier les causes : « Je vous demande « justice », s'écrie le fils de Flore. — « Contre qui? » — « Contre un traître ». Et sans plus tarder : « Il y a « quelques jours encore, je ne savais pas quel était mon « père. La Duchesse, ma mère, vient de tout me dire. « Je suis le fils de Savari ». Alors, il ouvre son manteau, et, de son épée nue, en un instant, perce la poitrine de Driamadant qui tombe roide mort au pied de son trône. Puis, se tournant vers les témoins de cette exécution sanglante : « L'entendez-vous, bonnes gens? « Je suis le fils de votre seigneur. Aidez-moi ». Quelques chevaliers se jettent sur lui : il les tue sur place [2]. Archillus alors, qui veut faire oublier sa méchante action : « C'est notre vrai seigneur », dit-il. — « Oui, oui »! répondent les bourgeois qui pénètrent en foule dans le palais [3]. On s'empare d'Yderne, on met la main sur Ostrisse, on délivre Yvoire : « Ma mère est votre sœur », dit alors Garin à la jeune fille qui préférait voir en lui un fiancé plutôt qu'un neveu. « Quant à vous », s'écrie-t-il d'une voix indignée en regardant Yderne et Ostrisse, « vous allez mourir ». Elles se traînent à ses pieds, et Ostrisse fait publiquement l'aveu de tous ses sacriléges. Cet aveu innocente le pauvre Savari, et le réhabilite enfin aux yeux de son peuple [4].

« A Rochefort, à Rochefort »! s'écrie alors l'infatigable Garin. C'est là que sont encore emprisonnés Savari,

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. nat. fr. 1460, f° 84. — 2. *Ibid.*, f° 85 v°. — 3. *Ibid.*, f° 88 v°. — 4. *Ibid.*, f° 88 v°.

Gérin et Anthiaume. On court à Rochefort : « Ouvrez, « ouvrez vite » ! Le châtelain, que la mort de Driamadant épouvante, perd la tête et abaisse son pont-levis. Garin se hâte, et arrive enfin devant le duc d'Aquitaine : « Vous êtes mon père », lui dit-il en pleurant. « Et « vous, vous êtes mes frères », ajoute-t-il en se jetant dans les bras d'Anthiaume et de Gérin. Ce sont des sanglots, des pleurs, des baisers délicieux [1]. Il y faut mettre fin pour revenir à Aquitaine : ce retour ressemble à un triomphe antique. On annonce alors l'arrivée de la pauvre Flore, de cette autre Berte, de cette autre Geneviève dont les infortunes ont duré si longtemps. On sort de la ville, on va solennellement au-devant de celle dont l'innocence a été si tardivement reconnue. Et la voilà qui rentre, elle aussi, dans son propre palais, entre son mari dont tous les crimes involontaires seront désormais oubliés, et ses enfants qu'elle n'a pas encore eu la joie de voir tous les trois ensemble à ses côtés. Le Duc se met à genoux : elle lui pardonne. Lui-même fait grâce à Yderne. Quant à Ostrisse, elle est brûlée vive, meurt en possédée, et rend son âme à Burgibus et à Néron. Savari ne tarde pas à mourir, et notre poëte impose une mort prématurée à cette pauvre Yvoire qui n'a pu épouser son neveu [2]....

La paix régnait enfin en Aquitaine, et Garin commença de s'ennuyer. « Si j'allais à la cour du roi de « France »? se dit-il un jour [3].

Il y alla, et nous l'y retrouverons tout à l'heure.

1. *Enfances Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f° 90. Flore a, en effet, appris depuis longtemps à son fils le secret de sa naissance (f° 79 r°).— 2. *Ibid.*, f° 93. — 3. *Ibid.*, f° 94 v°. Le reste du manuscrit 1460 est consacré aux évènements qui avaient été chantés, deux siècles auparavant, par l'auteur anonyme du *Garin de Montglane* et dont nous allons donner à nos lecteurs une analyse détaillée dans le chapitre suivant. C'est là que nous signalerons aussi les variantes très-importantes des deux rédactions.

# CHAPITRE IV.

## LES ANCÊTRES DE GUILLAUME (SUITE).

## (Garin de Montglane [1].)

Analyse de *Garin de Montglane*.

Il n'est point rare de rencontrer d'antiques églises du onzième ou du douzième siècle dont la noble et sévère

[1] **NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA CHANSON DE** *Garin de Montglane*. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Garin de Montglane* est un poëme de la première partie du treizième siècle. On ne saurait en douter lorsqu'on y rencontre si souvent le mot « *Aubigois* » employé comme équivalent du mot *Sarrasins*. « Ançois croient Jupin, Mahom et Tervagant. — Si furent baptisé quant il furent enfant : — Or sont tot *Aubigois*, felon et mescreant » (Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78, f° 7 r°). La langue et la composition littéraire de ce Roman témoignent surabondamment en faveur de la date que nous lui avons attribuée. Les premiers vers de cette œuvre de la décadence prouvent d'ailleurs qu'elle est postérieure à la plupart des Chansons de notre geste : « Oï avés canter de Bernart de Brubant — Et d'Ernaut de Beaulande, d'Aimeri son enfant, — De Girart de Viane à l'orgoillox sanblant — Et de Renier de Gennes que Dex parama tant, — Ki fu pere Olivier li compaignon Rolant, — De Guillaume, de Fouke et du preu Viviant... » (*Ibid.*, f° 1 r°). Faut-il ajouter que *Garin de Montglane* a été évidemment connu par l'auteur de *Doon de Mayence* (f° 118 r°) et par celui de *Gaufrey* (passim)? Or, ces deux Romans, qui sont postérieurs à *Garin*, appartiennent l'un et l'autre au second tiers du treizième siècle. — 2° AUTEUR. *Garin de Montglane* est anonyme. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78 (où manque tout un cahier), *Garin de Montglane* contient 14130 vers, et, dans le manuscrit de Rome (Vatican, Regina, 1517), 14964 vers. Ce sont des alexandrins rimés : chaque couplet est terminé par le petit vers hexasyllabique. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous reste trois manuscrits de ce Roman : 1° Paris, Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78 (treizième siècle). 2° Londres, British Museum, Bibliothèque du Roi, 20 D XI (treizième siècle). 3° Rome, Bibl. Vaticane, Regina, 1517 (quatorzième siècle, 1324). (V. *Romvart* d'Ad. Keller, pp. 337-365.) Nous avons à Rome, en 1870, étudié ce manuscrit qui se termine ainsi qu'il suit : « *Explicit li romanz de Garin de Montglanne. Priez por celui qui l'escrit. Ci roumanz fut faiz l'an de graice Nostre Signour, quant li mil-*

simplicité a été déshonorée par je ne sais quels appendices modernes, par quelque portail en style italien, par

*liaires [corroit] par mil CCC et vint et quaitre, le samedi après le Saicrement* ». Cette date n'est pas aussi assurée qu'il le semble, et l'écriture est du treizième siècle. Le manuscrit est d'origine lorraine; il a été, très-probablement, exécuté à Metz. = M. Stengel a découvert à Oxford un fragment de *Garin* qui n'offre pas d'intérêt, mais atteste l'existence d'un quatrième manuscrit (V. *Romanische Studien*, I, 380-409; *Romania*, III, 119). Pour donner une idée de la langue et du style du seul manuscrit qui soit conservé à Paris, nous allons en citer un extrait : « Mabilette au cler vis s'est par matin levée. — Moult regrete Garin et gemist en pensée. — Quant vestue se fu et [fu] moult acesmée, — As barons s'en revint qui l'ont reconfortée. — Et quant il l'ont ensi une piece esgardée, — Adont commence un plor et si trés grant criée — Que la sale voltie en est tote estonée. — Quant Mabile les voit, s'est keüe pasmée. — En pamison estut plus d'une grant loée, — Por un poi que li ame n'est du cors desevrée. — Et quant ele revint, si s'est haut escriée : « Ahi! trés dols amis, com trés corte durée — Que tote riens « vivant ai por vos obliée!—Gentis cuers amorox, plains de grant renomée! « —Viverai je sans li, lasse, maleürée? — Naie, par cel Segneur qui m'a faite « et formée. — Jà sans vos ne vivrai, bien m'en sui apensée ; — Ançois voir « «m'ocirra[i] coiement à celée. — Miex aim morir que vivre, pus que sui es- « garée. — Haï! bons chevaliers de haute renomée,— Li hons qui miex fe- « roit de la trancant espée, — Li plus hardis qui fust dusqu'à la mer betée, « — Li miens trés dols amis à qui me sui donée, — Se je remaing de vos « grosse et enchainturée,—Lasse! que dirai je quand serai relevée? — En- « core ne m'aviés prise ne espousée. — A toz jors serai maiz fole feme cla- « mée... — Haï! Mors desloiax, com tu fus si osée, — Quant tu à cel ba- « ron fus onques adesée! — Et pour quoi me fuis tu? Que ne m'as adesée « — De la plus bele riens qui onques fust formée. — Amis, or morrai je; « amis, or sui alée; — Amis, que ne m'avés ensamble o vos menée? « — Amis, qui m'a de vos hui cest jor delivrée? — Que n'est l'ame de « moi o le votre assamblée! — Amis, je vos sivrai, mais trop sui demorée. « —Mors, quant [tu] ne m'ocis et tu m'as acorée,— Grant pecié ai en moi, « à morir si m'agrée, — A morir me covient ». Pus, keurt à une espée; — Du fuere la jeta, moult fu bien afilée. — La pointe devers li a en travers boutée, — Ja l'eüst en son cuer tot maintenant boutée — Quant Berars de Valcomble li a des poins ostée (f° 96 r°) ». = *Garin de Montglane* a été remanié en vers, et cette seconde rédaction nous est conservée dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1460 (f° 1-94 v°), du quinzième siècle. — 5° VERSION EN PROSE. Si l'on se laissait tromper par les titres de certains manuscrits et de certains incunables, on croirait aisément que *Garin de Montglane* a été plusieurs fois mis en prose et que peu de Romans ont été aussi populaires. Mais par malheur rien n'est plus faux que ces titres. Le manuscrit de l'Arsenal 3351, (anc. B. L. F. 226), si bizarrement intitulé : *Garin de Montglane,* n'est, en réalité, qu'une compilation formée des éléments suivants: 1° *Hernaut de Beaulande.* 2° *Renier de Gennes.* 3° *Girart de Viane.* 4° *Galien.* 5° *Aimeri de Narbonne.* 6° *La reine Sibille.* — Quant aux nombreux *Guerin de Montglave* qui ont été imprimés et réimprimés aux seizième et dix-septième siècles, ils ne renferment également que quelques pages directement consacrées à notre héros. Suivant nous, ces versions imprimées ont été rédigées d'après le texte du manuscrit de l'Arsenal. Elles se composent d'ailleurs des éléments suivants : 1° *Hernaut de Beaulande.* 2° *Renier de Gennes.* 3° *Girart de Viane.* 4° *Voyage à Jérusalem* (très-abrégé). 5° *Chronique du faux Tur-*

des ornements de mauvais goût, des vases, des guirlandes, des flammes, par toutes les fausses richesses d'une

*pin.* 6° *Galien.* 7° Fin de la *Chronique de Turpin* (Mort de Ganelon). — Nous avons énuméré ailleurs les éditions de *Guérin de Montglave.* La plus ancienne est sans doute celle de Jehan Trepperel (in-4°, goth. à grandes lignes, s. d.). Elle est certainement antérieure à 1511, date de la mort de Trepperel (V. Brunet, *Supplément,* I, p. 574). — Dans l'édition de Michel Lenoir (1518), *Garin de Montglane* est réuni à *Maugis d'Aigremont.* — Il n'en est pas de même dans les éditions sans date de Nicolas Chrestien (in-4°, goth.), d'Alain Lotrian, de Jehan Bonfons (in-4°, goth.) et dans celle de Louis Coste (Rouen, 1626). — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *Garin de Montglane* n'a eu aucune popularité en dehors de la France, et son titre même paraît y avoir été inconnu. — 7° ÉDITION IMPRIMÉE. On annonce depuis près de dix ans la publication de *Garin de Montglane* dans la seconde série du « Recueil des Anciens poëtes de la France (in-18 elzévirien, t. I et II ; chez Vieweg). — 8° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Au siècle dernier, en 1782, Gaillard avait résumé *Garin de Montglane* au tome III de son *Histoire de Charlemagne* (p. 479 et suiv.). *b.* M. de Reiffenberg, en 1838, lui consacra une Notice dans sa précieuse édition de Philippe Mousket et en publia 444 vers (II, p. CCXXXVII et suiv.). — *c.* En 1844, Ad. Keller publia, dans son *Romvart,* 927 vers d'après le manuscrit de Rome. — *d.* Mais le travail le plus complet est celui de M. P. Paris, qui a donné enfin une analyse développée et de nombreux extraits de *Garin* dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (pp. 441-448). — *e.* L. Clarus a imité ce travail dans son *Herzog Wilhelm* (p. 198). — *f.* Comme nous l'avons dit plus haut, M. Stengel (*Romanische Studien,* I, 380-409) a découvert dans un manuscrit d'Oxford un fragment peu intéressant de *Garin de Montglane;* cf. *Romania,* III, 119. — *g.* Enfin on attend, de jour en jour, l'édition qui doit paraître dans le « Recueil des Anciens poëtes de la France ». — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. *Garin de Montglane* n'est, dans toute la force de ce terme, qu'un roman d'aventures : « Un chevalier se lance à la poursuite d'une dame inconnue, vient à bout de tous les obstacles qui l'en séparent et, après cent victoires, arrive à l'épouser » : telle est toute la trame de ce long poëme. Ce recueil de lieux communs épiques n'offre pas d'ailleurs moins d'intérêt que les véritables Romans de la Table ronde. Le style en est facile et élégant, les péripéties heureusement variées; mais la désespérante longueur du récit nuit à tant de qualités de second ou de troisième ordre. Rien n'est plus ennuyeux. Joignez à cet ennui transcendental les fadeurs d'un amour efféminé, les galanteries les plus sensuelles, tout ce qui caractérise la poésie de la décadence. Au lieu de Garin, on eût pu tout aussi bien mettre en scène un chevalier breton, au lieu de Charlemagne Artus, et rédiger le Roman en vers de huit syllabes.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. *a.* Garin de Montglane *est une œuvre absolument fabuleuse ; elle n'a rien d'historique, ni même de traditionnel ou de légendaire. — b. Les luttes entre le Nord et le Midi de la France ont pu tout au plus servir de donnée générale, d'une façon très-vague, aux principales péripéties de ce Roman. — c. Le nom d'*AUBIGOIS, *sous lequel on désigne les ennemis de Garin, vient du souvenir encore tout récent, sans doute, de la grande guerre religieuse qui a rempli une partie du règne de Philippe-Auguste.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° Dans la

architecture prétentieuse. Il est souvent nécessaire de subir la vue de ces médiocrités avant de contempler



Chanson de *Girart de Viane*, Garin nous est offert sous un tout autre jour que dans le Roman auquel s'est attaché son nom, et qui est évidemment postérieur. Le vieil auteur de *Girart* ne parle pas de Mabille : il n'en prononce pas le nom. Mais, dans la bouche d'un des ennemis de Garin, il place une étrange histoire qui serait bien faite pour nous donner, du chef de cette geste, une idée peu élevée. Renart de Poitiers, « un traïtor ke Deus doinst encombrier », accuse Garin devant Renier et Girart : « Garins lor « peire, ke les fist anvoier, — N'ot à repos nés un tot soul maingier. — Pe- « pin vo peire kant il prist sa moilier, — Berte la franche ke tant fist a proi- « sier, — Don fut Garin bachelers poisansier,— Je li vi l'augue parmi la mer « nagier. —Il savoit bien palerins espiier, —Et desrober et toz nus despoil- « lier,—Prestes et clers, eglises et mostier,— Pepins l'en fist à grant honte « chascier — Et fors de France foïr et et essilllier — Jusc' ai Gascoigne ne « se vot atardier. — Lai li donait li rois une moilier —Et de sa terre li do- « nait un quartier.— Puis fuit tel ore kil s'an repantit chier. » (Bibl. nat. fr. 1448, f° 5 v°). Comme on le voit, rien de plus bas, rien de plus avilissant que cette vie de Garin : suivant Renart de Poitiers, il n'aurait été qu'un chef de brigands, que Pepin aurait chassé honteusement de France et qu'il aurait daigné marier en Gascogne. Renier et Girart s'indignent, il est vrai, contre de telles assertions; mais ils n'y opposent que des démentis un peu vagues. Dans tout le reste du Roman, le vieux Garin joue d'ailleurs le plus beau rôle, mais cependant il conserve une physionomie farouche et tout-à-fait primitive que nous avons essayé de faire revivre dans l'analyse de *Girart*. On se rappelle la pauvreté de cet héroïque vieillard, ses pleurs à la vue de ses fils déguenillés, ses nobles conseils lors de leur guerre avec Charlemagne, son invincible fierté en présence de l'Empereur.....

2° Le Roman de *Doon de Mayence*, TEL QUE NOUS LE POSSÉDONS AUJOURD'HUI, ne remonte guère plus haut que la seconde moitié du treizième siècle, et nous le croyons postérieur à celui de *Garin*. Une place assez large y est faite à notre héros... Charlemagne est en guerre contre les Danois ; Garin part de Montglane pour secourir l'empereur en détresse : il est accompagné de sa fiancée Mabirette et de son compagnon Robastre. Après un long voyage, il arrive enfin en présence du roi de France qu'il ne reconnaît point. « Voici Charles », lui dit-on ; et il éclate de rire. Puis, il demande à l'Empereur Mabirette en mariage. Charles consent à cette union (vers 802 et suiv.) et se propose en même temps d'épouser Galienne, cette même Galienne qui, au début de *Garin de Montglane*, est déjà la femme du Roi. Notre héros, d'ailleurs, est partout représenté comme le conquérant, non seulement de Montglane, mais encore de Beaulande « as pors de Balesgués », qu'il a donné à l'un de ses frères « avec une damoiselle dont il avait lui-même été aimé ». N'y a-t-il pas ici un rapprochement à faire avec un épisode des *Enfances Garin*? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur de *Doon de Mayence*, connaît les aventures de Robastre, telles qu'elles sont racontées dans *Garin*. Il rappelle notamment le trait de la belle Plaisance qui arme le géant : « Une gentil dansele dont il a fet s'amie — L'adouba l'autre jour et chainst une cugnie. — Or li a puis un fevre si creüe et forgie — Que sous chiel n'a il homme de si grant segnorie » (vers 8261 et suiv.). Cependant la guerre recommence. Malgré cent exploits, Garin, Doon et Charles sont faits prisonniers; Robastre se fraie un chemin sanglant avec sa fameuse cognée, et veut à tout prix délivrer son compagnon. Estout désespère devant Robastre de la vie de Garin, et le géant irrité veut tuer le

l'austère beauté de l'édifice primitif, et rien n'est plus pénible pour des yeux et une intelligence qui sont soli-

pauvre Estout. Puis il va héroïquement se constituer prisonnier entre les mains de Danemont : « Je veux, dit-il, partager la captivité de mon ami. » Par bonheur, il retrouve sa cognée qu'il avait perdue, et écrase mille païens. C'est alors que Galienne arrive, avec une grande armée, au secours de Charlemagne. Une dernière bataille s'engage, et les chrétiens y sont vainqueurs. Garin épouse Mabirette, et, dès la première nuit, engendre Hernaut, père d'Aimeri de Narbonne.

3º Les cycliques ont classé *Gaufrey* parmi les poëmes de la geste de Doon, et nous avons cru devoir respecter ce classement que nous offre le fameux manuscrit 247 de la Bibliothèque de Montpellier. Mais, en réalité, *Gaufrey* appartient tout aussi bien à la geste de Guillaume, et ce médiocre Roman du treizième siècle est rempli par les aventures de Garin de Montglane et de ses fils. Nous devons en donner ici un résumé où le lecteur trouvera un complément de notre légende, à défaut de modifications et de variantes..... Garin de Montglane fait savoir à Doon de Mayence qu'il est assiégé par les Sarrasins, et que trois de ses enfants sont déjà prisonniers du roi Gloriant (vers 164 et suiv.). Le malheureux Garin n'a plus auprès de lui que Robastre et Hernaut : celui-ci a déjà un bel enfant, qui est notre Aimeri. Robastre, lui, ne craint rien : il affile sa fameuse cognée, et trouve encore le secret de faire rire les assiégés, qui désespèrent. Mais Mabille est en larmes, et tout semble perdu (vers 372 et suiv.). C'est alors que commence une grande bataille dans laquelle Hernaut fait des prodiges de valeur (vers 405 et suiv.). La résistance n'est pas possible, et Garin reste aux mains des païens (vers 476 et suiv.). Cependant Doon et Gaufrey arrivent sur le champ du combat, et parviennent à délivrer Girart, Renier et Mille (vers 872 et suiv.). Quant à leur père, il est accablé de mauvais traitements par le sarrasin Amandon (vers 900), mais réussit, ô bonheur! à échapper à une aussi cruelle captivité (vers 966 et suiv.). Sa joie n'est pas de longue durée; il retombe au pouvoir des infidèles, et Doon est fait prisonnier comme lui : ils demeureront sept ans dans les cachots du roi Gloriant (vers 981 et suiv.). Il faut renoncer à peindre la douleur de Mabille lorsqu'elle apprend ce funeste évènement. Mais les fils de Garin s'apprêtent à sauver leur père, et tout espoir n'est pas définitivement anéanti (vers 1282 et suiv.). C'est en Hongrie que règne Gloriant ; c'est là que les chefs des deux grandes Gestes sont jetés dans une prison pleine de couleuvres et de crapauds : pour toute nourriture on leur donne un quartier de pain d'orge tous les deux jours. Mais ici intervient l'héroïne du poëme, Fleurdépine, fille du roi Machabré. Elle est éprise de Bérard de Montdidier, elle a horreur de Maprin qu'on veut lui faire épouser (vers 1473 et suiv.). La jeune païenne, cela va sans dire, s'empresse de consoler les prisonniers chrétiens et s'engage à faciliter leur évasion, si elle peut se marier avec Bérard. Même, elle consentira à recevoir le baptême (vers 1697 et suiv.). Gaufrey, lui, est bien loin de son père : il chevauche avec les fils de Garin ; s'empare, grâce à un stratagème de Robastre, du fameux château de Grellemont qui appartient au sarrasin Guitant ; engage la lutte avec les païens et assiste au formidable combat de Robastre et de Nasier (vers 2224 et suiv.). C'est alors que meurt Plaisance, femme de Robastre, que nous avons vue figurer pour la première fois dans *Garin de Montglane.* Le géant chrétien est lui-même blessé, quelque temps avant d'apprendre cette triste nouvelle ; mais il est merveilleusement guéri par la femme de Griffon d'Hautefeuille, qui connaît le secret de certaines herbes magiques. Les païens, de nouveau attaqués, sont de nouveau battus (vers 3692 et suiv.). On voit, en ce moment

dement épris de l'art. Dans la suite de nos Chansons, nous serons par malheur appelés plus d'une fois à cons-

du drame, paraître à l'improviste le lutin Malabron, père de Robastre, dont il sera trop longtemps question dans le remaniement de *Garin de Montglane* (ms. fr. 1460 de la Bibl. Nat.). Cet être singulier, cet autre Obéron, veut éprouver le courage de son fils ; il change vingt fois de forme aux yeux de Robastre qui est moins épouvanté que surpris ; il promet enfin son secours à cet enfant vraiment digne de lui qu'il n'a pu faire trembler un seul instant. Et celui-ci ne craindra pas d'user et d'abuser des talismans de son père (vers 5338 et suiv.). Pendant ce temps, onze des pairs de Charlemagne sont surpris par les Sarrasins et jetés dans le même cachot que Garin et Doon ; Bérard est là, et Fleurdépine, qui l'aimait tant sans l'avoir vu, a enfin la joie de le contempler. Il s'agit maintenant de le mettre en liberté, lui et tous les chrétiens : l'entreprise est périlleuse (vers 6909 et suiv.). Robastre poursuit le cours de ses exploits ; il ne pense qu'à la délivrance de Garin, et vient à bout de tous les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Il pénètre dans le château de Barré, le félon, dont l'entrée est gardée par deux ours et un lion ; il tue Barré, et reçoit d'Églantine, veuve de ce païen, un anneau merveilleux qui préserve tous ceux qui le portent « de la mort par le feu et par l'eau ». Grâce à ce nouveau trésor, il échappe à une horrible tempête qui l'assaille sur mer ; et son père Malabron, qui prend la forme d'un poisson, le transporte en sûreté sur le rivage. Alors, mais alors seulement, il peut rejoindre Hernaut et Gaufrey qui sont au moment de frapper un dernier coup sur les païens pour délivrer leurs pères (vers 7711 et suiv.). A son tour, Robastre lui-même tombe entre les mains des Sarrasins qui le font garder par dix géants, mais Malabron, le lutin, arrive à propos pour le mettre en liberté, et lui prête la fameuse *cape invisible* « ainsi appelée parce qu'elle rend invisibles tous ceux qui la revêtent » (vers 7990 et suiv.). Garin et Doon sont toujours prisonniers. Le premier feint de se convertir au paganisme, d'insulter Doon qui demeure obstinément chrétien, et de se mesurer avec lui, Mais, tout à coup, il se jette sur les Sarrasins, et les autres captifs l'imitent : Bérart tue Marprin qui venait d'épouser Fleurdépine ; les autres pairs rivalisent entre eux de courage et massacrent les païens. Sur l'heure on baptise Fleurdépine, et on la marie avec Bérard : Gautier de Hui, celui qui devait mourir à Roncevaux, naîtra de cette union (vers 8477 et suiv.). De son côté, Robastre pénètre dans le château du roi Morhier, et Hernaut met en fuite une armée de géants (vers 9908 et suiv.). Une dernière bataille, une bataille décisive, s'engage entre les Français et Gloriant. Tous les païens périssent, et Robastre (chose à laquelle on ne s'attendait guère) est couronné roi de Hongrie (vers 10042 et suiv.). Doon de Mayence perd alors sa femme Flandrine, et se fait ermite. Quant à Garin, il rentre victorieusement, avec ses quatre fils, dans son château de Montglane ; Hernaut y retrouve son petit Aymeriet et l'emmène à Beaulande ; Girart retourne à Viane, Renier à Gennes, Mille en Pouille (vers 10409 et suiv.). Le Roman de *Gaufrey* est terminé...

Le manuscrit français 1460 de la Bibliothèque Nationale nous offre un très-curieux *rifacimento* de notre poëme du treizième siècle. Ce remaniement est en vers de douze syllabes, et chacun de ses couplets se termine par le petit vers hexasyllabique. L'œuvre est picarde et appartient sans doute au quinzième siècle. L'auteur ne cache pas à son lecteur qu'il a sous les yeux un poëme antérieur, et écrit quelque part : « Si com dist le Roman ». Cet antique « roman » ressemblait fort au *Garin* dont nous donnons ci-dessus une analyse ; mais le *rifacimento* présente néanmoins assez de traits particuliers pour que nous nous croyions obligé d'en écrire ici le résumé. Ces

tater de ces disparates regrettables. Contre nos plus vieux poëmes on a aussi collé, en guise de portail, cer-

différences sont-elles du fait du remanieur? se trouvaient-elles dans un manuscrit du treizième siècle qui n'est point parvenu jusqu'à nous? Le problème est difficile à résoudre. Quoiqu'il en soit, voici le résumé... Garin part de son pays, tout plein de confiance, et s'achemine vers Paris où il veut se mettre au service de Charles. Il chevauche en rêvant à sa fortune future. Tout à coup (il était en Gascogne) un incomparable château vient frapper ses regards. C'est Montglane (f° 95-96). Rien, suivant nous, de plus habile que ce début; rien de plus naturel. Dans le poëme du treizième siècle, au contraire, Garin demande à Charles le fief de Montglane avant de le connaître aucunement. « A qui est ce beau domaine »? demande ici notre héros.— « Au duc « Gaufrey », lui répond-on. « Ce duc est en guerre avec la France, et c'est lui « qui a jadis coupé la main d'un messager de Pepin. Il ne cesse de répéter « *que de roy ne de Dieu sa terre ne tenra* ». Le Limousin et l'Auvergne re- « lèvent de lui ». — « Et où est ce Gaufrey »? — « Il est en ce moment oc- « cupé à soutenir la cause des traîtres Heudri et Hainfroi contre le jeune fils de « Pepin, contre le petit Charles qui revient d'Espagne » (f^os^ 96, 97). — Ces nouvelles étaient vraies. Gaufrey, à quelque temps de là, perd une grande bataille à laquelle avaient pris part contre lui Mille d'Aiglent, père de Roland, l'évêque de Paris et Geoffroy l'Angevin. Il s'enfuit avec ses alliés, Hugues l'Auvergnat et Guyon, comte de Limoges : c'est la sœur de ce dernier, appelée Mabille, qui sera l'héroïne de tout le Roman (f° 98). — Comme ces traîtres fuyaient, ils rencontrent dix chevaliers qui conduisaient la sœur du duc Mille de Dijon. Ils se jettent sur cette petite troupe, et Gaufrey veut brutalement déshonorer la jeune fille et la faire déshonorer par tous ses chevaliers. Mais Garin paraît, délivre la pucelle, reconnaît sa cousine et la ramène au duc Mille (f^os^ 90-101).— Charles était là qui tout aussitôt *adoube* le fils de Savari et de Flore (f° 102) : Garin se montre digne de cet honneur en se précipitant sur les derniers partisans des deux Bâtards, qui infestaient la Brie, et en les dispersant (f^os^ 102, 103). C'est alors que la reine Galienne se prend d'amour pour Garin; c'est alors qu'a lieu cette fameuse partie d'échecs si longuement décrite par le poëte du treizième siècle, à la suite de laquelle Garin, vainqueur, demande le seul château de Montglane (f^os^ 103-108). — Il part sur-le-champ pour son futur duché, embrasse ses frères Gérin et Anthiaume, et s'éloigne de la cour où il ne reviendra plus qu'au moment où éclatera contre Charlemagne la colère de Girart et de Renier (f° 108, 109). — Sur son chemin il rencontre le ménestrel Rogier qui lui fait l'éloge de Mabille et l'enflamme d'amour pour cette inconnue. Reçu par un seigneur, il lui demande le nom de celle que Rogier lui a vantée sans la nommer : « Elle s'appelle *Fol-i-bée* », répond-on à Garin en se moquant de lui. Mais il est soudain remis en joie lorsqu'on lui donne ce brachet, ce fameux brachet qui doit le conduire vers Mabille (f^os^ 110-112) : toute cette partie du poëme est servilement calquée sur la Chanson du treizième siècle. Il en est de même des vingt péripéties qui suivent, de l'épisode de la perte du brachet et de celui des voleurs, et surtout du récit très-développé de la rencontre d'Hernaut avec la belle Mabille « qui s'est noirci le visage ». Plus pudique que son prédécesseur, l'auteur du quinzième siècle fait coucher près de Mabille une jeune fille du nom d'Ivoirie, au lieu de Garin (f^os^ 113-122). — Enfin, jusqu'à l'assaut par les Ducans de la maison de Bérard de Valcomblée, tout se ressemble absolument dans les deux poëmes (f^os^ 122-160). C'est ici, d'ailleurs, que le *rifacimento* du quinzième siècle va nous devenir d'une incontestable utilité en comblant une lacune très-importante de notre manus-

tains Romans conçus dans le goût le plus moderne. C'est ainsi qu'au début de cette geste héroïque de



crit de Paris (Bibl. Nat. fr. 24403). Perdigon, l'enchanteur Perdigon nous apparaît ici comme un allié du duc Gaufrey. Au milieu de la nuit, il se rend « dalez une justice où les larrons on pent », et il y évoque le Diable : « De « Garin et de Mabille », s'écrie le Démon, « doit sortir une race appelée à « exterminer les Sarrasins. Il faut que tu ailles lutter pour le duc Gaufrey « contre le géant Robastre, allié de nos adversaires. » Perdigon hésite : il aime la sœur d'un ami de Garin, de Bérard lui-même : « Ne faiblis point, et « va t'armer, » répète le Démon (f^os 161-163). La terrible bataille commence entre l'enchanteur et le géant, et Robastre entre dans la lice : « Ainsy c'un porc singler, — Se coignie à son col, commencha à joster. » Perdigon ne pourra résister qu'avec toutes les ressources de son art. Il emprunte la forme d'un dragon, puis d'un chevalier gigantesque qui dépasse de plusieurs coudées le pauvre Robastre atteré. Enfin, il se laisse saisir, et Robastre monte sur lui « à guise de dextrier ». Mais le magicien le conduit, sans qu'il s'en doute, aux mains de Gaufrey, qui jette en prison le pauvre géant niaisement vaincu (f^os 161-170). — La prison de Robastre avait vue sur une rivière; il y entend un jour je ne sais quelle voix étrange, et aperçoit un gros poisson à tête d'homme : « Je suis ton père, le lutin Malabron, qui peut revêtir à son « gré toutes les formes. Je veux te servir, et t'apporte ici la *cape invisible* « d'Auberon, qui te dérobera à tous les regards. Je te la confie durant qua- « tre jours » (f^os 170-172). Robastre, avec un tel talisman, est bientôt en liberté. Il ne rêve que de se venger de Perdigon. Pendant la nuit, il va au chevet du duc Gaufrey, et, prenant la voix d'un petit enfant de sept ans pour imiter celle d'un ange : « Perdigon te trahit », lui murmure-t-il à l'oreille, « il a laissé Robastre s'échapper. » Le Duc l'entend, et se lève : « Per- « digon mourra », dit-il. C'est en ce moment que Bernard de Mauregard met Garin et Robastre en sûreté dans sa demeure (f^os 173-175). Quant à Perdigon, menacé par Gaufrey, il n'hésite pas à se mettre au service de Garin et de Mabille, et rien n'est plus merveilleux que sa première apparition à ses nouveaux alliés. Une bête énorme s'offre un jour aux yeux de la pucelle, et Garin s'apprête à la combattre. Puis, c'est un griffon ; puis enfin, un beau jeune homme : « Je m'appelle Perdigon », dit-il, « et veux être votre ami. Gaufrey m'a « banni : me voilà tout à votre service ». Alors il change une meule de foin en un admirable château, et assure la fuite de Garin et de son amie. Et c'est en vain qu'il tombe aux mains de Gaufrey, qui veut le faire pendre : il prend les traits de son propre bourreau, du pauvre Grignart qui est pendu à sa place (f^os 178-199) ! — Mais nous rencontrons ici une péripétie que ne nous offrait pas l'œuvre du treizième siècle : le frère de Mabille, Guyon, comte de Limoges, intervient dans notre action épique, où il ne jouait primitivement aucun rôle. Le perfide propose à Garin et à sa sœur de les emmener à Limoges : « Je vous y marierai », dit-il. C'était une ruse. Guyon, aussitôt après son arrivée dans sa ville, fait saisir et emprisonner Garin : Gaufrey est prévenu, et accourt sur-le-champ pour profiter des circonstances (f^os 199-206). — Cependant, voici venir un traître à la face vulgaire et plate, que l'ancien poëte n'avait pas imaginé. Il s'appelle Manion. Il se présente hypocritement à Mabille et veut la séduire : elle le repousse, et il jure de se venger. En effet, le misérable empoisonne le comte de Limoges et accuse Mabille de ce crime. C'était à elle d'hériter de ce beau fief; mais Gaufrey déclare « qu'elle a forfait », et donne Limoges au comte Jonas de Monserant. Si la pauvre Mabille ne trouve pas un champion pour attester publiquement son innocence, elle sera brûlée dans le délai de quarante jours : la voilà tout en larmes (f^os 206-

Guillaume d'Orange, nous sommes condamnés à la lecture de *Garin de Montglane*, ce méchant Ro-

211). — Garin est toujours prisonnier, mais Perdigon, l'enchanteur Perdigon, n'est-il pas là pour veiller sur le sort de son ami? Il change son visage, et se présente devant le duc Gaufrey sous les traits d'un ambassadeur de Charlemagne : «Vous avez bien raison», lui dit-il, «de faire bonne guerre à « Garin : Charles le déteste autant que vous. Ce Garin a été jadis un voleur « de grand chemin que l'Empereur a banni ». Puis Perdigon ajoute, en montrant au Duc un monceau d'or : « Voici ce que vous envoie le roi de « France pour vous aider à soutenir cette guerre contre Garin, notre ennemi « commun ». Gaufrey est plein de joie, il accepte le présent, même il va jusqu'à remettre l'ami de Mabillette entre les mains de Perdigon, qu'il ne reconnaît pas. C'est ce que désirait l'enchanteur, qui délivre Garin. Quant à l'or du prétendu messager de Garin, ce n'étaient en réalité que de vils cailloux; et l'on peut juger de la fureur de Gaufrey en s'apercevant de son erreur (f^os 213-217). Vite, on se lance à la poursuite des fugitifs; mais le magicien fait jaillir de terre une grande rivière qui barre le chemin à ses persécuteurs. Reste à tirer Mabille du danger, et c'est Robastre qui se charge de cette entreprise (f^os 217-218). — Le lutin Malabron intervient une seconde fois, et prête encore à son fils la « Cape invisible »; le géant s'en empare et arrive près de la pucelle au moment où elle allait être brûlée. Le traître Manion redoute ce nouvel adversaire et veut s'en défaire par un crime : cent hommes envahissent l'hôtellerie où dort Robastre, et s'apprêtent à le tuer. Mais il les entend, et se rend invisible; puis il prend plaisir à les assommer, sans qu'ils puissent savoir d'où pleuvent ces coups mortels. Le champion de Mabille lutte ensuite contre quatorze ennemis à la fois et les tue. Il tue encore le comte de Monserant, et engage avec ses gens une inégale et formidable bataille. Quant à la fiancée de Garin, elle revêt la Cape merveilleuse et s'échappe (f^os 218-229). — L'heureuse Mabille fait alors la rencontre de Perdigon, et l'enchanteur rend à la liberté son malheureux ami Robastre par un nouveau sortilége. Toute la ville de Limoges apparaît en flammes : tandis que les bons habitants sont occupés de cet incendie imaginaire, le géant et le magicien s'enfuient, et rejoignent la pucelle (f^os 229-234). — Tant de succès exaspèrent Gaufrey et ses partisans : il faut en venir à une bataille décisive, et elle a lieu sous les murs de Montglane, dont Garin fait ensuite le siége et qu'il emporte d'assaut (f^os 234-243). — L'auteur du *rifacimento* se remet alors à suivre de plus près notre ancien Roman, et là se place le récit d'une captivité du pauvre Garin, récit qui, du reste, est assez mal amené dans le poëme du quinzième siècle. Notre héros, en véritable Samson, ébranle l'*estaque* de sa prison et abat le *solier* qui était au-dessus. Il est d'ailleurs délivré par Florinde, fille du roi Sorbarré, qui s'est prise d'amour pour Bernard, l'ami de Garin (f^os 243-253). — Les dernières pages de ce faible Roman sont consacrées à de nouvelles descriptions de batailles. Le duc Gaufrey et Gaumadras sont mis à mort; Montglane et Montgravier demeurent au pouvoir de Garin et de Robastre, dont il faut renoncer à vanter les exploits. Un bataillon de *fèvres* fait preuve, à travers la mêlée, d'un beau courage roturier qui est un puissant auxiliaire pour la cause de notre héros. Bref, Garin triomphe et va, jusqu'à Vauclere, demander à Charlemagne la main de Mabillette. Quant à Perdigon, il se fait ermite et essaye de réparer par ses macérations tant de connivences avec l'enfer. Robastre, qui a épousé Plaisance, la perd au bout de quelque temps, et entre lui-même dans un ermitage d'où le fera bientôt sortir l'auteur d'*Hernaut de Beaulande* (f^os 254-259). Ainsi se termine le poëme du quinzième siècle.

man d'aventures. Prenons courage et hâtons-nous de le traverser pour arriver plus vite aux beautés soli-

5° Nous avons plus d'une fois appelé l'attention de nos lecteurs sur le manuscrit 3351 de l'Arsenal, anc. B. L. F. 226. Sous le titre faux de *Garin de Montglane,* il renferme les premières versions d'*Hernaut de Beaulande,* de *Renier de Gennes,* de *Girart de Viane,* du *Voyage,* de *Galien*, d'*Aimeri de Narbonne* et de la *Reine Sibille.* Les premières pages sont consacrées à une sorte de résumé de notre *Garin,* où l'on voit aisément comment s'était déjà décomposée la légende première : « Garin estoit de hault lignage et peu avoit de terre; si n'en volut rien tenir. Mais de si hault voloir estoit qui laissa deux freres qu'il avoit, pour aller là où avanture le poroit conduire. Il oy parler de Charlemaine qui gaire n'avoit qu'il estoit couronnez roy en France, dont il avoit esté fugitif et chassié par deux bastars que son pere Pepin avoit engendrez en une moult belle damoiselle qui lui fu baillie, par mauvais malice, la nuit de ses nopces, et couchée notablement en son lit, au lieu de Berthe au grant pié, fille d'un roy de Hongrie. Laquelle Berthe porta puis Charlemaine, et sa sœur Gille qui puis fut femme du conte Guennelon et paravant fut femme du duc Milon d'Aiglent. Ces deux enfans bastars gouvernerent le royaulme longuement et avoient aucuns grans seigneurs qui les soustenoient et avoient tant aidié qu'il convint Charlemaine, après la mort Pepin son pere, soy absentir. Et puis, revint par grace de Dieu qui garder l'avoit volu et voloit pour justicier et seigneurier plusieurs terres et royaumes qu'il conquist. Si ne parle à present l'istoire des faits qu'il fist, lui estant hors de son pays, et en pourra bien par avanture parler ailleurs selon la disposicion de la matiere. Et parlera de Guerin de Montglenne qui vint ung jour à Paris, auquel lieu estoit Charlemaine qui moult joyeux estoit, et touz jours fut depuis, quant il veoit venir gens à sa court. Moult fut recheu Garin hautement, et en grant honneur se demena avecq Charlemaine qui encore estoit en grant jonesse. Et, pour abregier, volu une fois jouer aux eschés contre le duc Garin qui assez en savoit. Si s'eschaufferent tellement petit à petit que Charlemaine gaga pour la plus grant part de son royaume qu'il gagneroit ung jeu ou que d'icellui le rendroit mat. Ce qu'il ne peut mie faire. Pour quoy Charlemaine, veant sa faulte, soubzmist sa terre au vouloir du duc Garin qui rien n'en volut avoir, ainsi comme en tesmongne l'istoire. Ainchois pour payement requist au noble Empereur, presens ses barons, qu'il lui donnast Monglenne que Sarrasins possidoient adont. Et qui demanderoit qui mouvoit Garin à lui requerir Monglenne, l'istoire respond et dit que ce faissoit amour seulement et le bon voloir qu'il avoit. Car l'Empereur lui departoit toute Picardie quitement, et plus lui eust donné du sien s'il eust volu. Le duc Garin, sachant par oui dire que le sire de Monglenne avoit une fille belle, plaisant et sur toutes pucelles aimable, ne volu aultre don que icellui qui n'estoit mie ou commandement de Charlemaine. Sy lui octroya l'Empereur, avecq son effort de gens et ayde d'or, d'argent et de puissance, ainssi que Garin le vouldroit requerir. Alors party le noble combattant de Paris. Et puis, fist tant à l'ayde de Dieu et d'un jayant nommé Robastre qu'il conquist Monglenne et Mabillette la damoiselle, dont issirent les quatre damoisiaux devant nommez. Et maintint la terre contre Sarrasins et tous aultres jusques à ung temps que l'istoire devisera. » (Arsenal, ms. 3351; anc. B. L. F. 226, f° 2 v°.)

6° et 7° Dans la vaste compilation du manuscrit fr. 1497 de la Bibliothèque Nationale (quinzième siècle), les aventures de Garin ne sont même pas résumées; mais il y est fait allusion à ses amours avec Mabillette. « Le noble prince Garin conquist Montglenne et la dame Mabillette qui tant fut bele et

des et élevées du *Couronnement Looys* et d'*Aliscans*...

Garin venait de perdre son père, le duc d'Aquitaine.

Prologue du Drame : Garin part à la conquête du château de Montglane, dont Charlemagne lui a fait don.

plaisant que nulle plus. Et vivoit en son jeune aaige celui Garin du temps Pepin, li pere Charlemaine, et de Doon le signeur de Mayence qui eust ·XII· fils, » etc. (f° 1 v°). — David Aubert, auteur des *Conquestes de Charlemaine,* donne une place considérable à « Guerin de Monglenne » dans son résumé de *Girart de Viane.* Comme dans la version du manuscrit de l'Arsenal, on voit Guérin accourir avec Robastre au secours de son fils Girart assiégé par l'Empereur. « Comment Guerin de Montglenne, Mille de Puille et Robastre le jaiand vindrent au secours de monseigneur Guerard, de Hernault et de Regnier de Gennes en la grant cité de Vienne que Charlemaine avait assiégée, et de leurs adventures (f° 373).

8° Dans les *Guerin de Montglave* incunables, qui contiennent *Hernaut, Renier, Girart,* le *Voyage, Galien* et la *Chronique de Turpin,* la légende se modifie et se décompose encore plus déplorablement. On en jugera par le début suivant que nous empruntons à l'édition de Nicolas Chrestien : « A l'issue de l'yver que le joly temps d'esté commence et qu'on voit les arbres florir et leurs fleurs espanir, les oysillons chanter en toute joye et doulceur, tant que leurs tons et doulz chantz retentissent es verz bocages, si mélodieusement que toute joye et lyesse est de les escouter et ouyr, tant que cueurs tristes, pensifs et dolens s'en esjouyssent et esmeuvent à delaisser dueil et et tristesse, et se parforcent de valoir meulx; en celuy temps estoit à Montglave le duc Guerin qui tant fust en son temps preus et vaillant, et avec luy estoit Mabillette sa femme qui estoit plaisante et belle. Si advint qu'à un hault jour et solemnel, furent servis de quatre beaulz filz qui estoient yssus d'eulx deux, beaulx à merveilles, dont l'un eut nom Arnault, le second Millon, le tiers Regnier, et le quart Girart, le plus beau. Si les print à regarder le duc Guerin, leur pere, par moult grant fierté, et la dame dist à son seigneur : « Sire, nous devons bien louer Dieu de quoy il luy a pleu nous donner ses « beaulx dons ».— « Dame », dist Guerin, « par Dieu, quant je les voy, ilz me « font tel despit, que je vouldroye bien estre mort; car je voy bien que de ma « vie je n'y aurai honneur, car ilz ne sont bons fors à boire du meilleur et « friander et eulx donner du bon temps. » Quand Mabillette ouyt ainsi parler le duc Guerin son seigneur, elle n'osa sonner mot, mais tint le chef bas en pensant aux parolles que son seigneur avoit dittes. Adonc le Duc appela ses enfants et leur dist : « Venez avant, meschans cocquins. Que pensez-« vous avoir quand je mourray? Vous sçavez bien que les Sarrazins m'ont « exillé de ma terre, et de si peu que j'en ay n'y a pas pour suffire à un de « vous. Et vous estes cy quatre grands paillars qui n'entrastes oncques en « guerre n'en estour. Il me souvient bien que quand j'estoys jeune, je laissay « mon pere et tous mes amys, et m'en allay veoir le roy Charlemagne, et « jouay à luy aux eschetz et gaignay tout son royaulme, jusques à Sainct « Quentin. Mais je luy redonnay pour ce qu'il me donna Montglave que te-« noit un Sarrazin. Et je vins au pays monté sur un roussin bien pauvre-« ment. Et, par la vertu de Dieu, conquestay la cité et la tour de Montgra-« vier et fus sire du pays, et tant fis qu'il n'y eust voisin qui me osast « meffaire en aucune matiere. Et vous estes cy engressez comme poussins « muez, et ne bougez de la cuysine à boire et à manger du meilleur. Et puis, « quand je seray mort, vous combatrez pour la valeur d'une maille. Et par « la foy que je dois à saint Martin, se vous estiez de bon sang, vous ne se-« riez icy heure ne jour, qui vous donneroit la meilleure cité de France.

Un ange lui apparut en songe, et lui dit : « Abandonne « ton duché à tes deux frères, et, sans plus tarder, « rends-toi à la cour de Charles. L'Empereur voudra « te donner vingt fiefs, vingt cités ; n'accepte rien, si « ce n'est le château de Montglane. N'accepte rien, et « compte sur Dieu. » Garin obéit : « Tenez, » dit-il à

« Si vous doit on comparer à la faulce vigne qui point n'est labourée et « ne porte point de raisins. » (Ed. de Nic. Chrestien, s. d.) Au-dessous de cette prose, il n'y a véritablement que celle de la *Bibliothèque des Romans*.

9° Si l'on veut voir « comment une légende finit », il faut lire la traduction que M. de Tressan a donnée de *Garin de Montglane* (octobre 1778, t. II, p. 3 et suiv.). Elle est presque égale à cette *Chanson de Roland* RESTITUÉE par le même *érudit*, que nous avons citée dans notre premier volume (p. 584 et suiv., 1re éd.). On prendra peut-être quelque plaisir à rapprocher ce texte emphatiquement ridicule des deux leçons en vers et des deux traductions en prose que l'on vient de lire : « Le brave Guérin, fils de Florimond, duc d'Aquitaine, jouissoit paisiblement de la gloire qu'il avoit acquise dans la noble ville de Montglane. Cette superbe cité, reconnue de nos jours pour être la métropole des Gaules, et qui semble dominer sur le Rhône et la Saône, ne portoit pas encore le nom de Lyon. Elle avoit été long-temps soumise au joug des Sarrasins, et c'étoit à la valeur de Guérin qu'elle devoit sa liberté. Il avoit vaincu Gazier, sultan de la Gaule Narbonnoise, et l'avoit fait son prisonnier, ainsi que toute sa famille, lorsque la beauté de la princesse Mabillette, fille du sultan, obligea le vainqueur lui-même à porter des chaînes. Il soupira, désira, demanda la main de la princesse et fut favorablement écouté. Mabillette et le sultan, son père, consentirent à se faire chrétienner... « Enfans [dit un jour Guérin à ses quatre fils], je ne veux pas que « vous ignoriez comment j'ai acquis cette souveraineté... Or me souviens-je « qu'étant de votre âge, je laissai père et mère, amis, jeux et bombance : je « me rendis à la cour de Charlemagne qui m'accueillit comme un haut baron « que j'étois. Il étoit jeune aussi et aimoit à gaber. « Guérin, me dit-il un « jour..., je parie que vous ne voudriez pas jouer contre moi vos espérances « sur cet échiquier, à moins que je ne misse gros au jeu ».— « Si fait, répon-« dis-je, les jouerai-je, pourvu que vous gagiez contre moi seulement votre « royaume de France ».— « Eh bien ! voyons, dit Charles, qui se croyoit fort « aux échecs. » Nous jouons, je lui gagne son royaume ; il se met à rire : « moi, je lui jure par saint Martin et par bien d'autres saints de mon pays « d'Aquitaine, qu'il faut qu'il me paye par quelque accommodement. « J'y « consens, mon ami, me dit enfin le Roi : tu connois mes prétentions sur la « belle Ville et le fort Château de Montglave, dont les Sarrasins se sont em-« parés. Eh bien ! je te les abandonne, et te prêterai six mille lances pour « en faire la conquête. » Content de cet arrangement, j'attendis l'effet de la promesse ; mais il lui fut impossible de la tenir... Je pris le parti de ne devoir qu'à moi seul la conquête qui m'étoit promise : vous voyez quels ont été mes succès. Et vous autres, quatre grands gaillards comme vous êtes, ne rougissez-vous point de perdre temps et jeunesse à banqueter comme poussins mangeant grain sous une mue ? » Après M. de Tressan, on ne peut plus rien citer.....

ses frères, « voici mon duché d'Aquitaine; je vous en « fais présent. » Puis il partit. De tous ses trésors, il n'emportait que Florence, l'épée de son père : *Or le conduie Dieu qui fist ciel et rousée* [1].

Garin arriva à Paris dans les plus heureuses circonstances. Le jeune Charles venait de triompher des deux enfants de la Serve, Rainfroi et Heudri [2]. Le fils de Pépin, dans toute la fleur de sa jeunesse, était aussi dans tout l'épanouissement de sa joie et dans la délicieuse allégresse de sa première victoire. Près de lui brillait cette charmante Galienne dont nous avons déjà conté l'histoire. Cette reine était digne de ce roi.

Jusqu'au treizième siècle, personne parmi les légendaires latins, personne parmi les poëtes nationaux n'avait osé mal parler de cette Galienne qui, la première, avait aimé Charles fugitif et inconnu, quand, pour lui plaire, il n'avait encore que son jeune courage et la grandeur de son génie naissant. Mais l'auteur de *Garin de Montglane* n'a pas imité la réserve de ses devanciers, et, voulant trouver du nouveau à tout prix, n'a pas craint de ternir la belle réputation de l'impératrice Galienne. En un instant, elle est dépouillée de tout son antique prestige, je veux dire de sa pudeur. A la seule vue de Garin, la voilà qui se sent consumée par le feu d'un amour adultère. Elle oublie son premier amour en Espagne, et Mainet, et sa conversion, et Dieu lui-même;

1. *Garin de Montglane*, ms. de la Bibl. Nat. fr. 24403, anc. La Vall. 78, f° 1. Le poëte commence sa chanson en énumérant les héros de la geste de Garin dont l'histoire épique avait été écrite avant lui et devait être familière à tous ses lecteurs : « Oï avés canter de Bernart de Brubant, — Et d'Ernaut de Beaulande, » etc. Nous avons déjà cité ce texte important. Notre auteur ajoute que les poëtes, ses prédécesseurs, se sont rendus coupables d'un oubli presque impardonnable : « Mais tot en ont laissié le grant commencement, — De Garin de Montglane, le chevalier vaillant ». Il n'y a d'ailleurs rien à conclure de ce début, si ce n'est que le Roman de Garin de Montglane est postérieur à la plupart des autres Chansons de notre geste. — 2. *Ibid.*, f° 2 v°. Au f° 1 le poëte avait déjà résumé rapidement l'histoire de Mainet.

et brutalement se jette aux bras de ce nouveau venu, de cet étranger qui lui résiste [1]. La Reine va jusqu'à déchirer le manteau de cet autre Joseph; puis, éperdue de honte et sans faire néanmoins un seul effort pour étouffer sa passion, elle va se précipiter aux pieds de l'Empereur et lui tout avouer. Cet aveu est plein d'une fureur amoureuse qui a véritablement quelque chose d'animal : « J'ai vu Garin, » s'écrie-t-elle. « Il est si « beau et si courtois que je n'aime plus que lui. Je ne « puis plus dormir. Si je mange; je ne trouve plus de « goût à la venaison, ni au piment, ni au clairet. Il m'est « impossible d'écouter messe ou matines. Je n'ai plus « de plaisir à entendre sons de harpe ni de vielle, ni à « regarder danses de Flamands et de Bretons; ni à voir « voler éperviers et faucons. Quand vous êtes tout près « de moi, j'aimerais mieux y sentir des charbons ar- « dents. Je ne dis plus de patenôtre, plus de prière. « Quant à lui, il est si loyal qu'il a résisté à toutes mes « instances... Tenez, tuez-moi, faites-moi noyer ou pen- « dre comme un voleur. Je l'ai bien mérité. Tuez-moi, « tuez-moi! » Charles ne la tue point; mais il est dévoré de jalousie, et sa colère va s'abattre sur Garin. Il semble d'ailleurs que le fils du duc d'Aquitaine se soit attendu à l'éclat de cette fureur : car il est venu à la cour fort bien accompagné. Il est entouré de chevaliers en armes, et ses deux frères ont trouvé bon de veiller sur lui jusque dans le palais de l'Empereur. Ils sont très-prudents, ces Aquitains.

Charles, qui, dans notre Chanson, est représenté, à vingt ans, comme vieillard déjà tout assotti, aperçoit alors ces gens armés, et, contenant sa rage : « Je te « pardonne, » dit-il à Garin, « de t'être ainsi défié de

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. 24403, f° 3. Garin avait été comblé d'honneurs par le Roi, qui l'avait nommé son gonfalonier.

« moi et de t'être fait escorter de la sorte. » Puis il ajoute niaisement : « Nous allons jouer aux échecs. Si « tu gagnes cette partie, je te donnerai tout ce que tu « pourras demander, même le royaume de France. Si-« non, je te fais séparer la tête du *bû*. — « Il faut que « vous ayez bien envie de me tuer », reprend Garin, « pour faire ainsi un enjeu de la France. Jouons ». On apporte alors l'Évangile et le crucifix : l'Empereur jure qu'il exécutera fidèlement toutes les conditions dont il a lui-même fixé les termes [1]. Non loin de là, cependant, les deux frères de Garin, Anthiaume et Gérin, sont en embuscade avec quatre cents hommes et se constituent en silence les gardiens de leur jeune frère [2]. Quant à la pauvre Reine, cause de tout ce tumulte, elle pleure, mais ne se convertit point : « Je ne suis pas « coupable d'aimer Garin », dit-elle. « La faute en est « à Dieu ; c'est lui qui a fait mon cœur. Pourquoi « a-t-il donné tant de beauté à Garin, si ce n'est pour « qu'on l'aime ? Et sa très-douce bouche, pourquoi l'a-« t-il faite, si ce n'est pour être baisée » ? Pendant que cette adultère s'excite elle-même par ces mauvais discours, la formidable partie commence entre Charlemagne et Garin [3].

Notre poëte, qui est assurément aussi fort aux échecs que l'Empereur lui-même, décrit très-longuement cette partie épique, et nous ne la décrirons point après lui. Bref, le pauvre Charles joue d'autant plus mal que la colère l'aveugle. Il décharge son courroux sur le comte de Poitiers, qu'il veut frapper de son bâton : autour de l'échiquier, une bataille s'engage dans ce palais plusieurs fois déshonoré, puis l'étrange partie recommence. Enfin, Garin s'arrête et reste modestement immobile.

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 4. — 2. *Ibid.,* f° 5. — 3. *Ibid., ibid*

Cette attitude est éloquente et signifie que l'Empereur est mat. « Veux-tu la France? elle est à toi », dit le pauvre roi, du ton avec lequel il dirait : » Veux-tu un « destrier ou cent marcs d'argent »? Garin se met alors à pleurer à chaudes larmes. Et pourquoi ces pleurs? C'est qu'il souffre de voir le roi de France descendre aussi bas. On pleurerait à moins. « Non, non », s'écrie-t-il, « je ne veux point de votre royaume ». — « Et que « demandes-tu »?— « Je vous demande seulement la terre « de Montglane. Tous les habitants y adorent Jupin, Ma-« hom et Tervagant: cependant ils ont été baptisés, dans « leur enfance; mais aujourd'hui ils sont tous albigeois « et mécréants ». — « Et qui possède ce château »? — « C'est le duc Gaufroi de Montirant, qui a jadis insulté « l'ambassadeur de Pépin, votre père, et a fait pendant « un an la guerre à la France. Donnez-moi son château: « je le tiendrai de vous ». — « Je te le donne », dit le Roi, qui voudrait déjà voir loin de Paris cet ami de la Reine. « Et voici mon bon cheval dont je te fais aussi « présent. Pars bien vite ». Garin s'éloigne sans avoir pris le temps de faire de longs adieux à ses frères. Il s'en va seul, flairant les aventures... [1].

C'est ainsi que se termine le prologue de notre Drame.

## I.

Sur le chemin de Montglane, Garin se prend d'amour pour Mabille, qu'il n'a pas vue, mais dont un jongleur lui a vanté la beauté.

Sur la route d'Orléans chevauche Garin que le bon destrier du Roi emporte vers le midi avec une rapidité terrible. Paris est déjà loin; puis, Montlhéry; puis, Orléans. Par malheur, notre héros rencontre un de ces

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 5. Le nom d' « Albigeois », que le poëte donne aux mécréants, sert, comme nous l'avons dit, à dater encore plus exactement notre Chanson.

II PART. LIVR. II. CHAP. IV.

Rencontre d'une inconnue que Garin arrache à la mort, et qui n'est autre que Mabille.

jongleurs qu'on trouvait alors sur tous les chemins, la vielle au dos; Garin ne dédaigne point de causer avec lui, et ce fut, dit le poëte, la cause de ses longues infortunes. Les jongleurs étaient généralement bavards : « J'ai vu », lui dit celui-ci, « j'ai vu tout récemment « une jeune fille d'une incomparable beauté ». Il en fait à Garin un portrait séduisant. « C'est la femme qu'il « vous faudrait », ajoute-t-il. Et il le quitte, en lui lançant ces paroles qui vont longtemps brûler le pauvre Garin. Désormais, nuit et jour, notre jeune Aquitain pense à « la pucelle ». De Montglane, il n'est plus question. Il ne dort plus, il rêve, il est très-amoureux. Certain matin, il regarde autour de lui, par hasard... et se trouve en Berry [1].

Pour prendre quelque repos, il accepte l'hospitalité dans un château. O bonheur! sa « chère pucelle » est connue du châtelain « Voici un petit chien, un *brachet* « qui lui appartient », dit ce bon chevalier. « Je vous le « donne; il vous conduira vers elle ». Garin change de visage et pense mourir de joie. Vite, il se met en route avec le *brachet* [2]. Ses aventures ne font que commencer; mais déjà elles ressemblent trop à celles des derniers chevaliers de la Table-Ronde. On rougit d'avoir à raconter ces fadaises, qui n'ont rien d'épique.

A quelque distance de cet hospitalier château où il vient d'apprendre une si bonne nouvelle, Garin, plus amoureux que jamais, rencontre deux chevaliers qui se rendent à un tournoi. Ce sont les frères mêmes de ce seigneur qui lui a fait présent du *brachet;* ils s'imaginent que ce jeune étranger est un voleur et se précipitent sur lui. « Ne m'arrêtez pas », leur dit-il; « je suis « un chercheur d'amour ». Ils lui barrent le chemin;

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 8. — 2. *Ibid.*, f° 10.

mais Garin n'est pas d'humeur à se laisser retarder de la sorte, surtout quand il est à la veille de découvrir et de voir son amie encore inconnue. Il se mesure d'abord avec Rigaud, et le tue. Hurard veut venger son frère : il a le poing tranché. Mais si court qu'ait été ce double combat, un « troisième larron » en avait profité pour voler le bon cheval de Garin, et, chose plus cruelle, le chien de la pucelle. On ne saurait peindre la douleur de notre héros, qui regrette à la fois les deux objets de son affection, son amie d'abord, son cheval ensuite [1]...

Le voilà forcé de marcher à pied, et il en est tout honteux. Il pense à son amour et entre dans une mélancolie profonde d'où rien ne peut le faire sortir. Un cousin de Rigaud, voulant venger la mort de celui que Garin ne se souvient même plus d'avoir tué, se jette sur ce jeune chevalier désarmé et le frappe violemment. Notre héros s'en aperçoit à peine, et songe à celle dont il voudrait connaître le doux visage. Son nouvel adversaire le frappe une seconde fois, plus violemment encore. Garin sort à moitié de sa rêverie, et lance tranquillement à la tête de son agresseur un bloc de rocher pesant plus d'un quintal. L'autre a la cuisse cassée ; et le vainqueur, après avoir cruellement raillé le vaincu, continue son chemin, plus absorbé que jamais dans son amour [2].

Au sortir d'un bois, il entend des cris perçants : c'est le voleur de son cheval, qui est tombé lui-même aux mains d'autres brigands [3]. Ils ont attaché à un arbre ce misérable, dont les mouches ont déjà mangé un œil, et qui pousse d'atroces hurlements. Garin, avec une férocité que rien n'excuse, lui crève l'autre œil, et prend

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 11. — 2. *Ibid.,* f° 14. Garin dit au pauvre estropié : « Harrez, vos remanrez : Diex vos doinst à mangier ; — Car moult est durs li lis où je vus vi couchier ; — Trop i a poi de plume ». — 3. *Ibid.,* f° 14.

plaisir à le tuer [1]. Puis, il poursuit sa route. Durant trois jours, il marche ainsi, cherchant toujours, trouvant parfois et perdant ensuite les traces de celle qui sera la mère d'Hernaut, de Girart, de Mille et de Renier, la grand'mère d'Aimeri, la bisaïeule de Guillaume [2].

Un jour enfin, il rencontre une jeune fille accompagnée d'un chevalier [3]. Ah ! s'il savait qu'il a devant lui cette Mabille dont le jongleur lui a tant vanté l'incomparable beauté ! C'est elle, en effet ; mais ses traits sont cachés sous son chaperon, ces traits radieux qui illumineraient tout ce pays et éblouiraient Garin. « Belle, Dieu « vous garde ! Où êtes-vous née » ? — « A Limoges ». — « Où allez-vous ainsi » ?— Mon frère m'a donnée en ma- « riage à un comte d'Auvergne, qui est noir comme encre « et laid à faire peur. Hélas ! j'aimerais mieux mourir « que d'aller à ces noces ». A son tour, Garin lui raconte son histoire ; et alors la pucelle, qui ne veut pas encore être reconnue, se noircit en secret, se *mascure* le visage. La voilà toute défigurée. Ah ! comme Garin l'embrasserait, s'il pouvait soupçonner que c'est là celle qu'il a résolu d'aimer. Ils cheminent ensemble [4].

Le pays est désert ; pas un manoir. Les voyageurs font halte, et Mabille d'admirer la beauté de Garin qui se désarme devant elle. Dès ce moment, elle l'aime avec une passion que nous voudrions moins violente, et l'admet sur-le-champ dans son lit où Garin d'ailleurs s'endort très-chastement [5]. Quant au chevalier qui accompagnait depuis longtemps la pucelle, il est dévoré de ja-

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 18. « Lors li a le bon oel à la lance crevé ; — Et cil brait et si crie, et moult a duel mené.— En moult petitet d'eure a il son tans finé. — L'ame de li emportent cil qui l'ont emmené ». — 2. *Ibid.,* f° 18 v°. — 3. *Ibid.,* f° 19 v°. — 4. *Ibid.,* f° 20. — 5. *Ibid.,* f° 21. Garin veut tuer le chevalier qui accompagne la pucelle : « Ce ne ferez vos pas, li mienz trés dols amis. — Je vos coucherai bien si « com moi est avis : — Mes lis est grans et lons et de dras bien garnis ; — « Vos gerrés près de moi, » etc.

lousie, et regarde d'un mauvais œil ce nouveau venu qui lui vole un amour auquel il attachait un si grand prix. Même il veut bravement profiter du sommeil de Garin pour le tuer, et n'en est empêché que par Mabille dont l'amour devient de plus en plus ardent et qui déjà se repent de ne s'être pas fait reconnaître. Elle est punie de ces impures et coupables pensées. Au lever du jour, quatre voleurs la surprennent, la battent, veulent la déshonorer, l'emmènent. Ses larmes coulent abondamment et effacent les traits de cette encre dont elle avait noirci son visage. Aux yeux de ces brigands, elle apparaît dans tout l'éclat d'une beauté qui devient pour elle la cause de nouveaux dangers. L'un de ces brigands la saisit, la crible de coups, puis l'écrase sous ses pieds cruels... Elle échappe ; elle conserve la vie, et, chose plus précieuse, l'honneur [1].

Cependant Garin dormait toujours.

Mais enfin ce lion s'éveille, entend les cris de Mabille, fond sur les voleurs, les met en fuite et délivre celle qui se croyait perdue : « Où vous retrouverai-je, pucelle »? lui dit-il. — « A Montglane [2] ». Ainsi s'achève le premier acte, un peu long, du drame ou plutôt de la féerie que nous analysons.

## II.

Mabille est sur le point d'épouser malgré elle Hugues, duc d'Auvergne. Garin le tue.

Nous sommes au château de Montglane, chez le duc Gaufroi de Montirant, chez ce mécréant, chez cet ennemi de la France ; ou plutôt nous sommes chez Garin, puisque le roi Charles a solennellement dépouillé Gaufroi de ce château pour le donner à notre héros. Mais

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 22. — 2. *Ibid.*, f° 25 v°.

que de larmes et que de sang vont être répandus avant que l'ami de Mabillette soit enfin salué comme le vrai seigneur de Montglane !

En ce moment, une grande agitation règne dans le château. Un hôte illustre y est reçu : c'est le duc d'Auvergne, Hugues ; c'est l'horrible fiancé de Mabille, celui auquel elle préférerait la mort. La fiancée elle-même vient d'arriver à Montglane, et se jette tout en pleurs aux genoux du duc Gaufroi pour le supplier de ne pas la livrer au monstre qu'elle redoute. Vaines prières ! Tout ce qu'on accorde aux larmes de la jeune fille, c'est un répit de quelques heures. Mais ce délai suffit à la consoler ; car elle attend un jeune chevalier de France, le gonfalonier de Charlemagne, Garin en un mot ; et ce sera son libérateur. Il n'hésitera pas à lutter pour elle contre le duc d'Auvergne, et peut-on supposer qu'il ne sortira point vainqueur d'un combat dont Mabille est le prix [1] ?

Par malheur, Garin est arrêté sur le chemin de Montglane par vingt obstacles dont il ne peut triompher rapidement. Un brigand le fait tomber dans un fossé profond de vingt pieds, où l'infortuné a tout le loisir de songer à ses amours, et d'où il ne se tire qu'après une lutte terrible et longue. Puis, il rencontre sur son passage ce chevalier, guide et ami de Mabille, ce jaloux qui s'est si vite transformé en traître et a déjà voulu l'assassiner pendant son sommeil. Entre les deux rivaux un formidable combat s'est engagé, Garin furieux a saisi Hernaut à bras le corps et l'a jeté contre un rocher qui s'est enfoncé dans le corps du félon. Mais les Diables, que ce misérable a évoqués en mourant, entourent le vainqueur et le menacent. Un signe de croix les dissipe [2].

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 28. — 2. *Ibid.*, f°s 25 v°-

Garin est-il libre, et va-t-il bientôt arriver à Montglane où l'attend en sanglotant « la très-douce rien qu'il aime »? Non, il lui faut encore traverser une troupe de brigands, et en massacrer treize. Tout rouge de leur sang, il se hâte. Voici qu'il aperçoit enfin la tour de Montglane. Précédé du chien de Mabillette, qu'il a enfin retrouvé, il arrive... Il est arrivé !

Il était temps : Mabille allait être donnée au duc d'Auvergne. Et quelle douleur pour Garin ! Car le *brachet* a tout aussitôt reconnu sa maîtresse. La pucelle qu'avait rencontrée notre héros, et dont il avait partagé le lit, c'était bien celle que le jongleur lui avait signalée, c'était bien cette merveille de beauté. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre : quelles caresses, quel enivrement ! Le poète assure que le jeune homme n'embrassa pas « son amie » moins de quinze fois [1].

Le lendemain, le duc Hugon était tué par Garin [2].

## III.

Le duc Gaufroi de Montglane, à son tour, veut épouser Mabille. Commencements de la grande guerre entre le Duc et Garin. Le géant Robastre vient au secours de notre héros.

Mabille n'échappe, hélas ! à un danger que pour être menacée d'un autre malheur. Le corps du duc d'Auvergne est encore chaud, et déjà le duc Gaufroi de Montglane pense à le remplacer : « C'est moi », dit-il, « qui épouserai « Mabille [3] ». La « très-douce créature » est mandée devant ce nouveau persécuteur : « Vous serez ma femme. » — « Je suis toute à Garin », répond-elle. « — Non, ce « Français ne vous possèdera jamais. Sachez que je dé« teste la France et que la France me déteste. C'est à

27 r° et 29 v°-32 v°. Hernaut avait voulu séduire Mabille qui lui avait opposé la plus énergique résistance (f° 27 v°).

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 33. — 2. *Ibid.,* f° 35 v°. — 3. *Ibid.,* f° 40.

« moi que vous appartiendrez ». Mabille pleure. Quant à Garin, il ne s'attend guère au coup qui va le frapper [1].

Grâce à cette nouvelle péripétie, notre Roman va encore se prolonger pendant plusieurs milliers de vers. Mais, plein de pitié pour nous, le poëte fait jaillir de son cerveau, ou plutôt de sa mémoire, plusieurs personnages nouveaux, destinés à nous distraire pendant la route...

Le premier, c'est le géant Robastre.

Robastre, qui ressemble étrangement à ce Renouart dont nous écrirons plus loin les aventures, est le fils d'un lutin. Sa mère, femme de basse naissance, est morte en le mettant au monde, tout comme Alice est destinée à mourir un jour en enfantant Maillefer [2]. Robastre fait brutalement son entrée dans un Roman qu'il doit d'ailleurs remplir de ses brutalités : il représente la force corporelle et sans intelligence au service d'une bonne cause. C'est un Hercule sans esprit, qui tuerait pour tuer, et a besoin de dépenser à tout prix sa redoutable activité. Il commence par écerveler le *portier* qui l'empêche de pénétrer dans le palais de Gaufroi, au moment même où vont se célébrer les noces du tyran avec la pauvre Mabillette [3]. Il se fait sur-le-champ l'allié de Garin, parce que Garin est devenu l'hôte et l'ami de Bérard de Valcomblée dont Robastre est le charretier. Et voici que Bérard, Garin et le géant se présentent ensemble devant le duc de Montglane : « Est-ce de votre plein gré que « vous épousez ce vieillard »? demandent-ils à la jeune fille qui est là toute tremblante entre les bras de Gaufroi. Et, sur sa réponse négative, les trois amis se jettent, furieux, sur le Duc et sur ses chevaliers. Une affreuse bataille ensanglante cette salle déjà toute parée pour les

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat fr. 24403, f° 40 v°. — 2. *Ibid.,* f° 42. — 3. *Ibid.,* f°s 41 v° et 43.

épousailles, où l'on allait entendre la vielle des jongleurs et leurs chansons d'amour. Robastre est dans son élément : il assomme. Ce boucher taille, coupe, tranche, écrase, tue. Durant la mêlée, le Duc parvient à s'enfermer dans son château avec Mabille en pleurs ; puis, appelle son fils à son secours. Ce jeune homme est tué sur place, et une haine désormais implacable s'allume dans le cœur du père désespéré. La bataille continue ; Robastre fait la solitude autour de lui [1]. Cependant le comte de Foix, Hugues d'Agen et Gauthier de Pierre-Aiguë arrivent à l'aide des *ducans* assiégés [2] : Bérard propose alors de battre en retraite, mais Garin s'obstine dans une lutte par trop inégale. D'ailleurs il est cerné, et il faut qu'il se dégage. Il y arrive enfin, non sans peine. Quant à Bérard et à Robastre, ils échappent plus aisément à l'effort de leurs ennemis : un cheval étrange, né au pays de Lutis, emporte loin du champ de bataille le géant couvert de sang. Les trois amis se retrouvent dans le château de Bérard dont le duc Gaufroi va tout aussitôt entreprendre le siége... [3].

Cependant Mabille est toujours prisonnière.

Apparition de l'enchanteur Perdigon. Comment il devint l'ami de Garin.

Le siége du château ou, pour mieux parler, de la maison de Bérard [4] ne dure pas autant que celui de Troie ; mais quel siége ! quelle bataille ! que de sang répandu ! Robastre, l'énorme Robastre, est le héros de ces combats épiques. Les assiégés font une sortie désespérée, et Garin se trouve, dans la mêlée, en présence du duc Gaufroi. Ils s'injurient comme les héros d'Homère et en

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 43 v°.— 2. *Ibid.*, f° 46 v°. — 3. *Ibid.*, f°s 47 r°-48 r°. Une lacune regrettable existe entre les folios 48 et 49. Tout un cahier (le septième) manque à cet endroit; or, un cahier de ce manuscrit ne renferme pas moins de neuf cent soixante vers. Nous avons comblé cette lacune avec le remaniement contenu dans le manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 1460. — 4. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 158 : « En la maison Berart fu moult grant li assaulx... — Alle maison Berart fu ly assaulx morteulx... »

viennent aux mains [1]. Il faut que le bon Robastre sauve Garin tombé et le remette en selle; il faut que les assiégés rentrent dans leur *hôtel*. Mais le duc Gaufroi est encore bien loin d'être vainqueur [2].

C'est alors qu'une figure aimable va venir éclairer ce gros drame un peu trop noir. Le merveilleux va nous distraire un peu de tant de monotonie et de tant de médiocrité. Salut à l'enchanteur Perdigon!

Gaufroi, ne sachant plus comment se venger de Garin, va trouver Perdigon et commence par se proclamer son confrère en diablerie : « J'ai fait mes études à To-« lède qui est la grande école satanique ».—« Bah »! répond Perdigon, « j'en sais autant que vous, et vous l'al-« lez bien voir ». Bref, ils font alliance entre eux et se promettent de faire bonne guerre à Garin et à ses amis. Là-dessus, pendant la nuit, au milieu du vent et de la tempête, près d'une potence où l'on pend les larrons, Perdigon fait une évocation solennelle au Diable. Celui-ci l'excite encore plus vivement contre le pauvre Garin : car il voit en notre héros le chef d'une race illustre qui doit un jour exterminer les Sarrasins. « Va, va », dit-il à Perdigon. « Arme-toi, et tâche de tuer Robastre ». L'enchanteur s'éloigne, et le Diable disparaît au milieu d'un bruit de tonnerre [3].

Les deux partis décident qu'ils se battront par champions. Le champion des *Ducans,* c'est Perdigon qui s'est empressé de raconter à Gaufroi toute son entrevue avec le Diable. Le champion de Garin, faut-il le demander? c'est Robastre. Si le géant est vainqueur, son ami Garin

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 1460, f° 159. Garin dit au Duc : « Sire duc de Moglenne, rendez moi ma moillier, — Mabillette la belle, « dont j'ai grant desirier... — Car tu es mescreant, à cuer de losengier.— « Le Pape ne te fait fors qu'excommunyer— Pour ce qu'oncques ne vauls aou-« rer en moustier, — A prestre confesser ne acumegnyer, — Faulx bougre « que tu es, vieng à moy camployer ».— 2. *Ibid.,* f° 161.— 3. *Ibid.,* f° 161 v°.

aura la main de Mabille et le château de Montglane. Les deux adversaires s'arment et descendent dans le champ clos. Le récit de ce duel paraîtrait interminable, s'il n'était pas égayé par des épisodes héroï-comiques. Contre son redoutable ennemi, Perdigon a recours à toutes les ressources, à tous les artifices de la magie. Semblable à l'antique Protée, il prend toutes les formes et, pour combattre ce géant, a l'esprit de se changer lui-même en un géant qui dépasse l'autre de je ne sais combien de coudées. Son dernier tour est le meilleur : il feint de se laisser vaincre, et Robastre monte sur lui comme sur un destrier docile. Mais ce destrier improvisé conduit le pauvre Robastre.... jusqu'aux pieds de Gaufroi qui le fait aisément prisonnier [1].

Voilà le géant en prison : un enchanteur l'a vaincu, un enchanteur va le délivrer. Robastre, en effet, est le fils d'un lutin nommé Malabron qui, lui aussi, a le pouvoir de revêtir toutes les formes. A bien considérer les choses, Perdigon et Malabron se valent. Or, la tour où est enfermé le prisonnier de Gaufroi, cette prison est baignée par une rivière, et le père de Robastre apparaît à son fils sous la forme d'un gros poisson à tête d'homme : « Tiens » ! lui dit-il, « voici la *cape* invisible d'Auberon. « Elle rend invisibles tous ceux qui la portent [2] ». Robastre la saisit, il s'en revêt, et le voilà en liberté. Ce gros homme aime à rire, et il profite gaiement de son « invisibilité » pour jouer mille tours à ses ennemis et à ses amis eux-mêmes [3]. Mais c'est surtout à Perdigon qu'il songe, c'est à sa vengeance. Grâce à la cape merveilleuse, il

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f^os 162-170. — 2. Cette même « cape invisible » joue un rôle important dans *Gaufrey* (vers 7990 et suiv.), et c'est encore, dans ce roman, le lutin Malabron qui la prête à son fils en détresse. Voy., plus haut, le résumé de *Gaufrey*. — 3. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f° 170. « Or Robastre se taist qui joye a en pensée — Et les sergans en vont disant à la vollée : — « Il faut que la chandelle soit droit chy

s'introduit près de Gaufroi durant la nuit, et, essayant d'imiter la voix d'un ange en prenant la voix d'un enfant : « Perdigon est un traître », lui dit-il. « Il vient de « laisser s'échapper ton ennemi Robastre » ! On devine la colère du Duc : « Perdigon mourra, Perdigon va « mourir ». Mais non, l'enchanteur n'est pas encore destiné à disparaître d'un récit qu'il éclaire et égaie si vivement : il sent le danger qui le menace et s'enfuit. C'est ainsi qu'il quitte le service de Gaufroi, c'est ainsi qu'il va bientôt devenir le meilleur allié de Garin.

Robastre cependant est allé rejoindre Bérard et tous les siens. Il s'amuse, comme un grand enfant, à jouer avec sa cape invisible. Il mange devant eux, et personne ne voit le mangeur. Et de rire [1].

Mabille, cependant, est toujours prisonnière.

## IV.

Amours coupables de Mabille, qui, une seconde fois en danger de mort, est une seconde fois délivrée par Garin.

Si notre Roman était devenu au moyen âge le sujet d'un *Mystère,* et que ce drame populaire eût été représenté à la porte de quelque ville ou devant quelque église, l'attention des spectateurs aurait été, en ce moment du drame, partagée entre deux compartiments de la scène. Dans l'un, on aurait vu Garin pensant à Mabille dont il est si douloureusement séparé [2]; dans l'autre, qui eût figuré la salle d'un château, on aurait entendu Mabille parler de Garin [3]..... Le duc Gaufroi a

allumée ». — Ly ung y va tantost qui tost le a portée — Et Robastre yst dehors qui ne disoit riens née, — Entre eulx se mist Robastre, le candeille a soufllée — Et puis en donna l'un une telle couppée — Qu'à terre l'abbaty souvin, la guelle bée ; — Mais rien n'y ont veü ». Le géant s'amuse encore à frapper Perdigon qui est assez malin pour deviner d'où lui vient ce coup invisible et qui dit à Robastre : « Je vous pry par amour ne jués plus ainssy ».

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 1460, f[os] 173-175. — 2. *Ibid.*, fr. 24403, f[o] 50. — 3. *Ibid., ibid.*, f[o] 51.

confié à Gérard de Beaufort la garde de celle dont, plus que jamais, il veut faire sa femme; quant à Garin, après d'autres batailles et d'autres exploits de son ami Robastre, il s'est fortifié dans un nouveau château que Bernard de Mauregard a mis à sa disposition. Gaufroi, vaincu, s'est réfugié dans son donjon de Montglane [1].

Le plus triste, le plus abattu, c'est Garin : « Que devient Mabille? ne va-t-elle pas mourir »? Et il pleure. C'est en vain que ses amis essayent de le consoler : « Eh bien »! lui dit Bernard, « puisque Mabille est « prisonnière au château de Baufort, allons la voir ». Garin de sourire. « Oui, Gérard est absent, » poursuit Bernard, « et sa femme seule est au logis. La châte- « laine est belle, et Bérard l'aime depuis longtemps. « Vous serez deux à profiter de l'absence du mari ». Tout le monde applaudit à cette proposition, et ils s'acheminent vers Beaufort [2].

Au fond de la grande tour carrée, on a jeté Mabille, « la plus sage de toutes les femmes après la Vierge ». Elle se lamente, elle va mourir de faim : « Châtelaine, « châtelaine, ayez pitié de moi ». La dame de Beaufort ne peut entendre sans émotion les soupirs et les cris de la jeune fille : « Je veux vous délivrer », dit-elle. « Vite, un maçon ». Le maçon arrive et démolit un pan de muraille : Mabille passe, elle est en liberté. « Quel « est donc ce jeune chevalier dont vous parlez sans cesse « et que vous aimez tant »? — « Il se nomme Garin », répond Mabille qui entreprend sur-le-champ l'éloge de notre héros: « Ah! je mourrai, s'il meurt ». Et elle refuse de manger. « Mais », s'écrie la châtelaine, « vous allez « voir votre ami Garin; il va venir ici, il vient. Vivez ». Tout aussitôt, Garin paraît, et Mabille se pâme de joie [3].

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f^os 50 r°-51 v°. — 2. *Ibid.,* f° 50 v°. — 3. *Ibid.,* f° 51 v°.

Ici se place un récit tout à fait indigne de l'épopée. Garin, à peine arrivé, se met à faire ripaille dans ce château qu'il déshonore : Bérard et Robastre ne se montrent pas indignes d'un tel compagnon. Tandis que Garin partage le lit de Mabille, Bérard, qu'un adultère n'effraye pas, se couche impudemment avec la dame de Beaufort. De son côté, le géant Robastre se laisse trop aisément séduire par une nièce de la châtelaine, nommée Plaisance, que le poëte ne fait intervenir dans toute son œuvre que pour cette heure de paillardise [1]. On croit lire un de nos plus méchants fabliaux.

Pendant que les trois couples impudiques se livrent à la vilenie de leurs mauvaises amours, le mari de la châtelaine, Gérard, arrive et frappe à l'huis : « Ouvrez, « ouvrez »! dit-il. — « Qui est là »? demande la dame. — « C'est le prêtre qui vous confessera : vous en avez grand « besoin. Si vous n'ouvrez, je briserai la porte ». Il entre; et, comme un traître l'a mis au courant de son déshonneur et du crime de sa femme, il cherche les coupables. La châtelaine, par bonheur, a pris le temps de les cacher, et le pauvre Gérard fouille en vain toute la maison. Le brave homme alors se désole d'avoir soupçonné sa femme, il tombe à ses genoux, il lui demande pardon d'une voix très-humble.... Décidément, c'est un conte de Boccace ou de La Fontaine [2].

Durant ces scènes ridicules et odieuses, Garin s'éloigne en toute hâte du château de Beaufort où il laisse, on ne sait trop pourquoi, sa pauvre Mabille exposée à mille dangers qui se renouvelleront sans cesse. « Je

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, fº 54. — 2. *Ibid.,* fº 54. Tout ce récit est plein d'une immoralité sans vergogne et qui prend plaisir à s'étaler. Quand la châtelaine surprend Plaisance avec Robastre, loin de s'indigner, elle sourit : « Ne rougis pas », dit-elle à sa nièce. — « Nus som- « mes totes tex, quanques en i a ; — Por fol se puet tenir qui garder nos « volra » (fº 54 vº).

« crains », dit-il, « de la déshonorer publiquement ». Il aime mieux sans doute, ce délicat ami, la voir mourir sous les coups du duc de Montglane [1]. Et voici que déjà l'on entend la voix du vieux Duc : « S'il ne se présente « point de chevalier qui se fasse le champion de Ma- « bille, elle sera brûlée vive ». Et, de toutes parts, on annonce la grande joûte solennelle, le grand combat auquel est attachée la vie de celle que vient d'abandonner Garin. Un chevalier, du nom de Rohart, tient le champ au nom de Gaufroi qui est trop vieux pour manier la lance. Il se déclare prêt à combattre tous les *tenants* de Mabille, il fait le fanfaron, il se pavane sur la lice : « J'attends », dit-il. Personne, personne ne se présente [2].

Où est Garin, et que fait-il?

Notre héros ne reste pas inactif : il a pour lui le ciel, et un Ange apparaît à celui qui tout à l'heure *deportoit son corps* avec Mabille. Encouragé par ces visions qu'il ne mérite guère, il se hâte, il se cache sous les habits d'un pèlerin, il s'approche du champ clos où Rohart, plus fier que jamais, jetté ses regards autour de lui et cherche un adversaire. Personne, personne ne se présente [3].

Mabille est perdue, Mabille va mourir.

L'amour de Gaufroi se réveille, il considère la jeune fille, il la désire : *oublié a la mort de son fils au cors gent* [4]. Plusieurs chevaliers, cependant, s'offrent tour à tour à défendre la cause de la justice; c'est un Guillaume, d'abord [5]; c'est un Pierre d'Agimont, ensuite [6]. Une première mêlée ensanglante l'arène; cent cadavres

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 55. Avant cet étrange départ, les trois couples amoureux se sont livrés aux jeux les plus lubriques : « Doi et doi sunt es bains por lor cors deporter ». — 2. *Ibid.*, f°s 56 v°, 57 v°, 58 r°. — 3. *Ibid.*, f° 57. — 4. *Ibid.*, f°s 57 v° et 58 v°. — 5. *Ibid.*, f° 59. — 6. *Ibid.*, f° 59 v°.

y restent étendus [1]. Il faut, pour sauver Mabille, un champion plus formidable. Personne, personne ne se présente.

Tout à coup un *paumier* arrive, et demande à combattre Rohart. On y consent, on l'arme.

Le paumier, c'est Garin.

Quelques minutes après, Rohart était mort et Garin s'enfuyait, portant Mabille entre ses bras vainqueurs [2].

## V.

Exploits de l'enchanteur Perdigon.

Dans la forêt, au bord de la fontaine, Garin et Mabillette, poursuivis par le duc Gaufroi, s'arrêtèrent pour prendre une heure de repos. C'est là que fut engendré Hernaut de Beaulande, le père d'Aimeri de Narbonne. le grand-père de Guillaume d'Orange [3]. Triste commencement pour la *geste honorée!* Si l'auteur de *Garin de Montglane* n'était pas un de ces poëtes de la décadence qui ne prêtent l'oreille à aucune des voix de la tradition, nous rougirions de raconter cette origine honteuse de la forte race du vaincu d'Aliscans. Quoi! c'est dans une heure de délire, c'est sous des baisers coupables que serait née cette grande famille épique! Ah! mieux valait ne pas naître!

Sans remords après son crime, Mabille s'endort. Tout à coup, une bête énorme, un monstre épouvantable s'approche de la malheureuse, qui va périr. Non, Garin veille, et saura bien défendre sa compagne. Dans le corps du monstre il enfonce sa lance une fois, un autre coup encore. La bête immense ne paraît pas s'a-

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, fo 59 vo. — 2. *Ibid.*, fo 60. — 3. *Ibid.*, fo 63.

percevoir de ces terribles coups qui seraient de force à tuer plusieurs chevaliers. Lentement, elle s'avance vers la fontaine. Horreur! la voilà tout près de l'amie de Garin. La gueule hideuse s'ouvre, la pauvre Mabille est saisie par le milieu du corps; elle est emportée sous le bois. Mais, ô merveille! elle dort toujours [1].

Tout à coup, le monstre disparaît, et Garin n'a plus sous les yeux qu'un damoiseau charmant, éblouissant de jeunesse et de beauté, le feu dans les yeux, le sourire aux lèvres : « Je suis », dit-il, « le fils du roi d'Es- « pagne et j'ai appris la nécromancie à Tolède. Votre « ami Bérard, qui est aussi le mien, m'a prié de venir à « votre secours. Me voici ». — « Quel est votre nom » ? — « Je m'appelle Perdigon. Si vous voulez me retenir à « votre service et m'adouber chevalier, je vous aiderai à « conquérir Montglane et me ferai baptiser ». C'est ainsi que fut scellée l'alliance entre le chevalier Garin et Perdigon l'enchanteur [2].

Ne nous étonnons pas de cette nouvelle apparition du merveilleux dans notre poésie nationale, et saluons-le avec joie. Quand on a lu quelques cent mille vers de récits militaires et féodaux, on prend un vrai plaisir à lire un chapitre des *Mille et une Nuits*, et Perdigon produit un peu l'effet d'un rayon de soleil. D'ailleurs, il faut avoir l'intelligence assez large pour tout comprendre en poésie. Tout à l'heure, nous aurons les rudes coups de lance, les torrents de sang répandus, les chevaux rougis jusqu'au poitrail, les grandes colères de Guillaume et de Vivien, les naïfs exploits de Renouart, Aliscans et la croisade : en attendant, restons assis sur ces gazons,

1. *Garin de Montglane*. Bibl. Nat. fr. 24403, f° 63. — 2. *Ibid.*, f° 64. Perdigon avait été élevé dans l'Espagne où il avait appris l'*art de lingremance*, les *carmes et caraudes;* mais il avait été forcé de la quitter « parce qu'il y avait tué un baron. »

et assistons dans la lumière aux métamorphoses de Perdigon.

Notre héros n'aura que trop tôt besoin des sortiléges de son nouvel allié. Le duc Gaufroi, qui poursuit son rival, le surprend soudain avec quatre cents hommes : Garin et Mabille vont tomber aux mains de leur plus irréconciliable ennemi : « Perdigon », s'écrie Garin, « je « te confie mon amie », et déjà il se croit perdu. Mais l'enchanteur, voyant devant lui une *mofle* de foin, la change aussitôt en un admirable château, aux fenêtres duquel se montrent de belles dames et des chevaliers. Rien n'est comparable à ce donjon merveilleux dont le poëte nous fait une longue description. Garin se présente aux portes de cette forteresse qui lui sont toutes grandes ouvertes : il y entre, comme un triomphateur, entre deux haies de chevaliers et de sergents, sous les regards de vingt dames. On le salue, on l'acclame, et Garin croit rêver. Quant à Gaufroi, il tombe en une stupéfaction profonde à la vue de ce palais par trop inattendu, et pense en perdre le sens : « Je suis certain « qu'il ne se trouvait point de donjon à cette place, il y « a quinze jours ». Et il conclut en ces termes : « Déci« dément, je ferai pendre Garin [1] ». Nous ne saurions partager, quant à nous, la mauvaise humeur du vieux Duc, et pensons lire *Aladin ou la Lampe merveilleuse*.

Le duc de Montglane, cependant, ne désespère pas de la situation, et prépare bravement l'assaut du château inconnu : il convoque ses gens, fait sonner ses cors, excite ses chevaliers. Cette petite armée est toute prête à se ruer sur ces murs orgueilleux et à triompher de leur résistanee ; elle arrive furieuse, pleine d'élan... Hélas ! la forteresse a complétement disparu. Perdigon

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 65.

n'a dit qu'un mot, et, comme un brouillard, elle s'est évanouie au long des prés. Pour Garin, il est bien loin [1].

Ce ne sera point le dernier des tours de Perdigon. Il se donne la joie cruelle de mettre aux prises avec Gaufroi un de ses meilleurs défenseurs, le bon chevalier Anciaume, qui, trompé par l'enchanteur, ne reconnaît pas l'armée du duc de Montglane et l'attaque énergiquement. Perdigon pousse un cri de vengeance satisfaite à la vue de cette mêlée sanglante; mais Garin a le cœur plus noble et ne peut supporter l'idée de faire ainsi lutter un vassal contre son seigneur : « Bah » ! répond le magicien, « laissez-les se manger les uns les autres. « Ils ne veulent que votre mort ». Ceci se passe sous les murs du château de Montglane, et un terrible combat s'y est engagé entre Anciaume et Gaufroi; Garin luimême prend part au *poignéis*, et renverse le vieux Duc. Mais soudain il quitte le champ de bataille avec son ami Perdigon. Et où vont-ils ainsi? A Montglane. Oui, ils profitent habilement de l'absence de tous les chevaliers de Gaufroi, et viennent à bout de la résistance du *portier* [2]. Les voilà enfin dans ce château tant convoité, et dont Garin veut faire le berceau d'une grande race : Mabille les y avait devancés [3].

C'est en vain qu'Anciaume désabusé se réconcilie avec son seigneur, et pénètre par la ruse dans cette tour de Montglane qui est tombée si rapidement aux mains d'un perfide ennemi [4]; c'est en vain qu'il entreprend contre Perdigon une lutte inégale et dans laquelle il reçoit un coup mortel [5]; c'est en vain que Gau-

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, fº 66 vº. L'enchanteur a déguisé Mabille en écuyer; mais « tant soloit estre belle et ses vis colorez — Que toz li mons estoit de li enluminez » (fº 66 vº). — 2. *Ibid.*, fº 68. — 3. *Ibid.*, fº 72. — 4. *Ibid.*, fº 73. — 5. *Ibid.*, fº 75.

II PART. LIVR. II. CHAP. IV.

froi lui-même, malgré ses quatre-vingts ans, ne craint pas de se mesurer avec le jeune et robuste Garin[1]; c'est en vain que notre héros est cerné par toute l'armée du duc et voit son ami, Bérard de Valcomblée, emmené prisonnier par les *ducans* trop nombreux[2] : le château de Montglane n'en demeure pas moins au pouvoir de celui qui l'a reçu en présent de Charlemagne. Quant à Bérart, Perdigon vient se mettre en sa place, et se livrer à Gaufroi : « Qu'on le pende sur-le-champ », s'écrie le le Duc irrité. Mais le subtil enchanteur lui gardait encore un tour de son métier. Il prend tout à coup les traits de Richer, son bourreau, lequel prend en même temps les traits de Perdigon. Et, au lieu de Perdigon qui ne s'est jamais si bien porté, c'est le pauvre Richer qui est pendu[3] !

Il semble que le Roman eût pu se terminer sur ce trait, qui est excellent.

## VI.

Nouvelles et dernières péripéties de la guerre entre Gaufroi et Garin. Prise de Montglane et de Mongravier. Captivité et délivrance de Garin. Mort de tous les partisans du Duc qui étaient *aubigois* et adoraient Mahom. Victoire des Français ; mariage de Garin avec Mabille.

La sixième et la dernière partie de notre comédie épique nous offre tour à tour plusieurs tableaux qu'il convient de faire passer sous les yeux de nos lecteurs. Avec *Garin de Montglane,* en effet, il ne serait peut-être point difficile d'écrire de nos jours une féerie à grand spectacle, où l'enchanteur Perdigon aurait la première place, et où Robastre remplirait le rôle comique.

Depuis quelque temps déjà, nous avons perdu de vue Robastre le géant. Il s'est tenu sous les murs de Montglane, faisant le guet, tout prêt à tomber sur les enne-

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 75. — 2. *Ibid.*, f° 76. — 3. *Ibid.*, f^os 77-78 r° et 79 r°.

mis de Garin, au premier cri de détresse qu'il entendrait. « Au lever du rideau », nous le voyons à l'œuvre. Dans ses robustes mains, il tient une cognée que lui a jadis donnée « s'amie » Plaisance ; il va la faire réparer chez un forgeron. Pendant que l'ouvrier est à son travail, Robastre le considère : « Si j'en faisais un allié de « mon maître », se dit-il. Il lui parle, il l'excite. Le *fevre,* qui se nomme Girouart, est séduit par la promesse d'un cheval, et s'apprête à rejoindre la petite armée de Garin ; soixante forgerons l'imitent, et voilà un nouveau bataillon au service de la bonne cause. Ils arrivent dans un village habité par des *ferrons*. Vite, on sonne le *bachin de ville,* les ferrons courent aux armes et quatre cents d'entre eux viennent se mettre sous la conduite de Robastre qui, tout fier d'être à leur tête, joue avec sa cognée et, pour en faire l'essai, casse en deux les plus gros arbres [1]. Cette intervention des vilains dans notre poëme, ce grand rôle donné à de petites gens, à des ouvriers, est digne de toute notre attention. Si médiocre que soit ce Roman, il contient néanmoins les scènes les plus variées et les plus attachantes : c'est « une ample comédie à cent actes divers ».

Bientôt les ferrons vont entrer en ligne et faire voir de quoi ils sont capables. A peine ont-ils aperçu le duc Gaufroi et son armée que Robastre, Girouart et l'enchanteur Perdigon se précipitent sur ces ennemis de Garin. Dans la mêlée on distingue une masse noire surmontée d'une enseigne noire comme charbon : ce sont nos forgerons qui se montrent bien, et taillent une rude besogne aux gens de Montglane : « Martel ! Martel » ! répète Girouart à pleins poumons : c'est son cri de guerre [2]. Robastre cependant perd sa cognée et ne se console

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 78. — 2. *Ibid.,* f° 80.

pas de cette perte. Il s'arme d'un gros bâton, défonce la porte du château du Bourg, la renverse sur trente *ducans* qu'il écrase, voit son bâton éclater entre ses mains, et, désormais sans défense, s'accule contre un mur et résiste comme un sanglier à ses ennemis exaspérés. Il ne lui reste que ses poings, mais c'est quelque chose que les poings de Robastre. Autour de lui, d'ailleurs, les Français font merveille, et, enfin, sont vainqueurs. Les voilà qui rentrent dans Montglane, joyeux et triomphants [1]. Mais la guerre n'est pas finie.

Le duc Gaufroi a un frère, dont notre poëte n'a pas jusqu'ici prononcé le nom et qui tout à coup va jouer dans notre Roman un rôle important, Sorbarré. « Je « suis riche et puissant », dit-il à Garin, « et, si vous me « pouvez vaincre en combat singulier, je vous donnerai « tous mes châteaux et toutes mes cités ». Perdigon se défie de cette proposition et flaire une embuscade. Notre héros, lui, n'hésite pas, et, plein de sécurité, accepte le défi. Sorbarré tombe sous ses coups [2]; mais l'Enchanteur avait raison de craindre, et le vainqueur se voit soudain entouré par toute une armée. Le fils de Sorbarré, Gaumadras, se jette sur celui qui vient de tuer son père; mais il est lui-même renversé, et glisse dans un bourbier. Cependant, autour de Garin, le cercle de fer se rétrécit et va l'étreindre. Il est seul, il est à pied, son écu est brisé. Que va-t-il devenir? « Allons au secours de Garin », s'écrie alors la grosse voix de Robastre. Le géant y court le premier, avec sa cognée qui est longue d'une toise et dont le tranchant n'a guère moins de cinq pieds; il se fraie un chemin sanglant à travers ces ennemis dont le nombre va toujours en augmentant. Devant lui se dresse soudain un colosse de quinze pieds,

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 81 v°. — 2. *Ibid.,* f° 83.

Turvicant : Robastre n'a pas trop de peine à s'en défaire et à rester maître du champ [1]. Mais où est Garin?

Garin est devant le château de Mongravier. Il s'est laissé entraîner à la poursuite de Gaumadras : grave imprudence et qu'il paiera bien cher. Du haut des murs imprenables où son ennemi s'est retranché, on fait pleuvoir sur notre héros une grêle de pierres et de dards. Pour surcroît de malheur, il se trouve bloqué entre ce château et l'armée de Gaufroi qui le poursuit à son tour. Il faut se le représenter, dans cet instant, entre ces murs énormes et ces milliers d'ennemis. Il se croit arrivé à sa dernière heure, perd tout son sang, et songe à Mabille, « la plus trés bele riens de cest siecle vivant ». Ah ! il ne faut plus penser à la revoir. Il faut dire adieu pour toujours à Robastre, à Bérart, à Perdigon. La pluie des flèches continue à tomber autour de lui, et son sang rougit la terre. Pour l'achever, les gens du château lancent sur lui un lion épouvantable, un lion de cinq ans : Garin, qui se sentait mourir, retrouve encore assez de forces pour couper le monstre en deux tronçons. Mais ce suprême effort l'a épuisé, et il tombe. A qui se rendra-t-il? A qui remettra-t-il son épée? Il se résout à la tendre à la sœur de Gaumadras, à la belle Flandrine, qui la reçoit joyeusement et se promet tout bas de délivrer un si beau prisonnier. Cependant tout le monde n'a pas pour Garin les yeux de Flandrine : on rudoie le vaincu, on l'insulte, on le frappe, on le jette dans une prison où il est étroitement gardé. Pour le mettre à mort, on n'attend que l'arrivée du duc Gaufroi ; dans quelques jours il aura cessé de vivre [2].

Pendant ce temps, Mabille est à Monglane. Elle croit à la mort de son ami, et se livre un peu tard à un repen-

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 87. — 2. *Ibid.,* f° 93.

tir que nous voudrions plus désintéressé et plus complet : « Vous m'avez déshonorée, Garin; vous m'avez « *enchainturée* sans m'avoir épousée. On va me montrer « au doigt et me traiter de folle femme. Je suis per« due ». Alors, elle se laisse aller à la douleur la plus mélodramatique et débite un monologue qui serait couvert d'applaudissements dans un théâtre populaire : « O « mort, mort déloyale, comment as-tu été assez osée « pour toucher à un tel baron? ô mort, qu'attends-tu « pour me frapper »? Elle saisit une épée et veut s'en percer; mais Bérard l'arrache à sa propre fureur, et Perdigon la console en lui promettant de lui ramener Garin. Elle sourit...[1].

Garin n'est pas mort, en effet; mais son sort est digne de pitié. Ses bourreaux l'insultent, et l'un d'eux l'injurie plus violemment que les autres : notre héros brise alors ses fers par un effort de sa colère, et écrase ce misérable contre le mur de la prison. Il faut lier les mains de cet autre Samson, mais la tâche est rude. Éperdu de rage, le prisonnier se jette sur ses gardiens et en fait un horrible massacre avec le *pestel* dont il s'est armé. On parvient enfin à le saisir et à le garrotter, et il retombe vaincu sur le sol sanglant de son cachot. C'est alors qu'il pense de nouveau à Mabille : « Je l'ai « déshonorée, et ne pourrai pas l'épouser » ! Mais il s'aperçoit que le pilier de sa prison est à moitié rongé par le temps, ce gros pilier qui soutient l'étage supérieur. Ses geôliers se sont enivrés ; au-dessus de lui sont peut-être ses ennemis mortels. Terrible encore, malgré tant de sang perdu, Garin s'approche du *colombel,* le prend entre ses bras, et, rassemblant toutes ses forces, le secoue énergiquement. Un craquement horrible se fait

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 95 v°.

entendre, le pilier fléchit, le plancher de l'étage supérieur s'affaisse, il s'écroule sur les gardiens de notre prisonnier et les écrase. C'est ainsi que Samson s'était vengé des Philistins, mais Samson y avait perdu la vie, tandis que Garin y sauve la sienne. Le voilà libre [1] !

Il traverse le *pont faitis* et se trouve devant les grands murs du château. Comment sortir de cette enceinte si bien fermée. Tout à coup il entend un cri étrange et, sur le seuil d'un souterrain aux portes de fer, il lit ces mots : « *Ici se trouve un cheval merveilleux, né d'un sagittaire et d'une jument sauvage. Il ne sera dompté que par le meilleur chevalier de la terre* ». Garin, sans fausse modestie, ouvre le souterrain, entre, présente le frein à la bête et saute sur la croupe de cet autre Bucéphale [2]. Il sort ensuite de ce caveau mystérieux, mais le temps est obscur et il ne sait de quel côté se diriger. Il tâtonne avec sa lance, aperçoit une fenêtre éclairée, regarde au travers et voit Flandrine qui lui fait bon accueil : « Emmenez-moi avec vous », lui dit-elle avec cette naïveté brutale des jeunes filles de nos Romans. « J'aime votre « ami Bérard : vous me marierez avec lui ». Garin l'emmène [3].

Ils partent, avec quelle joie, avec quelle rapidité ! Mais soudain, et quand ils se croient à l'abri de toute atteinte, une muraille de fer, une muraille vivante se dresse devant eux. Flandrine pleure, et Garin lui-même n'est pas loin de trembler. Ils se disent adieu... Mais non, ils se trompaient. Cette troupe, qu'ils viennent de rencontrer, ce n'est pas l'armée de Gaufroi : c'est celle de Perdigon et de Bernard. Voici même l'enseigne de Girouart et de ses fèvres : les braves forgerons sont là, et Robastre s'y trouve avec sa cognée [4]. Cependant une

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, fº 96 vº. — 2. *Ibid.*, fº 101.— 3. *Ibid.*, fº 103. — 4. *Ibid.*, fº 103 vº.

grande bataille, une bataille décisive, est imminente ; il faut en finir avec le duc de Montglane.

Nos lecteurs ont pu trouver que jusqu'ici Perdigon a été quelque peu avare de ses enchantements et de sa puissance surnaturelle. Il a laissé Garin traverser bien des épreuves que la *nigromancie* eût pu lui épargner. Mais, en cette heure solennelle, il se décide à agir. On lui apporte un faisceau de lances, et il les change en un immense beffroi plein de sergents et d'hommes d'armes. On pousse cette machine contre les murs du château de Mongravier dont il faut s'emparer avant tout ; sur les assiégés tombent les blocs de rocher avec le feu grégeois. Ils s'enfuient, ils se pressent aux portes ; mais c'est là que Robastre les attend et les massacre. Quelques heures après, les Français entrent dans Mongravier, vainqueurs, et Garin donne ce beau donjon à son ami Bérard. « Vous épouserez Flandrine », lui dit-il. « Et maintenant allons à Montglane [1] ».

Gaumadras était absent de son château de Mongravier pendant que les Français en faisaient le siége. Il y revient, sans se douter du malheur qui l'attend, plein de confiance et de sécurité : « Votre terre est aux mains « de Garin », lui dit un messager. Gaumadras laisse alors éclater sa rage et se montre vraiment possédé du démon. Ce misérable, ce débauché, ce traître jette des cris de fureur, monte sur un vaisseau avec toute sa gent et essaie de briser contre un roc cette nef qui contient sa fortune. Il ne croit pas en Dieu, ce maudit. Le seul mot *Dieu* prononcé devant lui l'exaspère et le rend fou. Il fait le signe de la croix à l'envers ; puis, irrésistiblement entraîné vers le suicide, il parvient ensuite à pousser son vaisseau sur le rivage où il s'entr'ouvre : « O

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 106 r°.

« démons », dit-il alors, « accourez, accourez tous. C'est « vous que j'appelle, c'est vous que j'aime ; je suis votre « homme lige, je suis votre serviteur, je suis à vous » ! En ce moment le bâtiment fait eau de toutes parts, s'effondre, descend lentement dans la mer. Gaumadras essayait encore de prononcer le nom du démon lorsque l'eau lui entra dans la bouche. C'est ainsi que mourut le neveu du duc Gaufroi [1]. Le récit de cette mort n'est pas sans beauté dans notre poëme ; il y est plein d'une originalité sauvage : peut-être même ne trouve-t-on rien de semblable dans nos autres Chansons [2].

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 106 v°. Gaumadras est peint sous les couleurs les plus odieuses : « S'amoit miex un garchon avoir à son costé — Que pucelle vivant, tant eüst grant beauté », etc. — 2. LA MORT DE GAUMADBAS (*Traduction littérale*). Gaumadras a dit aux siens : « Hâtez-vous de me suivre, seigneurs ; car lorsque viendra Garin, — « S'il nous trouve ici, il nous taillera en pièces ». — Il les conduisit rapidement vers un grand cours d'eau. — Le félon et les siens y entrèrent sur-le-champ : — Il les embarqua dans une nef qu'il trouva sur la rive. — Or, écoutez ce qu'imagina le maudit : — « C'est moi », dit-il, « c'est moi qui « veux vous conduire moi-même ». Il saisit le gouvernail et s'éloigne de terre. — Les voiles sont levées, et le vent les frappe — Qui était très-vif. Et le vent a gonflé la voile, — Si bien que la nef va plus vite qu'oiseau qui vole. — L'eau était forte et faisait de grandes vagues. — Gaumadras voulut aborder sur l'autre rive, — Car il y vit une roche, — Et le misérable entreprit d'y faire heurter sa nef. — « Elle se brisera, et c'est ainsi que je les fe-« rai tous périr ». — Il adresse [alors] plus d'une prière au Diable d'enfer, — Afin que quand il les aura tués, ce Diable emporte toutes leurs âmes — Dans le feu de l'Enfer où il veut les conduire lui-même. — Car, s'il le peut, il n'entrera jamais dans le Paradis ; — Il n'a jamais fait, il ne fera jamais le bien ; — Jamais son âme n'ira à bonne fin. — Quant à son corps, il le tuera lui-même, et il ne verra pas la fin du jour. — Sans tarder, il s'achemine droit vers la roche. — Un marinier le vit, et s'écria : — « Seigneur ! « vous nous conduisez mal, et la nef va heurter. — Si Dieu n'a pitié de « nous, nous sommes morts ». — A peine Gaumadras a-t-il entendu ce mot « Dieu » — Qu'il vient au marinier et le jette à l'eau. — Puis, il retourne en arrière, au gouvernail, — Et pense à cingler droit vers la roche.... — Et quand la nef en fut tout proche, — Les gens qui étaient dedans tremblèrent de peur. — Les uns réclamèrent doucement l'aide de Dieu ; — Ceux-là, Gaumadras, le félon Gaumadras, les assomma tout aussitôt. — Mais il réconforta tous ceux qui ne croyaient pas en Dieu : — « Ne craignez rien ; si « Dieu nous fait défaut, — Le Diable sera près de nous pour nous porter se-« cours ». — A ces mots, il se lève tout debout. — Il fait de la main gauche le signe de la croix à rebours. — Il les donne tous aux diables d'enfer, — Et, en ce moment même, la nef donne un si grand coup contre la roche, — Qu'elle se fendit et brisa en plus de cent parties : — « Ah » ! s'écria Gaumadras, « accourez, Diables, accourez. — Prenez tout en une fois : c'est

Cependant, Gaufroi vit toujours.

« Reprendre Montglane », telle est l'idée fixe du vieux Duc. Il ne rougit pas de s'allier, pour atteindre ce but, avec un misérable dont le nom même est trivial et repoussant: Caupelé, quand on lui demande : « Qui es-tu » ? ne manque pas de répondre : « Je suis d'une famille où « personne ne meurt dans son lit ; mon aïeul a été pendu, « mon père étranglé, mon frère noyé, et ma mère m'a « toujours prédit que je serais pendu moi-même ». C'est de cet oblique et cynique personnage que Gaufroi va faire le ministre de sa vengeance contre Garin. Comme un serpent, Caupelé se glisse dans le château de Montglane où la pauvre Mabille est depuis longtemps restée seule. Il rampe jusqu'aux fenêtres, s'accroche aux lierres, se colle contre les murs ; mais Dieu, qui veille, avertit Mabille par trois songes successifs, et la met en garde contre le danger qui la menace [1]. Elle ouvre sa fenêtre, aperçoit les envahisseurs nocturnes, les crible de pierres ; puis, avec une énergie rapide, va prévenir ses chevaliers et les arme. En ce moment, un grand bruit s'entend au dehors : c'est Gaufroi qui cerne Montglane et ordonne l'assaut. Alors les défenseurs de Mabille perdent la tête et, en vrais couards, parlent de se rendre sur-le-champ à l'ennemi de Garin, et de lui offrir humblement les clefs du château. La jeune fille se traîne à leurs pieds : « Pitié, pitié » ! dit-elle, « Garin « va revenir ». Ils ne veulent pas l'écouter et désirent avant tout de vivre, redoutant peu de vivre infâmes. Là-

« pour vous une bonne aubaine. — Il vous a fait un beau présent, celui qui « a brisé cette nef sur cette rive. — Si vous m'abandonniez ici, ce serait « une vilenie, — Car il y a longtemps que j'ai bien mérité votre amour, — « Et je suis votre homme lige ». — Gaumadras est noyé... (Bibl. Nat. fr. 24403, f° 107 v°.)

1. *Garin de Montglane*, Bibl. Nat. fr. 24403, f° 109. Mabille croit voir un singe hideux qui grimpe contre les murs du château et ronge le « maistre colombel », etc.

dessus, ils font parvenir au Duc leurs propositions de paix : « Laissez-nous la vie sauve et Montglane est à « vous ». Mais Gaufroi prend une attitude terrible et refuse superbement les offres de ces lâches, qui seront forcés de se battre : ils ne méritent plus le nom de chevaliers. Fort heureusement, Mabille a des amis plus dévoués ; autour d'elle, comme une garde populaire, quarante *fevres* s'empressent, donnant et recevant les meilleurs coups. L'assaut, d'ailleurs, est effrayant. Le bourg de Montglane tombe au pouvoir des assiégeants, qui se déshonorent en massacrant les petits enfants et les femmes. Ils s'approchent du donjon, qui ne peut plus leur opposer une longue résistance : « Envoyez un mes« sager à Garin », crie-t-on de toutes parts à Mabille. Elle y consent, mais il est peut-être trop tard [1].

Non ; le messager arrive à temps, et Garin se hâte de secourir son amie en danger. Cependant, à l'aspect de l'innombrable armée de Gaufroi, notre héros n'est pas sans être épouvanté. Il n'a jamais vu tant de chevaliers ensemble, et naïvement fait le signe de la croix. Une voix douce le réconforte alors et lui dit d'espérer : c'est celle de Perdigon.

Il importe que l'enchanteur intervienne ici comme le *Deus ex machina,* et précipite le dénouement de cette trop longue action.

Le magicien jette un charme sur le duc Gaufroi et sur ses chevaliers : soudain leurs yeux sont troublés et ils croient voir devant eux une armée de cent mille hommes : « C'est Charlemagne, c'est le grand empe« reur qui est venu au secours de Garin ». Ils reconnaissent l'étendard impérial, et ils tremblent. Comme ils sont occupés à réfléchir sur cette péripétie inattendue,

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 107 v°.

ils sont très-vivement attaqués par les Français. Robastre entre dans la mêlée comme un tonnerre, renversant tout. Il rencontre le Duc, l'attaque, le frappe, l'abat, le tue. Le combat devient plus terrible. Les cris des mourants se mêlent aux acclamations des vainqueurs. Tous les *ducans* périssent; pas un seul n'échappe : le pays tout entier fut ce jour-là rougi de sang, et d'horribles ruisseaux coulaient dans ces plaines. Quant à Garin, il fit dès le soir sa rentrée triomphale dans le château de Montglane et tomba dans les bras de Mabille [1]...

Quelque temps après, Garin alla trouver le roi Charles dans la cité de Vauclère, en Saxe, et lui demanda la main de sa fiancée. Les noces furent célébrées richement, et Robastre les égaya : il avait apporté sa fameuse cognée qui fit l'étonnement de tous les barons de Charlemagne. Elle allait lui être singulièrement utile dans cette guerre contre les Danois qu'a racontée l'auteur de *Doon de Mayence,* et que nous aurons lieu de raconter après lui [2].

Robastre s'était marié avec Plaisance, et Bérard avec Flandrine. Quant à Perdigon et à Girouart, ils avaient reçu les plus beaux présents de ce Garin dont ils s'étaient montrés les défenseurs si zélés [3]. Le poëte ne nous dit pas si Perdigon continua ses merveilleux enchantements [4].

C'est dans le château de Montglane, à son retour de France, que Mabille mit au monde son premier fils, Hernaut, conçu dans le crime. Et successivement elle donna à Garin de Montglane trois autres fils, honneur de sa race : Renier, qui fut le père d'Olivier et de la

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, f° 112 v°.— 2. *Ibid.*, f° 118. — 3. *Ibid.,* f° 117 v°. — 4. Nous retrouverons Robastre et Perdigon dans le Roman d'*Hernaut de Beaulande.*

belle Aude; Mille, qui fut duc de Pouille, et Girart de Viane, le grand ennemi de Charlemagne [1].

Mais, à nos yeux, c'est à l'aîné de ces enfants qu'était réservée la plus grande gloire : car il devait être le père de cet Aimeri de Narbonne qui eut pour fils Guillaume d'Orange, le héros de toute notre geste.

1. *Garin de Montglane,* Bibl. Nat. fr. 24403, fº 118 vº. Notre poëte s'est préoccupé, à la fin de sa Chanson, de relier tellement quellement son récit à celui de *Girart de Viane;* mais rien n'est plus maladroit que cette soudure : « Tant les norri Garins et tot dis guerroia — Que avoir li failli *por ce que tant dona.* — Quant furent bel et gent, Garins li regarda : — Povres les vit et nus, moult forment l'en pesa. — Quant vestir ne les puet, por poi ne forsena. — A un tans de pascor au Roi les envoia — Qui chevaliers les fist et qui les adouba ». C'est là une traduction très-inintelligente des premières laisses de *Girart de Viane.* La pauvreté du vieux Garin est fort-naturellement expliquée dans ce dernier poëme par l'envahissement des Sarrasins qui s'étaient rendus maîtres de tout le pays aux environs de Montglane; l'auteur de *Garin* se contente assez niaisement de nous dire que son héros s'était appauvri à force de libéralités. Et il termine son œuvre par ce dernier trait : « De l'estoire Garin plus avant n'en i a » (fº 118 vº).

# CHAPITRE V.

## LES ANCÊTRES DE GUILLAUME (SUITE).

### Girart de Viane (première partie) [1].

---

Analyse de *Girart de Viane.*

Nous n'avons entendu jusqu'ici que les accents très-affaiblis de notre épopée dégénérée ; nous n'avons eu af-

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE** *GIRART DE VIANE.* BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Girart de Viane* est une œuvre que nous attribuons au commencement du treizième siècle; mais il est bien entendu que nous parlons ici de la seule version qui est parvenue jusqu'à nous. 2° AUTEUR. L'auteur de *Girart de Viane* a pris soin de se nommer en tête de son œuvre, et il nous paraît difficile d'aller à l'encontre de cette attribution : « *A Bair sor Aube* un chastel signori, — Lai cist *Bertrans,* en un vergier pensi, — Uns gentis clers ke ceste chanson fist. — A un juedi, kant dou mostier issi, — Ot escouté un gaillart pallerin — Ki ot saint Jaike aoré et servi, — Et per saint Piere de Rome reverti. — Cil li conta ceu que il soit de fi, — Les aventures qui à repaire oï — Et les grans peines ke dans Girars soufri — Ains k'il eust Viane » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 1 v°). — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit 1448, *Girart de Viane* renferme 6662 vers; dans le manuscrit 1374, il n'en contient que 6533. Ce sont des décasyllabes rimés. Le dernier couplet féminin, seul, est assonancé, et nous l'avons jadis considéré comme « un débris d'une ancienne rédaction » (?). — 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous reste cinq manuscrits de *Girart de Viane :* 1° Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 1-40, treizième siècle; 2° Bibl. Nat. fr. 1374, treizième siècle; 3° British Museum, Bibl. Harl. 1321, fin du treizième siècle; 4° British Museum, Bibl. du Roi, 20 B XIX, treizième siècle ; 5° British Museum, Bibl. du Roi, 20 D XI, quatorzième siècle. Il n'est peut-être pas superflu de signaler, dans le manuscrit 3351 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 226), quelques fragments en vers d'un remaniement du quatorzième siècle (f^os 53, 66, 79). Nous donnons ici ces fragments, qui sont restés tout-à-fait inconnus. — Le premier se rapporte à l'amour de la duchesse de Bourgogne pour Girart de Viane : « La dame de Bourgoigne qu'Amours ainsi demaine — Voit son amy mener sa cousine germaine, — Fille d'un hault baron d'une terre lointaingne : — « Qui est celle demoiselle », dist le roy Charlemaine, — « Qui avecq Gerard doulcement se pourmaine »? — « Sire, » dist la pucelle, « c'est une chastellaine — Du linage ma mere; ma

faire qu'à des Romans de la décadence, pleins d'un faux merveilleux et, qui pis est, d'une fausse barbarie. Il est

« parente est prochaine. — Pour moy compaignier est venue ceste sepmaine ». — « Bien lui siet », dit ly Rois; « à danser met grant peine ». — « C'est vray, « sire », fait elle. « Si fait cis qui la maine ». — Lors regardent les aultres dont la salle fut plaine; — Tant en a c'on ne scet lequel mieulx se demaine, — Sans commander à Dieu, à creature humaine. — Or estoit la pucelle d'elle mesmes haultaine; — Si a dit à par soy : « Vecy bonne trudaine. — Gerart « ne m'aime point, j'en suis toute certaine. — Que lui ay je meffait? Pour- « quoi m'at il en haine? — Loyaulment l'ay aimé sans pensée villaine, — « Autant ou mieulx qu'onques Paris n'aima Helaine. — Lasse! or ay je d'A- « mours assez petite estr[a]ine. — Si en sui trop malade, jamais n'en seray « saine. — Mais, par la foy que doy la Vierge souveraine, — Sa volenté sau- « ray avant qu'il soit quinsainne. — Ne l'en sauroit laver toute l'eaue de « Sainne » (f° 53). = Le titre même du second fragment en fait connaître le sujet : *Comment Hernault de Beaulande envoya son filz Aymery servir l'empereur Charlemaine.* « Beau doulx filz », dit Fregonde, « aprenés ce « notable : — Soyez en nostre foy toujours ferme et estable; — Amez et ser- « vez Dieu pour lui estre acceptable; — Parlez courtoisement et soyés verita- « ble, — En vos dis et vos fais envers chascun traitable. — Estre doulz et « courtois est chose peu coustable, — Sans prendre orgueil qui est pechié es- « poentable. — S'un homme povre ou riche, marquis ou connestable, — Avoit « tout l'or du monde et chevaulx pleine estable, — S'il a orgueil en soy, la fin « en est doubtable. — Humilité vault moult, car elle est prouffitable. — Aussi « vous pry, beau filz, soiés entremetable — A la cour Charlemaine. Si le ser- « vez à table, — Regardez bien comment : car il est redoutable; — Aux fe- « lons est cruel et aux bons est pitable » (f° 66 r°). = Quant au troisième fragment, il a trait à ce passage de notre poëme où Renier et Girart forment le projet d'appeler à leur secours leur vieux père Garin, ainsi que leurs frères : « Seigneurs », [ce] dit Regnier, « temps est de conseil prendre, — Sans aten- « dre le temps qu'il nous covendra rendre. — La royne l'a induit, vers nous « l'a fait mesprendre : — Pleust à Dieu qu'elle fust brulée et mise en cendre! « — Car on verra par elle maint homme à sa fin tendre, — Maintes lances « froissies et maint escu pourfendre. — Je conseille que nous mandions, sans « plus atendre, — Nostre pere Guarin qui nous vendra deffendre. — Sy fera « le duc Mille, et deust se terre vendre, — Et Hernault de Beaulande, s'il le « veult entreprendre. — Se Charles nous prenoit, trestous nous feroit pen- « dre » (f° 79 r°). Ces fragments appartiennent évidemment à un poëme en vers alexandrins que le compilateur en prose avait sous les yeux et imitait assez servilement. Ce poëme lui-même était une imitation de l'ancienne Chanson décasyllabique, et le Roman en prose allait être à son tour imité par les éditeurs des *Guerin de Montglave* incunables. Nous avons ici toute la filière. — 5° VERSIONS EN PROSE. *Girart de Viane* a conservé longtemps sa popularité, et, à trois reprises au moins, la Chanson de Bertrand de Bar-sur-Aube a été mise en prose : *a.* Dans la compilation du manuscrit 3351 de l'Arsenal. *b.* Dans les *Conquestes de Charlemaine* de David Aubert (1468). *c.* Dans les *Guerin de Montglave* en prose incunables. Nous allons examiner, une à une, chacune de ces traductions : *a.-b.* Dans les *Conquestes de Charlemaine,* dans cet essai avorté d'une histoire poétique du grand Empereur, le Roman de *Girart de Viane* tient une large place (Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, mss. 9066-9068, t. I, f^os^ 356-446). M. de Reiffemberg, dans les Appendices si précieux du tome I de son *Philippe Mouskes*, a publié toutes les rubriques des *Conquestes de Charlemaine* et, en particulier, celles qui se

temps de quitter cette poésie de vingtième ordre et de nous transporter enfin devant une épopée sincèrement

rapportent à notre Chanson. Nous les avons étudiées avec soin, et les avons rapprochées minutieusement du manuscrit 3351 de l'Arsenal. Nous sommes par là arrivé à nous convaincre que David Aubert a sans doute eu sous les yeux la version en prose qui est aujourd'hui conservée dans le manuscrit de l'Arsenal, et qu'il s'est contenté de l'abréger en en supprimant des chapitres entiers (et notamment toute la prèmière partie), afin de ne pas nuire aux proportions de son étrange compilation. Çertaines rubriques, en effet, sont à peu près identiques dans l'une et l'autre version :

*Ms. 3351 de l'Arsenal.*

Comment l'empereur Charlemaine et Gerart de Vienne firent chascun leur mandement.

Comment Roland et Olivier, qui oncques ne s'estoient veus, s'entr'acointerent et congneurent premierement.

Comment Aymery et Roland jousterent ensamble devant la demoyselle Aude et fut Aymery abattu.

Comment Garin de Montglenne, Mille de Puille et Robastre le geant vindrent au secours de Gerart de Vienne et de Hernault de Beaulande, etc.

*David Aubert.*

Comment l'empereur Charlemaine et monseigneur Guerart, duc de Vienne, firent chascun leur mandement.

Comment Roland et Olivier s'entrecogneurent et acointerent premierement ensamble, et

Comment Aymery de Beaulande jousta à l'encontre du preu Rolant qui le fist tomber par terre devant la belle Aude

Comment Guerin de Montglenne, Mille de Puille et Robastre le jaiant vindrent au secours de monseigneur Guerard, de Hernault et de Renier de Gennes, etc.

Comme on le voit, l'un de ces deux textes est évidemment la copie de l'autre (tout au moins en de certaines parties). S'il restait encore quelques doutes à ce sujet, la comparaison suivante les lèverait. Nous devons à M. Pinchart, bibliothécaire à Bruxelles, la copie d'un chapitre de David Aubert que nous allons mettre en regard du chapitre correspondant dans le manuscrit de l'Arsenal... Il s'agit de l'entrevue de Roland et de la belle Aude.

*Ms. 3351 de l'Arsenal.*

Moult fu Rolant joieux quant il entendi la pucelle. Il tira son anel de son doy lors, et lui bouta au sien. Si fist la damoiselle semblablement, et atant se leverent. Sy l'acola Rolant et, au congié recevoir, baiserent l'un l'autre si doucement, que assez furent comptens pour icelle fois. Il prist congié lors, et aussi fist Savary qui assez longuement l'avoit atendu. Il l'emmena en son hostel sans quelque cose trouver qui lui peust tourner à nuisance ne empeschier la promesse que faitte lui avoit. Les chevaux furent amenez, s'y monterent les chevaliers, et, chevauchans par la cité, devisant l'un à l'autre, vindrent à la porte. Et quand ils furent dehors, voulut que Savary le chevalier demourast. Mais il le convoya jusques assez près du siege, et finablement s'en retourna en la cité de Vienne. Et le noble baron Rolant s'en retourna en son tref où il trouva ses barons et serviteurs qui tous furent ententif à lui servir.....

*David Aubert.*

Le noble duc fu moult joieux quant il eut entendu la damoiselle Il tira lors son anel de son doy et le bouta au doy de la pucelle, et si fist elle pareillement. Et atant se leverent. Le gent vassal l'acola et, au congié recevoir, baiserent l'un l'autre si doulcement que bien en furent contens pour icelle fois. Lequel s'en party avecques le bon chevalier Savary qui l'emmena en son hostel sans avoir quelque empeschement. Les chevaulx furent amenez et ils monterent à cheval. Et, chevauchans par la cité, vindrent à la porte. Et quant ilz furent dehors et au plus près de l'ost de l'Empereur, le bon Savary s'en retourna à la cité, bien content du bon duc Rolant, lequel s'en retourna à son tref où il fut bien receu ..

primitive. Après avoir lu *Garin de Montglane,* après avoir subi les brutalités de Robastre, les lubricités de



Il est facile, par l'exemple qui précède, non-seulement de constater l'identité des deux versions, mais de deviner où est l'original, où est la copie. Il est visible que David Aubert transcrit, en l'abrégeant, un texte plus ancien. Et c'est ce qui apparaît plus nettement encore dans la suite de ses rubriques. — *c.* Quant au texte en prose de *Girart de Viane* qui se trouve dans tous les *Guerin de Montglave* incunables, il est également calqué, mais beaucoup moins servilement, avec de plus profonds et plus nombreux rajeunissements, sur la version du manuscrit de l'Arsenal; c'est ce que mettront suffisamment en lumière les citations que nous ferons plus loin et auxquelles nous renvoyons nos lecteurs. — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a. Dans les Pays-Bas.* Il nous reste des fragments d'un poëme néerlandais de *Girart de Viane :* cent quatre-vingt-douze vers que Bilderdijk a publiés à tort sous le titre de *Garin de Montglane (Verscheidenheden,* IV, 126 et suiv. Voy. Reiffemberg, II, p. CCXLIV, et Jonckbloet, *Geschiedenis,* II, 175). — *b. Dans les pays scandinaves.* La première branche de la *Karlamagnus Saga,* contient cinq chapitres consacrés à Girart du Fratte, qui y reçoit le nom de Girart de Vienne. A l'exception de cette fusion des deux Girart en un seul (si tant est que ce soit une fusion), la légende est à peu près la même dans la compilation islandaise et dans le poëme français qui en a très-évidemment été l'original (Voy. Gaston Paris, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* 1864, p. 100). — M. Geoffroy, dans ses *Notices et extraits des manuscrits* (p, 38), a signalé une Saga qui remonte sans doute au règne d'Haquin V (1217-1263) et dont le titre est le suivant : *Geirards jarls ok Vilhjalms Geirardssonar saga.* On avait pu croire que cette Saga offrait quelques rapports avec notre poëme français; mais dans ses *Notices sur les Sagas de Magus et de Geirard et leurs rapports avec les Épopées françaises* (Lund, 1874, in-4°), M. F. A. Wulf a démontré qu'il n'y avait aucun lien entre la Saga et la Chanson de geste (*Romania,* 1875, p. 474). — 7° ÉDITIONS IMPRIMÉES DE CE ROMAN. *a.* En tête de son *Fierabras* provençal (Berlin. 1829, in-4°), M. Imm. Bekker publia une grande partie de *Girart de Viane* (4060 vers). — *b.* M. P. Tarbé, dans sa *Collection des poëtes de la Champagne antérieurs au seizième siècle,* a publié, en 1850, une édition complète de ce même poëme. Il en a fait précéder le texte d'une *Introduction* où il essaie trop subtilement de retrouver les éléments historiques de ce Roman. — 8° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* La *Bibliothèque bleue,* ellemême, semblait avoir laissé dans l'oubli la gloire de Garin de Montglane et de son fils Girart, lorsqu'en 1778 la *Bibliothèque des Romans* résuma à sa manière notre vieux poëme d'après les éditions incunables. (Octobre, t. II.) *Girart de Viane* fut ainsi « modernisé » par M. de Tressan qui, tout fier de ses « Extraits de Romans », en donna une nouvelle édition en 1782. — *b.* En cette même année 1782 parut l'*Histoire de Charlemagne* par Gaillard, œuvre surfaite et où n'éclate pas une vraie intelligence de l'histoire ni de la légende : Gaillard consacre quelques pages intéressantes aux Chansons où figure le fils de Pepin. Il analyse notamment *Girart de Viane* d'après les Romans en prose (III, 484 et suiv.). — *c.* Vingt ans après, un esprit original et aventureux, un des créateurs de la littérature romantique, Uhland, en des pages trop peu remarquées, restituait à nos vieux poëmes la place qu'ils doivent occuper dans notre histoire littéraire, et *Girart* fixa son attention. (*Ueber das altfranzœsische Epos,* pp. 68-73.) — *d.* Il était écrit que notre vieille poésie nationale devait d'abord provoquer l'admiration des étrangers. Dans son *History of fiction,* en 1814, Dunlop faisait pour notre épopée ce

II PART. LIVR. II. CHAP. V.

Mabille et les enchantements de Perdigon, il nous sera doux d'entendre *Girart de Viane,* une de nos

qu'Uhland avait fait avant lui en Allemagne. En France, nous restions plus que jamais fidèles aux traditions classiques, et voulions fermer obstinément les yeux à nos antiquités et à nos traditions nationales. — *e.* C'est encore l'Allemagne qui était appelée à publier le premier texte de *Girart de Viane;* du moins, M. Imm. Bekker édita, en 1826, une grande partie de ce Roman et lui consacra une partie de son Introduction. — *f.* Cinq ans plus tard, un des érudits auxquels notre science du moyen âge est le plus redevable, M. Fr. Michel, décrivit le manuscrit de la Bibliothèque nationale qui renferme à la fois le texte de *Girart* et celui du *Roman de la Violette.* — *g.* Le même savant, dans ses *Rapports au ministre sur les Bibliothèques d'Angleterre* (1839), signalait à l'attention du public et décrivait les manuscrits du British Museum qui renferment *Girart de Viane* (l. l., pp. 80, 115, 225). — *h. i.* En 1841, Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters,* p. 345), Ideler et Nolte (*Handbuch der Franzœsischen Sprache und Literatur*, p. 85) donnaient une bibliographie fort incomplète de notre *Girart* qu'ils confondaient avec *Garin de Montglane.* — *j.* M. Francis Wey qui, en 1848, au milieu d'une révolution, publiait fort placidement ses deux volumes sur l'*Histoire des révolutions du Langage français,* y comparait ingénieusement la fameuse scène du combat d'Olivier et de Roland et l'amour de la belle Aude aux plus grandes conceptions épiques de l'antiquité. — *k.* M. Tarbé, non content de publier le premier texte complet de ce Roman, lui consacre une *Introduction,* assez médiocre d'ailleurs, et où l'hypothèse tient trop de place (1850). — *l.* Le travail vraiment décisif sur la matière est l'excellente analyse de M. Paulin Paris au tome XXII de l'*Histoire littéraire* (1852, pp. 448 et suiv.). — *m.* Elle a été imitée par L. Clarus (*Herzog Wilhelm*, 1855, p. 205). — *n.* Dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (1865), M. Gaston Paris a résumé vivement la Chanson de Bertrand de Bar-sur-Aube : il a émis l'opinion que ce poëme est du même auteur qu'*Aimeri de Narbonne,* et en a fait ressortir toute la valeur littéraire. — *o.* En 1871, M. Hugo Meyer, que l'on peut véritablement considérer comme une sorte d'illuminé, fit paraître, sur la mythologie allemande dans *Girart de Viane.* un article qui peut passer pour le comble du paradoxe (*Zeitschrift für deutsche Philologie,* III, 422-458). — *p.* M. G. Paris qui avait failli, à la fin de son *Histoire poétique de Charlemagne,* sombrer lui-même dans la théorie du Mythe, saisit cette occasion pour protester contre un excès aussi dangereux (*Romania,* I, p. 101 et ss.), et n'eut pas de peine à démontrer qu'il n'est aucunement question dans notre vieux poëme de la lutte des deux dieux du printemps et de l'hiver (??). — *q. r.* Nous avons déjà mentionné le travail de M. A. Wulf sur « les Sagas de Magus et de Geirard » (Lund, 1874, in-4°, 44 pp.) où il prouve que la « Saga de Geirard » n'a aucun rapport avec notre Chanson (Voy. le compte-rendu de la *Romania,* IV, p. 474). — *s.* Un an après, M. Paul Meyer, dans son travail sur la *Vida de sant Honorat* de R. Feraut (*Romania,* V, p. 247), rencontrait fort naturellement sur son chemin le récit du poëte provençal relatif à ce « Girart de Vienne » que les hérétiques d'Arles appellent à leurs secours pour expulser de leur ville saint Honorat, leur archevêque, et qui est un jour battu par l'empereur Louis. Le savant romaniste montra que cette affabulation n'avait aucun rapport ni avec le *Girart de Viane* de Bertrand de Bar-sur-Aube, ni avec l'ancienne Chanson de geste dont la matière nous a été conservée par la première branche de la *Karlamagnus saga.* « Les seuls points communs », ajouta-t-il, « sont le nom de Girart de Vienne et le fait d'une lutte entre ce personnage et le roi

meilleures et de nos plus féodales Chansons de geste. Garin est vieux, Garin est pauvre. Son château de



de France, les circonstances de la lutte étant du reste entièrement différentes. Le nom de Girart a été introduit ici par Féraut : car le personnage en question est, dans la Vie latine de saint Honorat, appelé *Privatus* (pour *Privatio)* ». Depuis 1876, *Girart de Viane* n'a été l'objet d'aucun travail sérieux ni en France, ni en Allemagne. C'est trop peu. — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. « De toutes les imitations des anciens poëmes, c'est celle de Ber- » trand qui peut le plus dignement se placer auprès d'eux ». Ainsi s'exprime l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* (p. 328), et il serait difficile de mieux dire. Il est évident que l'œuvre attribuée à Bertrand de Bar-sur-Aube n'a rien de véritablement et profondément primitif. Oui, les lieux communs épiques y abondent; oui, la vérité historique en est absente ou ne s'y montre que rarement. Mais l'esprit général, mais le ton du poëme, sont dignes de nos plus mâles, de nos plus antiques épopées. Le fier tableau de la pauvreté du vieux Garin, au commencement de la Chanson ; le récit de l'arrivée de ce sauvage Renier à Paris et de ses prodigieuses brutalités ; le conseil tenu par Garin et ses fils, avant de commencer la guerre contre l'Empereur; le jeune et frais portrait d'Aimeri; la charmante figure d'Aude; l'interminable combat entre Olivier et Roland qui abonde en beautés si touchantes; la scène de la forêt où l'on voit des vassaux rebelles s'emparer de la personne de Charlemagne et tomber à ses pieds: tous ces épisodes, toutes ces péripéties, tous ces personnages sont saisis sur le vif. Plus que dans nos romans antérieurs, tant de qualités sont dues à la personnalité du poëte. S'il est vrai que la même main ait écrit *Girart de Viane* et cet *Aimeri de Narbonne* dont le début n'est pas loin d'être sublime, ce trouvère inconnu peut se glorifier de son œuvre, en voyant de nos jours le plus grand de nos poëtes français, Victor Hugo, puiser dans ces deux Chansons le sujet de son *Mariage de Roland* et de son *Aymerillot*, de ces deux épisodes qui suffisent, au milieu de la *Légende des Siècles*, à représenter dignement toute notre vieille Épopée nationale.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Il n'y a dans* Girart de Viane *à signaler aucun élément directement et véritablement historique.* — 2° *Garin et ses fils sont des personnages complètement fabuleux et qui n'ont même rien de profondément légendaire.* — 3° *Mais un certain nombre de faits généraux et constants ont laissé leur empreinte sur ce poëme dont le ton général est d'ailleurs plus historique que les péripéties ou l'action.* — 4° *Montglane (sur le Rhône) est entouré de Musulmans qui ont conquis tout le pays voisin. C'est un souvenir évident de ces invasions des Sarrasins dans le midi de la France que nous avons énumérées ailleurs, et qui se sont prolongées jusqu'au onzième siècle* (Narbonne fut encore assiégée par eux en 1018). — 5° *La plus grande partie de notre poëme consiste dans le récit d'une lutte acharnée entre Charlemagne et ses grands vassaux. C'est un souvenir frappant des luttes des rois de France contre leurs grands feudataires, depuis le neuvième jusqu'au douzième siècle.* C'est par là notamment que s'expliquent, dans la Chanson, les insolences de Renier et d'Aimeri, etc. — 6° *Garin de Montglane est, ainsi que ses fils, représenté par l'auteur de notre Roman comme un baron du Midi; Girart est comte de Vienne : et ce sont ces deux forces combinées qui tiennent l'Empereur et l'Empire en échec. Il faut voir dans ces guerres légendaires un souvenir des luttes perpétuelles du Midi contre le Nord,* et peut-

Montglane est tenu en échec par Sinagos, le roi d'Alexandrie, et par toute une armée de Sarrasins. Les qua-

être aussi, en ce qui concerne Girart, des hostilités de la Bourgogne contre les rois de France. Vienne, en effet, a longtemps fait partie d'un royaume de Bourgogne. — 7° *Le duel d'Olivier et de Roland est une légende qui remonte sans doute beaucoup plus haut que toutes les autres parties de* Girart de Viane. Nous ne serions pas étonné que ce combat ait été jadis l'objet de cantilènes orales.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° Comme nous l'avons vu précédemment, *Girart de Viane* est entré au treizième siècle dans le corps de la *Karlamagnus Saga* (première branche, chapitres 38-42). Le texte islandais présente, si on le compare au nôtre, certaines variantes qu'il convient de noter. Il n'y est nullement question ni de la pauvreté du vieux Garin, ni de l'insulte que l'Impératrice fait subir à Girart. Le père de Roland joue un rôle important dans la guerre de Charles contre ses vassaux révoltés, et Roland lui-même y est représenté si petit « qu'il « faut lui pendre son épée au cou ». C'est dans un combat singulier contre un chevalier nommé Bernard d'Auvergne, que se révèle tout d'abord le courage du neveu de Charlemagne Puis, quand il va, furieux, se mesurer avec Olivier, ce n'est pas un Ange qui intervient après un long combat pour séparer ces deux ennemis dignes de devenir deux frères; non, c'est l'Empereur qui désarme les deux champions avant qu'ils se soient porté les terribles coups de lance que célèbre la Chanson française. Comme on le voit, les différences sont assez considérables : ajouterons-nous qu'elles ne sont aucunement à l'avantage de la compilation islandaise?

2° Le manuscrit 3351 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 226) présente tout un ensemble d'anciens poëmes traduits en prose, que le compilateur a réunis par un lien commun. Dans *Girart de Viane*, qui est la troisième de ces Chansons ainsi amplifiées, se retrouvent nécessairement les personnages des deux premiers Romans, *Hernaut de Beaulande* et *Renier de Gennes*. Parmi ces personnages, il en est un dont il n'était aucunement question dans le poëme de Bertrand de Bar-sur-Aube : c'est ce Robastre qui figure déjà si avantageusement dans *Garin de Montglane* et *Doon de Mayence*. Ce géant, bête et brutal, ce sosie de Renouart, joue un grand rôle dans le *Girart* du manuscrit de l'Arsenal, et ce rôle lui sera scrupuleusement conservé par David Aubert et par l'auteur inconnu du *Guerin de Montglave* incunable. C'est Robastre qui, avec Mille de Pouille, vient le plus énergiquement au secours de Girart menacé (f° 88 v°); c'est lui qui arrache son ami, le vieux Garin, aux mains des chevaliers de Charlemagne qui déjà l'emmenaient prisonnier (f° 96 r°); c'est lui qui se mesure avec Roland et qui, aidé par Olivier et Aimeri, « gagne de force la quintaine dreciée par le neveu de Charles » (f^os 126 r° et 128 r°). A côté de Robastre, Mabillette apparaît aussi dans cette singulière imitation de notre *Girart de Viane*, et reçoit à Montglane ses quatre enfants qui ne sont pas encore en guerre avec l'Empereur (f° 66 r°). Mais un des plus beaux rôles appartient à Garin lui-même, qui ne semble avoir ici aucun des traits de la vieillesse. C'est lui qui se montre à la fin du Roman, sous la physionomie d'un puissant pacificateur, et qui réconcilie l'Empereur avec ses fils. « *Comment la paix du roy Charlemaine et de Gerart de Vienne fut faitte par la priere de Garin de Monglenne* » (f° 166 v°). Rien de pareil ne se rencontrait dans notre vieux poëme. Quant au style, ce sont, hélas! bien d'autres changements. Tout ce qu'il y avait d'héroïque et de primitif dans la Chanson de Bertrand de Bar-sur-Aube a

tre fils de Garin sont là, près de leur père, pauvres et affamés comme lui ; et il jette, sans dire un mot, un re-

complétement disparu pour faire place à une prose affadie, à des sentiments alambiqués, à une littérature de la décadence. On en jugera par l'extrait suivant : « *Comment Garin de Monglenne, Mille de Puille et Robastre le geant vindrent au secours de Gerart de Vienne et de Hernaut de Beaulande.* Comme a jà racompté l'istoire, firent leurs establissemens et ordonnerent leurs hommes les enfans de Monglengne, et, pour conclure et abregier, ordonnerent qu'ilz yroient devers leur pere qui par tout son païs avoit [fait] son mandement et envoyé messagiers en tous lieux pour plus assambler de peuple, comme on doit faire en tel cas et par especial besoing. Robastre lors estant en une forest, en ung hermitage ou quel il s'estoit tenu depuis que Hernault de Beaulande avoit sa seignourie obtenue, et quant il sceut par ung des messagiers qui s'estoit fourvoyé que Gerart de Vienne estoit assegié du roy Charlemaine, il fut tant dolant que merveilles, et jura Dieux que jamais en renclusage ne seroit demourant jusqu'à ce qu'il eust veu Garin de Monglenne et sceu quel estoit le debat pour quoy guerre estoit meue à l'encontre de Charlemaine de France. Il se parti lors et tant exploita, ainsy habillié comme ung hermite, qu'il vint à Monglenne où les gens du noble prince estoient assamblez, attendant ses enfans pour tirer droit à Vienne. Sy estoit, pour icellui jour que Robastre ariva, Garin en sa chappelle oyant messe par ung matin avecque Mabilette, la noble ducesse, qui moult dolente estoit, plus que nul ne recorderoit, de l'aversité qui a ses enfans commenchoit à venir. Car, comme elle consideroit que Charlemaine estoit trop grant signeur, jà soit ce qu'ilz feussent nobles bien emparentez et aliés, fors et puissans de leurs corps, et que de guerre sceussent autant que homme nul en pooit savoir, elle ne cessoit de prier Dieu qu'il voulsist mettre paix entre eulx, affin qu'ilz feussent à seurté de leurs corps. Et croit l'istoire que pareillement traveilloit le noble duc Garin, envers Dieu priant qu'il lui donnast grace de pacifier ses enfans avecq l'Empereur. Et quant leurs prieres furent faittes, ils s'en issirent de la chapelle. Sy les rencontra à l'issue Robastre lequel, ainsy habillié comme il estoit, les salua en demandant l'aumosne, et disant : « Vostre aumosne me soit donnée s'il vous plaist, sires, en l'onneur « de cellui Dieu ou nom duquel tous chevaliers sont fais et creez ». Sy le regarda assez le duc Garin, ains lui respondi assez doulcement : « Ta requeste « te sera passée, beaux amis », fait-il. « Vien t'en en salle, sy te feray donner « assez à boire et à mangier pour l'amour des bons chevaliers qui jadis fu- « rent et en memoire de ceulx qui encore sont vivans ». Et atant monta le Duc et des chevaliers après lui grant nombre. Sy s'en ala la Dame en sa chambre et ses damoiselles après elle. Et quant le duc Garin vint en salle, il manda par son maistre d'ostel à mengier pour le bon hermite, et dist qu'il le vouloit veoir repaistre. Sy fut la table drecée et l'ermitte assis par le commandement Garin qui assez le regarda, et lui mesmes asseit la viande devant lui, disant : « Tenez, amis, en l'onneur de Dieu soit ce ». — « Amen, « monseigneur », fait-il, « et de Robastre dont Dieu ait l'ame s'il lui plaist; « car puisqu'il est mort, jamais ne le verrez ». Et quant Garin de Monglenne entendy parler de Robastre, il fut tout trespensez et regarda cellui qui parlé lui en avoit, disant : « Par foy, beaux amis », fait-il, « vous m'avez cy parlé « d'un homme que j'amoys moult en son temps, et Dieux ait son ame, s'il « est mort : car moult de bien me fist en sa vie, et par lui et à son aide « conquestay Montglenne et la dame Mabillette, qui plus sera dolente que « dire ne sauroie quant telles nouvelles lui seront dittes, pour l'amour de ce « que, n'a pas longtemps au mains puis .XX. ans en ça, il secouru Hernault

gard triste sur le misérable accoutrement de ces quatre enfants qui, cependant, sont si fiers et si beaux. Ils

« à Beaulande et fit si grant courtoisie à Fregonde la dame que jamais ne « le porions oublier. Et encore eussions de lui milleur mestier que jamais, « s'il fust en vie ». — « Ouy certes, sire Duc », ce respondi Robastre, « voire- « ment est il vivant, et aussi bon voloir qu'il eust oncques, il a encore. Mais « tant estes en orgueil surmonté pour vostre ricesse que vous ne daigniez « nullui recongnoistre, sinon à toute peine. Veez cy Robastre devant vous « qui bien vous congnoist, et vous ne le daignez raviser ». Robastre osta son chapperon lors et demoura à toute sa barbe et une grant grise chevelure qui lui pendoit si bas, que à paine le ravisa le noble duc Garin. Et quant il le congnut, lors l'embrassa le noble prince et acola moult serréement. Sy fist Robastre lui, si qu'il lui froissa presque les os. Dont Garin ne se peust taire, ains dit : « Bien soit le mien loyal amy Robastre venu, qui à « ce besoing me vient secourir » ! Il le mena devers Mabillette, qui jamais ne l'eust reconneu en l'abit ou quel il estoit, et de l'eage dont il se monstroit. Et au fort lui declara Garin que c'estoit Robastre; si l'acola la dame et aussy l'embrassa il, mais non mie comme il avoit Garin embrassié, car toute l'eust deffroissiée, tant estoit encores fort et puissant. » (Ms. de l'Arsenal, 3351 (anc. B. L. F. 226), f^os 88 v°-99 r°).

3° David Aubert, dans ses *Conquestes de Charlemaine*, n'a fait qu'abréger, en la desséchant, la version du manuscrit de l'Arsenal. C'est ce que nous avons eu lieu de constater plus haut.

4° Nous avons dit que les *Guerin de Montglave* incunables « ont été calqués sur la version du manuscrit de l'Arsenal ». Toutes les observations, que nous avons dû faire au sujet du texte manuscrit, s'appliquent donc exactement à chacun de ces textes imprimés. Ce sont partout les mêmes variantes, les mêmes modifications de la légende. Garin, Robastre et Mabillette tiennent partout autant de place et la même place. La forme seule n'est plus la même : elle est encore moins vivante et plus misérable. Voici, d'après l'édition de Nicolas Chrestien (que Brunet n'a point signalée), le chapitre correspondant à celui que nous venons de transcrire dans le manuscrit de l'Arsenal : la comparaison sera facile. « *Comment Guerin de Montglave vint au secours de Girard et amena Robastre, et aussi fist Arnault et Milles en leur compagnie.* Bien soubdain Vienne fut assiegée et les engins faitz et dressez, et Girard et ses gens estoient dedans qui attendoient secours qu'il leur devoit venir. Arnault y vint avec dix mille combattans et amenoit pain, vin et chairs salées pour y vivre bien sept ans, tant y fut le Roy. Puis y vint Milles de Pueille avec grand multitude de gens d'armes. Or estoit Robastre en celuy temps desjà vieil et ancien, et se tenoit en son hermitage où il vivoit pauvrement et enduroit beaucoup de peine. Il s'advisa un jour qu'il vouloit aller veoir Guerin de Montglave pour sçavoir s'il est mort ou vif, car il ne l'avoit veu il y avoit bien trente ans. Et tant chemina par ses journées qu'il vint à Montglave. Et Guerin avoit mandé ses gens par tout son pays, car il estoit courroucé de ce que Charlemaigne les avoit assaillis et leur vouloit faire guerre... : « Certes il me desplaist dont il (Robastre) est mort... « car j'eusse maintenant bien besoing de luy pour la guerre que j'ay contre « Charlemaigne ». — « Puisqu'en avez besoing, Robastre est tout vif, regardez, « voyez le cy, et si suis assez fort pour bien vous ayder contre toute personne « à droit ou à tort ». Et quand Guerin entendit Robastre, il le courut accoller et luy dist... : « Vous avez été trop longuement dedans le boys en devo- « tion ». — « Vous dictes vray », dist Robastre, « doresnavant je veulx faire « nouveaulx pechez, car des vieulx suis assez absoulz... » Et... Robastre...

n'ont plus que deux pains, hélas! et sont vêtus de je ne sais quels haillons. Alors on vit sur les yeux du

dist : « Faictes moy finance d'un gros baston, et je croy que, se je puis atain-« dre Charlemaigne, que je luy abastray son quaquet ». (*Guerin de Montglave*, éd. de Nicolas Chrestien, s. d. Elle est conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous le nº 13068 B. L.)

5º La dernière forme donnée à nos Chansons est presque toujours celle que lui a imposée la *Bibliothèque des Romans*. Nous ne sommes pas de ceux qui dédaignent, au nom de l'érudition, ces essais ridicules d'une restitution de nos épopées. Dans l'histoire de l'esprit humain, l'œuvre de MM. de Paulmy et de Tressan tient une certaine place qu'il ne faut pas ignorer. D'ailleurs, au milieu de l'aridité de nos travaux, c'est une bonne fortune que de se reposer dans la prose fleurie du dix-huitième siècle. Voici donc ce que M. de Tressan avait fait de notre vieux poëme, qu'il ne connaissait d'ailleurs que par les éditions incunables. « La jeune Duchesse [de Bourgogne], née haute et impérieuse, ne put voir, sans en être touchée, que le plus grand Prince de l'Univers (Charlemagne) mettoit son sceptre à ses pieds; l'ambition combattit dans son cœur la passion qu'elle avoit pour Girard, et enfin le froid offensant de ce jeune chevalier et le dépit cruel qu'elle sentit contre lui la déterminèrent à recevoir les hommages et les vœux du grand Charles. Il aimoit trop pour ne pas s'appercevoir que Girard n'aimoit pas : « Mon cher Girard », lui dit-il en particulier, « je voulois et je croyois faire ton bonheur en t'obte-« nant la main de la Duchesse de Bourgogne; mais je connois assez l'amour « pour être sûr que tu ne vois qu'avec indifférence celle qui feroit le bonheur « du reste de ta vie. Je t'eusse fait le sacrifice de l'amour que j'ai pour elle, « si ses charmes t'avoient touché; mais puisque ce ne seroit que le désir d'a-« voir un grand état qui pourroit te forcer à faire ce mariage, je ne veux « point t'y contraindre. La jeune Comtesse de Toulouse, de Narbonne et de « Montpellier, vient de perdre son vieil époux avec lequel elle a passé à peine « deux ans à le voir toujours expirant auprès d'elle : tous les peuples de la « langue d'*hoc* l'adorent, et tous les trouvères célèbrent son esprit et ses « charmes dans leurs chants royaux et dans leurs chansons : je te l'offre avec « ses États, auxquels je veux joindre encore le duché de Vienne et les beaux « pays arrosés par le Rhône ». Girard baisa mille fois les mains de Charlemagne : « Ah! grand Prince, qu'il est heureux et honorable de vous ser-« vir »! lui dit-il. « Vous avez lu dans mon cœur : qu'il m'est cher de pou-« voir aussi lire dans le vôtre! Oui, Sire, suivez les tendres mouvements de « votre âme, épousez la belle Duchesse de Bourgogne, et protégez le plus fi-« dèle de vos vassaux pour obtenir la Comtesse de Toulouse ». Charles sentit la joie la plus vive de pouvoir, sans manquer à cette loyauté si chère à son âme, se livrer à l'amour prêt à le rendre heureux. Il détermina facilement l'ambitieuse Duchesse de Bourgogne à l'épouser et à prier la jeune Comtesse de Toulouse de venir sur-le-champ pour assister à son mariage. Cette Princesse se rendit à l'invitation. Girard, touché de sa beauté et de ses grâces, devint encore mille fois plus charmant et plus beau dès qu'il l'aima. La Comtesse de Toulouse, plus heureuse que la Duchesse de Bourgogne, jouit bientôt des charmes d'une passion mutuelle; mais, prête à donner la main à Charles, combien de fois cette dernière ne soupira-t-elle pas en secret! Tous les charmes, toutes les grâces de Girard s'étoient développés depuis qu'il aimoit : il lui paroissoit presque un homme nouveau; mais la passion qu'elle avoit pour lui ne put lui laisser voir, sans une rage mortelle, ce Prince éperdu d'amour, et couronné par la Comtesse de Toulouse dans la même cérémonie qui l'unissoit à Charles. L'amour, dans son âme violente

vieux baron couler silencieusement de grosses larmes [1].

Pauvreté du vieux Garin. Ses fils y mettent fin et partent de Montglane : Mille va en Pouille, Hernaut à Beaulande ; les deux autres se rendent à la cour de Charlemagne.

Le cœur [de Garin] s'attendrit; — Il pleure des yeux et durement se lamente; — Les larmes lui coulent sur sa barbe fleurie. — [Son fils] Hernaut le voit, et tout son sang frémit; — Ne peut s'empêcher de lui dire vivement : — « Pour Dieu, le fils de Marie, mon père, qu'avez-vous? — « Je vous vois pleurer : c'est de la folie. — Dites-moi tout, « ne me cachez rien. — Sinon, par Dieu, le fils de Marie, — « Je n'aurai plus jamais de joie en toute ma vie; — Car ce « serait une trahison ».

« Beau sire père », dit Hernaut le courtois, — « Au nom « de Dieu qui établit les lois, — Je vous vois pleurer et en « suis tout en effroi. — Si vous ne me parlez, tout mon cœur « sera dans l'angoisse — Et je crois bien qu'il se fendra en « trois ». — « Fils », dit le père, « je préfère vous le dire.— « Au nom de Dieu qui est le souverain Roi, — C'est pour « vous, fils, que je suis en tristesse; — Oui, quand je vous « vois vêtus de ces habits grossiers, — Qui vous font res-

et passionnée, ne put être remplacé que par la haine ». (*Bibliothèque des Romans*, octobre 1778, t. II, pp. 57-59.)

6o Quatre ans après la publication de ces pages malheureuses, un érudit, un historien, daignait résumer à son tour, dans une grave *Histoire de Charlemagne*, ce même Roman de *Girart de Viane* qui, déjà défiguré dans les sagas du treizième siècle, dans les versions en prose du quinzième, dans les incunables du seizième, était devenu tout à fait méconnaissable aux mains des mignards auteurs de la *Bibliothèque des Romans*. Mais Gaillard, lui aussi, était de son temps et ne pouvait réellement pas comprendre notre poésie héroïque. « Un jour, dit-il (III, p. 431), Girard rendant l'hommage à Charlemagne, la Reine, qui était assise sur le trône à côté du Roi, saisit le moment où Girard s'inclinait devant son bienfaiteur; et, sous prétexte de prendre sa part des soumissions du vassal, elle lui porta un peu fortement le pied au visage comme pour le lui faire baiser. C'était trop peu si c'était vengeance; c'était trop si c'était faveur ». On n'est pas plus galant. Mais que notre siècle ait eu une tout autre intelligence de notre Épopée nationale, c'est ce qui est heureusement évident. Aux inepties de MM. de Tressan et Gaillard, comparez plutôt l'*Aymerillot* de Victor Hugo, que nous citons plus loin. La *Bibliothèque des Romans* et la *Légende des Siècles* représentent fort exactement deux époques littéraires entre lesquelles on peut aisément se prononcer.

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 1-4. Nous avons déjà été amené par les nécessités de notre sujet à écrire pour la geste du Roi une première analyse de *Girart de Viane* (III, pp. 95-114). Nous en donnons ici un second résumé, sous une forme entièrement différente, et en insistant sur les faits qui sont particuliers à la geste de Guillaume.

« sembler à valets ou bourgeois — De pauvre condition et « de pauvre équipage, — Croyez-vous, enfants, que je n'en « sois point navré... [1] »?

A ces plaintes du vieillard, ses enfants ne répondent que par une explosion de fierté juvénile. Hernaut n'est pas le moins confiant. « C'est aujourd'hui Pâques », dit-il. « Mangeons joyeusement et n'imitons pas les Juifs « qui ne crurent pas en Dieu, alors que Jésus les nour- « rissait de manne dans le désert ». — « En vérité, mon « fils, vous parlez comme un archevêque ». Alors le père et les enfants oublient héroïquement leur pauvreté, et se mettent à table. Quelques heures après, ils allaient d'ailleurs être plus riches qu'ils n'auraient osé le désirer, et le dimanche de Pâques devait être pour eux une double fête.... Tout près du château, en ce moment, passaient sans défiance des marchands sarrasins; quinze mulets portaient leurs trésors. Hernaut, Renier, Mille et Girart se lèvent aussitôt et, d'avance, se partagent leurs ennemis. Puis, ils tombent sur la bande païenne avec un entrain vraiment digne de chrétiens qui s'attaquent à des mécréants, et d'affamés qui se jettent sur du pain. « Avez-vous acquitté votre péage »? s'écrie Hernaut qui se précipite à coups de poing sur l'un des marchands et lui brise le « maistre os del col ». Ses frères ne vont pas moins vite en besogne; leurs formidables poings s'abattent sur la chair sarrasine et l'écrasent. Les païens restent pantelants, puis morts sur la place. Ces quatre enfants prennent les mulets par la bride et, triomphants, les ramènent au château de Montglane. Le vieux Garin les attendait sur le seuil et leur ouvrait les bras, comme don Diègue au Cid Campeador [2].

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 1-5. — 2. *Ibid.*, pp. 5-9.

Trois jours après, les jeunes vainqueurs, qui avaient rapidement pris goût à la bataille, se présentaient devant leur père : « Vous voilà riche pour un an », lui disaient-ils. « Maintenant nous voulons partir et vous lais-« ser ». — « Que prétendez-vous faire » ? — « Chercher « l'honneur ». — « Où pensez-vous aller » ? — « Loin d'ici ». Ils sortirent ensemble de leur vieux château aux bords du Rhône, et se dirent adieu pour de longues années. Mille se dirigea vers l'Italie et Hernaut vers la cité de Beaulande. Quant à Girart et Renier, ils ne voulurent point se séparer : ils allaient à Paris ; ils avaient le désir ardent d'y voir Charlemagne et d'y être adoubés par le grand Empereur. La France les attirait comme l'aimant attire le fer [1].

Tel est le début de *Girart de Viane,* que nos lecteurs auront peut-être admiré comme nous. Ce vieillard héroïque qui se met à fondre en larmes à la vue des haillons de ses enfants ; ces Sarrasins qui ont pénétré jusqu'au cœur de la France et sont maîtres d'une de nos meilleures provinces ; cette brutalité sublime de jeunes gens uniquement élevés dans les armes et pour les armes ; ces marchands assassinés à coups de poing ; ce pillage féodal ; cette joie naïve à la vue du butin ; ce départ enfin, ce brusque et singulier départ de quatre enfants qui s'en vont à la recherche de la gloire sans bien savoir où ils la rencontreront : tous ces traits nous paraissent profondément épiques, et nous nous trouvons enfin, dans la geste de Guillaume, face à face avec de véritables beautés. Il était temps !

1. *Girars de Viane,* éd. P. Tarbé, pp. 9-10.

## II.

Arrivée à Reims de Renier et de Girart. Insolences et brutalités des deux *enfants*; faiblesse de l'Empereur.

Quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur l'ensemble du moyen âge, il est certain que les neuvième, dixième et onzième siècles ont été un âge de fer. Les âmes y ont revêtu une rudesse, nous allions presque dire une barbarie qui se révèle à la fois dans l'histoire, dans la poésie et dans le droit. Même dans les Chansons du douzième siècle, il arrive qu'un certain nombre de héros sont encore peints avec les couleurs de cette époque primitive, d'après des traditions et des chants plus anciens. Renier et Girart, que nous venons de quitter sur la route de Paris, appartiennent en réalité à cette première époque de la féodalité. Ce sont, par certains côtés, des sauvages : et c'est ce que prouvent bien leurs premiers exploits à la cour de l'Empereur.

Ils arrivent en France en hommes trop convaincus de leur valeur, et s'indignent tout d'abord d'être restés huit jours à Reims sans voir Charles. N'aurait-on pas dû aller à leur rencontre, les recevoir solennellement et leur faire fête? « Frère », dit Girart à Renier, « nous avons déjà trop demeuré dans ce pays. Nous « n'y avons ni avoine, ni pain, ni denier monnayé. Al« lons nous-en ». — « Moi, retourner à Montglane sans « avoir vu le Roi »! — « Non pas; je reste ici ». Tous deux alors entrent d'un pas retentissant dans le palais impérial, s'assoient insolemment à table et s'y font servir. On les sert mal : ils tuent le sénéchal. Oui, ils lui brisent « la goule » avec cette même arme dont ils se servent si bien, leurs poings; puis, il le prennent par les pieds et jettent au grenier ce cadavre. Les sergents

de l'Empereur s'émeuvent, on le comprend, à la vue de cette brutalité révoltante, et bravement s'enfuient. « Votre sénéchal est mort », disent-ils tout haletants à Charlemagne, qui prudemment se retire en sa chambre. Mais la porte de cette chambre sacrée est bientôt ébranlée à grands coups de pied ; elle ne pourra pas résister longtemps à de tels efforts, elle se fend, elle cède, elle tombe et sous son poids écrase un corps vivant, celui de l'*huissier*. Sur ces débris sanglants, sur ce nouveau cadavre, deux jeunes gens s'avancent, tout fiers, avec leurs *chapeaux de lis* et leurs visages souriants. « Qui êtes-vous » ? — « Nous sommes les fils « de Garin de Montglane et venons nous mettre à vo- « tre service ». Le pauvre Empereur se calme, se déclare très-satisfait, propose humblement de l'or et de l'argent à ces enragés, voit ses dons refusés par eux avec une indignation et une sauvagerie toujours croissantes, tremble, hésite, bégaye, et finalement... les garde à son service [1].

C'est ainsi que Renier et Girart firent leur entrée à la cour de l'empereur Charlemagne.

## III.

Bons services rendus à Charles par Renier qui obtient en récompense le duché de Gennes, et par Girart qui reçoit celui de Viane.

Ils surent, d'ailleurs, faire oublier cette barbarie et cet orgueil en se rendant vraiment utiles au Roi. Ils se chargèrent du guet aux environs de Paris, donnèrent la chasse aux voleurs de grand chemin qui désolaient alors toute la contrée « de monseigneur Saint Denis », trouvèrent enfin le brigandage au nid et l'étouffèrent. Charles put respirer dans sa cité de Paris et en fut redeva-

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 11-20.

ble à ces fils du vieux Garin. Un jour Geoffroi l'Allemand insulta le roi devant tous les Français : qui se précipita sur Geoffroi et le tua du premier coup? Ce fut Renier. A qui le roi dut-il l'Orléanais, le Viennois, une partie du Perche? Ce fut encore à Renier. Depuis longtemps déjà il était chevalier, et l'Empereur avait promis des armes à Girart. Mais tant d'honneurs stériles ne satisfaisaient point la vaste ambition de ces jeunes gens : ce qu'ils voulaient avant tout, c'étaient de bonnes terres au soleil, quelque duché bien gras, quelque belle ville bien forte. « Quoi »! se dit Renier un certain jour de Pentecôte, « notre frère Mille a déjà toute la Pouille à « gouverner; notre frère Hernaut possède le duché de « Beaulande et a un fils *qui molt fait à loer*. Et le Roi « en est encore, hélas! à nous traiter comme les der- « niers de ses serviteurs! Moi, je garde les hanaps, et « Girart est à la cuisine! Quelle honte »! Dans ces belles dispositions, Renier va trouver Charlemagne : « Quel « présent nous avez-vous fait »? s'écrie-t-il d'une voix tonnante. « Où sont les cités, où sont les terres que « vous nous avez données? Allons, allons, je pars pour « Montglane et ne veux plus servir un seigneur tel que « vous ». Le malheureux Empereur, devant tant d'insolence, retrouve enfin un peu d'énergie et de courage : « Vassal », répond-il à Renier, « tu es devenu mon « homme, je t'ai confié mon gonfanon, tu as acquis « maint denier avec moi; je t'ai laissé agir suivant ton « bon plaisir. Et comment m'as-tu payé de ces bienfaits? « L'autre jour tu t'es vanté, devant mes barons, de « prendre tout cet argent, quand bien même je te le « refuserais, et de m'enlever à ton profit l'obéissance « des Français, des Bourguignons, des Frisons et des « Allemands. Ce sont là, sache-le bien, les paroles d'un « félon, et il faut que tu m'en rendes raison »! A ces

mots, Girart s'humilie, et s'écrie qu'il est prêt à faire pénitence nu-pieds et un bâton à la main : « Non pas », dit Renier ; « tu parles là, mon frère, *en guise de guar-* « *son*. Laisse-le dire son affaire, je répondrai ». — « Si « d'ici trois jours », reprend Charles, « vous n'avez pas « quitté ma cour, vous serez pendus ». — « Vous avez, « Sire, bien peu de mémoire », répond dédaigneusement Renier. « Ne vous souvient-il pas du jour où je « vous vis abattu de votre cheval? Je vous donnai le « mien en pleine bataille, et restai à pied ». Charles garde le silence : « Courage, sire, et débarrassez-vous « de ces deux gloutons », s'écrie alors Doon-à-la-Barbe. Comme un furieux, Renier se tourne vers cet interrupteur : « Votre mémoire n'est pas meilleure, « sire Doon. Vous rappelez-vous le jour où ces gar-« çons vous avaient si vilainement jeté dans un fossé « et frappé de tant de coups de bâton? C'est moi qui « vous tirai de là par les grenons : j'eus bien tort ». Et, plein de colère, Renier se jette sur lui, lui assène un coup de poing en plein visage ; puis, ivre de rage et ne se possédant plus, il va prendre, au milieu des barons qui entouraient Charlemagne, un de ses ennemis personnels, Renard ; il le saisit, il l'empoigne par la barbe, et, tranquillement, en plein pays chrétien, devant le grand Empereur, dans le palais impérial, en présence de mille chevaliers, il promène en forcené le corps de ce misérable, comme Hector l'avait fait pour le cadavre de Patrocle ; il le traîne après lui par toute la salle et le jette dans le feu, où il s'amuse à le voir brûler. Et le poëte ajoute, très-placidement : *Là fust tos ars et à la fin alé* [1]. Il a l'audace de ne pas s'indigner !

Cette scène odieuse se prolonge ; Renier ne craint pas

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 20-30.

de frapper Girart lui-même, qui est d'un naturel plus doux et se met à genoux devant Charlemagne en demandant pardon pour son frère, chevalier un peu vif, mais au demeurant le meilleur baron du monde. Par bonheur, Charles apprend ou plutôt se rappelle que le duc de Gennes est mort deux mois auparavant. Il laisse une fille « qui a le cœur courtois ». Charles se dit que Gennes est loin, très-loin de Paris : « Ecoutez-moi, « tous mes chevaliers », s'écrie alors le grand Empereur : « je donne Gennes à Renier pour tous les bons ser- « vices que j'ai reçus de lui... et qu'il m'a fait payer as- « sez cher ». Renier accepte ce présent en grondant, comme un bourru que rien ne saurait apaiser, et quitte l'Empereur sans avoir consenti à lui dire une bonne parole [1].

Il part pour Gennes; épouse la fille du Duc presque aussitôt après son arrivée, comme nous le raconterons bientôt; fortifie sa ville et *dès or commance ses guerres à mener* [2]. Quant à Girart, il demeure auprès de Charlemagne, qui songe à se débarrasser de lui [3].

## IV.

Haine de l'Impératrice pour Girart; outrage qu'elle lui fait subir. C'est l'origine de la grande guerre entre Charlemagne et les quatre fils de Garin.

Charlemagne était à la chasse lorsqu'il apprit un jour la mort du duc de Bourgogne. Ce grand vassal laissait une femme aussi consolable que belle, et, d'ailleurs (nos Chansons l'attestent plus de cent fois), l'Empereur avait et exerçait féodalement le droit de marier, comme il l'entendait, les veuves de ses vassaux. Ces veuves de nos vieux poëmes ne ressemblent nullement à celles de l'Inde qui se brûlent dans le bûcher de leurs maris :

1. *Girars de Viane*. éd. Tarbé, pp. 30-32. — 2. *Ibid.*, pp. 32-33. — 3. *Ibid.*, pp. 33-34.

« Remariez-moi bien », disent-elles. Et on les remarie.

La duchesse de Bourgogne fut tout d'abord destinée à Girart dans la pensée du roi de Saint-Denis. « Je lui « donnerai le duché et la duchesse ». L'un n'allait pas sans l'autre, et, quand on recevait un fief, il fallait aussi se charger de la dame. Notre veuve ici ne se fit pas longtemps prier... ni Girart non plus. Ils se trouvèrent mutuellement jeunes et beaux et s'acceptèrent [1]. Par malheur, Charles eut le temps de faire ses réflexions : « Tout bien pensé », se dit-il, « la dame est des plus « belles et me convient mieux qu'à Girart. Je vais l'é- « pouser ». Mais la jeune duchesse préférait le jeune chevalier au vieil Empereur ; elle alla trouver le fils de Garin et lui dit cyniquement : « Tenez, épousez-moi ». Girart, que notre poëte a peint sous de belles couleurs, fut noblement révolté de ce langage et repoussa durement cette effrontée dont il se fit une ennemie mortelle [2]. Alors, dans un instant de dépit, la duchesse se tourna vers Charlemagne et lui donna sa main. Ces représailles, d'ailleurs, ne lui suffisaient pas, et elle songeait sans cesse à trouver quelque vengeance plus cruelle et plus raffinée contre ce Girart qui avait osé dédaigner son amour. Quant à l'Empereur, il cherchait, au contraire, à satisfaire Girart et à lui faire oublier son ingratitude. C'est alors qu'il lui donna le duché de Viane dont il réclama l'hommage [3].

L'hommage-lige était, comme on le sait, entouré, dans la rigueur du droit féodal, d'une solennité destinée à saisir vivement les esprits. Parmi ces rites, un des plus imposants était le baisement de la jambe du seigneur par le vassal. Il circulait sans doute, sur cette partie du rituel féodal, un certain nombre d'histoires plai-

1. *Girars de Viane,* éd. P. Tarbé, pp. 34-35. — 2. *Ibid.*, pp. 35-38. — 3. *Ibid.*, pp. 38-41.

santes dans la société peu attique des douzième et treizième siècles. C'était le trait de quelque seigneur qui donnait en ce moment un coup terrible à son vassal ; c'était, plus souvent encore, la légende du vassal qui poussait violemment la jambe de son seigneur et le faisait piteusement tomber à terre, aux grands éclats de rire de tous les barons. L'auteur de *Girart de Viane* n'avait pas été sans recueillir ces traditions ou ces contes : il s'en servit assez heureusement.

Au moment donc où Girart, duc de Viane, se présenta pour rendre solennellement l'hommage à Charles, son seigneur, il se trouva que l'Empereur était au lit avec l'Impératrice. Girart n'en accomplit pas moins tous les rites exigés, et s'agenouilla pour baiser le pied du roi. Mais alors le Diable suggéra à la reine une idée étrange et qui devait faire couler des torrents de sang chrétien : elle tendit son pied nu au nouveau duc, qui crut poser ses lèvres sur la jambe de son seigneur, et qui en réalité baisa le pied de cette femme. Quel déshonneur ! Quelle honte pour un chevalier, pour un homme ! Et, si Girart l'avait su, comme il lui eût percé le cœur de son couteau d'acier [1] !

Mais le duc de Viane n'apprit que plus tard ce grand outrage. Et nous verrons comment…

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 41.

# CHAPITRE VI.

## LES ANCÊTRES DE GUILLAUME (SUITE ET FIN).

## (Renier de Gennes [1].)

## I.

Analyse de *Renier de Gennes.*

Girart et Renier étaient restés à la cour de Charlemagne longtemps après le départ de leurs frères : ils

[1]. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE** *RENIER DE GENNES.* I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Renier de Gennes* ne nous est parvenu que sous la forme d'un Roman en prose du quinzième siècle. Mais, dans cette rédaction, qui n'est pas la plus ancienne, un couplet en vers nous a été heureusement conservé (f° 40 v° du ms. 3351 de l'Arsenal). Ce couplet appartient à un poëme du quatorzième siècle. — 2° AUTEUR. Ce roman est anonyme. — 3° NATURE DE LA VERSIFICATION. D'après le couplet qui nous est resté, *Renier de Gennes* était en alexandrins rimés. — 4° MANUSCRIT CONNU. Le texte en prose de *Renier* ne nous a été conservé que dans le manuscrit de l'Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226 (f^os^ 34 r°-43 v°). — 5° VERSIONS EN PROSE. Ce précieux manuscrit nous offre en réalité la plus ancienne version en prose de notre Roman. Il peut être considéré comme le type de tous les incunables qui ont pour titre : *Guerin de Montglave* et dont *Renier* forme toujours la seconde partie. C'est ainsi qu'on retrouve *Renier* dans les *Guerin de Montglave* de Jehan Trepperel (s. d.; mais antérieur à 1511), de Michel Lenoir (1518), de Nicolas Chrestien (s. d.), d'Alain Lotrian (s. d.), de Jehan Bonfons (s. d.) et de Louis Costé (1626), etc. — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *Renier de Gennes* n'a conquis aucune popularité ni en France ni à l'étranger. — 7° ÉDITION IMPRIMÉE. Il est inédit. — 8° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. Résumé par M. de Tressan dans la *Bibliotheque des Romans* (octobre 1778, t. II), il est ici étudié pour la première fois. Nous avons publié précédemment (t. I de la 1re édition, p. 508), le seul couplet en vers qu'il renferme. — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Nos lecteurs pourront appliquer à *Renier de Gennes* le jugement que nous porterons tout à l'heure sur *Hernaut de Beaulande.* Œuvre du même compilateur, les deux Romans offrent le même intérêt secondaire et sont dignes du même dédain.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. *a. Renier de Gennes* ne contient aucun

y furent l'objet d'une vive jalousie. Mais ils n'avaient pas d'ennemis plus redoutables que Griffon d'Haute-



élément directement ou indirectement historique. — *b.* Si ce misérable Roman offre par hasard quelques traits traditionnels ou légendaires, ce sont ceux qu'on trouve dans *Girart de Viane.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° C'est dans *Girart de Viane,* en effet, qu'il faut aller chercher la plus ancienne version connue de *Renier,* et il n'est aucunement besoin de supposer ici l'existence d'une antérieure Chanson qui aurait porté ce même titre. Dans le Roman de Bertrand de Bar-sur-Aube, Renier est peint sous les plus énergiques couleurs. Après avoir pleuré sur la pauvreté de son père Garin et surtout après y avoir mis fin, il part à la cour de Charlemagne, accompagné de son frère Girart. On sait par quelles étranges brutalités il attira sur lui l'attention de l'Empereur. Il tue le *portier* du palais sous les yeux de Charles lui-même; il ne respire que les menaces et le sang, et le Roi est tout épouvanté à la vue de ce furieux qu'il s'empresse d'*adouber*. C'est alors seulement que Renier s'adoucit. Il se met au service de l'Empereur et délivre les environs de Paris des brigands qui les infestaient. Mais il ne veut pas que de tels services soient gratuits et réclame fièrement son salaire. Déjà Mille possède la Pouille; déjà Hernaut, maître de la cité de Beaulande, a un bel enfant qui s'appelle Aymeriet. Et lui, lui, Renier, n'a pas encore de fief ni de terre! (*Girart de Viane,* éd. P. Tarbé, pp. 25, 26. Ces derniers traits ont été servilement reproduits dans le Roman en prose.) L'indignation de notre héros ne connaît plus de bornes : il insulte l'Empereur; il déclare qu'il va le quitter; il rappelle insolemment tous ses bons offices; il parle de se retirer dès le lendemain; il se tourne furieux contre son frère Girart qui parle un langage moins révoltant et qui veut demander pardon à Charlemagne; il se jette sur Doon-à-la-Barbe, il le renverse d'un coup de poing; il jette Renard dans le feu; il pense devenir fou de colère. Par bonheur, un chevalier du Roi, Henri d'Alenois, ouvre un bon avis et propose de donner le duché de Gennes à ce terrible Renier. « Si li doneiz, c'il vus plait, Genevois. — Mors est li Dus, bien ait passé .II. mois. — Ni ait nul oir remeiz, biau sire Rois, — Fors une fille ki le cuer ait cortois. — Rainiers l'arait, li chevaliers adrois, — Ke sire iert de la terre » (*Girart de Viane,* Bibl. Nat. fr. 1448, f° 7 v°). Renier prend à peine le temps de remercier l'Empereur et s'empresse brutalement de partir dans son nouveau domaine : « Vait s'an Rainier san plus d'arestison... — A Genne vindrent li nobile bairon. — La dame prist Rainier li gentis hon, — Et espousait sen nule arestison. — Les noces fixent sus el maistre donjon. — De cele dame, ke nos issi disson, — Fuit Oliviers à la cleire faisson. — Il et Rollans furent jai compaignon, — Ke puis vandit le cuvert Guenelon — En la terre d'Espaigne » (*Ibid.*, f° 7 v°). Et, quelques vers plus loin : « Or fuit Rainiers dus de Genes sor mer. — Dès or commance ses guerres à mener, — Murs fait dressier et fouseiz relever — Et fors chasteiz et fortes tors fermer. — En tot le raigne n'avoit bairon ne per — Ke ne covigne par force à lui aler, — Houmaige faire et feauté jurer. — Ke le refuce, cel fait desheriter » (Ibid., f° 8 r°). Il est inutile d'ajouter que Renier prend la part la plus active à la guerre de Girart contre le roi de France; qu'il fait ce dernier prisonnier à la fin du siége de Viane et tombe aussitôt à ses pieds; qu'il devient, comme ses fréres, un serviteur fidèle de l'Empereur. Quand Charles s'apprête à partir pour sa grande expédition d'Espagne, il laisse à Renier et à Hernaut le gouvernement de l'Italie. Telle est la véritable légende de

feuille et Ganelon son fils. Ces traîtres prenaient plaisir à ébaucher en quelque manière le grand crime de Ron-

notre héros : elle offre un caractère profondément épique, qu'on ne retrouve guère dans le Roman en prose.

2° et 3° Nous avons déjà eu l'occasion d'affirmer que « le texte du manuscrit de l'Arsenal est le type de nos éditions incunables ». Pour donner de cette affirmation une preuve nouvelle, nous allons successivement faire passer sous les yeux de nos lecteurs le même chapitre de notre Roman : *a.* d'après le manuscrit de l'Arsenal; *b.* d'après l'édition incunable de Nicolas Chrestien. Le chapitre que nous choisissons est celui qui sert de dénouement à tout le récit.

*a.* « *Comment Regnier desconfit Sorbrin le jayant ou champ en la presence de Olive et autres.* Tout ce veoit bien Sorbrin à qui moult tardoit que Regnier venist pour s'en despeschier, affin qu'il peust avoir la pucelle que tant avoit desirée. Il estoit bien armé à la guise payenne, et, entre tous autres habillemens, avôit une grant hache en quoy plus se fioit qu'on cose nulle du monde, et en menassoit Regnier qui mie n'estoit du tout asseurs. Il entra en champ neantmains et vist le jayant tout à pié, la hache sur son espaule, aprochant vers Regnier pour l'ocire à son pooir. Et quand Regnier l'aperchut venir, il se seigna et commanda à Dieu; puis, baissa la lance et le cheval..... hurta de toute sa force. Sy l'atendi plainement le jayant qui oncques n'en chancela, ains demoura debout comme une tour et laissa passer oultre le chrestien qui garde ne se donna quant le aypen lui asseit la grant hache pesant sur la cruppe du cheval, si qu'il le pourfendi tout en travers. Et quant Regnier senty le cop, il retourna la bride legierement, et ce fut ce qui de mort le sauva. Car le jayant, qui aux bras le cuidoit prendre, se frappa par my le cheval qui chey en la place, et tandis dessendi Regnier, l'espée traitte, dont il assena le jayant si arréement que l'espaule lui trencha à demy; sy que son escu lui chey et ne se peust plus aidier que d'une main. Or tenoit il la grand hache à celle main là. Mais il ne povoit mie avoir si grant puissance comme à deux mains. Il la leva nonpourtant et de toute sa force la devala ou cuida devaler sur Regnier qui legier estoit à merveilles. Si advint que le horion chey en terre, si avant que plus de deux piés y entra en parfont. Et lors s'aprocha Regnier quant il vit le jayant baissié, et l'assena de l'espée à plain, si qu'il lui coppa sur le col toutes les lasnieres de son heaulme; et lui demoura le chief tout nu, dont moult lui ennuia. Dieu ! comme fut grant le cry et le huy que firent les nobles crestiens qui des murs le regardoient quant le jayant virent ainsi desheaulmé par Renier, le chevalier de France! Et, se ilz en furent joieux, vous devez savoir que sy fut Olive plus sans comparison qu'ils n'estoient, et moult devotement prioit à Dieu qu'il lui voulsist sauver son amy. Le Sarasin, qui grant estoit, se prist à couroucer lors et faire si laide chiere, que bien l'apperchut Regnier à son visage. Si ne sceut que faire, sy non courir vers Regnier qui, au mieulx qu'il pooit, se gardoit de luy à ce qu'il ne le prenist aux poings : car aultre chose ne queroit. Et, fin de compte, ne s'en seut garder. Il l'empoingna et, par force, le jeta sur son col, ainsi legierement comme une nourrice met ung petit enfant sur le sien. Puis, se mist à la suite par my le champ, courant çà et là, cuidant trouver quelque mauvais et perilleux trou pour le getter et mourdrir. Sy ne le voulu mie la grace de Dieu. Anchois Regnier s'avisa d'un coutel qui au costé lui pendoit, lequel il sacha et tira hors, et en frapa le jayant; sy qu'il le perça par my le col de part en aultre. Puis le retira, et tant lui en donna et piquota de horions par le visage, que les deux yeulx lui creva et aveugla de sang. Et adont ne sceut où aler ne où soy conduire;

cevaux, que Ganelon devait commettre quelques années après. Toutes les fois qu'ils découvraient une âme fière,

et sy ne se savoit delivrer du crestien. Fin du compte, il se hurta à une pierre qu'il trouva en my le champ, sy qu'il convint cheoir, lui et Regnier, qui le plus tost qu'il peust se releva et, l'espée haulcée, se dressa à Sorbrin et là l'ocist legierement, car il avoit son chief desarmé ». (Ms. de l'Arsenal, 3351, anc. B. L. F. 226, fo 51.)

*b.* « *Comment la pucelle Olive fut menée par quatre chevaliers ou champ, et comment Regnier desconfit Sorbrin et lui couppa la teste.* Après les sermens faitz s'en retournerent les bourgeoys à la ville et dirent la chose ainsi qu'elle estoit accordée, dont chascun fut content. Adonc quatre chevaliers prindrent la pucelle et la menerent jusques au champ, et la mirent soubz un arbre et deux damoyselles avec elle. Et, quand Sorbrin la vit, il alla celle part et luy dist : « Mahom Dieu vous benie; je vous prometz « et jure sur mes Dieux que, avant qu'il soit quatre ans, je vous feray cou- « ronner de dix royaulmes ». Quand Olive l'ouyt, il (*sic*) baissa sa teste et ne dist autre chose, mais dist en soy mesmes : « Il n'en sera jà rien, se « Dieu plaist il ». Adonc arriva Regnier qui regarda Sorbrin qui parloit à s'amye; sy lui dist : « Sorbrin, il vous convient contre moy la belle conque- « rir ». Et quand Sorbrin l'ouyt, il dit à ses gens : « Seigneurs, tirez-vous « arrière, je vous en prie; si me delivreray de ce chevalier-cy ». Adonc dist à un de ses gens : « Allez moy querir le meilleur pallefroy qui soit en l'ost, « pour monter la dame; car, avant qu'il soit venu, je me seray delivré de ce « pautonnier ». Adonc entra le roy Sorbrin dedans le champ, sa ha[c]he sur son col. Et s'en vint vers Regnier; et quand Regnier vit qu'il approchoit, il baissa sa lance et brocha son cheval des esperons et dist à Sorbrin : « De « Dieu soyes tu mauldit, et celui qui t'engendra »! Adonc le payen se tint tout coy et ne se doubta rien; et Regnier le ferit de toute sa force et puissance, mais oncques le payen n'en remua, et demoura en estant comme une tour. Et quand le preux et vaillant Regnier vit qu'il ne le povoit abatre, il en fut courroucé : si passa oultre, et le géant haulça la hache et ataignit le courcier sur sa croupe et la coupa tout outre. Si cuida bien prendre Regnier, mais le cheval cheut, qui encombra le géant tant qu'il tomba à terre. Et Regnier saillit sur ses piedz, qui fut fort legier et volla tout en l'air; et le payen estoit pesant. Si se hasta Regnier et lui trencha de l'espée bien la moytié de l'espaule et le mist en tel point que jamais ne s'en peust ayder. Et quand le geant se sentit ainsi navré, et qu'il vit son sang qu'il perdoit ainsi, adonc il fut moult fort esbahy, et Regnier luy dist : « Vous avez senty « mon espée. Or ne peust il estre que vous n'ayez cherement acheptée la « pucelle, et encore vous coustera elle plus cher avant qu'il soit nuyt ».— « Tais toy, filz de pute », dit Sorbrin, « car se j'avoys les deux mains coup- « pées, si ne peulx tu eschapper sans mort ». Lors est venu à luy, et tenoit la hache, et jetta un grand coup à Regnier : mais il fist un sault et la hache entra en terre bien deux piedz et demy, et Regnier le frappa tel coup sur le heaulme quil luy en trencha le laz, et la coiffe si luy vola jus de la teste, et lui demoura la teste toute nue. Adonc firent les gens si grand huée sur les carneaulx de la muraille que oncques n'ouystes si grand noyse, et priserent moult le chevalier, et dirent qu'il ne fut oncques de si hardy chevalier ne plain de telle prouesse : « Hé Dieulx »! se dirent ilz, « s'il povoit occire le « geant, que nous aurions en luy un bon chevalier et loyal »! Et la noble Olive se mist à genoulx et pria nostre Seigneur quil luy pleust donner victoire à son amy Regnier. Il ne fault pas demander s'elle avoit grand paour. Atant s'en vint Sorbrin contre Regnier, la hache au poing, et luy jecta un

un cœur d'homme, une vraie nature de chevalier, ils éprouvaient le désir de l'humilier et de lui barrer hypocritement le chemin. Ils mettaient constamment en pratique ce qu'un de nos vieux poëmes appelle énergiquement « le Code Ganelon ». C'est dans ce Code monstrueux, antithèse exacte de celui de la Chevalerie, qu'on lit les préceptes suivants : « Ne vous montrez loyal avec personne, déshéritez les orphelins, maltraitez les pauvres, déshonorez l'Église, trahissez et vendez les honnê-

coup et l'assena tellement que tout ce qu'il attaignit il jecta par terre, et rompit sa hache par où il la tenoit, et rencontra une pierre et la fendit en deux. Et quand Sorbrin vit que sa hache estoit rompue, il jecta à terre tout le demourant qu'il tenoit et print le chevalier et le troussa à son col et jura Mahommet qu'il le pendroit devant la belle Olive. Si s'en partit atout Regnier qu'il avoit à son col. Et, quand les Genevois le virent, ilz dirent l'un à l'autre : « Nous avons perdu le champ, il n'y a plus de rescousse ». Qui adonc eust veu la pucelle comme elle cryoit, c'estoit grand pitié, tant que Regnier l'ouyst, et, quand il eut ouye la voix de s'amye, tout le sang luy mua, et luy souvint de l'oisel qu'il avoit songé. Si regarda la belle au mieulx qu'il peust et print à soy courage. Et par force fist tant qu'il osta une des mains à Sorbrin dont il le tenoit; et quand il l'eut au delivre, il tira son cousteau et en donna un tel coup au roy Sorbrin par la gorge qu'il le passa tout outre; puis, le ferit es yeulx tant quil luy en creva un, et du sang qui en yssit l'autre en fut aveuglé, tant que le geant ne se sçavoit où conduire ne où aller. « (*Guerin de Montglave,* de Nicolas Chrestien, f° 40 r° et v°.)

4° Il ne nous reste plus qu'à citer la dernière forme, déplorablement altérée, qu'a subie *Renier de Gennes* dans la *Bibliothèque des Romans*. « A l'heure marquée la belle Olive partit de la ville sur une haquenée, entre quatre anciens chevaliers revêtus de leurs robes fourrées d'hermine, ne portant qu'une baguette d'ivoire à la main. Regnier, monté sur un puissant destrier, qu'il faisoit caracoler à la droite d'Olive, étoit paré sur sa cotte d'armes d'une riche écharpe qu'elle avoit brodée, et le cimier de son casque étoit couronné par un de ses bracelets. Lorsque le terrible Sorbrin parut, Olive pâlit et pensa s'évanouir en songeant au péril que Regnier couroit pour elle, et craignant plus que la mort celui dont elle-même étoit menacée. Nous ne rapportons point les détails de ce combat qui fut long et terrible, et pendant lequel Olive trembla bien des fois pour les jours de Regnier; mais, les forces et l'agilité de ce prince se renouvelant à chaque fois qu'il portoit ses regards sur la belle princesse, Sorbrin, dont le sang couloit déjà en abondance de plusieurs larges blessures, tomba enfin sur ses genoux, et fit un vain effort pour entraîner Regnier dans sa chute. Ce prince s'esquiva légèrement, et, d'un coup terrible, il fit rouler la tête de Sorbrin dans la poussière. Il la releva promptement et fut la porter aux pieds de la belle Olive. Cette princesse, avec une force au-dessus de son âge, s'écria : « Je prends « le ciel à témoin que je suis libre, et que je reçois le duc Regnier pour mon « époux. Vous, Sarrasins, selon la foi jurée, faites retirer vos troupes; et « vous, mes fidèles sujets, venez rendre hommage à votre nouveau souve- « rain ». (*Bibliothèque des Romans,* oct. 1778, t. II, pp. 51, 52.)

tes gens, *le mal hauciez et le bien abatez*[1] ». Telles étaient les maximes que suivaient Griffon d'Hautefeuille et son fils, et ils méritaient d'attacher leur nom à cette morale satanique.

« Vous avez déjà fait trop de bien à ces gens-là », disaient-ils sans cesse à Charlemagne. « Que sont-ils après « tout? Les fils de ce Garin qui vous a grossièrement « insulté et qui n'a pas voulu de votre aide pour con-« quérir Montglane. Orgueilleux ! Ingrats » ! Charles entendait ces paroles de Griffon, mais ne les écoutait pas et n'en aimait pas moins Renier et Girart.

Quant à ces favoris du Roi, ils s'ennuyaient. Car on s'ennuyait, paraît-il, à la cour de Charlemagne que nos trouvères, d'ailleurs, ont eu la malheureuse idée de faire vivre plus de cent ans.....

Charles fait présent à Renier du duché et de la ville de Gennes.

Un jour (et l'auteur de *Girart de Viane* nous a déjà fait en abrégé ce récit que nous devons ici reprendre avec plus de détails), les deux frères reçurent des *brefs* de Mille et d'Hernaut. L'un d'eux leur disait : « J'ai épousé « la fille du duc de Calabre, et suis devenu seigneur « de la Pouille ». Et l'autre : « J'ai épousé Frégonde, « fille du roi de Beaulande, et me voilà maintenant « seigneur du Beaulandais et de la cité d'Aquitaine ». Puis, il ajoutait : « J'ai un fils qui vaut mieux que toute « ma terre ; il s'appelle Aimeri, et il est très-beau[2] ». A la lecture de ces lettres, Girart devint pourpre de rage : « Quelle honte pour nous », s'écria-t-il en bondissant. « Tandis que nos frères ont déjà conquis des « royaumes à grands coups de lances et d'épée, nous « autres, nous avons stupidement usé nos heures à « danser avec ces damoiselles, à aller en chasse, à voir

1. *Gaidon*, vers 6438 et suiv. de l'édition Guessard et Luce dans la collection des *Anciens Poëtes de la France*. — 2. *Renier de Gennes*, ms. de l'Arsenal 3351, f° 34.

« ces prélats couverts de leurs gros manteaux fourrés. « La belle occupation, en vérité! Ah! quelle honte », répétait Girart, « quelle honte pour nous [1] »! Quant à Renier, notre romancier nous en fait un portrait charmant et peu semblable à celui que nous avons trouvé dans *Girart de Viane :* « Renier », dit-il, « qui plus estoit moderé que Girart, entend ce que son frere disoit. Il fut moult joieux, non mie du dueil que Girart avoit, mais du bien et de l'advancement de ses deux autres freres [2] ». On n'est pas plus onctueux, on n'est pas plus parfait.

L'Empereur, cependant, apprit bien vite le mécontentement grossier et la colère du fils de Garin. Il lui proposa, pour l'apaiser, une de ces parties d'échecs dont, véritablement, nos épiques ont par trop abusé. Girart, qui joue dans ce Roman de la décadence le rôle prêté à Renier par les poëtes antérieurs, « estoit encore tout fumé des nouvelles qu'il avoit eues ». Il murmurait tout bas, et bientôt parla assez haut pour être entendu de Charles : « Il y a trop longtemps que nous sommes « à votre service sans en être payés. Voyez nos frères : « ils sont plus *avancés* que nous. Nous allons partir ». Le roi supporte, sans frémir, un tel langage; même il baisse la voix, même il s'humilie : « Je fus bien coupa- « envers vous », s'écrie-t-il avec une componction qui nous révolte. « Mais je saurai réparer mon injustice [3] ». Ainsi parle celui que la *Chanson de Roland* nous représente comme un nouveau Josué arrêtant le soleil dans sa course et conversant avec les anges de Dieu...

Tout à coup, et fort à point, arrive un messager : « D'où viens-tu »? lui dit l'Empereur. — « De la cité « de Gennes. » — « Quelles nouvelles en apportes-tu? »

1. *Renier de Gennes,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 35 v°. — 2. *Ibid.,* f° 36 v°. — 3. *Ibid.,* f° 37 v°.

— « Le duc de Gennes est mort, et les Sarrasins ont mis « le siége devant la ville. » — « Le danger est-il grand? » — « Si vous ne venez à notre aide, c'en est fait de la cité, « c'en est fait de nous ». Charlemagne alors a l'esprit traversé par une idée lumineuse. En attendant qu'il puisse aussi se débarrasser de Girart, il va se délivrer de son frère : « Renier », dit-il, « où est Renier »? Le fils de Garin se présente humblement devant l'Empereur : « Le duc de Gennes », reprend Charles, « laisse une « fille qui est fort belle; elle sera votre femme, Renier. « Quant au duché, je vous le donne; vous n'avez qu'à « le prendre ». Renier, tout aussitôt, se met en route[1].

Le roi de France lui avait en même temps proposé cinquante mille hommes; mais il n'était pas en vain de la race de Garin. Il était parti seul, pensant à la cité de Gennes et, peut-être aussi, à la fille du Duc[2].

## II.

Arrivée de Renier à Gennes; son amour pour Olive, la fille du dernier Duc; sa fierté, son courage.

« Les Sarrasins sont-ils nombreux? » — « On ne les peut « compter. » — « Qui les commande? » — « Sorbrin, le roi « d'Aquilée. » — « Et les Gennois leur font-ils une bonne « résistance? » — « Hélas! ils ont promis de se rendre avant « quinze jours. » — « Et Olive, la fille du Duc? » — « Olive a « juré de se tuer plutôt que de tomber entre leurs mains, « et elle est dame à tenir parole. » — « Allez dire aux bour- « geois de Gennes que je leur amène un secours de Char- « lemagne et que je m'apprête à combattre Sorbrin. » — « Mais c'est un géant, et il est de force à lutter contre dix « chevaliers à la fois. » — « Allez, et remplissez mon mes- « sage ». C'est ainsi que parlait notre Renier, à cinq lieues

1. *Renier de Gennes,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 38 v°. — 2. *Ibid.*, f° 38 v°.

de Gennes, et déjà il pouvait contempler cette ville dont Charlemagne lui avait fait présent et qu'il regardait comme son propre héritage [1]. Quant aux bourgeois, en véritables bourgeois qu'ils étaient, ils raillèrent le jeune chevalier et ne voulurent voir que de la forfanterie dans courage. « *Et disoient l'un à l'aultre que bon faisoit monstrer la bejaunie à ung tel coquart qui se disoit estre leur seigneur* [2] ». Bref, dans toute la cité de Gennes, personne ne se montrait disposé à croire au nouveau venu. Seule, au milieu de tous ces chevaliers et de ces bourgeois, une jeune fille avait le courage d'espérer en ce libérateur inconnu : « Je voudrais bien le voir », s'écria-t-elle tout d'abord, avec une curiosité naïve. — « Il est « en vérité fort beau », lui dit alors le messager de Renier. Et Olive de rougir. « Puis, quelle générosité » ! ajouta le valet. « Il m'a donné trente florins » [3] !

Cependant Renier est déjà arrivé dans la ville, et tous les regards se sont fixés sur lui. Un riche bourgeois lui fait accueil et lui offre l'hospitalité : « Vous serez bientôt « récompensé de cette bonne action », lui dit le fils de Garin avec une belle fierté toute française. » Sachez que « vous avez reçu chez vous le duc de Gennes » [4]. Celui qui parlait aussi royalement était vraiment digne d'être roi.

« Irai-je voir le jeune envoyé de Charlemagne »? se demandait Olive, « et cette démarche n'est-elle point « trop hardie » ! Ces scrupules, qui honorent la jeune fille, mettent bien en lumière la physionomie toute moderne du Roman que nous analysons. Une des *maistresses* d'Olive est d'avis qu'elle attende la visite de Renier; mais une autre « qui n'estoit mie si aagée » s'écrie : « Allons le voir », et l'entraîne... sans trop de résistance. « Est-il vrai », dit Olive au fils de Garin, « que vous vou-

1. *Renier de Gennes,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 39. — 2. *Ibid.,* f° 40 v°. — 3. *Ibid.,* f° 41 v°. — 4. *Ibid.,* f° 42.

« liez vous mesurer avec le géant »? — « Certes », répond Renier[1]. — « Ne m'épouserez-vous pas »? dit-elle. — « Je le veux bien, mais seulement quand j'aurai tué « Sorbrin ». En attendant, ils s'embrassent, et la fille du Duc passe son anneau au doigt de Renier. Ce sont de véritables fiançailles[2].

Le lendemain, Renier sortit de Gennes, fier et beau, sous le regard ravi des bourgeois, qui déjà avaient changé d'opinion sur son compte et le considéraient « comme une des merveilles du monde ». Le jeune fils de Garin alla solennellement défier le roi d'Aquilée : « Si vous êtes « vaincu, Sorbrin, vous lèverez le siége. » — « J'y con- « sens », répond le géant. — « Si vous êtes vainqueur », dit encore Renier, « Olive sera à vous, et de moi vous « ferez tout ce que vous voudrez. » — « Je le veux bien. « A demain, donc, et amenez Olive... si vous le pouvez. » — « Je l'amènerai. » — « A demain »[3].

## III.

Combat de Renier avec le géant Sorbrin ; sa victoire ; son mariage avec Olive ; fuite des Sarrasins. Naissance d'Olivier et d'Aude.

Le combat devait être terrible. Renier, plein d'amour pour la fille du Duc, se repentait étrangement de s'être engagé à l'amener sur le champ de bataille ; Olive pleurait : « Ah »! disait-elle, « mon corps est « bien aventuré ». Mais tout à coup elle essuya ses larmes, et parut toute consolée : « J'emporterai un couteau », disait-elle. Renier, d'ailleurs, était souriant et ne craignait rien[4].

Le lendemain, Olive s'habilla tout de noir comme femme en deuil; pâle, tremblante, elle alla trouver Re-

1. *Renier de Gennes*, ms. de l'Arsenal 3351, f° 43. Renier dit à sa fiancée qu'il serait prêt à combattre le géant « se Fortune le vouloit consentir ». — 2. *Ibid.*, f° 44 v°.— 3. *Ibid.*, f° 48 v°. — 4. *Ibid.*, f° 50 v°.

nier qui s'armait. « Pourquoi ces vêtements lugu-« bres »? s'écrie le jeune chevalier. « Non, non, il faut « aujourd'hui vous parer comme pour une fête. Met-« tez vos robes les plus riches et vos parures les plus « joyeuses; n'est-ce pas en réalité un jour de fête, et « doutez-vous de ma victoire [1] »? La jeune fille obéit, mais elle tremblait toujours. Alors Renier la prit par la main, et traversa avec elle toute la cité de Gennes. Ce fut un spectacle touchant. Les bourgeois, tout à fait convertis à Renier, regardaient en pleurs ce beau jeune couple qui allait peut-être mourir. Elle était couverte d'or et de soie, éblouissante de grâce; il était revêtu de ses armes étincelantes et brillant de jeunesse. C'est ainsi qu'ils passèrent les portes de la ville, c'est ainsi qu'ils arrivèrent en présence de Sorbrin... [2].

Quelques heures plus tard une procession triomphale faisait son entrée dans la ville de Gennes. Le triomphateur, c'était Renier, autre David, qui venait de couper la tête d'un nouveau Goliath. Olive avait vu cette victoire, et se donnait au vainqueur [3].

Un an après, naissait la belle Aude, et deux ans après Olivier, qui fut l'ami de Roland.

1. *Renier de Gennes*, ms. de l'Arsenal 3351, f° 50 v°. C'est dans le récit du combat entre Renier et le géant que se trouve le couplet en vers que nous avons déjà publié (*Épop. franc.*, 1re éd., I, 508). — 2. *Ibid.*, f° 51 v°. — 3. *Ibid.*, f° 53.

# CHAPITRE VII.

## LE GRAND-PÈRE DE GUILLAUME.

(Hernaut de Beaulande [1].)

## I.

Deux des enfants de Garin de Monglane, Hernaut et Mille, avaient quelque temps associé leur destinée; — Analyse d'*Hernaut de Beaulande.*

1. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN D'*HERNAUT DE BEAULANDE.*** I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Hernaut de Beaulande* ne nous est parvenu, comme *Renier de Gennes,* que sous la forme d'un Roman en prose du quinzième siècle. Mais dans cette rédaction, qui n'est pas la plus ancienne, un couplet en vers nous a été heureusement conservé (f° 6 v° du ms. 3351 de l'Arsenal). Nous avons déjà publié ce couplet précieux *(Épop. franç.,* 1re éd., I, 508) qui ne nous semble pas antérieur au quatorzième siècle. Dans tout ce récit, qui sans doute est servilement calqué sur la version en vers, on trouve, d'ailleurs, de nombreuses allusions à *Garin de Montglane,* œuvre du treizième siècle; on y remet en scène Robastre et Perdigon; on y rappelle la mort de Gaumadras : l'auteur enfin semble ne s'être réellement proposé que de continuer *Garin.* En résumé, la première rédaction d'*Hernaut de Beaulande* serait, suivant nous, du quatorzième siècle, et la seconde du quinzième. — 2° AUTEUR. Ce Roman est anonyme. — 3° NATURE DE LA VERSIFICATION. D'après le couplet qui nous en est resté, *Hernaut de Beaulande* était en alexandrins rimés. — 4° MANUSCRIT CONNU. Le texte en prose d'*Hernaut* ne nous a été conservé que dans le manuscrit de l'Arsenal 3351, anc. B. L. F. 256 (fos 5-33), où il est intitulé : « *L'Istoire d'Hernault et de Millon son frere* ». Ce manuscrit, dont nous avons déjà pu tirer un si grand parti, nous offre le remaniement en prose d'*Hernaut de Beaulande,* de *Renier de Gennes,* de *Girart de Viane,* d'*Aimeri de Narbonne,* de *Galien* et de la *Reine Sibille.* Tous ces Romans nous sont présentés comme appartenant au cycle de Guillaume, et on a sans doute éprouvé quelque peine à y faire rentrer les deux derniers. — 5° VERSIONS EN PROSE. Le manuscrit de l'Arsenal, qui nous offre la plus ancienne version en prose d'*Hernaut,* peut-être considéré comme le type de tous les incunables qui ont pour titre : *Guerin de Montglave,* et qui renferment en réalité les Ro-

ils avaient ensemble couru des aventures dont notre épopée ne nous a point conservé le récit. Mais un jour

mans d'*Hernaut,* de *Renier de Gennes,* de *Girart de Viane,* de *Galien* et la *Chronique de Turpin* en abrégé. C'est ainsi qu'*Hernaut de Beaulande* se retrouve dans les *Guerin de Montglave* de Jehan Trepperet (s. d., mais antérieur à 1511); de Michel Lenoir (1518), de Nicolas Chrestien (s. d.), d'Alain Lotrian (s. d.), de Jehan Bonfons (s. d.) et de Louis Costé (1626), etc. — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *Hernaut de Beaulande* n'a joui d'aucune popularité en France, ni par conséquent à l'étranger. — 7° EDITION IMPRIMÉE. Il est inédit. — 8° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Au siècle dernier, les auteurs de la *Bibliothèque des Romans* (oct. 1778, t. II) ont pris la peine de traduire en style moderne *Hernaut de Beaulande* d'après les incunables précédemment cités. — *b.* C'est nous qui, le premier, avons signalé la version du manuscrit de l'Arsenal, et publié le seul couplet en vers qu'elle renferme (*Épop. franc.*, 1re édition, t. I, p. 508). — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. La version en prose d'*Hernaut de Beaulande* offre tous les défauts des traductions du quinzième siècle : une élégance affectée; un style prétentieux et plein de raffinements; *Amour* mis à la première place; des enchantements et des féeries ridicules; la disparition complète de l'élément héroïque; des sermons, de la morale, de la philosophie, des longueurs désespérantes. Littérature fausse et qui méritait de provoquer les anathèmes ou le dédain de la Renaissance!

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. *Hernaut de Beaulande* ne contient absolument aucun élément historique ni même traditionnel ou légendaire (si ce n'est peut-être les quelques traits qu'on retrouve dans *Girart de Viane*). C'est un roman dans l'acceptation la plus moderne de ce mot, et toutes les péripéties en sont fabuleuses.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° Hernaut de Beaulande est nommé dès le commencement du douzième siècle par l'auteur de la Chronique du faux Turpin, qui, dans son chapitre XIV, lui donne le commandement d'une armée dirigée contre Pampelune.

2° C'est dans *Girart de Viane*, c'est dans ce très-précieux Roman que nous trouvons en réalité la plus ancienne version connue de toute la légende d'Hernaut. Dès les premiers vers de la Chanson attribuée à Bertrand de Barsur-Aube, Hernaut semble jouer le rôle principal; c'est lui qui s'aperçoit le premier de la tristesse de son père Garin et qui lui en demande la cause. C'est lui qui, lorsque ses frères vont attaquer les Sarrasins et que Mille avec Renier se propose d'en tuer deux ou trois, s'écrie : « Et moi, les autres »! Puis il s'en va chercher fortune à Beaulande, au moment même où Renier et Girart partent à la cour de Charlemagne. Ce passage du vieux poëme est on ne peut plus de digne d'attention, et il convient, suivant nous, d'y voir le germe de tout le Roman du quinzième siècle : « Vait s'an Ernalz à Biaulande ou païs, — Une citeit ki molt est signoris. — Com il i vint, si fut mors et finis — Li quens, ses oncles, ke tenoit le païs. — Oiez, seignor, ke Deuz voz soit amins, — Kel aventure k'il avint à marchis. — Il prist moilier ke fut preuz et gentis, — Fille à un duc ki astoit poestis. — De ceste fut li frans quens Aymeris — Ki dou lignaige avoit sor toz le pris. — Si commance la geste. » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 3 r°). Dans cette version remarquez qu'il n'est aucunement question (comme dans le ms. de l'Arsenal) d'une conquête de Baulande sur les Sarrasins; les choses ici sont infiniment plus naturelles, plus simples. Hernaut, d'ailleurs, ne tient pas moins de place dans le reste du

ils se séparèrent; l'un des deux, Mille, alla chercher fortune en Lombardie; l'autre, Hernaut, se dirigea

poëme. Il envoie son fils Aimeri se faire adouber par Charlemagne. Dès qu'on lui apprend l'outrage que Girart a reçu de l'Impératrice, il accourt à Viane *(Girars,* éd. Tarbé, p. 47). Il prend part à toute la guerre de ses frères contre la France; mais, moins implacable que son fils Aimeri, il tombe aux pieds de l'Empereur qu'il vient de faire prisonnier *(Ibid.,* pp. 167-169), et devient un bon serviteur de Charles. Lorsque l'oncle de Roland part pour la grande expédition d'Espagne, c'est à Hernaut et à Renier qu'il laisse le gouvernement difficile de toute l'Italie (*Ibid.,* p. 180). Mille partage à peu près toute la fortune d'Hernaut. Lorsque son frère se dirige vers Beaulande, il prend, lui, le chemin de l'Italie, passe à Rome, conquiert la Pouille, les Romagnes, la Sicile, et devient duc de Salerne. Trois vers suffisent au vieux poëte pour nous raconter ces aventures qui sont le noyau de toute l'histoire de Mille : « Buer i alait; Puelle i ait conquestée, — Toute Romainne et Palerne aquitée. — Puis fuit dus de Salerne. » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 2 v°.)

3° Dans *Doon de Mayence,* poëme du treizième siècle, c'est Garin luimême qui s'attribue la conquête et la possession de la cité de Beaulande : « Quant Garins fu laiens et il fut désarmés, — Il demande le Roy, et il li est monstré. — Quant il le reconnut, si en a ris assés, — Que li sembla musart et si fu tresmués : — « Sire », fet il au roy, « envers moy entendés : — De « Montglane la fort que vous donné m'avés, — La merchi Dex du chiel, j'en « sui sire clamés. — Les felons mescreans ai du resne jetés. *Beaulande la* « *chité as pors de Balesgués — Ay mon frere donnée,* moult est bel oste- « lés, etc. » (*Doon de Mayence,* éd. Pey, p. 244, vers 8080-8089).

4° Nous avons déjà affirmé plus d'une fois que les *Guerin de Monglave* incunables, et en particulier l'*Hernaut de Beaulande* qui en forme la première partie, dérivent du ms. 3351 de l'Arsenal. Et nous en avons déjà donné plus d'une preuve. Il faut, toutefois, remarquer que l'auteur de la version imprimée n'a pas été jusqu'à calquer servilement son texte sur celui de notre manuscrit : il en a emprunté le fonds plutôt que la forme. C'est ce dont on se convaincra aisément par la comparaison suivante entre un chapitre du *Guerin de Montglave* de Nicolas Chrestien (goth. s. d.) et le chapitre correspondant de notre manuscrit :

*Extrait du ms. 3351 de l'Arsenal.*

*Comment Fregonde la pucelle s'enparti de la tour de Belande avecq Robastre qui la perdi en alant en Acquitaine querir Hernault.* Peu de jours passez après ce que Pardigon fut arrivé avecq Robastre, se complaingnirent par leans les ungs aux aultres du noble damoisel Hernault qui tant demouroit. Sy les arraisonna par ung matin Fregonde : « Par Dieux, « beaulx seigneurs », fait-elle, « trop « m'ennuie (si doit il faire à ung chascun « de vous qui ceans estes enfermez « comme moy) que tant demeure Her- « nault, le mien amy, qui, jà a long- « temps, comme il me samble, s'est de « ceans parti pour aler à secours. Et « pour vous esclarcir la cause principale

*Extrait du* Guérin de Montglave *incunable (éd. de Nicolas Chrestien).*

*Comment Fregonde s'en va avec Robastre pour trouver son ami Arnault.* Durant ces choses, Robastre vint devant la belle Fregonde et luy dist : « Belle, je « m'esmerveille moult de Arnault, vostre « amy, qui ne retourne point. Je me « doubte qu'il ait aucun ennuy. Car une « advision m'est aujourd'hui advenue « en mon dormant. C'est que je veoye un « bracquet moult leger qui chassoit en « un boys; deux veneurs venoient après, « tenant chascun un espieu en leur « poing, et assaillent iceluy bracquet. Si « me doubte moult de Arnault. Car je « vous prometz que, s'il eust peu reve- « nir, qu'il fust revenu pour son pesant « d'or. Et si veuil aller en Acquitaine.

vers cette *cité* d'Aquitaine qui avait été, d'après une légende, le berceau de sa race. Car, ainsi que nous

« qui me meult de ce dire, j'ay songié qu'il « avoit encontré deux veneurs [en pas- « sant] par une forest, lesquelz estoient « garnis [d'un] fort espiel et l'assailloient « si desesperanment que trop estoit en « grant dangier .. Si que je vous prie que « par nuit me faciés hors de ceans con- « duire et mener jusques en Acquitaine. « Car tant vous dy que j'aime aussi chier « mourir que ceans plus demourer sans « mon amy veoir, pour ce que trop me doubte de sa personne ». Et quant Pardigon et Robastre entendirent la voulenté de Fregonde, ilz conclurent lors que Robastre la conduiroit et Pardigon garderoit la tour avecq ceulx qui leans estoient (f° 22 v°).

« Et sçauray de Arnault comme il en « va ». Et quand la belle l'ouyt, elle commença moult fort durement à plourer. Et luy dist : « Ha! Robastre, mon « amy, donnez moy un don ».— « Et je le « vous accorde », dit Robastre. Adonc Fregonde l'en remercia et lui dist quelle s'en veult aller avec luy, etc., (f° XX r° et v°.)

5° Une dernière déformation, un dernier outrage, attendait cette malheureuse légende qui ne nous apparaît d'ailleurs, sous une forme vraiment épique, que dans *Girart de Viane*. Nous ne pouvons résister au désir de citer ici la *Bibliothèque des Romans* qui n'a jamais été si grotesquement prétentieuse que dans l'analyse d'*Hernaut de Beaulande :* « Florent, qui eût bien autant aimé avoir [Arnaud] pour gendre que Hunaut, pourvu qu'il eût également pris le turban, proposa au marabou de se charger de cette conversion. Celui-ci accepta la commission avec plaisir et répondit sur sa barbe qu'il s'en acquitteroit parfaitement. Le sultan le fit donc conduire à la tour où étoit enfermé Arnaud; et comme les gardes ne connoissoient pas l'entrée secrette par où passoit Frégonde, ils le descendirent avec des cordes jusques dans le caveau qui renfermoit le Prince. Arnaud n'avoit jamais vu Robastre, qu'il ne connaisoit que par le récit que lui avoit fait le duc Guerin, son père, des exploits de ce brave et terrible fils de Malembrun. A l'aspect de cette énorme figure qu'il voyoit descendre dans sa prison, il prit une torche pour reconnoître ce que c'étoit ; le feu prit à la barbe de Robastre, dont la moitié brûla en jetant une fumée épaisse qui remplit tout le caveau. Le géant, en faisant une grimace affreuse, l'étouffa promptement avec ses mains, et, se trouvant enfin sur le pavé du souterrain, il courut les bras ouverts, et enleva tendrement Arnaud à quatre pieds de terre, en serrant contre ses joues le reste de sa barbe brûlé. « Fils du noble Guérin », lui dit-il, « prends « courage; je suis Robastre et je viens pour te délivrer ». Arnaud, connoissant alors l'ancien compagnon d'armes de son père, l'assûra de son amitié, et alloit lui faire le récit de ses malheurs ; mais, au seul nom d'Hunaut, l'hermite l'interrompit : « Mon ami », lui dit-il, « ne crains plus rien de ce traî« tre ; je l'ai envoyé en Paradis, où ce coquin ne méritoit guère d'aller; mais, « quand on a embrassé mon état, il faut faire du bien quand on en trouve « l'occasion. Je l'ai confessé et assommé. Ne songeons plus qu'à te tirer d'ici ». Les pages sont toujours malins; un petit Icoglan (page mulsuman), prêtant l'oreille à la grille par laquelle Robastre étoit descendu, entendit toute la conversation, et, ayant bien reconnu que l'hermite n'étoit point du tout mahométan, il alla en avertir Florent. Le sultan, furieux, vouloit d'abord faire mourir le faux Derviche; mais, faisant réflexion qu'il étoit déjà dans le cachot, il prit le parti de l'y laisser et se contenta de lui envoyer un vilain eunuque qui, lui jetant un morçeau de pain noir, lui adressa ces douces paroles : « Tiens, chien de chrétien, qui contrefais le Derviche, en voilà plus qu'il « n'en faut pour ta nourriture jusqu'à ce que tu sois empalé ». A ce mot

l'apprend de nouveau le consciencieux romancier du quinzième siècle : « Aquitaine *pour lors* estoit cité [1] ».

Arrivée d'Hernaut dans la cité d'Aquitaine. Le bâtard Hunaut conspire contre lui.

Le prince de cette ville était, quelques mois auparavant, le frère même de Garin de Montglane, ce Gérin dont nous avons essayé plus haut de mettre en lumière l'histoire assez effacée. Mais Gérin venait de mourir, sans laisser d'enfants légitime. Un bâtard, Hunaut, s'était entendu (chose odieuse autant que bizarre) avec les propres frères de la veuve pour mettre la main sur l'héritage du mort. C'était un attentat à la justice ; c'était encore un préjudice fort grave qui était fait aux enfants de Garin de Montglane, et, en particulier, à notre Hernaut [2].

Hernaut était pauvre, comme ses frères. A peine arrivé dans la cité d'Aquitaine, il s'y logea fort humblement dans une auberge. L'hôtesse se montra pour lui très-expansive, et lui raconta longuement l'histoire du bâtard qui venait de succéder à Gérin : « Et pour-« tant », dit-elle, « ce n'est pas le véritable seigneur « de la terre ». — « Le véritable seigneur » ! s'écrie alors notre héros : « il est devant vous ». — « Quel est donc « votre nom » ? — « Je m'appelle Hernaut, et suis le fils

d'empalé, Robastre vit bien qu'il étoit découvert, et en parut aussi affligé que du mauvais repas qu'on lui proposoit de faire : mais Arnaud le rassura en lui promettant qu'ils auroient cette nuit même un très-bon souper. Effectivement, avant minuit, la porte secrette du souterrain s'ouvrit, et Frégonde arriva suivie de son esclave chargée d'une triple provision de vivres et de bouteilles. Les deux amans mangèrent avec quelque modération ; mais Robastre acheva de consommer les provisions sans penser à en laisser le moindre morceau à l'esclave qui les avoit apportées. Il ne réserva que la valeur d'un seul gobelet d'eau, et expliqua après le souper à la Princesse l'usage qu'il en vouloit faire : c'étoit de la baptiser et de la marier tout de suite avec Arnaud, persuadé qu'elle avoit été assez instruite par le jeune Duc. « *Crescite et multiplicamini* », dit-il, en leur donnant la bénédiction nuptiale ; « c'est, ma foi ! le seul mot de latin que je sache : réfléchissez là-dessus une « couple d'heures ; pendant ce temps, le geôlier et moi, nous allons faire une « expédition après laquelle je viendrai vous retrouver » *(Bibliothèque des Romans,* octobre 1778, t. II, pp. 31-34).

1. *Hernaut de Beaulande,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 5. — 2. *Ibid.*, f° 5.

II PART. LIVR. II. CHAP. VII.

« aîné de Garin de Montglane [1] ». L'hôtesse se récrie et admire ; mais, comme nous le dit notre vieil auteur, « elle estoit du lignage aux femmes du costé de la bouche ». Voilà un secret qu'elle n'est point de force à garder. Vite, elle va conter la chose à une voisine. Il lui tarde que « Gautier et Thevenault le sachent comme elle » ; puis, vingt autres, puis cent autres. « *Aussi bien le cella, puisque dire le fault, — Que prestre son sermon quant est en l'escaffault* [2] ». Les voisins chuchotent, ils s'assemblent. Les commères surtout sont en émoi : « Catherine, Mahault, Isabelle, Perrette, Gertrude et Guinehault » s'approchant l'une de l'autre : « Il paraît que notre vrai seigneur est ici », dit l'une. — « Il s'appelle Hernaut », dit l'autre. — « Il est jeune et beau », dit une troisième. On parle d'abord tout bas ; puis, un peu plus haut ; puis, c'est un cri universel, et le peuple tout entier vient sous les fenêtres d'Hernaut, criant : « Nous voulons, nous « voulons voir notre nouveau seigneur ». Et déjà ils ajoutent : « Nous n'obéirons plus au Bâtard ». Tout à l'heure ce n'était qu'une émeute : il semble que nous allons maintenant assister à une révolution. Cette scène est vivante et a été très-finement rendue dans le poëme du quatorzième siècle dont nous ne possédons qu'un fragment [3]...

Cependant tout ce bruit est depuis longtemps arrivé aux oreilles du Bâtard, qui a, en un instant, compris le danger de la situation que lui crée le nouveau venu, le fils de Garin. Il compose son visage; il va trouver Hernaut, le sourire aux lèvres et les bras tout grands ouverts ; il le serre contre son cœur et lui fait mille pro-

1. *Hernaut de Beaulande,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 5. — 2. *Ibid.*, f° 6 v°. Nous avons déjà publié le couplet en vers. (*Épop. franç.*, 1re éd., I, 508.) — 3. *Ibid.*, f° 7.

testations de dévouement : « Cette terre est à vous », lui dit-il hypocritement. Il ne sait comment s'humilier devant lui, et ne rêve cependant qu'aux moyens de le trahir.

« Ne pensez-vous pas à vous marier »? dit un jour le traître à notre héros. Et il ajoute : « Dans la cité de « Beaulande, règne un roi païen nommé Florent qui a « la plus belle fille du monde. On l'appelle Frégonde : « elle est chrétienne et croit au vrai Dieu, sans que son « père en sache rien, Il est certain que vous en devien- « drez amoureux ». Hélas! le pauvre Hernaut n'a pas besoin d'attendre si longtemps pour aimer Frégonde ; il est déjà très-enflammé pour cette admirable pucelle, et s'écrie : « Je veux partir ». — « Et où irez-vous ainsi »? — « A Beaulande ». — « J'irai avec vous ». Ils partent ensemble[1], mais Hernaut est jeune et sans expérience. Il se confie à son ennemi mortel et ne sait pas que le Bâtard va le livrer pieds et poings liés au roi païen de Beaulande. Si Dieu ne veille sur lui, il est perdu.

## II.

Amours d'Hernaut et de Frégonde. Captivité du fils de Garin chez les païens de la cité de Beaulande.

Quand Frégonde et Hernaut se virent pour la première fois dans le palais de Beaulande, ils rougirent tous deux. Le jeune chrétien avait besoin de cet amour naissant pour apaiser la colère qu'avait allumée, dans son âme croyante, le spectacle de la statue de Mahomet et du culte païen. Mais, une fois Frégonde entrevue, Hernaut ne se scandalisa plus de ces pompes de l'erreur. Et ils se mirent à parler très-doucement tous deux[2].

1. *Hernaut de Beaulande,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 8.— 2. *Ibid.*, f° 9.

Cependant le Bâtard se penchait à l'oreille de Florent, et lui disait : « Débarrassez-moi de cet Hernaut, « et je vous ferai hommage de la terre d'Aquitaine. « N'oubliez pas que son père Garin a jadis mis à mort « votre oncle Gaumadras. Tuez-le [1] ».

Frégonde et Hernaut étaient fort occupés à se dire de charmantes paroles, quand le roi païen troubla cet entretien en mettant brutalement la main sur le jeune homme : « Qu'on le jette en prison », dit-il. Tout sembla fini, en un instant, pour le fils de Garin [2].

Pour le Bâtard, il reprit le chemin d'Aquitaine, rongé par le remords, et se perdit un jour dans un grand bois. Or c'était dans cette forêt, ignorée du monde entier, que s'était réfugié le géant Robastre pour expier ses fautes et racheter tout le sang qu'il avait répandu. Il avait eu le courage de se séparer de sa fameuse cognée et de se faire ermite loin de tous les hommes : oui, loin de Garin qu'il avait si bien servi, loin de l'enchanteur Perdigon qu'il avait tant aimé. Ce rude soldat, ce brutal était devenu un saint, et remplissait ce bois de ses prières [3]. L'ennemi d'Hernaut se trouve donc en présence de Robastre l'ermite, et cette vue renouvelle tous ses remords : « Je suis le « dernier des pécheurs », dit-il. Alors, d'une voix fort onctueuse, le géant fait un beau sermon à ce coupable qui s'accuse et s'humilie : « La bonté de Dieu est si « grande ! Confesse-toi ». Le Bâtard s'agenouille, déjà tout contrit : il raconte l'odieuse trahison dont il est l'auteur, et dont Hernaut vient d'être victime. A ces mots, le confesseur change de visage : « Eh quoi » ! dit-il, « c'est ainsi que l'on menace la vie du fils de ce Garin « dont j'ai si longtemps été le compagnon et l'ami » !

1. *Hernaut de Beaulande*, ms. de l'Arsenal 3351, f° 11. — 2. *Ibid.*, f° 11 v°. — 3. *Ibid.*, f° 13.

Le rouge lui monte à la face; il se redresse, terrible, et arrachant une énorme branche d'arbre qu'il brandit formidablement : « Fais ton acte de contrition », dit-il à son pénitent, « et courbe la tête. Tu vas recevoir « l'absolution ». Alors, rassemblant toutes ses forces, il assène sur la tête du misérable un coup, un seul coup de bâton, et le tue sur place [1]. C'est ainsi qu'on assomme les bœufs... et que Robastre châtie les traîtres.

Cette exécution débarrasse la terre d'un félon, mais ne délivre point le pauvre Hernaut. « Les enchante-« ments de Perdigon vont nous être absolument né-« cessaires », se dit Robastre, « et il me faut avant « tout courir à la recherche de Perdigon ». Il part, et trouve le magicien qui, lui aussi, a été saisi d'un repentir soudain, et s'est bâti un ermitage au fond d'un bois. La poésie du moyen âge s'est souvent servie des sorciers et de la sorcellerie; mais elle a compris qu'il y a dans ce merveilleux plus d'un élément condamnable, et Perdigon n'est pas le seul de nos enchanteurs épiques qui se soit imposé une longue expiation pour effacer le crime de ses sortiléges. L'ami de Robastre, d'ailleurs, paraît converti plus profondément que lui : étant plus intelligent, il est plus pieux, et ce n'est pas lui qui aurait eu l'infamie de déshonorer un sacrement en égorgeant un homme à genoux, pénitent et désarmé. Même il a fait un vœu solennel : celui de ne jamais reprendre son métier de magicien. Robastre s'indigne; sa grosse intelligence de géant ne lui permet pas de saisir comment on peut préférer Dieu au fils de Garin. Voyant que l'enchanteur ne veut pas le suivre ni travailler avec lui à la délivrance d'Hernaut, il se dispose à le tuer et à en faire un martyr : « Mais »,

1. *Hernaut de Beaulande*, ms. de l'Arsenal 3351, f° 13 v°.

II PART. LIVR. II. CHAP. VII.

pense-t-il, « il se ravisera peut-être ». Encore furieux, il le quitte, et se dirige à marches forcées vers la cité de Beaulande. Y arrivera-t-il à temps [1]?

## III.

Le géant Robastre et l'enchanteur Perdigon travaillent à la délivrance d'Hernaut.

Les bourgeois de la ville où régnait Florent aperçurent un jour à leurs portes un mendiant de taille gigantesque qui, d'une voix lamentable, leur demandait l'aumône au nom de Mahomet. C'était Robastre. Tout d'abord, il chercha à se ménager un entretien avec Frégonde, afin de conspirer avec elle contre leurs ennemis : il y parvint sans trop de peine. Mais le difficile était de réunir le géant avec Hernaut. Toutefois : « Femme vient à bout de tout », dit assez niaisement notre romancier ; et, en effet, le fils de Garin se trouva un jour en présence de Robastre et de la fille de Florent : la joie du chevalier et de la pucelle fut profonde et délicieuse. Ils se montrèrent surtout ravis de la mort du Bâtard, et ne désespérèrent pas de l'avenir [2].

Dans la ville de Beaulande, il y avait une tour véritablement imprenable, où Florent avait enfermé depuis longtemps cinquante marchands chrétiens [3]. Robastre va trouver ces prisonniers, les encourage, les excite contre Florent. Puis, Hernaut est définitivement mis en liberté et marche à la tête de la petite troupe. Avec une témérité singulière, ils entrent dans le palais du roi, massacrent les païens sur leur passage, tuent les enfants, les vieillards et les femmes, pillent le trésor, mettent tout à feu et à sang : Florent n'échappe à leur

1. *Hernaut de Beaulande,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 14 v°. — 2. *Ibid.*, f° 15 v°. — 3. *Ibid.*, f° 16 v°.

rage qu'en se jetant par la fenêtre [1]. Après cette rapide et sanglante exécution, nos chrétiens se précipitent dans la forteresse et s'y enferment, décidés à s'y défendre héroïquement, à s'y défendre jusqu'à la mort. Hernaut seul en sort secrètement, et va chercher du secours à Aquitaine [2]. Encore un voyage périlleux, et l'on peut douter que Frégonde revoie jamais son meilleur ami!

Cependant il est d'abord fort bien reçu dans sa ville: le châtelain et les quatre échevins vont solennellement à sa rencontre, et le conduisent en pompe à son palais. La popularité s'attache plus que jamais au nom du nouveau, du légitime seigneur [3]. Mais la popularité est chose, hélas! bien fugitive. Les deux oncles d'Hernaut, Fromont et Foucart, cherchent à changer les sentiments de la foule: « Celui que vous acclamez ainsi », disent-ils, « n'est qu'un assassin; il a tué le Bâtard, il « est couvert de sang ». Puis, procédant par d'hypocrites suggestions: « Qui vous dit, après tout », ajoutent ces deux traîtres, « que ce soit vraiment là le fils de « Garin »? Déjà, dans le peuple, on hésite, on doute, on chuchote. « Qu'on l'emprisonne », achèvent Fromont et Foucart. Et le peuple laisse faire, tout près peut-être d'applaudir... [4].

Hernaut bondit de colère: « Que je sois le fils de « Garin, c'est ce que je prouverai en champ clos, la « lance au poing. Voici mon gage ». Le peuple change une seconde fois d'opinion, et commence à se sentir repris pour Hernaut de je ne sais quelle sympathie. On fixe le jour du combat: « Ah »! se dit le jeune prisonnier, « si Frégonde, si Robastre étaient là »! Et il attend [5].

Perdigon, cependant, n'a pas tardé à faire quelques

1. *Hernaut de Beaulande*, ms. de l'Arsenal 3351, fº 16 vº. — 2. *Ibid.*, fº 17 vº. — 3. *Ibid.*, fº 18. — 4. *Ibid.*, fº 19 vº. — 5. *Ibid.*, fº 19 vº.

réflexions dans son ermitage; le souvenir de Garin, doux et puissant, lui est revenu au cœur : « Je l'aimais « tant, et j'aimais tant Robastre »! Il se prépare alors à quitter sa retraite, et n'est pas loin déjà de se décider à violer son vœu. Car il le voit bien : la magie ne sera pas de trop pour hâter les péripéties de ce drame qui se traîne en longueur [1]. Le voilà sous les murs de Beaulande, au bas de ce donjon où les chrétiens se sont fortifiés. On prend cet inconnu pour un espion; on le mène devant le roi païen; on l'emprisonne : il va mourir. Mais c'est alors que l'enchanteur se réveille sous le pénitent : Perdigon prononce quelques mots, et, aussitôt, toutes les portes s'ouvrent devant lui. Il passe irrésistiblement à travers tous les obstacles, et arrive ainsi dans la forteresse, où Robastre et Frégonde pensent se pâmer de joie en le voyant [2]. Avec un tel allié, leur victoire n'est pas douteuse. Perdigon, d'ailleurs, leur prouve une seconde fois qu'il n'a point perdu son ancienne puissance : soudain, la tour de Beaulande paraît en flammes, et l'incendie semble se communiquer à toute la ville. Les bourgeois s'agitent, on crie, on se hâte. Mais en un instant le charme cesse, le feu s'éteint, et les maisons, ô prodige! sont blanches et entières : elles n'ont pas même été touchées [3].

Il est temps de s'occuper d'Hernaut, qui n'est pas encore revenu d'Aquitaine et qui, peut-être, court les plus grands dangers loin de ses défenseurs les plus dévoués : Robastre et Frégonde vont partir pour le rejoindre. A travers toute l'armée païenne que les enchantements de Perdigon ont endormie, les deux voyageurs passent, libres et joyeux. Ils sont bientôt

1. *Hernaut de Beaulande*, ms. de l'Arsenal 3351, fº 20 vº. — 2. *Ibid.*, fº 21. — 3. *Ibid.*, fº 22.

loin de Beaulande, et cheminent en pensant à Hernaut... [1].



IV.

Hernaut demeure en possession des deux cités d'Aquitaine et de Beaulande; il épouse Frégonde et engendre Aimeri.

La route fut pénible. A quelques lieues d'Aquitaine, un chevalier s'éprit de la beauté de cette voyageuse inconnue qu'accompagnait une sorte de rustre énorme et farouche. Il espérait l'enlever aisément: mais Robastre prit son tinel et le fit si bien tournoyer que le chevalier et ses compagnons s'enfuirent; quinze des agresseurs restèrent sur le carreau [2]. Toutefois Frégonde, à partir de ce jour-là, revêtit des habits d'homme [3]. Quant au géant, il chercha en vain un hôtel dans toute la cité d'Aquitaine et ne trouva d'asile que chez un charbonnier; encore le pauvre homme tremblait-il de tous ses membres en lui ouvrant sa porte, et s'empressa-t-il d'aller, blême de peur, avertir le châtelain de l'arrivée de cet hôte étrange. « Qui êtes-vous »? demanda le châtelain au nouveau venu. — « Je m'appelle Robastre et cherche Hernaut ». La réponse était franche et ravit le châtelain qui était, en secret, tout dévoué au fils de Garin. Par malheur, Frégonde s'était perdue en route; et, si vive que fût la joie d'Hernaut à la vue de Robastre, elle en fut singulièrement empoisonnée [4].

« C'est moi qui suis l'auteur de la mort du Bâtard », dit un jour Robastre aux seigneurs d'Aquitaine, et il leur raconta tout au long l'histoire de la confession et de la mort du misérable : « Puisque c'est là le coupable », répondirent les oncles d'Hernaut, « qu'on le jette aussi

1. *Hernaut de Beaulande*, ms. de l'Arsenal 3351, fº 22 vº. — 2. *Ibid.*, fº 23. — 3. *Ibid.*, fº 24. — 4. *Ibid.*, fº 24.

en prison [1] ». C'est ainsi que les affaires de notre héros empiraient tous les jours; c'est ainsi qu'il perdait l'une après l'autre toutes ses espérances. Quant à Frégonde, elle ne reparaissait pas.

Le jour du combat arriva. Le châtelain et les échevins de la ville choisirent Robastre pour tenir le champ contre les ennemis d'Hernaut. Le géant sortit de prison, objet de la curiosité et, bientôt de l'enthousiasme universel. Sa tête seule était armée; dans ses rudes mains il balançait un énorme bâton. On rit d'abord de cette arme primitive; mais on ne devait pas rire longtemps. Car, à peine arrivé dans la lice, cet autre Renouart tomba sur Fromont et l'assomma, tomba sur Foucart et le renversa : la lutte ne dura qu'un instant. Cette fois, et comme il n'y avait plus aucun risque à courir, le peuple tout entier se prononça très énergiquement en faveur du fils de Garin. On le délivra, on le fêta, on l'acclama [2]. Perdigon et les chrétiens de Beaulande allaient eux-mêmes être mis en liberté [3]. Quant à Frégonde, elle ne reparaissait pas.

Tout à coup, on entend un grand bruit aux portes de la ville; à quelque distance on aperçoit une vaste armée. Les hauberts étincellent, les gonfanons flottent au vent. C'est l'oncle d'Hernaut, Anthiaume, et c'est son frère Mille qui viennent à son secours, un peu tard. Ils arrivent de Pavie, et Mille en est parti au moment même où il allait épouser la fille du duc de Calabre : ce qui relève encore son dévouement fraternel.

Mais qui donc a prévenu le duc Anthiaume et Mille lui-même du danger que courait leur frère dans la cité d'Aquitaine? Quel est l'ami inconnu qui a franchi une aussi longue distance pour aller réclamer ce se-

1. *Hernaut de Beaulande,* ms. de l'Arsenal 3351, f° 26. — 2. *Ibid.*, f° 30. — 3. *Ibid.*, f°s 31 v° et 33 r°.

cours? C'est une jeune fille portant des vêtements d'homme; c'est celle que vous voyez là, tout éblouissante de beauté, entre Mille et Anthiaume. Pouvez-vous le demander? c'est Frégonde [1].

On la maria avec Hernaut, dans la cité de Beaulande définitivement conquise [2], et le premier fils qu'ils engendrèrent fut cet Aimeri de Beaulande qui devait si glorieusement changer de nom et s'appeler un jour Aimeri de Narbonne.

1. *Hernaut de Beaulande*, ms. de l'Arsenal 3351, f^os 27 r°, 29 v°, 31 v°, 32 r°. — 2. *Ibid.*, f° 33 r°. Mille, le frère d'Hernaut, retourna à Pavie près d'Anthiaume, son oncle, et épousa bientôt « la demoiselle de Pouille ». Notre Roman en prose se termine par cet *explicit* : « *Cy fine l'histoire d'Hernaut et de Millon son frere* ».

# CHAPITRE VIII.

## LE PÈRE DE GUILLAUME.

Girart de Viane (seconde partie).

---

## I.

Analyse de *Girart de Viane* (2e partie).

Arrivée au palais de Viane d'Aimeri, fils d'Hernaut de Beaulande.

Un jour Girart était dans son palais de Viane et s'appuyait aux riches fenêtres, laissant errer son regard sur le chemin qui conduit à Laon. Près de lui était assise sa femme, la belle Guibourc, sœur du roi Othon; à leurs pieds jouaient deux petits enfants qui se nommaient Othon et Savari. Tout à coup, dans la vallée, entre deux tertres, Girart aperçut, sur un mulet d'Aragon, un beau damoiseau, dont la selle et le frein étaient d'or, jeune, fier, admirable. Deux autres *varlets* étaient avec lui.

Le damoiseau mit pied à terre au bas du château de Viane, et Girart, sans trop savoir pourquoi, sentit soudain tout son sang lui battre au cœur. Qui donc était cet inconnu?

Le beau jeune étranger portait sur son poing un épervier plus blanc *que n'est foille d'aubrier;* il entra d'un pas ferme dans le donjon, comme si c'était là son propre palais [1]. Girart s'étonna : « Je veux », dit-il, « lui

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 43.

« parler le premier ». Le damoiseau franchit la porte du château, traverse les longues salles, passe à travers cent sergents et écuyers qui ne lui disent pas une parole. Il les regarde, il s'indigne : « J'ai de quoi me « faire héberger ailleurs », leur dit-il, « et je possède « quinze livres d'or ». Et comme ils ne répondent rien, il les insulte : il les traite de *licheors,* de *losangiers,* de *pautonniers.* Caché dans un coin, le seigneur de Viane avait grand'peine à s'empêcher de rire.

« Ne serais-tu pas un jongleur »? lui dit le Duc. « Dis-nous une chanson, et je te donnerai ma pelisse « d'hermine ». Alors on vit l'inconnu prendre soudain un visage irrité, rougir, trembler, exciter son épervier et le jeter à la tête de Girart, qui eut bientôt le visage tout en sang et ne put supporter tranquillement cette dernière *enfance :* « Qu'on pende ce glouton », s'écria-t-il. — « Arrière, arrière, garçons »! répondit le nouveau venu d'une voix terrible. « Vous ne savez donc « pas qui je suis? Je m'appelle Aimeri, fils d'Hernaut de Beaulande, neveu de Girart de Viane. Arrière [1] »! Tout aussitôt, Girart court vers son neveu, qui vient de se faire connaître, il le serre dans ses bras, il lui baise la bouche et le menton : « Mon neveu », dit-il, « vous êtes vraiment de la famille, et vous avez un « cœur de baron [2] ».

C'est ainsi que Girart vit pour la première fois et apprit à connaître son neveu Aimeri, qui depuis... Mais alors il n'était encore qu'un damoiseau presque imberbe, et déjà plein de fierté [3].

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 44-46. — 2. *Ibid.*, p. 46. — 3. ARRIVÉE D'AIMERI AU FALAIS DE VIANE. (*Traduction littérale*). Un jour Girart était en sa maison. — De ses fenêtres si richement façonnées, — Il regardait le chemin qui conduit à Laon. — Soudain, entre deux tertres, au milieu d'un val profond, — Il voit venir rapidement un damoiseau : — Deux compagnons sont avec lui ; — Chacun chevauche sur un mulet d'Aragon. —

## II.

Grande guerre entre Charlemagne et les fils de Garin :

« Je veux aller à Paris, je veux aller voir le grand « empereur Charles ». Ainsi parla notre Aimeri à son oncle Girart, moins d'un an après son arrivée. Il s'en-

Les arçons de leurs selles sont tout dorés, — Avec des fleurs peintes tout autour, — Et de leurs freins les boutons sont d'or. — Ils descendent sous la tour, au perron, — Laissent leurs mules et les confient à Guyon — Qui est le portier de monseigneur Girart ;— Puis, montent d'un pas rapide les degrés. — L'un d'eux s'appelle Aimeriet. — C'est lui qui est entré le premier dans le maître-donjon. — Girart le voit, et commence à changer de visage : — Car l'enfant avait un air de famille.

Aimeriet monta à la chambre haute — Et fit [ainsi] son entrée dans le grand et riche palais. — Sur son poing portait un épervier — Plus blanc que feuille de peuplier blanc.— Le duc Girart agit en chevalier de prix. — Quand voit venir Aimeriet, le fier, — Il appelle tous ses barons chevaliers : — « Seigneurs », leur dit-il, « cessez maintenant tout ce tumulte. — Je vois ve- « nir un léger damoiseau — Qui regarde souvent sur son poing l'épervier. « — Faites en sorte que sergent ni écuyer — N'aille aborder ce valet. — « Car je désire être le premier à lui parler ». — « Il en sera comme vous « voudrez », répondent-ils. — C'est alors que le valet monta à la chambre haute — Et commença à crier à haute voix : — « Que le Seigneur Dieu, qui « doit tout juger, — Conserve et garde tout ce fier baronnage ! — Lequel de « vous est mon seigneur Girart, le guerrier, — Le gentilhomme que j'ai « tant entendu vanter » ? — Ecuyers et sergents ne sonnent mot — Et baissent leurs visages, — Aimeri le vit, Aimeri entre en grande colère — Et, dans sa rage, se prend à les insulter : — « Fils de putains, lâches et misé- « rables, — Maudit soit celui qui vous a donné ce mot d'ordre, — Quand je « vous vois, pour moi seul, vous mettre en tel émoi ! — Mais sachez que je « possède encore quinze livres d'or, — Avec lesquelles je me ferai héberger « dans ce bourg, — Oui, oui, malgré vous tous, méchants garçons et pol- « trons que vous êtes. — Car vous m'avez tout l'air de fourbes et de gloutons, « — Et plus n'aurai de joie avant de m'être vengé de vous » ! — Girart entend Aimeri, et en rit volontiers : « Qui es-tu, frère » ? lui dit-il ; « ne me le « cache point. — Ces gens que tu vois sont des hommes puissants très-occu- « pés à plaider — Une grande affaire qui va être jugée. — Ils se soucient « fort peu de tes menaces. — Parle, dis ta parole. Je t'offre un gîte chez « moi, — Et tu reviendras à la cour pour ton repas. — Si tu es jongleur, tu « feras ton métier. — Si tu cherches acheteur pour ton épervier, — Je t'en « ferai donner une bonne somme ». — Girart alors appelle son maître dépensier : — « Mets-moi son épervier sur cette perche. — Il ne sait pas « seulement le tenir ni le donner ».— Aimeri l'entend, et pense devenir fou de rage : — « Fils de putain, glouton et lâche, — Mon père, qui s'appelle Her- « naut le guerrier, — N'a jamais fait si pauvre métier. — Mais jamais [en « vérité] je ne pourrai dire et avouer — Que cet homme-là soit mon oncle, — « Et je m'en vais de ce pas retourner — Vers Hernaut de Beaulande ».

Quand Girart entend le damoiseau, — Il l'excite, tant qu'il peut, pour le

rôle important qu'y joue Aimeri.

nuyait à Viane, et partit [1]. C'était toujours la même jeunesse, volontiers imprudente; c'était toujours la même ardeur, facilement insolente et présomptueuse; c'était toujours le même sang, bon, généreux, ardent, désireux de se répandre. Certes, il était d'avance très-dévoué au roi de Saint-Denis, mais à la condition qu'il ne lui refuserait aucune de ses demandes et ne se mettrait pas en travers de sa jeune ambition. Ils se ressemblent tous, ces héros de la geste de Garin. *Ains roi de France il ne vorent boisier :* oui, mais pourvu que le roi de France aille au-devant de leurs moindres désirs et s'abaisse profondément devant eux. Tels ont été, en réalité, les grands vassaux des neuvième et dixième siècles, ou du moins les meilleurs d'entre eux. Que penser des autres?

Sur le chemin d'Aimeri s'embusquent des brigands, des voleurs de grand chemin, un Gilbert, un Gautier. Le jeune homme se jette sur eux et les tue. Et c'est couvert de ce sang vil, si courageusement répandu, que le fils d'Hernaut se présente devant l'Empereur : « Salut »! dit-il, « au meilleur roi de la chrétienté. Je

faire parler; — Car il sent bien qu'il a le cœur un peu fier : — « Allons, al« lons », dit-il, « un air de vielle, — Et si tu es jongleur, dis-nous une « chanson : — Je te donnerai ma pelisse d'hermine — Et tout le monde « ici te fera quelque don ». A ces mots, il n'est pas d'homme plus triste qu'Aimeri; — De colère, son visage prend la couleur d'un charbon, — Et, dans sa rage, il s'écrie de sa plus haute voix : — « Par l'Apôtre », dit-il, « qu'on « invoque [à Rome] aux prés de Néron, — Il est un métier que nous savons « faire, — Et, bon gré mal gré, vous l'éprouverez tout à l'heure ». Alors il lève en haut son épervier — Et le lance sur Girart qu'il frappe à la croix du front. — Il lui met en sang la bouche et le menton, — Et sa pelisse d'hermine, par devant. — Et Girart de s'écrier : « Prenez-moi ce glouton — Et qu'on me « le pende à une fourche »! — Plus de soixante hommes se jettent sur Aimeri.— « Arrière, gloutons, arrière »! dit-il.— « Je suis fils de monseigneur « Hernaut le baron; — Je suis le neveu de Girart, c'est chose bien connue. « — Et d'ailleurs, j'ai là mes lettres dans un *karillon* ». — Girart l'entend, et vite court vers lui, — Il le prend entre ses bras, l'élève jusqu'à lui, — Lui baise la bouche et le menton : — « Neveu Aimeri », dit-il, « vous avez « un cœur de baron : — Vous êtes bien de la famille »! (*Girart de Viane*, Bibl. Nat. fr. 1448, fº 10.)

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 47.

« m'appelle Aimeri ; je suis le fils du seigneur de Beau-« lande et le neveu de Girart [1] ». Or l'Impératrice était là, celle dont Girart avait refusé la main, celle qui avait jadis fait baiser son pied nu au duc de Viane. Bien que femme, elle avait su jusque-là garder le secret de cette honte qu'elle avait fait subir au fils de Garin ; elle avait contenu les empressements de sa langue. Mais, en vérité, sa vengeance n'était pas complète. Girart, après tout, ne connaissait pas son déshonneur ; il ignorait qu'il se fût humilié, qu'il se fût avili jusqu'à rendre hommage à une femme, et à une femme qu'il méprisait. Il fallait qu'il connût enfin le trait empoisonné dont il avait été percé...

C'est alors que la Reine prit à part le jeune Aimeri ; c'est alors que, savourant lentement sa vengeance, elle raconta au neveu de Girart toute l'histoire de l'hommage rendu par le duc de Viane, et du pied qu'il avait baisé, et de cette humiliation qu'il avait dû subir [2]. La reine s'imaginait sans doute que notre héros entendrait ce récit sans frémir, que son sang ne bondirait pas dans ses veines, qu'il supporterait tranquillement le déshonneur de toute sa race. Elle ne savait pas ce qu'était cette geste de Garin, elle ne connaissait pas la nature particulière de ce sang de baron. Aimeri se leva, terrible : « Si vous avez fait cela, madame », dit-il, « ce fut *putage* ». Et, farouche, il lui jette un couteau à la tête. Il s'évertue, il veut l'assassiner sur place. On le retient, et alors, comme un fou : « Partons », dit-il. Il part, et, sans s'arrêter, il court, il vole à Viane [3]. On le vit franchir, bride abattue et furieux, cette même route qu'il avait tout à l'heure suivie en souriant et plein d'espérances.

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 47 et 48. — 2. *Ibid.*, pp. 49, 50. — 3. *Ibid.*, p. 51.

« Girart, où est Girart »? dit-il en posant le pied sur le seuil de ce donjon où il avait passé un si joyeux hiver. Son oncle arrive : « La Reine », reprend-il, « vous a déshonoré, vous et tout notre lignage ». Et il se met à répéter longuement l'histoire de l'hommage et des représailles de l'Impératrice. « J'ai fait tout « mon possible pour la tuer ». Girart alors pense devenir fou : » La guerre »! s'écrie-t-il, « la guerre avec « la France [1] »!

« Nous sommes quatre frères », ajoute le duc de Viane : « il faut associer contre l'Empereur tous nos « efforts. Allons rapidement chercher les secours d'Her- « naut, de Mille et de Renier ». Il se met en route : « Tu m'accompagneras, Aimeri ». Et ils chevauchent sur le chemin de Gennes, fiévreux, colères, insensés. Ils entrèrent un soir dans la ville de Renier ; ils descendirent à la porte de son palais *plenier*. Le premier mot que le duc de Gennes leur adressa n'est pas loin du sublime, tant il est naturel. Il y a plusieurs années qu'il n'a vu son frère, il n'a peut-être jamais vu Aimeri, et tout d'abord il leur dit : « Voyez le beau fils que j'ai de « ma femme ». O cœurs de père, cœurs naïfs ! « Com- « ment s'appelle-t-il »? demande complaisamment le duc de Viane. — « Olivier ». — « Il a l'air fier », répond « Girart, il me ressemble ». Scène digne d'Homère [2].

Et, en effet, c'était là ce grand et doux Olivier, qui fut d'abord l'ennemi, puis l'ami ou plutôt le frère de Roland ; qui, noyé dans son sang sur le champ de bataille de Roncevaux, fut l'un des trois derniers survivants de toute l'armée chrétienne, de toute cette légion de martyrs ; qui, martyr lui-même, criblé de cent blessures, le corps traversé de quatre lances, lutta encore,

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 51-53. — 2. *Ibid.*, pp. 53-54.

sublime, et se débattit victorieusement contre des milliers de païens; qui eut enfin l'insigne honneur d'avoir son oraison funèbre prononcée par Roland lui-même, par Roland agonisant!

Mais Aimeri et Girart ne s'arrêtèrent pas longtemps à contempler la beauté d'Olivier; ils remontèrent à cheval et retournèrent à Viane, après avoir envoyé des messagers à Mille de Pouille et à Hernaut de Beaulande [1]. Dans le donjon de Viane se trouvèrent bientôt assemblés tout les héros de la « geste honorée [2] ». Le vieux Garin lui-même y fit un jour son entrée avec sept mille chevaliers qui étaient tout épuisés par leurs longues luttes avec les Sarrasins et par les fatigues du voyage. Il ne savait pas encore, le rude vieillard, l'affront que son fils Girart avait reçu; il l'apprend à son arrivée, et c'est une des plus belles scènes de toute notre épopée. Garin se fait fier, se fait terrible; et cependant, en vassal soumis, il conseille à ses quatre fils de n'entreprendre la guerre contre leur suzerain, contre Charles, qu'à la dernière extrémité [3]. Ce conseil de vieillard déplaît à la jeunesse d'Aimeri qui, sans respect pour son aïeul, insulte à ces propositions pacifiques; mais le père d'Hernaut et de Girart, encore vert malgré ses cent années, se jette sur son petit-fils et le veut rudement bâtonner [4]. Mœurs sauvages, comme on voit, mais énergiquement épiques!

On connaît le reste, et nous l'avons raconté par le détail [5]. On sait comment cette guerre éclata malgré la bonne volonté de Garin et son désir sincère de la paix; on se rappelle comment les fils du vieillard héroïque se présentèrent un jour à la cour de Charlemagne pour essayer de s'accorder avec l'Empereur, comment le vieux

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 54. — 2. *Ibid.*, pp. 54-56. — 3. *Ibid.*, pp. 56-59. — 4. *Ibid.*, p. 59. — 5. *Épop. franç.*, 2e éd., t. III, p. 104 et ss.

Garin y fut insulté, comment la guerre devint inévitable dans cette sorte de conférence de la paix [1]. Quant à Aimeri, là comme partout, il se montra le plus violent. C'est lui qui se jeta sur Doon de Laon, l'insulteur de Garin, et qui lui arracha la cervelle de la tête [2]. Il monta ensuite à cheval avec ses oncles couverts de sang français, et courut s'enfermer dans Viane avec eux [3]. Mais tant d'exploits méritaient une récompense. Aussi Girart et ses frères se hâtèrent-ils de descendre un jour *lés un bruel flori* et *d'y adouber le donzel Aimeri.* « Voilà un bon chevalier de plus », s'écrièrent les témoins de cette solennité encore toute militaire [4]. Ils ne savaient pas si bien dire.

Quelques jours après, l'armée de Charles mettait le siège devant Viane [5]. C'est alors que notre poëte, oubliant cette grande loi de l'unité d'action qui est la vie d'une épopée, change pour la troisième fois de héros, et donne dans ses vers la première place à Olivier et à Roland. Le pauvre Aimeri est relégué au second rang : il était digne d'un meilleur sort.

Cependant, sur une île du Rhône, deux jeunes gens aussi beaux et aussi vaillants que lui, représentant dignement les deux armées, chargés des destinées de l'un et l'autre parti comme autrefois Horace et Curiace, se revêtent de leurs armes, se saluent, se précipitent l'un sur l'autre, se frappent, s'évitent et se frappent encore, se désarçonnent, s'abattent, se tuent à moitié, et déjà s'aiment tout-à-fait. Nous avons fait ailleurs le récit très-détaillé de cette admirable lutte [6], et nous avons quelque peine à ne pas le recommencer tout au long : « car de ces deux enfants qu'on regarde en

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 60-65. — 2. *Ibid.*, p. 63. — 3. *Ibid.*, pp. 65-67. — 4. *Ibid.*, p. 65. — 5. *Ibid.*, p. 71. — 6. *Epop. franc.* 2e éd., t. III, pp. 106, 107.

tremblant, l'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland [1] » !

Parmi tous ceux qui les suivent du regard ou du cœur, il en est deux surtout qui sont particulièrement agités. L'un est un jeune chevalier qui voudrait être en leur place, et qui pleure de jalousie : c'est notre Aimeri. L'autre est une jeune fille aux cheveux blonds, au chapeau d'or, qui, comme la Camille des *Horaces,* est la sœur de l'un des combattants et l'amie de l'autre : c'est la belle Aude. Elle a vivement invoqué Notre Dame : « Frère Olivier, quelle destinée pesante ! — Si je vous « perds, c'est que Dieu m'aura bien oubliée. — Je ne « serai jamais la femme de Rolland, — Le meilleur « homme qui ait jamais ceint l'épée. — Mais, hélas ! « serai nonne voilée. — O madame sainte Marie », dit encore Aude la *senée*, — « En ce champ je vois com« battre mon frère — Avec l'ami qui m'a tant aimée. « — Quel que soit le vaincu, j'en serai folle de dou« leur [2] ». Mais on sait que Roland ne devait pas périr sous les coups d'Olivier, ni Olivier par l'épée de Roland. Ils étaient tous deux réservés aux lances et aux flèches des Sarrasins.

Et Aude revit bientôt Olivier qui venait d'embrasser Roland et de lui jurer une amitié éternelle [3]. Mais la guerre, hélas ! la grande guerre n'était pas encore terminée. Notre Roman, qui s'est ouvert par une scène primitivement féodale, doit finir de même.

Le roi Charles aimait passionnément la chasse, et le long siége de Viane avait encore irrité cette passion qui ne pouvait plus se satisfaire aussi facilement. Un jour enfin, il se décida à tenter une grande chasse dans les bois de Clermont : Didier, le roi des Lom-

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 74-156. — 2. *Ibid.*, p. 141. — 3. *Ibid.*, pp. 155-156.

bards, le duc Gaifier et Otton de Berry avaient été choisis pour l'accompagner avec sept chevaliers. Par malheur, un espion (il y en a toujours près des Empereurs) alla porter cette nouvelle aux fils de Garin, aux plus mortels ennemis de Charlemagne. Ils s'embusquèrent aussitôt dans la maison d'un forestier et attendirent l'instant de mettre la main sur le roi de Saint-Denis : Aimeri était avec eux, plus désireux que tous les autres de couper une tête impériale et de finir la guerre par ce coup d'éclat [1].

Charles tomba très-candidement dans le piège qui lui était tendu [2]. Il se vit soudain entouré de ses ennemis, de Girart, d'Hernaut, de Mille, de Renier, d'Aimeri, de vingt autres. Le plus implacable, c'est Aimeri : « Tuez-le, tuez-le », dit-il à son oncle. Mais Girart, avec un geste superbe : « Ne plaise à Dieu », dit-il, « que je frappe jamais un roi de France. Je suis « son homme, et ne lui demande que de me pardonner. « Je veux tenir de lui tout mon pays, et, s'il me re- « pousse, j'irai plutôt chez les païens : *Moie en serait « la honte, si en serait plus vis — Nostre empereres ri- « ches* ». Alors on vit un spectacle magnifique : Girart et Renier se mirent à genoux, très-humblement, devant ce roi vaincu et prisonnier ; Mille et Hernaut s'agenouillèrent en même temps ; puis Olivier lui-même. Un seul homme se tenait à l'écart, farouche et indompté : c'était Aimeri. « Voyons, Aimeri », lui dit l'Empereur à moitié sérieux, « est-ce la paix, est-ce la « guerre que vous voulez » ? — « Mes oncles se sont pris « à vos paroles comme des oiselets à la glu », répondit le fils d'Hernaut. « Comme je ne saurais, moi tout « seul, vous faire la guerre, je consens à vous servir.

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 164-166. — 2. *Ibid.*, p. 166.

« Je verrai, d'ailleurs, comment vous agirez avec moi, « et vous aimerai si vous me faites du bien ». On promet à ce forcené de lui confier l'oriflamme, on ne le traite pas moins bien qu'Olivier et Roland, on le flatte, on le caresse; et c'est alors seulement que, poussé par son oncle Girart, il daigne enfin se mettre un peu à genoux devant le très-débonnaire empereur [1]. Ce n'est plus de la fierté, c'est de la sauvagerie : les Germains du second ou du troisième siècle étaient plus humains dans leurs forêts que cet Aimeri au milieu d'une société chrétienne [2]!

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 166-167. — 2. CHARLEMAGNE EST FAIT PRISONNIER PAR SES VASSAUX; FIERTÉ D'AIMERI *(Traduction littérale)*. Le Roi ne sait rien et ne se méfie de rien — Jusqu'au moment où il se sent de toutes parts arrêté — Par les rênes de son cheval arabe. — Le duc Girart alors ne perd pas la tête — Et, tout aussitôt, saisit la lance fourbie; — Puis, dit à Charles : « Sire roi, c'est moi qui suis « là devant vous. — Vous pensiez sans doute que je m'étais endormi — « Dans Viane, et que j'étais étourdi par le vin. — Point ne le suis, en vé- « rité; mais me voici, tout près de vous. — Les sons de votre cor sont venus « jusqu'à nous, — Et nous avons entendu tout ce que vous avez dit. — « Quant à ce sanglier, il doit être à moi, et c'est à tort que vous me l'avez « pris. — Il sera pour mes chevaliers, — Et pour ma femme, au corps si « beau et princier. — Quant à vous, Sire, vous allez venir avec moi ». — « Bel oncle », dit alors Aimeri, « tue-le, tue-le bien vite — Et, sans plus « tarder, prends sa tête. — Ce sera la fin de la guerre et des batailles ». — « Ne plaise à Dieu », lui répond Girart, — « Que jamais un roi de France « soit tué par moi! — Si Charles veut avoir pitié de moi, je serai son homme, « — Et je tiendrai de lui ma terre et mon pays. — Mais s'il n'y consent « pas, par saint Maurice, — Je m'exilerai au pays des Sarrasins. — La « honte en sera pour moi, mais du moins il vivra, — Notre grand Empe- « reur » !

Quand Charlemagne entend Girart le courtois — Lui demander merci de si bonne foi : — « O Dieu », dit-il, « qui êtes le souverain roi », — (Et l'Empereur alors jeta quatre fois ses regards vers le ciel,) — « Déjà vous « avez fait pour moi bien des miracles. — Mais cette guerre, Girart de « Viane, — Je la redoute en vérité plus que rien au monde. — Dieu me con- « fonde si jamais je guerroie contre vous! — Venez ici, Girart, venez, bon « et noble duc ». — « Sire », dit Girart le courtois, « quel est votre bon plaisir »? - « Je vais vous le dire », répond le roi : « — Vous aurez la « paix que vous voudrez. — Vous ferez toute votre volonté en France la « douce; — Je vous y abandonne tous mes droits de justice; — Je vous y « cède et octroie le tiers dernier. — Bien venu sera celui que vous aimerez, « — Et celui que vous haïrez, malheur à lui »! — « Ne plaise à Dieu », dit Girart le courtois, — « Que vous soyez jamais mon prisonnier! — Mais, d'ail- « leurs, voici Hernaut, mon frère, qui est mon aîné, — Et c'est à lui de com- « mander partout avant moi ». — Hernaut alors s'agenouille devant le Roi —

Départ de l'Empereur pour la guerre d'Espagne qui doit se terminer à Roncevaux. Fiançailles de Roland et d'Aude. Le poëte s'apprête à raconter la suite de l'histoire d'Aimeri...

Quelque temps après on célébrait les fiançailles de Roland et d'Aude, mais la fête fut interrompue par l'arrivée d'un messager qui annonçait l'invasion des Sarrasins en France [1]. On entendit Charles jeter alors son cri de guerre; et l'on vit l'archevêque de Vienne, comme plus tard Pierre l'Ermite, prêcher ardemment la croisade [2]. « Girart », dit l'Empereur au moment de son départ, « je vous confie pendant mon « absence toute la Bavière et toute l'Allemagne. « Et à vous, Renier, je laisse le gouvernement de « toute l'Italie, et de Rome *que l'on clame ma cham-* « *bre* [3] ». Il partit ensuite pour cette lugubre guerre qui devait se terminer à Roncevaux : Roland partit avec lui, après avoir baisé Audain, sa belle amie, qu'il ne devait plus revoir [4]. Et notre poëte nous apprend en finissant qu'il ne veut pas nous faire subir le récit de la guerre d'Espagne ni de la trahison de Ganelon; ses de-

Et devient son homme loyalement, sans mauvaise pensée. — Mille de Pouille lui engagea de nouveau sa foi; — Puis, Renier de Gennes, qui fut droit et prudhomme. — Puis, Girart de Viane; — Puis, Olivier, le preux et le courtois. — Quant à Aimeri, il n'y a pas plus félon que lui. — Il se tenait loin des autres à l'écart, — Examinant le tort et le droit — Et les excuses que ses oncles faisaient au Roi. — « Vassal », lui dit Charles, « dites-moi ce que « vous voulez faire : — Acceptez-vous la paix, ou ferez-vous la guerre »? — « Par ma foi, je n'en sais rien, beau Sire », répond Aimeri. — « Quand je « vois mes oncles et mon père, — Qui se sont laissés prendre comme oiselets « à la glu, — Que le seigneur Dieu me maudisse..... — Mais puisque tous les « autres se sont mis en votre main, — Je ne veux point faire la guerre pour « moi seul. — J'approuve donc et confirme tout ce qu'ils vous ont dit. — Je « vous servirai, c'est mon devoir, — Et je verrai, après, comment vous agirez. « — Si vous me faites du bien, je vous porterai grand amour ». — « Bien « dit, vassal »! s'écrie le Roi. — « Vous me servirez, Olivier et vous, avec « mon neveu Roland le courtois, — Et c'est vous qui porterez mon oriflamme « dans les batailles ». — « Merci », dit Aimeri, « merci, seigneur Roi ». — « Mais, misérable », s'écrie alors Girart, « va donc te jeter à ses pieds! — « Ne vois-tu pas qu'il nous aime du plus sincère amour »? — « Je le veux bien », dit Aimeri. — Alors il s'agenouille, et se jette aux pieds du Roi. — Mais l'Empereur aussitôt le releva... *Girart de Viane*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 37 v°.

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, pp. 167-179. — 2. *Ibid*,. p. 180. — 3. On rapprochera ce vers de celui de la *Chanson de Roland* : « E Engletere que il (Charles) teneit *sa cambre* » (v. 2332) c'est le même sens de « domaine particulier ». — 4. *Ibid*., pp. 180-181.

II PART. LIVR. II. CHAP. IX.

vanciers ne les ont déjà que trop chantées. Il passe par-dessus le désastre sanglant de Roncevaux et s'apprête à nous raconter l'histoire d'Aimeri « *ke tant parfut preudons, le seignor de Narbonne* [1] ». Nous allons essayer de la raconter après lui.

1. *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, . 181.

# CHAPITRE IX.

## LE PÈRE DE GUILLAUME (SUITE).

### (Aimeri de Narbonne [1].)

Analyse d'*Aimeri de Narbonne*.

Charlemagne, à son retour de Roncevaux, aperçoit la ville de Narbonne qui est au pouvoir des païens. Il en propose en vain la conquête à tous ses chevaliers ; Aimeri seul accepte et prend la ville.

Charles revient d'Espagne, tête basse et les yeux en pleurs.

Il pense à Roncevaux, à son neveu Roland, aux douze pairs qui sont morts là-haut, dans les montagnes, victimes de la grande trahison de Ganelon. L'Empereur, à cette seule pensée, rougit et tremble de colère : « Ils vont me demander en France ce qu'est « devenue la grande baronnie que j'avais emmenée en « Espagne. Elle est morte, elle est morte, leur répon- « drai-je. O douleur » ! Le duc Naime se penche

1. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON D'*AIMERI DE NARBONNE*.** — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Aimeri de Narbonne* est un poëme de la première partie du treizième siècle : M. Paulin Paris a pu fixer cette date, d'une façon *à peu près* exacte, grâce à quelques vers de ce Roman où il est question d'André, roi de Hongrie. C'est Hermengart qui parle, avant son mariage avec Aimeri : *Si me requiert rois Andreu de Hongrie.* — Riches hons est, ce ne dedi ge mie ; — ·X· cités a dedens sa signorie. — Mais il n'aura jà à moi compaignie ; — Car il est vioz, s'a la barbe florie ; — Et si est rouz, s'a la chiere flaistrie », etc., etc. (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 55 v°). Or il ne peut s'agir, dans ces vers curieux à plus d'un titre, que d'André II, père de sainte Élisabeth de Hongrie, un des chefs de la cinquième croisade, MORT EN 1235, et l'on peut légitimement conclure du passage précédemment cité qu'il était encore vivant au moment où fut composée notre Chanson, qui remonterait ainsi au premier tiers du siècle de saint Louis. Il faut encore observer, avec M. Demaison (et ce sont autant d'éléments pour dater notre poëme), que l'on trouve dans *Aimeri de Narbonne* d'évidentes allusions aux poëmes suivants qui, par conséquent, sont antérieurs à notre chanson : *Roland* (vers 84, 145,

sur le vieil Empereur, et essaye de le consoler avec de douces paroles.

1272 et ss.); *Prise de Nobles*, v. 92-94, 101-112, 285, 286 ; *Girart de Viane*, 721-727, 731, 732; *Charroi de Nîmes* et *Prise d'Orange*, 4523-4532 ; *Couronnement Looys*, 4533; *Covenant Vivien* et *Aliscans*, 4542; *Siége de Barbastre*. 4585 ; *Siége de Narbonne*, 4613, etc. — 2° AUTEUR. *Aimeri de Narbonne* est anonyme. Il est possible que ce poëme soit du même auteur que *Girart de Viane*. On y retrouve à peu près le même style, la même physionomie littéraire. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le ms. fr. 1448 de la Bibl. Nationale, *Aimeri de Narbonne* renferme 4,560, et, dans le ms. 24369 (anc. 23 La Vallière), 5,100 vers. Ce sont des décasyllabes rimés. Chaque couplet est terminé par un hexasyllabe. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Cinq manuscrits nous ont conservé le texte d'*Aimeri de Narbonne :* deux sont en France. *a*. Bibl. Nat. fr. 1448, f° 41 (treizième siècle), peut-être d'origine bourguignonne ; et *b*. Bibl. Nat. fr. 24369 (anc. La Vallière 23), f° 1 (quatorzième siècle); les trois autres sont au British Museum: *c*. Bibl. du Roi, 20 D. XI, f° 63 (quatorzième siècle) ; *d*. Bibl. du Roi, 20 B. XIX (treizième siècle) ; et *e*. Harl. 1321, f° 35. (Ce dernier ms., qui est du treizième siècle, a fait autrefois partie de la bibliothèque de Nicolas-Joseph Foucault, intendant à Caen, dont tous les livres ont successivement passé en Angleterre.) — L'auteur du travail le plus approfondi sur *Aimeri de Narbonne*, M. Demaison, a divisé les cinq manuscrits d'*Aimeri* en deux familles. La première se compose des textes *a*, *b*, *c ;* la seconde, des textes *d* et *e*. Il convient toutefois de remarquer que, dans la première famille, le récit du manuscrit La Vallière est plus développé que celui du ms. fr. 1448 (540 vers de plus). La fin de cette version, d'ailleurs, n'est pas la même que celle du ms. 1448. En effet, tandis qu'on voit, dans ce ms., Aimeri envoyer ses enfants conquérir au loin honneur et biens : « Or se pensa li frans cuens Aymeris,— En autres terre[s] as rois et as marchis,— Envoiera les damoixiaux de pris ;— Si iront honor querre » (f° 68 v°) ; dans le ms. La Vallière, le dénoûment a quelque chose de plus solennel et qui prépare beaucoup mieux les péripéties des *Enfances Guillaume :* « Aymeri fu tout droit en son estant : — Guillaume esgarde par moult fier mautalant : — « Biau filz », dist il, « pourquoi m'alez moquant » ? — « Pere », dist il, « je n'en ai nul talant, — Quar il n'affiert ne n'est apar- « tenant. — Mès une chose sachiez, petit et grant, — Que s'il plest Dieu « que puisse vivre tant — Qu'adoubé fusse de haubert jazarant, — L'escu au « col, el poing l'espié trenchant, — Et bien montez sus bon destrier cou- « rant, — Tant conquerrai sus la gent mescreant, — Parlé en iert ·M· anz « çà en avant. — Trop sont mes freres esbahis et taisant. — Mes, s'il me « veulent servir à mon talant, — Chescun d'euls veull fere riche et ma- « nant ». — Dist Aymeri : « Or oy plait avenant. — Cist est mon filz qui « ainsi va parlant. — Or l'ai plus chier assez c'onc n'oi devant : — Quar il « sera preudome » (f° 30 r°). — 5° VERSIONS EN PROSE. *Aimeri de Narbonne* a été, au quinzième siècle, traduit DEUX FOIS en prose : la première de ces traductions nous a été conservée dans le ms. fr. de la Bibl. Nationale 1497 (f° 5 v° et suiv.), la seconde dans le ms. de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226). Cette seconde version dérive de la première, dont nous allons reproduire avec soin toutes les rubriques : *Comment Aymery de Beaulande conquist la cité de Nerbonne par assault à l'aide des jeunes chevaliers de France et d'Alemaigne* (f° V v°). — *Comment Aymery de Nerbonne envoia demender la fille du roi Boniface de Lombardie pour avoir en mariaige* (f° IX v°). — *Comment le conte Clisson fut occiz par les gens du*

Charles revient d'Espagne, tête basse et les yeux en pleurs.



*conte Aymery de Nerbonne, et ses hommes mors, chaciez et pris* (fº XXI rº). — *Comment la cité de Nerbonne fut assigiée des Sarrasins par le pourchas de ·II· rois qui de la cité s'estoient partis pour aller querir le secours* (fº XXIV rº). — *Comment Aymery de Nerbonne espousa la demoyselle Esmengart, fille du roy Boniface de Lombardie* (fº XXX rº) ». — 6º DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a*. Malgré la saisissante beauté de son début, malgré son caractère profondément épique, *Aimeri de Narbonne* n'a pas conquis à l'étranger tout le succès dont il était digne. Que cette légende ait été populaire en Italie, c'est ce que prouve l'épisode du siége de Narbonne qui a été intercalé dans un texte italianisé de notre *Chanson de Roland* (mss. fr. de Venise, nº IV, fº 88 rº et suiv.) : « Çarlo çivalça à la barba florie, — Guarda sor destra, oit Nerbona scosie, etc. » (Voy. Génin, la *Chanson de Roland*, p. 523 et suiv., et surtout Eug. Kölbing : *Die Chanson de Roland, genauer abdruck der Venetianer Handschrift IV*, p. 113 et ss.). D'autre part, il est certain que le compilateur des *Nerbonesi* a connu notre Chanson. Dans le *Prooemio primo* (qui ne se trouve pas dans tous les manuscrits) on lit : « Avvenne per avventura di fortuna ch'Amerigo prese la città di Nerbona, etc. (éd. Isola, I, p. 3). Et, dans le premier chapitre : « Carlo avia donata Nerbona ad Amerigo. E Amerigo avia già tenuta la donna ventitrè anni passati, e avia auta d'Almingarda, sua donna, sette figliuoli » (*Ibid.*, p. 5, etc.). Faut-il rappeler que les trois premiers livres des *Nerbonesi* sont attribués par tous les manuscrits à « *Follieri, medico di Amerigo di Nerbona* », et que c'est à cause de notre Aimeri que toute cette compilation italienne a reçu ce titre : « *I Nerbonesi* » ? — *b*. Deux romances espagnoles sont consacrées au comte Benalmenique (Voy. le bel ouvrage de Milá y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana*, Barcelone, 1874, p. 358 et 455) ; les *Vieux Auteurs castillans* de M. de Puymaigre, II, 323 et 350. Ces romances que nous avons déjà eu occasion de signaler (p. 56 ci-dessus) ont été reproduites en 1879 dans le *Petit Romancero* du même auteur. Elles sont étrangères à la légende de la Chanson française. — *c*. Au commencement de son *Arabellens Entführung*, Ulrich von dem Türlin raconte brièvement comment Aimeri de Narbonne conquit sa femme, Ermengart de Pavie. Nous aurons lieu de reparler en détail de ce poëme allemand du treizième siècle, dans notre Notice sur les *Enfances Guillaume*. Mais il convient de dire, dès maintenant, qu'Ulrich von dem Türlin n'a pas directement connu notre vieille chanson d'*Aimeri de Narbonne*, et qu'il a puisé toute sa science dans le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach. — 7º ÉDITION IMPRIMÉE. *Aimeri de Narbonne* est inédit. Dans sa *Chronique de Philippe Mouskes*, M. de Reiffemberg en a publié un fragment (II, p. CLXV), et M. P. Paris en a cité de nombreux passages dans sa notice de l'*Histoire littéraire*, t. XXII, p. 460 et ss. — 8º TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a*. Dans ses *Monuments de la Monarchie françoise* (II, p. 792), Montfaucon avait parlé de celui de nos manuscrits qui porte aujourd'hui, à la Bibl. Nationale, le nº fr. 1448. Rien de plus à signaler avant notre siècle. En 1824, il régnait encore une telle ignorance au sujet des Chansons de geste en général et de celles de notre cycle en particulier, qu'au tome XVI de l'*Histoire littéraire*, dans son *Discours sur l'état des lettres en France au treizième siècle*, Daunou pouvait écrire, sans étonner personne, la proposition suivante : « Le plus célèbre de « nos poëtes est Adenès, auteur d'un *Aimeri de Narbonne* en 77,000 vers » !!! — *b*. Mais, depuis lors, quel progrès ! Dans ses fameuses leçons à la Sor-

Derrière lui marche une armée découragée, des chevaliers épuisés, demi-morts et qui jettent vers la France

bonne, qui furent publiées par la *Revue des Deux Mondes* (septembre-novembre 1832), dans sa troisième leçon notamment, Fauriel mettait en lumière les véritables proportions de la geste de Guillaume et cherchait surtout à expliquer l'introduction d'Aimeri dans ce cycle. — *c*. En 1836 parut le livre de M. Reinaud, les *Invasions des Sarrazins en France*, où nous trouvons les plus précieux détails sur les différents siéges de Narbonne, d'après les sources arabes qui étaient et sont encore si peu connues en France. — *d*. Deux ans plus tard, M. de Reiffemberg publiait, comme nous l'avons dit, un extrait d'*Aimeri* dans l'*Introduction* du tome II de son *Philippe Mousket* (p. CLXV). — *e*. En 1839, M. Francisque Michel, dans son *Rapport au Ministre de l'Instruction publique sur les Bibliothèques d'Angleterre*, décrivait deux des manuscrits du British Museum où nous a été conservé le texte d'*Aimeri de Narbonne* (Harl. 1321, et Bibl. du Roi, 20, D, XI). — *f*. L'année suivante, M. Paulin Paris publiait le tome III de ses *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi,* dans lequel ce savant initiateur, cet excellent vulgarisateur, résumait brièvement et reliait entre elles les différentes branches de tout le Cycle : « Les Chansons dans lesquelles le père de Guillaume joue un rôle important ont été évidemment réunies plus tard à celles du héros de l'Aquitaine » (p. 123). M. Paulin Paris exprimait là, le premier, une opinion que toutes les recherches postérieures ont confirmée. — *g*. L'*Histoire de la poésie provençale* de Fauriel ne parut qu'après sa mort, en 1846 ; mais elle était en préparation depuis de longues années. Fauriel voyait dans Aimeri II, qui fut vicomte de Narbonne de 1105 à 1134, le type réel du héros de notre Chanson : Ce n'est pas sans motif, dit-il, que le nom d'Aymeric de Narbonne a été donné à ce père prétendu, à ce chef imaginaire de toute la glorieuse geste. Plus l'application de ce nom était arbitraire, fausse et bizarre, et plus il est évident qu'elle avait un motif privé et local.... Or ce fut la fille d'Aymeric II qui lui succéda, cette même Hermengart, célèbre dans l'histoire de la poésie provençale, et dont la cour fut fréquentée par les troubadours les plus renommés du douzième siècle. Tout autorise, tout oblige à croire que ce fut quelqu'un de ces troubadours qui, pour flatter Hermengart, et célébrer la gloire de son père et de son aïeul, morts tous deux en combattant les Infidèles, DONNA LEUR NOM à un premier conquérant de Narbonne, chef supposé de leur race » (II, p. 410). Nous aurons lieu de discuter ce système ; mais il est certain que, pour le proposer, il fallait que les études sur nos vieux poëmes eussent notablement progressé. — *h*. Dans son édition de la *Chanson de Roland* (1850), qui fut trop vantée autrefois, qui est trop dénigrée aujourd'hui, M. Génin signalait, au milieu du *Roland* italianisé de la Bibliothèque de Venise (mss. français, n° IV), l'intercalation d'un épisode qui correspond exactement au début de notre *Aimeri* et qu'il intitulait : *le Siége de Narbonne ;* il en publiait un long extrait que nous aurons lieu de comparer tout à l'heure avec le texte de notre Chanson (Génin, pp. 503 et 523). — *i*. Parmi les notices si intéressantes et si claires que M. Paulin Paris a consacrées à la plupart de nos Romans dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (1852), il faut mentionner celle qu'il a donnée à *Aimeri de Narbonne*. C'est certainement une des meilleures. M. P. Paris adoptait, sur Aimeri, l'idée de Fauriel et disait : « L'Aimeri de notre Chanson fut réellement vicomte de Narbonne de 1105 à 1134. Il avait employé une grande partie de sa vie à guerroyer contre les Sarrasins, » etc. (l. l., 467, 468). — *j*. Le *Guillaume d'Orange* de Jonckbloet parut deux ans après, en 1854. Les différents siéges subis par

des regards pleins de désirs. Ils vont enfin revoir leurs femmes, leurs enfants, leurs châteaux ; ils vont enfin se

Narbonne; les rapports exacts entre la légende et l'histoire au sujet de cette ville qui tient tant de place dans notre épopée; l'origine de ce nom d'Aimeri donné au père de Guillaume (p. 183 et suiv.) : tels sont les points qui ont le plus fixé l'attention du savant hollandais. Il partage l'opinion de Fauriel sur Aimeri et Hermengart. Même il va plus loin et dit : « L'Hermengarde de 'histoire n'est pas sans ressemblance avec l'Ermengart de la Chanson. Lorsque son fils a besoin de secours, celle-ci s'écrie : « Et je meïmes i seré chevau- « chant. — S'ai je le cuer hardi et combatant. — S'aiderè je, se Deu plest, « mon enfant ». Par rapport à l'autre, l'histoire nous raconte que lorsque Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone, entreprit en 1148 le siége de Tortose sur les Sarrasins, il fut secouru par Guillaume VI de Montpellier, ses fils et *Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, à la tête des troupes de sa vicomté* (l. l., p. 166) ». — *k.* M. Dozy, dans ses *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge* (1860), ne manque pas de donner une origine normande à *Aimeri de Narbonne* (Voy. t. II, *Appendices*, p. XCVIII). Nous avons réfuté ailleurs l'opinion de ce savant sur la légende « des hanaps et des noix que les messagers d'Aimeri firent brûler à Pavie ». Sans doute, on retrouve un fait analogue dans une *Chronique normande* publiée par les éditeurs des *Historiens de France* (IX, 327) ; mais cette *Chronique* ne mérite aucune créance, et elle est servilement calquée sur le Roman de *Rou*. — *l.* En 1862, dans sa *Légende des siècles*, Victor Hugo traduisit en vers magnifiques le début d'*Aimeri de Narbonne*. Ce petit poëme, intitulé *Aymerillot*, est peut-être la meilleure pièce de tout le recueil : nous en citons plus loin un long extrait. C'est aux poëtes qu'il appartient d'être des initiateurs : les vers de Victor Hugo ont plus fait, pour la diffusion de notre légende, que vingt œuvres d'érudition. — *m.* M. de Puymaigre, dans ses *Vieux auteurs castillans* (1862, t. II, pp. 323 et 350, publia les deux romances dont le comte Benalménique est le sujet. — *n.* En 1865, L. Clarus résumait rapidement notre Roman dans son *Herzog Wilhelm von Aquitanien* (p. 202). — *o.* La même année, M. Gaston Paris consacrait, à un résumé analogue, une des meilleures pages de son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 257). Il y énumérait en outre les différents récits de la prise de Narbonne dans la *Chanson de Roland*, dans le *Philomena*, dans la *Vie de saint Honorat,* et dans le mss. 5003 de la Bibliothèque Nationale (pp. 256-258, 484).— *p.* En 1874, Milá y Fontanals, dans son beau livre sur la « Poésie héroïque populaire castillane » (Barcelone, in-8°) ne fait guère que signaler en passant les romances qui sont consacrées au comte Almenique de Narbona (pp. 358 et 455). — *q.* En 1877, M. Eug. Kœlbing publia à Heilbronn (Henninger, in-18), une édition paléographique de ce *Roland* de Venise où a été enchâssé l'épisode de la « Prise de Narbonne » (pp. 113 et ss.). — *r.* Le plus important travail, le travail vraiment décisif sur la matière, est celui de M. Demaison en 1877. Ce n'est, à la vérité qu'une thèse à l'Ecole des Chartes, et les « Positions » seules en ont paru. Mais le jeune érudit a creusé son sujet autant qu'il lui était donné de le faire. C'est à lui que l'on doit la division des cinq manuscrits d'Aimeri en deux familles très-scientifiquement établies ; c'est lui qui, le premier, a longuement énuméré tous les siéges de Narbonne ; c'est lui qui a montré comment le ms. de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226), dérive du ms. de la Bibl. Nationale fr. 1497) ; c'est à lui qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir battu en brèche le système de Fauriel sur l'historicité d'Aimeri de Narbonne, et d'avoir prouvé que l'Aimeri de la légende ne doit rien à cet Aimeri II, qui mourut en 1134. — *s.* En

reposer un peu. Et ils ont tellement besoin de ce repos, ils sont tellement fatigués, qu'ils oublient la honte de

1878, M. le comte de Puymaigre réédite dans son *Petit Romancero* les deux romances sur le comte Benalmenique. — *t.* La thèse de M. Demaison vient d'être reprise par M. Gaston Paris (*Romania*, 1880, pp. 40-42), qui en arrive à conclure que c'est l'Aimeri du douzième siècle qui a fait des emprunts à l'Aimeri de nos vieux poëmes.— *u.* Depuis 1871, nous attendons un travail de M. Kœhler sur « un épisode d'Aimeri de Narbonne » (l'épisode des noix et des manteaux). C'est en partie d'après les indications de M. R. Kœhler que M. Gaston Paris a écrit un article étendu (*Romania*, 1880, pp. 515-546), où il rapproche et compare les différentes manières dont ce stratagème a été compris et rendu dans la littérature des pays romans, germains et surtout scandinaves. — *v.* Enfin, nous avons la joie d'annoncer à nos lecteurs que l'*Aimeri de Narbonne* de M. Demaison est sous presse (juillet 1881).— 9° VALEUR LITTÉRAIRE DE LA CHANSON. Dans cet étrange Roman, nous trouvons les morceaux les plus éclatants à côté des platitudes les plus révoltantes et des lieux communs les plus vulgaires. Rien n'égale en majesté le début de ce poëme, dont le dénoûment est presque trivial : *Desinit in piscem*... Il n'est pas besoin d'ajouter que les passages les plus remarquables de la Chanson sont également ceux qui sont le plus conformes à la vérité historique, ou, tout au moins, à la tradition légendaire. Rien de plus ennuyeux que le récit de tant de combats contre les Sarrasins ; rien de plus attachant que le tableau de ce grand désespoir de Charlemagne à la vue de Narbonne dont aucun de ses barons ne veut entreprendre la conquête. Il n'y a peut-être, dans aucune poésie, aucun épisode comparable à ce discours de l'Empereur, lorsqu'il crie à tous ses chevaliers : « Ralés vos en, Borguignon et François... — Je remenrai ici, à Nerbonois ». C'est ce qu'a bien compris Victor Hugo, qui a si fidèlement traduit et si splendidement surpassé encore les beautés du texte original.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. On ne peut scientifiquement établir que les propositions suivantes : *a. Le Roman d'*Aimeri de Narbonne *ne renferme aucun élément* DIRECTEMENT *historique.* -- *b.* Le plus important, sans aucun doute, de tous les événements racontés par l'auteur de notre Chanson, c'est le fait de la possession de Narbonne par les Musulmans. Or, il est certain qu'à trois reprises, au moins, les Sarrasins ont assiégé ou pris Narbonne : 1° Vers la fin de l'année 719 ou au commencement de l'année suivante, Alsamah s'en empara, à la tête d'une immense armée. En 721, les païens, battus à Toulouse par Eudes, duc d'Aquitaine, s'enfuirent en Espagne, mais gardèrent Narbonne (Chronique de Moissac, *Historiens de France*, II, 654 ; *Chronicon Isidori, episcopi Pacensis*, ibid., p. 720 ; Rodrigue de Tolède, *Historia Arabum.* cap. XI, XII. Cf. D. Vaissete, *Hist. du Languedoc*, I, pp. 390, 686 et ss. ; et Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France,* 20-32). 2° EN 793, eut lieu cette fameuse invasion de la France par Abd-el-Melek. Les Musulmans s'avancèrent de nouveau jusqu'à Narbonne, en brûlèrent les faubourgs et emmenèrent un grand nombre de prisonniers. On sait le reste : Guillaume les arrêta par sa résistance à Villedaigne et sauva la chrétienté. 3° Les historiens arabes racontent que, DEPUIS 793, Narbonne tomba plusieurs fois encore au pouvoir des Sarrasins. Dans sa *Vie de Louis le Pieux,* Funck prétend qu'une telle conquête des païens est absolument impossible, et que la seule hypothèse en est inadmissible. L. Clarus, soutient, au contraire, que rien n'est plus vraisemblable. « Les Sarrasins, dit-il, débarquaient leurs corps d'armée sur toutes les côtes chrétiennes qu'ils savaient mal gardées. Et c'étaient les

Roncevaux et n'en rougissent plus. Se coucher dans un bon lit, sans armes, tel est tout leur rêve. Quant à Ro-

villes du pays Narbonnais qui étaient le plus sujettes à ces conquêtes que le voisinage de la mer explique aisément ». Ce qu'il y a de plus probable, au milieu de toutes ces assertions contradictoires, c'est qu'un dernier assaut fut donné à Narbonne EN 1018 et 1019 par les Sarrazins de Cordoue et de l'Andalousie qui, d'ailleurs, furent énergiquement repoussés et taillés en pièces. (Voy. Adhémar de Chabannes, *Histor. de France*, t. X. Cf. D. Vaissete, II, 150; Reinaud, l. l., p. 220, d'après des documents publiés par Assemani et Conde). *En résumé les trois siéges ou prises de Narbonne* en 720, 793 et 1018, *suffisent pour expliquer la légende de notre Roman.* — *c.* Narbonne, d'ailleurs, ne fut pas célèbre que par ces trois faits mémorables; d'autres évènements historiques, non moins considérables, devaient en faire une ville nécessairement légendaire. Aux trois siéges des Sarrasins, il faut ajouter ici deux autres siéges que les Franks firent subir à la même ville, pour l'arracher aux Infidèles : [1] En 737, Charles Martel, après avoir pris Avignon, passa le Rhône avec son armée, et vint mettre le siége devant Narbonne qui était au pouvoir des Païens. Le gouverneur d'Espagne, Aucula (Ocupa), envoya Amrou au secours de Narbonne. Charles Martel alla audevant du corps expéditionnaire et le battit près de la rivière de Berre; mais, à cause de l'hiver, il fut bientôt forcé de lever le siège (Chronique de Moissac, *Historiens de France*, II, p. 656, et Pertz, *Scriptores*, I, 292. Continuateur de Fredégaire, *Hist. de France*, II, 456; *Gesta abbatum Fontanellensium*, p. 661; *Annales Fuldenses*, ibid., p. 674; *Annales Metenses*, ibid., p. 685; Chronique de S. Benigne de Dijon, *Hist. de France*, III, p. 318; Chronique d'Hermann, *ibid.*, p. 330; Sigebert de Gembloux, *ibid.*, p. 347; *Chronicon Isidori episcopi Pacensis*, etc. cf. D. Vaissete, 1, pp. 413-405; Preuves, p. 17.) = [2] En 752. Waïfre, duc d'Aquitaine, livre Narbonne au pillage. Les Wisigoths appellent Pépin à leur aide, et celui-ci vient assiéger Narbonne; mais il éprouve une vive résistance de la part des Sarrasins et est forcé de décamper pour aller faire la guerre à Waïfre en Aquitaine. Les Wisigoths ne se découragent pas et, après un long blocus de la place par un corps d'armée frank que Pépin avait laissé sous les murs de la ville, les chrétiens qui habitent Narbonne se soulèvent enfin et livrent la place aux Franks. (Chronique de Moissac, *Hist. de France*, V, 69; *Annales Metenses*, ibid., pp. 335, 339, et Pertz, *Scriptores*, I, 331. Cf. D. Vaissete, I, 412-415.) = Ces deux siéges de Narbonne par les chrétiens (que M. Demaison a mis en lumière et entourés de preuves excellentes dont nous lui empruntons tous les éléments), ces deux évènements ont achevé de donner à cette malheureuse cité une importance poétique et légendaire qu'aucune autre ville chrétienne n'a pu lui disputer. = *d.* Nous avons cru d'abord, après Fauriel, que l'Aimeri de notre poëme dérivait d'un Aimeri très-historique, lequel a été vicomte de Narbonne de 1105 à 1134 et qui fit contre les Mores deux expéditions célèbres, la première en 1114-1116 contre les îles d'Yvìça et de Majorque; l'autre en 1134 (où il périt), de concert avec le comte de Toulouse pour venir au secours d'Alphonse I[er] qui faisait le siége de Fraga (D. Vaissete, II, 368, 370, 373, 379, 394, 414; Jonbkbloet, *Guillaume d'Orange*, II, 160 et ss.) = Pour relier l'Aimeri de l'histoire à celui de la légende, on s'appuyait principalement sur ce fait que la femme d'Aimeri II, au douzième siècle, s'appelait Hermenjart, comme la femme du héros imaginaire de la chanson du treizième siècle. = Mais, à ce système, qu'avait préconisé Fauriel et que nous avions nous-même adopté dans la première édition du présent volume,

land et aux Douze Pairs, leurs âmes « sont dans les fleurs du Paradis », et les survivants ne s'en soucient guère.

deux objections fort sérieuses ont été faites. Et nous avons le devoir de les exposer ici dans toute leur force. = Et, tout d'abord, il n'est pas certain que la femme d'Aimeri II se soit appelée Hermenjart, car un acte de 1130 lui donne le nom d'Hermessent. (Catel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, pp. 585, 587; *Romania*, IX, p. 42) = En second lieu, M. Demaison (dans la thèse qu'il a si brillamment soutenue en 1877 à l'Ecole des Chartes) a prouvé que l'Aimeri de notre épopée est mentionné en des textes qui sont antérieurs aux exploits et à la mort d'Aimeri II. L'Aimeri de la légende est notamment cité dans la « Chronique de Waulsors, » qui fut écrite de 1129 à 1148. Ce chroniqueur parle très-clairement des traditions relatives à notre Aimeri et de son mariage avec Hermengart, sœur de Boniface de Pavie. (*Spicilegium* de d'Achery, 1re édition, t. VII, p. 513; 2e édition, t. II, p. 709.) = Un texte semblable est décisif, et il n'est pas scientifiquement permis d'admettre qu'il ait été composé en vue de flatter Aimeri II. = Ce n'est pas tout. La chanson du *Voyage à Jérusalem* parle de Guillaume et de ses frères (vers 740, 765) et les représente comme fils d'Aimeri. Or ce poëme, que M. G. Paris attribue à la fin du onzième siècle et que je ne fais remonter qu'aux premières années du douzième siècle, est à coup sûr antérieur à Aimeri II. = Le *Couronnement Looys* (vers 211) nous apporte le même témoignage et (comme le dit M. G. Paris) « il est assez difficile d'admettre que cette belle chanson soit assez récente pour avoir transformé, en personnage épique, un vicomte de Narbonne, mort en 1134 » (*Romania*, IX, p. 41). = Donc, l'Aimeri de la légende est antérieur à celui de l'histoire, à Aimeri II. Et il n'est pas téméraire de croire que c'est au souvenir de l'Aimeri de notre épopée qu'Aimeri II a donné à une de ses filles le nom d'Hermenjart consacré dans nos vieux poëmes (*Romania*, *ibid.*, p. 42). = Bref, ce n'est pas l'Aimeri de l'histoire qui a été le type de celui de la légende; mais c'est celui de la légende qui a été copié par celui de l'histoire. Telle est la conclusion de MM. Demaison et Gaston Paris, telle est la nôtre. = *e. Les autres éléments de la Chanson sont absolument fabuleux.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La légende de la prise de Narbonne a été l'objet de récits très-nombreux et très-divers dont nous allons passer en revue les plus importants : 1° *La Chanson de Roland* (fin du onzième siècle). — 2° *Le rifacimento* de la *Chanson de Roland* qui est conservé à Venise (franç. IV), et dont le manuscrit n'est pas antérieur au quatorzième siècle. — 3° Le *Philomena* (prem. partie du treizième siècle). — 4° Le *Chronicon ex veteri martyrologio manuscripto ecclesiæ Sancti Pauli Narbonensis.* — 5° La *Vie de Saint Honorat*, par Ramon Feraud (vers 1300). — 6° Les *Romances espagnoles.* — 7° Le remaniement en prose contenu dans le ms. fr. 1497 de la Bibl. Nat. (quinzième siècle). — 8° Celui du ms. de l'Arsenal 3351 (anc. B. L. F. 226) (quinzième siècle).— 9° Et enfin, l'*Aymerillot* de Victor Hugo, qui est, en réalité, la dernière forme donnée au début de notre vieux Roman.

1° Dans la CHANSON DE ROLAND, quelques vers seulement sont consacrés à la prise de Narbonne (2995 et suiv.). Il y est dit que Charles, monté sur le fameux cheval Tencendor, triompha de Malpalin de Narbonne. Cette victoire nous est représentée comme antérieure au désastre de Roncevaux. Tout au contraire, le remanieur du manuscrit de Venise, et l'auteur des *Chroniques* du manuscrit 5003 de la Bibliothèque Nationale, ne placent la

Charles revient d'Espagne, tête basse et les yeux en pleurs.



prise de Narbonne qu'après la fin de la guerre d'Espagne (f° 121). Gilles de Paris en son *Carolinus* (Bibl. Nat. 6091, f° 17 v°) dit, de son côté, que Charles fit enterrer les morts de Roncevaux, *tamen ante redactis Sub juga Narbone populis.* = Cf. la chronique d'Alberic des Trois Fontaines, éd. de Leibnitz, Hanovre, 1698, pp. 115 et 144.

2° M. Génin a publié une partie du « Siége de Narbonne » qui a été intercalé dans le ROLAND DE VENISE (f° 88, 2e colonne). Cette version n'est pas exactement la même que celle de notre *Aimeri de Narbonne,* comme on en va juger par la traduction suivante : « Charles à la barbe fleurie va chevauchant ; — Regarde à droite, a vu Narbonne. — « Dieu, dame sainte Marie » ! s'écrie le Roi, — « Quel est le nom de cette ville qui est si bien « posée » ? — Et le duc Naime : « Je ne veux point vous le céler », répond-il. — « Elle a nom Narbonne, elle est au pouvoir des païens, — Du roi Alfarse, « que Dieu maudisse » ! — Notre Empereur a le cœur tout dolent : — « O Jésus ! ô père omnipotent » ! dit-il, — « Que deviendra notre gent de France — « Si cette cité demeure ainsi » ? = Le duc Naime, alors, conseille à Charlemagne de se mettre à genoux avec tous ses Français et d'adresser à Dieu une ardente prière. C'est ce que fait le vieil Empereur. Et voici soudain qu'une épouvantable tempête fond sur Narbonne et en abat les murs. Les Français entrent dans la ville, tuent hommes, femmes, enfants. = « Notre Empereur monta au palais, — Dans la grand' salle de l'ancien temps ; — Les comtes de France y montèrent après lui, — Tout le barnage, toute la fleur de douce France. — Notre Empereur leur adressa affectueusement la parole : — « Francs chevaliers », dit-il, — « Y a-t-il parmi vous un comte « ou un duc, — Un duc, un capitaine, un homme enfin d'une telle vail« lance — Qu'il veuille tenir Narbonne et tout l'*honor,* — Avec dix mille « barons pour le servir » ? — Dieu n'a pas fait de chevalier qui réponde à l'Empereur ; — Tous, dans le palais, tiennent la tête basse, — Tous la condamnent au feu et au charbon : — « Que Narbonne soit brulée ». — Quand l'Empereur vit sa baronnie, — Et que personne ne lui fait bonne ni mauvaise réponse, — L'Empereur à la *chère* hardie dit encore ! — « Viens en « avant, Richard de Normandie, — Prends Narbonne : je te la donne vo« lontiers, — Avec vingt mille chevaliers pour te servir ». — « Bon roi », dit Richard, « vous parlez follement. — Il y a dix-sept ans que je n'ai été « en Normandie. — Un peuple sarrasin me fait la guerre, — Me prend ma « terre, mes châteaux et ma ville. — Donnez Narbonne à d'autres, bon « roi, je n'en veux point ; — Que Narbonne soit brûlée ». = Charles, outré de ce refus, propose la ville à Ogier, qui ne l'accepte pas. = « Ah » ! dit le vieil Empereur, « je vois bien que les vrais barons de France sont morts, « — Le comte Roland et le marquis Olivier » ! = C'est alors qu'il offre cette conquête à Hernaut de Beaulande : « Je la prends pour mon fils Aymeri« get », répond le vieux chevalier, et il part seul pour aller chercher son enfant. = « O gentil comte », dit à Hernaut le puissant empereur, — « Quand « vous passerez à Paris, la grand'ville, — Les dames et les pucelles vous « demanderont, — Vous demanderont au nom de Dieu omnipotent : « — Où « est Charles, le puissant empereur ? — Olivier ? le paladin Roland ? — « Turpin de Reims ? et les autres combattants ? — O beau comte, mentez« leur, ne leur dites pas la vérité. — Dites que le puissant empereur est en « grande joie, — Et qu'à la Pentecôte chacun de nous sera de retour à sa « maison ». — « Vous parlez bien inutilement », dit le comte Hernaut. — « Jamais Garin le combattant ne fut un menteur ; — Son fils ne mentira

Tout à coup les yeux de l'Empereur se sont fixés dans l'espace. Qu'a-t-il donc aperçu du haut de la col-

« point, au nom de Dieu omnipotent »! = Dès qu'il a fait au Roi cette fière réponse, le père d'Aimeri sort de Narbonne, et, après une longue route, arrive à Paris où il annonce à haute voix le désastre de Roncevaux. C'est une douleur universelle, et le messager lui-même fond en larmes. Puis, il arrive à Beaulande (Bellant), y prend son fils, le ramène à Charles et le voit installer dans la seigneurie de Narbonne. Quant à Charles, il a hâte de se venger de Ganelon et quitte cette ville surnaturellement conquise : « Et Aimerig remist in la cité... » Telle est l'affabulation de cet épisode du *Roland* de Venise (f^os 88-91). Comme on le voit, elle présente avec celle de notre Chanson des différences notables, mais qui ne doivent, suivant M. Demaison, être attribuées qu'à l'imagination du remanieur italien. La principale consiste dans cette intervention miraculeuse de Dieu qui déchaîne contre Narbonne un orage dont notre Roman ne parle point. Dans *Aimeri de Narbonne,* l'Empereur propose à ses barons de conquérir la ville ; dans *Roland,* il ne leur offre que de la garder, ce qui est beaucoup moins difficile. Le voyage d'Hernaut, son horreur du mensonge, son arrivée à Paris, les pleurs qu'il fait couler en y racontant la mort des Douze Pairs, toutes ces particularités ne se retrouvent pas dans notre poëme, auquel nous n'hésitons pas cependant à donner la préférence. Il est à peine nécessaire de parler ici de la langue du fragment de Venise, dont le passage suivant donne une idée : « Li emperer sus el palaxio montava. — Apresso lui, lo bernaço de França. — Li emperer a parlé sens dotança : — « Traeç vos avanti, Arnaldo de Bellanda ; — Prendi Nerbona, chevos la do en guarda ». — « Bons rois », dit-il, « vos parlé de niant ; — Des e set « anz e che no fu en Belant ; — Guera me fa una païna çant, — Prendent « mes teres, mes villes vont ardant. — Altruit la done, bon roi, miga no la « domant! — Fous Gresses arda Nerbona el paesant ». — Quant si oit dit, porpensé fu atant » (Génin, l. l., 528). Il est digne de remarque que, dans cette partie du poëme italianisé, on trouve quatre fois le petit vers de six syllabes à la fin de quatre couplets : ce qui semblerait indiquer que le remanieur avait sous les yeux une ancienne chanson munie de cet hexasyllabe à la fin de toutes ses *laisses* et avec laquelle il a pris, d'ailleurs, plus ou moins de libertés. On sait qu'à peu d'exceptions près, ce petit vers n'a été employé que dans le cycle de Guillaume.

3. Dans le PHILOMENA, c'est encore une tout autre version. La scène se passe avant la guerre d'Espagne : une grande bataille s'engage sous les murs de Narbonne entre le païen Matran et Charles qui sort de Carcassonne. (Bibl. Nat. 2232, f^o 45 v^o.) C'est alors qu'Aimeri fait sa première apparition dans le Roman : « N'Aymeric que era nebot de Guiraut de Viana e [de] Raynier, payre d'Olivier, loqualh Aymeric fo pueys duc de Narbona » (f^o 48). A quelque temps de là, Marsile, qui était en Roussillon, envoie Borel de Combe-Obscure au secours de Matran avec sept mille chevaliers (f^o 57 v^o). Nouvelle bataille sous les murs de Narbonne : Roland s'y distingue, Roland qui est aimé par la femme de Matran (f^os 57 v^o-67). Mais Aimeri n'y fait pas moins vivement éclater son courage, et c'est lui qui reçoit le titre de duc de Narbonne : désormais il ne portera plus le nom de Beaulande. « Fayt ac K. aquest do à n'Aymeric. L'Emperador mandec que negu no l'apeles d'aqui avant Aymeric de Berlanda, mays Aymeric de Narbona » (f^o 70). D'ailleurs, Aimeri justifie le choix que Charlemagne a fait de lui : il se mesure avec un terrible Sarrasin, Corbealh de Tortouse et décide en partie la prise définitive de cette ville que deux armées se sont si longtemps disputée (f^os 72-

line? Dans la belle lumière du Midi, une ville splendide, immense, se détache sur l'horizon et apparaît, ra-



97). Le voilà duc. Son nouveau domaine est immense : il embrasse Béziers, Maguelonne, Uzès, Nîmes, Cette, Avignon, Viviers, Valence, Rhodez, Lodève, Cahors, Toulouse, Alby, Carcassonne, et quelques villes d'Espagne, Barcelone entre autres. Le fils d'Hernaut est solennellement investi de ce magnifique duché (f° 98), et n'oublie pas d'établir tout d'abord un sénéchal à Narbonne (f° 102). Mais Marsile à son tour vient assiéger cette riche cité que les païens ne peuvent se consoler d'avoir ainsi perdue. Aimeri se jette sur les envahisseurs, tue l'Aumaçor et met les Sarrasins en pleine déroute (f^os 98-109).

4° Un récit très-différent se trouve dans le *Chronicon ex veteri martyrologio manuscripto ecclesiæ Sancti Pauli Narbonensis.* (Catel, *Histoire des comtes de Toulouse*, p. 96.)

5° L'auteur de la VIE DE SAINT HONORAT ne doit à nos Chansons, suivant M. Demaison, « que quelques noms et certains traits épisodiques ». En son livre I, chapitre XXX (Bibl. Nat. fr. 24,954, f^os 64, 66, 67, il nous montre « Charlemagne, accompagné d'Estout de Langres, de Gondebeuf de Frise, de Rainaut de Beaulande et d'autres barons, assiégeant sans succès Narbonne, lorsque saint Magons (dont l'arrivée n'est guère motivée) vient s'entretenir avec lui de saint Honorat et de ses compagnons et assure que, s'il a foi en l'intercession du saint, il prendra la ville dès le lendemain : ce qui a lieu, en effet, un tremblement de terre venant fort à propos renverser les murailles de la ville » (Paul Meyer, *Romania*, V, 245).

6° Nous avons vu déjà que les ROMANCES ESPAGNOLES n'ont emprunté à la légende d'Aimeri que des traits fort peu précis. Elles nous représentent notre héros fait prisonnier par le soudan de Babylone, après un siège de « Narbonne la gentille ». Les païens maltraitent le comte : sa femme leur offre, pour la délivrance du captif, toutes ses richesses et jusqu'à ses trois filles; elle s'offre elle-même, et, voyant tous ses efforts inutiles, voyant qu'Aimeri lui-même refuse d'accepter de tels sacrifices, elle lui dit adieu : « Que Dieu vous fasse rencontrer le paladin Roland »! (Voy. ci-dessus, p. 56; de Puymaigre : les *Vieux Auteurs castillans*, II, p. 350, et le *Petit Romancero*, pp. 84 et ss.; Milá y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana.* Barcelone, 1874, pp. 358 et 455.)

7° Le remaniement du manuscrit 1497 de la Bibliothèque Nationale atteste une décadence profonde. On y entend Charlemagne parler sérieusement de sa Chambre des Comptes et de son Parlement, etc. Tous les beaux mouvements de la Chanson primitive ne se retrouvent plus dans ce *rifacimento*, non plus que dans le suivant (Arsenal 3351, anc. B. L. F. 226). On y a supprimé : « Allez-vous-en, Normands et Angevins », etc. Tout a été amolli efféminé, défiguré. On s'en convaincra aisément en lisant le fragment cidessous que l'on comparera avec le passage correspondant du manuscrit de l'Arsenal : « Comme Charlemeine se fut du païz d'Espaigne departi pour s'en retourner en France, par le conseil des nobles et gentils hommes qui demourez lui estoient, lesquieulx estoient lassez de guerre et requeroient surtout le repos pour leur corps aissier, que pieç'a n'avoient fait, il chevaulcha tant sans faire long devisement de ses journées et adventures que il aproucha le païs de Prouvence, lequel sciet ausques près de la terre de Languedoch que Sarasins tenoient pour lors et d'ancienneté en avoient jouy et possedé. Et pour ce chevaulchoient les Crestiens qui celui païz ne povoient bonnement eviter le plus diligemment qu'ilz pouvoient, et le plus loings des villes et citez d'icelluy païz, pour le dangier des païens que il ne queroient jà

dieuse, aux yeux de l'armée française. Elle a une riche enceinte toute crénelée ; ses murs sont hauts, vingt-

encontrer pour lorz. Mais si celéement ne autrement ne le sceurent faire ceulx qui les guidoient et conduisoient, que Charlemeinne, qui le domage que les païens lui avoient fait en Raincevaulx ne povoit oublier, ne veist et aperceut à costé, en chevaulchant triste de cueur et dolloureux, une cité grant, belle par semblant, forte et richement bataillie et enforcée, seant en beau païx ausques près de mer. Sy se arresta lors tout quoy pour la regarder et montrer à ses princes ausquieulx il demenda quelle cité estoit, et se elle estoit en son demeure (*sic*) ou non. Or chevauchoit assés près de lui à icelle heure ·I· chevalier nommé Guinemer, lequel avoit autrefois traverсé par là et bien savoit le païs, qui lui repondi : « Ceste cité dont vous demandés est « Nerbonne nommée, sire », fet il. « Mais tant est forte de soy et de Sar- « rasins peuplée et de grant richesse garnie que en ces marches n'a ville ne « cité qui à elle ce puisse ne doie comparer. Sy vous dy bien tant que qui « n'auroit cy endroit ausques ou trop à faire, il ne s'i fait mie bon longue- « ment tenir. Pour ce est il bon d'aler le nostre chemin que Sarrasins ne « puissent nostre train et nostre convenue aparcevoir ». Dieux! comme fut dollant Charlemeine, qui sur tous les princes du monde estoit d'honneur, de proesse et de chevallerie renommé, et qui oncques mais n'avoit eu paour de Sarrasin ne d'aultre qui qu'il fust, quant il entendi le chevalier Guinemer qui de soi arrester là endroit l'avoit blasmé! Il lui souvint de Rollant son nepveu, de son compaignon Olivier, et des vint mil chevaliers qu'il avoit laissiez occire et decopper en Raincevaulx par la trahison qui firent Guennelon et Marcille d'Espaigne. Sy se prist à plourer lors... Et quant il fut apaisié et que il peust ausques parler, il tourna de rechief ses yeulx vers la cité, et dist en la regardant : « Trop sui en mon couraige desplaisant, beaux « seigneurs », fet il, « de ceste cité qui tant sciet en beau païz, qui tant est « forte, comme l'en dit, qui tant est peuplée de Sarrasins et où tant a de ri- « chesses, quant ainsi la nous convient eslongner et laissier derriere nous et « si près de noz marches, que trop noz pourroit en aultrui temps damagier. « Et moult pourroit [avoir] grant prouffit et tout cestui [païs] conquester par « elle, qui la pouroit avoir par siege, par engins ou par force. Si viengne « avant, pour la demander, qui aura le cueur si vaillant de la tenir quant je « l'aurai conquestée. Car, par saint Denis qui est le vrai roy et patron de « France, et auquel lieu je desire moult aller comme pelerin, jamais de ces- « tui païs ne sera le mien corps parti ne eslongnié tant que j'aurai la cité de « Nerbonne veue de près et assegie et prise par force, se par amour ne veuil- « lent ceulx qui sont dedans à moy obeir ». Si furent de ce seurement tous les François plus dollans qu'on ne sauroit le dire ne racompter... Car chascun de eulx estoit si las de pene, de travail et de grant meschief qu'il avoient eu en Espaigne qu'il n'y avoit celui qui ne desirast le repos... Si regardoient les nobles barons l'un l'autre, en faisant chiere ma[rr]ie, ne il n'i avoit celui qui, pour la cité avoir en don ne en garde de par lui, se osast de la demender avancer ne ingerer. Et quant Charlemeine vist que chascun se taisoit, il prist à son nepveu et à ses bon chevaliers qu'il avoit perdus en Espaigne à regreter moult dolantement, et dist comme par maniere couroucée et sans nulle fixion : « Hay! Rolans », fet il, « dont Dieu ait l'ame, comment ton « absence m'est au jour d'huy damagable, et la mort de toy et de tous mes « barons peu prouffitable et trop nuisible! Certainement je puis dire que du « milleur grain qui fust en ma granche ne m'est demouré que la paille.... « Mais je promet à Dieu que jamais ne feray aultre chosse touchant fait de « guerre, ne de païs ne partiray, si l'aurai à mon plaisir et à l'aide de Dieu

trois tours la défendent. Au centre de la cité s'élève un palais dont les toits reluisent au soleil, et sur le faîte



« conquestée. Et, se nul ne se avance pour la repcevoir, si la tendray je en « ma main, qui que me conseille le contraire, et y ferai mon sejour pour tout « le païz d'environ conquerir et mettre à l'usaige de la foy crestienne. Sy y « ordonneray mon estat, mon Parlement et ma Chambre des Comptes comme « à Paris. Par ainsi, qui que de moy aura besoing, il me pourra icy trouver « à sejour ». Sy furent lors tous plus esbahis que par avant. En la compaignie de Charlemeine avoit plusieurs princes de grant renom, comme çà après le devisera l'istoire, lesquieulx l'Empereur regarda ententivement. Si aperceut entre les aultres Gerard de Vienne, filz du duc Garin de Monglenne. Et il quant il vist, il l'appela pour ce que la terre n'estoit mie longtainne de son païs, et lui dist : « Vouldrés vous point accepter l'onneur de Nerbonne, sire Ge- « rard »? fet il. Si lui repondi Gerard le Viennois : « De ce vous dy je grans « mercys, sire », fet il; « car, tant qu'à moi, je suy prouveu du bien de vous, « et tiens Vianne et tout le païs qui est ausques joignant à cestuy et voisin « d'un costé de si près, que ai assés à faire à le garder; et Nerbonne est « si grande chose que quiconques en aura la garde il se peut seurement van- « ter de non jamais faillir à guerre. Si conseille que la donnés à ung aultre « qui mieulx la gardera par aventure que je ne sauroie ou pourroie faire, « atendu que je n'ay de charge que trop, et tant que bien me suffist tant « qu'à present ». Et quant l'Empereur entendi Gerard qui se excusa en telle maniere, vous devés savoir que il ne fut gueres joieux. Sy regarda çà et là et vist plusieurs chevalliers et seigneurs ungs et aultres, ausquieulx il offrit la cité, voire en soi arguant à soi mesmes du reffuz que chascun en faisoit, car il n'y avoit qui en vousist recevoir le don. Et quant il eust sceu sa vollenté des plusieurs, il jura lors pour tierce fois que jamais ne retour- neroit en France jusques ad ce que elle seroit par lui prise et conquestée. Et dist que, s'il ne la trouvoit à qui baillier, il mesmes y feroit son lieu et de- mourance et ung palaix edifier, pour faire droit et raison à ceulx qui de lui auroient à besoing. Entre ses premiers chevaliers et barons aperceut Charle- meine le duc Hernault de Beaulande : si l'appella en disant : « Vostre est « ceste cité, sire duc de Beaulande », fet il, « se vous ne la reffusés : car bien « say qu'elle sera en vous bien emploïe. Or la repcevés et m'en faittes pre- « sentement hommaige affin que je voise mettre le siege devant, car pour « tout l'or de ce monde je n'en parju[re]roie le serment que j'en ai fait ». Et quant Hernault, qui bien cognoissoit Charlemeine, savant que là les conve- noit demourer, entendi l'offre que il lui fait et que il avoit fait à son frere Gerard de Vianne et à plusieurs aultres seigneurs, nobles et vaillants hom- mes, pour la terre justicier et gouverner et deffendre, il lui respondi assés courtoisement : « Sans terre et sans guerre ore [ne] suis je mie, sire », fet- il; « et bien savés que je tiengs la seignorie de Beaulande qui sciet vers les « marches d'Aragon, où les païens sont, qui tant me donnent à besoigner et « souvent, que moult enviz pourroie cestui païs et cestui là garder en paix. « Mais d'une chose vous contempterai, ce croire me voulez. J'ai ung beau filz « grant, grox, jeune, apert et legier, qui Aymery se fait nommer, comme bien « le savez. Cellui sçait les tourz de la guerre, car il a frequanté et converti « longuement en vostre compaignie, et a esté avecques moi en cestui voiage « pour vous servir comme les aultres jeunes et nouveaux. Je le ferai venir « devant vous, s'il vous plaist, et lui donnerés ceste terre avecques la cité de « Nerbonne, dont il vous fera hommaige par mon conseil, presens vos barons, « devant lesquieulx je le renoncerai à filz et à lınaige s'il en est reffusant ». Moult fut joieux Charlemeine quant Arnault lui parla ainsi du sien filz Ay-

éclate, comme un astre, une escarboucle qui suffirait à éclairer les habitants pendant la nuit. Les pieds de cette

mery. Il lui commenda qu'il le feist venir lors, et si fist il... Et lors lui dist Charlemeine assés courtoisement... « Sy veil, pour vostre non acroistre, que « ceste cité soit vostre et que vous la reteniez et recepviez de moy; car je la « vous octroie en pur don, par ainsi que vous m'en faciez icy presentement hom- « mage devant mes hommes ». Aymery... respondi lors en soubzriant : Vous « me donnés poisson qui n'est mie encore peschié, sire », fet il; « mais je « le repçois nonpourtant et vous en mercie assés de fois, en faisant proumesse « à Dieu et à vous que jamais ne dormiray ne choucherai sans le haubert que « j'ai en mon dos jusques à ce que je aurai le castel conquis ». Et à ces parolles en a fait hommage à l'Empereur et, presens son pere Arnault, son oncle Gerart de Vianne et tous les barons qui là estoient, le baisa en la bouche, dont Ernault, le sien pere, fut si joieux que merveilles ». (Bibl. Nat., fr. 1497, f$^{os}$ 2 v$^{o}$ — 4 v$^{o}$.)

8$^{o}$ Le manuscrit 3351 (anc. B. L. F. 226) de l'Arsenal contient un autre remaniement en prose d'*Aimeri,* qui, comme M. Demaison l'a démontré, dérive de la version du ms. de la Bibl. Nationale fr. 1497. Nous allons en citer le texte, qui est intéressant à plus d'un titre et que nous prions notre lecteur de vouloir bien comparer attentivement avec la rédaction du manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 1497 : « *Comment Aymery conquist Nerbonne dont il fut signeur et gouverneur tout son temps.* Après la bataille et mortelle desconfiture de Raincevaulx, s'en parti Charlemaine d'Espaigne dolant plus que oncques mais, et non sans cause, pour ses amis qu'il avoit perdus. Et aussi convenoit il qu'il feist emmener les corps de Rolant et d'Olivier et des aultres nobles barons en leurs lieux. Advint en chevauchant, atout grant nombre de gens, ainsy comme son chemin se adonna en aprouchant le pays de Prouvence, et passant par terre basse nommée maintenant Languedoc, qu'ils virent une cité belle, grant, fort et rice, apeuplée et habitée noblement; mais, en icelle ne en icellui païs qui estoit ausques près de la mer, n'estoit point le nom de Dieu aouré ne congneu. Sy se voulurent les chevaliers eslongnier de la cité ad ce qu'ilz ne feussent apperceus de ceulx qui dedens estoient, et rien tant ne desiroient les ungs et les autres comme d'eux haster pour venir en France et estre à sejour. Si apperceut bien Charlemaine la maniere, et demanda quelle ville s'estoit qu'il veoit à costé de lui, « C'est une cité, sire », ce respondi ung chevalier qui là fut voisins d'icellui païs. « Et, pour ce « qu'en icelle n'a sinon payens et Sarasins qui de la loy Jhesu Crist n'ont « cure, convient il ce passage eschever affin que aucun dommage ne puis- « sent porter à ceulx de nostre compagnie ».— « Et comment est nommée celle « cité, beau sire »? fait Charlemaine; « car le me faittes savoir ».— « En non « Dieu, sire », ce respondi le chevalier, « Nerbonne l'appellent ceux qui y ont « esté et qui souvent y conversent par saufconduit ». — « Et de qui est elle « tenue »? ce respondi Charlemaine. — « Par foy, sire », ce dit le chevalier, « elle est tenue d'un moult fier admiral, riche roi et puissant plus que nul « de ceulz qui furent en Espaigne, et avec ce est grant et terrible comme « ung jayant, car il est de l'extracion, et se son nom voulez savoir, il est « appellez Desramé qui moult a de terres et grant seignourie; sy lui est tout « cestui païs en obeissance, jusques au gué du Rosne, et se tient commune- « ment à Cordres sur mer, et sachiés que à moult grant paine lui puet l'en « estre nuisant ». Sainte Marie! comme l'Empereur fut pensifs quant il ouy ainsy parler le chevalier! Il s'aresta tout quoy adont, et demanda ses armes disant que de plus près vouloit la cité veoir. Les compagnies furent arestées adont et le grant train et charroy de main en main, si furent les armes def-

ville charmante sont baignés par la mer qui lui amène mille dromons chargés des marchandises du monde en- II PART. LIVR. II. CHAP. IX.

fardelées, prises et vestues d'un chascun, dont on ne seut qui fut le plus joieux ; car mestier avoient de repos plus que de guerre, de quoy les pluiseurs firent de ceste heure en avant doubte, et moult furent repentans d'avoir par là pris leur chemin. L'Empereur s'arma fin de compte ; si firent tous les haulz princes, comme Ogier de Dampnemarche, le duc Naymon de Baviere, Salmon de Bretaigne, Reignier de Gennes, Hernault de Beaulande, Gerart de Viennois, Huguon de Berry, et assez d'autres qui moult estoient preux et vaillans, lesquels n'eussent pour nulle chose desdit l'Empereur. Et quant chascun fut prest, lors se mist l'Empereur à chemin, faisant conduire son dragon devant, que tous Sarasins du monde craingnoient et congnoissoient pour enseigne ; et veu l'avoient en Espaigne et ailleurs en faisant ses conquestes. Si n'y eust Sarasin tant hardi qui de la cité se partist, mais monterent aux murs et creneaulx pour veoir le maintien des crestiens. Moult fut joieux Charlemaine quant il vist la cité si forte, si belle, si bien emparée et bastilliée, et de grandeur assez spacieuse. Il loua Dieu lors et dist à soy mesmes que jamais d'illecq ne partira si l'aura ançois par force conquise et soubzmise à loy crestienne, puisque si près estoit voisine de son empire. Et quant il l'eust bien avisée tout entour, il assambla ses barons voire arrierre d'illecq, ad ce que ceulx dedens ne leur peussent porter nuisance de trait ou autrement, et leur dist : « Veez cy cisté plaisante, beaulx « seigneurs », fait il, « bien assise, forte et en beau païs, et marchist assez « près de mon royaulme. Sy est dommage quant elle ou ceulx qui sont « dedens habitans ne scevent qu'est Jhesu Crist, et de la loy que nous te- « nons. Et moult nous seroit chose honteuse de nous departir sans la con- « quester, qui seroit aysée chose affaire et en petit de temps, comme il me « semble, mesmement que il n'a, comme je crois, leans deffense qui nous en « sceut garder. Pour quoy je l'abandonne à cellui qui le hardement osera « emprendre de la garder contre la geste sarasine, mais que je l'aye con- « questée ». Et quant les haulx barons entendirent l'Empereur qui jamais n'avoit eu le cuer saulé de guerre, chascun d'eulx fut moult esbahy, et n'y eust cellui qui ung tout seul mot respondist. De quoy Charles commencha devant eulx tous à larmoyer : car lors lui souvint il de Rolant, d'Olivier et de la chevalerie qu'il avoit en Raincevaulx perdue. « Or voy je bien, beaulx « signeurs », ce fait il, que plus n'y a de Rolant en mon hostel, je congnois « que Olivier est pardu, et croy que ma chevalerie soit morte, et que avecq « s'en soit vaillance fuie, quant sy hardi n'y a qui une cité que je me « oblige à conquerir et baillier ose prendre la garde contre les ennemis de « nostre foy. Sy me soient ainsy aidant Dieu et saint Denis, que jamais de « mon aage ne partiray de devant jusques ad ce que je l'auray mise en ma « subjection : sy la tendrai en ma main, et, qui aura de moy afaire, il « vendra icy de tous les païs à moy obeissans, voire si je ne treuve qui de « la garder se vueille entremettre ». Charles commanda le siége lors, et fist on illec dessence (*sic*) tentes, trefs et pavillons et autres choses propres à siege tenir. Sy devez savoir que mie ne furent les escuiers, varlès et garchons de repos ; ains s'entremist ung chascun pour son maistre ou son seigneur appointier de logeis ; et, quant le tref royal fut levé, lors manda l'Empereur ses princes, barons et chevaliers pour jurer le siege en leur presence, et entre les autres avisa Gerart de Vienne ; sy lui dit : « A vous sui « moult tenu, sire Gerart », fait il ; « si vous vouldroie recompenser telle- « ment que tousjours peuissions estre bons amis : je vous donne ceste cité « qui mie n'est de reffus, car elle estoit en bon pays assise, près de la mer

tier. C'est une activité merveilleuse, c'est un coup d'œil incomparable. Jamais Charlemagne n'avait encore vu

« et en plaine terre; si pourez par icelle conquerir tout cestui païs et tenir « en vostre main malgré tous les Sarasins du monde ». — « Vostre merci, sire », ce lui respondi Gerart, « de terre ai je assez pour le present, et se « de plus en prendre m'entremettoie, ce me pouroit plus, par adventure, « tourner à dommage que à prouffit, mesmement que j'ay assez affaire à « garder le mien dont il me souffist et doit souffire trés grandement, et « comme racompte ung sage en proverbe notable disant en deux vers :

« Le vray repos ne gist mie en l'avoir,
« Mais seulement en souffisance avoir ».

Sy fut Charles plus dolant que par avant, et bien dit que, s'il ne treuve à qui la baillier, qu'il la conquestera et fera son palais faire, sa chambre dès illec ordonner, et sa propre demourance. Sy lui pouront tous ceux de son obeissance venir veoir, se de lui ont aucun besoing. Il regarda plusieurs autres princes auxquelz il fist comme il avoit fait et dit audit Gerart. Mais tant estoient mattés de la guerre que nul ne lui respondi ad ce qu'il disoit. Et lors vist Hernault de Beaulande, lequel estoit assistant comme l'un des vaillans hommes de sa maison. « Et vous », fait il, « Hernault, beau sire, « ferez vous comme les autres? serez vous de la cité de Nerbonne reffu- « sant? Je la vous octroie; s'en vous ne tient et se me croyez, vous n'en « ferez mie reffus, car bien vous appertient et croy que sur tous autres et « contre tous hommes la saurez bien defendre ». — « Pardonnez-moi, sire », ce respondi Hernault, « je ne reffuse le don que vous me presentez, ne je « ne le retiens; et, se la raison voulez avoir de moy, vous savez que de « vous tien je la cité avecq la terre de Beaulande qui costoie et marchist « à Arragon et autres païs sarrasins, ou du moins ne sont mie encores si « fermes que trop n'eusse contre eulx à besongner, se trop m'avançoie « d'entreprendre grant charge de terre ou de quelque autre gouvernement « que cellui dont je me suis tousjours entremis; et comme dit ung sage en « notable proverbe par deux vers ainsi rimez :

« Il vauldroit mieulx à moyen estat tendre
« Que le trop grand toute sa vie attendre.

« J'aime mieux, de ma part, tenir et garder ce que j'ay conquis, tenu et « gardé jusquez à cy que tant embrasser à ung fais qu'il me convenist tout « laissier cheoir en ung tas; mais tant vous dy je bien et respons que j'ay « ung filz, grant damoisel, puissant de corps et d'am[e] : s'en lui a bon « courage, lequel je feray cy venir, present vous, auquel vous octroierés, « offrerez et presenterés ce que moy et pluiseurs autres ont reffusé, et, s'il « ne le reçoit, sachiés que, de mon vivant, ne le tendray à filz : c'est Ay- « mery, lequel n'a point de terre, sy me semble que jà ne la devra reffu- « ser ». L'Empereur commanda faire venir Aymery lors, et il fut appelé. Et quant il fut devant, l'Empereur le regarda moult ententivement, disant : « Vous estes chevalier, Aymery », fit il, « beaulx amis, et servi m'avez « longtemps sans ce que gaires ayés de moy amende. Je ne vueil non pour- « tant vos paines retenir, ainçois vous vueil à mon povoir recompenser, « non mie pour tous salaires, mais pour une fois seulement vous octroie « ceste cité : par ainsi que je la conquesteray et mettray france et nette en « vostre possession, vous la garderez et tendrez de par moy et en mon nom,

de cité aussi belle. Alors il relève la tête, alors il essuie ses larmes, et, d'un front très-fier, les narines dilatées



« s'il en est mestier. Et je vous promettray par saint Denis et [par] la « couronne dont je fus couronné, de vous la garandir, de vous secourir et « faire tout ce que seigneur doit faire à vassal, et mieux vous feray se « ainsy le voulez acorder ». (Bibl. de l'Arsenal, 3351, (anc. B. L. F. 226), f[os] 223-227.)

9°.-11°. Nous ne citons ici que pour mémoire les *Chroniques de France,* du ms. 5003 de la Bibliothèque Nationale (seizième siècle), f° 120; les *Conquestes de Charlemaine* de David Aubert (1458), où la « Prise de Narbonne » n'est considérée que comme un épisode de Roncevaux et où elle est racontée après la mort de la belle Aude; les *Annalles et Cronicques de France* de Nicolas Gilles (Paris, 1538, t. I, CXXXXI-CXXXXII); etc., etc.

12° Nous avons cité dans notre tome II (1[re] éd.,pp. 101, 102) le *Mariage de Roland,* de Victor Hugo. L'auteur de la *Légende des Siècles* s'était proposé, dans ce petit poëme, de traduire un des plus beaux passages de *Girart de Viane*; dans son *Aymerillot,* il a imité de main de maître le début de notre *Aimeri de Narbonne,* et nous renvoyons volontiers nos lecteurs à ce chef-d'œuvre qui les dédommagera de tant de platitudes contenues dans les *rifacimenti* du quinzième siècle. Nous nous contenterons d'en donner ici quelques vers et prendrons soin, comme pour le *Mariage de Roland,* de marquer en italiques les tons faux ou les notes dissonantes qui sont trop en désaccord avec notre antique Chanson :

L'Empereur fit le tour de tous ses capitaines...
Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
Ils refusèrent tous. ... Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée *aux éclairs meurtriers,*
*Avec un âpre accent plein de sourdes huées*
Pâle, effrayant, *pareil à l'aigle des nuées,*
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté
O comtes palatins, tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
*Devant qui Satan même aurait crié merçi.*
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici!
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne.
Paladins ! Vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, *vous ne marchandiez pas.*
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, vous prendriez le monde !
Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
*Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,*
*De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches.*
Je ne sais point comment on porte des affronts :
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas! Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en!
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
*Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne,*
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !

par le désir : « Je veux cette ville, et je l'aurai », s'écrie-t-il [1].

Le duc Naime, comme on le sait, représente l'expérience auprès du trop pétulant Empereur, auprès de ce Charles qui avait encore le cœur jeune à cent ans. Mais l'expérience est sans enthousiasme ; elle ne se passionne pas, elle ne s'aveugle point. Aussi le vieux Bavarois essaye-t-il d'apaiser l'oncle de Roland : « Cette « cité est trop forte ; elle est défendue par des milliers « de païens ». — « Non, non », reprend Charles, « je « veux cette ville, et je l'aurai ». — « Ayez pitié de « vos barons, ils sont si las » ! — « Je veux cette ville,

Je ne veux plus de vous : retournez chez vos femmes.
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
*C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.*
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici, rempli de joie et d'espérance !
Et quand vous serez tous dans notre douce France.
O vainqueurs des Saxons et des Aragonais,
*Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,*
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur »?
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
« Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
« Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé » !
Ainsi Charles de France, appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix :
*Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,*
*Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.....*

1. *Aimeri de Narbonne,* Bibl. Nat., ms. fr. 1448, f° 41 v°. La Chanson commence (f° 41 r°) par un méchant prologue qui a été évidemment ajouté après coup : « A ceste estore dire me plaist entendre ; — On i puet moult bons exanples aprendre. — Si veul ·I· pou de ma science espandre, — Pour ce que cil si fait trop à reprandre, — Qui seit lou sens et ne lou velt aprendre : — Car sens covers, ce vos di sans mesprendre, — Sanble lou feu c'on couvre soz la cendre, — Qui desoz art et flame ne velt randre. — Et, pour ceu, dirai sans plus atendre — Do plus prodomme qui fust puis Alixandre. — Très bien lou sevent li grignor et li mendre. — Por ce fait miolz la chançon à antendre — Qu'elle est de haute ystore ». Vient ensuite un pompeux éloge d'Aimeri et de l'empereur Charlemagne : « ·VII· rois avoit en sa subjection — Qui tuit tenoient de lui lor region..... — Por lui fist Dex miracles en sa vie, etc. ».

« et je l'aurai ». — « Vous n'ignorez pas que sous « cette ville étrange sont des souterrains immenses « qui aboutissent à Saragosse, à Orange, à Tou- « louse ». — « J'aurai cette ville. Quel est son nom »? — « Narbonne » [1].

Charles s'entête dans son désir ; mais il ne veut pas se charger lui-même d'une entreprise aussi rude, et cherche dans les rang de ses barons celui qui aura l'insigne honneur d'assiéger et de prendre Narbonne. Naime est trop vieux pour accepter cette offre, et, d'ailleurs, il faudrait un an pour venir, dit-il, à bout de cette entreprise [2]. Mais Dreux de Montdidier passe alors auprès du roi : « Tenez, Dreux, je vous donne « Narbonne ». — « Non, Sire », reprend le baron, « je vais aller me faire baigner et ventouser. Il y a un « an que je ne me suis couché sans mon haubert *dou-* « *blier*. Donnez Narbonne à d'autres » [3]. — « Eh bien » ! dit l'Empereur à la barbe fleurie, « c'est à Ri- « chard de Normandie que je ferai ce beau présent ». — « Non », répond Richard, « j'ai la chair blanche « de fatigue et me sens tout blême. Ah ! si j'étais en « Normandie [4] » ! — « Et vous, Eudes de Bourgogne, « n'acceptez-vous pas le don que je vous en fais »? — « Non, ma terre est trop belle, et je n'en veux pas « d'autre. Puis, j'apprends qu'un duc d'outre-Saône a « envahi mon duché, et il faut que j'aille le délivrer ». — « Et vous, Girart de Roussillon »? — « J'ai besoin de dormir [5] ». Ces réponses allument déjà la colère du grand Empereur. Son front rougit, son sang bout : « O les lâches » !

Toutefois Charles ne se décourage point et passe en revue tous ses barons. Voici Ogier de Danemark qui

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat., ms. fr. 1448, f° 42. — 2. *Ibid.*, f° 43. — 3. *Ibid., ibid.* — 4. *Ibid., ibid.* — 5. *Ibid.*, f° 43 v°.

a frappé tant de grands coups de lance, Ogier qui eût été digne d'être au nombre des Douze Pairs et de mourir comme eux : « Prenez Narbonne, Ogier ». — « Non », dit-il, « j'ai assez d'autres terres ». — « Et « vous, Salomon, n'en voudriez-vous point » ? — « Non, « je pense à ceux qui sont morts là-bas ; que Dieu ait « leurs âmes ». — « Et vous, Godefroy l'Allemand » ? — « Non, il y a trop longtemps que je n'ai vu ma « femme et mes enfants, et j'ai perdu tous mes hom- « mes en Espagne ». — « Et vous, Anséis de Car- « thage » ? — « Non, cette Narbonne est trop petite « pour moi, et j'y serais comme un oiseau en cage ». — « Et vous, Hernaut de Beaulande » ? — « Moi, je « suis trop vieux, Sire. C'est affaire à un damoiseau « d'accepter une telle conquête » [1]. La colère de Charles devient alors terrible ; dans ses veines qui frémissent, son sang bout encore plus fort. Il semble grandir sur son cheval et devenir gigantesque à mesure que les âmes de ses chevaliers se montrent plus étroites et plus petites. On sent bien que ce courroux va formidablement éclater.

Hoel de Cotentin refuse encore le don de l'Empereur. Doon de Montcler refuse. Girart de Viane luimême refuse, et se montre par là indigne d'appartenir à la *geste honorée,* à la geste de Garin. « Où est Roland » ? s'écrie alors la grande voix de Charles tonnant dans cette vallée. « Où est mon neveu Roland? Ah! « ce n'est pas lui qui reculerait ainsi, et Narbonne ne « resterait pas aux Sarrasins, si ce bon chevalier vivait. « Mais il n'y avait qu'un Roland dans le monde, et je « vois bien, hélas! que la chrétienté n'a plus de véri- « table ami » [2]. Et Charles pousse des cris de douleur.

1. *Aimeri de Narborne,* Bibl. Nat. fr. 1448, f° 43 v°. — 2. *Ibid.*, f° 44.

Soudain il se relève, il se dresse de toute sa hauteur, il fait monter à son visage une fierté, une ardeur toute juvénile et sublime, il bondit sur son cheval, il apparaît radieux de fureur : « Allez-vous-en, allez-vous-« en »! crie-t-il à ses barons épouvantés. « Allez-vous-« en! Bourguignons et Français, Angevins et Flamands, « Poitevins et Champenois, Lorrains et Bretons. Seul, « je resterai devant Narbonne. Pour vous, retournez en « France. Et si l'on vous demande où vous avez laissé « le roi Charles, vous répondrez, Français, que vous « l'avez laissé faire seul le siége de Narbonne. Allez-« vous-en »[1]! Certes, ils n'ont pas été aveuglés par un enthousiasme exagéré, ceux qui ont vu dans ce début de notre poëme un des plus merveilleux épisodes des épopées de tous les peuples et de tous les temps. Certes, Victor Hugo était bien inspiré le jour où il traduisit en vers incomparables ce fragment de notre poésie nationale où éclate une si vraie, une si profonde beauté. Pourquoi de tels accents sont-ils si rares dans nos vieilles Chansons, et en particulier dans la geste de notre Guillaume?

Quant aux barons de Charlemagne, ils furent terrassés par ces grandes paroles et par le regard qui les accompagnait : « J'ai mon fils », dit alors Hernaut de Beaulande, « j'ai mon fils Aimeri qui se chargerait bien de « prendre cette ville ». Charles, tout adouci, se tourne vers le jeune homme, et lui dit : « Je vous donne Nar-« bonne, prenez-la ». — « Oui »! s'écrie cet autre Roland, « je la prendrai, et je vengerai la mort de vo-« tre neveu, et je chasserai les païens de l'Espagne ». Toute l'armée, dans cet instant, n'eut qu'un regard et contempla Aimeri. Il était très-beau, droit et fort[2], mo-

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 44 v°.— 2. *Ibid.*, f° 45.

deste et fier : *Sinples et dous fut envers ses amis, — Et fiers et fel envers ses anemis.* « Mais », lui dit l'Empereur, « n'as-tu pas été au nombre de mes ennemis, lorsque « j'ai fait la guerre à ton oncle Girart » ? — « Oui », répond franchement Aimeri, « et même je t'ai rudement « haï. Certes, j'ai été ton ennemi, et le serai encore « dès que tu le voudras. Je n'ai rien au monde, mais « sache qu'avec l'aide de Dieu, je ferai conquête ». — « Eh bien ! Narbonne est à toi ». Le fils d'Hernaut se jette alors aux genoux de l'Empereur, qui le relève : « Je te veux bien aimer », lui dit Charles. « Tu dois « être pour le moins aussi pauvre que tu es fier ». — « Rien n'est plus vrai », reprend Aimeri, « mais est-ce « que Dieu n'est pas là-haut, dans le ciel » ? Belle réponse, et sur laquelle nous voulons rester !

C'est ainsi que, que parmi tous les barons de l'Empereur Charles, un seul eut le courage de se proposer pour prendre la cité de Narbonne. Et celui-là n'était qu'un pauvre jeune homme sans argent et sans terres. Mais il allait bientôt s'appeler Aimeri de Narbonne ; mais il allait avoir pour fils le grand Guillaume Fièrebrace, libérateur de la France et de l'Église [1].

1. Charlemagne devant Narbonne. (*Traduction littérale.*) [Après Roncevaux] Charlemagne revint au riche pays de France, — Triste et colère, comme bien vous le croyez. — Et les Français revinrent avec lui ; et chacun d'eux se lamente. — Ils ont bien l'apparence d'hommes que la douleur travaille rudement. — L'Empereur chevauche devant tous les siens — Sur un mulet de Syrie. — Il pense aux douze Pairs, et de là sa tristesse. — Il adresse à Jésus-Christ une ardente prière pour leurs âmes, — Afin que Dieu leur donne place dans la vie qui ne finit pas : — « Ah ! beau neveu Roland, « puisse votre âme être sauvée, — Et avoir au paradis la vie qui ne finit « pas ! — Mais moi, que dirai-je tout à l'heure au riche pays de France ? — « Que dirai-je à Saint-Denis, la maîtresse abbaye ? — Car je vais y trouver « réunis tous mes chevaliers, — Et ils me demanderont des nouvelles de la « grande baronnie — Que j'avais avec tant d'empressement conduite en Es- « pagne. — Que leur répondrai-je, ô dame sainte Marie, — Si ce n'est ces « seuls mots : « Vaincue, morte » ! — « Sire », dit Naime, « ne parlez pas « aussi follement : — Une telle douleur ne vaut pas une *aillie*. — Les com- « tes sont morts, vous ne les ressusciterez pas. — Tout cela est l'œuvre de

## II.

Attaque et prise de Narbonne par l'armée française. Exploits d'Aimeri qui après le départ de Charlemagne, reste seul dans la ville conquise.

Charles, tout joyeux d'avoir enfin trouvé un homme parmi ses chevaliers : « Français, Flamands et Ber-

« Ganelon que Dieu maudisse ». — « Cet homme », dit Charles, « a désho« noré la France. — Quatre cents ans et plus après ma vie — On fera en« core des chansons sur ma vengeance ». — Alors ils laissent le parler et suivent leur chemin, — Charles avec tous les siens.

Grande fut la douleur dont je vous parle, — La douleur des vassaux et des barons. — Cependant, avec tout ce qu'il a pu ramener de son armée, — Charles s'en revient. — Notre Empereur a descendu un tertre — Et, comme il va en gravir un autre, — Il presse le pas de son cheval — Et se prend à jeter son regard vers sa droite. — Entre deux montagnes, près d'un golfe de la mer, — Sur une montagne, il aperçoit une ville — Que les Sarrasins ont fortifiée. — Elle est bien close de piliers et de murs. — Aucun homme n'en a jamais vu construire de plus forte. — Nos Français y voient les arbres qui se balancent au souffle du vent ; — Il y a là des ifs et des érables à foison ; — Et il n'est pas de plaisirs comparables à ceux qu'on y voit. — Vingt tours sont là, en pierre de liais toute claire, — Avec d'admirables créneaux. — Dans tout le monde, il n'y a pas si grand parleur — Qui ne dût employer tout un jour d'été — S'il voulait décrire complètement toute cette construction. — Et ce sont les païens qui ont aussi fortifié la maîtresse tour. — Les créneaux en sont scellés à plomb ; — Jusqu'à la hauteur de ces créneaux un grand arc est jeté. — Et sur le faîte du palais principal — On a placé une escarboucle — Qui flambe et jette une lueur brillante — Comme le soleil qui se lève au matin. — Par une nuit obscure (et c'est la pure vérité) on la peut voir de quatre lieues. — D'autre part est la grève de la mer — Qui amène aux habitants tout ce qu'ils peuvent désirer. — Dans les grands dromons qui abordent sur cette rive — Les marchands entassent mille trésors — Dont ils pourvoient surabondamment la cité. — Rien de ce qu'on peut souhaiter, rien ne manque à cette ville, — Rien de ce dont on peut avoir besoin pour se faire honneur. — Charlemagne se prend à contempler la cité, — Et à la convoiter fortement dans son cœur. — Il appelle alors le duc Naime. — « Beau sire Naime », dit Charles le baron, — « Dites-le moi bien vite et ne le cachez pas, — « Quel est le nom « de cette admirable ville? — Celui qui la tient, certes, peut se vanter — « Que, dans le monde entier, il n'y a peut-être pas sa pareille ; — Celui-là « ne craint pas qu'aucun homme lui fasse tort. — Mais, par l'Apôtre qu'il « nous faut adorer, — Ceux d'entre vous qui voudront retourner en France — Devront passer par les portes de la ville. — Car, je vous le dis sans « mentir et en toute vérité : — J'ai le dessein de conquérir cette cité — « Avant d'aller en France..... »

Naime entend le roi Charles — Qui vient de donner à ses barons ce nouvel et grand effroi, — Et il lui a dit bellement, à l'écart : — « Sire, par « Dieu, j'entends là d'étranges paroles — Et je n'ai jamais vu d'homme « rempli d'un tel orgueil. — Mais, sachez-le bien, par la foi que je vous

« ruyers, écoutez bien », dit-il. « Depuis la mort de « Roland et d'Olivier je n'avais pas pris de nourriture,

« dois, — Si vous voulez avoir la cité que je vois là-bas, — Vous n'en aurez « jamais, je crois, acheté d'aussi chère. — Jusqu'au val de l'Amiénois, il « n'en est pas de si forte. — Elle ne redoute ni assaut, ni pierrières, ni « beffrois. — Celui qui la tient a sous la main trente mille Turcs qui font « grand tumulte. — Chacun d'eux a ses bagages et ses armes. — La ville « ne redoute aucun siége, elle en fait fi..... — Quant à vos hommes, ils « sont tous, en vérité, si fatigués — Que trois d'entre eux ne valent pas une « femme. — Vous n'avez pas de baron, de comte, de prince, de roi — Qui « désire assaut ou bataille, — Ni qui au besoin voulût de ceci ni de cela. « — Car ils n'ont mangé que du fourrage et de l'herbe. — Vous n'avez pas, « je crois, un homme, oui, un seul homme — Qui soit de force à porter « armes et bagages, — Tant ils ont eu de travail et de peine! — Pour ne « parler que de moi, droit Empereur, — Par la foi que je vous dois, je « voudrais bien être — Dans mon royaume de Bavière ».

Quand Charlemagne a écouté le duc Naime, — De colère le sang lui tourne. — Et, furieux comme un sanglier, il lui répond : — « Qu'il n'en « soit plus parlé, beau sire Naime; — Mais, par la foi que je dois au Roi « de Majesté, — Je ne rentrerai pas dans le royaume de France — Avant « d'avoir conquis cette cité. — Allez-vous-en, si c'est votre bon plaisir; « — Mais, par le serment que je vous en ai fait, — Si nombreux que soient « ceux qui iront, je resterai, moi ».....

Charles appelle alors un comte de haut parage — Qui se nomme Dreux et que l'on tient pour sage. — Dès que l'Empereur au cœur fier l'a aperçu, — Il lui adresse doucement la parole :

« Avancez, Dreux de Montdidier. — Vous êtes le fils d'un vaillant cheva- « lier, — et l'on vous doit aimer et tenir cher. — Tenez cette cité, tenez « Narbonne; car c'est à vous que je la veux laisser, — Et vous aurez à « justicier toute la terre — Depuis le Narbonnais jusqu'à Montpellier ». — Quand Dreux l'entend, il se met en courroux : — « Sire », fait-il, « je n'en « réclame rien, — Et puissent les mauvais Diables jeter Narbonne à terre! « — Par la foi que je vous dois, avant un mois entier, — Je veux être de « retour en mon pays; — Je m'y ferai ventouser et baigner : — Car, en vé- « rité, je suis trop las et ne me puis suffisamment aider. — J'aurais grand « besoin de me reposer. — Droit Empereur, je ne puis vous le cacher, — « Plus n'ai de palefroi, de *roncin*, ni de destrier — Qui soit bon à quelque « chose, si ce n'est à être écorché. — Et, moi-même, il y a plus d'une « grande année — Que je n'ai couché nu sans mon haubert à doubles mail- « les. — Je n'ai pas cessé un seul jour de guerroyer, — Ni de peiner et « travailler mon pauvre corps. — Aujourd'hui vous me priez de justicier Nar- « bonne — Qu'occupent encore vingt milliers de païens. — Non, Empereur « au fier visage, donnez-la à d'autres; — Car je n'en ai que faire ».

L'Empereur à la barbe fleurie dit alors : — « Avancez, Richard de Nor- « mandie. — Vous êtes un duc de très-haute seigneurie; — Vous êtes plein « de grande chevalerie : — Tenez Narbonne, soyez-en le bailli : — C'est de « moi que vous tiendrez ce riche domaine, — Et, tant que j'aurai la vie au « corps, — Vous n'en perdrez pas la valeur d'une gousse d'ail ». — Richard l'entend et devient triste : — « Sire », dit-il, « vous parlez follement. — Je « suis tant demeuré dans la terre haïe — Que ma chair a changé de couleur « et en est toute blême; — Car, depuis que je suis venu au milieu des païens, « — Je n'ai pas été sept jours sans ma broigne. — Mais, par l'Apôtre que « l'on requiert et prie, — Si j'étais en Normandie, — Plus ne ferais d'*en-*

« et m'étais enfermé dans mon deuil. Mais à cause « d'Aimeri je veux mettre un terme à cette longue « *vahie* en Espagne. — Quant à la seigneurie de Narbonne, je n'en veux « pas. — Donnez-la à un autre, je ne vous la demande mie, — Et que le « feu d'enfer la dévore »!

L'Empereur tient la tête toute basse, — A cause de ces comtes de franc lignage — Qui, décidément, refusent Narbonne. — Alors il appelle Hoel de Cotentin : — « Avancez, gentil comte de franc lignage ; — Tenez Narbonne « et son palais de marbre. — Mes chevaliers vous y serviront, — Et, s'il « plaît à Dieu qui jamais ne mentit, — Païens et Sarrasins ne l'auront ja- « mais plus. »

Hoel l'entend, s'incline et lui répond : — « Droit Empereur, par la foi que « je dois à saint Martin, — Les Narbonnais ne m'auront pas pour voisin. — « J'ai tant porté mon double haubert — Que mon corps a changé de couleur « sous mon hermine. — Vous m'offrez aujourd'hui Narbonne et tout son « train, — Narbonne où sont encore vingt mille Sarrasins — Qui ne vous « prisent la valeur d'un *ferlin*. — Quand on me donnerait tout le trésor de « Pépin, — Je ne voudrais point de Narbonne ».

L'empereur Charles fut en grande tristesse, — Quand ses pairs et ses barons lui font ainsi défaut. — Lors, il appela Girart de Roussillon : — « Avan- « cez, gentilhomme », lui dit le Roi ; — « Tenez Narbonne, je vous en fais « le don. — Vous tiendrez de moi cette terre que je vous abandonne ». — Girart l'entend, il baisse le menton — Et lui répond bellement, sans se fâcher : — « Vous parlez bien inutilement, Sire. — Il y a un an et plus, c'est « chose connue, — Que nous n'avons couché en chambre, ou peu s'en faut, « — Mais toujours aux champs, toujours sous la tente. — J'ai vêtu tous les « jours mon haubert aux mailles agrafées, — Par le chaud, par le froid, par « toutes les saisons, — Je vous ai servi bride abattue : — J'en ai la chair « plus noire que charbon, — Et voici maintenant que vous m'offrez Narbonne « et son donjon — Que tiennent encore vingt mille païens félons, — Qui ne « vous craignent pas la valeur d'un éperon ! — Non, faites ce don à un autre. « — Pour tout l'or de Salomon, je n'y voudrais pas rester : — J'ai assez de « terres ailleurs ».

Il fut bien irrité, l'Empereur à la fière personne, — Quand tous refusent ainsi la cité de Narbonne. — Il s'adresse alors au duc Eudes : — « Avancez, « sire duc de Bourgogne, — Et prenez pour vous cette ville ». — « Non, « Sire », répond Eudes, « ne me faites pas ce don : — Qui me parle comme « vous ne m'aime guère. — J'ai, d'ailleurs, une terre qui est bonne et belle. « — Un duc d'outre-Saône me fait la guerre. — Il a envahi mon bon do- « maine, — Il m'en a pris plus que ne vaut Tarragone, — Et j'en ai reçu « le message hier à none. — Je vais, sans plus d'excuses, partir de ce côté « — Et délivrer ma marche ».

Charlemagne ne respire plus que la colère — Quand ses barons chevaliers viennent ainsi à lui faire faute. — Il appelle Ogier de Danemark : — « Avan- « cez », lui dit Charlemagne au fier visage, — « Avancez : c'est à vous que « je veux laisser Narbonne. — Je ne pourrais la donner à meilleur cheva- « lier. — Vous aurez à justicier la terre en mon nom ». — Ogier l'entend : « Je ne vous en demande rien, — Donnez-la à quelqu'un qui en ait besoin. « — Moi, je suis épuisé et me veux mettre à l'aise, — Si je puis retourner « en Danemark. — [Quant à vos offres], je n'en veux rien entendre ».

Le Roi fut tout courroucé et triste, — Quand pour Narbonne chacun lui fait défaut. — Il appelle alors Salomon le hardi : — « Avancez, noble et franc « chevalier, — Tenez Narbonne, la terre et le pays ». — Quand Salomon

« douleur. Qu'on prépare une *quintaine* ». On travaille tout aussitôt aux apprêts de cette fête ; mais Ai-

l'entend, il baisse le visage ; — Puis, comme un homme en fureur, il répond : — « Droit Empereur, par le corps de saint Denis, — Jamais, jamais avant « le jour du jugement — Je ne veux demeurer entrepris à Narbonne. — « Mais je m'en irai là-bas, dans mon pays, — Et j'emmènerai avec moi mes « chevaliers de prix. — M'est avis qu'il m'en reste bien peu, — Et je pense « avec douleur à tous ceux qui sont morts : — Que Dieu place leurs âmes « dans le Paradis ! — Plus ne pourrai jamais les recouvrer. — Non, je ne « veux pas de Narbonne pour quinze jours, — Et ce n'est pas à moi qu'elle « appartiendra ».

Le Roi fut plein d'une douleur très-fière — Quand ses hommes les plus puissants viennent à lui manquer. — Il appelle alors Godefroi l'Allemand : — « Avancez », lui dit-il, « franc chevalier vaillant. — Tenez Narbonne, « recevez-en le gant ». — Quand Godefroi l'entend, il n'eut pas envie de chanter, — Et, d'une voix forte, il lui répond : — « Droit Empereur, votre « offre est merveilleuse ! — Il y a plus d'un an, en vérité, que je n'ai vu ma « femme et mes enfants. — Je n'ai plus qu'un désir, celui de retourner chez « moi ; — Car j'ai trop souffert en Espagne — Et ne peux seulement plus « m'aider tellement quellement. — De tous mes hommes, il ne m'en reste, « — Je crois, que vingt-cinq sur leurs pieds. — Les mécréants me les ont « tous tués. — De palefrois, de chevaux de guerre, je n'en ramène pas un — « Qui ne soit épuisé et rendu. — Et vous m'offrez Narbonne — Dont vous « ne possédez pas un gant ! — Non, par l'Apôtre qu'invoquent les pénitents, « — Je n'aurai pas Narbonne un seul jour de ma vie. — Donnez-la à un « autre ; pour moi, je la donne au diable — Et la proclame libre » !

« Avancez, duc Naime de Bavière », — Dit l'Empereur au visage hardi, — « Votre enseigne, au besoin, est la première dans la bataille — Et je dois « l'avoir la première. — Jamais vous n'avez manqué à votre foi envers moi : « — Prenez Narbonne et toute la contrée ; — Vous les tiendrez de moi... — « Et, s'il plaît à Dieu, cette gent perfide — N'en aura plus la valeur d'un osier ». — N'aime l'entend, et lui répond par ces fières paroles : — « Ne me deman- « dez point cela, droit Empereur, — Je veux m'en aller là-bas dans mon pays. « — Depuis que je suis parti de mon palais de Bavière, — Je n'ai pas été un « seul mois sans porter la broigne aux doubles mailles, — Sans avoir l'épée au « côté et la coëffe lacée en tête. — Ma gent que j'aimais tant, ma gent est « morte. — De trois cents hommes que j'avais sous ma bannière — Je n'en ai « pas cent qui ne gisent en bière. — Ce peuple misérable, les païens, les ont « tués. — Et vous m'offrez maintenant cette riche cité. — Mais, sachez-le bien : « de quelque façon que ce soit, — Quelque prière qu'on me fasse, je ne la pren- « drai point. — Donnez-la à quelque autre à qui elle convienne davantage : — « Elle ne sera jamais à moi ».

« Avancez, Anséis de Carthage : — C'est vous qui tiendrez Narbonne et « son maître-manoir. — Vous êtes chevalier d'un courage éprouvé : — Vous « en garderez les port et le rivage, — Pour que la maudite gent sauvage n'y « puisse plus pénétrer. — Et, si les Sarrasins viennent vous y assiéger, — « S'ils vous y font quelque dommage ou vous y causent quelque terreur, — « Envoyez-moi chercher par un messager. — Quelque soit le vent, quelque « temps qu'il fasse, je ne manquerai pas — De vous secourir, tout aussitôt, « avec mon baronnage ». Quant Anséis l'entend, il pense devenir fou de colère : « — Droit Empereur, entendez ma pensée ; — Vous voulez, sage et « juste Empereur, — Que je reste dans la terre sauvage. — Par la foi que je « vous dois, ce serait folie, — Si j'allais quitter ma terre et ma maison, —

meri ne se soucie guère de se livrer à ces joutes stériles. Sans attendre les ordres de l'Empereur, il sort



« Où je ne trouve personne qui me fasse le moindre dommage. — On dirait « avec raison que j'ai la rage au corps. — Si je restais à Narbonne, — J'y « serais vraiment comme un oiseau en cage. — Maudit soit un tel pays »!

Notre Empereur se prit lors à pleurer — Et à regretter son neveu Roland, — Ainsi que ses barons qu'il avait tant aimés : — « Ah! beau neveu », dit Charles, « quel malheur pour moi de vous avoir vu mourir! — Jamais « plus ne pourrai retrouver un tel ami. — En qui pourrai-je désormais me « fier? Je n'en sais rien. — C'est en ce besoin, hélas! que je puis bien en « en faire l'épreuve ». — Ainsi dit Charles, tout entier à sa colère. — Et il recommence à faire offre de Narbonne. — Il la propose de nouveau à Doon de Montcler — Et à Girart de Viane, le baron. — Pas un, pas un ne le veut écouter, — Parce qu'ils ont trop peur des païens d'outre-mer. — Ces nouveaux refus accablent Charlemagne : — Il ne sait plus à qui donner la ville, — Si ce n'est à Hernaut de Beaulande-sur-mer, — Le noble comte. — Le roi se mit à l'appeler — Et lui offrit Narbonne.

« Beau sire Hernaut », dit Charles au fier visage, — « Je vous prie d'ac« cepter Narbonne, — Par telle convention que vous m'enverrez un message, « — Si les païens et les mécréants vous y attaquent. — Alors je vous secour« rai, et nombre de chevaliers avec moi ». — « Par Dieu, sire », dit Hernaut le guerrier, — « Je suis vieux et frêle, et ne peux plus me servir moi« même, — Ni porter armes, ni monter sur destrier. — Je ne saurais plus « aujourd'hui mener une guerre, — Et c'est pourquoi je ne puis me charger « d'une si grande terre. — Celui qui aura Narbonne à justicier — Aura « maints forts assauts, maintes grandes batailles, — A endurer et à souffrir. « — C'est à un jeune damoiseau, à un vassal agile, — Qu'il vous convien« drait de donner cette ville. — Celui-là du moins sera en état de supporter « une guerre, — De confondre et mettre en pièces les païens, — De les ma« ter enfin au fer et à l'acier. — Voilà l'homme qu'il faut pour justicier Nar« bonne. — Je ne veux pas vous le cacher : si elle n'est pas aux mains d'un « baron — Qui soit puissant et de fier lignage, — Il ne pourra tenir la « terre »!

Quand Charles voit que tous lui font défaut, — Et ne veulent pas être mis en possession de Narbonne, — Il regrette vivement Roland, son bon ami, — Et Olivier, son hardi compagnon, — Et les barons que Ganelon a vendus. — « Beau neveu », dit-il, « puisse Dieu qui jamais ne mentit, — Avoir pitié et « merci de votre âme, — Ainsi que des barons qui sont morts pour lui! — « Ah! je le sais, j'en suis certain, si vous étiez vivant, — Narbonne ne res« terait pas en cet état. — Depuis que mes vrais amis sont morts, — Chré« tienté n'a plus un seul bon défenseur. — Mais, par Celui qui est né de la « Vierge, — Je ne quitterai pas cette terre, — Tant que les païens en seront « possesseurs. — Seigneurs barons, vous qui m'avez servi, — Je vous le dis « en vérité, allez-vous-en! — Retournez au pays où vous fûtes nourris. — « Mais, par le Dieu qui jamais ne mentit, — Puisque je vois que, tous, vous « me faites défaut, — Quels que soient ceux qui partent, je resterai ici, — Et « je garderai Narbonne »!

« Seigneurs barons », dit le roi Charles, « allez-vous-en! — Allez-vous-en, « Bourguignons et Français, — Angevins, Flamands, Avalois, — Hennuyers, « Poitevins et Manceaux, — Hurepois, Bretons et Lorrains, — Ceux de Berry « et ceux de la Champagne! — Ne croyez point que je plaisante. — Que tous « ceux d'entre vous, qui veulent rester, le sachent bien : — Je n'en garde« rai pas un, pas un seul malgré lui. — Par la foi que je dois à saint Fir-

du camp et se dirige vers Narbonne avec cent nouveaux chevaliers. Sur leur chemin, ils rencontrent cent païens : « Tant mieux, tant mieux »! s'écrie Aimeri; « il y a trop longtemps que je désirais les combat-« tre »! Avec plus de courage que de prudence, il se jette sur eux et les met en fuite; puis, entraîné par sa jeunesse, il les poursuit et va peut-être les atteindre, lorsque tout à coup il s'aperçoit qu'il est arrivé aux portes de la ville et qu'on vient de les refermer. Furieux, il s'en prend aux portes elles-mêmes, les secoue, les frappe à coups d'épée : « Ouvrez »! dit-il, « et livrez-moi le maître-donjon : Charlemagne m'en a fait présent ». Les Sarrasins ne se rendent pas à cet argument naïf, et laissent notre héros sous ces murs dont il ne pourra pas si aisément se rendre maître. Aimeri rentre au camp presque honteux [1].

Cependant, dans la cité de Narbonne, les païens ne sont pas aussi assurés qu'ils le paraissent. Un bruit terrible a circulé par toute la ville : « C'est Charlema-« gne qui nous assiége ». Et tous les Narbonnais répètent en tremblant : « C'est Charlemagne »! Ce seul nom-là était fait pour prendre des villes. Les rois sarrasins s'assemblent, et il est décidé que deux d'entre eux iront sur le champ demander du secours à l'amiral de Babylone. Desramé et Beaufumé, qui sont choisis pour ce message, s'engagent aussitôt dans les mystérieux souterrains que Naime avait signalés à

« min d'Amiénois, — Je resterai ici, en Narbonnais, — Et je tiendrai la « terre et le pays. — Par la foi que je vous dois, j'y serai trente mois [s'il le « faut], — Jusqu'à ce que j'aie le beau palais peint et sculpté. — Et quand « vous serez de retour, vous, en France et en Orléanais, — En douce France « et dans le pays de Laon, — Si l'on vous demande : « Où donc est le roi « Charles »? — Seigneurs Français, par Dieu vous répondrez — Que vous « l'avez laissé faire le siége de Narbonne »! (*C'est alors qu'Aimeri de Beaulande se propose et prend la ville*, Bibl. Nat. fr. 1448, fos 41 vo-44 vo.)

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, fos 45 vo-46.

l'Empereur [1]. Quant à Charles, il ne perd plus de temps, et appellent ses *engineors* : « Faites-moi », dit-il, « un beffroi aussi haut que les murs de Narbonne ». Mille charpentiers se mettent à l'œuvre, et la machine énorme, rapidement achevée, est roulée contre les murs de la forte cité. Puis, l'assaut est donné ; il est horrible. Les Français sont repoussés, mais reviennent à la charge ; repoussés une seconde fois, ils se précipitent de nouveau sur les païens qu'ils massacrent. « Je resterai ici sept années, s'il le faut », dit Charlemagne, « mais je prendrai la ville ». La bataille recommence. On entend les hurlements des Sarrasins, le sifflement des pierres que lancent les machines, le râle des mourants. Les murs de Narbonne sont teints de sang [2].

Pendant ce temps, Aimeri s'est mis à la tête de cent barons : vint d'entre eux sont armés de haches et brisent les portes de la ville. Ils entrent comme un orage dans Narbonne épouvantée. « Mahomet ! Mahomet » ! s'écrient les païens que va couper en morceaux l'épée d'Aimeri. Ils s'enfuient, ils courent, ils se heurtent, ils s'écrasent, ils se réfugient dans le palais principal. Mais Aimeri les suit, les frappe, les taille, les tue, et se rend maître de ce palais qui est leur dernier refuge. C'est alors que le fils d'Hernaut monte au sommet de la plus haute tour ; c'est alors qu'il embouche son cor dont il sonne lentement. Tel devait être le signal de la victoire. Charles entend ce son qui lui entre délicieusement dans l'oreille. Il accourt. Dieu ! quel butin ! que d'or, que d'argent ! Quels sont ceux qu'on emmène làbas et qu'on va jeter en prison ? Quoi ! ce sont les rois sarrasins ! La victoire est donc complète ? Oui, certes,

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f$^{os}$ 46 v$^{o}$ et 47. — 2. *Ibid.*, f$^{o}$ 47.

grâce au courage d'Aimeri, elle est entière, et les Français sont maîtres de Narbonne [1]. L'Empereur en croit à peine ses yeux.

Vite, vite, il faut christianiser, il faut baptiser en quelque sorte cette ville que la présence des Infidèles a déshonorée. Les vainqueurs entrent dans les *synagogues* et y renversent les statues de Mahom. Puis, on bénit aussitôt un beau moutier, et, sans plus attendre, on y établit un nouvel archevêque. A qui consacrera-t-on cette nouvelle église, improvisée en si peu de temps? A saint Pol, premier apôtre de Narbonne. Et l'Empereur offre pieusement à la vénération des chrétiens le bras de ce Bienheureux qu'il avait apporté d'Espagne. La première messe est célébrée dans le temple nouveau; le fils de Pépin et ses barons font les plus riches offrandes; marcs d'argent et besants d'or pleuvent aux mains des prêtres; il n'y a plus un seul infidèle dans tous le pays, la joie est partout, et Charlemagne s'apprête à retourner en France [2]. « Ne craignez pas les païens », dit-il au comte Aimeri qu'il abandonne à ses nouvelles destinées. — « Moi, les crain- « dre »! répond le jeune vainqueur. « N'ai-je pas Ro- « land à venger et Roncevaux à faire oublier? Partez, « sire, partez : je saurai conserver Narbonne con- « quise ». Le Roi s'en va, et ne laisse que cent chevaliers au nouveau comte. Et voilà que déjà l'on aperçoit dans le lointain l'armée française qui s'éloigne, et va disparaître à l'horizon.....

Aimeri reste seul [3].

1. *Aimeri de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 1448, f^os^ 47 v^o^ et 48 r^o^. — 2. *Ibid.,* f^o^ 48. — 3. *Ibid.* Le poëte dit qu'Aimeri, à qui le Roi n'avait laissé qu'un si petit nombre de chevaliers, se fit néanmoins redouter jusqu'à la *mer betée.*

## III.

Mariage d'Aimeri avec Hermengart, sœur du roi des Lombards.

Pendant qu'il organisait « à la chrétienne » sa belle conquête, Aimeri apprit la mort de son père, le vieil Hernaut, et de la bonne comtesse sa mère. Il les pleura, et fonda une abbaye pour le repos de leurs âmes [1]. Puis, il songea à se marier. Ses chevaliers, depuis longtemps, le pressaient d'en finir et de prendre femme; mais le comte de Narbonne était difficile. Il cherchait une dame qui fût à la fois sage, belle et de haut parage. Quand les barons de Narbonne eurent bien jeté leurs regards sur tous les points de la chrétienté, il se trouva qu'il n'y avait au monde qu'une femme véritablement digne d'Aimeri ; c'était Hermengart, fille du feu roi Désier de Pavie, sœur de Boniface, roi des Lombards heureusement régnant [2]. A peine a-t-il entendu le nom, le seul nom de la jeune fille, que le fils d'Hernaut se prend soudain pour cette inconnue du plus brûlant, du plus invraisemblable amour. Car les héros de nos Épopées sont moins difficiles que ceux de nos Contes de fées : ceux-ci s'enthousiasment à la vue de quelque portrait; les autres n'ont pas même besoin de portrait et se passionnent avec plus de désintéressement. « J'au-« rai pour femme cette Hermengart », s'écrie Aimeri; « et si, par malheur, on me la refuse, je ferai la guerre « aux Lombards. Oui, je brûlerai leurs villes, j'insulte-« rai leur roi, je mettrai tout leur pays à feu et à « sang [3] ». Tout aussitôt, des ambassadeurs sont envoyés par le comte de Narbonne au roi de Pavie : ils ont pour mission de demander la main d'Hermengart et

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 48 v°-49 r°. — 2. *Ibid.*, f° 49. — 3. *Ibid.*, *ibid.*.

de ravager toute la Lombardie, si on leur fait mauvais accueil. Ils partent, nombreux et bien armés : Gui de Montpensier est à leur tête, et Alleaume de Chartres porte le gonfanon. Rien n'égale d'ailleurs l'éblouissante richesse de leur costume. Leur suite est nombreuse : chacun d'eux a cinq écuyers. Il y en a vingt qui ont la barbe blanche, vingt autres dans toute la force de la virilité, vingt autres enfin dans le premier éclat de la jeunesse. Les premiers portent sur leurs poings un autour, les seconds un épervier, les derniers un faucon. Leur départ est brillant et joyeux; mais leur voyage sera moins pacifique [1].

L'auteur d'*Aimeri de Narbonne* écrivait sans doute son Roman à une heure où la France avait quelque grief contre l'Allemagne et quelque raison de la haïr plus violemment. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre poëte donne à nos voisins d'outre-Rhin un rôle odieux dans toute sa Chanson. Les messagers d'Aimeri rencontrent une bande de trois cents Allemands grossièrement vêtus et pesamment armés. Chacun a *une grande cote lée — Et une jupe de bons aignès forée, — Solers agaches et chauces reversées*. Leur bouclier est énorme ; leur épée, digne des étudiants des Universités allemandes, est longue d'une toise. Ils parlent une langue âpre et dure : « *Godechelespe* »! s'écrient-ils [2]. Ces gros Germains sont aussi insolents qu'ils sont lourds, et leur chef Savari insulte brutalement les chevaliers de Narbonne : « Vous n'êtes que des Normands », leur dit-il. « Normands »! c'était, paraît-il, une violente injure. « Il est vrai », s'écrie Girart de Roussillon qui

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os^ 49 v^o^ et 50. — 2. *Ibid.*, f^o^ 50 v^o^. M. P. Paris (*Histoire littéraire*, XXII, p. 464) a traduit avec raison *Godechelespe* par *God euch helpe* (Dieu vous aide!). Et de même un peu plus bas *Godeherre* doit se rendre par *God Herr* (Seigneur Dieu).

« fait (on ne sait trop pourquoi) partie de l'ambassade ; « il est vrai qu'il y a parmi nous des Normands et « des Angevins, mais c'est ce qu'il y a de mieux en « France ». — « Où allez-vous ainsi » ? — « Demander « la belle Hermengart pour notre seigneur Aimeri ». — « Insensés », s'écrie Savari : « il y a deux ans que la « dame m'a été promise ».— « *Godeherre, Godeherre* »! répètent les Allemands qui se jettent en hurlant sur les Français. Une horrible mêlée commence, et les Germains ne tardent pas à s'apercevoir qu'ils ont commis une grave imprudence. Ils ont contre eux toute l'élite de la France, toute la fleur de la chevalerie. Ces Français sont effrayants à la bataille : « Ce sont de vrais diables », dit Savari, qui perd la tête et s'enfuit dans la *cité* d'Auvergne. Quant aux Narbonnais, ils essuient leurs armes, et continuent placidement leur chemin. Peu de temps après, ils faisaient leur entrée dans Pavie [1].

Notre poëte s'est montré fidèle à la vieille tradition française qui s'est toujours plu à représenter les Lombards comme un peuple de trembleurs et de poltrons. A peine le bon roi Boniface a-t-il aperçu les Narbonnais qu'il est pris, lui aussi, d'un tremblement irrésistible : « Ils sont armés » ! dit-il, et il fait fermer devant eux les portes de la ville. Cette prudence excessive déroute les messagers d'Aimeri : « Il a peur de nous », s'écrie Girart qui a quelque envie de rire..... « Ne « craignez rien », dit-il au successeur de Désier ; « nous sommes de pacifiques ambassadeurs, et ne ré- « clamons que le droit de coucher à Pavie durant une « nuit ». Boniface leur accorde, non sans quelque témérité, cette permission exorbitante ; même il les invite à dîner, en tremblant. Mais les autres : « Nous

1. *Aimeri de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 1448, f° 51.

« sommes assez riches », répondent-ils fièrement, « pour n'accepter l'hospitalité de personne »! Cette fierté par trop française irrite le Lombard qui se résout obliquement à affamer ses hôtes. Il mande tous les boulangers, tous les sauniers, tous les taverniers de sa ville, et leur recommande paternellement les Français : « Vendez-leur, au prix de deux sous, ce qui ne vaut que deux deniers ». Ces honorables marchands s'y rési- « gnent sans trop de peine : « *Sire* », *font il,* « *par* « *les sains de Poitiers, — C'est bons nos est à faire* « *moult legiers* [1] ». Les pauvres gens!

Et, lorsque les Français voulurent, ce jour-là, faire leurs provisions de table, on leur vendit un ours cent marcs d'argent (!), un cerf trente livres (!), une poule dix sous (!!), et ils ne trouvèrent pas une perdrix qui valût moins d'un *mangon*. Néanmoins, en vrais Français, ils firent contre mauvaise fortune bon cœur, et achetèrent en riant toutes les denrées de la ville. Ce jour-là, les habitants de Pavie firent pauvre chère. « Qu'on ne vende plus de bois à ces prodigues », dit alors le roi des Lombards. Les messagers d'Aimeri ne se laissèrent point déconcerter, et achetèrent alors tous les hanaps sculptés qu'ils rencontrèrent dans le pays : ils en allumèrent le feu de leurs cuisines. La flamme monta si haut, si haut, qu'elle faillit incendier toute la

1. *Aimeri de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 1448, f[os] 52 v[o]-53 v[o]. Quand les Français refusent l'invitation de Boniface, ils le font en termes fort orgueilleux : « Car tretuit somes riche baron et per.... — Nos a fait « Dex plus d'avoir conquester — Que ne poroient .XXX. sommiers me- « ner. — Tant en ferons et depandre et doner — Que li plus povres s'an « pora bien loer ».=C'est alors que le roi lombard fait venir « sesbolan giers, — Et tos les fevres et tos les taverniers, — Ceus qui fain vendent et trestos les sauniers, — Sous qui char vendent et avoc les merciers, — Les peletiers et tos les cordoaniers, — Tos sous qui font en la ville mestiers ».=C'est alors qu'il leur recommande de traiter les Français en ennemis : « A vos « comment qui faites les mestiers — Que lor vendois tos vos avoirs si chiers, « — Une danrée ·II· sous ou ·XX· deniers. — Lors mangeront avoc moi vo- « lantiers ».

ville, et Boniface cette fois trembla jusqu'à la moelle : « Il faut à tout prix », dit-il, « nous débarrasser de « ces importuns ». Et, sans plus tarder, il leur donna audience [1].

Devant le roi de Pavie tous les messagers d'Aimeri paraissent en même temps. Ils ont revêtu leurs costumes les plus brillants, afin de faire honneur à Narbonne et à la France. Ils sont splendides, et les plus vieux paraissent jeunes. Hugues de Barguelune prend la parole : « Nous sommes tous marquis et comtes », dit-il avec orgueil. « Aimeri par nos voix vous demande Her- « mengart. Il lui donnera pour douaire le Bisquarrel, « le Beaulandais, le Narbonnais et d'autres encore. « Mais si vous nous refusez, malheur à vous [2] » !

Le roi qui pâlit va trouver sa sœur, *andous ses bras li a au col getés*. « Ma belle sœur, écoutez-moi, je veux « vous marier, et je vous ai donnée au meilleur cheva- « lier de la terre ». — « Non », dit-elle, « je n'aurai « jamais d'autre mari, d'autre seigneur que le comte « Aimeri dont j'ai entendu dire de si grandes choses ». Alors, avec une fierté qui n'a rien de féminin, elle se met à énumérer tous les partis qu'elle a superbement refusés, et le doge de Venise, et Savari l'Allemand, et tant d'autres : « J'aimerais mieux être brûlée », dit-elle, « et je n'épouserai qu'Aimeri ». — « Mais c'est précisément à lui que je vous ai promise ». Hermengart alors entre en une grande joie, et paraît plus belle qu'elle n'a jamais été : « Qu'Aimeri vienne « bien vite.... Mais », ajoute-t-elle, « comment le re- « connaîtrai-je au milieu de tous les siens » ? — « Si « vous voyez », reprirent les Français, « un baron au « fier regard, aux bras carrés, au visage superbe, es-

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 53 v^o-54 v^o. — 2. *Ibid.*, f^os 54 v^o et 55 r^o.

« corté de mille chevaliers et remplissant de terreur « toute la grande cité, c'est lui, c'est Aimeri ». — « Dites-lui donc », répond Hermengart, « de venir « chercher sa femme en ce pays [1] ». Toutes ces scènes sont charmantes, parce qu'elles sont naturelles et vraies.

Décrirons-nous le retour des messagers qui sont de nouveau attaqués par Savari l'Allemand ? ferons-nous le récit de cette seconde bataille qui ressemble beaucoup trop à la première? raconterons-nous la résistance de Savari, la détresse des Français, leur retraite dans un donjon où ils font la plus héroïque défense, le secours qu'ils envoient demander à Aimeri, le départ du Comte, la délivrance des ambassadeurs narbonnais que les Allemands tenaient rigoureusement assiégés, la mort de ces traîtres, le châtiment de leur chef [2]? Non ; nous préférons nous transporter avec notre héros à la cour de Boniface, où il va lui-même chercher sa jeune femme.

Ce fut un jeudi, à midi, qu'il entra dans Pavie : Boniface vint à sa rencontre. Derrière le Roi marchait sa sœur, dont la beauté éclairait toute la ville ; elle était couverte de vair et de gris, coiffée d'un chapeau d'or, radieuse de joie : « Où est Aimeri »? dit-elle. — Pour toute réponse, le comte de Narbonne rejeta son manteau par derrière, et passa ses deux bras au cou d'Hermengart : « Je vous aime », lui dit sur-le-champ la dame qui, naïvement, comme toutes les femmes de nos Chansons, fait toutes les avances. « Je vous aime », répondit Aimeri. Ils s'assirent tous deux sur un lit, et parlèrent d'amour. Cependant le mariage n'était pas en-

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f[os] 55-56. Hermengart dit en effet aux messagers d'Aimeri : « Tot maintenant n'i aura terme mis, — Et « si dirois Aymeri au fier vis — Qu'il vigne quere sa feme en cest païs. » = « Qu'il se hâte », ajoute-t-elle : « S'il pert roncin, je li rendrai destrier ».... — 2. *Ibid.*, f[os] 56 v[o]-60 r[o].

core conclu. Le roi de Pavie prit tout à coup une attitude et une voix solennelles : « Voulez-vous d'Hermengart pour votre femme »? dit-il avec un accent presque sacramentel. — « Oui »! répondit Aimeri. Alors le Roi *la lui bailla par la main destre,* et le Comte put l'emmener [1].

C'est ainsi qu'Aimeri de Narbonne épousa Hermengart de Pavie.

## IV.

Nouvelle invasion des païens qui cherchent à reprendre Narbonne; leur défaite, leur fuite.

Le fils d'Hernaut, dans les premières joies de ses noces, alors qu'il revenait d'Italie en rêvant au sourire d'Hermengart, durant tout ce charmant voyage, ne prévoyait guère les terribles épreuves qui l'attendaient à son retour. Il ne pensait plus aux Sarrasins, et cependant sa vie tout entière n'allait être désormais qu'une guerre contre ces infidèles, une guerre de plus de cent ans.....

L'Amiral de Babylone avait reçu la nouvelle de la prise de Narbonne; Desramé et Beaufumé étaient venus en fugitifs chercher auprès de lui un asile et des secours; ils avaient excité contre les Français la co-

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os^ 60 et 61 r^o^ : Aymeris si fut sages et enpalés, — Prent la pucelle, si est asis delès, — Par la main destre la prist par amistés, — Les dois li baille que bien avoit formés. — Blanc ot le vis, bien fut enluminés; — De sa beauté poïsse dire assés, — Mais ans seroit li demi jor passés — Que ses sanblans vos fust jai devisés. — Li cuens parla comme saiges menbrés : — « Belle », dist-il, « qués est vostre pansés? — Que vos sanble de moi, no « me celés? — De long vos vien querre, bien lou savés. — Por ceu vos pri, « que, se ne me volés, — Que vos talant ici me descovrés, — Ansois c'à vent « en soit ·I· mot alés. — Et bien sachiés, se vos me refussés, — Qui me « donroit tout l'or de ·X· cités — Ne vos prendroie, se ce n'iert vostre grez. « — Miaulz est que ci vostre bon me contés — Que jai Lonbart en soit après « gabés ». — « Sire », dist elle, « jà mar en douterés — Que plus vos am « c'ome de mere nés », etc.

lère de celui que tous nos poëtes représentent comme l'Empereur des Sarrasins. De toutes parts, l'Amiral avait envoyé ses brefs et fait entendre son cri de guerre : « Non-seulement », disait-il, « nous reprendrons Narbonne ; mais Paris et la France tomberont « aussi entre nos mains ». Une ambassade était partie à la Mecque, et en avait rapporté la statue de Mahomet. Des milliers, des cent milliers de païens se réunissaient pour cette expédition suprême et hurlaient de joie à la pensée de leur victoire [1]. Une grande guerre de religion allait ensanglanter de nouveau le sol français : la chrétienté était peut-être arrivée à sa dernière heure.....

Ce fut un beau spectacle que celui de l'embarquement de cette immense armée : quinze jours après, les Sarrasins apercevaient les rives de la France. Et à peu de temps de là, les chrétiens de Narbonne se réveillèrent un matin, étreints par le cercle de fer que formaient cent mille païens autour de leur ville étouffée et perdue [2]. C'était le 24 juin, jour où l'Église célèbre la Nativité de saint Jean-Baptiste.

Et pendant ce temps, uniquement occupé d'Hermengart et la main dans sa main, chantant et riant, sans défiance et sans souci, Aimeri tout joyeux suivait la route qui conduit de Pavie à Narbonne [3].

Narbonne cependant n'est défendue que par un petit nombre de chevaliers à la tête desquels nous trouvons un neveu de Naime, nommé Elinant. Que vont-ils devenir? Avant tout, il importe qu'Aimeri soit averti du danger qui menace sa ville : Forques, fils de Garnier, se charge de ce message qui n'est point sans péril. « Que me faut-il faire »? dit, en apprenant

1. *Aimeri de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 61 et 62 r^o. — 2. *Ibid.*, f^o 62 r^o. — 3. *Ibid.*, f^o 61.

cette nouvelle, Aimeri, qui se tourne vers Hermengart. Celle-ci, en vraie chrétienne, lui répond : « Allez vous battre, et je prierai pour vous ». Le Comte l'embrasse, lui dit adieu, la regarde encore une fois et, plein d'ardeur, marche droit sur Narbonne [1]. Par malheur, son courage ne se communique point à ses soldats. Derrière lui, les chevaliers lombards font preuve d'une couardise qui le désespère : « Qu'on les place « en tête de l'armée », s'écrie notre héros, « et qu'on « tranche le cou au premier qui recule »! Cette détermination énergique emflamme soudain le courage de ces Italiens qui préfèrent risquer leur vie contre les païens que de la perdre tout à fait en tournant le dos à l'ennemi. Ces lâches se transforment en héros, et déjà les Sarrasins plient [2]. Quant à Aimeri, il pénètre directement dans la maîtresse-tente de l'armée païenne, y trouve l'Amiral au milieu de quatre rois et tranche ces cinq têtes. « Montjoie, Montjoie »! s'écrie-t-on de toutes parts. Sur vingt points à la fois, l'immense bataille recommence. Le comte de Narbonne est blessé, Girart de Roussillon frappe de grands coups, les Français sont comme des lions enragés..... Tout à coup, on entend un bruit étrange sur le champ de bataille; c'est un nouveau corps d'armée qui vient d'entrer ne ligne. Est-ce une arrière-garde des païens? Non, ils ont engagé toutes leurs forces. Seraient-ce des chrétiens, des Français? Oui, c'est Girart de Viane qui,

1. *Aimeri de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 1448, f$^{os}$ 62 v° et 63 r°: « Dame », dist il, « savés moi consaillier ». — « Sire », dist elle, « oïl bien, par mon « chief, — Que, il me sanble, li consalz est ligiers, — Dont n'estes vos ·IIII· « M· chevalier — Que Karlemaines li rois vos fist laissier, — Et si avés des « Lonbars ·I· millier. — Que chascuns ait et armes et destrier. — Se vos venés en grant estor plenier, — Par ceus porois grant estor commencier. — « Alés avent, vos et vos chevaliers »... — Aymeris l'ot, s'anbrace sa moillier, — Les iolz, lou vis li commence à baissier : — « Dame », dist il, « bien fait « à otrier ». — 2. *Ibid.*, f$^{os}$ 63 v° et 64 r°.

averti par Hermengart, s'est hâté de venir au secours de son neveu. Son arrivée, d'ailleurs, est décisive, et entraîne la victoire des Narbonnais. Les Sarrasins sont frappés de terreur, ils fuient, ils crient, ils meurent. Sous leurs cadavres amoncelés on ne voit plus la terre ; trois cents d'entre eux, trois cents seulement, parviennent à se rembarquer avec Desramé ; le reste a succombé [1] !

Le lendemain matin, l'archevêque de Narbonne bénissait solennellement le mariage d'Aimeri et d'Hermengart. Cette union devait durer un siècle [2].

Les douze enfants d'Aimeri et d'Hermengart.

Ils eurent douze enfants, sept fils et cinq filles [3]. Mais de ces douze enfants, il en est un dont le nom fut plus illustre que ceux de tous les autres, et qui absorba dans sa gloire la gloire de toute sa race. C'est celui dont nous allons raconter l'histoire : celui qui aima la belle Orable et l'enleva au roi Thibaut d'Arabie ; qui affermit Louis sur le trône de Charlemagne ;

1. *Aimeri de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 64 v°-66 r°. — 2. *Ibid.*, f^os 66 v° et 67 r°. — 3. L'auteur d'*Aimeri de Narbonne* énumère avec soin les douze enfants d'Aimeri et d'Hermengart. Les sept fils furent : « 1° Bernart de Brebant qui eut pour fils le paladin Bertrand; 2° Guillaume « qui conquit Nîmes, mit à mort Herpin et Otrant, prit Orange, fit baptiser Guibourc et fut le vainqueur de Corsolt sous les murs de Rome »; 3° Garin d'Anséune, qui fut le père de Vivien ; 4° Hernaut de Gironde, personnage héroï-comique dont le poëte trace un portrait ridicule ; 5° Beuve [de Commarcis], père de Gérart et de Gui ; 6° Aïmer le chétif qui conquit Venise, enleva la belle Soramonde et la fit baptiser; 7° Guibelin, qui fut plus tard le successeur d'Aimeri lui-même à Narbonne. — Parmi les cinq filles, la première épousa Dreux de Montdidier et en eut quatre fils : Gaudin, Richer, Samson, Engelier. La seconde fut la femme de Raoul du Mans, et eut pour fils le célèbre Anquetin le Normand. La troisième se maria avec un marquis d'Angleterre, qui devint un saint; ils eurent cinq fils : Rabiau, Estormi, Villars, Sohier du Plessis, et saint Morand dont le corps repose à Douai. La quatrième, femme de Huon de Floriville, lui donna un fils, Foulque de Candie, qui aima et conquit la belle Aufelise. La cinquième enfin fut l'impératrice Blanchefleur, femme de Louis. = La Chanson d'*Aimeri de Narbonne* se termine par ces vers qui sont une soudure trop visible entre le poëme que nous venons d'analyser et les *Enfances Guillaume :* « Or se pensa li frans cuens Aymeris — En autres terres as rois et aus marchis, — Envoiera les damoixiaux de pris : — Si iront honor querre ».

qui triompha du géant Corsolt sous les murs de Rome ; qui prit Nîmes par la ruse, et Orange par la force ; qui eut Vivien pour neveu ; qui fut vaincu à Aliscans et qui, après avoir vengé cette défaite sur les païens cent fois battus, se retira enfin dans un moutier, et s'y fit moine afin de conquérir le ciel.

C'est Guillaume.

---

# CHAPITRE X

## PREMIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE GUILLAUME.

Résumé succinct des six Chansons de geste qui ont été analysées plus haut:

S'il est quelquefois nécessaire de faire halte au milieu d'une légende épique, c'est bien certainement au milieu de celle de Guillaume. Tandis que, dans la geste du Roi, un seul poëme est consacré aux ancêtres de Charles, six Chansons, dans la geste de Garin, ont pour objet les ancêtres du fils d'Aimeri. Et voici qu'en réalité, après de si longues analyses, nous ne sommes encore parvenus qu'au seuil de l'histoire de notre héros. C'est l'instant de jeter un regard en arrière et de résumer très-nettement tout ce que nos vieux poëmes nous ont appris sur la famille de Guillaume....

des *Enfances Garin*;

L'Aquitaine est le berceau de cette race héroïque. Charles ayant eu pour mère une femme innocente et persécutée, les cycliques n'ont pas voulu prêter une autre origine à Garin, à ce chef de leur seconde geste. Flore, qui est la copie trop exacte de Berte aux grands pieds, enfante Garin dans les angoisses d'un exil injuste; elle l'élève en vrai fils de prince et le voit se jeter, de bonne heure, en des aventures qui n'ont rien de vraiment épique. Il est tour à tour aimé de Florette, de Germaine, d'Yvoire; mais il n'a pas le temps de s'arrêter à ces amours vulgaires. Il accomplit, avant toute autre chose, la mission difficile de réconcilier son père Savari avec Flore sa mère, et de reconquérir son duché

sur des usurpateurs de bas étage. C'est alors seulement qu'il se rend à la cour de Charlemagne.

*de Garin de Montglane;*

Persécuté par l'amour adultère de l'Impératrice, il échappe avec peine à la colère de l'Empereur et, comme un vrai héros de la Table ronde, se met à la recherche d'une héroïne inconnue, de cette Mabille qu'il épousera un jour, après avoir traversé mille épreuves, après s'être rendu maître de ce château de Montglane dont il prendra le nom. Ce château, d'ailleurs, va devenir un repaire féodal, qui pourrait résister à Charlemagne lui-même, et Garin y est bientôt entouré de quatre beaux enfants : Hernaut, Renier, Mille et Girart. Mais les Sarrasins s'abattent sur ce malheureux pays, et cernent ce donjon où les quatre enfants vont mourir de faim avec leur vieux père. Ils parviennent cependant à se frayer une trouée sanglante au milieu des païens, et chacun d'eux alors court à sa destinée.

*d'Hernaut de Beaulande;*

Hernaut, qui est le grand-père de notre Guillaume, prend d'une façon assez banale la cité de Beaulande, épouse la fille d'un roi païen, Frégonde, et engendre Aimeri.

*de Renier de Gennes;*

Quant à Renier, il conquiert en quelques heures le duché de Gennes et la main de cette belle Olive d'où naîtront Olivier et Aude. Mille est duc de Pouille.

*de Girart de Viane;*

Girart, le plus doux et le plus épique des fils de Garin, reçoit le comté de Vienne que ne peut lui arracher la rage jalouse de la femme de Charlemagne, et soutient dans son château un siége de plusieurs années contre toutes les forces combinées du grand Empereur. Après Olivier et Roland, dont le duel gigantesque hâte la fin de cette guerre, c'est Aimeri, fils d'Hernaut, qui joue le premier rôle dans cette lutte sanglante et fratricide....

*d'Aimeri de Narbonne.*

Et quand le roi de France reviendra, les larmes

aux yeux, de cette Espagne maudite où il doit perdre son neveu Roland et les douze Pairs; quand, tout rempli du deuil récent de Roncevaux, il apercevra soudain la belle cité de Narbonne qui est aux mains des Sarrasins; quand il fera le tour de tous ses barons, les suppliant l'un après l'autre de vouloir bien tenter la conquête de cette ville, une voix, une seule voix répondra à ces supplications du vieil empereur : ce sera celle du jeune Aimeri. Il prendra Narbonne et y épousera bientôt la belle Ermengart, fille et sœur des rois lombards, de qui naîtront douze enfants, et notamment Guillaume, le héros de toute cette geste, le centre vivant de ce cycle.... Et voici déjà que nous entendons je ne sais quels accents fiers et jeunes dans le château du vieil Aimeri : c'est l'enfant Guillaume dont le sang frémit et qui demande des armes à son père.

Nous n'avons pas encore abordé, comme on le voit, l'histoire poétique de celui qui mérite, mieux que Garin, d'imposer son nom à toute cette famille d'épopées. Mais déjà nous avons fait connaissance avec certaines figures légendaires qui vont animer tous nos poëmes. Le vieil Aimeri n'est pas mort, et nous le verrons glorieusement intervenir dans dix ou quinze autres Chansons. Nous avons entrevu rapidement les traits de ses sept fils qui, tous, tiendront dans les récits suivants une place importante : Bernart de Brebant, père de Bertrand; Guillaume; Garin d'Anséune, dont Vivien fut le fils; Hernaut de Gironde; Beuve de Commarcis, père de Gérart et de Gui; Aïmer le Chétif et Guibert.

Les six Chansons que nous avons déjà résumées appartiennent à des époques très-diverses, et ne présentent réellement aucune homogénéité. Les *Enfances Garin* ne sont qu'une pauvre fiction du quinzième siè-

cle, portant toutes les traces d'une décadence déjà très-avancée. *Garin de Montglane* est un agréable roman d'aventures, qui se trouve écrit par hasard en tirades épiques et consacré par hasard à des héros carlovingiens. *Renier de Gennes* et *Hernaut de Beaulande* ne nous ont été conservés qu'en prose; mais le peu que nous en avons gardé ne nous permet guère de regretter le reste. Par bonheur, deux œuvres de la bonne époque, et qui sont dues sans doute au même auteur, jettent enfin quelques rayons de belle lumière sur les tristes commencements de cette grande geste : c'est *Girart de Viane* et c'est *Aimeri de Narbonne*. Le plus grand poëte de notre temps, Victor Hugo, a puisé dans ces deux épopées les deux seuls chants qu'il ait voulu consacrer dans sa *Légende des Siècles* à la chevalerie française : *Le mariage de Rolland* et *Aymerillot*. On ne saurait, comme nous l'avons dit, faire un plus grand éloge des deux Romans attribués à Bertrand de Bar-sur-Aube.

Objet des chapitres qui vont suivre.

Mais il est temps d'en venir à notre Guillaume, dont nous allons maintenant raconter toute l'histoire d'une seule haleine, depuis son enfance jusqu'aux fameuses représailles de la bataille d'Aliscans. Le chemin sera long; mais nous rencontrerons sur notre route les plus anciens, les plus beaux poëmes de tout notre cycle, et, quand nous ferons notre prochaine halte, nous aurons la joie de connaître plusieurs chefs-d'œuvre de plus! Il y a là de quoi nous donner quelque courage au moment de ce second départ.

# CHAPITRE XI.

## L'ENFANCE DE GUILLAUME.

### (Les Enfances Guillaume [1].)

---

Analyse des *Enfances Guillaume.*

Le comte Aimeri est sur le seuil de son château, à Narbonne ; sa femme, la belle Hermengart, est près de

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DES** *ENFANCES GUILLAUME.* I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. La seule version des *Enfances Guillaume* qui soit parvenue jusqu'à nous ne paraît pas remonter plus haut que le commencement du treizième siècle. Mais il a certainement existé une ou plusieurs versions antérieures. — 2° AUTEUR. Les *Enfances Guillaume* sont une œuvre anonyme. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit français 1448 de la Bibliothèque Nationale, les *Enfances Guillaume* renferment 3422 vers; dans le manuscrit 774, 2720 vers (mais quatre feuillets sont perdus) ; dans le manuscrit 1449, 3335 vers ; dans le manuscrit de Boulogne, environ 3200 vers, et enfin dans le manuscrit 24369 (anc. La Vallière 23), qui nous offre presque toujours une rédaction plus développée, 3720 vers. Tous ces vers, dans tous les manuscrits connus, sont, à quelques tirades près, des décasyllabes assonancés. La fin des laisses n'est pas ornée du petit vers hexasyllabique.— 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous est resté, *à notre connaissance*, sept manuscrits des *Enfances : a.* Bibl. Nat. fr. 1448 (du f° 68 v° au f° 89 r°), treizième siècle ; *b.* British Museum 20 D, XI, du f° 79 r° au f° 103 v°, quatorzième siècle ; *c.* Bibl. Nat. fr. 1449, du f° 1 r° au f° 22 r°, treizième siècle ; *d.* Bibl. Nat. fr. 774, du f° 1 r° au f° 18 r°, treizième siècle ; *e.* Manuscrit de Boulogne-sur-Mer, f° 1 r° au f° 21 r°, treizième siècle ; *f.* Bibl. Nat. fr. 24369 (anc. 23 La Vallière), du f° 30 r° au f° 51 r°, quatorzième siècle. *g.* Milan, Bibl. Trivulziane, treizième siècle. = Ces manuscrits (et nous n'avons étudié *de visu* que ceux de France) peuvent, d'après les différentes formes données à notre poëme, se diviser en quatre familles. PREMIÈRE FAMILLE DE MANUSCRITS. Elle est représentée par le seul manuscrit de Boulogne qui contient la meilleure et la plus brève version des *Enfances*. Conforme au manuscrit 1448 de la Bibliothèque nationale, il en diffère seulement en ce qu'il ne renferme pas le *Departement des enfans Aimeri.* Il se termine brusquement par une tirade destinée à préparer le *Couronnement Looys :* « Che fu en mai qu'il fait caut et seri, — C'adoubé furent li enfans Aimeri — Et furent tuit à Nerbone la chit. — S'orent Tibaut vencu et desconfit. — Sus en monterent el palais

lui ; ses enfants jouent avec leurs éperviers. Il les voit, et fixe sur eux un de ces longs regards satisfaits qui

signouri. — Adont parla Guillaume li marcis : « Seignor », dist-il, « en-« tendés envers mi. — Moult devés Dieu honorer et servir — Quand teil ho-« nor vos laisse consentir. — Aler en voel au roi de Saint Denis, — Son « fil veoir qui a à non Loeys. — Car proié m'a Karles, li rois gentis, — Que « foi portaisse son fil qi est petis. — Se ferai jou, se Dieu plaist et jou vif » (fº 1). Ce manuscrit est en dialecte picard. = SECONDE FAMILLE. Elle est représentée par le manuscrit 1448 (anc. 7535) qui renferme une version du *Departement des enfans Aimeri,* faisant corps avec les *Enfances* (fº 87 rº-88 vº : « Quant Aymeris fu venus à Narbonne », etc.). Le manuscrit 1448 nous offre d'ailleurs le même début que celui de Boulogne : « Chanson de geste plaroit vos à entendre; — Teis ne fu faite de lo tans Alixandre. — Fist lai un moines de Saint Denise en France, etc. ». Et plus loin : « Uns gentis moines, ki à Saint-Denis iert, — Quant il oit de Guillaume parleir, - Avis li fut k'i fut antroblieis.— *Si nos an ait les vers renoveleis* — Qui ot el role plus des ·C· ans esteis. — Je li ai tant et promis et donnei — Qu'i m'ait les vers ensaigniés et monstreis » (fº 68 vº). Nous avons déjà eu l'occasion de faire ressortir tout l'intérêt de ces vers qui semblent annoncer le *rifacimento* d'une ancienne Chanson (*Epopées françaises,* t. I, 2ᵉ éd., p. 201). Ce même manuscrit se termine par une méchante annonce du *Couronnement Looys* qui diffère de celle du manuscrit de Boulogne : « Or vos dirai de Guillaume « au cors gent — Com coronna Loey hautemant » (fº 88 vº). — TROISIÈME FAMILLE. Elle est représentée par le manuscrit 24369 (anc. 23 La Vallière), qui renferme une seconde version du *Departement des enfans Aimeri,* formant désormais une petite branche à part (fº 51). Le compilateur de ce dernier manuscrit n'a pas trouvé, en outre, que l'espace de temps compris entre la délivrance de Narbonne et le *Couronnement Looys* fût assez rempli par la légende, et il a inséré dans son recueil, après le *Departement,* ce poëme inconnu jusqu'ici que nous avons intitulé : *le Siége de Narbonne* (fº 54). Nous en reparlerons plus loin. = Ce même manuscrit du quatorzième siècle nous présente un début différent de tous les autres, et qui est intéressant à plus d'un titre : « Or fetes pès pour Dieu, seigneur baron ; — S'orrés chançon qui mult est de grant non : — C'est d'Aymeri qui ot flori grenon, — Qui touz jourz ot vers Sarrazins tençon. — Souvent les mist en mult male friçon ; — Par lui reçurent mainte perdicion. — S'est de Guillaume qui cuer ot de lyon, — *Qui prist Orable,* que de voir le set on, — *Que il toli à Tiébaut l'Esclavon,* — Conquist sa terre à cuite d'esperon, etc. ». Et plus loin : « Et qui diroit encontre la Chanson — Aucune chose qui ne fust de reson, — *En sa légende ses fez trouveroit on* — Et mult des autres dont ne fet mencion, — *Es grans desers où il ot sa meson: — De Monppellier* ·III· lieues i conte on » (fº 30). Telles sont les trois familles des manuscrits de notre Chanson : comme on le voit, c'est surtout par leurs premiers et leurs derniers vers qu'elles diffèrent. L'action, d'ailleurs, est la même dans tous ces textes où l'on ne peut relever que des variantes peu importantes. Il faut cependant observer que le manuscrit 1448 a moins développé que les manuscrits 774, 1449 et 24369, les dernières péripéties de la délivrance de Narbonne. Mais le manuscrit 774 jusqu'à son fº 16 vº, col. 1 : *Li estors fu merveilleus et pesans;* le manuscrit 1449 jusqu'au même couplet; le manuscrit 24369 jusqu'au fº 48 rº : *Vait s'en Bernars que mie ne s'atarge,* correspondent régulièrement au manuscrit 1448 depuis la fin de sa troisième tirade jusqu'au fº 85 vº : *Vait s'en Bernars et Sarrasin l'enchaucent.... La bataille ést et mervillouse et grans.* = Il resterait néan-

sont le propre des pères. Il les trouve beaux, forts, magnifiques, et laisse éclater sa joie. « Il ne leur manque

moins à classer les deux manuscrits 774 et 1449 dans quelqu'un des groupes précédemment établis. Nous les ferions volontiers rentrer dans le premier. Ils ne renferment, en effet, ni la plus ancienne ni la seconde version du *Departement des enfans Aimeri.* — 5° VERSIONS EN PROSE. Les *Enfances Guillaume* n'ont été mises en prose qu'une seule fois, à notre connaissance : c'est dans la fameuse compilation du quinzième siècle qui embrasse toute la légende d'Aimeri et de son fils Guillaume ; c'est dans ce précieux manuscrit 1497 de la Bibliothèque Nationale. Les *Enfances Guillaume* occupent les folios 32-149 de cet immense recueil ; nous croyons utile de publier ici, pour la première fois, toutes les rubriques de cette étrange version où l'on a si prodigieusement défiguré et allongé l'affabulation primitive des *Enfances :* « *Comment Aymery de Nerbonne envoia servir ses fils en France, en Lombardie et en Gascoigne,* f° XXXII r°. — *Comment les ·IIII· enfans Aymery s'entremirent de faire à Paris chascun l'office que leur pere leur avoit ordonné par manière d'esbatement,* f° XXXV v°. — *Comment l'evesque d'Avignon s'ala complaindre à Charlemeine de son fourrier qui si rudement l'avoit de son hostel deslogié,* f° XLIII v° — *Comment les Sarrasins vindrent assegier la cité de Nerbonne quant ils sceurent que Aymery mist ses enffans hors sa compaignie,* f° XLVIII v°. — *Comment Guibelins le filz Aymery fut pris des Sarrasins et emmené prisonnier maulgré les crestiens,* f° LVII v° — *Comment l'amiral Desramé juga Guibelin de Nerbonne à mourir, et comment Aymery, son pere, le rescouy de mort par force d'armes,* f° LX v°. — *Comment Clargis et Lucion, le bon medecin, furent delivrez de la prison Aymery de Nerbonne,* f° LXVII r°. — *Comment Guibert de Nerbonne fut receu à Paris par l'empereur Charlemeine et de ses freres qu'il amena au secours de leur pere Aymery,* f° LXXII v° — *Comment Desramé, doubtant le secours de France que Guibelin ala querir, cuida prendre par assault la cité de Nerbonne ce temps pendant,* f° LXXIV v°. — *Comment le sieige de Nerbonne fut par force levé et l'amiral Desramez et Fernagus d'Arrabe mors et les Sarrasins descumfis et chaciés,* f° LXXVII v°. — *Comment Desramez, le filz l'amiral Desramés, Thibaut d'Arrabe, fils Fernagus le vielx, et Eroflet, filz Erofle de Tartarie, furent couronnés aprés leurs peres qui mors furent au sieige de Nerbonne,* f° LXXXVI v°. — *Cy commence l'istoire à parler du jeune Desramé, du jeune Thibaut, filz Fernagus, et de la grant guerre qu'il menerent à Aymery de Nerbonne et à ses enffans,* f° LXXXVII v°. — *Comment Guillaume le marchis, filz Aymery, conquist le bon cheval Bauchant, et Archillant le seigneur de Luisarne en allant en Arrabbe,* f° XCI r°. — *Comment Orable, la noble damoyselle, envoia segretement dire à Guillaume qu'il se gardast, et que Archillant et Clargis avoient sa mort jurée,* f° XCVII r°. — *Comment Desramés envoya segonde fois devers Thibault, le roy d'Arrabbe, pour faire le mariaige de luy et de Orable, l'amye Guillaume le marchis,* f° CIV v°. — *Comment les ·IIII· fils Aymery furent fais chevaliers par la main Charlemeine à Paris, et comment Charlemeine receut Aymery à grant honneur,* f° CXII r°. — *Comment Thibault d'Arrabbe vint au mandement du roy Desramé à Orenge, où il espousa Orable, l'amye Guillaume de Nerbonne,* f° CXII v°. — *Comment Guillaume le marchis ala à Orenge veoir Orable s'amye, la fille Desramé, lequel lui donna la robe qu'il avoit vestie,* f° CXVII r°.— *Comment Guillaume, le filz Aymery, et Orable, la fille Desramés, affierent l'un l'autre, à Orange la grant, en parlant d'amours et de joye,*

« vraiment », dit-il, « que d'être chevaliers et de com-
« battre les Sarrasins, l'épée au poing! » Jamais Aimeri

f° CXXIII v°. — *Comment les Sarrasins vindrent Nerbonne, la grant cité, asseigier, et comment Aymery et ses enffans y entrerent les premiers,* f° CXXXII r°. — *Comment Guillaume, le marchis de Nerbonne, amena Girart de Vianne, son oncle, au secours de son pere et de ses [freres] que les Sarrasins avoient asseigiés en Nerbonne,* f° CXXXV r°. — *Comment Thibault d'Arrabe fist son messaige, de par Guillaume de Nerbonne, à Orable la pucelle qu'il espousa assés tost après, du consentement Desramé et des aultres princes sarrasins,* f° CXLIV v°. — Tel est le résumé de la seule rédaction en prose des *Enfances Guillaume* qui soit parvenue jusqu'à nous. Elle n'a jamais reçu les honneurs de l'impression, et ne les méritait point. Dès la première partie du seizième siècle, on peut dire que la légende des *Enfances* était complétement oubliée parmi nous. — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a. En Allemagne.* Entre les années 1252 et 1278, sous le règne du roi Ottocar de Bohême, Ulrich von dem Türlin écrivit un poëme de 9630 vers sur les Enfances de Guillaume; ce poëme était destiné à compléter le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach. Nous avons déjà exposé plus haut (p. 51), nous aurons lieu de redire ci dessous (p. 284) combien l'*Arabelens Entführung,* d'Ulrich von dem Türlin, qui fut publié en 1781 par Casperson, diffère de nos *Enfances.* Ce qui paraît démontré, c'est que l'auteur allemand n'a connu nos chansons de geste que par l'intermédiaire de Wolfram, et que son imagination a fait tout le reste. — *b. En Italie.* Aux *Enfances Guillaume,* correspondent les chapitres I-XXVII, dans les *Storie Nerbonesi* du livre I, qui contiennent des épisodes étrangers à notre sujet et offrent une dissemblance complète avec notre poëme (*Le Storie Nerbonesi,* édit. Isola, t. I, pp. 1-76). — 7° ÉDITION IMPRIMÉE, TRADUCTION FRANÇAISE. Les *Enfances Guillaume* sont encore inédites. M. W.-J.-A. Jonckbloet, qui n'avait pas voulu, en 1854, faire entrer le texte des *Enfances* dans le tome I de son *Guillaume d'Orange,* a essayé tout récemment de nous dédommager de cette regrettable omission : il a traduit, ou plutôt, suivant sa propre expression, « mis en nouveau langage » la Chanson dont l'original ne lui avait pas autrefois paru digne de l'impression. « Les premières armes de Guillaume », tel est le titre qu'il a donné à cette traduction de notre poëme. Il ne sera peut-être pas inutile d'en citer un extrait. Nous choisissons le passage du vieux Roman où Guillaume lutte devant l'Empereur contre un champion breton.. : « Jeune fou », dit le Breton, « retire-toi, je t'assommerais du premier coup ». Guillaume lui répondit tout en colère : « Misérable fanfaron, avec ton gros cou tu « ressembles à un chat en maraude. Tu es sorti de chez toi par esprit de « rodomontade : eh bien! rends-moi ton écu et ton bâton. Jure-moi, en « présence de l'Empereur, que de ta vie tu ne feras plus le champion, et je « te laisserai partir d'ici sain et sauf. Si tu ne fais ce que je te dis, je jure « Dieu qu'en sortant d'ici tu n'iras te vanter dans aucune cour d'avoir vaincu « les écuyers de France..... ». Guillaume lui asséna sur l'échine un coup qui lui ouvrit les chairs et fit craquer les os. Le Breton tomba à genoux, et, avant qu'il pût étendre le bras pour se défendre, Guillaume le saisit par le menton et lui arracha les moustaches, de manière que les chairs ensanglantées pendirent de ses lèvres : « Misérable »! lui cria-t-il, « en ce moment « tu as bien l'air d'un coquin. Tu me tendras enfin l'écu et le bâton, et nos « damoiseaux n'auront plus à te craindre. Tu vas jurer sur les saintes reli- « ques que jamais en ta vie tu ne feras plus le champion et je te laisserai « partir d'ici, car tu pourras enfin être guéri ». Le Breton, ivre de colère,

ne s'est senti plus heureux, et c'est par le récit de cette scène d'intérieur, par le tableau de cette paix

saute sur ses pieds, et, furieux, il se rue sur Guillaume comme un chien de basse cour, pensant le renverser du choc. Mais le jeune homme n'en est nullement ému; il s'avance vers son adversaire et lui porte un coup qui l'atteint au front; la cervelle jaillit au loin, et il tombe mort aux pieds de l'empereur Charles : « Va-t'en au diable », cria Guillaume, « te voilà par « terre ». Puis, appelant les écuyers et les serviteurs, il leur dit : « Prenez- « le moi, et jetez-le hors de cette maison ». Et, sans tarder, ils exécutèrent ses ordres. Ils sortirent le cadavre par la tête et les pieds, et le lancèrent dans les fossés du château » (*Guillaume d'Orange, le Marquis au court nez*, pp. 66, 67). Il est à regretter que, dans cette traduction, un certain nombre d'expressions sentent beaucoup trop la langue et le style de notre temps, et qu'en général, comme il le dit lui-même, M. Jonckbloet ait « éliminé les répétitions que le jongleur se permettait » et se soit lui-même « permis des transpositions de certaines parties du texte » (*Introduction*, p. XXIII). — 8° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* En 1781, Casperson publia le poëme d'Ulrich von dem Türlin, *Arabelens Entführung :* c'est l'imitation évidente d'un original français dans lequel nous prétendons qu'il faut voir la plus ancienne version de nos *Enfances Guillaume.* — *b.* En 1840 parut le troisième volume des *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi,* dans lequel M. Paulin Paris résuma à grands traits et relia entre elles les différentes branches du cycle de Garin, notamment les *Enfances.* Cinq ans après, dans le tome VI du même ouvrage, l'éditeur de *Berte* et des *Loherains* décrivait en détail le ms. 7186³ (auj. fr. 774), où se trouve l'un des meilleurs textes de la Chanson. — *c.* M. P. Tarbé, dans l'*Introduction* de son *Girars de Viane* (1850), a voulu donner en une page une analyse rapide des *Enfances.* Mais, comme l'a dit M. Jonckbloet, cette page « est remplie de fautes de tout genre ». Où M. Tarbé a-t-il lu notre poëme? Où a-t-il vu qu'Orable était fille de « Quarriau, seigneur d'Orange »? et « qu'à l'aide d'un philtre puissant « elle changea Thiébaut en bijoux (!!) et l'obligea à passer la première nuit « de ses noces sous l'oreiller du lit nuptial »? Et notez que tout est de la même force dans ces trente lignes que l'auteur aurait dû ne jamais écrire. — *d.* Par bonheur, M. Paulin Paris, en 1852, résuma correctement notre Chanson dans l'importante série de ses *Notices,* au tome XXII de l'*Histoire littéraire* (pp. 470-481). — *e.* Deux ans après, M. Jonckbloet en donna une nouvelle analyse, où il fit preuve de cette intelligence de notre littérature du moyen âge, qu'on ne saurait trop admirer chez un étranger. — *f.* Ludwig Clarus, en 1865, rendit, dans son *Herzog Wilhelm von Aquitanien*, un double service à notre vieux poëme. Il l'analysa d'après MM. Paulin Paris et Jonckbloet (et non pas malheureusement d'après les sources, qu'il n'a pas connues); puis il critiqua et mit en lumière l'*Arabelens Entführung* d'Ulrich von dem Türlin (l. l., pp. 204-216 et 356). — *g.* M. Jonckbloet, comme nous l'avons dit, s'est proposé, en 1867, de traduire le texte tout entier des *Enfances Guillaume* (*Guillaume d'Orange, le Marquis au court nez*, pp. 27-91). Par malheur, il a pris avec l'original de notre Chanson certaines libertés qu'il nous est tout-à-fait impossible d'approuver. — *h.* C'est en 1868 que parut la 1re édition du tome III des *Épopées françaises*, qui correspond au présent volume. — *i.* En 1873, M. Suchier s'attacha, dans une excellente brochure, à démontrer que l'auteur de l'*Arabelens Entfühlung*, Ulrich von dem Türlin, n'avait fait aucun emprunt DIRECT à nos chansons de geste (*Ueber die quelle Ulrich von dem Türlin und die aelteste Gestalt der Prise d'Orange,* Paderborn, 1873, in-8). — *j.* Dans son édition

charmante que commence une de nos Chansons les plus rudes et les plus sanglantes.

des *Nerbonesi* (1877), M. I. G. Isola a publié, avec des variantes utiles, les chapitres du livre I qui correspondent vaguement à l'affabulation des *Enfances Guillaume.* Nous attendons avec impatience le dernier volume de cette importante publication, et les Dissertations que l'auteur nous promet sur les sources et les éléments de la grande compilation italienne. — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Il ne faut pas ici perdre de vue que les *Enfances Guillaume,* TELLES QUE NOUS LES POSSÉDONS AUJOURD'HUI, sont le remaniement d'un poëme antérieur. Ne nous étonnons pas de leur trouver parfois un caractère qui n'est plus assez primitif. Néanmoins nous pouvons reconnaître encore, dans certaines parties de la Chanson, une inspiration véritablement héroïque. La première scène du Drame, celle où l'on voit Aimeri jeter un regard satisfait sur ses enfants, est un charmant tableau de genre. L'amour de Guillaume pour son cheval Baucent, sa lutte avec le champion breton, ses longs combats sous les murs de Narbonne, sont autant d'épisodes dignes de nos plus anciens poëmes. Il n'en est pas de même de l'amour d'Orable pour notre héros, et des étranges sortiléges qu'elle emploie pour éloigner son mari, Thibaut, d'une couche qu'elle veut garder virginale. Partout, d'ailleurs, le poëte est d'une longueur désespérante, et trop souvent il est ennuyeux. Somme toute, les *Enfances Guillaume* méritent d'être placées, dans notre estime, à côté d'*Aspremont.* C'est une de nos meilleures Chansons... de deuxième ordre. — 10° LA VERSION DES *Enfances Guillaume* QUE NOUS POSSÉDONS AUJOURD'HUI EST-ELLE LA SEULE, EST-ELLE LA PLUS ANCIENNE QU'ON AIT ÉCRITE? C'est à M. Jonckbloet que revient l'honneur d'avoir soulevé ce problème; c'est lui qui l'a jusqu'à ce jour le plus heureusement élucidé. Nous reproduirons sous une forme nouvelle les arguments du savant hollandais, et nous y ajouterons les nôtres. = Tout d'abord, il est mathématiquement certain que, dans tous nos manuscrits cycliques, les *Enfances Guillaume* et la *Prise d'Orange* appartiennent à deux auteurs absolument distincts et qui n'ont pas réciproquement connu leurs poëmes. La *Prise d'Orange* ne se rapporte pas au même courant de traditions et de légendes que les *Enfances Guillaume;* elle n'a point la même physionomie, elle ne rend pas le même son. C'est ce que M. Jonckbloet a surabondamment démontré. Dans la *Prise d'Orange,* en effet, c'est à Louis que nous avons affaire, et, dans les *Enfances*, c'est à Charlemagne. Dans la première de ces deux Chansons, ce sont les frères d'Orable qui sont maîtres d'Orange; dans la seconde, c'est Arragon, le fils aîné de Thibaut. Dans l'une, c'est Aimeri qui apparaît comme le chef de la famille narbonnaise, et ses enfants ne sont que bacheliers; dans l'autre, les frères de Guillaume sont depuis longtemps *adoubés* et jouent un rôle important. Guillaume, dans celle-ci, reçoit déjà le surnom de *Marquis au Court Nez;* il n'est encore, dans celle-là, qualifié que de *Fierebrace.* Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, dans la *Prise d'Orange*, Guillaume semble d'abord ne pas connaître Orable et se prendre très-soudainement d'amour pour cette princesse dont le poëte paraît n'avoir jamais entendu parler, tandis que, dans les *Enfances,* notre héros est déjà représenté comme éperdument amoureux de cette même Orable. Donc, l'auteur de la *Prise d'Orange* n'a pas voulu en réalité continuer notre version des *Enfances,* et même il ne l'a jamais lue. Mais, d'un autre côté, son poëme est relativement tout moderne et trahit à chaque vers la décadence de notre Épopée; ce n'est qu'un pauvre recueil de lieux communs. N'y aurait-il pas eu une autre *Prise d'Orange,* plus ancienne, et se raccordant mieux à l'ensemble de tout le cycle? N'y aurait-il pas eu éga-

Pour mettre le comble à cette joie, un messager de Charlemagne arrive à toute vitesse, et salue le comte

lement une autre version des *Enfances*, se fondant plus harmonieusement avec la *Prise d'Orange?* Nous sommes convaincu, quant à nous, de cette préexistence d'une autre rédaction des *Enfances;* nous sommes convaincu que cette antique rédaction RENFERMAIT un autre récit de la prise d'Orange, et nous appuyons cette double assertion sur cinq arguments : *a.* Le plus ancien des deux débuts des *Enfances Guillaume* (c'est celui qui se trouve dans le manuscrit de Boulogne et dans les manuscrits 1448 et 774 de la Bibl. Nat.; l'autre ne se lit que dans le manuscrit 24369, anc. 23 La Vall.) nous annonce fort clairement un poëme où l'on se propose de raconter non-seulement les premiers exploits de Guillaume, MAIS SURTOUT LA PRISE D'ORANGE ET LE MARIAGE DE NOTRE HÉROS AVEC GUIBOURC. « Par moi orrés le chanchon de Guillaume — *Com il conquist premierement Orenge, — Et com il prist dame Guibourc à feme* » (Manuscrit de Boulogne). Et, un peu plus loin, dans la tirade suivante : « Huimais oreiz de Guillaume chanteir, — *Com il conkist Orange la citei, — Et prist Guibourc à moullier et à peir* » (Manuscrit 1448, f° 60 v°). Or, dans notre version des *Enfances*, rien de pareil; il n'y est aucunement question ni de la prise d'Orange, ni du mariage d'Orable avec le fils d'Aimeri. Donc, ce début est probablement tout ce qui nous reste d'une plus ancienne version des *Enfances* où cette conquête et ce mariage étaient longuement racontés. La conclusion ne nous paraît pas excessive. Et le second Prologue lui-même, qui est sans doute bien postérieur au premier, en reproduit à peu près la teneur et confirme cette conclusion : « C'est de Guillaume qui cuer ot de lyon — Qui *prist Orable, que de voir le set on, — Que il toli à Tiebaut l'Esclavon* (Ms. 24369, anc. 23 La Vall., f° 30). = *b.* Le *Charroi de Nîmes* est un poëme qui doit logiquement se placer APRÈS *les Enfances* et le *Couronnement,* avant *Aliscans.* Or, dans le manuscrit de Boulogne, le *Charroi* est précédé d'un prologue où se trouvent ces vers : « Plusor vus ont de Guillame canté, — De Renoart et de sa grant fierté, — Mais chi en droit en ont il oublié — *De ses enfances* et de son grant barné : — *Com il conquist 'Orenge la chité — Et prist Guiborc au gens cors honoré, — Et baptisier la fist à ·I· abé, — Et l'espousa en l'onor Damedé.* — ET SI ORRÉS, se il vus vient à gré, — COMMENT PRIST NIMES... » (f° 38). Donc, il existait une antique version des *Enfances* qui devait se placer et se lisait jadis AVANT le siége de Nîmes, et où étaient racontés la prise d'Orange et le mariage de Guillaume. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, le compilateur du manuscrit de Boulogne, après ces vers décisifs et cet aveu formel, de nous donner encore un peu plus loin (f° 47) la version moderne et défigurée de la *Prise d'Orange.* Mais ce manque de logique n'altère en rien la valeur du raisonnement précédent. = *c.* Dans le *Siége de Narbonne* (poëme qui n'est pas encore connu), dans ce complément des *Enfances*, Orable est représentée comme éprise de Guillaume : ce qui s'harmonise fort bien avec les *Enfances,* mais est en désaccord complet avec la *Prise d'Orange :* « Orable l'ot, toute s'en effrea — Et pour Guillaume si durement penssa — Que ne respont ne nul mot ne sonna » (ms. 24369, anc. 23 La Vall., f° 71). Donc, à l'époque où fut écrit le *Siége de Narbonne,* la seconde version de la *Prise d'Orange* n'avait pas encore conquis une grande popularité, et c'était toujours la légende primitive des *Enfances* que l'on suivait de préférence. = *d.* Mais voici un texte beaucoup plus décisif. Dans le manuscrit 185 de l'Arsenal, au vers 1047 de la *Chanson d'Aliscans,* on voit figurer un roi païen du nom d'Esmeré, qui est représenté comme le fils de Thibaut : « Le [seme] apelent d'ODIERNE ESMERÉ, — *Fiex fu Tie-*

de Narbonne : « L'Empereur te mande de lui amener « sur le champ tes quatre fils aînés. Ils le serviront

*baut* ». Cet Esmeré, d'Odierne, adresse fièrement la parole à Guillaume, et lui dit : « Porquoi m'as tu à tort desireté — Et pris ma terre outre ma vo- « lenté, — Et mes ·II· freres, ke tant avoie amé, — Batis tu tant en ton « palais listé — Ke de leur sanc en coururent li gué » (vers 1051-1055)? Et les manuscrits 774 et 368 sont plus explicites encore : « Le seme apelent « *d'Odierne Esmeré,* — FILZ EST GUIBORC, *en ses flans l'ot porté; — Si est* « *fillatre Guillaume au cort nés...* ».— « Sire *paratre* », dist li rois Esmerez, — « Por quoi m'as tu à tort desherité — *Et fors d'Orenge par traïson geté* « — *Et pris ma mere* trestot outre mon gré » (Éd. de Jonckbloet, p. 245)? A ces textes précieux qui nous montrent Guibourc ayant plusieurs enfants de Thibaut, il faut opposer notre version actuelle des *Enfances* où Guibourc, au contraire, nous est représentée comme préservant sa virginité de toutes les atteintes de Tibaut. D'où il faut nécessairement conclure : en premier lieu, que cette version n'a pas été la seule; en second lieu, qu'elle n'est pas la plus ancienne, puisque le texte de notre *Aliscans,* dans le manuscrit de l'Arsenal, est certainement antérieur à celui des *Enfances.* En résumé, nous pensons être en droit de conclure de tout ce qui précède : « *Il y a eu une rédaction des* Enfances *différant notablement de celle que nous possédons. — Cette rédaction était la plus ancienne. — Elle comprenait la prise d'Orange* ».

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. On ne peut scientifiquement établir que les propositions suivantes : 1° *Il est probable que Guillaume joua de très-bonne heure un certain rôle à la cour de Charlemagne.* La *Vita* (dont il ne faut pas absolument infirmer le témoignage) nous le représente près du jeune fils de Pépin, dès son avénement au trône : « Cum jam Pippinus rex ex hac luce migrasset et filius ejus Carolus, qui dictus est Magnus, in throno regni resedisset, inclytus adolescens commendatus est ei a parentibus ut regi semper adstaret.... Igitur Willelmus, commendatus a patre, stat ante regis conspectum, suscipit nomen consulis et consulatum, in rebus bellicis primæ cohortis sortitur principatum »... (*Acta sanctorum Maii,* VI, p. 804). — 2° *Narbonne, que les Sarrasins assiégent dans notre poëme, a été réellement assiégée par eux à plus d'une reprise, notamment en* 721, *en* 793, *en* 1018. En 721, Alsamah s'en empara et la pilla; en 793, les païens brûlèrent les faubourgs de Narbonne et ne furent arrêtés, dans leurs trop rapides progrès, que par la défaite de Guillaume à Villedaigne; enfin, s'il faut en croire les historiens arabes, ils tentèrent un nouveau siége en 1018 ou 1019, mais furent repoussés. Tous ces souvenirs ont sans doute donné naissance à la légende qui tient le plus de place dans les *Enfances Guillaume.* — 3° *Le nom de Thibaut, donné au roi d'Arabie par l'auteur de notre Chanson, se trouve, dans la* Vita sancti Willelmi et l'Histoire d'*Orderic Vital, attribué au prince sarrasin d'Orange :* « Ad urbem concitus Arausicam agmina disponit et castra (quam illi Hispani *cum suo Theobaldo* jampridem occupaverant) ipsam facile ac brevi cæsis atque fugatis eripit invasoribus » (*Vita sancti Willelmi,* Acta ss. Maii, VI, 802). « *Contra Theobaldum regem* et Hispanos atque Agarenos injungitur [Willelmus], Rhodanum transivit, Arausicam urbem obsedit et, fugatis invasoribus, eripuit » (Orderici Vitalis *Historia ecclesiastica,* lib. VI, éd. de la Société de l'Histoire de France, III, pp. 6 et 7). Mais il est fort probable que l'auteur de la *Vita,* et Orderic après lui, ont emprunté le nom de Thibaut et la légende de la Prise d'Orange aux traditions orales ou aux Chansons de geste qui avaient cours de leur temps.

« durant six ans à Reims ou à Paris. Puis il en fera « des chevaliers et leur donnera de beaux fiefs. — Mes

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Les *Enfances Guillaume* ont donné lieu à quatre récits principaux : 1° Celui de l'ancienne rédaction qui n'est point parvenue jusqu'à nous, mais dont nous pouvons arriver à reconstituer les éléments perdus. 2° *L'Arabelens Entführung*, d'Ulrich von dem Türlin (treizième siècle). 3° Le premier livre des *Nerbonesi* (quatorzième siècle). 4° La version en prose du manuscrit français 1497 de la Bibliothèque Nationale (quinzième siècle). Nous allons reprendre un à un et étudier successivement ces quatre récits :

1° Nous croyons avoir démontré plus haut qu'il a existé une ancienne version des *Enfances Guillaume*, et qu'elle renfermait le récit de la prise d'Orange et du mariage de notre héros avec Orable convertie.

2° Nous avons déjà résumé, mais trop rapidement, l'*Arabelens Entführung* (vers le milieu du treizième siècle, entre 1258 et 1278). Un jour, Aimeri envoie loin de lui ses enfants à leurs aventures, et laisse tout son héritage au fils d'un vassal qui est mort à son service. Guillaume, alors, offre son épée à Charlemagne : il combat pour le grand Empereur en Espagne et en Normandie. Louis continue au fils d'Aimeri la faveur de son père ; attaqué par une armée de Sarrasins envahisseurs que conduit le roi Terramer, il se confie en notre héros. Mais, écrasé par le nombre, Guillaume est vaincu après des prodiges de valeur : même il est fait prisonnier par Tibalt qui l'emmène avec lui à Todiern. C'est là qu'Arabelle (Orable), femme de Tibalt, se prend d'amour pour ce captif, pour ce vaincu. Elle adoucit cette captivité qui ne dure pas moins de huit longues années. Par bonheur, la prison où l'on a jeté le chrétien est voisine du château, et Arabelle profite de ce voisinage pour multiplier ses visites. Son amour, d'ailleurs, ne fait que s'enflammer tous les jours plus vivement. Tibalt ne voit rien, et, dans son aveuglement, va jusqu'à confier à Arabelle la garde de son prisonnier pendant une longue absence. La jeune femme s'empresse de délivrer son ami Guillaume des lourdes chaînes dont on l'avait chargé et « qui pesaient deux quintaux » ; elle le fait sortir de cet horrible cachot où le jour pénétrait à peine par une étroite fenêtre. Puis elle le reçoit à sa table, lui demande le récit détaillé de ce combat à la suite duquel il est tombé aux mains des Sarrasins, et lui propose de se convertir à Mahom et à Tervigant. Guillaume ne lui répond qu'en adressant une ardente prière à la Vierge : « Fortifiez-moi dans ma foi », dit-il. Il se transforme en théologien, et professe véritablement tout un cours de catéchisme à Arabelle : il lui raconte longuement la chute d'Ève, l'incarnation, la mort et la résurrection de Jésus. Il l'instruit enfin sur le sacrement de baptême. Arabelle, que son amour pousse trop vite vers une conversion qui n'est pas assez désintéressée, est déjà sur le point de se faire chrétienne ; mais elle craint tout de Tibalt et des païens, et il ne lui reste en realité d'autre moyen de salut que la fuite... avec Guillaume. Celui-ci, qu'on a reconduit dans sa prison, feint d'être malade, et on le débarrasse tout à fait de ses chaînes. Cependant un navire attend les fugitifs; les geôliers sont gagnés, Guillaume sort de son cachot, et en sort pour la dernière fois. Le vaisseau gagne le large, notre héros est délivré, et « les bras d'Arabelle prennent la « place qu'avaient occupée les fers ». Tout danger, hélas! n'a pas disparu. L'émir qui commande la nef sarrasine n'avait pas été mis dans le complot; Arabelle ne lui avait parlé que d'une partie de plaisir et lui avait indiqué Benolit (?) comme but de ce petit voyage. Mais, sur l'ordre de Guillaume, le pilote, durant la nuit, fait filer le navire vers la terre chrétienne. L'émir s'en aperçoit; il s'indigne, et se jette sur notre héros. Une horrible bataille s'en-

« enfants » dit Aimeri, « Dieu vous bénit. Avant sept « ans vous serez *adoubés* par le plus noble prince qui



gage dans la nef. Guillaume, qui semble avoir dormi pendant huit ans, a un réveil terrible pour les Sarrasins : il en « tue cent trente », et force les autres à se rendre. Arabelle tombe aux bras de l'heureux vainqueur et le couvre de ses baisers ; et, en ce moment même, le vaisseau, qui vient d'être le théâtre de ce drame sanglant, arrive en vue de l'île de Montamar, qu'habitent des Français, des chrétiens. Il était temps. A Todiern, on avait enfin découvert la fuite de Guillaume et d'Arabelle; plusieurs vaisseaux s'étaient mis à la poursuite, et déjà l'on pouvait entendre les cris des équipages païens. Heureusement Guillaume peut aborder, et les habitants de Montamar le reçoivent avec des transports d'enthousiasme. A l'aide de puissantes machines, on coule bas la plupart des navires arabes ; les autres sont dispersés par un orage. Quelque temps après le fils d'Aimeri débarque à Marseille ; on l'y croyait mort depuis longtemps : il y est accueilli avec allégresse. Partout on fait fête à Arabelle, et le comte de Tinant (?) propose de la marier solennellement avec Guillaume. Une telle union mérite un consécrateur extraordinaire, et le Pape est seul jugé digne de la bénir. L'*Apostole* régnant s'appelait Léon, et, par bonheur, il était alors à Paris. « Qu'on m'attende à Avignon », dit-il aux messagers de Guillaume. L'empereur Louis veut assister à cette incomparable solennité et devance le Pape dans la ville qui est appelée à en être le théâtre. Jamais on n'avait vu tant d'étrangers à Avignon ; le Souverain Pontife y arrive lui-même, et tout d'abord procède au baptême d'Arabelle. La reine d'Arles est la marraine de la femme de Tibalt, qui abandonne son nom païen d'Arabelle pour recevoir celui de Guibourc. Interrogée sur sa foi, la nouvelle chrétienne répond avec assurance, et, par trois fois, on la plonge nue dans le baptistère. Le mariage de Guibourc suit de près son baptême ; car, dans nos Romans, ces deux sacrements, en des cas analogues, sont trop souvent inséparables. Et le poëme finit là. Le minnesinger, en terminant, prie Dieu fort dévotement d'envoyer le Saint-Esprit à ses lecteurs et à lui-même, « afin que ce Dieu devienne notre secours et que nous puissions voir là-haut la Femme céleste avec son fils ». (Voy. L. Clarus, *Herzog Wilhelm von Aquitanien*, p. 357 et suiv.).

3° Dans les *Storie Nerbonesi*, les *Enfances Guillaume* sont perpétuellement mêlées à l'analyse de la *Reine Sibille* et se confondent presque avec le *Departement des enfans Aimeri*. La fortune de Guillaume commence à Narbonne, le jour où Guillaume y passa à son retour d'Espagne. L'empereur était fort vieux et se faisait transporter dans un char : doué d'une force prodigieuse, Guillaume le prend entre ses bras et le porte jusqu'au palais : « C'est admirable » ! s'écrie Charles. « Tu seras un jour, après Ogier le Da- « nois, tu seras gonfalonier de l'Empire » (Édit. Isola, lib. I, cap. I, pp. 1-6). Au récit de cet épisode bien connu succède immédiatement la *Reine Sibille* arrangée à l'italienne (*Ibid.*, cap. II-VII, pp. 6-21). Puis, le compilateur interrompt cette affabulation nouvelle et nous transporte, sans transition, auprès du roi Thibaud d'Arabbe, qui, après la mort d'Anséis de Carthage, s'empare de toute l'Espagne, à l'exception de Pampelune (cap. VIII, pp. 22-28). Les Mayençais, les inévitables Mayençais profitent de ce triomphe des Infidèles pour se débarrasser d'Ogier le Danois, qui est leur loyal et redoutable adversaire. Ils l'envoient se battre en Espagne, et, dès qu'il est parti, font monter sur le trône de France Macaire de Lausanne (cap. IX, pp. 27-29). Nouveau fragment de la *Reine Sibille* (cap. X-XII, pp. 29-36). Thibaut devient en réalité l'allié des Mayençais, s'empare de Nîmes et assiége Avignon. C'est alors qu'il épouse Orable, fille du roi *della Ragona*, qui lui apporte en



« ait jamais justicié la terre ». Tous sont joyeux. Un seul ne rit pas : c'est Guillaume.

dot la ville d'Orange (cap. XIII, pp. 36-39). Le roi païen va chercher du renfort en Palestine. Mort du père d'Orable (cap. XIV, pp. 40-42). Par malheur, les chrétiens sont divisés les uns contre les autres. Deux camps se forment parmi eux : celui des Allemands, celui des Français. Aimeri les réconcilie; puis, va à Paris où Charles a été replacé sur le trône par les Mayençais eux-mêmes; mais ce n'est plus qu'une ombre d'empereur, et les traîtres sont les véritables maîtres de l'Empire (cap. XV, pp. 42-44). Le père de Guillaume est grossièrement outragé par Arnaud de Mayence, et retourne dans sa ville de Narbonne, plein de colère et altéré de vengeance. Il éprouve de plusieurs façons le courage de ses enfants dont il veut faire ses vengeurs; il les force à se battre avec lui et maudit le pauvre Aïmer qui se refuse à le frapper. C'est Guillaume qui, dans ces rudes épreuves, l'emporte sur tous ses frères. Dans sa chambre, on ne trouve que des armes, et non pas des éperviers ou des faucons. Lorsqu'il s'agit de se battre avec son père, il n'y va pas de main morte, et lui brise deux côtes. Ce sera un grand chevalier (cap. XVI-XX, pp. 44-55). Aimeri désormais croit pouvoir éloigner ses fils de Narbonne, et, à bien parler, il les en chasse : « Allez chercher fortune ailleurs ». Ils partent à Paris, et, dès qu'ils y sont arrivés, engagent la lutte avec les Mayençais. Ils tuent huit de leurs pairs et ils provoquent, dans les rues de Paris, une véritable émeute où les Mayençais sont massacrés (cap. XXI-XXIV, pp. 55-67). Mais les chefs de cette race maudite sont toujours les maîtres de Charlemagne qui n'hésite pas, à cause d'eux, à injurier le bon Ogier et à le traiter de couard. Le Danois s'éloigne du palais, et n'y reviendra plus jamais. Mais voici les vengeurs, voici les fils d'Aimeri. Ils entrent dans ce palais déshonoré et tuent les Mayençais : Aïmer s'attaque à l'insulteur de son père et l'abat mort. Quant à Charlemagne, il s'est piteusement enfui; mais les Narbonnais lui rendent la couronne, et, en récompense de tant de dévouement, il promet de les faire chevaliers *à sproni d'oro* (cap. XXV-XXVII, pp. 67-76). C'est ce qu'il fait après un épisode qui est emprunté au dénouement de la *Reine Sibille*. Les *Enfances* des fils d'Aimeri, celles de Guillaume, sont terminées, et Guillaume est fait, en outre, sénateur de Rome, capitaine et gonfalonier de l'Empire. C'est le vrai successeur de Roland (cap. XXVIII, pp. 77-82). Les chapitres suivants du *Nerbonesi* seront analysés par nous dans la Notice du *Departement*, et nous serons même contraints de répéter, dans cette Notice, ce que nous venons d'analyser tout à l'heure. La faute en est au compilateur italien qui a si bien mêlé les *Enfances* et le *Departement* qu'on ne sait guère où finissent les unes ni où l'autre commence.

4° Nous avons donné, p. 278, toutes les rubriques de l'*Emery de Narbonne* en prose (ms. fr. 1497 de la Bibl. Nat.), qui se rapportent directement aux *Enfances Guillaume*. Il nous reste à faire ici quelques remarques sur cette version de notre Roman et sur les procédés du remanieur : *a.* Il a eu sous les yeux et s'est proposé de rajeunir non-seulement les *Enfances*, mais encore le *Siége de Narbonne*, qui en est la suite. — *b.* Toutefois, au lieu d'adopter dans son *rifacimento* l'ordre si naturel de ces deux poëmes, il a naïvement résumé le *Siége de Narbonne* AVANT les *Enfances* (c'est au *Siége de Narbonne*, en effet, que se rapportent les rubriques 4-10, f^os XLVIII-LXXXVI, et aux *Enfances*, les rubriques 11-21, f^os LXXXVII-CXLIV). — *c.* Il a éprouvé, au milieu de son récit, quelque scrupule à faire vivre trop longtemps les personnages de son drame et a imaginé un Desramé fils et un Eroflet qui continuent les guerres de leurs pères Desramé et Erofle. C'est entre l'action des



Guillaume est plein de colère; il bondit, il insulte ses frères dont la joie l'indigne : « Six ans, six ans, »



*Enfances* et celle du *Siége de Narbonne* qu'il a eu recours à ce singulier expédient, et c'est alors seulement qu'il a introduit en scène « Thibaut d'Arrabbe « comme le fils de Fernagus (fº LXXXVI vº). — *d*. C'est à la fin des *Enfances*, et non après la *Prise d'Orange*, qu'il fait épouser Orable par Guillaume (fº CXLIX). — *e*. Dans la première partie de son récit, il a intercalé les aventures assez vulgaires d'Hernaut le Roux, frère de Guillaume, empruntées sans doute à quelque Roman aujourd'hui perdu (fº XLIII et suiv.). — *f*. Pour tout le reste, il suit A PEU PRÈS l'action du *Siége de Narbonne* et des *Enfances*, mais il en défigure le style et en dénature l'esprit. L'extrait suivant suffira pour faire comprendre à nos lecteurs jusqu'où peuvent aller ces regrettables déformations de nos anciens poëmes : « *Comment Thibault d'Arrabbe vint au mandement du Roy Desramé à Orange où il espousa Orable, l'amye Guillaume de Nerbonne....* Or fut fiancée Orable sans remede qu'elle y sceut oncques mettre. Mais d'itant delaia ses espousailles que elle trouva maniere de faire les Sarrasins aller en guerre en attendant qu'elle eust Guillaume veu par aulcune advanture. Sy fut celluy jour le mengier richement apresté et tint court Desramé le plus amplement qu'il peust, en prommettant de faire au bout des huit jours feste et joye renforcée à tous venans. Et, quant vint au souper, lors se seirent les princes et nobles hommes Sarrasins, et les raines, dames, damoicelles et pucelles parmi eulx entremesléement. Sy se aparurent lors en salle les menestrels et joueurs d'instrumens, les quieulx, pour la feste desduire et donner esbatement aux seigneurs, s'entremirent chascun du mestier qui plus leur fut necessaire et dont ilz cuiderent estre myeulx loués. Sy se avisa lors la belle Orable d'un esbatement composer, car elle savoit des ars de nigromance et de Thoulette, et si avant que bon ouvrier eut esté qui rien luy en eust monstré pour aprendre. Et, quand il furent ou plus fort de leur mengier, elle fist ung charme tel, sans soy bougier de la table, que il fut avis au roy Desramez son pere, à Thibault d'Arrabbe, à Esclammart de Nubie, à Clargis de Valdune, à Archillant de Luisarne, au rouge lion et aux seigneurs qui là furent presens, et meesmement au caliphe de Cabon, qui là fut pour icelle heure, que tous les manieres de viande dont on les servoit, tant grosses come menues, estoient vifves, c'est à dire qu'ilz virrent beufs, moutons, oysons, cochons, connis, lievres, gamtes, gaies, signes, paons, pors sengliers, serfs, daims, alouettes, faisans et aultres chosses plusieurs dont on les servoit en maniere de mès. Et sambloit que les bestes allassent parmi la salle, et les oyseaulx volletassent par desseure les tables, dont Thibault estoit tant joieux que merveilles. Mais, quant le charme failli, sy fu come homme esbahy : si se merveilla dont venir se povoit. Et jà eust sa robe, qui maint denier valoit, donnée à ung menestrel, quant on lui dist que ce faisoit Orable qui de telz gieux savoit jouer. — Thibault.... veant Orable qui de tel mestier faire se entremetoit, fut plus joyeux que nul ne diroit, et moult s'en loua au roi Desramé, lequel lui dist : « De tels gieulx se scet bien ma fille meller, sire Thi-« bault », fet il; « et tant saichiés que encores vous en fera d'aultres; mais « qu'elle voye que ce ne soit à voustre desplaisance. Et bon est au fort que « vous veés et saichiés qu'elle scet faire, affin de luy deffendre ou com-« mander lequel qu'il vous plaira ». Sy fut de ce le roy Thibault tant joyeux que merveilles; et dist que bien luy aggreoient. Et lors en commença la pucelle ung aultre tel qu'il sambla à ceulx qui le premier gieu avoient veu que par les huis du palaix venoient en salle ours, liepars, loups, liones, lions, asnes, cinges et aultres bestes, lesquieulx se venoient mettre à table tout

dit-il; « ce sont là de trop longues enfances! J'aime « mieux partir sur-le-champ en Espagne, courir sus aux « païens, lutter avec eux épée contre épée, conquérir « leurs terres et revenir glorieusement de cette con- « quête avec mille chevaliers à mon service. Vous n'ê- « tes que des couards »! — On entend alors une voix fraîche; c'est celle du petit Guibelin, le plus jeune des sept enfants d'Aimeri. « Frère, » dit-il, « je veux aller « avec toi, et, s'il le faut, j'irai à pied ». — « Bien dit », répond Guillaume. — « Et nous aussi, nous sommes « prêts à te suivre », s'écrient Hernaut, Beuve et Garin. Bernart, l'aîné, s'oppose seul à cette escapade, et fait valoir ses droits. Mais Guillaume ne se connaît plus de rage : « Je suis et serai votre maître à tous, et, « quand vous seriez cent enfants d'Aimeri je le serais « encore » [1]. Il faut que sa mère intervienne pour

simplement, sans meffaire à nulluy, et mengoient par dessus les espaulles des gens aussy doulcement comme se on les eust de longue main aprivoysiés; et, ce fait, beurent aux coppes et aux hanaps le vin qui sur les tables estoit. Et, ce fait, regarderent ung grant bois qui par enchantement se leva en la salle, et d'icellui bois ouyrent, ce leur sembla, ung veneeur qui sonna ung cor au son duquel toutes les bestes obeirent et se retrairent. Et tantost aprés ce failly l'enchant et le charme qui tant fut plaisant au roy Thibault que saouler ne se povoit du veoir. — Longuement se desduisi la noble pucelle à faire les esbatemens qu'elle faisoit. Sy demenda le roy Thibault à Desramé qui telle science avoit à sa fille aprise; et il respondi : « De ce ne soiés jà es- « merveillé, sire », fet il; « car ma fille en scet plus que dame du monde. « Et lui aprist ung maistre qu'elle nourry plus de ·IIII· ans, lequel avoit esté « longtemps à Tholete pour savoir et aprendre la nigromance, desquieulx « elle souloit le mien pere esbatre et desduire en son vifvant, et moi-mesmes « y prens souventes fois plaisir pour moy desenuyer et passer temps ». — « Par « foy, sire », ce respondi lors Thibault, « en ce n'a que joyeuseté et bien « suy contempt de ce que j'ay veu ». Il fut tart à icelle heure, car longuement durerent les esbatemens qu'elle fist. Mais point ne leur estoient ennuyeux; si se convint aller couchier. Mais à tant se taist ores l'istoire des rois Desramés, Thibault, et des gieulx que fist Orable, et retourne à parler des Chrestiens » (Bibl. Nat. fr. 1497, f[os] 116 et 117).

1. Comment Guillaume révéla sa fierté pour la première fois. *(Traduction littérale.)* Un jour [les fils d'Aimeri] étaient dans la cité de Narbonne, — devant la salle du grand palais de marbre. — L'aîné, Bernart, tenait un jeune faucon. — Et lui faisait grosse gorge avec une aile de perdrix. — Lors voyez-vous le preux comte Aimeri — Sortir du moutier où il a entendu la messe, — Qu'un bon prêtre lui a dite et chantée. — Avec lui est la belle Hermengart, — Avec lui sont quatre-vingts chevaliers, — Tous

apaiser ce furieux; il faut que son père lui donne l'ordre exprès de se rendre à la cour de Charlemagne. Il obéit alors, mais en rongeant son frein, mais en conservant toute la sauvagerie de son premier dessein. « J'irai, j'irai », dit-il, « mais je ne rentrerai pas à « Narbonne avant d'avoir conquis assez de terres pour « revenir avec mille chevaliers ». Bref, il s'apprête

vêtus de vair et de gris, — De peaux de martre et de pelisses d'hermine. — Et il a parlé comme vous allez l'entendre : — « Dame Hermengart, » dit le comte Aimeri, — « Voyez, par Dieu, voyez ici nos fils. — Si Dieu, le roi « du Paradis, le permettait, — S'il me conservait saine et sauve la vie — « Jusqu'à ce que je les visse devenir chevaliers, — Ah! mon cœur en serait « fort joyeux ». — « Il en sera ainsi, mon seigneur », répondit la dame. — A ces mots, voici venir un messager — A grande hâte, sur un mulet sarrasin. — Il s'arrête un peu devant le Comte — Et le salue comme vous allez l'entendre : — « Que le Seigneur Dieu qui jamais ne mentit — Conserve « et garde le preux comte Aimeri, — Et, s'il le veut bien, toute sa maison « et ses fils ». — « Dieu te garde aussi, frère », dit le comte Aimeri. — « Où vas-tu, d'où viens-tu, que demandes-tu, que dis-tu »? — Es-tu mes- « sager »? — « Oui, par Dieu, je le suis. — Sache donc que Charles, fils de « Pépin, te mande — De lui envoyer quatre de tes fils. — Les plus grands « et les plus hardis. — Quand ils l'auront deux ou trois ans servi, — Il en « fera des chevaliers ». — « Que Dieu soit béni »! s'écrie le comte. — « Par « Dieu, mes enfants, voici une heureuse aventure. — Puisque Charles, fils « Pepin, vous mande aujourd'hui près de lui, — Vous allez partir à sa cour, « à Paris, — Pour servir l'Empereur en France la douce ». — Alors Bernart et le noble Hernaut de s'écrier : — « Si Dieu nous aide, nous irons à Paris, « — Et maudit soit qui reste ici »! — Guillaume l'entend, Guillaume pense devenir fou de rage : — « Fils de putain, vils et mauvais garçons, — Votre « enfance durera-t-elle donc toujours? — Mais dès aujourd'hui vous devriez « être chevaliers — Et guerroyer Sarrasins et païens! — Mon frère Ber- « nart, qui est l'aîné des quatre, — Devrait déjà avoir conquis dix châteaux « — Et dix cités avec son épée d'acier! — Quant à moi, par l'Apôtre « qu'invoquent les pèlerins, — Je n'irai pas en France, je n'irai pas servir « l'Empereur. — Je ne veux pas entrer [et rester] dans les chambres; je ne « sais point faire les lits — Ni garder les robes et les harnois *maserins*, — « Ni chasser dans les bois sangliers et biches. — Non, non. Mais demain, « quand il fera jour, je partirai d'ici; — J'emmènerai avec moi mille cheva- « liers de prix; — Et je ne m'arrêterai pas d'ici à Orange; — Et je ne re- « viendrai point avant d'avoir fait assez de conquêtes, — Pour avoir trois « mille hommes à ma suite »! — « Par Dieu, frère », dit le petit Guibelin, — « Quand même je n'aurais ni palefroi, ni roussin, — Quand je n'aurais « que ma gonnelle et ma chemise, — Je veux aller avec vous, je veux vous « suivre ». — « J'irai aussi », dit Bernart. — Je suis l'aîné et le mieux « équipé; — Je marcherai devant vous : je serai votre guide et votre ca- « pitaine ». — « Vous en avez menti », répond Guillaume; — « Par cet « Apôtre qu'invoquent les pèlerins, — Quand bien même vous seriez « trois cents et quatre-vingts, — C'est encore à moi que vous obéiriez »! (*Enfances Guillaume*, ms. fr. 1448 de la Bibl. Nat., f[os] 68 v[o] et 69 r[o].)

II PART. LIVR. II. CHAP. XI.

à accompagner son père près de Charlemagne : « Surtout », lui dit-il, « emportez de l'or avec vous et « n'allez point passer à la cour pour un misérable ». Guillaume, on le voit, pense à tout.

Départ de Guillaume à la cour de Charlemagne ; commencement de ses enfances.

Le lendemain, le comte Aimeri de Narbonne et ses quatre fils sortaient de leur château, suivis de mille chevaliers et de cinquante *sommiers* tout chargés d'or et d'argent. Dans les murs de la ville, la comtesse Hermengart restait avec ses trois plus jeunes fils, ses quatre filles, et cent chevaliers seulement : c'est assez dire qu'elle demeurait à la merci des Sarrasins qui occupaient tout le pays. « Fils », dit-elle à Guillaume, « si les païens m'attaquent, tu viendras à mon secours, « n'est-ce pas » ? Guillaume le lui promet, et s'éloigne joyeux. La pauvre mère se pâme [1].

Cependant le roi païen Thibaut [2], qui jouera un grand rôle dans tout notre poëme, est prévenu par un de ses espions de ce départ d'Aimeri : « Narbonne, » lui dit-on, « n'est plus défendue que par une femme ».

Thibaut d'Arabie vient, pendant l'absence de Guillaume et de son père Aimeri, mettre le siége devant Narbonne. Détresse d'Hermengart.

Thibaut sent qu'il ne retrouvera jamais une occasion semblable. Il est vrai qu'il est en Afrique ; mais n'a-t-il pas une bonne flotte et de rapides *dromons?* Vite, il rassemble ses vaisseaux, y embarque des milliers de Sarrasins, aborde en France et se précipite, ardent, sur Narbonne. La ville est entourée d'un cercle de lances païennes [3]....

Pendant ce temps, joyeux et fiers, Aimeri et ses

1. *Enfances Guillaume,* Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 68 v°-69 ; et fr. 774 (incomplet par le commencement), f° 1. — 2. Je dois mentionner ici, mais sans la discuter, l'opinion d'un romaniste bien connu sur l'origine de ce nom roman donné à un prince arabe : « On fait venir le nom de Tibaut, donné à des traîtres et à des Sarrazins dans l'épopée carolingienne, de Thibaut le tricheur, comte de Flandre (?). Ne tirerait-il pas plutôt son origine de Theobald, petit-fils de Pépin et de Plectrude et adversaire de Charles-Martel »? (Milà y Fontanals, *De la poesia heroïco-popular castellana,* p. 348.) — 3. Bibl. Nat. fr. 774, f^os 1 v°-2 r°.

quatre fils poursuivent leur chemin vers la cour de Charlemagne. Nous pouvons nous les représenter marchant jour et nuit à la tête de leurs mille chevaliers, parlant de l'Empereur qu'ils vont voir, oubliant Narbonne dont ils ne connaissent pas la situation périlleuse... Et c'est sur ce tableau que se termine le prologue de notre Drame.

## I.

Commencements de l'amour de Guillaume pour Orable. Première victoire du fils d'Aimeri sur les Sarrasins : conquête du cheval Baucent.

Dans la ville d'Orange, qui donnera son nom au héros de toute cette geste, mais qui appartient encore aux Sarrasins, dans ce beau palais de Gloriette dont les trouvères ont décrit avec tant de complaisance les incomparables merveilles, au milieu de ces sculptures, de ces fresques, de ces richesses véritablement fériques, au milieu de tous les enchantements de la magie, fleurit la belle Orable, « à la face plus claire que la fleur d'aubé« pine et plus merveille que la rose ». Orable un jour se fera chrétienne; elle sera la femme de Guillaume. Mais que d'événements terribles doivent se passer avant cet heureux dénouement de notre poëme! Que de larmes et de sang seront répandus! La princesse sarrasine, jusqu'à ce jour, n'a guère songé qu'à jouir tranquillement de sa jeunesse, et Guillaume n'est pas encore « le « tourment de sa pensée ». Sa beauté, d'ailleurs, est célèbre dans tout le monde païen; et Thibaut d'Arabie, dont l'empire s'étend à la Sicile, à l'Afrique, à l'Arabie, à l'Esclavonie, à la Calabre et à la Pouille, Thibaut vient de la faire demander en mariage. Ces Sarrasins là-bas qui sortent d'Orange tout en armes, ce sont les messagers de Thibaut qui viennent d'accomplir heureusement leur mission et qui sont chargés de beaux pré-

sents pour leur maître : le frère d'Orable a consenti à ce mariage, et la belle païenne envoie à son futur époux un cheval merveilleux, Baucent, avec les clefs de la ville d'Orange.....

Tout à coup, sur la montagne de Montpellier, et comme ils étaient à mi-chemin de Narbonne et d'Orange, les messagers de Thibaut rencontrent Aimeri et ses quatre fils. Guillaume, à la vue des Sarrasins, pousse un grand cri de joie : son vœu le plus cher est réalisé. O bonheur! il aura pu répandre du sang païen avant d'être chevalier! Il s'arme d'un pieu et se lance éperdument contre la gent maudite que les Français n'ont pas craint d'attaquer malgré l'infériorité de leur nombre. Quel combat! Mille chrétiens contre sept mille infidèles! Le courage des Narbonnais va sans doute rétablir l'équilibre... Mais non, la fortune semble tourner contre eux, ou plutôt Dieu paraît les abandonner. Aimeri, le comte Aimeri, est fait prisonnier [1]. « Que vont devenir « mes enfants »? s'écrie-t-il, les yeux levés au ciel.

Guillaume, lui, ne sait pas se désespérer. Il change d'arme, laisse son pieu et le remplace par une grande perche dont la seule vue fait pâlir les païens. Épouvantés, ils se mettent en fuite et n'a qu'à se montrer pour délivrer son père : « Arme-toi », dit alors Aimeri à son libérateur. « Prends le heaume et le haubert ». — « Non « pas », répond notre héros. « C'est Charlemagne qui « me donnera mes premières armes, et je jure de n'en « point porter d'eutres ». Mais à ce vaillant il manque encore un cheval digne de lui. Tout à coup il aperçoit Baucent, ce cheval merveilleux qu'Orable envoyait à Thibaut. Sa selle est d'ivoire ; il est couvert d'une housse de soie vermeille et bleue qui traîne jusqu'à terre: son

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 2.

frein seul vaut cent mille besants ; il habite une sorte de palais à Orange, et l'on n'y fait sa toilette qu'avec la plus fraîche et la plus blanche hermine ; douze païens enfin, parmi lesquels sont quatre rois, le conduisent par des chaînes d'or. « Ce sera mon cheval », dit Guillaume, et, sa perche à la main, il se jette de nouveau au milieu des Sarrasins qui, de nouveau, lui tournent le dos. Rapidement il saisit Baucent par la rêne, le monte avec non moins de vivacité, et lui enfonce dans le ventre ses éperons d'argent. Le bon cheval aussitôt fit un saut de trente pieds : il avait connu son maître [1].

La grande bataille continue. Le chef des Sarrasins, Aquilant, roi de Luiserne, se lamente de la défaite : il est blessé. Comment pourrait-il résister aux bonds formidables de Baucent, à ces bonds de trente pieds qui promènent Guillaume sur tous les points du combat ? C'est en vain qu'il essaye d'arrêter la fuite désordonnée, le *sauve-qui-peut* de ses soldats. Tous disparaissent, et il se trouve seul face à face avec Guillaume qui l'arrête et l'interroge à la façon des héros d'Homère. « Ton « nom » ? — « Aquilant ». — « Où allais-tu ainsi » ? — « J'allais demander la main d'Orable pour Thibaut, roi « d'Arabie ». Et le messager ajoute. non sans quelque naïveté : « La belle pucelle que cette Orable ! Heureux « qui pourrait la tenir nu à nue dans ses bras » ! A ces mots, la passion de Guillaume s'allume : passion toute charnelle, et qui n'a rien de platonique ni de chevaleresque. « Va dire à cette Orable », s'écrie-t-il, « que son « cheval Baucent est tombé aux mains de Guillaume, « fils d'Aimeri de Narbonne. Dis-lui aussi que je compte « me trouver bientôt sous les murs d'Orange, et que, si « j'y rencontre ce fameux Thibaut, je le tuerai... Ah !

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f^os 2 v°-3 r°.

« dis-lui encore que je la veux pour femme et que je la « ferai baptiser, et donne-lui cet épervier de ma part [1] ».

Telle fut l'origine des amours de Guillaume et de la belle Orable...

Peu de temps après, Aquilant remplissait son message auprès de la Sarrasine. Orable, tout d'abord, changea de couleur et maudit le ravisseur de son cheval Baucent [2]. Mais, avec une variabilité toute féminine et que le poëte a bien rendue : « Montrez-moi donc cet épervier », dit-elle, et elle sourit. Par ce seul sourire, le pauvre Thibaut était à jamais condamné. Car ce sourire-là voulait dire : « Je veux être un jour la femme de Guillaume ».

## II.

Les païens, sur le point de surprendre les Français endormis, sont trahis par Orable, qui se fiance avec Guillaume.

Sur le champ de bataille sont demeurés les Français, vainqueurs. Leur triomphe les a aveuglés, ce qui n'est pas rare chez les Français... de nos Romans. A côté de leur immense butin, ils s'endorment. Un Sarrasin les épiait, et, comprenant la gravité de leur imprudence, court à Orange et avertit les païens. Le frère d'Orable, Clariel, ne veut pas perdre cette occasion de reconquérir

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 3 r° et v°. — 2. AMOUR DE GUILLAUME POUR SON CHEVAL BAUCENT. (*Traduction littérale.*) « Il est une « chose [dit Guillaume] qui me rend triste et colère : — C'est que « Baucent, mon cheval brun, nous soit échappé, — Lui que je pensais « mener à Orange, — Lui que je voulais montrer à la pucelle Orable » ! — « Fils », dit Aimeri, « nous l'avons repris — Et votre frère vous « l'a ramené... » Aussitôt que Baucent entendit la voix de Guillaume, — Il déploya soudain une telle force, il se *revigoura* si bien — Qu'il renversa par terre les cinq hommes qui le tenaient. — Bon gré mal gré, il faut qu'ils le laissent aller. — Et Baucent de traverser tout le camp français. — Il vient à Guillaume et s'arrête devant lui. — Non, vous n'avez jamais entendu parler de deux hommes, — D'homme et de femme qui se soient assez aimés — Pour être plus joyeux — Que ne le furent alors Guillaume et Baucent le rapide ! (*Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 7 v°, col. 2. Cet épisode se rapporte à la bataille que nous raconterons plus loin, p. 296.)

tant de trésors perdus et l'honneur. Les clairons sonnent, les païens s'arment, ils se glissent hors de la ville : les voilà qui, dans la campagne, à la faveur de la nuit, vont se précipiter soudain sur les chrétiens et les tailler en pièces, Le danger est immense, et Guillaume pourrait bien ne jamais recevoir ses armes de la main du grand Empereur.

Mais Orable veillait sur Guillaume, Orable dont l'amour s'est rapidement exalté. Elle ne permettra point que « son ami » périsse de la sorte, dans cette embuscade vulgaire : « Messager », dit-elle, « va trouver « Guillaume en toute hâte. Dis-lui que, s'il me veut « conquérir, je me ferai baptiser à cause de lui. Ajoute « que cinq mille hommes d'Orange sont à sa poursuite, « et que s'ils le trouvent, c'en est fait de lui. Va vite ». Le messager s'empresse, cherche, trouve Guillaume, lui répète littéralement les paroles de sa maîtresse. Bienheureuses paroles ! « Non, non, je n'aurai pas d'au« tre femme », dit Guillaume qui sent la grandeur de ce service rendu aux Français [1]. Et désormais ce n'est plus l'amour seulement, c'est la reconnaissance qui l'attachera pour toujours à la sœur de Clariel.

Le message d'Orable sauve les Français. Quand arrive l'armée païenne, ils sont sur leurs gardes, debout. Même ils ont eu le temps de préparer leurs propres *aguets*. Aimeri, ce jour-là voulut porter l'étendard. Jamais le vieux chevalier n'avait été si beau... Sa barbe blanche s'étale sur sa poitrine, sa ventaille est levée, dans sa main frémit la bannière dorée qui est surmontée d'une escarboucle ardente. Tous les Français vont gaiement à l'ennemi, divisés en dix bataillons. Aimeri en a quatre sous ses ordres, Guillaume conduit les six

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 4.

autres. Un vers suffit pour faire le portrait du jeune capitaine, un seul vers, mais il est beau : « Foudre ressemble et orage de mer [1] ».

Ce combat abonde en péripéties dramatiques, et la victoire est longuement disputée, Guillaume ne veut se servir que de son poing, arme terrible, mais parfois insuffisante. Bref, il est fait prisonnier, et son cheval Baucent erre en liberté sur le champ du combat. C'est ainsi que le bon destrier est aperçu par Aimeri, tout sanglant, sans son cavalier... Le comte de Narbonne, à cette vue, sent son cœur défaillir : « Guillaume, mon « fils Guillaume, est donc mort » ! Et le vieillard baise avec amour le sang qui coule sur les arçons de Baucent, et il se pâme quatre fois [2]. « Votre fils est vi« vant », lui crie-t-on de toutes parts. Et, en effet, notre héros est aux mains des païens qui sont fiers d'une telle capture. Quant à lui, il ne se plaint pas, il est heureux, il rit. C'est qu'on va l'emmener à Orange, c'est qu'il va voir son Orable, c'est qu'il sera tout à l'heure au comble de ses vœux. Cette captivité l'enchante, et il oublie sa mère, son père, sa mère, ses frères, sa famille, son pays, tout, jusqu'à Charlemegne, jusqu'à la chevalerie, jusqu'à l'honneur. Le vieux poëte connaissait bien le cœur humain, puisqu'il croyait l'amour capable de faire oublier tant de choses.

Mais, tandis que Guillaume s'abandonne à ces beaux rêves, il entend tout à coup un grand bruit. Les païens qui le gardent se dispersent, s'enfuient, et le laissent libre; les chrétiens arrivent, joyeux, et poussent des cris en le voyant : « Il est délivré, il est délivré » ! Guillaume cependant ne se montre pas aussi satisfait que ses libérateurs : « Comment te nommes-tu » ? dit-il

1. *Enfances Guillaume,* Bibl. Nat. fr. 774, f^os 4 v°-6 r°.— 2. *Ibid.*, f° 6.

à celui qui les commande. — « Je suis ton frère Ber-« nart ». — « Grand merci ! vous auriez tout aussi bien « fait de me laisser avec les Sarrasins. J'aurais vu Ora-« ble ». C'est ainsi, c'est par ce mot étrange qu'il leur témoigne sa reconnaissance. N'ont-ils pas raison de lui dire : « Vous n'êtes qu'un enragé [1] » !

Cependant les païens vaincus rentrent dans Orange, et Clariel va conter à sa sœur les terribles nouvelles de la journée. Il se met, l'imprudent, à lui vanter, à lui décrire la beauté du jeune vainqueur, de Guillaume. « Il est grand et fort, il est coloré comme la rose « nouvelle »... — « N'en dites plus un mot, ou je me « pâme », dit Orable. « J'aime Guillaume [2] ». Au même instant, arrivait le messager qui lui apportait de la part du fils d'Aimeri un anneau d'or. On peut dire que c'étaient là de véritables fiançailles [3].

III.

Mariage de Thibaut et d'Orable ; sortiléges de celle-ci durant la nuit de ses noces. Continuation du siége de Narbonne.

Thibaut était toujours sous les murs de Narbonne, et, sûr d'emporter cette ville, jouait tranquillement aux échecs lorsque, soudain, il apprit tout ce qui venait de se passer à Orange : « Aimeri et Guillaume « sont vainqueurs, les païens sont en fuite, Baucent « est perdu pour vous ; Orable enfin vous a retiré son « amour et l'a donné à Guillaume ». — « Eh bien » ! s'écrie Thibaut dont la colère s'allume, « vengeons-« nous en prenant Narbonne. Et malheur à Hermen-« gart [4] » ! Le siége, tout aussitôt, est repris avec une nouvelle vigueur.

Par bonheur, les bourgeois de Narbonne ont du

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f^os 6 v° et 7 r°. — 2. *Ibid.*, f° 7. — 3. *Ibid.*, f° 7 v°. — 4. *Ibid.*, f^os 7 v° et 8 r°.

cœur, et le prouvent. Leur résistance ferait honneur à des chevaliers, et Thibaut lui-même en est épouvanté : « Il faut que la ville soit à nous avant le retour « d'Aimeri et de Guillaume » ! C'est le cri universel, et les Sarrasins s'imaginent déjà entendre les pas terribles du cheval Beaucent monté par le fils d'Aimeri.

Un formidable assaut est préparé ; en tête des bataillons païens s'avance la statue de Mahomet. Cette statue est creuse, et un Arabe s'y est introduit : « Cou- « rage », dit-il à Thibaut, « Narbonne est à toi » ! En entendant cette voix qu'ils croient divine, les païens se prosternent, et adorent leur idole. Puis, ils s'élancent à l'ennemi... et sont battus [1]. Le pauvre Mahomet lui-même tombe à terre, et Thibaut furieux roue sa divinité de coups de bâton. Alors, tout honteux et tout humble, il demande une trêve à Hermengart et se trouve fort heureux de l'obtenir [2]. Son orgueil vient de recevoir une nouvelle et terrible leçon.

D'ailleurs Thibaut pense beaucoup trop à Orable pour pouvoir songer sérieusement à la direction d'un siége aussi difficile. Il a sans cesse Orable devant les yeux, il est brûlé de jalousie, il veut hâter ce mariage tant désiré. Oubliant tous ses devoirs de général et de roi, il abandonne son armée dont il laisse le commandement aux rois Mathusalant, Aarofle et Albroc, et le voilà sur la route d'Orange [3]. Or, dans le même moment, un messager d'Hermengart sortait des murs de la ville assiégée et allait réclamer le secours d'Aimeri et de Guillaume : « Cent mille Turcs m'assiégent dans « Narbonne la Grande. Si vous ne venez à mon aide, « je suis morte [4] » !

A la tête de dix mille païens, Thibaut suivait le long

1. *Enfances Guillaume,* Bibl. Nat. fr. 774, f° 8 r°. — 2. *Ibid.*, f° 8 v°. — 3. *Ibid.*, f^os 8 v°-9 r°. — 4. *Ibid.*, f° 9 r°.

chemin qui sépare Orange de Narbonne; il dut passer non loin du champ de bataille où Guillaume avait été vainqueur des Sarrasins d'Orange. Quant à son entrée dans la ville d'Orable, elle fut moins joyeuse et moins triomphante qu'il aurait pu le croire; partout, il n'entendait parler que des exploits et de la beauté de Guillaume. Le frère d'Orable, Clariel lui-même, fut le plus ardent à lui faire cet éloge inattendu : « Pourquoi me « rompez-vous la tête de ce garçon qui n'a pas seu- « lement d'épée au côté? Si je le rencontre, je n'aurai « qu'à le prendre par le bras, et j'en serai le maître ». Orable alors parut devant ses yeux, tout éblouissante de beauté, et le premier mot qu'elle prononça devant lui fut encore le nom de Guillaume : « Sachez que je me ferai chrétienne à cause de ce chrétien », dit-elle. Thibaut frémit de rage, et se hâta de faire célébrer son mariage. Clariel lui mit la main de sa sœur dans la main, et ce fut tout : ils furent mariés [1]. La liturgie païenne est, comme on le voit, des plus expéditives. « Ah! Guillaume, Guillaume », s'écriait la pauvre Orable, « nos amours auront été de courte « durée [2] »!

Les noces commencèrent aussitôt : vingt-sept rois y assistaient [3]. Le festin fut splendide, mais, hélas! la nuit s'approchait, et Orable voulait à tout prix se conserver toute à Guillaume. Comment parviendra-t-elle à éloigner Thibaut d'une couche qu'elle entend bien ne partager jamais qu'avec le fils d'Aimeri?

Orable n'est pas seulement une jeune fille de grande beauté : c'est encore, sachez-le bien, une magicienne de grande puissance. Elle va employer sa magie à préserver sa virginité de toute atteinte, et c'est en cette

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f$^{os}$ 9-10 r$^{o}$. — 2. *Ibid.*, f$^{o}$ 10 r$^{o}$. — 3. *Ibid.*, *ibid.*

extrémité qu'elle a enfin recours à ses sortilèges.....

Dans la salle du banquet, au milieu de cette joie des noces, on voit tout à coup s'élancer un cerf. Il est poursuivi par soixante chasseurs et quatre cents chiens. Bruit terrible, cris, aboiements, tumulte. Chasseurs et chiens, soudain, se jettent sur les païens qui assistaient au festin; ils en tuent mille. Et déjà Thibaut pâlit, Thibaut tremble : « Cessez », dit-il, « cessez ces enchantements [1] ».

La chasse en effet s'éloigne : tout redevient naturel, tout s'efface, tout disparaît... Mais, dans cette salle tout à l'heure si joyeuse et qui maintenant a quelque chose de désolé et d'effrayant, on entend alors un bruit étrange : quatre cents moines noirs se montrent, horribles. Ils chantent. Merveille plus étonnante encore : chacun de ces *couronnés* porte sur ses épaules un géant qui jette des flammes par sa gueule. Les païens poussent des cris terribles, mais les affreux géants les poursuivent, et brûlent les moustaches de cent d'entre eux. Thibaut lui-même est saisi par les cheveux, cent moines s'agitent autour de lui, son sang se glace : « Pitié! pitié »! crie-t-il à Orable [2]. Elle a pitié de lui, en effet, mais c'est pour lui donner encore d'autres preuves de sa puissance; c'est surtout pour l'effrayer davantage et pour l'éloigner plus vivement. Elle pense à Guillaume, et devient de nouveau implacable. Pauvre Thibaut, il peut s'attendre à de nouveaux enchantements, à de nouvelles terreurs!

Après un silence qui lui-même était lugubre, on voit soudain les murs de la salle s'entr'ouvrir : quatre-vingts lions et ours se précipitent sur les convives, et remplissent le palais de hurlements épouvantables.

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 10. — 2. *Ibid.*, f° 10 v°.

Près de mille païens sont étreints et renversés par ces monstres, qui sont moitié fantômes, moitié réalité [1]. Mais voici bien bien un autre prodige. Un pilier s'ouvre, et il en sort tout un fleuve. Les eaux montent, montent : elles inondent le palais. Au milieu de cette mer, les païens se débattent, crient, sont noyés : « Pitié! pitié »! s'écrie Thibaut d'une voix plus lamentable encore. « Oh! que je voudrais être à Narbonne [2] »!

Comme il achevait ces mots, le jour parut.

Souriante alors, railleuse, impitoyable, la belle Orable se tourna vers Thibaut : « J'espère », lui dit-elle, « que vous vous êtes assez *déporté* avec moi cette « nuit. Je ne vous ai rien refusé, et cependant vous « avez été bien exigeant ». Le mieux, c'est que, par un dernier et plus merveilleux sortilége, le malheureux Thibaut est soudain convaincu de la vérité des paroles d'Orable. Pauvre roi, il ne lui manquait plus que cela! Toutefois, il a encore assez de bon sens pour s'éloigner d'Orange en toute hâte et pour dire rapidement adieu à sa prétendue femme [3]....

Orable conserva de la sorte sa virginité à Guillaume qu'elle aimait.

## IV.

Guillaume à la cour de Charlemagne; son *adoubement*; sa victoire sur un champion breton; son départ pour Narbonne.

Pendant qu'Orable se gardait à son ami, Guillaume, de son côté, ne songeait qu'à Orable. Il semble même que le poëte aurait dû nous transporter sur-le-champ auprès de notre héros; mais non, il nous mène à Narbonne, et nous fait assister à de nouveaux épisodes de

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 10 v°. — 2. *Ibid.*, f^os 10 v°-11 r°. — 3. *Ibid.*, f° 11 r°.

ce siége qui paraît interminable. C'est qu'en effet ce siége est le nœud de toute cette action. Tout dépend de la prise de Narbonne : l'avenir de Guillaume et surtout son mariage..... Les trois plus jeunes enfants du vieil Aimeri défendent à l'envi leur mère et le fief paternel. Leur détresse devient tout à fait pitoyable ; il ne leur reste plus que la suprême ressource des assiégés : une sortie. Ils se précipitent hors de leurs murs à la rencontre des païens. C'est alors, ô douleur ! que Beuve est fait prisonnier, et condamné à être pendu dès le lendemain [1]. Mais ses deux frères, Aimeri et Guibelin, se lancent de nouveau dans la bataille, tuent le roi Malaquin, et s'emparent d'Espaulart, le fils de l'Amiral. On échange Beuve contre Espaulart, et les Français parviennent même à se faire donner par Thibaut les vivres dont ils allaient manquer [2]. Hélas ! le siége continue, et, malgré des avantages passagers, la résistance devient tout à fait impossible. La pauvre Hermengart est en larmes...

Guillaume, lui, ne songe guère à pleurer. Un jour, Aimeri de Narbonne et ses fils aperçurent enfin les murs de Paris ; mais on leur dit que le grand empereur Charles était à Saint-Denis, et ils allèrent à Saint-Denis. Le vieux Roi ne se doutait guère en ce moment que le meilleur défenseur de l'Empire approchait de son palais, et que c'était ce tout jeune homme imberbe, ce fils d'Aimeri nommé Guillaume.

L'arrivée de Guillaume à la cour de Charlemagne est un des morceaux les plus connus de notre épopée chevaleresque. Guillaume, c'est le Cid français, tout à fait comparable au Campéador ; mais ne nous attendons pas ici à la tournure élégante et civilisée du

1. *Enfances Guillaume,* Bibl. Nat. fr. 774, f^os 11-12 r^o. — 2. *Ibid.*, f^o 12. Après ce f^o, il y a, dans le ms. 774, une lacune de trois feuillets.

Cid de Corneille. Guillaume ne ressemble qu'au héros des Romances espagnoles qui, lorsque Don Diègue lui serre la main brutalement, s'écrie : « Ah! si vous « n'étiez pas mon père » !

Guillaume est d'une brutalité qui tourne au sublime. Il entre chez Charlemagne comme chez lui. Un roi portait l'épée nue devant Charlemagne ; Guillaume bouscule ce roi, et lui dit : « C'est à moi de « porter cette épée, c'est mon fief ». Et, comme l'autre résiste, le rude enfant le fait tourner trois fois sur lui-même et le pousse contre un pilier : *por un petit ne l'a ecervelé*. Charles, stupéfait d'un tel début, s'écrie : « Ce n'est pas un homme, c'est un diable. Qu'on le jette à la porte de mon palais ». Mais alors on assista à un spectacle formidable. Guillaume se dressa de toute sa hauteur, tira son épée d'acier à la garde d'or, et, d'un ton de voix à faire trembler le palais : « Le premier », dit-il, « qui ose porter la « main sur moi est un homme mort » ! On ne savait pas encore que c'était le fils d'Aimeri de Narbonne.

Tout à coup, un chevalier s'écrie : « C'est Guil- « laume; voici son père Aimeri, et son frère Ber- « nart ». On les reconnaît, on les entoure, on les fête : « Vos fils », dit Charlemagne tout joyeux à Aimeri, « vos fils seront chevaliers aujourd'hui ». On oublie alors la mésaventure du pauvre roi que Guillaume a tué plus qu'à moitié, et on ne songe qu'à se réjouir.

Ce ne sont que chants de ménestrels, divertissements d'ours et de jongleurs [1]. Les barons sont en liesse; mais, dans nos vieux poëmes, cette joie n'est jamais de longue durée Au milieu de ces rois et de ces

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 1448, f$^{os}$ 81 v$^{o}$-82 r$^{o}$.

chevaliers, se montrent soudain une sorte de géant difforme et laid : c'est un Breton. « Quel est ton mé« tier »? lui demande l'Empereur. — « Je suis cham« pion, sire, et je défie tous vos barons au bâton et à « l'écu ». On le regarde alors non sans quelque effroi : il avait les yeux rouges comme charbons embrasés, des dents de sanglier, des poings énormes; des grenons liés par des fils d'or tombaient sur sa poitrine; il était affreux à voir. Trente *bacheliers* vont affronter ce rude lutteur; il les abat tous les uns après les autres. Leur sang coule, la blancheur de leur hermine est horriblement ensanglantée; le Breton sourit, vainqueur [1].

Des rangs de cette foule consternée, un jeune homme sort pour tenter de nouveau la lutte : c'est Guillaume. Ah! comme les seigneurs des douzième et treizième siècles devaient prêter l'oreille à ce passage de notre Chanson! Aux yeux d'une race militaire, la force matérielle est la plus poétique, la plus attachante de toutes les vertus.

Les deux lutteurs s'insultent, se saisissent, s'étreignent. Puis les coups de bâton tombent comme grêle sur leurs épaules. Le Breton sent enfin qu'il a affaire à un adversaire digne de lui. Il s'entête néanmoins dans ce combat fatal. Mais, d'un dernier coup, le fils d'Aimeri lui crève les deux yeux et fait voler sa cervelle en l'air. Telle fut la première victoire que remporta Guillaume sous les yeux de Charlemagne : elle fut célèbre durant tout le moyen âge, et les Bretons seuls purent trouver cet épisode de mauvais goût.

Autour du jeune vainqueur, les acclamations éclatent. Vite, il faut l'adouber chevalier. Tel était le but principal de son voyage, telle est la récompense dont

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 82 v°-83 r°.

il vient de se montrer encore plus digne. Le jeune héros témoigne alors d'une modestie dont il ne nous avait pas encore donné beaucoup de preuves. Il ne veut pas être armé avant son frère aîné Bernart, ni même avant Hernaut et Garin. A cette modestie succède une magnanimité véritable : il fait adouber avant lui plus de soixante damoiseaux auxquels il jette, à mains pleines, la pourpre, le cendal et les bons marcs d'argent. Après le triomphe de la force brutale, ces prodigalités devaient achever de ravir tous les cœurs. On attendait avec impatience l'instant solennel où Guillaume allait devenir chevalier à son tour. En rusé politique, l'abbé de Saint-Denis voulut précipiter cet instant : « Ce da-« moiseau », dit-il tout bas à Charlemagne, « est capa-« ble de piller toutes nos abbayes. Hâtez-vous de l'ar-« mer et de l'expédier en Espagne ». Bon abbé! Quelle sollicitude!

On trouve enfin des armes dignes d'être portées par un tel chevalier, et c'est l'abbé de Saint-Denis qui les fournit... avec plus d'empressement qu'il ne conviendrait. Sur un riche tapis, on a placé les pièces de cette célèbre armure qui furent, dit-on, conquises par Alexandre, en Arabie. L'Empereur les remet de ses propres mains à notre héros; mais le fils d'Aimeri ne veut point les porter avant de les avoir pieusement déposées sur l'autel de Saint-Denis... avec un cortége de vingt archevêques et de cent abbés. Enfin notre héros se révèle un peu chrétien, et nous nous apercevons que ce Germain est baptisé!

Le voilà debout au milieu de la plus belle cour du monde, le voilà, notre Guillaume... Souliers vermeils, éperons d'or, noble épée dont la garde est pleine de reliques et que la main de Charles lui ceint au côté gauche, pennon que vient de lui envoyer la pauvre

Orable en lui annonçant son mariage avec Thibaut et en réclamant son secours, haubert « plus flamboyant que vingt cierges », rien ne manque au nouveau chevalier [1]; rien... si ce n'est une belle occasion de se servir pour la première fois de ces armes nouvelles. L'occasion se présente tout aussitôt : « Narbonne va « tomber au pouvoir des païens, Narbonne est perdue », s'écrie un messager qu'Hermengart en pleurs a envoyé à son mari et à ses enfants [2]. On apprend alors que la ville d'Aimeri est assiégée par trente rois et quatorze amiraux; le poëte va jusqu'à nous affirmer que chacun d'eux avait cent mille Sarrasins sous ses ordres. Il n'y a pas là de quoi effrayer le grand cœur de Guillaume. Il rugit de colère : « A moi »! dit-il, « à moi « tous les chevaliers qui désirent faire des conquêtes; « à moi tous ceux qui viennent d'être adoubés! A « moi, et courons sus aux Sarrasins »! Dix mille Français viennent se ranger autour de lui [3].

Mais, au milieu de tout cet enthousiasme, pourquoi le vieil Empereur reste-t-il triste et silencieux? Le poëte va nous l'apprendre, et saura par là préparer fort habilement la Chanson qui suivra celle-ci, le *Couronnement Looys*. « Hélas »! dit Charlemagne, « je me « sens vieux et chétif, je me meurs. Mon fils Louis se « trouvera bientôt exposé à de terribles dangers ». — « Ne craignez rien », dit Guillaume, « c'est moi qui le « défendrai. Le premier qui le trahira, je lui couperai « la tête [4] ». Charles, plus joyeux, revient à Paris.

Guillaume part, déjà triomphant, et, le long du chemin qui conduit à Narbonne, il pense à sa mère, il pense à Orable. Mais surtout il pense aux païens : « Enfin », s'écrie-t-il, « nous allons donc venger Roncevaux »!

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 1448, f$^{os}$ 83 r°-84 v°. — 2. Bibl. Nat. fr. 774, f° 13. — 3. *Ibid.*, *ibid.* — 4. *Ibid.*, *ibid.*

## V.

Délivrance de Narbonne, défaite des païens ; fin des Enfances de Guillaume.

On attendait Guillaume à Narbonne, on l'attendait à Orange. Il commence, en bon fils, par songer à la délivrance de sa mère. Sous les murs de la ville assiégée, un terrible combat s'engage dès son arrivée, et son frère Bernart s'y montre digne de lui. « Si mon « gonfanon n'était pas rouge de sang païen, je n'ose- « rais pas ce soir me montrer à Guillaume [1] ». Il se lance témérairement au milieu des rangs infidèles ; les Turcs le cernent, ils font pleuvoir sur lui une grêle de flèches ; Bernart va périr [2]. Non, non : voici Guillaume qui fait son entrée dans la bataille sur le terrible Baucent [3]. Le combat recommence, sanglant, et les Sarrasins tombent par milliers. Mais, hélas ! ils sont si nombreux !

Jamais bataille n'eut de si diverses, de si émouvantes péripéties. Thibaut est blessé [4] ; le vieil Aimeri est désarçonné [5], et, du haut des remparts de Narbonne, la pauvre Hermengart aperçoit avec angoisse la détresse de son mari [6] ; les trois plus jeunes enfants du comte de Narbonne se précipitent à son secours, et Beuve de Commarcis a la joie de délivrer son père ; le jeune Aïmer tue le roi Aarofle ; les païens fléchissent de toutes parts, et Thibaut essaye encore de les retenir : « O Mahomet » ! dit-il, « je voudrais être mort [7] ». Pour la vingtième fois, le combat recommence ; ou plutôt c'est une vingtième bataille.....

Ce soir-là, on vit se précipiter sur le bord de la mer

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, fº 14. — 2. *Ibid.*, fºs 14-15. — 3. *Ibid.*, fº 15. — 4. *Ibid.*, *ibid.* — 5. *Ibid.*, fº 16 vº. — 6. *Ibid.*, fºs 16 vº-17 rº. — 7. *Ibid.*, fº 17.

des milliers de soldats en déroute. Ils se jetèrent à la hâte dans leurs vaisseaux, encore tout effarés et tremblants. Puis les voiles s'enflèrent et les vaisseaux partirent. C'était le roi Thibaut d'Arabie et ses païens qui, décidément vaincus, quittaient enfin la France et retournaient en Afrique : Narbonne était délivrée, Guillaume était triomphant, et, dans la ville d'Orange, Orable attendait avec impatience l'arrivée de ce vainqueur.

Aimeri et ses enfants se reposaient lorsqu'on leur annonça l'arrivée d'un messager de l'Empereur : « Charlemagne est sur le point de mourir, et ses ba- « rons menacent de trahir son fils Louis. Il appelle « Guillaume à son aide ». — « C'est bien », dit Guillaume. « Le premier traître que je rencontre aura la « tête coupée ». Le poëme finit par ce vers brutal [1], qui nous annonce les événements importants dont nous allons bientôt entreprendre le récit.

Les *enfances* de Guillaume sont finies ; sa *chevalerie* va commencer.

1. *Enfances Guillaume*, Bibl. Nat. fr. 774, f° 17 v°.

---

# CHAPITRE XII.

## GUILLAUME ET SES FRÈRES SE SÉPARENT.

(Le Departement des Enfans Aimeri [1].)

## I.

Après la grande défaite des Sarrasins sous les murs de Narbonne, quand Aimeri fut triomphalement ren-

[1]. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE** *DEPARTEMENT DES ENFANS AIMERI.* I. BIBLIOGRAPHIE. Il existe trois rédactions du *Departement des enfans Aimeri* qui sont absolument distinctes l'une de l'autre. La première est celle qui, dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1448 (treizième siècle), remplit les deux derniers folios des *Enfances Guillaume* et se confond avec ce dernier poëme. La seconde version nous est offerte par les deux manuscrits du British Museum, Harleien 1321 (treizième siècle) et Bibl. du Roi 20 B XIX (treizième siècle). La troisième rédaction est contenue dans le manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vallière 23 (quatorzième siècle) et dans le manuscrit du British Museum, Bibl. du Roi 20 D XI (quatorzième siècle). Indépendamment de ces trois rédactions, il faut encore supposer qu'il y en a eu d'autres comme celles qui ont servi de modèle au compilateur en prose du ms. fr. 1497 de la Bibl. Nat. et, peut-être, à l'auteur italien des *Storie Nerbonesi.* Peu de poëmes offrent autant de rédactions différentes. 1° DATE DE LA COMPOSITION. La première rédaction (Bibl. Nat. fr. 1448) remonte peut-être au douzième siècle; la seconde (British Museum, Harl. 1321 et Bibl. du Roi 20 B XIX) ne nous paraît pas plus ancienne que le commencement du treizième siècle. La troisième (Bibl. Nat. fr. 24369 et British Museum 20 D XI) est un peu postérieure. — 2° AUTEUR. Les trois versions du *Departement* sont également anonymes. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La première rédaction ne renferme que trois cents vers, assonancés; la seconde en contient trois mille, rimés; et la troisième, cinq cents également rimés. Le petit vers hexasyllabique ne se trouve que dans la rédaction n° 2. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Nous les avons énumérés plus haut. — 5° VERSION EN PROSE. Le compilateur de la version en prose du ms. 1497 a connu le *Departement*, de même qu'il a connu les *Enfances* et le *Siége de Narbonne.* Mais, au lieu d'analyser ces trois poëmes dans leur ordre véritable, IL A COMMENCÉ

tré dans sa ville et dans son palais, il éprouva une joie très-vive en voyant enfin sa femme Hermengart

par reproduire (tellement quellement) l'action du *Departement* avant celle des *Enfances* : « *Comment Aymery de Narbonne envoia servir ses fils en France,* EN LOMBARDIE ET EN GASCOIGNE, f° XXXII r°. — *Comment les ·IIII· enfans d'Aymery s'entremirent de faire à Paris chascun l'office que leur pere leur avoit ordonné par maniere d'esbatement,* f° XXXV r°. — *Comment l'evesque d'Avignon s'ala complaindre à Charlemaine de son fourrier qui si rudement l'avoit de son hostel deslogié,* f° XLIII v° ». — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a.* En Allemagne. Ulrich von dem Türlin n'a fait, dans le début de son *Arabelens Entführung,* qu'indiquer le sujet de notre *Departement.* Il suppose qu'Aimeri, voulant laisser son héritage au fils d'un de ses vassaux les plus dévoués, envoie ses enfans, sans un denier vaillant, courir leurs aventures dans le monde : « Tâchez », leur dit-il, « d'é-« pouser de riches dames ». C'est une imitation évidente de ce début du *Departement :* « Quand Aymeris fut venus à Nerbone, — Grant joie an fait Ermanjars et si home. — Il regardait antor à la reonde — Et voit toz ses enfans, si grant joie n'ot onkes ; — Bernard l'anneit, fierement araisone : — « Par Deu, biau filz, jel teig à grant vergoigne, — Kant atandeiz nule part « an Nerbone. — Foi ke je doi à saint Piere de Rome, — Jai n'en aureiz le « vaillant d'une pome » (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 87). Et c'est alors qu'il envoie Bernart épouser la fille du duc de Brebant, Garin épouser la fille du duc Naime, etc. Il n'en faut pas conclure qu'Ulrich von dem Türlin ait connu directement le *Departement des enfans Aimeri;* mais il s'inspirait perpétuellement de Wolfram d'Eschenbach qui, suivant nous, avait dû connaître une des versions de notre poëme. — *b.* En Italie. Le compilateur des *Nerbonesi* a connu, plus ou moins directement, une rédaction du *Departement* qu'il a imitée, avec sa liberté ordinaire, dans les chapitres XXIX-XLVI de son premier livre (*Le storie Nerbonesi,* édit. Isola, Bologne, 1877, pp. 83-140). — 7° EDITION IMPRIMÉE. Le *Departement des enfans Aimeri* est inédit. — 8° TRAVAUX DONT CE POÈME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Le seul travail qui mérite d'être cité est celui de M. Demaison qui, dans les positions de sa thèse sur *Aimeri de Narbonne,* a, en 1877, distingué nettement les trois versions du *Departement* et indiqué les manuscrits où elles étaient contenues. Dès 1869, après notre voyage en Angleterre, nous étions arrivé aux mêmes conclusions; mais nous n'avions pas publié le résultat de notre travail, et c'est à M. Demaison qu'il convient d'attribuer l'honneur de cette petite découverte. *b.* En 1878, nous avons traduit *in extenso* la première rédaction du *Departement.* Voy. la Chrestomathie épique que nous avons publiée à la fin du t. I^er^ de nos Epopées (pp. 497-501 de la 2^e^ éd.).— 9° VALEUR LITTÉRAIRE. On ne saurait refuser une certaine valeur à la version du manuscrit 1448, et il y a vraiment là un beau tableau féodal. Ce père, entouré de ses sept enfants, qui se voit pauvre et ne leur peut rien donner; qui envoie l'un d'eux se marier au loin; puis, qui, entouré de ses six autres fils, gémit encore sur leur pauvreté, et en envoie un autre s'établir ailleurs; qui disperse ainsi tous ses enfants sous tous les vents du ciel, jusqu'à ce qu'il reste seul dans Narbonne; cet Aimeri, disons-nous, a une véritable grandeur épique, et le récit a quelque chose de primitif. La version du manuscrit La Vallière est loin de présenter une physionomie aussi héroïque et peut passer pour médiocre. Mais il n'en est pas de même pour le récit qui se trouve dans les manuscrits du British Museum Harleien 1321 et Bibl. du Roi 20 B XIX. A tout le moins, on y rencontre quelques épisodes vraiment joyeux et qui devaient induire nos pères en une grosse et franche gaieté. La chose est assez

et ses sept fils réunis autour de lui. Il y avait longtemps qu'il n'avait pu, d'un seul regard, embrasser

rare dans nos vieux poëmes pour que nous prenions la peine de le signaler. Le personnage d'Hernaut, semi-héroïque, semi-burlesque, est spirituellement dessiné. C'est très français, et presque parisien.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. *a.* Le *Departement* ne contient rien d'historique, ni même de légendaire. C'est un Roman dont toutes les péripéties sont fabuleuses. — *b.* Tout au plus peut-on dire que le séjour de Guillaume à la cour de Charlemagne est un fait réel.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Nous résumons dans notre texte la première rédaction du *Departement* (Bibl. Nat. fr. 1448). Il nous reste à analyser les deux autres d'après les manuscrits originaux.

1° Analyse de la seconde rédaction du *Departement* (d'après le ms. Harl. 1321 du British Museum). « Ce fu à Pasques une feste autor, — Biaus fu li tans, resplandissant le jor...— Foillissent bois et traient à verdor; — Cil oiselet chantent par grant doçor; — Chevalerie quierent [li] torneor; — Dame qui aime a plus fraische color ». = Cour plénière tenue à Paris Ce jour là, aussi, Aimeri tient sa cour sous le maître-dais à Narbonne. Il a la barbe blanche et sa femme Hermangart est auprès de lui (f° 65 v°). Le vieux duc frappe un coup terrible sur la table et prend la parole. C'est à son fils aîné, c'est à Bernard qu'il s'adresse tout d'abord : « Je n'ai rien à vous donner », lui dit-il, « et vous n'aurez pas un denier. « Quand j'allai à Viane, je n'avais rien moi-même. Allez en France, vers « Charlemagne, vous, Guillaume et Hernaut.... A Guillaume est réservée la « fonction de gonfalonier; à Hernaut celle de sénéchal; à vous, celle de con- « seiller du Roi (f° 66). Quant à vous, Beuve, le roi Yon de Gascogne a une « belle fille : vous aurez la dame et le royaume. Pour vous, Garin, vous au- « rez Pavie. C'est à vous, Aïmer, c'est à vous que revient l'Espagne : vous « n'avez qu'à la prendre. Il est convenu que le petit Guibert aura Narbonne « et le Biaulandois » (f° 67 r°). Les enfants partent, chacun de son côté, et le vieil Aimeri ne trouve, pour leur dire adieu, aucune bonne parole. Ils sont véritablement chassés par leur père, et voici la pauvre Hermengart, leur mère, qui se tord les poings de douleur : « Vous ne pensez donc pas aux Sar- « rasins qui, peut-être demain, vont envahir Narbonne »? Et elle ajoute : « Pourquoi réserver au seul Guibert l'héritage de Narbonne »? Le petit Guibert lui-même ne voit pas, sans un grand chagrin, partir ainsi ses frères au milieu de la douleur universelle (f^os 67, 68). La mère les accompagne: « Qui donc veïst comment les conjoï — Ne sé lequel amast plus ne cheri ». = Nouveaux efforts tentés par Hermengart pour obtenir que ses fils restent à Narbonne; tout est inutile, et les enfants sont déjà loin. Ils finissent par prendre la chose gaiement, et Guillaume dit à son frère Hernaut qui est appelé à être le comique de la bande : « N'oubliez pas, mon frère, que vous serez bientôt sénéchal. « Dorénavant soiez hardi et fier ; soutenez bien justice » (f^os 68 v°-71 r°). La pauvre Hermengart, ne pouvant conserver ses enfants auprès d'elle, veut du moins leur rendre la vie aussi heureuse et douce qu'il est possible. Elle leur envoie des messagers chargés d'or et d'argent; mais les enfants sont fiers et ne veulent rien accepter, et Hernaut va jusqu'à rouer de coups de bâton les infortunés messagers. Aimeri apprend leur mésaventure, il éclate de rire, il est ravi : « Ah »! dit-il, « je reconnais bien là mes fils » = « Dame », fet il « or soit de verité — Que sunt mi fil et jes ai angendrés! — Bien

ainsi toute sa famille. Toutefois ce bonheur ne fut pas de longue durée. Aimeri se prit à réfléchir, et vit qu'il

« treiront au lignage » (f° 71 v°)! = Les enfants, cependant, continuent leur voyage. Ils arrivent à « Valcaire », et se préoccupent de la grave question du dîner. Hernaut-le-Roux dit à ses freres : « Segnor, que mangerons »? — Et dist Guillaume : « A vos, en atendons.— Senechaus estes, s'en avez le bas-« ton ». = Le malheur est qu'ils n'ont pas un traître denier à eux tous; mais Hernaut paie d'audace, et s'adressant à l'aubergiste : « Fetes nous querre « pain et vin et poisson. — Et char salée et freiche à grant foisson. — Et vo-« leille, se trover en puet on; — Car, se Dieu plest, trés bien l'aquiteron ». = Guillaume applaudit à grands cris : « Comme il ressemble à notre père »! Là-dessus, ils font un repas énorme, dont les reliefs auraient suffi à nourrir tous les garçons et les meschines de la ville. Mais enfin il faut payer. Par bonheur le comte Gui de Valcaire est conduit à l'hôtel où habitent les fils d'Aimeri, leur fait fête, paie leur dépense et les emmène (f^os^ 71-72 v°). Laissons un moment Hernaut et ses frères courir à leurs aventures. Le poète les abandonne à leur sort et nous raconte ici comment Beuve alla en Gascogne et comment il épousa la fille du roi Yon (f^os^ 72 v°-74 v°). Puis c'est le tour de Garin. Il prend le chemin de Pavie et y arrive un vendredi. « Je veux », dit-il, « manger du poisson. Achetez-moi tout ce qu'il y aura de plus beau ». On lui trouve un esturgeon, et le marchand lui en demande un prix exagéré : « Trente sous, sire, se il vos vient à gré, — Qu'il est toz frès, ce sachiez de « verté; — Hier matin fu de la mer aporté ». Violences de Garin que l'on mène près du roi. Il le couvre d'injures : « Trop estes bobancier. — Ne de-« vez pas à franc home tancier. — Chevalerie n'est pas vostre mestier; — « Mès crosiaz vandre et monoie eschangier ». Après cette bordée contre les Lombards, Garin finit par se faire reconnaître et tout s'apaise (f^os^ 74-75 v°). = C'est ici que nous revenons auprés des quatre frères (Hernaut, Bernard, Aïmer et Guillaume). Sur son chemin, Hernaut aperçoit un évêque qui est accompagné de trente chanoines. « Ou allez-vous ainsi »? — « Je suis évê-« que et vais à la cour de Charlemagne ». — « Nous aussi », répond Hernaut; « Mais nous nous perdons dans tous ces chemins. Servez-nous de « guide ». — « J'ai trop peur de l'abbé de Cluny qui suit la même route que « nous ». L'Évêque finit par s'indigner contre cet insolent, et Hernaut le menace de son bâton; mais on finit par reconnaître que l'évêque est cousin d'Hermengart, et l'on fait la paix (f^os^ 75 v° 76-v°.) Voilà notre caravane à Clermont, la voilà sur la route de Paris. Rencontre de larrons, de routiers. Bataille. Les fils d'Aimeri sont vainqueurs et font prisonnier Gonbaut, « le traïtor felon » (76 v°-77 r°). Arrivée et séjour à Orléans. Puis « à Ostriche sont li baron passé »; de là, ils voient Paris. Mais il s'agit de trouver un bon hôtel. C'est l'affaire d'Hernaut : n'est-il pas sénéchal? Ils rencontrent l'abbé de Cluny, et Hernaut de l'arrêter par la bride : « Avez-vous vu Charles »? — « Oui », répond l'abbé. « Il tient sa cour à Paris, et il n'y a plus de loge-« ment dans la grande ville : tout y est « enconbré ». J'ai moi-même été « forcé de partir; mais j'y retournerai demain ». — « Vous tombez bien », dit gravement Hernaut. « Je suis le sénéchal du Roi. Je vous garantis que « vous aurez un logement à Paris ». L'abbé s'imagine que ce jeune homme se moque de lui, et laisse voir ses doutes; mais Hernaut a recours à son argument favori et le menace de son bâton (f° 78 r°). Arrivée à Paris dans « la grand rue ». Admiration d'Hernaut qui voit « en la quisine la vitaille porter ». Il entre dans un bel hôtel où quarante bacheliers sont à table : c'est la suite du duc de Bourgogne : « Je suis le Sénéchal », dit Hernaut. « Sor-« tez d'ici ». Les convives attablés se refusent d'obéir à cet ordre, et Hernaut

**était trop pauvre pour faire la fortune de ses sept enfants.**



leur distribue des coups de bâton. Ils s'enfuient. Voilà un logis trouvé (f° 78 v°). Un logis, c'est bien; mais ce n'est pas assez. Hernaut avise l'hôte qui prend le frais sur le seuil de sa porte : « Logez-moi ce bon abbé », lui dit Hernaut en lui montrant l'abbé de Cluny. Et il ne quitte les moines qu'après les avoir installés sur de bons tapis, où ils vont pouvoir chanter matines. Hernaut cependant n'en a pas fini avec ses prétendus devoirs de sénéchal. Il rencontre dans la rue le roi de Pavie, à pied, qui cherche également un hôtel. « Ne craignez pas », lui dit Hernaut; « je m'en vais vous loger ». Le moyen est des plus simples. Le fils d'Aimeri entre dans un palais où étaient deux archevêques et le légat du Pape : il les en déloge à coups de bâton. Mais, cette fois, l'aventure menace de tourner fort mal : on se précipite sur le fils d'Aimeri et l'on est sur le point de lui faire un mauvais parti, quand, par bonheur, Guillaume arrive à son secours (f° 79). Rien ne peut corriger Hernaut, et il pénètre dans une autre maison qui est occupée par des Allemands. Il leur fait, tout d'abord, les plus aimables compliments : « Bele « gent estes; si fetes bel sanblant »; puis, sans trop de transition, il se jette sur eux et les bat. Bref, il reste le maître de la place, il fait ripaille dans cet hôtel qu'il a si bien conquis. Mais Hernaut n'aime pas que la bonne chère, et c'est un délicat qui goûte la musique. Il fait venir des ménestrels : « Menesteraux font querre et demander. — Qui lors veïst chanteors asambler — Et jugleors vienent sans demorer... (car ces jongleurs n'aiment guères les pauvres diables), — Et là o voient la richece doner — Là vont tuit cil qui sevent deporter (f°s 80 v°-81 r°). = Pendant qu'Hernaut se donne ainsi des airs de grand seigneur, les Allemands qu'il a chassés de leur logis ont été se plaindre à l'Empereur. Colère de Charles qui envoie vers le prétendu Sénéchal trois de ses barons : Gautier d'Etampes, le comte Jofroi et Gui de l'Aubecoi : « Amenez-moi ce tapageur ». Les fils d'Aimeri font cause commune avec leur frère, et s'apprêtent à se défendre contre les envoyés du Roi; mais, par bonheur, l'abbé de Cluny se trouve là, qui empêche la bataille. Hernaut et ses frères consentent à prendre tranquillement le chemin du palais impérial et paraissent enfin devant le grand Empereur (f°s 81 v°-82). Ils le saluent et se nomment. Aïmer seul refuse de s'incliner devant Charles, et s'écrie qu'il va bientôt conquérir toute l'Espagne (f°s 82 v°-83 r°). C'est en vain que son frère Beuve essaie de calmer cet emportement juvénile. = Nous retrouvons ici la même péripétie et les mêmes vers que dans notre ms. 1448, et Aïmer fait le vœu solennel de chasser tous les païens de l'Espagne. Quant à l'Empereur, il attend le lendemain pour prendre une décision à l'égard des fils d'Aimeri, et cette décision ne répond pas, semble-t-il, à toutes les espérances des jeunes gens, à toute l'ambition de leur père : « Toi, Garin, tu se« ras mon conseiller de chambre; toi, Guillaume, tu vas recevoir l'épée de « chevalier ». L'Empereur les « adoube » tous, l'un après l'autre, et le roman finit assez brusquement (f° 86). On en aurait voulu savoir plus long sur Guillaume et sur Hernaut; mais le scribe commence ici à transcrire les premiers vers du *Siége de Narbonne*, et il faut nous résigner à rester sur cette « suite au prochain numéro ».

2° Analyse de la troisième rédaction du *Departement* (d'après le ms. de la Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vall. 23). Les sept enfants d'Aimeri, au moment où les Sarrasins s'éloignent de Narbonne, sont riches et joyeux. Pendant un mois, ce ne sont que fêtes et plaisirs. Mais voici qu'un messager arrive de la part de Charlemagne : l'Empereur mande à Guillaume de venir sur-le-champ à Paris pour une Cour plénière à laquelle as-

II PART. LIVR. II. CHAP. XII.

Les enfants d'Aimeri quittent leur père ; Bernart va à Brebant ;

Aimeri était un jour entouré de ses sept fils. Tout-à-coup, il interpella brusquement son aîné, Bernart, qui

sisteront les douze Pairs (f° 51 r°). Guillaume se dispose à partir : « Mès il a moult le cuer triste et doulant,— Quant lui souvient d'Orable la vaillant, — Et de Tiebaut, et d'Orange la grant — Qu'encore tiennent Sarrazin ne Persant ». = Hélas ! ajoute le poëte, *quatorze ans* se passeront avant que Guillaume épouse la femme de Thibaut (f° 51 v°). Le vieil Aimeri, cependant, a peur de rester seul dans sa ville de Narbonne : « Thibaut et Balant », dit-il, « vont venir m'attaquer ». — « Ne craignez rien, et comptez sur moi », dit Guillaume, qui part avec ses frères, ne laissant que le petit Guibelin près de son père. — « ... Li quens Guillaume — Moult durement pensoit à dame Orable » (f° 51 v°). = A peine les enfants sont-ils partis que leur mère fond en larmes : « Ahi ! Nerbonne, mal fussiez vous fondée ! — Mal feu gregois « vous eüst alumée ! — Pierre sus autre n'i fust ore trouvée » ! Aimeri console sa femme ; mais, en réalité, elle avait raison de craindre : car un an et demi ne s'était pas écoulé « Que le rassistrent Païen et Arrabi, — Li Sarrazin et li Amouravi » (f° 52 r°). = Le poëte, alors, nous transporte brusquement près de Charles. Les enfants d'Aimeri arrivent à la cour, et le Roi, tout d'abord, prend Guillaume par le menton. Il lui donne le *quart de la France* à gouverner et le fait son gonfalonier. (Ce dernier trait est conforme à la vérité historique. L'Astronome limousin, en effet, donne à Guillaume le titre de *primus signifer* : Pertz, *Scriptores*, II, pp. 611, 612.) Mais, jusqu'ici, un seul des Enfants a reçu quelque satisfaction ; les autres sont là, qui réclament leur part. Il est décidé que Beuve partira sur-le-champ en Gascogne pour demander la fille du roi Yon, et le pays avec la fille (f° 52 r°). Garin succédera dans Pavie au roi Boniface, qui n'a pas d'héritier direct. Et Aïmer, que deviendra-t-il? « Aïmer sera mon sénéchal », dit le Roi. — « Non, non », répond l'enfant, « je veux conquérir l'Espagne ; l'Espagne « est ma part » (f° 52 v°). C'est en vain, d'ailleurs, que les frères d'Aïmer le supplient de rester au moins une année près de l'Empereur qui a besoin de ses services ; c'est en vain que Charles lui propose Melun, le Saumurois et le Beauvoisis, avec Crespy en Valois : « Non, non », reprend obstinément Aïmer, « je veux l'Espagne, et je l'aurai ». Et il fait alors le vœu « de ne pas se coucher » avant d'avoir chassé les païens de toute la chrétienté. Charles ne se console pas de perdre ce nouveau Roland : « Il y a « vingt-cinq ans », dit-il, « que l'autre est mort ». Et il pleure (f°s 52 v°-53 r°). = Sur ces entrefaites, arrive à Paris (fort opportunément) le roi Yon qui marie très-volontiers sa fille avec Beuve. Ce mariage est conclu avec une rapidité merveilleuse, et voilà Beuve héritier de la Gascogne, dont il fera hommage à Charlemagne après la mort de son beau-père (f° 53 r°). = Boniface, roi de Pavie, arrive dans le même temps et, avec la même complaisance, donne sa terre à Garin. Le lendemain, Charles *adoube* Beuve, Aïmer et les quatre autres frères. Cette cérémonie, dans notre poëme, est plus religieuse que militaire. « En l'onneur Dieu qui le mont estora, — Te doing « ce brant, meilleur ne vi pieç' a, — Par ·I· convent que deviserai jà : — « C'est que Dieu aimes qui le monde fourma » (f° 53 v°). = C'est alors que Beuve part décidément en Gascogne et Garin en Lombardie. Quant à Aïmer, il s'éloigne de la cour avec trois mille chevaliers et trois mille hommes à pied, et se dirige vers l'Espagne. Il passe par Narbonne, afin d'y faire ses adieux à Aimeri et à Hermengart. Mais, dans cette ville que les chrétiens venaient de reconquérir si heureusement, il y avait alors un espion sarrasin. Il apprend le départ d'Aïmer, il apprend que le vieil Aimeri va rester seul, sans défense. Vite, il court avertir les rois Desramé et Esplan-

s'était si bien montré durant toute la guerre : « N'es-
« pérez pas », lui dit-il, « posséder jamais quelque



doine qui réunissent leur armée, et vont mettre de nouveau le siége devant Narbonne. Les derniers vers du *Departement :* « Ce fu en mai que ci m'orès conter », se relient aux premiers du *Siége de Narbonne :* « Ce fu en may que la rouse est florie » (f° 54 v°). Ainsi se termine cette seconde version de notre poëme ; elle est, comme on le voit, bien inférieure à la première.

3° Analyse de la compilation en prose du ms. de la Bibl. Nat. fr. 1497. L'auteur de cette version a eu évidemment sous les yeux un manuscrit en vers appartenant à la troisième famille du *Departement,* à celle qui est représentée par les mss. du British Museum Harl. 1321 et Bibl. du Roi 20 B XIX. Les aventures d'Hernaut, sur lesquelles il a brodé, sont le fonds de son récit, et c'est aussi la principale affabulation des deux manuscrits que nous venons de citer. Une telle analogie se passe de commentaires. = Le récit s'ouvre après que Beuve est allé en Gascogne et y a épousé la fille du roi ; après que Garin a été à Pavie, a conquis Anséune et engendré le meilleur chevalier « qui à son costé portast espée » (f° XXXV). Hernaut, Guillaume, Bernart et Aïmer se décident à aller à Paris ; car l'empereur Charles a convoqué pour la Pentecôte une grande cour plénière. Une foule immense se presse déjà sur le chemin de la grande ville, et c'est à qui y arrivera le premier pour s'y procurer un logement. Hernaut est étonné de tout ce qu'il voit en route ; mais, d'ailleurs, il est plein d'espérance. Le vieil Aimeri lui a dit qu'il serait « le fourrier de l'Empereur », et il a pris tellement au sérieux les paroles de son père qu'il se regarde déjà comme investi de ces importantes fonctions. « Quels sont », dit-il, « ces inconnus si bizarre-« ment accoutrés » ? — « C'est l'évêque d'Avignon avec ses clercs ». — « Pourquoi se hâtent-ils ainsi » ? — « Pour avoir un logement dans Paris ». — « Dites-leur donc de ne pas prendre d'inquiétude à cet égard. Je suis le « grand fourrier de l'Empereur ». L'Évêque intervient alors, tout effaré : « Puisque vous êtes au service de Charles, vous savez sans doute pour quelle « raison il nous convoque » ? — « Moi », dit Hernaut, « je n'ai jamais mis le « pied à la Cour ». — « Cet homme se moque de nous », dit l'Évêque, et il lui tourne le dos. = Quelques heures après, l'évêque était bien installé dans un village voisin où les quatre fils d'Aimeri cherchaient en vain un gîte. Ils se présentent, et sont éconduits par le maître d'hôtel du prélat irrité. Hernaut, dont le premier mouvement est toujours de porter la main à son épée, veut se jeter sur l'hôtelier : Guillaume le retient. Néanmoins, où loger ? Par bonheur un abbé charitable aperçoit, *de son fenestraige,* les quatre damoiseaux dans l'embarras, les appelle, les héberge et les fait souper avec lui : « Ce bienfait ne sera point perdu », dit Hernaut, « et, comme grand four-« rier du Roi, je vous promets un bon gîte à Paris ». C'est une promesse qu'il est plus facile de faire que de tenir (f^os XXXVII v°-XXXIX r°). = Enfin, voici Paris. La ville regorge d'étrangers ; plus d'hôtel, plus de gîte. « Nous « courons grand risque de coucher dans la rue ». — « Non, non », dit Hernaut, qui, en vrai personnage de comédie, ne manque jamais à faire la même réponse. « Ne suis-je pas grand fourrier de France » ? Le damoisel Hernaut « se mit en chemin lorz, et, en allant de rue en rue, veant viande cuire et appareillier, despecier moutons, copper gorges de poullaille et faire rost et pasticerie », se sentit appétit. Il frappe à la première auberge qu'il rencontre : « Nous n'avons plus où vous loger », s'écrie l'hôtelier. — « Et « qui donc est descendu chez vous » ? — « Le cardinal de Bologne avec une « suite de quatre-vingts chevaux. C'est lui qui prêche demain devant l'Empe-

« chose à Narbonne. Partez, allez à Brebant, et de-
« mandez au Duc la main de sa fille ». Bernart partit,

« reur Charlemagne »! Hernaut entre brutalement dans la maison, tire son épée, en frappe un coup terrible sur la table, met tout le monde en fuite, jette tous les bagages par les fenêtres : « Et de quel droit agissez-vous « ainsi »? demande l'hôte, non sans quelque timidité. — « Je suis le four-« rier de l'Empereur »! Ses frères sont enfin obligés de l'avertir que cette charge n'est qu'imaginaire, tant qu'il n'aura pas été nommé par Charles lui-même. Mais Hernaut a quelque peine à se mettre en tête cette idée: car il s'était naïvement persuadé qu'il n'y avait pas dans le monde entier un plus haut seigneur que son père Aimeri (fos xxxix ro-xl vo). = Sur ces entrefaites arrive Beuve, qui désormais portera dans notre Roman le nom de son château de Commarcis; son beau-père, le roi de Gascogne, est avec lui. Mais, hélas! à Paris, il n'y a plus de place, même... pour un roi, et c'est encore Hernaut qui se charge de loger ces nouveaux arrivants. Dans un riche hôtel est le prince de Tarente avec des « Roumains et Italiens ». Le fils d'Aimeri dessine, d'une main hardie, les armes de Gascogne sur la porte de cet hôtel dont il chasse tous ces nobles étrangers. « Mais où irons-nous? — « *Laissez m'en paix, et si allés aux fourches si bon vous semble* » (fos xl vo -xli vo). Peu de temps après, Hernaut a la joie de déloger de la même façon l'évêque d'Avignon contre lequel il avait des représailles à exercer, et d'installer, à la place du prélat ainsi expulsé, le bon roi Boniface de Pavie (fo xliii). = Cependant Paris est plein de mécontents qu'a faits le fils d'Aimeri. Tous ceux qu'il a délogés avec cette terrible formule : « Je suis le fourrier de l'Empereur », vont se plaindre au fils de Pépin. Or, le véritable « fourrier de Charles était un bon et pacifique chevalier champenois qui n'avait jamais manqué à son devoir et n'avait fait de tort à personne. Il est bien étonné des reproches qu'on lui adresse. Tout se découvre. Gui, fils du comte Hue de Troyes, et Geoffroy d'Anjou sont envoyés avec cinq cents hommes à la poursuite du malheureux Hernaut qui résiste en vain et est forcé de comparaître avec ses frères devant l'Empereur courroucé (fos xliv-xlvi). — Mais là une péripétie très-inattendue attend le lecteur : Charlemagne est tellement charmé de la beauté des enfants d'Aimeri qu'il pardonne tous les méfaits d'Hernaut, et le reçoit en sa grâce avec tous ses frères (fos xlvii-xlviii). — Les voilà tout à coup élevés au premier rang, et l'auteur du quinzième siècle, se moquant des propres Chansons qu'il traduit, dit avec une bonne ironie : « Et furent mors ceulx qui mors furent. Ceulx qui furent navrez se firent mediciner et garir, se bon leur sembla. Car ainsy va de telles avantures ». Il ajoute que Charlon, fils de Charlemagne, épousa plus tard une des filles d'Aimeri.

4o Analyse des *Storie Nerbonesi* (lib. I, cap. xxi et ss., édit. Isola, I, pp. 83-140). De même que la version en prose du manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 1497 dérive évidemment de la version du *Departement* qui est aujourd'hui représenté par les deux manuscrits Harl. 1321 et Bibl. du Roi 20 B XIX; de même, le récit des *Nerbonesi* a été pris dans un manuscrit analogue à notre manuscrit La Vallière et au manuscrit du British Museum coté Bibl. du Roi 20 D XI. Il ne faut pas, d'ailleurs, oublier que le compilateur italien ajoute beaucoup aux originaux français qu'il a sous les yeux. Il brode à nouveau sur ce vieux canevas. Le début, d'ailleurs, est tout différent dans l'œuvre italienne, et le prosateur d'outre-monts n'a pas manqué de rattacher, comme tous ses compatriotes, l'affabulation de son œuvre à la grande conspiration des traîtres de Mayence contre l'empereur Charlemagne. = Le vieil Aimeri arrive à Paris au milieu des troubles que les Mayençais

et rencontra sa mère en chemin : « Mon fils, mon fils, où allez-vous » ? — « Je vais épouser la fille du duc



ont excités et reçoit un soufflet d'Arnauld de Mayence. Force est au vieillard de dévorer cet affront. Il se tait et retourne à Narbonne (chap. XVI). Sur son visage, sur ses habits, il conserve le sang qui a coulé de sa blessure. Il brutalise sa femme et ses enfants : « Quelqu'un », se disent-ils, « a-t-il offensé « notre père » (chap. XVII)? Le vieux duc fait une tournée dans les chambres de ses enfants. Dans les chambres des quatre aînés, il ne trouve que faucons et éperviers; mais, dans celles de Guillaume et d'Aïmer, il trouve des armes : « Ah »! s'écrie-t-il, « voilà mes vrais enfants » (chap. XXIII). Aimeri s'arme et fait lutter ses enfants contre lui pour les éprouver. Tous subissent heureusement l'épreuve, surtout Guillaume qui casse deux côtes à son père. Le seul, Aïmer ne veut pas frapper son père qui le maudit. Et c'est depuis ce jour qu'on l'appela « Aïmer le Chétif » (chap. XIX-XX). Départ des enfants d'Aimeri que leur père envoie chercher fortune ailleurs. Ils passent par l'abbaye de Saint-Antoine, à dix lieues de Narbonne : l'abbé les suit à Paris. Leur arrivée dans la grande ville (chap. XXI-XXII). Ils prennent, tout d'abord, possession du palais de Roland et tuent huit des pairs de la maison de Mayence. Émeute dans les rues de Paris; massacre des Mayençais (chap. XXIII-XXIV). Charlemagne, qui joue dans toute cette affaire un assez misérable rôle, redoute par-dessus tout les traîtres aux mains desquels il est véritablement prisonnier, et désarme les fils d'Aimeri. Il envoie Ogier vers Guillaume et vers ses frères, et les somme d'avoir à se présenter sur le champ devant lui. Le Danois ne réussit pas dans son message, et Charlemagne injurie le vieux chevalier qu'il appelle « couard ». Ogier se lève, se revêt d'habits de pèlerin, rend à Charles le gonfanon de l'Empire dont il avait la garde, et s'éloigne. On ne l'a plus jamais revu (chap. XXV). Enfin, les Narbonnais se décident à venir au palais du Roi; mais c'est pour y faire un épouvantable scandale. Tapage, mêlée, tuerie. Aïmer tue l'insulteur de son père, « *Arnaldo di Maganza* ». Fuite honteuse de Charlemagne (chap. XXVI). Le pauvre Empereur est enfin remis sur son trône par les Narbonnais vainqueurs, et, pour les récompenser de leur dévouement, promet de les faire chevaliers *à sproni d'oro* (chap. XXVII). = C'est à ce moment de son récit que l'auteur italien place la fin du récit de *Macaire* ou de la *Reine Sibille;* mais il se hâte de revenir à nos héros. Guillaume et ses frères sont faits chevaliers. Guillaume devient le gonfalonier et le capitaine de l'Empire, le sénateur de Rome. Il prend enfin toute la place de Roland (chap. XXVIII). A chacun des quatre premiers fils d'Aimeri, l'Empereur donne dix mille chevaliers. Il envoie Bernard à Busbant, Beuve à Comarcis, Arnauld à Gironde et Guérin à Anséune. Le pauvre Aïmer est le seul qui ne reçoive rien. Mais, enfin, Charlemagne lui donne cinq mille hommes, et Guillaume cinq mille autres. Mais ce ne sont que des assassins et des voleurs. Départ d'Aïmer (chap. XXIX-XXX). = Alors commence une série de scènes dont le théâtre change, et le romancier va successivement nous raconter en détail l'histoire des cinq frères Narbonnais. = Premier acte. On le pourrait intituler « *Bernard de Busbant* ». Donc, Bernard part à la conquête de Busbant, mais il est battu par le roi Arrigo et se voit contraint de revenir, tout penaud, près de l'Empereur qui le reçoit fort mal. Heureusement Guillaume est là, Guillaume qui va être, en tout ce drame, le libérateur de profession, le sauveur, le *Deus ex machina*. Il accourt à l'aide de son frère et s'empare avec lui de Busbant. Bernard est fait duc et Charles lui donne pour femme sa fille Lisabetta (chap. XXX-XXXII). = Second acte : « *Beuve de Comarchis* ». Cet acte est un peu la répétition du précédent. Beuve, lui aussi, échoue tout d'abord dans la conquête de son futur duché. Il est battu à « Cor-

« de Brebant; c'est mon père qui m'y envoie ».— « Pre-« nez ces trois sommiers chargés d'or ». Bernart les prit, se mit en route, arriva à Brebant, et se présenta au Duc : « Mon père Aimeri », lui dit-il, « vous prie de « me donner votre fille ». Tout aussitôt les noces se célébrèrent, et, dès la première nuit, Bernart engendra le paladin Bertrand [1].

Garin à Anséune ;

Aimeri était un jour entouré de ses six fils. Tout-à-coup, il s'adressa à Garin, et lui dit : « Allez deman-« der au duc Naime de vous donner sa fille Eus-« tace et la bonne cité d'Anséune ». Garin partit, vit le duc Naime, demanda et obtint la belle Eustace; puis conquit Anséune sur les païens et la garda. A peu

maris »; mais l'inévitable Guillaume arrive à son secours avec Bernard. Cormaris ne saurait réstster à de tels assiégeants, et elle est emportée d'assaut au bout de quarante-cinq jours (chap. XXXIII). = Troisième acte : « *Arnaud de Gironde* ». Arnaud surprend la ville de Gironde, force Alepantino à s'enfuir et épouse la jeune femme que le roi païen venait d'épouser (chap. XXXIV). = Quatrième acte : « *Garin d'Anseüne* ». Garin veut surprendre la ville d'*Ansedonia;* mais il succombe sous l'effort du roi Bravieri et d'Anfirone. Il est vaincu et fait prisonnier. Ses frères ignorent sa mésaventure et restent trois mois sans en rien savoir. Ils l'apprennent enfin, et Guillaume entraîne tous ses frères sous les murs d'Anseüne, dont le siège commence. Bataille contre le païen Anfirone et son neveu Taurone. Défaite de l'armée chrétienne : Guillaume relève la fortune des siens, tue Bravieri, tue Anfirone, et décide de la victoire. On délivre Garin qui épouse la fille de Bravieri (chap. XXXV-XXXVII). = Cinquième et dernier acte : « *Aïmer le Chétif* ». Le héros de cette partie des *Nerbonesi,* Aïmer, s'empare d'Altomarino et met le siège devant « il Cievo di Spagna ». Il s'en empare pendant la nuit, met Aliaste en fuite et épouse Aleandra, fille du roi païen. Siège par une immense armée de la ville de Pampelune où s'est enfermé Aïmer. Détresse des chrétiens: Aïmer demande à Paris une armée de secours qui arrive bientôt sous les murs de Pampelune : elle est commandée par Libieri de Castamors, Buoso de Vernia et le jeune Sansone di Mongrana. Bataille terrible; victoire définitive des Chrétiens. Aïmer reste maître de Pampelune et s'empare de la Stoille, de Saint-Fagon, de Morlingana et de Cobeles (chap. XXXVIII-XLVI). Fin du cinquième acte et de tout le drame du « Departement des enfans Aimeri ».

5° Nous consacrerons, dans notre cinquième volume, une note spéciale aux fils d'Aimeri, et c'est là que nous résumerons l'histoire de chacun d'eux depuis le *Departement.* Notre *Table générale,* d'ailleurs, renfermera sept Notices chronologiques sur Bernart de Brebant (qui eut pour fils Bertrand); Guillaume; Garin d'Anséune, père de Vivien; Hernaut de Gironde, qui est le personnage comique de la bande; Beuve de Commarcis, père de Gérart et de Gui; Aïmer le Chétif, et enfin Guibert ou Guibelin, qui, suivant l'auteur du *Siége de Barbastre,* eut pour fils Navari de Toulouse.

1. *Departement des Enfans Aimeri,* Bibl. Nat. fr. 1448, f° 87.

de temps de là, naquit Vivien, qui devait mourir à Aliscans [1].

Hernaut à Gironde ;

Aimeri était un jour entouré de ses cinq fils. Il arrêta soudain son regard sur Hernaut le Roux : « Partez à Gironde », lui dit-il, « et demandez au Comte « de vous donner sa fille Béatrix ». Hernaut obéit à son père, délivra la ville de Gironde qui était assiégée par les Sarrasins et épousa la belle Béatrix [2].

Beuve, Aïmer et Guillaume retournent à la cour de Charles.

Aimeri était un jour entouré de ses quatre fils. Il s'adressa aux trois aînés de ceux qui étaient ainsi demeurés près de lui : « N'espérez pas », leur cria-t-il, « posséder jamais quelque chose à Narbonne. Vite, « vite, allez en France ». Beuve, Aïmer et Guillaume ne se le font pas dire deux fois; ils partent, ils cheminent, ils arrivent près de Charles : « Qui êtes-« vous »? leur demande le grand Empereur. — « Nous « sommes les fils d'Aimeri de Narbonne ». Or, aux pieds du roi de France était en ce moment prosternée une jeune fille qui demandait un mari au fils de Pépin : c'était Hélissant, fille d'Yon de Gascogne : « Je vous donne à Beuve », dit le roi à cette vassale. Hélissant jeta les yeux sur Beuve, et ne fut pas mécontente du choix de Charles. Les deux nouveaux époux allèrent ensemble à Commarcis. Moins d'un an après naissait Gérart, et Gui deux ans plus tard. Quand à Aïmer, il fut *adoubé* par l'Empereur, en attendant mieux. Et pour Guillaume.... il fut Guillaume [3].

C'est ainsi qu'Aimeri de Narbonne fit la fortune de ses fils.

1. *Departement des Enfans Aimeri,* Bibl. Nat, fr. 1448, f^os 87 v°-88 r°. — 2. *Ibid.,* f° 88. — 3. *Ibid., ibid.,*

# CHAPITRE XIII.

## CE QUI SE PASSA ENTRE LES ENFANCES DE GUILLAUME ET LA MORT DE CHARLEMAGNE.

### (Le Siége de Narbonne [1].)

### I.

Analyse du *Siége de Narbonne.*

Pour la troisième fois, depuis le commencement de ces récits, les païens ont mis le siége devant Narbonne.

1. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE** *SIÉGE DE NARBONNE*. I. BIBLIOGRAPHIE. 1º DATE DE LA COMPOSITION. Le *Siége de Narbonne*, poëme dont personne avant nous n'avait signalé l'existence, est une œuvre du treizième siècle.— 2º AUTEUR. Le *Siége de Narbonne* est anonyme. — 3º NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Cette Chanson renferme environ 3500 vers ; ce sont des décasyllabes rimés. Chaque couplet est orné du petit vers hexasyllabique. Cette dernière circonstance aurait dû éveiller l'attention des bibliographes sur l'existence indépendante de cette Chanson dont ils n'ont jamais parlé. Il était facile de ne pas la confondre avec les *Enfances* qui sont assonancées et non rimées ; avec ce même poëme des *Enfances* et le *Departement* qui ne sont munis ni l'un ni l'autre du petit vers de six syllabes à la fin de leurs laisses. — 4º MANUSCRITS CONNUS. Il nous reste quatre manuscrits du *Siége de Narbonne.* Trois sont en Angleterre : British Museum, Bibl. du Roi, 20 D XI (treizième siècle) ; 20 B XIX (treizième siècle) et Harl. 1321 (treizième siècle). Un quatrième manuscrit est à Paris, Bibl. Nat. fr. 24369, anc. 23 La Vall., fº 54 (quatorzième siècle). Nous donnons ici le commencement et la fin de ce dernier texte : « Ce fu en may que la rose est fleurie ; — L'oryol chante et le rousignol crie. — Sarrazins furent issus de leur navie — Et l'Amirant a sa gent establie. — Puis, apela Malprin de Femenie : — « Alez avant o ma gent paie-« nie, — A ·XXX· mille en vostre compaignie, — Devant Noirbonne la fort « cité garnie ; — Vous en alez en mi la praerie, — Par Mahomet à cui je « me souplie, — En cest esté iert la cité saisie, — L'or et l'avoir en iert en « ma baillie, — Bourgoigne et France et toute Normendie, — Dont Challe-« maine a la chief seigneurie. — Mès, par Mahon, ne li remaindra mie — A « Aymeri à la barbe fleurie — N'à Ermenjart Noirbonne la garnie : — Ge « la claim d'eritage » (fº 54 rº). La Chanson se termine ainsi qu'il suit : « A

Rien n'est plus historique, d'ailleurs, que cette obstination de la légende à ramener toujours les Sarrasins



Nerbonne fu li quens Aymeris, — Guibers li preuz, Guillaume le marchis. — Mès n'i fu pas Bueves de Commarchis ; — Car essoine ot de garder son païs — Contre la gent de qui il fu haïs. — Ce fu el mois que yvers est faillis, — Que il fet chaut et le temps est jolis. — Sejourné orent quatre mois accomplis : — Guillaume fu enz el palés voultis, — Et Aymeri, Ermenjart la gentis. — Entr'euls parolent et dient leur avis — De dame Orable, de Thiebaut l'Arrabbis. — Aler sus euls veult Guillaume au fier vis. — Si com chescun en disoit ses plaisirs, — De par Challon leur fu ·I· mès tramis — Que li Rois est si forment afloibis — Qu'il est boisiez de trestouz ses subgis, — Et que, pour Dieu qui en la crois fu mis, — Li soit Guillaume à ce besoing amis. — Li quens en jure Jhesu de Paradis, — N'aura repos ne par nuit ne par dis, — Dusques à tant au Roy iert revertis. — Lors fait trousser et mules et roncis : — Isnelement s'est à la voie mis — Droit vers Ais la Chapelle » (f° 75 r°). — 5° VERSION EN PROSE. Le *Siége de Narbonne* a été mis en prose dans la grande compilation du ms. 1497 de la Bibl. Nat. (f° XLVIII v° — LXVII r°). Nous en avons plus haut publié les rubriques. — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Ce poëme, qui n'a joui en France que d'une popularité peu étendue, n'a pas été, à notre connaissance, imité dans les littératures étrangères. — 7° ÉDITION IMPRIMÉE. Le *Siége de Narbonne* est inédit. — 8° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. Comme nous venons de le dire, il n'a encore été connu d'aucun érudit ; et M. Paulin Paris lui-même ne lui a pas donné place dans les *Notices* du tome XXII de l'*Histoire littéraire*. Dans l'édition des *Nerbonesi* publiée récemment par M. Isola, nous trouvons les éléments d'une utile comparaison entre notre *Siége de Narbonne* et les récits très-brodés du compilateur italien (Liv. II, cap. I et ss., édit. Isola, pp. 140-200). — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Le *Siége de Narbonne* est une des œuvres de la décadence épique. Entre les péripéties des *Enfances Guillaume* et l'action dn *Couronnement Looys* quelque trouvère inconnu remarqua qu'un long espace de temps avait dû s'écouler : « Il y a là place pour un poëme nouveau », se dit-il, et il écrivit ce Roman. Son imagination, d'aifleurs, ne se mit pas en très-grands frais. Narbonne avait été déjà assiégée et prise plus d'une fois dans notre épopée nationale. Bah ! ce poëte la fera assiéger une fois de plus, et ses auditeurs seront ravis. Cette nouvelle Chanson présente cependant plus d'un avantage. On y prépare, on y relie entre elles plusieurs autres Chansons du même cycle, les *Enfances Vivien*, le *Siége de Barbastre*, etc. On y renseigne le lecteur sur le sort de certains héros dont les aventures avaient été trop abandonnées, tels qu'Aïmer, Hernaut, Garin d'Anséune. Enfin, on y donne la première place à un frère de Guillaume, à Guibelin, qui n'a pas joué jusqu'ici un rôle suffisant dans la légende. Telle est la physionomie générale, telle est aussi l'utilité de ce poëme. Le héros le plus sympathique y est ce jeune Roumans, véritable création du poëte, aimable et douce figure, qui n'apparaît dans notre Épopée que pour y jeter cette petite lueur et mourir.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. Tout est fabuleux dans le *Siége de Narbonne*, sauf les souvenirs historiques des trois siéges de cette ville en 721, en 793 et en 1018 (Voy. notre notice d'*Aimeri de Narbonne*).

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Les seules modifications qu'ait subies notre légende sont celles que l'on peut constater dans la compilation italienne, *i Nerbonesi*, et dans la version en prose du ms.

sous les murs de cette ville qui doit laisser son nom à toute la famille de notre fabuleux Aimeri. Il est trop

1497. = 1° Les *Nerbonesi* nous offrent un *Siége de Narbonne* qui ne ressemble pas au nôtre. L'auteur italien a-t-il connu notre poëme? En avait-il un autre sous les yeux? Il est fort difficile de se prononcer, et il est trop évident que l'imagination joue un très-grand rôle et dont il faut tenir le compte le plus sérieux. Quoiqu'il en soit, nous allons rapidement analyser cette partie des *Nerbonesi*, qui vient immédiatement après le *Departement des enfans Aimeri*. La scène s'ouvre au palais du Soudan de Babylone où sont réunis tous les rois d'Espagne qui ont été vaincus et dépossédés par les fils d'Aimeri. Ces proscrits regrettent leurs royaumes et font monter leurs plaintes jusqu'au trône du Soudan. Celui-ci décide qu'on va sur le champ faire le siége de Narbonne et en finir avec les insolents Narbonnais. Une immense armée est réunie et le commandement en est donné à Lionfero qui est le fils du Soudan. Le siége commence (*Storie Nerbonesi*, livre II, cap. I, II, édit. Isola, I, pp. 140-144). Aimeri, par malheur, n'a plus ses fils auprès de lui, ou, du moins, il n'en a plus qu'un seul, Guibelin, le plus jeune et peut-être le plus aimé de tous. Le vieux père s'inquiète au sujet de cet enfant, et prend les précautions les plus délicates pour qu'il ne sorte pas de la ville assiégée et ne prenne aucune part à la bataille (cap. III, pp. 144-146). Elle est terrible, cette bataille sous Narbonne : Aimeri est renversé par le roi Alepantino; mais Guibelin est là, qui est parvenu à s'armer et à faire une sortie avec cent autres enfants; il délivre son père, mais il est à son tour enveloppé par les païens et fait prisonnier (cap. IV, pp. 146-149). C'est ici que se trouve le plus bel épisode et le plus primitif de tout ce récit : le pauvre Guibelin est mis en croix par les Sarrasins; et, du haut des remparts de Narbonne, Aimeri s'aperçoit qu'on crucifie son cher enfant. Il se précipite à sa défense et est assez heureux pour le sauver (cap. V et VI, pp. 149-155). Cependant Narbonne n'a plus de vivres, et le vieux duc envoie un messager à l'empereur Charles pour lui demander du secours. Le messager s'appelle Aliscardo : il parvient à traverser les lignes païennes et arrive à Paris (cap. VII, pp. 156-161). L'envoyé d'Aimeri est tout d'abord fort mal reçu par l'Empereur; mais à la prière de son fils Louis (Aluigi), Charlemagne change enfin de résolution et envoie à Narbonne un corps d'armée sous le commandement de Guillaume (cap. VII et VIII, pp. 161-163). Aliscardo, d'ailleurs, ne s'arrête pas longtemps à Paris et va successivement trouver tous les fils d'Aimeri pour leur exposer la détresse de leur père et les envoyer à son aide. Mais ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'il réussit à obtenir un tel résultat. Les enfants du vieux duc de Narbonne ne peuvent oublier qu'ils ont été déshérités par lui et se refuseraient à lui venir en aide, si Aliscardo ne les en priait au nom de leur frère Guillaume. Ce seul nom fait merveilles, et ils s'acheminent vers Narbonne. Le plus rebelle est le malheureux Aïmer qui a été maudit par Aimeri, et se le rappelle avec colère. Mais cette âme est grande, malgré tout, et le remords y pénètre. Il rassemble quarante mille chevaliers, se met à leur tête et se dirige vers sa ville natale. L'armée de Guillaume est également en marche vers Narbonne : elle se compose de quatre-vingt-dix mille chevaliers (cap. IX-XI, pp. 164-172). Préparatifs de la grande bataille : Guillaume dispose ses « échelles »; Guibelin s'échappe et va combattre avec ses frères. Les chrétiens, hélas! sont sur le point d'être vaincus; mais l'armée d'Aïmer opère sa jonction avec celle de Guillaume, et la victoire enfin reste aux chrétiens (cap. XII-XIX, pp. 172-192). C'est Aïmer qui, comme on le voit, joue ici le premier rôle. Après avoir tué Lionfero, le fils du Soudan qui est le général en chef de l'armée sarrasine, il se présente devant Aimeri

vrai que, pendant plusieurs siècles, les Musulmans descendirent souvent sur les côtes de la Provence et que ces Normands du Midi ravagèrent ces beaux pays. Dès les premiers engagements entre les Chrétiens et

Troisième siége de Narbonne par les Sarrasins

et le fils se réconcilie avec son père. C'est une scène touchante et belle (cap. xx-xxi, pp. 192-200). Les Narbonnais vainqueurs reviennent à Paris. Charlemagne les confirme dans la possession de leurs seigneuries, et leur fait prêter le serment de fidélité à son fils Louis : c'est ainsi que l'auteur italien prépare le récit prochain du *Couronnement Looys*. Il nous apprend en même temps que la fille aînée d'Aimeri, Brunette, qui a épousé Hue de Floriville, en a un fils qui s'appelle Foulque de Candie : c'est ainsi qu'il prépare les derniers livres de sa longue compilation où notre roman de *Foulque de Candie* doit occuper tant de place.

2° Le remanieur en prose française, qui est l'auteur de la compilation indigeste du manuscrit fr. 1497 de la Bibl. Nat., ce médiocre écrivain a complètement supprimé ce Roumans dont nous avons parlé plus haut, et c'est Guibert ou Guibelin qui, dans ce texte rajeuni, tient décidément la première place. Le bon mire Fourré est remplacé dans la version du quinzième siècle, par « Lucien, le bon médecin », etc. — Si peu primitive d'ailleurs que fût la première Chanson, le rajeunisseur a trouvé facilement le secret de la rendre mille fois moins héroïque. On en jugera par le passage suivant, où l'on raconte « *Comment Guibelins, le fils Aymery, fu pris des Sarrazins :* Guibelins qui le sien pere sieuvoit le plus près qu'il povoit, l'espée ou poing, entendoit à passer comme lui ; et si vaillamment s'y prouvoit que moult louoient les nobles chevaliers crestiens son vasseleige. Il vist ung Sarrasin nommé Baudaire, lequel luy presenta son corps en lui tendant son escu et, l'espée haulcée, l'assena sur son escu qu'il pourfendi legierement. Mais en char ne l'entame ne tant ne quant. Sy ne s'en voulu mye Guybellin partir sans soy vengier ; ains haulça l'espée et en fery le Sarrasin amont sur le heaulme ung coup si pesant, que jus du cheval le porta par terre, sy estourdy que retenir ne se sceut. Or bien [veant] Fernagus Guibelin que le Sarrasin avoit ainssy vercé, sy jura par sa loy que de luy seroit le vengement pris. Et baissa une lance, qu'il prist à ung de ses hommes, et si rudement le serqua que les arçons lui fist vuidier mal grè en eust il. Mais tost se releva Guibelin, et de l'espée se combati ausques legierement, longuement, en criant : « Ner« bonne » ! sy haultement comme il peust. Mais ce fut peine pardue ; car nul ne l'oy qui secourre le peust ; et non mye Hugues de Berry, qui bien le vist vercer et enclorre, n'y osa aller ne tourner celle part : car, en ung virement, vindrent sur son corps les rois Desramez, Fernagus qui l'avoit abatu, Josué, Clargis, Esrofle et Folcuidant. Sy le cognust Desramé aux armes qu'il portoit, et s'escria à ceulx qui à lui se combatoient : « Cestui cy « veil je avoir en vie, beaus seigneurs », fet-il, « car il porte les armes Ay« mery. Si le me prenés, comment qu'il soit, affin que je saiche s'il est du « linaige Aymery, ou non ». Et lors fut Guibelin assailli de toutes parts, sy asprement assailli que, mal gré en eust il, il le convint rendre. Et, quand il vist que remede ne veoit en son fait, il haulça la main et à Fernagus qui l'avoit abatu se rendi. Il le fist lier lors moult fermement et emmener aux trefs, affin qu'il ne feust, par avanture, par les crestiens rencontré et secouru. Ainssi fut pris et retenu le jeune chevalier Guibelin ». (Bibl. Nat. fr. 1497, f^os 58 v°-59 r°).

les Infidèles, nous voyons cette fois briller le courage d'un héros que nous ne connaissions pas encore. Il s'appelle Roumans, il est le petit-fils d'Aimeri; il jouera le premier rôle dans toute l'action de ce Roman. Le poëte l'a fait sortir de son obscurité pour en éclairer la scène de son drame; mais il le fera mourir à la fin de sa chanson. Peu de nos héros épiques ont vécu si peu et si bien.

Les Français combattent, avec une singulière énergie, ou plutôt avec une véritable rage, ces envahisseurs de leurs terres, ces ennemis intimes de leur Dieu. La bataille se prolonge. Aux mains des Chrétiens tombent de nombreux prisonniers. Il en est un parmi eux dont la capture excite chez les chevaliers d'Aimeri une véritable joie : c'est le fameux médecin Fourré, « *sage des lois, mire de l'amirant* ». Le poëte, dans son portrait de ce bon *mire,* a rendu justice à la science des Arabes. Les médecins de nos épopées possèdent, d'ailleurs, comme ceux de l'*Iliade,* une puissance merveilleuse et dont ils n'ont pas laissé le secret à leurs successeurs. On leur amène les chevaliers le plus profondément atteints, on leur montre les blessures les plus hideuses : ils ne s'émeuvent pas, sourient, prennent je ne sais quel baume, et en quelque minutes, que dis-je? en un instant, rendent ces moribonds aussi frais, aussi sains qu'un enfant nouveau-né. Ce sont de véritables miracles...

Par malheur, ces prodigieux médecins sont aussi rares qu'ils sont puissants, et c'est pourquoi les Narbonnais se réjouissent si vivement de posséder Fourré. Cependant Garin d'Anséune, qui est venu rapidement au secours de son père Aimeri, est renversé de son cheval au milieu de la mêlée. Qui le sauvera? Ce sera son neveu Roumans, qui va droit aux Sarrasins, les

met en fuite, relève son oncle et se jette de nouveau dans la bataille. Les païens plient, les païens fuient. Leurs rois Thibaut et Baufumé sont impuissants à les retenir [1].

Premier exploit de Guibelin, le plus jeune des fils d'Aimeri.

Dans Narbonne un seul des fils d'Aimeri, le plus jeune, est resté. C'est Guibelin. Et tandis que païens et chrétiens se massacrent; tandis que coulent ces torrents de sang; tandis que les clairons sonnent, que les destriers hennissent, que les vaincus poussent des cris de douleur, l'enfant est prosaïquement occupé avec son maître qui a reçu l'ordre de ne point le laisser partir. Mais ce n'est pas en vain que le petit Guibelin a le sang d'Aimeri dans ses veines. Dans cette famille, les enfants sont des héros de bonne heure, et ne permettent pas qu'on se batte ainsi tout près d'eux sans prendre part au *poigneïs*. Ainsi fait Guibelin qui assomme son maître, court se revêtir de ses armes, se présente sur le champ de bataille... où il est, dès son arrivée, fait prisonnier par les Sarrasins [2]. Aimeri lui-même, hélas! est fort malade. Couvert de blessures, perdant tout son sang, il est emporté, loin de la mêlée, dans sa bonne ville de Narbonne. Hermengart, sa femme, l'aperçoit et le croit mort.... Mais, au milieu de ces émotions, on a oublié le bon médecin Fourré. On le fait venir, on lui promet sa délivrance s'il guérit Aimeri, et, avec sa promptitude ordinaire, il le guérit [3]. Le vieux duc de Narbonne, nous dit le poëte, eut volontiers embrassé ce Fourré, s'il avait été chrétien [4]!

« Où est Guibelin »? Telle est la première parole d'Aimeri lorsqu'il revient à lui. C'est alors, mais alors seulement, qu'il apprend la belle équipée, la fuite et la

1. Le *Siége de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vallière 23, f^os^ 55 v^o^-56 r^o^. — 2. *Ibid.*, f^os^ 56 v^o^-57 r^o^. — 3. *Ibid.,* f^o^ 57. — 4. *Ibid.*, f^o^ 57 v^o^.

captivité de son fils; Hermengart éclata en sanglots : « *Lasse!* » *dit-elle,* « *perdu ai mon enfant. — Tant* « *mar vous vi, Nerbonne* [1] » ! Elle n'aura plus de joie avant d'avoir revu son fils. C'est en vain qu'elle voit Aimeri rapidement guéri; c'est en vain qu'Aimeri luimême sent la vie frémir de nouveau dans ses membres rajeunis. Guibelin n'est pas là : ils pleurent.

## II.

Délivrance de Guibelin par le vieil Aimeri, son père. Prouesses de Roumans. Détresse de Narbonne, qui est perdue si Charlemagne ne vient à son secours.

« Délivrer l'enfant Guibelin », tel sera désormais le principal but des Français, et c'est Roumans qui va le plus courageusement s'employer à cette délivrance. Cette tâche est digne de lui; mais elle est rude !

De toutes parts les païens se sont repliés ; et leur grand nombre, cette fois encore, est venu à bout des obstacles dont n'aurait pas triomphé leur courage. Narbonne est cernée, Narbonne peut-être ne pourra pas résister plus longtemps. Puis les Sarrasins sont maîtres d'un des fils d'Aimeri; Guibelin est là, dans leur camp, et le poëte nous fait de cet enfant un portrait tout gracieux. Frais et souriant, le jeune prisonnier semble ne rien craindre, et répond très-fièrement aux Sarrasins qui l'interrogent : « Je m'appelle Guibelin et suis « fils d'Aimeri [2] » !

Les Infidèles cependant voudraient terminer cette guerre par un combat singulier, et c'est le vieil Aimeri qu'ils provoquent. Mais Hermengart en larmes ne veut pas laisser son seigneur courir les chances d'une lutte trop inégale. Personne, hélas! ne se présente pour répondre au défi des païens, et le duc de Nar-

1. *Le Siége de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 24369, f° 58 r°.— 2. *Ibid.*, f° 58

bonne soupire : « J'ai bien peu d'amis », dit-il. — « C'est moi qui me battrai », répond alors une voix fraîche, celle de Roumans. Il s'arme, il part, il lutte avec Gadifer, il est vainqueur [1]. Mais les Sarrasins sont des traîtres : ils ont préparé d'avance une embuscade et se jettent contre le jeune chrétien, qui, tout à coup, se voit entouré de mille ennemis. Il leur résiste en lion, en Roland. Puis, désespérant de sa délivrance, il sonne du cor comme le neveu de Charles à Roncevaux, comme Vivien à Aliscans. Ce jeune homme, cet enfant devient un instant le centre de la grande bataille [2]. Guibelin est toujours prisonnier.

Notre poète, ici, a eu l'heureuse idée de réserver au père la délivrance de son fils. Ce n'est pas à Roumans, c'est à Aimeri que reviendra, en dernier lieu, l'honneur de cet incomparable exploit......

Ce vieux chevalier, cet Aimeri à la barbe fleurie, on le croit désormais sans force, sans adresse, sans puissance : il va bien prouver que l'on se trompe. Du haut de ses murs crénelés, il vise avec son arc un païen qui est fort éloigné, et le tue roide. Mais soudain il s'arrête : il vient d'apercevoir son fils que les bourreaux sarrasins ont crucifié à l'imitation de notre Dieu. Son sang frémit, son cœur bondit; il sort comme un fou de sa ville; il a la sublime imprudence d'un père qui veut sauver son enfant. Seul, il tombe au milieu d'une armée, arrive devant la croix où Guibelin est pantelant, court sur lui, arrache en un instant les clous qui le tenaient attaché au bois de son supplice, le saisit avec un air de triomphe, le prend dans ses bras, le couche doucement sur son écu, et le ramène victorieuse-

1. *Le Siège de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 24369, f^os^ 59 r°-60 v°. — 2. *Ibid.*, f^os^-60 v°-61 r°.

ment dans Narbonne. Cet épisode nous semble un des plus beaux de toute notre épopée [1].

Le lendemain, Guibelin, guéri par le bon mire Fourré, prenait part à la joie des Français. Mais la guerre n'était pas finie, et les Sarrasins entouraient toujours la ville d'Aimeri. On ne pouvait enfin compter que sur une chance de salut : l'arrivée de Charlemagne [2].

## III.

Ambassade de Roumans et de Guibelin à Paris.

Guibelin et Roumans sont chargés par Aimeri d'aller réclamer à Paris les secours du grand Empereur qui sont devenus nécessaires au salut de Narbonne. Le récit de cette ambassade est assez vulgaire. Les jeunes messagers se laissent surprendre par des espions païens, et sont sur le point de tomber, durant leur sommeil, aux mains de ces misérables [3]. Par bonheur, ils ont près d'eux un prisonnier sarrasin qui leur est tout dévoué et qui joue dans tout ce drame un noble rôle : c'est Clargis. Il se fait le guide des deux ambassadeurs, et traverse toute la France avec eux. Enfin, les Narbonnais arrivent à Paris et sont admis en présence du roi Charles [4]. Le petit Guibelin, qui a déjà témoigné tant de courage à Narbonne, ne fait pas preuve d'une moindre fierté devant l'Empereur. « C'est moi « qui ai donné Narbonne à votre père Aimeri », lui répond le fils de Pépin ; « il est trop juste que je la lui « conserve ». En ce moment, paraissent aussi, aux pieds du roi de France, les trois fils d'Aimeri qui étaient depuis longtemps à sa cour et dont la pauvre Hermen-

1. *Le Siége de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 24369, f^os^ 61 v°-62 v°. — 2. *Ibid.,* f° 63 r°. — 3. *Ibid.,* f^os^ 63 v°-64 v°. — 4. *Ibid.,* f^os^ 64 v°-65 r°.

mengart avait tant regretté l'absence, Bernart, Hernaut et surtout Guillaume, celui dont on disait sans cesse dans Narbonne assiégée : « Ah! si Guillaume était ici [1] »! Les espions sarrasins, qui avaient voulu perdre Guibelin et Roumans, sont devenus leurs prisonniers, et font devant le Roi les plus complets aveux. L'un d'eux, Danebrun, plus fier que les autres et qui refuse d'abandonner le culte de Mahon [2], est sur le point d'être tué par Guillaume, quand il est sauvé par Guibelin. D'ailleurs, il est décidé qu'une armée française partira sur-le-champ à Narbonne. L'Empereur en aurait volontiers pris le commandement, mais il vient d'apprendre que les Saisnes se sont révoltés et que Guitequin s'apprête à mettre le siége devant Cologne. Il veut comprimer lui-même cette révolte, et envoie sans plus tarder à Aimeri toute l'armée des barons Hérupois, le vieux Salomon de Bretagne, Richard de Normandie, Geoffroy d'Anjou, avec Hue de Floriville, Guillaume, Bernart et Hernaut [3]. Cette belle armée partit aussitôt de Paris, et marcha droit sur le Rhône. Et un jour qu'Hermengart et Aimeri étaient aux créneaux de leur ville, tout en proie à leur angoisse, ils aperçurent de loin de nombreux bataillons qui s'avançaient dans un nuage de poussière : « Si c'étaient en-« core des Sarrasins »? disait Hermengart. — « Non,

1. *Le Siége de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 24369, f° 65 r°. — 2. *Ibid.,* f° 65 v°. Guibelin, il est vrai, a fait devant l'Empereur et devant Danebrun une singulière exposition de la foi musulmane. En parlant de Mahomet, il dit : « Verité est Nostre Sire l'ot chier; — O les Prophetes l'envoia preeschier, — Et par lui dut notre loi essaucier. — Mais il but bien de fort vin ·I· sestier; Puis se coucha dormir en ·I· fumier. — Là, li convint li gourpill escorchier — Tant que pourciaus li alerent mengier — Tout le visage, à celer nel te quier... — 3. Ce dernier est appelé dans le poëme : *Hernaut le Roux qui volontiers argue.* Or il est encore représenté sous ces traits dans le Roman du quinzième siècle : « Hernault qui tousjours avoit l'œil aux champs çà et là plus que les aultres, c'est-à-dire que *il eust plus tost pris et quiz argu et noyse que ses freres,* etc. » (Bibl. Nat. fr. 1497, f° XXXVII r°).

non », s'écria Aimeri. « Je vois la croix étinceler sur « leurs armes. Ce sont nos fils, c'est Guillaume [1] » !

## IV.

Dernière bataille sous les murs de Narbonne ; victoire de Guillaume ; fuite des païens.

Quelque temps après, Guillaume révélait sa présence aux Sarrasins en introduisant dans Narbonne, après une sanglante et longue bataille, les vivres dont les assiégés avaient depuis si longtemps besoin [2]. Un rude combat se livrait aux portes de la ville, et Roumans parvenait aisément à y conquérir plus de gloire que Guillaume lui-même. L'un et l'autre forçaient l'entrée de la place et y rejoignaient le vieil Aimeri qui déjà ne désespérait plus [3]. Le duc de Narbonne retrouva alors toute la sauvagerie de sa nature : il fit comparaître devant lui les espions sarrasins et leur arracha LUI-MÊME une main, un œil, la *baulèvre* et le nez. Puis il les chassa de ses murs et envoya ce présent sanglant à l'Amirant de Persie [4]. C'est alors qu'altérés de vengeance et fous de rage, les païens livrèrent aux Français la bataille suprême qui allait décider du sort de Narbonne. Les rois Esplandoine, Thibaut et Tursier rivalisèrent de courage avec Salomon de Bretagne, Geoffroy d'Anjou, Guillaume, Aïmer-le-Chétif, Guibelin et Roumans. Trois mille Angevins et Bretons, corps d'élite, restèrent étendus sur le champ de bataille : Geoffroy et Salomon pleuraient à grosses larmes en contemplant ces morts [5].

1. *Le Siége de Narbonne,* Bibl. Nat. fr. 24369, f^os 65 v°-66 r°. — 2. *Ibid.,* f^os 66 v°-67 r° et v°. Deux cents *sommiers,* chargés de *vitaille* et accompagnés de dix mille Français, sont introduits dans la ville, grâce à un vieux stratagème qu'emploient Guillaume et Roumans. Ils font passer les *sommiers* comme appartenant aux rois païens Afanonier et Alinfarin..... — 3. *Ibid.,* f° 67 r°. — 4. *Ibid.,* f° 68 r°. — 5. *Ibid.,* f^os 69 v°-70 r°.

Quelle bataille, grand Dieu! Aimeri faillit y périr, et Guillaume, une fois de plus, le sauva.

Les rois Tursier et Binart meurent du côté des païens; du nôtre, Ybert de Montdidier et Gautier de Normandie (de la lignée du comte d'Eu) [1]. Bernart de Brebant dégage son frère Guillaume qui, bien imprudemment, s'est laissé cerner par les Sarrasins. Quatorze *échelles* païennes se mettent à la fois en mouvement : *li uns glati et li autres hua* [2]. Puis, au moment où la bataille est le plus ardente, trente mille nègres cornus, velus comme des chèvres, armés de crocs, se jettent dans la mêlée que leur présence rend plus horrible encore. Par bonheur Bernart tue le chef de ces sauvages, Ysenbart le Chenu; Roumans abat Galafre; Hernaut donne un coup mortel à Brandonas. Et c'est en vain que l'Amirant de Persie rallie les païens. Au milieu d'un bruit terrible, un dernier engagement se livre sur cette terre rouge de sang et sur ces cadavres amoncelés. C'en est fait : les Sarrasins sont vaincus; ils s'enfuient. Butor, Desramé et Thibaut lâchent pied : nous les retrouverons bientôt à Candie. L'Amirant lui-même tourne le dos en menaçant encore les chrétiens : nous le retrouverons au siége de Barbastre [3].

## V.

Les fils d'Aimeri se séparent pour la seconde fois, et Guillaume retourne à la cour de Charlemagne.

Peu de temps après, dans Narbonne délivrée, au milieu des cris de joie, on baptisa le bon Clargis et le médecin Fourré. La fête fut brillante.

Et, quelques jours plus tard, les fils d'Aimeri qui

1. Le *Siége de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 24369, f° 70 v°. — 2. *Ibid.*, f° 71 r°. — 3. Le récit un peu long de toute cette bataille est contenu dans les f°s 68 v°-74 v°.

n'avaient plus rien à faire et s'ennuyaient déjà dans une ville redevenue aussi pacifique, se présentèrent devant leur mère Hermengart, devant leur père Aimeri, et leur dirent une seconde fois adieu. Ce fut comme un autre *Departement des enfans Aimeri* [1].

Aïmer retourna à Venise, où il guerroya toute sa vie contre les païens.

Hernaut le Roux revint à Gironde; plus tard il tint Orléans [2].

Quant à Garin d'Anséune, ce fut alors, suivant une légende suivie par l'auteur du *Siége de Narbonne*, ce fut au sortir de Narbonne qu'il tomba aux mains du Sarrasin Marados. *Puis fut delivres, com orrés ci avant* [3].

Restait Guillaume. Il apprit soudain que Charlemagne se sentait vraiment près de sa fin, et que le petit Louis allait décidément avoir besoin de secours. Sans plus de retard, Guillaume partit....

Il y avait encore ce héros de tout notre poëme, ce Roumans auquel le trouvère n'avait pas craint, tout d'abord, de donner la première place dans son action. O vanité de la gloire humaine! Ce même poëte, par une distraction étrange, oublie complètement de nous renseigner, à la fin de sa chanson, sur le sort de cet autre Roland. Par bonheur, il se ravise et fait mourir, en un vers, celui dont les exploits avaient presque rempli tout ce roman. Il suppose qu'au moment où Garin d'Anséune fut fait prisonnier, notre jeune héros périt en le défendant : « *Mors fu Roumans et avec lui auquant* ». Pauvre Roumans! avoir donné de si beaux

1. Le *Siége de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 24369, f° 75 r°. — 2. Voir plus bas, pp. 341, 347. — 3. L'auteur de la *Chanson des Saisnes* fait mourir Garin dans la dernière bataille contre Guitequin (Voy. tome II, 1re éd., p. 512 ; 2e éd., p. 676).

coups d'épée, avoir été si généreux et si vaillant ! Et obtenir un tel éloge funèbre [1] !



1. *Le Siége de Narbonne*, Bibl. Nat. fr. 24369, f° 75 r°. Encore, dans ce manuscrit, est-ce la main d'un autre scribe qui paraît avoir ajouté ce vers si plat à l'épisode de Garin d'Anséune.

# CHAPITRE XIV.

## GUILLAUME, LIBÉRATEUR DE LA CHRÉTIENTÉ ET DE LA FRANCE.

(Couronnement Looys [1].)

## I.

Analyse du *Couronnement Looys.*

Charlemagne, l'Empereur à la barbe fleurie, allait mourir. Avec sa clairvoyance que les ans n'avaient pu

1. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE** *COURONNEMENT LOOYS.* Pour plus de clarté, nous divisons, avec M. Jonckbloet, le *Couronnement Looys* en cinq parties. La première (vers 1-274) contient le récit de la Cour plénière tenue par Charlemagne, de la félonie et de la mort d'Hernaut. Dans la seconde (vers 275-1419) le poëte raconte l'expédition de Guillaume en Italie et sa victoire sur le géant Corsolt. La scène de la troisième partie (vers 1420-2211) se passe de nouveau en France; et on y assiste à la révolte des grands vassaux, et notamment du duc de Normandie, contre le jeune Empereur. La quatrième partie renferme le récit d'une nouvelle expédition de Guillaume en Italie pour délivrer le Pape de Gui d'Allemagne (vers 2212-2679). La cinquième partie se compose des quarante-cinq derniers vers de notre poëme dans les manuscrits de la Bibl. Nat. fr. 774 et 1449. Elle fait, pour ainsi parler, bande à part dans la chanson, et serait, d'après M. Gaston Paris (*Romania*, I, p. 283), « le résumé sommaire de tout un poëme disparu » dont le véritable héros aurait été un autre Guillaume (Guillaume de Montreuil-sur-Mer), dont nous avons parlé plus haut et sur lequel nous ne reviendrons pas. Cette division en cinq parties est nécessaire pour l'intelligence de cette *Notice.* I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Couronnement Looys*, dans sa forme actuelle, est un poëme du douzième siècle. M. G. Paris en fait remonter le début au onzième siècle. Il serait peut-être malaisé de défendre scientifiquement cette hypothèse; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans toutes les versions d'*Aliscans* que nous possédons aujourd'hui, il est fait des allusions très-claires à la première partie du *Couronnement.* On lit, dans l'anc. manuscrit B. L. F. 185 de l'Arsenal (vers 2754 et suiv.), ces mots que le poëte place dans la bouche de Guillaume, lorsque, après le grand désastre d'Aliscans, il vient en vain réclamer les secours de l'Empereur Louis : « Loei, sire, chi a male saudée. —

altérer, il jeta les yeux autour de lui, et se demanda ce qu'allait devenir cette couronne d'or du royaume de

« Quant à Paris fu la cours asamblée,— Ke Charlemaine ot vie trespassée,— « U il tenoient tot chil de la contrée, — De toi fust France toute desiretée ; « — Jà la corone ne fust à toi donée, — Quant je soffri por vos si grant mel- « lée — Ke, maugré aus, fu en ton cief posée — La grans corone ki d'or est « esmerée, etc. » (Cf. l'édition de Jonckbloet, vers 2999 et suiv.). Il est donc permis de conclure, avec une certitude absolue, que le début de notre poëme remonte tout au moins aux premières années du treizième siècle, date présumée du manuscrit 185 de l'Arsenal ; mais il est réellement beaucoup plus ancien. = Quant aux traditions sur lesquelles sont fondées la première et la troisième parties de la Chanson (relatives toutes deux à l'efficace appui que prête Guillaume au pauvre roi Louis contre ses vassaux révoltés), elles remontent sans doute au dixième siècle, si l'on admet comme nous la fusion de la légende de saint Guillaume de Gellone avec l'histoire de Guillaume Tête d'étoupe, duc d'Aquitaine en 950 et défenseur obstiné des droits de Louis IV (Voy. plus haut, p. 101). = Reste la seconde partie du Roman, où l'on raconte l'expédition de notre héros en Italie, Rome délivrée des Sarrasins, la victoire de Guillaume sur le géant Corsolt, etc. Ce long épisode est sans doute une intercalation assez postérieure ; c'est un lieu commun épique qu'on avait déjà mis sur le compte d'Ogier et de Charlemagne lui-même, avant de l'attribuer à Guillaume. La quatrième partie de la Chanson (victoire de Guillaume sur Gui d'Allemagne qui attaque Rome) n'est qu'un dédoublement de cette même légende : mais l'entreprise de Gui d'Allemagne représente ici, suivant nous, les efforts des empereurs Henri IV contre Grégoire VII, Henri V contre Pascal II, et surtout Frédéric I[er] contre Alexandre III. Cette péripétie du Roman repose, par conséquent, sur des souvenirs historiques des onzième et douzième siècles. = En résumé, le texte actuel du *Couronnement Looys* appartient à la fin du douzième siècle ; la première et la troisième parties sont fondées sur des traditions du dixième siècle ; la quatrième sur des souvenirs historiques des onzième et douzième siècles ; la seconde enfin ne doit être considérée que comme un lieu commun épique. — 2° AUTEUR. Le *Couronnement Looys* est anonyme. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit 774, qui est, suivant nous, le meilleur des manuscrits français, le *Couronnement Looys* renferme 2460 vers (mais il y manque un feuillet de 160 vers) ; dans le manuscrit 1449, 2600 vers ; dans le manuscrit 24369 (anc. 23 La Vallière), 2810 vers (mais il y a une lacune de 76 vers à la fin). Nous aurons lieu de faire voir tout à l'heure que la version du ms. 1448 est un abrégé des autres textes. Dans tous ces manuscrits, nous n'avons affaire qu'à des décasyllabes assonancés : aucun ne nous offre le petit vers de six syllabes à la fin de chaque laisse. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous reste huit manuscrits du *Couronnement Looys*. *a*. Bibl. Nat. fr. 1448, f[os] 89 r°-90 v° (treizième siècle). — *b*. British Museum, Bibliothèque du Roi, 20 D, XI, f[os] 103 v°-112 v° (quatorzième siècle).— *c*. Bibl. Nat. fr. 1449, f[os] 23 r°-38 r° (treizième siècle). — *d*. Bibl. Nat. 774, f[os] 18 r°-33 r° (treizième siècle). — *e*. Manuscrit de Boulogne, f[os] 21 r°-38 r° (treizième siècle). — *f*. Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vallière 23, f[os] 75 r°-90 v° (quatorzième siècle). — *g*. Milan. Bibl. Trivulziana (treizième siècle). — *h*. Bibl. Nat. fr. 368, f[os] 161-162 (quatorzième siècle). Ce dernier manuscrit ne contient qu'un fragment de six cents vers. = Ces huit manuscrits peuvent se diviser en deux familles. Dans l'une on ne doit classer que le manuscrit français 1448. Ce texte renferme 316 vers, et il n'y faut voir qu'un ABRÉGÉ de la version contenue dans les sept autres manuscrits. Une étude attentive de ces trois cents

France qui est la plus belle de toutes les couronnes. Certes, en ce moment suprême, le spectacle qu'offrait

vers convaincra aisément le lecteur de cette vérité. Le *Couronnement Looys* du manuscrit 1448 ne renferme que la première partie du poëme avec des variantes assez importantes. Après la mort du traître Hernaut, le poëte y raconte comment Guillaume, Garin d'Anséune et Bertrand *adoubèrent* le jeune Louis ; puis il fait un beau récit de la mort et de la sépulture de l'Empereur, récit qui manque complétement dans les textes. Alors, et sans transition, le poëte résume en vingt-huit vers la troisième partie de l'ancienne Chanson, c'est-à-dire la révolte des grands vassaux contre Louis et les exploits de Guillaume. Le *Charroi de Nîmes* commence aussitôt après, et les deux expéditions de Guillaume en Italie sont entièrement passées sous silence. Toutefois, d'après ce résumé, on pourrait croire que le texte du manuscrit 1448, au lieu d'être l'abrégé d'un vieux poëme, est une rédaction plus ancienne : mais, dans le texte du *Charroi de Nîmes* du même manuscrit, il est fait longuement allusion au combat de Guillaume avec le géant païen qui lui coupe le nez, à la guerre de notre héros contre les Normands révoltés, etc. Or ce sont autant de faits qui ne sont pas racontés dans le *Couronnement* de ce manuscrit 1448, et qui se trouvent tout au long dans les autres textes. La conclusion est facile à tirer. En général, on a surfait l'importance du manuscrit 1448. Les versions les plus courtes ne sont pas toujours les plus anciennes ; c'est ce qui est évident pour le *Couronnement Looys.* = Quant aux sept autres manuscrits, ils ne présentent entre eux que des variantes sans importance. — 5° ÉDITION IMPRIMÉE. Le *Couronnement Looys* a été publié en 1854 par M. Jonckbloet (*Guillaume d'Orange*, I, p. 1-71). Le même savant en a donné depuis une traduction complète (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nez,* 1867, pp. 91-133).— 6° VERSION EN PROSE. Le *Couronnement Looys* a été mis deux fois en prose : *a.* en abrégé, dans le manuscrit de l'Arsenal 3321 (anc. B. L. F. 226) que nous citons plus loin(p. 343); *b.* dans la vaste compilation du manuscrit 1497 de la Bibliothèque Nationale. Les deux versions sont du quinzième siècle. Nous donnons ici les rubriques du second remaniement : *Comment le Pere Saint, qui pour lors tenoit le saint Sieige apostolique, envoya en France querir secours par ung legat et ung cardinal,* f° CXLIX v°. — *Comment Guillaume, le filz Aymery, combati et conquist le jaiant Corbault devant Rome, la grant cité, par sa vaillance,* f° CLII v°. — *Comment l'abbé de Saint Denis fut envoyé à Romme, devers le Pere Saint, pour remedier au debat que les princes de France avoient emssamble pour faire ung roy nouvel,* f° CLVII r°. — *Comment Guillaume, le filz Aymery de Narbonne, envoya querir Laouys, le filz Charlemeine, à Melun, et le fist couronner à Reims et espouser sa sueur Blancheflour,* f° CLX r°. Nous citerons plus loin de longs extraits de ces deux *rifacimenti* que nos lecteurs pourront comparer entre eux et qu'ils pourront surtout comparer au poëme du douzième siècle. — 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Quelle que soit l'antiquité de notre Chanson et des traditions sur lesquelles elle repose, elle n'a pas eu, en dehors de la France, la popularité dont elle était digne. *a.* Dans les *Nerbonesi,* le *Couronnement* a été défiguré comme toutes les autres parties de ce cycle (Livre IV, cap. II et suiv., édit. Isola, pp. 369 et ss.). On pourra aisément s'en convaincre plus loin. *b.* Au seizième siècle, parut un petit poëme de Michel-Angelo da Volaterra : *Incoronazione del re Aloysi, figliuolo di Carlo Magno imperadore di Francia.* — 8° TRAVAUX DONT CETTE CHANSON A ÉTÉ L'OBJET. *a.* En 1851, M. Paulin Paris consacra au *Couronnement Looys* une des Notices de l'*Histoire littéraire* (XXII, pp. 481-488). *b.* Mais aucun

le grand Empire était consolant, était splendide. Le monde entier paraissait agenouillé devant le trône de



savant ne devait élucider les nombreuses difficultés de cette légende complexe avec autant de soin et de subtilité que M. Jonckbloet. On lui doit, tout d'abord, la première publication du texte de notre Chanson (*Guillaume d'Orange*, I, pp. 1 et suiv.). C'est à lui qu'il faut rapporter l'honneur d'avoir mis en lumière, d'après Théodulfe et l'Astronome limousin, la véritable conspiration contre Louis, dont la famille de Wala aurait été coupable, et que le poëte a attribuée à Hernaut d'Orléans (l. l., II, p. 84). Rien de plus juste encore que l'assimilation qu'il a établie entre Guillaume de Gellone et Guillaume *Caput stupæ* (l. l., p. 95 et suiv.). On peut n'être pas d'accord avec lui sur les origines historiques des deux expéditions légendaires de Guillaume en Italie (pp. 100 et 106); on peut lui reprocher une tendance trop vive à expliquer toutes les péripéties de nos poëmes par les événements les plus lointains et les plus obscurs de notre histoire; on peut trouver, enfin, qu'il a singulièrement exagéré le nombre des Guillaume qui ont été fondus en un seul par nos épiques. Mais toutes ces critiques n'altèrent en rien l'utilité de ce beau travail : c'est avec l'*Histoire poétique de Charlemagne*, par M. G. Paris, l'ouvrage le plus profond sur les origines de notre Épopée. — *c.* En 1860, dans la seconde édition de ses *Recherches sur l'Histoire de la littérature de l'Espagne* (II, 370 et suiv.), M. Dozy a affirmé l'origine normande du *Couronnement Looys :* nous avons longuement discuté son système (voir plus haut, pp. 95 et suiv.). — *d.* L'*Histoire poétique de Charlemagne* (1865) renferme une analyse rapide du *Couronnement.* — *e.* L. Clarus en a donné une Notice en 1865 dans son *Herzog Wilhelm von Aquitanien* (pp. 207-216); il y a surtout utilisé les travaux de MM. P. Paris et Jonckbloet. — *f.* Ce dernier érudit a fait entrer, deux ans plus tard, la même Chanson dans sa traduction des principaux poëmes de la Geste (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nez*, pp. 91-133). — *g.* Dans le livre de Hirsch (*Amatus de Monte Cassino, Forschungen zur deutschen Geschichte*, Gœttingue, 1868, pp. 232-234), le paradoxe de Dozy sur l'origine normande du *Couronnement* est victorieusement réfuté par les faits. — *h.* Mais le meilleur travail dont notre chanson ait été l'objet en ces dernières années est certainement l'étude de G. Paris sur « un vers du *Couronnement Looys* » (*Romania,* I, pp. 177-197). Ce vers est le suivant que j'imprime en italiques : « Vet s'en li Rois à Paris la cité ; — *Li cuens Guillaumes à Mosterel sor mer* », et l'habile romaniste établit qu'il a existé en effet un « Guillaume comte de Montreuil-sur-Mer », qui a eu sur notre cycle une incontestable influence. — *i.* La publication des *Nerbonesi* est une heureuse fortune pour tous ceux qui s'occupent de notre poëme et elle leur a fourni de nouveaux éléments de critique (*I Nerbonesi*, édit. Isola, 1877, t. I, pp. 240 et ss.).— 9° Valeur littéraire. Le *Couronnement Looys* est une des meilleures Chansons de tout le cycle. Son début où éclate avec tant de violence le sentiment de la justice; l'épisode tout homérique du combat de Guillaume avec Corsolt; la profonde beauté du caractère du héros qui se montre si énergiquement le libérateur de la France et de l'Église, tous ces nobles éléments font de ce poëme une épopée véritablement digne de ce nom. Par malheur, la version que nous possédons n'est pas la plus ancienne, et il s'y est déjà mêlé un trop grand nombre de lieux communs et de banalités épiques.

II. ELÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Le début du* Couronnement Looys, *qui contient le récit des derniers conseils et des adieux de Charles à son*

Charles, qui était ainsi devenu le centre de la terre. La France était la première et la plus joyeuse dans cette

*fils, paraît* EN PARTIE *calqué sur deux textes d'Éginhard* (Vita Karoli Magni, cap. XXX : Pertz, II, 459) *et de Thegan* (Vita Hludowici, cap. VI, Pertz, II, 591). Nous allons donner ce dernier texte, et le placer en regard des passages correspondants de notre poëme :

Quant la chapele fu beneoite à Es
Et li moustiers fu dediez et fez,
Cort i ot bone, tele ne verroiz mès
XIIII. conte gardèrent le palès....
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Cel jor i ot bien ·XVIIII· evesque
Et si i ot ·XVIIII· arcevesque....
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Cel jor i fu Looys alevez
Et la corone mise desus l'autel.
Li roi ses peres li ot le jor doné.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Nostre Empereres a son fil apelé :
« Biax filz », dist il, « envers moi entendez;
« Vois la corone qui est desus l'autel;
« Par tel covent la te veil je doner :
« Tort ne luxure ne pechié ne menez.
« Ne traïson vers nelui ne ferez....
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
« Saintes Eglises de bien servir pensez...
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
« Envers les povres te dois humelier :
« Et si lor doiz aidier et conseillier,
« Por amor Deu sa parole adrecier,
« Vers orgueilleus te doiz fere si fier
« Comme lieparz . . . . . . . . . .
« Et d'autre chose te veill, fiz, acointier,
« Que, se tu veus, il t'aura grant mestier;
« Que de vilain ne faces conseillier...
« Il boiseroient à petit por loier ».

[*Karolus*] *Imperator, cum jam intellexit adpropinquare sibi diem obitus sui... vocavit filium suum Hludowicum, ad se cum omni exercitu, episcopis, abbatibus, ducibus, comitibus, locopositis : habuit generale colloquium cum eis Aquisgrani palatio*, pacifice et honeste ammonens ut fidem erga filium suum ostenderent, interrogans omnes a maximo usque ad minimum *si eis placuisset ut nomen suum, id est imperatoris, filio suo Hludowico tradidisset.* Quod factum, in proxima die dominica ornavit se cultu regio, *et coronam capiti suo imposuit.* Incedebat clare decoratus et ornatus, sicut ei decuerat. *Perrexit ad ecclesiam, quam ipse a fundamento construxerat; pervenit ante altare...... super quod coronam auream, aliam quam ille gestabat in capite suo, jussit imponi.* Postquam diu oraverunt ipse et filius ejus, locutus est ad filium suum coram omni multitudine pontificum et optimatum suorum, *ammonens eum imprimis omnipotentem Deum diligere ac timere, ejus præcepta servere in omnibus, ecclesias Dei gubernare et deffendere a pravis hominibus... Deinde sacerdotes honorare ut patres, populum diligere ut filios, superbos et nequissimos homines in viam salutis coactos diligere ; cœnobiorum consolator fuisset et pauperum pater; fideles ministros et Deum timentes constitueret, qui munera injusta odio haberent..,* Postquam hæc verba... filio suo ostenderet, interrogavit eum si obediens voluisset esse præceptis suis. At ille respondit libenter obedire, et, cum Dei adjutorio, omnia præcepta, quæ mandaverat ei pater, custodire. *Tum jussit eum pater ut propriis manibus elevaret coronam, quæ erat super altare, et capiti suo imponeret ob recordationem omnium præceptorum quæ mandaverat ei pater.* At ille jussionem patris implevit. Quod factum, audientes missarum solemnia, ibant ad palatium. Sustinuit enim filius patrem eundo et redeundo. Non post multos dies, magnificis donis et innumeris honoravit eum pater suus, et dimisit eum ire Aquitaniam. Antequam divisi fuissent, amplexantes enim se et osculantes, propter gaudium amoris flere cœperunt. Ille perrexit in Aquitaniam... (Thegan, *Vita Hludowici imperatoris*, § 6 : Pertz, l. l., pp. 591, 592.)

Si l'auteur de la Chanson s'est inspiré de l'histoire, il n'a pas toutefois respecté, comme l'a fait Thegan, la physionomie historique de Louis : il n'a pas craint de le représenter sous les traits les plus méprisables. Thegan,

soumission qui n'avait pour elle rien que de glorieux; l'Allemagne demi-barbare s'inclinait en murmurant,



d'ailleurs, n'avait point parlé de la trahison d'Hernaut, et N'AVAIT PU parler de la présence de Guillaume à cette cour plénière, puisque Guillaume était mort en mai 812, dix-huit mois environ avant le couronnement de Louis. — 2° *Dans cette même partie de la Chanson, le récit de la conspiration d'Hernaut contre le jeune fils de Charlemagne repose sur un fondement historique.* Nous avons dit ailleurs qu'après la mort de Charlemagne, on craignit tout de Wala, petit-fils de Charles Martel. Théodulfe et les partisans de Louis durent même agir avec quelque rapidité en faveur du fils de Charlemagne : deux historiens nous attestent ces faits qu'il serait difficile de récuser. L'un est l'Astronome limousin : « Timebatur quam maxime Wala... ne forte aliquid sinistri contra Imperatorem moliretur ». (Pertz, II, p. 618.) Le second est Théodulfe lui-même qui, dans son *Carmen de adventu Hludowici Aurelianos*, s'adresse à Louis et lui dit : « Muniant urbem hanc proceres fideles... — Hic duces sancti reducesque sunto, — Ut tui, Cæsar, faveantque temet, — Horum et obtentu superes duelles — Poscimus omnes ». Peu de temps après l'avénement de Louis, toute la famille de Wala tomba dans la disgrâce (Voy. plus haut, p. 90, et surtout Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, II, 80 et suiv.). — 3° *La seconde partie* du Couronnement, *où l'on assiste à l'expédition de Guillaume en Italie et à son combat avec le géant Corsolt, n'est qu'un lieu commun épique qu'on retrouve dans la légende d'Ogier et dans celle de Charlemagne. Les nombreuses invasions des Sarrasins en Italie, durant le neuvième siècle, ont pu donner naissance à cette légende.* En 813 les païens s'emparaient de Centocelle (Civita-Vecchia); en 816, ils se rendaient maîtres de la Sicile; en 846, ils pillaient les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul aux portes mêmes de Rome (Voy. tome II, 1re éd., p. 47). Nous avons vu déjà comment le roi d'Italie, Louis II dit le Jeune, leur fit une courageuse résistance; comment, battu par eux à Gaëte, il les battit en 848 à Bénévent (Voy. ci-dessus, p. 90). Ces faits suffisent à expliquer l'affabulation de notre poëme, et il n'est aucunement besoin d'avoir recours, comme M. Jonckbloet, à l'hypothèse d'une fusion entre la légende de saint Guillaume de Gellone et l'histoire de Guillaume Ier, Bras-de-Fer, comte de Pouille en 1043. Nous avons réfuté plus haut l'opinion de Jonckbloet (pp. 92, 95). — 4° *La troisième partie de la Chanson, qui nous montre la lutte de Guillaume en faveur de Louis contre ses grands vassaux révoltés, est empruntée à des traditions historiques du dixième siècle : Guillaume Tête d'étoupe, duc d'Aquitaine de 950 à 963, défenseur obstiné de Louis IV contre Héribert, Hugues et Guillaume-Longue-Épée, duc de Normandie, est le type réel de Guillaume de notre vieux poëme, qui est constamment occupé à défendre le roi Louis contre la révolte de ses hauts feudataires, et surtout des Normands* (Voy. plus haut la discussion de ce point, p. 101). — 5° *La quatrième partie du* Couronnement Looys, *qui est consacrée au récit d'une expédition de Guillaume en Italie contre Gui d'Allemagne, se rapporte aux luttes si fréquentes des empereurs d'Allemagne contre la Papauté temporelle, et au secours que les Papes ont souvent reçu de la France.* Il est tout à fait impossible d'admettre sur ce point l'opinion trop subtile de M. Jonckbloet, qui voit dans les dernières péripéties de notre Chanson une allusion à des événements du neuvième siècle, à la lutte entre Gui, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul, petit-fils de Louis le Débonnaire. L'auteur de *Guillaume d'Orange* est obligé d'admettre que l'imagination populaire « a interverti les rôles de ces deux prétendants à l'empire, et qu'elle a

l'Italie s'abaissait, l'Orient adorait. Suivant l'énergique parole de notre vieux poëte, il semblait « que Dieu

placé Gui à la tête des Allemands », lorsqu'il fut en réalité à la tête des Italiens (Voy. tous les arguments de Jonckbloet, II, pp. 101 et suiv.). De telles interversions, est-il besoin de le dire? n'ont rien de légendaire. Un passage précieux du *Charroi de Nîmes*, dans le texte du manuscrit 774, serait PEUT-ÊTRE de nature à jeter quelque lumière sur cette obscurité. Il y est vaguement question d'une ancienne lutte de Guillaume contre l'empereur OTHON (vers 214). N'y aurait-il pas là un souvenir d'Othon I^er^, le Grand, qui, en 963, expulsa Jean XII de Rome et fit un antipape, Léon VIII; qui, l'année suivante, exila Benoît V à Hambourg et rétablit son antipape, etc.? De tels événements durent avoir un retentissement considérable dans toute la chrétienté et purent fort bien donner lieu à des chants où l'on fit bientôt une place à Guillaume, héros de tant d'autres légendes orales. Ce n'est d'ailleurs qu'une hypothèse. — 6° *La cinquième partie, composée de quarante et quelques vers, a jadis formé un poëme à part dont le héros a été un comte de Montreuil-sur-Mer, Guillaume, qui a été plus tard soudé et confondu avec les autres Guillaumes* (Voy. Gaston Paris, *Romania,* I, p. 183, et plus haut, pp. 100, 337).

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La légende du *Couronnement Looys* n'a pas subi dans son fond de modifications importantes; mais la forme que lui avait donnée le poëte du douzième siècle a été successivement altérée par les remanieurs des siècles suivants. Nous allons essayer de faire assister nos lecteurs, d'une façon vivante, à ces altérations successives : 1° Le texte du manuscrit français 1448 n'est, suivant nous, qu'un abrégé fait après coup et déplorablement écourté. Toutefois il convient de remarquer que ce résumé renferme un récit de la mort et de la sépulture de l'empereur Charles qui ne se trouve nulle part ailleurs : « L'anperere est confés et commeniez... — L'ame s'an vait, que n'i volt plus targier. — Plorent soaives pucelles et moilliers, — Et clerc et lai, sergent et chevaliers. — Sonent ces cloches par anples ces mostiers; — Tout de lor greit sonoient volantiers. — Lou cors enportent, ne l'i volent laissier — En la chapelle, en ens mi lou mostier. = Quant mors fu Karles à la chenue teste, — En l'enportet à Aiez en la chapelle. — Teil sepolture n'aura mais rois en terre. — Il ne gist mie, ançois i siet acertes — Sus ses genolz, s'espée an son poin destre : — Ancor menace la pute gent averse » (f° 90 v°). On rapprochera avec intérêt les vers précédents du récit d'Éginhard sur la mort du grand empereur (cap. XXXIII); de la fameuse *Vision* du moine Wettin (D. Bouquet, V, 339) et enfin de la *Chronique de Turpin* (cap. XXXIII). Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que le texte du manuscrit 1448 nous offre en quelques vers le récit d'un *adoubement* de Louis par Guillaume, Garin d'Anséune et Bertrand, récit qui n'existe pas dans les autres manuscrits. Dans ce même texte, d'ailleurs, les deux expéditions de Guillaume à Rome sont (ainsi que nous l'avons fait observer) complétement passées sous silence, et sa guerre en faveur de Louis contre ses vassaux révoltés est résumée en quelques vers....

2° Le Roman d'*Huon de Bordeaux* (fin du douzième siècle) commence, de même que le *Couronnement Looys*, par le récit de la dernière Cour plénière que tint l'empereur Charlemagne : « Je suis vieux et frêle, j'ai les cheveux « blancs », dit le fils de Pépin à ses barons réunis. « Faites un roi, je vous « en supplie, qui tienne en ma place le pays et le fief de France » (vers 52 et suiv.). Le roi moribond conseille lui-même à ses chevaliers de faire tomber

n'eût pas créé de terre qui ne relevât alors de la France et de son roi ». L'empire romain revivait, et cet empire était devenu chrétien.

leur choix sur son fils Charlot : « Quant l'engenrai, se me puist Dix edier, — « ·C· ans ans avoie, de vreté le saciés » (vers 86, 87). Ce Charlot, d'ailleurs, n'est « qu'un malvais eritier ». C'est lui qui a tué le fils d'Ogier, Bauduinet, et il ne mérite pas la couronne que son père voudrait, avant de mourir, voir posée sur sa tête. « Et ne porquant, pour Diu je vous requier — Quel faciés « roi, je vous en veul proier; — Car c'est li oirs de France, che saciés » (vers 192-194).= Sur ces entrefaites arrive Charlot lui-même : « Sur son puing tint ·I· mult bel esprevier. — Il est monté sus el palais plenier ; — Moult par fu biaus »... Le vieil Empereur est tout fier de son fils, et se met alors à lui donner les mêmes conseils que dans le *Couronnement Looys :* « Fiex, vien « avant, n'aies soing d'atargier, — Et si retien ta terre et l'iretier, — Com « Damedix, qui tot puet justicier, — Tient Paradis, le regne droiturier... — « Fiex, n'aies cure de traïtor lanier...— Portes honnor et amor au clergié... « — Donnés du vostre as povres volentiers ». Et l'enfant répond fort humblement : « Sire », dit l'enfes, « à vostre plaisir iert » (vers 186-188 et 199-217).

3° On pourrait accuser l'auteur du *Siége de Narbonne* (treizième siècle) d'avoir involontairement donné lieu à une déplorable confusion entre Hernaut le Roux ou Hernaut de Gironde, frère de Guillaume, et le traître Hernaut, celui-là même qui voulut mettre la main sur la couronne du petit Louis. « Et si tint puis Orliens en son conmant » (Bibl. Nat. 24369, anc. 23 La Vall, f° 75 r°). Rien n'eût été plus étrange qu'une telle erreur. Les plus anciennes Chansons de notre geste nous représentent, au contraire, tous les fils d'Aimeri comme unis par les liens de la plus tendre affection, et ce n'est certes pas son frère que Guillaume eût assommé d'un coup de poing dans la chapelle d'Aix. Mais l'auteur du *Siége de Narbonne* a simplement voulu dire qu'après la mort du traître Hernaut, Guillaume donna le fief d'Orléans à son frère Hernaut. Et c'est une légende que nous retrouverons en effet dans Albéric de Trois-Fontaines, dans le ms. 5003 (voy. ci-dessous, p. 347), etc.

4° L'auteur des *Nerbonesi* n'a pas ménagé l'espace à son analyse du *Couronnement Looys,* et c'est peut-être celui de nos romans qu'il a imité le plus longuement. Il l'a d'ailleurs traité avec son sans-gêne habituel, et, sur un sujet aussi antique, il a fait de la prose nouvelle, trop nouvelle. C'est au chapitre XXXIII de son second livre qu'il entre en matière (édit. Isola, p. 240). Le début est assez beau. Un ange est récemment apparu à Charles et lui dit : « Tu mourras le 29 juin prochain ». Or, le 29 juin 827 (*sic*) est tout proche, et le romancier nous transporte à Arles « Pense à ton royaume, et retourne « en France », dit Notre-Dame au grand empereur. Il y va (cap. XXXIII-XXXIV, pp. 240-243). Le prosateur italien se résigne à imiter ici d'assez près le modèle français. Il nous montre Charlemagne convoquant ses barons à une cour plénière et leur annonçant sa mort prochaine. « Voici mon successeur », ajoute-t-il, en leur montrant Louis. « Mais il est jeune encore et d'une nature « si faible! Il est nécessaire qu'un *baile* soit nommé, qui gouverne la France « pendant sept ans et fasse ensuite couronner mon fils » (cap. XXXV, pp. 243-246). Avec une insolence toute mayençaise, Macaire de Lausanne se propose pour la bailie de France. Mais le vieil empereur le repousse et offre successivement la régence à Bernard de Busbant, à Beuve, à Hernault, à Garin, à Aïmer, à Guibelin. Tous refusent, et rien n'est plus épique que ce début, emprunté sans doute à une version du *Couronnement* qui n'est point parvenue

Mais l'avenir était peut-être aussi menaçant que le présent était radieux. Quel héritage que celui de Char-

jusqu'à nous. Le roi de Hongrie et Boson d'Auvergne refusent à leur tour : personne ne veut d'un présent aussi dangereux. Alors le pauvre Empereur éclate en sanglots, et c'est en ce moment que Guillaume arrive au palais. Est-il besoin d'ajouter qu'il s'empresse d'accepter cette régence dont aucun de ses frères et de ses compagnons d'armes n'a voulu accepter le lourd fardeau? Tout le peuple chretien se réjouit de cette acceptation qui va sauver l'Empire et c'est un *alleluia* universel (cap. XXXVI-XXXIX, pp. 246-262). Charles, rassuré sur l'avenir, prend le temps de faire son testament. Il laisse la France à son fils Louis et lègue à Guillaume de quoi marier mille filles pauvres. Il promet ensuite sa fille Elizia à Elie, dont il fait un duc d'Orléans : cet Elie l'avait un jour, pendant la guerre d'Espagne, empêché de tomber aux mains des Sarrasins. Guibelin reçut de l'Empereur la ville d'Andrenas, qu'il aura à reprendre sur les païens, et le dernier des fils d'Aimeri est fait chevalier par le vieux Charlemagne qui va mourir et recommande une dernière fois son fils au comte Guillaume. Il meurt, en effet, et Guillaume fait porter son corps à Paris; le tuteur de Louis conduit ensuite son pupille dans la grande ville, où il a convoqué ses frères. Il y tient conseil avec eux et leur fait une belle harangue en faveur du fils de Charlemagne. Les fils d'Aimeri lui promettent de veiller sur le jeune héritier de France qui sera spécialement confié à la garde de Bernard et à Beuve. Puis, tous les barons jurent fidélité au jeune Louis ; oui, tous, même les Mayençais, et le second livre nous laisse devant le spectacle touchant de cette concorde presque inespérée, mais qui ne sera point, hélas! de bien longue durée (cap. XL-XLV, pp. 263-274). Le troisième livre débute par une analyse de *Guibert d'Andrenas* (cap. I-IX, pp. 275-308). Nous sommes à Paris, et nous assistons à un nouveau complot ourdi par cette détestable race des Mayençais. Ce complot est heureusement déjoué par Bernard qui s'enfuit de Paris avec le petit Louis et cent cinquante chevaliers. Confusion des Mayençais (cap. X-XI, pp. 308-313). Bernard va trouver son frère dans la ville de Toulouse qui est assiégée par les païens : il lui raconte la conjuration mayençaise. Il était temps que le régent fût averti : car les traîtres ont l'audace de venir au camp français où ils gardent le silence sur leur dernier exploit et où ils sont fort décontenancés à la vue de Bernard. Quant à Guillaume, il se rend rapidement un compte exact de ses devoirs : il conclut avec les païens une trêve de cinq années, et se précipite vers Paris avec l'héritier de Charles. A peine y est-il arrivé qu'il fait pendre quinze des conjurés et réduit les autres au silence. Cette exécution rigoureuse rend la paix à l'Empire, et ce récit met fin à la seconde partie du *Couronnement Looys* (cap. XII-XV, pp. 312-330). Cependant le roi Thibaut d'Arabie est occupé à faire la guerre en Macédoine, en Épire, en Esclavonie, en Albanie. C'est là qu'il apprend la fin du siège de Toulouse et la trêve de cinq ans conclue avec les chrétiens. On lui parle surtout de Guillaume, de son courage et de ses exploits; et le roi païen ne peut croire à tant de merveilles. Pour s'en assurer, il prend un étrange moyen et envoie un espion à Paris. La trêve touche à sa fin; la voilà finie. Des bandes de brigands ravagent le pays aux environs de Nîmes et d'Orange, et les habitants s'en plaignent à Guillaume qui s'en plaint au roi de Barbarie : « Ces deux villes ne m'appartiennent pas », reprend le Sarrasin, « et c'est « la dot que dame Orable a apportée au roi Thibaud ». Guillaume se tait et jure de se venger. C'est ainsi que l'auteur italien prépare ses lecteurs au récit du *Charroi de Nîmes* et de la *Prise d'Orange* (cap. XVI-XVII, pp. 331-334). Le moment, d'ailleurs, est solennel pour Guillaume, et ce n'est point le cas

lemagne ! Pour maintenir le grand empire dans cette étonnante prospérité, il fallait un roi tel que Charles.



de déclarer la guerre aux Infidèles. L'enfant Louis va entrer dans sa majorité, et il faut songer à son couronnement. Le *baile* de France convoque aux fêtes de ce couronnement tous les barons de la chrétienté, et en particulier tous ses frères. C'est lui-même qui place la couronne sur le front de Louis : le Pape ne fait qu'assister à ce spectacle et ne joue ici qu'un rôle fort effacé. Réjouissances, fêtes, tournois. Les deux héros de ces luttes courtoises, c'est Bertrand, fils de Bernard, et Vivien, fils de Garin. Une troisième génération de Narbonnais fait aussi son entrée dans la légende où elle tiendra désormais une place importante. Fin de la troisième et dernière partie du *Couronnement Looys* (cap. XVIII-XXIV, pp. 334-365). Comme on le voit, le compilateur italien n'a guère fait qu'analyser la première partie de notre vieille chanson. N'a-t-il connu que cela? Où bien a-t-il dédaigné les autres? C'est ce qu'il serait fort malaisé de décider, et tout ce que nous pouvons dire c'est que nous penchons pour la seconde de ces deux hypothèses.

5° C'est en quelque sorte par hasard que les premières péripéties du *Couronnement Looys* sont rapidement résumées à la fin du Manuscrit 3351 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 226). Après avoir raconté longuement les aventures de la reine Sibille, le prosateur du quinzième siècle, travaillant sur des poëmes antérieurs, nous montre le fils de Charlemagne entouré de traîtres dès son avénement au trône et réclamant le secours de Guillaume. Or Guillaume, en ce moment, était à Rome où il venait précisément de délivrer la chrétienté des Sarrasins envahisseurs en triomphant du géant Corbaut. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte inédit du manuscrit 3351, où ils verront comment le trop ingénieux remanieur a combiné entre elles la première et la troisième partie du *Couronnement Looys :* « [Bien fu Guillaume] dolant, quant il sceust la mort de l'empereur Charlemaine, et moult blasma l'outrage qu'on faisoit à l'enfant que en Paris ne s'osoit venir, mais s'estoit en Meleun sur Saine retrait atout ceulx de qui il se faisoit aidier, et là atendoit nouvelles et response du Pere Saint, lequel ne lui povoit aidier, sy non mettre la chose en sa main, et proceder en excommeniement sur ceulx qui ce tort lui faisoient, et qui le droit de l'enfant vouloient empeschier. Sy se tira le conte Guillaume vers le Pere Saint lors et lui dist : « Vous sa-« vez, sire Apostolle, que je suis en icestui païs venu, à vostre mandement, « pour combattre Corbaut le Sarrasin felon, lequel j'ai occis puis n'a gaires, « et pour ce ay vostre pays delivré de ceulx qui en son ayde estoient passés « mer en sa compagnie; sy ne reste plus sinon moy donner congié, car j'ay « autre part à besougnier ». — « Quelle besongne vous est necessaire, beaux « fieulz »? ce respond le Pere Saint; « je say que vous estes par deçà venu, « à mon mandement, et avez la chose executée, que je desiroie estre mise à « execucion. Sy vous convient reposer et refaire; puis, vous en irez à vostre « bon plaisir, et emporterez de mon tresor tant comme emporter en pourez, « et ce pendant vous querray compagnie qui s'en yra en France comme vous ». — « De ce vous rend je graces, sire », ce respondi Guillaume; « je sui pour « vous aidier cy venu voirement, et voulentiers l'ay fait, car il en estoit ne-« cessité; sy sui tenu par obligacion d'ainsy faire ailleurs, veu l'aage que « Dieu m'a donné, que je considere, et vous mesme le povez considerer; car, « quand je seray ataint de viellesse, lors ne pouray je faire ce que je puis et « pouroie de present. Sy ne me doy doncques reposer ne dormir en oisiveté, « comme le me aprent le Sage en ung sien dittée fait en deux vers rimez, là « où il dit :

On entendait déjà certains murmures menaçants; les barons de France eux-mêmes, trop humiliés par le fils

« Par souvenir, par soing, par diligence,
« Est le jeune homme tost monté en chevance.

« Il m'est souvenu, sire », fait il, « d'un cas merveilleux et extresme, le« quel est, comme l'on m'a recité, survenu en France, dont je sui dolant, « car on dit, et bien l'avez sceu, comme raison est et que mieux et plus brief « y povez remedier que homme vivant, que Charlemaine, qui tant fut noble, « riche, conquerant, puissant et doubté, est alé de cestui siecle en l'autre, « a delaissié ses enfans Louis et Lohier, legitimes et vrais successeurs de « son empire, de son royaulme et de sa seigneurie, et Louys, en especial, « premier et ainsné, lequel, sauf tous droits, a esté refusé, debouté de la « couronne et fugitif. Pour quoy, comme j'ai entendu, vous a envoyé ses « messages pour requerir vostre aide, puisque point n'a de puissance ou de « main forte. Je sui demeuré en ce soing jour et nuit, racontant se vous en« voieriés par delà ou non, dont je me sui povrement apperceus. Pourquoy « j'ay consideré qu'il est mon vray seigneur, qu'il est vray et naturel filz de « Charlemaine, comme par sa mere Sebille de Grece vous a autrefois esté « verifié, et vous mesmes passastes les mons, alastes en France et pacifias« tes la dame avecq l'Empereur, lequel advoua et congnut Louys son filz et « vray heritier. Or est ainsy que, mort le pere, ne puet l'enfant heriter par « l'ostacle que les princes de France y mettent, lesquelz sont tous contre « l'enfant qu'ilz desapointront de son bien, et lui toldront son honneur, se « vostre grace et Dieu premier n'y pourvoient, laquelle il requiert humble» ment. Mais je voi que nulle provision n'y est par vous donnée, et pour ce « me convient diligenter et chevauchier à Paris le plus hastivement que faire « le pouray, pour mon signeur droitturier secourir et aydier à son droit « soustenir contre les trahitours qui ainsy s'efforcent de le desheriter ». Et quand l'Apostole entendi Guillaume au Court Nez, qui ainsi parla, il fut moult joieux, et bien dist à soi mesmes que, puisque mort estoit Charlemaine, Guillaume devoit estre nommé et tenu pour crestienne espée, pour pillier catholique, soustenant la loi Jesus-Crist, et pour gardien, bras et conservateur de l'Eglise. Si lui respondi moult doucement : « Je envoyerai « par delà, sire Guillaume », fait il, « et y transmettray ung legal acompa« gnié notablement, lequel portera ung excommeniement sur ceulx qui ainsy « vuellent Louys, le filz Charlemaine, deffaire et debouter de son heridité ; et « se à ce ne vuellent obeir, lors y pourveray je par telle voye que en « France ne sera [service] chanté ne eglise desservie , et vivront comme « bestes ou gens non creables ne dignes de nulle bonne recommandacion ». Mais ad ce ne se voulut Guillaume accorder, ains respondi au Pere Saint : « Bien vous ay entendu, sire », fait il, « mais trop seroit la besogne longue « et doubteuse de atendre tant que vos legaux feussent là endroit arrivez. « Ce sont gens qui ne requierent mie paine, ne traveil, ains apettent tous « leurs aises, courte messe, long disner, couchier de haulte heure et lever « tart, petites journées et grant despens; et nous autres requerons tout le « contraire par especial tandis que jeunesse nous demaine. Sy n'en povons « pis valoir, car comme racompte ung sage en deux mos de rime :

« Prouffitable est le travail en jeunesse
« Que eschever fait souffraite en vieillesse.

« Je m'en partiray devant, sire », fait il, « pour ce qu'en peu de temps se-

de Pépin, relevaient la tête et attendaient la mort de l'Empereur centenaire. Il y avait de mauvais frémisse-



« ray là venu, et porteray par delà vostre commission : en atendant vos « legaux, sy la mettray moy mesmes à execucion telle qu'il ne sera jamais « que memoire n'en soit perpetuellement faitte. Et, se vous demandiés quelle « commission je requier avoir de vous, s'est que, pour les services que j'ay « fais à vous et à cretienneté, vous me oyés en confession, jà soit ce que jà « me confessissiés quant je voulus combatre Corbault, et me donnez absolu- « cion plainiere de mes pechiés. Sy m'en retourneray ». Et quant le Pere Saint l'eust ouy et qu'il lui eust ses pechiés pardonnez, lors s'en party Guillaume, et, en peu de temps, vint en Paris, où sy bien arriva à point que deux ou trois jours après se tint le Parlement pour constituer le filz du duc de Normandie roy de France, auquel consistoire arriva Guillaume de telle heure qu'il rompi la presse, où tant avoit de peuple, que c'estoit grand confusion. Et lui, armé soubs son mantel, pour toutes seuretez, sans soy estre descouvert à parent, à amy, à ung ne à autre, tira une lettre que le Saint Pere lui avait à son partement bailliée, scellée d'un grant scel de plomb, qu'il monstra si haut que la plus grant partie la povoit bien veoir ; et, en disant : « Le Pape vous salue tous, beaulx seigneurs », mist la main à l'espée, haulça son mantel, sy que on vist le haulbert menu maillé, luisant et clerc, s'adreça vers le fils du duc Richart et lui donna du taillant dont il avait Corbault occis devant Rome, sy qu'il le pourfendi en deux pars, et cria : « Nerbonne » ! si haultement que tout fut le demourant esbahy, et se absenterent les pluiseurs et plus grans en eulx eslongnant et mussant derriere le menu commun. Et quant Guillaume eust ainsy exploitié, et il vist que nul ne se mettoit à deffense, ains s'en aloit chacun qui se sentoit coulpable du meffait, il se monta amont, l'espée nue, rouge et sanglante en son poing, se mist au siege royal, non mie en soy seant, mais debout, comme ung sieger ou greffier qui veult une sentence prononcer ; et là, se monstra plainement, en disant qu'il venoit de Rome de par le Pere Saint, qui luy avoit sa burle bailliée pour tous ceux, prestres, nobles, clercs et lais excommenier, qui contre leur prince et droitturier seigneur avoient mespris et offensé en malfait, en maldit, en pensée inique et autrement » !... On pourra, au sujet du texte précédent, faire quelques remarques : *a*. Charlemagne est mort, d'après le manuscrit du quatorzième siècle, au moment où Guillaume tue l'usurpateur de la couronne de Louis : le poëte du douzième siècle, au contraire, avait fait assister le vieil Empereur à cette juste et cruelle exécution. — *b*. Le Pape joue dans le *rifacimento* un rôle bien plus important que dans la Chanson originale. — *c*. Le traître est représenté par le remanieur comme fils du duc de Normandie....

5° Il y a également plusieurs observations à formuler au sujet de la version en prose du manuscrit français 1497 de la Bibliothèque Nationale : *a*. La scène du couronnement de Louis a lieu après la mort, et non point du vivant de Charlemagne (f° 160 et suiv.).— *b*. Comme dans le manuscrit 3351 de l'Arsenal, le drame se passe à Melun, et non pas à Aix. — *c*. C'est à Reims que Louis est sacré « ainssi qu'il est accoustumé » (f° 162 v°). *d*. Après la mort du traître Hernais, duc d'Orléans, qui est encore ici représenté comme le fils de Richard de Normandie, l'empereur Louis accorde le duché d'Orléans à Hernaiz (*sic*) « qui ainsné estoit des filz Aimery » (f° 164 r°) : « Hernaiz lui requist le duché d'Orléans, dont le seigneur avoit par le sien frere Guillaume esté occis, el il le luy accorda moult volentiers ». Et le frère du meurtrier d'Hernaiz va jusqu'à épouser la veuve de la victime : « Par ce traitté, le frere de Guillaume fut conte et sire d'Orleans » (f° 164 v°). Nous

ments au-delà des Alpes et au-delà du Rhin. Sur les bords de la Gironde, on pensait à tout instant voir pa-

voyons par là comment on peut combiner entre elles les deux données du *Couronnement* et du *Siége de Narbonne*. — *e*. Il y a des corrélations évidentes entre la version de l'Arsenal et celle du ms. 1497. = Nous donnons ici un fragment de ce dernier texte qui suffira sans doute à faire saisir la physionomie générale de tout ce remaniement : « *Comment Guillaume, le filz Aymery de Narbonne, envoya querir Laauys, le filz Charlemaine, à Melun, et le fist couronner à Paris et espouser sa sueur Blancheflour.* Quant Guillaume fut emmy le parc entré, si que plus ne povoit passer sans exceder le terme des aultres grans seigneurs, et qu'il vist les nobles princes, ducs et contes assis par ordre comme en ung Parlement, et le duc Richart de Normandie debout à costé d'un haut dois, richement ordonné par grant magnificence ou millieu du quel estoit Hernais, son fils, assis comme en mageste, atendant l'onneur qu'on lui devoit par la deliberation des ducs, contes et barons illeques assistens presenter, se aulcuns n'y avoit contredisans, se aparut ileq Guillaume, le filz Aymery, lequel getta par terre le mantel endossé et demoura en son harnaiz tout cler ou verny de roeil ainsi et tel comme il avoit aporté de Romme, et monta sur le faulxdesteil, si que bien peust ataindre à Hernaiz, qui, comme vous avez ouy, estoit plus hault que nul aultre, et, de l'espée qu'il tenoit nue, lui donna un coup si grant que le chief lui fist plus de dix piez voller emmy le parc, voire en criant : « Nerbonne »! si haultement que de toutes pars peust bien estre ouy et entendu. Mais mye ne se tint à itant, ains assena le duc d'Orléans et le mit mort comme l'autre, car c'estoit celluy que plus près de luy estoit et qui son fait avoit le plus suporté à son advis. Lambert, le conte Montfort, estoit d'aultre part assiz qui autant en receut par sa main ; et quant le duc Richart vist l'execucion que Guillaume faisoit, il fut sy esbahy que il se mist en fuite et bouta parmi les gens qui là estoient, les queulx, ou la plus grant partie, furent si esperdus que chascun s'escarta l'un çà l'autre là, ne oncques n'y eust homme qui à deffense sceut le sien corps mettre par la grace de Dieu, ainsi comme il povoit visiblement sembler. Moult fu joyeux Guillaume, quant il se trouva ainssy obey, et que il n'y eust celuy qui lui contredist en rieng, mais aperceut le monde qui se desemparoit et s'en alloit à l'uyz. Il s'escria haultement, disant : « Holla, beaus seigneurs », fet-il, « holla »! Mais il estoit monté sur le hault dois où il avoit Hernaiz occiz : « Il nous convient presen-
« tement ung aultre roy eslire que Hernais, car jà ne le sera. Ce n'est mye
« raison pourtant que à luy n'apartient mye la sucession du royaulme. Sy
« suy cy transmis de par le Pape, lequel a son scel ataichié au tranchant de
« mon espée, de laquelle il m'a chargié escommenier et mauldire tous ceulx
« qui s'entremettront d'aller contre droitture, et qui raison et loyaulté ne
« vouldront par bonne foy soustenir. Et, par la foy que je doy à Dieu de Pa-
« radis, je ne saiche homme en ce monde se je le voy meservir, faillir ou
« mesprandre, à qui je ne face l'ame du corps [partir] ; car ainsi me fut, n'a
« pas ·III· sepmaines, commandé à faire à Romme de la bouche du Pape, en
« la presence de l'abbé de Saint Denis et des messaigiers de France qui
« vers [lui] estoient allés pour ceste cause ». Sy n'y eut cellui qui le couraige n'eust desmeu, et qui n'eust si grant paour que le plus hardi ne feust gueres asseuré. Et lors s'emparti qui de là peust eschapper. Et ceulx qui ne peurent et qui par avanture faisoient plus par force et par craindre comme par droit ou par amour raisonnable, et qui les grans entrepreneurs de la besoigne virent eulx mucier et fuir, se retournerent vers Guillaume lors, qui n'espargnoit grant ne petit quant il veoit contredisant, et lui dirent haultement comme

raître les Sarrasins. Qu'allait-il arriver, quand les anges auraient emporté l'âme de Charlemagne dans les fleurs du Paradis ?

Guillaume place la couronne sur la tête du petit Louis, que le traître Hernaut voulait déshériter. Mort de Charlemagne, qui laisse son fils sous la garde de Guillaume.

Charles, après avoir promené ses grands regards autour de lui, les arrêta sur un pauvre jeune homme, ou plutôt sur un enfant frêle, pâle, tremblant, honteux. Et cet enfant était celui qui allait avoir à soutenir sur ses bras débiles tout le poids de l'immense empire : c'était le fils de l'Empereur, c'était son héritier, Louis. Il voulut le présenter lui-même à tous ses barons, à tous ses évêques qu'il avait solennellement convoqués à la

saiges et bien avisiés : « A vous voulons d'umble vouloir obeir, sire Guillaume », font ils, « et, se mespris avons aulcunement, venir à amandement « là où est ainssi qu'il appartiendra, car de nous meesmes ne cuidasmes « oncques mesprendre, quelque assamblée que cy avés trouvée ». Sy fut Guillaume ausques contempté de ceux là et les receut à mercy dont il fut ausques fortifié comme il luy sembla. Les aultres qui s'en partirent du palaix, lesquieulx ne povoient mye estre trop asseurés, s'en allerent parmy les rues de la cité, faisans grans clameurs et grans cris, comme joyeus les aulcuns de l'avanture qui ainsi estoit advenue, pour l'amour qu'ilz avoient à leur droitturier seigneur, et racompterent comment Guillaume, le filz Aymery de Nerbonne, estoit venu au Parlement et comment il avoit occis Hernaiz, le duc d'Orleans, le conte de Montfort, et aultres ·V· ou ·VI· des plus trahitours. Sy se esmeut le peuple commun et les bourgeois meesmes adonq, et crierent : « Aux armes » ! aval Paris, aller en l'aide du bon chevalier Guillaume, lequel fut en peu de temps si bien acompagnié que il fut le plus fort en Paris, et n'y eust homme qui contre lui osast l'eil lever ni le visaige. Ains fut comme regent, gouverneur, dominateur et capitaine de Paris » (Bibl. Nat. fr. 1497, f^os 161-162).

6° L'auteur anonyme des *Chroniques* françaises contenues dans le manuscrit 5003 de la Bibl. Nat. (quatorzième-quinzième siècle) résume ainsi (f° 101) la légende du *Couronnement :* « Et si raconte l'istoire ou rommant de la vie de Guillaume d'Orange que cestui Arneis, après la mort de l'empereur Karlemaine, se volt faire roy de France et debouter Loys, le fils de l'Empereur, dont Arneis fut occis de l'entreprise Guillaume d'Orange *et donna l'empereur Loys Arnault, le fils Aimery de Narbonne, frère de Guillaume d'Orange, le duché d'Orliens et la duchesse* (Voy. *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 403). Comme on le voit, les *Chroniques* du manuscrit 5003 préviennent et expliquent de la même façon que le manuscrit 1497 la confusion possible entre Hernais et Hernaut, dont le premier fut la victime, dont le second est le frère de Guillaume. M. Gaston Paris (l. l.) fait remonter cette curieuse explication à Albéric de Trois-Fontaines, qui a écrit d'ailleurs ces quelques mots sur notre légende : « Comes Aurelianensis Arnais voluit regnare et esse tutor Ludovici, sed Guillelmus Arausicensis fortiter restitit, etc. » (Bibl. Nat. lat. 4896 A, f° 44 v°); mais Albéric sans doute avait puisé son récit dans les vers du *Siége de Narbonne* que nous avons cités plus haut, ou dans quelque autre chanson de geste plus développée.

dernière de ses cours plénières ; il voulut peut-être exciter par un grand spectacle la nature endormie de ce fils qu'il aimait malgré tout, mais dans lequel il n'osait espérer. Au dernier appel de l'Empereur, quarante évêques et quatre rois couronnés répondirent, et le Pape lui-même vint ennoblir cette solennité en y assistant. L'assemblée se tint comme un véritable concile, dans la fameuse chapelle d'Aix qui venait à peine d'être dédiée, Comme dans un concile aussi, la messe fut célébrée dès le matin devant les évêques et les comtes prosternés, et ce fut le Pape qui la chanta. Sur l'autel étincelait un grand joyau d'or massif : c'était la couronne de Charles [1], qu'on ne regardait pas sans quelque tremblement. Mais nul ne tremblait plus que Louis.

Alors le vieil Empereur mourant éleva sa voix, qui n'avait jamais paru si vibrante, ni si terrible : « Beau « fils », dit-il, « si tu me promets de haïr à tout jamais « le péché, d'éviter la luxure, de ne commettre au« cune trahison et de ne pas dépouiller les orphelins, « si tu te sens de force à tenir toutes ces promesses, « étends la main et prends cette couronne. Sinon, je « te défends d'y toucher ». Louis, en entendant le tonnerre de cette voix, avait peur et chancelait [2].

« Te sens-tu capable de te mettre à la tête de cent « mille hommes, de mener une guerre en véritable « empereur de Rome, de passer les eaux de la Gironde « et d'aller exterminer chez eux les Sarrasins? Si tu te « crois capable de ces choses, étends la main et prends « cette couronne. Sinon, je te défends d'y toucher [3] ». Louis était devenu immobile d'effroi.

« Veux-tu être bon, juste, pur? Veux-tu faire du

1. *Le Couronnement Looys,* éd. de Jonckbloet (d'après le ms. fr. 774 de la Bibl. Nat., et avec des variantes du ms. fr. 24369, anc. La Vallière 23) vers 28-49. — 2. *Ibid.*, vers 50-71. — 3. *Ibid.*, vers 72-79.

« bien à la sainte Église, respecter la faiblesse des en-
« fants et des femmes, et abaisser tout orgueil qui s'é-
« lève? Alors, étends la main et prend cette couronne.
« Sinon, je te défends d'y toucher [1] ». Louis, tout hébété, écoutait ses paroles sans paraître les comprendre et ressemblait à un homme mort.

Charles le regarda et fut saisi d'indignation : « Lui!
« cet enfant-là », dit-il, « être mon fils! Non, ma femme
« aura couché avec quelque gueux qui a engendré ce
« lâche. Je ne le reconnais pas. Qu'on le tonde bien vite,
« et qu'on en fasse un moine. Ce sera, je pense, un ex-
« cellent marguillier. S'il lui faut une prébende, on la
« lui donnera pour qu'il ne mendie point. Allez [2] »! Les Évêques et les Comtes n'osaient respirer en entendant les éclats de cette colère; ils étaient tout tremblants et pleuraient comme Louis, qui se sentait mourir...

Un personnage oblique s'approcha alors de l'Empereur et lui dit : « Confiez-moi votre empire pendant
« trois ans. Votre fils aura tout le temps, d'ici là, de de-
« venir un preux, et je lui rendrai son royaume pros-
« père et agrandi ». Le vieux Charles, chose étrange, consentait déjà à cette singulière régence [3]; et Hernaut d'Orléans, le traître Hernaut, allait s'installer sur le trône du grand empereur, lorsque soudain, à la porte de cette basilique où régnait un silence lugubre, parut une sorte de géant, un homme immense, en costume de chasse, grossier, formidable, lançant des regards dont Hernaut ne put soutenir les éclairs. C'était notre héros, c'était Guillaume [4]...

En ce moment le fils d'Aimeri revêt à nos yeux cette magistrature de libérateur de la royauté et de la France qu'il exercera désormais jusqu'à la fin de sa très-

1. *Le CouronnementLooys*, édit. Jonckbloet, vers 80-91. — 2. *Ibid.*, vers 92-100. — 3. *Ibid.*, vers 101-112. — 4. *Ibid.*, vers 113-124.

noble vie. Cette heure est, en vérité, très-solennelle et tout à fait décisive. La royauté, comme vous le voyez, est mourante, elle agonise. Un petit traître, un Orléanais n'a qu'à souffler dessus pour la renverser. Le véritable héritier va être jeté dans je ne sais quelles oubliettes ; et, après avoir dompté le monde, Charles ne trouvera à donner à son fils légitime qu'une place de marguillier et de sonneur de cloches. Mais il y a une famille en France qui n'a été créée et dont Dieu n'a favorisé le développement que pour venir en aide à la royauté française, pour la soutenir, pour la relever ; et cette famille est celle de Garin, d'Hernaut de Beaulande, d'Aimeri et de Guillaume. Elle va sauver, oui, elle va sauver l'Empereur et l'Empire. Mais combien de fois, hélas ! ne reprochera-t-elle pas ce bienfait à ceux qui l'auront reçu ! Combien de fois ne dictera-t-elle pas ses volontés au successeur de Charlemagne, combien de fois ne l'humiliera-t-elle point en prenant plaisir à lui répéter : « Tu ne serais rien sans nous, et nous « t'avons mis la couronne sur la tête » ! Race trop fière après tout, et faisant payer trop cher les grands services qu'elle a pu rendre !

Guillaume apprend, en un instant, tout ce qui vient de se passer devant le saint autel où la couronne d'or resplendit toujours ; il est rapidement mis au courant de la trahison de l'Orléanais. Il oublie, dans sa rage, qu'il a l'honneur d'être dans une église : il tombe sur Hernaut et le tue d'un seul coup de son épouvantable poing [1]. Puis il monte les degrés de l'autel, saisit la couronne et l'enfonce sur la tête de Louis. Charles fut ravi d'assister à ce double spectacle ; il se releva, il fut joyeux à cause de son enfant, et c'est alors qu'il lui

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 125-143.

donna ces admirables conseils que nous avons traduits ailleurs et qui semblent avoir servi de modèle aux dernières paroles de Louis IX [1] : « Sois pieux et aime « l'Église ; sois juste et ne fais tort à personne ; ne « permets pas qu'un vassal se révolte contre toi ; sois « humble avec les pauvres, et d'une fierté de lion avec « les orgueilleux. Enfin, ne t'entoure que de bons « conseillers et fie-toi pleinement en Guillaume [2] ». Cinq ans après, le vieux roi répéta encore ces con-

1. *Le Couronnement Looys,* édit. Jonckbloet, vers 144-251.

2. LE COURONNEMENT DE LOUIS. (*Traduction littérale.*) Quand la chapelle d'Aix fut bénite, — Quand le moustier y fut achevé et qu'on en fit la dédicace, — Il se tint une belle cour plénière, telle que vous n'en verrez plus. — Quatorze comtes gardèrent le palais. — Les pauvres gens allèrent s'y faire rendre justice : — Pas de plainte à laquelle on ne fît droit! — Car, en ce temps-là, on donnait la justice : ce n'était pas comme aujourd'hui : — Les mauvais juges se la font payer en beaux présents, — Et les bonnes causes en restent là, par suite de ces dons coupables ! — Mais Dieu, qui nous gouverne et nous soutient, Dieu est juste. — Et ils tomberont dans la puanteur de l'enfer, — Les mauvais princes, pour n'en plus sortir jamais !

Ce jour-là, il y eut bien dix-neuf évêques — Et dix-neuf archevêques présents. — Le pape de Rome, l'*Apostole* chanta la messe. — L'offrande, ce jour-là, fut si belle — Que, depuis lors, il n'y en a pas eu de pareille en France. — Qui fut là dut être généreux.

Ce jour-là, il y eut bien vingt-six abbés, — Et quatre rois couronnés, — C'est alors que l'on éleva Louis. — La couronne était placée sur l'autel, — Et le roi son père la lui a remise... — Un archevêque est monté au lutrin — Et a fait un sermon au peuple chrétien : — « Barons », dit-il, « écoutez-« moi : — L'empereur Charles a usé le temps de sa vie, — Et ne peut plus « la prolonger. — Mais il a un fils à qui il voudrait donner sa couronne ». — A ces mots, ce fut une grande joie : — Tous les barons présents tendirent leurs mains vers Dieu : — « Père de gloire, béni sois-tu — De ne point nous « faire tomber sous un roi étranger ». — Alors notre Empereur a appelé son fils : — « Beau fils », dit-il, « écoute-moi bien. — Vois cette couronne qui « est sur l'autel ; — Je te la veux donner, mais à de certaines conditions : « — Pas d'injustice, pas de luxure, pas de péché ; — Ne sois traître envers « personne ; — Ne vole pas son fief à l'orphelin. — Si tu veux te montrer « tel, j'en louerai le Seigneur Dieu. — Prends la couronne, et tu vas être « couronné. — Sinon, mon fils, laisse-la, — Je te défends d'y porter la « main » !

« Fils Louis, vois cette couronne : — Si tu la prends, te voilà empereur « de Rome. — Tu peux dès lors mener cent mille hommes en ton *ost*, — « Passer par force les eaux de la Gironde, — Écraser et confondre les « païens, — Joindre enfin leur terre à la tienne. — Veux-tu agir de la « sorte? voici la couronne. — Sinon, n'aie jamais l'audace de la prendre » !

« Beau fils, si tu dois accepter mauvais présents ; — Si tu dois abaisser le « service de Dieu, — Relever le péché et faire luxure ; — Si tu dois ravir « son fief à l'enfant qui en est le véritable héritier, — Et arracher ses qua-

seils à son héritier tout en pleurs; puis il rendit sa grande âme à Dieu.

« tre deniers à la veuve, — Au nom de Jésus, je te défends, — Fils Louis, « de toucher à cette couronne »! — L'enfant Louis, à ces paroles de son père, n'ose faire un seul pas, — Tant il est ébahi de ce qu'il vient d'entendre. — Non, il n'ose pas porter la main à la couronne, — Et maint vaillant chevalier se mit à en pleurer. — Et l'Empereur d'entrer en une grande tristesse et colère : — « Hélas »! dit-il, « comme je suis trompé! — Quelque gueux « aura couché avec ma femme — Et aura engendré ce couard héritier. — « Jamais, jamais je ne l'avancerai : — Ce serait péché d'en faire un roi. — « Qu'on lui coupe les cheveux. — Il sera moine à Aix, en ce moutier; — Il « sonnera les cloches et sera marguillier! — Pour qu'il ne mendie point, il « aura sa prébende ». — Près du roi s'était assis Hernaut d'Orléans, — Qui fut orgueilleux et félon — Et qui, très-perfidement, dit à Charles: — « Droit « Empereur, faites silence et m'écoutez. — Mon seigneur Louis est jeune, « il n'a que quinze ans. — En faire un bon chevalier, c'est chose peu facile. « Mais confiez-moi cette besogne, si c'est votre bon plaisir : — Dans trois « ans, nous verrons ce que Louis sera devenu. — S'il est preux, s'il est le « digne héritier de son père, — Je lui rendrai de moi-même et très-volon- « tiers — Ses terres et ses fiefs que j'aurai accrus ». — « J'y consens », dit l'Empereur. — « Merci. sire, merci », s'écrient alors les traîtres — Qui étaient parents du duc Hernaut d'Orléans. — Hernaut allait être roi, quand arrive Guillaume. — Il sort d'un bois, où il vient de chasser; — Son neveu Bertrand court à lui, et lui prend l'étrier. — « D'où venez-vous, beau ne- « veu », dit Guillaume. — « Par Dieu, seigneur, j'arrive de l'église — Et je « viens d'y assister à grande injustice et à grand péché. — Hernaut veut « trahir son seigneur, — Il veut enlever son royaume à Louis. — Le traître « va être roi de France, la chose est décidée ». — « Non pas, non pas », dit Guillaume le fier. — Et, l'épée au côté, il entre dans le moutier, — Fend la foule et, en présence de tous les chevaliers, — Trouve Hernaut en belles dispositions. — Sa première pensée fut de lui couper la tête. — Mais, tout à coup, il se souvient du Glorieux qui est dans le ciel — Et que c'est un péché trop mortel de tuer un homme. — Alors il prend son épée et la remet dans le fourreau, — Et, après avoir réfléchi, il passe en avant, — Met son poing gauche sur la tête d'Hernaut, — Hausse le poing droit et le lui fait tomber sur le cou. — Il lui casse en deux l'os de la gueule, — Et l'étend mort à ses pieds. — Puis, après l'avoir tué, il se met à lui faire la leçon : — « Glou- « ton », lui dit-il, « que Dieu te confonde! — Pourquoi voulais-tu trahir ton « seigneur, — Quand ton devoir est de l'aimer et de le tenir cher, — D'ac- « croître ses terres et de relever ses fiefs? — Je ne voulais, à vrai dire, que te « donner un peu d'émoi, — Mais je t'ai tué. Je ne donnerais pas un denier « de ta vie ou de ta mort ». — Guillaume alors vit la couronne qui était sur l'autel, — Sans tarder il la prend, — Vient vers l'enfant Louis et la lui pose sur la tête : — « Recevez-la, mon beau seigneur, au nom de Dieu qui « est dans le ciel! — Et puisse-t-il vous donner assez de force pour être un « bon roi »! — L'Empereur le voit, et est tout joyeux à cause de son fils :— « Merci, merci, sire Guillaume, — Votre lignage aujourd'hui a grandi et « élevé le mien ». — « Sire fils », dit Charles à Louis, — « Tu vas avoir « tout mon royaume entre les mains. — Mais tu ne le pourras garder qu'à « la condition — De ne pas violer le droit des enfants qui sont les héritiers « légitimes, — Et de ne pas enlever à une veuve la valeur d'un *angevin*. — « Pense à bien servir la sainte Église — Et à ne te pas laisser honnir par « le diable. — Mets en joie tes chevaliers [en leur faisant largesse], — Et

Il mourut tranquille en pensant que Louis aurait à son service l'épée de Guillaume. Le fils d'Aimeri eut une de ses dernières pensées.

Mais, par malheur, Guillaume n'était pas en France au moment de la mort de Charles [1]. Il avait demandé au vieil empereur son *congé* pour aller remplir à Rome

« tu seras par eux honoré et servi, — Et tu seras partout aimé et chéri »! Ce jour-là Louis fut couronné. — Puis la cour se sépara et le tribunal du roi cessa de rendre la justice. — Chaque Français retourna en sa maison. — Et Charles vécut encore cinq ans, pas davantage. — Il remonta dans son palais — Et, voyant son fils, lui dit tout aussitôt :

« Mon fils Louis, je ne te le puis céler : — Tu auras tout mon royaume à « gouverner — Après ma mort, si Dieu me bénit. — Or, qui me fait la « guerre est ton ennemi. — Si je puis le prendre, par Dieu le fils de Ma- « rie, — Je ne veux pas de rançon. — Qu'il soit mis en pièces, qu'il pé- « risse »!

« Mon fils Louis, je ne veux pas te le cacher : — Quand Dieu créa les « rois, ce fut pour le bonheur du peuple — Et non pour rendre de faux ju- « gements, — Ni pour faire luxure, ni pour favoriser le vice, — Ni pour en- « lever l'héritage des orphelins, — Ni pour voler les deniers de la veuve. — « Non, non : un roi doit abattre toute injustice à ses pieds, — Il doit l'écra- « ser sous son talon, il doit la dompter. — Il faut, mon fils, être tout hum- « ble avec les pauvres : — Tu leur dois aide et conseil, — Pour l'amour de « Dieu et pour faire droit à sa parole. — Mais, avec les orgueilleux, il faut « te montrer aussi fier — Que le léopard allant manger sa proie. — Quel- « qu'un te veut-il faire injustement la guerre? — Mande en France tes « nobles chevaliers — Jusqu'à ce que tu en aies plus de trente mille à tes « côtés. — Puis, va assiéger ton ennemi dans la place même sur laquelle il « compte le plus : — Ravage sa terre, mets-la à feu et à sang. — Et, si tu « peux le saisir lui-même, s'il tombe entre tes mains, — Pas de miséricorde, « pas de pitié : — Il faut lui faire couper tous les membres, — Il faut le jeter « vif dans le feu ou le noyer dans la mer. — Car, si les félons te tenaient « sous leur pied, — Et pouvaient te faire la guerre à leur avantage, — Les « traîtres ne manqueraient pas de dire — (les Normands, par exemple, ces « misérables, ces gueux) : — « Nous n'avons pas besoin d'un roi pareil. — « Maudit soit cent fois *parmi la croix du chef* — Celui qui ira guerroyer « pour lui dans sa grande armée, — Et qui viendra le servir à sa cour! — « Nous nous sommes payés avec son argent ». — Il est encore un autre con- « seil, fils, qu'il me faut te donner, — Et qui, si tu le veux, te sera fort utile : « — Ne fais jamais ton conseiller d'un vilain, — D'un fils de prévôt ou de « voyer. — Ils te trahiraient pour peu de chose. — Mais si Guillaume, le « noble guerrier, — Fils d'Aimeri de Narbonne, le fier, — Frère de Ber- « nart de Brebant le guerrier; — Si ceux-là te veulent aider et maintenir, « — Tu peux avoir pleine confiance en leur secours ». — « Vous avez rai- « son, par mon chef », dit l'enfant.— Alors il va au-devant de Guillaume, et tombe à ses pieds; — Mais le Comte se hâte de le relever... (*Couronnement Looys*, Bibl. Nat. fr. 774, vers 28-218.)

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, d'après le ms. 774, vers 165. Le manuscrit 1448 donne, comme nous l'avons dit, quelques détails sur cette mort de Charles.

un vœu qu'il avait fait quinze ans auparavant [1]. Et, à Rome, notre héros ne se montrait pas moins loyal ni moins grand qu'à Aix ou à Paris ; il rendait à l'*Apostole* autant de services qu'il en avait rendu au roi de France. Libérateur de la patrie, il devenait là-bas le libérateur de l'Église. Dans toute sa légende, il nous apparaît sous ce double aspect et le front ceint de cette double auréole !

## II.

Premier voyage de Guillaume à Rome. Sa lutte contre le géant Corsolt et le roi Galafre. Rome délivrée des Sarrasins.

Dans son pèlerinage de Rome, le comte Guillaume était accompagné de Guielin et de Bertrand. Si pacifiques d'ailleurs que fussent les intentions de ces pieux voyageurs, ils avaient néanmoins jugé prudent d'emporter leurs bonnes épées qu'ils cachaient sous leurs manteaux. Ils arrivèrent ainsi dans la ville sainte et y furent bien accueillis [2]. Cependant un songe lugubre avait mis Guillaume en garde, et il s'attendait à je ne sais quels événements sinistres [3]. En effet, voici venir deux messagers tout couverts de poussière : « Les Sarrasins ! les « Sarrasins » ! s'écrient-ils, éperdus de terreur. Puis, introduits en présence du Pape : « Les rois païens Ga- « lafre et Ténébré ont envahi l'Italie. Le bon roi Gaifier « de Pouille est allé à leur rencontre ; mais il a été fait « prisonnier avec sa femme, sa fille et trente mille chré- « tiens qui vont avoir la tête tranchée. Ils approchent, « ils sont aux portes de Rome [4] ». Le Pape était habitué à de telles nouvelles ; toutefois il juge celles-là plus graves que toutes les autres, et, jetant les yeux autour de lui, se demande quel défenseur Dieu et saint Pierre ont ménagé à leur Église. C'est alors seulement qu'on lui

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 252-274. — 2. *Ibid.*, vers 275-290. — 3. *Ibid.*, vers 291-301. — 4. *Ibid.*, vers 302-336.

parle de Guillaume, de ce pèlerin providentiel qui vient d'arriver à Rome. Aussitôt, on cherche le Comte, et on le trouve prosterné sur le marbre de la basilique, où il prie Dieu très-ardemment pour le fils de Charlemagne : « Pitié ! pitié » ! lui dit le Pape. « Trente mille chrétiens « vont périr, et vous seul les pouvez sauver ». Guillaume se relève, et réfléchit [1].

Bertrand, son neveu, était là. Il s'étonne de ce silence et de ces réflexions de son oncle : « Courons sus « aux païens », dit ce téméraire, « et tuons-les. *Or tost « as armes; n'avons que delaier.* » — « Mais », répond Guillaume, « je n'ai avec moi que quarante chevaliers, « et les Sarrasins sont cent mille [2] ». Bertrand ne comprend pas.

Quant au Pape, il juge à propos d'allécher l'illustre chevalier par les plus étonnantes, et, disons le mot, par les plus ignobles promesses : « Si tu défends Rome », lui dit-il, « je te permettrai de manger de la chair tous « les jours de ta vie, *et fame prendre tant come il t'iert « corage* ». Certes, il eût mieux valu pour Rome tomber cent fois aux mains des Sarrasins que d'entendre un Pape prononcer de telles paroles [3]. Par bonheur, l'*Apostole* de notre Chanson va bientôt se relever à nos yeux : il va se transformer en une sorte de saint Léon, vraiment digne d'arrêter un Attila. « Je veux », dit-il, « aller trouver l'Amiral païen, et lui offrir tous mes tré« sors, s'il consent à quitter ma terre. Oui, j'irai seul. « Et, s'il le faut, je sacrifierai tous les vases sacrés [4] ». Le Pape se trouve ici l'écho de tous les pontifes et de tous les conciles des premiers siècles : mille fois l'Église a sacrifié, a fait fondre les vases mêmes qui servaient aux saints Mystères pour racheter des captifs, pour

1. Le *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 327-350. — 2. *Ibid.*, vers 360-381. — 3. *Ibid.*, vers 382-425. — 4. *Ibid.*, vers 426-438.

sauver des hommes qui sont les vases vivants de l'Esprit saint. Notre vieux poëte ne savait certes pas si bien dire.

Le Pape, en effet, sort de Rome; et ce vaillant Apôtre entre, sans rien craindre, dans la tente du roi Galafre. Ses premières paroles sont empreintes d'une belle majesté : « Je suis », dit-il, « un messager de Dieu et de « saint Pierre ; c'est en leur nom que je parle. Plutôt « que de faire mourir tant de braves chevaliers, acceptez « tout mon or ». Galafre, chose surprenante, est un raisonneur ; il épilogue, ce barbare : « Sachez que je viens « ici revendiquer les droits de Romulus et de Julius Cé-« sar, mes ancêtres. Je veux détruire ces murailles et « faire couler le sang des prêtres ». Le Pape, alors, s'apprête à sortir dignement de cette tente maudite, et à rentrer, désolé, dans sa ville. Mais Galafre le retient : « Je vais », lui dit-il, « vous proposer un arrangement « qui empêchera l'effusion de tant de sang. Choisissez « un champion ; nous choisirons le nôtre ; si le chré-« tien est vainqueur, nous renoncerons à la conquête « de Rome. Mes deux fils me serviront d'otages ». Le Pape n'en demandait pas tant, et il retourna, tout joyeux, à son palais. Et, tout le long du chemin, il pensait à Guillaume [1]...

C'est Guillaume, en effet, qui va être chargé de soutenir ici le droit de la catholicité tout entière. Les destinées du monde chrétien sont remises entre les mains du fils d'Aimeri. De cette seule épée, de ce seul bras dépend en ce moment le sort de la Vérité qui ne pouvait d'ailleurs trouver un plus fier défenseur. La geste de Garin devient digne par là d'être mise à côté de celle du Roi ; elle grandit à vue d'œil et devient presque surnaturelle.

1. Le *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 439-551.

Quel champion les Sarrasins opposeront-ils à Guillaume Fièrebrace? Ils choisiront Corsolt. Ce Corsolt n'est pas seulement un géant et un monstre ; c'est une sorte d'athée et de blasphémateur tout à fait satanique; c'est un possédé, enfin, qui est appelé à lutter contre un croyant, j'allais dire contre un saint. Cet être noir et laid, aux paupières rouges, au visage hideux, dont les yeux sont séparés par un demi-pied de chair velue, dont les épaules sont larges d'une toise, ce monstre a les accès d'un démoniaque : « Ne parlez pas de Dieu « devant moi » ! s'écrie-t-il. « Il a foudroyé mon père; « puis, quand il eût fini de le brûler, il est remonté là-« haut, dans son ciel où je ne puis l'atteindre. Mais je « prends plaisir à me venger ici-bas sur tous ceux qui « croient en lui. J'exècre les baptisés, et j'en ai déjà « massacré trente mille. J'écorcherai les clercs, je ferai « griller le pape sur des charbons ardents; je renverse-« rai, je détruirai, je tuerai tout. Entre Dieu et moi, « c'est une guerre immortelle. Il a le ciel, c'est bien; « mais la terre est à moi [1] »! Tel est le forcené avec lequel Guillaume va se mesurer; et cette lutte, en réalité, ne sera que celle d'un ange contre un démon et du ciel contre l'enfer.

Guillaume ne craint rien. C'est en vain qu'on lui donne mille détails horribles sur la laideur et la force du géant : « Quand il aurait dix toises de haut », répond-il placidement, « je lutterais avec ce misérable. Dieu n'est-« il pas avec moi [2] »? Pour le protéger plus sûrement, on promène alors sur tout le corps de notre héros le bras de saint Pierre, relique inestimable, et qui doit, par son seul contact, rendre invulnérable le champion de la chrétienté. Mais, par malheur, la précieuse relique ne

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 515-536. — 2. *Ibid.*, vers 552-588.

toucha point toutes les parties de son visage, et Guillaume dut bientôt en faire la triste expérience [1]. C'est ainsi que Thétis, en plongeant Achille dans le Styx, n'avait point trempé le talon de son fils dans l'eau préservatrice. Les deux légendes se ressemblent étrangement : elles sont, du reste, aussi profondément épiques l'une que l'autre.

Bientôt, le représentant du paganisme et celui de la chrétienté sont en presence et, superbes, se défient. Le païen est monté sur un cheval merveilleux, Alion ; le Français lève au ciel des yeux pleins d'espérance et adresse à Dieu une des plus ferventes et des plus longues prières que l'on rencontre dans nos Chansons de geste [2]. Nous sommes vraiment au cœur de notre épopée. Avant de se jeter l'un sur l'autre, les deux adversaires s'adressent encore de belles harangues, toutes pleines d'injures [3]. Toutefois ces outrages n'atteignent pas les personnes des combattants, mais leurs religions. « Lequel « triomphera de Mahomet ou de Jésus »? Toute la question est là, et, en vérité, il n'est pas de plus grande question. La lutte commence [4] : celles de Roland contre Ferragus et d'Olivier contre Fierabras n'ont pas aussi vivement fixé notre attention, ne nous ont pas jeté dans une situation aussi haletante.

Guillaume, plein de rage, se précipite sur le géant et, sans trop savoir ce qu'il fait, lui porte successivement trois coups terribles [5]. Corsolt, dès ce premier assaut, est mortellement blessé. Mais le monstre, pour avoir perdu de ses forces, n'en demeure guère moins redoutable. Guillaume attend, non sans quelque crainte, le choc du païen, et, plus pieux que jamais, fait monter au ciel

1. *Le Couronnement Looys,* édit. Jonckbloet, vers 589-608. — 2. *Ibid.*, vers 609-787. — 3. *Ibid.*, vers 788-892. — 4. *Ibid.*, vers 893-903. — 5. *Ibid.*, vers 904-944.

une nouvelle prière où il prend le temps de résumer une seconde fois toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est alors que Corsolt lui porte ce coup si célèbre dans notre épopée nationale, et qui mérita à notre héros son nom de Guillaume au Court Nez. *Il fiert Guillaume — Et de son nés abat le someron.* Et notre poëte ajoute, avec quelque naïveté : *Maint reprovier en ot puis li frans hons.* Or, c'était précisément cette partie de son visage qui n'avait pas été touchée par le bras de saint Pierre; c'était la seule qui ne fût pas invulnérable [1].

Du haut de leurs murailles, les Romains suivaient avec angoisse cette lutte à laquelle étaient attachées les destinées de leur ville ; le Pape était au premier rang. Lorsqu'il aperçut Guillaume chancelant, blessé, le visage inondé de sang ; lorsqu'il vit que le champion de l'Église avait perdu son bon cheval et était forcé de combattre à pied contre un si puissant ennemi, l'*Apostole* fut saisi d'une profonde douleur : « Saint Pierre ! « saint Pierre » ! s'écria-t-il, « que fais-tu dans le ciel [2] » ? Les chrétiens commençaient à désespérer.

Mais ils avaient tort de témoigner une telle impatience, ou, pour mieux dire, une telle incrédulité. Quelques minutes après, Guillaume leur apparaissait radieux, vainqueur, tenant à la main la tête énorme de Corsolt. Et il disait avec une fierté railleuse : « J'ai bien « vengé mon nez [3] ». Le Pape, presque aussi joyeux que le Comte, se hâta et ouvrit ses bras au triomphateur... Tomber dans les bras d'un Pape, cela vaut bien le triomphe antique.

« Êtes-vous *entier* » ? dit le Pontife. — « J'ai le nez « un peu entamé », répond Guillaume, « et ne sais

1. *Le couronnement Looys,* édit. Jonckbloet, vers 945-1052. — 2. *Ibid.,* vers 1053-1058. — 3. *Ibid.,* vers 1059-1141.

« trop comment on me l'allongera. Ce qu'il y a de « certain, c'est que tous les Français me vont désor- « mais surnommer Guillaume au Court Nez [1] ». Ainsi se mêlent, dans cette épopée primitive, le gros rire sans atticisme et les vraies larmes sorties du cœur.

Une fois Corsolt vaincu, il restait encore à battre toute l'armée païenne ; mais déjà une terreur panique s'était emparée des soldats de Galafre. Ils s'enfuyaient éperdûment. Guillaume se jette à leur poursuite, les atteint, les renverse, les massacre. Sous sa terrible épée, il tient le roi Galafre lui-même, qui va mourir et pousse d'affreux cris : « Je vous rendrai mes trente « mille prisonniers », dit le Sarrasin, « je vous rendrai « le roi Gaifier ». Puis, tout suppliant : « Je me ferai « baptiser [2] ». Le vainqueur alors retire son épée et envoie le vaincu au baptistère [3]. Pendant ce temps, les païens s'embarquaient ; et, furieux de leur défaite, ivres de rage, se voyant forcés de délivrer les captifs chrétiens, se donnaient l'âpre joie de battre ces misérables désarmés, et de les rendre à Guillaume rouges de leur sang, dépouillés et nus. Guillaume pleura de grosses larmes à la vue de ces chrétiens déshonorés ; et le Pape, non moins ému, fit jeter des manteaux sur leurs épaules tremblantes, leur distribua de l'or, et dit devant eux cette grande parole : « *A hennor fere doit chascuns estre larges* [4] ». Quant à Gaifier, il ne savait plus comment témoigner sa reconnaissance à son libérateur : « J'ai une fille qui est la plus belle du monde », disait-il au fils d'Aimeri. « Épousez-la et prenez la moitié de « mon royaume ». Guillaume regarda la jeune fille, et, la trouvant belle, consentit à la prendre pour femme [5].

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 1142-1156. — 2. *Ibid.*, vers 1157-1270. — 3. *Ibid.*, vers 1271-1281. — 4. *Ibid.*, vers 1282-1341. — 5. *Ibid.*, vers 1342-1371.

Alors on fit dans la ville sainte les plus magnifiques, les plus joyeux préparatifs pour le mariage de celui qui venait de sauver Rome et la chrétienté. Vers l'église tapissée de feuillages et de fleurs, Guillaume s'avança, avec la fille de Gaifier, qui était toute resplendissante de jeunesse et de grâce. L'*Apostole* les attendait à l'autel, « tot revestu por la messe chanter ». Et le comte d'Orange prit un anneau et le tendit à sa fiancée [1], quand tout à coup...

Ici nous rencontrons un véritable coup de théâtre, comme on n'en pourrait noter que fort peu dans toute la suite de nos épopées nationales.

Au moment même où Guillaume tendait l'anneau nuptial à la fille du roi Gaifier, au moment où le sacrement allait descendre sur lui, un bruit se fit dans la basilique. Deux messagers venaient d'y entrer, d'un pas rapide. « Nous voulons parler à Guillaume », disaient-ils. Le Comte était en habits de fête, au pied du grand autel. Ils arrivent devant lui : « Charlemagne est « mort, et son fils Louis court les plus grands dan« gers. Si vous ne venez à son aide, il est perdu ». Le Comte aussitôt jeta les yeux sur le Pape : l'anneau tremblait encore dans sa main. « Il vous faut partir », dit l'*Apostole*, « et secourir le fils de Charles ». Alors, prenant une décision héroïque et la prenant en un instant, disant adieu à toute cette joie qui l'attendait, au sourire de cette jeune femme, au repos, à la richesse, à la possession d'un vaste royaume, et n'ayant en tête qu'une seule idée : « Le fils de mon seigneur a « besoin de moi », Guillaume se tourna vers la fille de Gaifier et, le cœur navré, lui demanda chastement son congé. « Guillaume bese la dame o le vis cler. —

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 137[illegible]-1382.

II PART. LIVR. II. CHAP. XIV.

Et ele lui ; ne cesse de plorer. — Par tel covent einssi sont dessevré ; — Puis ne se virent en trestot lor aé [1]. » Ces quatre vers sont d'une simplicité presque sublime, et tout cet épisode est digne des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

C'est ainsi que Guillaume quitta cette Rome où il ne devait point tarder à revenir ; c'est ainsi qu'il alla en France se faire le libérateur de son pays, après avoir été à Rome le libérateur de l'Église. Dans tout ce poëme que nous analysons, notre héros ne cesse d'aller de Paris à Rome et de Rome à Paris, et rien n'est plus beau que ce va-et-vient ; rien ne met dans une plus belle lumière cette geste de Garin qui décidément prend la première place après celle du Roi...

En réalité, Guillaume va tout-à-l'heure arriver au sommet de sa gloire.

## III.

De retour en France, Guillaume apaise une révolte de tous les grands vassaux, et en particulier des Normands, contre le fils de Charlemagne.

En France, les traîtres, les rebelles triomphent. Ils ont saisi le pauvre petit roi Louis et l'ont jeté dans une prison de la fameuse abbaye Saint-Martin de Tours. En sortira-t-il jamais ? Un nouvel empereur va monter sur ce trône audacieusement usurpé : ce sera le fils de Richard de Rouen. Toujours habiles, ces Normands ! Mais le vengeur approche.

Déjà Guillaume est en Brie, où il apprend d'un pèlerin l'emprisonnement du fils de Charlemagne [2]. Vite il marche sur Tours, réunit autour de lui jusqu'à douze cents chevaliers, voit grossir sa petite troupe, ne désespère pas de la victoire, hâte le pas et arrive tout haletant

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 1383-1435. — 2. *Ibid.*, vers 1436-1474.

aux portes de la ville de Saint-Martin. Sur son chemin, il crie à haute voix : « Malheur à celui qui prétendrait « être roi de France. Je lui mettrais une étrange cou- « ronne sur la tête en lui faisant descendre sa cervelle « jusqu'aux pieds [1] ». Par bonheur le baron qui garde l'entrée de Tours est un noble cœur qui déteste les traîtres ; mais il ne reconnaît pas tout d'abord les chevaliers de Guillaume : « Ah » ! dit-il, « pourquoi le « lignage d'Aimeri n'est-il point ici? Quant à vous, je « vous défends d'entrer ». — « Si tu savais qui je suis », lui répond doucement notre héros, « tu m'ouvrirais « cette porte sur-le-champ ». — « Quel est votre nom » ? — « Je m'appelle Guillaume de Narbonne ». Ils entrent [2].

Un grand pas vient d'être fait ; Guillaume est dans la place. Il s'agenouille sur le marbre du moutier, et réclame le secours de Dieu pour son pauvre et faible protégé, pour le roi Louis [3]. Puis il se relève et se change soudain en un impitoyable justicier que rien ne pourra plus attendrir. Les quatre-vingts moines de Saint-Martin se sont rangés au parti des traîtres, ils ont conspiré contre leur seigneur légitime : il importe qu'ils soient punis, et punis avant tous les autres. « Les « moines ne sont-ils pas faits pour lire en leurs psau- « tiers » ? demande le fils d'Aimeri à ses chevaliers. — « Oui, certes », répondent-ils. — « Et s'ils s'occupent « à ourdir des trahisons, que méritent-ils » ? — « La « corde ». — « C'est bien ». Guillaume n'en demande pas plus long, et va droit jusqu'au *chancel.* Il y trouve assemblés des évêques, des abbés, des religieux qui, tous, appartenaient au parti de Richard. Il se garderait bien *por le pechié* de les frapper avec des armes, avec du fer, mais il les bat tous à formidables coups

1. *Le Couronnement Looys,* édit. Jonckbloet, vers 1476-1503. — 2. *Ibid.,* vers 1505-1665. — 3. *Ibid.,* vers 1666-1672.

de poing et de pied; ses barons l'imitent joyeusement, et mettent ces misérables à la porte de leur monastère en les envoyant aux diables[1]. Louis était là, spectateur tremblant de cette terrible scène. Il s'était traîné aux genoux de son libérateur, et lui avait très-humblement baisé les pieds. Même le Comte avait dû le relever et lui donner une leçon de dignité. Mais justice n'était pas faite encore...

Le fils de Richard, celui dont on voulait faire un roi, s'appelait Acelin : Guillaume le somme fièrement de venir défendre avec lui l'empereur Louis, « qui est leur vrai seigneur ». Mais Acelin ne répond à cette sommation que par le plus insolent de tous les défis. Le défenseur de la justice, à cette réponse, pense devenir fou de colère, et, sur-le-champ, va trouver ce vantard, ce félon... qui n'ose pas soutenir le choc des Français et bat en retraite. Mais Guillaume est sur les traces de ce lâche : il ne le perd pas de vue, il le poursuit, il l'atteint. Emploiera-t-il l'épée, arme si noble, pour en finir avec le traître? Non, un pieu sera assez bon, et le comte passe cette arme roturière à travers la tête d'Acelin[2] : « Montjoie! Montjoie! Louis « est vengé »!

Reste Richard.

Guillaume, sans prendre une heure pour se reposer, court à ce chef de la conspiration et le cherche partout avec rage : « Il est à l'église », lui dit-on. Guillaume va à l'église. A cause de la majesté du lieu, il ne veut pas répandre sur le pavé sacré le sang vil de ce traître; mais sa conscience ne sera nullement alarmée, s'il se contente de l'assommer à coups de poing. Il l'aperçoit, adossé contre l'autel, marche sur lui, lève le poing, puis

1. *Le Couronnement Looys,* édit. Jonckbloet, vers 1673-1763. — 2. *Ibid.*, vers 1764-1931.

l'abaisse lourdement sur le cou du malheureux qui tombe sans connaissance. Alors, il lui coupe les cheveux, lui déchire ses braies, et brutalement l'assied nu à nu sur le marbre : « Voici », dit-il, « comme on traite les fé-« lons ». Richard n'était pas mort ; il se hâte de faire la paix avec son terrible ennemi : « Je vous pardonne la « mort de mon fils », dit-il en tremblant. Et ils s'embrassèrent [1].

Mais, à mesure que notre héros triomphait d'un obstacle, vingt autres surgissaient devant lui. Le pays était tout couvert de révoltés. Autant de conspirateurs que de puissants barons. Guillaume se mit, en quelque sorte, à faire son tour de France, terrassant partout l'injustice et la félonie, rétablissant partout l'autorité du vrai roi. Le seul Poitou, pépinière de traîtres, l'occupa pendant trois ans. Il combattait tous les jours, même le jour de Noël, même le jour de Pâques ; pas de trêve [2]. Ensuite, il alla dans Bordeaux triompher du roi Amaronde [3], et, dans le pays de Pierrelatte, vaincre le roi Dagobert de Carthage [4]. A Saint-Gilles, il soumit Julien qui avait soulevé cette contrée contre le fils de Charles [5]. A la tête de deux cents chevaliers, il côtoya le littoral de la Bretagne jusqu'au mont Saint-Michel, et entra dans la Normandie par le Cotentin. On le vit à Rouen, à Lyon, à Orléans [6] ; on le vit partout où Louis n'était pas publiquement salué comme l'empereur de France et le *droit* héritier de Charlemagne. Il ressemblait à Hercule, il délivrait la terre de tous les monstres qui l'infestaient. Il était le grand et souverain justicier.

Cependant la réconciliation de Richard avec Guillaume n'avait été, de la part du Normand, qu'une tra-

1. *Le Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 1932-1966. — 2. *Ibid.*, vers 1967-2011. — 3. *Ibid.*, vers 2012-2016. — 4. *Ibid.*, vers 2017-2021. — 5. *Ibid.*, vers 2022-2032. — 6. *Ibid.*, vers 2033 et suiv.

hison de plus et une fourberie nouvelle. Un jour ce vieux rebelle se jeta sur le fils d'Aimeri, qu'il avait odieusement surpris dans une embuscade ignoble [1]. Quinze misérables essayèrent de tuer à coups de couteaux le libérateur de la chrétienté et de la France. Mais le couteau ne leur réussit pas mieux que la lance : ils furent mis en fuite, et Richard tomba aux mains de Guillaume [2].

Alors le défenseur du roi Louis promena lentement son regard sur toutes les parties de la France. Et il vit qu'elles étaient toutes heureusement pacifiées, qu'aucun traître n'y levait plus la tête, et que vers le trône de Louis montait l'hommage d'une obéissance universelle : « Ah »! se dit Guillaume, « je vais donc enfin me re- « poser un peu »!

## IV.

Seconde expédition de Guillaume à Rome ; sa lutte contre Gui d'Allemagne ; son retour en France. Ingratitude de Louis.

Les Sarrasins ont été éloignés de Rome et de l'Empire ; c'est bien. La rébellion des grands vassaux a été énergiquement comprimée ; c'est mieux encore. Mais il reste à l'Église romaine et à la France une ennemie redoutable : l'Allemagne. Tu n'as pas droit au repos, comte Guillaume, car ta mission n'est pas encore toute remplie....

A Rome, les plus graves événements se précipitent. Le Pape est mort ; le roi Gaifier vient de mourir aussi ; sa fille est demandée en mariage par les plus puissants chevaliers ; mais elle les repousse, et se garde toute à Guillaume. Et, un jour, la ville de saint Pierre est soudain envahie par une immense armée. Seraient-ce en-

1. *Le Couronnement Looys,* éd. Jonckbloet, vers 2044-2132. — 2. *Ibid.*, vers 2133-2204.

core les Sarrasins? Non, c'est Gui d'Allemagne qui s'est jeté sur Rome comme sur une proie, et qui prétend en rester toujours le maître [1]. Un cri s'élève vers Guillaume : n'est-il pas le champion de l'Église? n'est-il pas né pour être partout le soutien de la justice et le défenseur des droits de Dieu? « J'irai », dit-il. Et il va trouver sur-le-champ l'empereur Louis qui, à la seule annonce de la guerre où l'on veut l'entraîner, se met grotesquement à fondre en larmes : « *Hé! povres rois* « *lasches et assotez* », dit le Comte, haussant les épaules [2]. Il injurie le fils dégénéré de Charles; il le couvre de honte; puis, il le prend par la main et le force brusquement d'aller à Rome à la tête de cinquante mille pauvres chevaliers et sergents [3]. A peine arrivés, ils tombent dans les rangs de l'armée allemande, et le premier combat s'engage au milieu d'un brouillard épais. Ces ténèbres cachent heureusement à l'armée française la pusillanimité et la fuite de son roi : Louis, en effet, est descendu de cheval et erre misérablement sur le champ de bataille, appelant comme un enfant Guillaume à son secours. Le fils d'Aimeri, par bonheur, ne perd pas la tête, et excite le courage des Français. Grâce à lui, ils sont vainqueurs [4].

Gui fait alors appel au jugement de Dieu, et provoque le roi de France à un combat singulier dont Rome sera l'enjeu [5]. Louis se met à geindre, à sangloter : *tendrement plore desous les piax de martre*. Or Guillaume entrait en ce moment tout armé dans la tente impériale, et il aperçoit cet enfant qui pleure : « Dites « à Gui que c'est moi qui me battrai avec lui; moi, Guil- « laume »! C'est en vain que son neveu Bertrand lui

1. Le *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 2210-2235. — 2. *Ibid.*, vers 2236-2259. — 3. *Ibid.*, vers 2260-2294. — 4. *Ibid.*, vers 2295-2349. — 5. *Ibid.*, vers 2350-2497.

dispute l'honneur de ce duel auquel semble lié de nouveau le sort de toute la chrétienté : Guillaume n'entend pas que l'on touche à sa gloire, et s'apprête à la grande lutte avec la fierté d'un lion [1].

Le lendemain, après les péripéties d'un combat qui ressemble trop à celui dont Corsolt a été la victime, notre héros avait la joie de triompher de Gui, et devant ce cadavre encore chaud, criait : « Montjoie » ! à pleins poumons [2]. Puis, au milieu de la joie, de l'enthousiasme, de l'ivresse des Romains, ce vainqueur, qui n'oubliait jamais son seigneur et son roi, associait Louis à son triomphe et le faisait solennellement couronner empereur [3].

A son retour en France, une nouvelle révolte attendait le fils de Charlemagne. Les Français se soulevaient de toutes parts, brûlaient les villes, ravageaient les campagnes : « N'entreprenez plus de défendre ce triste « roi », disait Bertrand à son oncle Guillaume. — « Non « pas », répondit notre héros. « Je veux, je veux user « toute ma jeunesse à son service ». Et, en un an, il dompta cette nouvelle rébellion. C'est alors seulement qu'il consentit à donner sa sœur Blanchefleur à ce faible empereur qu'il avait tant de fois sauvé, et qui lui devait tout [4].

Tel est le dénouement de notre poëme. Il finit sur le tableau de cet accord. Rome et l'Église respirent en paix, le grand Empire obéit placidement au fils du grand Empereur, et l'auteur de toute cette félicité, c'est Guillaume. Mais tant de bonheur, hélas ! ne sera pas de longue durée. Déjà les Sarrasins s'agitent et deviennent menaçants au midi de la France. Puis, chose plus difficile à croire, le roi Louis perd de plus en plus le

1. Le *Couronnement Looys*, édit. Jonckbloet, vers 2408-2495. — 2. *Ibid.*, vers 2497-2600. — 3. *Ibid.*, vers 2601-2632. — 4. *Ibid.*, vers 2633-2679.

souvenir des services que lui a rendus le fils d'Aimeri; il en vient presque à s'imaginer qu'il se doit l'empire à lui-même. Après nous avoir étonnés par sa poltronnerie, il va bientôt nous scandaliser par son ingratitude...

Guillaume n'en demeure pas moins le héros de toute la France et de toute la chrétienté, dont il vient d'être plusieurs fois l'incontestable et glorieux libérateur. Et c'est lui qui est le véritable successeur de Charlemagne.

---

# CHAPITRE XV.

## GUILLAUME AU MIDI DE LA FRANCE ; IL PREND NIMES.

### (Le Charroi de Nîmes [1].)

Analyse du *Charroi de Nîmes.*

Le mois de mai est de retour ; les prés sont verts, les bois sont beaux. Guillaume revient de la chasse. Il

[1] **NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA CHANSON DU** *CHARROI DE NIMES.* I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Charroi de Nîmes* est un poëme qui, *dans sa rédaction actuelle,* ne paraît pas remonter plus haut que la seconde moitié du douzième siècle. D'après le début du manuscrit de Boulogne : « *Plusor vus ont de Guillaume canté — De Renouart et de sa grant fierté; — Mais orendroit en ont il oublié — De ses enfances,* etc. », il paraît probable que le *Charroi* n'a été rédigé qu'un certain temps après *Aliscans.* — 2° AUTEUR. Cette Chanson est anonyme. Nous avons relevé plus haut l'erreur de M. Jonckbloet qui, s'appuyant sur ces deux vers du manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 24369 : *Et dit Geraumes, or est droit c'on avise — Com faitement la cité soit conquise,* s'est laissé aller à écrire : « Ce passage est extrêmement curieux : il nous apprend probablement le nom du jongleur du quatorzième siècle, Geraume, qui arrangea le texte de ce manuscrit » (*Guillaume d'Orange*, II, 204). Or Geraume est tout simplement le nom de ce chevalier, nommé Garnier par d'autres manuscrits, qui donna à Guillaume le conseil de prendre la ville par le stratagème des tonneaux. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit 774, le *Charroi de Nîmes* renferme 1330 vers, mais il faut y signaler une lacune d'un feuillet (160 vers). Dans le manuscrit 1448, le *Charroi* contient 1475 vers; dans le manuscrit 368, 1220 vers (mais un feuillet de 270 vers manque au début) ; dans le manuscrit 1449, 1490 vers ; et dans le manuscrit 24369 (anc. 23 La Vallière) 1510 vers (mais 70 vers font défaut au commencement). Ces vers du *Charroi* sont des décassyllabes assonancés : les tirades n'y sont pas munies du petit vers final. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous reste huit manuscrits du *Charroi de Nîmes : a.* Bibl. Nat. fr. 1448 (du f° 91 v° au f° 99 v°), treizième siècle. — *b.* Manuscrit du British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI (du f° 112 v° au f° 118 r°), quatorzième siècle. — *c.* Bibl. Nat. fr. 774 (du f° 33 v° au f° 41 v°), treizième siècle. — *d.* Manuscrit de Boulogne (du f° 38 r° au f° 47 v°), treizième siècle. — *e.* Bibl. Nat. fr. 1449 (du f° 38 v° au f° 47 v°), treizième siècle. — *f.* Bibl. Nat. fr. 24369, anc. 23 La Vallière (du f° 91 r° au f° 99 v°),

est accompagné de quarante fils de princes ou de ducs, escorte vraiment royale. Les meutes de chiens font

quatorzième siècle. — *g*. Bibl. Nat. fr. 368 (du fº 163 rº au fº 166 vº), quatorzième siècle. — *h*. Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). = Ces manuscrits se divisent en deux familles. Dans la première, on ne peut classer que le manuscrit 1448 (anc. 7535); à la seconde appartiennent les autres manuscrits, ou, tout au moins, ceux de France. = Dans le manuscrit 1448, le *Charroi de Nîmes* est intimement soudé avec le singulier abrégé du *Couronnement Looys* dont nous avons précédemment parlé. Le début du *Charroi*, dans ce même texte, offre avec le début de tous les autres manuscrits des différences assez considérables et qu'il convient de relever. Elles se montrent surtout dans cette longue énumération de ses services passés que fait Guillaume devant l'Empereur tremblant.

*Dans le ms. 1448,*

Guillaume se vante : 1° *d'avoir conquis à l'Empereur Saint-Gille,* « Toute Valterre, Toscane et Romenie »... (fº 91 rº).

2° D'avoir vaincu Raimbaud de Frise (Ibid.).

3° D'avoir combattu à Aspremont les rois Corsaut, Giboé et Erafle. C'est ce dernier, dit-il, *qui lui a coupé le nez* (Ibid.).

4° *D'avoir livré une grande bataille* sur la Gironde aux Basques, aux Païens et *à ceux de Pierrelarge ; de s'être emparé de Dagobert* « qui estoit de Beaucaire » (fº 92 rº). Le trouvère a répété deux fois cet épisode sous une forme un peu différente. Dans la seconde laisse, notre héros se vante d'avoir en outre tué les onze fils de Borel.

5° *D'avoir fait couronner le petit Louis* malgré la résistance et les railleries des Français, et d'avoir presque assommé un archevêque « qui dut faire lou signacle — [Et] s'entarga qu'il n'en volt mie faire » (fº 92 rº. Il n'est aucunement question d'Hernaut d'Orléans).

6° *D'avoir tué, en présence du Roi, le* « *Normand orgueilleux* » *qui était venu le défier ; et d'avoir fait prisonnier le vieux Richard le Roux, père du Normand* (fº 92 rº).

7° D'avoir engagé de nouveau un grand combat « devers la mer salée » (le poëte ne dit rien de plus précis), et d'avoir livré au Roi un incomparable butin (fº 92 rº).

*Dans les autres manuscrits,*

Guillaume énumère aussi tous ses services : 1° *Il a combattu les païens sous les murs de Rome et a eu le nez coupé* par le géant Corsolt (vers 134-153 de l'éd. de Jonckbloet).

2° *Il a livré bataille contre Dagobert à Pierrelatte, et l'a fait prisonnier* (154-162).

3° *Il a couronné Louis,* et assommé le traître Hernaut (163-182).

4° *Il a tué « l'orgueilleux Normand » qui avait défié l'Empereur, et s'est emparé plus tard de Richard le Vieux* (183-203).

5° Il a fait à Rome une seconde expédition contre Gui d'Allemagne (204-213).

6° Il y a fait (?) une troisième et dernière expédition, contre Othon (??). C'est *là qu'il a sauvé de la mort le fils de Charlemagne surpris par les Romains* et qu'il a définitivement conquis Rome à l'Empereur (201-252).

8° *D'avoir été à Rome avec Louis, d'avoir fait le guet près de la tente de l'Empereur et de lui avoir sauvé la vie, alors que les Romains avaient envahi le camp impérial et que l'Empereur lui-même fuyait piteusement devant eux.....* (fº 92 vº).

De la comparaison des deux textes que nous venons d'analyser, on peut tirer les conclusions suivantes : *a*. Le texte du manuscrit 1448 ne parle pas de l'expédition de Gui d'Allemagne, et attribue au roi Érofle ce que les autres manuscrits mettent sur le compte du géant Corsolt : c'est qu'en effet, dans son abrégé du *Couronnement Looys,* l'auteur de cette version n'avait raconté ni l'un ni l'autre de ces deux épisodes. — *b*. Le texte du manuscrit 1448 se tait sur Hernaut d'Orléans, et le remplace fort maladroitement par un archevêque qui est à moitié assommé par Guillaume. Et cependant,

grand bruit autour des chasseurs, les faucons demeurent immobiles sur le ponig au poing, les bacheliers sont

quelques couplets plus haut, dans l'abrégé du *Couronnement Looys*, la trahison d'Hernaut avait été racontée tout au long par le remanieur. — *c.* Non-seulement le texte du *Charroi* dans le manuscrit 1448 est en désaccord avec la version complète du *Couronnement;* non-seulement il offre des lacunes et des erreurs regrettables, mais il est en général peu précis et reste dans le vague. Qu'est-ce, par exemple, que ce grand « combat devers la mer salée », etc.? On sent dans tout ce texte l'embarras d'un copiste qui a jugé bon de passer les trois dernières parties du *Couronnement,* et qui essaye de modifier le début du *Charroi* de manière à le rendre intelligible à tous ceux qui ne connaissent pas la Chanson précédente dans toute son intégrité. — *d.* En résumé, le manuscrit 1448 ne mérite pas, suivant nous, la confiance que le manuscrit 774 et ses congénères doivent inspirer. Le seul trait légendaire qu'il pourrait fournir, ce serait peut-être cette guerre prétendue de notre Guillaume contre Raimbaut de Frise ; mais encore la chose est-elle douteuse. — Édition imprimée. Le *Charroi de Nîmes,* dont Catel avait donné quelques extraits dans son *Histoire des Comtes de Tolose* (1623, p. 51), a été publié en 1854 par M. Jonckbloet (*Guillaume d'Orange,* I, pp. 73-111), qui, en 1867, en a donné en français moderne une traduction complète (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nez,* pp. 133-165). Nous regrettons que, dans cette traduction, M. Jonckbloet ait jugé bon de supprimer toutes les répétitions épiques, — ce qui enlève toute couleur à son interprétation, — et de passer un certain nombre de vers qui sont ceux en général dont l'intelligence est le plus difficile. — 6° Travaux dont ce poëme a été l'objet, *a.* Nous avons nommé Catel. Dans son *Histoire des Comtes de Tolose* (p. 50), il cite le *Charroi* sans ce malheureux dédain qui était propre à son temps. — *b.* En 1750, dans sa belle *Histoire de Nismes* (I, p. 110), Ménard emprunte à Catel la connaissance de notre Chanson, et dit, avec beaucoup de bon sens : « Certains Romans faits à l'occasion des exploits militaires de Guillaume au Court Nez, l'un desquels est intitulé le *Charroi de Nismes*, ont avancé que les Infidèles s'emparèrent des villes de Nismes et d'Orange. Ils ajoutent que Guillaume reprit la ville de Nismes sur les Sarrasins par un stratagème qui paroît avoir été imaginé d'après celui du cheval de Troyes. Cette circonstance n'a pas plus de fondement que le fait principal ». — *c.* M. P. Paris, dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (1852, pp. 488-495), a analysé le *Charroi* et cherché le premier dans un fragment de Justin la source du stratagème employé par Guillaume. — *d.* En 1854, M. Jonckbloet, au tome II de son *Guillaume d'Orange* (pp. 63-79), s'est particulièrement attaché à étudier la légende qui sert de dénouement à notre Chanson, et a rapproché avec raison, du fragment de Justin, un passage de la *Vie de saint Meinwerc,* évêque de Paderborn (Voy. plus haut, pp. 86-87). — *e.* M. Dozy (*Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, 2e éd., 1860, *Appendices* du t. II, p. xcvi) a cherché à établir l'origine normande du *Charroi.* Nous avons plus haut (p. 81) essayé de réfuter son système. — *f. g.* Ludwig Clarus (*Herzog Wilhem von Aquitanien,* pp. 216-220) a donné, en 1865, un résumé de cette même Chanson que M. Jonckbloet, deux ans après, a traduite « en langage moderne ». — *h.* En 1877, M. Paul Meyer a donné, dans son *Recueil d'anciens textes* (2e partie, pp. 237 et ss.) un texte critique des 421 premiers vers du *Charroi.* — *i.* En 1879, M. Gisaide a paraphrasé le magnifique début de la vieille chanson en une pièce fort colorée, intitulée : *la Colère du Baron* (Voy. le *Parnasse* du 15 mai

en joie. Quant à Guillaume, il est satisfait de sa journée : il a tué deux cerfs !

1879). — 7° Version en prose. Le *Charroi de Nîmes* est un des éléments de la grande compilation en prose du manuscrit français 1497 de la Bibliothèque Nationale (fos 165 vo-168 ro). — 8° Diffusion a l'étranger. *a*. Il est certain que Wolfram d'Eschenbach connaissait notre vieux poëme : il y fait dans son *Wilhehalm* une allusion évidente : « Je fus marchand », dit le héros du poëme allemand, « et j'ai pris Nîmes avec des charrettes », etc. — *b*. Le compilateur des *Nerbonesi* a raconté le *Charroi de Nîmes* (Liv. IV, cap. iv, édit. d'Isola, t. I, p. 377 ; voy. à la p. suiv.) et c'est peut-être la partie de toute son œuvre où il a reproduit le plus fidèlement un original français. — 9° Valeur littéraire. Le *Charroi de Nîmes* pourrait passer pour le type des Chansons de geste de la bonne époque. Depuis son premier jusqu'à son dernier vers, elle est sincèrement primitive. Le début du poëme est un des plus beaux fragments de l'Épopée française. Ce fier et indomptable Guillaume qui accable de reproches l'Empereur tremblant; puis, qui, plein d'un beau sentiment de la justice, refuse tour à tour les fiefs que Louis voulait enlever pour lui à des enfants sans défense ; cet abaissement du fils de Charlemagne qui propose à son rude vassal la moitié de son royaume; ce désintéressement du fils d'Aimeri qui repousse un tel présent et ne veut accepter que des terres appartenant encore aux Sarrasins : tous ces traits sont vraiment épiques. Ils seraient comparables aux plus beaux traits d'Homère, si la langue et le style de la Chanson française étaient à la hauteur des sentiments qui y sont exprimés. La fin du *Charroi*, d'ailleurs, n'est peut-être pas moins remarquable que son début. Il y domine un ton héroï-comique du plus grand naturel et tout-à-fait conforme aux lois de la poésie primitive : rien n'est mieux comparable au cheval de bois qui prit Troie que les tonneaux auxquels les Sarrasins de Nîmes durent leur perte... Nous espérons pouvoir publier prochainement la traduction complète du *Charroi* : le fragment de 400 vers que nous reproduisons ci-dessous donnera, en attendant, une idée suffisante de cette belle et antique Chanson.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. On ne peut scientifiquement établir que les propositions suivantes : *a. La ville de Nîmes est réellement tombée aux mains des Sarrasins. Alsamah, gouverneur d'Espagne pour Omar II, s'en empara vers la fin de l'an 719. — b. Elle fut reprise en 721 par Eudes, duc d'Aquitaine. — c. Ambissa, successeur d'Alsamah, la reprit en 724; les habitants se rendirent à lui sans combattre. — d. Enfin, après avoir vu en 737 leur ville saccagée et leurs murs abattus par Charles Martel, les Nîmois finirent, en 752, par chasser définitivement les païens de tout leur pays et se donnèrent à Pépin* (Voy. les sources indiquées par Ménard, *Histoire de Nîmes*, I, pp. 100, 102, 103, 110 : D. Vaissete, *Histoire générale du Languedoc*, I, pp. 390 et 687 ; Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 16 et suiv.). — *e. Il n'y a aucun élément historique dans le récit du stratagème employé par Guillaume pour pénétrer dans Nîmes. — f. C'est à tort, comme nous l'avons fait voir* (1re édit., pp. 86, 87), *que MM. Paulin Paris et Jonckbloet ont vu l'origine de ce stratagème dans un trait obscur de l'histoire de Marseille, raconté par Justin d'après Trogue Pompée et Dioclès de Péparèthe* (Historiæ, lib. XLIII, cap. iv). — *g. C'est également sans fondement sérieux que M. Jonckbloet a voulu trouver cette source dans un épisode encore plus obscur de la vie de saint Meinwerc, evêque de Paderborn* (Voy. 1re édit., p. 87). — *h. Ce conte est un de ceux que l'on retrouve à peu*

Tout ce bruyant cortége fait sa rentrée à Paris par le Petit-Pont. A la rencontre de Guillaume s'avance

*près sous la même forme chez tous les peuples et à toutes les époques primitives : c'est l'équivalent du cheval de Troie, etc. — i. Le Guillaume du Charroi est probablement Guillaume Tête-d'étoupe, qui, en 950, reçut de Louis IV le duché d'Aquitaine et le comté d'Auvergne* AU DÉTRIMENT DU FILS *de Raimond Pons.* Seulement le héros de notre Chanson se montre plus généreux que Guillaume *Caput-stupœ;* il refuse fièrement le fief du petit Béranger que lui propose le fils de Charlemagne.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° Nous avons relevé plus haut, avec le plus grand soin, les différences assez importantes qui existent entre le texte du manuscrit 1448 et la version des autres manuscrits (p. 371). — 2° Les seules variantes et modifications qu'il convienne ensuite de relever sont celles que nous offrent : 1° les *Nerbonesi* (quatorzième siècle) et 2° la traduction en prose française du quinzième siècle (ms. fr. 1497 de la Bibliothèque Nationale) : elles n'atteignent, d'ailleurs, que le style et la physionomie littéraire de la vieille Chanson.

1° L'auteur des *Nerbonesi* a vivement traité le *Charroi de Nîmes,* et n'a pas trop délayé ce charmant petit poëme héroï-comique. Par malheur, cet Italien, qui n'avait pas le sens épique, n'a pas hésité un moment à sacrifier le magnifique début de la Chanson française. A tout le moins, il l'a singulièrement modifié. Voici Guillaume à la cour du roi Louis. Ce libérateur de la France, ce puissant tuteur du fils de Charlemagne a connu bien rapidement le supplice que l'ingratitude cause aux grandes âmes. Parmi tous les enfants d'Aimeri, il est le seul qui n'ait pas été pourvu, et les méchantes langues l'ont déjà surnommé « Guillaume sans terre ». Une telle situation finit par le mettre en rage, et il demande au roi une armée pour aller s'emparer d'Orange et de Nîmes. Déjà ingrat, Louis ne consent à lui donner que deux mille chevaliers ; mais Bertrand est là, Bertrand, le fils de Bernard de Busbant, qui a fait ses preuves de courage et demande à accompagner son oncle. Un tel homme vaut mieux que toute une armée. Départ de Guillaume (Liv. IV, cap. II, édit. d'Isola, t. I, pp. 369-372). Arrivée de Guillaume et de Bertrand sur le territoire de Nîmes. Ils rencontrent un païen nîmois qui leur suggère l'idée, la fameuse idée des tonneaux. Aussitôt dit, aussitôt fait. Bertrand se déguise en charretier et Guillaume en marchand. Sous le prétexte de vendre une belle armure au roi Arpirot, ils pénètrent dans la ville (cap. III, pp. 373-377). Au signal que donne Guillaume, les chevaliers chrétiens sortent de leurs tonneaux. Mort d'Arpirot, prise de Nîmes, baptême des Nîmois (cap. IV, pp. 377-382).

2° Pour le manuscrit 1497, nous nous bornerons à en citer ici un fragment qui montrera jusqu'à quel point la légende primitive était déjà défigurée au quinzième siècle : « *Comment Guillaume, le fils Aymery, conquist la cité de Nismes, par subtilité qu'il trouva, à l'aide des gens que le roi de France lui bailla*..... Les tonneaulx [estoient] tous aprestés, et ceux ordonnés et choisis qui l'endemain devoient estre es tonneaulx mussés et efonciés. Et si avoit Guillaume choisis et esleus ceulx qui devoient estre charretons pour les conduire et mener, et pour parler aux Sarrasins de Nymes et pour leurs vies advanturer des premiers.... Au plus matin fut l'endemain l'embuschement fait en deux lieux ausques près de la cité, si proprement que nul ne s'en guetta..... Et, quand les saudoiers et vassaulx furent bien embuschés et Guillaume et ceulx qui lui devoient aller aidier s'en furent retournés, ils amenerent leurs charrois adonq par le plus grant chemin, et à

Bertrand, son neveu : « Vous arrivez à propos », lui dit-il. « L'Empereur est occupé à distribuer tous ses



tant de gens qu'ils rencontrerent demandoient des nouvelles et enqueroient se marchans povoient aller seurement par icellui païs; à quoy on leur respondoit que ouy, pourveu que ils eussent sauf conduit et que ils paiassent l'acquit et le treu qu'il convenoit payer en la maniere acoustumée.... [Le gouverneur de Nymes, nommé Guitran] se mist à chemin lors et vint jusques sur la porte amont, comme celui qui vouloit tout le charroi veoir. Et vist Guillaume qui premier estoit, voire en la boue jusques près de my jambe, car ainssi le vouloit il faire tout de gré et voulentiers. Et rien ne lui povoit grever à tout grans estinceaulx que il avoit chaussez pour myeulx faire le charreton. Sy le mist à raison adonq, disant : « Quel avoir est ce qui en « ces tonneaulx est chargié, charreton »? fet il. « A il rieng dedans pour « desploier dont vous voulsissiés faire argent en ceste cité »? Guillaume, qui gueres ne fut de parler esbahy, respondi ausques hardiement : « C'est avoir « de poix, sire », fet il, « et de mercerie meslée. Sy a des cordouans, d'a- « lum, d'espicerie et de riche pelleterie que nos maistres ont chargiée en « Flandres. Si en pourrés avoir quant nous serons en la cité entrés en ac- « quittant le truaige que nous devons. Et si nous convendra sauf conduit « avoir affin que nous puissions plus seurement aller par le païs. Et si vous « me demandiés qui par cestui chemin nous adreça, je vous respondroie que « ce fut le renom du bon logeis et du bon vin que l'en dit que vous avés en « ceste cité ». Et, quant Guitran entendi Guillaume qui ainssy parla à luy, il commanda la porte ouvrir et le pont abaisier; et lui meesmes vint au devant à la barriere pour les denrées myeulx aviser, et pour sa mauvaise voulenté mettre à execution. Mais autant lui en garda le vaillant chevalier Guillaume, car, quant il vist l'entrée ouverte, il fist faire hay aux chevaulx le plus diligemment qu'il peust, à ce qu'il peust son entreprise mener affin souhet ainssy comme il avoit pencé. Et le Sarrasin Guitran les regardoit, disant à soy mesmes que bon butin avoit fait pour cellui jour. Or avoit il à l'entrée de la cité ung grant hostel ouquel Guillaume commanda les premiers charrois logier, car leans avoit grant court spacieuse et large, et si avoit estables si grans comme pour cent ou .IIII$^{xx}$. chevaulx recepvoir. Et lors appella Guillaume ung escuier nommé Bertran auquel il conseilla tout bas et fist signe des tonneaulx deffoncer. Si fist son commandement, et quant les tonneaulx furent deffoncés, lors s'en issirent les nobles hommes qui dedans estoient, si que bien aperceurent les Sarrasins que en ce fait avoit trahison et mauvaistié. Grant fut le bruit que meurent les Sarrasins quant ils aperceurent saillir des tonneaulx gens armés et prests pour combatre. Ils s'en retournerent vers la porte lors, crians et braians, comme gens courouciés et espardus pour leur cité qu'ils veoient en dangier et voie de pardittion. Et quant Guitran les ouy et vist, il vint vers le pont pour le cuidier refermer à ce que plus n'y entrast rien qui leur sceut nuire. Mais, Guillaume qui de son fait estoit tout avisé et qui jà avoit l'espée sachiée du fourrel, l'assena amont sur le chief tellement que jusques en la poittrine lui conduisy le taillant. Puis, saisi ung cor qu'il avoit avecques luy dont il avoit donnée la cognoissance à ses hommes, et le sonna si haultement que bien le peurent ouir de l'embuschement ouquel il les avoit mis. Sy devés croire que, en peu d'eure, saillirent hors et vindrent vers la cité asprement chevaulchans. Mais tandis ne dormoient mie Guillaume ne ceulx qui es tonneaulx avoient esté muciés; ainçois s'esvertuoient de tout leur povoir aux Sarrasins combatre, detranchier et occire, en criant à hault ton : « Montjoye, Saint Denis »! Et les païens fuioient devant eulx, criant par les rues de la cité : « Trahy! trahy! aux armes! aux armes, qui

« fiefs à ses barons. Deux ont été tout-à-fait oubliés, « deux seulement : vous et moi » ! — « C'est fort « bien », répond Guillaume avec un rire étrange ; « je « vais parler à Louis ». Il y va.

Louis oublie Guillaume dans la distribution de ses fiefs. Colère du fils d'Aimeri, qui rappelle au Roi tous ses anciens services.

Dans la salle royale, on entend tout à coup un bruit formidable et qui fait trembler tout le palais. C'est Guillaume qui, de plus en plus colère à la pensée de tant d'ingratitude, escalade d'un pied brutal les degrés de marbre. A sa vue, tous les barons pâlissent. Jamais aspect n'a été plus terrible, et il y a encore là un beau sujet de tableau que nous osons recommander à nos peintres. Ce géant, cette sorte d'Hercule français et chrétien, qui s'arrête sur le seuil, rouge de colère, indigné, terrible ; ce jeune roi épouvanté qui essaye de désarmer une fureur aussi légitime ; ces courtisans qui pensent voir entrer leur châtiment vivant et sont près de s'enfuir, cet ensemble nous paraît essentiellement *pictural*. Si les Allemands possédaient des épopées telles que le *Charroi de Nîmes*, il se serait trouvé parmi eux

aura le loisir » ! Sy se armerent lors ceulx qui rien ne savoient de l'effroy, et comme gens non asseurés, et qui nulle conduitte n'avoient, se mirent arrengiemment ou marchié, attendans que on les venist là assaillir ou que ils fussent advertis quelle part ils devoient aller. Tandis que les crestiens venoient de l'embuschement au secours de ceulx qui es tonneaulx estoient venus en la cité, et que les payens se metoient en estat par la cité pour eulx deffendre, se prepara Guillaume pareillement et se mist en armes comme les aultres qui la porte gardoient en atendant leur secours, lequel metoit toute diligence d'aprouchier, et fist tant de fait que en Nysmes vindrent plus de six mil qui, sans homme ne femme espargner, occirent à doulleur, excepté ceulx qui baptesme vouloient requerir, dont moult en y eust, comme dit l'istoire : car quant l'agait fut entré dedans, Guillaume et ses compaignons tirerent avant en conquestant jusques ou marchié, auquel lieu estoient les paiens assamblés, lesquieulx ne se combatirent mye longuement quant sur eulx virent si grox peuple venir ; ains se mirent à garant en leurs maisons pour leurs vies avoir saulves. Et de fait se rendirent à mercy ceulx qui mort ne voulurent recepvoir. Sy n'y eust si hardi lors qui plus osast son mandement contredire. Ainçois se loga qui peust, et fut le peuple converti, baptisié et remis en son lieu, excepté que le gaing fut aux souldoiers et gens de guerre departi, car Guillaume n'en voulu sinon l'onneur et le non. Comme vous oiés fut la cité de Nismes conquise par Guillaume, le filz Aymery de Nerbonne, qui tant en fut joyeux que merveilles » (Bibl. Nat. fr. 1497, f^os 165 v°-168 r°).

des Cornelius ou des Kaulback pour les faire vivre sur la toile !

Guillaume élève la voix : « Sire Louis », s'écrie-t-il, « as-tu oublié tant de services que je t'ai rendus, la « lance au poing [1] »? Louis balbutie une excuse : « Prenez quelque patience, sire Guillaume ; après l'hi- « ver viendra l'été. Un de mes pairs mourra quelque « jour, et je vous donnerai sa terre... avec sa femme, « si vous la voulez [2] ». — « Triste chose », répond Guillaume, « que d'avoir à espérer la mort d'autrui ! « En attendant, je n'ai pas seulement de grain à donner « à mon cheval. Que n'ai-je accepté les propositions « du roi Gaifier qui me voulait donner sa fille avec la « moitié de son royaume? Avec une pareille terre, je « serais aujourd'hui de force à faire la guerre au roi « de France ». — « La guerre contre moi », s'écrie le roi Louis, qui rougit enfin et sent s'éveiller sa fierté. « Il n'y a pas un seul homme qui aurait la témérité de « me la faire. Et, en tout cas, avant un an, celui-là « serait mort ou exilé [3] ». Comme on le voit, cette scène est d'un grand effet, et le poëte nous montre un admirable *crescendo* dans la colère de ses deux héros.

Guillaume monte alors sur un *foyer*, et s'accoude sur son arc d'aubier. L'arc ne peut soutenir un tel poids, et éclate par le milieu; les tronçons en volent jusqu'aux poutres du plafond et tombent aux pieds du Roi. Cependant le terrible vassal n'est pas encore apaisé, et ne se sent pas disposé à épargner le fils de Charles. C'est alors qu'il entreprend la belle et longue énumération de tous les services qu'il a rendus à Louis. Il faut

1. *Le Charroi de Nîmes*, éd. Jonckbloet, d'après le ms. fr. 774 de la Bibl. Nat., avec les variantes des mss. 24369 (anc. La Vallière 23) et 368, vers 1-72. Cf., pour les 421 premiers vers, l'édition de Paul Meyer (*Recueil d'anciens textes*) (2e partie, 1877, pp. 237 et ss.). — 2. *Ibid.*, vers 73-79. — 3. *Ibid.*, vers 80-112.

se le représenter, en costume de chasse, adressant ce long discours au pauvre roi qui est tout tremblant et se fait tout petit devant lui : « C'est moi », dit-il, « c'est « moi qui ai combattu pour toi le géant Corsolt, sous « les murs de Rome, et c'est dans cette lutte que j'ai « conquis, hélas ! mon surnom de Guillaume au Court « Nez. Il ne t'en souvient pas ?

« C'est moi qui, pour toi, ai livré la bataille au gué « de Pierrelatte, et qui me suis emparé de Dagobert « de Carthage, de ce redoutable ennemi. Il ne t'en « souvient pas ?

« C'est moi qui me suis proclamé ton défenseur quand « les Français voulaient faire de toi un clerc ou un « abbé ; c'est moi qui ai abattu le traître Hernaut ; « c'est moi qui t'ai mis la couronne sur la tête. Il ne « t'en souvient pas ?

« C'est moi qui t'ai encore débarrassé du fils de Ri- « chard le Normand, et qui t'ai livré Richard lui- « même. Il ne t'en souvient pas ?

« C'est moi qui ai lutté contre Gui d'Allemagne et « qui ai jeté dans le Tibre le corps de cet insulteur de « ta couronne. Il ne t'en souvient pas ?

« C'est moi, enfin, qui t'ai défendu avec sept mille « Français contre plus de quinze mille Romains ; c'est « moi qui t'ai remis leur chef entre les mains, et c'est « à moi que tu dois le le maître-fief de Rome. Il ne « t'en souvient pas [1] » ?

A chacun de ces reproches sanglants que la grande voix de Guillaume adresse au pusillanime héritier de Charlemagne, celui-ci baisse la tête et rougit. Jamais peut-être, dans tous nos poëmes, on ne voit un vassal tenir à son seigneur un langage plus fier. Jamais la

1. *Le Charroi de Nimes*, édit. Jonckbloet, vers 114-278.

féodalité n'eut plus légitime, plus sublime insolence!

Le roi de France n'est vraiment pas de force à tenir tête au premier, au plus redoutable de tous ses vassaux. Son ingratitude alors lui apparaît, entière, et il se sent d'autant plus coupable qu'il est plus effrayé : « Eh bien »! dit-il à Guillaume, « prenez la terre du « comte Foulque, et vous aurez trois mille chevaliers à « vos ordres ». — « A Dieu ne plaise », répond très-fièrement Guillaume. « Le comte a laissé deux enfants « qui maintiendront sa terre ». — « Prenez la terre « d'Aubry le Bourguignon ». — « Non pas; Aubry a « un fils nommé Robert, qui est encore tout petit. Je « ne le dépouillerai point ». — « Prenez la terre du « marquis Béranger, et sa femme ». A cette dernière proposition, le fils d'Aimeri de Narbonne laisse tout-à-fait éclater sa fureur; il se tourne vers tous les spectateurs de cette terrible scène : « Écoutez, nobles che« valiers », leur dit-il d'une voix tonnante. « Le mar« quis Béranger avait reçu de l'Empereur sa femme et « son fief; il défendit Louis toute sa vie. Un jour, dans « une bataille contre les Turcs, le Roi fut abattu de « son cheval; il allait périr. Tout à coup, Béranger « arrive; il se précipite sur les païens comme un san« glier sur les chiens, et délivre, au prix de sa vie, « l'Empereur qui s'enfuit comme un couard. Or, ce « preux a laissé un enfant, le petit Béranger, et c'est ce « fils de son libérateur que l'on me propose aujourd'hui « de déshériter. Par saint Pierre, si quelqu'un osait « toucher au fief du petit Béranger, je lui couperais la « tête avec cette épée [1] »! A ces mots, le désordre est à son comble dans le palais du roi de France; les vassaux de Béranger tombent aux pieds de Guillaume et

1. *Le Charroi de Nîmes*, édit. Jonckbloet, vers 279-376.

Guillaume obtient de Louis l'Espagne, Orange et Nîmes qui sont au pouvoir des Sarrasins.

le remercient au nom de leur maître ; l'Empereur, plus blême que jamais, en vient aux concessions extrêmes, et veut à tout prix apaiser son terrible défenseur : « Je « vous donne », lui dit-il, « le quart de toute la France, des « abbayes et des marchés, des cités et des évêchés, des « sergents et des chevaliers, des pucelles et des femmes, « des prêtres et des moutiers. Je vous donne le quart « de mes trésors et le quart de l'Empire. Noble cheva-« lier, ne me refusez pas ce don ». — « Non, non », s'écrie Guillaume, « je ne veux pas que l'on dise de moi « que j'ai violé ma foi envers mon seigneur et qu'après « lui avoir rendu son royaume, je lui en ai repris la « moitié ». — « Que voulez-vous, enfin? Je ne sais « plus que vous offrir ». — « C'est bien », dit Guillaume. « N'en parlons plus [1] ». Et il descend les degrés du palais, avec cette même rage farouche que rien n'a pu calmer [2].

1. *Le Charroi de Nîmes*, édit. Jonckbloet, vers 377-414.

2. LA COLÈRE DU COMTE GUILLAUME (*traduction littérale*). Ce fut en mai, au nouveau temps d'été, — Les bois jettent leurs feuilles et les prés reverdissent, — Les oiseaux chantent de leur voix belle et douce. = Le comte Guillaume revenait de chasser — Dans une forêt où il était longtemps resté. — Il avait pris deux cerfs *de prime graisse*, — Et avait chargé et troussé trois mulets d'Espagne. — Le baron avait quatre flèches à son côté — Et rapportait de la chasse son arc d'aubier. — Dans sa compagnie étaient quarante bacheliers — Tous fils de comtes et de princes fieffés, — Nouvellement adoubés chevaliers. — Pour leur plaisir ils ont faucons au poing, — Et font mener meute avec eux. = Ils sont rentrés dans Paris par le Petit-Pont. — Le comte Guillaume fut bien noble et baron ; — Quand il eut à son hôtel fait porter sa venaison, — Sur sa route a rencontré Bertrand : — « D'où « venez-vous, sire neveu », dit-il. — « Vous saurez la vérité », répond Bertrand, — « Je viens du palais de l'Empereur où longtemps suis resté. — J'y « ai assez écouté et entendu. — Notre Empereur donne fiefs à tous ses ba-« rons. — A celui-ci une terre, à celui-là un château, à cet autre une ville, « — A cet autre une ville encore... — Pour vous et moi, mon oncle, nous y « sommes oubliés. — Quant à moi, je ne suis qu'un bachelier, et je com-« prends que le Roi ne s'en soucie guère ; — Mais vous, seigneur, qui êtes « si baron, — Vous qui vous êtes pour lui tant peiné et travaillé, — Vous « qui avez pour lui veillé tant de nuits et jeûné tant de jours »!! — Guillaume l'entend, et jette un rire : — « Tenez, neveu, laissez tout cela », dit le Comte, — « Allez vite à votre hôtel — Et faites-vous y bellement habiller. « — J'irai, moi, parler à Louis ».— « Qu'il soit fait selon votre bon plaisir », dit Bertrand — Et il se hâte de rentrer en son hôtel. = Le comte Guillaume

Quelques pas plus loin, le comte Guillaume rencontre son neveu Bertrand. « Vous avez eu tort de traiter

fut bien noble et baron. — Il marche vers le palais, sans s'arrêter un seul instant, — Descend à pied sous l'olivier feuillu; — Puis monte tous les degrés de marbre. — Il marche avec une telle violence sur le plancher, — Que ses heuses en éclatent, ses heuses de cuir cordouan. — Pas de baron qui n'en soit tout effrayé. — Le Roi le voit, et se lève devant lui. — « Asseyez-« vous, Guillaume », lui dit-il. — « Point ne le ferai », dit Guillaume le baron; — « Mais je voudrais un peu vous parler ». — « Comme il vous « plaira », répond Louis. — « A bon escient je vous écouterai ». — « Sire « Louis », dit Guillaume le baron, « je t'ai servi, je t'ai beaucoup servi; non « pas en couchant avec les filles, — En déshéritant les enfants et les veuves, « — Mais en baron, les armes à la main! — J'ai fourni pour toi maint fort « combat sur maint champ de bataille, — J'y ai tué maint noble bachelier, « — Et le péché m'en est entré dans le corps. — Car, quels qu'ils fussent, « — Ils étaient l'œuvre de Dieu. — Que Dieu ait pitié de leurs âmes, et qu'il « me pardonne à moi-même ». — « Sire Guillaume », dit Louis le baron, — « Daignez avoir quelque peu de patience. — L'hiver passera et l'été revien-« dra.— Un de mes pairs mourra un de ces jours,— Je vous donnerai toute sa « terre — Et sa femme, si vous la voulez prendre ». — Guillaume l'entend, peu s'en faut qu'il ne devienne fou de rage : — « Par le Dieu qui fut peiné « sur la croix », dit le Comte, — « C'est une bien longue attente pour un « pauvre bachelier — Qui n'a rien à prendre, ni rien à donner aux autres. « = Il me faut nourrir mon cheval — Et je ne sais pas même où lui trouver « du grain. = Dieu! quelle longue vallée il descendra, — Quelle haute mon-« tagne il gravira, — Celui qui attend la richesse de la mort d'un autre »!

« Dieu »! dit Guillaume, « quelle longue attente — Pour un bachelier de « ma jeunesse! — Rien à donner, rien à prendre. = Il me faut cependant « nourrir mon cheval — Et je ne sais encore où prendre le grain. = Pen-« ses-tu, roi, que je n'aie pas là de quoi pleurer »?

« Sire Louis », dit Guillaume le fier — (Et mes pairs ne m'auraient pas « alors méprisé comme ils le font). — Il y a bien un an que je t'aurais dû « quitter, — Quand me sont venues des lettres de Pouille — Que m'adressa « le riche roi Gaifier. — Il voulait, disait-il, me donner une partie de sa « terre, — Toute la moitié de son royaume avec sa fille. — J'aurais pu faire « alors la guerre au roi de France »! — Le Roi l'entend, et pense en perdre le sens. — Il dit alors telles paroles qu'il aurait dû ne pas dire. — Par là le mal commence à empirer — Et la haine mutuelle à grandir.

« Sire Guillaume », dit le roi Louis, — « Il n'est pas un seul homme dans « tout ce pays, — Ni Gaifier, ni un autre [fût-il roi de Paris][f], — Qui osât « retenir un seul de mes hommes — Sans le payer, avant un an, de sa tête « ou de sa liberté, — Ou sans être chassé et exilé de sa terre ». — « Dieu », dit le Comte, « comme je suis traité! — [Voilà le prix que je reçois de mes « services ][f]! — Ah! que je sois déshonoré si je vous sers plus longtemps »!

« Ma noble maison », dit le baron Guillaume, — « Allez rapidement à « mon hôtel, — Faites-vous bellement équiper, — Faites charger vos harnais « sur les chevaux de somme. — Il me faut quitter cette cour, plein de co-« lère. = Quand nous sommes restés près de ce roi pour en recevoir seu-« lement la nourriture, — Il peut dire avec raison qu'il a fait une bonne « affaire. » — « Il en sera comme vous voudrez », disent les gens de Guillaume. = Guillaume est alors monté sur le foyer, — S'est accoudé sur son arc d'aubier, — Qu'il avait rapporté de la chasse, — Avec tant de force, que l'arc s'est brisé par le milieu; — Les deux tronçons en ont volé jusqu'aux

« ainsi l'Empereur », lui dit librement ce jeune homme. — « Non, non » ! répond Guillaume fou de rage ; « je

poutres du plafond, — Et sont tombés devant le nez du roi. — Puis, avec un orgueil démesuré, Guillaume a interpellé — L'Empereur qu'il a si bien servi : — « Ainsi », dit-il, « on ira jusqu'à me reprocher mes grands services, — « Les batailles rangées et les rudes combats ! — Sire Louis », ajouta Guillaume le baron, — « Ne te souvient-il plus de la grande et mortelle bataille « — Que j'ai livrée pour toi dans les prés sous les murs de Rome ? — C'est « là que j'ai combattu avec l'émir Corsolt, — L'homme le plus fort que l'on « eût pu trouver — Aussi bien chez les païens que dans la chrétienté. — « Il donna un tel coup de son épée nue sur mon heaume d'or semé de pierreries — Qu'il les fit tomber à terre, — Et qu'il coupa mon *nasal* sur mes « narines. — Oui, son épée me glissa jusque sur le nez, — Et, pour le redresser, je dus employer mes deux mains. — Grande fut la cicatrice qu'il « fallut rattacher. — Maudit soit le médecin qui dut me panser ! = Et voilà « pourquoi on m'appelle Guillaume au Court Nez, — Ce dont j'ai grande « honte quand je suis entre mes pairs. = Je fis alors prisonnier le roi païen « et le mis en notre pouvoir — Mais maudit soit qui reçut alors une lance, « — Un heaume, un écu, un palefroi ferré, — Quant à moi [je n'eus rien « que le cheval de Corsolt, dont je m'étais emparé][f] ».

« Sire Louis », dit le sage Guillaume, — « Droit Empereur, tu es le fils de « Charles, — Le meilleur roi qui ait jamais porté les armes, — Le plus fier « et le plus équitable. — Ne te souvient-il pas, ô roi, d'un rude combat — « Que j'ai livré pour toi au gué de Pierrelatte. — C'est là que je fis prisonnier Dagobert [qui était si fier à la bataille][f]. — Je le vois là-bas, couvert « de peaux de martre. — Il ne niera pas le fait : sinon, que le blâme en retombe sur moi. = Et, après ce service, je t'en rendis encore un autre. — « Ce fut quand Charlemagne voulut te faire roi. — La couronne était placée « sur l'autel : — Toi, tu restas longtemps à ta place, et n'osas te lever. — « Les Français virent bien qu'il y avait en toi peu de valeur : — Et l'on « voulait faire de toi un clerc, un abbé, un prêtre — Ou bien un chanoine « dans quelque église. — Alors, dans le moutier de Sainte Marie-Madeleine, « — Le comte Hernaut, bien appuyé par son riche lignage, — Voulut « prendre la couronne et la tirer à lui. — Je le vis, je m'indignai, — J'abattis « ma main largement sur son cou, — Si bien que je le fis tomber à la renverse sur la dalle. — Tout son riche lignage me prit alors en haine. — « Pour moi, je m'avançai [sur le perron de marbre][f], — Sous les yeux de tous, « — Sous les yeux du Pape et des Patriarches. — Je saisis la couronne, et « tu l'emportas sur ta tête. — Il ne te souvient guère de ce service — Quand « tu partages toutes tes terres, et que tu m'oublies » !

« Sire Louis », dit Guillaume le preux, — « Ne te souvient-il plus de cet « orgueilleux Normand — Qui vint te jeter ici même un défi pendant que tu « tenais ta cour ? — « Tu n'as pas de droit sur la France », te disait-il devant « tous les chevaliers. — Or, dans tout ton empire, tu ne trouvas pas un seul « baron, — Droit Empereur, qui osât lui répondre *oui* ou *non*. — Mais, moi, « je pensai alors à mon légitime seigneur ; — Je m'avançai, et, en véritable « enragé, — [Je l'assommai comme un ours, avec un bâton][f]. — C'est ce « qui, plus tard, me donna lieu d'avoir grand'peur. — Je revenais du mont « Saint-Michel, — Et je rencontrai le vieux Richard le Roux, — Le père de « l'orgueilleux Normand. — Il avait vingt hommes avec lui, et je n'en avais « que deux. — Je tirai l'épée en vrai chevalier, — Et, de cette épée nue, je « lui tuai six des siens. — Puis, sous leurs yeux, j'abattis leur seigneur — Et « te le remis entre les mains, à Paris, dans ta cour. — Il est mort, depuis,

« lui ai donné sa couronne, je la lui ôterai ». — « Ce « n'est point parler en baron. Votre devoir est de ne



« dans ta grand'tour. — Il te souvient bien peu de ce service, — Quand tu « distribues toutes tes terres, et que tu m'oublies » !

« Roi, souviens-toi de Gui d'Allemagne.— Quand tu allais [à Rome][a] chez « le baron saint Pierre, — Gui te disputait la France et la Bourgogne, — La « cité de Laon et ta couronne. — Je joutai contre lui sous les regards de « maint baron ; — Je lui plantai dans le corps ma lance avec mon gonfanon, « — Puis je le jetai dans le Tibre où les poissons le mangèrent. — C'était « une témérité insensée, et je le reconnaissais tout le premier, — Lorsque « je vins vers mon hôte Guyon — Qui put m'embarquer dans un dromon sur « mer [et me sauva][a] ».

« Roi, te souvient-il de la grande armée d'Othon? — Tu avais avec toi « Français et Bourguignons, — Lorrains, Flamands et Frisons, — Et tu tra- « versas les défilés de Montjeu, près de Montborcon (?) — Pour arriver à « Rome, ou, comme on dit, aux prés de Néron. — Je voulus moi-même « tendre ton pavillon — Et te servir riche venaison ».

« Lorsque tu eus mangé, — Je vins te demander congé, — Et tu me l'ac- « cordas volontiers et de bon gré. — Tu t'imaginais que j'allais m'étendre — « Dans ma tente, et mettre [enfin] mon corps à l'aise. — Non ; je fis monter « à cheval deux mille chevaliers — Et je vins faire le guet derrière ta pro- « pre tente, — Dans un petit bois planté de pins et de lauriers. — Tu n'a- « vais pas voulu prendre la peine de faire bonne garde contre ceux de Rome. « — Or, ils étaient précisément arrivés au nombre de plus de quinze mille, « — Tout près de ton pavillon, pour y jouter de la lance ; — Ils avaient « coupé les cordes de la tente, et l'avaient jetée à terre. — Ils avaient tiré les « nappes de ta table, et renversé ton dîner. — Je les vis s'emparer de ton « portier et de ton sénéchal. — Et toi, tu fuyais misérablement à pied, de « pavillon en pavillon, — Tu fuyais à travers la grande foule comme un « pauvre chien effrayé. — Et tu poussais des cris, disant à haute voix : — « Bertrand, Guillaume, venez, venez à mon aide »? — Alors j'eus grand'pitié « de toi, ô roi ; — C'est là que je joutai [avec cent hommes seulement][f]. — « Et que je fis prisonniers pour toi des chevaliers — Au nombre de plus de « trois cents, avec leurs destriers *auferranz*. — Près d'un pilier de marbre, « j'aperçus leur seigneur qui se cachait. — Je le reconnus bien à son heaume « émaillé de cent couleurs, — A l'escarboucle qui flamboyait sur son nasal. « — Je lui donnai un tel coup de ma lance tranchante, — Que je l'abattis sur « le cou de son destrier. — Il me demande merci, et j'en eus pitié : — « Baron », me disait-il, « si tu es Guillaume, ne me tue pas ». — Je te l'a- « menai sur-le-champ prisonnier, — Et depuis ce temps-là, tu es maître de « Rome, de ce maître-fief. — Tu es riche maintenant, et moi je suis méprisé, « — [Moi qui t'ai tant servi que j'en ai la tête blanche][f]. — Et je n'y ai pas « gagné un denier, — Et c'est à peine si dans ta cour on me donne le nom « de chevalier » !

« Sire Louis », a répondu Guillaume, — « Je t'ai si longtemps servi que « tous mes cheveux en sont devenus blancs. — Je n'y ai pas, hélas! gagné « un fétu ; — Et ne puis même point paraître à ta cour mieux vêtu. — Je « ne sais vraiment plus de quel côté me diriger. = Sire Louis, qu'est devenu « [le temps][a] — Où l'on disait partout que j'étais ton ami? — Alors je che- « vauchais sur les bons chevaux à longues crinières, — Je te suivais par « voie et par chemin. — Maudit soit celui qui fut mieux traité que moi, — « Et qui y gagna seulement un clou pour son écu! — Quant à moi, je n'ai « reçu que de méchants coups de lance. = J'ai tué à moi seul plus de vingt

« jamais menacer votre seigneur et de l'aider contre « tous ». — « Vous avez raison, beau neveu », répond

« mille Turcs mécréants. — Mais par Celui dont la demeure est là-haut dans « le ciel, — Je me tournerai contre toi, — [Et tu verras alors si j'étais bon « à quelque chose][a]. — Tu pourras faire ce que tu voudras : je ne serai plus « ton ami » !

« Dieu » ! dit Guillaume, « Dieu qui êtes né de la Vierge si belle, — A « quoi m'a-t-il servi de tuer tant de florissantes jeunesses, — De faire couler « les larmes de tant de mères, — De me charger de tant de péchés qui me « sont restés au ventre, — Et de faire tant de bien à ce mauvais roi de « France ? — Je n'y ai pas seulement gagné un fer de lance » ! — « Sire « Guillaume », dit Louis le baron, — « Par cet Apôtre qu'on invoque [à « Rome] au pré de Néron, — Il y a encore soixante de vos pairs — A qui « je n'ai ni rien donné, ni rien promis ». — « Tu en as menti, seigneur roi », répond Guillaume ; — « Je n'ai pas tant de pairs en la chrétienté. — Je ne « reconnais comme tel que toi seul qui portes couronne, — Et certes je ne « veux pas m'estimer au-dessus de toi. — Mais, quant à ces soixante dont « tu viens de parler, prends-les ; — Conduis-les un à un dans ce pré — Mon- « tés sur leurs chevaux et garnis de leurs armes : — Je te les tuerai tous, et « d'autres avec eux, — Sinon, je veux être maudit si j'accepte seulement un « lambeau de ta terre. — Et toi-même, viens-y, si tu en as le désir » ! Le Roi l'entend, s'incline devant lui, — Puis se redresse, et lui dit :

« Sire Guillaume », dit Louis le franc, — « Je vois bien que vous êtes en « grande colère ». — « C'est vrai », répond Guillaume, « et mes parents déjà « ont été comme moi. — Ainsi du reste sont traités tous ceux qui servent un « mauvais seigneur. — Plus ils font, moins ils gagnent. — Et, pour eux, « tout ne fait qu'empirer ».

« Sire Guillaume », dit Louis le preux, — « Je vois bien que vous êtes en « grande colère ». — « C'est vrai, et mes ancêtres ont été comme moi. — « Ainsi en arrive-t-il toujours à qui sert mauvais seigneur. — Plus on lui « fait de bien, moins on y gagne ». — « Sire Guillaume », répond Louis, — « Vous m'avez gardé et servi par amour, — Nul en ma cour ne m'a mieux « défendu. — Eh bien ! avancez, et je m'en vais vous faire un beau présent. « — Prenez la terre du vaillant comte Foulque ; — Trois mille hommes vous « y serviront ». — « Point ne le ferai, sire », répond Guillaume. — [Écou- « tez-moi, Allemands et Frisons, — Danois, Saxons et Bourguignons, — « Flamands et Lorrains][a]. — Le gentil comte a laissé deux enfants — Qui « sont en état de maintenir ce fief. — Donne-moi une autre terre ; car je ne « me soucie point de celle-là ».

« Sire Guillaume », dit le roi Louis, — « Puisque vous ne voulez pas de « cette terre, — Puisque vous ne voulez pas l'enlever à des enfants, — Pre- « nez la terre d'Aubri le Bourguignon ; — Prenez aussi sa belle-mère Her- « mensant de Thuringe, — La meilleure femme qui ait jamais bu de vin ; « — Trois mille chevaliers feront pour vous le service du fief ». — « Non « pas, sire », a répondu Guillaume. — « Le gentil comte a laissé un fils ; — « Il a nom Robert, il est encore tout petit, — Et ne peut se chausser ni se « vêtir seul. — Si Dieu permet qu'il devienne grand et fort, — Il saura bien « gouverner cette terre ».

« Sire Guillaume », dit Louis le fier ; — « Puisque vous ne voulez pas dés- « hériter cet enfant, — Prenez donc la terre du marquis Béranger. — Le « comte est mort, vous épouserez sa femme, — Et deux mille chevaliers vous « serviront, — Avec leurs armes claires et leurs rapides destriers, — Sans « qu'il vous en coûte un denier ». — Guillaume l'entend et pense devenir

Guillaume qui se convertit tout d'une pièce. « Il faut « aimer toujours la loyauté ». Et alors, conduit par son 

fou de rage : — De sa voix forte il commence à se faire entendre [dans tout le palais] : « Nobles chevaliers, écoutez-moi ; — Sachez comment Louis, no- « tre seigneur légitime, — Récompense ses meilleurs serviteurs. — Je vais « vous raconter l'histoire du marquis Béranger. — Il naquit dans la vallée « de Riviers. — Il tua un comte, et ne put se laver de ce crime. — C'est « alors qu'il se réfugia dans le fief de Laon — Et tomba aux pieds de l'Em- « pereur. — L'Empereur le reçut volontiers, — Lui donna une terre, une « noble femme ; — Et Béranger le servit longtemps sans relâche. — Puis il « advint que le Roi eut à combattre — Les Sarrasins, les Turcs et les Es- « clavons. — La bataille fut rude et merveilleuse. — Le roi fut renversé de « son destrier, — Et jamais, en nul jour sous le ciel, n'aurait pu y remon- « ter — Sans le marquis Béranger qui arriva sur ces entrefaites. — Il vit « son seigneur malmené dans la mêlée, — Courut vers lui, bride abattue, — « L'épée d'acier fourbi au poing, — Et là fit la solitude autour de lui, comme « le sanglier au milieu des chiens. — Puis il descendit de son rapide des- « trier — Pour secourir et aider son seigneur. — Il lui tint l'étrier ; le Roi « monta à cheval — Et s'enfuit comme un chien peureux. — Quant au mar- « quis Béranger, il resta, — Et c'est là que nous le vîmes tuer et couper en « morceaux — Sans que nous pussions, hélas ! lui porter aide et secours. — « Il laisse après lui un courtois héritier, — Qui s'appelle le petit Béranger. « — Pour trahir cet enfant il faudrait être le dernier des misérables, — Être, « de par Dieu, pire que félon et renégat. — Or c'est son fief que l'Empe- « reur veut me donner. — Je n'en veux pas. Et je suis bien aise que vous « m'entendiez ici. — Il est une chose dont je dois vous donner avis : — Par « l'Apôtre que l'on invoque à Rome, — Il n'y a pas en France si hardi che- « valier, — S'il prend la terre du petit Béranger, — Qui n'y perde sa tête, « avec l'épée que voici » ! — « Merci, seigneur, merci », disent alors les che- valiers — Qui appartiennent à l'enfant Béranger. — Il y en avait cent, qui tous inclinent leur tête devant Guillaume, — Qui tous vont lui embrasser la jambe et le pied. — « Sire Guillaume », dit Louis, « écoutez-moi. — Puis- « que ce fief ne vous convient pas, — Par la grâce de Dieu, je vous « donnerai une autre terre — Qui, si vous êtes sage, vous mettra en « très-haut rang. — Je vous donnerai le quart de la France, — Le quart « des abbayes et des marchés, — Des archevêchés et des villes, — Des « sergents et des chevaliers, — Des vavasseurs et des vilains qui vont « à pied, — Des damoiselles et des dames, — Des prêtres et des moutiers, « — Des chevaux de mon étable, — Et enfin de mon trésor. — Oui, je vous « octroie bien volontiers le quart — De tout l'empire que j'ai à gouverner. — « Noble chevalier, acceptez-le ». — « Je n'en veux pas, sire », a répondu Guil- laume, — « Et, pour tout l'or qui est sous le ciel, je n'accepterais jamais un tel « présent. — Vos barons-chevaliers ne manqueraient pas de dire : — Voyez « donc Guillaume, voyez le Marquis au fier visage, — Comme il a trompé son « légitime seigneur, — Comme il s'est fait donner la moitié du royaume, — « Qui ne rapporte plus un seul denier à Louis. — Ce Guillaume a vraiment ar- « raché les morceaux de la bouche du Roi ». — « Sire Guillaume », dit Louis le baron, — « Par l'Apôtre qu'on implore au pré de Néron, — Puisque vous ne « voulez pas accepter cette terre, — Je ne sais plus ici que vous donner. — « Non, je ne sais vraiment plus qu'imaginer ». — « Roi », dit Guillaume, « laissons tout cela. — Je n'en veux plus parler pour cette fois. — Quand ce « sera votre bon plaisir, vous trouverez à me donner assez — De châteaux, de « marches, de donjons et de *fertés* ». — A ces mots, le comte s'en retourne —

neveu Bertrand, il retourne au palais. Le roi, tout pâle encore, lui offre la moitié de son royaume : « Non », répond Guillaume apaisé et souriant, « je vous demande « seulement le royaume d'Espagne avec Tourtelouse, « Porpaillart, Orange et Nîmes. J'y serai votre vassal, « et mes chevaliers vous y serviront ». — « Mais », observe le roi, « l'Espagne et Nîmes sont au pouvoir « des Sarrasins ». — « Je les conquerrai sur ces païens », répond Guillaume avec une fierté digne d'être espagnole [1]. Et alors, un souvenir lui revient dans l'esprit. Un jour, comme il était à Saint-Gilles chez un courtois chevalier, la femme de son hôte était tombée à ses pieds : « Pitié », lui avait-elle dit, « pitié pour notre « pauvre pays » ! Guillaume avait alors mis la tête à la fenêtre, et, non sans une très-vive horreur, avait vu les Sarrasins remplir toute cette belle vallée, détruire les villes, brûler les églises, violer les femmes, multiplier les ruines. Il en avait pleuré abondamment, et avait fait le vœu de délivrer cette terre... C'est ce vœu qu'il se propose enfin de tenir, et c'est pourquoi il demande Nîmes et l'Espagne à l'Empereur; c'est pourquoi il s'apprête à partir pour ce nouveau théâtre de ses conquêtes [2]. Cependant, il lui faut une *ost* : « Bertrand, « Guielin, mes chers neveux, mes amis, venez avec moi, « venez recevoir le gant de l'Empereur. A nous l'Es- « pagne » ! Bertrand se précipite sans trop de hâte au-devant de cette gloire, au-devant de ces dangers; mais Guielin ne se laisse même pas si facilement séduire : « Je n'ai que vingt ans », dit-il, « et ne puis encore « souffrir si grand labeur ». Son père, Bernart de

Et descend les degrés frémissant de colère..... » (Bibl. Nat., ms. 774, éd. Jonckbloet, vers 14-415, avec des variantes tirées des mss. 1448 [*a*] et 24369, anc. 23 La Vallière [*f*]. Cf. l'édition de Paul Meyer.

1. *Le Charroi de Nimes,* édit. Jonckbloet, vers 415-547. — 2. *Ibid.,* vers 548-594.

Brebant, entend ces paroles peu généreuses; il se jette sur Guielin, et pense le tuer d'un coup de son épée [1]. Puis, Guillaume monte sur une table et fait à toute la jeunesse présente un solennel appel : « Bons bache- « liers », dit-il, « voulez-vous des châteaux, des don- « jons, des destriers? Venez en Espagne avec moi, « venez défendre la loi de Dieu ». Aussitôt trente mille voix s'élèvent. Ce sont celles de tous les pauvres chevaliers, de tous les pauvres écuyers, de tous les pauvres bacheliers de l'Empire : « Nous irons avec vous; et, si « nous n'avons pas de cheval, nous irons à pied ». — « En « avant » ! s'écrie Guillaume. La noble armée s'ébranle. C'est en vain que le vieil Aimon se plaint à l'Empereur de ce départ de toute l'élite de la France; le vieil Aimon a l'*os de la gueule* brisé par un coup de la terrible paume de Guillaume, et les Croisés peuvent enfin partir en paix. Ils emportent dans leurs bagages des missels, des bréviaires, des crucifix et des vases sacrés pour restaurer le culte du vrai Dieu dans toutes les terres qu'ils vont soumettre; ils emportent aussi des chaudrons, des chenets et des poêles pour s'établir dans les pays conquis.... « *Vet s'en Guillaumes o sa compaigne bele* ». Ils passent Paris, Chartres, la Bourgogne, le Berry, l'Auvergne. Ils arrivent au Puy et marchent droit sur Nîmes [2]. C'est là que va se passer l'action principale de ce drame héroï-comique. Nous n'avons jusqu'ici assisté qu'au prologue.

Le drame lui-même sera consacré tout entier au récit d'une ruse de guerre, ruse primitive et grossière. Mais il convient de ne pas oublier que les peuples, à l'aurore de leur civilisation, estiment la ruse au même

1. *Le Charroi de Nimes*, édit. Jonckbloet, vers 595-635. — 2. *Ibid.*, vers 636-871.

II PART. LIVR. II. CHAP. XV.

degré que la force. Voyez le dénoûment de l'*Iliade :* c'est le cheval de bois.

Le *Charroi de Nîmes* nous offre un dénoûment tout semblable.

Guillaume s'empare de Nîmes par la ruse : il cache ses chevaliers en des tonneaux, et les fait ainsi pénétrer dans la ville païenne qui tombe bientôt au pouvoir des Français.

L'armée de Guillaume rencontre un paysan, un païen, qui revient de Saint-Gilles où il a acheté trois bœufs. Ses trois enfants sont avec lui, et jouent *à la billette* sur un gros tonneau tout rempli de sel que le vilain rapporte dans son pays. La vue de ce tonneau inspire soudain à Garnier, l'un des chevaliers français, une idée qui frappe vivement Guillaume : « Si on avait « mille tonneaux comme celui-ci, tout remplis de che- « valiers, et que l'on pût les conduire dans Nîmes, la « ville serait prise aisément ». — « Vite », dit Guillaume ; « procurons-nous les tonneaux et tout le charroi « qui est nécessaire [1] ». L'armée chrétienne recule alors de quatorze lieues, arrive à Ricordane et s'empare de tous les bœufs, de tous les chars, de tous les tonneaux qu'elle peut trouver sur son chemin. C'est le système des réquisitions. Tous les vilains de cette terre sont, en outre, contraints de se mettre rapidement à l'ouvrage et de raccommoder les vieux fûts. Ceux qui résistent, ceux qui murmurent seulement, on leur crève les yeux et on les pend *par la gueule* [2].

Puis les chevaliers entrent dans les tonneaux, et le vieux poëte ajoute, non sans quelque naïveté « *Qui dont veist... — Dedenz les tonnes les chevaliers entrer, —* DE GRANT BARNAGE *li peust remenbrer* [3] ». Espérons que ce dernier vers est tout simplement une formule, ou, comme nous dirions aujourd'hui, un cliché. Car la ruse de Guillaume n'est certes pas ce qui nous donne

1. *Le Charroi de Nîmes*, édit. Jonckbloet, vers 875-955. — 2. *Ibid.*, vers 956-964. — 3. *Ibid.*, vers 965-988.

l'idée la plus élevée de l'héroïsme chevaleresque. Grâce à Dieu, nos chevaliers ont fait mieux que cela.

Cependant les tonneaux sont hissés sur les chars, les bœufs sont attelés, les lourds chariots s'ébranlent, on se met en marche. Le conducteur de ce train de marchandises, c'est Bertrand, qui s'est travesti en charretier. Il porte d'énormes souliers et se plaint qu'ils lui froissent les pieds : éclat de rire de Guillaume qui, comme tous nos héros, rit pour fort peu de chose. « Comment vais-je m'y prendre »? dit Bertrand; « je « ne sais pas conduire les bœufs, je ne sais *ne poindre* « *ne bouter* ». Nouvel éclat de rire de Guillaume qui s'attife de son côté et s'habille en marchand : *gonnelle* de gros drap, chausses bleues, chapeau de *bonet,* souliers en cuir de bœuf, ceinture où pend un couteau dans sa gaîne. Il monte une vieille jument, et attache à ses souliers de vieux éperons qui datent de plus de trente ans. Dans ce bel équipage, ils s'avancent vers Nîmes [1]. Les voilà déjà à Lavardin « *où la pierre fu trete — Dont les toreles de Nimes furent fetes* [2] »; les voilà sous les murs de Nîmes [3]. « Eh! marchands, que « vendez-vous »? leur crient les Sarrasins.—« Du *sygla-* « *ton* », répondent Guillaume et ses compagnons; « nous « avons aussi du drap pourpre, du drap brun, du drap « écarlate. Nous avons des hauberts et des heaumes, nous « avons des épées et des écus »... — « Entrez, entrez », répondent les païens alléchés par tant de richesses. Les Français entrent. Quand ils entendirent, du fond de leurs tonneaux, le bruit sourd des chariots roulant enfin sous les portes de la ville, ils durent éprouver quelque émotion et sentir que le moment solennel était arrivé [4].

1. *Le Charroi de Nîmes,* édit. Jonckbloet, vers 989-1055. — 2. *Ibid.*, vers 1056-1058 et 1059-1070. — 3. *Ibid.*, vers 1071-1073. — 4. *Ibid.*, vers 1074-1085.

Quant à Guillaume, il ne s'émeut guère. Il va gravement payer les droits de *guionage* et réclamer la protection due aux marchands : « D'où êtes-vous »? lui demandent les deux rois Otrant et Herpin. — « D'An-« gleterre », répond Guillaume qui sait mentir avec une merveilleuse assurance. « Nous sommes de Cantorbéry ». — « Êtes-vous marié »? — « Je le crois bien : « j'ai dix-huit enfants ». — « Et vous vous appelez »?.. — « Tiacre [1] ». Puis, tranquillement, il fait l'éloge de sa marchandise. « J'ai de l'encens, du vif-argent, de « l'alun, du poivre, du safran, de la pelleterie, du « cuir [2] ». Avec le même sang-froid imperturbable, il raconte ses voyages en Angleterre, en Espagne, en Italie, en France. [3]. Cependant le roi Otrant considère avec curiosité la figure du prétendu marchand. « D'où « vous vient cette grande bosse sur le nez? Elle me « rappelle Guillaume au Court Nez, le fils d'Aimeri de « Narbonne. Si je le tenais [4] »! Pendant que Guillaume explique tant bien que mal cette conformation de son nez, une dispute s'élève entre ses gens et les païens. Le roi Herpin prend parti pour les siens; il va jusqu'à tirer la barbe de Guillaume, et lui en arracher une poignée [5]. Le comte français ne saurait supporter en paix une telle injure : peu s'en faut que, terrible, il ne relève la tête, et ne s'écrie à haute voix : « Je suis Guillaume « Fièrebrace, fils d'Aimeri de Narbonne ». Mais il sait encore se taire, et, sans dévoiler son nom, renverse à terre et tue d'un coup de poing le malheureux Herpin [6]. Puis, sans retard, il embouche son cor et en sonne trois fois. C'était le signal convenu [7]. Les barons fran-

1. *Le Charroi de Nimes*, édit. Jonckbloet, vers 1086-1121. — 2. *Ibid.*, vers 1122-1136. — 3. *Ibid.*, vers 1137-1189. — 4. *Ibid.*, vers 1190-1214. — 5. *Ibid.*, vers 1215-1318. — 6. *Ibid.*, vers 1319-1363. — 7. *Ibid.*, vers 1364-1379.

çais sortent soudain de leurs tonneaux, l'épée au poing, criant : « Montjoie! Montjoie [1] »! Les païens sont surpris, sont atteints, sont massacrés; toute la terre est couverte de leur sang. Le roi Otrant, qui ne se veut point convertir au vrai Dieu, est jeté du haut d'une maison avec cent de ses païens. Les Français vainqueurs envoient à l'Empereur la nouvelle de leur triomphe.......

Nos lecteurs savent maintenant comment Nîmes tomba au pouvoir du comte Guillaume [2].

1. *Le Charroi de Nîmes,* édit. Jonckbloet, vers 1380-1387. — 2. *Ibid.*, vers 1388-1471.

# CHAPITRE XVI.

## GUILLAUME AU MIDI DE LA FRANCE (SUITE). IL S'EMPARE DE LA VILLE D'ORANGE DONT LE NOM DOIT LUI RESTER.

(Prise d'Orange [1].)

---

Analyse de la *Prise d'Orange.*

Guillaume est à Nîmes et jouit de sa conquête. Il se met aux fenêtres du palais d'Otrant, voit la rose en fleurs et entend le chant de l'alouette.

[1]. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE LA** ***PRISE D'ORANGE.*** I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE ET LIEU D'ORIGINE DE LA COMPOSITION. *a.* La *Prise d'Orange,* dans sa rédaction actuelle, ne paraît pas antérieure au treizième siècle. — *b.* Comme nous l'avons prouvé dans notre *Notice* des *Enfances Guillaume,* il a certainement existé une rédaction plus ancienne de la *Prise d'Orange.* — *c.* Cette ancienne rédaction de la *Prise d'Orange* était intimement liée avec une ancienne rédaction des *Enfances;* les deux poëmes n'en faisaient qu'un. — *d.* C'est sans aucun fondement que M. Dozy fait honneur à la Picardie de cette seconde rédaction de la *Prise d'Orange* qui est parvenue jusqu'à nous. On y invoque, il est vrai, « saint Riquier » et « saint Morise qu'on quiert en Amienois »; mais ces expressions se retrouvent aussi dans *Aimeri de Narbonne* et dans vingt autres poëmes qui n'ont rien de picard. Ces formules (car ce ne sont que des formules) sont presque toujours nécessitées par la rime, et on aurait tort d'y attacher trop d'importance. — *e.* On a dit, avec beaucoup plus de justesse, que le *Charroi* est une tradition du nord et la *Prise d'Orange* une tradition du midi : les troubadours, en effet, font plus d'une fois allusion au dernier de ces poëmes, et paraissent ignorer tout à fait le premier. Toutefois il conviendrait de ne rien exagérer. Raconté par l'auteur de la *Vita sancti Willelmi* d'après des légendes populaires, répété par Orderic Vital, le récit de la Prise d'Orange dut conquérir partout une popularité facile. Mais il n'est nullement prouvé que la première partie du *Charroi* notamment, n'ait pas été, au midi comme au nord, l'objet de chants lyriques et de traditions orales. — 2° AUTEUR. La *Prise d'Orange* est anonyme. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit français 1448 de la Bibl. Nat., la *Prise d'Orange* renferme 1548 vers; dans les trois

Cependant Guillaume s'ennuie.

Que manque-t-il à ce vainqueur? Il a de beaux des-

manuscrits français 774, 1449 et 368, 1880 vers; dans le manuscrit 24369 (anc. 23 La Vallière), 1696 vers. La version du manuscrit de Boulogne est plus développée que celle de tous les manuscrits de Paris. = Dans tous les manuscrits (sauf celui de Boulogne où il y a quelques laisses rimées), cette Chanson est en décasyllabes assonancés; aucun texte ne présente le petit vers à la fin des tirades. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous est resté neuf manuscrits de la *Prise d'Orange : a.* Bibl. Nat. fr. 1448 (du f° 100 r° au f° 109 r°), treizième siècle. — *b.* British Museum, Bibliothèque du Roi, 20 D, XI (du f° 118 r° au f° 124 v°), quatorzième siècle. — *c.* Bibl. Nat. fr. 1449 (du f° 48 r° au f° 60 r°), treizième siècle. — *d.* Bibl. Nat. fr. 774 (du f° 41 v° au f° 52 v°), treizième siècle. — *e.* Manuscrit de Boulogne (du f° 47 v° au f° 62 r°), treizième siècle. — *f.* Manuscrit de Berne, n° 296, treizième siècle. — *g.* Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vallière 23, (du f° 100 r° au f° 110 v°), quatorzième siècle. — *h.* Bibl. Nat. fr. 368 (du f° 167 r° au f° 173 r°), quatorzième siècle. — *i.* Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). = Dans les manuscrits 1449, 368 et 24369, la *Prise d'Orange* n'est pas matériellement séparée du *Charroi.* = Dans le manuscrit 1448, au contraire, cette séparation existe, et cependant le copiste de ce manuscrit a jugé bon de supprimer les deux annonces du trouvère : « Oyez, seignor, que Dex vos beneie » et : « Oyez, seignor, franc chevalier honeste ». = Dans le manuscrit de Boulogne (qui contient d'ailleurs la version la plus longue), le jongleur a imaginé, pour relier la *Prise d'Orange* aux poëmes qui vont suivre, une transition qui ne se trouve point dans les autres textes : « Pris a Orenge dant Guillame li ber — Et dame Orable a fait crestiener. — Teus·LX· ans l'ont aidié à garder — C'ainc sans calenge ne menga ·I· disner. — Or li covient grans peines endurer : — Que rois Tibaus repaire d'outremer. — Forment menache Guillame à desmenbrer, — Mais ne porra vers Guillame durer — Por la bataille en Alessans sur mer ». — Ce manuscrit de Boulogne, que nous avons étudié avec soin, présente une version qui, en certaines parties du poëme, diffère des autres pour la forme, tout en étant la même pour le fond. Toute la fin, notamment, offre une rédaction spéciale depuis ce couplet : *Li cuens Bertrans fu dolanz et pleins d'ire.* Nous avons dit déjà qu'au milieu des couplets assonancés, on a intercalé quelques tirades rimées. Ce texte est véritablement inférieur à celui du ms. 774 que nous préférons, d'ailleurs, à tous les autres. = Le manuscrit 24369 (anc. 23 La Vallière) se contente d'ajouter quelques vers à la dernière tirade des manuscrits 774 et 368. Ceux-ci disaient en terminant : « Li quens Guillaumes ot espousé la dame. — Puis estut il tiex ·XXX· anz en Orenge — Mès ainc un jor n'i estut sans chalenge », et on lit dans le manuscrit La Vallière : « Souvent estoit en mellée et en tence — Et combatoit vers la gent mescreande. — Des ores mès ses granz paines commencent. — Vers moi se traie qui les voudra entendre — Q'en chanterai qui reson en sai rendre » (f° 110 v°). — 5° VERSION EN PROSE. Il n'existe, à notre connaissance, qu'une version en prose de la *Prise d'Orange :* c'est celle dont nous publierons plus loin un extrait d'après le manuscrit français 1497 de la Bibl. Nat. (f°s 169 r°-189 r°). En voici les Rubriques : « *Comment Guillaume et ses compaignons conquirent le palaix d'Orange que on nommoit Gloriete par l'enditement, consseil et aide du chambellain Aatis et de Orable, la fille Desramé* (f° CLXXIII r°). — *Comment Guielin, le nepveu Guillaume le marchis, amena de Nismes le secours par lequel Orange fut conquestée* (f° CLXXXIII v°). — *Comment Taillemont le Sarrasin passa mer pour aller devers le roi Desramé fere la perdition de Nismes, d'Orange et*

triers, des hauberts, des heaumes, des épées à la garde dorée, du froment et de bons vins. Mais il est loin de

*de sa fille Orable* (f° CLXXXVII r°). — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a.* M. Suchier (*Ueber die Quelle Ulrich von dem Türlin und die œlteste Gestalt der Prise d'Orange.* Paderborn, 1873, in-8°) a nié que Wolfram d'Eschenbach ait connu d'autres poëmes français que l'*Aliscans.* A coup sûr, il avait ouï parler de la *Prise d'Orange* puisqu'il dit quelque part : « Vous avez entendu et on n'a pas besoin de vous raconter une seconde fois comment Guillaume consentit à servir; comment il conquit Arabelle (Orable) et comment beaucoup d'hommes y périrent » (éd. Lachmann, p. 426). Dans son *Arabellens Entführung*, Ulrich von dem Türlin, qui écrivait vers le milieu du XIII[e] siècle, s'est borné à développer avec son imagination les données de Wolfram : c'est la doctrine de Suchier (l. l.) et nous ne faisons pas difficulté de l'adopter. — *b.* Le compilateur des *Nerbonesi* a délayé notre *Prise d'Orange* avec sa loquacité ordinaire (lib. IV, cap. v). — 7° ÉDITION IMPRIMÉE. M. Jonckbloet a publié en 1854 le texte de la *Prise d'Orange* (*Guillaume d'Orange,* I, pp. 113-162). La base de cette édition est le manuscrit 774 de la Bibl. Nat.; les variantes sont tirées du manuscrit 368. En décembre 1867, le même savant a traduit la *Prise d'Orange* (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nez,* pp. 165-203). — 8° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Dans un livre des plus médiocres, l'*Histoire nouvelle de la ville et principauté d'Orange,* le P. Bonaventure de Sisteron, crédule historien, ne manque pas d'admettre le récit fabuleux de la *Vita sancti Willelmi* touchant la prise d'Orange par Guillaume au Court Nez. Il cite et traduit toute cette vie de notre héros et n'hésite pas à voir en lui « le fondateur de la principauté d'Orange » (p. 18 et suiv.). — *b.* En 1852 parut dans la *Revue archéologique* une *Notice historique et archéologique sur Orange,* par M. J. Courtet (p. 336). La pensée dominante, dans tout ce travail, c'est que la légende a fondu en un seul et même personnage Guillaume I, comte de Provence, et saint Guillaume de Gellone. — *c.* Dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (pp. 495-498), M. Paulin Paris a donné, en 1852, une brève analyse de la *Prise d'Orange.* — *d.* Deux ans plus tard, M. Jonckbloet publiait le texte de la Chanson, en étudiait avec soin les éléments historiques (*Guillaume d'Orange,* II, 67-79), et s'attachait à démontrer l'existence d'une ancienne rédaction du vieux poëme. — *e.* Enfin L. Clarus, dans son *Herzog Wilhelm von Aquitanien* (1865, pp. 220-228), a résumé la *Prise d'Orange* d'après l'*Histoire littéraire* et Jonckbloet. Partisan exagéré de l'authenticité complète de la *Vita sancti Willelmi,* L. Clarus serait assez tenté d'en croire le pieux biographe sur sa parole, lorsqu'il raconte la conquête d'Orange par Guillaume. — *f.* Jonckbloet, enfin, par sa traduction de notre Chanson, a essayé de lui donner une popularité qui lui manquait depuis longtemps. — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. C'est avec raison que L. Clarus et Dozy considèrent la *Prise d'Orange* comme une des parties les plus faibles de tout le cycle de Guillaume. Il est véritablement regrettable que l'ancienne rédaction ait disparu : l'idée que nous en donne l'*Arabelens Entführung* est de nature à augmenter ces regrets. Quant au texte actuel, placé entre deux Chansons aussi remarquables que le *Charroi* et le *Covenant Vivien,* il perd étrangement à une comparaison qui est inévitable : c'est un plat recueil de lieux communs épiques qui relie deux chefs-d'œuvre et leur sert de repoussoir.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. On ne peut établir que les propositions suivantes : 1° *Le seul texte* quasi historique *sur lequel*

la France, et il a oublié d'amener avec lui des jongleurs et des *damoiselles*. Puis les Sarrasins le laissent trop

*puisse s'appuyer notre Chanson est le fameux passage* de la Vita sancti Willelmi : « *Ad urbem Arausicam agmina disponit* [*Willelmus*] et castra, quam illi Hispani cum suo Theobaldo jampridem occupaverant : ipsam facile ac brevi cæsis atque fugatis *eripit invasoribus.* Erepta autem urbe, placet omnibus ut sibi eam detineat faciatque primam suæ proprietatis sedem : *unde et civitas illa ad tanti ducis gloriam famosissima multumque celebris magnique nominis per totum hodieque mundum commemoratur* ». (Acta Sanctorum Maii, VI, p. 812.) — 2° Orderic Vital a répété à peu près la *Vita* dans les mêmes termes : « A Carolo [Willelmus] dux Aquitaniæ constituitur eique legatio contra Theobaldum regem et Hispanos atque Agarenos injungitur. Alacriter Septimaniam ingressus, Rhodanum transivit, *Arausicam urbem obsedit et fugatis invasoribus eripuit* » (*Historia ecclesiastica,* éd. de la Société de l'histoire de France, III, 6, 7). — 3° *Le témoignage de la* Vita *et celui d'Orderic ne sont confirmés par aucun fait historique, et le fait de la prise d'Orange par Guillaume est absolument fabuleux.* « Jamais, dit M. Aug. Leprévost, résumant ici les données de la science, jamais, sous le gouvernement de Guillaume, les invasions musulmanes n'atteignirent les bords du Rhône et encore moins le territoire d'Orange. Il faut remonter jusqu'à l'époque d'Ambissa et d'Eudes pour trouver quelque événement dont la tradition ait pu servir de base aux fictions du biographe » (Éd. d'Orderic Vital, l. I, p. 7). — 4° *Le personnage de Thibaut est aussi fabuleux que la conquête d'Orange :* « Parmi les rois et les généraux musulmans contre lesquels Guillaume eut à lutter pendant une carrière militaire assez longue (789-806), nous n'en voyons aucun dont le nom puisse se rapprocher de celui-ci. Ce furent Abd-el-Vahid-Ben-Mougeith, et Abdallah-Ben-Abd-el-Mélik jusqu'en 796 ; puis le roi El Hakem ; puis les chefs Bahloul, Aboutahir, Foteis-Ben-Soliman et Zaïdoun » (Aug. Leprévost, l. I, p. 6). — 5° *C'est sans aucune preuve sérieuse que L. Clarus a prétendu que le plus ancien biographe de Guillaume* (*l'auteur de la* Vita sancti Willelmi) POUVAIT *bien avoir raison ; que les Maures ont souvent débarqué sur les côtes de Provence et de Septimanie, et qu'ils* ONT PU *pénétrer jusqu'à Orange,* etc. — 6° *On peut, de tout ce qui précède, conclure que l'auteur de la* Vita *a réellement puisé dans certains Chants populaires de son temps, et non dans l'histoire, le récit de la prise d'Orange et le nom de Thibaut, etc.* En d'autres termes, c'est la poésie qui, ici, a servi de base à l'histoire, et non l'histoire à la poésie. Du reste, un tel fait n'inculpe en rien la sincérité de l'auteur de la *Vita;* il a prêté l'oreille aux Chants populaires qui célébraient son héros et leur a trouvé un accent profondément historique, confirmé par des traditions orales qu'il ne pouvait récuser. Nous avons déjà fait observer que la première partie de son œuvre, consacrée à la gloire militaire de son héros, est pleine d'inexactitudes involontaires, et qu'on doit surtout ajouter foi à la dernière partie où il raconte les vertus monastiques de Guillaume. — 7° *Guibourc est un personnage historique ; on en trouve le nom dans la charte de fondation de Gellone, où Guillaume parle de ses deux femmes Cunégonde et Guidburge* (Acta Sanctorum Maii, VI, 810). — 8° *Mais la légende épique d'Orable n'a, d'ailleurs, aucun fondement historique.* Trop préoccupé de retrouver des héros réels dans tous les héros de la geste de Guillaume, M. Jonckbloet a rapproché de notre poëme le récit d'un miracle opéré par les reliques de Guillaume : ce récit, tiré des *Miracula sancti Willelmi,* pourrait bien être du même temps et de la même main que la *Vita* elle-même, c'est-à-dire du onzième siècle. Le légendaire raconte qu'une

longtemps dans le repos : « Je m'ennuie », dit-il sans cesse, « et me figure être ici en prison ». Il a vraiment

énergumène du nom de « Gitburgis », d'un pays voisin de Gellone, fut amenée par ses amis au tombeau de notre saint. Elle poussait des cris horribles, aboyant comme un chien, rugissant comme un lion, etc. « Quid plura? Beatus Willelmus pro illa intercedit, et illa statim beati Willelmi precibus et meritis plene ac perfecte sanata fuit ». En reconnaissance de ce bienfait, « elle quitta son mari et prit l'habit religieux » (*Acta Sanctorum Maii*, VI, p. 824 b). Après avoir cité ce miracle, M. Jonckbloet ajoute : « Qui ne voit « là un remaniement monacal de la conversion et du mariage de Guibourc » (*Guillaume d'Orange*, II, 69)? Nous avouons volontiers être de ces aveugles qui ne voient absolument rien de commun entre les deux légendes. Dans nos poëmes, Guibourc est une jeune femme qui se prend pour Guillaume d'un amour adultère et ne se fait chrétienne que pour l'épouser; dans le miracle latin, Gitburge est une possédée qui, guérie par la prière de saint Guillaume, a désormais horreur du lien conjugal et se fait nonne. La comparaison n'est pas soutenable. — 9° *Le seul élément véritablement historique de la* Prise d'Orange, *c'est la conquête de la Septimanie et des pays voisins au commencement du huitième siècle, par Alsamah d'abord, par Ambissa ensuite; ce sont, pour mieux dire, les invasions successives des Musulmans dans cette partie de la France, invasions dont le souvenir est demeuré si vivant parmi ces populations).*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° Nous avons signalé plus haut les différences considérables entre la *Prise d'Orange* telle que nous la possédons aujourd'hui, et l'ancienne rédaction de cette Chanson qui comprenait les *Enfances* (Voy. notre *Notice des Enfances Guillaume*.

2° L'auteur des *Nerbonesi* place avec raison le récit de la *Prise d'Orange* immédiatement après celui du *Charroi de Nimes*. Guillaume coupe les vivres à la cité païenne, et l'on y meurt de faim. Or, dans les prisons de la ville qu'assiégent les chrétiens, se trouve Guyon, fils d'Anseïs de Carthage. Il parvient à s'échapper, gagne le camp français et raconte à Guillaume toute l'histoire de sa captivité. Il ne tarit pas sur la merveilleuse beauté de dame Orable et enflamme ainsi le cœur du fils d'Aimeri (*Nerbonesi*, lib. IV, cap. v). Guillaume pénètre dans Orange avec Guyon qui lui sert de guide: « Nous sommes », disent-ils, « des voyageurs, et nous avons vu le roi « Thibaut à Raguria. Même il nous a remis une lettre pour Orable sa femme ». Entrevue secrète de Guillaume avec Orable; coquetteries, baisers. Il est entendu que si Guillaume est vainqueur du païen Dragonetto (qui est le chef des païens d'Orange), il sera le mari de la belle Orable (cap. vi et vii). Guillaume retourne à Nîmes et organise à la hâte une expédition contre Orange. Par malheur, le commencement des hostilités est fatal aux chrétiens : ils sont vaincus et perdent tour à tour Guyon, fils d'Anseïs, et Robert d'Avignon, qui succombe sous les coups du terrible Dragonetto. Guillaume demeure seul au milieu de la mêlée et se voit lui-même obligé de fuir. C'est une déroute complète, c'est presque un anéantissement du nom chrétien (cap. viii-x). Joie des païens. Orable semble partager leur enthousiasme, mais elle est fort triste au fond : car elle aime Guillaume. Celui-ci rentre à Nîmes, demi-mort, honteux, lugubre. Bertrand relève son courage et l'engage à aller demander du secours au roi Louis. Il y va sans plus attendre; mais le roi le reçoit fort mal, et Guillaume entre en rage. Là-dessus la Reine intervient, la Reine qui est la sœur de Guillaume, et elle obtient de son mari tout ce que demande son frère. Louis

bien tort de se plaindre : le jour ne s'écoulera point avant qu'il n'ait reçu de terribles nouvelles.



donne quatre mille chevaliers au fils d'Aimeri, et l'on prépare une nouvelle expédition contre Orange (cap. XI-XII). Cette fois les Français sont vainqueurs : Dragonetto meurt dans la bataille ; Orable est baptisée et s'appellera désormais Tiborga ; elle épouse Guillaume qui ne s'endort pas dans les délices de cet amour, et se met à fortifier Orange (cap. XIII). Il a raison de s'inquiéter aussi de l'avenir : car une nouvelle guerre avec les Sarrasins ne peut tarder à éclater et il faut s'attendre aux fureurs du premier mari d'Orable. Siége de Narbonne par Thibaut ; duel de Bertrand avec le roi Arpin ; sortie de Guillaume à la tête de cinq cents chevaliers ; attaque nocturne du camp païen ; victoire des chrétiens (cap. XIV-XVIII). Nouveaux exploits de Guillaume ; son combat singulier avec Thibaut ; défaite des Français ; famine dans Orange qui est assiégée depuis sept ans. Guillaume se décide à réclamer une seconde fois l'aide de ses frères et celle du roi de France ; mais cette fois il n'y va pas lui-même et se contente d'y envoyer Bertrand (cap. XIX-XXII). Celui-ci éprouve les plus grandes difficultés à traverser les lignes païennes ; mais y parvient enfin, grâce au merveilleux cheval Serpenton (cap. XXIII). Le messager réussit auprès de ses oncles, auprès des frères de Guillaume, mais non auprès du roi Louis. L'auteur italien reproduit ici presque littéralement la scène qu'il a racontée plus haut, et qui est empruntée à notre *Aliscans.* Le fils de Charlemagne fait à l'envoyé de Guillaume un fort mauvais accueil : colère de Bertrand, intervention de la Reine. Malgré la résistance des Mayençais, le roi se décide enfin à secourir Guillaume. Il fait un appel suprême à tous ses barons et leur donne rendez-vous à Pietrafitta (cap. XXIV-XXVI). Il ne reste plus qu'à obtenir le concours d'Aïmer le Chétif et Bertrand va le lui demander en Espagne. Il trouve Aïmer fort occupé par une guerre dont le Portugal est le théâtre, et dont le récit est absolument étranger à notre sujet ; mais il finit par l'entraîner à la délivrance de Guillaume (cap. XXVII-XXXVIII). Donc, voici deux armées chrétiennes qui se portent au secours des chrétiens d'Orange : l'une est celle du Roi, l'autre celle d'Aïmer. Toutes deux forment un effectif de cent quatre vingt mille hommes. Commencements de la grande bataille sous les murs d'Orange. La ville est ravitaillée par Bertrand et Vivien ; Guibert d'Andrenas et Guérin d'Anséune sont mortellement frappés par Thibaut, qui ne tarde pas à recevoir, de la main de Vivien, une terrible blessure au bras (cap. XXXIX). Trêve de dix jours : Thibaut lève le camp et Louis retourne à Paris. Mort d'Aïmer dont les plaies sont empoisonnées. Funérailles solennelles de Guibert et de Guérin. Guillaume, vainqueur, reste dans Orange avec cette Orable qui est prochainement destinée à tant d'autres épreuves (cap. XLI-XLIII). = Si nos lecteurs ont bien suivi l'analyse que nous venons d'écrire à leur usage, ils se seront aisément convaincus que ce résumé se divise en deux parties, dont la première s'achève à la fin du chapitre XIII. C'est cette première partie qui, seule, correspond à notre *Prise d'Orange.*

3° L'auteur de la version en prose du manuscrit 1497 a fait subir à la *Prise d'Orange* les plus singulières modifications, qui en ont d'ailleurs altéré la forme plutôt que le fond. Le fragment suivant en donnera quelque idée : « *Comment Guillaume et ses compaignons conquirent le palaix d'Orange que on nommoit Gloriete par l'enditement, conseil et aide du chambellain Aatis et de Orable, la fille Desramé.* La damoyselle... s'esbatoit privéement, sans mal pencer, avecques Guillaume qui, par grant amitié, lui prestoit moult souvent sa bouche. Et elle, d'aultre part, ne lui reffusoit mye la sienne. Ainçois l'anprunttoient l'un de l'autre et rendoient sur

Noir, maigre, velu, décharné, quel est ce misérable là-bas, qui passe le Rhône, gravit la montagne, tra-

la place les baisiers amoureux, en devisant emssamble, cuidans estre seurement et à leur privé, et attendans l'eure que ils s'en devoient le lendemain aller par une porte saillant aux champs du costé de Nismes, sans entrer dedans la ville, et sans eulx mettre en dangier des Sarrasins. Mais ainssy ne le voulut Fortune consentir ne acorder que Guillaume eust si paisible joyansce de ses amours; car, tout en ung virement, leur chey le het et cheirent comme de joye en grant tristesse quant ils ouyrent Aatis qui leur escria non mye à voix haultaine, et si effroïement qu'ils en pardissent leurs sentemens, mais à voix moderée et acertes : « Trop mal nous est advenu, madame », fet il, « et de male heure mandastes les pellerins en vostre chambre pour « parler à eux ; car ils sont en dangier de mort, se Dieux, par son doulx plai- « sir, n'y remedie de sa grace ». — La damoyselle Orable, esbahye de prime face et non sans cause, respondi lors : « Hellas! Aatis, doulx amis », fet elle, « et qu'i a il, que or le me dittes, pourquoy et comment les Crestiens « sont en mortel dangier de mort, se Dieux, par son doulx plaisir, n'y re- « medie de sa grâce? Car je ne vouldroie pour tout l'avoir d'un royaulme, « l'annuy ne le destourbier du myen amy Guillaume, par especial, ne de « sa compaignie, qui à nul mal n'y pense, ainssy come je le sçay et croy cer- « tainnement ». — « Bien vous en croy, damoyselle », fet il; « mais il est ainssy « que par une faulce espiée ont esté cogneus, et Guillaume ravisé; je le « vous certiffie pour tout vrai, car ainssy l'ay entendu en ce palaix ou quel « j'estoie allé guettier et savoir se nul se aparcevoit de ceste besongne. Mais « je voy bien que nul remede n'y a, et que à Coriel a esté ceste chose no- « tiffie ». Lors leur racompta comment il avoit Coreaulx, le gouverneur d'Orange, trouvé ou palaix, armé et acompaignié de gens d'armes à grant nombre ; comment il avoit veu le pont fermer : et tout ce qu'il savoit et avoit veu et ouy leur racompta. Et puis, il leur dist comment il estoit par gracieuses parolles par devers eulx leans venu pour savoir en quel habillement ils estoient; et que ils n'atendoient sinon sa venue pour la chambre venir efforcer et rompre, affin d'avoir les pellerins à leur commandement. Si se prist Orable à couroucier moult asprement, à froter ses mains les unes aux aultres, et soy vouloir escrier, n'eust esté Guillaume qui parla comme homme asseuré, vaillant et hardi. = Guillaume de Nerbonne oyant le noble chambellain ainssy parler respondi lors, comme pour essoier le bon vouloir de lui : « A nous prendre auront peu à faire, sire vassal », fet il, « se vouloir avés de nous livrer ; car nous sommes jà enclos et enserrés, si « que à grant peine se pourroit nul de nous saulver. Mais ce seroit à vous « trop grant desloyaulté de nous avoir ainssy trahis soubz umbre de bonne « fiance et de seureté en quoy nous cuidions estre cy en droit ». Sy fut tant dollant Aatis que plus ne peust, quant il ouy que Guillaume de trahison se doubta, et lui respondi : « Se de moy vous doubtés, c'est à grant tort, sire », fet il ; « car saichiés que en moy n'eust oncques trahison ne mauvaistié; ne « vouldroie pencier envers vous ainssy ne aultrement. Et ainssy me soit « Dieux aidant. Mais à ce que plus soiés de moy contempt et asseuré, vous dis « je tant que je veil estre le premier qui avecques vous son corps exposera, « quant vous aurés armeures endossées et espées saintes, dont ceans a si « grant largesse, comme pour soixante chevaliers adouber. Et lors pourrés « vous veoir se j'ay voulenté de vous trahir, ou de soustenir et garder loyaul- « ment l'onneur de ma dame ». Sy fut Guillaume plus joieux que par avant, et demenda combien Coriel avoit leans de gens d'armes amener (*sic*) pour le palaix garder et saisir. Et Aatis lui respondi que bien estoient ung cent à ce

verse la plaine et entre dans Nîmes? C'est un Sarrasin sans doute. Non, c'est un Français, un chrétien. C'est



qu'il avoit peu veoir. = Le noble chevallier Guillaume, oyant Aatis en qui il se fioit assés, quelque chosse qu'il deist, respondi lors assés haultement : « Ce n'est mye grantment que de cent hommes que de nous sept, sire cham- « bellain », fet il ; « mais que nous aions armeures pour nos corps, ainssy « que Orable nous a asseurés. Car se en ma part en ai jusques à cinquante, « mauldit soie quant je m'enfuiray pour eulx ! Et les aultres cinquante de- « moureront pour vous six. Si suy je jà comme tout reconforté ». Sy ne se feust tenue Orable de parler pour le tresor d'une cité, et dist, comme paou- rouse et doubteuse : « De combatre ne veilliés parler, sire Guillaume », fet elle; « car de ·XX· contre ung seroit la perteure trop perilleuse. Ainçois ad- « viengne ce que pourra advenir : c'est à dire que vous laissiés doulcement « prendre vos et vos compaignons, et je vous jure Dieu que tous vous met- « tray hors et delivreray encore ennuit, et l'eust juré Coriel d'Orange, voire « par si bon moyen que je mettray vous et moy après menuit hors de ceans « à saulveté si que plainnement nous en pourons aller à Nismes ». — Et quant Guillaume entendi la damoyselle, qui paour avoit de luy et de ceulx de sa compaignie, le cueur luy esleva lors, et dist : « Jà Dieu ne plaise, da- « moyselle », fet il, « que je me lesse ainssy prendre laschement comme vous « le me conseilliés : ains vous prie que nos corps soient armés plus tost que « plus tart. Et lors pourrés vous crier et faire bruit sur nous comme si nous « voulions faire tort u grief à vous et aux vostres. Ci sauldront adonq sur « nous les cent Sarrasins qui sont en cestui palaix en aguet. Se lesquels y « viennent, ainssy come nous en faisons doubte, je ne puisse jamais jouir « d'amour alors, si je n'y faings et se je n'emploie ma force, tellement que « cellui sera moult eureux qui en pourra sain et sauf eschapper. Et tel y est « par l'uyz entré à son loisir qui à grant besoing s'en pourra par adventure « issir et saillir par les fenestres ou par les carneaulx du hault du palaix « em bas emmy les forès ». — Ainssy se devisa le noble chevalier Guillaume et fist tant par son langaige que Orable et ses compaignons s'acorderent à son dit, et que ilz furent armés et embastonnés ainssy comme il avoit apoin- tié. Et... pria Guillaume à ses compaignons... que chascun pençast du bien faire, et il lui convenancerent que ainssy le feroient. Et quant... Coriel eust longuement attendu la responce que Aatis lui devoit faire, s'escria Orable moult haultement, disant : « Hay ! Mahom, sire Dieux puissant et vertueulx », fet elle; « que or me veilliés deffendre et garder des mains de ces trahitours « Crestiens ». Et quant Coriel eust la voix entendue, il s'escria, disant : « Ce n'est mie pour neant, beaus seigneurs, que nous sommes cy sy à point « armés : car ces Crestiens faulx et trahitours font à ma dame chose qui ne « lui est mye agreable. Cy soit presentement la chambre asprement et le- « gierement assaillie, et l'uys rompu ou gesté hors des gons, et les gloutons « occis et mis mors à la chaulde, ou pris en vie qui avoir les pourra pour « livrer au roy Desramé qui jamais n'eust si grant [joie] à son cueur comme « il aura ». Et lors vindrent ceulx qui, pour lui complaire, fraperent contre l'huys si aïréement comme en petit d'espace fut tout froissié et rompu... si que ils peurent clerement dedens veoir. Et aussi vist Guillaume ceulx qui la mort de lui et de ses compaignons avoient jurée. = Guillaume, qui rien tant n'ayma oncques en sa vie comme bataille et hutin et qui en ses mains tenoit un gros espié, aparceut Coriel qui, pour honneur acquerir, se avan- çoit l'un des premiers pour entrer leans. Sy le apointa contre lui si fiere- ment que parmi les costes lui mist si doulcement que tout lui desconfi son harnois et le porta mort devant tous ses hommes ; et lors haulça l'espié et

Gilbert, le fils de Gui, duc d'Ardenne et de Vermandois. Il vient de passer trois ans dans les prisons d'Orange, captif des Sarrasins; mais il est enfin parvenu à sortir de leurs mains. Le voilà qui se présente devant Guillaume : « Orange », lui dit-il, « est une admirable « ville. Rien de plus fort que son palais *principel;* rien « de plus riche. Toutes les chambres en sont voûtées « et couvertes d'éclatantes peintures. Tout à l'entour, « ce ne sont que chants d'oiseaux et parfums de fleurs. « Mais la merveille des merveilles, c'est Orable, femme « du roi Thibaut d'Afrique. On n'a jamais vu une aussi « parfaite beauté ni dans la chrétienté, ni dans la *païen-« nie*. Quel malheur qu'une telle femme ne croie pas en « Dieu »! A chacune de ces paroles, la convoitise de Guillaume s'allume, de plus en plus ardente. Enfin, elle éclate : « Je jure », s'écrie-t-il, « que je ne mangerai « plus de pain ni de chair, et que je ne boirai plus de « vin jusqu'à ce que j'aie vu Orange, sa tour de marbre, « et surtout la belle reine Orable. En vérité, je brûle « d'amour pour elle, et je mourrai si je ne la possède ».

fery le deuxiesme tellement que jambes levées le porta par terre devant Coriel. Et, cellui coup fait, lança son espié contre le tiers qu'il traverça de part en part, par my. Puis, mist la main à l'espée et, en soy boutant parmi les aultres, cria « Nerbonne »! si haultement que tous furent les Sarrasins esperdus et bien cuiderent que là dedans feust Aymery et sa compaignie arrivés. Sy se mirent à deffense au mieulx que ils peurent.... ; mais... [les Crestiens] leur saillirent au-devant, et, à l'entrée de la chambre, en mirent mors plus de XIIII..... Guillaume... se vint lancer emmy ses ennemis, l'espée au poing dont il fist merveilles d'armes, tandis que ses compaignons saillirent hors par une force. Et, quant ils se trouverent emssamble, lors exploiterent tant leur vasseleige et firent une occision si grant que en peu d'eure se mirent les Sarrasins en fuite.... Si se lesserent occire les plusieurs et les aultres... De fait se lesserent aculer en clotes et en destours, quant seurement ne se povoient dedans leurs chambres ou es torrelles ou garderobes de leans enfermer. Et racompte l'istoire que bien cinquante en furent occis, et les aultres... se misrent par une force en la mercy de Guillaume qui les y receut par condition telle que ils renonçoient à leur loy et se feroient baptisier, au bon plaisir du chevalier et de ses compaignons... Le noble prince Guillaume... cercha de lieu en aultres et plus ne trouva par le palaix qui lui contredeist..... Comme ouy avés, eust Guillaume la maistrie du palaix d'Orange » (Bibl. Nat. fr. 1497, f^os 174 v^o-176 v^o).

— « C'est une folie », reprend Gilbert. « Contre « Orange cent mille chevaliers seraient impuissants ». — « Aussi n'irons-nous la voir que tous deux, sous un « bon déguisement ». — « On vous reconnaîtra à votre « rire, et surtout à votre nez », répond Bertrand. Vous « serez perdu ». — « Qu'importe? j'aurai vu la belle « Orable. Un homme qui aime bien est un enragé. Je « veux y aller, j'irai [1] »! Gilbert et Guillaume, tout aussitôt, se font peindre le corps avec de l'encre, et ainsi défigurés, ressemblent à de vrais diables : « Je « veux partir avec vous », dit alors Guielin, et il se rend méconnaissable à tous les yeux par le même procédé qui est des plus primitifs [2]. Ils partent, et traversent tour à tour Baucaire, le Rhône, la Durance et la Sorgues [3]. Enfin, voici Orange. Certes, Gilbert n'a pas exagéré le charme de cette ville. Quels parfums, quels chants d'oiseaux, quelle atmosphère voluptueuse, quelle richesse! « Portier », dit Gilbert [4] qui parle aisément le sarrasinois, « baissez le pont et laissez-nous « entrer ». — « Qui êtes-vous »? — « Nous sommes « des interprètes, des drogmans au service du roi Thi-« baut ». Le portier, tout inquiet, va demander au roi Arragon la permission de les introduire : « Car », dit-il, « nous avons étrangement peur de Guillaume au Court-« nez, qui vient de prendre Nîmes ». Les trois Français pénètrent enfin dans la ville [5] : il leur sera plus difficile d'en sortir. « Quand avez-vous quitté l'Afrique »? leur demande le roi Arragon, fils de Thibaut. — « Il y a « deux mois ». — « Avez-vous vu mon père »? — « Oui, beau sire, dans la cité de Vaudon. Il vous re-

Guillaume parvient à s'introduire dans la ville d'Orange qui est aux mains du roi Arragon frère de Thibaut.

1. *Prise d'Orange*, édition de M. Jonckbloet d'après le texte du manuscrit 774 de la Bibliothèque Nationale, avec des variantes du manuscrit 368, vers 39-375. — 2. *Ibid.*, vers 376-396. — 3. *Ibid.*, vers 397-405. — 4. *Ibid.*, vers 406-417. — 5. *Ibid.*, vers 418-449.

« commande de bien garder sa ville et son fief d'O-« range ». — Ainsi fais-je ». — « Est-ce que vous ne nous « montrerez pas sa femme »? — « Je le veux bien », répond le Roi, « mais j'aurais grand besoin de mon père « en ce moment ». Puis le païen se penche à l'oreille de Guillaume qu'il ne saurait reconnaître : « Quel homme « peut être ce Guillaume »? — « Nous l'avons vu à « Nîmes. Il n'en est point de plus riche ni de si fier : il « vous somme d'avoir à quitter Orange sur-le-champ « et de vous retirer en Afrique [1] ». L'entretien allait peut-être devenir dangereux, quand il est de nouveau question de la Reine [2]; Guillaume, en réalité, n'aspire qu'à la voir, et c'est là le vrai but de son voyage. Orable lui apparaît enfin, au milieu des plus délicieux jardins, à l'ombre de cette fameuse tour de marbre qu'on nomme Gloriette. Parmi les parfums et les fleurs, Orable lui apparaît, blanche et rose, éblouissante de beauté [3] : « Ah »! dit Guillaume, « c'est ici le Paradis »! Rien de plus charmant, rien de plus vif que toute cette Introduction. La joie de Guillaume, hélas! ne sera point de longue durée.

Amours de Guillaume et d'Orable.

Jusqu'ici tout va bien pour Guillaume, et l'excès de son imprudence ne lui a encore procuré qu'un excès de joie à la vue d'Orable. Il semble même qu'il va pouvoir se livrer en paix à cet amour qui compromet le sort de l'armée chrétienne. Mais, en un instant, tout change. Dans la ville d'Orange vit un païen, du nom de Salatré, qui jadis habitait Nîmes et en a été chassé par les

1. *Prise d'Orange*, édit. Jonckbloet, vers 450-614. — 2. *Ibid.*, vers 615-644. — 3. *Ibid.*, vers 645-679. En parlant de sa belle-sœur, le roi Arragon a reproché plus haut à son frère Thibaut d'avoir épousé une si jeune femme : « Dist Aragons : « Il fet moult grant folie ; — Quar il est vielz, s'a la barbe « florie. — Et ceste est bele et juenete meschine... — Mielz ameroit Soribant de Venise, — Un baceler juene et de barbe prime... — Trop par est « fox vielz homs qu'aime meschine », etc.

Français. Il reconnaît Guillaume et s'empresse d'aller le dénoncer au roi Arragon : « Celui-là », dit-il en le montrant, « c'est le Marquis au Court-Nez ; cet autre « est son neveu ; le troisième est notre ancien prison- « nier, celui-là même qui nous a échappé [1] ». Cependant Arragon doute encore ; mais Salatré lui réserve une démonstration qu'il croit sans réplique : il passe vivement sur le front de Guillaume une « cotte d'or fin esmeré » ; la teinture dont s'était couvert le Comte français disparaît aussitôt et laisse voir la blancheur native de sa peau [2]. Guillaume comprend tout et se sent perdu. Il ne songe plus guère à Orable, et, dans cet instant de détresse suprême, se tourne enfin vers Dieu. « On sait qui vous êtes », lui crie la voix terrible d'Arragon ; « préparez-vous à mourir ». Guillaume l'entend, murmure une nouvelle prière ; puis, d'une main colère, saisissant un bâton, se jette sur Salatré, lui fracasse la tête et répand sa cervelle en l'air [3]. « Montjoie ! Montjoie » ! s'écrie-t-il ; et déjà ses narines se dilatent, ses yeux s'enflamment, il se croit vainqueur. Hélas ! ils ne sont que trois devant plusieurs milliers de Sarrasins...

Guillaume est attaqué par les Païens et, près de succomber, s'enferme dans la tour de Gloriette où il subit un siége.

Ces mains de chevaliers, habituées à manier la lance et l'épée, les voilà armées de *tinels* et de bâtons : Guielin, Gilbert et Guillaume, avec leurs morceaux de bois, font cependant d'effroyables ravages dans les rangs épouvantés des Sarrasins. Puis, par un habile et brusque mouvement, ils forcent leurs ennemis à reculer, les jettent hors de la tour, poussent rapidement les portes de fer, relèvent les chaînes du pont-levis et s'enferment dans ce redoutable château de Gloriette où, sans doute, ils vont pouvoir se défendre longtemps [4].

1. *Prise d'Orange*, édit. Jonckbloet, vers 680-771. — 2. *Ibid.*, vers 772-779. — 3. *Ibid.*, vers 780-823. — 4. *Ibid.*, vers 824-862.

II PART. LIVR. II. CHAP. XVI.

Guillaume alors reprend son sang-froid, et même en vient à trouver le moment propice à la plaisanterie : « Gardez bien votre donjon », dit-il aux païens qu'il en a si terriblement chassés. Le roi Arragon lance alors toute son armée sur ce boulevard qu'il s'agit de reprendre. Bientôt une pluie de flèches tombe autour des trois chrétiens. Comment pourraient-ils résister [1] ? Guillaume, en véritable Français, passe soudain de l'extrême confiance à un désespoir extrême : « Nous ne re- « verrons plus la France, ni nos parents. Tout est « perdu ». — « Eh ! non, mon cher oncle », dit Guielin en le raillant. « Tenez, voici Orable ; allez vous as- « seoir auprès d'elle. C'est l'instant de la caresser, de « lui passer un bras autour de la taille, de l'embrasser. « Ah ! voilà des baisers qui nous coûtent cher [2] ». Guillaume entend déjà les pas des païens dans l'escalier de la tour, et se précipite dans la chambre de la Reine : « Des armes », dit-il, « donnez-moi des armes ». Orable semblait s'attendre à cette demande ; d'une main que ne font point trembler ses désirs adultères, elle tend à Guillaume l'épée de son mari Thibaut. En même temps, Guielin et Gilbert se couvrent de riches armures : le premier, qui n'est pas encore chevalier, empoigne un *espié;* le second brandit une épée d'acier. Les trois Français enfin sont prêts à rentrer moins inégalement dans la lutte [3]. Mais il était temps, et déjà les Sarrasins pénètrent dans la tour [4].

Nouvelle bataille, nouveaux exploits de Guillaume, nouvelle défaite des païens qui sont forcés d'abandonner une seconde fois Gloriette à ces trois enragés. Peu de romans, en vérité, sont d'une invraisemblance plus grossière que la *Prise d'Orange*. « Rendez la tour »,

1. *Prise d'Orange*, édit. Jonckbloet, vers 863-902. — 2. *Ibid.*, vers 903-922. — 3. *Ibid.*, vers 923-992. — 4. *Ibid.*, vers 993-995.

s'écrie le roi Arragon, « et je vous promets la vie sauve. « Sinon, vous serez tous brûlés ». — « Je reste », dit Guillaume : « l'Empereur va bientôt venir à notre se- « cours avec vingt mille chevaliers, et c'est toi qui se- ras pendu [1] ». Ainsi parle ce chrétien à toute une armée païenne.

« Il faut les brûler vifs, avec la tour qu'ils ont con- « quise », tel est l'avis du roi de Bénévent, Pharaon, qui conseille, en outre, l'emploi du feu grégeois [2]. Mais Arragon fait observer que Gloriette a été construite avec des matériaux incombustibles; et il faut renoncer à ce projet. C'est alors que s'élève dans la foule la voix d'un païen : « Je m'engage à vous livrer Guillaume, si « vous me promettez une bonne récompense ». — « Tu « auras dix mulets chargés d'or. Parle ». Orquenois révèle alors à ses compatriotes l'existence d'un souterrain qui aboutit d'une part dans la tour de Gloriette, et de l'autre dans le palais du roi [3]. On vérifie le fait, on découvre aisément le souterrain ; mille Turcs armés de cierges et de lanternes s'y précipitent à la suite de leur chef [4]. Quelques minutes plus tard, ils sont maîtres de Guillaume et de ses deux compagnons. Un bûcher immense est préparé, on y va jeter les trois Français, et cette fois tout est perdu.

Guillaume tombe enfin aux mains des Sarrasins et va périr, quand Orable le délivre.

Cependant une voix douce se fait entendre ; c'est celle d'Orable : « Livrez-moi vos prisonniers », dit-elle, « et je réponds d'eux. J'ai mes prisons qui sont pleines « de couleuvres et de serpents ». Arragon résiste d'abord à cette demande ; même il reproche à la Reine d'avoir fourni des armes à ces trois ennemis de Mahon. Mais il est forcé d'en passer par cette volonté de fer [5],

1. *Prise d'Orange*, édit. Jonckbloet, vers 996-1107.— 2. *Ibid.*, vers 1108-1139. — 3. *Ibid.*, vers 1140-1172. — 4. *Ibid.*, vers 1173-1220. — 5. *Ibid.*, vers 1221-1254.

II PART. LIVR. II. CHAP. XVI.

et se contente d'envoyer rapidement des messagers à Thibaut l'Escler, son père et son seigneur : « Guil- « laume », lui dit-il, « le terrible Guillaume est entre « mes mains [1] ». A cette nouvelle, Thibaut pousse un grand cri de joie, il quitte la « cité d'Aufrique », et s'embarque à la tête de soixante mille païens [2]. Mais l'Afrique est bien loin, et il est à craindre que le pauvre mari d'Orable n'arrive un peu tard.....

Guillaume est en prison, en proie à sa douleur et aux mauvaises plaisanteries de Guielin : « Appelez donc « votre dame », lui dit son neveu ; « elle vous aime tant « que son amour saura bien nous venir en aide ». Orable descend en effet près de son ami et éclaire un moment de sa beauté la tristesse de ce cachot. La seule vertu de cette femme étrange, c'est jusqu'à ce moment son extrême franchise qui va jusqu'à l'effronterie, jusqu'au cynisme. Brutalement, sans préparation, cédant uniquement à un mouvement sanguin : « Je suis prête », dit-elle, « à vous mettre tous les trois en liberté. Mais « à une condition, c'est que Guillaume m'épousera ».— « Je vous le promets », dit Guillaume [3]. On les délivre.

Il envoie chercher des secours à Nîmes : Bertrand en arrive à la tête de treize mille chevaliers et sauve son oncle.

Toutefois rien n'est fait, tant qu'ils resteront dans cette tour, exposés sans cesse à de nouvelles attaques : « Je connais », dit Orable, « un souterrain qui va jus- « qu'au Rhône [4]. L'un de vous va s'y engager, et ré- « clamer des secours aux chrétiens de Nîmes ». Gilbert est chargé de cette mission difficile que ne veut pas accepter la fierté de Guielin. Il part, inquiet et résigné [5]. Mais, en bonne conscience, notre poëte abuse trop des machines de mélodrame, et nous en sommes déjà au second souterrain.....

1. *Prise d'Orange*, édit. Jonckbloet, vers 1255-1296. — 2. *Ibid.*, vers 1297-1323.— 3. *Ibid.*, vers 1324-1390.— 4. *Ibid.*, vers 1391-1411.— 5. *Ibid.*, vers 1412-1459.

Un païen se présente alors, tout effaré, au roi Arragon : « J'ai vu », dit-il, « j'ai vu la reine Orable aux « bras de son prisonnier ». — « Mon père est déshonoré », s'écrie le roi, « et je suis déshonoré moi-« même ». — « Décidément il faut en finir », dit le roi de Bénévent. « Brûlons Orable, et coupons ces Fran-« çais en morceaux ». — « Contentez-vous », dit Esquanor, « de les garder tous en prison jusqu'au retour « de Thibaut ». Ainsi fait-on [1]...

La malheureuse Orable comprend soudainement toute la portée de ce malheur, et fond en larmes : « Si, « du moins, j'avais reçu le baptême [2]. O malheureux « amour » ! — « Allons, allons », dit Guielin, qui ne saurait s'empêcher de plaisanter, même devant la mort; « on ne dira plus désormais Guillaume Fièrebrace, on « dira Guillaume l'amoureux [3]. O malheureux amour » ! Mais un autre malheur vient frapper Guillaume; on le sépare brusquement de cette Orable, auprès de laquelle sa captivité pouvait encore lui sembler douce. On le traîne, avec Guielin, devant le roi païen : et là, qui pourrait peindre leur colère [4]? Le neveu de Guillaume, qui se voit perdu et n'a rien à ménager, laisse tomber la formidable lourdeur de son poing sur la tête de Pharaon, et le tue roide [5]. Puis il s'arme de je ne sais quelle hache grossière et se précipite, furieux, à travers les Sarrasins. Son oncle entre avec lui dans la bataille, un tinel à la main : autre massacre [6]. Et les Français de s'enfermer alors dans la tour de Gloriette, uue troisième fois reconquise. En vérité, la monotonie de tous ces récits n'a d'égale que leur invraisemblance.....

Or, un jour, tandis que Guillaume, Orable et Guielin

1. *Prise d'Orange*, édit. Jonckbloet, vers 1460-1542.— 2. *Ibid.*, vers 1543-1556. — 3. *Ibid.*, vers 1560-1565. — 4. *Ibid.*, vers 1566-1589. — 5. *Ibid.*, vers 1590-1607. — 6. *Ibid.*, vers 1608-1648.

II PART. LIVR. II. CHAP. XVI.

cherchaient les moyens de prolonger leur résistance dans ce palais qui ressemblait étrangement à une prison, ils entendirent tout à coup un grand bruit, un cliquetis d'armes, un murmure d'hommes. C'était leur délivrance qui approchait; c'était Bertrand qui arrivait de Nîmes où Gilbert l'avait instruit de la détresse de Guillaume. Bertrand, à la tête de treize mille hommes, s'était aussitôt mis en route; il s'était engagé dans ce fameux souterrain percé entre le Rhône et Gloriette. Et le voilà qui, tout joyeux, revoyait enfin la lumière du jour dans ce château où il arrivait à temps pour se faire le libérateur de son oncle [1]. Guillaume fut le premier qui l'aperçut : l'oncle et le neveu tombèrent dans les bras l'un de l'autre, pleurant de joie [2].

Prise d'Orange par les Français.

Ce n'était pas encore l'heure des longs attendrissements; avant tout il fallait s'emparer d'Orange, et s'en emparer vivement. Les treize mille Français se réunissent et poussent un grand cri : « Montjoie »! puis, se jettent sur les païens qui ne s'attendaient guère à cette invasion : « Montjoie! Montjoie [3] »! Ils les pressent, les tuent, les taillent en pièces dans les rues de cette ville épouvantablement ensanglantées. Le roi Arragon cherche en vain à se défendre contre ces victorieux, et Bertrand lui donne le coup de la mort [4]. Pas un Sarrasin n'échappa à ce massacre, et de grands ruisseaux de sang coulèrent dans Orange..... Cependant, calme, souriant, ayant à peine essuyé le sang de son armure, Guillaume alla prendre par la main la reine Orable dont tous les sujets venaient d'être égorgés, mais qui les regrettait fort peu. Il la montra, toute belle et toute souriante aussi, à son neveu Bertrand : « Voici celle qui m'a sauvé « de la mort et que j'ai promis d'épouser ». — « Epou-

1. *Prise d'Orange,* édit. Jonckbloet, vers 1649-1696. — 2. *Ibid.*, vers 1697-1808. — 3. *Ibid.,* vers 1809-1816. — 4. *Ibid.*, vers 1817-1844.

Baptême d'Orable qui prend le nom de Guibourc ; son mariage avec Guillaume.

« sez-la sur-le-champ », répondit Bertrand [1]. Orable était dans l'ivresse de la joie.

On commence par la baptiser; l'évêque de Nîmes arrive et la plonge dans l'eau libératrice. Elle change de nom : désormais, elle ne s'appellera plus Orable, mais Guibourc [2]... Ajoutons qu'elle change aussi de cœur et d'âme ; jusqu'ici elle a été sensuelle, égoïste, odieuse; elle va rapidement s'élever aux plus hautes vertus de la femme chrétienne. Ce baptême est pour elle une véritable transformation.

Les noces suivirent immédiatement le baptême. Elles durèrent huit jours. Dieu ! que de beaux présents reçurent les jongleurs! Il semble avéré qu'on leur donna de l'hermine, de la soie et jusqu'à des destriers [3].

Quant à Guillaume, il séjourna trente ans à Orange depuis son mariage. Mais on ne peut pas dire qu'il y connût un seul jour de repos [4].

1. *Prise d'Orange,* édit. Jonckbloet, vers 1845-1861. — 2. *Ibid.*, vers 1862-1878. — 3. *Ibid.*, vers 1879-1885. — 4. *Ibid.,* vers 1886-1888.

---

# CHAPITRE XVII.

## LE NEVEU DE GUILLAUME, VIVIEN; SON ENFANCE.

(Les Enfances Vivien [1].)

---

Analyse des *Enfances Vivien.*

Depuis longtemps déjà Guillaume joue sur la scène de notre épopée le premier rôle, ou, plutôt, le seul.

1. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LES** *ENFANCES VIVIEN*. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Nous ne croyons pas les *Enfances Vivien* antérieures au treizième siècle. Le héros y demande quelque part (Bibl. Nat. fr. 1448, f° 187 v°) des nouvelles « des grans batailles devers Constantinoble ». Il ne peut guère être question dans ce vers que des dernières péripéties de la quatrième croisade, de l'arrivée des croisés devant Constantinople, de la fuite de l'usurpateur Alexis, du rétablissement d'Isaac l'Ange, de la trahison d'Alexis et de la prise de la ville par les Français et les Vénitiens le 12 avril 1204. Cela précise singulièrement la date de notre poëme. = Il faut remarquer, en second lieu, que l'auteur des *Enfances* n'a pas connu le *Covenant Vivien,* et que son récit est plus d'une fois en contradiction frappante avec le récit de cette dernière Chanson. = C'est ainsi que, dans les *Enfances*, Vivien est élevé par une marchande qu'il regardera désormais comme sa mère, sans jamais dire un seul mot de Guibourc; tandis que, dans le *Covenant,* Guibourc est représentée comme la seconde mère du jeune homme, comme l'ayant élevé pendant sept ans. C'est cette dernière tradition qui est la vraie ; du moins c'est celle qui se retrouve dans *Aliscans.* Lorsque Vivien va mourir, il se rappelle encore, avec des yeux trempés de larmes, « la bonne dame Guibourc qui l'a nourri ». De la fameuse marchande, pas un mot, ni dans le *Covenant,* ni dans *Aliscans,* ni dans les anciennes branches du Cycle : cet épisode est évidemment une addition postérieure. = Suivant l'auteur du *Covenant,* Garin d'Anséune est mort à Roncevaux ; d'après les *Enfances,* il a survécu à ce désastre ; c'est encore une différence considérable. L'auteur des *Enfances* a écrit en dehors de toute la tradition ; son œuvre est tout individuelle. = C'est en vain, d'ailleurs, qu'on alléguerait contre notre opinion la versification de ce poëme, qui nous présente des assonances et non des rimes : un tel fait ne détruit en rien les raisons précédemment alléguées, et prouve seulement que le poëte a voulu faire un pastiche de nos vieux poëmes. De même que quelques peintres s'amusent aujourd'hui à imiter servilement les fresques ou les miniatures du quatorzième siècle, de même il y

Autour de lui s'agitent quelques comparses qui ne semblent s'offrir à nos yeux que pour donner la réplique au



a eu au treizième siècle des versificateurs qui se sont plu à imiter d'aussi près les Chansons assonancées des onzième et douzième siècles. Les *Enfances Vivien* sont un pastiche archaïque. — 2° AUTEUR. Elles sont anonymes. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1448, ce poëme renferme 3550 vers; dans le ms. fr. 774, 3013 vers; dans le ms. 368, 3130 vers ; dans le ms. 1449, environ 3220 vers; dans le ms. 24369 (anc. 23 La Vallière), 3060 vers. Ce sont des décasyllabes assonancés. La versification, d'ailleurs, est assez négligée, et l'on rencontre assez souvent des alexandrins mêlés à ces décasyllabes. Dans le ms. de Boulogne, les *Enfances* sont munies du petit vers hexasyllabique; dans les mss. de la Bibl. Nat. fr. 1448, 1449, 774, 368, 24369, ce petit vers est absent à la fin des *laisses*. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Il nous est resté huit manuscrits des *Enfances : a.* Bibl. Nat. fr. 1448 (du f° 183 r° au f° 280 v°), treizième siècle. — *b.* British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI (du f° 124 v° au f° 134 v°), quatorzième siècle. — *c.* Bibl. Nat. fr. 1449 (du f° 60 r° au f° 79 r°), du treizième siècle. — *d.* Bibl. Nat. fr. 774 (du f° 53 r° au f° 71 r°), treizième siècle. — *e.* Manuscrit de Boulogne (du f° 62 r° au f° 81 v°), treizième siècle. — *f.* Bibl. Nat. fr. 24369, anc. 23 La Vallière (du f° 110 v° au f° 114 v° et du f° 169 r° au f° 184 r°) quatorzième siècle. — *g.* Bibl. Nat. fr. 368 (du f° 173 r° au f° 183 v°), quatorzième siècle. — *h.* Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). = Il convient de formuler ici quelques observations au sujet de ces différents manuscrits : *a.* Le manuscrit 1448, qui présente ici, par extraordinaire, la version la plus développée, ne s'arrête pas, comme les autres textes, au retour de chacun des héros dans leur fief, Guillaume à Orange, Guibert à Andrenas, Naime en Bavière, Garin à Anséune, etc. (f° 200 v°, 2e colonne). Il contient toute une partie supplémentaire. Le lecteur est transporté par le poëte auprès du roi Desramé et de ses quinze fils, à Cordres. Piccolet. précepteur du jeune Renouart, veut l'empêcher de croire en Dieu et en la Vierge; Renouart le bat et n'est pas loin de le tuer. Mais Piccolet se venge en faisant boire au fils de Desramé un philtre magique et en le vendant à des marchands. C'est l'empereur Louis qui l'achète : il le met à la cuisine, et c'est là que Renouart commence à jouer de ses tours, à manger le dîner du Roi, etc., etc. (ms. 1448, f°s 201 v°-203 r°). Le trouvère nous conduit alors auprès de Guillaume et nous fait assister en détail à l'*adoubement* de Vivien qui est raconté plus brièvement en tête du *Covenant* (f°s 203 r°-204 v°). Ces derniers épisodes, ajoutés au texte ordinaire des *Enfances*, ne composent pas moins de 490 vers. Si on défalque ces 490 vers des 3550 dont se compose la Chanson, on verra que, pour tout le reste, le ms. 1448 n'est pas plus développé que les autres textes. — *b.* Le manuscrit de Boulogne nous offre un début différent des autres manuscrits. D'après cette version, Garin d'Anséune aurait été fait prisonnier par les Sarrasins, non pas à Roncevaux, mais pendant une partie de chasse avec ses chevaliers : « *Ensi comme Garin d'Anseüne et si chevalier sunt en ·I· bos et cachent ·I· cerf* » (f° 62). Le début du poëme est entièrement différent : « Or escoutés, seignor, por Dieu et por son nom, — Li glorieus qui soffri passion — En sainte crois por no salvacion, — De fiere jeste dirai bone canchon », etc. (f° 62). Ensuite, au lieu de nous transporter sur le champ de bataille de Roncevaux et de nous montrer, avec l'auteur du ms. 1448, Garin d'Anséune tombant aux mains du païen Cadort, l'auteur de ce texte nous fait assister à une partie de chasse : « ·I· jor estoit Garins en sa maison. — Talent li prist de manger venison. — A sa mainie commanda li baron — Qu'il

fils d'Aimeri et pour mieux faire ressortir la puissante originalité de ses traits par la banalité de leurs actions

velt aler cacher ou bos parfont... — ·I· cerf aqueilent li cien qui furent bon... » C'est en revenant de cette chasse que Garin est pris par les païens : « Leis la marine s'en vint li Dus gentis. — Issent païen des nés plus de ·XX· mil ». Le père de Vivien tombe alors au pouvoir du roi Mirados qui ne consent à lui rendre la liberté que si son fils vient prendre sa place. Le reste de la Chanson est conforme aux autres textes. = Toute cette rédaction, en outre, présente à la fin des tirades le petit vers de six syllabes qui est en général un signe d'antiquité. Quand on publiera les *Enfances Vivien,* c'est le manuscrit de Boulogne que l'on devra, suivant nous, prendre pour base de la publication. — *c.* Dans le ms. 24369 (anc. 23 La Vallière), les *Enfances* ont été coupées en deux parties, entre lesquelles on a intercalé le *Siége de Barbastre.* Quelques couplets ont été nécessaires pour mettre les lecteurs au courant de cette singulière intercalation (f^os^ 114 v° et 169 r°). — *d.* Les autres manuscrits ne présentent rien de particulier. — 5° VERSION EN PROSE. Les *Enfances Vivien* ont été mises en prose dans la grande compilation du ms. fr. 1497 de la Bibl. Nat. Nous en publierons plus loin un extrait ; en voici les rubriques : *Icy comence à parler de Vivien, le fils Garin d'Ansseüne, fils du comte Aimery et frere de Guillaume, d'Ernaiz, de Bernart, de Beufves, de Aymer et de Guibert* (f° 270 v°). — *Comment la femme Garin d'Ansseüne et ses amis eurent nouvelles du duc Garin qui estoit en Luisarne en la prison du roy Archillant* (f° 275 r°).—*Comment Garin d'Ansseüne fut délivré de la prison Archillant de Luisarne, et Vivien, le sien enfant, baillié en son lieu* (f° 280 r°).—*Icy commence de Vivien, le fils Garin d'Ansseüne, nepveu de Guillaume d'Orange, et parle de luy et de ses jounesses et dist : Comment Vivien, le fils Garin, fut, par avanture fortunée, saulvé de mort et garanti des mains du roy Archillant qui sa mort avoit jurée* (f° 284 v°). — *Comment Garin d'Ansseüne et Guillaume d'Orange vindrent pour Luisarne asseigier et cuidier Vivien ravoir par force* (f° 287 v°).— *Comment la bourgoise, qui Vivien avoit du Sarrasin acheté, le tint pour son fils quant son mary retourna de marchandise* (f° 290 v°).— *Comment Archillant de Luisarne fut pourchacié par Taillefer, son frere, le roy d'Arragonne qui vint Pampelune asseigier* (f° 295 v°). — *Comment Vivien resquey de mort et de prison le roy Gourmont que Taillefer faisoit mener en son tref par ses hommes* (f° 298 r°). — *Comment Vivien, le fils Godefroy, occist en mer Donas, le roy d'Esgipte, et sauva Gerart de Barbastre, Libanor, Clargis et cent de leurs chevalliers, qu'il avoit pris en Barbastre* (f° 303 v°). — *Comment Archilant fut occis par Vivien, lequel fut asseigié en Luisarne par le roy Gourmont de Navarre et de Sarragoce* (f° 309 v°). — *Comment Garin d'Ansseüne et ses freres eurent nouvelle certainne de Vivien par la bourgoise de Pampelune laquelle l'avoit acheté et nourry* (f° 374 v°). — *Comment Gourmont sceut que l'armée de France venoit par ses messaiges qu'il y envoya segretement* (f° 322 v°). — *Comment Raymon de Valprée rencontra l'oost de France qui alloit secourir Vivien, Girart de Commarchis, Clargis et Libanor* (f° 327 r°). — *Comment Guillaume d'Orange recongnut le sien nepveu Vivien que sailli de Luisarne pour savoir quelx gens venoient devant eulx* (f° 329 v°). — *Comment Gourmont, Taillefer et Archilion sceurent qui estoit Vivien et de quelle ligniée, et comment ils s'en cuidierent fuir segretement sans combatre les Crestiens françois* (f° 331 v°). — *Comment les Sarrasins furent combatus, occis, descunfils et chaciés, Luisarne le fort chastel abatu, Pampelune con-*

et les lieux communs de leurs discours. Les *Enfances Guillaume,* le *Couronnement Looys,* le *Charroi de Nî-*



*questée, et le roy Gourmont mort dedans, et Siglaie baptisée et espousée à Brohart, par le consentement des princes et barons crestiens* (f° 335 r°). — C'est à dessein que nous avons donné ici le texte intégral de ces rubriques : il montrera quel étrange parti le compilateur a tiré de l'ancienne Chanson. Il avait sans doute sous les yeux quelque manuscrit semblable au ms. 24369 (anc. 23 La Vallière), dans lequel on avait eu l'idée singulière d'intercaler le *Siége de Barbastre* au milieu des *Enfances.* Il a été plus hardi : il a placé bravement toute l'action du *Siége de Barbastre* AVANT celle des *Enfances,* et a fait figurer dans ce dernier poëme les personnages du premier. — 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La magnifique légende de la captivité de Garin d'Anséune, qui sert de début à nos *Enfances* et en est certainement le plus ancien élément, a passé en Espagne où elle a été misérablement défigurée. La fameuse romance : *Mala la visteis, Franceses,* que nous avons citée plus haut, n'est que la combinaison de cette légende avec une histoire moins antique que nous avons déjà trouvée dans *Simon de Pouille.* L'auteur des *Nerbonesi,* qui a connu tant de poëmes français, n'a pas connu le nôtre, et c'est une preuve nouvelle de son peu d'ancienneté et de son peu de popularité. — 7° ÉDITION IMPRIMÉE. Les *Enfances Vivien* sont inédites. — 8° TRAVAUX DONT CETTE CHANSON A ÉTÉ L'OBJET. Ce poëme est un de ceux qui ont le moins fixé l'attention des savants. Nous n'avons guère à signaler ici que la Notice de M. P. Paris, au tome XXII de l'*Histoire littéraire* (pp. 503-507), et l'analyse rapide de L. Clarus (*Herzog Wilhelm von Aquitanien,* pp. 232-234). — 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Il importe de considérer les *Enfances* comme l'œuvre absolument individuelle d'un homme de talent qui a voulu *pasticher* une vieille Chanson de geste. Il a trouvé sous sa main une légende fort ancienne et qui, sans doute, avait été l'objet de cantilènes ou de chants populaires : celle de la captivité de Garin. Mais c'est dans son imagination qu'il a pris tout le reste. Les érudits en général, et M Jonckbloet en particulier, ne nous paraissent pas avoir assez tenu compte de ce rôle de l'imagination individuelle dans la composition de nos vieux poëmes Dans les *Enfances* ce rôle est incontestable, et souvent heureux. Le récit du dévouement de Vivien (f° 184 du ms. 1448); les touchants adieux d'Heutace à son fils (f° 184 v°) ; les aventures héroï-comiques de Vivien chez le bon marchand Godefroi et les escapades de cet enfant noble condamné au métier de forain (f^os^ 186 r°-189 v°) : tous ces épisodes sont traités avec talent. On n'en saurait dire autant de la fin de notre Chanson où le poëte juge à propos de raconter longuement la prise de Luiserne. Ce n'est plus qu'une série de lieux communs. En deux mots, rien de plus original que la première partie des *Enfances,* rien de plus banal que la seconde. Beaucoup de nos Romans sont dans le même cas.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. 1° *Les* Enfances Vivien *ne renferment aucun élément* directement *historique. 2° Le récit de la prise de Luiserne par les Chrétiens se rapporte sans doute aux souvenirs des nombreuses expéditions que les Français firent en Espagne sous Charlemagne et Louis le Pieux. 3° Le récit de la captivité de Garin d'Anséune est légendaire ; tous les autres éléments du poëme sont fabuleux.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. *a.* Il est un poëme qui offre, au début, la même affabulation que les *Enfances Vivien :* c'est *Hervi de Metz.* L'un de ces deux poëmes a été évidemment calqué sur l'autre. Lequel? c'est ce qu'il est bien difficile d'établir, parce que nous avons

*mes* et la *Prise d'Orange* sont remplis de Guillaume, et ne laissent pas de place à aucun autre héros.

affaire à deux œuvres, à deux affabulations du XIII[e] siècle. Quoi qu'il en soit, nous donnons ici un résumé de la première partie d'*Hervi de Metz* que nous devons, comme l'idée même de cette comparaison, à notre ami M. Bonnardot qui prépare une édition de cette chanson. — Le prévôt, Thierry de Metz, charge ses frères d'accompagner à la foire de Provins son fils Hervi, qui doit rapporter un riche troussel de draps, d'étoffes précieuses et de bijoux. Mais l'enfant n'a pas l'instinct du négoce. A peine arrivé, il va loger seul à l'hôtel, mande tous les marchands du pays, les héberge grassement et leur fait de riches présents : en moins de huit jours, il dépense plus de mille marcs d'argent et d'or fin. Ses oncles lui reprochent d'avoir ainsi dissipé l'avoir de son père : il sera battu à son retour à Metz. « Taisez- « vous, vilains », réplique Hervi. « Vous n'êtes que des pelletiers (v. 320-359)! — Départ des oncles d'Hervi. Celui-ci, resté seul à la foire, rencontre dans le bois de Provins un écuyer auquel il achète du coup destrier, faucon et lévrier, qu'il lui paye comptant trois mille marcs, reste des quatre mille que le bon prévôt Thierry lui avait confiés pour faire son apprentissage de négociant. Hervi donne donc les trois mille marcs en échange des trois animaux de prix : *De barguignier ne sai je riens, amis,* s'écrie-t-il avec une fierté toute chevaleresque. Que l'écuyer lui rende seulement en retour quelque peu d'argent, assez pour s'en retourner en son pays, il n'en demande pas plus. Il rentre à l'hôtel, prend congé de l'hôte qui se confond en remerciements sur ses libéralités, et l'engage à revenir chez lui : son auberge lui sera toujours ouverte (v. 360-422). Départ d'Hervi, exploits de chasse au vol et à courre ; bref, grâce à la vitesse de son destrier, il atteint ses oncles qui avaient pris les devants depuis plusieurs jours (v. 423-458). Ils l'interrogent, soucieux de savoir ce qu'est le troussel « que s'en vient après « ti — Qu'ais achetei à la foire à Provins ». Gravement, Hervi leur montre destrier, faucon et lévrier, ainsi qu'un lièvre et un malart, fruits de sa chasse, et se déclare plus joyeux et plus riche que s'il avait toute la cité de Châlons et Troyes et Bar et le bourg de Provins. Ses oncles le *gabent :* « Mais tout « cela ne vaut pas dix livres d'esterlins; et tu as dépensé les quatre mille « marcs de ton père. A coup sûr, tu seras battu »! — « Qu'il ne vous en « chaille, seigneurs »! répond tout tranquillement Hervi (v. 459-480). Arrivé à Metz, Thierry vient au-devant de ses frères, les interroge sur la manière dont son fils a fait œuvre de marchand. Leur récit n'est pas de nature à le satisfaire, comme on s'en doute. Pendant ce temps, l'enfant Hervi suivait tranquillement le bord de la Moselle, avec la sérénité d'une conscience pure. Sans défiance, il laisse s'approcher son père, qui le frappe au front du bout de sa « verge de lis, noelée d'or fin ». Le sourcil est fendu, le sang coule ; Hervi tire son épée et se serait jeté sur son père si ses oncles ne l'en eussent empêché (v. 481-538). Mais la duchesse Aelis, sa mère, femme de Thierry, a aperçu de loin cette scène ; elle accourt, et, à la vue de son fils ensanglanté, elle éclate en reproches amers contre son mari : Hervi est de race noble. « Por Deu! prevost », la duchoisse li dist, « se droit ne faites à damoisel de « pris, — Jamais mes cors ne geirat delez ti ». Réconciliation générale ; fêtes (v. 539-576). — L'été se passe, puis l'automne ; voici Noël, c'est la foire à Lagny. En bons marchands qu'ils sont, les frères de Thierry ne veulent pas manquer cette importante occasion de lucre. Ils proposent à Thierry d'emmener avec eux Hervi qui doit être « amendé ». Thierry consent ; il donne ses instructions à son fils, avec une bourse de 16,000 marcs « por « achater et del vair et del gris, — Des dras de Flandres que venront à Li-

Mais tout à coup voici qu'une seconde figure épique, plus jeune et, pour parler notre langage actuel, plus



« gni ». Que s'il recommence ses aventures de Provins, il sera chassé de Metz et de toute la banlieue. Hervi consent à tout, se promettant bien de n'en faire qu'à « son devis ». Et de fait, l'emplette qu'il fit à la foire de Lagny, fut tout autre que ce qu'attendait son père. Laissons parler notre poëte : « Dex! quel achet li damoisiaux i fist. — Q'ains puis cele ore, signor, que vos dis ci, — Nuns marcheans meillor achet ne fist, — Qu'il acheta la belle Biautrix. — Cele fut mere à Loherent Garin — Et le quen Begue dou chestel de Belin » (v. 577-627). — Puis vient le détail de la généalogie et l'histoire de Béatrix, fille du roi de Tyr (v. 628-1201). — Retour d Hervi à Metz... Après maintes autres aventures trop longuement déduites, commence la chanson proprement dite d'Hervi, dont ce qui précède peut être considéré comme les *Enfances* (Bibl. Nat. fr. 19160). — *b.* Suivant le manuscrit 1448 et la plupart des autres textes, Garin d'Anséune aurait été fait prisonnier par les païens à la défaite de Roncevaux. — *c.* D'après le *Siége de Narbonne,* au contraire, c'est à son retour de Narbonne, où il venait de délivrer les siens, que Garin d'Anséune serait tombé dans une embuscade de Sarrasins (ms. 24369, anc. 23 La Vall., f° 75 r°). — *d.* Dans la romance *Mala la visteis, Franceses,* l'amiral des mers, Guarinos, tombe à Roncevaux entre les mains de Marlotez. Ce païen veut un jour mettre à l'épreuve l'habileté de son prisonnier en lui faisant abattre un *tablado;* Guarinos remonte à cheval, pique des deux et s'échappe (*les Vieux Auteurs castillans,* II, 323). — *e.* D'après le manuscrit de Boulogne-sur-Mer, c'est dans une partie de chasse que Garin est fait prisonnier. — *f.* Le début des *Enfances* est la seule partie du poëme qui ait subi des variantes notables. — *g.* Quant au récit de l'éducation de Vivien chez la marchande et à celui de la prise de Luiserne, ils n'ont guère été repris et déformés que par le prosateur du manuscrit 1497 de la Bibl. Nat. Nous donnons un extrait de cette œuvre curieuse : « *Comment la bourgoise, qui Vivien avoit du Sarrasin acheté, le tint pour son fils quant son mary retourna de marchandise.* Or dit l'istoire que quant la bourgoise marchande à Pampelune eust Vivien acheté, payé et retenu, après et parmy ce qu'il eust convenancé et prommis de la servir et d'obeir à elle, et de faire son gré au meilleur essient qu'il eust, et il luy eust racompté et dit qui il estoit, comment et pourquoy il avoit eté mis en servaige..., elle fut tant joyeuse que merveilles. Et revesti Vivien à la guise d'un crestien commun, et comme le filz d'un marchant ou de ung bourgois; puis, manda deux ou trois jours après à des voisines, et leur dist que c'estoit son fils que elle avoit mis à nourir en aultrui terre, que il estoit ileq nouvellement arrivé et qu'elle l'avoit fait venir pour ce que son pere, lequel avoit jà esté près de sept ans dehors, ne retournoit point..... Et elle l'envoya à l'escolle pour aprendre comme les enffans des autres Crestiens, desquieulx avoit largement en la cité..... Ung jour estoit la bourgoise en son hostel besongnant de sa marchandise :... sy vint là ·I· marchant qui de son mary luy aporta nouvelles, disant que il estoit au port prochain de mer d'ycelluy lieu jà arrivé... Elle envoya querir Vivien qui lors estoit à l'escolle et, quant il fut venu, luy dist : « Sy vous « n'avés la leçon que je vous ay aprise retenue, beaulx doulx fils », fet elle, « vous me ferés manteresse, et voustre fait gasterés du tout. Pour ce le dy « que Godeffroy, mon baron, qui, jà a sept ans passés, se party d'icy pour « aller en mer, est promptement retourné. Or me lessa il gesant d'un fils « lequel mourust, dont ne scet rien; car je l'avoie baillié à nourir dehors. « Sy luy diray que ce estes vous, et vous l'apellerés pere et moi mere... »... Ainssy comme la bourgoise et Vivien parloient emssamble, est ileques Go-

sympathique que celle de Guillaume, se présente à nos regards qui commençaient à se lasser. Vivien va dis-

deffroy arrivé..... Quant il (Vivien) fut grant, Godeffroy le bourgois luy fist aprendre ou voulut faire aprendre le fait de marchandise..... Appella la bourgoise Vivien, et luy dist : « Vous sieuverés doresnavant les foires et les « marchiés, beaux fielx », fet elle, « et moult pourrés de voustre pere aman- « der..... Sy vous enjoings et prie que avecques luy hors et ens..... vous soiés « à ce faire qu'il vous dira obeissant..... Et emendés au fait de sa marchan- « dise à vendre et à acheter ainssy que vous luy verrés faire. » ... Dieux! quel marchant fust Vivien celle journée, et come il delivra legierement la marchandise que Godeffroy lui bailla à vendre! Il n'y avoit entour luy marchant qui rien delivrast jusques à ce que il eust tout vendu, et assés le regardoient faire les aultres marchans qui près de luy estoient establés pour ce que bien luy seoit à parler et à compter l'argent qu'il repcevoit. Mais du fait de sa marchandise ne povoit rien savoir se il perdoit ou se il gaignoit; car nul ne s'en alloit esconduit. Sy disoient les marchans que il seroit vaillant homme, s'il vivoit et frequentoit les foires et les marchiés; car il estoit de grant delivrement, et donnoit pour ·XL· ce qui valloit cent, et pour ·X· ce qu'on eust vendu ·XXX·, dont assés tost après se repenti Godeffroy de le avoir avecques luy mené et luy habandonné ses denrées à vendre..... Et quant Vivien eust sa marchandise plus clere et myeulx vendable delivrée, et il eust or et argent à grant foison, lors se voulut il d'acheter entremettre. Et vist chevaulx que l'en galopoit et trotoit l'en par le marchié; sy en avisa ung qui myeulx luy aggrea que nul des autres, et moult valloit d'argent, ce luy sambla : si demenda combien, et en paia ce que on lui fist. Puis, avisa harnois clers, reluisans et fins et tout ainssy blanc comme ung signe : se fist armer à la guise du temps de lorz et paia d'icelluy harnois tout ce que on luy demenda. Et, quant il fut armé de tout ce qu'il luy convenoit, il monta à cheval et, en soy en allant vers l'estal où il avoit vendues et distribuées ses denrées, vist son pere Godeffroy, et lui dist : « Regardés se je suy « bon marchant, sire pere », fet il, « j'ai ce bauchant acheté et ses armeures, « en quoy nous gaignerons la moitié, se Dieux plaist, avant qu'il soit long « temps. Et ne vous en doubtés, car je sauray bien le cheval establer, es- « trillier, froter et donner à mengier, et si le sauray bien mener boire, ga- « loper, chevaulchier et faire l'office d'un chevallier, sans moy meller de « marchandise, se mestier est, car aussy n'est ce point ma pencée ». Et quant Godeffroy entendi Vivien qui tels mots luy respondi, vous devés savoir qu'il fut moult dollant; pour tant qu'il cuidoit estre son pere, luy respondi : « De malle heure te vouluz si tost faire marchant, garçon », fet il, « et mal « fut conseillié quant je te lessay distribuer mes denrées pour emploier l'ar- « gent que tu as receu en marchandise de armeures, dont oncques en mon « vivant ne me meslay. Si le conparrés, se je puis, et te feray garder la mai- « son dorenavant; car à ainssy s'en auriés en peu de temps tout mon vaillant « gasté et despendu »..... — « Taisiés vous, sire pere, et de ce que j'ay fait « ne me veilliés plus blasmer; car bonne est la marchandise en quoy on « peut gaignier, et nous n'y perdrons rien par avanture, comme j'ay bonne « intention..... Et pour ·I· cheval, que je l'ay acheté à mon plaisir, jà ne « deussiés si grant marrement demener, meesmement que c'est le premier « achat que je feisse oncques ». Et à ces parolles, s'est Vivien parti, sans retourner à son estal, et s'en alla en l'ostellerie... au mieulx qu'il peust son corps armer..... Puis, monta ou cheval et... se mist à chemin parmy le marchié trotant et chevaulchant affin que on le veist..... Il se regarda tout par luy; sentant son cueur qui luy amentevoit le noble linaige dont il estoit, dit à

puter à Guillaume le premier rang dans notre attention réveillée. Ce Vivien n'est autre qu'un neveu du comte d'Orange; c'est le fils de Garin d'Anséune. Mais, à vrai dire, il n'a point de consistance historique, il n'a même aucune réalité palpable, ce nouveau venu qui va tant nous occuper de lui. C'est une pure fiction, c'est une invention de nos épiques. Voyant la place que tenait Roland auprès de Charlemagne, voyant le succès qu'avait partout conquis le neveu du grand Empereur, ils résolurent de créer un autre Roland dans la geste de Guillaume. Ils dédoublèrent leur héros primitif, et calquèrent le neveu de Guillaume sur le neveu de Charles. Ils prirent, en quelque manière, un vieux portrait de Roland, et se contentèrent d'écrire au bas : « Vivien ». Procédé naïf.

Les enfances seules de notre héros ont quelque chose d'original : le romancier a pu se donner carrière. Et nos lecteurs vont voir comment il a usé, et même abusé de son droit.

Garin d'Anséune, frère de Guillaume, est fait prisonnier à Roncevaux. Les païens exigent, pour le délivrer, que son fils Vivien meure à sa place. Dévouement de Vivien.

Il faut ici remonter le cours des événements et nous transporter sur le champ de bataille de Roncevaux. Les Français sont vaincus, les Douze Pairs sont morts, et saint Michel a recueilli la grande âme de Roland. Là se trouvait Garin d'Anséune, frère de Guillaume : il n'eut pas la joie de mourir dans cette glorieuse défaite, et fut fait prisonnier. Un païen, du nom de Cadort, l'emmena à Luiserne-sur-mer.

« Acceptez tout mon argent et tout mon or », disait le captif. — « Non, je ne veux qu'une seule rançon ».

soy meesmes : « ... Bien en point suy je voirement et en estat tel comme il « appartient à moy. Car je suy du lieu venu et de l'estraction au conte Ay- « mery de Nerbonne, du linaige du conte Guillaume d'Orange... qui tant est « vaillant que par luy vouldray estre fait chevallier. Sy m'en iray à Orange, « par devers luy »... Comme vous oiez, s'est Vivien party de Pavie où il lessa Godeffroy le notable marchant »... (Bibl. Nat. fr. 1497, f^os 290 v°-293 v°).

— « Laquelle »? — « Ton fils Vivien. Qu'il vienne « prendre ta place ». — « Et que ferez-vous de mon « enfant »? — « Je le pendrai ». — « Mais il n'a que « sept ans ». — « Je le pendrai ». — « Pourquoi »? — « Son ancêtre a tué mon père et mon oncle : il faut que « je me venge ». — Je vous donnerai toutes mes terres, « tous mes chevaux, tous mes trésors ». — « C'est ton « fils, ton seul fils que je veux. Qu'il vienne; sinon, tu « mourras ». Et alors les païens se précipitent sur le malheureux Garin, le blessent trente fois, le jettent de nouveau en prison et lui passent des broches de fer à travers les cuisses. Le frère de Guillaume pleurait à grosses larmes, et pensait à son petit Vivien : « *Filz Vivien, belle dolce figure, — Simple viaire, fiere regardeure* ». Puis, il pleurait encore [1].

Notre poëte a le mérite de connaître assez bien le cœur humain : « Vous savez », dit-il, « combien l'homme tient à conserver sa vie ». C'est pourquoi, après avoir pleuré toutes les larmes de ses yeux, le pauvre Garin en vient à penser, peu paternellement, qu'après tout il ne serait peut-être point par trop mécontent si son fils Vivien venait prendre sa place. Mais il y avait une mère.

Un jour la femme de Garin (c'était Heutace, fille du vieux duc Naime), qui depuis longtemps déjà croyait à la mort de son mari, reçut un message du prisonnier de Luiserne : « Quoi! Garin vit »! — « Oui, dame, et « il est aux mains des Sarrasins, blessé, sanglant, à demi « mort ». — « Les païens ne veulent donc pas recevoir « de rançon »? — « Ils n'en veulent qu'une ». — « La- « quelle »? — « Votre fils ». — « Non, non »! dit la mère, « vous mentez. Garin est mort, je le sais. Des « témoins oculaires me l'ont dit ». — « Dame, voici son

1. Les *Enfances Vivien*, ms. de la Bibl. Nat. fr. 1448, f° 183.

« anneau qu'il vous envoie avec le pennon qu'il conquit « jadis sous les murs de Narbonne [1] ». Comme il parlait ainsi, le petit Vivien arriva. Il n'avait pas huit ans; mais il était déjà très-fort, mais il était déjà très-beau, et son visage donnait à pressentir qu'il serait un jour le grand ennemi des païens. « Mère », s'écria-t-il, « je veux « aller sauver mon père, je veux partir à Luiserne [2] ». La mère sanglota; puis, il fallut le laisser faire. Elle sortit d'Anséune avec lui; cent chevaliers les accompagnaient. A Paris, ils devaient rencontrer Guillaume et toute la « geste honorée » et tenir en quelque sorte un grand conseil de famille [3].

Heutace eut le courage de parler devant cette assemblée. Elle y exposa, tout en larmes, la situation lamentable de son mari et l'horrible rançon que les mécréants lui demandaient : « Comment », s'écria-t-elle, « pour« rais-je ainsi sacrifier Vivien, moi qui l'ai porté neuf « mois dans mes flancs »? Ce fut sa péroraison. Elle émut tous les assistants, excepté Guillaume qui avait un cœur de fer. « Le devoir, le premier devoir de Vivien « est de se livrer à la place de son père ». Heutace sentit qu'il fallait renoncer à toute espérance, et, prenant son fils entre ses bras, lui fit par avance les plus touchants, les plus maternels adieux [4]. « Du moins », dit-

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 183 v°. — 2. *Ibid.*, f° 184 r°. — 3. *Ibid.*, *ibid.*

4. ADIEUX D'HEUTACE A VIVIEN (*Traduction littérale*). Lorsque la dame entend Guillaume décider — Que son fils Vivien doit être livré au martyre, — Elle en eut une grande tristesse et en fut tout éperdue, — Et rien n'égala l'excès de sa douleur : — « O Vivien, mon fils, douce chair, tendre « consolation, — Beau visage ouvert, fier regard, — Vous m'aurez bien peu « de temps protégée et gardée »! — Alors tous les barons s'émurent, — Et l'un dit à l'autre : — « Voilà vraiment une rude épreuve. — Non, il n'y a « jamais eu dans le monde une seule femme — Qui ait dû conduire de la « sorte son enfant à sa perte, — Et le mener là où on le tuera et où on lui « coupera la tête »!

« Fils Vivien », dit la noble dame, — « Je ne t'envoie pas, hélas! prendre « tes armes, — Haubert, écu et lance; — Non, mais je t'envoie à une mort « qui n'est que trop certaine. — Voilà pourquoi, fils Vivien, tu t'en vas en

elle, « je veux le mener à son père ». Bernart de Brebant et Guillaume lui-même s'offrirent à les conduire avec cent chevaliers. Ils partirent, et rien ne fut plus triste que ce voyage. Or, ce fut précisément à cette époque que l'on ensevelit Charlemagne à Aix : *Tel sepulture ains n'ot mais rois en terre*. Mais la mère de Vivien ne songeait guère au grand Empereur, et toute sa pensée était en son fils [1].

A Luiserne, Garin était partagé entre le désir de revoir son enfant et la crainte de l'avenir. Un matin, les geôliers le firent sortir de sa prison : il était pâle, amaigri, mourant. Où le conduisait-on ainsi? il n'osait le demander. Tout à coup il se trouva devant sa femme, devant son fils. Cette émotion était trop forte : il se pâma. « Ils vont tuer Vivien », s'écria-t-il en se relevant; « ou plutôt c'est moi qui serai l'auteur de cette « mort. Je n'aurais jamais dû écrire ce message, et mon « devoir était de mourir ici, oublié. Mon fils, mon Vi- « vien, c'est comme si je t'égorgeais de mes deux mains.

« Espagne. — Où les Sarrasins se vengeront sur toi. — Fils Vivien, adieu vos « belles enfances — Qui étaient si gentilles et avenantes!

« Fils Vivien, je prendrai de tes cheveux. — Et aux ongles de tes doigts un « peu de ta chair — Plus blanche que l'hermine, plus blanche que la neige. « — Je les attacherai tout près, tout près de mon cœur, — Et, les jours de « fête, je les regarderai. — Beau fils, doux et courtois, il me souvient encore « — De ce que vous dites il n'y a pas un mois. — J'étais dans ma chambre « et vous étiez assis près de moi, — Et je pleurais mon seigneur Garin le « courtois; — Et vous me dites : — « Belle mère, tais-toi; — Je te vois « sans cesse avoir en l'esprit la mort de mon père : — Eh bien! si je puis « vivre assez pour être adoubé chevalier, — Rien ne pourra me retenir d'al- « ler en Espagne — Et de tirer vengeance de cette mort »! — Ce jour-là, « fils, tu me fis grande joie.

« Fils Vivien », dit la noble dame, — « Tu fais comme le petit agnelet — « Qui laisse sa mère dès qu'il voit venir le loup, — Et il en est bien puni, « hélas! — Car le loup l'emmène et le tue. — Voici bientôt Pâques, la fête « d'avril : — Les autres damoiseaux auront beaux vêtements et belles chaus- « sures; — Ils iront en rivière chasser le gibier, — Faucons et éperviers au « poing. — Mais toi, Vivien, je ne te verrai plus aller et venir. — O mort, « viens donc, et enlève-moi; — Car ma vie n'est plus que deuil et malheur » (Bibl. Nat. fr. 1448, f^os^ 184 v° et 185 r°).

1. *Les Enfances Vivien,* Bibl. Nat. fr. 1448, f^os^ 184 v° et 185 r°.

« Lâche, lâche que je suis [1] »! Le petit Vivien eut peur en voyant les païens et en entendant ces cris de son père : « Ma mère », dit-il, « prenez-moi dans vos bras » !

Un païen, plus brutal que les autres, s'approche alors de l'enfant, et veut le saisir entre les bras d'Heustace : « Il faut en finir, et je vais le brûler ». A ces mots, Vivien retrouve tout son courage : « C'est moi », s'écrie-t-il, « qui vengerai la mort de Roland ». Un autre Sarrasin, que ce seul nom de Roland met en rage, saisit le fils de Garin par les tempes, et le tient en l'air suspendu par les cheveux ; puis, lourdement, le laisse tomber à terre [2]. Guillaume ne peut supporter ce spectacle. Dans la braise rouge il prend une tenaille et, avec cette arme improvisée, marque formidablement et tue dix païens [3]. Alors commence une mêlée horrible ; mais nos cent Français, hélas ! sont désarmés. Ils assomment mille païens à coups de poing ; puis, sont forcés de s'arrêter. Il faut, hélas ! il faut livrer Vivien. La pauvre mère l'embrasse une dernière fois, lui dit encore adieu, et s'éloigne en toute hâte. On lie l'enfant à un pilier, on allume le bûcher, on l'attise. La flamme s'élève [5], elle va l'envelopper, il crie...

Soudain, on entend un bruit affreux, le bruit que font soixante mille hommes armés. C'est Gormond, le fameux roi Gormond, qui vient de s'emparer de Luiserne à la tête de ses pirates [5]. L'un d'eux entre dans la salle où Vivien allait mourir. Vite, il coupe les liens : l'enfant est sauvé.

Merveilleusement sauvé au moment même où il allait mourir, Vivien est acheté par une marchande qui se prend d'affection pour lui et l'élève comme son fils.

Mais Gormond, embarrassé de son butin, dut le mettre en vente : il vendit chevaux, mulets, belles étoffes, riches joyaux, et, de plus, ses prisonniers. Une mar-

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 185 r°. — 2. *Ibid.*, f° 185 r° et v°. — 3. *Ibid.*, f° 185 v°. — 4. *Ibid.*, f°s 185 v° et 186 r°. — 5. *Ibid.*, f° 186 r°.

chande passait par là, et aperçut Vivien qu'on avait exposé comme une marchandise vivante. Elle lui trouva bonne mine et l'acheta cent marcs [1].

L'enfant était tout joyeux de se sentir en liberté ; il chantait. « Quel est ton nom »? lui demanda la marchande. — « Je suis Vivien, fils de Garin d'Anséune ». Et il se remit à chanter.

« Je te trouve très-beau », ajouta la marchande. « Il « y a plus de sept ans que je n'ai vu Godefroi mon « mari ; si tu le veux bien, je te ferai passer pour mon « fils ». Vivien chantait toujours, et consentit à tout. C'est ainsi qu'il arriva au logis de ses nouveaux maîtres.

« Mon enfant », dit la bonne femme, « il te faut sur- « le-champ apprendre le métier de marchand ; tu seras « comme moi ; tu courras les foires et les marchés, tu « y vendras le poivre et le cumin. Quel charmant, quel « agréable métier »! — « J'aimerais mieux me bat- « tre ». — « Fi! le sot état, et qu'est-ce qu'on y ga- « gne? On y reçoit de fort vilains coups qui font *gesir* « *jambes droites;* on meurt sans prêtre et l'on va dans « l'enfer ». Vous voyez que, dès le premier moment, la position de Vivien est nettement tracée : il ne rêve que chevalerie, coups de lance et d'épée, batailles contre les Sarrasins, tandis que sa maîtresse songe à en faire un bon marchand forain très-actif, très-intelligent, très-âpre au gain. Il est impossible qu'il ne résulte pas quelque gros conflit d'une vocation qui est si déterminée chez Vivien... et si contraire à la volonté de ses maîtres.

Sur ce, arrive Godefroi lui-même, excellent type de marchand, d'autant plus amoureux de son métier qu'il

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 186 r°.

y a fait fortune. « Quel est cet enfant »? dit-il en apercevant Vivien. — « C'est celui, mon ami, dont j'étais « enceinte à ton départ. Embrasse ton fils. » Et elle le lui pousse entre les bras. « Ah »! dit l'honnête homme, « il y a si longtemps que je désirais avoir un fils[1] ». Et il pleure sur le front de Vivien. C'est une scène de fabliau.

Éducation de Vivien, qui a tous les instincts d'un chevalier, et dont on ne peut faire un marchand.

Tout aussitôt, va commencer l'éducation de l'enfant; mais le pauvre Godefroi ne s'attend guère à toutes les avanies dont cette éducation fort difficile sera pour lui la cause ou l'occasion. « Mon fils », lui dit-il gravement, « je te vais montrer comment on achète le « drap et le blé, comment on les vend; je t'apprendrai « ensuite les poids et mesures et le change des monnaies ». La seule annonce de ces leçons induit en bâillement le fils de Garin : « Je voudrais bien », fait-il, « avoir un cheval, deux chiens et un épervier ». — « Je « vais, mon ami, t'acheter sur-le-champ de bonnes « grosses bottes et de bon gros drap pour t'habiller « chaudement ». — « Ah »! s'écriait Vivien les yeux dans le vide et pensant à autre chose, « si les païens « étaient là, là devant moi, comme je les taillerais, oui, « je les taillerais en pièces »! Et le marchand de rire [2].

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, fº 186 rº et vº.

2. VIVIEN CHEZ LE BON MARCHAND GODEFROI *(Traduction littérale)*. « Le marchand crut que sa femme lui disait la vérité [et que Vivien était vraiment son enfant]. — Il le prend, le tient entre ses bras; — Sept fois le baise au nez et au menton. — Puis, tout bellement l'assied à son côté : — « Beau fils », fait-il, « heureuse l'heure de ta naissance! — J'ai toujours désiré un « fils de ma femme. — Et, depuis que je suis né, je n'ai jamais éprouvé telle « joie. — Quel est ton nom? ne me le cache point ». — « Je vous dirai la vérité », répond l'enfant, — « Et ne veux pas vous cacher comment je m'appelle. — Vivien : tel est le nom qu'on m'a donné aux fonts ». — Le marchand l'entend et en a grande joie.

« Fils Vivien », dit le brave Godefroi, — « Si tu grandis en force et en « sagesse, Si tu veux courir les marchés, — Acheter et vendre mes bons « draps, — T'y connaître en poivre et en blé, — Être au courant des mesu- « res, — T'entendre au change et aux monnaies, — Tu seras riche pour « toute ta vie — Et je te laisserai tous mes trésors ». — « Vous parlez fol-

Il ne rira pas longtemps. Dans notre poëme il représente la prose, et Vivien la poésie ; le réel, et Vivien l'idéal. C'est Sancho Pança près d'un jeune Don Quichotte qui n'a rien de ridicule. Le contraste est vivant.

Quant à la femme de Godefroi, elle est ravie : « Voyez-

lement », répond Vivien. — « Donnez-moi plutôt un bon destrier — Et « faites-moi présent de deux bons chiens de chasse. — Apportez-moi enfin « un épervier. — J'irai me divertir là-haut dans ces montagnes ». — « Beau « fils, heureuse l'heure de ta naissance ! — Mais il te faut apprendre à con- « naître l'avoine et le blé, — Et les mesures ; — Tu iras au change pour « garder les monnaies. — Je te vais faire faire une cotte en bon bureau « d'outremer, — Avec de bonnes heuses que tu mettras par-dessus tes sou- « liers, — Afin que le vent ne te fasse pas de mal ». — « Vous parlez fol- « ment », reprend Vivien ; — « Je serai un jour adoubé chevalier, — Et je « prendrai villes, fertés et châteaux. — Si je rencontre les païens, ils sont « morts ». — Godefroi l'entend et sourit. — C'était un noble et brave homme que ce marchand : — Il fit gentiment habiller Vivien. — Il eut braies et chemises en bonne étoffe d'outremer, — Chausses en drap de soie, souliers en bon cuir de Cordoue. — Il revêt une robe d'outremer — Qui est toute brodée d'or ; — Puis, on lui attache au cou un petit manteau — Bien fait et bien taillé à sa mesure. — Vivien avait la tête blonde, les cheveux courts et frisés, — Les yeux bleus comme ceux d'un faucon, — La chair blanche comme fleur en été. — Tel était cet enfant qui, depuis, eut tant à souffrir, — Qui conquit l'Archant sur la mer, — Bradeluques, les tours de Balesgués. — Il y frappa si bien de l'épée — Qu'il en fut tout ensanglanté jusqu'à la poitrine. — Il était très-beau, gracieux et bien paré, — Et tout son corps était fait à souhait. — La marchande se prit à le regarder — Et le vit beau, courtois et bien paré... — Elle le montra du doigt à son mari : — « Re- « gardez-le, au nom de Dieu, regardez-le. — Quel bel enfant Jésus nous a « donné ! — Non, il n'y en a pas de plus beau dans toute la chrétienté ». « — C'est vrai », dit Godefroi. — Cependant Vivien n'a pas perdu de temps. — Sur son poing il porte un épervier dressé — Et s'en va jouer à la fontaine. — Là, il se mit doucement à chanter, — Et, regardant les prés au-dessous de lui, — Il vit courir l'eau et aperçut les rosiers plantés sur les bords. — Il entendit le chant de l'alouette et de la calandre, — Et alors le souvenir de son fier lignage lui revint en l'esprit. — Il se prit alors à se rappeler son grand-père, — Puis Girart et le sage Hernaut, — Et Garin, et l'illustre Guichart, — Et le marquis Guillaume au Court Nez, — Et sa mère, dame Heutace au clair visage. — Du fond de son cœur Vivien commence à soupirer. — Et des yeux de sa tête il commence à pleurer...

Godefroi et sa femme furent en grande joie. — Ils ne cessent de louer et remercier Dieu à cause de Vivien. — Mais l'enfant n'a cure de foires ni de marchés. — Il leur demande nouvelles... — Des grandes batailles qui se livrent à Constantinople, — Et ne cesse de vanter les soudoyers qui se battent là-bas : — « Tu deviens fou, mon fils », lui dit Godefroi. — « Va plu- « tôt au marché acheter cottes et peaux ». — « Oui », s'écrie Vivien, « oui, « par saint Georges, — Je serai un jour bon chevalier, — J'aurai trente « écus, et quatorze autres encore. — Et le premier qui vous fait tort d'un « denier, — Je le pends par la gueule à une corde » (Bibl. Nat. fr. 1448, f[os] 186 v[o]-187 v[o]).

« le », dit-elle tout bas à son mari, « voyez-le donc. « N'est-ce pas le plus bel enfant de la chrétienté? Oh! « le beau fils que Dieu nous a donné [1] »! Et elle se rengorge. Je crois bien qu'elle s'imagine elle-même, à la fin, être vraiment la mère de Vivien. L'enfant, lui, n'oublie point sa vraie mère, ni Guillaume son oncle, ni tous les siens. A leur seule pensée, son cœur se fond en eau. Mais, chez les enfants, la douleur glisse, et ne tient pas. Vivien essuie ses larmes; il prend son épervier et se rend à la fontaine, en chantant. J'ose recommander à nos peintres ce joli tableau de genre.

Le marchand un beau jour lui donne cent francs et lui dit : « *Tenés, biax fils, de gagnier pensés* [2] ». Vraie parole de marchand, digne de ceux qui encore aujourd'hui confient à des enfants de cinq ans quelques sous « pour les négocier ». Et il ajoute, avec un naturel parfait : « Quand j'ai commencé, j'étais pauvre, mon fils. « J'ai débuté avec six deniers ». Il paraît que les marchands n'ont pas beaucoup changé de physionomie depuis le treizième siècle : combien de fois, en effet, n'avons-nous pas entendu nos parvenus parler superbement « des sabots avec lesquels ils étaient arrivés à Pa- « ris »! Et le *père* de Vivien, l'excellent Godefroi, complète son portrait et celui des marchands de son temps par ces paroles empreintes d'une fierté comique : « *Portés honor, biaus fils, aux marcheans prisiés* ». Cette peinture de mœurs est toute charmante, en vérité, et il nous semble voir notre bourgeois enrichi se pavaner avec suffisance devant cet enfant, en lui disant d'un ton fort grave : « Honorez les marchands, ô mon fils ». — « Ainsi fais-je », répond le petit Vivien. Et il prend les cent francs [3].

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 186 v° et 187 r°. — 2. *Ibid.*, f° 187 r°. — 3. *Ibid.*, f° 187 r°.

Quelques minutes après, la somme était passée aux mains de je ne sais quel pauvre écuyer de passage qui, très-volontiers, avait cédé son cheval à Vivien en échange de cette grosse somme. Et quel cheval! maigre, vieux, pelé, horrible. « Il ne vaut pas trente francs, ce *roncin* », s'écrie Godefroi qui est véritablement consterné. Et ce qui le blesse le plus vivement, ce n'est pas cette folle dépense; non, c'est que son fils ait pu être trompé. Ce marchand décidément est peint au naturel.

Quant à la femme, elle n'est pas peinte avec moins de vérité. A tout instant, elle intervient, un peu effarée, pour réclamer l'indulgence de son mari : « L'en« fant est jeune », dit-elle doucement. « Pensez donc, « mon ami, qu'il n'a pas encore huit ans. J'ai l'idée « qu'il apprendra ». Et elle désarme Godefroi par la fermeté de son espérance autant que par la bonté de son sourire [1].

Vivien, cependant, est incorrigible. Si on lui parle argent, marchés, négoce : « N'auriez-vous pas reçu », répond-il, « quelque nouvelle de la grande guerre de « Constantinople »? — « Je vais à mes achats et vous « emmènerai », lui dit un autre jour son père nourricier. — « Le premier qui vous trompe d'un seul « denier, je l'écervelle », ajoute l'enfant. Et il fait le geste de se précipiter sur ces *pautoniers*. « Ah ! si j'é« tais en votre place »! dit-il une autre fois à Godefroi qui paraît de plus en plus étonné. — « Que fe« riez-vous, mon enfant? » — « Je bâtirais un château « avec une grande salle où l'on jouerait sans cesse aux « échecs et aux *tables*. Aux murs de ce palais je pen« drais les écus des chevaliers, et je tiendrais cour

1. *Enfances Vivien,* Bibl. Nat. fr. 1448, f° 187 r° et v°.

« plénière à Pâques et à Noël ». — « Vous êtes fou ». — « Non, ce sont les marchands qui sont avares et « qui ressemblent aux usuriers ». Ces derniers mots, qui frappaient trop juste, mirent Godefroi dans une fureur qu'il ne sut plus contenir, et sa grosse main s'abattit sur la joue de Vivien qui depuis ce jour garda ses pensées pour lui [1]...

Mais, on le voit : un conflit terrible devient de plus en plus inévitable entre Godefroi et celui qu'il croit son fils. Vienne une occasion et ce conflit éclatera.

A cette époque, il y eut une grande foire à « Tresai », et le marchand y conduisit Vivien : il voulait tenter sur ce singulier enfant une épreuve définitive. Cette vie de marchand forain est pittoresquement décrite dans notre poëme, dont l'antiquité est contestable, mais dont l'intérêt n'est pas douteux. « Il faut », dit Godefroi à l'enfant, « il faut apprendre à te tirer d'affaire ». Et il le laisse seul dans sa tente, avec toutes ses marchandises, que Vivien devra vendre aux meilleurs prix. Mais on avait trop présumé de son talent. L'infortuné s'embrouille dans les mesures et dans les monnaies, cède pour soixante francs trois cents *vairs*, trois cents fourrures très-précieuses, et attire aussitôt sur lui l'attention de tout le marché. Il en résulte même une petite émeute, où Vivien rosse gaillardement tous ses adversaires et laisse cinq cadavres sur le carreau. Puis, il aborde un chevalier, et lui cède « cent trousseaux » pour avoir des chiens et un épervier. Cette fois, Godefroi est atteint jusqu'au fond de l'âme. Il frappe l'enfant, il le veut mettre à mort : « Mon argent! mon argent »! dit-il. « J'ai tout perdu », ajoute-t-il en sanglotant. — « Non pas, mon père », répond Vivien qui trouve en-

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 187 v°.

core le courage de plaisanter; « il nous reste ces lévriers qui sont excellents pour prendre les cailles ». — « J'ai « tout perdu, j'ai tout perdu », répète l'infortuné Godefroi. Pour le consoler, Vivien lui montre un lièvre qu'un de ses chiens vient de lui apporter : « Voilà », dit-il, « qui vaut mieux que toutes vos marchandi- « ses [1] » !

Vivien à Luiserne. Comment, à la tête de quelques marchands, il conquit cette ville sur les Sarrasins.

C'est alors que le pauvre marchand envoie à la grande foire de Luiserne-sur-Mer notre Vivien accompagné de quatre cents hommes. Pour un petit marchand, ce cortége est singulier, n'est-il pas vrai? Mais cette invraisemblance est nécessaire à notre poëte pour les futures péripéties de sa Chanson. C'est à Luiserne, ne l'oublions pas, que Garin d'Anséune a été autrefois prisonnier; c'est à Luiserne aussi que Vivien a été vendu après avoir failli périr dans le bûcher des Sarrasins. Et le voilà qui hâte joyeusement sa marche vers cette ville où il lui sera peut-être donné de se venger des mécréants : « Qu'il est beau » ! s'écrient les quatre cents marchands. « Si nous en faisions notre seigneur ». — « Oui, oui, qu'il soit notre seigneur ». L'enfant est tout ravi de cette seigneurie inespérée, et se hâte de distribuer toutes ses marchandises, tout son or, à ses nouveaux vassaux et sujets [2]. Sa popularité en augmente. Il prend d'ailleurs les allures d'un petit roi et marche aussi fièrement à la tête de son pacifique bataillon, que s'il avait derrière lui cent mille chevaliers français. C'est un petit Charlemagne, c'est Roland à dix ans.....

Quelle est cette troupe armée qui s'avance là-bas? D'où viennent toutes ces *batailles* qui ont débarqué tout à l'heure sur le bord de cette mer, et que trente

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 188 r^o-189 v^o. — 2. *Ibid.*, f^os 189 v^o-190 r^o.

vaisseaux avaient peine à contenir? O bonheur! ce sont des païens. Le cœur de Vivien bat très-fort, il pousse un grand cri de triomphe et de vengeance, court au-devant d'eux, les insulte, les défie, les bat. Puis, avec la majesté d'un empereur, il déclare à ses soldats qu'il est satisfait de leur courage, et leur partage le butin de la journée. Il se réserve seulement dix navires tout pleins de merveilleux trésors, et les envoie sur-le-champ à son père adoptif, à ce pauvre Godefroi qu'il a presque réduit à la misère. Le digne marchand va se trouver par là dix fois plus riche qu'auparavant [1]... Tel fut le premier combat de Vivien contre les Sarrasins.

L'enfant avait vaincu; mais, chose plus rare, il sut profiter de la victoire. Il échauffe alors le courage de ces marchands qu'il a si bien transformés en chevaliers. Grâce à leurs habits de forains, ils pénètrent aisément dans Luiserne et s'installent dans leurs *hôtels*. Sous leurs grandes chapes, sous leurs manteaux, ils sont fortement armés, et attendent les événements. Quant à Vivien, on le conduit devant l'*aumaçor* qui commence à se défier de ces belliqueux marchands, et dont la défiance est trop fondée : « Qui êtes-vous »? demande le roi païen à notre jeune héros. — « Je m'appelle Vivien », répond-il d'une voix de tonnerre. « C'est moi « qui suis le fils de Garin d'Anséune, c'est moi que « vous avez voulu brûler. C'est moi, moi, Vivien ». Puis, sans plus tarder, il se jette sur l'*aumaçor*, et le coupe en deux. Le bruit de cette mort se répand très-rapidement dans la ville alarmée; les marchands avertis rejettent leurs manteaux, apparaissent tout en armes, montent à cheval et se précipitent, farouches, dans les rues de Luiserne. A leur tête, Vivien taille et tue.

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 190.

Ils prennent les tours, ils s'emparent des manoirs, ils pillent les trésors, ils sont maîtres enfin de toute cette vaste cité [1]. Pour des marchands, c'était bien débuter : ils méritaient d'être chevaliers !

Siége de Luiserne par les païens ; Vivien, sur le point de succomber, est délivré par une armée française.

Mais tout ce pays était aux Sarrasins : laisseront-ils leur ville au pouvoir de ces quelques Français ? Non, ils s'indignent, ils s'assemblent, ils sont bientôt cent mille autour de leur ancienne capitale qu'ils ont si lâchement perdue. « S'il faut rester trente ans à l'assiéger », disent-ils, « nous resterons trente ans [2] ». Rien n'égale leur rage. Ces monstres aux larges oreilles, aux bouches énormes, aux yeux rouges, dirigent contre les chrétiens assaut sur assaut ; mais Vivien ne s'inquiète guère de ces efforts qu'il espère toujours repousser victorieusement. Cependant une ennemie formidable, la faim, s'allie aux païens contre les Français qui ont trop rapidement épuisé tous leurs vivres. Ils en sont réduits à manger leurs chevaux. Ils pâlissent déjà, ils perdent leurs forces, ils vont mourir enfin, si la chrétienté et la France ne viennent à leur secours [3]. Vivien attend...

C'est à cette bonne marchande qui lui a déjà si tendrement servi de mère, c'est à la femme de Godefroi que le fils de Garin sera cette fois encore redevable de son salut. Elle apprend la détresse de son enfant adoptif ; elle voit que Luiserne va tomber aux mains des païens, que son Vivien est perdu, et elle se résout alors à faire un aveu complet : « Vivien n'est pas notre en- « fant », dit-elle à son mari, « je l'ai jadis acheté aux gens « du roi Gormond. Il est de la plus noble origine. Son « père est Garin, son grand-père est le duc Naime, son « oncle est le comte Guillaume ». — « Qu'allons-nous

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f[os] 190 v°-192 r°. — 2. *Ibid.*, f[o] 192 r°. — 3. *Ibid.*, f[os] 192 r°-193 r°.

« faire » ? demande Godefroi. — « Nous allons partir en « France, et réclamer à l'Empereur le secours dont Vi« vien ne peut plus se passer [1] ». Notre poëte ici commet une faute grave. Il croit nous causer une agréable surprise en nous apprenant que cette marchande était en réalité « la fille d'un marquis ». Nous eussions préféré, quant à nous, croire toujours à la roture d'une femme qui se conduit si noblement et voir en elle le type, ou tout au moins l'idéal de la bonne bourgeoisie du moyen âge. C'est vraiment une désillusion.

Quoi qu'il en soit, Godefroi et sa femme se rendent tout aussitôt à la cour de l'Empereur, accompagnés de trois cents bacheliers. Garin d'Anséune était alors à Pavie, et apprend à la fois l'existence, la gloire et le danger présent de son Vivien ; mais l'Empereur ne partage, hélas ! ni l'enthousiasme ni l'anxiété de ce père qui vient de retrouver son fils et craint de le perdre une seconde fois. Il hésite à secourir Vivien, il balbutie. Cependant Garin n'appartient pas en vain à cette geste d'Aimeri, où les injures contre le roi sont de tradition : « C'est « Guillaume », dit-il, « qui vous a donné votre cou« ronne, et vous ne viendriez pas au secours de son ne« veu qui est mon fils [2] » ! Mais Bernard de Brebant se montre encore plus insolent : « Si demain », dit-il à Louis, « tu ne t'es point décidé à secourir Vivien, je viendrai « avec dix mille hommes abattre ton palais ». Bertrand, fils de Bernart, joint l'action à la parole, et, devant le pauvre roi, tranche la tête d'Hélinant de Semur, qui avait osé se prononcer contre l'expédition de Luiserne [3]. Le sang rejaillit jusque sur l'Empereur qui, à ce dernier outrage, sent enfin l'énergie de son père lui rentrer au cœur, et déclare qu'il n'ira point en Espagne.

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 193 r°. — 2. *Ibid.*, f^os 193 r°-194 r°. — 2. *Ibid.*, f° 194 r°.

II PART. LIVR. II. CHAP. XVII.

Cette scène est vraiment terrible, et ne manque pas d'une certaine beauté. Devant Louis se tiennent, debout, frémissants de colère, orgueilleux, menaçants, les sept fils d'Aimeri ; ils prennent tour à tour la parole, et injurient la royauté avec le roi. A tout instant, d'ailleurs, ils rappellent à ce pauvre héritier de Charlemagne les immenses bienfaits dont ils l'ont comblé ; à tout instant ils répètent leur mot favori : *Ains roi de France ne fu par nous boisié*. Les terribles protecteurs que ces chevaliers de la geste d'Aimeri ! De bons ennemis vaudraient mieux. Ils n'ont sauvé l'Empereur qu'à la condition que l'Empereur satisfît au moindre de leurs désirs et allât au-devant de toutes leurs fantaisies. L'un d'eux a un enfant qui s'est follement aventuré en Espagne. Vite, il faut que toute la France se mette en campagne pour délivrer ce téméraire : cent mille hommes n'y seront pas de trop. Si Louis hésite un instant, un seul instant, on le traitera comme le dernier de tous les serfs, et l'on égorgera sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs. Et encore faudra-t-il qu'il se montre soumis et radieux. Voilà le dévouement de Guillaume et de ses frères !

Cette fois, ils ont vraiment dépassé toutes les bornes, et Louis s'est révolté contre eux : *Mout mal me moine ceste geste Aimeri,* dit ce fantôme de prince [1]. « Je ne « suis plus le maître dans mon propre palais », ajoute-t-il avec une tristesse indignée. Il ne peut se consoler de la mort d'Hélinant ; mais il réfléchit et se dit que son royaume est perdu, s'il ne va pas en Espagne. Et alors, en vrai roi de comédie, il se décide à contenter Garin, Guillaume et toute leur geste. Soudain les sept frères changent de ton. Ils deviennent tout de miel et se con-

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os^ 191-195 r°.

fondent en protestations affectueuses dont l'Empereur n'est point dupe. Le fils de Charles a l'esprit traversé de je ne sais quel éclair : il se lève, il se tourne vers tous ses chevaliers qui jouent là un rôle assez piteux et ne s'occupent guère de le défendre : « Allemands, « Poitevins, Bourguignons », s'écrie-t-il, « voyez, voyez « ma honte. Il me faut aller en Espagne pour ces gens « qui viennent de me tuer mon sénéchal ». Et, changeant d'avis comme une femme : « Non, décidément, « je n'irai pas », dit-il, et il retombe épuisé sur son trône [1]. « J'ai envie de le tuer », s'écrie alors la grosse voix de Guillaume. — « Armons-nous », dit Bernart, « et renversons ce palais ». Dix mille hommes étaient là tout prêts ; ils arrivent, et se préparent à démolir le palais jadis sacré de l'empereur de Rome, du roi de France. Et cela en pleine France, en plein jour, sous les yeux de mille barons français qui tremblent et sont blêmes de peur ! Il faut que Naime intervienne et réconcilie ces furieux avec le Roi. Le meurtrier d'Hélinant, Bertrand, consent enfin à baiser le pied de Louis... et l'expédition est décidée [2].

Quelques jours après, l'immense armée se réunissait à Montmartre et prenait le chemin de l'Espagne [3]. Était-il encore temps de sauver Vivien ?

Cette expédition, d'ailleurs, ressemble à beaucoup d'autres, ou, pour mieux dire, à toutes les autres. Les Lombards en font partie, comme on s'y pouvait attendre, et on leur donne le rôle comique. Ce sont les poltrons de notre drame épique ; et, sur la scène, nos pères, qui avaient le rire facile, ne pouvaient s'empêcher d'être tout-à-fait joyeux en voyant leur mine effrayée aux approches d'une bataille. Ici encore ces peureux se

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 195. — 2. *Ibid*, f° 196. — 3. *Ibid.*, f° 196 v°.

mettent à fondre en larmes, et l'Empereur les couvre de honte : « Qu'on leur fasse garder les chevaux », dit-il, « en attendant qu'on les brûle vifs dans un fumier ». Ils pleurent de nouveau : alors Louis se jette sur eux et en tue dix. Il les aurait tous massacrés sur place, ce très-débonnaire empereur, si on n'avait enfin arrêté son bras généreux [1]. Il est, du reste, interrompu dans cette noble occupation par l'arrivée des Sarrasins. La grande bataille commence. On était encore assez loin de Luiserne où Vivien se mourait.

Le héros de cette première journée fut Bertrand qui avait à se laver du meurtre d'Hélinant. Il se rachète alors, il se transfigure à nos yeux. « Mon père, faites-« moi chevalier », dit-il à Bernart de Brebant qui, pour toute réponse, le frappe rudement au visage : « Tu ne « sais pas seulement comment on se sert d'une lance ». L'enfant se précipite au milieu des Sarrasins, après avoir égorgé à moitié un pacifique chevalier du Berry dont il vole les armes. Mais bientôt il est cerné par les païens, et, malgré une défense héroïque, se sent perdu et va mourir. Son père se hâte de venir à son secours, et est lui-même criblé de blessures mortelles. On les délivre. « Je voudrais me confesser », dit Bernart. Et il ajoute : « Vivien, mon cher neveu Vivien, vous me coû-« terez bien cher ». Plein de justice à cette heure suprême, il ne veut pas mourir avant que son fils ait serré dans ses bras le pauvre Berrichon qui a été si iniquement dépouillé et battu. Bertrand y consent et devient l'ami de l'innocent Estormi [2]. Puis la bataille continue. Vivien sera-t-il sauvé ?

Entrée victorieuse des Français à Luiserne ;

Peu de temps après, les Français vainqueurs apercevaient enfin les murs tant désirés de Luiserne. Est-il

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f° 197. — 2. *Ibid.*, f^os 197 v°-199 v°.

Garin revoit enfin son fils qu'il croyait mort; fin des enfances de Vivien.

besoin d'ajouter que les Sarrasins furent aisément mis en déroute et massacrés par les chrétiens [1]? Ce dénouement n'était que trop prévu. Mais que de scènes touchantes suivirent cette victoire banale! Guillaume prit par la main ce jeune, cet éclatant Vivien qui avait singulièrement grandi dans ses périls et dans son triomphe. Le comte d'Orange le conduisit silencieusement à Garin d'Anséune, et tout à coup : « Mon frère », dit-il, « voilà votre fils [2] ». Le père et le fils, également émus, délacèrent leurs heaumes, se regardèrent, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Mais Vivien ne pouvait pas oublier son père nourricier, ce pauvre Godefroi qui était venu à Luiserne avec l'armée française et qui avait été, lui aussi, modestement héroïque. Le jeune et beau vainqueur s'inclina devant lui, et lui dit d'une voix très-douce : « Je vous ai jadis causé beaucoup de peine. Je « vous en demande pardon et vous fais présent de toute « une ville [3] ». C'est alors que l'armée française acheva ses préparatifs de départ. Guibert retourna à Andrenas, Beuve à Commarcis, Bernart (qui s'était presque miraculeusement guéri) à Brebant, Naime en Bavière, Guillaume et Bertrand à Orange, Garin et Vivien à Anséune [4]. Faut-il chercher à peindre la joie profonde, délicieuse, de la pauvre Heutace en revoyant son fils et en le serrant dans ses bras? Une belle procession sortit d'Anséune au-devant de Vivien qui avait été perdu et qui était retrouvé. Les prêtres chantaient, les châsses étincelaient, les jongleurs dansaient. Tout le monde riait et pleurait en même temps. Vivien parut alors, et l'enthousiasme fut à son comble [5].....

1. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^os 199-200 v^o. — 2. *Ibid.*, f^o 200 v^o. — 3. *Ibid.*, f^o 200 v^o. — 4. *Ibid.*, *ibid.* — 5. *Enfances Vivien*, Bibl. Nat. fr. 1448, f^o 201 r^o. C'est à la suite du tableau de ces fêtes que se trouve, dans le texte du manuscrit 1448, le curieux récit des enfances de Renouart, fils du roi Desramé, de sa lutte avec son maître Piccolet, du philtre qu'on lui

Et c'est ainsi que finirent ses enfances.

fait boire, de son arrivée en France où il est acheté par l'empereur Louis, et de ses premiers exploits dans les cuisines impériales (f^os^ 201 r°-203 r°). Nous analyserons ces *Enfances Renouart* dans un de nos prochains chapitres (chap. XXI). Le trouvère commence ensuite à raconter (f^os^ 203 r°-204 r°) l'adoubement de Vivien avec un luxe de détails que nous aurons lieu de reproduire ailleurs. Cet adoubement se compose en résumé de quatre cérémonies : 1° le bain ; 2° la remise de l'épée ; 3° la *colée* accompagnée des mots : « *Sois preux* » ; 4° la quintaine.

# CHAPITRE XVIII.

## LE NEVEU DE GUILLAUME (SUITE). — EXPLOITS, VŒU FATAL ET DÉTRESSE DE VIVIEN.

(Li Covenant Vivien [1].)

---

## I.

Analyse du *Covenant Vivien*.

C'est Pâques, c'est la plus joyeuse des fêtes. A l'hiver succède l'été. L'Église célébrait autrefois ce grand

[1]. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE** *COVENANT VIVIEN*. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Covenant Vivien*, qui fait corps avec *Aliscans*, nous paraît remonter aussi haut que ce dernier poëme avec lequel il a dû être primitivement confondu. La rédaction que nous en possédons aujourd'hui peut être attribuée à la fin du douzième siècle; mais il y a certainement eu une rédaction antérieure. — 2° AUTEUR. Le *Covenant Vivien* est anonyme. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit 1448, le *Covenant* a 1954 vers; dans le manuscrit 774, 1570 vers (mais la fin manque); dans le manuscrit 1449, 1760 vers (il y manque le premier et le dernier feuillet); dans le manuscrit 368, 1920 vers; dans le manuscrit 24369 (anc. 23 La Vallière), 1824 vers. = Ce sont des décasyllabes. = Sur douze laisses féminines trois sont rimées (les deuxième, troisième et septième, ainsi que la dernière partie de la onzième, et nous prenons ici les manuscrits 1448 et 774 pour type); les autres sont assonancées. = Dans le manuscrit de Boulogne, les laisses sont terminées par l'hexasyllabe qui ne se rencontre point dans les autres manuscrits. = C'est le texte de Boulogne que l'on devrait, suivant nous, prendre comme base de la publication de cette Chanson. — 4° MANUSCRITS CONNUS. Le *Covenant* nous est resté dans huit manuscrits : *a*. Bibl. Nat. fr. 1443 (du f° 203 r° au f° 216 r°), treizième siècle. — *b*. British Museum, Bibliothèque du Roi, 20 D, XI (du f° 134 v° au f° 146 v°), quatorzième siècle. — *c*. Bibl. Nat. fr. 1449 (du f° 79 r° au f° 93 r°), treizième siècle. — *d*. Bibl. Nat. fr. 774, (du f° 71 r° au f° 81 r°), treizième siècle. — *e*. Manuscrit de Boulogne (du f° 81 v° au f° 93 r°). treizième siècle. — *f*. Bibl. Nat. fr. 24369, anc. 23 La Vallière (du f° 194 r° au f° 195), quatorzième siècle. — *g*. Bibl. Nat. fr. 368 (du f° 183 v° au f° 189 v°), quatorzième siècle. — *h*. Milan, Bibl. Trivulziana, treizième siècle. — 5° VERSION EN PROSE. Le *Covenant* n'a été mis en prose,

jour par le baptême en masse de tous ses catéchumènes qui, après avoir assisté à la longue veille du samedi

à notre connaissance, que dans la grande compilation du manuscrit 1497. Nous en donnerons tout à l'heure un extrait; en voici les rubriques : *Icy commence à parler de Vivien, le fils Garin, comment il fust fait chevallier par la main du sien oncle Guillaume au Court Nez* (f° 340 v°). — *Comment les Crestiens noyerent la nafrire des Sarrasins quant Erofle et ses hommes en furent partis pour aller courir et fourrer le païs.* (f° 343 r°). — *Comment Girart de Commarchis et ses homes eurent nouvelle de Vivien, et comment Clargis fut occis par le roy Clarrant* (f° 347 r°). — *Comment Vivien conquesta Morignial, le bon cheval, et comment Esrofle le Grant occist le bon roy Libanor* (f° 349 v°). — *Comment Desramé vint asseigier à ·XVIII· rois sarrasins le chastel d'Arle, là où estoient retrais Vivien, Girart, Hunault de Sainctes et leurs compaignons* (f° 351 v°). — *Comment Guillaume d'Orange vint au secours de son nepveu Vivien qui estoit assiegié en Arle le Chastel* (f° 354 r°). — *Comment Desramé et ceulx de sa compaignie sceurent la venue de Guillaume d'Orange et du secours qu'il amenoit à Vivien son nepveu* (f° 357 r°). — 6° Diffusion a l'étranger. Nous ne séparerons pas ici le *Covenant d'Aliscans,* et renvoyons nos lecteurs à notre Notice de ce dernier poëme. — 7° Édition imprimée. M. Jonckbloet a publié le *Covenant* au tome I de son *Guillaume d'Orange* (pp. 162-213). Il l'a traduit sous ce titre : *Le Vœu de Vivian* (*Guillaume d'Orange le Marquis au Court Nez,* pp. 203-239). Par malheur, presque toute la couleur de l'ancienne Chanson a disparu dans cette traduction trop prosaïque. — 8° Travaux dont ce poëme a été l'objet. *a.* M. P. Paris l'a analysé en 1852 dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (pp. 507-511). Il lui a donné le nom de *Chevalerie Vivien.* — *b.* Dans son *Guillaume d'Orange,* M. Jonckbloet a éclairé les origines historiques du *Covenant* en même temps que celles d'*Aliscans* (II, pp. 41-59). — *c.* L. Clarus, d'après des ouvrages de seconde main, a donné une nouvelle analyse du *Covenant* (*Herzog Wilhelm von Aquitanien,* pp. 234-243). — *d.* M. Jonckbloet, enfin, l'a traduit en français moderne (1867, in-8, Amsterdam (Van Kampen) et la Haye (Nyhoff). — 9° Valeur littéraire. Le *Covenant* est, suivant nous, le plus beau poëme de tout le cycle de Guillaume : il en est le plus beau parce qu'il est le plus primitif. Il faudrait le traduire tout entier; les beautés les plus vraies y abondent. *Aliscans* présente certaines inégalités qu'on ne rencontre point dans la trop brève Chanson qui lui sert d'introduction. Rien de plus fier que le début du *Covenant,* rien de plus héroïque que tout le personnage de Vivien. Je veux bien qu'il soit copié sur Roland; mais, il faut l'avouer, jamais copie d'un grand maître n'a été si près de l'original!

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. Le *Covenant* est tellement lié à *Aliscans* que nous ne pourrions que répéter ici, par anticipation, tout ce que nous dirons un peu plus bas dans notre Notice d'*Aliscans.* La grande bataille où succomba Vivien et où Guillaume fut mis en fuite est racontée presque tout au long dans le *Covenant;* les deux poëmes ont donc identiquement les mêmes éléments historiques et légendaires.....

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Nous les indiquerons également dans notre Notice d'*Aliscans :* nous n'avons à signaler ici que la version singulièrement déformée des *Nerbonesi* et celle du manuscrit 1497 : 1° A mesure qu'il avance dans son analyse de nos vieux poë-

et après avoir entendu l'*Exsultet plebs angelica*, entraient dans l'eau libératrice et se revêtaient de robes

mes, le compilateur des *Nerbonesi* se donne de plus grandes libertés avec son modèle. Son livre V est tout entier consacré au récit de la conquête du royaume d'Aragon par Vivien et les Narbonais. Ils s'emparent tour à tour des villes de Tolosa, de Valenza et de Perpignan (cap. I-VIII, édit. d'Isola). Puis, ils assiégent et prennent Barcelone (cap. IX-XIV) et Saragosse (cap. XV-XVII). Siége de Galatevitto. Duel de Vivien avec Gatamar qui est le seigneur de cette ville. Victoire des Chrétiens. Vivien est couronné roi d'Alipante (lire *Alisiante*) et de Ragone (cap. XVIII-XX). Fêtes et joûtes (cap. XXI-XXII). Il serait téméraire de faire remarquer à notre lecteur que ce récit ne correspond en rien à notre *Covenant Vivien :* il en occupe la place, et c'est tout. De notre ancien poëme il n'est rien resté que le mot : *Alisiante.* C'est peu. — 2° La compilation française du XVe siècle, renfermée dans le ms. 1497, est plus voisine, pour le fonds, de notre ancien texte poétique. Mais la forme n'en est guère moins éloignée de cette épopée du XIIe siècle, qui est si primitive et si brutale. On en jugera par l'extrait suivant du remaniement en prose : « Or dit l'istoire que vaillamment et par belle ordonnance se rengierent les nobles Crestiens devant les Sarrasins qui plus estoient de cinq contre ung. Et moult faisoient les Rois qui les conduisoient à douter, car la plupart estoient jaians qui pour avoir chascun .XX. chevallierz devant eulx ne s'en feussent jà fouis. Et lorsque leurs establissemens furent fais, environ l'eure de tierce, sonnerent plus de .XXX. mile cors les Sarrasins. Sy convint les Crestiens esmouvoir ad ce que enclox et seurpris ne feussent par aventure : car jà se avançoient les Payens. Et Valegrappe meesmes chevaulchoit le beau pas vers la bataille du noble chevalier Vivien qui mye ne vouloit fouir : car rien tant ne desiroit que de combattre aux mescreans. Le trait commança, si fort et si dru comme se pluye feust cheue des nues. Et moult repceurent les Payens grant damaige adonq : car mal estoient armés les plusieurs. Si perdirent plus de dix mil de leurs hommes en petit de heure, tant en la premiere et IIe bataille comme en celle que Esrofle conduisoit. Mais, tant comme ils peurent aprouchier, se entreaprouchierent pour joindre aux lances, aux haches et aux espiés, dont le murdre et l'occision fut si criminelle que c'estoit grant [t]erreur à voir, voire a gens qui eussent eu le loisir du regarder. Et tellement se hasterent d'assembler, que assés tost après furent toutes leurs gens entremerlés..... Tous emssamble se tindrent les Crestiens à leur povoir, pour l'un l'autre secourir aux horions donner; car de toutes pars estoient des Sarrasins enclox, et pour ce crioient chascun son ensseigne à haulte voix. L'un y crioit : « Orange »! l'autre crioit : « Anseüne »!..... et moult reclamoient haultement et piteusement le nom de Jhesus et de la vierge Marie... Et les Sarrasins faisoient devoir de les assaillir et grever plus qu'onques mais n'avoient fait : car bien veoient que ils estoient les plus fors pour celluy jour et que eschapper ne leur povoient par nulle guise. Si s'en aperceut bien Guillaume, et moult doubta la journée, se il eust peeu s'en repentir. Mais nannil, car il estoit trop tard, et plus se metoit en grant peine pour itant que il veoit ses amis et ses hommes en tel dangier. = Apprès Guillaume qui les batailles et les rens cerchoit pour ses soudoiers et vassaulx encouraigier, chevaulcha Fourques de Mellans lequel avoit le commandement et la charge de par Guillaume du jeune chevallier Girardins. Et moult vailllamment se prouva en l'estour, et si faisoit Girardin d'Ansseüne... Avint que, en brochant le baulchant, il (Guillaume) aperçeut Vivien qui aux gens du roy Aussibier s'estoit mellé et avoit ausques à besongner : car chascun des payens desiroit sa mort pour le da-

blanches. Mais, à l'époque féodale, on solennisait aussi les fêtes pascales par une cérémonie plus militaire. C'é-

maige qu'il leur faisoit. Si le avoient comme avironné et enclox. Et quant Guillaume l'aperceut il cria : « Orange »! lors, sy haultement que bien l'ouy Girardin, ne mist guières à le sieuvir et si avant se bouta à dextre et à senestre de l'espée qu'il tenoit en son poing qu'il rompy la presse, veant Guillaume qui moult le plaigny, pour tant qu'il luy sambla qu'il se boutoit trop avant. Et, devant Vivien le sien frere, fery le roy Mandion sy aïréement que heaulme qu'il eust ne coiffette ne le sceurent garantir que mort ne le portast parmy ses hommes. Mais à celle heure luy eurent bon mestier Vivien, le sien frere, et Guillaume d'Orange; car sitost comme ils ont Mandions occis, ses hommes le assaillirent si fierement que jamais du champ ne feust vif party sans leurz secours, ne povoir ne eust de soy revangier quant ils eurent son cheval soubz luy occis, se Vivien, qui jà l'avoit bien aparceu, ne l'eust congneu. Vivien veant Girardin le sien frere abatu,.. en la presse se lança par une force,.. le fit remonter... et chaça les gens du roy Mendion comme hors du champ... Or estoit par la bataille le roy Valegrappe qui à ses yeulx avoit veu Vivien le chevallier faire merveilles d'armes et ses hommes detranchier, occire et abatre et tant faire que chascun le fuioit. Sy en jura ses dieux que il en auroit vengement. Il tenoit ung grant fauxart d'acier large et tranchant et bien esmoulu : sy vint vers Vivien que il avoit pourgetté de longue main et bien le cuida payer mortellement d'icellui coup, ouquel n'avoit remede nul, se grace Dieu n'y eust ouvré. Car il devala son fauxart sur son heaulme qui moult fut fin, quant dedans ne peust le taillant embatre; si chey le coup à costé en glissant vers la destre, et lui coupa la maille, le haucqueton, et la char meesmes lui entama tellement que par fine angoisse le convint cheoir .. Il ne geust guieres longuement au fort : car force lui estoit qu'il se relevast s'il ne vouloit honteusement mourir. Et, quant il fut remis sur pieds et il se senty de son espée garny, il cria : « Orange et Anseüne »! si clerement que bien entendi Guillaume sa voix... Et lors picquerent Bertran, Guillaume et Girardin d'Ansseüne..., ne jà ne l'eussent veu ne trouvé, synon au cri qu'il faisoit souvent en marchant et cheminant tousjours avant sur les payens, car ainssy l'avoit il prommis et voué. Et tant firent en pourssieuvant par force vive que ils le trouverent voire couchié emmy le champ; car de frès l'avoit .I. Sarrasin feru et percié tout oultre le corps d'un glesve tranchant... Et estoit son lieu et sa place toute tainte de sang environ luy...; et Guillaume... le vist ainssy assolé et couchié ou millieu de ses ennemys qui tous frapoient sur luy et occire ne le povoient... Et entre les aultres en y avoit ung qui plus malmenoit le chevallier Vivien que nul aultre. Et qui son nom demanderoit, dit l'histoire qu'il estoit appellé Dannebus d'Acquillée, oncle du roy Bauldus. Celuy avisa Guillaume le premier et, de l'espée qu'il tenoit, lui donna un coup si grant entre le col et chapel que le chief à tout le heaulme lui emporta emmy le champ... Vivien... par terre ne sejourna, quelque blessure qu'il eust; ains se leva legierement et... monta ou cheval Danebus que Guillaume lui presenta. Mais grant pitié fut de le voir... car tout son harnais estoit descoppé,... son corps meesmes navré et sanglant, si qu'en son fait n'avoit que povre espoir... Guillaume s'aproucha de luy, disant : « Temps est de vous reposer, nieps « Vivien », fet il, « car à voustre semblant estes de vos membres travaillié « et de voustre [corps] si mal sain que bon feust de vous retraire en quelque « destour : si vous aiderai à conduire ». Et lors respondi Vivien en le regardant ausques par despit : « De ce ne parlés, beaux oncles », fet il; « car je ne me sent de rien empiré. Mais pencés de cheminer devant, et je

tait le jour où l'on *adoubait* les nouveaux chevaliers. La chevalerie, d'ailleurs, peut être considérée comme un second baptême...

Guillaume Fièrebrace est depuis longtemps dans les murs d'Orange, où il cherche en vain le repos. Au nord, au midi, partout surgissent de nouveaux ennemis. Les Sarrasins semblent ne quitter la France que pour y rentrer avec plus de rage. Ce sont d'éternels combats, et la pauvre Guibourc passe ses jours à armer et à désarmer Guillaume.

Vœu de Vivien. Il jure de ne jamais reculer d'un pas devant les Sarrasins.

Mais enfin, voici un jour de calme. Ces Pâques doivent être aujourd'hui célébrées avec une plus vive solennité. Il ne s'agit rien moins que de donner l'épée et le baudrier chevaleresques à Vivien, le neveu de Guillaume, le fils aîné de Garin d'Anséune. Et comme on veut lui faire honneur, on *adoubera* cent autres damoiseaux avec lui. Il faut que ce jour soit tout-à-fait illustre et glorieux [1].

Hélas! il sera plus mémorable qu'on ne pouvait s'y attendre. C'est à ce jour, en effet, qu'il convient de faire remonter l'origine première de la grande défaite d'Aliscans.

« vous sieuveray sans reculler, à mon povoir; ou me sieuvés à toutes avan- « tures et je chevaulcheray ». Et à ces parolles s'est Vivien rebouté en la bataille... Et tant fist d'armes que par avant n'en avoit point tant fait; car la mort qui le conduisoit lui faisoit copper bras, jambes, testes... et fendoit Sarrasins jusques es poittrines... Si que bien l'avisa Aussibier, le jaiant qui trop s'en merveilla, et bien le recognust à ce que l'avoit Valegrappe combattu... Il poigny son cheval des esperons adonq et tant traverça qu'il aproucha Vivien,... haulça l'espée qui longue estoit et large avoit le taillant... et lui convoya l'alemelle en droit le bras et le costé si rustement que mortellement le nafvra avecques ce que jà l'avoit esté en plus de dix lieux. Mais rien n'en sentoit, ains frapoit toujours avant au myeulx qu'il povoit... Comme Aussibier eust Vivien habandonné ou pardu dans la bataille, Vivien s'en alloit par Arleschant et vers la mer, chassant à l'espée les Sarrasins devant luy comme ung homs desvés et hors du sens qui ne savoit quelle part la mort le menoit » (Bibl. Nat. fr. 1497, pp. 363 r°-366 r°.)

1. *Covenant Vivien*, texte de l'édition Jonckbloet, d'après le ms. de la Bibl. Nat. fr. 774 avec des variantes tirées du ms. 368, vers 1-11.

A peine est-il couvert du haubert et du heaume, à peine peut-il brandir sa nouvelle épée, que Vivien se sent comme enivré d'orgueil et de courage. Vivien, comme nous l'avons dit, c'est Roland. Il se dresse tout à coup au milieu de la cour de son oncle, et élève la voix en présence de tous les vieux chevaliers, en présence de tous les nouveaux *adoubés :* « Je fais un vœu », dit-il ; « oui, je le fais devant vous, mon oncle, qui ve-« nez de me donner cette épée ; devant Guibourc qui « m'a si tendrement nourri ; devant tous vos pairs, de-« vant vous tous. Je jure, entendez-le bien, DE NE JA-« MAIS RECULER D'UN SEUL PAS devant les Sarrasins ». Vœu téméraire, vœu insensé, vœu qui va bientôt faire couler des torrents de sang français [1].

1. LE VŒU DE VIVIEN (*Traduction littérale*). C'était à Pâques « que l'on dit en été » : — Guillaume avait adoubé Vivien, — Le fils aîné de Garin d'Anséune. — Pour l'amour de Vivien il avait armé cent chevaliers avec lui, — Et Vivien dit : « Bel oncle, entendez-moi. — Vous me donnez cette « épée, mais je la reçois à une condition seulement : — C'est que je fais la « promesse, en votre présence, à mon seigneur Dieu, — A ce Glorieux plein « de majesté sainte, — En présence de Guibourc qui m'a si tendrement « nourri, — Devant vous, devant tous vos pairs, — Que, durant toute ma « vie, je ne reculerai jamais d'un seul pas — Devant Sarrasins, Esclavons « et Turcs, — Dès que j'aurai endossé le haubert, — Dès que j'aurai lacé le « heaume en mon chef. — Non, quel que soit le nombre des Turcs acharnés « après moi ; — Non, pour qui que ce soit au monde, je ne fuirai pas ! » — — « Mon neveu », dit Guillaume, « vous vivrez peu si vous voulez tenir en-« vers Dieu un tel serment. — Il n'y a pas d'homme, quelque preux, quelque « baron qu'il soit, — Qui ne soit forcé de fuir quand il est serré de près par « de trop nombreux ennemis, — Sur le champ de bataille. — C'en est fait de « lui, s'il ne se retire devant eux. — Beau neveu, ce n'est vraiment pas là un « vœu à tenir. — Vous êtes jeune, laissez cette folie, — Et, s'il arrive que « vous entriez jamais en bataille, — Ne craignez pas de fuir, alors que vous « en aurez besoin. — Oui, retournez en arrière quand il y aura lieu. — C'est « ce que je fais moi-même quand je suis trop encombré. — Quand trop d'en-« nemis me serrent de près. — Je n'attends pas d'être mortellement blessé : « — Il faut d'abord s'aimer soi-même pour aimer les autres ensuite, — Et, « ma foi ! la fuite est une bonne chose quand elle nous sauve la vie ». — « Oncle Guillaume », dit le franc Vivien, — « Ceignez-moi l'épée, mais à « cette condition, — Que je ne fuirai jamais, jamais un seul jour de ma vie, « — Devant Sarrasins, Persans et Turcs. — Je ne reculerai jamais, à mon « escient, d'un seul pied de terre devant eux. — Et j'en fais devant Dieu le « serment, devant Dieu le glorieux, le roi céleste ». — « Mon neveu », dit Guillaume, « je n'en serai désormais que plus triste ; — Car je vois bien « que vous ne vivrez pas longtemps. — Les païens vous tueront. — J'en pleu-

Guillaume, qui n'en est plus à prouver sa vaillance, est le premier à adresser de douces remontrances à Vivien sur l'étrange témérité de son vœu : « Vous parlez « en jeune homme », lui dit-il, « et il est certaines oc- « casions où il est permis de reculer. Mieux vaut encore « fuir que mourir. Tenez », ajoute-t-il d'un ton paternel, « renoncez à cette folie ». — « Non, non », s'écrie le nouveau Roland avec une voix plus élevée encore. « Je jure une seconde fois de ne pas reculer d'un pied « devant les païens. Seigneur Dieu, vous entendez bien « que je le jure » ! Guillaume alors se contente de lui répondre : « Je vois bien que vous ne vivrez point « longtemps, mon neveu, et il faudra que nous vous « pleurions [1] ».

Ainsi ce jour, si joyeusement commencé, se termina au milieu des plus tristes pressentiments, et presque dans les larmes.

## II.

Nouveaux exploits de Vivien contre les Païens : sa cruauté.

Tout aussitôt, Vivien songe à lever une armée de croisés. Son unique pensée, en effet, est d'*essaucier la loi Deu,* et il ne comprendrait point qu'on servît la

« rerai, et tous vos parents en pleureront ». — Alors ils laissent le parler. = Vivien tout aussitôt — Pense à agrandir le royaume de Dieu sur la terre. — « Il fait tant et cherche si bien, — Qu'il a bientôt avec lui dix mille combattants, — Tous damoiseaux, tous sur de bons destriers courants. — Avec lui est Girart le hardi, — Fils du franc duc Beuve de Commarcis ; — Guibelin de Tarragone, Bertrand, — Hunaut de Saintes, le preux et le vaillant, — Et je ne vous nommerai point les autres comtes. = Voilà qu'ils sont entrés dans la grande Espagne ; — Ils ravagent la terre des Persans et des Turcs, — Ils tuent les femmes, ils égorgent les enfants. — Vivien fait crier dans toute son armée : — « Qui s'emparera d'un païen mécréant — Ne doit accepter de « lui rançon d'or ni d'argent ; — Mais que tout aussitôt il lui coupe la tête ». — C'est ce que fit Vivien pendant sept ans. — Pendant sept ans il ne s'est pas reposé un seul jour, — Et n'a cessé de tuer Persans et Sarrasins ».... (Bibl. Nat. fr. 774, vers 8-71).

1. *Covenant Vivien,* édition Jonckbloet, vers 12-46.

cause de la Vérité autrement qu'avec l'épée rouge de sang. Dix mille chevaliers et damoiseaux viennent se ranger autour de lui. Ils sont tous jeunes et ardents : avec eux Vivien conquerrait le monde, avec eux il conquiert l'Espagne. Une fois les païens débusqués de ce beau pays, on peut espérer que tout l'Occident en sera bientôt délivré.

Par malheur, une vertu manque à ce trop jeune chevalier : la générosité. Il a contre les Sarrasins une telle haine qu'il devient prématurément féroce. Avec les infidèles, pas de quartier. Vivien appartient à cette race de soldats sans entrailles qui ne font pas de prisonniers et tuent tout. Jamais Roland n'a été jusque-là, et c'est pourquoi il est supérieur à Vivien, c'est pourquoi il est plus Français que lui.

Vivien, hélas ! va encore plus loin. Les femmes, les enfants, n'ont aucun droit à sa miséricorde, à sa pitié : « Tuez-les ! tuez-les » ! dit-il. Il ne prend de joie qu'à voir toutes ces têtes coupées, tout ce sang répandu. Cette geste de Guillaume, en vérité, est parfois primitive au point de devenir féroce.

Qui le croirait? Vivien va encore plus loin. Oui, il fait pis que de couper les têtes des enfants et des femmes. Un jour (quelle douleur de trouver de tels épisodes au milieu de nos plus beaux poëmes !), il se rend maître de cinq cents païens. Il pourrait les massacrer sur l'heure, et ce serait déjà horrible. Mais il préfère les assassiner avec une lenteur très-cruelle. Il leur fait couper le nez et les lèvres, trancher les pieds et les poings, crever les yeux, Puis, il expédie les cinq cents masses sanglantes au roi Desramé qui est alors à Cordres [1]. Quelle joie pour lui de penser à l'étonnement, à la rage

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 47-88.

qu'éprouvera le roi païen à la vue de ces horribles mutilés ! Vivien en rit d'avance.

Et telles sont les cruautés qui vont tout à l'heure provoquer en effet la colère de Desramé, son départ pour la France, ses représailles à Aliscans, et la grande défaite des Français par les infidèles. Il faut avouer que les Français auront bien mérité leur sort. Et, quelque surhumain que soit l'héroïsme de Vivien, quelque invraisemblables que soient ses exploits, quelque éclatante que soit sa beauté au milieu de la mêlée d'Aliscans, nous ne pourrons plus désormais lui accorder une admiration sans mélange. Il faudra, devant tant de courage, nous représenter sans cesse les cinq cents mutilés, les cinq cents victimes de Vivien, et nous dire que tant de cruauté ne méritait même pas une défaite si glorieuse...

## III.

Départ de l'émir Desramé, et de la grande armée païenne pour l'expédition qui doit se terminer à Aliscans.

Le roi Desramé est loin de s'attendre à tant de douleurs ; il se repose joyeux dans les délices de Cordres : « Je suis en paix avec Guillaume », dit-il. Et voici qu'il profite aujourd'hui de cette trêve pour célébrer son dieu Mahomet [1]. Tout n'est que joie autour de son palais. Les Sarrasins sont en liesse, ils chantent. Tout à coup, arrive un vaisseau sous les murs de la ville. On y entend d'horribles cris, on se précipite, on regarde. Ce sont les cinq cents païens que Vivien envoie à Desramé, aveugles et mutilés. Cinq cents cadavres ! Quatre Turcs ont été chargés de diriger cet envoi funèbre : « Voici ce que vous adresse le neveu de Guil-

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 89-104.

« laume », disent-ils au roi épouvanté. « Oui, c'est « l'œuvre de Vivien qui vous a enlevé Luiserne, qui a « tué votre neveu Marados et tous vos parents, qui a « brûlé, pillé et dévasté toutes vos terres et qui, en « ce moment, ravage votre pays de l'Archant ». Et les messagers ajoutent, en tombant aux pieds de Desramé : « Pitié, pitié, seigneur! Si vous ne venez « point à notre secours, nous sommes morts [1] »! Desramé, d'abord confondu et épouvanté, jette un grand cri : « Maudite soit la geste d'Aimeri et de Guillaume »! Puis : « A moi les païens de toute ma terre, à moi tous « mes barons! Puisque Vivien est à l'Archant, mar- « chons droit à l'Archant [2] ».

Alors se prépare contre la chrétienté et contre la France la plus formidable expédition qu'aient jamais entreprise les Sarrasins. La guerre de Roncevaux, oui, cette guerre de géants ne saurait-elle-même être comparée à celle qui va commencer. Desramé envoie ses *brefs* dans tous les royaumes païens [3]. Trente rois arrivent, fous de rage, qui pensent déjà tenir Vivien et le tuer, tenir la France et la garder.

Dans les rangs de cette armée immense, frémissent certains peuples primitifs qu'on n'avait jamais vus jusque-là. Ils aboient, ils hurlent, ils poussent des cris de sauvages, et c'est par cent milliers qu'on les compte.

Les païens d'Espagne et ceux d'Orient sont là. Voici le roi de Saragosse, et voilà les Assassins, les Samaritains, les Syriens. C'est l'Islam tout entier à sa proie attaché, et cette proie, c'est l'Occident chrétien, c'est l'Église.

Enfin, tout ce grand rassemblement est terminé, et l'armée païenne est complète. Le jour se lève clair et

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 105-149. — 2. *Ibid.*, vers 150-175. — 3. *Ibid.*, vers 176-204.

beau, les oiseaux chantent, les bocages sont en fleurs : c'est le printemps. Le moment est venu de mettre à la voile vers l'Archant. Quel tumulte que celui de cet embarquement ! La mer en tremble. Cette flotte sans pareille, cette *armada* païenne cingle à toutes voiles vers la France : « Si nous trouvons Vivien à Aliscans », disent les Sarrasins, « c'en est fait de lui ». — « Nous as-« siégerons Guillaume dans Orange », disent les autres. — « Et nous lui reprendrons sa femme Guibourc pour « la rendre au roi Thibaut ». Ainsi parlent les Païens, et ils s'approchent du théâtre de la grande bataille [1].

Pendant ce temps, Vivien était tranquille, et ne s'attendait à rien. Pauvre Vivien !...

## IV.

Débarquement des Sarrasins : commencements de la grande bataille ; courage héroïque de Vivien.

Vivien était dans l'Archant avec ses dix mille bacheliers, lorsque tout-à-coup il entendit un grand tumulte sur la mer : « Qu'est-ce que cela » ? se dit-il, et il se précipite sur le rivage. Soudain, à l'horizon, vers la gauche, se détache toute la flotte arabe avec ses voiles blanches, étincelantes d'or, couvrant une lieue de mer... « Ah ! ce sont les Sarrasins », s'écrie le neveu de Guillaume. « Nous allons avoir une fière bataille ». Alors on vit ces soldats, élite de la France, pâlir et trembler comme des enfants. Pour la première fois, ils connaissaient la peur ! Le seul Vivien ne s'effraye point, et reste fièrement debout : « Ne craignez pas », dit-il. « Ne sommes-nous pas jeunes et bacheliers de prix ? « N'avons-nous pas de bonnes armes et de bons che-« vaux ? Et surtout ne croyons-nous pas au Dieu du Pa-

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 205-282.

« radis qui mourut pour nous sur la croix? Les dieux « des païens ne sont rien, ne peuvent rien. Mais heu- « reux ceux d'entre nous qui mourront ici : notre Dieu « leur prépare une place dans son grand Paradis ». Et il ajoute : « Quant à moi, j'ai fait vœu de ne jamais re- « culer devant les païens, et je tiendrai mon vœu ». — « Du moins », lui dit un de ses compagnons, « envoyez « un messager à votre oncle Guillaume qui viendra à « votre secours ». — « Non pas », répond Vivien qui, décidément, désire par trop ressembler à Roland. « Tant « que j'aurai mon haubert sur les épaules, je n'appel- « lerai pas Guillaume à notre aide, et l'on ne pourra « point dire que j'ai déshonoré ma race ». Comme on le voit, le drame d'Aliscans est, dès son introduction, calqué sur celui de Roncevaux*: Guillaume est en quelque manière l'ombre de Charles, de même que Vivien reproduit la figure de Roland et Gérart celle d'Olivier [1]. Quoi qu'il en soit, tout vient de prendre je ne sais quel air de grandeur et de solennité; un souffle passe sur notre épopée, et l'on s'attend à quelque extraordinaire calamité, à quelque mort héroïque et prodigieuse [2]...

1. *Covenant Vivien,* édition Jonckbloet, vers 283-478.

2. Les commencements de la grande bataille *(Traduction littérale).* Je veux maintenant chanter Vivien — Qui a dressé sa tente dans l'Archant.— Avec lui sont dix mille bacheliers, — Preux et vaillants pour porter les armes. — L'Enfant entend soudain un grand tumulte sur la mer; — Il entend la gent qui retentit et fait grand bruit au loin. — Et, d'heure en heure, ce bruit augmente sur la mer. — Vivien, alors, se prend à appeler Girart, — Guibert de Saragosse, le bachelier, — Gautier de Blaives, le noble baron, — Hunaut de Saintes, si digne de louange, — Et maint bon vassal que je ne saurais vous nommer : — « Prêtons l'oreille », s'écrie Vivien. — « J'en- « tends un grand bruit sur cette mer; — J'entends le son des cors, des flû- « tes et des trompettes ». — Il commence alors à regarder vers sa gauche — Et aperçoit la flotte païenne. — [Les voiles blanches luisent et flamboient] [a]; — Toute la mer est éclatante d'or arabe. — Il semble que ces vaisseaux en couvrent toute la surface; — Car nulle part on ne voit plus les vagues. — Alors l'Enfant commence à soupirer — Et dit à ses hommes :— « Vous pouvez regarder. — Nous aurons bataille, nous ne pouvons échap- « per; — Car voici les païens, les Esclavons et les Sarrasins. — Eh bien! « c'est le jour de montrer notre prouesse — Et de recommander nos âmes à

Vivien engage la lutte très-vivement et ne donne même pas aux païens le temps de débarquer. Éperdu de

« Jésus ». — Quand on l'entendit parler si fièrement, — Le plus hardi se mit à trembler, — Sembla perdre de son sang et changea de couleur. — Les dix mille Français voient la flotte — De cette gent infâme et mécréante; — Ils voient toutes ces voiles tendues sur la mer, — Ces vaisseaux qui couvrent une étendue d'une lieue. — Parmi les païens, les uns crient et poussent des huées, les autres aboient, — Et les chrétiens entendent le tapage de leurs trompettes. — Tous changent de visage : — « Que la sainte Vierge « nous vienne en aide », se disent-ils l'un à l'autre : — « L'heure de notre « mort est venue, la chose est certaine ».— Vivien l'entend, Vivien au front terrible; — Il secoue la tête, il roule les yeux : — « Bonne gent qui avez reçu l'absolution », dit-il à ses hommes, — « N'ayez aucune peur de ces mé- « créants, — Que vous voyez en si grand rassemblement devant nous. — Ils « ne reçoivent de Dieu aucune aide, aucune force. — Ne perdez point la tête, « et venez ici, près de moi : — Que chacun de vous tienne au poing l'épée « nue. — Ceux qui mourront ici, leur âme [sera bien venue là-haut avec les « Anges] [a] — Et sera reçue dans le haut Paradis. — Dieu nous aidera, — « Si nous ne fuyons pas devant ces mécréants » ! — Et Garin, qui a vu les païens, dit alors : — « Mon neveu, vous parlez follement; — La gent païenne « est vraiment trop nombreuse! — Envoyez un message à Guillaume, — Et « vous en recevrez aide et renfort. — Mais, sans tarder et bride abattue, « faites-lui demander ce secours ».

Girart de Commarcis, le preux, dit alors : — « Neveu Vivien, ce n'est pas « là un jeu pour rire. — Il y a devant nous tant de Sarrasins et de Persans « — Qu'ils sont soixante et dix contre un. — Tout notre effort aboutira à « peu de chose, — Nous ferions mieux de battre en retraite, si c'est votre « bon plaisir ». — « Mes amis », dit Vivien, « ne vous troublez point : — Ne « sommes-nous pas jeunes et bacheliers de prix? — N'avons-nous pas des « armes à volonté, — Et de bons chevaux arabes qui courent bien? — Puis, « ne croyons-nous pas au roi du Paradis — Qui est mort et ressuscité? — « Ces païens, au contraire, [ne croient qu'à l'Antechrist] [a]. — Tous leurs « dieux sont misérables et chétifs, — Le nôtre en vaut cent dix comme les « leurs. — Pour moi, j'ai fait le vœu à Dieu et à ses Saints, — Le jour où je « reçus les armes de chevalier, — Que je ne fuirais jamais devant Turcs et « Sarrasins. — Point ne me verrez sortir d'une bataille; — Mais j'y resterai, « mort ou vif. — Je ne serais donc qu'un misérable parjure, un *failli*, — Si « j'envoyais un message à Guillaume, — Quand, par la grâce de Dieu, je suis « encore vivant, — Quand je n'ai encore reçu aucune blessure, — Quand mon « haubert n'est pas encore rompu, n'est pas encore en pièces; — Je vous en- « gage ici ma foi, je vous jure, — Que je n'enverrai point de message à « Orange — Tant que je me sentirai quelque vigueur. — Aimeri ne sera pas « déshonoré par moi, — Ni la belle Guibourc, ni Guillaume le marquis; — « Ils n'auront pas la honte de me voir fuir devant païens. — Ici je veux vivre « ou mourir. — [Mais puisque vous avez pris une telle peur de ces Turcs, — « Au nom de Dieu et au mien, je vous donne congé. — Que chacun aille où « c'est son bon plaisir. — Seulement, au grand jour du Jugement, Dieu re- « connaîtra bien — Celui qui l'aura servi et aidé au besoin. — Celui qui fera « bien, qui se montrera preux et hardi, — Sera dans la joie céleste cou- « ronné et fleuri. — Dieu n'aura cure des mauvais ni des traîtres] [a] ». — Alors vous eussiez entendu les pleurs des Français, — Et ils se disent l'un à l'autre : « Cet homme est bien hardi — Et malheur à qui lui fera défaut » !

rage, il se lance au milieu des Sarrasins qui s'imaginaient trouver des couards devant eux, et rencontrent des héros. « Montjoie ! Montjoie » ! crie Vivien à pleins poumons, et toute l'armée répète ce cri qui est coutumier de la victoire. Les premiers qui sont atteints tombent en poussant de ces horribles hurlements qu'on entendra durant toute cette journée lugubre. Gérart de Commarcis se jette sur l'*aumaçor* Margaris et lui passe joyeusement sa lance au milieu du cœur. Un roi d'Afrique, sûr de vaincre, excite ses compagnons : « Cou-« rage ! courage » ! leur dit-il. « Nous serons bientôt « les maîtres d'Orange et nous rendrons Orable à Thi-« baut ». Mais Guibelin ne peut supporter une telle insolence et lui plante son oriflamme en plein corps. Cependant Gautier de Blaives s'abat sur un autre amiral,

« Entendez-moi, barons », dit Vivien. — « Voici, sous vos yeux, les Païens « que vous haïssez. — Je ne veux pas cependant que vous mouriez à cause « de moi. — Allez-vous-en donc, allez où vous voudrez ; — De bon cœur je « donne votre congé ; — Mais, moi, il me faut rester ici, à cause de mon « vœu. — Alors que j'ai été adoubé chevalier, — J'ai engagé ma foi envers « le Seigneur Dieu, — Que je ne fuirais jamais devant Esclavon ou Turc, — « Mais que plutôt j'y perdrais la vie ou y serais blessé à mort ». — Les Français l'entendent et en ont grand pitié. — Et l'un dit à l'autre : « Ecoutez-« moi, par Dieu. — Jamais homme plus hardi ne naquit d'une mère. — Mau-« dit soit qui abandonne Vivien. — Et puisse-t-il ne jamais voir la majesté « de Dieu » ! — Le Saint-Esprit alors [descend en eux et] [a] ? les réconforte, — Et tous s'écrient : « Vivien, ne craignez pas ; — Nous ne vous ferons pas « défaut, dussions-nous être coupés en pièces ! — Mais nous frapperons de « grands coups avec nos épées d'acier ». — « Que Dieu vous en récompense », dit Vivien. — Et Girart, le sage et le preux, dit alors : « Neveu Vivien, don-« nez-moi mes armes. — Nous sommes ici sept comtes d'un même lignage ; — « Donnez leurs armes à chacun de nous. — Puis, tenons-nous tous les sept « ensemble bien serrés. — Donnons-nous l'un à l'autre un baiser par belle « charité, — Et chacun de nous ainsi sera [sauvé] [a] ». — Alors ce fut une forte et merveilleuse douleur. — Les uns sont tristes et hors d'eux-mêmes à cause des autres. — Vous les verriez tous endosser leurs hauberts, — Leurs heaumes d'acier et leurs écus, dans les courroies desquels ils passent leurs bras, — Et puis, relever leurs lances en l'air, — Leurs lances dont le fer est doré et qui sont munies de leurs gonfalons. — Vivien alors a jeté un regard sur ses gens. — Il y en a bien peu, hélas ! et il est tout effrayé. — Il bat sa coulpe et rend grâces à Dieu. — « O Dieu », dit l'Enfant, « secourez-moi. — « Pensez à nos âmes et les recevez dans votre sein. — Quant aux corps, il en « sera comme vous voudrez » (Bibl. Nat. fr. 774, vers 329-458, avec quelques variantes ([a]) tirées du manuscrit 1448).

nommé Gaifier, et lui coupe en deux le cœur et le foie. Çà et là, les Infidèles sont repoussés et se croient déjà vaincus ; Desramé commence à trouver que la victoire ne sera peut-être pas facile, et que cette résistance est singulière [1]. Quant à Vivien, il ne s'abuse guère sur le résultat définitif d'une lutte aussi inégale : « Il pleure, l'enfant Vivien, il pleure sur son haubert ; — Car il voit bien que tout est perdu pour lui : — « O Dieu », dit-il, « saint et véritable père, — « Jetez un regard, « Seigneur, sur votre belle *maisnie*. — Plus ne vous « verrai jamais, oncle Guillaume, — Ni mon lignage, « ni les gens de ma terre. — Vous allez aujourd'hui « recevoir de moi mauvaises nouvelles. — Et vous, « comtesse Guibourc, ma dame belle, — Vous qui m'a- « vez longtemps nourri sur votre sein, — Quand je se- « rai mort, et que vous l'apprendrez, — A cause de « moi vous répandrez cent larmes ». — A ces mots, le cœur lui manque, sous la mamelle [1], — Et peu s'en faut qu'il ne tombe pâmé de son cheval [2] ». Cette noble douleur ne rend pas Vivien plus sage : « Appelez donc « Guillaume », lui répète sans cesse Gérart qui est de plus en plus l'Olivier de ce Roland. Mais le neveu de Guillaume est en vain frappé par la roi Cariot d'Averse ; en vain il perd tout son sang. Plein de joie à la vue des païens qui se débandent et s'enfuient, il prend à peine le temps de se faire panser par un bon chevalier, Étienne de Valpré, qui a jadis étudié à Salerne [3]. Il ne songe, avec sa nature de jeune lion, qu'à se jeter sur les fuyards : « Tiens », dit-il à Gérart, « vois-tu là-bas ce château « qui a été jadis construit par les géants? Eh bien ! il « faut y pénétrer en traversant tous les rangs des « païens. Et quand nous y serons, nous enverrons un

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 479-586.— 2. *Ibid.*, vers 587-610. — 3. *Ibid.*, vers 611-672.

« messager à Guillaume ». — « Mais », lui répondent les chevaliers, « comment nous y prendrons-nous pour « percer tant de milliers de Sarrasins »? — *Dist Viviens :* « *Au branc forbi d'acier. — Or me sivez, et g'irai* « *tout premier* »*!* Et il y va [1].

Alors on vit une chose extraordinaire. Quelques milliers de Français (de tout jeunes hommes, des enfants) se lancèrent à corps perdu à travers quelques cents milliers de païens. Ils avaient devant eux le château que Vivien leur avait montré; c'était le but qu'il leur fallait atteindre malgré tout. Ils le virent... et l'atteignirent; mais ils durent passer, sanglants, sur le ventre de leurs innombrables ennemis. A droite, à gauche, ils coupaient des bras, des jambes, des poings; ils tranchaient des têtes, ils perçaient des cœurs : ce fut une gigantesque boucherie. Quinze mille Sarrasins périrent dans ce combat, et la légende assure que le seul bras de Vivien en massacra mille. C'est ainsi qu'ils pénétrèrent dans le château des Géants, comme une flèche arrivée à son but [2]. Desramé pleura en apprenant ce premier triomphe : « L'assaut »! s'écria-t-il, « l'assaut »! et il se décida à le donner dès le lendemain matin. Quant à nos Français, ils se reposaient enfin et comptaient leurs blessures. Vivien en avait déjà quatre, horribles; mais il exultait de joie : « Oui », disait-il, « je suis rudement blessé; « mais, grâce à Dieu, je me suis bien vengé. Quand « Guillaume et Guibourc trouveront ici nos corps martyrisés, ils n'auront pour nous que des louanges. C'est « pour Dieu, sachez-le bien, que vous supportez tant de « peines; vous êtes les hommes de Dieu et votre récompense est au Paradis [3] ». Les malheureux, en effet, n'étaient pas au bout de leur rude épreuve. Ils n'avaient

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 673-754. — 2. *Ibid.*, vers 755-770. — 3. *Ibid.*, vers 771-801.

rien à boire, rien à manger ; ils en étaient réduits à tuer leurs chevaux. Vous pouvez penser si cette nuit fut affreuse. Dès le premier rayon du jour, ils entendirent un grand bruit au dehors : c'étaient Desramé et ses trente rois qui mettaient le siége devant ce château, ou plutôt devant cet hôpital fortifié [1]. Les Français se regardè-

1. COMMENCEMENTS DE LA GRANDE DÉFAITE (*Traduction littérale*). Grande fut la bataille en l'Archant sur la mer. — Mais en vérité les Esclavons et les Sarrasins étaient trop en force — Et Vivien ne put soutenir leur choc plus longtemps. — Et quand il vit ses hommes tomber à terre, — Il en ressentit une telle douleur qu'il ne put dire un mot. — C'est en vain qu'il frappe et frappe encore de grands coups de son épée : — Il ne peut parvenir [à percer ni à entamer les païens] [d]. — Voyez-vous Girart ? il interpelle son neveu et lui dit : — « Il serait temps de penser, sire Vivien, — A la façon dont « nous pourrons sortir d'ici vivants — Et échapper à la mort. — Car ce se- « rait grande douleur de mourir » ! — Et Vivien lui dit : « Je voudrais vous « voir consentir — Au bon conseil que je veux vous donner. — Moi, je n'ai « nul désir de retourner en arrière; — Car je veux avant tout [garder le « vœu que j'ai fait à Dieu !] [d]. — Mais j'aperçois là-bas un château — Que « les géants ont fait fortifier (il y a bien longtemps de cela). — Si nous « pouvions si bien frapper de nos épées — Et rester maîtres contre les païens « de tout cet espace qui est là devant nous, — Si nous les pouvions repousser « jusque-là, — [Si nous pouvions enfin nous enfermer dans le château] [d]. — « Nous sauverions peut-être notre vie, — Et demanderions du secours à « Guillaume ». — « Il est fou », disent alors les Français. — « Comment « peut-il espérer traverser cette foule de païens — Et les repousser jusqu'à « cette roche ? — Quant à retourner en arrière, il n'y pense guère ».

« O belle chevalerie » ! dit Vivien, — « Si nous pouvions si bien frapper « avec le tranchant de nos épées, — Si nous pouvions percer cette armée de « païens — Et pénétrer jusqu'à [ce grand tertre là bas] [d], — Jusqu'à ce vieux « château sauvage ! — Les murs et les créneaux y sont encore — Ainsi que « les fossés qui sont anciens et formidables. — Francs chevaliers, la nuit « tombe déjà. — Si nous pouvions aujourd'hui y prendre nos logements, — « Nous nous y défendrions [assez de temps] [d] — Pour que Guillaume vînt « nous secourir, — Avec le comte Bertrand et monseigneur Gautier de Ter- « mes, — Avec Gaudin le Brun qui a fait tant de belles joutes, — Avec tous « ces barons qui ont refourbi leurs heaumes à Orange ». — « Comment cela « se pourrait-il » ? répondent les Français.

« Sire Vivien », lui disent les chevaliers : — « Comment pourrons-nous « nous y prendre — Pour arriver à ce château, ou seulement pour en appro- « cher ? — Ne voyez-vous donc pas l'obstacle qui nous en sépare ? — Ne voyez- « vous pas ces milliers de Sarrasins ? — Il n'est pas un homme qui pût seu- « lement en compter la moitié ; — Ils sont plus épais qu'un bois non taillé. « — Comment les pourrions-nous percer » ? — « Avec nos épées d'acier », répond Vivien. — « Je marcherai le premier, suivez-moi » ? — Alors Vivien sonne de son cor... — Et voici que ses plaies commencent à saigner. — Qu'importe ! pour si peu l'Enfant n'abandonne pas son dessein, — Mais il tire son épée et broche son destrier ; — Il rejette son écu par derrière sur son dos, — Et prend à deux mains son épée d'acier. — Le baron était fort de ses mains et léger de son corps. — Il faisait beau le voir manier son épée,

rent : ils étaient presque tous pantelants et demi-morts; des quatre plaies de Vivien coulait un sang que rien ne pouvait arrêter... Enfin, cette âme obstinée est vaincue : « Gérart », dit-il, « va trouver mon oncle Guillaume, « et demande-lui de nous venir en aide [1] ». Hélas! comme à Roncevaux, ne sera-t-il pas trop tard?

## V.

Vivien, écrasé par le nombre et demi-mort, se décide enfin à demander du secours à son oncle Guillaume.

Gérart était, sans aucun doute, le meilleur ambassadeur que les Français pussent choisir : mais quel message difficile! Il fallait passer à travers toute l'armée

— Trancher et tuer les Païens — Et cette vue donnait de lui une merveilleuse idée! — De tous ses hommes, à ses côtés ou derrière lui, — (Ils étaient dix mille ce matin), — Il ne reste plus que la moitié. — Et les autres? Ils sont morts, martyrs : — Que Dieu ait leurs âmes devant lui dans le ciel! — Les survivants sont tous couverts de plaies. — Mais, malgré tout, ils font si grand et si bel effort — [Qu'ils parviennent à traverser les Sarrasins] [d], — Et qu'ils sont enfin, tous ensemble, installés dans le château. — Ils lèvent le pont-levis et le redressent. = Hauts sont les murs de beau marbre taillé, — Et les Français n'ont derrière eux rien à craindre durant un mois entier — Mais une seule chose les inquiète : — C'est que, dans ce château, ils n'ont ni à boire ni à manger, — Rien, rien ; pas d'autres provisions que leurs chevaux. — Et Vivien dit : « Ne vous attristez pas, — [Hommes de « Dieu] [d], et soyez calmes. — C'est uniquement pour Dieu que vous tra« vaillez ainsi : — Eh bien! la récompense en sera dans le Paradis. — « Et attendant, prenons quelques-uns de nos chevaux. — Avec vos épées, « taillez et coupez-en, — Où vous voudrez, derrière ou devant, ou sur les flancs, « — Suivant que Jésus vous saura conseiller. — Mais surtout, je vous en « prie, faites bien le guet dans le château... — Quant à moi, j'ai quatre « grandes plaies au corps. — Mais, Dieu merci, je me suis bien vengé — « De ces païens misérables et félons. — De mes deux mains j'en ai coupé « plus de mille en pièces. — Je n'ai pas fui d'un seul pas, mais, au con« traire, j'ai marché en avant, — Et j'ai pris logement au milieu d'eux. — « Jamais, jamais mon lignage n'aura à rougir de ce reproche — Que j'ai « reculé d'un seul pied devant les Païens. — [Mais quand Aimeri au fier « visage l'apprendra, — Ainsi que Guillaume et sa femme Guibourc] [d] — « Et tout mon puissant lignage, — Quand ils trouveront ici nos corps « martyrisés, — Ils ne pourront pas dire que nous nous soyons mal con« duits » ! — Alors tous ceux qui étaient blessés et couverts de plaies s'étendirent à terre. — Ceux qui étaient encore en santé montèrent sur les murs... — [Le lendemain matin au point du jour, — Le château était de toutes parts entouré par l'assaut des Païens] [d] (Bibl. Nat. fr. 1448, f[os] 208 v[o] et 209 r[o], avec quelques variantes tirées ([d]) du manuscrit 774).

1. *Covenant Vivien,* édition Jonckbloet, vers 802-847.

païenne. Puis, on ne savait pas où se trouvait Guillaume. Était-il à Orange, ou à Bordeaux? Pendant qu'il se pose cette question, le malheureux messager tombe au milieu d'une embuscade de dix mille païens : « Qui êtes-« vous »? — « Je m'appelle Quinart de Nubie et suis le « sénéchal de Desramé », répond bravement Gérart qui excelle à mentir. — « Nous n'en croyons rien », répliquent les païens. « Quinart est mort sous les coups « de Vivien, et vous n'êtes qu'un espion chargé d'al-« ler demander des secours à Guillaume ». Gérart se voit démasqué, baisse sa lance, éperonne son cheval et retourne, penaud, dans le château défendu par les Français. « Eh bien! avez-vous vu Guillaume »? lui demande le héros de notre poëme. L'autre raconte son infortune : « Vous n'êtes qu'un lâche »! s'écrie Vivien, « et n'avez « pas le sang de Guillaume dans vos veines. Reposez-« vous, beau cousin; j'irai, moi, et j'irai seul [1] ». A un tel outrage, Gérart ne répond qu'en sortant une seconde fois de ce château où il ne veut plus rentrer sans avoir rempli son ambassade. Une seconde fois repoussé par les Sarrasins, il ne se tire d'affaire que grâce à la rapidité de son bon cheval. A travers une grêle de flèches il parvient à percer les rangs épais des Arabes et se dirige enfin vers Orange, épuisé et vainqueur [2]...

Un jour, dans Orange la belle, on vit entrer un chevalier couvert de sang, dont le haubert était rompu, dont l'écu était en morceaux et la lance en tronçons. C'était Gérart, tout haletant de son rude voyage. Or, l'on s'amusait dans Orange, et tout y était à la joie. Les damoiseaux jouaient aux échecs, les dames étaient aux fenêtres, les damoiselles dansaient dans les rues; ce n'é-

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 848-903. — 2. *Ibid.*, vers 904-951.

taient partout que sons de vielle et chants joyeux [1]. La seule vue de Gérart ensanglanté et pantelant fit un étrange contraste avec cette allégresse de la grande cité. « Qu'on me conduise à Guillaume », dit le cousin de Vivien. Guillaume, lui aussi, ne songeait qu'on plaisir et avait un échiquier devant lui : « Vivien », s'écrie Gérart qu'on a d'abord pris pour un Sarrasin, « Vivien « est perdu si vous ne venez à son aide ». — « Qui « êtes-vous, messager »? — « Je suis votre neveu Gé- « rart, fils de Beuve de Commarcis ». Guillaume alors se jette dans les bras de Gérart et Guibourc le débarrasse de son épée : « Songez à Vivien ; je ne sais pas si « vous le reverrez vivant », ajoute l'ambassadeur qui raconte longuement la détresse de ses compagnons, les commencements de la grande bataille et la retraite des Français dans ce château qu'assiégent tant de milliers de Sarrasins [2]. La colère, l'indignation, montent au front de Guillaume ; mais ce colosse, ce héros qui sait si bien se conduire au milieu des batailles, ne nous apparaît pas ici avec une intelligence très-éveillée : « Que faire? que faire »? ne cesse-t-il de répéter [3]. Il faut que Guibourc s'en mêle, qu'elle essuie ses larmes et ait de l'esprit pour son mari si bizarrement consterné : « Vous « voilà bien embarrassé », dit-elle. « Je possède encore « assez de trésors pour en charger soixante et dix che- « vaux : je n'hésite pas à les sacrifier pour Vivien. De « votre côté, envoyez vos *brefs* dans toutes vos terres et « convoquez tous vos vassaux. Allons, dégourdissez- « vous, et marchez [4] ». Guillaume sort enfin de sa torpeur, pousse son cri de guerre, fait un appel suprême à tous ses hommes...

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 952-991. — 2. *Ibid.*, vers 992-1108. — 3. *Ibid.*, vers 1109-1125. — 4. *Ibid.*, vers 1126-1137.

Quelques jours après, il avait derrière lui dix mille chevaliers, et hâtait son départ [1].

Pendant que cette belle et vaillante petite armée défilait sous les murs d'Orange et prenait le chemin d'Aliscans, un enfant de quinze ans se précipitait en larmes aux pieds de Guillaume : « Je suis le frère de Vivien, « et prétends aller à son secours. Donnez-moi des ar- « mes ». — « Tu es trop petit », lui répond Guillaume, « et tes yeux ne pourraient même pas supporter « le spectacle de l'armée païenne. Reste avec Guibourc, « et, à mon retour, je songerai à t'adouber ». Guichardet ne peut supporter ce langage : il court dans un bois voisin et choisit un gros pieu qu'il taille à sa fantaisie; puis, il s'empare d'un cheval, malgré la surveillance de son maître Gautier. Il s'échappe enfin, et ne se laisse saisir qu'à la condition d'être immédiatement fait chevalier par Guibourc. La bonne dame est mise en demeure de lui ceindre l'épée et de lui vêtir le haubert : c'est la première fois que nous voyons ce rite chevaleresque accompli par une femme. Guichardet, libre et joyeux, s'élance dans la campagne où il veut rejoindre l'armée de son oncle. Il rencontre d'abord quinze larrons sarrasins et en tue plusieurs; puis, il poursuit sa route avec quatre javelots dans le corps et rejoint Guillaume : « Je suis », lui dit-il, « adoubé par « Guibourc ». Ravi de cette fierté, le comte l'embrasse et lui permet de rester près de lui. C'est ainsi que le petit Roland, qu'on voulait retenir à Laon, avait autrefois rejoint la grande armée de Charlemagne, avant la fameuse bataille d'Aspremont [2]...

Lors de leur séparation, Guillaume et sa femme Guibourc s'étaient fait les plus nobles adieux : « Aidez Vi-

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1138-1154. — *Ibid.*, vers 1155-1327.

« vien et gardez bien vos hommes », avait dit cette femme héroïque. Dans quel état, hélas ! était-elle appelée à revoir son mari !

VI.

Détresse de Vivien.

Bataille ! bataille ! Vivien a regardé ses plaies rouges et béantes : « Je ne veux pas », a-t-il dit, « que « mon oncle, s'il doit venir, me trouve au repos comme « un blessé. Courons aux Sarrasins ». Il y court, et laisse après lui les traces de son sang [1]. Desramé sent bien que l'énergie de l'armée chrétienne n'est due qu'à l'énergie de son chef, et met à prix la tête de Vivien [2]. En vérité, Vivien mérite bien cet honneur. Il s'attaque à Desramé lui-même et a la joie de le jeter à terre. Mais, tout aussitôt, il est assailli et enveloppé par les païens qui veulent sauver leur roi. Ainsi qu'un sanglier acculé contre un roc, Vivien se défend avec une rage farouche. Il lance son cheval contre ses innombrables agresseurs ; abattu quatre fois, il se relève quatre fois ; une pluie de dards tombe sur ce corps qui perd déjà tant de sang ; quatre javelots s'enfoncent encore dans cette pauvre chair pantelante [3]. Il regarde à droite, à gauche : « Où sont ses libérateurs ? où sont-ils » ? Personne. « Ah ! vous m'avez oublié, Gérart ; « ou bien vous êtes mort. Je crois bien que je ne re- « verrai plus ni Guillaume, ni Guibourc ». Personne, personne ! Sur son visage s'étend alors un ruisseau de sang, un voile qui l'aveugle : comme Roland à Roncevaux, Vivien se jette sur un ami qu'il ne reconnaît pas. Il rencontre et frappe Gautier ; puis, lui demande par-

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1328-1350. — 2. *Ibid.*, vers 1351-1364. — 3. *Ibid.*, vers 1365-1412.

don et regarde de nouveau à l'horizon. Personne encore [1] !

Tout à coup, du côté d'Orange, on entend un grand bruit. Est-ce Guillaume? Est-ce l'arrière-garde des païens? Vivien et ses hommes éprouvent cette incertitude que l'armée française connut à Waterloo. Sentant qu'ils allaient mourir, ils se jetèrent dans les bras les uns des autres, et se donnèrent un dernier baiser. C'est l'un des instants les plus solennels et les plus beaux de toute notre épopée nationale...

Le jour est beau, le soleil est brillant; Vivien mourant approche son cor de ses lèvres blanchies et en sonne une première fois : « C'est le cor de mon neveu », dit Guillaume. Et il se hâte d'envoyer devant lui son neveu Bertrand au secours de ceux qui vont mourir.

Le jour est beau, et la bataille est rude. Vivien, pour la seconde, pour la troisième fois, embouche son cor dont le son va si loin. *Granz fu l'alarme et li bondirs fu fors :* ce suprême effort crève la maîtresse veine de Vivien : « Hâte-toi, Bertrand, hâte-toi »! dit Guillaume. « Et vous, mon Dieu, laissez vivre mon neveu « jusqu'à ce je puisse le voir et lui parler ». Bertrand part avec dix mille chevaliers.

Le jour est beau, et belle est la lumière. Les Sarrasins entendent un grand bruit, une tempête de clairons : « C'est Guillaume », disent-ils, « c'est Guillaume » ! A ce seul nom, Desramé pâlit, et les païens s'enfuient [2]. Sur le champ de bataille reste Vivien avec quelques Français demi-morts et râlants. De ses yeux qu'il a peine à ouvrir, le neveu de Guillaume aperçoit les Sarrasins en fuite : « Vaincus! ils sont vaincus »! s'écrie-t-il avec la voix d'un triomphateur. « Et maintenant, Dieu

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1413-1451. — 2. *Ibid.* ,vers 1452-1553.

« nous attend dans son Paradis. J'entends, j'entends « les anges qui chantent au-dessus de ma tête. Ah! que « la vie me paraît longue en attendant cette joie! Si je « pouvais seulement voir mon oncle Guillaume et rece- « voir le saint corps de mon Dieu [1] »! Son dernier vœu est exaucé, et, au moment même où il prononce ces magnifiques paroles, l'avant-garde de Guillaume fait sa terrible entrée sur le champ de bataille [2]...

## VII.

Arrivée de Guillaume sur le champ de bataille d'Aliscans où les Chrétiens déjà sont en pleine déroute ; incomparable héroïsme de Vivien, nouveau Roland.

La mêlée recommence. Bertrand s'y précipite comme un lion; Ayon, roi d'Escoutrelant, est tué par Gautier le Toulousain; Macebrun, roi de Garesque, est coupé en deux par la formidable épée de Gaudin le Brun [3]. Les mauvais anges, qui guettaient ces âmes noires, les emportent dans la profondeur de l'enfer.

Vivien, qui est à peu près aveugle et ne sent plus qu'un filet de jour pénétrer dans ses yeux, Vivien se fait boucher ses plaies : étrange chirurgie. Puis : « Ne « voyez-vous pas les anges autour de vous »? s'écrie-t-il. Il se relance alors dans la bataille et abat les païens comme on faucherait des fleurs. Mais, à un certain mouvement qui se fait soudain dans les rangs des païens, on devine qu'il vient de se passer quelque chose de terrible : c'est Guillaume qui entre en ligne avec ses armes d'or sur le fameux cheval Beaucent aux bonds de trente pieds. A grands coups d'épée, il coupe en pièces Tempesté, Endor, Laufaniel et Bruyant d'Arguemor. Il crie : « Montjoie »! et tue. Son cheval marche bientôt sur les cadavres sanglants d'Auquetin et de Pinel, fils

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1554-1586. — 2. *Ibid.*, vers 1587-1602. — 3. *Ibid.*, vers 1603-1628.

de Cador : « Montjoie! Montjoie »! Le sang coule à torrents, et les prés en sont rouges : « Montjoie! Mont- « joie! Montjoie [1] »!

Il ne reste plus au poëte qu'à faire enfin se rencontrer ces deux héros de tout le drame : Guillaume et Vivien...

Vivien est couvert de plaies; le soleil passe à travers les trous sanglants de son corps; ses boyaux traînent après lui; et, ne voulant pas se donner la peine de les rebouter dans son corps, il les coupe avec son épée. Guillaume le voit et le prend d'abord pour un Sarrasin. L'oncle, ô malheur! est sur le point d'en venir aux prises avec son neveu qui ne peut plus le voir, quand soudain ils se reconnaissent : « Je m'appelle Guillaume, « fils d'Aimeri ». — « Et moi, je suis Vivien, fils de Ga- « rin d'Anséune ». Qui peindra jamais la joie du jeune comte et la douleur du vieux [2]?

« Je perds en vous le plus hardi de ma race », s'écrie Guillaume, qui se pâme et sanglote. — « Laissons « les pleurs aux femmes », répond Vivien. « Prenez mes « boyaux et passez-les-moi autour de mon corps. Puis, « mettez-moi les rênes de mon cheval dans le poing « gauche et mon épée dans le poing droit »? — « Qu'al- « lez-vous faire »? — « Ce que je vais faire? Me lancer « une dernière fois au plus épais de l'armée païenne ». « — Mais vous êtes mort ». — « Moi, je sais l'heure « de ma fin. Je ne mourrai que ce soir, après vêpres ».

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1629-1768. Le poëte fait ici une allusion fort claire au *Moniage Guillaume* : « Ce dit la gent del tens ancienor — C'onques ne fut nus homs de tel vigor. — A Saint Guillaume, ce dient li plusor, — Que il gita le jaiant de sa tor. — Par vive force le detruit à dolor, — Et fist le pont Guillaume par iror. — Et li Deables par nuit depeça tot. — Il le gaita, c'onques n'en ot peor — Et le gita en la plus grant rador. — Encore i part et i parra tos jorz. — Iluec est l'eve en icele brunor; — L'abisme semble et si tournoie entor ». — 2. *Ibid.*, vers 1769-1839.

« — Ce serait plutôt à moi, beau neveu, de me jeter « ainsi sur les Sarrasins ». — « Taisez-vous, mon on- « cle. Ne voyez-vous pas la couronne qui m'attend « là-haut »? Et il menace de se donner la mort si Guillaume ne consent à le lancer ainsi sur les ennemis de Jésus-Christ. Le comte obéit et le suit des yeux dans la mêlée [1]; puis, il tombe lui-même sur les Païens et en massacre plus de deux cents [2].

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1840-1889.

2. Vivien rejoint Guillaume au milieu de la bataille *(Traduction littérale)*. Vivien va par la bataille tout nu et aveuglé! — Ceux qu'il atteint sont morts. — Comme un véritable forcené, — Il dispute la terre aux Sarrasins; — Mais il est bien las, il semble à moitié mort — A cause des grandes plaies dont il est si travaillé, — Et des grands coups qu'il a donnés. — Il a quatre blessures aux flancs, qu'on lui a bandées; — Le soleil passe au travers. — Tous ses vêtements sont en pièces — Et traînent après lui dans les prés. — Il sait bien qu'il est perdu, — Et que jamais plus il ne recouvrera la santé. — Ses boyaux traînent après lui : — Alors il les rapproche et les tranche avec son épée. — Pendant qu'il mène une telle douleur, — Il a rencontré Guillaume sur son chemin. — Mais, comme il est aveugle, il ne le reconnaît pas. — Il lève son épée et lui en donne un tel coup — Sur le sommet doré de son heaume, — Que, si le comte ne s'était pas jeté de côté, — Il lui eût fendu la tête jusqu'aux dents. — L'épée glisse à gauche, — Coupe en deux l'épée de Guillaume, — Enlève cent mailles du haubert, — Tranche l'éperon, — Et va s'enfoncer en terre. — Guillaume le vit, et frémit : — Il crut qu'il avait à faire à un Esclavon ou à un Sarrasin, — A cause des vêtements que Vivien avait pris. — Il tire alors la rêne de son cheval et s'écrie : — « Païen », dit-il, « maudite soit l'heure de ta naissance! — Maudit « soit celui qui t'a engendré! — Maudite la mère qui t'a enfanté! — Depuis « puis le jour où je fus *adoubé* — Et où Charlemagne lui-même me donna « mes armes, — Je n'ai jamais reçu un coup si rude. — Mais, s'il plaît à « Dieu, je te le paierai bien ». — Vivien dit : « Arrêtez, vassal. — Je ne « vous vois point : que le Seigneur Dieu vous garde, — Le Glorieux, plein « de majesté sainte. — Mais puisque vous avez prononcé le nom de Char- « lemagne, — Je sens bien que vous êtes de France. — Eh bien! je vous « conjure, au nom de la chrétienté, — Par le baptême et le saint chrême « que vous avez reçus, — Dites, dites-moi votre nom ». — « Je ne vous le « cacherai pas », dit l'autre. — « Je m'appelle Guillaume, le marquis au Court- « Nez. Mon père est Aimeri-à-la-Barbe. — J'ai sept frères qui tous sont cheva- « liers — Et mon neveu est le glorieux Vivien : — C'est pour lui que je suis « entré dans la bataille ». — A ces mots, Vivien s'est pâmé. — Dès qu'il a entendu nommer Guillaume au Court-Nez — Qu'il a frappé de son épée d'acier. — Guillaume le voit, et en est tout étonné dans son cœur. — Il s'émerveille de le voir ainsi tomber en pâmoison. — Il a pitié de lui, et le relève : — « Qu'avez-vous, païen? dites-le-moi, par Dieu. — Qui êtes-vous? et « de quel pays »? — Vivien l'entend, mais ne peut dire un mot : — « Sei- « gneur », dit-il enfin, « vous ne me reconnaissez pas? — Je suis Vivien, né « à Anséune. — En vérité je suis votre neveu ». — Guillaume l'entend, et

Vivien, attaché sur son cheval, erre sur le champ de bataille, abattant les têtes et tranchant les corps. Avait-il lu notre Roman, ce roi de Bohême, ce vieillard aveugle, qui, à la bataille de Crécy, combattait dans nos rangs et qui se fit, lui aussi, attacher sur son cheval et lancer dans la mêlée où il mourut en roi... et en Français?

Cinq mille Arabes tombent sous les coups des chrétiens, et l'on entend les hurlements terribles de ceux

le sang lui tourne. — Depuis l'heure de sa naissance, il n'a jamais ressenti telle souffrance. — Lorsqu'il voit ainsi les boyaux de Vivien traîner, — Il pense devenir fou de douleur. — Non, il ne connaîtra plus la joie en toute sa vie.

Guillaume fut merveilleusement courroucé — Quand il vit son neveu étendu à terre — Avec ses entrailles autour de lui. — Il n'eut jamais pareille douleur, — Et voilà qu'il chancelle et tombe lui-même à terre. — Il se relève, mais c'est pour renouveler sa douleur : — « Neveu », dit Guillaume, « com- « bien je perds en vous perdant ! — Car vous êtes le plus hardi de ma « race ». — Et Vivien dit : « Laissez cela, — Ce n'est pas le lieu de pleu- « rer comme font les femmes. — Non, non, renouez mes boyaux autour de « moi — Et donnez-moi mon cheval par la rêne : — Je m'en irai au plus « fort de la mêlée, — Au plus épais de l'armée païenne. — Dans ma main « droite plantez-moi mon épée : — Si je n'abats les meilleurs de ces mé- « créants, — Je n'ai jamais été le neveu d'Aimeri et de Guillaume. — Je ne « mourrai pas encore ; car je connais bien le moment de ma mort : — Ce « sera à l'heure de nonne, et même passé vêpres. — Je sens bien la mort « qui me donne coup sur coup ». — Guillaume l'entend et pense devenir fou.

« Oncle Guillaume », dit le baron Vivien, — « Il ne sert en rien de se « plaindre quand on sent qu'on n'y peut rien gagner. — Vous le voyez, je « suis blessé à mort. — Pour l'amour de Dieu, rendez-moi mon destrier, — « Renouez tous mes boyaux autour de mes flancs, — Asseyez-moi sur la « selle de mon cheval, — Et me placez les rênes entre les mains. — Puis, « mettez-moi ma bonne épée au poing, — Conduisez-moi au plus épais des « Païens, — Et laissez-moi aller et venir. — Si je n'abats point les plus no- « bles des mécréants — Que je rencontrerai sur mon chemin, — Je ne suis « pas le neveu de Guillaume au Court-Nez ». — « Beau neveu », dit-il, « je n'en ferai rien ; — Restez plutôt ici et prenez votre repos, — Et j'irai, « moi, jouer de la lance en cette bataille, — J'irai me jeter sur nos mortels « ennemis ». — « Vous auriez grand tort », dit Vivien, « de me laisser « ainsi. — Si je meurs ici entre les païens félons, — J'en serai certes bien « récompensé, — Car je serai couronné dans le Paradis. — Si vous ne fai- « tes ce que je vous demande et me refusez plus longtemps, — Sachez que « je me tuerai ». — Guillaume l'entend et pense devenir fou de douleur. — Mais, qu'il le veuille ou non, Vivien l'en a si fort prié — Que Guillaume l'a conduit au milieu des Païens, — Et Vivien y a frappé des coups de baron. — Dieu lui-même le soutient et l'empêche de tomber à terre... » (Bibl. Nat. fr. 774, vers 1770-1889.)

qui sont frappés. « *Jamès nul jor si grant dolor n'orrés* » : c'est par ce vers que se termine et devait se terminer la *Chevalerie Vivien* [1].....

1. *Covenant Vivien*, édition Jonckbloet, vers 1890-1918.

# CHAPITRE XIX.

## ALISCANS CONSIDÉRÉ COMME LE CENTRE HISTORIQUE DE TOUT LE CYCLE DE GUILLAUME.

---

Introduction historique à l'étude et à l'analyse d'*Aliscans*.

Nous avons établi plus haut la profonde historicité de Roncevaux, de ce grand fait que deux chroniqueurs, Éginhard et l'Astronome limousin, ont scientifiquement attesté [1] et que personne n'a le droit de mettre en doute. La défaite de Roland dans les Pyrénées nous paraît même avoir eu une importance historique que les chroniqueurs ont cherché à atténuer. On a eu honte de cet échec ; on a voulu le cacher un peu aux yeux de la postérité. Mais, par bonheur, la poésie populaire n'a pas eu de ces complaisances, et la *Chanson de Roland* a noblement réparé le silence prudent et les restrictions d'Éginhard.

Dans le cycle de Guillaume, rien de pareil. Les historiens n'ont pas craint de dire toute la vérité sur cette terrible bataille de Villedaigne qui, en 793, quinze ans après Roncevaux, mit en question l'indépendance de la France et les destinées de l'Église. Il est vrai que ce fut encore une défaite, mais quelle différence avec Roncevaux ! Ce dernier combat, funeste en lui-même, n'avait eu que des résultats funestes : la défaite de Guillaume sur l'Orbieux, tout au contraire, sauva l'Église et la France. On n'éprouva pas le besoin de cacher ni même

1. III, p. 450 et ss.

d'atténuer un revers si glorieux. Nous avons cité [1] six textes historiques qui sont unanimes sur l'importance de cet événement ; on pourrait en citer d'autres encore, et c'est un des grands faits du règne de Charlemagne.

A coup sûr, c'est le fait capital de l'histoire de Guillaume.

Sans aucun doute, ce grand homme joua un rôle considérable dans son duché de Toulouse où il succéda, en 790, au pauvre et impuissant Corson. Il mit le pied sur la révolte des Gascons et l'étouffa, et ce fut un grand service qu'il rendit à l'Empire perpétuellement troublé par cette race légère et remuante.

Sans doute, il fut celui de tous les capitaines de Charles qui contribua le plus, en 801, à la prise de Barcelone, à la conquête de ce boulevard des Musulmans. Là-dessus, Ermoldus Niger ne ménage pas l'éloge à notre héros, et ne craint pas de le placer au-dessus du fils de Charlemagne.

Importance de la défaite de Villedaigne. Il nous reste plus de témoignages historiques sur cette bataille que sur celle de Roncevaux.

Mais, en 793, ce n'était pas une ville plus ou moins forte qu'on se proposait d'enlever aux ennemis du nom chrétien ; il ne s'agissait pas seulement de dompter un peuple comme les Gascons, qui après tout n'était pas en état de prolonger sa rébellion contre l'Empire.

Non, non ; il fallait sauver la Chrétienté tout entière d'une invasion plus terrible encore que celle qui s'était terminée, en 732, sur le champ de bataille de Poitiers. Il fallait renouveler la résistance de Charles Martel. Moins heureux que celui-ci, Guillaume fut vaincu ; mais sa défaite épuisa ses ennemis qui repassèrent les Pyrénées et délivrèrent la France. Par un étrange destin, il est arrivé que Charles Martel et Poitiers sont restés beaucoup plus célèbres que Guillaume et Villedai-

1. Ci-dessus, p. 79.

gne : c'est une injustice contre laquelle il convient de protester.

Nos poëtes, du moins, ne sont pas coupables de cette ingratitude. Si la bataille sur l'Orbieux est le fait capital de l'histoire de Guillaume, la bataille d'Aliscans est le fait capital de sa légende. Depuis le premier vers des *Enfances Garin* jusqu'au dernier du *Moniage Guillaume*, tout gravite autour d'*Aliscans*.

Et c'est peut-être le cas de répéter ici, à peu près textuellement, ce que nous disions au sujet de la *Chanson de Roland* [1] : « Maintenant que nous avons exposé les éléments profondément historiques de cette légende ; maintenant que nous avons montré combien nous étions véritablement au cœur de tout le cycle de Guillaume, nous allons commencer l'analyse du vieux poëme. Que notre lecteur se recueille » !

1. III, p. 493.

# CHAPITRE XX.

## LA DÉFAITE D'ALISCANS.

(Aliscans [1].)

Analyse d'*Aliscans*.

« C'est en ce jour que la douleur fut grande et la « bataille horrible à Aliscans. Le comte Guillaume

[1]. **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON D'*ALISCANS*.** I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *a.* Le texte d'*Aliscans* qui nous est parvenu ne remonte pas, suivant nous, plus haut que la fin du douzième siècle. — *b.* D'un autre côté, Orderic Vital parle de poëmes « chantés par les jongleurs » et dont Guillaume était le héros *(Historia ecclesiastica,* lib. VI, édit. de la Société de l'Histoire de France, III, pp. 5 et 6). — *c.* Parmi ces poëmes, qui remonteraient ainsi à la fin du onzième siècle, et peut-être plus haut encore, il n'est pas douteux que la légende d'Aliscans ne tînt la première place ; car elle est, comme nous l'avons fait voir, le centre réel de tout le cycle. — *d.* Donc, il y a eu une rédaction d'*Aliscans* antérieure d'environ cent ans à celle que nous possédons aujourd'hui. — *e.* Ce vieux texte était évidemment assonancé ; il devait être beaucoup plus bref; la pensée (surtout dans la seconde partie) y était sans doute beaucoup plus primitive). Ce devait être tout à fait l'analogue de notre *Roland* d'Oxford. — *f.* La seconde rédaction, celle que nous possédons aujourd'hui, est à peu près comparable à nos *Romans de Roncevaux* du treizième siècle, bien que plus ancienne. — *g.* Ce second texte est rimé ; il contient (notamment dans la seconde partie du Roman) des longueurs presque insupportables; entre sa langue et celle de la *Chanson de Roland,* il faut placer tout au moins l'espace d'un siècle, et c'est ce dont on se convaincra aisément par la comparaison philologique d'un certain nombre de mots pris dans notre Chanson avec les mêmes vocables reproduits d'après les documents les plus sûrement datés des onzième et douzième siècles. Dans les *Appendices* de notre dernier volume, nous soumettrons nous-même cette comparaison à nos lecteurs. — *h.* Il n'y a donc pas, en résumé, de témérité scientifique à regarder ce second texte comme un *rifacimento* des dernières années du douzième siècle et des premières du treizième (Voy. ci-dessus, p. 7). C'est notre conclusion. — 2° AUTEUR. *Aliscans* est anonyme, et nous avons signalé plus haut l'erreur de Wolfram d'Eschenbach qui, sans aucune preuve et contrairement à toute probabilité, a jugé bon de l'attribuer à Chrestien de Troyes (Voy. ci-dessus, p. 19). On peut s'étonner que

« y souffrit grande peine ». Ainsi commence la plus ancienne et la meilleure Chanson de notre geste : il

San-Marte ait partagé cette opinion. — 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. *Aliscans* renferme dans le manuscrit 6562 de l'Arsenal (anc. B. L. F. 185), 7045 vers mais on y constate d'assez nombreuses lacunes. Entre les f^os 8 et 9, il manque un feuillet, c'est-à-dire 60 vers ; entre les f^os 14 et 15, deux feuillets, 120 vers ; entre les f^os 25 et 26, deux feuillets, 120 vers ; entre les f^os 59 et 60, un feuillet, 60 vers ; et enfin, entre les f^os 91 et 92, deux cahiers entiers, c'est-à-dire 960 vers. Si ce manuscrit était complet, le texte de l'Arsenal nous offrirait donc un ensemble de 8365 vers. = L'*Aliscans* du ms. 2494 de la Bibl. Nat. (ancien 8202) contient 9224 vers ; le même poëme contient 9200 vers dans le ms. 1448 ; 8000 vers dans le ms. 1449 (mais cent vers environ manquent au commencement) ; 8500 vers dans le ms. 368 ; 7096 vers dans le ms. 24369 (anc. 23 La Vall.), qui consacre 200 vers au lieu de 700 au combat de Renouart contre le géant Agrapart, Crucados, etc. ; 7840 vers dans le manuscrit de Boulogne. = L'excellent manuscrit 774 est malheureusement incomplet. Il commence par le couplet : *Li quens Bertrans voit venir maint vachier* (c'est une lacune d'un feuillet), et il se termine par le couplet : *Quant Looys ot Aymery parler,* au vers 3092 du poëme (c'est une lacune d'environ 4350 vers). = Dans tous ces manuscrits, *Aliscans* est écrit en décasyllabes rimés ; dans le seul manuscrit de l'Arsenal, le petit vers hexasyllabique se trouve placé à la fin de chaque laisse. C'est cette particularité qui a surtout décidé MM. Guessard et de Montaiglon à prendre le ms. de l'Arsenal comme base de leur publication d'*Aliscans* dans le Recueil des anciens Poëtes de la France. — 4° MANUSCRITS CONNUS. *Aliscans* nous a été conservé dans treize manuscrits : *a.* Bibliothèque de l'Arsenal, 6562, anc. B. L. F. 185 (fin du douzième siècle ou commencement du treizième), du f° 1 r° au f° 118 r° (ou 119 v°, si l'on regarde le couplet *En Orenge est Guillaumes au Cort Nés* comme le dernier d'*Aliscans* et non comme le premier de la *Bataille Loquifer*). — *b.* Bibl. Nat. fr. 2494 (commencement du treizième siècle), du f° 1 r° au f° 65 v°. — *c.* Bibl. Nat. fr. 1448 (treizième siècle), du f° 216 r° au f° 272 r°. — *d.* British Museum, Bibl. du Roi, 20 D, XI (quatorzième siècle), du f° 134 au f° 184. — *e.* Bibl. Nat. fr. 1449 (treizième siècle), du f° 92 r° au f° 142 v°. — *f.* Bibl. Nat. fr. 774 (treizième siècle), du f° 81 r° au f° 98 v°. — *g.* Manuscrit de Boulogne-sur-mer (treizième siècle), du f° 93 r° au f° 141 v°. — *h.* Manuscrit de Berne, n° 296 (treizième siècle). — *i.* Bibl. Nat. fr. 24369, anc. La Vallière 23 A (treizième siècle), du f° 195 au f° 240 v°. — *j.* Bibl. Nat. fr. 368 (treizième siècle), du f° 189 v° au f° 217 v°. — *k.* Manuscrit de la Bibliothèque Saint-Marc, à Venise, français VIII, texte italianisé du quatorzième siècle. — *l.* Manuscrit n° 16 de la vente Savile (commencement du treizième siècle). — *m.* Milan, Bibl. Trivulziana (treizième siècle). = Parmi ces manuscrits, le plus ancien, le meilleur est certainement celui de l'Arsenal. = Ceux qui méritent ensuite le plus d'attention sont les mss. de la Bibl. Nat. 2494 (ms. de jongleur), 774, 1449 et 1448 et le ms. de Boulogne. = Le ms. 2494 sera, de notre part, l'objet d'une étude particulière dans les *Additions et rectifications* que nous placerons à la fin de notre dernier volume des *Épopées françaises.* Nous montrerons notamment comment l'auteur de ce manuscrit a souvent mêlé et confondu, dans le même couplet, les assonances en *er* et celles en *ier.* = Les moindres variantes que nous offrent les différents manuscrits d'Aliscans ont été relevées avec un soin minutieux par M. Jonckbloet, et MM. Guessard et de Montaiglon. Nous ne les relèverons pas après eux, d'autant plus qu'elles sont en général de peu d'importance. — 5° VERSION EN PROSE. Il n'existe, à notre connaissance, qu'une version en

n'est pas de plus simple ni de plus fier début. Dante lui-même n'est pas mieux entré en matière, et le pâle

prose d'*Aliscans* : c'est celle qui est conservée dans la grande compilation du ms. fr. 1497 de la Bibl. Nationale. Nous allons en donner ici toutes les rubriques ; nous aurons lieu d'en citer plus loin des extraits importants : *Icy parle de la grant bataille d'Aleschant dont nul n'eschappa sinom Guillaume d'Orange; et dit comment Vivien, le nepveu Guillaume, fut occis, et ses nepveux aultres mors et menés prisonniers ou nafvire du roy Desramé* (f° 363 r°). — *Comment Guillaume au Court Nés occist Esrofle le grant et conquist son cheval Follatisse sur lequel il fut chacié jusques aux portes d'Orange* (f° 373 r°). — *Comment Guillaume ala en France requerir secours pour lever le grant sieige d'Orange et pour combattre le roy Desramé et ceulx qu'il avoit avecques lui amenés* (f° 379 v°). — *Icy parle l'histoire de Renouart le fils Desramé, frere de Guibour la femme Guillaume d'Orange, et dit comment Guillaume au Court Nez demanda au roy Louys de France Renouart au tinel que nul ne cognoissoit veritablement* (f° 387 r°). — *Comment Desramé prist la ville d'Orange par assault et comment Guibour se retray en Gloriette le riche palaix* (f° 391 v°). — *Comment Guillaume vint le premier à Orange veoir Guibour et aprester les logeis pour les barons qui venoient en son secours* (f° 393 r°). — *Comment Desramé fut adverti de la venue des Chrestiens, et comment il ordonna ses grans conrois et ses batailles* (f° 400 v°). — *Comment Guillaume ordonna de ses batailles quant ils virent la champaigne d'Aleschant, et comment il donna congié à ceulx qui de paour s'en vouloient retourner* (f° 402 v°). — *Icy parle l'istoire de la grant bataille qui fut en Arleschant et des grans faitz d'armes et vaillances de Renouart au tinel, et dit comment Renouart delivra les nobles chevalliers qui estoient prisonniers es vesseaulx des Sarrasins, les quyeulx avoient eté pris quant* [*Vivien*] *fut occis* (f° 406 r°). — *Comment Desramé et Guillaume d'Orange jousterent et combatirent l'un à l'autre* (f° 412 v°). — *Comment Bauldus le grand fut conquis par Renouart, et Desramé et ·XIIII· rois Sarrasins desconfils et chassés jusques en mer où ils se saulverent à quelque peine* (f° 416 r°). — *Comment Renouart laissa Guillaume d'Orange et la compaignie crestienne pour soy vouloir rendre Sarrasin par despit* (f° 420 r°). — *Comment Aalix, la fille du roy Louys de France, fut donnée en mariage à Renouart au tinel, fils du roy Desramé de Cordres* (f° 425 v°).— 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a. En Italie.* Le manuscrit de la Bibliothèque Saint-Marc (fr. VIII), dont nous avons parlé plus haut, nous atteste que la légende d'*Aliscans* avait conquis au-delà des Alpes une véritable popularité. Après avoir circulé dans l'Italie du Nord sous la forme d'une Chanson française légèrement italianisée, *Aliscans* fut exploité et défiguré par le compilateur des *Nerbonesi* (voy. l'édition qu'en a donnée M. Isola d'après les mss. de Florence, Bibl. Nationale, classe VI, n°s 7, 8, 9, et classe XXIV, n° 160, et le ms. de la Bibliothèque Laurentienne). Au seizième siècle, notre poëme était encore célèbre en Italie, témoin la *Schiatta de' Reali di Francia* publiée à Florence en 1557, et où il est parlé des Narbonnais, de Tibaut et de Vivien comme de héros profondément populaires (Voy. ci-dessus, p. 46). — *b. En Allemagne.* Le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach n'est qu'UNE COPIE SERVILE de notre *Aliscans.* C'est ce que nous avons longuement démontré (pp. 46 et suiv.) ; c'est ce que prouvera jusqu'à l'évidence l'analyse détaillée que nous offrirons tout à l'heure à nos lecteurs. M. Jonckbloet, d'ailleurs, a fait longtemps avant nous cette démonstration scientifique; mais son zèle l'a parfois

imitateur d'*Aliscans*, Wolfram d'Eschenbach, est resté bien loin de son modèle. Il a été théologien, quand il ne fallait être que soldat.

entraîné trop loin. Il constate fort judicieusement que Wolfram a copié la Chanson française; il fait voir que le minnesinger « qui ne savait ni lire ni écrire » a commis des méprises grossières et qu'il n'a pas toujours bien compris son modèle. Le fait est vrai. Mais le savant hollandais en donne tout au moins une preuve malheureuse, quand il reproche à Wolfram d'avoir pris le mot *termes* pour un nom propre, et non pour un nom commun, et d'avoir écrit : *Hey! Termes mîn palas.* Selon M. Jonckbloet, le vers français qui a donné lieu à cette prétendue erreur est le suivant : *Quant je à termes vos ai armes doné* (vers 840 de l'éd. Jonckbloet), et *termes*, selon lui, a le même sens que *terminus* et doit s'écrire sans majuscule. Si M. Jonckbloet avait consulté le ms. de l'Arsenal, il y aurait lu ce vers : QUANT T'ADOUBAI EN MON PALAIS A TERMES, qui donne parfaitement raison à l'auteur du *Willehalm* (Voy. l'éd. de MM. Guessard et de Montaiglon, p. 24, v. 769). On sait que ce nom de *Termes* a été donné anciennement à la ville de Paris, à cause de l'antique palais romain situé sur la rive gauche de la Seine. Une chronique rimée du treizième siècle (Jubinal, *Nouveau recueil*, p. 4) dit textuellement : *Paris... — Qui primes fut Termes nommée.* Le vers de notre chanson se rapporte-t-il à Paris? Nous ne le pensons pas et persistons à croire qu'il s'agit ici de Termes au diocèse de Narbonne.— L. Clarus est tombé dans la même erreur que Jonckbloet (*Herzog Wilhelm von Aquitanien*, p. 349). La thèse, qui nous montre dans Wolfram un traducteur de notre *Aliscans,* est trop solide pour qu'on l'appuie sur de méchants arguments. — 7° ÉDITION IMPRIMÉE ET TRADUCTION FRANÇAISE. *a.* En 1854, M. Jonckbloet a donné la première édition de la *Bataille d'Aliscans,* d'après les mss. de la Bibl. Nat. fr. 774 et 368, avec des variantes du ms. 24369 (anc. 23 La Vallière) et du ms. de l'Arsenal (*Guillaume d'Orange,* I, pp. 215-427). — *b.* En 1867, le même savant a publié une traduction « en nouveau langage » de cette Chanson dont il avait jadis eu le mérite d'élucider le premier toutes les difficultés (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nés*, pp. 237-362). Nous avons eu lieu déjà de faire nos réserves au sujet de cette traduction. — *c.* MM. Guessard et de Montaiglon ont donné, en 1870, une nouvelle édition de ce beau poëme dans le *Recueil des anciens Poëtes de la France.* Ils ont pris le manuscrit de l'Arsenal pour base de cette publication, dont on peut dire que ce sera un texte définitif. — 8° PRINCIPAUX TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a.* C'est M. de Sinner qui le premier, dans son *Catalogus Codicum manuscriptorum Bibliothecæ Bernensis* (1760-1762), a attiré l'attention des savants sur la *Chanson d'Aliscans* en décrivant le célèbre manuscrit de Berne (III, 333). — *b.* En 1774, Bœdmer de Zurich essaya, dans son *Wilhelm von Oranse*, de rajeunir l'œuvre de Wolfram : il la gâta. — *c.* Dix ans plus tard, Casperson publiait son *Der Markgraf von Narbonne, von Wolfram von Eschilbach*, où il se contentait de reproduire le *Willehalm ;* mais, hélas! avec quelle imperfection! — *d.* Près de cinquante ans se passèrent ensuite sans que l'on eût la pensée de toucher soit à notre vieux poëme, soit à l'œuvre de Wolfram. Dans ses leçons sur l'*Origine de l'Epopée chevaleresque du moyen âge* (1832), Fauriel sut ressusciter tout le cycle de Guillaume, dont l'origine provençale ne lui parut jamais contestable. Au tome III de son *Histoire de la poésie provençale* (1846-1847, pp. 66 et suiv.), il donna une analyse et des extraits d'*Aliscans.* — *e. f.* Lachmann, en 1833, édita le *Willehalm* que Gervinus, deux ans plus tard, appréciait

II PART. LIVR. II. CHAP. XX.

I. La grande défaite de Guillaume à Aliscans.

Au moment où commence notre poëme, la bataille est dans toute sa force, ou plutôt dans toute son hor-

trop sévèrement dans son *Histoire de la littérature poétique nationale des Allemands*. — *g*. Mone, dans son *Anzeiger* de 1836, affirmait l'originalité de Wolfram, et niait qu'il eût imité un poëme français. — *h*. En 1838, M. Fr. Michel analysait avec soin le manuscrit d'*Aliscans* (20 D, XI) conservé à la Bibl. du Roi au British Museum (*Rapports à M. le ministre de l'instruction publique,* etc.). — *h*. M. Ad. Keller décrivit avec détail le manuscrit de Venise dans son *Romvart* (Mannheim, 1844, pp. 29-38). — *i*. Dans le tome III de ses *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi* (1840), M. Paulin Paris avait étudié tout le cycle de Guillaume en général et en particulier le ms. 368; dans le tome VI de ce même livre, qui est trop oublié aujourd'hui, il étudia en 1845 le ms. 774, qui contient un des meilleurs textes d'*Aliscans*. — *j*. San-Marte donna en 1841 une analyse du *Willehalm* dans son *Wolfram von Eschenbach*. — *k*. *l*. Nous avons dit ailleurs combien sont insuffisants, relativement à notre geste et à la *Chanson d'Aliscans*, les deux Recueils bibliographiques de Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, 1842, pp. 357-361) et d'Ideler et Nolte (*Geschichte der Altfranzœsischen national Literatur*, 1842, pp. 97 et 106). — *m*. Dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (1852), M. Paulin Paris a consacré une de ses Notices à notre Chanson qu'il divise (fort arbitrairement, suivant nous) en deux poëmes distincts auxquels il donne pour titres respectifs : *la Chevalerie Vivien* et *Renouart*. Cette division n'est justifiée par aucun manuscrit. — *n*. L'édition d'*Aliscans* par Jonckbloet est de 1854. Dans le second volume de son *Guillaume d'Orange* (pp. 41-56), le savant éditeur détermine, avec une subtile et prudente érudition, quels sont les éléments sincèrement historiques de la Chanson que nous étudions : nous avons eu lieu déjà de profiter plus d'une fois de cet excellent travail. Après avoir interrogé l'histoire, M. Jonckbloet élucide la question géographique. « *Aliscans, Aleschant, Aleschans-sor-mer* », dit-il après M. P. Paris, « n'est autre que l'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN CIMETIÈRE D'ARLES, célèbre dans l'histoire par les tombes des glorieuses victimes qui succombèrent en 730, lors de l'attaque d'Arles; célèbre dans la légende par la sépulture qu'y reçurent, d'après Turpin, quelques-uns des morts de Roncevaux ». Le célèbre érudit ajoute avec beaucoup de justesse que « sous le nom d'Aliscans on entendait une plaine assez vaste, et que l'*Archant*, dont il est si souvent question dans notre poëme, ne peut être que le TERRITOIRE D'ARLES SITUÉ SUR LA RIVE DROITE DU RHÔNE et connu sous le nom d'*Argence* ou de *terre d'Argence* » (pp. 56-59). Toutes ces démonstrations sont si claires, si péremptoires, que nous n'avons pas eu à les refaire. — *o*. L. Clarus est, après MM. Jonckbloet et Paulin Paris, le savant de nos jours qui s'est le plus occupé de notre poëme. Il a trop scrupuleusement copié ses deux prédécesseurs, et notamment le premier. On peut lui reprocher encore de n'être pas remonté aux sources originales; mais il convient de lui savoir gré de cette analyse de notre Chanson qu'il a donnée dans la troisième partie de son œuvre (*Herzog Wilhelm von Aquitanien*, 1865, pp. 243-284) et de son excellent résumé du *Willehalm* (pp. 309-344). — *p*. Nous avons déjà mentionné la traduction d'*Aliscans* par Jonckbloet (*Guillaume d'Orange, le Marquis au Court Nez, Chanson de geste du douzième siècle mise en nouveau langage,* 1867). — *q*. En 1870, parut enfin l'édition d'*Aliscans* par MM. Guessard et de Montaiglon, qui était depuis si longtemps attendue dans le monde des romanistes (t. X et dernier de la première série des « Anciens Poëtes de la France »; Vieweg, in-18). — *r*. Quatre ans plus tard, M. Auguste Molinier ajoutait à la nou-

reur. Sur un espace de plusieurs lieues, des cent milliers d'hommes se cherchent, se heurtent, se frappent,

velle édition de l'*Histoire du Languedoc*, de D. Vaissete, quelques notes intéressantes sur la bataille de Villedaigne (t. I, 2e partie, pp. 896 et ss.). — *s*. Enfin, dans un article de la *Romania* (avril 1870), M. Paul Meyer, critiquant l'édition de la *Vida de Sant Honorat* qu'avait publiée M. Sardou, rappelait que Ramon Feraut, l'auteur de la *Vida*, fait apparaître, en son chapitre XXXIX, le personnage si touchant du neveu de Guillaume, ce *Vezian* (Vivien) *qu'en Aliscamps mortz es* (l. l., p. 247). — *t*. Nous ne citerons que pour mémoire l'édition des *Nerbonesi* que M. Isola a donnée en 1877. Le compilateur italien du quatorzième siècle ne s'est pas douté un seul instant de l'importance d'*Aliscans* et lui a visiblement préféré *Foulque de Candie*. Rien ne prouve mieux la niaiserie de l'homme et la médiocrité de l'œuvre. — 9o VALEUR LITTÉRAIRE. Au point de vue scientifique, il nous paraît impossible, jusqu'à plus ample informé, de scinder *Aliscans* en deux parties, dont la première s'arrêterait au moment où Guillaume obtient les secours de l'empereur Louis et les conduit à Orange ; dont la deuxième renfermerait le long récit des prouesses de Renouart et de la seconde bataille d'Aliscans. Telle qu'elle nous est offerte par TOUS nos manuscrits, cette œuvre est essentiellement UNE. Elle commence par une défaite, contient une péripétie qui est la découverte de Renouart par Guillaume, et nous offre un dénouement merveilleusement amené et très-nécessaire au drame, qui est la victoire des Français sur le même champ de bataille où ils ont été vaincus quatre mois auparavant. Supprimez ce dénouement : il n'y a plus aucune unité dans notre Chanson; ou, pour mieux dire, le poëme n'a plus raison d'être. *Aliscans* est un drame en trois actes, comme la *Chanson de Roland*. Voulez-vous, comme M. Paulin Paris a prétendu le faire, baisser le rideau sur le premier acte? L'œuvre ainsi écourtée ne sera plus comprise et laissera les auditeurs dans l'anxiété, ou tout au moins dans l'attente... = Mais si, au point de vue scientifique, les différentes parties d'*Aliscans* n'en font qu'une et sont véritablement inséparables, il n'en est pas de même au point de vue littéraire. Le début de la Chanson qui comprend les 3145 premiers vers et s'arrête à l'instant où le poëte nous met en présence de Renouart, ce premier acte est, à beaucoup près, le plus remarquable de toute cette œuvre si profondément dramatique. On ne peut même pas, selon nous, le comparer au reste du poëme. Les trois mille premiers vers d'*Aliscans* sont, à nos yeux, un véritable chef-d'œuvre, auquel on ne peut comparer que *Roland* ou *Girart de Roussillon*. L'entrée en matière, à force d'être brusque, est sublime ; le récit de la première communion de l'enfant Vivien, le tableau si touchant du retour de Guillaume à Orange, les vicissitudes de son voyage jusqu'à Laon et cette magnifique scène de sa colère à la cour de l'Empereur, tous ces épisodes sont d'une beauté qui met les larmes aux yeux et fait battre le cœur. A cette beauté du fond ne correspond point, par malheur, la beauté de la forme ; le style est flasque, long, redondant, et nous sommes bien loin, hélas! de la simplicité du *Roland* d'Oxford. Quant à la seconde partie, je sais tout ce qu'on peut alléguer pour la défendre : je conviens que le ton héroï-comique est naturel chez les peuples primitifs, et qu'ils aiment réellement le gros rire ; j'avoue que Renouart devait provoquer chez nos pères cette hilarité brutale, et satisfaire cette gaieté plus que naïve. C'est, à vrai dire, une demi-caricature de la chevalerie, qui est vraiment plaisante et fort réussie. Mais enfin je ne suis pas charmé de ce type, et le récit des onze duels de Renouart est d'une longueur qui assoupira plus d'un lecteur avec moi. Trop de géants, de nains et de monstres de tous

se tuent. Pêle-mêle effroyable de heaumes, de hauberts, de lances, de corps ensanglantés, de chevaux éventrés,

genres; trop de coups de *tinel*, de marteau, de faulx, de croc, d'épée et de lance. L'intérêt n'est plus excité et le récit semble interminable. Par bonheur, les derniers vers relèvent un peu cette œuvre qui ne s'est pas maintenue à la hauteur de son début : *Aliscans* finit bien par le tableau de la douleur de Guillaume qui se plaint de sa solitude dans Orange et pense à ceux qui sont morts. = En résumé, cette Chanson est, malgré ses défauts, une de celles qu'il faut placer le plus près de la *Chanson de Roland*. Si on en retrouvait le texte primitif, peut-être serait-elle aussi belle...

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : *a. Le* Covenant Vivien *et* Aliscans *sont les poëmes de toute la geste de Guillaume qui reposent sur les fondements les plus historiques. — b. C'est la défense du duc d'Aquitaine Guillaume, en 793, à Villedaigne-sur-l'Orbieux, qui a donné naissance à ces deux Chansons.* Nous avons accumulé plus haut (p. 79) tous les textes historiques relatifs à cette fameuse défense qui arrêta victorieusement les Sarrasins et les força de repasser les Pyrénées. — *c. Il est probable que les souvenirs de la bataille de Poitiers, gagnée par Charles Martel en 732 sur les Sarrasins envahisseurs, se confondirent avec ceux de Villedaigne pour produire* Aliscans. — *d. Il est également probable et presque certain que la victoire remportée sur les Musulmans en 975, par Guillaume Ier, comte de Provence, se confondit dans les souvenirs populaires avec la bataille de Villedaigne. — e. Si la première bataille d'Aliscans dérive de la défaite de Guillaume d'Aquitaine sur l'Orbieux, la seconde bataille d'Aliscans dérive peut-être de la victoire de Guillaume de Provence à Fraxinet. Les deux Guillaumes se sont fondus en un* (Voy. ci-dessus, pp. 100, 101). Nous avons déjà montré plus haut (contrairement à l'opinion de la plupart de nos prédécesseurs) que Guillaume Ier de Provence est, avec Guillaume Tête-d'étoupe et Guillaume, comte de Montreuil-sur-mer, le seul héros dont l'histoire se soit réellement confondue avec celle de saint Guillaume de Gellone (Voy. ci-dessus, pp. 92-101).— *f. Il n'y a réellement d'autre élément historique dans* Aliscans *que le récit de la lutte contre les Sarrasins. Tout le reste est œuvre d'imagination, et la légende de Renouart, notamment, est absolument fabuleuse.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La légende d'Aliscans est bien loin d'avoir conquis au moyen âge une popularité aussi durable, aussi étendue que la *Chanson de Roland*. Cette popularité restreinte n'a certes pas été proportionnée au mérite de notre poëme qui, d'ailleurs, a subi peu de modifications importantes : 1° C'est Wolfram d'Eschenbach qui, dans son *Willehalm*, a donné de notre *Aliscans* l'imitation la plus importante. Mais, en résumé, le minnesinger SUIT LE TEXTE FRANÇAIS VERS PAR VERS, et n'en modifie que la forme. Nous renvoyons ici le lecteur à notre résumé du *Willehalm* (pp. 47-49). = L'œuvre de Wolfram est divisée en neuf chants. Dans le premier, le poëte allemand, après une Introduction théologique, esquisse à grands traits les antécédents de son héros. Il nous montre Heimrich envoyant ses fils à leurs aventures et ne leur voulant rien laisser de son héritage; il nous peint l'amour de Willehalm Ehkurneis pour Arabelle, fille du roi païen Terramer et femme du roi Tibalt, qui est baptisée sous le nom de Gyburg; il chante l'expédition terrible de Terramer, qui envahit la France avec Tibalt pour se venger du fils d'Heim-

de mourants et de morts. L'un des combattants dépasse de la tête tous les autres; il semble d'ailleurs qu'il



rich ; il nous fait assister enfin aux commencements de la grande bataille d'Aleschans et à la détresse de Vivien. — Dans le deuxième chant, Vivien se confesse à Willehalm, reçoit la communion de la main de son oncle, et meurt en martyr. Willehalm essaie en vain de soustraire ce corps précieux à la rage des païens; mais il a le bonheur de tuer Arofel, de s'emparer de son cheval Volatin et de revêtir les armes de ce roi païen, sous lesquelles il peut traverser librement les rangs des Sarrasins et arriver aux portes d'Orange. Gyburg le reçoit enfin dans cette ville dont elle lui a d'abord fermé l'entrée. Puis, dans une longue prière, elle expose à Dieu toutes ses douleurs, et comment pour suivre Willehalm, et surtout pour être chrétienne, elle a quitté l'Arabie, Tibalt et SON ENFANT. Le poëte allemand, comme on le voit, adopte, plus clairement encore que notre trouvère, l'ancienne légende des *Enfances Guillaume*. — Dans son troisième chant, il raconte le voyage de Willehalm en France, sa querelle avec les Orléanais, son arrivée à la cour de Ludwig et la terrible scène où il insulte l'Impératrice sa sœur. — C'est dans le chant suivant qu'on assiste à la réconciliation de Ludwig et de Willehalm, et que Rennewart fait sa première apparition. — Au chant V, nous sommes brusquement transportés au pied des murs d'Orange : le minnesinger décrit le siége de cette ville bien plus longuement que le poëte français, et nous fait entendre, durant un armistice, un dialogue théologique des plus singuliers entre Gyburg et Terramer. Parmi les rois païens qui entourent celui-ci, le fils de Tibalt et de Gyburg est le seul qui cherche à excuser sa mère, et Tibalt, de colère, veut l'étrangler. Rien de pareil ne se trouve dans le Roman original. — Le chant sixième nous raconte les premiers exploits de Rennewart qui jette le « maître de la cuisine » dans le feu du foyer; il contient une longue allocution de Gyburg à l'armée chrétienne. « Pensez au Paradis et écoutez les paroles d'une simple femme, etc. » Elle leur fait toute une dissertation théologique pour leur prouver que « tous les païens ne sont pas condamnés au feu de l'enfer ». Bref, les Français partent pour l'Archant. — Au chant VII, nous voyons commencer la seconde et décisive bataille d'Aliscans; l'épisode des couards est singulièrement interprété par Wolfram. Ce sont, suivant lui, « les troupes auxiliaires romaines » qui chancellent et que Rennewart ramène à l'obéissance. — Le récit de la bataille occupe tout le chant huitième, mais ici c'est un combat général sans épisodes saillants ; les admirateurs les plus déterminés de Wolfram sont bien forcés de convenir que leur poëte est ici quelque peu monotone et ennuyeux. — Le combat se continue au chant IX : Rennewart délivre les huit princes chrétiens qui étaient prisonniers ; il tue le géant Halzebier. Terramer lui-même est blessé à mort, et les païens vaincus se rembarquent. Quant à Rennewart, on le cherche partout sur le champ de bataille, et on ne peut retrouver ce vainqueur. Willehalm Elhkurneis se montre très-affligé de cette absence, et le poëme finit par l'expression de sa douleur. = Nous avons déjà discuté la question de savoir si le *Willehalm* de Wolfram est un poëme complet ou inachevé, et nous avons adopté sur ce point l'opinion de Ludwig Clarus. = Mais c'est dans la forme, avons-nous dit, que l'œuvre de Wolfram diffère surtout de la Chanson française. Notre poëme est essentiellement militaire ; celui du minnesinger est avant tout théologique. C'est ce dont on a déjà pu se convaincre d'après l'analyse que nous en avons précédemment donnée, d'après l'*Introduction* que nous en avons traduite. C'est ce que l'on saisira mieux encore après avoir lu l'épisode suivant (*la Mort de Vivien*) que l'on pourra comparer au texte français dont nous offrons plus loin la traduction. « Après quel-

soit à la fois sur tous les points de la bataille, et les bonds de son cheval vainqueur sont véritablement pro-

que temps [Vivien] s'aperçut — Que tous s'étaient éloignés. — Le fils de la sœur du marquis — Vit devant lui un cheval blessé : — Tout faible, il se mit à marcher, — Avec peine il s'assit dessus. — Il n'oublia pas son écu, — Et l'emporta avec lui. — Si cela pouvait être [ici] de quelque utilité, je devrais maintenant pleurer — Sur le fils de la fille d'Heimrich, — Mais je veux rendre justice à la fidélité — Et à la vertu chevaleresque. — Et si ma bouche en est capable, — Je raconterai l'histoire clairement, — Comment Vivien, qui fit tant à louer, — S'est sacrifié lui-même pour notre bien. — Et comment fut étendue morte sa main, — [Cette main] qui avait défendu la foi, — Jusqu'à ce qu'il eût consommé sa vie. — [Le nom] qui nous fut donné au baptême — Et que Jésus lors de son immersion (qui fut pour nous une source de grâces) — Reçut lui-même au Jourdain le nom de Christ. — Ce Nom est encore précieux — A tous ceux qui ont été baptisés. — Un homme sage ne se lasse jamais — De penser à sa dignité de chrétien. — C'est pour cela, aussi, que Vivien combattit — Jusqu'à ce que la mort lui prît sa jeunesse. — Dans sa vie était la source de ses vertus : — Si elle avait plané aussi haut que son courage, — Alors, peut-être, elle n'aurait en aucune façon — Été atteinte par les armes. — J'en ai pitié au-dedans de moi, — Et pourtant je me réjouis de la manière dont il mourut — Et dont il gagna le salut de son âme. — Le jeune héros, choisi de Dieu, — Chevaucha vers le cours du Larkant. — Et son âme certes n'était pas épuisée [comme son corps]. — Il se dirige, suivant la trace d'un ange, — Sans force, loin du champ de bataille, — Vers une fontaine. — Des arbres, des peupliers, — Un tilleul y frappèrent ses yeux. — A cause de l'ombre il prit ce chemin. — Celui qui garda son âme du diable, — [Ce fut] l'archange Chérubin. — O Vivien! que tes souffrances — Rappellent Dieu à tout chevalier, — Quand il se voit lui-même en détresse. — Le jeune homme parla avec une douce voix : — « O Dieu puissant, que mon extrême douleur — Soit remise aux « mains de ta toute-puissance. — Mais du moins laisse-moi vivre assez long- « temps — Pour voir encore mon oncle — Et pour confesser franchement « en sa présence — Si jamais j'ai commis quelque manquement envers lui, « — Pour qu'il m'arrivât de tels malheurs ». — Chérubin, l'ange resplendissant, — Dit : « N'aie point de doute à cet égard, — Avant ta mort — « Ton oncle te verra; tu peux t'en reposer sur moi ». — Et soudain l'Ange disparut à ses yeux. — Vivien à l'instant — S'étendit roide comme celui qui tombe mort; — La pâmoison s'était emparée de lui » (*Willehalm*, éd. Lachmann, I, 47, 48, 49, pp. 444, 445, traduction littérale).

2º Philippe Mousket a résumé en quelques vers toute la légende de Guillaume. Il était sans doute assez étranger à notre légende, puisqu'il suppose que Louis assistait à la bataille d'Aliscans : « Le grant Rainoart au tinel — Qu'il ot norri en sa quissine — Lui donnat il en sa saisine. — Acaté l'ot à marceans — Por çou k'il ert jovene et grans. — En paienime l'orent pris, — Sor la rive de mer soupris. — Frere Guibort pour voir estoit, — Mais ancor pas nel conisoit. — En Aliscans à son tinel — Le trouverent Paien cruel. — *Loeys moult bien s'i prova, — Guillaume souvent delivra* — Et puis vint il en France arriere, etc. » (*Chronique* de Ph. Mousket, vers 12190-12203, éd. de M. de Reiffemberg).

3º *Aliscans* n'a pas attiré l'attention de l'auteur des *Nerbonesi* (quatorzième siècle), et cet Italien semble ne s'être pas douté de l'importance de ce poëme que l'on peut considérer comme le véritable centre de tout le cycle de Guillaume. Il subordonne niaisement *Aliscans* à *Foulque de Candie*, et ne fait

digieux. C'est Guillaume : il se fait aisément reconnaître. Entre deux coups d'épée, il s'arrête de temps en

de la première de ces chansons qu'un prologue et un épisode de la seconde. Donc, Thibaut et l'Aumaçour vont attaquer Vivien de l'Argento : celui-ci sort de Tortona et se jette au-devant des païens. Défaite des Français; les sept fils de Guibert sont tués, et Guillaume, qui ne perd pas moins de vingt mille hommes, s'enfuit d'Aliscante à toute vitesse. Poursuivi par Balduche, il le tue et parvient à se réfugier dans sa ville d'Orange où il raconte à sa femme Tiborga le grand désastre d'Aliscante (lib. VI, cap. I-VII, éd. d'Isola). Tiborga le réconforte et le décide à demander du secours à ses frères, au roi de France. Mais ce n'est pas Guillaume qui, comme dans notre beau poëme français, se chargera lui-même de ce message : c'est Girard (cap. VIII). Commencement de *Foulque de Candie;* grande bataille sous les murs d'Orange; exploits de Foulque (cap. IX-XIX). Arrivée à Orange de l'armée conduite par le roi Louis. Bataille épouvantable sur le pont du Rhône, bataille de quatre jours (cap. XX-XXIX). Autre bataille : Guillaume est définitivement vainqueur et Thibaut, vaincu, se rembarque (cap. XLI et ss.). Ainsi finit, dans le récit italien, l'analyse plus ou moins développée de la première partie d'*Aliscans*. Le héros de la seconde partie, Renoard, ne fait son apparition que dans le livre VII de la compilation italienne (cap. XXXVII). Mais il n'en est pas question fort longuement. On nous le représente comme le fils du roi Desramé (le roi de Ramesse) et on nous raconte comment il a été vendu par des marchands à des chrétiens qui l'ont eux-mêmes emmené en France et vendu au roi Louis (cap. XXXVIII-XXXIX). La scène se transporte de nouveau à Orange où Guillaume est encore une fois assiégé par les Sarrasins. C'est dans une horrible bataille sous les murs de la ville que Guillaume distingue Renoard et l'excite « à bien faire ». Mêlée terrible, exploits de Guillaume et de Renoard, victoire des Chrétiens. Le fils de Desramé, dont on avait jusque-là ignoré la royale origine, se fait à la fin reconnaître et se rend à Paris où il ne tarde pas à épouser la fille de Charlemagne, la sœur du roi Louis, la belle Olizia (Aalis) (cap. XLX-XLXIII). Mort de la jeune femme après quelques mois de mariage : Renoard, de chagrin, se fait ermite (cap. XLIV). = Dans ces derniers chapitres, l'auteur italien, qui est visiblement fatigué, a résumé en quelques lignes et d'une façon absolument imparfaite, la *Bataille Loquifer* et le *Moniage Renoart*. Nous y reviendrons.

4° De toutes les modifications de notre Roman, la plus importante est celle qu'il a subie dans la version en prose du manuscrit de la Bibl. Nat. 1497. Et encore n'est-ce pas le fond, mais seulement la forme de notre Chanson qui a été atteinte par le remanieur. On en jugera par les deux extraits suivants : « *Comment Vivien, le nepveu Guillaume fut occis*. Si pença [Vivien] que c'estoit le plaisir de Dieu qu'il retournast et mourut là endroit. Sy baty sa coulpe pour tant que il avoit son veu rompu, et Dieu par ce couroussé, auquel il cria mercy. Or avoit il comme son corps nafvré et son ventre entamé et ouvert par devant, si que les boyaulx lui en sailloient, et il les soustenoit sur son arçon devant, au myeulx qu'il povoit, et le[s] reboutoit à une main dedans son corps à ce qu'il ne mourust sur son cheval... Si retourna dont il venoit et jura Dyeux que jamais pour Sarrasin ne fuiroit. Et se fery en eulx sy desmesurement que tous luy faisoient voie et chemin; disant que ce n'estoit mye ung homme, ains estoit ·I· deable venu et deschesné d'enffer. = Par la bataille couroit et racouroit Guillaume, le noble prince, querant Vivien... Et quant [il] aproucha le val ouquel les gens au roy Gorhault avoient Vivien assailly, et il les vist si lais... il se seigna;... et au fort tourna bride pour s'en retourner. Et aperceut Vivien qu'il avoit longuement

temps, et cherche quelqu'un des yeux dans la mêlée : « Vivien, où est Vivien »? En attendant qu'il retrouve

sarchié..... Et lui dist ausques piteusement : « Hellas! beaux doulx nieps », fet il,.. « Or faittes pour moy tant que sur ce vivier, lès ce hault arbre, « vous retraiés; si allegerés ausques voustre doulleur. Et aiés souvenance de « la Passion que le benoist Ihesucrist voulu pour nous en croix endurer ». Et quant Vivien entendi le sien oncle, il fut ausques reconforté et si joyeux de l'avoir veu avant sa mort que il se pasma sur le col de son destrier... Sy ne le sceut ne ne peust Guillaume conforter ne conduire vers l'arbre que on povoit voir de toutes pars. Car Ausibier..... avoit Guillaume veu;... si le sieuvi comme cellui qui sa mort avoit jurée... = Moult vaillamment se deffendi Guillaume, le noble prince, et tant tua de Sarrasins que nul ne les nombreroit. Si le doubtoient tant que nul ne l'osoit aprouchier, ains le fuioient... et tant les mena, et eulx luy, que il esloigna le lieu où Vivien estoit plus d'un grant trait d'arc. Mais ce pendant vint au secours de Vivien Bertran le sien cousin... et trouva Vivien qui de pasmoison estoit ausques revenu et qui entour luy regardoit que Guillaume estoit desvenu. Si lui dist : « Haa! Vivien, beaux doulx cousins », fet il, « comme est celle journée con- « traire aux nobles crestiens!... Mye n'est chose possible que eschapper en « puissiés, et certainnement de moy n'est rien ne de tous ceulx qui huy ma- « tin se partirent de noustre compaignie... Car tant voy ces champs... plains « de Sarrasins que, se à chacun horion en povions dix mettre à mort, si ne « les saurions nous ne pourrions nous descunfire en ce jour. Mais moult « suy joieux quant trouvé vous ay; car avecques vous ayme plus chier mou- « rir que vivre, tant que le mien cueur crevast de deil et de desplaisir »... Vivien... lui dist : « Bien voy que mourir nous convient, voirement, sire », fet il; « mais puis que ainssy est destiné, je suy ausques reconforté de vous- « tre compaignie, et me samble que nous mourrions plus aiséement l'un « pour l'amour de l'autre. Et, puis que mourir nous fault, donc nous con- « vient il vendre nostre mort et combatre nos mortelx ennemys ». Et à ces parolles s'est Vivien lancé es Sarrasins... et... Bertran ne se faignoit mye, ains se faisoit par force de horions donner... si que... de loings lui tuerent son cheval soubz luy les Sarrasins; et... vif le prirent, et jà l'en eussent mené quant Vivien se fery emmy eulx... et le rescouy et remist sur un aul- tre cheval... et il lui dist : « De ma vie n'est plus riengs, sire cousins », fet il; « sy me convient mourir comme bien le sçay, car tant suy parfondement « nafvré que eschapper n'en puis par nulle voie. Et... vous... vous estes « sain et sauf, la mercy Dieu : si conseille que vous retraiés et voisiés à « saulveté, puis que le loisir et le povoir en avés. Mais, comment qu'il soit. « querés Guillaume, le mien oncle, qui n'a gueres s'est d'icy partis, mal gré « en ait il eu. Et à mes cousins, se ils eschappent de cestuy dangier, vous « plaise moy recommander... Car, en tant qu'il me touche, j'aime myeulx « mourir que de fouir ne que d'en desmarchier ung tout seul pas, puis que « je l'ay promis et voué à Dieu de Paradis..... » Il regarda l'arbre que Guil- laume luy avoit ensseigné et tira celle part au myeulx qu'il peust et ainssy nafvré comme il estoit. = Moult fut joyeux Vivien quant il se vist soubz l'arbre couchié, et il vist le vivier qui près de lui estoit. Il se commença à re- froidier lors et pardi toute chaleur par la vuidange du sang qui de son corps estoit de toutes pars pardu et fillé. Se joigni les mains vers le ciel adonq et piteusement cria mercy à nostre Seigneur Dieu, en luy requerant que avant sa mort il lui donnast telle grace que il peust encores voir Guillaume, le sien oncle. Et lors, comme racompte l'istoire, descendi une voix du ciel, laquelle, pour le reconforter, lui dist : « O Vivien, martir et chevallier de

son neveu, il attaque et renverse Pinel, fils de Cador. Cependant le tumulte et les cris deviennent plus terri-



« Dieu, saiches que tu verras Guillaume avant que tu meures. Mais il ne « peust mie sitout venir, car il est enclos et assailli de plus de quinze mille « païens ». Et à ces mots s'en est la voix partie et Vivien est demouré si malade qu'il ne pençoit sinon à la mort... Guillaume... vint vers l'estang selon lequel se gesoit Vivien, angoisseusement malade, languissant, attendant son oncle Guillaume, sans lequel avoir veu il ne povoit mourir : ce lui avoit signifié la voix qu'il avoit ouye. Dessoubx l'arbre que Guillaume avoit moustré cellui jour, maintes fois avoit veu bel ombre et gracieulx lieu, car il seoit lès unefontaine... Là s'estoit Vivien tiré et retrait au myeulx qu'il avoit peu et estoit couchié de son long, si malade qu'il ne attendoit que la mort. Et à son povoir avoit son heaulme osté de son chief, assés ayséement, car il n'avoit boucle, lasnniere ne couroye qui le tenist, et que tout ne feust par coups d'espée et de haiches coppé. Son espée avoit il mise à son costé, au long de luy, à destre; et sur son escu se reposoit langoureusement, pençant à sa vie et à sa fin qu'il sentoit aprouchier, ausement que Guillaume aprouchoit du lieu où il estoit. Sy l'aparceut Guillaume, ainssy que Dieu le voulut ; et lors se tira près, dessendi du Baulchant et vint vers lui, qui avoit le visaige pale, mortifié et enflé des coups que il avoit ce jour repceus, et les yeulx clos, la bouche ouverte, dont les soupirs issoient à grant douleur et amertume de cueur, et son alaine qu'il avoit à si grant peine que il ne povoit parler à son plaisir. Sy ne se peust tenir Guillaume de lermoier en le regargardant cordialement. Et quant il l'eust ausques regardé, et il apparceut qu'il n'estoit mie mort, il parla à luy adonq, disant : « Comment vous sen« tés vous, beau nieps », fet il. « A il remede en la maladie qui si fort vous « destraint »? Sy entendi bien Vivien la voix du sien oncle, et lors ouvry les yeulx pour le voir, et lui respondi : « Mon corps est à la voulenté « de mon cueur, beaux oncles », fet il ; « si lui soit mon esperit, s'il lui plaist, « aggreable, quant il partira ; car je ne garde l'eure, puis que je vous ay « veu ». = Guillaume, veant son nepveu languir et qui à si grant peine parloit, comme celui qui plus n'en povoit... parla encores et lui demanda se il avoit point de pain benist avecques lui aporté et usé ou nom de la Sainte Trinité, et il luy respondi : « Dieux scet les voulentés des creatures, beaux oncles », fet il. « Il est tant doulx, tant humble, tant misericors, que il aura « de moy mercy, s'il lui plaist, et jà pour ce ne me reffusera en sa compai« gnie. Si lui prie que quant ma char aura pourry en terre et mon corps rexu« citera au grant jour du Jugement, qu'il me doint grace de le veoir en la « gloire où il colloque et mettra ses benoists martirs ». Et lors cercha Guillaume soubz son haucqueton et prist en son aulmosniere du pain beneist; car il en portoit voulentiers sur luy quant il alloit en bataille, pour toutes doubtes et lui dist : « J'ay du beneist pain aporté, beaux nieps », fet il ; « se veil que « vous en usiés ou nom du Pere, du Fils et du Saint Esperit, par vertu des« quieulx et ou nom d'un seul Dieu il est fait et sacré ». Sy ouvry les yeulx le noble chevallier Vivien, et, en regardant le pain à veue trouble et presque estainte, lui respondi : « Donnés m'en doncques, beaux doulx oncle », fet il, « et soiés à ce dernier mien jour mon chapelain ; car tant sent le mien « cueur vain, lasche et affebli, que aidier ne me pourrois plus. Si me soit ce« lui pain le saulvement de mon ame ». Et lors lui aministra Guillaume, en souspirant du cueur parfont, car puis ne ouy parler Vivien. Et quant il vist ses yeulx, sa bouche et sa face du tout palis, ternis et changiés, il lui sovint de ses autres neveux, parans et chevalliers qu'il cuidoit tous mors pareillement. Si se doulousa plus fort que par devant, et dist à soy meesmes : « Vraix

bles autour de lui; la rage des deux armées ressemble à un délire, le sang coule à flots plus abondants, l'horreur règne...

« Dieux », fet il, « qui croias homme à ta fourme et semblance, veilles les « armes dont les corps gisent en ce champ, et lesquyeulx je amenay pour « deffendre et garder ta loy, hebergier en ta saintte, digne et benoiste gloire, « et me octroie que je puisse sainnement et saulvement issir du dangier des « Sarrasins ». Et lors embrassa le corps de Vivien et le troussa au myeulx qu'il peust sur le Baulchant; puis monta en la selle et se mist à chemin, une lance en son poing..... et l'espée Joyeuse à son costé..... » (Bibl. Nat. fr. 1497, f^os^ 367-374).

« *Comment Guillaume au Court Nés occist Esrofle le grant et conquist son cheval Follatisse, sur lequèl il fut chacié jusques aux portes d'Orange.* Or s'en va Guillaume quanqu'il peust galoper le bon cheval Follatisse... et tant esperonne que il aperçoit Orange et Gloriette, le noble palaix ouquel il avoit s'amye Guibour laissée quant il s'emparty dernierement; sy le regarde de bon cueur et le regrete moult curieusement, disant : « Ha Gloriette, noble et riche palaix, comme ay je en grant joyeuseté vesqu là de« dans, et comme g'y ay eu d'onneurs, de noblesses, de richesses et de plai« sirs mondains! Et or y demouray desoremais en deil, en tristesse, en « desplaisance, en despoir, en grief tribulation et en desconfort, quant j'ay « ceulx pardus desquyeulx j'estoie aymé, chery, servy, prisié et honnouré ». Puis se reprent et dit : « Que dy je, dea, g'y demouray? Je ne sçay, certes, « se g'y demouray ou non; car vecy Desramé qui me sieut à tout son em« pire, et tant me het que leans ne me oseroie tenir, car il me vendra assei« gier à tout son povoir, et je n'ay homme qui me aide à la ville garder. Si « la me convendra lessier, mal gré en puisse avoir ». Et ainssy pençant, est Guillaume arrivé aux bailles d'Orange. = Devant le pont est Guillaume arrivés. Si s'est haultement escriés : « Ouvrés la porte et abaissés le pont, sires « portiers », fet il; « si me laissiés ens : car j'ay besoin plus grant que vous « ne pencés ». Sy lui respondi celluy qui ne le reconnoissoit, et qui jamais ne l'eust ravisé ainssi comme il estoit habillié et monté : « Je ne oseroie, « certes, sire », fet il; « car deffendu m'a esté de par ma dame, pour tant « que mye n'est ceans Guillaume, le vaillant chevallier, lequel a deffendu que « la porte ne soit à nul homme du monde ouverte jusques à son retour, qui « sera prouchainement, se Dieux plaist... ». — « Allés à vo dame, beaux doulx « amis,... et lui dittes que cy a ung chevallier, qui la demande; car je lui « aporte nouvelles expresses et certaines ». Et lors s'en parti cellui et vint vers la dame, qui estoit en la salle du palaix, et lui dist : « Là hors, à celle « porte, a ung chevallier qui nouvelles vous aporte, dame », fet il. « Si vous « y convient venir hastivement, se vous ne voullés que la porte lui soit par « moy ouverte et le pont abaissié ». Or estoit Guibour à icelle heure avecques Sallatrie, sa cousine, et lui vouloit racompter ung songe que elle avoit songé cette nuitée, et lui disoit : « En ceste nuit m'estoit advis, doulce cou« sine », fet elle, « que estoie en ung grant bois et feillu, ouquel avoit lions, « liepars, et aultres nobles et royalles bestes, et d'aultre part avoit griffons, « serpens, dragons et aultres divers oyseaulx, si grant quantité que merveil« les, rendans feu et combatans au becq et aux ongles, si fierement que onc« ques n'eschappa que ung seul lion. Si me doubte, Dyeux! si bonne nou« velle que le mien cueur en soit reconforté et joyeux ».... Et lors lui respondi Sallatrie : « C'est bien et joie, se Dieux plaist.... qui avandra à Guillaume, à « Gerart et à leurs compaignons ». Et, en ce disant, ont la guette entendue,

Vivien est loin de son oncle : *parmi ses plaies voit ses boiaus issir*. Il est presque mort, mais son courage

qui, au son de son cor, disoit : « Aux armes! aux armes! trahy »! dont la ville fut en ung moment si effroïe que chascun et chascune monta aux murs et aux portaulx, pour regarder que ce povoit estre. Et Guibour meesmes monta sur le portail et vist Guillaume qu[e] jamais n'eust congneu ou point qu'il estoit. Car en son escu ne paroit painture, vernis, ne aultre colleur; et tant estoit froissié, rompu et cassé, son heaulme fendu et desserclé, son haulbert desmaillé, et son cheval changié à ung aultre, si que elle ne le savoit raviser. Et pour ce lui demanda qui il estoit, dont il venoit, et qu'il vouloit. Sy fut Guillaume tant dollant que merveilles, car il cuidoit qu'elle le congneust bien. Si lui dist : « De moy gaber vous peussiés bien passer pour le « present, dame », fet il, « car il n'est nul mestier, ne il ne m'en tient main- « tenant, à la verité. Mais faittes moy le pont abaissier et la porte ouvrir ». Sy lui respondi la dame, qui à son parler meesmes ne le reconnoissoit, pour tant que il avoit la voix comme toute esroée de crier et de braire tout cellui jour : « Ainssy n'y entrerés vous mye, sire vassal », fet elle, « ne je ne sçay « se vous estes crestien ou sarrasin, ne quelx gens ce sont qui cy viennent « après vous. Mais jà à homme ne sera la porte deffermée ne le pont abais- « sié, se bien ne le cognois, jusques à ce que j'aie nouvelle de Guillaume, le « mien seigneur, pour les dangiers qui s'en pourroient enssuir ». = Sainte Marie! comme fut Guillaume desplaisant quant il entendi Guibour qui recongnoistre ne le sceut. Il voit Sarrasins de lui aprouchier, dont il se doubtoit trop, pour tant qu'il n'avoit aulcun reffuge, et que leans n'avoit chevallier, escuier, bourgois ne soudoier qui lui eust peu aidier à ce besoing. Si lui dist : « Hellas! dame », fet il, « que or me ouvrés la porte et me reconnoissiés, « s'il vous plaist; car je [suy] Guillaume le dollant, qui en Arleschant ay mes « barons, mes chevalliers et mes bons amis pardus, sy qu'il n'en est que moy « seul eschappé. Et ce Sarrasins me occient, donq y sera tout demouré ». Mais Guillaume a sa peine pardue, car elle ne scet qui il est ne quelle inttention ont ceulx qu'elle voit ainssi vers lui venir. Or s'en estoit il party et separé dix, lesquyeulx se avançoient par devant tous les aultres et crioient tout haultement: « De mort ne povés vous avoir garant, faulx crestien », font ils, « car nous vous occirons avant que la porte soit ouverte ». Et quant Guillaume se vist de si près chacié, il retourna son cheval lors et, l'espée haulcée contre amont, fiert le premier qu'il encontre si aïreement que tout le pourfent jusques en la poitrine. Le segont, le tiers et le quart a il vercés par terre et navrés si durement que bien auront afaire de mire se ils ne veullent meschantement mourir. Mais les aultres six lui queurent seure, et jà lui eussent ausques donné à besongner quant la dame lui escria, disant : « Parlés « à moy, sire chevalier », fet elle, « et vous retraiés ycy près; si vous feray « tant de courtoisie comme de vous faire le pont abaissier, pour l'onneur de « crestienté, pour qui vous combattés comme j'ay cy veu ». Et lors lui respondi Guillaume : « Faire le devés, dame », fet il, « et moy recepvoir à sei- « gneur; car je suy Guillaume qui jadis vous espousa en Gloriette le palaix. « Mais si mal me ont atourné les Sarrasins que recongnoistre ne me savés ». — « Ce ne fay... certes, sire », fet elle, « car à voustre escu qui est tout des- « painturé, à voustre cheval qui tant est hault, mesgre et cornu, ne à vous- « tre parolle meesmes, ne vous prendroye je jamais pour Guillaume, le fils « Aymery, qui en ce palaix m'espousa voirement, à grant joie et à grant sol- « lempnité. Mais au nez vous reconnoistroie je, se vous aviés voustre heaulme « osté de voustre chief ». — Sainte Marie! comme Guillaume fut dollant quant il se vist ainssi contraint qu'il convint qu'il otast son heaulme de son

est énergiquement vivant. Ses bras rouges de sang frappent encore de grands coups. Il y a bien des chevaliers qui ne sont pas aussi ardents aux commencements d'une bataille que l'est ce moribond à la fin de cette épouvantable journée. Mais, hélas! la résistance va devenir impossible. Un nouveau corps de l'armée païenne se rue dans la bataille : c'est la « maisnie du roi Gorhant » qui est cornue « *derire et devant* ». Bertrand ne recule pas et s'élance à la rencontre de ces monstres. D'un autre côté, le roi sarrasin Haucebier fond sur la petite troupe française à la tête de vingt mille hommes. Vivien réclame l'honneur de les combattre; mais il ne saurait suffire à cette rude besogne, et il appelle Bertrand à son aide : « Je suis près de ma fin », dit-il d'une voix encore puissante; « mais j'ai assez de force pour *envaïr* les « Sarrasins ». Il marche à cet assaut, pantelant, aveuglé, couvert de son sang, et Bertrand fond en larmes en le voyant ainsi. Quant au poëte, il éprouve lui-même de l'enthousiasme à la vue de son héros : « En vérité », s'écrie-t-il, « c'est un martyr »! Nous ne serions pas loin de jeter le même cri [1].

chief! Si le fist il ainssi neantmoings. Et quant la dame le ravisa, vous devés savoir qu'elle fist grant diligence de faire la porte ouvrir. Et lors fut le pont abaissié. Sy y entra Guillaume, plus dolloureux qu'il n'avoit oncques mais fait en sa vie. Et, sans mot dire, s'en monta en son palaix, et la dame après lui... laquelle lui demanda de ses nouvelles. Sy fut tant dollant que merveilles; car il vist Sallatrie, la femme de son nepveu Girart, et neantmoings respondi : « Le celler n'en vault rien, dame », fet il, « car tel me « vees, tel me prenès. J'ai tout pardu en Arleschant : Girart le grant, Girart « le petit, Guielin, Bertran, Hunault de Saintes, Fourques de Mellans, Gaultier de Termes, et Vivien meesmes, et toute la chevallerie, soudoierie et « mesgnie que je y menay. Et meesmement les bons marchans et bourgois « et aultres mesnaigiers que je contraigni en ma compaignie sont mors, occis et detranchiés; ne je n'en sçay sinon moy, qui vouldroie mourir maintenant de deill et de desplaisir que j'en ay en mon couraige » (*Ibid.*, f^os 374 et ss.).

1. *Aliscans*, édition de MM. Guessard et de Montaiglon dans le *Recueil des anciens Poëtes de la France*, vers 1-194. Le même roi païen est appelé Gor*hant* dans un couplet en *ant*, et Gor*hier* dans le couplet suivant qui est en *ier*. Nouvelle preuve des licences que prenaient nos poëtes.

On a beaucoup parlé de ces jeunes Gaulois qui s'étaient liés entre eux dans la bataille pour combattre ensemble, frapper ensemble, mourir ensemble. A Aliscans, les chrétiens donnèrent aux Sarrasins un spectacle semblable. Sept jeunes gens, sans avoir besoin de s'attacher les uns aux autres par des liens matériels, se firent inséparables et surent dans cette mêlée sans nom, dans cette effroyable tempête, partager la même fortune. C'étaient Gérart et Gui de Commarcis, Guichart, Gautier de Termes, Hue de Melan, Gaudin et Bertrand [1]. Les « sept cousins », sur une même ligne, frappaient les païens de grands coups qui semblaient partir d'une seule et même main. Mais, en ce moment, le roi Aérofle venait de paraître sur le champ de bataille avec une nouvelle armée de vingt mille païens. Peu de temps après, les sept inséparables tombaient au pouvoir des Sarrasins et la défaite des Français était définitive [2].....

Or, celui qui désespérait le moins, c'était celui qui, par-dessus tous, pouvait légitimement ne plus conserver désormais aucun espoir, c'était Vivien. Il se partage dès lors entre deux occupations : la prière et le massacre. Quand il a bien levé les yeux au ciel et longuement prié [3], il tue. Sous les coups de ce mourant, on voit tour à tour succomber Glorion, Galafer, Murgant, Rubion, Fausebert et Garsion [4]. Cependant son sang coule toujours de ses quinze plaies béantes. Un seul coup suffirait pour le mettre hors de combat : c'est le géant Haucebier qui le lui porte. Ce monstre hideux, à la

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 195-256. Wolfram donne des noms peu différents à ces sept jeunes gens : « Bertrand, Guibelin, Hunas, Gaudin, Samson, Gerart et Guichart (Wischart) ». — 2. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 257-299. — 3. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 300-341. Les Saints particulièrement invoqués par Vivien sont « Martin, André, Pol, Quentin, Nicolas, Pierre, Firmin, Herbert, Michel et Domin ». — 4. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 342-353.

tête difforme, aux yeux rouges, passe devant le neveu de Guillaume, lui traverse la poitrine avec un tronçon de lance et l'étend à terre. Vivien, le pauvre Vivien est perdu !

Mais c'est ici que cet enfant va prendre à nos yeux les proportions les plus héroïques.

Il sent bien que la mort lui est proche, et ne songe plus qu'à bien mourir. Dans cette plaine ensanglantée, il y a une fontaine qu'ombrage un bel arbre touffu : c'est là que le fils de Garin d'Anséune veut aller se recueillir. Il s'y traîne, et le voilà enfin, loin des païens, dans cette retraite que Dieu sans doute lui avait réservée. Dieu désormais devient sa seule pensée ; il trouve encore assez de force pour « battre sa coulpe ». Il ne saurait plus s'agenouiller, car ses yeux lui tournent et il n'a plus de sang ; mais son esprit n'a rien perdu de sa vigueur ; sa mémoire est fraîche et son cœur vivant : « Mon Dieu », dit-il, « secourez mon oncle Guillaume » ! Telle est l'âme de cet enfant au milieu des affres de la mort [1].

Guillaume a bien besoin du secours céleste. Sur vingt mille hommes, il n'en reste que quatorze au comte d'Orange : quatorze contre cent mille !!! Et Guillaume ne songe pas à se rendre ; une seule chose le préoccupe dans cet incomparable désastre : il ne veut pas que les jongleurs puissent dans l'avenir lui faire quelque reproche dans leurs chants [2]. C'est cette pensée aussi qui avait occupé la grande âme de Roland dans le vallon sanglant de Roncevaux.

Une seule chance de salut reste à l'oncle de Vivien : se frayer un chemin jusqu'à Orange et s'enfermer dans

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 354-406. — 2. *Ibid.*, vers 407-438 : « Ja n'en auront honte mi ancesor, — Ne chanteront en vain li gogleor — Que jou de terre i perde plain. 1. tor — Tant ke je soie en vie » !

cette ville en attendant le secours de l'Empereur. Il se met en route avec une témérité qui ressemble à de la folie; mais, à chaque pas qu'il fait, les païens lui barrent le chemin. « Ah! dame Guibourc », dit-il en pleurant, « je crois que vous ne me reverrez plus ». Puis, avec une véritable tendresse, il regarde son bon cheval Baucent, il a grand'pitié de lui, il le caresse : « Cheval », lui dit-il, « vous devez être bien las. Si nous pou« vions revenir à Orange, je vous donnerais de belle « orge, du foin choisi tout exprès pour vous, et vous ne « boiriez que dans des vaisseaux d'or [1] ». Le bon cheval, à ces mots, dresse l'oreille, comprend son maître *com s'il fust hom senez*, agite sa belle tête intelligente et vive, bat le sol de ses pieds, aspire l'air à pleins poumons, et se met à hennir, pauvre bête, comme s'il venait de sortir de l'étable, ferré à neuf, comme s'il n'y avait pas cent mille ennemis autour de son maître. Ces joyeux hennissements rendent le courage à Guillaume, et il ne songe plus à désespérer [2]. Rien n'est plus fréquent, rien n'est plus naturel que ces scènes de nos Romans où l'on voit le cheval et le cavalier se prendre d'une profonde et véritable amitié l'un pour l'autre. Ne vivaient-ils pas ensemble tous les jours, toutes les nuits? N'étaient-ils pas compagnons de bataille, de coups de lance, de victoires? Et l'Arabe, de nos jours encore, n'aime-t-il pas son cheval aussi vivement que Guillaume aimait Baucent?

Vingt fois notre héros change de direction au milieu de la bataille, vingt fois il est arrêté par les Sarrasins qui ne veulent pas, à tout prix, le laisser rentrer dans

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 407-524. « Cheval », dist il, « moult par estes lassez. — S'estre peusses à Orenge menez, — N'i mengissiez d'orge ne fust purez, — II. fois o. III. o le bacin colez — Et li fourages fust gentil fein de prez — Tot esleuz et en seson fenez; — Ne beussiez s'en vessel non dorez », etc. — 2. *Ibid.*, vers 525-535.

PART. LIVR. II. CHAP. XX.

Orange. Il en prend son parti, et se lance de nouveau dans la mêlée. Son écu est percé de trente trous, les lacs de son heaume sont brisés, son haubert est en lambeaux, son corps couvert de quinze blessures chancelle sur la croupe ensanglantée de Baucent : « Non », s'écrie-t-il, « Roncevaux n'a rien été en comparaison de « cette bataille ». Et il prie. Il garde dans cette extrémité la physionomie d'un saint en même temps que celle d'un soldat, et le poëte a le soin de nous rappeler ici que le vaincu d'Aliscans est honoré par l'Église : « Les Anges, dit-il, devaient un jour assister à sa mort, et Dieu le bénir dans le céleste Paradis » !

Tout à l'heure c'était le fils d'Orable et de Thibaut, c'était Esmeré d'Odierne qui s'était placé devant Guillaume; maintenant c'est Brodual, c'est Telamon monté sur le bon cheval Marcepierre. Cerné par des milliers de Sarrasins, le comte d'Orange erre comme un fou sur le champ de bataille. Par bonheur, un grand vent s'élève; des tourbillons de poussière environnent les combattants et cachent Guillaume à ses ennemis. Il marche au hasard, pensant à Guibourc, pensant à son neveu Vivien. Tout à coup, près d'une fontaine *dont li rui sont corant*, sous un gros arbre ombreux, il aperçoit un homme étendu. Il regarde, il s'avance. O ciel! c'est Vivien lui-même [1], et son oncle le reconnaît bien. L'enfant est blanc, froid et sans mouvement; il est mort sans doute. Dieu! quel instant terrible, et quelle douleur pour le cœur de Guillaume!

II. La mort de l'enfant Vivien.

..... Il est là, l'enfant Vivien; il est là, étendu roide, dans ce petit coin de la vallée où la bataille n'a point pénétré. On entend de là tout le bruit du combat, mais il semble que les oreilles de Vivien soient désormais in-

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 536-685.

sensibles à tout bruit, comme ses yeux à tout spectacle. Ses deux mains blanches sont croisées sur sa poitrine ; sa cervelle est répandue sur ses yeux ; un parfum délicieux s'exhale du corps de ce martyr. En s'approchant de plus près, on eût vu ses lèvres remuer, et sa main battre sa poitrine. Mais Guillaume le crut mort, et se prit à pleurer : « Neveu Vivien », dit-il, « jamais « Dieu ne fit votre pareil. Non, ne m'attendez plus, Gui« bourc : vous ne me reverrez pas dans Orange. O terre, « ouvre-toi ! ô terre, engloutis-moi » ! Alors le comte se frappa les poings l'un contre l'autre, et, de douleur, tomba pâmé du haut de son cheval Baucent [1]. Ainsi se lamentait Charlemagne après la mort de Roland.

« Neveu », dit Guillaume, « tu étais si beau et si « vaillant ! Jamais tu ne parlais de tes prouesses ; ton « humilité égalait ta douceur. Cependant, ô belle jeu« nesse, tu es de toute la race chrétienne celui qui a « tué le plus de païens, et tu n'as jamais reculé d'un seul « pied devant eux. Ah ! si j'étais arrivé quand tu vivais « encore, je t'aurais communié avec le pain consacré. « Seigneur, Seigneur, reçois dans ton Paradis l'âme du « bon chevalier qui est mort à ton service ». Et Guillaume de sangloter : « Ah ! Guibourc, le cœur va vous « éclater sous la mamelle [2] ». Alors il s'agenouille, se penche sur le corps de son neveu, et dépose un baiser sur cette bouche froide *k'est douce com canele*. Mais, tout à coup, ô bonheur ! ô joie inespérée ! tandis qu'il

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 686-721. Dans le *Willehalm*, les regrets de Guillaume sont bien moins naturels : « Que ne m'engloutis-tu, ô terre, pour que je devienne ta substance étant sorti de toi ! etc. ». La théologie de Wolfram, ou plutôt son pédantisme théologique, nuit singulièrement à sa poésie. — 2. *Aliscans*, vers 722-749. Wolfram, ici, est encore beaucoup moins simple : « Depuis que la côte d'Adam a été faite femme, « il n'y eut jamais un tel modèle de vertus... De même que l'oiseau soigne « ses petits et les couve, de même la reine Gyburg t'a élevé, etc. ».

était ainsi collé contre cette poitrine qu'il croyait inanimée, il y entend un léger frémissement ; le cœur bat encore, et Vivien n'est pas mort.

Alors des souvenirs riants entrent en foule au cœur de Guillaume : « Je me rappelle le jour où je te sacrai « chevalier ; c'était dans mon palais, et, pour te faire « honneur, j'adoubai cent damoiseaux avec toi ». Et, pleurant de nouveau, il ajoute : « Ah ! Guibourc, com« tesse Guibourc, je ne sais pas si vous serez de force à « supporter de telles nouvelles ». Puis, il se penche de nouveau sur Vivien, et lui dit : « Vivien, Vivien, parle« moi ; dis-moi un mot, un seul mot ». Cette scène est, comme on le voit, d'un naturel admirable, et on ne la pourrait comparer qu'à cette page de la *Chanson de Roland* où Charles regrette son neveu ; encore, s'il nous fallait choisir, ne craindrions-nous pas de préférer le début d'*Aliscans* et le récit de la mort de Vivien. Tout se réunit pour nous toucher dans ces vers trop peu connus : l'extrême jeunesse de celui qui va mourir ; cette affection de Guibourc, qui, pendant sept ans, a nourri cet enfant comme si c'était le sien, et qui peut-être ne saura pas lui survivre ; les larmes de Guillaume Fièrebrace et les pâmoisons de ce héros bardé de fer qui s'évanouit comme une femme après s'être battu comme un lion. Tout est simple, tout est vrai, jusqu'au désordre même avec lequel se manifestent les divers sentiments de l'oncle Vivien. C'est ainsi que pleurent ceux qui pleurent du fond de l'âme...

Guillaume prend l'enfant entre ses bras ; il le contemple, il l'embrasse, il lui parle ; il attend avec anxiété une réponse, un son de voix, un soupir : « Comme il « est beau ! Et dire que les Sarrasins l'ont tué ! Pour« quoi avait-il fait un vœu téméraire? Ce vœu, c'était sa « mort. Il aura bien peu vécu. Quant à moi, je suis

« perdu, et jamais plus je ne posséderai Orange. Ma « terre va tomber tout entière aux mains des Sarra« sins [1] ». Le comte se pâme de nouveau, et reste longtemps évanoui près du corps de Vivien. Il se réveille, et son premier mouvement est de jeter un regard sur son neveu... L'enfant avait légèrement soulevé sa tête, et il avait écouté les dernières paroles de son oncle : « Béni « soit Dieu » ! s'écrie celui-ci que la joie enivre. « Beau « neveu, vis-tu » ? — « Oui », dit une voix faible, « mais « j'ai le cœur percé ». Guillaume alors fait taire sa douleur, et ne se souvient, en ce moment solennel, que de ses devoirs de chrétien ; il se rappelle qu'à défaut de prêtre, c'est au plus proche parent d'un moribond qu'il appartient de le confesser et de lui donner Dieu. Il prend un air majestueux, une physionomie sacerdotale : « Ne « voudrais-tu pas », lui dit-il, « recevoir de ce pain que « consacrent les prêtres » ? — « Je n'en ai jamais « goûté », répond Vivien ; » mais, puisque vous êtes là, « je sais bien que Dieu m'a visité ». Une solennité auguste va commencer : la première communion de Vivien !

Or, pendant que cette scène sublime se passe entre ce jeune mourant et ce soldat qui se transforme en prêtre, la grande bataille continue ; on entend les râles des blessés, les hurlements des vainqueurs, le bruit des trompettes, les hennissements des chevaux. Une tempête s'est élevée ; des nuages de poussière s'étendent sur tout le pays ; la nuit descend. Tranquilles comme dans une église, ne s'occupant que du ciel, Guillaume et Vivien se tiennent, sanglants, pieux et graves, aux bords de la fontaine, sous le grand arbre feuillu ; ils ont oublié le monde entier, et leur défaite même.

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 750-806.

« C'est à moi de recevoir ta confession, car je suis ici « ton parent le plus proche », s'écrie Guillaume. Et Vivien, qui ne peut, hélas ! ni se lever, ni s'agenouiller, se serre contre son oncle, et, pour être entendu de lui, fait les plus pénibles efforts : « J'ai faim », dit-il, « j'ai « grand'faim de ce pain, et je mourrai après l'avoir « reçu ; mais hâtez-vous, car je sens que mon cœur s'en « va ». — « Quelle douleur » ! reprend Guillaume. « De « ma famille j'ai perdu le bon grain, et il ne me reste que « la paille [1] ». C'est alors que Vivien se penche à l'oreille de son oncle, et lui fait sa confession. « Il me semble « bien », dit-il, « que j'ai reculé aujourd'hui devant les « Sarrasins, et que, partant, j'ai manqué à mon vœu ». O scrupule ! magnifique scrupule ! Guillaume entend son neveu, et le console ; puis, il prend le pain céleste entre ses doigts ensanglantés et l'approche doucement de la bouche entr'ouverte de Vivien. Il était temps. A peine Dieu était-il descendu sur les lèvres de l'enfant, que la mort lui tombe « de la tête sur le cœur ». Il pâlit encore plus, ses yeux se retournent, il est pris du tremblement et du râle suprêmes. Cependant il trouve encore la force de dire quelques mots : « Saluez pour « moi Guibourc ». Mais ce dernier effort le brise : il penche la tête et rend l'âme [2].

Les anges de Dieu attendaient cette âme, et la portèrent dans les fleurs du Paradis [3].....

1. *Aliscans,* édit. Guessard et de Montaiglon, vers 807-840. — 2. *Ibid.,* vers 841-867. L'auteur du *Willehalm,* comme on l'a fait observer, a mal compris le sens du mot *aloer,* et a écrit ceci : « Quand Vivien mourut, il y eut un parfum pareil à celui d'une forêt d'*aloès*, si tous les arbres venaient à s'embraser ».

3. LA PREMIÈRE COMMUNION DE VIVIEN (*Traduction littérale*). « Le comte Guillaume donne de l'éperon du côté où il a vu Vivien, — Terrible de colère et plein de rage. — Il le trouve étendu sous un arbre, — A la fontaine dont la source est bruyante. — Ses blanches mains sont croisées sur sa poitrine ; — Il a tout le corps et le haubert sanglants, — Le visage et le heaume tout flamboyants ; — Sa cervelle tombe sur ses yeux. — Près de lui, il a couché son épée. — Et d'heure en heure il dit sa *coulpe* — Et invoque Dieu dans

Quand Guillaume eut longuement pleuré son neveu, il se remit devant les yeux sa situation vraiment déses-

III. La fuite du comte Guillaume.

son cœur, — Et, de sa main close, frappe sa poitrine. — Dans tout son corps, il n'y a rien d'entier; — « Ah »! s'écrie Guillaume, « comme j'ai le « cœur dolent! — J'ai reçu aujourd'hui plus grand dommage — Que je « n'aurai à en subir de toute ma vie. — Neveu Vivien, depuis que Dieu a « fait Adam, — Il n'y eut jamais homme de votre vaillance. — Les Sarrasins « vous ont donc mis à mort! — O terre, ouvre-toi! terre, engloutis-moi! — « Dame Guibourc, ma femme, vous m'attendrez en vain; — Je ne retourne- « rai point à Orange ». — Le comte Guillaume va durement pleurant; — Il tord ses poings l'un contre l'autre : — « Las! dolent que je suis »! crie-t-il sans cesse. — Mais on ne peut parler d'une telle douleur; — Elle pèse sur lui, trop lourde, trop horrible. — Il souffre tant qu'il tombe à bas de son cheval — Et roule par terre, évanoui.

Le comte Guillaume fut plein de colère et de douleur : — Il voit Vivien qui gît là, tout sanglant. — Vivien sent bon, plus que baume et encens. — Sur sa poitrine il tient ses bras croisés. — Il avait au corps quinze plaies énormes; — De la plus petite, un Allemand fût mort : — « Neveu Vivien », dit Guillaume, le franc chevalier. — « Qu'est devenu votre corps si vaillant, « Votre prouesse, votre audace — Et votre beauté si avenante? — Non, « jamais lion ne combattit comme vous. — Vous n'étiez pas méchant, ni « chercheur de quereiles ; — Vous ne vous vantiez jamais de vos exploits. — « Vous étiez doux, vous étiez humble. — Contre les païens, vous étiez hardi « et conquérant; — Jamais vous ne craignîtes roi ni capitaine. — Vous avez « plus mis de Sarrasins à mort qu'aucun homme de votre temps. — Beau « neveu, ce qui cause votre mort, c'est que vous n'avez pas fui, — C'est que « vous n'avez pas reculé d'un pied devant les païens. — Et maintenant, je « vous vois mort. — Ah! que ne suis-je du moins venu plus tôt, quand il « était vivant! — Il eût pu communier avec le pain consacré que j'ai avec « moi : — Il eût ainsi connu le véritable corps de Dieu, — Et, à tout « jamais, j'en aurais été plus heureux. — Seigneur, daigne recevoir son « âme ; — Car c'est pour ton service qu'il est mort en Aliscans, — Le brave « chevalier »!

Le comte Guillaume renouvelle son grand deuil — Et pleure tendrement, sa main sur son visage : — « Vivien, neveu Vivien, où est ta belle jeunesse? « — Où ta grande prouesse, qui était si nouvelle? — Jamais, jamais tel brave « n'est monté sur un destrier. — Ah! Guibourc, comtesse et damoiselle Gui- « bourc, — Quand vous saurez cette triste nouvelle, — Vous serez percée de « traits de feu brûlant; — Je ne réponds pas que le cœur ne vous éclate « sous la mamelle. — Que la Vierge Marie vous protège, — Cette Vierge « qui est le recours de tant de pécheurs »! Le comte Guillaume chancelle de douleur, — Il baise les joues sanglantes de Vivien — Et cette tendre bouche qui flaire si doux; — Il met ses deux mains sur la poitrine de son neveu; — Et voici qu'il sent la vie qui saute encore dans le cœur de Vivien; — Il soupire du plus profond de son cœur.

« Neveu Vivien », dit le comte Guillaume, — « Quand je t'adoubai che- « valier dans mon palais, à Termes, — Par amour pour toi, je te donnai « cent heaumes, — Cent targes neuves, cent écus, — Et de la pourpre, et « des manteaux, et des gonelles, — Et des selles, et des armes tant que les « tiens en voulurent. — Guibourc, dame Guibourc, quelles froides et tristes « nouvelles! — Pourrez-vous en supporter la douleur? — Vivien, neveu Vi- « vien, parle, parle-moi; Vivien, mon pair... ». — Et le comte l'embrasse en le tenant par-dessous les aisselles; — Il le baise moult doucement.

pérée. Il était enveloppé de cent mille païens dont il lui fallait percer les rangs, s'il voulait pénétrer dans

Guillaume pleure, qui le cœur eut plein d'ire; — Il tient l'enfant embrassé par les côtés; — Moult doucement l'a plaint et regretté: — « Vivien, mon « seigneur Vivien, où est votre beauté? — Votre vasselage n'a pas duré « longtemps. — Je vous ai nourri doucement, suavement. — Quand, à Ter- « mes, je vous ai donné vos armes, — Pour votre amour, on y adouba, on « arma cent chevaliers. — Mais les Sarrasins et les Esclavons vous ont tué, « — Et je vois ici votre corps tout en plaies et en lambeaux. — Que Dieu, « dont la puissance s'étend partout, — Ait de votre âme et merci et pitié,— « Et des autres aussi, qui ont été frappés pour lui, — Et qui gisent ici, tout « ensanglantés parmi les morts. — Vous aviez juré à Dieu — De ne jamais « reculer, en bataille rangée, — De la longueur d'une lance, devant les « Païens. — Beau neveu, vous avez bien peu vécu. — Ah! les Sarrasins « maintenant vont pouvoir se reposer; — Ils n'auront plus jamais de peur. « — Ils ne perdront plus maintenant un seul pied de terre, — Puisqu'ils « sont délivrés de moi et de vous, — Et de Bertrand, mon brave neveu, « — Et de tout le baronnage que j'avais tant aimé. — Et ces Infidèles, « ils auront de plus Orange, ma ville, — Toute ma terre et en long et en « large; — Jamais plus ils n'éprouveront de résistance ». — Le comte se pâme, tant il a de douleur. — Quand il se redresse, il a regardé Vivien : — Vivien avait un peu levé la tête; — Il avait entendu son oncle. — Plein de pitié pour lui, il jette un soupir : — « Dieu! Dieu »! dit Guillaume, « mes « vœux sont exaucés ». — Il embrasse Vivien, et lui demande : — « Beau « neveu, par sainte charité, vis-tu »? — « Oui, mon oncle, mais j'ai bien « peu de force. — Et ce n'est point étonnant : car j'ai le cœur fendu »! — « Beau neveu, dites-moi vérité; — Voudriez-vous avoir du pain consacré, — « Consacré un dimanche par le prêtre »? — Vivien dit : — « Je n'en ai pas « goûté. — Mais je sais bien que Dieu m'a visité, — Puisque vous êtes venu « à moi »!

Guillaume met la main à son aumônière, — Il en retire du pain bénit, — Qui a été consacré sur l'autel de Saint-Germain. — « Prépare-toi », dit Guillaume, — « Sans plus tarder, à te confesser à moi de tous tes péchés; — « Je suis ton oncle; tu n'as personne plus proche, — Si ce n'est le Seigneur « Dieu, qui est le souverain par excellence. — Je veux être ton chapelain et « tenir la place de Dieu. — A ce baptême, je veux être ton parrain, — Et « par là être plus pour toi qu'oncle ni frère ». — Vivien lui dit : — « J'ai « grand besoin — Que vous me teniez la tête contre votre poitrine. — Oui, « je le veux, donnez-moi de ce pain, — Et je mourrai l'instant d'ensuite; « — Mais hâtez-vous, mon oncle, car le cœur me manque ». — « O doulou- » reuse demande »! dit Guillaume, — « De ma lignée j'ai perdu tout le « grain; — Je n'en ai plus que la paille et le chaume. — Tout mon barnage « est mort ».

Guillaume pleure et ne peut se rassasier de larmes. — Il fait tenir Vivien devant lui, — Moult doucement se prend à l'embrasser. — Et l'enfant Vivien commence à se confesser. — Il lui dit tout; il ne cache rien — De ce qu'il peut savoir et se rappeler : — « Ah »! dit Vivien, « il y a une chose « qui me rend bien triste. — Quand je portai les armes pour la première fois, « — Je fis un vœu à Dieu, un vœu que mes pairs entendirent. — Je jurai « de ne jamais fuir devant les Infidèles, — De ne jamais reculer en bataille « — De la longueur d'une lance, autant que je le pourrais supputer, — Et « de n'être jamais trouvé en reculant, ni mort, ni vif. — Eh bien! aujour- « d'hui une troupe immense de Sarrasins m'a fait retourner en arrière. — Je

sa ville d'Orange, où Guibourc l'attendait; puis, il se disait, ce grand cœur, que son devoir était d'emporter avec lui le corps de Vivien et de ne point laisser cette relique aux mains des mécréants. Alors il monte sur son bon cheval et place sur le cou de Baucent le corps défiguré de l'enfant martyr, ce trésor qu'il voudrait arracher aux Sarrasins. Mais de quel côté se dirigera-t-il? Quel que soit le sentier qu'il prenne, et là même où il n'y a point de sentier, il trouve devant lui une haie vivante, une barrière infranchissable, des milliers de païens; il va ainsi se heurter à toutes les issues de la bataille. Les vallées, les collines, la terre tout entière est couverte de Sarrasins; leur cercle hideux se rétrécit sans cesse autour de Guillaume, qui sera tout à l'heure étreint et étouffé. Se jeter sur ces misérables, en tuer quelques-uns, c'est facile; mais ils se renouvellent sans cesse, et ces victoires n'épuisent que le vainqueur. Il prend le parti de reculer, et revient au lieu où Vivien a expiré. « Je t'aimais vivement, beau « neveu; mais tu vois bien que je ne puis t'emporter « d'ici ». Les païens, cependant, s'approchent encore, s'approchent toujours, et de tous les côtés à la fois. Guillaume va mourir.

Par bonheur la nuit est venue, une nuit ténébreuse qui sauvera le baron chrétien. Il reste à cheval sur Baucent, et fait auprès de Vivien la veillée des morts, bai-

« ne sais pas de quelle distance, je ne le puis apprécier; — Mais j'ai bien « peur d'avoir faussé mon vœu ». — « Beau neveu », dit Guillaume, « vous « n'avez rien à craindre ». — A ce mot, il lui fait consommer le pain sacré — Et le communie avec le corps de Dieu. — Puis, Vivien bat sa coulpe une dernière fois. Il ne peut plus parler; — Il en trouve encore la force pour prier son oncle de saluer Guibourc. — Mais les yeux lui troublent; il commence à changer, — Il se prend à regarder le gentil comte Guillaume — Et veut encore une fois le saluer de la tête. — L'âme s'en va, elle n'y peut plus demeurer, — Et Dieu la reçoit dans l'hôtellerie de son Paradis, — Où il lui donne entrée et séjour avec ses Anges..... » (*Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 693-867).

sant ce corps béni, priant Dieu pour cette âme [1]. Il faut se figurer cette noble scène. Tout récemment encore, un écrivain racontait d'une voix émue ses impressions en visitant un champ de bataille pendant la nuit même qui avait suivi le combat. Il décrivait ces montagnes de morts, ces cris horribles des blessés qui ont soif et qui disent : « Tuez-moi ; par pitié, tuez-moi » ; ce sol rougi par le sang ; ces poitrines ouvertes, ces entrailles qui se répandent, toutes ces horreurs de la guerre. On peut se représenter ainsi le champ de bataille d'Aliscans, et se figurer, au milieu de la splendeur et de la tranquillité d'une nuit du midi, parmi l'horreur de ce spectacle, ce bon chevalier qui est le seul survivant d'une armée de vingt mille chrétiens, et qui veille placidement sur un enfant mort...

Guillaume, cependant, dut renoncer à emporter avec lui le corps de son neveu ; il le laissa près de la fontaine et se retourna pour le regarder encore une fois ; puis, il se remit de nouveau en chemin. « Que Dieu le conduise », nous écrierons-nous avec le poëte, « Dieu qui a été frappé de la lance et qui est mort sur la croix ; que Dieu le rende à Guiboure » ! Là-dessus, Baucent hennit joyeusement : « Mon cheval n'a pas peur », dit Guillaume, « et moi, je reculerais » ! Il se jette alors sur quinze rois païens qui avaient la témérité de lui barrer le chemin, et la bonne épée Joyeuse fait là une rude besogne. Huit de ces rois sont bientôt renversés et tués. Malgré la résistance et la rage d'Esmeré d'Odierne, de ce fils d'Orable et de Thibaut, les autres sont également abattus ou mis en fuite [2]. C'est le tour

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 868-930. — 2. *Ibid.*, vers 931-1083. C'est ici que se trouvent ces reproches sanglants adressés par Esmeré d'Odierne à Guillaume : « Tu m'as pris ma terre, tu as cruellement battu mes frères, » etc. Guillaume se contente de lui répondre : « Tout homme qui n'est « pas chrétien n'a pas droit à la vie ». L'importance scien-

de Danebier. Il refuse de subir l'épreuve du jugement de Dieu que lui propose l'oncle de Vivien : il est sans entrailles, il est inexorable. Guillaume, furieux de cette lâcheté cruelle, l'abat mort à ses pieds et l'envoie rejoindre en enfer ses dieux Burgibus, Mahom et Cahu [1]. Mais Danebier va trouver un terrible vengeur : Aérofle se dresse soudain devant Guillaume épouvanté : « Tu « mourras », lui dit-il. Toutefois, il consent à épargner le marquis au court-nez si celui-ci veut renier sa foi, s'il rend Orange à Desramé et Orable à Thibaut : « Aban-« donner le Dieu de majesté » ! s'écrie Guillaume, « j'aimerais mieux avoir la tête et les membres cou-« pés [2] ». Cependant le pauvre Baucent a reçu une terrible blessure, et déjà le comte le sent fléchir sous lui. Il ne faut pas de lenteurs, cette fois. Guillaume comprend que le moment est solennel ; il concentre toutes ses forces dans un dernier coup qu'il porte à son ennemi : la tête d'Aérofle roule à terre, et le chrétien reste maître du cheval de l'émir [3]. Il est sauvé.

Guillaume revêt toutes les armes du païen vaincu, monte sur le cheval Folatise, met Baucent en liberté, et, désormais sans crainte, traverse tout le champ de bataille. Les Turcs le prennent pour Aérofle et s'inclinent devant lui : le comte d'Orange, qui connaît bien le *sarrasinois*, les confirme aisément dans cette erreur qui le sauve. « Je viens de tuer Guillaume », leur dit-il, « et j'espère bien être demain dans Orange ». Par malheur, quelques païens s'aperçoivent de la fraude : on reconnaît Guillaume à sa manière de chevaucher, à son

tifique de ce passage est vraiment considérable. C'est d'après lui que nous avons cru pouvoir regarder l'*Arabellens Entführung* d'Ulrich von dem Türlin comme la copie du texte original des *Enfances Guillaume* (Voy. notre argumentation, III).

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 1084-1143. — 2. *Ibid.*, vers 1144-1210. — 3. *Ibid.*, vers 1211-1361.

hermine et à ses chausses *qui furent de sanguin*. On se précipite sur lui, et le voilà de nouveau entouré de trente mille Arabes qui sont conduits et excités par le roi Baudus. Il éperonne Folatise, il court, il vole. Deux lieues, mortellement longues, sont ainsi parcourues par ce vaincu qui ne veut pas mourir. Tout à coup, il frémit, il jette un cri de joie, il bondit sur son cheval...

C'est qu'il vient d'apercevoir les murs d'Orange [1].

IV. Comment Guillaume rentra dans Orange.

C'est bien Orange en effet. A cette vue, mille pensées se pressent dans l'âme de Guillaume : voilà cette tour de Gloriette où il a vu jadis Orable pour la première fois, voilà ce splendide palais où il a donné tant de fêtes, adoubé tant de damoiseaux, écouté tant de jongleurs; voilà ces murs redoutables qu'il a fait construire lui-même, et qui tout à l'heure seront sa meilleure défense. C'est là, derrière ces murs, qu'est la comtesse Guibourc, joyeuse sans doute, et s'apprêtant à recevoir les Français vainqueurs. En ce moment, peut-être, elle pense à son neveu Vivien qu'elle a nourri, qu'elle aime comme un fils et qu'elle s'attend à voir revenir dans tout l'éclat d'une grande victoire. Elle sourit; mais dans quelques instants, hélas! comme elle pleurera!

Guillaume cependant se présente à la maîtresse-porte d'Orange : « Portier », s'écrie-t-il, « hâtez-vous de « m'ouvrir et de baisser le pont ». Et il attend avec anxiété que le portier obéisse à cet ordre; car il distingue très-nettement le piétinement des chevaux et le bruit des Sarrasins qui le poursuivent : « Ouvrez, « ouvrez vite ». Le portier le regarde : « Arrière! ar- « rière »! s'écrie-t-il. « Si vous faites un pas de plus, « vous êtes mort ». Guillaume s'étonne, il s'éloigne [2].

1. *Aliscans,* édit. Guessard et de Montaiglon, vers 1365-1538. — 2. *Ibid.*, vers 1539-1581.

Il avait oublié, hélas! qu'il était recouvert d'armes païennes et que, sous le vêtement d'Aérofle, il était impossible de le reconnaître. Le portier le prenait pour un mécréant.

Dieu! quel moment pour le marquis d'Orange! Il est là, à la porte de son propre palais, et on lui en refuse l'entrée. Et vingt mille païens s'approchent, et dans quelques instants il sera perdu : « Je suis Guil-« laume », dit-il, « je reviens de l'Archant où tous mes « hommes sont morts. Vite, baissez le pont ». Mais le portier ne l'écoute plus, et s'empresse d'aller trouver la comtesse Guibourc : « Dame, il y a à la porte un « chevalier couvert d'armes païennes. Il est grand, et « sa fierté est étrange. Ses bras sont rouges de sang, « et l'on voit bien qu'il sort de la bataille. Il prétend « être Guillaume au court nez ». A ces mots, Guibourc change de visage, descend rapidement les degrés du palais, et vient aux créneaux : « Que demandez-vous »? dit-elle à Guillaume. — « Baissez le pont; Desramé et « Baudus sont sur mes traces avec vingt mille Turcs ». Guibourc, ô douleur! Guibourc ne le reconnaît pas!

« Vous n'entrerez point », répond-elle à cet inconnu. « Je suis seule ici avec les dames de ceux que mon « mari a emmenés à Aliscans, là-bas. Je n'ouvrirai la « porte à personne, si ce n'est à Guillaume que j'aime « tant ». Le marquis cependant pleure à chaudes larmes, et *l'aige li cort fil à fil sor le nez* : « Je suis Guil-« laume », répète-t-il en sanglotant. Mais Guibourc, ô douleur! Guibourc ne le reconnaît pas [1].

En ce moment, sur toutes les collines qui environnent Orange, on vit paraître à la fois vingt bandes armées dont on entendait les cris sauvages et le tumulte

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1582-1614.

épouvantable. C'étaient les Sarrasins qui arrivaient au galop de leurs chevaux. Encore quelques moments, et ils vont fondre sur ce pauvre chevalier qui est là, tremblant et en larmes, à la porte de son palais : « Voyez », disait Guillaume à sa femme, « voyez tous ces tertres « couverts de païens ». — « Votre voix », lui répondait la dame, « ressemble bien un peu à celle de Guil- « laume; mais tant de gens se ressemblent au parler! « Non, vous n'entrerez point ». L'oncle de Vivien, désespéré, délaça alors sa ventaille et leva son heaume d'or : « Regardez-moi », dit-il, « et voyez si je ne suis « pas Guillaume ». Guibourc se pencha sur les créneaux, le regarda, le reconnut enfin, et se hâta d'aller ouvrir cette porte trop longtemps fermée [1].

Mais, en ce même instant, d'horribles cris retentirent sous les murs d'Orange. Une bande de cent païens en armes passait par là, chassant devant elle deux cents prisonniers chrétiens qui tous étaient bacheliers, et trente dames. Les malheureux captifs étaient chargés de lourdes chaînes, et leurs maîtres les battaient. Ils étaient épuisés et tout en sang. Guillaume contemplait, muet et impuissant, ce spectacle qui l'indignait; mais comment eût-il pu se montrer contre cent Sarrasins dans l'état d'épuisement où il était lui-même? Il restait donc près de la porte d'Orange, et attendait qu'on la lui ouvrît. Cette immobilité révolta Guibourc : « Non, « non », s'écria-t-elle, « vous n'êtes pas Guillaume, « vous n'êtes pas *la fière brace qu'on soloit tant loer*. « Ce n'est pas lui, certes, qui sous ses yeux eût laissé « de la sorte emmener et battre des chrétiens. Vous « n'êtes pas Guillaume, et vous n'entrerez point [2] »! Guibourc ici s'élève à une hauteur que n'ont pas at-

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1645-1664. — 2. *Ibid.*, vers 1665-1680.

teinte les héroïnes de l'antiquité; elle est le type de la femme chrétienne et française; sage dans le conseil, énergique et prudente dans l'action, esprit clairvoyant, volonté ferme, cœur aimant, faible corps et grande âme.

« Comme elle me veut éprouver »! dit Guillaume en soupirant. « Mais », ajoute-t-il en reprenant courage, « il est bien juste que je souffre un peu pour l'amour « d'elle, et surtout que je peine mon corps pour l'a- « mour de mon Dieu ». Alors il prend une résolution héroïque, relace son heaume et sa ventaille, donne un terrible coup d'éperon à son cheval Folatise et se précipite, ardent et désespéré, sur les cent païens qui ne s'attendaient guère à pareille attaque. Guibourc le regarde, et ce seul encouragement suffit à Guillaume; il veut montrer à sa femme quels coups il peut donner et comment il saurait mourir. En quelques instants les Sarrasins sont mis en fuite, et les prisonniers chrétiens délivrés. « C'est bien », dit Guibourc enfin désarmée, « tu es Guillaume, et tu peux entrer [1] ». Elle tombe dans ses bras.

1. *Aliscans*, vers 1681-1719. Wolfram a rendu ainsi qu'il suit le même passage dans son *Willehalm*, et il sera peut-être curieux de comparer ensemble ces deux textes : « Le Marquis à la reine [Gyburg] : — « Douce Gy- « burg », dit-il, « laisse-moi entrer — Et donne-moi la consolation que tu « sais [donner] : — Après tant de maux tu vas m'appeler à la joie; — J'ai « vraiment trop souffert ». — « Je ne suis pas habituée », dit-elle, — « A « ce que le Marquis tout seul — Vienne [ainsi]. Avec une pierre — On vous « va faire signe (?) — Pour vous étendre à terre. — Quant à votre séjour « ici, je vous le refuse ». [Cependant] une troupe de l'armée des païens — Conduisait environ cinq cents hommes — Qu'elle faisait avancer avec des fouets. — C'étaient les pauvres Chrétiens. — Ils excitèrent vivement la pitié — De Gyburg qui les entendit et les vit. — Elle dit alors au Marquis : — « Si vous étiez le maître de ce pays, — Vous auriez honte de tant de pri- « sonniers — Et de tout ce que votre peuple souffre là-bas. — Si vous leur « refusez votre secours, — Je verrai bien que vous n'êtes pas le Marquis ». — [Willehalm alors] cria : « Montjoie »! — Et brandit en sa main — Joyeuse dont le tranchant est connu, — Puis s'excita au combat — Et fit plusieurs charges à cheval. — Celui qu'il atteignait était mort. — Les Païens s'enfuirent... ». = Dans le *Willehalm*, Gyburg n'est pas encore satisfaite de cette preuve et ne reçoit pas sur-le-champ le marquis d'Orange : « Lors-

II PART. LIVR. II. CHAP. XX.

Quelques instants après, toute l'armée païenne entourait Orange avec les rois Thibaut, Esmeré et Borel. La tour de Gloriette était cernée, et tout le pays ravagé[2]. En vérité Guillaume n'échappait à un danger que pour tomber dans un autre ; il ne faisait que changer de détresse et d'agonie.

Dans ce charmant palais, couvert de fresques, plein d'*images,* reluisant d'or, où s'étaient si joyeusement passées les fiançailles de Guillaume et d'Orable, la pauvre Guibourc en larmes se met alors à désarmer Guillaume qui, depuis plusieurs jours, n'a pas retiré son haubert. Aux mailles rompues sont attachés des morceaux de chair sanglante ; quinze grandes blessures apparaissent, béantes; le corps énorme est couvert de sang. A cette vue, le héros se sent faiblir et l'*eau du cœur* lui monte aux yeux. Sa femme le voit, et comprend que c'est à son tour d'être forte, puisque le courage de Guillaume est épuisé. Toutefois elle a un dernier moment d'effroi : « Je suis votre *jurée* », dit-elle ; « c'est grâce à vous que je suis chrétienne et que j'ai « été baptisée sur les saints fonts. Mais », ajoute-t-elle en se reculant, « je suis tout épouvantée de vous avoir « ainsi ouvert la porte. Si vous étiez Guillaume, vous « ne seriez pas revenu seul; vous auriez ramené Gui- « chart, Gaudin, Vivien. Les jongleurs seraient allés « au-devant de vous; on eût entendu le son des viel- « les et les cris de joie. *N'es pas Guillaumes, toute en*

« que par de [beaux] faits d'armes, — Avec l'empereur Charlemagne, — « Vous cherchiez d'éclatantes victoires — Et que vous domptiez les Romains, « — Vous reçûtes alors une blessure — Du pape Léon. — Montrez-la-moi « sur le nez, — Et je saurai bien clairement si vous êtes le Marquis ». Willehalm alors ôte son casque : — La reine ne s'était pas trompée ; — Elle reconnut la cicatrice, — Et, avec bonheur, elle l'appela de son nom : — « Willehalm Ehkurneis »! On voit, par ces derniers vers, que Wolfram ne suivait pas la même tradition que l'auteur du *Couronnement Looys* sur l'origine de la blessure de Guillaume. Ces vers sont précieux à plus d'un titre. — 2. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1720-1793.

« *sui effreée* ». Et elle reprend, avec un cri : « Mes « neveux? où sont mes neveux »? — « Morts », lui répond Guillaume, « ils sont tous morts en Aliscans ». Guibourc tombe à terre, pâmée[1].

La comtesse, en apprenant la mort de Vivien et de ses neveux, devient folle de douleur. Elle balbutie, elle bégaie : « Où est Gérart? où est Gaudin le Brun? Et Vi- « vien le gentil combattant? Et tout le baronnage du « royaume des Francs »? Et se tournant, comme une lionne en furie, vers Guillaume qui demeure placide : « Rendez-les-moi », dit-elle, « rendez-les-moi sains et « saufs, et vivants »! — « Morts », lui répond Guillaume, « ils sont tous morts en Aliscans[2] ». Et tous deux alors de fondre en larmes. « Vivien vous envoie son sa- « lut, je l'ai confessé avant sa mort ». Guibourc reste à terre, pâmée.

Soudain elle se lève, fière, superbe, terrible. Elle ne pleure plus, et se souvient qu'elle est chrétienne : « Ce « n'est pas l'instant d'être abattu », dit-elle à Guillaume. « Vous êtes perdu, et ne pouvez résister ici « plus de quinze jours. Une seule espérance vous reste. « Allez à Saint-Denis demander le secours de l'empe- « reur Louis. Aimeri, votre père, est à la cour avec vos « frères. Ils viendront délivrer Orange ». Guillaume la contemple, ravi, et s'écrie : « Il n'y a jamais eu de femme « qui parlât aussi sagement. Je vais », ajoute-t-il, « en- « voyer un messager au fils de Charlemagne ». — « Non « pas », répond Guibourc, « il faut y aller vous-même ». — « Que deviendrez-vous en mon absence »? — « Je « resterai dans Orange. Nous sommes cent dames : « chacune de nous revêtira le heaume et le haubert. « Nous monterons aux murs, et nous nous défendrons

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1794-1839. — 2. *Ibid.*, vers 1840-1901.

« contre les Turcs ». Puis son regard s'illumine, et elle fait le geste de s'attaquer aux mécréants : « Le premier « que j'atteins d'un coup de pierre est un homme mort »! Alors, tout émue de ce grand projet, toute radieuse, elle tombe dans les bras de Guillaume : *Par grant amor se vont entr'acolant*[1].

Mais, si ferme, si héroïque que soit le cœur de Guibourc, elle est femme et a un cœur de femme. Des hauteurs où elle vient de s'élever, elle retombe soudain; et si naturellement, si simplement, que cette chute ne saurait attrister personne. C'est la nature humaine prise sur le fait. La bonne comtesse jette un long regard sur son mari, et, d'une voix tremblante : « Tu vas aller « dans le beau pays de France », lui dit-elle, « et tu « verras là-bas maintes jeunes filles aux fraîches cou- « leurs. Tu m'oublieras, ingrat, ainsi que ce pays. Et « que peut-elle avoir de charmant à tes yeux, cette « terre où tu as tant souffert »? Guillaume l'entend, et pleure abondamment. « Dame », lui dit-il, « n'ayez « pas une telle pensée. Je vous le jure ici (écoutez-moi « bien) : jusqu'au moment où je rentrerai dans Orange, « je ne changerai pas de vêtement, je ne mangerai pas « de viande, je ne boirai pas de vin, je ne coucherai pas « sur la plume et je ne toucherai d'autre bouche que la « vôtre. J'irai seul sur les chemins, triste, sauvage, « barbe et cheveux en désordre; j'irai, me souvenant « de vous et attendant le grand jour de mon retour... « Adieu : il me faut partir ». On selle Folatise, et Guillaume se revêt de nouveau de ses armes païennes. Quant à ses quinze blessures qui sont encore fraîches et sanglantes, il ne paraît plus y songer, et le voilà à cheval sur le seuil de ce palais où il est resté si peu de temps;

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1902-1969.

le voilà qui donne à Guibourc le baiser d'adieu : « Rap- « pelez-vous », lui dit-elle, « que vous m'avez épousée « devant Dieu, et souvenez-vous de cette malheureuse ». Il lève les yeux au ciel, la recommande à Dieu, jette sur elle un dernier regard, et se met en chemin du côté de la douce France; Guibourc essuie ses yeux, s'enferme dans Orange et s'apprête virilement à y soutenir un siège [1].

Telle est cette admirable scène que nous craignons d'avoir défigurée en la faisant passer dans notre langue moderne [2]. Quelques beautés, cependant, sont encore

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1970-2046.

2. RETOUR DE GUILLAUME A ORANGE, APRÈS LA DÉFAITE D'ALISCANS (*Traduction littérale*). « Le comte Guillaume s'est durement hâté » : — « Ami », dit-il au portier, « ouvrez-moi la porte : — Je suis Guillaume; « c'est à tort que vous ne me croyez pas ». — « Attendez un moment », dit le portier. — Aussitôt il descend de la tournelle, — Vient à Guibourc, et s'écrie à voix haute : — « Gentille comtesse », dit-il, « hâtez-vous. — Là « dehors, est un chevalier armé. — Il est tout couvert d'armes païennes; — « Sa fierté est étrangement grande; — Il ressemble à un homme qui sort « de la bataille, — Car ses bras sont tout ensanglantés; — Il est d'une taille « énorme, armé sur son cheval. — Il dit enfin qu'il est Guillaume au Court- « Nez. — Venez-y, dame, par Dieu; vous le verrez ». — Guibourc l'entend; tout son sang est troublé; — Elle descend du palais seigneurial. — Et vient aux créneaux, au-dessus des fossés : — « Que demandez-vous, vassal »? dit-elle à Guillaume. — Le comte répond : « Dame, ouvrez la porte — Bien « vite, et faites abattre le pont-levis; — Car je suis poursuivi par Baudus « et Desramé, — Et par vingt mille Turcs dont les heaumes sont verts et « chargés de pierreries. — S'ils m'atteignent, je suis mort. — Pour Dieu, « gentille comtesse, hâtez-vous ». — « Point n'entrerez, vassal », dit Guibourc. — « Je suis toute seule ici, il n'y a pas un homme avec moi, — Si « ce n'est ce portier et un prêtre, — Et mes petits enfants qui n'ont pas « dix ans passés; — Je suis avec nos dames, qui ont le cœur navré — A « cause de leurs maris, ne sachant ce qu'ils sont devenus. — Ils sont partis « avec Guillaume au Court-Nez, — En Aliscans, contre païens mécréants. « — Non, on n'ouvrira ici ni porte ni guichet, — Jusqu'au retour de Guil- « laume, — Le gentil comte qui de moi est aimé. — Ah! que le Dieu le « préserve, Dieu qui est mort sur la croix »! — Guillaume l'entend; il s'incline vers la terre; — De pitié, il pleure, le marquis au Court-Nez; — Les larmes lui courent fil à fil sur les joues; — il se relève, il rappelle Guibourc : — « Je suis Guillaume », dit-il. « Vous avez grand tort — Et je « m'émerveille fort que vous ne m'ayez pas reconnu. — Je suis Guillaume : « ce serait mal à vous de ne pas me croire ». — « Païen », dit Guibourc, « vous mentez; — Mais, par l'Apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, par « saint Pierre, votre chef sera désarmé. — Avant que je vous ouvre la « porte ».

Le comte Guillaume a grande hâte d'entrer, — Et ce n'est pas merveille,

restées dans ce récit, et auront frappé nos lecteurs. Loin de nous la pensée de comparer cette épopée si

car il doit avoir peur. — Derrière lui il entend le chemin retentir — Sous les pas de cette gent qui le hait : — « Franche comtesse », dit Guillaume le baron, — « Trop longuement me faites demeurer. — Voyez de païens toutes « ces terres sont couvertes ». — « Ah » ! dit Guibourc, « j'entends bien à « vos paroles que vous ne ressemblez pas à Guillaume : — Jamais je ne l'ai « vu avoir peur des païens, — Mais, par saint Pierre, que je dois moult « aimer, — Je ne ferai ouvrir ni porte ni guichet, — Jusqu'à ce que je voie « votre chef désarmé, — Votre nez, votre bouche et vos yeux ; — Car plu- « sieurs gens se ressemblent au parler. — Ici, je suis seule, et ne suis point « blâmable dans mes craintes ». — Le Comte l'entend, laisse tomber sa ventaille — Et relève son heaume vert et chargé de pierreries : — « Dame », dit-il, « vous pouvez regarder à présent : — Je suis Guillaume ; « laissez-moi entrer ». — Comme Guibourc est en train de le reconnaître, — Elle voit cent païens traverser la campagne. — Ils sont partis de l'ost, commandés par Corsu d'Urastes ; — Desramé leur avait confié la garde — De deux cents prisonniers chrétiens, qui tous sont bacheliers, — Et de trente dames au clair visage. — Les païens les ont fait charger de lourdes chaînes, — Et ils les battent : puissent-ils être maudits de Dieu ! — Dame Guibourc les a entendus crier — Et réclamer l'aide de Dieu. — Elle dit à Guillaume : « Je vois bien maintenant — Que vous n'êtes pas don « Guillaume le baron, — Ce fier bras couvert de tant de gloire. — Vous ne « laisseriez pas des païens emmener nos gens, — Vous ne les laisseriez pas « battre ainsi et dévorer nos chrétiens. — Non, vous ne les laisseriez pas « emmener de la sorte, et cela quand vous êtes si près ». — « Dieu » ! dit le comte, « comme elle me veut éprouver ! — Mais, par Celui qui a tout « à sauver, — Dussé-je avoir la tête coupée, — Dussé-je être démembré tout « vivant, — Je veux aller ici jouter devant elle. — Il est bien juste que, « par amour pour elle, je souffre quelque chose, — Et que, pour agrandir et « exalter le royaume de Dieu, — Je travaille et je peine mon corps ». — Il relace son heaume, laisse aller son cheval, — Avec toute la vitesse et l'impétuosité possibles, — Et court à la rencontre des païens, pour se mesurer avec eux ; — Il perce l'écu du premier, — Lui rompt son haubert, en arrache l'orfroi ; — Parmi son corps enfonce le bois et le fer de sa lance, — De l'autre part en a fait passer le gonfanon, — Et enfin, jambes levées, fait mourir le païen renversé. — Puis, il prend l'épée de ce mécréant, — Et, avec elle, fait voler la tête d'un autre païen ; — Il en pourfend un autre jusqu'à la cervelle, — Et en étend un troisième mort à ses pieds. — Il frappe le quatrième avant qu'il ait pu parler. — Païens le virent ; l'épouvante les prend..... — Ils s'enfuient pour sauver leur vie, — Et laissent en liberté tous leurs prisonniers. — Le baron Guillaume les suit pour les tailler en pièces, — Mais ils fuient devant lui et n'osent demeurer. — Guibourc l'a vu, elle commence à pleurer, et s'écrie à haute voix : — « Venez, beau sire, « vous pouvez entrer ». — Guillaume l'entend, il retourne, — Galope vers les prisonniers, — Les délivre l'un après l'autre de leurs chaînes — Et les prie d'entrer à Orange avec lui.....

Les Païens ont environné Orange ; — Ils ont brûlé la terre, ils l'ont toute ravagée. — Guillaume cependant [est dans le palais] ; il a la tête désarmée ; — Dame Guibourc lui a ôté son épée. — Dolente, éplorée, elle lui retire son heaume ; — Puis, lui enlève sa grande cotte couverte d'orfroi ; — Sous le haubert, sa chair est toute crevée ; — Il a quinze blessures ; — Ses bras sont en sang ; — L'eau du cœur lui est montée aux yeux — Et lui a coulé

profondément naturelle aux poëmes de l'antiquité : le style d'*Aliscans*, faut-il le dire, est médiocre, et la



sur la face; — Guibourc le voit, et change de couleur : — « Sire », dit-elle, « je suis votre jurée, — Loyalement épousée par vous selon la loi de Dieu; « — C'est grâce à vous que je suis chrétienne, — Que j'ai été baptisée sur « les saints fonts, — Et que par l'huile du saint chrême j'ai été régénérée en « Dieu. — Il ne m'est certes point défendu de vous entendre. — Mais d'une « chose suis moult épouvantée : — C'est de ce que je vous ai ouvert la porte. « — Si vous étiez Guillaume, vous auriez avec vous ramené votre mesnie, — « Le comte Bertrand au noble visage. — L'enfant Guichart qui bien frappe « de l'épée, — Et Guielin, et Gaudin de Pierrelée, — Et Vivien dont je suis « si triste, — Et tout le baronnage enfin de la terre chrétienne. — Puis, il « y aurait ici des jongleurs, — Et on entendrait le son des vielles; — Il y « aurait enfin une grande joie autour de Guillaume vainqueur. — Non, vous « n'êtes pas Guillaume ; j'en suis tout effrayée ». — « Dieu »! dit le comte, « sainte Vierge honorée! — Ce qu'elle dit, hélas! est vérité prouvée; — « Ma vie sera désormais usée par ma grande douleur. — Franche comtesse, « je ne dois vous le céler; — Toute ma maison est morte. — Elle a été « vaincue en Aliscans. — Tous ont la tête coupée. — Je me suis enfui, je « n'ai pu rester ; — Les Turcs m'ont poursuivi plus d'une grande journée ». — Guibourc l'entend; elle tombe pâmée à terre. — Quand elle se redresse, elle s'est fortement lamentée : — « Ah! malheureuse que je suis »! dit-elle. — « Oui, je puis dire que je suis une malheureuse, — Puisque tant de « jeunesse est morte pour moi. — Sainte Marie, reine couronnée, — Que « ne suis-je aujourd'hui morte et enterrée! — Ah! ma grande douleur ne « sera jamais oubliée, — Tant que je serai en terre ».

Grand fut le deuil qui pesait sur Orange; — Guibourc pleure, et beaucoup d'autres avec elle : — « Sire, sire », dit-elle, « où est resté Bertrand? « — Où Guielin? où Guichart? — Où Gautier de Termes, Gérart et Guinemant? — Le blond Gaudin et le preux Josserant? — Et Vivien, le gentil « combattant? — Et tout le baronnage de la terre des Francs? — Rendez-« les-moi, sains et saufs, et vivants ». — « Dame », dit-il, « morts sont en « Aliscans....... »?

« Sire Guillaume, ne vous mettez pas en émoi. — Allez en France chercher du secours et de l'aide. — Quand Hermengart de Pavie le saura, — « Votre mère, que Dieu bénisse! — Et Aimeri à la barbe fleurie, — Ils convoqueront belle bachelerie — Et toute la riche baronnie de leur terre. — « Votre fière famille, qui est si puissante, — Saura bien nous secourir en la « terre haïe ». — « Dieu », dit Guillaume, « dame sainte Marie, — J'ai tant « de fois déjà fait rassembler de ces armées, — Tant de fois j'ai mis la gent « de France en travail et en peine à cause de moi, — Qu'ils ne croiront jamais que ma maison soit morte. — Dame Guibourc, belle sœur, douce « amie, — Si cette parole arrive en France par la voie d'un messager, — On « la prendra pour folie. — Si je n'y vais, tout sera inutile. — Et cette chose « ne peut se faire que par moi. — Mais, par saint Pierre, je n'irais pas pour « tout l'or de Pavie. — En vérité, je serais un mauvais chevalier et plein « de couardise, — Si je vous laissais à Orange, — Ainsi seule et troublée ».

« Sire Guillaume », dit Guibourc en pleurent; — « Allez en France, et, « avec votre permission, — Je resterai, moi, dans Orange la grande. — J'y « resterai, moi et les dames qui sont ici; — Chacune de nous revêtira le « haubert *jazeran* — Et, sur son chef, le heaume vert et luisant; — Chacune ceindra l'épée à son côté, — Mettra l'écu à son cou et l'épieu tran-

langue en est faible : la formule a trop envahi cette poésie ; il y a des banalités désespérantes, des répétitions, des longueurs : mais à quelle hauteur ne s'élève pas la pensée du poëte ! Étudiez les types qu'il a fait vivre dans ses vers : il en est trois surtout dont on ne

« chant à son poing. — Il y a ici des chevaliers dont je sais le nombre, — Que « vous avez délivrés des païens. — Nous monterons tous ensemble sur ces « murs, là-devant, — Et bien les défendrons si les Turcs les assaillent. — « Oui, je serai armée comme un soldat. — Et, par saint Denis que je prends « à garant, — Il n'y a pas de Sarrasin ni de Persan, — Si je l'atteins d'une « pierre, en lançant, — Qui ne tombe de son cheval ». — Guillaume l'entend, il va embrasser Guibourc ; — Par grand amour, ils se tiennent embrassés ; — L'un pour l'autre pleure de douleur. — Tant va Guibourc priant et suppliant Guillaume, — Qu'il lui promet d'aller en France, chercher du secours.

« Ah ! sire Guillaume », dit Guibourc la sensée, — « Tu vas partir en « France la louée, — Et tu vas me laisser dolente et égarée — Au milieu « d'une gent dont je ne suis pas aimée. — Cependant, toi, tu iras en une « terre riche et abondante ; — Tu y verras mainte jeune fille aux belles « couleurs, — Et mainte noble dame bien parée. — Je sens bien que tu « m'auras bien vite oubliée, — Et que ton amour ira bien vite de son côté. « Et que pourriez vous regretter, hélas ! en ce pays — Où vous avez enduré « tant de peines, — Et la faim, et la soif, et tant de douleurs » ? — Le Comte l'entend, il a regardé Guibourc ; — L'eau du cœur lui est montée aux yeux ; — Les pleurs coulent le long de son menton sur son bliaut doublé, — Et mouillent le fourreau de son épée. — Il embrasse Guibourc, la réconforte ; — La couvre de baisers, la tient dans ses bras, — Et lui dit : « Ne soyez pas « pas inquiète, dame ; — Je vous donne ici et vous engage ma foi — Que « je ne changerai pas de vêtements, ni de chemise, — Ni de braies, ni de « chausses, — Que je ne me laverai point la tête, — Que je ne mangerai « point de chair ni de poivrade, — Que je ne boirai pas de vin, ni d'épices, « — En *maserin*, ni en coupe dorée ; — Que je ne boirai habituellement que « de l'eau, — Que je ne mangerai point de gâteau bluté, — Mais seulement « d'un gros pain mêlé de paille ; — Que je ne coucherai pas sur couette de « plume, — Que je ne me servirai pas de draps encourtinés, — Mais seulement du cuir de ma selle feutrée, — Et jamais ma bouche ne touchera « une autre bouche ; — Elle ne connaîtra que le baiser et la saveur de la « vôtre, — Dans ce palais dont la cour est pavée ». — Alors le Comte l'a baisée encore une fois — Et il y eut mainte larme pleurée.... = Grand fut Guillaume, il eut le bras carré, — Dame Guibourc lui a ceint l'épée ; — Le clerc Étienne lui apporte sa targe ; — Le comte la prend, en passe la courroie dans son bras, — Descend de la salle pavée, — Et vient au perron, sous l'olivier touffu. — Toute sa gent est avec lui armée. — Il monte sur son cheval qui eut la croupe carrée. — Dame Guibourc lui dit alors sage parole : — « Sire », dit-elle, « vous m'avez épousée, — Bénie et consacrée à « l'honneur de Dieu. — C'est grâce à vous que je suis chrétienne ; — Toute « ma terre vous fut abandonnée. — Tu sais quelle joie je t'ai apportée ; — « Souviens-toi un peu de cette malheureuse ». — Il l'embrasse, il la rassure, — Il la réconforte doucement.., — Puis il s'est mis en sa voie. — Que Dieu le conduise, qui fit ciel et rosée, — Ainsi que la Vierge Marie » ! (*Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 1597-2066).

retrouverait pas la beauté dans la poésie primitive des autres peuples. C'est Vivien, c'est Guillaume, c'est Guibourc. Cet enfant qui meurt couvert de plaies, cherchant en vain dans sa mémoire le souvenir d'une faute et ne s'accusant que d'avoir reculé d'un pied devant cent mille Sarrasins; ce vieux comte assistant à la mort de tous les siens et imposant le respect à toute une armée païenne ; cette femme surtout qui se fait soudain plus courageuse que le plus courageux des hommes, qui le relève, qui l'exhorte, qui le sauve, et puis qui, fatiguée de cet effort, redevient tout à coup une pauvre femme au cœur aimant et aux yeux pleins de larmes; ces trois héros de notre drame excitent au plus haut point notre admiration enthousiaste. On a dit, on répète que le Christianisme a amolli les âmes ; qu'il a diminué la somme de virilité sur la terre ; qu'il a en particulier efféminé la femme antique. Le récit d'*Aliscans,* ce récit essentiellement populaire, vient démontrer le contraire. Qu'on nous cite la femme de l'histoire ou de la fable antiques dont on pourrait légitimement comparer la grandeur et le courage au courage et à la grandeur de Guibourc...

Guibourc est le type de la chrétienne, et nous ne craignons pas de saluer ce type au passage.

V. Guillaume à la cour de Louis.

... Ce chevalier qui suit au galop de son cheval le chemin de France, qui ne s'arrête ni jour ni nuit, qui ne veut pas de gîte ni de repos, c'est Guillaume. Il traverse, comme l'éclair, l'armée païenne qui entoure Orange ; il se précipite, il ne fait halte qu'à Orléans [1]... On vit un jour entrer dans cette ville un homme pâle, décharné, hideux. « Ce doit être un voleur », se disent les bourgeois épouvantés, et le châtelain l'insulte : « Je suis che-

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2047-2082.

« valier », lui dit Guillaume qui ne peut parvenir à se faire croire. « Comment »! s'écrie alors notre héros, « j'ai résisté à cent mille Turcs, et je me laisserais ou-« trager par un seul adversaire[1] »! Là-dessus, il se jette sur le malheureux châtelain et le tue. Puis, il tombe sur les Orléanais et en massacre cinquante. Hernaut de Gironde passait par là, et les bourgeois vont se plaindre à lui de ce furieux dont ils ne peuvent avoir raison ; mais Hernaut, après avoir attaqué Guillaume et s'être fait renverser de son cheval, ne tarde pas à reconnaître son frère : « Je suis Hernaut », lui dit-il, et ils tombent tous les deux dans les bras l'un de l'autre. Guillaume lui baisa les yeux, la face et le cou, mais non point la bouche; car il se rappelait la promesse qu'il avait faite à Guibourc[2].

Peu de temps après, par un beau dimanche, le comte Guillaume, le vaincu d'Aliscans, faisait son entrée à Laon, où se trouvait alors le roi Louis avec sa cour.

Louis était depuis longtemps en paix, et sa cour, grâce à cette paix, grâce surtout aux anciens services qu'avait rendus Guillaume, était devenue somptueuse. On y était toujours en fête. Au moment même où l'oncle de Vivien arrivait à Laon, on s'apprêtait à y célébrer joyeusement la grande fête du couronnement de l'impératrice Blanchefleur, fille d'Aimeri, sœur de Guillaume. Les jongleurs accouraient de toutes parts ; on ne voyait partout que riches parures, peaux de martre, vair et gris, *paile* et *samit;* on n'entendait que cris de joie et chansons d'amour. C'est durant ces préparatifs magnifiques qu'un importun, une sorte de misérable mal vêtu et de mine suspecte se présenta à la porte du palais impérial. Il était immense, et son cheval était énorme. Son haubert pendait en débris informes; son heaume

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2083-2185. — 2. *Ibid.,* vers 2186-2219.

était brisé; sa grande barbe était en désordre; de grosses taches de sang, fort laides, déshonoraient ses vêtements qui n'avaient rien de gracieux; il était horrible; il faisait peur. A sa vue, les garçons d'écurie, les valets de l'Empereur éclatèrent : « Est-il grand »! dit l'un. — « Quel cheval »! dit l'autre. — « C'est un diable », reprit un troisième. Pendant ce temps, l'inconnu se taisait; il avait la force de comprimer sa colère, et attendait. Mais il augurait mal de sa réception par l'Empereur, et sa fureur commençait à s'embraser [1].

Il descendit de cheval. Jadis, quand il était le favori de Louis, cent écuyers s'empressaient autour de lui, et c'était à qui tiendrait la rêne de son destrier; mais les temps sont bien changés. Devant ce chevalier qui a l'air si pauvre et n'a plus d'or à distribuer aux garçons ni aux damoiseaux, tout le monde s'écarte, et l'on fait la solitude autour de cet homme devenu dangereux. Dès lors, l'étranger, les yeux pleins de larmes, prit le parti de se servir lui-même et d'attacher son cheval à un olivier. Pendant ce temps, on était allé prévenir Louis de l'arrivée de cet hôte étrange. « Demandez-lui son nom », dit Louis. — « Je m'appelle Guillaume au Court-Nez », répondit une voix terrible.

Et notre héros ajouta : « Voici que je suis devenu « pauvre, et je vais savoir aujourd'hui si l'Empereur « avait pour moi un véritable amour; car c'est dans l'ad- « versité que l'on éprouve ses amis [2] ». Guillaume, hélas! ne pouvait s'attendre à toute l'ingratitude qui allait lui déchirer le cœur...

Il croyait sans doute que son seul nom prononcé changerait le visage et les dispositions de tous ceux qui l'entouraient; il s'imaginait que le Roi, tout joyeux, al-

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2220-2316. — 2. *Ibid.*, vers 2217-2388.

lait descendre allègrement les degrés de son palais et lui tendre les bras; que sa sœur Blanchefleur viendrait le désarmer; qu'on donnerait en son honneur un splendide repas et qu'on lui ferait raconter la grande défaite d'Aliscans; que les chevaliers de la cour l'entoureraient avec des cris d'enthousiasme et de joie, et que, sur-le-champ, on équiperait une grande armée pour délivrer Orange et venger la mort de Vivien. Comme il se trompait, le comte Guillaume!

A peine eut-il dit ces mots : « Je suis Guillaume », que l'isolement se fit encore plus complétement autour de lui. On vit alors, ô ingratitude! on vit tous les chevaliers, tous les damoiseaux, ceux-là même qui devaient à Guillaume leur fortune et les armes dont ils étaient couverts, passer devant lui dédaigneusement, le regarder d'un œil curieux, le laisser seul. Quelques-uns se moquèrent de lui : c'étaient sans doute ceux qu'il avait le plus comblés de ses bienfaits. Pas une main ne se tendit vers lui; pas une bonne parole ne lui fut dite. On le traita comme un excommunié [1].

Il était là, au pied de son olivier, et devant lui passait toute une procession de curieux; on se le montrait au doigt : « Voilà », disait-on, « à quel état est réduit le « vainqueur de Corsolt, le libérateur de Rome, le pro-« tecteur de l'Empire ». Et l'on riait en haussant les épaules. Guillaume, pour répondre à tant de railleries, se contentait de leur apprendre la grande nouvelle : « Nous avons été vaincus à Aliscans, et Vivien est « mort ». Mais qu'importaient à ces hommes heureux la défaite de la chrétienté et la mort d'un martyr? Ils passaient leur chemin, et allaient à leurs affaires. Guillaume suivait du regard ces insouciants et ces ingrats : « Ah!

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2389-2417. « Ensi va d'omme ki chiet en povertés : — Jà n'ert cheris, servis ne honorés ».

« si je leur apportais de l'argent » ! Alors, plein de tristesse, il sentit les larmes lui monter aux yeux ; il s'assit à terre, pensa à Guibourc et pleura abondamment [1].

Puis, aux pleurs succéda la colère, et cette colère devait être épouvantable. Guillaume déjà parlait de *rogner* la tête de l'Empereur [2] ; il était surtout emporté contre l'Impératrice, sa sœur. Or, c'était le lendemain qu'avait lieu la fête du Couronnement...

Tout est prêt pour cette solennité : c'est cour plénière. Les dames sont en vêtements d'or, en draps de soie ; les chevaliers sont couverts de *vair* et de *gris*. Le vieil Aimeri de Narbonne est là, avec Hernaut, Guibert, Bernart et Beuve ; on l'assied près de l'Empereur, et Hermengart est placée près de sa fille Blanchefleur. Celle-ci éclaire toute la cour de sa beauté et rit à tout le monde, excepté à son frère. La salle est jonchée de roses et de lis qui exhalent une suave odeur ; l'encens brûle dans les *encensiers ;* les jongleurs ont tiré leurs vielles de leurs fourreaux et s'essayent à chanter. On chuchote, on rit, on est à la joie. Seul, dans un coin, un homme en manteau, qui s'est assis sur un banc, ne dit rien et demeure sombre ; il cache une épée nue sous son vêtement, et, plein de rage, attend le moment de se jeter sur l'Empereur [3].

La vue d'Aimeri, son père, et de sa mère Hermengart [4], ne détourne qu'un instant le comte Guillaume de sa colère qu'il va faire éclater ; et cependant il ne les avait point vus de six ans ! Il se lève enfin, et, d'une voix tonnante : « Que Dieu garde », dit-il, « celle de

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2418-2463. « Anqui saura Guillames au vis fier — Com povres hom puet au riche plaidier ». — 2. *Ibid.*, vers 2464-2495. Il faut ajouter ici que le Roi s'était amusé, du haut de sa fenêtre, à *gaber* le vieux Comte : « En vérité », lui avait-il dit, « vous êtes bien misérablement vêtu pour vous présenter à la Cour. Mais « nous voulons bien cependant vous recevoir à notre table, etc., etc. ». — 3. *Ibid.*, vers 2496-2624. — 4. *Ibid.*, vers 2625-2634.

« qui je naquis, et mon père, et mes frères, mais qu'il « confonde ce méchant roi et ma sœur ». A ces mots, un silence mortel se fait dans cette salle, si bruyante tout à l'heure, et tout-à-coup si lugubre [1]. Ce rapide exorde a produit un puissant effet : « Je viens d'arri- « ver », continue l'oncle de Vivien, « et personne, per- « sonne ne s'est présenté pour tenir mon destrier. On « m'a laissé seul. C'est fort bien ; mais, par tous les « saints, si mon père Aimeri n'était pas là, je couperais « la tête de ce roi » ! Les Français s'attendent alors à quelque spectacle palpitant, et, en véritables Français, commencent à perdre de leur terreur première, et à s'intéresser au drame : « Vous verrez », disent-ils, « que « ce Guillaume va faire quelque diablerie ». Et ils attendent, en connaisseurs, la péripétie qui s'approche. Blanchefleur et Louis, blêmes de peur, tremblent sur leurs fauteuils d'or [2].

C'est alors qu'après avoir serré dans ses bras son vieux père, sa mère et ses frères, Guillaume se met à raconter, devant la cour, toute la défaite d'Aliscans, et l'invasion des Sarrasins, et la résistance des Français, et la mort de Vivien, et l'héroïsme de Guibourc, et la détresse d'Orange. A ce récit, tous les yeux se remplissent de larmes. On entend des sanglots : c'est Bernart qui pleure son fils Bertrand ; c'est Beuve qui vient d'apprendre la captivité de Gui et de Gérart, ses fils. Le vieil Aimeri lui-même garde le silence, et ce don Diègue songe sans doute au déshonneur de sa race. Seule, une femme conserve, au milieu de cet universel désespoir, un front tranquille et fier : c'est Hermengart. « Vous « êtes des lâches », s'écrie-t-elle. « Allons », dit-elle à

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2652-2653. « Ot le li rois, il sans li est fuis, — Et la Roine vousist estre à Paris ». — 2. *Ibid.*, vers 2535-2667.

son mari, « ne faiblis point de la sorte! Je te donnerai « tous mes biens; moi-même je m'armerai; je mettrai « l'écu à mon cou et l'épée à mon poing. Mes cheveux « sont blancs, c'est vrai, mais j'ai le cœur tout jeune et « rempli d'espérance »! En entendant ce fier langage, Aimeri sourit à travers ses larmes [1]..... C'est ainsi que, dans cette belle épopée, les femmes sont plus héroïques et plus viriles que les hommes. Mais qu'est-il besoin, d'ailleurs, de relever toutes les beautés de cette incomparable scène.

Guillaume, cependant, est resté debout au milieu de cette cour que tant d'événements inattendus remuent et consternent. Il est là, avec ses habits en haillons, sa tête échevelée, l'écume aux lèvres, la rage au cœur, tenant ses yeux implacablement fixés sur Louis, sur sa sœur, et les tuant par avance avec le terrible éclair de ce regard : « Tu ne te souviens guère du jour, sire Louis, « où je te mis la couronne sur la tête [2] ». Blanchefleur commet alors l'imprudence de vouloir disculper l'Empereur et se disculper elle-même; et c'est ce qui porte la colère de Guillaume à sa dernière extrémité. « Tais-toi, « tais-toi », lui dit-il avec la brutalité d'un soldat; « tu « n'es qu'une misérable, et Thibaut d'Arabe le sait « bien, lui dont tu as été la concubine [3]. Tais-toi »!

« Ah »! s'écrie Guillaume le vaincu, Guillaume le méprisé, « vous êtes là tranquillement occupés à man- « ger les fines poivrades, à boire les bons vins dans des « coupes d'or, à vous chauffer près du feu, et toi, à te

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2658-2735. — 2. *Ibid.*, vers 2736-2766. — 3. *Ibid.*, vers 2773 : « *Tiebaus d'Arrabe vos a asoi-* « *gnantée — Et maintes fois com putain defolée* », dit Guillaume à sa sœur. C'est là sans doute une calomnie que son implacable colère suggère à l'esprit de Guillaume. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans toute notre épopée, nous n'avons jamais trouvé la moindre trace de ces relations coupables entre Blanchefleur et Thibaut. On se demande même à quel moment de notre légende on pourrait les placer.

« faire tourner et retourner luxurieusement dans les « bras de Louis. Vous vivez gorgés de vin, de bonne « chère et de luxure, et vous ne pensez pas une fois, « une seule fois, aux souffrances de ceux qui sont en « guerre pour votre service. Non, au milieu de vos joies « mauvaises, vous ne pensez jamais à nos douleurs » ! Ces dernières paroles transportent Guillaume d'une fureur que rien ne saurait plus contenir. Comme un fou furieux, il se jette sur sa sœur ; il lui arrache la couronne de la tête, il la saisit par ses longues tresses, il la renverse, il la foule aux pieds, il prend enfin son épée et s'apprête à lui trancher la tête ; mais Hermengart arrache sa fille à son fils qu'elle préserve ainsi d'un crime énorme. Blanchefleur, affolée, échevelée, s'enfuit en poussant des cris [1].

C'est alors que le poëte introduit dans sa Chanson une douce et charmante figure pour nous reposer enfin de tant d'horreurs. Blanchefleur a une fille du nom d'Aélis, et c'est à elle que revient la mission de réconcilier sa mère avec son oncle. Elle est plus blanche que neige ; elle est semblable à la rose du matin. Vêtue d'une pourpre *roée,* et l'or étincelant dans ses cheveux, jeune, belle, souriante, elle arrive dans la salle, au moment où Guillaume vient d'être désarmé par sa mère, au moment où ce furieux songe encore à tuer sa sœur et à égorger le Roi. Les Français sont muets; ils tremblent. Louis s'apprête à mourir et tremble plus que tous les autres. La mort va passer par là ; car un mauvais esprit est entré dans le corps de Guillaume [2]... En ce moment Aélis parut à la porte, et ce fut l'entrée d'un rayon de soleil.

Le vieil Aimeri saisit l'enfant entre ses bras, et la

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2767-2806. — 2. *Ibid.*, vers 2868 : « Mavaise esperite li est el cors entrée ».

baisa au front; ses oncles la baisèrent aussi. Hermengart, plus sage, la prit silencieusement par la main et la présenta sans mot dire à Guillaume. La belle s'agenouilla gracieusement aux pieds de ce possédé, lui embrassa la jambe et le pied, et, de sa voix la plus douce : « Pitié pour ma mère », lui dit-elle. « Faites-moi brû-« ler vive ou tranchez-moi la tête ; exilez-moi de France : « j'y consens, et m'en irai toute seule, pauvre, lasse, « mendiante ; mais accordez-moi la grâce de ma mère ». D'un ton plus suppliant, elle ajouta : « Ma mère a eu « tort, mais faites-moi mourir en sa place, et pardon-« nez-lui ». Alors le cœur de Guillaume s'attendrit un peu; il regarda cette belle enfant qui pleurait à ses genoux, et eut pitié d'elle : « Vous avez trop de cha-« grin, ma nièce ; relevez-vous ». — « Non, je ne veux « me relever qu'après avoir obtenu ce pardon ». Le pauvre Empereur intervient alors tout effaré : « Je fe-« rai », dit-il « toutes vos volontés ». Cette fois, Guillaume est touché ; il se baisse, il prend la jeune fille et l'embrasse en la relevant. Sa colère est finie; il remet son épée dans le fourreau. Un enfant avait triomphé de celui qui faisait trembler la France [1]...

Le lendemain, l'Empereur convoquait son ost, et deux cent mille hommes s'apprêtaient à partir pour délivrer Orange [2]. Ici s'achève la première partie de la Chanson. C'est un des plus admirables monuments de notre poésie nationale, et il n'est véritablement comparable qu'à *Roland*.

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 2807-3035. Blanchefleur vient elle-même se jeter aux pieds de son frère : « J'irai », lui dit-elle, « *toute* « *despollie* à l'abbaye de Saint-Vincent ». Le comte la relève, et ils s'embrassent. — 2. *Ibid.*, vers 3036-3145. Il y a ici, dans notre poëme, des longueurs insupportables. On nous y fait assister à une nouvelle altercation entre le Roi et Guillaume. L'Empereur consent enfin à donner une grande armée au comte d'Orange, mais à la condition qu'il ne sera pas forcé de quitter Laon et de la commander lui-même.

# CHAPITRE XXI.

## LE MEILLEUR ALLIÉ DE GUILLAUME.
## PREMIERS EXPLOITS DE RENOUART QUI VA DEVENIR LE PRINCIPAL HÉROS DE TOUTE LA GESTE.

(Aliscans.)

---

Analyse d'*Aliscans* (suite).

Dans les Épopées artificielles, telles que la *Henriade,* tout est uniformément héroïque et sublime. Il en est de ces poëmes assez monotones comme de nos tragédies classiques : le rire y est défendu. Les héros y sont perpétuellement occupés à de grandes choses qui ne les laissent pas vivre un seul instant de la vie des autres hommes, de cette vie partagée entre la joie et les larmes. Ces héros, qui parfois sont un peu guindés, marchent toujours à pas comptés et sonores ; ils ont notre apparence, mais il semble qu'ils ne sont pas comme nous des êtres vivants, en chair et en os. Ce sont des héros; ce ne sont pas toujours des hommes.

Il n'en est pas de même dans nos vieux poëmes nationaux. Leur forme, sans aucun doute, leur style et leur langue sont prodigieusement inférieurs à la forme, au style et à la langue des Épopées classiques ; mais leurs personnages sont souvent plus vrais. Ils ne sont pas condamnés à l'héroïsme à perpétuité ; ils vivent de notre vie, combattent, agissent, plaisantent, pleurent et rient comme nous autres. La gaieté et les pleurs se mêlent très-naturellement dans chaque heure de leur existence

qui ressemble à la nôtre. Nous les admirons quelquefois un peu moins, mais nous les comprenons davantage.

C'est ainsi que, dans la geste de Guillaume, nous voyons, entre le désastre et les représailles d'Aliscans, apparaître soudain un personnage héroï-comique qui divertissait étrangement nos pères et les induisait en un gros rire, après que Guillaume avait fait couler toutes les larmes de leurs yeux. Ce nouveau héros, c'est le géant Renouart. Comme Robastre il représente, dans notre cycle, « la force corporelle au service d'une bonne « cause », la force sans intelligence, brutale, niaise. A chaque mouvement un peu gauche de ce colosse, les auditeurs du moyen âge se pâmaient de joie, et, si nous ne faisons pas comme eux, c'est que nous avons le malheur d'être plus raffinés...

Le roi Desramé vivait à Cordres, au milieu de ses quinze fils : Renouart était le plus jeune [1]. C'était avant l'expédition d'Aliscans.

I. Un *garçon* des cuisines de l'Empereur. Premiers exploits et portrait de Renouart.

A Renouart on avait donné un précepteur, qui s'appelait, d'un nom charmant, Piccolet. Ce Piccolet n'était rien moins qu'un puissant magicien. Mais, parmi les enchanteurs de nos Romans, il en est qui, comme Auberon, croient au vrai Dieu et sont fort bons chrétiens. Le maître de Renouart, au contraire, était vraiment satanique [2], et le poëte nous le prouve en nous faisant assister à une de ses leçons : « Ne sois pas assez auda-« cieux », dit le précepteur à l'élève, « pour croire en « Dieu et en la Vierge. Si tu rencontres sur ta route « un honnête homme, ne manque pas à le battre. Fais « le mal toujours, fais le mal partout ». Par bonheur, le fils de Desramé est une honnête nature ; il se révolte

1. Le récit suivant, jusqu'au moment où Guillaume apparaît de nouveau, est emprunté à la dernière partie des *Enfances Vivien*, dans le ms. fr. 1448 de la Bibl. Nat., f[os] 201 v[o] et suivants. — 2. *Ibid.*, f[o] 201 v[o].

contre un tel enseignement : « Maudites soient vos le-« çons », dit-il à l'enchanteur qui se met alors à le frapper cruellement. L'enfant n'avait jusque-là pas eu conscience de sa force, et s'était laissé battre. Mais cette fois il se sent blessé, et sa fureur éclate. Il saisit son maître, le renverse, lui *plume* les cheveux et la barbe, et s'apprête à le tuer, lorsque tout à coup il se souvient de son père. Craignant le courroux de Desramé, il met Piccolet en liberté [1].

Le magicien, fou de rage, ne songe plus qu'à se venger : il a recours aux terribles secrets de son art et prépare dans un mortier je ne sais quel philtre infernal. Renouart a l'imprudence de le boire, et le voilà enchanté, ou, comme le dit le poëte, *enfantômé*. Il ne sait plus où il est, il ne peut plus se conduire, il est ivre. C'est alors que son précepteur l'emmène secrètement, et le vend à des marchands. Ceux-ci allaient en France : ils y conduisent l'enfant et, peu de temps après, le vendent au roi Louis [2].

La cour était alors à Laon ; l'Empereur arrivait d'Espagne où il venait de délivrer l'enfant Vivien que les païens assiégeaient dans Luiserne. On célébra le retour du fils de Charlemagne par un grand banquet. Or, le fils de Desramé, dont on ignorait la haute origine, avait été mis à la cuisine et placé sous les ordres du maître-queux. Mais cet enfant était déjà énorme, et rien ne pouvait satisfaire sa faim gigantesque. Alléché par les odeurs du festin, il vola ce jour-là un paon à la poivrade et le mangea en deux bouchées : ce fut son premier exploit.

Le maître-queux entra en grande rage, et frappa Renouart : celui-ci l'abattit d'un coup de poing, et lui

1. *Enfances Vivien*, ms. 1448, f° 202 r°. — 2. *Ibid.*, *ibid.*

creva la cervelle. Puis, tranquillement, il saisit trois cuisiniers et les jeta vivants dans les chaudières. Après quoi, la conscience satisfaite et le visage serein, il s'enferma dans la cuisine, en tira les verroux et, comme le paon à la poivrade l'avait mis en appétit, il mangea le dîner tout entier, le dîner du Roi! Oui, il n'en voulut rien laisser, et pétrit ensemble tous les restes, mêlant le sucre avec le poivre et trouvant ce mélange succulent. Il fallut que l'Empereur capitulât avec ce forcené : « Si « vous voulez à manger, sire, donnez-moi à boire. J'é- « touffe ». Louis dut en passer par la volonté de ce terrible enfant [1]. D'ailleurs, il le laissa dans ses cuisines, et ne comprit pas en quel homme de guerre on pouvait transformer ce redoutable *garçon*. C'est à Guillaume qu'il appartenait d'avoir un jour ce discernement et de faire du fils de Desramé le plus puissant ennemi de son père et de toute la race païenne. Ce Renouart, ce glouton, n'était rien moins que le futur vengeur de Vivien, le futur soutien de la Chrétienté tout entière!

Mais son courage dormit longtemps. Pendant toute la durée de la première expédition d'Aliscans, ce fils de Desramé, ce frère de Guibourc, resta caché parmi les *queux* du roi, s'abêtissant de plus en plus, raillé par ses vils compagnons, condamné aux plus rudes, aux plus dégradantes besognes. Quelques jours avant le départ de la grande armée pour Orange, Guillaume aperçut ce géant qui sortait des cuisines impériales. Renouart alors avait vingt ans, et ses moustaches commençaient à pousser; il était très-beau, et cette beauté éclatait sur un visage sans expression et que de longues persécutions avaient tout *assoté*. Le maître-queux s'était amusé (quel plaisir délicat!) à lui barbouiller de suie

1. *Enfances Vivien*, ms. 1448, f° 202 v°.

tout le visage, et lui avait fait raser tous les cheveux. Et les écuyers et les *garçons* de se moquer de lui [1]. Qui n'a vu semblable spectacle? qui n'a vu, dans nos rues de Paris, quelque grand jeune garçon, tout efflanqué et abêti, être suivi par une foule d'enfants qui l'insultent et l'accompagnent avec des cris? Parfois la victime manque de patience et se met gauchement à poursuivre un de ses petits persécuteurs : malheur à celui qui est atteint!

Tel est Renouart.

Le jour même où Guillaume le vit pour la première fois, il lui donna ce spectacle. Poursuivi, frappé, agacé par cent écuyers, et longtemps patient, il finit par se mettre en une formidable colère; il atteignit un de ses bourreaux, l'empoigna rudement, le fit tourner deux fois en l'air; puis, le jeta contre un pilier comme on jetterait une balle, lui arracha ainsi les deux yeux de la tête, et le tua. Ce fut l'affaire d'un instant. Guillaume était connaisseur en coups de poings et en coups de lance : il admira vivement ce début de Renouart : « Par saint Denis »! dit-il, « voilà un rude bachelier. « Sire Empereur, ne voudriez-vous pas me le donner »? — « Je le veux bien », répondit Louis. « N'oubliez pas « qu'il est païen et que, malgré ses demandes réitérées, « je n'ai pas encore jugé bon de lui donner le baptême. « Du reste, il n'a jamais voulu nommer son père, et il « m'a été vendu par des marchands qui ne m'ont rien « dit de son origine ». Renouart à partir de ce jour devint le serf, ou plutôt le compagnon de Guillaume [2].

Il allait, à cette école, devenir le premier héros de

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 3147-3190. — 2. *Ibid.*, vers 3191-3301. Cette histoire est racontée à peu près dans les mêmes termes en deux couplets différents qui ne présentent pas la même rime. (Voir, dans notre tome I, notre chapitre sur la versification des Chansons de geste, pp. 221 et ss.)

tout le monde chrétien ; et sa gloire allait éclipser celle de Guillaume lui-même.

II. Le *tinel* de Renouart.

« Emmenez-moi avec vous », tel fut le premier mot que dit Renouart à son nouveau maître. Et il ajouta, très-humblement prosterné aux pieds du fils d'Aimeri : « Je garderai vos harnais, et vous apprêterai votre « cuisine. C'est un métier où j'excelle. Puis, à l'occa- « sion, je pourrai donner de bons coups. Mais, de « grâce, laissez-moi partir à cette guerre ». Guillaume y consentit : « Quelle sera ton arme »? lui demanda-t-il. — « Je ne veux qu'un *tinel* ». — « Eh bien ! va le « chercher, et suis-nous ». Déjà Renouart était transfiguré ; déjà il avait sur le visage un reflet de sa gloire à venir.

Il descend alors dans le jardin du Roi, et y choisit un gros sapin à l'ombre duquel pouvaient s'asseoir cent chevaliers et qui valait bien cent marcs d'argent : « Charpentier, venez avec moi ; coupez et ébranchez « cet arbre ». Le charpentier fit sa besogne, et, quand le sapin fut ébranché, il se trouva qu'il avait quinze pieds de haut... C'est en vain d'ailleurs que le forestier de l'Empereur s'emporte contre Renouart qui a pris cet arbre sans y avoir aucun droit : le géant se jette sur le pauvre forestier et l'écrase contre un chêne. Le malheureux voit ses boyaux s'échapper de son ventre et traîner après lui [1]. « Comment te portes-tu mainte- « nant »? lui dit Renouart en riant, et il se met à chanter fort joyeusement. Ces plaisanteries sont lugubres. Vite, vite, il faut maintenant *ferrer* ce fameux tinel dont il sera tant parlé dans la suite de notre Chanson. Un *fèvre* s'en charge. On le ferre, on le lisse, on le polit, on en fait presque un objet d'art. Et alors, fier

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 3302-3417.

comme un roi, l'œil en feu, le front riant, Renouart alla se pavaner dans les rues de Laon avec son beau tinel. A sa vue, tous les passants s'enfuient, épouvantés : « C'est Renouart au tinel », disent-ils tout tremblants. Et comme le dit le poëte, le nom lui en est resté : *Ainc puis cis nons ne lui fut remués* [1].

Le lendemain, la grande armée se mit en route. Par malheur Renouart était ivre, et s'était endormi à la cuisine : on partit sans lui.

Le géant s'éveilla, et se mit tout aussitôt à courir, pour rejoindre Guillaume. Dans sa précipitation, il oublia son tinel, et revint sur ses pas pour chercher cette arme dont il ne pouvait plus se passer, qu'il aimait comme une chose vivante, qu'il couvrait de baisers. Mais en chemin il aperçut la belle abbaye de Saint-Vincent ; c'était tout justement la fête du patron, et les soixante moines s'apprêtaient à faire un bon repas. Le maître-queux pilait l'ail. Dieu ! quelle odeur ! Renouart aspire délicieusement ce parfum, et, bravement, entre dans la cuisine du couvent : « J'ai faim », dit-il en jetant un regard vorace sur les pâtés, sur le rôti, sur les poissons, sur les gâteaux. Le maître-queux paraît alors, et, d'une voix tout aimable, notre héros se propose à lui comme cuisinier : « J'ai un talent particulier « pour écorcher les anguilles, faire les *rousoles*, dresser « les écuelles, hacher la porée et donner de forts coups « à l'occasion ». L'autre s'étonne, et le veut battre ; Renouart alors, qui est coutumier du fait, le jette placidement dans le feu. Puis, il prend deux oies, les pile avec de l'ail, les arrange à son goût, les mange avec une étonnante rapidité, et, pour ne pas rester sur un goût aussi acre, dévore un petit millier de *rousoles*.

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 3418-3497.

« J'ai soif », dit-il, et, sans tarder, il entre dans le réfectoire des moines. Il apparaît, terrible, à la porte; et les moines, à la vue de cet homme immense, deviennent blêmes de peur. L'ami de Guillaume prend alors un *pot* de vin, et le vide d'un trait. Le *cellerier* du monastère veut s'opposer à ce vol : il est tué. Puis, rencontrant des pauvres à la porte du couvent, Renouart leur distribue les pains du monastère, et s'éloigne comblé de bénédictions.

Quelques instants après, il rentre en possession de son cher tinel que quatre écuyers lui avaient caché. Les malheureux payèrent fort cher cet amusement : ils eurent les membres brisés et poussèrent des cris de douleur. Quant à Renouart, il contemplait son arme favorite, la baisant mille fois et chantant à tue-tête, de joie [1]...

Le long de la route, le géant jouait avec son tinel, avec cet arbre que sept sergents et quatre chevaux ont tant de peine à traîner. Sa beauté s'est accrue ; il voudrait déjà être à Orange pour délivrer sa sœur Guibourc, il voudrait déjà être à Aliscans pour venger Vivien. Il aspire l'air joyeusement; il s'attend à être le héros de quelque lutte immense, et voudrait que cette heure fût déjà venue.

Comme il était descendu dans une eau courante pour laver son tinel sur lequel il ne voulait pas voir la moindre tache, il se débarrassa de sa cotte et se montra demi-nu aux yeux de toute l'armée qui n'avait pas encore appris à le connaître, et le couvrit de huées. Mais la petite Aélis, qui n'était déjà plus une enfant, resta alors les yeux fixés sur Renouart; elle le trouva beau et l'aima [2].

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 3498-3784. — 2. *Ibid.*, vers 3785-3881.

II PART. LIVR. II. CHAP. XXI.

III. Départ de l'armée française pour la seconde expédition d'Aliscans.

Alors, les trompettes sonnèrent et l'armée se mit en route. L'empereur Louis, sa femme Blanchefleur et leur fille Aélis firent leurs adieux à Guillaume qu'ils ne pouvaient accompagner plus loin. « Si je t'ai jamais « fait de la peine, pardonne-le-moi », dit Aélis en embrassant Renouart. Sa mère voulut en vain la détourner de cet amour. Aélis allait bientôt se marier avec Renouart, avec ce libérateur de la chrétienté ; elle allait être couronnée reine d'Espagne dans le palais de Cordres et porter au front la couronne d'or [1] !

Cependant la Grande Armée était en marche. A quelque temps de là, l'avant-garde aperçut une grande fumée dans l'air : c'était Orange que les païens venaient de brûler [2].

Mais la tour Gloriette était encore debout, Guibourc vivait et Guillaume approchait. Les païens pouvaient trembler, car le jour des représailles était enfin venu !

1. L'épisode d'Aélis est raconté deux fois sous la même forme en deux couplets de rimes différentes (vers 3882 et suiv.); voy. la note 2 de la page 520. — 2. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 3882-3967.

# CHAPITRE XXII.

## LES REPRÉSAILLES D'ALISCANS.

(Aliscans.)

---

Analyse d'*Aliscans* (suite et fin).

Pendant que Guillaume faisait à la cour de l'Empereur ce long voyage dont nous avons raconté les péripéties si dramatiques; pendant que, fidèle à son vœu, il couchait sur la dure, laissait sa barbe croître et détournait sa bouche de tous les baisers; pendant qu'il réunissait une armée de cent mille hommes et amenait au secours des chrétiens du midi ce redoutable Renouart dont nous avons esquissé le portrait et rapporté les premiers exploits, la pauvre Guibourc était restée dans Orange avec les cent dames qui en étaient la seule défense. Elles avaient le heaume en tête, le haubert au dos, l'épée au côté, et venaient de livrer aux païens une rude et glorieuse bataille à coups de pierre. Épouvantés, les assaillants s'étaient enfuis dans l'Archant et avaient mis le feu à la ville. Quant à la tour Gloriette, elle était imprenable.

I. Arrivée de l'armée française à Orange; Guibourc arme Renouart.

C'est en ce moment que Guibourc entendit un bruit sourd, et aperçut un nuage de poussière à l'horizon. Elle monta au sommet de son donjon et put bientôt contempler un grand spectacle...

Une armée immense s'approchait. Les heaumes étincelaient au soleil, les gonfanons de soie flottaient au

vent, les chevaux hennissaient, les trompettes sonnaient : « Ce sont les Sarrasins », se dit Guibourc. Et, sentant cette fois ses forces épuisées, la courageuse femme pleura : « Guillaume, Guillaume », répétait-elle, « vous m'avez oubliée. Je suis perdue, je suis morte [1] ». Et elle pleurait encore. Soudain elle entendit une voix qu'elle connaissait bien, et cette voix lui disait : « Je « suis Guillaume que vous avez tant désiré, et l'armée « que vous voyez est celle de France. Ouvrez la porte « de la tour ». Guibourc leva les yeux et aperçut un grand chevalier qui se tenait sur le seuil : « Otez votre « heaume », lui dit-elle. Il l'ôta, et elle reconnut Guillaume. Alors, tout éperdue de joie et presque folle [2], elle descendit les degrés en courant, baissa le pont, et tomba dans les bras de son mari. Ils s'embrassèrent dix fois et pleurèrent longtemps.

Comme elle était encore dans la première ivresse de ce bonheur inespéré, Guibourc aperçut une sorte de géant armé d'une perche colossale qui venait d'entrer à la cuisine : « D'où vient cet homme »? dit-elle. — « De France, dame ». — « Qui vous l'a donné »? — « Le Roi ». — « Est-il chrétien »? — « Pas encore ». — « Quel est son nom »? — « Renouart ». Guibourc fut d'avis que le nouvel ami de Guillaume avait bonne mine, et qu'il devait appartenir à une « fière geste [3] » ; mais elle était encore bien loin de se douter qu'il fût son frère. Si elle l'avait su, quelle joie pour elle !

Pendant ce premier entretien de Guillaume et de

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 3968-4039. — 2. *Ibid.*, vers 4040-4074. Guibourc reconnaît son mari « *à la boce... — Ke li ot fait* ISORÉS DE MONBRANT — *Très devant Rome en la bataille grant* » (4073-4074). L'auteur d'*Aliscans* ne connaissait pas sans doute la version du *Couronnement Looys* qui nous est restée; il suivait d'autres traditions. Dans le texte du *Couronnement*, c'est Corsolt, et non pas *Isoré*, qui blesse Guillaume au visage. — 3. *Ibid.*, vers 4075-4124.

Guibourc, l'armée du comte d'Orange s'était répandue dans la ville et aux environs; elle y avait établi son campement. De la tour où ils étaient enfin réunis, la bonne comtesse et son mari entendaient à tout instant de nouveaux bruits joyeux. C'étaient autant de nouveaux corps d'armée chrétiens qui, bannières au vent et au son des *grailles*, arrivaient au secours du vaincu d'Aliscans. Qui arrive, là, le premier? C'est Hernaut de Gironde avec quatre mille chevaliers [1] : « Les païens « sont perdus », s'écrie Guillaume; « Bertrand sera « bientôt délivré ». — « Et Vivien vengé », ajoute Guibourc qui ne peut perdre le souvenir de son neveu.

Voici une autre troupe : c'est Beuve de Commarcis avec six mille *fervestis* [2]. Et ce vieillard aux cheveux blancs, qui marche à la tête de quatre mille hommes et se tient si fièrement sur son cheval? C'est le vieil Aimeri avec ses Narbonnais [3]. Dans cette poussière qui s'élève là-bas, est la petite armée de Bernart de Brebant. Il n'a que trois mille chevaliers sous son gonfanon, mais il a la rage au cœur, la rage d'un père qui veut revoir son enfant : « Nous délivrerons mon fils Bertrand », s'écrie-t-il, « et malheur aux Sarrasins [4] »! Derrière lui, à peu de distance, on voit entrer dans la tour Gloriette un roi suivi de cinq mille chevaliers : c'est Guibert, le roi d'Andrenas [5]. Mais le visage de Guillaume s'est éclairé soudain d'une joie encore plus vive. Qu'a-t-il vu, et quel est cet autre baron qui vient de paraître sous les murs brûlés d'Orange? A sa vue, tous les Français s'inclinent, et se disent : « Voici l'homme « que les païens redoutent le plus »! Le mari de Guibourc fait à ce nouveau venu un accueil encore plus

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4125-4148. — 2. *Ibid.*, vers 4149-4155. — 3. *Ibid.*, vers 4156-4176. — 4. *Ibid.*, vers 4177-4209. — 5. *Ibid.*, vers 4210-4331.

fraternel qu'à tous les autres, et court à sa rencontre les bras tendus. C'est Aïmer le Chétif, celui qui a conquis sur les Sarrasins la terre de saint Marc, Venise; après Guillaume, c'est le plus courageux et le plus fier de tous les enfants d'Aimeri [1].

Enfin, toute l'armée chrétienne est rassemblée, et la grande guerre peut commencer [2].

L'attention de tous les Français ne tarda pas à se fixer sur Renouart, sur cet être bizarre qui ne quittait jamais les cuisines et ne voulait point se séparer de son énorme bâton. Toujours en lutte avec les cuisiniers, il n'avait qu'une seule façon d'en finir avec eux, mais elle était terrible : il les jetait dans le feu et les regardait brûler sans étonnement et sans émoi. Ensuite (et c'est un trait de son caractère qu'il est bon de signaler) il se redressait fièrement, et, sans vouloir encore révéler son origine à qui que ce fût, se disait tout bas à lui-même : « Tu es le fils d'un roi, tu es le frère de « quinze rois, et ne dois pas permettre qu'on t'insulte » ! Tant de force, tant de fierté, concilient déjà à Renouart l'amitié de Guibourc. Elle va le chercher à la cuisine, l'arrache aux méchants compagnons qui le raillent, s'assied près de lui et lui parle très-doucement : « Venez dans ma chambre de pierre », lui dit-elle, « et je « vous vêtirai d'une belle pelisse d'hermine ». Elle l'emmène, et, avec je ne sais quel vague pressentiment dans l'âme : « N'avez-vous pas une sœur »? lui demande-t-elle. — « Si vraiment », répond Renouart.

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4232-4264. — 2. Wolfram, dans le chant cinquième de son *Willehalm*, avait intercalé, avant l'arrivée des fils d'Aimeri, un long épisode qui ne se trouve pas dans notre *Aliscans*. Pendant une trêve, Gyburg et Terramer se livrent, dans le poëme allemand, à une longue dispute théologique; Terramer est furieux contre Gyburg que son fils Ehmereitz est seul à défendre; Tibalt veut tuer Ehmereitz, et Willehalm arrive au moment où la détresse des assiégés est à son comble.

« Il n'est pas de femme qui soit plus sage ; il n'est pas « de fée ni de sirène qui soit plus belle ». Le géant se tait alors, il baisse la tête, et Guibourc reste silencieuse aussi. *Li cuers li dist — Ke c'est ses freres, mais nel vaut demander*. Toute cette scène est charmante [1].

L'heure du départ approche ; car il ne convient pas que les chrétiens s'endorment dans Orange. Les païens se sont retranchés dans la plaine d'Aliscans : c'est donc à Aliscans qu'il faut les attaquer et les vaincre. Guibourc, qui a cherché de nouveau à savoir le secret de la naissance de Renouart, et n'a pu obtenir de lui que cette réponse : « Vous le saurez à mon retour », Guibourc ne songe plus qu'à revêtir des plus riches et des plus fortes armes le champion de la Chrétienté. Elle tire d'un écrin un haubert aux doubles mailles, aux *quartiers* d'or et d'argent, qui appartint jadis à l'émir Tornefier ; puis une épée qui fut autrefois celle de Corsuble ; elle les offre à Renouart qui les repousse énergiquement : « Je n'ai besoin que de mon *tinel* », dit-il, « et vous verrez comment je saurai massacrer « les païens. Chacun de mes coups abattra le cheval « et le cavalier ». Guibourc, que ce courage ravit, lui saute au cou et l'embrasse. Mais les femmes ne renoncent pas aisément à leurs idées, et la fille de Desramé, pleurant à la seule pensée des dangers que va courir Renouart, le décide enfin à revêtir le haubert et le heaume : « Prenez l'épée aussi », lui dit-elle. « Si « votre tinel venait à se briser, elle ne vous serait pas « inutile ». Il la laisse faire ; puis se regarde, et se trouve fort beau sous cet appareil militaire qu'il porte pour la première fois. Telle est cependant la force de

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4265-4476. L'auteur du *Willehalm* insiste ici sur la ressemblance merveilleuse de Rennewart et de Gyburg (chant VI).

l'habitude qu'il rentre dans la cuisine et se met à tourner la broche, le heaume en tête et l'épée au côté. A sa vue, les cuisiniers s'enfuient, et Renouart, aussi gourmand que brave, profite de leur terreur pour faire un de ses meilleurs repas. Tous les barons alors lui tendent leurs hanaps, et l'invitent à boire. Ils essayent, d'ailleurs, de soulever le formidable tinel, mais en vain; Guillaume lui-même y échoue. Le géant, au contraire, le manie avec une légèreté prodigieuse; il le fait tourner plusieurs fois autour de sa tête, le jette en l'air et le rattrape avec l'une ou l'autre de ses mains; il jongle avec cet énorme bâton, avec cet arbre : *si le manoie com aloe esprevier*. Cependant on s'attroupe autour de lui, on l'admire, on l'applaudit; mais lui, sans s'occuper davantage de ces jeux inutiles : « Aux armes »! s'écrie-t-il, « et partons à Aliscans [1] »!

Tout Renouart est dans la scène que nous venons de raconter : c'est une sorte d'Hercule ignorant et grossier, qui est né roi et s'enorgueillit, mais en secret, de sa naissance. C'est un païen qui n'a souci que de tuer les païens et qu'un instinct irrésistible pousse vers l'Église. Sa foi, du reste, sera toujours matérielle et brutale, et il ne comprendra jamais qu'on puisse servir la Vérité autrement qu'à coups de tinel. Singulière idée, après tout, qu'ont eue nos épiques d'aller chercher ce héros dans les rangs des Sarrasins et d'égaler sa gloire à celle de Charlemagne ou de Guillaume! C'est le triomphe de la force musculaire, et de cette force toute seule, car Renouart n'a rien de sympathique : il est glouton, cruel, dénaturé. Tout à l'heure il prendra plaisir à lutter avec son père et à massacrer ses frères l'un après l'autre. Son amour pour Guillaume,

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4477-4663.

cet amour même qui peut passer pour l'une de ses vertus, n'est guère que l'attachement d'un chien pour son maître. Il ne faudrait lui demander ni de la délicatesse, ni de l'esprit. D'un bout du poëme à l'autre, il est sans cesse occupé à faire des repas brutalement homériques et à avaler des pots de vin d'un seul trait; puis, à jeter les cuisiniers dans le feu; puis, à perdre et à retrouver son tinel; puis, à écraser des Sarrasins avec cette arme primitive. Ces péripéties se renouvellent perpétuellement, et elles sont plusieurs fois racontées par notre poëte à peu près dans les mêmes termes. Pour tout dire, rien n'égale peut-être la beauté de la première partie d'*Aliscans;* rien n'est plus long, plus ennuyeux parfois que la fin de cette Chanson où Renouart tient trop de place.

Cependant les Français, au cri poussé par l'ami de Guillaume, se mirent en route vers Aliscans; et Guibourc, à l'une des fenêtres de Gloriette, vit bientôt disparaître à l'horizon l'arrière-garde de cette grande armée qui allait venger la mort de Vivien [1].

II. Préparatifs de la seconde bataille d'Aliscans. Les couards. *Echelles* païennes et bataillons chrétiens.

Les Païens occupaient un espace de cinq lieues, et attendaient de pied ferme les Chrétiens. A la vue de ces innombrables ennemis, il y eut un certain frémissement dans les rangs des Français, et ce frémissement ressemblait à de la peur. Guillaume le sentit : « Nous « voici », dit-il, « au moment de la grande bataille, et

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4664 et suiv. Toujours plus théologique, plus froid et plus long que le poëte français, Wolfram d'Eschenbach place ici une harangue de Gyburg, qui, ayant été infidèle elle-même et voyant Renouart encore mécréant, se met à défendre les païens avec la subtilité d'un casuiste : « Le premier homme que Dieu a créé « n'était-il pas un païen? Élie, Henoch, Noé, étaient des païens; Job également; et Dieu cependant ne les a pas rejetés. Il en est de même des « trois rois mages, Melchior, Balthazar et Gaspard; c'étaient des païens, et « ils ne sont point condamnés. Tous les païens ne sont pas réservés aux « peines de l'Enfer, etc., etc. ». Combien notre Chanson de geste est plus naturelle et plus vive!

« jamais peut-être il n'y en aura eu de plus terrible. « S'il en est parmi vous qui ont peur, je leur permets « de se retirer et leur donne volontiers congé ». De telles allocutions, d'ordinaire, sont suivies d'une généreuse protestation et n'ont d'autre effet que de raffermir tous les cœurs; mais les lâches, ce jour-là, eurent le courage de leur lâcheté : dix mille Français eurent l'incompréhensible audace de sortir des rangs et de s'en aller tranquillement loin de ce champ de bataille où ils laissaient leurs frères en danger [1]. Jamais désertion plus infâme n'a été racontée par les auteurs de nos Chansons de geste, et nos épiques ont l'habitude de ne mettre une telle couardise que sur le compte des Lombards.

Par malheur pour les couards, lorsqu'ils arrivèrent à certain défilé de la montagne, au moment de passer un pont, ils rencontrèrent devant eux un homme énorme qui brandissait un arbre dans sa main, et qui, d'une voix terrible, cria en leur barrant le chemin : « Où allez-vous »?

Cette apparition leur glaça le sang dans les veines ; ils crurent que c'était le Diable, et arrêtèrent soudain le galop de leurs chevaux : « Nous retournons en « France », dirent-ils. « Oui, nous avons hâte de re- « venir dans notre pays, où nous nous ferons baigner « et ventouser, où nous boirons de bons vins et man- « gerons de bonne chère. Voulez-vous venir avec nous? « Si ce tinel vous embarrasse, on vous le portera [2] ». — « Taisez-vous et parlons d'autre chose », leur répondit Renouart. « Sachez que j'ai été constitué par Guil- « laume garde du camp, et je ne souffrirai point que « vous vous échappiez comme des lièvres. Malheur à

1. *Aliscans*, édit. Guessard et de Montaiglon, vers 4781-4802 : « Mal soit de l'eure ke itel gent fu née ». — 2. *Ibid.*, vers 4803-4826.

« vous » ! Alors il se jette sur eux ; du premier coup de son tinel il en tue cinq ; du second coup, il en abat six autres ; en quelques minutes il en a massacré plus de cinquante : ce qui donne à réfléchir aux couards : « Nous voulons bien maintenant aller à Alis- « cans », disent-ils d'un ton suppliant. Renouart alors leur fait rebrousser chemin, se met à la tête de leur colonne, et, tout joyeux, ramène au camp ces dix mille fuyards. Ce furent eux qui, ce jour-là, se battirent le mieux. Ils surent conquérir plus de gloire qu'il n'en fallait pour effacer tant de déshonneur [1].

La bataille allait commencer, et les deux armées finissaient leurs derniers préparatifs au milieu d'un bruit terrible [2]. Tout prenait un air solennel.....

Les Français se partagèrent en sept *échelles* ou corps d'armée. Renouart commanda la première, qui se composait des dix mille *couards ;* elle eut les honneurs de la journée. Guillaume était à la tête de la seconde colonne, avec son vieux père Aimeri : ils avaient dix mille chevaliers sous leurs ordres. Beuve de Commarcis conduisait la troisième *échelle* et marchait devant sept mille barons. Le quatrième corps d'armée était le moins nombreux : on y voyait Aïmer le Chétif et quatre cents hommes ; mais c'étaient des chevaliers éprouvés, qui avaient fait leurs preuves contre les païens et conquis jadis la ville de saint Marc. Dix mille *fervestis* suivaient Bernard de Brebant, qui ne cessait de penser à la captivité de son fils Bertrand ; c'était la cinquième *échelle*. Hernaut de Gironde était le chef des dix mille hommes de la sixième colonne ; et, enfin, le roi d'Andrenas, Guibert, menait à l'ennemi

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4827-4888. — 2. *Ibid.*, vers 4889-4902. « Les Beduins font grant noise », dit l'auteur de notre Chanson.

II PART. LIVR. II. CHAP. XX.I.

douze mille chevaliers, troupe vraiment royale. Le chef de toute l'armée était Guillaume, qui, seul, devant le premier rang, s'avançait, superbe, monté sur Folatise. Toute cette belle armée s'ébranla en même temps et marcha, comme un seul homme, contre la gent maudite [1]. Le temps était beau ; le soleil venait de se lever.

Les Païens, de leur côté, avaient divisé leur armée en dix colonnes immenses. Le géant Haucebier était le chef de la première, où l'on entendait hurler vingt mille Arabes. Extor de Salorie conduisait la seconde, et Sinagon la troisième. Maudus de Rames, Baudus d'Aumarie, Borel et ses quatorze fils étaient à la tête des autres corps d'armée, composés chacun de vingt mille hommes. L'émir Desramé avait directement sous ses ordres cent mille Turcs et trente mille nègres, que lui avait amenés le roi Margos de Valfondée. Il commandait en outre à toute l'armée païenne [2]. A sa voix, elle se mit en mouvement, et l'on entendit le piétinement colossal de deux cent mille chevaux ; puis, un silence se fit, suivi de cris épouvantables.

Les deux armées venaient de se rencontrer. Choc terrible !

La bataille, aussitôt, devint une mêlée. Les deux peuples sentaient trop bien que cette lutte était décisive, et que, le soir de ce grand jour, ce serait Mahomet qui dominerait sur la terre, ou Jésus-Christ.

III. Commencements de la grande bataille. Délivrance des sept *enfants* captifs.

Le premier moment d'une bataille est toujours affreux. La rage des deux partis est encore toute fraîche ; les forces sont entières ; on veut se dévorer les uns les autres. On se dit : « Je mangerai de ta chair » ;

1. *Alicans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 4903-4955. — 2. *Ibid.*, vers 4956-5110. Le poëte a oublié de nous nommer les chefs des quatrième et cinquième corps de l'armée païenne.

on se précipite, on tue, on meurt. Dès le commencement du *poignéis,* les Français et les Sarrasins se prouvèrent leur haine mutuelle par les grands coups qu'ils se portèrent. Baudus, fils d'Aquin, traversa la bataille, monté sur son cheval Ampatin, et tua Guyon d'Auvergne et Milon de Romorantin. Aïmer accourt sur son destrier Florentin à l'aide des chrétiens qui plient, et se jette contre Baudus, mais tout à coup se voit entouré de dix mille païens. Coutumier de telles solitudes au milieu des combats, il fait aux mécréants la plus magnifique résistance. Il bondit, il se retourne à droite, à gauche, de tous côtés; il taille les bras, les têtes, les *corailles;* il est splendide à voir. Toutefois il s'affaiblit, et crie « Narbonne »! pour appeler son père à son secours. Aimeri n'était pas loin, par bonheur : il arrive. Guillaume, Bernart, Guibert, Hernaut et Beuve s'empressent à leur tour et délivrent leur frère. La bataille devient universelle, et, sur tous les points, plus horrible encore. Le sang coule à torrents et les chrétiens font des prodiges de courage; mais, hélas! ils sont un contre vingt-six. Qu'importe! ils massacrent, et massacrent encore, *com fait li leus familleus es brebis* [1].

On entend çà et là les barons d'Aimeri qui jettent leur cri de guerre : « Narbonne »! Ceux de Guillaume crient : « Orange »! Et les autres fils d'Aimeri se distinguent dans la bataille par d'autres mots de ralliement : « Gironde! Brebant! Andrenas! Barbastre »! La mêlée devient effroyable. Cependant la première colonne française n'est pas encore entrée en ligne, et Renouart n'a pas paru; mais il ne saurait tarder davantage, et, se tournant vers les couards dont il a

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5111-5227.

voulu être le chef : « Le premier d'entre vous qui « tourne le dos, je l'écrase avec mon tinel ». Cette harangue est courte, mais elle est bonne. Ses chevaliers tiennent d'ailleurs à faire oublier leur faute, et à la laver dans leur sang ou dans le sang des païens. Ils opèrent dans le combat une diversion puissante, et les mécréants se prennent à fuir. Rien ne fut comparable à cette première apparition de Renouart sur le champ de bataille : il abattait les païens comme la faux tranche l'herbe des prés [1]. Vivien sera bien vengé !

Le géant poursuivit les Arabes jusqu'à la mer, jusqu'à leurs vaisseaux dont il brisa les mâts et qu'il mit en pièces. Il fit un formidable bond de vingt-cinq pieds et tomba soudain dans un de leurs chalands. Or, c'est là précisément qu'étaient enfermés les sept cousins, captifs des Sarrasins; c'est là que cinquante geôliers gardaient Bertrand, Guielin, Guichart, Gaudin, Hunaut, Gautier de Termes, Gui et Girart de Commarcis. Tuer ces cinquante Esclavons fut pour Rainoart l'affaire d'un instant; il les *confessa* avec son tinel. Mais il ne connaissait ni Bertrand, ni les autres prisonniers, et s'apprêtait à les massacrer également comme d'autres mécréants. Or, le malheureux Bertrand avait les yeux bandés et les poings liés : « Serais-je assez lâche », se dit Renouart, « pour frapper ainsi des pri- « sonniers, des hommes désarmés » ? Il recula devant une telle lâcheté, et épargna les sept enfants. Quelques instants après, il apprenait leurs noms, et qu'ils étaient les neveux de Guillaume : « Eh bien ! vous allez être « délivrés *por l'amour de Guillaume* ». Vite, il leur débanda les yeux, délivra leur cou des carcans qui l'étreignaient, délia leurs mains. A peine Bertrand fut-il

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5228-5309.

libre, qu'il jeta un cri de joie, revêtit un haubert et un *vert elme luisant,* prit une épée, et fit mine de se précipiter contre les Sarrasins : « On voit bien », dit Renouart, « que vous êtes de bonne race » ! — « C'est « vrai », lui répondit Bertrand, « mais je n'ai point de « cheval ». Et à mesure que les enfants étaient mis en liberté, le premier mot de chacun d'eux était le même : « Ah ! si j'avais un destrier » ! Et, en effet, ces chevaliers du moyen âge ne pouvaient rien sans cheval [1].

Renouart se charge volontiers de donner aux enfants ce qui leur manque. Les Païens ne sont-ils pas là, et le tinel du géant n'en aura-t-il pas rapidement écrasé quelques-uns dont les destriers seront donnés aux neveux de Guillaume? Sans plus tarder, il se lance dans la mêlée; mais il avait, hélas! plus de bonne volonté que d'esprit. Il donne aux Sarrasins de si rudes coups de son levier qu'il écrase et aplatit le cheval en même temps que le cavalier : ce qui, certes, est fort beau, mais ne fait nullement l'affaire de Bertrand et de ses cousins. Vingt fois le frère de Guibourc essaye de retenir le poids de son tinel, vingt fois il y échoue. Le tinel descend toujours jusqu'à terre, en faisant le même mélange sanglant du Sarrasin et de son destrier [2]... Et je m'imagine ici voir et entendre les auditoires du treizième siècle, au moment où le jongleur leur chantait cet épisode de notre Roman. A chaque vers où le poète leur montrait Renouart tuant malgré lui le cheval qu'il destinait à Bertrand, ce devait être un éclat de rire inextinguible. Il faut même avouer que notre auteur a un peu trop abusé de cet effet trop facile, et que ses répétitions sont vraiment fatigantes. Le succès l'a gâté.

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5310-5395. — 2. *Ibid.,* vers 5396-5447.

Bertrand donne alors un bon conseil au géant, qui ne peut calculer le poids de son tinel : « Frappez en « *boutant* », lui dit-il. — « Allons, c'est bien », dit Renouart, « vous verrez qu'il me faudra maintenant « recevoir des leçons et me remettre à l'école ». Et, bravement, il recommence à faire tomber, comme auparavant, son levier sur la tête des païens. Autant de païens tués... autant de chevaux écrasés et les sept enfants restent toujours à pied. « Boutez, boutez », ne cesse de crier Bertrand à ce vainqueur trop puissant et qui ne peut contenir sa force. Enfin, Renouart se décide à suivre cet avis; et bientôt les sept cousins, montés sur de beaux destriers, font, à la suite de leur libérateur, leur entrée dans la bataille [1]. On s'aperçut bientôt de leur présence.

La mêlée est dans toute son horreur; à cinq lieues, on en entend le bruit. La mer tremble et les vaisseaux bondissent. Trente mille trompettes païennes résonnent à la fois, avec mille tambours. Le sol est déjà tout rouge. Renouart fait le vide autour de lui, et les païens fuient devant lui comme l'alouette devant le faucon. *Si les ochist et abat à foison, — Com carpentiers fait petit boskillon* [2]. Les sept cousins, et surtout Bertrand, ne sont pas indignes de celui qui vient de les sauver; sept rois païens tombent sous leurs coups. Cependant, tout en combattant, ils cherchent des yeux quelqu'un dans la bataille : c'est leur oncle, c'est Guillaume qu'ils n'ont pas vu depuis quatre mois. O bonheur! ô joie! ils se trouvent soudain en face de celui qu'ils désiraient. Ils voudraient l'embrasser, mais ne le peuvent. Le combat, en effet, prend pour les chrétiens je ne sais quelle mauvaise

1. *Aliscans*, éd. Guessart et de Montaiglon, vers 5448-5577. — 2. *Ibid.*, vers 5578-5637.

physionomie; il semble qu'à tout instant le sauve-qui-peut va commencer, et que la seconde bataille d'Aliscans sera aussi fatale que la première à la chrétienté et à la France. « Si Dieu n'y veille », dit Guillaume lui-même, « nous ne pourrons résister plus longtemps [1] ». L'espérance abandonne les cœurs les plus courageux : tout empire, tout devient lugubre.

Mais on compte sans Renouart, et c'est lui qui va tout changer.

IV. Les onze duels de Renouart. Victoire des Français.

Nous avons jusqu'à ce jour raconté assez de combats entre les Chrétiens et les Sarrasins pour que nos lecteurs se soient fait une idée nette de la guerre, telle que l'entendaient nos poëtes. Rien, dans nos vieux Romans, ne ressemble autant à une bataille qu'une autre bataille. Les deux partis se rencontrent dans quelque vaste plaine; ils se partagent toujours en un certain nombre d'*échelles,* se rapprochent, se heurtent, et tout aussitôt se mêlent. Pas la moindre trace de stratégie. Dès le commencement de l'action, chacun des combattants choisit un adversaire, le défie, l'insulte, le frappe et entame avec lui un duel sans merci, qui se termine presque toujours par la mort de l'un des deux ennemis. Dix mille, vingt mille duels tout semblables s'engagent en même temps sur le champ de bataille. Parfois quelque chrétien qui s'est trop avancé au milieu des Arabes est cerné par eux, et alors ses amis font pour le délivrer d'héroïques efforts. Cependant de nouveaux bataillons païens arrivent sans cesse (on ne sait trop d'où) sur le théâtre de cette lutte sanglante : ils ne renferment jamais moins de vingt ou trente mille Sarrasins; c'est le chiffre consacré. La plupart du temps, ce corps de réserve se compose de nègres,

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5638-5689.

pour lesquels nos poëtes ont toujours témoigné une horreur particulière. C'est alors que la bataille devient tout-à-fait horrible et que les Français plient. Mais, en ce moment, quelque héros chrétien ne manque jamais d'attaquer un *amiral* ou un roi sarrasin, et c'est du succès de ce duel que dépend toute la journée. Si le païen est vaincu (et c'est le dénouement le plus ordinaire), les Turcs se débandent et fuient. La mort de leurs chefs décide toujours de leur défaite, et il n'est pas rare que les auteurs de nos Chansons les fassent alors mourir jusqu'au dernier. Telle est la physionomie de tous nos combats épiques ; telle est celle de la seconde bataille d'Aliscans.

Au moment où les Français vont battre en retraite, Renouart attaque successivement tous les chefs des païens. En raison de l'importance de cette lutte, un seul combat singulier ne suffirait pas pour terminer la journée. L'ami de Guillaume va tour à tour engager onze duels contre les plus redoutables adversaires. Et les Français ne pourront triompher que s'il est onze fois vainqueur.

Le premier qu'il défie, c'est Margos de Bocident, qui tenait la terre d'Arcaise, « où l'on dit que Lucifer descend, et au-delà de laquelle habitent les seuls Sagittaires et les seuls *Noirons*[1] ». Ce païen, ou plutôt ce sauvage, est armé d'un épouvantable *flaiel* dont il va frapper Guillaume. Renouart lui arrache cette arme redoutable et la jette au milieu des païens. Margos meurt, et son vainqueur s'écrie : « Je n'épargnerai

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5690-5709. Le poëte décrit ainsi le pays d'Arcaise : « Desous l'abisme où desoivre li vent, — Illuec dist on ke Lucifer descent. — Outre cest regne n'a hom abitement — Fors Sajetaire et Noirons ensement; — Onqes n'i ot ·I· seul grain de forment. — D'espises vivent et d'odeur de pieument. — Par dechà est li grans arbres ki fent, — ·II· fois en l'an par rajonissement ».

« ni mes parents, ni mes frères eux-mêmes. Margos « était mon cousin ; vous voyez comment je l'ai tué [1] ». Le géant alors se repose un instant sur son tinel, et laisse tranquillement les païens s'assembler autour de lui. Ils sont bientôt près de dix mille qui font pleuvoir sur lui lances et javelots ; mais le haubert et le *capiaus* de Renouart ne craignent rien. Il ne s'émeut pas de cette attaque et continue à prendre son repos.

Un roi païen s'avance alors vers le frère de Guibourc. Il s'appelle Enorré, et vient de tuer plus de cinquante Français : *maint François a mangié et estranglé*. Son arme est un mail d'acier ; mais Renouart ne le craint pas, l'écrase d'un coup de son tinel, et s'écrie : « J'en « ferai autant à tous mes frères et à mon père lui- « même, s'ils ne croient pas en Jésus-Christ » ! Ce fut son second duel [2].

Cependant les païens ont déjà perdu quinze de leurs rois et trente mille hommes. Le tinel de Renouart a écrasé mille infidèles, et peu s'en faut que cent mille Arabes ne s'enfuient devant ce seul champion de la France. L'émir Desramé sent qu'il est temps d'entrer lui-même dans la mêlée. Il y entre d'une façon terrible, et commence par renverser Gaudin le Brun et cent autres Français. Comme il est tout fier de ce premier triomphe, il se trouve face à face avec Guillaume : il le cherchait, et pousse un cri de joie. Les chefs des deux grandes armées s'insultent tout d'abord ; puis, se jettent l'un sur l'autre, et il semble que ce combat va terminer la guerre. Desramé porte à Guillaume un coup formidable, et il faut que Dieu lui-même intervienne

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5710-5775. — 2. *Ibid.*, vers 5776-5853. L'auteur d'*Aliscans*, après avoir décrit les nouveaux exploits de Rainoart, dit naïvement : « Mal resamble home ki onqes torchast pot — As grans cos ke il done ».

pour qu'une telle blessure ne soit pas mortelle; Jésus-Christ préserve et sauve son défenseur. C'est à Guillaume de frapper l'émir : il rassemble toutes ses forces, le frappe, le renverse de son destrier, le saisit par le *nasal,* et s'apprête à lui trancher la tête avec sa bonne épée Joyeuse, quand, soudain, vingt mille Persans accourent à l'aide de leur roi, et le délivrent [1]. La bataille, hélas! n'est pas encore finie; ce n'est pas d'ailleurs à Guillaume, mais à Renouart que le poëte réserve l'honneur de la gagner. Le comte d'Orange passe au second plan.

Le troisième duel de Renouart ne fut pas le moins dangereux : il eut cette fois quinze adversaires devant lui. C'était Borel, avec ses quatorze fils qui venaient d'être adoubés chevaliers. Ils étaient noirs, ils étaient hideux. Chacun d'eux portait un fléau de cuivre à la main. Leur père était armé d'un grand marteau d'acier niellé; au lieu de haubert, il avait revêtu la peau d'un lutin qui le rendait invulnérable. Sous ses terribles coups étaient déjà tombés Gui de Montabel, Renier du Perche et Girart de Bordeaux. Mais Renouart va mettre fin à tant d'exploits; il le frappe derrière la tête, à un endroit que la peau du lutin ne préservait pas, et l'abat roide mort à ses pieds. Il n'oublie pas de prendre le marteau d'acier de son ennemi vaincu et de le pendre à sa ceinture; mais alors il se voit entouré par les quatorze enfants de Borel, qui sont accourus comme des sangliers et veulent venger leur père. Il écrase ces quatorze têtes avec son terrible tinel, et s'amuse à soupeser leurs fléaux de cuivre : « *Ceste arme est fete* « *pour les moches oster* », dit-il avec dédain, et il les

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5854-5985.

jette l'un après l'autre au milieu des combattants [1].

Voici venir un autre adversaire : c'est Agrapart. Il n'a pas plus de trois pieds de haut ; ses yeux sont rouges comme charbons ardents, sa face est toute velue, il a des ongles aigus comme ceux d'un griffon. Il voit Renouart qui s'est étendu un moment sous un arbre et a délacé son heaume à cause de la chaleur du jour. Le nain s'approche de l'ami de Guillaume, et lui arrache les cheveux. Ce fut une douleur terrible, et le sang du patient rougit la terre. Il se redresse alors de toute sa hauteur : « Vous faites trop bon marché « de mes cheveux », s'écrie-t-il, et il veut donner sur la face de son ennemi un coup de son tinel. Mais, léger comme un singe, Agrapart saute et rebondit en l'air ; son impuissant ennemi ne lui atteint que la jambe. Le nain s'enlace alors autour du géant : il lui enfonce ses ongles dans les flancs ; il l'égratigne, il lui perce la chair, il le mord. Ce n'est pas un homme, c'est un chat sauvage, c'est un léopard. Renouart enfin le tue ; mais le combat a été rude et les blessures du vainqueur sont cuisantes [2].

Après un nain, c'est le tour d'un géant, à titre de contraste. Renouart, en effet, est attaqué par Crucados. Ce païen colossal a pour arme une masse *moult merveilleuse et grant* qui a écrasé déjà bien des têtes françaises ; mais elle ne sera plus longtemps fatale aux chrétiens : car voici que le Sarrasin est mis en morceaux, ou plutôt *esmié* par le tinel de son trop redoutable ennemi.

Cependant le récit de tant de duels finit par devenir monotone, et le poëte sans doute en a eu conscience. Il nous offre ici une petite scène comique, destinée à reposer et à distraire un peu ses auditeurs.

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 5986-6047. — 2. *Ibid.*, vers 6048-6109.

Renouart a épargné le cheval de Crucados, et le contemple avec un certain ravissement. Notez bien que jusqu'ici il a toujours combattu à pied : « Si je montais « sur ce destrier » ? se dit-il alors. Et il se rappelle que, dans le camp français, on l'a souvent traité de *garçon*, de *ribaut à pié trotant*. « Je puis devenir chevalier « tout aussi bien qu'un autre », ajoute-t-il, et il se décide à enfourcher la bête [1]. Mais il n'a jamais pris de leçons d'équitation, et est fort embarrassé. Bref, il monte à rebours et se trouve la tête tournée... du côté de la queue. On devine aisément quels éclats de rire devaient accueillir au moyen âge cette partie de la Chanson, surtout quand le jongleur récitait ce vers : *Li bers se tint à la cue derriere*. La plupart des auditeurs étaient des gens de cheval, d'habiles écuyers; et les ignorances de Renouart les devaient induire en une gaieté bruyante et prolongée. Puis, le cheval, d'après la Chanson, jetait enfin notre héros à terre [2], et, à ce moment, le rire devenait tout à fait homérique. L'apparition du géant Walegrape pouvait seule mettre un terme à une telle hilarité.

Renouart avait tout à fait renoncé à ses prétentions chevaleresques lorsqu'il rencontra ce nouvel ennemi. Chose plus grave : il avait perdu son tinel qui était tombé aux mains des païens. Quant à Walegrape, il était armé d'un énorme croc avec lequel il attirait, comme un portefaix, ses adversaires jusqu'à lui [3]. C'est ainsi qu'il harponna Renouart, le saisit par son haubert et lui enleva tout un lambeau de chair. Le blessé voulut

1. *Alicans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6110-6144. — 2. *Ibid.*, vers 6145-6180 : « Del chevaucher n'estoit pas coutumiere, — De la cuisine connoit mielz la fumiere. — Quant du monter, ainz n'i quist estriere. — Saut en la sele tot ce devant deriere, — Devers la queue a tornée sa chiere », etc. Et quand l'animal a fini par jeter à terre son trop ignorant cavalier : « Cette jument est fière », s'écrie Renouart, et il la tue à coups de poing. — 3. *Ibid.*, vers 6181-6203.

en vain frapper son heureux adversaire. A chaque instant, le croc, le terrible croc s'abattait sur lui, lui entrait dans le corps, et le blessait de nouveau. Walegrape, d'ailleurs, était couvert d'une peau de serpent sur laquelle s'émoussaient tous les coups, et il semblait bien que cette fois l'homme au tinel allait être vaincu [1]. Autour de lui les Français pliaient; tout paraissait perdu.

Entre Walegrape et Renouart le duel est d'autant plus horrible que tous deux sont fils de Desramé et frères de Guibourc. Ils essayent de se convertir mutuellement, mais c'est en vain. Le champion de la France est couvert de son sang; le croc vient de le saisir encore, et il est tombé sur ses genoux. Par bonheur, l'arme du païen est brisée en deux morceaux : les deux ennemis se saisissent alors à bras le corps, s'enlacent, luttent, cherchent à s'étouffer, luttent encore et tombent en même temps. Renouart parvient à porter sa main jusqu'à sa ceinture, et à y prendre le marteau d'acier qu'il a conquis sur Borel. Par malheur, le marteau se casse sur le corps invulnérable du géant sarrasin : « Renie « Mahomet, et viens en France »! dit-il à Walegrape. — « Renie Jésus-Christ »! répond l'autre. Ils s'assoient et se reposent un peu, et c'est alors que l'ami de Guillaume raconte toute son histoire à son adversaire étonné : « Je suis ton frère », s'écrie Walegrape, « embrasse-moi ». — « Non pas; tu n'es point « baptisé [2] ». Le combat recommence.

Le païen a la générosité de rendre à Renouart son tinel : générosité dangereuse! Ce frère qu'il vient de

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6204-6248. — 2. *Ibid.*, vers 6249-6398. Le poëte nomme ici les autres frères de Renouart. Ils s'appellent Jambu, Percegués, Agolafre, Borel, Maltriblé, Caïstrus, Carrel, Aurez, Malatars, Malars, Mirahel, Morriaus, Barné.

reconnaître et qu'il aime a bientôt déchiré la peau de serpent qui rendait son adversaire invulnérable : « Veux-« tu croire au Dieu qui a fait le ciel et la rosée »? s'écrie Renouart avant de frapper mortellement cet ennemi avec lequel il ne se montre ni assez reconnaissant, ni assez fraternel : « Non, mille fois non », lui répond Walegrape qui ne veut pas cesser d'adorer Mahom, Apolin et Sorape... Le tinel alors s'abattit sur le Sarrasin qui tomba en poussant un formidable cri, dont tout l'Archant retentit : « Je ne voulais pas le tuer », dit le vainqueur qui éprouvait enfin quelque remords et jeta un regard attendri sur son frère. Trop tard [1].

Notre héros se console bientôt en tuant Grishart, le père de Guinehart la Bossue ; puis, en se mesurant avec la sœur de Grishart dont il ne doit pas triompher aisément. Celle-ci s'appelle Flohart. Elle est vêtue d'un *cuir de bugle* et armée d'une faulx. Lorsqu'elle ouvre la bouche, il en sort une fumée épaisse qui infecte toute l'armée. Elle saisit le géant, et l'étreint entre ses vieux bras qui sont encore puissants. Elle lui casse les dents à coups de poing, l'étouffe, le mord, lui arrache des morceaux de son haubert et les avale : *aussi l'anglote que ce fut formagie*. Renouart se débat en vain sous l'étreinte de la vieille *qui plus puoit que charoigne porrie*. Il invoque tous les Saints du Paradis et fait le vœu, s'il échappe à ce danger, de déposer son tinel sur l'autel de Saint-Julien. Il est exaucé et tue Flohart [2].

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6399-6465. Pour plus de rapidité, nous n'avons pas raconté ici un épisode de ces longs combats : Renouart contrefait le mort et les païens viennent l'entourer au nombre de vingt mille. Il se relève avec un beuglement de taureau, et les met tous en fuite. — 2. *Ibid.*, vers 6466-6581. Renouart, dans sa détresse, invoque surtout « saint Lienart qui les prisons desloie ». Après sa victoire il se repent un peu du vœu qu'il a fait, mais il en prend son parti et ajoute : « Certes ne vous « donroie, — SIRE TINEL, pour la cité de Troie, — Mès li bon Saint vous aura « toute voie ». On voit que Renouart va jusqu'à *monseigneuriser* son tinel.

Desramé lui-même apparaît en ce moment aux yeux de son fils que tout d'abord il ne reconnaît point. Le vassal de Guillaume interpelle son père et lui dit fièrement : « Je m'appelle Renouart et suis le fils d'un roi ». L'Amiral frémit de joie et lui tend les bras : « Je t'ai « cherché », lui dit-il, « à travers le monde entier. « Renie ton Dieu et crois au mien. Puisque tu es mon « fils, je ne puis te frapper ». — « Moi, je puis et je « veux te tuer », répond Renouart qui a désormais le cœur fermé à tout autre amour qu'à celui de Guillaume et de Guibourc. Et il somme son père d'avoir à lutter contre lui : « Par saint Denis », dit-il, « je vous défie. « Sachez que je ne suis plus ni votre fils, ni votre ami. « Dussé-je tomber en enfer, je ne cesserai de vous « combattre jusqu'à ce que je vous voie mort ». Il accompagne ces paroles d'un coup de tinel qui brise quatre côtes de Desramé, et le fait tomber en pâmoison. Les Païens le croient mort : ils s'empressent et vont faire un mauvais parti au vainqueur, quand par bonheur Guillaume, Aimeri et les *enfants* arrivent à son secours et le délivrent [1]. Il n'en est encore qu'à son neuvième duel.

Il s'assied sous un arbre, et contemple son tinel qui est tout rouge du sang de son père et de ses frères : « Malheureux que je suis », dit-il. « Me voici devenu le « meurtrier de toute ma famille ». Et, comme un enfant de mauvaise humeur, il jette son tinel loin de lui : « Maudit, maudit sois-tu » ! Mais il lève les yeux, et aperçoit tout près de lui un païen de quinze pieds, Haucebier, qui se dispose à le frapper. Il reprend alors son bâton, le baise, l'interpelle : « Mon ami », dit-il, « nous voici réconciliés [2] ». Enfant !

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6582-6648. — 2. *Ibid.*, vers 6649-6683.

Haucebier était couvert de trois hauberts, se défendait avec trois écus, et brandissait une lance dont le fer était empoisonné. Il regarde Renouart avec une sorte de pitié dédaigneuse, et le plaisante sur la pauvreté de ses habits : « Le cœur », dit l'autre, « n'est « pas sous l'hermine, mais dans le ventre où Dieu l'a « mis [1]. D'ailleurs, si je suis pauvre, je porterai cou- « ronne un jour ». Et il leva sur Haucebier son tinel. Mais, ô douleur ! cette arme merveilleuse, à force d'écraser les chevaux sarrasins et les têtes païennes, a fini par se fendre ; elle ne servira plus à notre héros. Le coup qui renverse Haucebier fait éclater le levier en deux tronçons, et voilà Renouart qui se croit sans défense.

Il se trompe : à sa ceinture pend encore la bonne épée que Guibourc lui a donnée. Il la tire du fourreau, en fait l'essai sur le Sarrasin Goulias et est tout étonné de l'effet qu'elle produit : elle tue fort bien, en vérité ; elle *entre souef*, et déjà l'ancien cuisinier regrette de ne pas avoir apporté à Aliscans tous les couteaux de sa cuisine. Figurez-vous un sauvage de l'Océanie se servant pour la première fois d'une arme de l'Europe : tel est Renouart. Il s'amuse à couper les Turcs en menus morceaux ; puis, admire naïvement son épée : « Il est « bien étonnant », se dit-il, « qu'une si petite arme ait « tant de pouvoir [2] ». Les Païens, cependant, s'enfuient devant ce boucher et se rembarquent en toute hâte. D'ailleurs ils ne sont plus qu'une petite troupe, et Desramé a quelque peine à trouver un dromon sur lequel il puisse gagner les côtes d'Espagne : son fils a effondré ou démâté tous les autres vaisseaux sarrasins [3]. Mais Renouart n'est pas encore tout à fait vain-

1. Le même mot se trouve dans *Girart de Viane* (voy. t. III, p. 98). — 2. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6684-6788. — 3. C'est ici (vers 6799) que finit la plus grande lacune du ms. de l'Arsenal, qui avait com-

queur, et Baudus, le géant Baudus est peut-être destiné à venger sur lui la défaite de tous les siens [1].

De tous les adversaires de Renouart, Baudus est le plus brave, et celui qui nous intéresse le plus vivement. Digne représentant du paganisme, il cherche tout d'abord à *convertir* son cousin qu'il vient de défier. Il y met de l'éloquence, il y met de l'habileté : « Vois com« ment Guillaume te traite », dit-il à notre héros. « Il « te relègue à la cuisine; il te laisse aller pieds nus, « comme un ribaud. Si tu revenais à Mahom, au con« traire, je partagerais toute ma terre avec toi ». — « Votre Mahom », répond le frère de Guibourc, « n'est « bon qu'à jeter au fossé comme un chien mort ». — « Alors, je vais te tuer », dit Baudus, et il se jette sur lui avec son *mast.* Ils se battent, champions vraiment dignes l'un de l'autre, et la terre retentit des coups qu'ils se portent. Parfois ils s'arrêtent au milieu de ce gigantesque combat, et se parlent doucement : « Je « t'ai toujours aimé dès ma plus tendre enfance », dit Renouart, « et je sens que tu es le plus courageux de « toute notre race. Ne voudras-tu pas croire au vrai « Dieu » ! — « Non, jamais, jamais » ! Ils luttent encore : « Abandonne Mahom et crois au Dieu de ma« jesté. Nous irons tous deux en douce France, à Laon; « j'épouserai Aélis et te ferai donner Cordres avec « Ledion ». Le combat recommence : « O mon Dieu », s'écrie Renouart (qui, pour la première fois depuis le commencement de cette Chanson, lève les yeux au ciel, s'agenouille et prie), « accordez-moi, je vous en « supplie, la conversion de ce Baudus et qu'il devienne

mencé au vers 5824. Elle a été comblée à l'aide du ms. 1448. — 1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6789-6855. Baudus fait alors entrer un certain nombre de païens dans un champ de fèves et les dispose en embuscade; on verra plus tard comment cette ruse échoua et comment ces Sarrasins périrent.

II PART. LIVR. II. CHAP. XXII.

« mon ami [1] ». La prière est simple et touchante : elle nous réconcilie un peu avec un héros que nous trouvons décidément trop brutal...

Le duel continue. Faute d'autres armes, les deux ennemis se battent à coups de poing. Sur ces entrefaites, Guillaume arrive avec ses Français et veut se jeter contre Baudus; mais Renouart ne tolère pas une telle lâcheté, et l'armée chrétienne se borne dès lors à regarder le combat sans y prendre part. Il n'est pas long : d'un dernier coup Renouart brise le front de son ennemi qui consent enfin à se rendre : « J'irai à « Orange », dit-il, « et y recevrai le baptême ». Notre héros, qui n'avait fait grâce à aucun de ses frères, éprouve une véritable joie à sauver Baudus : *Ne fust si liés por plain val d'or comblé.* Il relève son cousin, et d'une voix douce : « Vous ai-je gravement blessé »? lui dit-il. — « Oui », répond l'autre; « j'ai perdu beau- « coup de mon sang, et je souffre étrangement ». En effet, on ne put arriver à lui enlever le heaume de la tête, parce que le *cercle* était entré dans la cervelle. Les deux cousins s'assirent alors dans l'herbe, au milieu du pré, et se regardèrent tendrement [2].

Les onze duels de Renouart étaient enfin terminés : la victoire d'Aliscans était gagnée. Pendant la nuit, les Français surent la compléter en débusquant une troupe de Sarrasins qui s'étaient furtivement logés dans un champ voisin : les malheureux y perdirent la vie; pas un ne fut épargné. Cependant les vainqueurs restaient maîtres d'un immense butin : sur le champ de bataille, plus de cent mille païens gisaient sans vie ou râlaient, et sur la plage on apercevait les débris informes de leurs vaisseaux. Guillaume, entouré de ses

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 6856-7120. — 2. *Ibid.*, vers 7121-7284.

neveux libres et triomphants, tournait ses regards vers Orange où Guibourc l'attendait; enfin, et comme si Dieu voulait couronner tant de bonheur, les Chrétiens avaient découvert le corps de Vivien le martyr, et avaient rendu les derniers honneurs à celui dont la défaite avait jadis été aussi glorieuse que leur propre victoire [1]. Le jour se leva bientôt sur l'Archant, et éclaira le camp où les Français dormaient épuisés, et joyeux...

Et à qui devaient-ils tout ce triomphe? A Renouart. Ils allaient, hélas! l'oublier bien vite.

V. Ingratitude de Guillaume, fureur de Renouart. Son baptême, son *adoubement*, son mariage. Fin de la Chanson.

Plus d'une fois déjà Guillaume avait éprouvé l'ingratitude des hommes. On se rappelle comment, avant le Charroi de Nîmes, le fils de Charlemagne avait oublié son libérateur dans la distribution de ses châteaux et de ses fiefs. On se souvient surtout de l'accueil que l'Empereur lui avait fait, quand, après la défaite d'Aliscans et la mort de Vivien, le comte d'Orange était venu lui demander secours au nom de la France et de la Chrétienté vaincues. Il semble que Guillaume, victime d'une telle ingratitude, n'eût jamais dû se montrer ingrat lui-même. Mais le cœur humain est ainsi fait : il tombe aisément dans les erreurs ou dans les fautes dont il a le plus souffert et qu'il a le plus vivement reprochées à autrui. Guillaume, à son tour, n'eut pas la mémoire du cœur, et, dans l'ivresse de la victoire, ne se souvint plus de l'ami à qui il en était redevable.

L'armée française était de retour à Orange, et, dans le palais de Gloriette, un grand festin réunissait les vainqueurs. Guibourc était là, souriante; les sept *enfants* étaient là, près de leurs pères, auxquels ils pouvaient enfin raconter leur dure captivité; le vieil

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 7285-7493.

II PART. LIVR. II. CHAP XXII.

Aimeri était assis près d'Hermengart, au milieu de tous ses fils et petits-fils. On n'avait omis que d'inviter Renouart. Pour célébrer la victoire, on n'avait oublié que le vainqueur !

Renouart avait été laissé dans un coin, et sentait très-vivement le poids de cette ingratitude : « C'est « pour Guillaume », se disait-il, « que j'ai tué mes « frères; c'est pour Guillaume que j'ai frappé mon « père ; c'est pour Guillaume que j'ai gagné cette ba- « taille, et voici que déjà il ne pense plus à moi » ! Et, plein d'une fierté vraiment royale, il ajoutait : « Je suis « fils d'un roi, et l'on me traite en *garçon* ». A mesure qu'il parlait, sa colère grandissait; elle devint bientôt une véritable rage, une folie furieuse : « Je ne veux « plus croire au Dieu de majesté : c'est en Mahomet « que je crois. Je vais retourner en mon pays : j'y « rassemblerai cent mille païens, et, armé d'un autre « tinel, je m'attaquerai aux Français. Je prendrai « Orange, je détruirai Gloriette, je jetterai Guillaume « en prison, je trancherai la tête de ses frères, je « chasserai l'Empereur de la France et ferai ma vo- « lonté de sa fille Aélis. Allez, allez dire tout cela de « ma part à Guillaume qui m'a oublié ». On essayait de l'adoucir, et sa fureur n'en devenait que plus terrible [1].

Le comte d'Orange lui envoya en vain des messagers ; Renouart les battit. Il vint s'agenouiller lui-même aux pieds de ce forcené et lui demander très-humblement pardon : Renouart le mit en fuite d'un seul de ses regards. Il voulait partir sur l'heure et faire voiles vers l'Espagne ; mais, par bonheur, il ne savait se servir ni d'une rame ni d'un gouvernail : « Eh bien » !

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 7494-7632.

dit-il, « j'irai à pied ». Et il se mit à suivre le rivage, tout entier à sa colère et ne parlant rien moins que de rogner la tête de Guillaume [1].

C'est alors que Guibourc se présenta devant lui et, d'une voix douce, lui demanda grâce : « Mon frère », lui dit-elle, « c'est moi qui t'ai armé l'autre jour. En « souvenir de cela ne voudras-tu pas me pardonner « un peu »? Renouart l'entendit, la regarda, et pardonna..... Quelques instants après, il occupait, au banquet, sa vraie place qui était la place d'honneur. Mais tant d'éclat n'était pas fait pour lui, et il regrettait en lui-même la cuisine où il avait passé son enfance : *Il amast miex le deduit de l'estable — U la quisine* [2] *!*

On le baptisa sur-le-champ dans une cuve de marbre vert, profonde d'une demi-lance et large de quinze pieds : il *gaba* les spectateurs et demanda à l'Archevêque s'il ne s'endormait pas [3]. Puis, Guillaume le fit son sénéchal, et le nouveau chrétien se mit, tout aussitôt, à distribuer aux assistants le blé de son seigneur : « Voilà un homme qui mérite d'être roi », s'écriaient tous ceux qui recevaient ses présents. Il avait trop bien mérité d'être chevalier pour qu'il attendît cet honneur plus longtemps : Beuve, Aïmer, Guibert, furent ses parrains; ils lui attachèrent ses chausses, blanches « comme fleur des prés », et lui lacèrent un heaume magnifique, œuvre d'un maître nommé Antiquité, qui avait jadis appartenu à Clotaire. Guillaume enfin lui ceignit l'épée. On lui amena un

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 7633-7756. — 2. *Ibid.*, vers 7757-7872. Le poëte annonce ici la *Bataille Loquifer* et le *Moniage Renouart :* cette annonce tendrait à prouver, comme nous le croyons, que ces deux derniers poëmes sont du même auteur qu'*Aliscans*.— 3. *Ibid.*, vers 7873 et suiv. C'est Guillaume qui propose le baptême à Renouart, et celui-ci lui répond en riant : « Vos preschiez bien. — Vos deusiés avoir un pelichon — Lonc traïnant desci ke en talon, — Et puis le froc, el cief le caperon, — Les grandes bottes forrées environ, — Et le cief rés et couronné en son... ».

beau destrier, Margaris; il monta à cheval et joua à la quintaine : « Belle sœur », disait-il, « c'est pour « vous amuser ». Et tous les Français de répéter : « Quel bon chevalier! c'est un nouvel Olivier, c'est « un autre Roland [1] ». Peu de temps après, au milieu de cette joie et de cet enthousiasme universels, aux chants des jongleurs et parmi les parfums des roses, le vainqueur d'Aliscans épousait la fille de l'Empereur, cette douce et charmante Aélis qui avait jadis réconcilié Guillaume avec Blanchefleur et qui depuis longtemps déjà aimait Renouart [2].

Quand les noces furent célébrées, quand les jongleurs eurent terminé leurs chansons et que les fêtes furent achevées, chacun des fils d'Aimeri revint dans sa terre. Le vieil Aimeri retourna lui-même à Narbonne et Aïmer en Espagne. Alors Guillaume et Guibourc se retrouvèrent presque seuls dans leur palais, si joyeux tout à l'heure et maintenant si triste. Et le vieux comte d'Orange, pensant à ceux qui étaient morts, surtout à Vivien, se mit à pleurer : *Pleure Guillaumes, Guibourc le conforta.* La comtesse, en effet, avait l'âme plus forte ; elle releva son mari : « Les païens ont dé- « truit les murs d'Orange », lui dit-elle ; « refaites- « les ». Guillaume appela tout aussitôt les maçons et les charpentiers. Il ne savait pas si bien faire : le roi Desramé, en effet, préparait contre Orange une nouvelle expédition plus terrible que toutes les autres, et venait de mettre à la voile avec une immense armée où l'on parlait vingt langues différentes.....

Rien, d'ailleurs, n'est plus touchant que cette tris-

1. *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, vers 7982-8105. — 2. *Ibid.*, vers 8139-8346. Avant de raconter le mariage de Renouart et d'Aélis, le poëte nous fait assister au baptême de Baudus (vers 8106-8138). Il annonce ensuite, une fois de plus, les péripéties de la *Bataille Loquifer*.

tesse et ces pleurs de Guillaume à la vue de son isolement.

*Aliscans,* comme la *Chanson de Roland,* se termine sur une note triste [1].

1. *Aliscans,* éd. Guessard et de Montaiglon, vers 8347-8435. Ce couplet dont nous venons de parler : « Guillaume pleure, Guibourc le conforta », est cité textuellement par le compilateur du ms. 1497. On voit par là qu'il avait une certaine célébrité au moyen âge. Il convient d'ajouter ici que les critiques ne sont pas d'accord sur l'endroit exact où finit *Aliscans,* où commence la *Bataille Loquifer.* On peut hésiter entre plusieurs laisses.

# CHAPITRE XXIII ET DERNIER.

SECONDE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE GUILLAUME. DISTANCE PARCOURUE JUSQU'ICI, DISTANCE A PARCOURIR. LE GUILLAUME DE L'HISTOIRE EST SUPÉRIEUR A CELUI DE LA LÉGENDE.

Résumé succinct des neuf Chansons qui viennent d'être analysées :

Les neuf Chansons que nous venons de raconter forment réellement le centre du cycle de Guillaume, et il ne nous reste plus désormais à analyser un seul poëme où notre héros tienne le premier rang, si ce n'est le *Moniage*. Déjà, dans la dernière partie d'*Aliscans*, le comte d'Orange s'est effacé et a cédé la place à Renouart. Dans la *Bataille Loquifer,* dans *Foulque de Candie,* dans la *Prise de Cordres,* dans *Renier,* il est décidément rejeté au second plan. Il ne retrouvera l'ancien éclat de sa gloire qu'après sa conversion et dans les années les plus voisines de sa mort.

La vie légendaire de Guillaume est donc renfermée presque tout entière dans ces neuf Romans que notre lecteur vient de lire, depuis les *Enfances* jusqu'à *Aliscans*. Ils sont loin, d'ailleurs, d'avoir une valeur égale. Le *Couronnement,* le *Charroi,* le *Covenant Vivien* ont un beau parfum d'antiquité, et, parmi toutes nos Chansons de geste, il n'en est guère de plus primitives. Nous ne possédons point par malheur la plus ancienne rédaction des *Enfances,* du *Departement,* d'*Aliscans*. Quelle que soit la profonde beauté de ce dernier poëme tel

qu'il est parvenu jusqu'à nous, nous ne saurions trop regretter de ne pas en avoir une version contemporaine de la *Chanson de Roland*. Cette version a certainement existé ; et, si jamais quelque érudit est assez heureux pour la découvrir au fond de quelque bibliothèque ignorée, ce sera un véritable événement que nous saluerons avec une joie très-vive. Quant au *Siége de Narbonne,* il serait inutile d'en chercher un plus ancien texte : c'est un poëme fait après coup pour combler certaine lacunes de la légende. Les *Enfances Vivien* sont dans le même cas, malgré leur aspect plus archaïque : il n'y faut voir qu'un pastiche agréable de nos vieux poëmes.

Des *Enfances Guillaume ;*

Quoi qu'il en soit, nous connaissons maintenant les principaux traits de l'histoire poétique de Guillaume. Digne fils de cet Aimeri qui avait si bravement conquis Narbonne, il est nourri dans la haine des Sarrasins, et, tout enfant, jette contre eux des cris de rage. Il rougit d'aller pacifiquement à la cour de Charlemagne et ne songe qu'à se précipiter sur les Turcs, la lance au poing. Ses désirs sont comblés; il rencontre les mécréants et les bat. Puis, il se prend d'amour pour la belle Orable, qui saura bien, à cause de lui, échapper aux poursuites de Thibaut. Il peut alors se résigner à servir l'Empereur, et témoigner de son courage et de sa force en terrassant sous les yeux de Charles un champion breton qui, jusque-là, était réputé invincible. Mais, pendant ce temps, Hermengart est assiégée dans Narbonne par une innombrable armée de païens ; Guillaume y court et la délivre.

Du *Departement des enfans Aimeri ;*

Les fils d'Aimeri, réunis un moment dans la ville de leur père, se dispersent bientôt : Bernart va à Brebant, Garin à Anséune, Beuve à Commarcis, Hernaut à Gironde, Aïmer en Espagne.

Du *Siége de Narbonne;*

Un second siége de Narbonne les ramène bientôt sous les murs de leur cité natale, dont il faut décidément éloigner les Arabes envahisseurs. Le courage de Guibelin jette là son premier éclat; et on y admire un jeune héros du nom de Roumans, qui meurt dans la première adolescence de sa gloire.

Du *Couronnement Looys;*

Cependant les années s'écoulent; Charlemagne se sent mourir et veut consolider la couronne impériale sur la tête de son fils, pauvre enfant qui tremble, indigne héritier du grand roi. Un traître veut confisquer cette couronne à son profit, et déjà y porte la main; mais, défenseur loyal de la faiblesse et du droit, Guillaume paraît et tue l'usurpateur. Durant plusieurs années, il va et vient de France à Rome et de Rome en France. De la ville des papes il chasse les Sarrasins d'abord et plus tard les Allemands, qui n'étaient peut-être pas moins dangereux, et fait ensuite sa tournée dans toutes les provinces de France pour y exterminer les traîtres, y étouffer la rébellion contre Louis, y affermir le trône du fils de Charlemagne.

Du *Charroi de Nîmes;*

Tant de services sont mal récompensés : Louis, à qui nous pardonnions d'être faible, devient ingrat et oublie Guillaume dans la répartition de ses fiefs. Le fils d'Aimeri l'apprend et, en présence de toute la cour, insulte ce pauvre roi qui pâlit, bégaye, s'excuse et paraît tout à fait méprisable. Il finit par donner à Guillaume certaines terres qui appartiennent encore aux Sarrasins. Satisfait de ce présent, notre héros prend Nîmes.

De la *Prise d'Orange;*

Une curiosité singulière le pousse ensuite dans les murs d'Orange, qui est encore au pouvoir des Sarrasins. Il pense y perdre la vie, mais y est retenu par l'amour d'Orable. Délivré par Bertrand, il s'empare de la ville, baptise Orable et l'épouse.

Des *Enfances Vivien ;*

Pendant ce temps, le fils de Garin d'Anséune, l'enfant Vivien, est élevé par une humble famille de marchands qui ne connaissent pas sa haute origine. Il grandit, méconnu ; et, plein de dédain pour le métier de son père adoptif, ne songe qu'à la chevalerie et aux coups d'épée. Il se rend maître de Luiserne, où les Sarrasins viennent l'assiéger ; et il faut, pour le dégager, que Louis rassemble et compromette les forces de tout l'Empire.

Du *Covenant Vivien ;*

On adoube bientôt ce jeune conquérant, dont la naissance n'est plus un secret pour personne. Mais, avec cet imprudent orgueil des jeunes gens, il fait vœu ce jour-là de ne jamais reculer d'un pas devant les Sarrasins.

D'*Aliscans.*

Provoquée par les cruautés de Vivien, la guerre commence bientôt, et elle est épouvantable : Aliscans est pour les chrétiens une défaite plus fatale encore que Roncevaux. Vivien y meurt en martyr ; Guillaume seul survit au désastre. Poursuivi, traqué par trente mille païens, il parvient à s'enfermer dans Orange, dont sa femme Guibourc a d'abord refusé de lui ouvrir les portes ; puis, sans prendre le temps de se reposer, il court en France, y obtient à grand peine les secours de l'Empereur, et revient, à la tête d'une armée immense, offrir la bataille aux vainqueurs de Vivien. La seconde bataille d'Aliscans répare et fait oublier la première. Tout l'honneur en revient à Renouart, et son grossier *tinel* y conquiert plus de gloire que l'épée de Guillaume.

Annonce des neuf Chansons dont il reste à faire l'analyse.

Tels sont, dans leur ensemble, les neuf Romans que nous avons analysés dans ce volume. Il nous reste encore, pour compléter ce cycle, à raconter neuf autres Chansons : la *Bataille Loquifer,* le *Moniage Renouart,*

*Foulque de Candie,* le *Siége de Barbastre*, la *Prise de Cordres, Guibert d'Andrenas,* la *Mort d'Aimeri de Narbonne, Renier* et le *Moniage Guillaume*. Il nous semble d'ailleurs que le récit abrégé de la plupart de ces poëmes nuirait ici à l'unité de notre légende. Presque tous mériteraient, à vrai dire, le nom d'*incidences* que nos pères avaient donné à quelques-uns : ce sont des hors-d'œuvre ou des interpolations. Il n'y a de profondément antique que la *Bataille Loquifer* et les deux *Moniages :* et encore y trouve-t-on certains éléments relativement modernes qui nous font placer leur rédaction près de cent ans après la *Chanson de Roland*. Nous le démontrerons plus tard.

Le Guillaume de la légende est inférieur à celui de l'histoire.

Mais, au point où nous sommes arrivés, nous en savons assez pour juger la légende de Guillaume et la comparer avec son histoire ; et notre conclusion ici sera la même que pour la légende de Charlemagne : « Le Guillaume de la poésie nous paraît inférieur à celui de la réalité ».

En effet, qu'est-ce que les *enfances* de ce héros de nos poëmes, si on les compare avec sa vie réelle? Guillaume nous apparaît, dans nos Chansons, sous les traits d'un jeune homme indiscipliné et brutal; son amour pour Orable n'a certes rien de très-glorieux, et ses coups de lance contre les païens ressemblent à ceux de tous nos autres héros. L'histoire, au contraire, nous montre le fils d'Aimeri chargé tout d'abord d'une mission profondément difficile, qui réclamait le génie le plus souple et le plus ferme en même temps : Charles l'envoya parmi les Gascons, peuple remuant, capricieux et porté à la révolte, sur les frontières de l'Espagne où s'agitaient les Sarrasins qui n'avaient pas renoncé à la conquête de la France. Il lui fallut contenir ces deux races, et il y réussit. On peut dire, sans exagéra-

tion, que c'était le poste le plus périlleux de l'Empire. Charlemagne, ne pouvant l'occuper en personne, y envoya celui de ses comtes dans lequel il avait le plus de confiance, ou, pour mieux dire, un autre lui-même. Nos poëtes n'ont rien su de tout cela. Ils n'ont pas connu davantage cette grande expédition de Barcelone et la prise de ce boulevard des Sarrasins, qui fut dûe surtout au courage et au talent du comte Guillaume. Ils ont diminué la réalité en croyant l'embellir : ils n'ont pas vu que Guillaume est le Charlemagne du midi de la France!

Les auteurs de nos Épopées ont amoindri les commencements de Guillaume, mais ils ont surtout amoindri ses dernières années et sa mort, et nous leur pardonnons moins aisément cette profanation regrettable. Rien n'est plus touchant, rien n'est plus grand que le récit historique de l'entrée de Guillaume à Gellone. Le glorieux vaincu de Villedaigne, le nouveau Charles-Martel qui avait arrêté les païens alors qu'ils mettaient la main sur la France, le conquérant de Barcelone, le duc d'Aquitaine qui avait apaisé la révolte des Gascons et donné l'exemple de toutes les vertus au jeune Louis, à ce futur empereur, Guillaume vint un jour, au fond d'un désert, prendre le froc bénédictin dans un monastère qu'il avait fondé. Un de ses biographes nous raconte que, plus d'une fois, il le vit humblement assis sur l'âne du couvent, portant du vin aux frères qui faisaient la moisson. Il se soumettait aux moindres prescriptions de la règle, était de service à la cuisine et boulangeait comme les autres moines. Il oubliait enfin qu'il avait été l'un des plus grands noms du siècle, et fermait obstinément les yeux à sa gloire passée... Il y a là, si nous ne nous trompons, une

grandeur et une simplicité qui sont bien faites pour nous émouvoir profondément ; mais nos poëtes n'en ont pas voulu. Ils étaient laïques et faisaient profession de détester les porteurs de frocs. Ils chantaient devant des auditoires de gens de guerre qui ne comprenaient rien aux vertus monastiques et se représentaient volontiers tous les moines gros, gras, fleuris, gourmands et libertins. Pour avoir du succès dans ce monde des châteaux, nos épiques se sont amusés à dessiner la caricature de Guillaume, au lieu de peindre son portrait. Ils nous le montrent sous les plus odieuses couleurs, buvant le vin du couvent, mangeant comme six, battant les moines à coups de pied, brisant les portes du monastère, brutal, ivrogne, vorace, ridicule, odieux. Telle est l'idée que nous donne de la conversion de Guillaume la première partie du *Moniage*. C'est un pamphlet sans esprit, qui a pu faire rire les gros barons brutaux du douzième siècle, mais qui nous révolte et ne nous amuse point. Nous tenions à dire ces choses et à faire cette protestation.

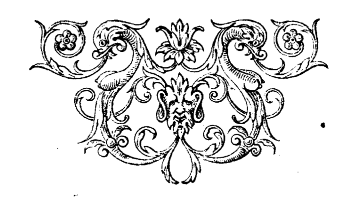
Conclusion de tout ce volume qui pourrait être intitulé : « *La légende de Guillaume* ».

Toutefois Guillaume a été plus heureux que Charlemagne. Son histoire a été moins défigurée par la légende ; il a été moins outragé par nos épiques. Certes, les brutalités que lui prête le *Charroi de Nîmes* ont un caractère odieux. Certes, il n'y a rien d'historique dans ces violences que plusieurs de nos poëtes attribuent ailleurs au plus fidèle et au plus respectueux des serviteurs de Charlemagne, dont ils font le plus inique et le plus grossier de tous les protecteurs. Certes, toutes ces fables sont inférieures à la réalité, qu'elles déshonorent.

Mais enfin il est deux poëmes, tout au moins, où le Guillaume de la légende est égal à celui de l'histoire : le *Couronnement Looys* et *Aliscans*.

Charlemagne n'a pas si bien inspiré nos épiques, et, dans la *Chanson de Roland* elle-même, il ne tient pas le premier rang.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



# APPENDICE

## GENÉALOGIE DE LA GESTE DE MONTGLANE, D'APRÈS *AIMERI DE NARBONNE*

Garin de Montglane

- Hernaut de Beaulande
  - Aimeri de Narbonne ép. Hermengart
    - Bernard de Brebant
      - Bertrand le Paladin
    - Beuve de Comarchis
      - Girard. Gui
    - Guillaume d'Orange ép. Guibourc
    - Hernaut de Gironde
    - Garin d'Anséune
      - Vivien
    - Aïmer le Chétif, ép. Soramonde
    - Guibelin
    - N. fille, ép. Dreux de Montdidier
    - N. fille, ép. Raoul du Mans
      - Anquetin le Normand
    - (Gaudin. Richer. Samson. Engelier)
    - N. fille épouse un marquis d'Angleterre
      - Rabel. Estourmi. Villars. Sohier du Plessis. Saint Morand
    - N. fille ép. Huon
      - Foulque de Candie
    - Blanchefleur épouse l'empereur Louis
- Girart de Viane ép. Guibourc
  - Savari. Otton
- Renier de Gennes
  - Olivier. Aude
- Milon de Pouille
  - Aimeriet

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES [1]

## SECONDE PARTIE

### LÉGENDE ET HÉROS DES ÉPOPÉES FRANÇAISES

## LIVRE SECOND

### GESTE DE GUILLAUME

#### CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION A LA GESTE DE GUILLAUME.



#### CHAPITRE II.

ORIGINES FABULEUSES DE LA GESTE DE GUILLAUME.



1. Une *Table* par ORDRE ALPHABÉTIQUE des matières, très-détaillée, sera placée à la fin du dernier volume.

CHAPITRE III.

LES ANCÊTRES DE GUILLAUME.



CHAPITRE IV.

LES ANCÊTRES DE GUILLAUME (SUITE).



CHAPITRE V.

LES ANCÊTRES DE GUILLAUME (SUITE).

CHAPITRE VI.

LES ANCÊTRES DE GUILLAUME (SUITE ET FIN).



CHAPITRE VII.

LE GRAND-PÈRE DE GUILLAUME.



CHAPITRE VIII.

LE PÈRE DE GUILLAUME



CHAPITRE IX.

LE PÈRE DE GUILLAUME (SUITE).



CHAPITRE X.

PREMIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE GUILLAUME.

CHAPITRE XI.

L'ENFANCE DE GUILLAUME.



CHAPITRE XII.

GUILLAUME ET SES FRÈRES SE SÉPARENT.



CHAPITRE XIII.

CE QUI SE PASSA ENTRE LES ENFANCES DE GUILLAUME ET LA MORT DE CHARLEMAGNE.



CHAPITRE XIV.

GUILLAUME, LIBÉRATEUR DE LA CHRÉTIENTÉ ET DE LA FRANCE.

## CHAPITRE XV.

GUILLAUME AU MIDI DE LA FRANCE; IL PREND NIMES.



## CHAPITRE XVI.

GUILLAUME AU MIDI DE LA FRANCE (SUITE) IL S'EMPARE DE LA VILLE D'ORANGE, DONT LE NOM DOIT LUI RESTER.



## CHAPITRE XVII.

LE NEVEU DE GUILLAUME, VIVIEN; SON ENFANCE.



## CHAPITRE XVIII.

LE NEVEU DE GUILLAUME (SUITE) : EXPLOITS, VŒU FATAL ET DÉTRESSE DE VIVIEN

## CHAPITRE XIX.

ALISCANS CONSIDÉRÉ COMME LE CENTRE HISTORIQUE DE TOUT LE CYCLE DE GUILLAUME.



## CHAPITRE XX.

LA DÉFAITE D'ALISCANS.



## CHAPITRE XXI.

LE MEILLEUR ALLIÉ DE GUILLAUME : PREMIERS EXPLOITS DE RENOUART QUI VA DEVENIR LE PRINCIPAL HÉROS DE TOUTE LA GESTE



## CHAPITRE XXII.

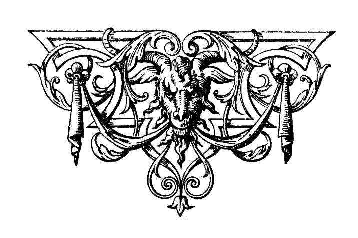
LES REPRÉSAILLES D'ALISCANS.



## CHAPITRE XXIII ET DERNIER.

SECONDE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE GUILLAUME. DISTANCE PARCOURUE JUSQU'ICI, DISTANCE A PARCOURIR. LE GUILLAUME DE L'HISTOIRE EST SUPÉRIEUR A CELUI DE LA LÉGENDE.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



# ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

Le lecteur est prié d'ajouter (dans notre *Notice générale* et dans les Notices consacrées à chacun des poëmes ci-dessous nommés) les indications suivantes qui sont relatives au manuscrit de la Trivulziana. Ce manuscrit contient, comme nous l'avons dit, les chansons suivantes dont nous avons seulement omis d'indiquer la place et les proportions exactes : I. *Enfances Guillaume* (incomplètes par le commencement), f^os^ 2-22, 3185 vers + 180? = II. *Couronnement Looys*, f^os^ 22-38, 2593 vers. = III. *Charroi de Nîmes*, f^os^ 38-47, 1464 vers. = IV. *Prise d'Orange* (incomplète par la fin), f^os^ 47-58, 1825 vers + 44. = V. *Enfances Vivien* (incomplètes par le commencement et par la fin), f^os^ 60-77, 2880 vers + 217. = VI. *Covenans Vivien* (incomplet par le commencement et par la fin), f^os^ 79-89, 1760 vers + 154. = VII. *Aleschans* (incomplet par le commencement), f^os^ 91-142, 8164 vers + 11. = VIII. *Bataille Loquifer* (incomplète par la fin), f^os^ 142-167, 4136 vers + 120? = IX. *Moniage Renoart* (incomplet par le commencement, f^os^ 169-191, 3584 vers + 16. = X. *Moniage Guillaume*, f^os^ 191-233, 6866 vers. La date de ce précieux manuscrit doit être placée entre les années 1312 et 1328. Tous les détails qui précèdent sont fournis par M. P. Rajna en un article de la *Romania* (année 1877, pp. 257-261). = Nous trouvons dans le dernier fascicule de la même Revue (juillet 1881, pp. 451-456) un article que nous nous plaisons à reproduire, afin que nos lecteurs soient mis en état de contrôler quelques-unes de nos assertions touchant l'*Entrée en Espagne* (*Épopées françaises*, t. II, pp. 404 et ss.). « Nous avons récemment parlé des mss. XXI et V de Venise, qui contiennent l'un l'*Entrée de Spagne*, l'autre la *Prise de Pampelune*, et nous avons rappelé les discussions auxquelles ils ont donné lieu (*Romania*, IX, 503). M. Antoine Thomas, en ce moment à Venise, vient d'étudier à nouveau ces manuscrits et est arrivé à des résultats qui paraissent assurés... D'après M. Thomas, c'est à tort que M. Léon Gautier, et tous les critiques qui l'ont suivi, ont identifié le *Patavian* qui, au f^o^ 214, dit formellement qu'il ne veut pas se nommer, et le Nicolas qui, au dernier feuillet du manuscrit, se nomme et déclare continuer l'œuvre de l'anonyme. Cette continuation, à peine commencée dans le ms. XXI, le ms. V en est un fragment : car l'œuvre de l'anonyme et la suite de Nicolas avaient été réunies, au XIV^e^ siècle, dans un seul et même manuscrit, divisé en plusieurs

volumes, dont le ms. V nous est seul parvenu. Le ms. XXI, au contraire, ne contenait d'abord que l'œuvre du Padouan anonyme : on a ajouté plus tard sur les deux derniers feuillets, restés blancs, le début de la continuation de Nicolas. Ce Nicolas sans patrie peut être identifié, avec une vraisemblance qui touche à la certitude, à Nicolas de Vérone, dont M. Gautier a dit avec raison qu'il écrivait « dans la même langue et avec le même style que l'auteur de la *Prise de Pampelune.*» Quant au *Patavian* (qu'il ne faut d'ailleurs pas regarder avec M. Gautier, comme un simple compilateur, mais qui, au contraire, a très-largement augmenté ses sources d'après son imagination et qui mérite tous les éloges adressés jusqu'ici à *Nicolas*), il faut renoncer à savoir comment il s'appelait, à moins qu'on ne veuille y reconnaître le Minocchio mentionné comme auteur de l'*Entrée de Spagne* par un des manuscrits Gonzague (*Romania*, IX, 513) ». Nous attendons avec impatience la publication de M. Ant. Thomas. = P. 126, du présent volume, ligne 8, lire *ni* au lieu d'*et*; ligne 9 : *costė* au lieu de *coste*. = P. 256, ligne 46 de la note : Quel que soit, etc. = Nous publierons plus tard, s'il y a lieu, un *Erratum* plus développé, et prions nos lecteurs de nous aider à corriger notre œuvre.

